

Paul Valéry

Œuvres

II

ÉDITION ÉTABLIE ET ANNOTÉE
PAR JEAN HYTIER

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

ŒUVRES
DE PAUL VALÉRY

II

OceanofPDF.com

CE VOLUME, LE CENT-QUARANTE-HUITIÈME DE LA « BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE », PUBLIÉE A LA LIBRAIRIE GALLIMARD, A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR BIBLE BOLLORÉ, LE CENT SOIXANTE SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE DARANTIERE A DIJON.

OceanofPDF.com

PAUL VALÉRY

ŒUVRES

II



ÉDITION ÉTABLIE ET ANNOTÉE
PAR JEAN HYTIER

OceanofPDF.com

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris. l'U.R.S.S.
© 1960 Librairie Gallimard.

OceanofPDF.com

CE VOLUME CONTIENT :

MONSIEUR TESTE

EUPALINOS OU L’ARCHITECTE

L’AME ET LA DANSE

DIALOGUE DE L’ARBRE

L’IDÉE FIXE

« MON FAUST » (Ébauches)

HISTOIRES BRISÉES

TEL QUEL

MAUVAISES PENSÉES ET AUTRES

REGARDS SUR LE MONDE ACTUEL

DEGAS DANSE DESSIN

PIÈCES SUR L’ART

OceanofPDF.com

TABLE DE MATIÈRES

MONSIEUR TESTE
- Préface
- La soirée avec Monsieur Teste
- Lettre de Madame Émilie Teste
- Extraits du Log-Book de Monsieur Teste
- Lettre d'un ami
- La promenade avec Monsieur Teste
- Dialogue
- Pour un portrait de Monsieur Teste
- Quelques pensées de Monsieur Teste
- Fin de Monsieur Teste

DIALOGUES
- Eupalinos ou l'Architecte
- L'ame et la Danse
- Dialogue de l'arbre
- L'idée fixe ou Deux Hommes a la mer
- « Mon Faust » (Ébauches)
  - Au lecteur de bonne foi et de mauvaise volonté
  - Lust, la demoiselle de cristal
  - Le Solitaire, ou Les malédictions d'Univers

HISTOIRES BRISÉES
- Avertissement
- Calypso
- Robinson
- Histoire de Héra
- L'Esclave
- Journal d'Emma, nièce de Monsieur Teste
- D'Élisabeth à Rachel
- Rachel
- L'île Xiphos

Acem
Poèmes
Fragments

TEL QUEL
I
Avis de l’éditeur
Choses tues
Moralités
Ébauches de pensées
Littérature
Cahier B 1910
II
Rhumbs
Note
Au hasard et au crayon
Moralités
Croquis
Littérature
Arrière-pensées
Autres Rhumbs
Rêves
Poésie perdue
Mers
Littérature
Moralités
Analecta
Suite

MAUVAISES PENSÉES ET AUTRES

REGARDS SUR LE MONDE ACTUEL ET AUTRES ESSAIS
Avant-propos
Notes sur la Grandeur et Décadence de l’Europe
De l’Histoire
Réflexions mêlées
Hypothèse

Des partis
Fluctuations sur la Liberté
L’Idée de dictature
Au sujet de la dictature
Souvenir actuel
L’Amérique, projection de l’esprit européen
Images de la France
Fonction de Paris
Présence de Paris
Le Yalou
Propos sur le progrès
Orient et Occident
Introduction à un dialogue sur l’Art
Orientem Versus
Pensée et Art français
Notre Destin et les Lettres
La Liberté de l’Esprit
La France travaille
Métier d’homme
Coup d’œil sur les Lettres françaises
Économie de guerre de l’Esprit
Fonction et mystère de l’Académie
Le Centre Universitaire Méditerranéen
Présentation du « Musée de la Littérature »
Un Problème d’exposition
Respirer
« Ultima Verba »

PIÈCES SUR L’ART
Degas Danse Dessin
De l’éminente dignité des Arts du feu
Broderies de Marie Monnier
Les deux vertus d’un livre
Livres
De la diction des vers
Lettre à Madame C…
Les Droits du poète sur la langue

Poèmes chinois
Au concert Lamoureux en 1893
Histoire d’Amphion (Mélodrame)
La Conquête de l’ubiquité
Glose sur quelques peintures
Le Problème des musées
Les Fresques de Paul Véronèse
Petit discours aux Peintres graveurs
Berthe Morisot
Autour de Corot
Triomphe de Manet
Regards sur la mer
« L’Infini esthétique »
Préambule
Variations sur la céramique illustrée
Mon buste
Fontaines de mémoire

NOTES

OceanofPDF.com

MONSIEUR TESTE

OceanofPDF.com

PRÉFACE

Ce personnage de fantaisie dont je devins l'auteur au temps d'une jeunesse à demi littéraire, à demi sauvage ou… intérieure, a vécu, semble-t-il, depuis cette époque effacée, d'une certaine *vie*, — que ses réticences plus que ses aveux ont induit quelques lecteurs à lui prêter[{1}].

Teste fut engendré, — dans une chambre où Auguste Comte a passé ses premières années, — pendant une ère d'ivresse de ma volonté et parmi d'étranges excès de conscience de soi.

J'étais affecté du mal aigu de la précision. Je tendais à l'extrême du désir insensé de comprendre, et je cherchais en moi les points critiques de ma faculté d'attention.

Je faisais donc ce que je pouvais pour augmenter un peu les durées de quelques pensées. Tout ce qui m'était facile m'était indifférent et presque ennemi. La sensation de l'effort me semblait devoir être recherchée, et je ne prisais pas les heureux résultats qui ne sont que les fruits naturels de nos vertus natives. C'est dire que les résultats en général, — et par conséquence, les *œuvres*, — m'importaient beaucoup moins que l'énergie de l'ouvrier, — substance des choses qu'il espère. Ceci prouve que la théologie se retrouve un peu partout.

Je suspectais la littérature, et jusqu'aux travaux assez précis de la poésie. L'acte d'écrire demande toujours un certain « sacrifice de l'intellect : ». On sait bien, par exemple, que les conditions de la lecture littéraire sont incompatibles avec une précision excessive du langage.

L'intellect volontiers exigerait du langage commun des perfections et des puretés qui ne sont pas en sa puissance. Mais rares sont les lecteurs qui ne prennent leur plaisir que l'esprit tendu. Nous ne gagnons les attentions qu'à la faveur de quelque amusement ; et cette espèce d'attention est passive.

Il me semblait indigne, d'ailleurs, de partir mon ambition entre le souci d'un effet à produire sur les autres, et la passion de me connaître et reconnaître tel que j'étais, sans omissions, sans simulations, ni complaisances.

Je rejetais non seulement les Lettres, mais encore la Philosophie presque tout entière, parmi les Choses Vagues et les Choses Impures auxquelles je me refusais de tout mon cœur. Les objets traditionnels de la spéculation m'excitaient si malaisément que je m'étonnais des philosophes ou de moi-même. Je n'avais pas compris que les problèmes les plus relevés ne s'imposent guère, et qu'ils empruntent beaucoup de leur prestige et de leurs attraits à certaines *conventions* qu'il faut connaître et recevoir pour entrer chez les philosophes. La jeunesse est un temps pendant lequel les conventions sont, et doivent être, mal comprises : ou aveuglément combattues, ou aveuglément obéies. On ne peut pas concevoir, dans les commencements de la vie réfléchie, que seules les décisions arbitraires permettent à l'homme de fonder quoi que ce soit : langage, sociétés, connaissances, œuvres de l'art. Quant à moi, je le concevais si mal que je m'étais fait une règle de tenir secrètement pour nulles ou méprisables toutes les opinions et coutumes d'esprit qui naissent de la vie en commun et de nos relations extérieures avec les autres hommes, et qui s'évanouissent dans la solitude volontaire. Et même je ne pouvais songer qu'avec dégoût à toutes les idées et à tous les sentiments qui ne sont engendrés ou remués dans l'homme que par ses maux et par ses craintes, ses espoirs et ses terreurs ; et non librement par ses pures observations sur les choses et en soi-même.

J'essayais donc de me réduire à mes propriétés *réelles*. J'avais peu de confiance dans mes moyens, et je trouvais en moi sans nulle peine tout ce qu'il fallait pour me haïr ; mais j'étais fort de mon désir infini de netteté, de mon mépris des convictions et des idoles, de mon dégoût de la facilité et de mon sentiment de mes limites. Je m'étais fait une île intérieure que je perdais mon temps à reconnaître et à fortifier…

M. Teste est né quelque jour d'un souvenir récent de ces états.

C'est en quoi il me ressemble d'aussi près qu'un enfant semé par quelqu'un dans un moment de profonde altération de son être, ressemble à ce père hors de soi-même.

Il arrive, peut-être, que l'on abandonne de temps à autre à la vie la créature exceptionnelle d'un moment exceptionnel. Il n'est pas impossible, après tout, que la singularité de certains hommes, leurs valeurs d'écart, bonnes ou mauvaises, soient dues quelquefois à l'état instantané de leurs générateurs. Il se peut que l'instable ainsi se transmette et se donne quelque

carrière. N’est-ce point là, d’ailleurs, dans l’ordre de l’esprit, la fonction de nos œuvres, l’acte du talent, l’objet même du travail, et en somme, *l’essence du bizarre instinct de faire survivre à soi ce que l’on obtient de plus rare ?*

Revenant à M. Teste, et observant que l’existence d’un type de cette espèce ne pourrait se prolonger dans le réel pendant plus de quelques quarts d’heure, je dis que le problème de cette existence et de sa durée suffit à lui donner une sorte de vie. Ce problème est un germe. Un germe vit ; mais il en est qui ne sauraient se développer. Ceux-ci essayent de vivre, forment des monstres, et les monstres meurent. En vérité, nous ne les connaissons qu’à cette *propriété remarquable* de ne pouvoir durer. *Anormaux* sont les êtres qui ont un peu moins d’avenir que les *normaux*. Ils sont semblables à bien des pensées qui contiennent des contradictions cachées. Elles se produisent à l’esprit, paraissent justes et fécondes, mais leurs conséquences les ruinent, et leur présence bientôt leur est funeste.

— Qui sait si la plupart de ces pensées prodigieuses sur lesquelles tant de grands hommes, et une infinité de petits, ont pâli depuis des siècles, ne sont point des monstres psychologiques, — des *Idées Monstres*, — enfantés par l’exercice naïf de nos facultés interrogeantes que nous appliquons un peu partout, — sans nous aviser que nous ne devons raisonnablement questionner que ce qui peut véritablement nous répondre ?

Mais les monstres de chair rapidement périssent. Toutefois ils ont existé quelque peu. Rien de plus instructif que de méditer sur leur destin.

Pourquoi M. Teste est-il impossible ? — C’est son *âme* que cette question. *Elle vous change en M. Teste.* Car il n’est point autre que le démon même de la possibilité. Le souci de l’ensemble de ce qu’il peut le domine. Il s’observe, il manœuvre, il ne veut pas se laisser manœuvrer. Il ne connaît que deux valeurs, deux catégories, qui sont celles de la conscience réduite à ses actes : *le possible* et *l’impossible*. Dans cette étrange cervelle, où la philosophie a peu de crédit, où le langage est toujours en accusation, il n’est guère de pensée qui ne s’accompagne du sentiment qu’elle est provisoire ; il ne subsiste guère que l’attente et l’exécution d’opérations définies. Sa vie intense et brève se dépense à surveiller le mécanisme par lequel les relations du connu et de l’inconnu sont instituées et organisées. Même, elle applique ses puissances obscures et transcendantes à feindre obstinément les propriétés d’un système isolé où l’infini ne figure point.

Donner quelque idée d’un tel monstre, en peindre les dehors et les mœurs ; esquisser du moins un Hippogriffe, une Chimère de la mythologie intellectuelle, exige, — et donc excuse, — l’emploi, sinon la création, d’un langage forcé, parfois énergiquement abstrait. Il y faut également de la familiarité et jusqu’à quelques traces de cette vulgarité ou trivialité que nous nous permettons avec nous-mêmes. Nous ne gardons pas de ménagements avec celui qui est en nous.

Le texte assujetti à ces conditions très particulières n’est certainement pas d’une lecture trop aisée dans l’original. Davantage doit-il présenter à qui veut le transporter dans une langue étrangère des difficultés presque insurmontables…

OceanofPDF.com

LA SOIRÉE
AVEC MONSIEUR TESTE

Vita Cartesii est simplicissima…

La bêtise n’est pas mon fort. J’ai vu beaucoup d’individus ; j’ai visité quelques nations ; j’ai pris ma part d’entreprises diverses sans les aimer ; j’ai mangé presque tous les jours ; j’ai touché à des femmes. Je revois maintenant quelques centaines de visages, deux ou trois grands spectacles, et peut-être la substance de vingt livres. Je n’ai pas retenu le meilleur ni le pire de ces choses : est resté ce qui l’a pu.

Cette arithmétique m’épargne de m’étonner de vieillir. Je pourrais aussi faire le compte des moments victorieux de mon esprit, et les imaginer unis et soudés, composant une vie *heureuse*… Mais je crois m’être toujours bien jugé. Je me suis rarement perdu de vue ; je me suis détesté, je me suis adoré ; — puis, nous avons vieilli ensemble.

Souvent, j’ai supposé que tout était fini pour moi, et je me terminais de toutes mes forces, anxieux d’épuiser, d’éclairer quelque situation douloureuse. Cela m’a fait connaître que nous apprécions notre propre pensée beaucoup trop d’après l’*expression* de celle des autres ! Dès lors, les milliards de mots qui ont bourdonné à mes oreilles, m’ont rarement ébranlé par ce qu’on voulait leur faire dire ; et tous ceux que j’ai moi-même prononcés à autrui, je les ai sentis se distinguer toujours de ma pensée, — car ils devenaient *invariables*.

Si j’avais décidé comme la plupart des hommes, non seulement je me serais cru leur supérieur, mais je l’aurais paru. Je me suis préféré. Ce qu’ils nomment un être supérieur est un être qui s’est trompé. Pour s’étonner de lui, il faut le voir, — et pour être vu il faut qu’il se montre. Et il me montre que la niaise manie de son nom le possède. Ainsi, chaque grand homme est taché d’une erreur. Chaque esprit qu’on trouve puissant, commence par la faute qui le fait connaître. En échange du pourboire public, il donne le temps qu’il faut pour se rendre perceptible, l’énergie dissipée à se transmettre et à préparer la satisfaction étrangère. Il va jusqu’à comparer les

jeux informes de la gloire, à la joie de se sentir unique — grande volupté particulière.

J’ai rêvé alors que les têtes les plus fortes, les inventeurs les plus sagaces, les connaisseurs le plus exactement de la pensée devaient être des inconnus, des avares, des hommes qui meurent sans avouer. Leur existence m’était révélée par celle même des individus éclatants, un peu moins *solides*.

L’induction était si facile que j’en voyais la formation à chaque instant. Il suffisait d’imaginer les grands hommes ordinaires, purs de leur première erreur, ou de s’appuyer sur cette erreur même pour concevoir un degré de conscience plus élevé, un sentiment de la liberté d’esprit moins grossier. Une opération aussi simple me livrait des étendues curieuses, comme si j’étais descendu dans la mer. Perdus dans l’éclat des découvertes publiées, mais à côté des inventions méconnues que le commerce, la peur, l’ennui, la misère commettent chaque jour, je croyais distinguer des chefs-d’œuvre intérieurs. Je m’amusais à éteindre l’histoire connue sous les annales de l’anonymat.

C’étaient, invisibles dans leurs vies limpides, des solitaires qui savaient avant tout le monde. Ils me semblaient doubler, tripler, multiplier dans l’obscurité chaque personne célèbre, — eux, avec le dédain de livrer leurs chances et leurs résultats particuliers. Ils auraient refusé, à mon sentiment, de se considérer comme autre chose que des choses.

Ces idées me venaient pendant l’octobre de 93, dans les instants de loisir où la pensée se joue seulement à exister.

Je commençais de n’y plus songer, quand je fis la connaissance de M. Teste. (Je pense maintenant aux traces qu’un homme laisse dans le petit espace où il se meut chaque jour.) Avant de me lier avec M. Teste, j’étais attiré par ses allures particulières. J’ai étudié ses yeux, ses vêtements, ses moindres paroles sourdes au garçon du café où je le voyais. Je me demandais s’il se sentait observé. Je détournais vivement mon regard du sien, pour surprendre le sien me suivre. Je prenais les journaux qu’il venait de lire, je recommençais mentalement les sobres gestes qui lui échappaient ; je notais que personne ne faisait attention à lui.

Je n’avais plus rien de ce genre à apprendre, lorsque nous entrâmes en relation. Je ne l’ai jamais vu que la nuit. Une fois dans une sorte de b… ; souvent au théâtre. On m’a dit qu’il vivait de médiocres opérations hebdomadaires à la Bourse. Il prenait ses repas dans un petit restaurant de la

rue Vivienne. Là, il mangeait comme on se purge, avec le même entrain. Parfois, il s'accordait ailleurs un repas lent et fin.

M. Teste avait peut-être quarante ans. Sa parole était extraordinairement rapide, et sa voix sourde. Tout s'effaçait en lui, les yeux, les mains. Il avait pourtant les épaules militaires, et le pas d'une régularité qui étonnait. Quand il parlait, il ne levait jamais un bras ni un doigt : il avait *tué la marionnette*. Il ne souriait pas, ne disait ni bonjour ni bonsoir ; il semblait ne pas entendre le « Comment allez-vous ? »

Sa mémoire me donna beaucoup à penser. Les traits par lesquels j'en pouvais juger, me firent imaginer une gymnastique intellectuelle sans exemple. Ce n'était pas chez lui une faculté excessive, — c'était une faculté éduquée ou transformée. Voici ses propres paroles : « Il y a vingt ans que je n'ai plus de livres. J'ai brûlé mes papiers aussi. Je rature le vif… Je retiens ce que je veux. Mais le difficile n'est pas là. *Il est de retenir ce dont je voudrai demain !*… J'ai cherché un crible machinal… »

A force d'y penser, j'ai fini par croire que M. Teste était arrivé à découvrir des lois de l'esprit que nous ignorons. Sûrement, il avait dû consacrer des années à cette recherche : plus sûrement, des années encore, et beaucoup d'autres années avaient été disposées pour mûrir ses inventions et pour en faire ses instincts. Trouver n'est rien. Le difficile est de s'ajouter ce qu'on trouve.

L'art délicat de la durée, le temps, sa distribution et son régime, — sa dépense à des choses bien choisies, pour les nourrir spécialement, — était une des grandes recherches de M. Teste. Il veillait à la répétition de certaines idées ; il les arrosait de nombre. Ceci lui servait à rendre finalement machinale l'application de ses études conscientes. Ii cherchait même à résumer ce travail. Il disait souvent : « *Maturare !*… »

Certainement sa mémoire singulière devait presque uniquement lui retenir cette partie de nos impressions que notre imagination toute seule est impuissante à construire. Si nous imaginons un voyage en ballon, nous pouvons avec sagacité, avec puissance, *produire* beaucoup de sensations probables d'un aéronaute ; mais il restera toujours quelque chose d'individuel à l'ascension réelle, dont la différence avec notre rêverie exprime la valeur des méthodes d'un Edmond Teste.

Cet homme avait connu de bonne heure l'importance de ce qu'on pourrait nommer la *plasticité* humaine. Il en avait cherché les limites et le mécanisme. Combien il avait dû rêver à sa propre malléabilité !

J’entrevoyais des sentiments qui me faisaient frémir, une terrible obstination dans des expériences enivrantes. Il était l’être absorbé dans sa variation, celui qui devient son système, celui qui se livre tout entier à la discipline effrayante de l’esprit libre, et qui fait tuer ses joies par ses joies, la plus faible par la plus forte, — la plus douce, la temporelle, celle de l’instant et de l’heure commencée, par la fondamentale — par l’espoir de la fondamentale.

Et je sentais qu’il était le maître de sa pensée : j’écris là cette absurdité. L’expression d’un sentiment est toujours absurde.

M. Teste n’avait pas d’opinions. Je crois qu’il se passionnait à son gré, et pour atteindre un but défini. Qu’avait-il fait de sa personnalité ? Comment se voyait-il ?… Jamais il ne riait, jamais un air de malheur sur son visage. Il haïssait la mélancolie.

Il parlait, et on se sentait dans son idée, confondu avec les choses : on se sentait reculé, mêlé aux maisons, aux grandeurs de l’espace, au coloris remué de la rue, aux coins… Et les paroles le plus adroitement touchantes, — celles même qui font leur auteur plus près de nous qu’aucun autre homme, celles qui font croire que le mur éternel entre les esprits tombe, — pouvaient venir à lui… Il savait admirablement qu’elles auraient ému *tout autre*. Il parlait, et sans pouvoir préciser les motifs ni l’étendue de la proscription, on constatait qu’un grand nombre de mots étaient bannis de son discours. Ceux dont il se servait, étaient parfois si curieusement tenus par sa voix ou éclairés par sa phrase que leur poids était altéré, leur valeur nouvelle. Parfois, ils perdaient tout leur sens, ils paraissaient remplir uniquement une place vide dont le terme destinataire était douteux encore ou imprévu par la langue. Je l’ai entendu désigner un objet matériel par un groupe de mots abstraits et de noms propres.

A ce qu’il disait, il n’y avait rien à répondre. Il tuait l’assentiment poli. On prolongeait les conversations par des bonds qui ne l’étonnaient pas.

Si cet homme avait changé l’objet de ses méditations fermées, s’il eût tourné contre le monde la puissance régulière de son esprit, rien ne lui eût résisté. Je regrette d’en parler comme on parle de ceux dont on fait les statues. Je sens bien qu’entre le « génie » et lui, il y a une quantité de faiblesse. Lui, si véritable ! si neuf ! si pur de toute duperie et de toutes merveilles, si dur ! Mon propre enthousiasme me le gâte…

Comment ne pas en ressentir pour celui qui ne disait jamais rien de *vague ?* pour celui qui déclarait avec calme : « Je n’apprécie en toutes

choses que la *facilité* ou la *difficulté* de les connaître, de les accomplir. Je mets un soin extrême à mesurer ces degrés, et à ne pas m'attacher… Et que m'importe ce que je sais fort bien ? »

Comment ne pas s'abandonner à un être dont l'esprit paraissait transformer pour soi seul tout ce qui est, et qui *opérait* tout ce qui lui était proposé ? Je devinais cet esprit maniant et mêlant, faisant varier, mettant en communication, et dans l'étendue du champ de sa connaissance, pouvant couper et dévier, éclairer, glacer ceci, chauffer cela, noyer, exhausser, nommer ce qui manque de nom, oublier ce qu'il voulait, endormir ou colorer ceci et cela…

Je simplifie grossièrement des propriétés impénétrables. Je n'ose pas dire tout ce que mon objet me dit. La logique m'arrête. Mais, en moi-même, toutes les fois que se pose le problème de Teste, apparaissent de curieuses formations.

Il y a des jours où je le retrouve très nettement. Il se représente à mon souvenir, à côté de moi. Je respire la fumée de nos cigares, je l'entends, je me *méfie*. Parfois, la lecture d'un journal me fait me heurter à sa pensée, quand un événement maintenant la justifie. Et je tente encore quelques-unes de ces expériences illusoires qui me délectaient à l'époque de nos soirées. C'est-à-dire que je me le figure faisant ce que je ne lui ai pas vu faire. Que devient M. Teste souffrant ? — Amoureux, comment raisonne-t-il ? — Peut-il être triste ? — De quoi aurait-il peur ? — Qu'est-ce qui le ferait trembler ? — … Je cherchais. Je maintenais entière l'image de l'homme rigoureux, je tâchais de la faire répondre à mes questions… Elle s'altérait.

Il aime, il souffre, il s'ennuie. Tout le monde s'imite. Mais, au soupir, au gémissement élémentaire, je veux qu'il mêle les règles et les figures de tout son esprit.

Ce soir, il y a précisément deux ans et trois mois que j'étais avec lui au théâtre, dans une loge prêtée. J'y ai songé tout aujourd'hui.

Je le revois debout avec la colonne d'or de l'Opéra ; ensemble.

Il ne regardait que la salle. Il aspirait la grande bouffée brûlante, au bord du trou. Il était rouge.

Une immense fille de cuivre nous séparait d'un groupe murmurant au delà de l'éblouissement. Au fond de la vapeur, brillait un morceau nu de femme, doux comme un caillou. Beaucoup d'éventails indépendants vivaient sur le monde sombre et clair, écumant jusqu'aux feux du haut. Mon

regard épelait mille petites figures, tombait sur une tête triste, courait sur des bras, sur les gens, et enfin se brûlait.

Chacun était à sa place, libre d'un petit mouvement. Je goûtais le système de classification, la simplicité presque théorique de l'assemblée, l'ordre social. J'avais la sensation délicieuse que tout ce qui respirait dans ce cube, allait suivre ses lois, flamber de rires par grands cercles, s'émouvoir par plaques, ressentir par *masses* des choses *intimes*, — *uniques*, — des remuements secrets, s'élever à l'inavouable ! J'errais sur ces étages d'hommes, de ligne en ligne, par orbites, avec la fantaisie de joindre idéalement entre eux tous ceux ayant la même maladie, ou la même théorie, ou le même vice… Une musique nous touchait tous, abondait, puis devenait toute petite.

Elle disparut. M. Teste murmurait : « On n'est *beau*, on n'est extraordinaire que pour les autres ! *Ils* sont mangés par les autres ! »

Le dernier mot sortit du silence que faisait l'orchestre. Teste respira.

Sa face enflammée où soufflaient la chaleur et la couleur, ses larges épaules, son être noir mordoré par les lumières, la forme de tout son bloc vêtu, étayé par la grosse colonne, me reprirent. Il ne perdait pas un atome de tout ce qui devenait sensible, à chaque instant, dans cette grandeur rouge et or.

Je regardai ce crâne qui faisait connaissance avec les angles du chapiteau, cette main droite qui se rafraîchissait aux dorures ; et, dans l'ombre de pourpre, les grands pieds. Des lointains de la salle, ses yeux vinrent vers moi ; sa bouche dit : « La discipline n'est pas mauvaise… C'est un petit commencement… »

Je ne savais répondre. Il dit de sa voix basse et vite : « Qu'ils jouissent et obéissent ! »

Il fixa longuement un jeune homme placé en face de nous, puis une dame, puis tout un groupe dans les galeries supérieures, — qui débordait du balcon par cinq ou six visages brûlants, — et puis tout le monde, tout le théâtre, plein comme les cieux, ardent, fasciné par la scène que nous ne voyions pas. La stupidité de tous les autres nous révélait qu'il se passait n'importe quoi de sublime. Nous regardions se mourir le jour que faisaient toutes les figures dans la salle. Et quand il fut très bas, quand la lumière ne rayonna plus, il ne resta que la vaste phosphorescence de ces mille figures. J'éprouvais que ce crépuscule faisait tous ces êtres passifs. Leur attention et

l’obscurité croissantes formaient un équilibre continu. J’étais moi-même attentif *forcément*, — à toute cette attention.

M. Teste dit : « Le suprême *les* simplifie. Je parie qu’ils pensent tous, de plus en plus, *vers* la même chose. Ils seront égaux devant la crise ou limite commune. Du reste, la loi n’est pas si simple… puisqu’elle me néglige, — et — je suis ici. »

Il ajouta : « L’éclairage les tient. »

Je dis en riant : « Vous aussi ? »

Il répondit : « Vous aussi. »

— « Quel dramaturge vous feriez ! lui dis-je, vous semblez surveiller quelque expérience créée aux confins de toutes les sciences ! Je voudrais voir un théâtre inspiré de vos méditations… »

Il dit : « Personne ne médite. »

L’applaudissement et la lumière complète nous chassèrent. Nous circulâmes, nous descendîmes. Les passants semblaient en liberté. M. Teste se plaignit légèrement de la fraîcheur de minuit. Il fit allusion à d’anciennes douleur.

Nous marchions, et il lui échappait des phrases presque incohérentes. Malgré mes efforts, je ne suivais ses paroles qu’à grand’peine, me bornant enfin à les retenir. L’incohérence d’un discours dépend de celui qui l’écoute. L’esprit me paraît ainsi fait qu’il ne peut être incohérent pour soi-même. Aussi me suis-je gardé de classer Teste parmi les fous. D’ailleurs, j’apercevais vaguement le lien de ses idées, je n’y remarquais aucune contradiction ; — et puis, j’aurais redouté une solution trop simple.

Nous allions dans les rues adoucies par la nuit, nous tournions à des angles, dans le vide, trouvant d’instinct notre voie, — plus large, plus étroite, plus large. Son pas militaire se soumettait le mien…

« Pourtant, *répondis-je*, comment se soustraire à une musique si puissante ! Et pourquoi ? J’y trouve une ivresse particulière, dois-je la dédaigner ? J’y trouve l’illusion d’un travail immense, qui, tout à coup me deviendrait possible… Elle me donne des *sensations abstraites*, des figures délicieuses de tout ce que j’aime, — du changement, du mouvement, du mélange, du flux, de la transformation… Nierez-vous qu’il y ait des choses anesthésiques ? Des arbres qui saoulent, des hommes qui donnent de la force, des filles qui paralysent, des ciels qui coupent la parole ? »

M. Teste reprit assez haut :

« Eh ! Monsieur ! que m'importe le « talent » de vos arbres — et des autres !… Je suis chez MOI, je parle ma langue, je hais les choses extraordinaires. C'est le besoin des esprits faibles. Croyez-moi à la lettre : le génie est *facile*, la *divinité* est *facile*… Je veux dire simplement — que je sais comment cela se conçoit. C'est *facile*.

« Autrefois, — il y a bien vingt ans, — toute chose au-dessus de l'ordinaire accomplie par un autre homme, m'était une défaite personnelle. Dans le passé, je ne voyais qu'idées volées à moi ! Quelle bêtise !… Dire que notre propre image ne nous est pas indifférente ! Dans les combats imaginaires, nous la traitons *trop bien* ou *trop mal !*… »

Il toussa. Il se dit : « Que peut un homme ?… Que peut un homme !… » Il me dit : « Vous connaissez un homme sachant qu'il ne sait ce qu'il dit ! »

Nous étions à sa porte. Il me pria de venir fumer un cigare chez lui.

Au haut de la maison, nous entrâmes dans un très petit appartement « garni ». Je ne vis pas un livre. Rien n'indiquait le travail traditionnel devant une table, sous une lampe, au milieu de papiers et de plumes. Dans la chambre verdâtre qui sentait la menthe, il n'y avait autour de la bougie que le morne mobilier abstrait, — le lit, la pendule, l'armoire à glace, deux fauteuils — comme des êtres de raison. Sur la cheminée, quelques journaux, une douzaine de cartes de visite couvertes de chiffres, et un flacon pharmaceutique. Je n'ai jamais eu plus fortement l'impression du *quelconque*. C'était le logis quelconque, analogue au point quelconque des théorèmes, — et peut-être aussi utile. Mon hôte existait dans l'intérieur le plus général. Je songeai aux heures qu'il faisait dans ce fauteuil. J'eus peur de l'infinie tristesse possible dans ce lieu pur et banal. J'ai vécu dans de telles chambres, je n'ai jamais pu les croire définitives, sans horreur.

M. Teste parla de l'argent. Je ne sais pas reproduire son éloquence spéciale : elle me semblait moins précise que d'ordinaire. La fatigue, le silence qui se fortifiait avec l'heure, les cigares amers, l'abandon nocturne semblaient l'atteindre. J'entends sa voix baissée et ralentie qui faisait danser la flamme de l'unique bougie brûlant entre nous, à mesure qu'il citait de très grands nombres, avec lassitude. Huit cent dix millions soixante quinze mille cinq cent cinquante… J'écoutais cette musique inouïe sans suivre le calcul. II me communiquait le tremblement de la Bourse, et les longues suites de noms de nombres me prenaient comme une poésie. Il rapprochait les événements, les phénomènes industriels, le goût public et les passions,

les chiffres encore, les uns des autres. Il disait : « L'or est comme l'esprit de la société. »

Tout à coup, il se tut. Il souffrit.

J'examinai de nouveau la chambre froide, la nullité du meuble, pour ne pas le regarder. Il prit sa fiole et but. Je me levai pour partir.

« Restez encore, dit-il, vous ne vous ennuyez pas. Je vais me mettre au lit. Dans peu d'instants, je dormirai. Vous prendrez la bougie pour descendre. »

Il se dévêtit tranquillement. Son corps sec se baigna dans les draps et fit le mort. Ensuite il se tourna, et s'enfonça davantage dans le lit trop court.

Il me dit en souriant : « Je fais la planche. Je flotte !… Je sens un roulis imperceptible dessous, — un mouvement immense ? Je dors une heure ou deux tout au plus, moi qui adore la navigation de la nuit. Souvent je ne distingue plus ma pensée d'avant le sommeil. Je ne sais pas si j'ai dormi. Autrefois, en m'assoupissant, je pensais à tous ceux qui m'avaient fait plaisir, figures, choses, minutes. Je les faisais venir pour que la pensée fût aussi douce que possible, facile comme le lit… Je suis vieux. Je puis vous montrer que je me sens vieux… Rappelez-vous ! — Quand on est enfant on se *découvre*, on découvre lentement l'espace de son corps, on exprime la particularité de son corps par une série d'efforts, je suppose ? On se tord et on se trouve ou on se retrouve, et on s'étonne ! on touche son talon, on saisit son pied droit avec sa main gauche, on obtient le pied froid dans la paume chaude !… Maintenant, je me sais par cœur. Le cœur aussi. Bah ! toute la terre est marquée, tous les pavillons couvrent tous les territoires… Reste mon lit. J'aime ce courant de sommeil et de linge : ce linge qui se tend et se plisse, ou se froisse, — qui descend sur moi comme du sable, quand je fais le mort, — qui se caille autour de moi dans le sommeil… C'est de la mécanique bien complexe. Dans le sens de la trame ou de la chaîne, une déformation très petite… Ah ! »

Il souffrit.

« Mais qu'avez-vous ? lui dis-je, je puis…

— J'ai, dit-il,… pas grand'chose. J'ai… un dixième de seconde qui se montre… Attendez… Il y a des instants où mon corps s'illumine… C'est très curieux. J'y vois tout à coup en moi… je distingue les profondeurs des couches de ma chair ; et je sens des zones de douleur, des anneaux, des pôles, des aigrettes de douleur. Voyez-vous ces figures vives ? cette géométrie de ma souffrance ? Il y a de ces éclairs qui ressemblent tout à fait

à des idées. Ils font comprendre, — d'ici, jusque-là… Et pourtant ils me laissent *incertain*. Incertain n'est pas le mot… Quand *cela* va venir, je trouve en moi quelque chose de confus ou de diffus. Il se fait dans mon être des endroits… brumeux, il y a des étendues qui font leur apparition. Alors, je prends dans ma mémoire une question, un problème quelconque… Je m'y enfonce. Je compte des grains de sable… et, tant que je les vois… — Ma douleur grossissante me force à l'observer. J'y pense ! — Je n'attends que mon cri,… et dès que je l'ai entendu — l'*objet*, le terrible *objet*, devenant plus petit, et encore plus petit, se dérobe à ma vue intérieure…

« Que peut un homme ? Je combats tout, — hors la souffrance de mon corps, au delà d'une certaine grandeur. C'est là, pourtant, que je devrais commencer. Car, souffrir, c'est donner à quelque chose une attention suprême, et je suis un peu l'homme de l'attention… Sachez que j'avais prévu la maladie future. J'avais songé avec précision à ce dont tout le monde est sûr. Je crois que cette vue sur une portion évidente de l'avenir, devrait faire partie de l'éducation. Oui, j'avais prévu ce qui commence maintenant. C'était, alors, une idée comme les autres. Ainsi, j'ai pu la suivre. »

Il devint calme.

Il se plia sur le côté, baissa les yeux ; et, au bout d'une minute, parlait de nouveau. Il commençait à se perdre. Sa voix n'était qu'un murmure dans l'oreiller. Sa main rougissante dormait déjà.

Il disait encore : « Je pense, et cela ne gêne rien. Je suis seul. Que la solitude est confortable ! Rien de doux ne me pèse… La même rêverie ici, que dans la cabine du navire, la même au café Lambert… Les bras d'une Berthe, s'ils prennent de l'importance, je suis volé, — comme par la douleur… Celui qui me parle, s'il ne prouve pas, — c'est un ennemi. J'aime mieux l'éclat du moindre fait qui se produit. Je suis étant, et me voyant ; me voyant me voir, et ainsi de suite… Pensons de tout près. Bah ! on s'endort sur n'importe quel sujet… Le sommeil continue n'importe quelle idée… »

Il ronflait doucement. Un peu plus doucement, je pris la bougie, je sortis à pas de loup.

OceanofPDF.com

LETTRE
DE MADAME ÉMILIE TESTE

MONSIEUR ET AMI,

Je vous rends grâces de votre envoi et de la lettre que vous avez écrite à Monsieur Teste. Je crois bien que l'ananas et les confitures n'ont pas déplu ; je suis sûre que les cigarettes ont fait plaisir. Quant à la lettre, je mentirais si je vous en disais la moindre chose. Je l'ai lue à mon mari, et je ne l'ai guère comprise. Cependant je vous avoue que j'y ai pris une certaine déledation. Les choses abstraites ou trop élevées pour moi ne m'ennuient pas à entendre ; j'y trouve un enchantement presque musical. Il y a une belle partie de l'âme qui peut jouir sans comprendre, et qui est grande chez moi.

J'ai donc fait lecture de votre lettre à M. Teste. Il l'a écouté lire sans montrer ce qu'il en pensait, ni qu'il y pensât. Vous savez qu'il ne lit presque rien de ses yeux, dont il fait un usage étrange, et comme *intérieur*. Je me trompe, je veux dire : un usage *particulier*. Mais ce n'est pas cela du tout. Je ne sais comment m'exprimer ; mettons à la fois *intérieur*, *particulier…*, et *universel ! ! !* Ils sont fort beaux, ses yeux ; je les aime d'être un peu plus grands que tout ce qu'il y a de visible. On ne sait jamais s'il leur échappe quoi que ce soit, ou bien, si, au contraire, le monde entier ne leur est pas un simple détail de tout ce qu'ils voient, une *mouche volante* qui vous peut obséder, mais qui n'existe pas. Cher Monsieur, depuis que je suis mariée avec votre ami, jamais je n'ai pu m'assurer de ses regards. L'objet même qu'ils fixent est peut-être l'objet même que son esprit veut réduire à néant.

Notre vie est toujours celle que vous connaissez : la mienne, nulle et utile ; la sienne, toute en habitudes et en absence. Ce n'est pas qu'il ne se réveille, et ne reparaisse, quand il veut, terriblement vivant. Je l'aime bien ainsi. Il est grand et redoutable tout à coup. La machine de ses actes monotones éclate ; son visage étincelle ; il dit des choses que bien souvent je n'entends qu'à demi, mais qui ne s'effacent plus de ma mémoire. Mais je ne veux rien vous cacher, ou presque rien : *Il lui arrive d'être très dur*. Je ne pense pas que personne puisse l'être comme lui. Il vous brise l'esprit d'un

mot, et je me vois comme un vase manqué que le potier jette aux débris. Il est dur comme un ange, Monsieur. Il ne se rend pas compte de sa force : il a des paroles inattendues qui sont trop vraies, qui vous anéantissent les gens, les réveillent en pleine sottise, face à eux-mêmes, tout attrapés d'être ce qu'ils sont, et de vivre si naturellement de niaiseries. Nous vivons bien à l'aise, chacun dans son absurdité, comme poissons dans l'eau, et nous ne percevons jamais que par un accident tout ce que contient de stupidités l'existence d'une personne raisonnable. Nous ne pensons jamais que ce que nous pensons nous cache ce que nous sommes. J'espère bien, Monsieur, que nous valons mieux que toutes nos pensées, et que notre plus grand mérite devant Dieu sera d'avoir essayé de nous arrêter sur quelque chose de plus solide que les babillages, même admirables, de notre esprit avec soi-même.

D'ailleurs, M. Teste n'a pas besoin de parler pour rendre à l'humilité et à une simplicité presque animale les personnes qui l'entourent. Son existence semble infirmer toutes les autres, et même ses manies font réfléchir.

Mais n'imaginez pas qu'il soit toujours difficile ni accablant. Si vous saviez, Monsieur, comme il peut être tout autre !… Certes, il est dur, parfois ; mais en d'autres heures, c'est d'une exquise et surprenante douceur qu'il se pare, qui semble descendre des cieux. C'est un présent mystérieux et irrésistible que son sourire, et sa rare tendresse est une rose d'hiver. Toutefois, il est impossible de prévoir ni sa facilité ni ses violences. C'est une chose vaine d'en attendre la rigueur ou la faveur ; il déjoue par sa profonde distraction et par l'ordre impénétrable de ses pensées, tous les calculs ordinaires que font les humains du caractère de leurs semblables. Mes prévenances, mes complaisances, mes étourderies, mes petits manquements, je ne sais jamais ce qu'ils tireront de M. Teste. Mais je vous avoue que rien ne m'attache plus à lui que cette incertitude de son humeur. Après tout, je suis bien heureuse de ne point trop le comprendre, de ne point deviner chaque jour, chaque nuit, chaque moment prochain de mon passage sur la terre. Mon âme a plus de soif d'être étonnée que de tout autre chose. L'attente, le risque, un peu de doute, l'exaltent et la vivifient bien plus que ne le fait la possession du certain. Je crois que cela n'est pas bien ; mais je suis ainsi, malgré ies reproches que je m'en fais. Je me suis confessée plus d'une fois d'avoir pensé que je préférais croire en Dieu que de le voir dans toute sa gloire, et j'ai été blâmée. Mon confesseur m'a dit que c'était une bêtise plutôt qu'un péché.

Paraonnez-moi de vous écrire sur mon pauvre être quand vous ne souhaitez que d'apprendre quelques nouvelles de celui qui vous intéresse si vivement. Mais je suis un peu plus que le témoin de sa vie ; j'en suis une pièce et comme un organe, quoique non essentiel. Mari et femme que nous sommes, nos actions sont composées par le mariage, et nos nécessités temporelles assez bien ajustées, en dépit de la différence immense et indéfinissable de nos esprits. Je suis donc obligée de vous parler incidemment de celle qui vous parle de lui. Peut-être que vous concevez assez mal quelle est ma condition auprès de M. Teste, et comment je m'arrange de passer mes jours dans l'intimité d'un homme si original, de m'en trouver si proche et si éloignée ?

Les dames de mon âge, mes amies véritables ou apparentes, sont fort étonnées de me voir, qui semble si bien faite pour une existence comme la leur, et femme assez agréable, point indigne d'un sort compréhensible et simple, accepter une position qu'elles ne peuvent se figurer le moins du monde dans la vie d'un tel homme dont la réputation de bizarreries les choque et les scandalise. Elles ne savent pas que le moindre adoucissement de mon cher époux est mille fois plus précieux que toutes les caresses des leurs. Qu'est-ce que leur amour qui se ressemble et se répète, qui a perdu depuis longtemps tout ce qui tient de la surprise, de l'inconnu, de l'impossible, tout ce qui fait que les moindres effleurements sont chargés de sens, de risques et de puissance, que la substance d'UNE VOIX est l'unique aliment de notre âme, et qu'enfin, toutes les choses sont plus belles, plus significatives, — plus lumineuses ou plus sinistres, — plus remarquables ou plus vaines, — selon le seul pressentiment de ce qui se passe dans une personne changeante qui nous est devenue mystérieusement essentielle ?

Voyez-vous, Monsieur, il faut ne pas se connaître aux délices pour les désirer séparer de l'anxiété. Si naïve que je sois, je me doute bien de ce que perdent les voluptés d'être apprivoisées et accommodées aux habitudes domestiques. Un abandon, une possession qui se répondent, gagnent infiniment, je pense, à se préparer par l'ignorance même de leur approche. Cette suprême certitude doit jaillir d'une suprême incertitude, et se déclarer comme la catastrophe d'un certain drame dont nous serions bien en peine de retracer la marche et la conduite depuis le calme jusqu'à l'extrême menace de l'événement…

Heureusement, — ou non, — je ne suis jamais sûre, quant à moi, des sentiments de M. Teste ; et il m'importe moins de l'être que vous ne

croiriez. Tout étrangement mariée que je suis, je le suis en connaissance de cause. Je savais bien que les grandes âmes ne se mettent en ménage que par accident ; ou bien, c'est pour se faire une chambre tiède où ce qu'il peut entrer de femme dans leur système de vie soit toujours saisissable et toujours enfermé. Le doux éclat d'une épaule assez pure n'eà pas détestable à voir poindre entre deux pensées !… Les messieurs sont ainsi, même profonds.

Je ne dis point ceci pour M. Teste. Il est si étrange ! En vérité, on ne peut rien dire de lui qui ne soit inexact dans l'instant même !… Je crois qu'il a trop de suite dans les idées. II vous égare à tout coup dans une trame qu'il est seul à savoir tisser, à rompre, à reprendre. Il prolonge en soi-même de si fragiles fils qu'ils ne résistent à leur finesse que par le secours et le concert de toute sa puissance vitale. Il les étire sur je ne sais quels gouffres personnels, et il s'aventure sans doute, assez loin du temps ordinaire, dans quelque abîme de difficultés. Je me demande ce qu'il y devient ? Il est clair qu'on n'est plus soi-même dans ces contraintes. Notre humanité ne peut nous suivre vers des lumières si écartées. Son âme, sans doute, se fait une plante singulière dont la racine, et non le feuillage, pousserait, contre nature, vers la clarté !

N'est-ce point là se tendre hors du monde ? — Trouvera-t-il la vie ou la mort, à l'extrémité de ses volontés attentives ? — Sera-ce Dieu, ou quelque épouvantable sensation de ne rencontrer, au plus profond de la pensée, que le pâle rayonnement de sa propre et misérable matière ?

Il faut l'avoir vu dans ces excès d'absence ! Alors sa physionomie s'altère, — s'efface !… Un peu plus de cette absorption, et je suis sûre qu'il se rendrait invisible !…

Mais, Monsieur, quand il me revient de la profondeur ! Il a l'air de me découvrir comme une terre nouvelle ! Je lui apparais inconnue, neuve, nécessaire. Il me saisit aveuglément dans ses bras, comme si j'étais un rocher de vie et de présence réelle, où ce grand génie incommunicable se heurterait, toucherait, tout à coup s'accrocherait, après tant d'inhumains silences monstrueux ! Il retombe sur moi comme si j'étais la terre même. Il se réveille en moi, il se retrouve en moi, quel bonheur !

Sa tête est lourde sur ma face, et de toute la force de ses nerfs je suis la proie. Il a une vigueur et une présence effrayante dans les mains. Je me sens dans les prises d'un statuaire, d'un médecin, d'un assassin, sous leurs actions brutales et précises ; et je me crois avec terreur tombée entre les

serres d’un aigle intellectuel. Vous dirai-je toute ma pensée ? J’imagine qu’il ne sait pas exactement ce qu’il fait, ce qu’il pétrit.

Tout son être qui était concentré sur un certain *lieu* des frontières de la conscience, vient de perdre son objet idéal, cet objet qui existe et qui n’existe pas, car il ne tient qu’à un peu plus ou moins de contention. Ce n’était pas trop de toute l’énergie de tout un grand corps pour soutenir devant l’esprit l’instant de diamant qui est à la fois l’idée, la Chose, et le seuil et la fin. Eh bien, Monsieur, quand cet époux extraordinaire me capture et me maîtrise en quelque sorte, et m’imprime ses forces, j’ai l’impression que je suis substituée à cet objet de sa volonté qu’il vient de perdre. Je suis comme le jouet d’une connaissance musculeuse. Je vous le dis comme je puis. La vérité qu’il attendait a pris ma force et ma résistance vivante ; et par une transposition toute ineffable, ses volontés intérieures passent, se déchargent dans ses mains dures et déterminées. Ce sont des moments bien difficiles. Alors, que faire ! Je me réfugie dans mon cœur, où je l’aime comme je veux.

Quant à ses sentiments à mon égard, quant à l’opinion qu’il peut avoir de moi-même, ce sont choses que j’ignore, comme j’ignore de lui tout ce qui ne se voit ni ne s’entend. Je vous ai dit tout à l’heure mes suppositions ; mais je ne sais véritablement en quelles pensées ou combinaisons il passe tant d’heures. Moi, je me tiens à la surface de la vie ; je m’abandonne au fil des jours. Je me dis que je suis la servante de l’instant incompréhensible où mon mariage s’est décidé comme de soi-même. Instant peut-être adorable, peut-être surnaturel ?

Je ne puis pas dire que je sois aimée. Sachez que ce mot d’amour si incertain dans son sens ordinaire et qui hésite entre bien des images différentes, ne vaut plus rien du tout s’il s’agit des rapports du cœur de mon époux avec ma personne. C’est un trésor scellé que sa tête, et je ne sais s’il a un cœur. Sais-je jamais s’il me distingue ; s’il m’aime ou s’il m’étudie ? Ou s’il étudie au moyen de moi ? Vous comprendrez que je n’insiste pas sur ceci. En résumé, je me sens être dans ses mains, entre ses pensées, comme un objet qui tantôt lui est le plus familier, tantôt le plus étrange du monde, selon le genre de son regard variable qui s’y adapte.

Si j’osais vous communiquer ma fréquente impression, telle que je me la dis à moi-même, et que je l’ai souvent confiée à M. l’Abbé Mosson, je vous dirais au figuré que je me sens vivre et me mouvoir dans la cage où l’esprit supérieur m’enferme, — *par sa seule existence*. Son esprit contient le mien,

comme l’esprit de l’homme fait celui de l’enfant ou celui du chien. Entendez-moi, Monsieur. Parfois je circule dans notre maison ; je vais, je viens ; une idée de chanter me prend et s’élève ; je vole, en dansant de gaîté improvisée et de jeunesse inachevée, d’une chambre à l’autre. Mais si vive que je bondisse, je ne laisse jamais de ressentir l’empire de ce puissant absent, qui est là dans quelque fauteuil, et songe, et fume, et considère sa main, dont il fait jouer lentement toutes les articulations. Jamais je ne me sens l’âme sans bornes. Mais environnée, mais enclose. Mon Dieu ! Que c’est difficile à expliquer ! Je ne veux point dire *captive*. Je suis libre, mais je suis classée.

Ce que nous avons de plus nôtre, de plus précieux est obscur à nous-mêmes, vous le savez bien. Il me semble que je perdrais l’être, si je me connaissais tout entière. Eh bien, je suis transparente pour quelqu’un, je suis vue et prévue, telle quelle, sans mystère, sans ombres, sans recours possible à mon propre inconnu, — à ma propre ignorance de moi-même !

Je suis une mouche qui s’agite et vivote dans l’univers d’un regard inébranlable ; et tantôt vue, tantôt non vue, mais jamais hors de vue. Je sais à toute minute que j’existe dans une attention toujours plus vaste et plus générale que toute ma vigilance, toujours plus prompte que mes soudaines et plus promptes idées. Mes plus grands mouvements de l’âme lui sont de petits événements insignifiants. Et cependant j’ai mon infini… que je sens. Je ne puis pas ne pas reconnaître qu’il est contenu dans le sien, et je ne puis pas consentir qu’il le soit. C’est une chose inexprimable, Monsieur, que je puisse penser et agir absolument comme je veux, sans jamais, *jamais*, pouvoir rien penser ni vouloir qui soit imprévu, qui soit important, qui soit inédit pour M. Teste !… Je vous assure qu’une sensation si constante et si étrange donne des idées bien profondes… je puis dire que ma vie me présente à toute heure un modèle sensible de l’existence de l’homme dans la divine pensée. J’ai l’expérience personnelle d’être dans la sphère d’un être comme toutes âmes sont dans l’Être.

Mais hélas ! cette même sensation d’une présence à laquelle on ne peut se soustraire et d’une si intime divination, n’est pas sans m’induire quelquefois en de viles pensées. Je suis tentée. Je me dis que cet homme est peut-être réprouvé, que je m’expose grandement dans son voisinage, et que je vis sous les feuilles d’un mauvais arbre… Mais je m’aperçois presque aussitôt que ces réflexions spécieuses dissimulent elles-mêmes le péril contre quoi elles me conseillent de me mettre en garde. Je devine dans leurs

replis une suggestion bien habile de rêver à une autre vie plus délicieuse, à d'autres hommes… Et je me fais horreur. Je reviens sur mon sort ; je sens qu'il est ce qu'il doit être ; je me dis que je *veux* mon sort, que je le choisis de nouveau à chaque instant ; j'entends intérieurement la voix si nette et si profonde de M. Teste qui m'appelle… Mais si vous saviez de quels noms !

Il n'y a pas de femme au monde nommée comme moi. Vous savez quels noms ridicules échangent les amants : quelles appellations de chiens et de perruches sont les fruits naturels des intimités charnelles. Les paroles du cœur sont enfantines. Les voix de la chair sont élémentaires. M. Teste, d'ailleurs, pense que l'amour consiste *à pouvoir être bêtes ensemble*, — toute licence de niaiserie et de bestialité. Aussi m'appelle-t-il à sa façon. Il me désigne presque toujours selon ce qu'il veut de moi. A soi seul, le nom qu'il me donne me fait entendre d'un mot ce à quoi je m'attende, ou ce qu'il faut que je fasse. Quand ce n'est rien de particulier qu'il désire, il me dit : *Être*, ou *Chose*. Et parfois il m'appelle *Oasis*, ce qui me plaît.

Mais il ne me dit jamais que je suis bête, — ce qui me touche bien profondément.

M. l'abbé qui a une grande et charitable curiosité de mon mari, et une sorte de pitoyable sympathie pour un esprit si séparé, me dit franchement que M. Teste lui inspire des sentiments bien difficiles à accorder entre eux. Il me disait l'autre jour : *Les visages de Monsieur votre mari sont innombrables !*

Il le trouve « un monstre d'isolement et de connaissance singulière », et il l'explique, quoique à regret, par un orgueil de ces orgueils qui vous retranchent des vivants, et non seulement des actuels vivants, mais des vivants éternels ; — un orgueil qui serait tout abominable et quasi satanique, si cet orgueil n'était, dans cette âme trop exercée, tellement âprement tourné contre soi-même, et ne se connaissait si exactement, que le mal, peut-être, en était comme énervé dans son principe.

« *Il s'abstrait affreusement du bien*, me dit l'abbé, *mais il s'abstrait heureusement du mal… Il y a en lui je ne sais quelle effrayante* pureté, *quel détachement, quelle force et quelle lumière incontestables. Je n'ai jamais observé une telle absence de troubles et de doutes dans une intelligence très profondément travaillée. Il est terriblement tranquille ! On ne peut lui attribuer aucun malaise de l'âme, aucunes ombres intérieures, — et rien,*

d’ailleurs, qui dérive des instincts de crainte ou de convoitise… Mais rien qui s’oriente vers la Charité.

C’est une île déserte que son cœur… Toute l’étendue, toute l’énergie de son esprit l’environnent et le défendent ; ses profondeurs l’isolent et le gardent contre la vérité. Il se flatte qu’il y est bien seul… Patience, chère dame. Peut-être, certain jour, trouvera-t-il quelque empreinte sur le sable… Quelle heureuse et sainte terreur, quelle épouvante salutaire, quand il connaîtra, à ce pur vestige de la grâce, que son île est mystérieusement habitée !… »

Alors j’ai dit à M. l’abbé que mon mari me faisait penser bien souvent à un *mystique sans Dieu…*

— « *Quelle lueur !* a dit l’abbé, — *quelles lueurs, les femmes quelquefois tirent des simplicités de leurs impressions et des incertitudes de leur langage !…* »

Mais aussitôt, et à soi-même, il répliqua :

— « *Mystique sans Dieu !… Lumineux non-sens !… Voilà qui est bientôt dit !… Fausse clarté… Un mystique sans Dieu, Madame, mais il n’est point de mouvement concevable qui n’ait sa direction et son sens, et qui n’aille enfin quelque part !… Mystique sans Dieu !… Pourquoi pas un Hippogriffe, un Centaure !*

— Pourquoi pas un Sphinx, Monsieur l’abbé ? »

Il est d’ailleurs chrétiennement reconnaissant à M. Teste de la liberté qui m’est laissée de suivre ma foi et de me livrer à mes dévotions. J’ai toute licence d’aimer Dieu et de le servir, et je me puis partager très heureusement entre mon Seigneur et mon cher époux. M. Teste quelquefois me demande de lui parler de mon oraison, de lui expliquer aussi exactement que je le puisse, comment je m’y mets, comment je m’y applique et m’y soutiens ; et il désire de savoir si je m’y abîme aussi véritablement que je le crois. Mais à peine j’ai commencé de chercher mes mots dans mon souvenir, il me devance, il s’interroge soi-même, et se mettant prodigieusement à ma place, il me dit sur ma propre prière de telles choses, il m’en donne de telles précisions qu’elles l’éclairent, la rejoignent en quelque sorte dans son altitude secrète, — et qu’il m’en communique la disposition et le désir !… Il y a dans son langage je ne sais quelle puissance de faire voir et entendre ce que l’on a de plus caché… Et cependant, ce sont

des propos humains que les siens, rien qu'humains ; ce ne sont que les formes très intimes de la foi reconstituées par artifice, et articulées à merveille par un esprit incomparable d'audace et de profondeur ! On dirait qu'il a froidement exploré l'âme fervente… Mais il manque affreusement à cette recomposition de mon cœur brûlant et de sa foi, son essence qui est *espérance.*… Il n'y a pas un grain d'espérance dans toute la substance de M. Teste ; et c'est pourquoi je trouve un certain malaise dans cet exercice de son pouvoir.

Je n'ai plus grand'chose à vous dire aujourd'hui. Je ne m'excuse pas d'avoir écrit si longuement, puisque vous me l'avez demandé et que vous vous dites d'une avidité insatiable de tous les faits et gestes de votre ami. Il faut en finir cependant. Voici l'heure de la promenade quotidienne. Je vais mettre mon chapeau. Nous irons doucement par les ruelles fort pierreuses et tortueuses de cette vieille ville que vous connaissez un peu. Nous allons, à la fin, où vous aimeriez d'aller si vous étiez ici, à cet antique jardin où tous les gens à pensées, à soucis et à monologues descendent vers le soir, comme l'eau va à la rivière, et se retrouvent nécessairement. Ce sont des savants, des amants, des vieillards, des désabusés et des prêtres ; tous les *absents* possibles, et de tous les genres. On dirait qu'ils recherchent leurs éloignements mutuels. Ils doivent aimer de se voir sans se connaître, et leur amertumes séparées sont accoutumées à se rencontrer. L'un traîne sa maladie, l'autre est pressé par son angoisse ; ce sont des ombres qui se fuient ; mais il n'y a pas d'autre lieu pour y fuir les autres que celui-ci, où la même idée de la solitude attire invinciblement chacun de tous ces êtres absorbés. Nous serons tout à l'heure dans cet endroit digne des morts. C'est une ruine botanique. Nous y serons un peu avant le crépuscule. Voyez-nous, marchant à petits pas, livrés au soleil, aux cyprès, aux cris d'oiseau. Le vent est froid au soleil, le ciel trop beau parfois me serre le cœur. La cathédrale cachée sonne. Il y a, par-ci, par-là, des bassins ronds et surhaussés qui me viennent à la ceinture. Ils sont pleins jusqu'à la margelle d'une eau noire et impénétrable, sur laquelle sont appliquées les énormes feuilles du Nymphéa Nelumbo ; et les gouttes qui s'aventurent sur ces feuilles roulent et brillent comme du mercure. M. Teste se laisse distraire par ces grosses gouttes vivantes, ou bien il se déplace lentement entre les « planches » à étiquettes vertes, où les spécimens du règne végétal sont plus ou moins cultivés. Il jouit de cet ordre assez ridicule et se complaît à épeler les noms baroques :

Antirrhinum Siculum
Solanum Warscewiezii ! ! !

Et ce *Sisymbriifolium*, quel patois !… Et les *Vulgare*, et les *Asper*, et les *Palustris*, et les *Sinuata*, et les *Flexuosum*, et les *Prœaltum ! ! !*

— *C'est un jardin d'épithètes*, dit-il l'autre jour, *jardin dictionnaire et cimetière…*

Et après un temps, il se dit : « *Doctement mourir… Transiit classificando.* »

Recevez, Monsieur et Ami, tous nos remerciements, et nos bons souvenirs.

EMILIE TESTE.

OceanofPDF.com

EXTRAITS DU LOG-BOOK DE MONSIEUR TESTE

Une prière de M. Teste : Seigneur, j'étais dans le néant, infiniment nul et tranquille. J'ai été dérangé de cet état pour être jeté dans le carnaval étrange… et fus par vos soins doué de tout ce qu'il faut pour pâtir, jouir, comprendre et me tromper ; mais ces dons inégaux.

Je vous considère comme le maître de ce noir que je regarde quand je pense, et sur lequel s'inscrira la dernière pensée.

Donnez, ô Noir, — donnez la suprême pensée…

Mais toute pensée généralement quelconque peut être « suprême pensée ».

S'il en était autrement, s'il en fût une *suprême en soi* et *par soi*, nous pourrions la trouver par réflexion ou par hasard ; et étant trouvée, devrions mourir. Ce serait pouvoir mourir d'une certaine pensée, seulement parce qu'elle n'a point de suivante.

Je confesse que j'ai fait une idole de mon esprit, mais je n'en ai pas trouvé d'autre. Je l'ai traitée par des offrandes, par des injures. Non comme chose mienne. Mais…

*

Analogie du mot de de Maistre sur la conscience d'un honnête homme ! Je ne sais pas ce qu'est la conscience d'un sot, mais celle d'un homme d'esprit est pleine de sottises.

*

Je ne sais pas telle chose ; je ne puis pas saisir telle chose, mais je *sais* Portius qui la possède. Je possède mon Portius, que je manœuvre en tant qu'homme et qui contient ce que je ne sais pas.

*

Il y a des personnages qui sentent que leurs sens les séparent du réel, de l'être. Ce sens en eux *infecte* leurs autres sens.

Ce que je vois m'aveugle. Ce que j'entends m'assourdit. Ce en quoi je sais, cela me rend ignorant. J'ignore en tant et pour autant que je sais. Cette illumination devant moi est un bandeau et recouvre ou une nuit ou une lumière plus… Plus quoi ? Ici le cercle se ferme, de cet étrange renversement : la connaissance, comme un nuage sur l'être ; le monde brillant, comme taie et opacité.

Otez toute chose que j'y voie.

*

Cher Monsieur, vous êtes parfaitement « dénué d'intérêt ». — Mais pas votre squelette — ni votre foie, ni lui-même votre cerveau. — Et ni votre air bête et ni ces yeux tard venus — et toutes vos idées. Que ne puis-je seulement connaître le mécanisme d'un sot !

*

Je ne suis pas fait pour les romans ni pour les drames. Leurs grandes scènes, colères, passions, moments tragiques, loin de m'exalter me parviennent comme de misérables éclats, des états rudimentaires où toutes les bêtises se lâchent, où l'être se simplifie jusqu'à la sottise ; et il se noie au lieu de nager dans les circonstances de l'eau.

*

Je ne lis pas dans le journal ce drame sonore, cet événement qui fait palpiter tout cœur. Où me conduiraient-ils, sinon rien qu'au seuil même de ces problèmes abstraits où je suis déjà tout entier situé ?

*

Je suis rapide ou rien. — Inquiet, explorateur effréné. Parfois je me reconnais à une vue particulièrement personnelle et capable de généralisation.

Ces vues tuent les autres vues qui ne peuvent être portées au général — soit défaut de puissance chez le voyant, soit par autre cause ?

Il en résulte un individu ordonné selon les puissances de ses pensées.

*

Homme toujours debout sur le cap Pensée, à s'écarquiller les yeux sur les limites ou des choses, ou de la vue…

Il est impossible de recevoir la « vérité » de soi-même. Quand on la sent se former (c'est une impression), on forme du même coup un *autre soi inaccoutumé*… dont on est fier, — dont on est jaloux… (C'est un comble de politique interne.)

Entre Moi clair et Moi trouble ; entre Moi juste et Moi coupable, il y a de vieilles haines et de vieux arrangements, de vieux renoncements et de vieilles supplications.

*

SORTE DE PRIÈRE PARTICULIÈRE :

« Je remercie cette injustice, cet affront qui m'a réveillé, et dont la vive sensation m'a jeté loin de sa cause ridicule, me donnant aussi la force et le goût de ma pensée tellement qu'enfin mes travaux ont eu le bénéfice de ma colère ; la recherche de mes lois a profité de l'incident. »

*

Pourquoi j'aime ce que j'aime ? Pourquoi je hais ce que je hais ?

Qui n'aurait le désir de renverser la table de ses désirs et de ses dégoûts ? De changer le sens de ses mouvements instinctifs ?

Comment se peut-il que je sois à la fois comme une aiguille aimantée et comme un corps indifférent ?…

Je contiens un être moindre auquel il me faut obéir sous une peine inconnue, qui est mort.

Aimer, haïr sont au-dessous.

Aimer, haïr — *paraissent* à moi des hasards.

*

C’est ce que je porte d’inconnu à moi-même qui me fait moi.

C’est ce que j’ai d’inhabile, d’incertain qui est bien moi-même.

Ma faiblesse, ma fragilité…

Les lacunes sont ma base de départ. Mon impuissance est mon origine.

Ma force sort de vous. Mon mouvement va de ma faiblesse à ma force.

Mon dénuement réel engendre une richesse imaginaire ; et je suis cette symétrie ; je suis l’acte qui annule mes désirs.

Il y a en moi quelque faculté plus ou moins exercée, de considérer, — et même de devoir considérer — mes goûts et mes dégoûts comme purement accidentels.

Si j’en savais plus, peut-être verrais-je une nécessité — au lieu de ce hasard. — Mais voir cette nécessité, cela est encore distinct… Ce qui me contraint n’est pas moi.

*

Soumets-toi tout entier à ton meilleur moment, à ton plus grand souvenir.

C’est lui qu’il faut reconnaître comme roi du temps,

Le plus grand souvenir,

L’état où doit te reconduire toute discipline.

Lui qui te donne de te mépriser, ainsi que de te préférer justement.

Tout par rapport à Lui, qui installe dans ton développement une mesure, des degrés.

Et s’il est dû à quelque autre que toi — nie-le et sache-le.

Centre de ressort, de mépris, de pureté.

Je m’immole intérieurement à ce que je voudrais être !

*

L’idée, le principe, l’éclair, le premier moment du premier état, le saut, le bond hors de la suite… A d’autres, préparations et exécutions. Jette là le filet. Voici le lieu de la mer où vous trouverez. Adieu.

*

… Vieux désir (te revoilà périodique souffleur) de tout reconstruire en matériaux purs : rien que d’éléments définis, rien que de contacts et de

contours dessinés, rien que de formes conquises, et pas de vague.

*

Méditations sur son ascendance, sa descendance.

Etrangeté de ces échos de l'UN.

Quoi, ce bloc MOI trouve des parties hors de lui !…

… Cette manière de regarder qui me contient tout entier, qui présage, prépare dans un certain sourire toute mon explicite pensée, — cette tenue de la *Chose* entre le pli du coin gauche de ma bouche et les pressions des paupières et les torsions des moteurs de l'œil — cet acte essentiel de moi, cette définition, cette condition singulière — existe sur cet autre visage, sur ce visage de quelque mort, sur celui-ci déjà, encore sur cet autre — en divers âges, époques — Eh ! je le sais bien — ces exemplaires n'ont pas éprouvé les mêmes choses ; bien diverses leurs expériences et leurs sciences… mais — n'importe ! — *Ils ne se trompent pas entre eux* — Ils se devinent.

Admirable parenté mathématique des hommes — Que dire de cette forêt de relations et de correspondances ? (Nous n'avons pas même la moitié des mots que les Romains avaient pour en parler.) Quels mélanges et quelles diffusions !

*

Je sens infiniment le pouvoir, le vouloir, parce que je sens infiniment l'informe et le hasard qui les baigne, les tolère, et tend à reprendre sa fatale liberté, sa figure indifférente, son niveau d'égale chance.

ENSEMBLE

Autrui, ma caricature, mon modèle, les deux.

Autrui que j'immole justement dans le silence ; que je brûle sous le nez de mon — âme !

Et Moi ! que je déchire, et que je nourris de sa propre substance toujours re-mâ-chée, seul aliment pour qu'il s'accroisse !

*

Autrui que j’aime faible ; que fort, j’adore et bois ; — je te préfère intelligent et passif… à moins que, rareté, et jusqu’à ce que, peut-être — un autre *Même* paraisse — une réponse précise…

En attendant, qu’importe le reste !

*

En quoi cet après-midi, cette fausse lumière, cet aujourd’hui, ces incidents connus, ces papiers, ce tout quelconque se distingue-t-il d’un autre tout, d’un *avant-hier* ? Les sens ne sont pas assez subtils pour voir que des changements ont eu lieu. Je sais bien que ce n’est le même jour, mais je ne fais que le savoir.

Pas assez subtils, mes sens, pour défaire cette œuvre si fine ou si profonde qui est le passé ; pas assez subtils pour que je distingue que ce lieu ou ce mur ne sont pas identiques, peut-être, à ce qu’ils étaient l’autre jour.

SI LE MOI POUVAIT PARLER

Quelle injure qu’un compliment ! — On ose me louer ! Ne suis-je pas au delà de toute qualification ? Voilà ce que dirait un Moi, si lui-même *osait !* —

Et si le Moi pouvait parler (Refrain).

POÈME

(*traduit du langage Self*)

O mon Esprit !
Mais je m’avise
Que je vous aimais tant, déjà !
J’allais peut-être vous aimer,
O mon Esprit !
Mais je m’avise, ô mon Esprit,
Que je t’aimais déjà d’une tout autre sorte !
Tu te fais souvenir non d’autres, mais de toi,
Et tu deviens toujours plus semblable à nul autre.
Plus autrement le même, et plus même que moi.

O Mien — mais qui n’es pas encor tout à fait Moi !

LE RICHE D’ESPRIT

Cet homme avait en soi de telles possessions, de telles perspectives ; il était fait de tant d’années de lectures, de réfutations, de méditations, de combinaisons internes, d’observations ; de telles ramifications, que ses réponses étaient difficiles à prévoir ; qu’il ignorait lui-même à quoi il aboutirait, quel aspect le frapperait enfin, quel sentiment prévaudrait en lui, quels crochets et quelle simplification inattendue se feraient, quel désir naîtrait, quelle riposte, quels éclairages !…

Peut-être était-il parvenu à cet étrange état de ne pouvoir regarder sa propre décision ou réponse intérieure, que sous l’aspect d’un expédient, sachant bien que le développement de son attention serait infini et que l’*idée* d’en *finir* n’a plus aucun sens, dans un esprit qui se connaît assez. Il était au degré de *civilisation intérieure* où la conscience ne souffre plus d’opinions qu’elle ne les accompagne de leur cortège de modalités, et qu’elle ne se repose (si c’est là se reposer) que dans le sentiment de ses prodiges, de ses exercices, de ses substitutions, de ses précisions innombrables.

… Dans sa tête où derrière les yeux fermés se passaient des rotations curieuses, — des changements si variés, si libres, et pourtant si limités, — des lumières comme celles que ferait une lampe portée par quelqu’un qui visiterait une maison dont on verrait les fenêtres dans la nuit, comme des fêtes éloignées, des foires de nuit ; mais qui pourraient se changer en gares et en sauvageries si l’on pouvait en approcher — ou en effrayants malheurs, — ou en vérités et révélations…

C’était comme le sanctuaire et le lupanar des possibilités.

L’habitude de méditation faisait vivre cet esprit au milieu — au moyen — d’états rares ; dans une supposition perpétuelle d’expériences purement idéales ; dans l’usage continuel des conditions-limites et des phases critiques de la pensée…

Comme si les raréfactions extrêmes, les vides inconnus, les températures hypothétiques, les pressions et les charges monstrueuses avaient été ses ressources naturelles — et que rien ne pût être pensé en lui qu’il ne le soumît par cela seul au traitement le plus énergique et ne recherchât tout le domaine de son existence.

*

Ce goût, et parfois ce talent de la *transcendance*, — j'entends par là une incohérence *réelle*, plus vraie que toute cohérence proposée, avec le sentiment d'être ce qui passe *immédiatement* d'une chose à l'autre, de traverser en quelque manière les plus divers ordres — ordres de grandeur… points de vue, accommodations étrangères… Et ces brusques retours à soi, coupant quoi que ce soit ; et ces vues bifides, ces attentions tripodes, ces contacts dans un autre monde de choses séparées dans *le leur*… C'est moi.

*

Méprise tes pensées, comme d'elles-mêmes elles passent. — Et repassent !…

LE JEU PERSONNEL

Règle du jeu.

La partie est gagnée si l'on se trouve digne de son approbation.

Si la partie gagnée l'a été par calcul, avec volonté, suite et lucidité, — le gain est le plus grand possible.

L'HOMME DE VERRE

« Si droite est ma vision, si pure ma sensation, si maladroitement complète ma connaissance, et si déliée, si nette ma représentation, et ma science si achevée que je me pénètre depuis l'extrémité du monde jusqu'à ma parole silencieuse ; et de l'informe *chose* qu'on désire se levant, le long de fibres connues et de centres ordonnés, je me *suis*, je me réponds, je me reflète et me répercute, je frémis à l'infini des miroirs — je suis de verre. »

*

Ma solitude — qui n'est que le manque depuis beaucoup d'années, d'*amis* longuement, profondément vus ; de conversations étroites, dialogues sans préambules, sans finesses que les plus rares, elle me coûte cher. — Ce n'est pas vivre que vivre sans objections, sans *cette résistance* vivante, cette

proie, cette autre personne, adversaire, reste individué du monde, obstacle et ombre du moi — autre moi — intelligence rivale, irrépressible — ennemi le meilleur ami, hostilité divine, fatale, — intime.

Divine, car supposé un dieu qui vous imprègne, pénètre, infiniment domine, infiniment devine — sa joie d'être combattu par sa créature qui essaie imperceptiblement d'être, se sépare… La dévorer et qu'elle renaisse ; et une joie commune et un agrandissement.

Si nous savions, nous ne parlerions pas — nous ne penserions pas, nous ne nous parlerions pas.

La connaissance est comme étrangère à l'être même, — Lui s'ignore, s'interroge, se fait répondre…

*

De quoi j'ai souffert le plus ? Peut-être de l'habitude de développer toute ma pensée — d'aller jusqu'au bout en moi.

*

Je méprise vos idées pour les considérer en toute clarté et presque comme l'ornement futile des miennes ; et je les vois comme on voit en pleine eau pure, dans un vase de verre, trois ou quatre poissons rouges faire, en circulant, des découvertes toujours naïves et toujours les mêmes.

*

Je ne suis pas *bête* parce que toutes les fois que je me trouve bête, je me nie — je me tue.

*

Dégoûté d'avoir raison, de faire ce qui réussit, de l'efficacité des procédés, essayer autre chose.

OceanofPDF.com

LETTRE D’UN AMI[{2}]

Mon ami, me voici loin de vous. Nous nous parlions, et je vous écris. C’est, *si l’on veut*, une chose bien étrange.

Vous allez voir que je suis dans une disposition à m’émerveiller.

Le retour même à ce Paris, après une assez longue absence, m’est apparu sous quelque espèce métaphysique. — Je ne parle pas seulement du retour matériel, noir sacrifice d’une nuit au vacarme et aux saccades. Le corps inerte et vivant s’abandonne aux corps morts et mouvants qui le transportent. Le rapide a une idée fixe qui est la Ville. On est le captif de son idéal, le jouet de sa fureur monotone. Il faut subir des millions de coups frappés à la cantonade, et ces rythmes et ces ruptures de rythmes, ces battements et gémissements mécaniques, — tout le tapage forcené de je ne sais quelle fabrique de vitesse. On est ivre de fantômes qui tournent, de visions versées au néant, de lumières arrachées. Le métal que forge la marche dans l’ombre fait rêver que le Temps personnel et brutal attaque et désagrège la dure et profonde distance. Surexcité, accablé de sévices, le cerveau, de soi-même, et sans qu’il le sache, engendre nécessairement toute une littérature moderne…

Parfois la sensation se fait stationnaire. L’ensemble des cahots ne mène à rien. Le total du déplacement se compose d’une infinité de redites ; chaque instant vient convaincre l’autre que l’on n’arrivera jamais…

Peut-être l’éternité et l’enfer sont-ils les naïves expressions de quelque voyage inévitable ?

A force, toutefois, de tant d’agitation de nos os et de nos idées dans les ténèbres, le soleil et Paris sortent enfin du jeu.

Mais l’être de l’esprit, — *le petit homme qui est dans l’homme*, — (et qui est toujours supposé dans la grossière imagination que nous nous faisons de la connaissance), opère de son côté son changement de présence. Il ne circule point comme la conscience, dans une fantasmagorie de visions et un tumulte de phénomènes. Il voyage selon sa nature, et *dans sa nature même*. Je m’estimerais beaucoup si je savais me représenter son opération. Si je

savais vous la décrire, cette estime pour moi grandirait en moi à l'infini. Mais il n'en est pas question…

Je me figure donc, comme je puis, que le sentiment du changement de notre séjour s'accompagne dans quelque substance inconnue, et qui nous est essentielle, d'un travail de détachement et de renouement subtils. C'est une classification profonde qui se transforme. A peine le départ résolu, et bien avant que le corps ne s'y mette, l'idée seule que tout va changer autour de nous intime à notre système caché une modification mystérieuse. De sentir que l'on s'en va, toutes choses encore tangibles en perdent presque aussitôt leur existence prochaine. Elles sont comme frappées dans les puissances de leur présence, dont quelques-unes s'évanouissent. Hier encore, vous étiez près de moi, et il y avait en moi une secrète personne déjà toute disposée à ne plus vous voir de longtemps. Je ne vous retrouvais plus dans le temps rapproché, et cependant je vous tenais la main. Vous m'étiez coloré d'absence, et comme condamné à ne point avoir d'avenir imminent. Je vous regardais de près, je vous voyais au loin. Vos mêmes regards ne contenaient plus de durée. Il me semblait qu'il y eût entre vous et moi *deux distances*, l'une encore insensible, l'autre immense déjà ; et je ne savais pas quelle il fallait prendre pour la plus réelle des deux…

J'ai observé, pendant le trajet, s'altérer les attentes de mon âme. Certains ressorts se détendent, d'autres se roidissent. Nos prévisions inconscientes, nos étonnements éventuels échangent leurs positions profondes.

Si je vous rencontrais demain, ce me serait une grande surprise…

Tout à coup je me sentis à Paris, quelques heures avant que d'y être. Je reprenais sensiblement mes esprits parisiens qui s'étaient un peu dissipés dans mes voyages. Ils s'étaient réduits à des souvenirs ; ils redevenaient maintenant des valeurs vivantes et des sources que l'on doit utiliser à chaque instant.

Quel démon que celui de l'analogie abstraite ! — Vous savez comme il me tourmente quelquefois ! — Il me soufflait de comparer cette altération indéfinissable qui se passait en moi, à un changement assez brusque de certaines *probabilités* mentales. Telle réponse, tel mouvement, telle action de notre visage, qui sont à Paris les effets instantanés de nos impressions, ne nous sont plus si naturels quand nous sommes retirés à la campagne, ou plongés dans un milieu suffisamment écarté. Le spontané n'est plus le même. Nous ne sommes prêts à répondre qu'à ce qui est *probablement voisin*.

On en tirerait de curieuses conséquences. Un physicien hardi, qui ferait entrer les vivants, et même les cœurs, dans ses desseins, se risquerait peut-être à définir un éloignement par une certaine distribution intérieure…

J'ai grande peur, mon vieil ami, que nous ne soyons faits de bien des choses qui nous ignorent. Et c'elt en quoi nous nous ignorons. S'il y en a une infinité, toute méditation est vaine…

Je me sentais donc ressaisir par un autre système de vie, et je connaissais mon retour comme une sorte de rêve de ce monde où je revenais. Une ville où la vie verbale est plus puissante, plus diverse, plus active et capricieuse qu'en toute autre, se préparait en moi par l'idée d'une confusion étincelante. Le dur murmure du train prêtait à ma distraction imagée l'accompagnement de la rumeur d'une ruche.

Il me semblait que nous avancions vers un nuage de propos. Mille gloires en évolution, mille titres d'ouvrages *par seconde* paraissaient, périssaient indistinctement dans cette nébuleuse grandissante. Je ne savais pas si je voyais ou si j'entendais cette agitation insensée. Il y avait des écritures qui criaient, des paroles qui étaient des hommes, et des hommes qui étaient des noms… Point de lieu sur la terre, pensai-je, où le langage ait plus de fréquence, plus de résonances, moins de réserve, qu'en ce Paris où la littérature, et la science, et les arts, et la politique d'un grand pays sont jalousement concentrés. Les Français ont amassé toutes leurs idées dans une enceinte. Nous y vivons dans notre feu.

Dire ; redire ; contredire ; prédire ; médire… Tous ces verbes ensemble me résumaient le bourdonnement du paradis et de la parole.

Quoi de plus fatigant que de concevoir le chaos d'une multitude d'esprits ? — Chaque pensée dans ce tumulte trouve sa pareille, son adverse, son antécédente et sa suivante. Tant de similitudes, tant d'imprévu la découragent.

Imaginez-vous le désordre incomparable qu'entretiennent dix mille êtres essentiellement singuliers ? Songez à la *température* que peut produire dans ce lieu un si grand nombre d'*amours propres* qui s'y comparent. Paris enferme et combine, et consomme ou consume la plupart des brillants infortunés que leurs destins ont appelés aux *professions délirantes.*… Je nomme ainsi tous ces métiers dont le principal instrument est l'opinion que l'on a de soi-même, et dont la matière première est l'opinion que les autres ont de vous. Les personnes qui les exercent, vouées à une éternelle candidature, sont nécessairement toujours affligées d'un certain délire des

grandeurs qu'un certain délire de la persécution traverse et tourmente sans répit. Chez ce peuple d'uniques règne la loi de faire ce que nul n'a jamais fait, et que nul jamais ne fera. C'est du moins la loi des *meilleurs*, c'est-à-dire de ceux qui ont le cœur de vouloir nettement quelque chose d'absurde… Ils ne vivent que pour obtenir et rendre durable l'illusion d'être seuls, — car la supériorité n'est qu'une solitude située sur les limites actuelles d'une espèce. Ils fondent chacun son existence sur l'inexistence des autres, mais auxquels il faut arracher leur consentement qu'ils n'existent pas… Remarquez bien que je ne fais que de déduire ce qui est enveloppé dans ce qui se voit. Si vous doutez, cherchez donc à quoi tend un travail qui doit ne pouvoir absolument être fait que par un individu déterminé, et qui dépend de la particularité des hommes ? Songez à la signification véritable d'une hiérarchie fondée sur la rareté. — Je m'amuse parfois d'une image *physique* de nos cœurs, qui sont faits intimement d'une énorme injustice et d'une petite justice combinées. J'imagine qu'il y a dans chacun de nous un atome important entre nos atomes, et constitué par deux *grains d'énergie* qui voudraient bien se séparer. Ce sont des énergies contradictoires, mais indivisibles. La nature les a jointes pour toujours, quoique furieusement ennemies. L'une est l'éternel mouvement d'un gros *êlectron positif*, et ce mouvement engendre une suite de sons graves où l'oreille intérieure distingue sans nulle peine une profonde phrase monotone : *Il n'y a que moi. Il n'y a que moi. Il n'y a que moi, moi, moi…* Quant au petit électron radicalement *négatif*, il crie à l'extrême de l'aigu, et perce et reperce de la sorte la plus cruelle le thème égotiste de l'autre : *Oui, mais il y a un tel… Oui, mais il y a un tel… Tel, tel, tel.* Et tel autre !… Car le nom change assez souvent…

Bizarre royaume où toutes les belles choses qui s'y produisent sont une amère nourriture pour toutes les âmes moins une. Et plus elles sont belles, plus amèrement ressenties.

Tenez encore. Il me semble que chaque mortel possède tout auprès du centre de sa machine, et en belle place parmi les instruments de la navigation de sa vie, un petit appareil d'une sensibilité incroyable qui lui marque l'état de l'amour de soi. On y lit que l'on s'admire, que l'on s'adore, que l'on se fait horreur, que l'on se raye de l'existence ; et quelque vivant *index*, qui tremble sur le cadran secret, hésite terriblement prestement entre le zéro d'être une bête et le maximum d'être un dieu.

Eh bien, mon tendre ami, si vous voulez comprendre quelque chose à bien des choses, il faut songer qu'un appareil si vital et si délicat est le jouet du premier venu.

Et, sans doute, il est des hommes étranges en qui cette aiguille cachée marque toujours le point opposé de celui que l'on gagerait qu'elle indiquât. Ils se haïssent au moment même de l'estime universelle, et au contraire dans le contraire. Mais nous savons qu'il n'est plus de lois toutes satisfaites. Il n'est plus que des à peu près…

Et le train filait toujours, rejetant violemment peupliers, vaches, hangars et toutes choses terrestres, comme s'il avait soif, comme s'il courait à la pensée pure, ou vers quelque étoile à rejoindre. Quel but suprême peut exiger un ravissement si brutal, et un renvoi si vif de paysages à tous les diables ?

Nous approchions de la nuée. Des noms s'illuminaient. Le ciel s'emplissait de météores politiques et littéraires. Les surprises crépitaient. Les doux bêlaient, les aigres miaulaient, les gras mugissaient, les maigres rugissaient.

Les partis, les écoles, les salons, les cafés, tout se faisait entendre. L'air ne suffisant plus, l'éther se chargeait de messages. On était assourdi par le cliquetis d'un duel dont les épées étaient des éclairs, et bien des pauvretés se propageaient jusqu'aux extrémités du monde avec la vitesse de la lumière.

Je vous prie de m'excuser de cet abus que je fais de l'imparfait de l'indicatif ; mais il est le *temps* de l'incohérence, et je m'aperçois que je suis en train de vous peindre, si c'est là une peinture, la plus grande incohérence concevable. J'y ajouterai quelques traits au moyen de quelques autres *imparfaits*.

Je voyais en esprit le marché, la bourse, le bazar occidental des échanges des phantasmes. J'étais occupé des merveilles de l'instable, de sa durée étonnante, de la force des paradoxes, de la résistance des choses usées. Tout se figurait. Les luttes abstraites prenaient forme de diableries. La mode et l'éternité se colletaient. Le rétrograde et l'avancé se disputaient le point d'où l'on tombe. Les nouveautés même nouvelles enfantaient des conséquences très anciennes. Ce que le silence avait élaboré se vendait à la criée… Enfin, tous les événements possibles spirituels se produisaient rapidement devant mon âme encore à demi endormie. Elle était saisie de terreur, de dégoût, de désespoir, et d'une affreuse curiosité, en contemplant,

toute lasse et confuse, le spectacle idéal de cette immense activité que l'on nomme *intellectuelle…*

— INTELLECTUELLE ?…

Ce mot énorme, qui m'était venu vaguement, *bloqua* net tout mon train de visions. Drôle de chose que le choc d'un mot dans une tête ! Toute la masse du *faux* en pleine vitesse saute brusquement hors de la ligne du *vrai…*

Intellectuelle ?… Point de réponse. Point d'idées. Des arbres, des disques, des harpes infinies sur les fils horizontaux desquelles volaient plaines, châteaux, fumées… Je regardais en moi avec des yeux étrangers. Je butais dans ce que je venais de créer. Ahuri, au milieu des débris de l'intelligible, je retrouvai inerte et comme renversé, ce grand mot qui avait causé la catastrophe. Il était sans doute un peu trop long pour les courbes de ma pensée…

— *Intellectuelle…* Tout le monde à ma place aurait compris. Mais moi !…

— Vous le savez, cher Vous, que je suis un esprit de la plus ténébreuse espèce. Vous le savez par expérience, et le savez encore mieux pour l'avoir cent fois ouï dire. Il ne manque point de personnes, et doctes, et bénignes, et bien disposées, qui attendent pour me lire que l'on m'ait traduit en français. Elles s'en plaignent vers le public, lui exposent des citations de mes vers où je confesse qu'elles doivent s'embarrasser. Même, elles tirent une juste gloire de ne point entendre quelque chose ; ce que d'autres cacheraient. — « *Modeste tamen et circumspetto judicio pronuntiandum est*, dit Quintilien, dans un endroit que Racine a pris soin de traduire, — *ne quod plerisque accidit, damnent quae non intelligunt*. » Mais moi, je suis désespéré d'affliger ces amateurs de lumière. Rien ne m'attire que la clarté. Hélas, ami de moi ! je vous assure que je n'en trouve presque point. Je mets ceci dans votre oreille toute proche. N'allez point le répandre. Gardez excessivement mon secret. Oui, la clarté pour moi est si peu commune que je n'en vois sur toute l'étendue du monde, — et singulièrement du monde pensant et écrivant, — que dans la proportion du diamant à la masse de la planète. Les ténèbres que l'on me prête sont vaines et transparentes auprès de celles que je découvre un peu partout. Heureux les autres, qui conviennent avec eux-mêmes qu'ils s'entendent parfaitement ! Ils écrivent,

ils parlent sans trembler. Vous sentez comme j'envie tous ces humains lucides dont les ouvrages font que l'on songe à la douce facilité du soleil dans un univers de cristal… Ma mauvaise conscience me suggère parfois de les incriminer pour me défendre. Elle me murmure qu'il n'y a que ceux qui ne cherchent rien qui ne rencontrent jamais l'obscurité, et qu'il ne faut proposer aux gens que ce qu'ils savent. Mais je m'examine dans le fond, et il faut bien que je consente à ce que disent tant de personnes distinguées. Je suis fait véritablement, mon ami, d'un malheureux esprit qui n'est jamais bien sûr d'avoir compris ce qu'il a compris sans s'en apercevoir. Je discerne fort mal ce qui est clair sans réflexion de ce qui est positivement obscur… Cette faiblesse, sans doute, est le principe de mes ténèbres. Je me méfie de tous les mots, car la moindre méditation rend absurde que l'on s'y fie. J'en suis venu, hélas, à comparer ces paroles par lesquelles on traverse si lestement l'espace d'une pensée, à des planches légères jetées sur un abîme, qui souffrent le passage et point la station. L'homme en vif mouvement les emprunte et se sauve ; mais qu'il insiste le moins du monde, ce peu de temps les rompt et tout s'en va dans les profondeurs. Qui se hâte *a compris ;* il ne faut point s'appesantir : on trouverait bientôt que les plus clairs discours sont tissus de termes obscurs.

Tout ceci me pourrait induire en de grands et charmants développements dont je vous fais grâce. Une lettre est littérature. C'est une loi étroite de la littérature qu'il ne faut rien creuser à fond. C'est aussi le vœu général. Voyez de toutes parts.

J'étais donc dans mon propre gouffre, — qui pour être le mien n'en était pas moins gouffre, — j'étais donc dans mon propre gouffre, incapable d'expliquer à un enfant, à un sauvage, à un archange, — à moi-même, ce mot : *Intellectuel* qui ne donne aucun mal à qui que ce soit.

Ce n'étaient point les images qui me manquaient. Mais au contraire, à chaque consultation de mon esprit par ce terrible mot, l'oracle répondait par une image différente. Toutes étaient naïves. Aucune exactement n'annulait la sensation de ne point comprendre.

Il me venait des lambeaux de rêve.

Je formais des figures que j'appelais des « Intellectuels ». Hommes presque immobiles qui causaient de grands mouvements dans le monde. Ou hommes très animés, dont les vives actions de leurs mains et de leurs bouches manifestaient des puissances imperceptibles et des objets invisibles

par essence… Je vous demande pardon de vous dire la vérité. Je voyais ce que je voyais.

Hommes de *pensée*, Hommes de *lettres*, Hommes de *science*, *Artistes*, — Causes, causes vivantes, causes individuées, causes minimes, causes contenant des causes et inexplicables à elles-mêmes, — et causes de qui les effets étaient aussi vains, mais à la fois aussi prodigieusement importants, *que je le voulais…* L'univers de ces causes et de leurs effets existait et n'existait pas. Ce système d'actes étranges, de productions et de prodiges avait la réalité toute-puissante et nulle d'une partie de cartes. Inspirations, méditations, œuvres, gloire, talents, il dépendait d'un certain regard que ces choses fussent presque tout, et d'un certain autre, qu'elles se réduisissent à presque rien.

Puis, à une lueur apocalytique, je crus entrevoir le désordre et la fermentation de toute une société de démons. Il parut, dans un espace surnaturel, une sorte de comédie de ce qui arrive dans l'Histoire. Luttes, factions, triomphes, exécrations solennelles, exécutions, émeutes, tragédies autour du pouvoir !… Il n'était bruit dans cette République que de scandales, de fortunes foudroyantes ou foudroyées, de complots et d'attentats. Il y avait des plébiscites de chambre, des couronnements insignifiants, beaucoup d'assassinats *par la parole*. Je ne parle point des larcins. Tout ce peuple « intellectuel » était comme l'autre. On y trouvait des puritains, des spéculateurs, des prostitués, des croyants qui ressemblaient à des impies et des impies qui faisaient mine de croyants ; il y avait de faux simples et de vraies bêtes, et des autorités, et des anarchistes, et jusqu'à des bourreaux dont les glaives dégouttaient d'encre. Et les uns se croyaient prêtres et pontifes, les autres prophètes, les autres Césars, ou bien martyrs, ou un peu de chaque. Plusieurs se prenaient, jusque dans leurs actes, pour des enfants ou pour des femmes. Les plus ridicules étaient ceux qui se faisaient de leur chef les juges et les justiciers de la tribu. Ils ne paraissaient point se douter que nos jugements nous jugent, et que rien plus ingénument ne nous dévoile et n'expose nos faiblesses que l'attitude de prononcer sur le prochain. C'est un art dangereux que celui dans lequel les moindres erreurs peuvent toujours s'attribuer au caractère.

Chacun de ces démons se regardait assez souvent dans un miroir de papier ; il y considérait le premier ou le dernier des êtres…

Je cherchais vaguement les lois de cet empire. La nécessité d'amuser ; le besoin de vivre ; le désir de survivre ; le plaisir d'étonner, de choquer, de

gourmander, d’enseigner, de mépriser ; l’aiguillon de la jalousie, menaient, irritaient, échauffaient, expliquaient cet Enfer.

Je m’y suis vu moi-même ; et sous une figure inconnue de moi, que mes écrits, peut-être, avaient formée. Vous n’ignorez pas, cher rêveur, que dans les songes, il se fait quelquefois un accord *singulier* entre ce que l’on voit et ce que l’on sait ; mais ce n’est point un accord qui se supporterait dans la veille. Je *vois* Pierre, et je *sais* qu’il est Jacques. Je me suis donc aperçu, quoique rarement, et sous un autre visage ; je ne me reconnaissais qu’à une douleur exquise qui me perçait le cœur. Du fantôme ou de moi, il me semblait que l’un de nous dût *s’évanouir*…

Adieu. Je n’en finirais plus si je voulais vous donner à lire tout ce qui vint se colorer et me confondre dans les derniers instants de mon voyage. Adieu. J’oubliais de vous dire que je fus tiré de tout ceci par le pied d’un dur Anglais qui m’écrasa le mien sans nulle peine, cependant que le train noir et suant stoppait. Adieu.

OceanofPDF.com

Paul Valéry avait, avant sa mort, réuni un ensemble de notes et d'esquisses avec l'intention de les utiliser pour une nouvelle édition de M. Teste.

Les fragments qui suivent et qui appartiennent à des époques très différentes, ont été choisis parmi cet ensemble.

OceanofPDF.com

LA PROMENADE
AVEC MONSIEUR TESTE

Je me rencontre, l'été, le matin, près d'onze heures, sur un trottoir plein d'oisifs, voisin de la Madeleine où j'ai pris l'habitude d'aller faire des pas, fumer, réfléchir à ce que dit le journal du jour, c'est-à-dire se raconter tout ce qu'il ne dit pas. Bientôt je me heurte à M. Teste qui médite en sens inverse sur la même ligne facile.

Nous quittons chacun nos idées. Nous nous mettons ensemble et nous regardons le mouvement doux et incompréhensible de la voie publique qui charrie des ombres, des cercles, de fluides construirions, des adtions légères, et qui apporte quelquefois quelqu'un de plus pur et d'exquis : un être, un œil, ou une bête précieuse faisant mille formes dorées et qui joue avec le sol.

Nous buvons le passage délicieux. Nous voyons la clarté tachetée faire sourire au hasard toute personne ; fuir sur un front de femme hâtive qui glisse et se brode parmi les voitures minces, et parmi les autres événements. Une pâle rue, falaise d'ombre tendre aux balcons veloutés, se suspend, abrupte là, sur un ciel légèrement velu de lumière ; et devant nous, noyés par le pur sol immense d'où remonte le jour, les passants sont venus, nous ressemblent, et se diviseront au soleil.

Nous écoutons, d'une oreille délicate, le mélange du bruit de la rue ample, la tête pleine des nuances abondantes du pas des chevaux touffus et de l'homme interminable, qui anime vaguement les profondeurs, leur faisant rouler comme en songe, une sorte de nombre confus dont la grandeur tremble et rassemble les marches, la mue opulente du monde, les transformations des indifférents les uns dans les autres, la presse générale de la foule.

Nous nous taisons, nous nous fixons, anxieux de n'être pas un fragment de foule. Mais moi, l'immense autrui me presse de toutes parts. Il respire pour moi dans sa propre substance impénétrable. Si je souris, c'est un peu de sa pulpe enchantée qui, non loin de mon idée, se tord ; et, par ce changement dans mes lèvres, je me sens tout à coup, subtil.

Je ne sais ce qui est à moi : pas même ce sourire, ni sa suite à demi pensée.

Ce qui me rend unique se mêle au vaste corps et au luxe passager d'ici ; là, grain politique, coulent les individus parmi quelques individus et, à travers mes réflexions, une flamme d'air et d'hommes qui se remplace infiniment elle-même, souffle, déjoue, devance ou constitue parfois précisément ma pensée.

Une puissance continuelle de commencement et de fin consume des êtres, des morceaux d'êtres, des doutes, des phrases qui marchent, des filles, un incessant cheval de couleur qui emporte toute la vue et jusqu'à des moments anéantis dans un vide singulier…

OceanofPDF.com

DIALOGUE

UN NOUVEAU FRAGMENT RELATIF A MONSIEUR TESTE

L’homme est différent de moi et de vous. Ce qui pense n’est jamais ce à quoi il pense ; et le premier étant une forme avec UNE VOIX, l’autre prend toutes les formes et toutes les voix. Par là, nul n’est l’homme, Monsieur Teste moins que personne.

Il n’était non plus philosophe, ni rien de ce genre, ni même littérateur ; et, pour cela, il pensait beaucoup, — car plus on écrit, moins on pense.

Il ajoutait sans cesse à quelque chose que j’ignore : peut-être faisait-il indéfiniment plus prompte sa manière de concevoir : peut-être qu’il se donnait à l’abondance de l’invention solitaire. Ceci ou cela, il demeure l’être le plus satisfaisant que j’aie rencontré, — c’est-à-dire le seul individu durable dans mon esprit.

Par *conséquent*, il n’était ni bon, ni méchant, ni fourbe, ni cynique, ni autre ; il se bornait à choisir : c’est le pouvoir de faire avec un moment et avec soi, un ensemble qui plaise.

Il avait sur tout le monde un avantage qu’il s’était donné : celui de posséder une idée commode de lui-même ; et, dans chacune de ses pensées entrait un autre Monsieur Teste, — un personnage bien connu, simplifié, uni au véritable par tous ses points… Il avait en somme substitué au vague soupçon du Moi qui altère tous nos propres calculs et nous met sournoisement en jeu nous-mêmes dans nos spéculations, — qui en sont pipées, — un être imaginaire défini, un Soi-Même bien déterminé, ou éduqué, sûr comme un instrument, sensible comme un animal, et compatible avec toute chose, comme l’homme.

Ainsi Teste, armé de sa propre image, connaissait à chaque instant sa faiblesse et ses forces. Le monde se composait, devant lui, d’abord de tout ce qu’il savait et de ce qui était à lui — et cela ne comptait plus ; puis, dans un autre soi, du reste ; et ce reste pouvait ou ne pouvait pas être acquis, construit, transformé. Et il ne perdait son temps ni dans l’impossible ni dans le facile.

Un soir, il me répondit : « L'infini, mon cher, n'est plus grand-chose, — c'est une affaire d'écriture. *L'univers n'existe que sur le papier.*

« Aucune idée ne le présente. Aucun sens ne le montre. Cela se parle, et rien de plus.

— Mais la science, lui dis-je, use…

— La science ! Il n'y a que des savants, mon cher, des savants et des moments de savants. Ce sont des hommes… des tâtonnements, des nuits mauvaises, des bouches amères, une excellente après-midi lucide. Savez-vous quelle est la première hypothèse de toute science, l'idée nécessaire de tout savant ? C'est *que le monde est mal connu*. Oui. Or, on pense souvent le contraire ; il y a des instants où tout paraît clair, — où tout est plein, tout sans problèmes. Dans ces instants, il n'y a plus de science — ou, si vous voulez, la science est accomplie. Mais à d'autres heures, rien n'est évident, il n'y a que lacunes, actes de foi, incertitudes ; on ne voit que des lambeaux et d'irréductibles objets, de toutes parts.

« Comme on s'est plus ou moins aperçu de tout ceci — on cherche le moyen de passer, à coup sûr, du second état dans le premier, et de transformer à volonté l'esprit inquiet du moment en le possesseur tranquille de tout à l'heure. Mais il y a un peu de folie concernant ce désir.

— Bon, répliquai-je. Cependant, dans tous les cas possibles, être, vous l'avouerez, demeure étrange. Être d'une certaine façon, c'est encore plus étrange. Cela est même gênant. »

Et j'ajoutai, répétant ce que pensent tous les gens un peu simples :

« Enfin, qu'est-ce que je fais ici ?

— Eh — dit M. Teste — vous vous demandez ce que vous y faites…

— Mais encore, pourquoi ? Le plus fort est justement qu'on s'interroge. Pourquoi se demande-t-on…

— Parce que vous y avez songé.

— Vous vous moquez de moi, vous vous fichez de moi.

— Sans doute — dit M. Teste.

— Revenons — dis-je — à la destinée humaine. (Et à peine avais-je parlé, je me sentis devenir stupide.)

— Je me demande — pensa tout haut M. Teste — en quoi la « destinée » (comme vous dites) de l'homme m'intéresse ? A peu près autant que … la déesse Barbara, — dont on n'avait jamais ouï parler et dont j'invente le nom tout à coup. C'est la même chose. Au fond, on ne peut donc s'enflammer que pour l'absurde ? Cela n'est point mon fait.

— Ni celui des hommes vraiment supérieurs, — dis-je, pour me sauver.

— Nigaud, s'écria M. Teste, ne me comparez pas à d'autres : car, primo vous ne me connaissez pas, — et puis, vous ne connaissez pas les autres.

« Quant à l'enthousiasme, cette foudre stupide, apprenez à le mettre en bouteilles, à le faire courir sur des fils dociles. *Séparez-le* des objets ridicules où la foule l'éprouve et l'attache. Ridicules, car ils sont tels et tels, et non ceux que vous voulez. Brûlez, brillez mais seulement à votre commandement, — et, méprisant toute chose particulière, retirez un pouvoir de partout. Cependant, mille choses sont constamment nulles, si l'on veut. Leur néant est à votre disposition… Tenez, tous les sots se réclament de l'humanité et tous les faibles de la justice ; ayant, les uns et les autres, intérêt à la confusion. Evitons le troupeau et la balance de ces Justes si mal appris ; frappons sur ceux qui veulent nous faire semblables à eux. Rappelez-vous tout simplement qu'entre les hommes il n'existe que deux relations : la logique ou la guerre. Demandez toujours des preuves, la preuve est la politesse élémentaire qu'on se doit. Si l'on refuse, souvenez-vous que vous êtes attaqué et qu'on va vous faire obéir par tous les moyens. Vous serez pris par la douceur ou par le charme de n'importe quoi, vous serez passionné par la passion d'un autre ; on vous fera penser ce que vous n'avez pas médité et pesé ; vous serez attendri, ravi, ébloui ; vous tirerez des conséquences de prémisses qu'on vous aura fabriquées, et vous inventerez, avec quelque génie, — tout ce que vous savez par cœur.

— Le plus difficile est de voir ce qui est, — soupirai-je.

— Oui, — dit M. Teste, — c'est-à-dire de ne pas confondre les mots. Il faut sentir qu'on les arrange comme on veut, et à chaque combinaison qu'on en peut former, ne correspond pas forcément quelque autre chose. Il y a deux cents mots qu'il faut oublier, et, quand on les entend, les traduire. Ainsi, il faudrait que le mot de « Droit » soit effacé de partout et des esprits, afin que personne ne s'endorme.

— C'est pénible — ai-je répondu — c'est dur. Plus d'erreur, et cette erreur me plaît. »

Et nous n'en finîmes plus…

OceanofPDF.com

POUR UN PORTRAIT DE MONSIEUR TESTE

MESSIEURS,

Le terme *aberration* est assez souvent pris en mauvaise part. On l'entend d'un écart de la normale qui se dirige vers le pire, et qui est un symptôme d'altération et de désagrégation des facultés mentales qu'il se manifeste par des perversions du goût, des propos délirants, des pratiques étranges, parfois délictuelles. Mais dans certaines branches de la science, ce même mot, tout en conservant une certaine couleur pathologique, peut désigner quelque excès de vitalité, une sorte de débordement d'énergie interne, qui aboutit à une production anormalement développée d'organes ou d'activité physique ou psychique. C'est ainsi que la botanique parle de végétations aberrantes, et que, en un certain sens, la plupart des espèces végétales que l'homme utilise pour ses besoins comme le froment, la vigne, la rose, etc…, sont des produits de procédés de culture immémoriaux qui ont réalisé des variétés qu'on peut dire aberrantes, en dépit de leur utilité ou de leur beauté. Nous avons cru devoir faire précéder par ces remarques préalables l'examen du cas singulier, bien connu dans le monde des psychologues sous le nom de « cas de M. Teste ».

*

M. Teste est né du hasard. Comme tout le monde. Tout l'esprit qu'il a ou qu'il eut lui vient de ce fait.

*

Il n'y a pas d'image certaine de M. Teste.
Tous les portraits diffèrent les uns des autres.
L'homme sans reflet :

Ce fantôme qui est notre moi — ce qu'il *se sent être* — et qui est vêtu de *notre* poids.

Songe-t-on le sens de ce mot : *Mon poids !*

Quel possessif !…

Comment distinguer ce poids de l'énergie qui en fait ce qu'elle est — lourd, léger, etc…

*

M. Teste est le témoin.

Ce qui en nous est producion de *tout* et donc de rien — la réaction même, le recul en soi.

Supposé l'œil — le voir opposé aux vues — toute vue étant payée par ce qui la détruit pour la conservation de la faculté de voir — et ne pouvant être que par *consommation de possible* et recharge.

De ceci, supposer un individu qui en soit comme l'allégorie et le héros.

*

Conscious — Teste, Testis.

Supposé un observateur « éternel » dont le rôle se borne à répéter et remontrer le système dont le *Moi* est cette partie instantanée qui se croit le Tout.

Le Moi ne se pourrait jamais engager s'il ne croyait — être tout.

Tout à coup la suavis mamilla qu'il touche devient chose restreinte à ce qu'elle est.

Le soleil lui-même…

La « bêtise » de tout se fait sentir. Bêtise, c'est-à-dire particularité opposée à la généralité. « Plus petit que » devient le signe terrible de l'esprit. Le Démon des possibles ordonnés.

*

Homme observé, guetté, épié par ses « idées », par mémoire.

*

Le plus complet des transformateurs psychiques qui, sans doute, fut jamais.

Le contraire d'un fou (amis l'*aberration* — si importante dans la nature — devenue consciente) car il en revenait toujours plus riche sans doute, portant les dissociations, les substitutions, les similitudes au point extrême, mais avec un retour assuré, une opération inverse infaillible.

Tout lui apparaissait comme cas particulier de son fonctionnement mental, et ce fonctionnement lui-même devenu conscient, identifié à l'idée ou sensation qu'il en avait.

Au bout de l'esprit, le corps. Mais au bout du corps, l'esprit.

La douleur recherchait l'appareil qui eût changé la douleur en connaissance — ce que les mystiques ont entrevu, mal vu. Mais l'inverse était le commencement de cette expérience.

Dieu n'est pas loin. Il est ce qu'il y a de plus près.

*

Chez lui le psychisme est au comble de la séparation des échanges internes et des *valeurs*.

La pensée est également séparée (quand il est LUI) de ses similitudes et confusions avec le *Monde* et d'autre part, des valeurs affectives. Il la contemple dans son hasard pur.

Ou plutôt il est celui qui est une réaction à un tel spectacle auquel il faut bien Quelqu'un.

La notion de choses extérieures est une restriction des combinaisons.

L'imagination significative est une tricherie affective.

Comment revenir de si loin ?

*

Jaloux de ses meilleures idées, de celles qu'il croit les meilleures — parfois si particulières, si propres à soi que l'expression en langue vulgaire et non intime, n'en donne extérieurement que l'idée la plus faible et la plus fausse — Et qui sait si les plus importantes pour la gouverne d'un esprit ne

lui sont pas aussi singulières, aussi strictement personnelles qu'un vêtement ou qu'un objet adapté au corps ? — Qui sait si la vraie « philosophie » de quelqu'un est… communicable ?

— Jaloux donc de ses clartés séparées, — T. pensait : qu'est-ce qu'une idée à laquelle on n'attache pas la valeur d'un secret d'État ou d'un secret de l'art ?… et dont on n'ait aussi la pudeur comme d'un péché ou d'un mal. — Cache ton dieu — Cache ton diable.

*

Dans les représentations, on se donne à soi-même une valeur singulière — que l'on soit figurant en personne, ou âme cachée.

Et pourtant — comment élit-on un personnage pour être soi — comment se forme ce centre ?

Pourquoi dans le théâtre mental, êtes-vous : Vous ? — *Vous* et non *moi* ?

Donc ce mécanisme n'est pas le plus général possible.

S'il le fût, …..plus de *moi absolu*.

— Mais n'est-ce point là la recherche de M. Teste : se retirer du moi — du moi ordinaire en s'essayant constamment à diminuer, à combattre, à compenser l'inégalité, l'anisotropie de la conscience ?

*

M. Teste — entre et frappe tous les présents par sa « simplicité ».

L'air absolu — le visage et les actes d'une *simplicité* indéfinissable.

Etc…

— Il est celui qui pense (par dressage accompli et habitude devenue nature) tout le temps et en toute occasion selon des données et définitions étudiées. — Toutes choses rapportées à soi et en soi à la rigueur. Homme de précision — et de distinctions vivantes.

*

A cet homme étrange, le souvenir le plus vif et le plus net n'apparaissait que comme une formation *actuelle* de son esprit, et la sensation même du *passé* de telle image s'accompagnait de cette notion que *passé* est un fait du

présent — une sorte de … *couleur* de quelque image — ou bien c’est une promptitude de réponse précise et exacte.

*

Jusqu’à un âge assez mûr, M. Teste ne se doutait pas le moins du monde de la *singularité* de son esprit. Il croyait que tous étaient comme lui. Mais il se trouvait plus sot et plus faible que la plupart. Cette observation le conduisit à noter ses faiblesses, parfois ses succès. Il remarqua qu’il était assez souvent plus fort que les plus forts et plus faible que les plus faibles ; remarque très grave qui peut conduire à une politique d’abus et de concessions étrangement distribués.

*

Souvenirs de M. Teste. — *Journal de l’ami de Telle*.

Un des dadas de Teste, non le moins chimérique, fut de vouloir conserver l’art — *Ars* — tout en exterminant les illusions d’artiste et d’auteur. Il ne pouvait souffrir les prétentions bêtes des poètes — ni les grossières des romanciers. Il prétendait que des idées nettes de ce qu’on fait conduisent à des développements bien plus surprenants et universels que les blagues sur l’inspiration, la *vie* des personnages, etc… Si Bach eût cru que les sphères lui dictassent sa musique, il n’eût pas eu la puissance de limpidité et la souveraineté de combinaisons transparentes qu’il obtient. Le staccato.

Novembre 34.

OceanofPDF.com

QUELQUES PENSÉES DE MONSIEUR TESTE

Il faut entrer en soi-même armé jusqu’aux dents.

*

Faire en soi le tour du « propriétaire ».

*

État d’un être qui en a fini avec les mots abstraits, — qui a rompu avec eux.

*

Créer une sorte d’angoisse pour la résoudre.

*

— La partie jouée avec soi-même.

L’action sur les autres jamais oublieuse de leur mécanique — des quantités, intensités, potentiels — et non seulement les traite comme des *soi-mêmes* mais comme machines, animaux, — d’où un *art*.

*

« C’est une de mes remarques très anciennes et que j’ai la faiblesse de préférer, que les hommes se ressemblent d’autant plus qu’on les observe dans un temps plus court — au point qu’ils ne se distinguent pas *dans l’instant*, et c’en est une autre, non moins chère à mon esprit, que la même similitude croissant jusqu’à l’identité, résulte de l’intensité de leurs émotions. »

(Cf. M. Teste.) *Il est naturel* de chercher si ces deux aspects-limites de l'identification (neuro-psychique) ne se lieraient pas.

La hâte suffit d'ailleurs — la surprise, etc…

Il y a donc des conditions aux limites.

*

— Le fond de la pensée est pavé de carrefours.

— Je suis l'instable.

— L'esprit est la possibilité maxima — et le maximum de capacité d'incohérence.

— Le MOI est la réponse instantanée à chaque incohérence partielle — qui est *excitant*.

*

Je veux n'emprunter au monde (visible) que des forces — non des formes, mais de quoi faire des formes.

Point d'histoire — Point de Décors — Mais le sentiment de la matière même, roc, air, eaux, matière végétale — et leurs vertus élémentaires.

Et les actes et les phases — non les individus et leur mémoire.

*

La première chose est de parcourir son domaine.

Puis on y met une clôture, car bien qu'il soit ümité par d'autres circonstances extérieures, on veut être pour quelque chose dans cette limitation qu'on n'a pas voulue.

L'homme s'essaie à vouloir ce qu'il n'a pas voulu.

On lui donne une prison dont il dit : Je m'enferme.

On n'en sort pas plus que celui-là ne sort du cachot qui en a compté les pierres — ou que les phrases qu'on peut sur les murs tracer, ne font choir les murs.

*

Personne n’aurait l’idée *d’expliquer le mouvement* par des considérations de *couleur*, tandis que le contraire est ou fut tenté. Il y a donc inégalité. C’est peut-être que nous sommes sources de mouvements et non de couleurs — et que ce pouvoir est la condition de l’explication.

Je dis : sources. Mais comme nous le sommes de douleur ou de volupté. Nous sentons « venir de *nous* » des… (je ne sais comment dire) — des modifications — des valeurs — des grandeurs, des « sensations » — des « accélérations » qui sont à la fois le plus *nôtres* et le plus étrangères, nos maîtres, nos *nous* du moment, et du *moment-venant*.

Comment décrire ce fond si variable et sans référence — qui a les rapports les plus importants, mais les plus instables avec « la pensée ». La musique seule en est capable. Sorte de *champ* qui domine ces phénomènes de la conscience — images, idées, lesquels sans lui ne seraient que *combinaisons*, formation symétrique de toutes les combinaisons.

Cf. M. Teste — opposition épique de cette *objectivité* combinatoire et du *champ* en question.

*

L’esprit ne doit pas s’occuper des personnes ;
De personis non curandum.

*

Ce qui importe véritablement à quelqu’un — j’entends à ce quelqu’un qui est unique et seul par essence — c’est justement ce qui lui fait sentir qu’il est seul.

C’est ce qui lui apparaît quand il est *véritablement seul* (même étant matériellement avec d’autres).

*

Considérer ses émotions comme sottises, débilités, inutilités, imbécillités, imperfections — comme le mal de mer et le vertige des hauteurs, qui sont humiliants.

… Quelque chose en nous, ou en moi, se révolte contre la puissance inventive de l’âme sur l’esprit.

*

… Parfois, c’est QUELQU’UN d’entièrement étranger au corps et à la sensibilité, aux intérêts de SOI, qui prend la parole.

Il voit et qualifie froidement la vie, la mort, le danger, la passion, tout l’humain de l’être, — comme un autre, un témoin tout intelligence…

Est-ce l’âme ?

Mais non. Car ceci est comme au delà de toute « affectivité ». C’est connaissance pure, avec une sorte de singulier mépris et détachement du reste, — comme un œil verrait ce qu’il voit, et n’y donne aucune valeur non chromatique… Ceci compterait les boutons de la veste du bourreau…

*

Je méprise ce que je sais — ce que je puis.

Ce que je puis est de même faiblesse ou force que mon corps. Mon « âme » commence au point même où je n’y vois plus, où je ne puis plus rien — où mon esprit se ferme devant soi-même la route — et revenant des plus grandes profondeurs, regarde avec pitié ce que marque la digne de sonde, et ce que rapporte la nasse où il trouve les misérables proies saisies dans le médiocre abîme… Que de peine, que de bonheurs pour cette capture ! Et qu’est-ce qui est le plus ridicule : de se ronger ou d’exulter devant ce qu’on se répond ?

*

Le seul espoir de l’homme est la découverte de moyens d’action qui diminuent son mal et accroissent son bien, c’est-à-dire qui directement ou indirectement donnent à sa sensibilité de quoi agir sur elle-même, selon elle-même.

Ici, un bilan de ce qui a été fait en ce sens. La sensibilité est tout, supporte tout, évalue tout.

*

Les « Idées » sont pour moi des moyens de transformation — et par conséquent, des parties ou moments de quelque changement.

Une « idée » de l’homme « est un moyen de transformer une question ».

*

Tu es plein de secrets que tu appelles Moi.
Tu es voix de ton inconnu.

*

Je ne me sens aucun besoin des sentiments d’autrui, et je n’ai point plaisir à les emprunter. Les miens me suffisent. Quant aux aventures, elles peuvent me divertir à la condition que je ne perçoive pas que je les puis modifier sans effort.

*

Je n’ai besoin de rien. Et même ce mot de besoin n’a pas de sens pour moi. Donc je ferai quelque chose. Je me donnerai un *but ;* et pourtant rien n’est hors de moi. — Je ferai même des êtres qui me ressemblent quelque peu, et je leur donnerai des yeux et une raison. Je leur donnerai aussi un très vague soupçon de mon existence, tel qu’ils soient conduits à me la dénier par cette raison que je leur ai conférée ; et leurs yeux seront faits de telle sorte qu’ils voient une infinité de choses et non moi-même.

Ceci réalisé, je leur donnerai pour loi de me deviner, de me voir malgré leurs yeux, et de me définir malgré leur raison.

Et je serai le prix de cette énigme. Je me ferai connaître à ceux qui trouveront le rébus univers et qui mépriseront assez ces organes et ces moyens que j’ai inventés pour conclure contre leur évidence et contre leur pensée claire.

*

Je ne suis pas tourné du côté du monde. J’ai le visage vers le MUR. Pas un rien de la surface du mur qui me soit inconnu.

*

Pour moi — dit-il — les sentiments les plus violents se présentent avec quelque chose en eux — un signe — qui me dit de les mépriser. — Simplement je les *sens* venir d'au delà de mon royaume, une fois pleuré, une fois ri.

*

La douleur est due à la résistance de la conscience à une disposition locale du corps. — Une douleur que nous pourrions considérer nettement et comme circonscrire deviendrait sensation sans souffrance — et peut-être arriverions-nous par là à connaître quelque chose directement de notre corps profond — connaissance de l'ordre de celle que nous trouvons dans la musique. La douleur est chose très musicale, on peut presque en parler en termes de musique. Il y a des douleurs graves et d'aiguës, des andante et des furioso, des notes prolongées, points d'orgue, et des arpèges, des progressions — de brusques silences, etc…

*

— Bien (dit M. Teste). L'essentiel est contre la vie.

*

Liberté — Généralité.

Tout ce que je fais et pense n'est que Specimen de mon possible.

L'homme est plus général que sa vie et ses actes. Il est comme *prévu* pour plus d'éventualités qu'il n'en peut connaître.

M. Teste dit : Mon possible ne m'abandonne jamais.

*

— Et le Démon lui dit : Donne-moi une preuve. Montre que tu es *encore* celui que tu as cru être.

OceanofPDF.com

FIN DE MONSIEUR TESTE

Il s’agit de passer de zéro à zéro. — Et c’est la vie. — De l’inconscient et insensible à l’inconscient et insensible.

Le passage impossible à voir, puisqu’il passe du voir au non voir après être passé du non voir au voir.

Le voir n’est pas l’être, le voir implique l’être. Non exactement l’être, le voir. On peut être sans voir, ce qui signifie que le voir a des coupures. — On s’avise des coupures par les modifications survenues… qui sont révélées par un voir qui s’appelle mémoire. La différence entre le voir « actuel » et le voir « souvenir » si elle est discontinue, et si le voir actuel ne la contient pas, s’attribue à un « temps » intermédiaire. Cette hypothèse n’a jamais été trouvée en défaut.

Le regard étrange sur les choses, ce regard d’un homme qui ne *reconnaît pas*, qui est hors de ce monde, œil frontière entre l’être et le non-être, — appartient au *penseur*. Et c’est aussi un regard d’agonisant, d’homme qui perd la reconnaissance. En quoi le penseur est un agonisant, ou un Lazare, facultatif. Pas si facultatif.

M. Teste me dit :

— Adieu. Bientôt va… finir… une certaine manière de voir. Peut-être brusquement et maintenant. Peut-être cette nuit avec une dégradation qui peu à peu s’ignorera elle-même… Cependant j’ai travaillé toute ma vie à cette minute.

Tout à l’heure, peut-être, avant d’en finir, j’aurai cet instant important — et peut-être me tiendrai-je tout entier dans un coup d’œil terrible — Pas possible.

Les syllogismes altérés par l’agonie, la douleur baignant mille images joyeuses, la peur jointe à de beaux moments passés.

Quelle tentation, pourtant, que la mort.

Une chose inimaginable et qui se met dans l’esprit sous les formes du désir et de l’horreur tour à tour.

Fin intellectuelle. Marche funèbre de la pensée.

OceanofPDF.com

DIALOGUES

OceanofPDF.com

EUPALINOS
OU L’ARCHITECTE

Πρός χάριν

PHÈDRE

Que fais-tu là, Socrate ? Voici longtemps que je te cherche. J’ai parcouru notre pâle séjour, je t’ai demandé de toutes parts. Tout le monde ici te connaît, et personne ne t’avait vu. Pourquoi t’es-tu éloigné des autres ombres, et quelle pensée a réuni ton âme, à l’écart des nôtres, sur les frontières de cet empire transparent ?

SOCRATE

Attends. Je ne puis pas répondre. Tu sais bien que la réflexion chez les morts est indivisible. Nous sommes trop simplifiés maintenant pour ne pas subir jusqu’au bout le mouvement de quelque idée. Les vivants ont un corps qui leur permet de sortir de la connaissance et d’y rentrer. Ils sont faits d’une maison et d’une abeille.

PHÈDRE

Merveilleux Socrate, je me tais.

SOCRATE

Je te remercie de ton silence. L’observant, tu fis aux dieux et à ma pensée le sacrifice le plus dur. Tu as consumé ta curiosité, et immolé ton impatience à mon âme. Parle maintenant librement, et si quelque désir te reste de m’interroger, je suis prêt à répondre, ayant achevé de me questionner et de me répondre à moi-même. — Mais il est rare qu’une question que l’on a réprimée ne se soit pas dévorée elle-même dans l’instant.

PHÈDRE

Pourquoi donc cet exil ? Que fais-tu, séparé de nous tous ? Alcibiade, Zénon, Ménéxène, Lysis, tous nos amis sont étonnés de ne pas te voit. Ils parlent sans but, et leurs ombres bourdonnent.

SOCRATE

Regarde et entends.

PHÈDRE

Je n’entends rien. Je ne vois pas grand’chose.

SOCRATE

Peut-être n’es-tu pas suffisamment mort. C’est ici la limite de notre domaine. Devant toi coule un fleuve.

PHÈDRE

Hélas ! Pauvre Ilissus !

SOCRATE

Celui-ci est le fleuve du Temps. Il ne rejette que les âmes sur cette rive ; mais tout le reste, il l’entraîne sans effort.

PHÈDRE

Je commence à voir quelque chose. Mais je ne distingue rien. Tout ce qui file et qui dérive, mes regards le suivent un instant et le perdent sans l’avoir divisé… Si je n’étais pas mort, ce mouvement me donnerait la nausée, tant il est triste et irrésistible. Ou bien, je serais contraint de l’imiter, à la façon des corps humains : je m’endormirais pour m’écouler aussi.

SOCRATE

Ce grand flux, cependant, est fait de toutes choses que tu as connues, ou que tu aurais pu connaître. Cette nappe immense et accidentée, qui se précipite sans répit, roule vers le néant toutes les couleurs. Vois comme elle est terne dans l’ensemble.

PHÈDRE

Je crois à chaque instant que je vais discerner quelque forme, mais ce que j’ai cru voir n’arrive jamais à éveiller la moindre similitude dans mon esprit.

SOCRATE

C’est que tu assistes à l’écoulement vrai des êtres, toi immobile dans la mort. Nous voyons, de cette rive si pure, toutes les choses humaines et les formes naturelles mues selon la vitesse véritable de leur essence. Nous sommes comme le rêveur, au sein duquel, les figures et les pensées bizarrement altérées par leur fuite, les êtres se composent avec leurs changements. Ici tout est négligeable, et cependant tout compte. Les crimes engendrent d’immenses bienfaits, et les plus grandes vertus développent des conséquences funestes : le jugement ne se fixe nulle part, l’idée se fait sensation sous le regard, et chaque homme traîne après soi un enchaînement de monÿtres qui est fait inextricablement de ses actes et des formes successives de son corps. Je songe à la présence et aux habitudes des mortels dans ce cours si fluide, et que je fus l’un d’entre eux, cherchant à voir toutes choses comme je les vois précisément maintenant. Je plaçais la Sagesse dans la posture éternelle où nous sommes. Mais d’ici tout est méconnaissable. La vérité est devant nous, et nous ne comprenons plus rien.

PHÈDRE

Mais d’où peut donc, ô Socrate, venir ce goût de l’éternel qui se remarque parfois chez les vivants ? Tu poursuivais la connaissance. Les plus grossiers essaient de préserver désespérément jusqu’aux cadavres des morts. D’autres bâtissent des temples et des tombes qu’ils s’efforcent de rendre indestructibles. Les plus sages et les mieux inspirés des hommes veulent donner à leurs pensées une harmonie et une cadence qui les défendent des altérations comme de l’oubli.

SOCRATE

Folie ! ô Phèdre ; tu le vois clairement. Mais les destins ont arrêté que, parmi les choses indispensables à la race des hommes, figurent nécessairement quelques désirs insensés. Il n’y aurait pas d’hommes sans l’amour. Ni la science n’existerait sans d’absurdes ambitions. Et d’où penses-tu que nous ayons tiré la première idée et l’énergie de ces immenses

efforts qui ont élevé tant de villes très illustres et de monuments inutiles, que la raison admire qui eût été incapable de les concevoir ?

PHÈDRE

Mais la raison, cependant, y eut quelque part. Tout, sans elle, serait par terre.

SOCRATE

Tout.

PHÈDRE

Te souvient-il de ces construirions que nous vîmes faire au Pirée ?

SOCRATE

Oui.

PHÈDRE

De ces engins, de ces efforts, de ces flûtes qui les tempéraient de leur musique ; de ces opérations si exactes, de ces progrès à la fois si mystérieux et si clairs ? Quelle confusion, tout d'abord, qui sembla se fondre dans l'ordre ! Quelle solidité, quelle rigueur naquirent entre ces fils qui donnaient les aplombs, et le long de ces frêles cordeaux tendus pour être affleurés par la croissance des lits de briques !

SOCRATE

Je garde ce beau souvenir. O matériaux ! Belles pierres !… O trop légers que nous sommes devenus !

PHÈDRE

Et de ce temple hors les murs, auprès de l'autel de Borée, te souvient-il ?

SOCRATE

Celui d'Artémis la Chasseresse ?

PHÈDRE

Celui-là même. Un jour, nous avons été par là. Nous avons discouru de la Beauté…

SOCRATE

Hélas !

PHÈDRE

J’étais lié d’amitié avec celui qui a construit ce temple. Il était de Mégare et s’appelait Eupalinos. Il me parlait volontiers de son art, de tous les soins et de toutes les connaissances qu’il demande ; il me faisait comprendre tout ce que je voyais avec lui sur le chantier. Je voyais surtout son étonnant esprit. Je lui trouvais la puissance d’Orphée. Il prédisait leur avenir monumental aux informes amas de pierres et de poutres qui gisaient autour de nous ; et ces matériaux, à sa voix, semblaient voués à la place unique où les destins favorables à la déesse les auraient assignés. Quelle merveille que ses discours aux ouvriers ! Il n’y demeurait nulle trace de ses difficiles méditations de la nuit. Il ne leur donnait que des ordres et des nombres.

SOCRATE

C’est la manière même de Dieu.

PHÈDRE

Ses discours et leurs actes s’ajustaient si heureusement qu’on eût dit que ces hommes n’étaient que ses membres. Tu ne saurais croire, Socrate, quelle joie c’était pour mon âme de connaître une chose si bien réglée. Je ne sépare plus l’idée d’un temple de celle de son édification. En voyant un, je vois une action admirable, plus glorieuse encore qu’une victoire et plus contraire à la misérable nature. Le détruire et le construire sont égaux en importance, et il faut des âmes pour l’un et pour l’autre ; mais le construire est le plus cher à mon esprit. O très heureux Eupalinos !

SOCRATE

Quel enthousiasme d’une ombre pour un fantôme ! — Je n’ai pas connu cet Eupalinos. C’était donc un grand homme ? Je vois qu’il s’élevait à la suprême connaissance de son art. Est-il ici ?

PHÈDRE

Il est sans doute parmi nous ; mais je ne l’ai encore jamais rencontré dans ce pays.

SOCRATE

Je ne sais pas ce qu’il pourrait y construire. Ici, les projets eux-mêmes sont souvenirs. Mais réduits que nous sommes aux seuls agréments de la conversation, j’aimerais assez de l’entendre.

PHÈDRE

J’en ai retenu quelques préceptes. Je ne sais s’ils te plairaient. Moi, ils m’enchantent.

SOCRATE

Peux-tu m’en redire quelqu’un ?

PHÈDRE

Ecoute donc. Il disait bien souvent : *II n’y a point de détails dans l’exécution.*

SOCRATE

Je comprends et je ne comprends pas. Je comprends quelque chose, et je ne suis pas sûr qu’elle soit bien celle qu’il voulait dire.

PHÈDRE

Et moi je suis certain que ton esprit subtil n’a pas manqué de bien saisir. Dans une âme si claire et si complète que la tienne, il doit arriver qu’une maxime de praticien prenne une force et une étendue toutes nouvelles. Si elle est véritablement nette, et tirée immédiatement du travail par un acte bref de l’esprit qui résume son expérience, sans se donner le temps de divaguer, elle est une matière précieuse au philosophe ; c’est un lingot d’or brut que je te remets, orfèvre !

SOCRATE

Je fus orfèvre de mes chaînes ! — Mais considérons ce précepte. L’éternité d’ici nous convie à n’être pas économes de paroles. Cette durée infinie doit, ou ne pas être, ou contenir tous les discours possibles, et les

vrais comme les faux, je puis donc parler sans nulle crainte de me tromper, car si je me trompe, je dirai vrai tout à l'heure, et si je dis vrai, je dirai faux un peu plus tard.

O Phèdre, tu n'es pas sans avoir remarqué dans les discours les plus importants, qu'il s'agisse de politique ou des intérêts particuliers des citoyens, ou encore dans les paroles délicates que l'on doit dire à un amant, lorsque les circonstances sont décisives, — tu as certainement remarqué quel poids et quelle portée prennent les moindres petits mots et les moindres silences qui s'y insèrent. Et moi, qui ai tant parlé, avec le désir insatiable de convaincre, je me suis moi-même à la longue convaincu que les plus graves arguments et les démonstrations les mieux conduites avaient bien peu d'effet, sans le secours de ces détails insignifiants en apparence ; et que, par contre, des raisons médiocres, convenablement suspendues à des paroles pleines de tact, ou dorées comme des couronnes, séduisent pour longtemps les oreilles. Ces entremetteuses sont aux portes de l'esprit. Elles lui répètent ce qui leur plaît, elles le lui redisent à plaisir, finissant par lui faire croire qu'il entend sa propre voix. Le réel d'un discours, c'est après tout cette chanson, et cette couleur d'UNE VOIX, que nous traitons à tort comme détails et accidents.

PHÈDRE

Tu fais un immense détour, cher Socrate, mais je te vois revenir de si loin, avec mille autres exemples, et toutes tes forces dialectiques déployées !

SOCRATE

Considère aussi la médecine. Le plus habile opérateur du monde, qui met ses doigts industrieux dans ta plaie, si légères que soient ses mains, si savantes, si clairvoyantes soient-elles ; pour sûr qu'il se sente de la situation des organes et des veines, de leurs rapports et de leurs profondeurs ; quelle que soit aussi sa certitude des actes qu'il se propose d'accomplir dans ta chair, des choses à retrancher et des choses à rejoindre ; si par quelque circonstance dont il ne s'est pas préoccupé, un fil, une aiguille dont il se sert, un rien qui dans son opération lui est utile, n'est point exactement pur, ou suffisamment purifié, il te tue. Te voilà mort…

PHÈDRE

Heureusement la chose est faite ! Et c’est précisément celle qui m’advint.

SOCRATE

Te voilà mort, te dis-je, te voilà mort, guéri selon toutes les règles ; car toutes les exigences de l’art et de l’opportunité étant satisfaites, la pensée contemple son œuvre avec amour. — Mais tu es mort. Un brin de soie mal préparé a rendu le savoir assassin ; ce plus mince des détails a fait échouer l’œuvre d’Esculape et d’Athéna.

PHÈDRE

Eupalinos le savait bien.

SOCRATE

Il en est ainsi dans tous les domaines, à l’exception de celui des philosophes, dont c’est le grand malheur qu’ils ne voient jamais s’écrouler les univers qu’ils imaginent, puisque enfin ils n’existent pas.

PHÈDRE

Eupalinos était l’homme de son précepte. Il ne négligeait rien. Il prescrivait de tailler des planchettes dans le fil du bois, afin qu’interposées entre la maçonnerie et les poutres qui s’y appuient, elles empêchassent l’humidité de s’élever dans les fibres, et bue, de les pourrir. Il avait de pareilles attentions à tous les points sensibles de l’édifice. On eût dit qu’il s’agissait de son propre corps. Pendant le travail de la construction, il ne quittait guère le chantier. Je crois bien qu’il en connaissait toutes les pierres. Il veillait à la précision de leur taille ; il étudiait minutieusement tous ces moyens que l’on a imaginés pour éviter que les arêtes ne s’entament, et que la netteté des joints ne s’altère. Il ordonnait de pratiquer des ciselures, de réserver des bourrelets, de ménager des biseaux dans le marbre des parements. Il apportait les soins les plus exquis aux enduits qu’il faisait passer sur les murs de simple pierre.

Mais toutes ces délicatesses ordonnées à la durée de l’édifice étaient peu de chose au prix de celles dont il usait, quand il élaborait les émotions et les vibrations de l’âme du futur contemplateur de son œuvre.

Il préparait à la lumière un instrument incomparable, qui la répandît, tout affectée de formes intelligibles et de propriétés presque musicales, dans l’espace où se meuvent les mortels. Pareil à ces orateurs et à ces poètes

auxquels tu pensais tout à l'heure, il connaissait, ô Socrate, la vertu mystérieuse des imperceptibles modulations. Nul ne s'apercevait, devant une masse délicatement allégée, et d'apparence si simple, d'être conduit à une sorte de bonheur par des courbures insensibles, par des inflexions infimes et toutes-puissantes ; et par ces profondes combinaisons du régulier et de l'irrégulier qu'il avait introduites et cachées, et rendues aussi impérieuses qu'elles étaient indéfinissables. Elles faisaient le mouvant spectateur, docile à leur présence invisible, passer de vision en vision, et de grands silences aux murmures du plaisir, à mesure qu'il s'avançait, se reculait, se rapprochait encore, et qu'il errait dans le rayon de l'œuvre, mû par elle-même, et le jouet de la seule admiration. — *Il faut*, disait cet homme de Mégare, *que mon temple meuve les hommes comme les meut l'objet aimé*.

SOCRATE

Cela est divin. J'ai entendu, cher Phèdre, une parole toute semblable, et toute contraire. Un de nos amis, qu'il est inutile de nommer, disait de notre Alcibiade dont le corps était si bien fait : *En le voyant, on se sent devenir architecte !*… Que je te plains, cher Phèdre ! Tu es ici bien plus malheureux que moi-même. Je n'aimais que le Vrai ; je lui ai donné ma vie ; or, dans ces prés élyséens, quoique je doute encore si je n'ai pas fait un assez mauvais marché, je puis imaginer toujours qu'il me reste quelque chose à connaître. Je cherche volontiers, parmi les ombres, l'ombre de quelque vérité. Mais toi, de qui la Beauté toute seule a formé les désirs et gouverné les actes, te voici entièrement démuni. Les corps sont souvenirs, les figures sont de fumée ; cette lumière si égale en tous les points ; si faible et si écœurante de pâleur ; cette indifférence générale qu'elle éclaire, ou plutôt qu'elle imprègne, sans rien dessiner exactement ; ces groupes à demi transparents que nous formons de nos fantômes ; ces voix tout amorties qui nous restent à peine, et qu'on dirait chuchotées dans l'épais d'une toison ou dans l'indolence d'une brume… Tu dois souffrir, cher Phèdre ! Mais encore, ne pas assez souffrir… Cela même nous est interdit, étant vivre.

PHÈDRE

Je crois à chaque instant que je vais souffrir… Mais ne me parle pas, je te prie, de ce que j'ai perdu. Laisse ma mémoire à soi-même. Laisse-lui son soleil et ses statues ! O quel contraste me possède ! Il y a peut-être, pour les

souvenirs, une espèce de seconde mort que je n’ai pas encore subie. Mais je revis, mais je revois les cieux éphémères ! Ce qu’il y a de plus beau ne figure pas dans l’éternel !

SOCRATE

Où donc le places-tu ?

PHÈDRE

Rien de beau n’est séparable de la vie, et la vie est ce qui meurt.

SOCRATE

On peut le dire… Mais la plupart ont de la Beauté je ne sais quelle notion immortelle.

PHÈDRE

Je te dirai, Socrate, que la beauté, selon ce Phèdre que je fus…

SOCRATE

Platon n’est-il pas dans ces parages ?

PHÈDRE

Je parle contre lui.

SOCRATE

Eh bien ! parle !

PHÈDRE

… ne réside pas dans certains rares objets, ni même dans ces modèles situés hors de la nature, et contemplés par les âmes les plus nobles comme les exemplaires de leurs dessins et les types secrets de leurs travaux ; choses sacrées, et dont il conviendrait de parler avec les mots mêmes du poète :

Gloire du long désir, Idées !

SOCRATE

Quel poète ?

PHÈDRE

Le très admirable Stephanos, qui parut tant de siècles après nous. Mais à mon sentiment, l'idée de ces Idées desquelles notre merveilleux Platon est le père, est infiniment trop simple, et comme trop pure, pour expliquer la diversité des Beautés, le changement des préférences dans les hommes, l'effacement de tant d'œuvres qui furent portées aux nues, les créations toutes nouvelles, et les résurrections impossibles à prévoir. Il y a bien d'autres objections !

SOCRATE

Mais quelle est ta propre pensée ?

PHÈDRE

Je ne sais plus comment la saisir. Rien ne l'enferme ; tout la suppose. Elle est en moi comme moi-même ; elle agit infailliblement ; elle juge, elle désire… Mais quant à l'exprimer, je le puis aussi difficilement que je puis dire ce qui me fait moi, et que je connais si précisément et si peu.

SOCRATE

Mais puisqu'il est permis par les dieux, mon cher Phèdre, que nos entretiens se poursuivent dans ces enfers, où nous n'avons rien oublié, où nous avons appris quelque chose, où nous sommes placés au delà de tout ce qui est humain, nous devons savoir maintenant ce qui est véritablement beau, ce qui est laid ; ce qui convient à l'homme ; ce qui doit l'émerveiller sans le confondre, le posséder sans l'abêtir…

PHÈDRE

C'est ce qui le met sans effort, au-dessus de sa nature.

SOCRATE

Sans effort ? Au-dessus de sa nature ?

PHÈDRE

Oui.

SOCRATE

Sans effort ? Comment se peut-il ? *Au-dessus de sa nature ?* Que veut dire ceci ? Je pense invinciblement à un homme qui voudrait grimper sur ses propres épaules !… Rebuté par cette image absurde, je te demande, Phèdre, comment cesser d'être soi-même ; puis, revenir à son essence ? Et comment, sans violence, peut arriver ceci ?

Je sais bien que les extrêmes de l'amour, et que l'excès du vin, ou encore l'étonnante action de ces vapeurs que respirent les pythies, nous transportent, comme l'on dit, hors de nous-mêmes ; et je sais mieux encore, par mon expérience très certaine, que nos âmes peuvent se former, dans le sein même du temps, des sanctuaires impénétrables à la durée, éternels intérieurement, passagers quant à la nature ; où elles sont enfin ce qu'elles connaissent ; où elles désirent ce qu'elles sont ; où elles se sentent créées par ce qu'elles aiment, et lui rendent lumière pour lumière, et silence pour silence, se donnant et se recevant sans rien emprunter à la matière du monde ni aux Heures. Elles sont alors comme ces calmes étincelants, circonscrits de tempêtes, qui se déplacent sur les mers. Qui sommes-nous, pendant ces abîmes ? Ils supposent la vie qu'ils suspendent…

Mais ces merveilles, ces contemplations et ces extases n'éclaircissent pas pour mes yeux notre étrange problème de la beauté. Je ne sais pas attacher ces états suprêmes de l'âme à la présence d'un corps ou de quelque objet qui les suscite.

PHÈDRE

O Socrate, c'est que tu veux toujours tout tirer de toi-même !… Toi que j'admire entre tous les hommes, toi plus beau dans ta vie, plus beau dans ta mort, que la plus belle chose visible ; grand Socrate, adorable laideur, toute-puissante pensée qui changes le poison en un breuvage d'immortalité, ô toi qui, refroidi, et la moitié du corps déjà de marbre, l'autre encore parlante, nous tenais amicalement le langage d'un dieu, laisse-moi te dire quelle chose a manqué peut-être à ton expérience.

SOCRATE

Il est bien tard, sans doute, pour m'en instruire. Mais parle tout de même.

PHÈDRE

Une chose, Socrate, une seule t'a fait défaut. Tu fus homme divin, et tu n'avais peut-être nul besoin des beautés matérielles du monde. Tu n'y

goûtais qu’à peine. Je sais bien que tu ne dédaignais pas la douceur des campagnes, la splendeur de la ville, et ni les eaux vives, ni l’ombre délicate du platane ; mais ce n’étaient pour toi que les ornements lointains de tes méditations, les environs délicieux de tes doutes, le site favorable à tes pas intérieurs. Ce qu’il y avait de plus beau te conduisant bien loin de soi, tu voyais toujours autre chose.

SOCRATE

L’homme, et l’esprit de l’homme.

PHÈDRE

Mais alors, n’as-tu pas rencontré, parmi les hommes, certains dont la passion singulière pour les formes et les apparences t’ait surpris ?

SOCRATE

Sans doute.

PHÈDRE

Et dont l’intelligence pourtant, et les vertus ne le cédaient à aucunes ?

SOCRATE

Certes !

PHÈDRE

Les plaçais-tu plus haut ou plus bas que les philosophes ?

SOCRATE

Cela dépend.

PHÈDRE

Leur objet te paraissait-il plus ou moins digne de recherche et d’amour que le tien même ?

SOCRATE

Il ne s’agit pas de leur objet. Je ne puis penser qu’il existe plusieurs Souverain Bien. Mais ce qui m’est obscur, et difficile à entendre, c’est que

des hommes aussi purs, quant à l'intelligence, aient eu besoin des formes sensibles et des grâces corporelles pour atteindre leur état le plus élevé.

PHÈDRE

Un jour, cher Socrate, je parlais de ces mêmes choses avec mon ami Eupalinos.

— Phèdre, me disait-il, plus je médite sur mon art, plus je l'exerce ; plus je pense et agis, plus je souffre et me réjouis en architecte ; — et plus je me ressens moi-même, avec une volupté et une clarté toujours plus certaines.

Je m'égare dans mes longues attentes ; je me retrouve par les surprises que je me cause ; et au moyen de ces degrés successifs de mon silence, je m'avance dans ma propre édification ; et j'approche d'une si exacte correspondance entre mes vœux et mes puissances, qu'il me semble d'avoir fait de l'existence qui me fut donnée, une sorte d'ouvrage humain.

A force de construire, me fit-il en souriant, je crois bien que je me suis construit moi-même.

SOCRATE

Se construire, se connaître soi-même, sont-ce deux actes, ou non ?

PHÈDRE

… et il ajouta : J'ai cherché la justesse dans les pensées ; afin que, clairement engendrées par la considération des choses, elles se changent, comme d'elles-mêmes, dans les actes de mon art. J'ai distribué mes attentions ; j'ai refait l'ordre des problèmes ; je commence par où je finissais jadis, pour aller un peu plus loin… Je suis avare de rêveries, je conçois comme si j'exécutais. Jamais plus dans l'espace informe de mon âme, je ne contemple de ces édifices imaginaires, qui sont aux édifices réels ce que les chimères et les gorgones sont aux véritables animaux. Mais ce que je pense est faisable ; et ce que je fais se rapporte à l'intelligible… Et puis… Écoute, Phèdre (me disait-il encore), ce petit temple que j'ai bâti pour Hermès, à quelques pas d'ici, si tu savais ce qu'il est pour moi ! — Où le passant ne voit qu'une élégante chapelle, — c'est peu de chose : quatre colonnes, un style très simple, — j'ai mis le souvenir d'un clair jour de ma vie. O douce métamorphose ! Ce temple délicat, nul ne le sait, est l'image mathématique d'une fille de Corinthe, que j'ai heureusement aimée. Il en

reproduit fidèlement les proportions particulières. Il vit pour moi ! Il me rend ce que je lui ai donné…

— C’est donc pourquoi il est d’une grâce inexplicable, lui dis-je. On y sent bien la présence d’une personne, la première fleur d’une femme, l’harmonie d’un être charmant. Il éveille vaguement un souvenir qui ne peut pas arriver à son terme ; et ce commencement d’une image dont tu possèdes la perfection, ne laisse pas de poindre l’âme et de la confondre. Sais-tu bien que si je m’abandonne à ma pensée, je vais le comparer à quelque chant nuptial mêlé de flûtes, que je sens naître de moi-même.

Eupalinos me regarda avec une amitié plus précise et plus tendre.

— Oh ! dit-il, que tu es fait pour me comprendre ! Nul plus que toi ne s’est approché de mon démon. Je voudrais bien te confier tous mes secrets ; mais, des uns, je ne saurais moi-même te parler convenablement, tant ils se dérobent au langage ; les autres risqueraient fort de t’ennuyer, car ils se réfèrent aux procédés et aux connaissances les plus spéciales de mon art. Je puis te dire seulement quelles vérités, sinon quels mystères, tu viens maintenant d’effleurer, me parlant de concert, de chants et de flûtes, au sujet de mon jeune temple. Dismoi (puisque tu es si sensible aux effets de l’architecture), n’as-tu pas observé, en te promenant dans cette ville, que d’entre les édifices dont elle est peuplée, les uns sont *muets ;* les autres *parlent ;* et d’autres enfin, qui sont les plus rares, *chantent ?* — Ce n’est pas leur destination, ni même leur figure générale, qui les animent à ce point, ou qui les réduisent au silence. Cela tient au talent de leur constructeur, ou bien à la faveur des Muses.

— Maintenant que tu me le fais remarquer, je le remarque dans mon esprit.

— Bien. Ceux des édifices qui ne parlent ni ne chantent, ne méritent que le dédain ; ce sont choses mortes, inférieures dans la hiérarchie à ces tas de moellons que vomissent les chariots des entrepreneurs, et qui amusent, du moins, l’œil sagace, par l’ordre accidentel qu’ils empruntent de leur chute… Quant aux monuments qui se bornent à parler, s’ils parlent clair, je les estime. Ici, disent-ils, se réunissent les marchands. Ici, les juges délibèrent. Ici, gémissent des captifs. Ici, les amateurs de débauche… (Je dis alors à Eupalinos que j’en avais vu de bien remarquables dans ce dernier genre. Mais il ne m’entendit pas.) Ces loges mercantiles, ces tribunaux et ces prisons, quand ceux qui les construisent savent s’y prendre, tiennent le langage le plus net. Les uns aspirent visiblement une foule active et sans

cesse renouvelée ; ils lui offrent des péristyles et des portiques ; ils l'invitent par bien des portes et par de faciles escaliers, à venir, dans leurs salles vastes et bien éclairées, former des groupes, se livrer à la fermentation des affaires… Mais les demeures de la justice doivent parler aux yeux de la rigueur et de l'équité de nos lois. La majesté leur sied, des masses toutes nues ; et la plénitude effrayante des murailles. Les silences de ces parements déserts sont à peine rompus, de loin en loin, par la menace d'une porte mystérieuse, ou par les tristes signes que font sur les ténèbres d'une étroite fenêtre, les gros fers dont elle est barrée. Tout ici rend les arrêts, et parle de peines. La pierre prononce gravement ce qu'elle renferme ; le mur est implacable ; et cette œuvre, si conforme à la vérité, déclare fortement sa destination sévère…

SOCRATE

Ma prison n'était point si terrible… Il me semble que c'était un lieu terne et indifférent en soi.

PHÈDRE

Comment peux-tu le dire !

SOCRATE

J'avoue que je l'ai peu considérée. Je ne voyais que mes amis, l'immortalité, et la mort.

PHÈDRE

Et je n'étais pas avec toi !

SOCRATE

Platon n'y était pas non plus, ni Aristippe… Mais la salle était pleine, les murs m'étaient cachés. La lumière du soir mettait la couleur de la chair sur les pierres de la voûte… En vérité, cher Phèdre, je n'eus jamais de prison que mon corps. Mais reviens à ce que te disait ton ami. Je crois qu'il allait te parler des édifices les plus précieux, et c'est ce que je voudrais entendre.

PHÈDRE

Eh bien, je poursuivrai.

— Eupalinos me fit encore un magnifique tableau de ces construirions gigantesques que l'on admire dans les ports. Elles s'avancent dans la mer. Leurs bras, d'une blancheur absolue et dure, circonscrivent des bassins assoupis dont ils défendent le calme. Ils les gardent en sûreté, paisiblement gorgés de galères, à l'abri des enrochements hérissés et des jetées retentissantes. De hautes tours, où veille quelqu'un, où la flamme des pommes de pin, pendant les nuits impénétrables, danse et fait rage, commandent le large, à l'extrémité écumante des môles… Oser de tels travaux, c'est braver Neptune lui-même. Il faut jeter les montagnes à charretées, dans les eaux que l'on veut enclore. Il faut opposer les rudes débris tirés des profondeurs de la terre, à la mobile profondeur de la mer, et aux chocs des cavaleries monotones que presse et dépasse le vent… Ces ports, me disait mon ami, ces vastes ports, quelle clarté devant l'esprit ! Comme ils développent leurs parties ! Comme ils descendent vers leur tâche ! — Mais les merveilles propres à la mer, et la statuaire accidentelle des rivages sont offertes gracieusement par les dieux à l'architecte. Tout conspire à l'effet que produisent sur les âmes, ces nobles établissements à demi naturels : la présence de l'horizon pur, la naissance et l'effacement d'une voile, l'émotion du détachement de la terre, le commencement des périls, le seuil étincelant des contrées inconnues ; et l'avidité même des hommes, toute prête à se changer dans une crainte superstitieuse, à peine lui cèdent-ils et mettent-ils le pied sur le navire… Ce sont en vérité d'admirables théâtres ; mais plaçons au-dessus les édifices de l'art seul ! Dussions-nous faire contre nous-mêmes un effort assez difficile, il faut s'abstraire quelque peu des prestiges de la vie, et de la jouissance immédiate. Ce qu'il y a de plus beau est nécessairement tyrannique…

— Mais je dis à Eupalinos que je ne voyais pas pourquoi il en doit être ainsi. Il me répondit que la véritable beauté était précisément aussi rare que l'est, entre les hommes, l'homme capable de faire effort contre soi-même, c'est-à-dire de choisir un certain soi-même, et de se l'imposer. Ensuite, ressaisissant le fil d'or de sa pensée : Je viens maintenant, dit-il, à ces chefs-d'œuvre entièrement dus à quelqu'un, et desquels je te disais, il y a un instant, qu'ils semblent chanter par eux-mêmes.

Était-ce là une parole vaine, ô Phèdre ? Étaient-ce des mots négligemment créés par le discours, qu'ils ornent rapidement, mais qui ne supportent pas d'être réfléchis ? Mais non, Phèdre, mais non !… Et quand tu as parlé (le premier, et involontairement) de musique à propos de mon

temple, c’est une divine analogie qui t’a visité. Cet hymen de pensées qui s’est conclu de soi-même sur tes lèvres, comme l’acte distrait de ta voix ; cette union d’apparence fortuite de choses si différentes, tient à une nécessité admirable, qu’il est presque impossible de penser dans toute sa profondeur, mais dont tu as ressenti obscurément la présence persuasive. Imagine donc fortement ce que serait un mortel assez pur, assez raisonnable, assez subtil et tenace, assez puissamment armé par Minerve, pour méditer jusqu’à l’extrême de son être, et donc jusqu’à l’extrême réalité, cet étrange rapprochement des formes visibles avec les assemblages éphémères des sons successifs ; pense à quelle origine intime et universelle il s’avancerait ; à quel point précieux il arriverait ; quel dieu il trouverait dans sa propre chair ! Et se possédant enfin dans cet état de divine ambiguïté, s’il se proposait alors de construire je ne sais quels monuments, de qui la figure vénérable et gracieuse participât directement de la pureté du son musical, ou dût communiquer à l’âme l’émotion d’un accord inépuisable, — songe, Phèdre, quel homme ! Imagine quels édifices !… Et nous, quelles jouissances !

— Et toi, lui dis-je, tu le conçois ?

— Oui et non. Oui, comme rêve. Non, comme science.

— Tires-tu quelque secours de ces pensées ?

— Oui, comme aiguillon. Oui, comme jugement. Oui, comme peines… Mais je ne suis pas en possession d’enchaîner, comme il le faudrait, une analyse à une extase. Je m’approche parfois de ce pouvoir si précieux… Une fois, je fus infiniment près de le saisir, mais seulement comme on possède, pendant le sommeil, un objet aimé. Je ne puis te parler que des approches d’une si grande chose. Quand elle s’annonce, cher Phèdre, je diffère déjà de moi-même, autant qu’une corde tendue diffère d’elle-même qui était lâche et sinueuse. Je suis tout autre que je ne suis. Tout est clair, et semble facile. Alors mes combinaisons se poursuivent et se conservent dans ma lumière. Je sens mon besoin de beauté, égal à mes ressources inconnues, engendrer à soi seul des figures qui le contentent. Je désire de tout mon être… Les puissances accourent. Tu sais bien que les puissances de l’âme procèdent étrangement de la nuit… Elles s’avancent, par illusion, jusqu’au réel. Je les appelle, je les adjure par mon silence… Les voici, toutes chargées de clarté et d’erreur. Le vrai, le faux, brillent également dans leurs yeux, sur leurs diadèmes. Elles m’écrasent de leurs dons, elles m’assiègent de leurs ailes… Phèdre, c’est ici le péril ! C’est la plus difficile chose du

monde !… O moment le plus important, et déchirement capital !… Ces faveurs surabondantes et mystérieuses, loin de les accueillir telles quelles, uniquement déduites du grand désir, naïvement formées de l'extrême attente de mon âme, il faut que je les arrête, ô Phèdre, et qu'elles attendent mon signal. Et les ayant obtenues par une sorte d'interruption de ma vie (adorable suspens de l'ordinaire durée), je veux encore que je divise l'indivisible, et que je tempère et que j'interrompe la naissance même des Idées…

— O malheureux, lui dis-je, que veux-tu faire pendant un éclair ?

— Être libre. Il y a bien des choses, reprit-il, il y a… toutes choses dans cet instant ; et tout ce dont s'occupent les philosophes se passe entre le regard qui tombe sur un objet, et la connaissance qui en résulte… pour en finir toujours prématurément.

— Je ne te comprends pas. Tu t'efforces donc de retarder ces Idées ?

— Il le faut. Je les empêche de me satisfaire, je diffère le pur bonheur.

— Pourquoi ? D'où tires-tu cette force cruelle ?

— C'est qu'il m'importe sur toute chose, d'obtenir de *ce qui va être*, qu'il satisfasse, avec toute la vigueur de sa nouveauté, aux exigences raisonnables de *ce qui a été*. Comment ne pas être obscur ?… Écoute : j'ai vu, un jour, telle touffe de roses, et j'en ai fait une cire. Cette cire achevée, je l'ai mise dans le sable. Le Temps rapide réduit les roses à rien ; et le feu rend promptement la cire à sa nature informe. Mais la cire, ayant fui de son moule fomenté et perdue, la liqueur éblouissante du bronze vient épouser dans le sable durci, la creuse identité du moindre pétale…

— J'entends ! Eupalinos. Cette énigme m'est transparente ; le mythe est facile à traduire.

Ces roses qui furent fraîches, et qui périssent sous tes yeux, ne sont-elles pas toutes choses, et la vie mouvante elle-même ? — Cette cire que tu as modelée, y imposant tes doigts habiles, l'œil butinant sur les corolles et revenant chargé de fleurs vers ton ouvrage, — n'est-ce pas là une figure de ton labeur quotidien, riche du commerce de tes actes avec tes observations nouvelles ? — Le feu, c'est le Temps lui-même, qui abolirait entièrement, ou dissiperait dans le vaste monde, et les roses réelles et tes roses de cire, si ton être, en quelque manière, ne gardait, je ne sais comment, les formes de ton expérience et la solidité secrète de sa raison… Quant à l'airain liquide, certes, ce sont les puissances exceptionnelles de ton âme qu'il signifie, et le tumultueux état de quelque chose qui veut naître. Cette foison

incandescente se perdrait en vaine chaleur et en réverbérations infinies, et ne laisserait après soi que des lingots ou d'irrégulières coulées, si tu ne savais la conduire, par des canaux mystérieux, se refroidir et se répandre dans les nettes matrices de ta sagesse. Il faut donc nécessairement que ton être se divise, et se fasse, dans le même instant, chaud et froid, fluide et solide, libre et lié, — roses, cire, et le feu ; matrice et métal de Corinthe.

— C'est cela même ! Mais je t'ai dit que je m'y essaye seulement.

— Comment t'y prends-tu ?

— Comme je puis.

— Mais dis-moi comment tu essayes ?

Écoute encore, puisque tu le désires… Je ne sais trop comment t'éclaircir ce qui n'est pas clair pour moi-même… O Phèdre, quand je compose une demeure, (qu'elle soit pour les dieux, qu'elle soit pour un homme), et quand je cherche cette forme avec amour, m'étudiant à créer un objet qui réjouisse le regard, qui s'entretienne avec l'esprit, qui s'accorde avec la raison et les nombreuses convenances,… je te dirai cette chose étrange *qu'il me semble que mon corps est de la partie.*… Laisse-moi dire. Ce corps est un instrument admirable, dont je m'assure que les vivants, qui l'ont tous à leur service, n'usent pas dans sa plénitude. Ils n'en tirent que du plaisir, de la douleur, et des actes indispensables, comme de vivre. Tantôt ils se confondent avec lui ; tantôt ils oublient quelque temps son existence ; et tantôt brutes, tantôt purs esprits, ils ignorent quelles liaisons universelles ils contiennent, et de quelle substance prodigieuse ils sont faits. Par elle cependant, ils participent de ce qu'ils voient et de ce qu'ils touchent : ils sont pierres, ils sont arbres ; ils échangent des contacts et des souffles avec la matière qui les englobe. Ils touchent, ils sont touchés ; ils pèsent et soulèvent des poids ; ils se meuvent, et transportent leurs vertus et leurs vices ; et quand ils tombent dans la rêverie, ou dans le sommeil indéfini, ils reproduisent la nature des eaux, ils se font sables et nuées… Dans d'autres occasions, ils accumulent et projettent la foudre !…

Mais leur âme ne sait exactement pas se servir de cette nature qui est si près d'elle, et qu'elle pénètre. Elle devance, elle retarde ; elle semble fuir l'instant même. Elle en reçoit des chocs et des impulsions qui la font s'éloigner en elle-même, et se perdre dans son vide où elle enfante des fumées. Mais moi, tout au contraire, instruit par mes erreurs, je dis en pleine lumière, je me répète à chaque aurore :

« O mon corps, qui me rappelez à tout moment ce tempérament de mes tendances, cet équilibre de vos organes, ces justes proportions de vos parties, qui vous font être et vous rétablir au sein des choses mouvantes ; prenez garde à mon ouvrage ; enseignez-moi sourdement les exigences de la nature, et me communiquez ce grand art dont vous êtes doué, comme vous en êtes fait, de survivre aux saisons, et de vous reprendre des hasards. Donnez-moi de trouver dans votre alliance le sentiment des choses vraies ; modérez, renforcez, assurez mes pensées. Tout périssable que vous êtes, vous l'êtes bien moins que mes songes. Vous durez un peu plus qu'une fantaisie ; vous payez pour mes actes, et vous expiez pour mes erreurs : Instrument vivant de la vie, vous êtes à chacun de nous l'unique objet qui se compare à l'univers. La sphère tout entière vous a toujours pour centre ; ô chose réciproque de l'attention de tout le ciel étoilé ! Vous êtes bien la mesure du monde, dont mon âme ne me présente que le dehors. Elle le connaît sans profondeur, et si vainement, qu'elle se prend quelquefois à le ranger au rang de ses rêves ; elle doute du soleil… Infatuée de ses fabrications éphémères, elle se croit capable d'une infinité de réalités différentes ; elle imagine qu'il existe d'autres mondes, mais vous la rappelez à vous-même, comme l'ancre, à soi, le navire…

« Mon intelligence mieux inspirée ne cessera, cher corps, de vous appeler à soi désormais ; ni vous, je l'espère, de la fournir de vos présences, de vos instances, de vos attaches locales. Car nous trouvâmes enfin, vous et moi, le moyen de nous joindre, et le nœud indissoluble de nos différences : c'est une œuvre qui soit fille de nous. Nous agissions chacun de notre côté. Vous viviez, je rêvais. Mes vastes rêveries aboutissaient à une impuissance illimitée. Mais cette œuvre que maintenant je veux faire, et qui ne se fait pas d'elle-même, puisse-t-elle nous contraindre de nous répondre, et surgir uniquement de notre entente ! Mais ce corps et cet esprit, mais cette présence invinciblement actuelle, et cette absence créatrice qui se disputent l'être, et qu'il faut enfin composer ; mais ce fini et cet infini que nous apportons, chacun selon sa nature, il faut à présent qu'ils s'unissent dans une construction bien ordonnée ; et si, grâces aux dieux, ils travaillent de concert, s'ils échangent entre eux de la convenance et de la grâce, de la beauté et de la durée, des mouvements contre des lignes, et des nombres contre des pensées, c'est donc qu'ils auront découvert leur véritable relation, leur acte. Qu'ils se concertent, qu'ils se comprennent au moyen de la matière de mon art ! Les pierres et les forces, les profils et les masses, les

lumières et les ombres, les groupements artificieux, les illusions de la perspective et les réalités de la pesanteur, ce sont les objets de leur commerce, dont le lucre soit enfin cette incorruptible richesse que je nomme Perfection. »

SOCRATE

Quelle prière sans exemple !… Et ensuite ?

PHÈDRE

Il se tut.

SOCRATE

Tout ceci sonne étrangement dans ce lieu. Maintenant que nous sommes privés de corps, nous devons assurément nous en plaindre, et considérer cette vie que nous avons quittée, du même œil envieux que nous regardions jadis le jardin des ombres heureuses… Ni les œuvres, ni les désirs ne nous suivent ici ; mais il y a place pour les regrets.

PHÈDRE

Ces bosquets sont hantés d’éternels misérables…

SOCRATE

Si je rencontrais cet Eupalinos, je lui demanderais quelque chose encore.

PHÈDRE

Il doit être le plus malheureux des bienheureux. Que lui demanderais-tu ?

SOCRATE

De s’expliquer un peu plus clairement au sujet de ces édifices dont il disait « qu’ils chantent ».

PHÈDRE

Je vois que cette parole te poursuit.

SOCRATE

Il est des paroles qui sont abeilles pour l’esprit. Elles ont l’insistance de ces mouches, et le harcèlent. *Celle-ci* m’a piqué.

PHÈDRE

Et que dit la piqûre ?

SOCRATE

Elle ne cesse de m’exciter à divaguer sur les arts. Je les rapproche, je les distingue ; je veux entendre le chant des colonnes, et me figurer dans le ciel pur le monument d’une mélodie. Cette imagination me conduit très facilement à mettre d’un côté, la Musique et l’Architecture ; et de l’autre, les autres arts. Une peinture, cher Phèdre, ne couvre qu’une surface, comme un tableau ou un mur ; et là, elle feint des objets ou des personnages. La statuaire, mêmement, n’orne jamais qu’une portion de notre vue. Mais un temple, joint à ses abords, ou bien l’intérieur de ce temple, forme pour nous une sorte de grandeur complète dans laquelle nous vivons… Nous sommes, nous nous mouvons, nous vivons alors dans l’œuvre de l’homme ! Il n’est de partie de cette triple étendue qui ne fut étudiée, et réfléchie. Nous y respirons en quelque manière la volonté et les préférences de quelqu’un. Nous sommes pris et maîtrisés dans les proportions qu’il a choisies. Nous ne pouvons lui échapper.

PHÈDRE

Sans doute.

SOCRATE

Mais ne vois-tu pas que la même chose nous arrive dans une autre circonstance ?

PHÈDRE

Quelle chose ?

SOCRATE

D’être dans une œuvre de l’homme comme poissons dans l’onde, d’en être entièrement baignés, d’y vivre, et de lui appartenir ?

PHÈDRE

Je ne devine pas.

SOCRATE

Hé quoi ! tu n’as donc jamais éprouvé ceci, quand tu assistais à quelque fête solennelle, ou que tu prenais ta part d’un banquet, et que l’orchestre emplissait la salle de sons et de fantômes ? Ne te semblait-il pas que l’espace primitif était substitué par un espace intelligible et changeant ; ou plutôt, que le temps lui-même t’entourait de toutes parts ? Ne vivais-tu pas dans un édifice mobile, et sans cesse renouvelé, et reconstruit en lui-même ; tout consacré aux transformations d’une âme qui serait l’âme de l’étendue ? N’était-ce pas une plénitude changeante, analogue à une flamme continue, éclairant et réchauffant tout ton être par une incessante combustion de souvenirs, de pressentiments, de regrets et de présages, et d’une infinité d’émotions sans causes précises ? Et ces moments, et leurs ornements ; et ces danses sans danseuses, et ces statues sans corps et sans visage (mais pourtant si délicatement dessinées), ne te semblaient-ils pas t’environner, toi, esclave de la présence générale de la Musique ? Et cette production inépuisable de prestiges, n’étais-tu pas enfermé avec elle, et contraint de l’être, comme une pythie dans sa chambre de fumée ?

PHÈDRE

Oui, certainement. Et même j’ai observé que d’être dans cette enceinte et dans cet univers créé par les sons, ici ou là, c’était être hors de soi-même…

SOCRATE

Et davantage ! N’as-tu pas ressenti cette mobilité comme immobile, relativement à ta pensée plus mobile encore ? N’as-tu pas considéré, par instants, et comme à part toi, cet édifice d’apparitions, de transitions, de conflits et d’événements indéfinissables, comme chose dont on peut se distraire, et à laquelle on peut revenir, ainsi que par un chemin, la retrouvant à peu près la même ?

PHÈDRE

Je confesse qu’il m’arrivait de me détacher sans le savoir, de la musique, et en quelque sorte de la laisser où elle était… Je m’en distrais à partir d’elle-même qui m’y invite. Puis, je rentre dans son sein.

SOCRATE

Toute cette mobilité forme donc comme un solide. Elle semble exister en soi, comme un temple bâti autour de ton âme ; tu peux en sortir et t'en éloigner ; tu peux y rentrer par une autre porte…

PHÈDRE

C'est exact. Et même, on n'y rentre jamais par la même porte.

SOCRATE

Il y a donc deux arts qui enferment l'homme dans l'homme ; ou, plutôt, qui enferment l'être dans son ouvrage, et l'âme dans ses actes et dans les productions de ses actes, comme notre corps d'autrefois était tout enfermé dans les créations de son œil, et environné de vue. Par deux arts, il s'enveloppe de deux manières, de lois et de volontés intérieures, figurées dans une matière ou dans une autre, la pierre ou l'air.

PHÈDRE

Je vois bien que Musique et Architecture ont chacune avec nous cette profonde parenté.

SOCRATE

Toutes les deux occupent la totalité d'un sens. Nous n'échappons à l'une que par une section intérieure ; à l'autre, que par des mouvements. Et chacune d'elles emplit notre connaissance et notre espace, de vérités artificielles, et d'objets essentiellement humains.

PHÈDRE

Donc l'une et l'autre, se rapportant si directement à nous, sans intermédiaires, doivent soutenir entre elles des rapports particulièrement simples ?

SOCRATE

C'est cela même ; et tu dis bien : sans intermédiaires. Car les objets visibles, qu'empruntent les autres arts et la poésie : les fleurs, les arbres, les êtres vivants (et même les immortels), quand ils sont mis en œuvre par l'artiste, ne laissent pas d'être ce qu'ils sont, et de mêler leur nature et leur

signification propre, au dessein de celui qui les emploie à exprimer sa volonté. Ainsi, le peintre qui désire qu'un certain lieu de son tableau soit de couleur verte, y place un arbre ; et il dit par là quelque chose de plus que ce qu'il voulait dire dans le principe. Il ajoute à son ouvrage toutes les idées qui dérivent de l'idée d'un arbre, et ne peut pas se borner à ce qui suffit. Il ne peut séparer la couleur, de quelque être.

PHÈDRE

Tel est le profit, et tel le désavantage, d'être asservi aux objets réels ; chacun d'eux est une pluralité de choses pour l'homme, et peut entrer dans une pluralité d'utilités différentes pour ses actes… Ce que tu dis du peintre me fait songer aussi à ces enfants, auxquels le pédagogue demande de raisonner sur Achille et la tortue, et de trouver le temps qu'il faut à un héros pour rejoindre un pesant animal. Au lieu de chasser la fable de leurs esprits, et de ne retenir que les nombres et leurs rapports arithmétiques, ils imaginent d'une part, les pieds ailés ; de l'autre, la tardive tortue ; ils épousent successivement les deux êtres ; pensent l'un, et pensent l'autre ; et créant ainsi deux temps et deux espaces incommunicables, ne parviennent jamais à l'état dans lequel il n'y a plus d'Achille ni de tortue, ni de temps même, ni de vitesse ; mais des nombres et des égalités de nombres.

SOCRATE

Mais les arts dont nous parlons doivent, au contraire, au moyen de nombres et de rapports de nombres, enfanter en nous non point une fable, mais cette puissance cachée qui fait toutes les fables. Ils élèvent l'âme au ton créateur, et la font sonore et féconde. Elle répond à cette harmonie matérielle et pure qu'ils lui communiquent, par une abondance inépuisable d'explications et de mythes qu'elle engendre sans effort ; et elle crée, pour cette émotion invincible que les formes calculées et les justes intervalles lui imposent, une infinité de causes imaginaires, qui la font vivre mille vies merveilleusement promptes et fondues.

PHÈDRE

La peinture, ni la poésie, n'ont cette vertu.

SOCRATE

Elles ont les leurs, certes ! Mais qui résident, en quelque sorte, dans le présent. Un beau corps se fait regarder en soi-même, et nous *offre* un admirable moment : c'est un détail de la nature, que l'artiste a arrêté par miracle… Mais la Musique et l'Architecture nous font penser à tout autre chose qu'elles-mêmes ; elles sont au milieu de ce monde, comme les monuments d'un autre monde ; ou bien comme les exemples, çà et là disséminés, d'une structure et d'une durée qui ne sont pas celles des êtres, mais celles des formes et des lois. Elles semblent vouées à nous rappeler directement, — l'une, la formation de l'univers, l'autre, son ordre et sa stabilité ; elles invoquent les constructions de l'esprit, et sa liberté, qui recherche cet ordre et le reconstitue de mille façons ; elles négligent donc les apparences particulières dont le monde et l'esprit sont occupés ordinairement : plantes, bêtes et gens… Même, j'ai observé, quelquefois, en écoutant la musique, avec une attention égale à sa complexité, que je ne percevais plus, en quelque sorte, les sons des instruments en tant que sensations de mon oreille. La symphonie elle-même me faisait oublier le sens de l'ouïe. Elle se changeait si promptement, si exactement, en vérités animées et en universelles aventures, ou encore en abstraites combinaisons, que je n'avais plus connaissance de l'intermédiaire sensible, le son.

PHÈDRE

Tu veux dire, n'est-ce pas ? que la statue fait penser à la statue, mais que la musique ne fait pas penser à la musique, ni une construction à une autre construction ? C'est en quoi, — si tu as raison, — une façade peut chanter ! Mais je me demande en vain comment ces étranges effets sont possibles ?

SOCRATE

Il me semble que nous avons déjà trouvé.

PHÈDRE

Je n'en ai que le sentiment confus.

SOCRATE

Qu'avons-nous dit ? — Imposer à la pierre, communiquer à l'air, des formes intelligibles ; n'emprunter que peu de chose aux objets naturels, n'imiter que le moins du monde, voilà bien qui est commun aux deux arts.

PHÈDRE

Oui. Cette négation leur est commune.

SOCRATE

Mais produire, au contraire, des objets essentiellement humains ; user de moyens sensibles qui ne soient pas des ressemblances de choses sensibles, et des doubles des êtres connus ; donner des figures aux lois, ou déduire des lois elles-mêmes leurs figures, n’est-ce pas également le fait de l’un et de l’autre ?

PHÈDRE

Ils se comparent aussi par là.

SOCRATE

Le mystère est donc traqué dans ces quelques idées. L’analogie que nous poursuivons tient peut-être à ces figures, à ces êtres à demi concrets, à demi abstraits, qui jouent un si grand rôle dans nos deux arts : Ce sont des êtres singuliers, véritables créatures de l’homme, qui participent de la vue et du toucher, — ou bien de l’ouïe, — mais aussi de la raison, du nombre, et de la parole.

PHÈDRE

Tu veux parler des figures géométriques ?

SOCRATE

Oui. Et des groupes de sons, ou des rythmes et des modes musicaux. Le son, lui-même, le son pur, eêt une sorte de création. La nature n’a que des bruits.

PHÈDRE

Mais toutes les figures ne sont-elles pas géométriques ?

SOCRATE

Pas plus qu’un bruit n’est un son musical.

PHÈDRE

Mais comment distingues-tu les unes des autres, et les figures géométriques de celles qui ne le sont pas ?

SOCRATE

Considérons d’abord celles-ci… Suppose, cher Phèdre, que nous soyons vivants encore, pourvus de corps, et de corps entourés. Prends un style, te dirais-je, ou prends une pierre aiguë, et trace sur quelque muraille n’importe quel trait sans y penser. Trace d’un seul mouvement. Le fais-tu ?

PHÈDRE

Je le fais, quoique immatériel, me servant de mes souvenirs.

SOCRATE

Qu’as-tu fait ?

PHÈDRE

Il me semble que j’ai tracé une ligne de fumée. Elle va, se brise, revient, et se noue ou se boucle ; et se brouille avec elle-même, et me donne l’image d’un caprice sans but, sans commencement, ni fin, ni sans autre signification que la liberté de mon geste dans le rayon de mon bras…

SOCRATE

C’est cela. Ta main ne savait pas elle-même, étant à tel endroit, où elle irait ensuite. Elle était confusément poussée par la tendance de sortir seulement du lieu qu’elle occupait. Elle était retenue, d’autre part, et comme ralentie par son éloignement croissant de son corps… Et enfin la pierre elle-même, rayant la pierre avec une facilité inégale dans les différentes directions, ajoutait ce hasard aux tiens propres… Est-ce là une figure géométrique, ô Phèdre ?

PHÈDRE

Certainement non. Mais je ne sais pourquoi.

SOCRATE

Et si je te priais maintenant de dessiner avec cette pierre, ou avec ce poinçon, la figure d’une chose ; celle d’un vase, par exemple, ou le profil

camus de Socrate, ce trait que tu tracerais serait-il plus géométrique que le trait gravé au hasard sur le mur ?

PHÈDRE

Non ; non, en soi.

SOCRATE

Tu réponds comme je l'eusse fait moi-même : « Non, en soi. » Tu sens donc qu'il y a quelque chose de plus dans ton acte assujetti à un modèle, que dans l'acte précédent qui ne tendait à rien, qu'à rayer l'enduit d'une muraille. Et pourtant la figure tracée, — le galbe d'un vase, ou la bizarre sinuosité du nez de Socrate, — n'est pas en soi plus géométrique que la ligne aveuglément conduite tout d'abord. Chaque instant de ton mouvement est étranger aux autres instants. Rien de nécessaire ne lie la concavité de mon nez à la convexité de mon front. Mais ta main, cependant, n'est plus libre d'errer sur le mur ; à présent, « tu veux » quelque chose, et tu imposes à ton tracement cette loi extérieure : qu'il reproduise une forme donnée. Tu t'obliges à ceci, et même tu as défini cette loi que tu t'es imposée, par ces quelques mots « représenter l'ombre de la tête de Socrate sur une surface plane ». Cette loi n'est pas suffisante pour guider ta main, puisqu'il 7 faut encore la présence du modèle ; mais elle régit l'ensemble de son action ; elle en fait un tout, qui a sa fin, sa sanction, et ses bornes.

PHÈDRE

En vérité, je pourrais donc dire que je fais acte géométrique, mais que la figure elle-même qui en résulte, n'est pas géométrique ?

SOCRATE

Parfaitement. Ou tu peux dire qu'elle l'est, en tant que ressemblance, et qu'elle ne l'est pas en elle-même.

PHÈDRE

Arrive maintenant aux figures véritablement géométriques.

SOCRATE

J'y arrive ; mais je ne crois pas mieux dire ce qu'elles sont, que je ne l'ai fait par l'exclusion des autres figures.

PHÈDRE

Il faut le dire tout de même.

SOCRATE

J’appelle donc « géométriques », celles des figures qui sont traces de ces mouvements que nous pouvons exprimer en peu de paroles.

PHÈDRE

Alors, si tu commandes à quelqu’un de marcher, ce seul mot engendre des figures géométriques ?

SOCRATE

Non. Si je dis : Marche ! le mouvement n’est pas assez bien défini par cet ordre. L’homme peut aller en avant, en arrière, obliquement ou de travers… Ce qu’il faut, c’est que, par une seule proposition, le mouvement soit défini de façon si précise qu’il ne reste au corps mobile d’autre liberté que de le tracer, et lui seul. Et il faut que cette proposition soit obéie de tous les moments de ce mouvement de telle sorte que toutes les parties de la figure soient une même chose dans la pensée, quoique différentes dans l’étendue. Si donc je te dis de marcher en te tenant toujours également distant de deux arbres, tu engendres une de ces figures, pourvu que tu conserves dans ton mouvement cette condition que je t’ai donnée.

PHÈDRE

Et ensuite ? Quoi de merveilleux dans cette génération ?

SOCRATE

Je ne sais rien de plus divin, rien de plus humain : rien de plus simple, rien de plus puissant.

PHÈDRE

Je suis curieux de tes raisons.

SOCRATE

O mon ami, tu ne trouves donc pas admirable que la vue et le mouvement soient si étroitement unis que je change en mouvement un objet

visible, comme une ligne ; et un mouvement en objet ? Que cette transformation soit certaine, et la même toujours, et qu'elle le soit au moyen de la parole ? La vue me donne un mouvement, et le mouvement me fait sentir sa génération et les liens du tracement, je suis mû par la vue ; je suis enrichi d'une image par le mouvement, et la même chose m'est donnée, que je l'aborde par le temps, que je la trouve dans l'espace…

PHÈDRE

Mais en quoi les paroles sont-elles nécessaires ? Et pourquoi ce peu de paroles ?

SOCRATE

Ceci, cher Phèdre, est le plus important : Pas de géométrie sans la parole. Sans elle, les figures sont des accidents ; et ne manifestent, ni ne servent, la puissance de l'esprit. Par elle, les mouvements qui les engendrent étant réduits à des aêtes nettement désignés par des mots, chaque figure est une proposition qui peut se composer avec d'autres ; et nous savons ainsi, sans plus d'égards à la vue ni au mouvement, reconnaître les propriétés des combinaisons que nous avons faites ; et comme construire ou enrichir l'étendue, au moyen de discours bien enchaînés.

PHÈDRE

Alors le géomètre, quand il a suffisamment considéré la figure, ferme en quelque sorte les yeux, et se fait aveugle ?

SOCRATE

Pour un temps, il se retire des images, et cède aveuglément au destin que font aux paroles les machines de l'esprit. Au sein d'un laborieux silence, les paroles plus complexes se résolvent aux plus simples ; les idées qui étaient identiques, mais distinctes, se confondent ; les formes intellectuelles semblables se résument et se simplifient ; les notions communes engagées dans des propositions différentes, servent de lien entre celles-ci, et disparaissent, permettant de réunir les autres choses à quoi elles étaient séparément attachées… Il ne reste plus de la pensée que ses actes purs, par lesquels, devant elle-même, elle se change et se transforme en elle-même. Elle extrait enfin de ses ténèbres le jeu entier de ses opérations…

PHÈDRE

Cet aveugle admirable se contemple en tant que théâtre d'une chorégraphie savante de symboles !… Te souvient-il des yeux hagards de Dioclès ?

SOCRATE

Mais ces merveilles ne sont que les effets suprêmes du langage.

PHÈDRE

Voici donc que le langage est constructeur ?… Je savais déjà qu'il est la source des fables ; et pour certains, le père même des….

SOCRATE

Phèdre, Phèdre, l'impiété manque de grâce en ces lieux. Ici n'étant point de foudre, le blasphème n'a point de mérites… Et ces vagues prairies ne nourrissent de ciguë. Mais véritablement, la parole peut construire, comme elle peut créer, comme elle peut corrompre… Un autel qu'on lui dresserait, devrait présenter au jour trois faces différemment ornées ; et si j'avais à la figurer sous les apparences humaines, je lui donnerais trois visages : l'un, presque informe, signifierait la parole commune : celle qui meurt à peine née ; et qui se perd sur-le-champ, par l'usage même. Aussitôt, elle est transformée dans le pain que l'on demande, dans le chemin que l'on vous indique, dans la colère de celui que frappe l'injure… Mais le second visage jetterait par sa bouche arrondie, un flot cristallin d'eau éternelle : il aurait les traits les plus nobles, l'œil grand et enthousiaste ; le col puissant et gonflé, que les statuaires donnent aux Muses.

PHÈDRE

Et le troisième ?

SOCRATE

Par Apollon, comment figurer celui-ci ?… Il y faudrait je ne sais quelle physionomie inhumaine, avec des traits de cette rigueur et de cette subtilité qu'on dit que les Égyptiens ont su mettre sur le visage de leurs dieux.

PHÈDRE

On dit vrai. La ruse, les énigmes, une précision presque cruelle, une finesse implacable et quasi bestiale ; tous les signes de l’attention féline et d’une féroce spiritualité sont visibles sur les simulacres de ces dures divinités. Le mélange habilement mesuré de l’acuité et de la froideur cause dans l’âme un malaise et une inquiétude particulière. Et ces monstres de silence et de lucidité, infiniment calmes, infiniment éveillés, rigides et qui semblent doués d’imminence, ou d’une souplesse prochaine, apparaissent comme l’intelligence elle-même, en tant que bête et animal impénétrable, qui tout pénètre.

SOCRATE

Qu’est-ce qu’il y a de plus mystérieux que la clarté ?… Quoi de plus capricieux que la distribution, sur les heures et sur les hommes, des lumières et des ombres ? Certains peuples se perdent dans leurs pensées ; mais pour nous autres Grecs, toutes choses sont formes. Nous n’en retenons que les rapports ; et comme enfermés dans le jour limpide, nous bâtissons, pareils à Orphée, au moyen de la parole, des temples de sagesse et de science qui peuvent suffire à tous les êtres raisonnables. Ce grand art exige de nous un langage admirablement exaô. Le nom même qui le désigne est aussi le nom, parmi nous, de la raison et du calcul ; un seul mot dit ces trois choses. Car, qu’est-ce, la raison, sinon le discours lui-même, quand les significations des termes sont bien limitées et assurées de leur permanence, et quand ces significations immuables s’ajustent les unes avec les autres, et se composent clairement ? Et c’est là une même chose avec le calcul.

PHÈDRE

Comment cela ?

SOCRATE

C’est que, parmi les paroles, sont les nombres, qui sont les paroles les plus simples.

PHÈDRE

Mais les autres paroles, qui ne sont pas simples, ne sont pas propres au calcul ?

SOCRATE

Elles le sont difficilement.

PHÈDRE

Pourquoi ?

SOCRATE

C’est qu’elles furent créées séparément ; et les unes à tel instant, et par tel besoin ; et les autres, dans une autre circonstance. Un seul aspect des choses, un seul désir, un seul esprit, ne les ont pas instituées comme par un seul acte. Leur ensemble n’est donc approprié à aucun usage particulier, et il est impossible de les conduire à des développements certains et éloignés, sans se perdre dans leurs ramifications infinies… Il faut donc ajuster ces paroles complexes comme des blocs irréguliers, spéculant sur les chances et les surprises que les arrangements de cette sorte nous réservent, et donner le nom de « poètes » à ceux que la fortune favorise dans ce travail.

PHÈDRE

Tu sembles conquis toi-même à l’adoration de l’architecture ! Voici que tu ne peux parler sans emprunter de l’art majeur, ses images et son ferme idéal.

SOCRATE

Je suis encore tout imprégné des propos d’Eupalinos que tu rapportais. En moi-même ils ont réveillé quelque chose qui leur ressemble.

PHÈDRE

Tu contenais donc un architecte ?

SOCRATE

Rien ne peut nous séduire, rien nous attirer ; rien ne fait se dresser notre oreille, se fixer notre regard ; rien, par nous, n’est choisi dans la multitude des choses, et ne rend inégale notre âme, qui ne soit, en quelque manière, ou préexistant dans notre être, ou attendu secrètement par notre nature. Tout ce que nous devenons, même passagèrement, était préparé. Il y avait en moi un architecte, que les circonstances n’ont pas achevé de former.

PHÈDRE

A quoi le connais-tu ?

SOCRATE

A je ne sais quelle intention profonde de construire qui inquiète sourdement ma pensée.

PHÈDRE

Tu n’en fis rien paraître quand nous étions.

SOCRATE

Je t’ai dit que je suis né *plusieurs*, et que je suis mort, *un seul*. L’enfant qui vient est une foule innombrable, que la vie réduit assez tôt à un seul individu, celui qui se manifeste et qui meurt. Une quantité de Socrates est née avec moi, d’où, peu à peu, se détacha le Socrate qui était dû aux magistrats et à la ciguë.

PHÈDRE

Et que sont devenus tous les autres ?

SOCRATE

Idées. Ils sont restés à l’état d’idées. Ils sont venus demander à être, et ils ont été refusés. Je les gardais en moi, en tant que mes doutes et mes contradictions… Parfois, ces germes de personnes sont favorisés par l’occasion, et nous voici très près de changer de nature. Nous nous trouvons des goûts et des dons que nous ne soupçonnions pas d’être en nous : le musicien devient stratège, le pilote se sent médecin ; et celui dont la vertu se mirait et se respectait elle-même, se découvre un Cacus caché, et une âme de voleur.

PHÈDRE

Il est bien vrai que certains âges de l’homme sont comme des croisements de routes.

SOCRATE

L’adolescence est singulièrement située au milieu des chemins… Un jour de mes beaux jours, mon cher Phèdre, j’ai connu une étrange hésitation

entre mes âmes. Le hasard, dans mes mains, vint placer l'objet du monde le plus ambigu. Et les réflexions infinies qu'il me fit faire, pouvaient aussi bien me conduire à ce philosophe que je fus, qu'à l'artiste que je n'ai pas été…

PHÈDRE

C'est un objet qui t'a sollicité si diversement ?

SOCRATE

Oui. Un pauvre objet, une certaine chose que j'ai trouvée, en me promenant. Elle fut l'origine d'une pensée qui se divisait d'elle-même entre le construire et le connaître.

PHÈDRE

Merveilleux objet ! Objet comparable à ce coffret de Pandore où tous les biens et tous les maux étaient ensemble contenus !… Fais-moi voir cet objet, comme le grand Homère nous fait admirer le bouclier du fils de Pélée !

SOCRATE

Tu penses bien qu'il est indescriptible… Son importance est inséparable de l'embarras qu'il me causa.

PHÈDRE

Explique-toi plus abondamment.

SOCRATE

Eh bien, Phèdre, voici ce qu'il en fut : je marchais sur le bord même de la mer, je suivais une plage sans fin… Ce n'est pas un rêve que je te raconte. J'allais je ne sais où, trop plein de vie, à demi enivré par ma jeunesse. L'air, délicieusement rude et pur, pesant sur mon visage et sur mes membres, m'opposait un héros impalpable qu'il fallait vaincre pour avancer. Et cette résistance toujours repoussée faisait de moi-même, à chaque pas, un héros imaginaire, victorieux du vent, et riche de forces toujours renaissantes, toujours égales à la puissance de l'invisible adversaire… C'est là précisément la jeunesse. Je foulais fortement le bord sinueux, durci et rebattu par le flot. Toutes choses, autour de moi, étaient simples et pures : le

ciel, le sable, l’eau. Je regardais venir du large ces grandes formes qui semblent courir depuis les rives de Libye, transportant leurs sommets étincelants, leurs creuses vallées, leur implacable énergie, de l’Afrique jusqu’à l’Attique, sur l’immense étendue liquide. Elles trouvent enfin leur obstacle, et le socle même de l’Hellas ; elles se rompent sur cette base sous-marine ; elles reculent en désordre vers l’origine de leur durée. Les vagues, à ce point, détruites et confondues, mais ressaisies par celles qui les suivent, on dirait que les figures de l’onde se combattent. Les gouttes innombrables brisent leurs chaînes, une poudre étincelante s’élève. On voit de blancs cavaliers sauter par-delà eux-mêmes, et tous ces envoyés de la mer inépuisable périr et reparaître, avec un tumulte monotone, sur une pente molle et presque imperceptible, que tout leur emportement, quoique venu de l’extrême horizon, jamais toutefois ne saurait gravir… Ici, l’écume, jetée au plus loin par le flot le plus haut, forme des tas jaunâtres et irisés qui crèvent au soleil, ou que le vent chasse et disperse, le plus drôlement du monde, comme bêtes épouvantées par le bond brusque de la mer. Mais moi, je jouissais de l’écume naissante et vierge… Elle est d’une douceur étrange, au contad. C’est un lait tout tiède, et aéré, qui vient avec une violence voluptueuse, inonde les pieds nus, les abreuve, les dépasse, et redescend sur eux, en gémissant d’UNE VOIX qui abandonne le rivage et se retire en elle-même ; cependant que l’humaine statue, présente et vivante, s’enfonce un peu plus dans le sable qui l’entraîne ; et cependant que l’âme s’abandonne à cette musique si puissante et si fine, s’apaise, et la suit éternellement.

PHÈDRE

Tu me fais revivre. O langage chargé de sel, et paroles véritablement marines !

SOCRATE

Je me suis laissé parler… Nous avons l’éternité pour discourir sur le temps. Nous sommes ici pour épuiser nos esprits, à la manière des Danaïdes.

PHÈDRE

L’objet ?

SOCRATE

L’objet gît sur le bord où je marchais, où je me suis arrêté, où je t’ai parlé longuement d’un spectacle que tu connais aussi bien que moi, mais qui, rappelé dans ce lieu, emprunte une sorte de nouveauté de ce fait qu’il est à jamais disparu. Attends donc, et dans quelques mots, je vais trouver ce que je ne cherchais pas.

PHÈDRE

Nous sommes bien toujours sur le rivage de la mer ?

SOCRATE

Nécessairement. Cette frontière de Neptune et de la Terre, toujours disputée par les divinités rivales, est le lieu du commerce le plus funèbre, le plus incessant. Ce que rejette la mer, ce que la terre ne sait pas retenir, les épaves énigmatiques ; les membres affreux des navires disloqués, aussi noirs que le charbon, et tels que si les eaux salées les avaient brûlés ; les charognes horriblement becquetées, et toutes lissées par les flots ; les herbages élastiques arrachés par les tempêtes aux pâtis transparents des troupeaux de Protée ; les monstres dégonflés, aux couleurs froides et mourantes ; toutes les choses enfin que la fortune livre aux fureurs littorales, et au litige sans issue de l’onde avec le rivage, sont là portées et déportées ; élevées, rabaissées ; prises, perdues, reprises selon l’heure et le jour ; tristes témoins de l’indifférence des destinées, ignobles trésors, et les jouets d’un échange perpétuel comme il est stationnaire…

PHÈDRE

Et c’est là que tu as trouvé ?

SOCRATE

Là même. J’ai trouvé une de ces choses rejetées par la mer ; une chose blanche, et de la plus pure blancheur ; polie, et dure, et douce, et légère. Elle brillait au soleil, sur le sable léché, qui est sombre, et semé d’étincelles. Je la pris ; je soufflai sur elle ; je la frottai sur mon manteau, et sa forme singulière arrêta toutes mes autres pensées. Qui t’a faite ? pensai-je. Tu ne ressembles à rien, et pourtant tu n’es pas informe. Es-tu le jeu de la nature, ô privée de nom, et arrivée à moi, de par les dieux, au milieu des immondices que la mer a répudiées cette nuit ?

PHÈDRE

De quelle grandeur était cet objet ?

SOCRATE

Gros à peu près comme mon poing.

PHÈDRE

Et de quelle matière ?

SOCRATE

De la même matière que sa forme : matière à doutes. C'était peut-être un ossement de poisson bizarrement usé par le frottement du sable fin sous les eaux ? Ou de l'ivoire taillé pour je ne sais quel usage, par un artisan d'au delà les mers ? Qui sait ?… Divinité, peut-être, périe avec le même vaisseau qu'elle était faite pour préserver de sa perte ? Mais qui donc était l'auteur de ceci ? Fut-ce le mortel obéissant à une idée, qui, de ses propres mains poursuivant un but étranger à la matière qu'il attaque, gratte, retranche, ou rejoint ; s'arrête et juge ; et se sépare enfin de son ouvrage, — quelque chose lui disant que l'ouvrage est achevé ?… Ou bien, n'était-ce pas l'œuvre d'un corps vivant, qui, sans le savoir, travaille de sa propre substance, et se forme aveuglément ses organes et ses armures, sa coque, ses os, ses défenses ; faisant participer sa nourriture, puisée autour de lui, à la construction mystérieuse qui lui assure quelque durée ?

Mais, peut-être, ce n'était que le fruit d'un temps infini… Moyennant l'éternel travail des ondes marines, le fragment d'une roche, à force d'être roulé et heurté de toutes parts, si la roche est d'une matière inégalement dure, et ne risque à la longue de s'arrondir, peut bien prendre quelque apparence remarquable. Il n'est pas entièrement impossible, un morceau de marbre ou de pierre tout informe étant confié à l'agitation permanente des eaux, qu'il en soit retiré quelque jour, par un hasard d'une autre espèce, et qu'il affedte maintenant la ressemblance d'Apollon. Je veux dire que le pêcheur qui a quelque idée de cette face divine, le reconnaîtra sur ce marbre tiré des eaux ; mais quant à la chose elle-même, le visage sacré lui est une forme passagère d'entre la famille des formes que l'aêtion des mers lui doit imposer. Les siècles ne coûtant rien, qui en dispose, change ce qu'il veut en ce qu'il veut.

PHÈDRE

Mais alors, cher Socrate, le travail d'un artiste, quand il fait immédiatement, et par sa volonté suivie, un tel buste (comme celui d'Apollon), n'est-il pas, en quelque sorte, le contraire du temps indéfini ?

SOCRATE

Précisément. Il en est le contraire même, comme si les actes éclairés par une pensée abrégeaient le cours de la nature ; et l'on peut dire, en toute sécurité, qu'un artiste vaut mille siècles, ou cent mille, ou bien plus encore ! — C'est dire qu'il eût fallu ce temps presque inconcevable, à l'ignorance ou au hasard, pour amener aveuglément la même chose que notre homme excellent a accomplie en peu de jours. Voilà une étrange mesure pour les œuvres !

PHÈDRE

Tout à fait étrange. C'est un grand malheur que nous ne puissions guère nous en servir… Mais, dis-moi, que fis-tu avec cette chose dans ta main ?

SOCRATE

Je demeurai quelque temps et la moitié d'un temps, à la considérer sous toutes ses faces. Je l'interrogeai sans m'arrêter à une réponse… Que cet objet singulier fût l'œuvre de la vie, ou celle de l'art, ou bien celle du temps et un jeu de la nature, je ne pouvais le distinguer… Alors, je l'ai tout à coup rejeté à la mer.

PHÈDRE

L'eau rejaillit, et tu te sentis soulagé.

SOCRATE

L'esprit ne rejette pas si facilement une énigme. L'âme ne se remet pas au calme aussi simplement que la mer… Cette question qui venait de naître, ne manquant de subsides, ni de résonance, ni de loisir, ni d'espace, dans mon âme, commença de croître, et pendant des heures, m'exerça. J'avais beau respirer délicieusement, et laisser se réjouir mes regards des brillantes beautés de l'étendue, toutefois je me sentais le captif d'une pensée. Mes souvenirs l'alimentaient d'exemples, qu'elle essayait de tourner à son

avantage. Je lui présentais mille choses, car je n'étais pas encore, en ce temps-là, si expert dans l'art de réfléchir et de me leurrer, que je pressentisse ce qu'il fallait et ce qu'il ne fallait pas exiger d'une vérité trop jeune encore, et trop délicate pour supporter toutes les rigueurs d'un long interrogatoire.

PHÈDRE

Voyons un peu cette vérité si fragile.

SOCRATE

Je n'ose guère t'en offrir l'amusement…

PHÈDRE

Mais c'est toi qui l'as proposé !

SOCRATE

Oui. Je la croyais plus honorable à exposer… Mais à mesure que je m'approche, et me trouvant tout près de la dire, la pudeur me saisit, et je ressens quelque vergogne à te faire connaître cette naïve production de mon âge d'or.

PHÈDRE

Quel amour-propre ! Tu oublies que nous sommes ombres…

SOCRATE

Voici donc mon idée ingénue. Intrigué par cet objet dont je n'arrivais pas à connaître la nature, et que toutes les catégories demandaient ou repoussaient également, je tentai d'échapper à l'image agaçante de ma trouvaille. Comment s'y prendre, sinon par le détour d'un agrandissement de la difficulté même ? Après tout, me disais-je, le même embarras qui m'est proposé par cet objet trouvé se peut concevoir au sujet d'un objet connu. Mais dans celui-ci, puisqu'il est connu, nous possédons la question et la réponse ; ou plutôt nous possédons surtout la réponse, et, sentant que nous l'avons, nous négligeons de poser la question… Suppose donc que je considère une chose très familière, comme une maison, une table, une amphore ; et que je feigne quelque temps d'être un homme tout à fait sauvage et qui n'aurait jamais vu de tels objets, je pourrais bien douter si

ces objets sont de fabrication humaine… Ne sachant à quoi ils peuvent servir ni même s'ils sont de quelque usage à quelqu'un ; et n'étant, d'ailleurs, renseigné par personne, il faudrait bien que j'imagine le moyen d'apaiser mon esprit à leur sujet…

PHÈDRE

Et qu'est-ce que tu as imaginé ?

SOCRATE

Cherchant, trouvant, perdant et retrouvant le moyen de discerner ce qui est produit par la nature, de ce qui est fait par les hommes, je restai quelque temps à la même place, l'œil hésitant au milieu de plusieurs lumières ; puis, je me mis à marcher très rapidement vers l'intérieur des terres, comme quelqu'un en qui les pensées, après une longue agitation dans tous les sens, semblent enfin s'orienter ; et se composer dans une seule idée, engendrant du même coup pour son corps, une décision de mouvement bien déterminé et une allure résolue…

PHÈDRE

Je sens cela. J'ai toujours admiré que l'idée qui survient, fût-elle la plus abstraite du monde, vous donne des ailes, et vous mène n'importe où. On s'arrête, puis on repart, voilà ce qui est penser !

SOCRATE

Et, moitié courant, je raisonnais ainsi : un arbre, chargé de feuilles, est un produit de la nature. C'est un édifice dont les parties sont les feuilles, les branches, le tronc et les racines. Je suppose que chacune de ces parties me donne l'idée d'une certaine complexité. Je dis maintenant que l'ensemble de cet arbre est plus complexe que l'une quelconque de ses parties.

PHÈDRE

Ceci est évident.

SOCRATE

Je suis bien loin de le penser. Mais j'avais à peine dix-huit ans, et je ne connaissais que certitudes ! — L'arbre, donc, comprenant telles et telles parties, comprend et assume toutes leurs diverses complexités ; et il en est

de même d’un animal, dont le corps tout entier est chose plus complexe que le pied, ou que la tête, puisque la complexité du tout comprend en quelque sorte, comme parties, les complexités des diverses parties.

PHÈDRE

Le fait est, mon cher Socrate, que l’on ne peut guère concevoir un arbre comme partie d’une feuille, ou accessoire d’une racine ; ni un cheval comme organe ou partie de sa cuisse…

SOCRATE

J’en inférai sur-le-champ que, dans tous ces êtres, le degré de l’ensemble est nécessairement plus élevé que le degré des détails ; ou plutôt qu’il peut être égal, ou plus élevé que celui-ci, mais jamais inférieur à lui.

PHÈDRE

Ta pensée me semble assez claire ; mais ce degré est difficile à concevoir nettement.

SOCRATE

Je t’ai dit et redit que j’avais dix-huit ans ! Je pensais, comme je le pouvais, à un degré de l’ordre et de la distribution des parties, et des éléments assemblés pour former un être… Mais tous ces êtres dont j’ai parlé sont de ceux que produit la nature. Ils s’accroissent, de façon telle que la matière dont ils sont faits, les formes qu’ils revêtent, les fondions qu’ils comportent, les moyens qu’ils possèdent de composer avec les localités et les saisons, soient liés entre eux invisiblement par de secrètes relations ; et c’est là peut-être ce que veulent dire ces mots : « produit par la nature ».

Mais quant aux objets qui sont œuvres de l’homme, il en va tout autrement. Leur structure est… un désordre !

PHÈDRE

Comment se peut-il ?

SOCRATE

Quand tu penses, ne sens-tu pas que tu déranges secrètement quelque chose ; et quand tu t’endors, ne sens-tu pas que tu la laisses s’arranger comme elle peut ?

PHÈDRE

Je ne sais…

SOCRATE

Cela ne fait rien ! Je poursuis. Les actes de l’homme qui construit, ou qui fabrique quelque chose, ne s’inquiètent pas de « toutes » les qualités de la substance qu’ils modifient, mais seulement de quelques-unes. Ce qui est suffisant à notre but, voilà ce qui nous importe. Ce qui suffit à l’orateur, ce sont les effets du langage. Ce qui suffit au logicien, ce sont ses relations et sa suite ; et comme l’un néglige la rigueur, l’autre, les ornements. Et de même, dans l’ordre matériel : une roue, une porte, une cuve, demandant telle solidité, tel poids, telles facilités d’ajustement ou de travail ; et si le châtaignier, ou l’orme, ou le chêne y sont également (ou presque également) propres, le charron ou le menuisier les emploieront à peu près indifféremment, ne regardant qu’à la dépense. Mais tu ne vois pas dans la nature le citronnier produire des pommes, quoique, peut-être, cette année-là, elles lui coûteraient moins cher à former que des citrons.

L’homme, te dis-je, fabrique par abstraction ; ignorant et oubliant une grande partie des qualités de ce qu’il emploie, s’attachant seulement à des conditions claires et distinctes, qui peuvent, le plus souvent, être simultanément satisfaites, non par une seule, mais par plusieurs espèces de matières. Il boit du lait, ou du vin, ou de l’eau, ou de la cervoise, indifféremment dans l’or, dans le verre, dans la corne ou dans l’onyx ; et que le vase soit large ou élancé, ou en forme de feuille, ou de fleur, ou bizarrement tordu sur son pied, le buveur ne regarde guère que le boire. Celui même qui a fait cette coupe, n’a jamais pu que grossièrement accorder entre elles sa substance, sa forme et sa fonction. Car la subordination intime de ces trois choses et leur profonde liaison ne pourraient être l’œuvre que de la nature naturante elle-même. L’artisan ne peut faire son ouvrage sans violer ou déranger un ordre, par les forces qu’il applique à la matière pour l’adapter à l’idée qu’il veut imiter, et à l’usage qu’il prévoit. Il est donc conduit inévitablement à produire des objets dont l’ensemble est d’un degré toujours inférieur au degré de leurs parties. S’il construit une table, l’assemblage de ce meuble est un arrangement bien moins complexe que celui de la texture des fibres du bois, et il rapproche grossièrement, dans un certain ordre étranger, les morceaux d’un grand arbre, lesquels s’étaient formés et développés dans d’autres rapports.

PHÈDRE

Il me vient à l’esprit un étrange exemple de ce désordre.

SOCRATE

Et lequel ?

PHÈDRE

L’ordre même, l’ordre si admirable, que l’art du stratège impose aux individus eux-mêmes, quand on les prépare a servir dans le rang. Te souvient-il, cher Socrate, de ces journées dépensées aux alignements, et aux formations, ou massives ou déployées, qui accoutument la jeunesse à l’obéissance militaire et à l’unanimité dans l’action ?

SOCRATE

Par Hercule ! je fus soldat, et bon soldat.

PHÈDRE

Eh bien, ces longues lignes hérissées, ces phalanges de formidable carrure, ces redtangles armés, que nous formions dans les plaines poussiéreuses, n’étaient-ce pas des figures très simples, cependant que chaque élément de ces figures était l’objet le plus complexe du monde, un homme ? Et même, parmi ces hommes, il y avait des Socrates et des Phidias, des Périclès et des Zénons, admirables éléments en qui s’ajoute à la complexité ordinaire des humains, toute celle des univers possibles qu’ils ont dans l’esprit !

SOCRATE

Ton exemple est assez bon. J’ai souvenir qu’il me fallait quelquefois en appeler à ma raison, pour faire accepter à mon âme riche et nombreuse, ce rôle de simple unité et de partie indiscernable d’une armée. Tu vois donc que l’ordre et le désordre, convenablement maniés, expliquent, ou, du moins, rapprochent bien des choses.

PHÈDRE

Je vois que, mis en mouvement par cet objet trouvé sur le bord de la mer et auquel tout autre que toi n’eût prêté la moindre attention, ton génie

adolescent s’est élevé presque aussitôt à la considération d’une différence très importante, et très simple. Tu as tiré de l’incident le plus mince, cette pensée que les créations humaines se réduisent au conflit de deux genres d’ordre, dont l’un, qui est naturel et donné, subit et supporte l’autre, qui est l’acte des besoins et des désirs de l’homme.

SOCRATE

J’ai cru cela. L’homme n’a pas besoin de toute la nature, mais seulement d’une partie d’elle. Philosophe est celui qui se fait une idée plus étendue, et veut avoir besoin de tout. Mais l’homme qui ne veut que vivre, n’a besoin ni du fer ni de l’airain « en eux-mêmes » ; mais seulement de telle dureté ou de telle dualité. Il eêt contraint de les prendre où elles se trouvent, c’est-à-dire dans un métal qui a aussi d’autres qualités indifférentes… Il ne regarde que son but. S’il veut enfoncer un clou, il le frappe avec une pierre, ou avec un marteau qui est de fer, ou de bronze, ou même de bois très dur ; et il l’enfonce à petits coups, ou d’un seul plus énergique, ou parfois par une pression ; qu’importe à lui ? Le résultat est le même, le clou est enfoncé. Mais si l’on ne regarde pas à suivre le fil de cette action, et qu’on envisage toutes les circonstances, ces opérations paraissent entièrement différentes, et des phénomènes incomparables entre eux.

PHÈDRE

Je conçois maintenant comme tu as pu hésiter entre le construire et le connaître.

SOCRATE

Il faut choisir d’être un homme, ou bien un esprit. L’homme ne peut agir que parce qu’il peut ignorer, et se contenter d’une partie de cette connaissance qui est sa bizarrerie particulière, laquelle connaissance est un peu plus grande qu’il ne faut !

PHÈDRE

C’est pourtant ce petit excès qui nous fait hommes !

SOCRATE

Hommes ?… Crois-tu donc que les chiens ne voient pas les étoiles, dont ils n’ont que faire ? Il leur suffirait que leur œil perçût les choses terrestres ;

mais il n’est pas si exactement adapté à la pure utilité, qu’il ne soit capable, cependant, des corps célestes, et de la majestueuse ordonnance de la nuit.

PHÈDRE

Ils aboient inlassablement vers la lune !

SOCRATE

Et les humains, de mille manières, ne s’efforcent-ils pas de remplir ou de rompre le silence éternel de ces espaces infinis qui les effraye ?

PHÈDRE

Ta propre vie s’y est consumée !… Mais moi, je ne me console point de la mort de cet architecte qui était en toi, et que tu as assassiné pour avoir trop médité sur le fragment d’une coquille ! Avec ta profondeur et tes finesses prodigieuses, Socrate, tu aurais laissé derrière toi nos constructeurs les plus fameux. Ictinos, ni Eupalinos de Mégare, ni Chersiphron de Gnosse, ni Spinthanos de Corinthe, n’eussent été capables de rivaliser avec Socrate l’Athénien.

SOCRATE

Phèdre, je t’en supplie !… Cette matière subtile dont nous sommes faits à présent, ne nous permet pas de rire. Je me sens devoir rire, mais, je ne puis pas… Cesse donc !

PHÈDRE

Mais sans rire, Socrate, qu’aurais-tu fait, architecte ?

SOCRATE

Que sais-je ?… Je vois seulement, à peu près comme j’aurais conduit mes pensées.

PHÈDRE

Conduis-les tout au moins jusqu’au seuil de l’édifice que tu n’as pas construit.

SOCRATE

Il me suffit de poursuivre cette espèce de raisonnement de rêverie que je te faisais tout à l'heure.

Nous avons dit, — ou à peu près dit, — que toutes les choses visibles procèdent de trois modes de génération, ou de production qui, d'ailleurs, se mêlent et se pénètrent… Les unes font principalement paraître le hasard, comme on le voit par les débris d'une roche, ou par un paysage, non choisi, peuplé de plantes çà et là poussées. Les autres, — comme la plante elle-même, ou l'animal, ou le morceau de sel, dont les facettes pourprées s'agglomèrent mystérieusement, font concevoir un accroissement simultané, sûr et aveugle, dans une durée où ils semblent contenus en puissance. On dirait que ce que ces choses seront attende ce qu'elles furent ; et aussi qu'elles augmentent en harmonie avec les autres choses environnantes… Il y a, enfin, les œuvres de l'homme, qui traversent, en quelque sorte, cette nature et ce hasard ; les utilisant, mais les violant, et en étant violées selon ce que nous avons dit, il y a un instant.

Or, l'arbre ne construit ses branches ni ses feuilles ; ni le coq son bec et ses plumes. Mais l'arbre et toutes ses parties ; et le coq, et toutes les siennes, sont construits par les principes eux-mêmes, non séparés de la construction. Ce qui fait, ce qui est fait, sont indivisibles ; et il en est ainsi de tous les corps vivants, ou quasi vivants, comme les cristaux. Ce ne sont pas des actes qui les engendrent ; et on ne peut expliquer leur génération par aucune combinaison d'actes, caries actes supposent déjà les vivants.

On ne peut dire, non plus, qu'ils soient spontanés, — ce mot est un simple aveu d'impuissance…

Nous savons, d'ailleurs, que mille choses sont nécessaires dans le voisinage de ces êtres, pour qu'ils soient. Ils dépendent de toutes choses, quoique l'adtion de toutes choses semble, à soi seule, incapable de les créer.

Mais quant aux objets faits par l'homme, ils sont dus aux actes d'une pensée.

Les principes sont séparés de la construction, et comme imposés à la matière par un tyran étranger qui les lui communique par des actes. La nature, dans son travail, ne distingue pas les détails de l'ensemble ; mais pousse à la fois de toutes parts, s'enchaînant à elle-même, sans essais, sans retours, sans modèles, sans visée particulière, sans réserves ; elle ne divise pas un projet de son exécution ; elle ne va jamais directement et sans égard aux obstacles ; mais elle se compose avec eux, les mélange à son mouvement, les tourne ou les emploie ; comme si le chemin qu'elle prend,

la chose qui emprunte ce chemin, le temps dépensé à le parcourir, les difficultés même qu'il oppose, étaient d'une même substance. Si un homme agite son bras, on distingue ce bras de son geste, et l'on conçoit entre le geste et le bras une relation purement possible. Mais, du côté de la nature, ce geste du bras et le bras même ne se peuvent séparer…

PHÈDRE

Le construire serait donc de créer par principes séparés ?

SOCRATE

Oui, le fait de l'homme est de créer en deux temps dont l'un s'écoule dans le domaine du pur possible, au sein de la substance subtile qui peut imiter toutes choses et les combiner à l'infini entre elles. L'autre temps est celui de la nature. Il contient, d'une certaine façon, le premier, et d'une autre façon, il est contenu en lui. Nos actes participent des deux. Le projet est bien séparé de l'acte, et l'acte, du résultat.

PHÈDRE

Mais, comment peut-on concevoir la séparation, et comment trouver les principes ?

SOCRATE

Ils ne sont pas toujours si distincts que je l'ai dit. Et tous les hommes, d'ailleurs, ne les distinguent pas également. Mais une réflexion très simple et très primitive suffit à en donner l'idée. L'homme discerne trois grandes choses dans le Tout : il y trouve son corps, il y trouve son âme : et il y a le reste du monde. Entre ces choses, se fait un commerce incessant, et parfois même une confusion s'opère ; mais jamais un certain temps ne s'écoule, que ces trois choses ne se distinguent l'une de l'autre nettement. On dirait que leur mélange n'est pas durable, et que cette division doive nécessairement se réveiller, de temps à autre.

PHÈDRE

L'homme qui dort prend quelquefois sa jambe pouf une pierre, et son repos pour un mouvement. Il prend son désir pour une lumière ; le bruit de son sang pour UNE VOIX mystérieuse ; le sentiment de son propre visage effleuré par une mouche lui apparaît un visage terrifiant qui le

poursuivrait… Mais, en effet, tout cela ne saurait durer. Il se réveille, rejetant le passé loin de son corps, le réservant à son âme ; il divise de nouveau toutes choses et se rebâtit selon ses principes.

SOCRATE

Il est donc raisonnable de penser que les créations de l'homme sont faites, ou bien en vue de son corps, et c'est là le principe que l'on nomme *utilité*, ou bien en vue de son âme, et c'est là ce qu'il recherche sous le nom de *beauté*. Mais, d'autre part, celui qui construit ou qui crée, ayant affaire au reste du monde et au mouvement de la nature, qui tendent perpétuellement à dissoudre, à corrompre, ou à renverser ce qu'il fait ; il doit reconnaître un troisième principe, qu'il essaye de communiquer à ses œuvres, et qui exprime la résistance qu'il veut qu'elles opposent à leur destin de périr. Il recherche donc la *solidité* ou la *durée*.

PHÈDRE

Voilà bien les grands caractères d'une œuvre complète.

SOCRATE

La seule *architecture* les exige, et les porte au point le plus haut.

PHÈDRE

Je la regarde comme le plus complet des arts.

SOCRATE

Ainsi, le corps nous contraint de désirer ce qui est utile, ou simplement commode ; et l'âme nous demande le beau ; mais le reste du monde, et ses lois comme ses hasards, nous oblige à considérer en tout ouvrage, la question de sa solidité.

PHÈDRE

Mais ces principes, si distincts dans l'expression que tu en donnes, ne sont-ils pas, dans le fait, toujours mêlés ? Il me semblait parfois qu'une impression de beauté naquît de l'exactitude ; et qu'une sorte de volupté fût engendrée par la conformité presque miraculeuse d'un objet avec la fonétion qu'il doit remplir. Il arrive que la perfection de cette aptitude excite en nos âmes le sentiment d'une parenté entre le beau et le nécessaire ; et

que la facilité, ou la simplicité finales du résultat, comparées à la complication du problème, nous inspirent je ne sais quel enthousiasme. L'élégance inattendue nous enivre. Rien, dans ces heureuses fabrications, rien ne figure que d'utile : elles ne retiennent plus rien qui ne soit uniquement déduit des exigences de l'effet à obtenir ; mais on sent qu'il fallait presque un dieu pour une dédudtion si pure. Il y a des outils admirables, étrangement clairs, et nets comme des ossements ; et, comme eux, qui attendent des actes ou des forces, et rien de plus.

SOCRATE

Ils se sont faits d'eux-mêmes, en quelque sorte ; l'usage séculaire a trouvé nécessairement la meilleure forme. La pratique innombrable rejoint un jour l'idéal, et s'y arrête. Les milliers d'essais de milliers d'hommes convergent lentement vers la figure la plus économe et la plus sûre : celle-ci atteinte, tout le monde l'imite ; et les millions de ces répliques répondent à jamais aux myriades de tâtonnements antérieurs, et les recouvrent. Cela se voit jusque dans l'art capricieux des poètes, et non seulement dans le matériel du charron et de l'orfèvre… Qui sait même, Phèdre, si l'effort des humains dans la recherche de Dieu ; les pratiques, les prières essayées, la volonté obstinée de trouver les plus efficaces… Qui sait si les mortels, à la longue, ne trouveront pas une certitude, — ou une incertitude, stable, et conforme exactement à leur nature, — sinon à celle même du Dieu ?

PHÈDRE

Il y a aussi des discours si brefs, et dont quelques-uns n'ont qu'un mot ; mais si pleins, et qui dans leur nette énergie, répondent à tout si profondément, qu'ils paraissent concentrer des années de discussions internes et d'éliminations secrètes ; ils sont indivisibles et décisifs comme des actes souverains. Les hommes vivront longtemps de ces quelques paroles !… Et les géomètres ? Crois-tu qu'il n'y ait pas chez eux une recherche singulière, et des exemples merveilleux de cette espèce rigoureuse de beauté ?

SOCRATE

Mais elle est ce qu'ils ont de plus précieux ! — Chaque but particulier qu'ils poursuivent, ils y tendent par le rapprochement des vérités les plus générales ; lesquelles, ils semblent, d'abord, réunir et composer sans

arrière-pensée. Ils dissimulent leur dessein, ils cachent leur visée réelle. On ne voit pas d'abord où ils veulent en venir… Pourquoi tirer cette ligne ? Pourquoi nous rappeler cette proposition ?… Pourquoi faire ceci, et non cela ? — Il n'est plus question du problème qui était en jeu. On dirait qu'ils l'ont oublié, et qu'ils se perdent dans l'éloignement dialectique… Mais, tout à coup, ils font une simple remarque. L'oiseau tombe des nues, la proie est à leurs pieds ; et nous nous demandons encore ce qu'ils prétendent faire, que déjà ils nous regardent en souriant !

PHÈDRE

Avec mépris.

SOCRATE

Ces artistes-là n'ont point de raison d'être modestes. Ils ont trouvé le moyen de mêler inextricablement la nécessité et les artifices. Ils inventent des tours et des prestiges, qui sont comme la jonglerie de la raison. La plus grande liberté naît de la plus grande rigueur. Mais quant à leur secret, il est assez connu. Ils substituent à la nature, contre laquelle s'évertuent les autres artistes, une nature plus ou moins extraite de la première, mais dont toutes les formes et les êtres ne sont enfin que des actes de l'esprit ; actes bien déterminés et conservés par leurs noms. De cette manière essentielle, ils construisent des mondes parfaits en eux-mêmes, qui s'éloignent parfois du nôtre au point d'être inconcevables ; et parfois s'en approchent, jusqu'à coïncider en partie avec le réel.

PHÈDRE

Et il arrive que l'extrême de la spéculation donne parfois des armes à la pratique…

SOCRATE

Cette étendue de leurs pouvoirs est le triomphe même de ce mode de construire dont je te parlais.

PHÈDRE

Par principes séparés ?

SOCRATE

Par principes séparés.

PHÈDRE

Je vois bien ces principes et cette séparation dans les choses spéculatives ; mais le réel se prête-t-il aussi bien à ces distinctions ?

SOCRATE

Pas si aisément. Tout ce qui est sensible existe, en quelque sorte, de plusieurs façons. Tout ce qui est réel tient à une infinité de suites, remplit mille fonctions ; il emporte avec soi bien plus de caractères et de conséquences que l'acte d'une pensée n'en peut embrasser. Mais dans certains cas, et pour un certain temps, l'homme se soumet cette réalité si nombreuse et en triomphe quelque peu.

PHÈDRE

J'ai entendu les mêmes choses au Pirée. Une bouche très salée tenait des propos peu différents de ceux-ci. Elle disait crûment qu'il fallait ruser avec la nature ; et, suivant l'occurrence, l'imiter pour la contraindre, l'opposer à elle-même, et lui ravir des secrets qui se retournassent contre son mystère.

SOCRATE

Tu as donc connu une quantité d'Eupalinos ?

PHÈDRE

Je suis naturellement curieux des gens de métier. Je recherche avidement les personnes de qui les idées et les actes s'interrogent et se répondent nettement. Mon sage du Pirée était un Phénicien d'une étrange multiplicité. Il fut d'abord esclave, en Sicile. D'esclave, il devint mystérieusement le patron d'une barque ; et de marin, se fit maître calfat. Las de radoubs, et laissant les vieilles coques pour les neuves, il s'institua constructeur de navires. Sa femme tenait un cabaret, à quelques pas de son chantier. Je n'ai pas vu de mortel plus varié dans ses moyens, plus instruit en stratagèmes : plus curieux de tout ce qui ne le regardait pas, plus habile à s'en servir dans les choses qui le concernaient… Il envisageait toutes les affaires sous le seul rapport de la pratique et des procédés. Même le vice et la vertu lui étaient des occupations qui ont leurs temps et leurs élégances particuliers, et

qui s’exercent selon l’occasion. « Parfois, disait-il, on prend le largue, et parfois on est au plus près. L’essentiel est de naviguer proprement ! »

Je pense bien qu’il a dû sauver quelques hommes dans des événements de mer, et en assassiner quelques autres, à cause de ces difficultés qui naissent dans les lupanars, ou dans des négociations laborieuses entre pirates. Mais le tout, bien exécuté !

SOCRATE

J’ai grand’peur que son ombre ne soit du côté de chez Ixion !

PHÈDRE

Bah ! Il se sera tiré d’affaire… Il n’a jamais perdu la tête. Il se répétait à tout moment : Tiens bon ! Tiens bon !… Quel brave homme c’était !… Jamais un regret, jamais un reproche, jamais un remords, jamais un souhait… Mais tout acte, et argent comptant !

SOCRATE

Que vient faire cette canaille dans notre analyse ?

PHÈDRE

Tu vas voir quel coup de main le cher homme va nous donner ! Sache donc, délectable Socrate, qu’il était pourvu des oreilles les plus fines et les plus profondes que jamais crâne ait possédées. Tout ce qui pénétrait dans ces labyrinthes embroussaillés était la proie d’un monstre singulièrement avide. La bête qui s’abritait dans cette forte coquille, s’engraissait de toutes choses précises. Je ne sais combien de langages, de recettes, elle avait digérés ! Combien de sagesses variées elle avait changées en une substance choisie ! Elle avait sucé tant d’autres cervelles ! Je l’imaginais entourée des débris et des coques vides de mille esprits épuisés !

SOCRATE

Mais tu me peins un poulpe !

PHÈDRE

Mais un poulpe qui interroge les eaux peuplées, choisit, bondit, brandissant ses fouets dans l’épaisseur de l’onde, et qui vertigineusement s’empare de ce qui lui convient, n’est-il pas un vivant cent fois plus vivant

que l’immobile éponge ? Combien d’éponges nous avons connues, collées à jamais sous un portique d’Athènes, absorbant et restituant sans effort toutes les opinions fluctuantes autour d’elles ; éponges de paroles baignées, imbues indifféremment de Socrate, d’Anaxagore, de Mélittos, du dernier qui a parlé !… Les éponges et les sots ont ceci de commun qu’ils adhèrent, ô Socrate !

Mais quant à mon fils de la mer, enfant très curieux de la putain retentissante qui appelle éternellement les hommes, il s’était approprié et assimilé ce qui était le meilleur quant à lui-même. Issu d’aventures étonnantes, et de pêches véritablement miraculeuses ; pâli, noirci, doré successivement par les climats ; ayant observé de ses propres yeux les météores qui ne se rencontrent presque jamais ; rusé avec les poissons les plus subtils ; séduit les marchands les plus durs, embobiné les plus infidèles ; et barguigné, çà et là, quant au salaire, — à donner, ou… à recevoir, — avec bien des aigres prostituées, — cet homme, le croirais-tu ? quand il revenait des périls, allait, se reprenant des plus basses débauches, s’entretenir avec les savants hommes, les sages et les doctes qu’il avait appris de révérer.

SOCRATE

Et où l’avait-il appris ?

PHÈDRE

Sur la mer. Là, quand tu es perdu loin des terres, le navire étant comme un aveugle abandonné sur le toit d’une maison, il arrive que le conseil donné par un de ces sages, te soit le signe du salut. Une parole de Pythagore, un précepte et un nombre qu’on retint de Thalès, si tout à coup quelque planète se découvre, et si le sang-froid ne t’a pas abandonné, te reconduisent à la vie.

SOCRATE

Mais, toi-même, où me conduis-tu ?

PHÈDRE

Je voulais te guider aux édifices de bois que bâtissait le Phénicien. Il fallait peindre l’homme, tout d’abord… Si tu l’avais vu, une seule fois, avec ses yeux bordés de rouge, et pareils aux fonds cuivrés de la mer brûlante sur

lesquels se rencontre le poisson vert qui est dangereux à manger !… Mais nous parlions, cher Socrate, du mariage de la pratique avec la théorie. Je pensais te faire sentir à quel point les vicissitudes de sa vie, les leçons qu'elle lui avait vendues, celles qu'il avait prises des sages, se combinaient dans son esprit. Ce Phénicien audacieux ne cessait de considérer dans son âme le problème de la navigation. En soi-même, il agitait incessamment l'Océan. Qu'est-ce que l'homme peut opposer à cet univers inconstant, travaillé de loin par les astres, couru de houles et de montagnes transparentes, incertain sur ses bords, inconnu dans ses profondeurs ; origine de tout ce qui vit, mais tombe impénétrable aux mouvements de berceau, et recouverte de lumière ? — Son démon industrieux le poussait à vouloir faire les meilleurs vaisseaux qui eussent jamais entamé les ondes de leur tailloir. Et cependant que ses émules se bornaient à imiter les modèles en usage ; et de copie en copie, continuaient de reconstruire la nef d'Ulysse, sinon même l'arche immémoriale de Jason, lui, Tridon le Sidonien, ne cessant d'approfondir les parties inexplorées de son art, brisant les assemblages d'idées pétrifiées, reprenant les choses à leur source…

SOCRATE

La plupart, cher Phèdre, raisonnent sur des notions qui, non seulement sont « toutes faites », mais encore que personne n'a faites. Nul n'en est responsable, et donc elles servent mal tout le monde.

PHÈDRE

Mais lui, te dis-je, s'était fait des clartés toutes personnelles…

SOCRATE

Ce sont là les seules qui puissent être universelles…

PHÈDRE

Il imaginait passionnément les natures des vents et des eaux, la mobilité et la résistance de ces fluides. Il méditait la génération des tempêtes et des calmes ; la circulation des courants tièdes, et de ces fleuves immiscibles, qui coulent, mystérieusement purs, entre des murailles sombres d'eau salée ; il considérait les caprices et les repentirs des brises, les incertitudes des fonds et des passes, et des traîtres estuaires…

SOCRATE

Par Dieu ! Comment de tout ceci faisait-il un navire ?

PHÈDRE

Il croyait qu'un navire doit être, en quelque sorte, créé par la connaissance de la mer, et presque façonné par l'onde même !… Mais cette connaissance consiste, à la vérité, à remplacer la mer, dans nos raisonnements, par les actions qu'elle exerce sur un corps, — tellement qu'il s'agisse pour nous de trouver les autres actions qui s'opposent à celles-ci, et que nous n'ayons plus affaire qu'à un équilibre de pouvoirs, les uns et les autres empruntés à la nature, où ils ne se combattaient pas utilement. Mais nos pouvoirs, en cette matière, se réduisent à disposer de formes et de forces. Tridon me disait qu'il imaginait son vaisseau suspendu au bras d'une grande balance, dont l'autre bras supportait une masse d'eau… — Mais je ne sais trop ce qu'il entendait par là… Mais encore, la mer agitée ne se contente pas de cet équilibre. Tout se complique avec le mouvement. Il cherchait donc quelle soit la forme d'une coque, dont la carène demeure à peu près la même, que le navire roule d'un bord à l'autre, — ou qu'il danse, d'autre façon, autour de quelque centre… Il traçait d'étranges figures qui lui rendaient visibles, à lui, les secrètes propriétés de son flotteur ; mais, moi, je n'y reconnaissais rien d'un navire.

Et d'autres fois, il étudiait la marche et les allures ; espérant et désespérant d'imiter la perfection des poissons les plus rapides. Ceux qui nagent facilement en surface, et se jouent dans l'écume entre deux plongées, l'intéressaient entre tous. Il parlait, avec l'abondance d'un poète, des thons et des marsouins, au milieu des bonds et des libertés desquels il avait si longtemps vécu. Il chantait leurs grands corps polis comme des armes ; leurs museaux comme écrasés par la masse de l'eau opposée à leur marche ; leurs ailerons et leurs nageoires, rigides comme le fer, et coupants comme lui, mais sensibles à leurs pensées de poissons, et gouvernant vers leurs destins, selon leurs caprices ; et puis, leur maîtrise vivante au milieu des tempêtes ! On eût dit qu'il sentait par lui-même, leurs formes favorables conduire, de la tête vers la queue, par le chemin le plus rapide, les eaux qui se trouvent devant eux, et qu'il s'agit, pour avancer, de remettre derrière soi… C'est une chose admirable, ô Socrate, que d'une part, si nul obstacle n'empêche ta course, la course est tout à fait impossible ; tous les efforts que tu enfantes se détruisent l'un l'autre, et tu ne peux pousser d'un côté,

sans te repousser de l’autre, avec une égale puissance. Mais, d’autre part, l’obstacle nécessaire étant réalisé, il travaille contre toi ; il boit tes fatigues, et te concède parcimonieusement l’espace dans le temps. C’est ici que le choix d’une forme est l’acte délicat de l’artiste : car c’est à la forme de prendre à l’obstacle ce qu’il lui faut pour avancer, mais de n’en prendre que ce qui empêche le moins le mobile.

SOCRATE

Mais ne peut-on copier le marsouin, ou le thon eux-mêmes, et piller directement la nature ?

PHÈDRE

Je le croyais naïvement. Tridon m’a détrompé.

SOCRATE

Mais un marsouin n’est-il pas une sorte de navire ?

PHÈDRE

Tout change avec la grosseur. La forme ne suit pas l’accroissement si simplement ; et ni la solidité des matériaux, ni les organes de direction, ne le supporteraient. Si une qualité de la chose grandit selon la raison arithmétique, les autres grandissent autrement.

SOCRATE

Tridon fit-il, du moins, quelque chose de bon ?

PHÈDRE

Quelques merveilles sur la mer. Quelques autres, sans doute, sont par le fond, et attendent, cuirassées de moules, le temps que la mer se dessèche.

Mais j’ai vu prendre le large à la plus pure de ses filles, la fine *Fraternité* aux formes fuyantes, le soir qu’elle partit pour son premier voyage. Sa joue écarlate recevait tous les baisers qui bondissent de la route ; les triangles bien tendus de ses voiles pleines et dures appuyaient sa hanche à la lame…

SOCRATE

O Vie… Et pour moi, les voiles noires et molles du vaisseau chargé de prêtres, qui revenant péniblement de Délos, et se traînant sur ses rames…

PHÈDRE

Comme tu supportes mal de revivre ta belle vie !

SOCRATE

Phèdre, mon pâle Phèdre, Ombre sœur de mon Ombre, je le sens bien que mes regrets seraient infinis s'ils avaient quelque substance à travailler, et si la chair ne manquait à leur exercice ! Ils commencent de sévir, et ils n'achèvent point ! Ils se dessinent, mais il ne se peut point qu'ils se colorent !… Y a-t-il quelque chose de plus vain que l'ombre d'un sage ?

PHÈDRE

Un sage même.

SOCRATE

Hélas ! un sage même, qui ne laisse après soi que le personnage d'un parleur, et diverses paroles immortellement abandonnées… Qu'ai-je donc fait que de donner à croire au reste des humains que j'en savais bien plus qu'eux-mêmes sur les choses les plus douteuses ? — Et le secret de le faire croire consiste dans une mort si bien conduite, parée d'une telle injustice, et de telles amitiés environnée, qu'elle obscurcisse le soleil, et déconcerte la nature. Qu'est-ce qu'il y a de plus redoutable que d'en faire une sorte de chef-d'œuvre ?… La vie ne peut pas se défendre contre ces immortelles agonies. Elle imagine invinciblement, la naïve, que le plus beau de la tragédie commence après le dernier mot du dernier vers !… Les plus profonds regards de l'homme sont pour le vide. Ils convergent au delà du Tout.

Hélas ! hélas ! J'ai usé d'une vérité et d'une sincérité bien plus menteuses que les mythes, et que les paroles inspirées. J'enseignais ce que j'inventais… Je faisais des enfants aux âmes séduites, et je les accouchais habilement.

PHÈDRE

Tu es dur pour nous tous.

SOCRATE

Si vous ne m'eussiez pas écouté, mon orgueil eût cherché de quelque autre manière à se soumettre vos pensées… J'eusse bâti, chanté… O perte pensive de mes jours ! Quel artiste j'ai fait périr !… Quelles choses j'ai dédaignées, mais quelles choses enfantées !… Je me sens contre moi-même le Juge de mes Enfers spirituels ! Tandis que la facilité de mes propos fameux me poursuit et m'afflige, voici que je suscite pour Euménides mes actions qui n'ont pas eu lieu, mes œuvres qui ne sont pas nées, — crimes vagues et énormes que ces absences criantes ; et meurtres, dont les victimes sont des choses impérissables !…

PHÈDRE

Console-toi… Tu les regretterais bien davantage si tu les avais engendrées ! Rien ne semble si beau, et ne nous remord si amèrement que les occasions manquées ! Mais si nous les avons laissé perdre, n'est-ce pas que nous ne pouvions les saisir sans troubler tout le cours du monde ?

SOCRATE

C'est bien là ce que nous voudrions !… Quelle âme hésiterait à bouleverser l'univers pour être un peu plus elle-même ? Tu sais bien que nous ne consentons à tout le reste des choses que le droit de nous convenir ! —Nous voulons très exactement que les Cieux innombrables, et que la terre, et que la mer, et que les cités ; et que les nommes aussi, et les femmes particulièrement ; et leurs âmes, et leurs forces, et leurs grâces ; et que les animaux comme les plantes ; — et même nous voulons naïvement que les Dieux, — ne soient tous ensemble, et chacun selon sa beauté qui s'adapte à notre désir, ou selon sa puissance qu'il apporte à notre faiblesse — ne soient donc que les aliments, les ornements, les condiments, les appuis, les ressources, les lumières, les esclaves, les trésors, les remparts et les délices de notre seul individu ! Comme si notre seule flamme, et cette durée absolue si brève, qui est la sienne, valussent de consumer tout ce qui fut, tout ce qui est et tout ce qui sera, pour qu'elle jette l'éclat unique, et une fois apparu, de toute jouissance et de tout savoir, relativement à l'être même qu'elle anime et qu'elle dévore !… Nous croyons que toutes les choses, et que toute l'opulence du Temps, ne sont qu'une bouchée pour notre bouche, et nous ne pouvons penser le contraire.

PHÈDRE

Tu m’éblouis et tu me consternes !

SOCRATE

Tu ne sais pas ce que je vois maintenant que j’eusse pu faire !

PHÈDRE

Je confesse que cette ombre de désespoir que tu manifestes, et ces tentatives de remords qui semblent se disputer ton apparence, font de moi-même un fantôme de la stupeur. Si les autres t’entendaient !

SOCRATE

Crois-tu qu’ils ne me comprendraient pas ?

PHÈDRE

Presque tout le monde ici est assez vain de sa vie passée. Les scélérats eux-mêmes font parade de leur abominable gloire. Personne ne veut convenir de s’être trompé ; et toi Socrate, de qui le nom si pur impose encore aux envieuses larves, tu leur ferais ces tristes confidences, et leur demanderais leur commisération et leur mépris ?

SOCRATE

Ne serait-ce pas continuer d’être Socrate ?

PHÈDRE

Il ne faut pas vouloir recommencer… On ne réussit pas deux fois…

SOCRATE

Ne sois pas plus amer.

PHÈDRE

Je t’avoue que tes paroles ont quelque peu piqué mon amitié. Tu comprends bien que si tu t’abaisses toi-même, et que si tu ravales Socrate, Phèdre qui s’est donné à lui si pieusement, Phèdre se voit réduit à l’extrême de la sottise, et de la plus aveugle simplicité !

SOCRATE

Hélas ! c’est notre état ! Mais j’essaye d’en tirer quelque chose. Ne crois-tu pas que nous devions maintenant employer cet immense loisir que la mort nous abandonne, à nous juger nous-mêmes, et à nous rejuger infatigablement, reprenant, corrigeant, essayant d’autres réponses aux événements qui sont arrivés ; et cherchant, en somme, à nous défendre de l’inexistence par des illusions, comme font les vivants de leur existence ?

PHÈDRE

Qu’est-ce donc que tu veux peindre sur le néant ?

SOCRATE

L’Anti-Socrate.

PHÈDRE

J’en imagine plus d’un. Il y a plusieurs contraires à Socrate.

SOCRATE

Ce sera donc… le constructeur.

PHÈDRE

Bon. L’Anti-Phèdre l’écoute.

SOCRATE

O mort coéternel, ami sans défauts, et diamant de sincérité, voici :

Ce ne fut pas utilement, je le crains, chercher ce Dieu que j’ai essayé de découvrir toute ma vie, que de le poursuivre à travers les seules pensées ; de le demander au sentiment très variable, et très ignoble, du juste et de l’injuste, et que le presser de se rendre à la sollicitation de la dialectique la plus raffinée. Ce Dieu que l’on trouve ainsi n’est que parole née de parole, et retourne à la parole. Car la réponse que nous nous faisons n’est jamais assurément que la question elle-même ; et toute question de l’esprit à l’esprit même, n’est, et ne peut être, qu’une naïveté. Mais au contraire, c’est dans les actes, et dans la combinaison des actes, que nous devons trouver le sentiment le plus immédiat de la présence du divin, et le meilleur emploi de

cette partie de nos forces qui est inutile à la vie, et qui semble réservée à la poursuite d'un objet indéfinissable qui nous passe infiniment.

Si donc l'univers est l'effet de quelque acte ; cet acte lui-même, d'un Être ; et d'un besoin, d'une pensée, d'une science et d'une puissance qui appartiennent à cet Être, c'est par un acte seulement que tu peux rejoindre le grand dessein, et te proposer l'imitation de ce qui a fait toutes choses. C'est là se mettre de la façon la plus naturelle à la place même du Dieu.

Or, de tous les actes, le plus complet est celui de construire. Une œuvre demande l'amour, la méditation, l'obéissance à ta plus belle pensée, l'invention de lois par ton âme, et bien d'autres choses qu'elle tire merveilleusement de toi-même, qui ne soupçonnais pas de les posséder. Cette œuvre découle du plus intime de ta vie, et cependant elle ne se confond pas avec toi. Si elle était douée de pensée, elle pressentirait ton existence, qu'elle ne parviendrait jamais à établir, ni à concevoir clairement. Tu lui serais un Dieu…

Voyons donc ce grand acte de construire. Observe, Phèdre, que le Démiurge, quand il s'est mis à faire le monde, s'est attaqué à la confusion du Chaos. Tout l'informe était devant lui. Et il n'y avait pas une poignée de matière qu'il pût prendre de sa main dans cet abîme, qui ne fût infiniment impure et composée d'une infinité de substances.

Il s'est attaqué bravement à cet affreux mélange du sec et de l'humide, du dur avec le mol, de la lumière avec les ténèbres, qui constituait ce chaos, dont le désordre pénétrait jusque dans les plus petites parties. Il a débrouillé cette boue vaguement radieuse, où il n'y avait pas une particule de pure, et en qui toutes les énergies étaient délayées, tellement que le passé et l'avenir, l'accident et la substance, le durable et l'éphémère, le voisinage et l'éloignement, le mouvement et le repos, le léger avec le grave, s'y trouvaient aussi confondus que le vin peut l'être avec l'eau, quand ils composent une coupe. Nos savants cherchent toujours à rapprocher leurs esprits de cet état… Mais le grand Formateur agissait au contraire. Il était ennemi des similitudes, et de ces identités cachées qu'il nous enchante de surprendre. Il organisait l'inégalité. Mettant les mains à la pâte du monde, il en a trié les atomes. Il a divisé le chaud d'avec le froid, et le soir d'avec le matin ; refoulé presque tout le feu dans les cavités souterraines, suspendu les grappes de glace aux treilles mêmes de l'aurore, sous les voussures de l'éternel Éther. Par lui, l'étendue fut distinguée du mouvement, la nuit le fut du jour ; et dans sa fureur de tout disjoindre, il fendit les premiers animaux

qu’il venait de dissocier des plantes, en mâle et en femelle. Ayant même enfin démêlé ce qui était le plus mixte dans le trouble originel, — la matière avec l’esprit, — il a hissé au suprême de l’empyrée, à la cime inaccessible de l’Histoire, ces masses mystérieuses, dont la descente inéludtable et muette jusqu’au fond dernier de l’abîme, engendre et mesure le Temps. Il a exprimé de la fange, les mers étincelantes et les eaux pures, exondant les montagnes, et distribuant en belles îles ce qui demeurait de concret. C’est ainsi qu’il fît toutes choses, et, d’un reste de fange, les humains.

Mais le constructeur que je fais maintenant paraître, trouve devant soi pour chaos et pour matière primitive, précisément l’ordre du monde que le Démiurge a tiré du désordre du début. La Nature est formée, et les éléments sont séparés ; mais quelque chose lui enjoint de considérer cette œuvre inachevée, et devant être remaniée et remise et mouvement, pour satisfaire plus spécialement à l’homme. Il prend pour origine de son acte, le point même où le dieu s’était arrêté. — Au commencement, se dit-il, était ce qui est : les montagnes et les forêts ; les gîtes et les filons ; l’argile rouge, le blond sable, et la pierre blanche qui donnera la chaux. Il y avait aussi les bras musculeux des hommes, et les puissances massives des buffles et des bœufs. Mais il y avait, d’autre part, les coffres et les greniers des tyrans intelligents, et des citoyens démesurément enrichis par leurs négoces. Et il y avait enfin des pontifes qui souhaitaient de loger leur dieu ; et de si puissants rois qu’ils n’avaient plus rien à désirer qu’une tombe sans pareille ; et des républiques qui rêvaient d’inexpugnables murs ; et des archontes délicats, pleins de faiblesses pour les acteurs et les musiciennes, qui brûlaient de leur faire construire, aux dépens des caisses du fisc, les théâtres les plus sonores.

Or, il ne faut pas que les dieux demeurent sans toit, et les âmes sans spectacles. Il ne faut pas que les masses du marbre demeurent mortellement dans la terre, constituant une nuit solide ; et que les cèdres et les cyprès se contentent de finir par la flamme ou par la pourriture, quand ils peuvent se changer en des poutres odorantes, et en des meubles éblouissants. Mais il faut encore moins que l’or des riches hommes paresseusement dorme son lourd sommeil dans les urnes et dans les ténèbres du trésor. Ce métal si pesant, quand il s’associe d’une fantaisie, prend les vertus les plus actives de l’esprit. Il en a la nature inquiète. Son essence est de fuir. Il se change en toutes choses, sans être changé lui-même. Il soulève les blocs de pierre, perce les monts, détourne les fleuves, ouvre les portes des forteresses et les

cœurs les plus secrets ; il enchaîne les hommes ; il habille, il déshabille les femmes, avec une promptitude qui tient du miracle. C’est bien le plus abstrait agent qui soit après la pensée ; mais encore elle n’échange et n’enveloppe que des images, cependant qu’il excite et qu’il favorise la transmutation de toutes les choses réelles, les unes dans les autres ; lui, demeurant incorruptible, et traversant pur toutes les mains.

L’or, les bras, les projets, les substances variées, tout étant en présence, rien néanmoins n’en résulte.

— Me voici, dit le constructeur, je suis l’acte. Vous êtes la matière, vous êtes la force, vous êtes le désir ; mais vous êtes séparés. Une industrie inconnue vous a isolés et préparés selon ses moyens. Le Démiurge poursuivait ses desseins qui ne concernent pas ses créatures. La réciproque doit venir. Il ne s’est pas inquiété des soucis qui devaient naître de cette même séparation qu’il s’est diverti, ou bien qu’il s’est ennuyé de faire. Il vous a donné de quoi vivre, et même de quoi jouir de bien des choses, mais non point généralement de celles dont vous auriez précisément l’envie.

Mais je viens après lui. Je suis celui qui conçois ce que vous voulez, un peu plus exactement que vous-mêmes ; je consumerai vos trésors avec un peu plus de suite et de génie que vous le faites ; et sans doute, je vous coûterai très cher ; mais à la fin tout le monde y aura gagné. Je me tromperai quelquefois, et nous verrons quelques ruines ; mais on peut toujours, et avec un grand avantage, regarder un ouvrage manqué comme un degré qui nous approche du plus beau.

PHÈDRE

Je les tiens très heureux que tu sois un architecte mort !

SOCRATE

Faut-il me taire, Phèdre ? — Tu ne sauras donc jamais quels temples, quels théâtres, j’eusse conçus dans le pur style socratique !… J’allais te faire penser comment j’aurais conduit mon ouvrage. Je déployais d’abord toutes les questions, et je développais une méthode sans lacunes. Où ? — Pour quoi ? — Pour qui ? — A quelle fin ? — De quelle grandeur ? — Et circonvenant de plus en plus mon esprit, je déterminais au plus haut point l’opération de transformer une carrière et une forêt, en édifice, en équilibres magnifiques !… Et je dressais mon plan, eu égard à l’intention des humains qui me payent ; compte tenu des localités, des lumières, des ombres et des

vents ; choix fait de l’emplacement selon sa grandeur, son exposition, ses accès, ses tenants et aboutissants et la nature profonde du sous-sol…

Puis, de matières brutes, j’allais composer mes objets tout ordonnés à la vie et à la joie de la race vermeille… Objets très précieux pour le corps, délicieux à l’âme, et que le Temps lui-même doive trouver si durs et si difficiles à digérer, qu’il ne puisse les réduire qu’à coups de siècles ; et encore, les ayant revêtus d’une seconde beauté : une dorure douce sur eux, une majesté sacrée sur eux, et un charme de comparaisons naissantes et de secrète tendresse tout autour d’eux, institué par la durée… Mais tu ne sauras plus rien. Tu ne peux concevoir que l’ancien Socrate, et ton ombre routinière…

PHÈDRE

Fidèle, Socrate, fidèle.

SOCRATE

Alors, il faut me suivre ; et si je change, changer !

PHÈDRE

Mais vas-tu donc dans l’éternité révoquer toutes ces paroles qui te firent immortel ?

SOCRATE

Là-bas, immortel, — relativement aux mortels !… — Mais ici… Mais il n’y a pas d’*ici*, et tout ce que nous venons de dire est aussi bien un jeu naturel du silence de ces enfers, que la fantaisie de quelque rhéteur de l’autre monde qui nous a pris pour marionnettes !

PHÈDRE

C’est en quoi rigoureusement consiste l’immortalité.

OceanofPDF.com

L’AME ET LA DANSE

ÉRYXIMAQUE

O Socrate, je meurs !… Donne-moi de l’esprit ! Verse l’idée !… Porte à mon nez tes énigmes aiguës !… Ce repas sans pitié passe toute appétence concevable et toute soif digne de foi !… Quel état que de succéder à de bonnes choses, et que d’hériter une digestion !… Mon âme n’est plus qu’un songe que fait la matière en lutte avec elle-même !… O choses bonnes et trop bonnes, je vous ordonne de passer !… Hélas ! depuis la chute du jour que nous sommes en proie à ce qu’il y a de meilleur au monde, ce terrible meilleur, multiplié par la durée, inflige une insupportable présence… A la fin, je péris d’un désir insensé de choses sèches, et sérieuses, et tout à fait spirituelles !… Permets que je vienne m’asseoir auprès de toi et de Phèdre ; et le dos délibérément opposé à ces viandes toujours renaissantes et à ces urnes intarissables, laisse-moi que je tende à vos paroles la coupe suprême de mon esprit. Que disiez-vous ?

PHÈDRE

Rien, encore. Nous regardions manger et boire nos semblables…

ÉRYXIMAQUE

Mais Socrate ne laissait pas de méditer sur quelque chose ?… Peut-il jamais demeurer solitaire avec soi-même, et silencieux jusque dans l’âme ! Il souriait tendrement à son démon sur les bords ténébreux de ce festin. Que murmurent tes lèvres, cher Socrate ?

SOCRATE

Elles me disent doucement : l’homme qui mange est le plus juste des hommes…

ÉRYXIMAQUE

Voici déjà l’énigme, et l’appétit de l’esprit qu’elle est faite pour exciter…

SOCRATE

L’homme qui mange, disent-elles, il nourrit ses biens et ses maux. Chaque bouchée qu’il sent se fondre et se disperser en lui-même, va porter des forces nouvelles à ses vertus, comme elle fait indistinctement à ses vices. Elle sustente ses tourments comme elle engraisse ses espérances ; et se divise quelque part entre les passions et les raisons. L’amour en a besoin comme la haine ; et ma joie et mon amertume, ma mémoire avec mes projets, se partagent en frères la même substance d’une becquée. Qu’en penses-tu, fils d’Acumène ?

ÉRYXIMAQUE

Je pense que je pense comme toi.

SOCRATE

O médecin que tu es, j’admirais silencieusement les actes de tous ces corps qui se nourrissent. Chacun, sans le savoir, donne équitablement ce qui leur revient, à chacune des chances de vie, à chacun des germes de mort qui sont en lui. Ils ne savent ce qu’ils font, mais ils le font comme des dieux.

ÉRYXIMAQUE

Je l’ai observé depuis longtemps : tout ce qui pénètre dans l’homme, se comporte dans la suite très prochaine comme il plaît aux destins. On dirait que l’isthme du gosier est le seuil de nécessités capricieuses et du mystère organisé. Là, cesse la volonté, et l’empire certain de la connaissance. C’est pourquoi j’ai renoncé, dans l’exercice de mon art, à toutes ces drogues inconstantes que le commun des médecins imposent à la diversité de leurs malades ; et je m’en tiens étroitement à des remèdes évidents, conjugués un contre un par leur nature.

PHÈDRE

Quels remèdes ?

ÉRYXIMAQUE

Il y en a huit : le chaud, le froid ; l’abstinence et son contraire ; l’air et l’eau ; le repos et le mouvement. C’est tout.

SOCRATE

Mais pour l’âme, il n’y en a que deux, Éryximaque.

PHÈDRE

Lesquels donc ?

SOCRATE

La vérité et le mensonge.

PHÈDRE

Comment cela ?

SOCRATE

Ne sont-ils pas entre eux comme la veille et le sommeil ? Ne cherches-tu pas le réveil et la netteté de la lumière, quand un mauvais rêve te travaille ? Ne sommes-nous pas ressuscités par le soleil en personne, et fortifiés par la présence des corps solides ? — Mais, en revanche, n’est-ce point au sommeil et aux songes, que nous demandons de dissoudre les ennuis et de suspendre les peines qui nous chevauchent dans le monde du jour ? Et donc, nous fuyons de l’un dans l’autre, invoquant le jour au milieu de la nuit ; implorant, au contraire, les ténèbres, pendant que nous avons la lumière ; anxieux de savoir, trop heureux d’ignorer, nous cherchons dans ce qui est, un remède à ce qui n’est pas ; et dans ce qui n’est pas, un soulagement à ce qui est. Tantôt le réel, tantôt l’illusion nous recueille ; et l’âme, en définitive, n’a point d’autres ressources que le vrai, qui est son arme, — et le mensonge son armure.

ÉRYXIMAQUE

Bien, bien… Mais ne crains-tu pas, cher Socrate, une certaine conséquence de cette pensée qui t’est venue ?

SOCRATE

Quelle conséquence ?

ÉRYXIMAQUE

Celle-ci : la vérité et le mensonge tendent au même but… C’est une même chose qui, s’y prenant diversement, nous fait menteurs ou

véridiques ; et comme, tantôt le chaud, tantôt le froid, tantôt nous attaquent, tantôt nous défendent, ainsi le vrai et le faux, et les volontés opposées qui s'y rapportent.

SOCRATE

Rien de plus sûr. Je n'y puis rien. C'est la vie même qui le veut : tu le sais mieux que moi, qu'elle se sert de tout. Tout lui est bon, Éryximaque, pour ne jamais conclure. C'est là ne conclure qu'à elle-même… N'est-elle pas ce mouvement mystérieux qui, par le détour de tout ce qui arrive, me transforme incessamment en moi-même, et qui me ramène assez promptement à ce même Socrate pour que je le retrouve, et que m'imaginant nécessairement de le reconnaître, *je sois !* — Elle est une femme qui danse, et qui cesserait divinement d'être femme, si le bond qu'elle a fait, elle y pouvait obéir jusqu'aux nues. Mais comme nous ne pouvons aller à l'infini, ni dans le rêve ni dans la veille, elle, pareillement, redevient toujours elle-même ; cesse d'être flocon, oiseau, idée ; — d'être enfin tout ce qu'il plut à la flûte qu'elle fût, car la même Terre qui l'a envoyée, la rappelle, et la rend toute haletante à sa nature de femme et à son ami…

PHÈDRE

Miracle !… Merveilleux homme !… Presque un vrai miracle ! A peine tu parles, tu engendres ce qu'il faut !… Tes images ne peuvent demeurer images !… Voici précisément, — comme si de ta bouche créatrice, naissaient l'abeille, et l'abeille, et l'abeille, — voici le chœur ailé des illustres danseuses !… L'air résonne et bourdonne des présages de l'orchestique !… Toutes les torches se réveillent… Le murmure des dormeurs se transforme ; et sur les murs de flammes agités, s'émerveillent et s'inquiètent les ombres immenses des ivrognes !… Voyez-moi cette troupe mi-légère, mi-solennelle ! — Elles entrent comme des âmes !

SOCRATE

Par les dieux, les claires danseuses !… Quelle vive et gracieuse introduction des plus parfaites pensées !… Leurs mains parlent, et leurs pieds semblent écrire. Quelle précision dans ces êtres qui s'étudient à user si heureusement de leurs forces moelleuses !… Toutes mes difficultés me désertent, et il n'est point à présent de problème qui m'exerce, tant j'obéis

avec bonheur à la mobilité de ces figures ! Ici, la certitude est un jeu ; on dirait que la connaissance a trouvé son acte, et que l'intelligence tout à coup consent aux grâces spontanées… Regardez celle-ci !… la plus mince et la plus absorbée dans la justesse pure… Qui donc est-elle ?… Elle est délicieusement dure, et inexprimablement souple… Elle cède, elle emprunte, elle restitue si exactement la cadence, que si je ferme les yeux, je la vois exactement par l'ouïe. Je la suis, et je la retrouve, et je ne puis jamais la perdre ; et si, les oreilles bouchées, je la regarde, tant elle est rythme et musique, qu'il m'est impossible de ne pas entendre les cithares.

PHÈDRE

C'est Rhodopis, je crois, celle-ci qui t'enchante.

SOCRATE

De Rhodopis, alors, l'oreille est merveilleusement liée à la cheville… Qu'elle eêt juête !… Le vieux temps en est tout rajeuni !

ÉRYXIMAQUE

Mais non, Phèdre !… Rhodopis est l'autre, qui est si douce, et si aisée à caresser indéfiniment de l'œil.

SOCRATE

Mais alors, qui donc est le mince monstre de souplesse ?

ÉRYXIMAQUE

Rhodonia.

SOCRATE

De Rhodonia, l'oreille est merveilleusement liée à la cheville.

ÉRYXIMAQUE

D'ailleurs, je les connais toutes, et une à une. Je puis vous dire tous leurs noms. Ils s'arrangent très bien en un petit poème qui se retient facilement : Nips, Niphoé, Néma ; — Niktéris, Néphélé, Nexis ; — Rhodopis, Rhodonia, Ptilé… Quant au petit danseur qui est si laid, on le nomme Nettarion… Mais la reine du Chœur n'est pas encore entrée.

PHÈDRE

Et qui donc règne sur ces abeilles ?

ÉRYXIMAQUE

L’étonnante et l’extrême danseuse, Athikté !

PHÈDRE

Comme tu les connais !

ÉRYXIMAQUE

Tout ce monde charmant a bien d’autres noms ! Les uns qui leur viennent de leurs parents ; et les autres, de leurs intimes…

PHÈDRE

C’est toi, l’intime !… Tu les connais beaucoup trop bien !

ÉRYXIMAQUE

Je les connais bien mieux que bien, et en quelque manière, un peu mieux qu’elles se connaissent elles-mêmes. O Phèdre, ne suis-je pas *le médecin ?* — En moi, par moi, tous les secrets de la médecine s’échangent en secret contre tous les secrets de la danseuse ! Elles m’appellent pour toute chose. Entorses, boutons, fantasmes, peines de cœur, accidents si variés de leur profession (et ces accidents substantiels qui se déduisent aisément d’une carrière très mobile), — et leurs mystérieux malaises ; voire la jalousie, qu’elle soit artistique ou passionnelle ; voire songes !… Sais-tu qu’il me suffit qu’elles me chuchotent quelque rêve qui les tourmente, pour que je puisse, par exemple, en conclure à l’altération de quelque dent ?

SOCRATE

Homme admirable, qui par les songes connais les dents, penses-tu que les philosophes aient les leurs toutes gâtées ?

ÉRYXIMAQUE

De la morsure de Socrate me préservent les dieux !

PHÈDRE

Regardez-moi plutôt ces bras et ces jambes innombrables !… Quelques femmes font mille choses. Mille flambeaux, mille péristyles éphémères, des treilles, des colonnes… Les images se fondent, s’évanouissent… C’est un bosquet aux belles branches tout agitées par les brises de la musique ! Est-il rêve, ô Éryximaque, qui signifie plus de tourments, et plus de dangereuses altérations de nos esprits ?

SOCRATE

Mais ceci est précisément le contraire d’un rêve, cher Phèdre.

PHÈDRE

Mais moi, je rêve… Je rêve à la douceur, multipliée indéfiniment par elle-même, de ces rencontres, et de ces échanges de formes de vierges. Je rêve à ces contacts inexprimables qui se produisent dans l’âme, entre les temps, entre les blancheurs et les passes de ces membres en mesure, et les accents de cette sourde symphonie sur laquelle toutes choses semblent peintes et portées… Je respire, comme une odeur muscate et composée, ce mélange de filles charmeresses ; et ma présence s’égare dans ce dédale de grâces, où chacune se perd avec une compagne, et se retrouve avec une autre.

SOCRATE

Ame voluptueuse, vois donc ici le contraire d’un rêve, et le hasard absent… Mais le contraire d’un rêve, qu’est-ce, Phèdre, sinon quelque autre rêve ?… Un rêve de vigilance et de tension que ferait la Raison elle-même ! — Et que rêverait une Raison ? — Que si une Raison rêvait, dure, debout, l’œil armé, et la bouche fermée, comme maîtresse de ses lèvres, — le songe qu’elle ferait, ne serait-ce point ce que nous voyons maintenant, — ce monde de forces exactes et d’illusions étudiées ? — Rêve, rêve, mais rêve tout pénétré de symétries, tout ordre, tout actes et séquences !… Qui sait quelles Lois augustes rêvent ici qu’elles ont pris de clairs visages, et qu’elles s’accordent dans le dessein de manifester aux mortels comment le réel, l’irréel et l’intelligible se peuvent fondre et combiner selon la puissance des Muses ?

ÉRYXIMAQUE

Il est bien vrai, Socrate, que le trésor de ces images est inestimable… Ne crois-tu pas que la pensée des Immortels soit précisément ce que nous voyons, et que l'infinité de ces nobles similitudes, les conversions, les inversions, les diversions inépuisables qui se répondent et se déduisent sous nos yeux, nous transportent dans les connaissances divines ?

PHÈDRE

Qu'il est pur, qu'il est gracieux, ce petit temple rose et rond qu'elles composent maintenant, et qui tourne lentement comme la nuit !… Il se dissipe en jeunes filles, les tuniques s'envolent, et les dieux semblent changer d'idée !…

ÉRYXIMAQUE

La divine pensée est à présent cette foison multicolore de groupes de figures souriantes ; elle engendre les redites de ces manœuvres délicieuses, ces tourbillons voluptueux qui se forment de deux ou trois corps et qui ne peuvent plus se rompre… L'une d'elles est comme captive. Elle ne sortira plus de leurs enchaînements enchantés !…

SOCRATE

Mais que font-elles tout à coup ?… Elles s'emmêlent, elles s'enfuient !…

PHÈDRE

Elles volent aux portes. Elles s'inclinent pour accueillir.

ÉRYXIMAQUE

Athikté ! Athikté !… O dieux !… l'Athikté la palpitante !

SOCRATE

Elle n'est rien.

PHÈDRE

Petit oiseau !

SOCRATE

Chose sans corps !

ÉRYXIMAQUE

Chose sans prix !

PHÈDRE

O Socrate, on dirait qu’elle obéit à des figures invisibles !

SOCRATE

Ou qu’elle cède à quelque noble destinée !

ÉRYXIMAQUE

Regarde ! Regarde !… Elle commence, vois-tu bien ? par une marche toute divine : c’est une simple marche circulaire… Elle commence par le suprême de son art ; elle marche avec naturel sur le sommet qu’elle a atteint. Cette seconde nature est ce qu’il y a de plus éloigné de la première, mais il faut qu’elle lui ressemble à s’y méprendre.

SOCRATE

Je jouis comme personne de cette magnifique liberté. Les autres, maintenant, sont fixes et comme enchantées. Les musiciennes s’écoutent, et ne la perdent pas de vue… Elles adhèrent à la chose, et semblent insister sur la perfection de leur accompagnement.

PHÈDRE

L’une, de corail rose, et curieusement ployée, souffle dans un énorme coquillage.

ÉRYXIMAQUE

La très longue flûtiste aux cuisses fuselées, et l’une à l’autre étroitement tressées, allonge son pied élégant dont l’orteil marque la mesure… O Socrate, que te semble de la danseuse ?

SOCRATE

Éryximaque, ce petit être donne à penser… Il assemble sur soi, il assume une majesté qui était confuse dans nous tous, et qui habitait

imperceptiblement les acteurs de cette débauche… Une simple marche, et déesse la voici ; et nous, presque des dieux !… Une simple marche, l'enchaînement le plus simple !… On dirait qu'elle paye l'espace avec de beaux actes bien égaux, et qu'elle frappe du talon les sonores effigies du mouvement. Elle semble énumérer et compter en pièces d'or pur, ce que nous dépensons distraitement en vulgaire monnaie de pas, quand nous marchons à toute fin.

ÉRYXIMAQUE

Cher Socrate, elle nous apprend ce que nous faisons, montrant clairement à nos âmes, ce que nos corps obscurément accomplissent. A la lumière de ses jambes, nos mouvements immédiats nous apparaissent des miracles. Ils nous étonnent enfin autant qu'il le faut.

PHÈDRE

En quoi cette danseuse aurait, selon toi, quelque chose de socratique, nous enseignant, quant à la marche, à nous connaître un peu mieux nous-mêmes ?

ÉRYXIMAQUE

Précisément. Nos pas nous sont si faciles et si familiers qu'ils n'ont jamais l'honneur d'être considérés en eux-mêmes, et en tant que des actes étranges (à moins qu'infirmes ou perclus, la privation nous conduise à les admirer)… Ils mènent donc comme ils le savent, nous qui les ignorons naïvement ; et suivant le terrain, le but, l'humeur, l'état de l'homme, ou même l'éclairement de la route, ils sont ce qu'ils sont : nous les perdons sans y penser.

Mais considère cette parfaite procession de l'Athikté, sur le sol sans défaut, libre, net, et à peine élastique. Elle place avec symétrie sur ce miroir de ses forces, ses appuis alternés ; le talon versant le corps vers la pointe, l'autre pied passant et recevant ce corps, et le reversant à l'avance ; et ainsi, et ainsi ; cependant que la cime adorable de sa tête trace dans l'éternel présent, le front d'une vague ondulée.

Comme le sol ici est en quelque sorte absolu, étant dégagé soigneusement de toutes causes d'arythmie et d'incertitude, cette marche monumentale qui n'a qu'elle-même pour but, et dont toutes les impuretés variables ont disparu, devient un modèle universel.

Regarde quelle beauté, quelle pleine sécurité de l’âme résulte de cette longueur de ses nobles enjambées. Cette amplitude de ses pas est accordée avec leur nombre, lequel émane directement de la musique. Mais nombre et longueur sont, d’autre part, secrètement en harmonie avec la stature…

SOCRATE

Tu parles si bien de ces choses, docte Éryximaque, que je ne puis m’empêcher de voir selon ta pensée. Je contemple cette femme qui marche et qui me donne le sentiment de l’immobile. Je ne m’attache qu’à l’égalité de ces mesures…

PHÈDRE

Elle s’arrête, au milieu de ces grâces commensurables…

ÉRYXIMAQUE

Vous allez voir !

PHÈDRE

Elle ferme les yeux…

SOCRATE

Elle est tout entière dans ses yeux fermés, et toute seule avec son âme, au sein de l’intime attention… Elle se sent en elle-même devenir quelque événement.

ÉRYXIMAQUE

Attendez-vous à… Silence, silence !

PHÈDRE

Délicieux instant… Ce silence est contradiction… Comment faire pour ne pas crier : Silence !

SOCRATE

Instant absolument vierge. Et puis, instant où quelque chose doit se rompre dans l’âme, dans l’attente, dans l’assemblée… Quelque chose se rompre… Et cependant, c’est aussi comme une soudure.

ÉRYXIMAQUE

O Athikté ! Que tu es excellente dans l’imminence !

PHÈDRE

La musique doucement semble la ressaisir d’une autre manière, la soulève…

ÉRYXIMAQUE

La musique lui change son âme.

SOCRATE

Vous êtes, en ce moment qui va mourir, maîtresses toutes-puissantes, ô Muses !

Suspens délicieux des souffles et des cœurs !… La pesanteur tombe à ses pieds ; et ce grand voile qui s’abat sans aucun bruit le fait comprendre. On ne doit voir son corps qu’en mouvement.

ÉRYXIMAQUE

Ses yeux sont revenus à la lumière…

PHÈDRE

Jouissons de l’instant très délicat où elle change de volonté !… Comme l’oiseau arrivé au bord même du toit, brise avec le beau marbre, et tombe dans son vol…

ÉRYXIMAQUE

Je n’aime rien tant que ce qui va se produire ; et jusque dans l’amour, je ne trouve rien qui l’emporte en volupté sur les tout premiers sentiments. De toutes les heures du jour, l’aube est ma préférée. C’est pourquoi je veux voir avec une tendre émotion, poindre sur cette vivante, le mouvement sacré. Voyez !… Il naît de ce glissant regard qui entraîne invinciblement la tête aux douces narines vers l’épaule bien éclairée… Et la belle fibre tout entière de son corps net et musculeux, de la nuque jusqu’au talon, se prononce et se tord progressivement ; et le tout frémit… Elle dessine avec lenteur l’enfantement d’un bond… Elle nous défend de respirer jusqu’à

l’instant qu’elle jaillisse, répondant par un acte brusque à l’éclat attendu et inattendu des déchirantes cymbales !…

SOCRATE

Oh ! la voici donc enfin, qui entre dans l’exception et qui pénètre dans ce qui n’est pas possible !… Comme nos âmes sont pareilles, ô mes amis, devant ce prestige, qui est égal et entier, pour chacune d’elles !… Comme elles boivent ensemble ce qui est beau !

ÉRYXIMAQUE

Toute, elle devient danse, et toute se consacre au mouvement total !

PHÈDRE

Elle semble d’abord, de ses pas pleins d’esprit, effacer de la terre toute fatigue, et toute sottise… Et voici qu’elle se fait une demeure un peu au-dessus des choses, et l’on dirait qu’elle s’arrange un nid dans ses bras blancs… Mais, à présent, ne croirait-on pas qu’elle se tisse de ses pieds un tapis indéfinissable de sensations ?… Elle croise, elle décroise, elle trame la terre avec la durée… O le charmant ouvrage, le travail très précieux de ses orteils intelligents qui attaquent, qui esquivent, qui nouent et qui dénouent, qui se pourchassent, qui s’envolent !… Qu’ils sont habiles, qu’ils sont vifs, ces purs ouvriers des délices du temps perdu !… Ces deux pieds babillent entre eux, et se querellent comme des colombes !… Le même point du sol les fait se disputer comme pour un grain !… Ils s’emportent ensemble, et se choquent dans l’air, encore !… Par LES MUSES, jamais pieds n’ont fait à mes lèvres plus d’envie !

SOCRATE

Voici donc que tes lèvres sont envieuses de la volubilité de ces pieds prodigieux ! Tu aimerais de sentir leurs ailes à tes paroles, et d’orner ce que tu dirais de figures aussi vives que leurs bonds !

PHÈDRE

Moi ?…

ÉRYXIMAQUE

Il ne songeait qu'à becqueter les pédestres tourterelles !… C'est un effet de cette attention passionnée qu'il donne au spedtacle de la danse. Quoi de plus naturel, Socrate, quoi de plus ingénument mystérieux ?… Notre Phèdre est tout ébloui de ces pointes et de ces pirouettes étincelantes qui font le juste orgueil des extrêmes orteils de l'Athikté ; il les dévore de ses yeux, il leur tend le visage ; il croit bien de sentir sur ses lèvres courir les agiles onyx ! — Ne t'excuse pas, cher Phèdre, ne sois pas le moins du monde troublé !… Tu n'as rien éprouvé qui ne soit légitime et obscur, et donc, parfaitement conforme l'âme et la danse à la machine des mortels. Ne sommes-nous pas une fantaisie organisée ? Et notre système vivant n'est-il pas une incohérence qui fonctionne, et un désordre qui agit ? — Les événements, les désirs, les idées, ne s'échangent-ils pas en nous de la sorte la plus nécessaire et la plus incompréhensible ?… Quelle cacophonie de causes et d'effets !…

PHÈDRE

Mais tu as très bien expliqué toi-même ce que j'ai innocemment ressenti…

SOCRATE

Cher Phèdre, en vérité, tu ne fus pas ému sans quelque raison. Plus je regarde, moi aussi, cette danseuse inexprimable, et plus je m'entretiens de merveilles avec moi-même. Je m'inquiète comment la nature a su enfermer dans cette fille si frêle et si fine, un tel monstre de force et de promptitude ? Hercule changé en hirondelle, ce mythe existe-t-il ? — Et comment cette tête si petite, et serrée comme une jeune pomme de pin, peut-elle engendrer infailliblement ces myriades de questions et de réponses entre ses membres, et ces tâtonnements étourdissants qu'elle produit et reproduit, les répudiant incessamment, les recevant de la musique et les rendant tout aussitôt à la lumière ?

ÉRYXIMAQUE

Et moi, de mon côté, je songe à la puissance de l'insecte, dont l'innombrable vibration de ses ailes soutient indéfiniment la fanfare, le poids, et le courage !…

SOCRATE

Celle-ci se débat dans le réseau de nos regards, comme une mouche capturée. Mais mon esprit curieux court sur la toile après elle, et veut dévorer ce qu'elle accomplit !

PHÈDRE

Cher Socrate, tu ne peux donc jamais jouir que de toi-même ?

SOCRATE

O mes amis, qu'est-ce véritablement que la danse ?

ERYXIMAQUE

N'est-ce pas ce que nous voyons ? — Que veux-tu de plus clair sur la danse, que la danse elle-même ?

PHÈDRE

Notre Socrate n'a de cesse qu'il n'ait saisi l'âme de toute chose : sinon même, l'âme de l'âme !

SOCRATE

Mais qu'est-ce donc que la danse, et que peuvent dire des pas ?

PHÈDRE

Oh ! Jouissons encore un peu, naïvement, de ces beaux actes !… A droite, à gauche ; en avant, en arrière ; et vers le haut et vers le bas, elle semble offrir des présents, des parfums, de l'encens, des baisers, et sa vie elle-même, à tous les points de la sphère, et aux pôles de l'univers…

Elle trace des roses, des entrelacs, des étoiles de mouvement, et de magiques enceintes… Elle bondit hors des cercles à peine fermés… Elle bondit et court après des fantômes !… Elle cueille une fleur, qui n'est aussitôt qu'un sourire !… Oh ! comme elle proteste de son inexistence par une légèreté inépuisable !… Elle s'égare au milieu des sons, elle se reprend à un fil… C'est la flûte secourable qui l'a sauvée ! O mélodie !…

SOCRATE

On dirait maintenant que tout n'est que spectre autour d'elle… Elle les enfante en les fuyant ; mais si, tout à coup, elle se retourne, il nous semble

qu’elle apparaisse aux immortels !…

PHÈDRE

N’est-elle pas l’âme des fables, et l’échappée de toutes les portes de la vie ?

ÉRYXIMAQUE

Crois-tu qu’elle en sache quelque chose ? et qu’elle se flatte d’engendrer d’autres prodiges que des coups de pied très élevés, des battements, et des entrechats péniblement appris pendant son apprentissage ?

SOCRATE

Il est vrai que l’on peut aussi considérer les choses sous ce jour incontestable… Un œil froid la regarderait aisément comme une démente, cette femme bizarrement déracinée, et qui s’arrache incessamment de sa propre forme, tandis que ses membres devenus fous semblent se disputer la terre et les airs ; et que sa tête se renverse, traînant sur le sol une chevelure déliée ; et que l’une de ses jambes est à la place de cette tête ; et que son doigt trace je ne sais quels signes dans la poussière !… Après tout, pourquoi tout ceci ? — Il suffit que l’âme se fixe et se refuse, pour ne plus concevoir que l’étrangeté et le dégoût de cette agitation ridicule… Que si tu le veux, mon âme, tout ceci est absurde !

ÉRYXIMAQUE

Tu peux donc, suivant ton humeur, comprendre, ne pas comprendre ; trouver beau, trouver ridicule, à ton gré ?

SOCRATE

Il faudrait bien qu’il en soit ainsi…

PHÈDRE

Veux-tu dire, cher Socrate, que ta raison considère la danse comme une étrangère, dont elle méprise le langage, et dont les mœurs lui semblent inexplicables, sinon choquantes ; sinon même, tout à fait obscènes ?

ÉRYXIMAQUE

La raison, quelquefois, me semble être la faculté de notre âme de ne rien comprendre à notre corps !

PHÈDRE

Mais moi, Socrate, la contemplation de la danseuse me fait concevoir bien des choses, et bien des rapports de choses, qui, sur-le-champ, se font ma propre pensée, et pensent, en quelque sorte, à la place de Phèdre. Je me trouve des clartés que je n'eusse jamais obtenues de la présence toute seule de mon âme…

Tout à l'heure, par exemple, l'Athikté me paraissait représenter l'amour. — Quel amour ? — Non celui-ci, non celui-là ; et non quelque misérable aventure ! — Certes, elle ne faisait point le personnage d'une amante… Point de mime, point de théâtre ! Non, non ! point de fiétion ! Pourquoi feindre, mes amis, quand on dispose du mouvement et de la mesure, qui sont ce qu'il y a de réel dans le réel ?… Elle était donc l'être même de l'amour ! — Mais quel est-il ? — De quoi est-il fait ? — Comment le définir et le peindre ? — Nous savons bien que l'âme de l'amour est la différence invincible des amants, tandis que sa matière subtile est l'identité de leurs désirs. Il faut donc que la danse enfante par la subtilité des traits, par la divinité des élans, par la délicatesse des pointes stationnaires, cette créature universelle qui n'a point de corps ni de visage, mais qui a des dons, et des jours, et des destinées, mais qui a une vie et une mort ; et qui n'est même que vie et que mort, car le désir une fois né ne connaît pas le sommeil ni aucune trêve.

C'est pourquoi la seule danseuse peut le rendre visible par ses beaux actes. Toute, Socrate, toute, elle était l'amour !… Elle était jeux et pleurs, et feintes inutiles ! Charmes, chutes, offrandes ; et les surprises, et les oui, et les non, et les pas tristement perdus… Elle célébrait tous les mystères de l'absence et de la présence ; elle semblait quelquefois effleurer d'ineffables catastrophes !… Mais à présent, pour rendre grâces à l'Aphrodite, regardez-la. N'est-elle pas soudain une véritable vague de la mer ? — Tantôt plus lourde, tantôt plus légère que son corps, elle bondit, comme d'un roc heurtée ; elle retombe mollement… C'est l'onde !

ÉRYXIMAQUE

Phèdre, à tout prix, prétend qu'elle représente quelque chose !

PHÈDRE

Que penses-tu, Socrate ?

SOCRATE

Si elle représente quoi que ce soit ?

PHÈDRE

Oui. Crois-tu qu'elle représente quelque chose ?

SOCRATE

Nulle chose, cher Phèdre. Mais toute chose, Éryximaque. Aussi bien l'amour comme la mer, et la vie elle-même, et les pensées… Ne sentez-vous pas qu'elle est l'acte pur des métamorphoses ?

PHÈDRE

Divin Socrate, tu sais quelle confiance simple et singulière j'ai placée, depuis que je t'ai connu, dans tes lumières incomparables : je ne puis t'entendre sans te croire, ni te croire sans jouir de moi-même qui te crois. Mais que la danse d'Athikté ne représente rien, et ne soit pas, sur toute chose, une image des emportements et des grâces de l'amour, je le trouve presque insupportable à ouïr…

SOCRATE

Je n'ai rien dit de si cruel encore ! — O mes amis, je ne fais que vous demander ce que c'est que la danse ; et l'un et l'autre paraissez respectivement le savoir ; mais le savoir tout à fait séparément ! L'un me dit qu'elle est ce qu'elle est, et qu'elle se réduit à ce que voient ici nos yeux ; et l'autre tient très ferme qu'elle représente quelque chose, et donc qu'elle n'est point entièrement en elle-même, mais principalement en nous. Quant à moi, mes amis, mon incertitude est intacte !… Mes pensées sont nombreuses, — ce qui jamais n'est un bon signe !… Nombreuses, confuses, également pressées autour de moi…

ÉRYXIMAQUE

Tu te plains d'être riche !

SOCRATE

L’opulence rend immobile. Mais mon désir est mouvement, Éryximaque… J’aurais besoin maintenant de cette puissance légère qui est le propre de l’abeille, comme elle eêt le souverain bien de la danseuse… Il faudrait à mon esprit cette force et ce mouvement concentré, qui suspendent l’insecte au-dessus de la multitude de fleurs ; qui le font le vibrant arbitre de la diversité de leurs corolles ; qui le présentent comme il veut, à celle-ci, à celle-là, à cette rose un peu plus écartée ; et qui lui permettent qu’il l’effleure, qu’il la fuie, ou qu’il la pénètre… Ils l’éloignent soudain de celle qu’il a fini d’aimer, comme aussitôt ils l’y ramènent, s’il se repent d’y avoir laissé quelque suc dont le souvenir le suit, duquel la suavité l’obsède pendant le reste de son vol… Ou bien me faudrait-il, ô Phèdre, le subtil déplacement de la danseuse, qui, s’insinuant entre mes pensées, les irait éveiller délicatement chacune à son tour, les faisant surgir de l’ombre de mon âme, et paraître à la lumière de vos esprits, dans l’ordre le plus heureux des ordres possibles.

PHÈDRE

Parle, parle… Je vois l’abeille sur ta bouche, et la danseuse dans ton regard.

ÉRYXIMAQUE

Parle, ô Maître dans l’art divin de se fier à la naissante idée !… Auteur toujours heureux des conséquences merveilleuses d’un accident dialectique !… Parle ! Tire le fil doré… Amène de tes absences profondes quelque vivante vérité !

PHÈDRE

Le hasard est avec toi… Il se change insensiblement en sagesse, à mesure que tu le poursuis de la voix dans le labyrinthe de ton âme !

SOCRATE

Eh bien je prétends, avant toute chose, consulter notre médecin !

ÉRYXIMAQUE

Ce que tu voudras, cher Socrate.

SOCRATE

Dis-moi donc, fils d'Acumène, ô Thérapeute Éryximaque, toi pour qui les drogues très amères et les aromates ténébreux ont si peu de vertus cachées que tu n'en fais aucun usage ; toi donc, qui possédant aussi bien qu'homme du monde, tous les secrets de l'art et ceux de la nature, toutefois ne prescris, ni ne préconises, baumes, ni bols, ni les mastics mystérieux ; toi, davantage, qui ne te fies aux élixirs, qui ne crois guère aux philtres confidentiels ; ô guérisseur sans électuaires, ô dédaigneux de tout ce qui, — poudres, gouttes, gommes, grumeaux, flocons, ou gemmes ou cristaux, — happe à la langue, perce les voûtes olfactives, touche aux ressorts de l'éternuement ou de la nausée, tue ou vivifie ; dis-moi donc, cher ami Éryximaque, et des iatres le plus versé dans la matière médicale, dis-moi cependant : connais-tu point, parmi tant de substances actives et efficientes, et parmi ces préparations magistrales que ta science contemple comme des armes vaines ou détestables, dans l'arsenal de la pharmacopée, — dis-moi donc, connais-tu point quelque remède spécifique, ou quelque corps exactement antidote, pour ce mal d'entre les maux, ce poison des poisons, ce venin opposé à toute la nature ?…

PHÈDRE

Quel venin ?

SOCRATE

… Qui se nomme : *l'ennui de vivre !* — J'entends, sache-le bien, non l'ennui passager ; non l'ennui par fatigue, ou l'ennui dont on voit le germe, ou celui dont on sait les bornes ; mais cet ennui parfait, ce pur ennui, cet ennui qui n'a point l'infortune ou l'infirmité pour origine, et qui s'accommode de la plus heureuse à contempler de toutes les conditions, — cet ennui enfin, qui n'a d'autre substance que la vie même, et d'autre cause seconde que la clairvoyance du vivant. Cet ennui absolu n'est en soi que la vie toute nue, quand elle se regarde clairement.

ÉRYXIMAQUE

Il est bien vrai que si notre âme se purge de toute fausseté, et qu'elle se prive de toute addition frauduleuse à *ce qui est*, notre existence est menacée

sur-le-champ, par cette considération froide, exacte, raisonnable, et modérée, de la vie humaine telle qu'elle est.

PHÈDRE

La vie noircit au contact de la vérité, comme fait le douteux champignon au contact de l'air, quand on l'écrase.

SOCRATE

Éryximaque, je t'interrogeais s'il y avait remède ?

ÉRYXIMAQUE

Pourquoi guérir un mal si rationnel ? Rien, sans doute, rien de plus morbide en soi, rien de plus ennemi de la nature, que de *voir les choses comme elles sont*. Une froide et parfaite clarté est un poison qu'il est impossible de combattre. Le réel, à l'état pur, arrête instantanément le cœur… Une goutte suffit, de cette lymphe glaciale, pour détendre dans une âme, les ressorts et la palpitation du désir, exterminer toutes espérances, miner tous les dieux qui étaient dans notre sang. Les Vertus et les plus nobles couleurs en sont pâlies, et se dévorent peu à peu. Le passé, en un peu de cendres ; l'avenir, en petit glaçon, se réduisent. L'âme s'apparaît à elle-même, comme une forme vide et mesurable. — Voilà donc les choses telles qu'elles sont qui se rejoignent, qui se limitent, et s'enchaînent de la sorte la plus rigoureuse et la plus mortelle… O Socrate, l'univers ne peut souffrir, un seul instant, de n'être que ce qu'il est. Il est étrange de penser que ce qui est le Tout ne puisse point se suffire !… Son effroi d'être ce qui est, l'a donc fait se créer et se peindre mille masques ; il n'y a point d'autre raison de l'existence des mortels. Pour quoi sont les mortels ? — Leur affaire est de *connaître*. Connaître ? Et qu'est-ce que connaître ? — *C'est assurément n'être point ce que l'on est*. — Voici donc les humains délirant et pensant, introduisant dans la nature le principe des erreurs illimitées, et cette myriade de merveilles !…

Les méprises, les apparences, les jeux de la dioptrique de l'esprit, approfondissent et animent la misérable masse du monde… L'idée fait entrer dans ce qui est, le levain de ce qui n'est pas… Mais enfin la vérité quelquefois se déclare, et détonne dans l'harmonieux système des fantasmagories et des erreurs… Tout menace aussitôt de périr, et Socrate en

personne me vient demander un remède, pour ce cas désespéré de clairvoyance et d'ennui !…

SOCRATE

Eh bien, Eryximaque, puisqu'il n'est point de remède, peux-tu me dire, tout au moins, quel état est le plus contraire à cet horrible état de pur dégoût, de lucidité meurtrière, et d'inexorable netteté ?

ÉRYXIMAQUE

Je vois d'abord tous les délires non mélancoliques.

SOCRATE

Et ensuite ?

ÉRYXIMAQUE

L'ivresse, et la catégorie des illusions dues aux vapeurs capiteuses.

SOCRATE

Oui. Mais n'y a-t-il point des ivresses qui n'aient point leur source dans le vin ?

ÉRYXIMAQUE

Certes. L'amour, la haine, l'avidité, enivrent !… Le sentiment de la puissance…

SOCRATE

Tout ceci donne goût et couleur à la vie. Mais la chance de haïr, ou d'aimer, ou d'acquérir de très grands biens, est liée à tous les hasards du réel… Tu ne vois donc pas, Éryximaque, que parmi toutes les ivresses, la plus noble, et la plus ennemie du grand ennui, est l'ivresse due à des actes ? Nos actes, et singulièrement ceux de nos actes qui mettent notre corps en branle, peuvent nous faire entrer dans un état étrange et admirable… C'est l'état le plus éloigné de ce triste état où nous avons laissé l'observateur immobile et lucide que nous imaginâmes tout à l'heure.

PHÈDRE

Mais si, par quelque miracle, celui-ci se prenait de passion subite pour la danse ?… S'il voulait cesser d'être clair pour devenir léger ; et si donc, s'essayant à différer infiniment de lui-même, il tentait de changer sa liberté de jugement en liberté de mouvement ?

SOCRATE

Alors il nous apprendrait d'un seul coup ce que nous cherchons à élucider maintenant… Mais j'ai quelque chose encore qu'il faut que je demande à Éryximaque.

ÉRYXIMAQUE

Ce que tu voudras, cher Socrate.

SOCRATE

Dis-moi donc, sage médecin, qui as approfondi dans tes périples et dans tes études, la science de toutes choses vivantes ; grand connaisseur que tu es des formes et des caprices naturels, toi qui t'es distingué dans le classement des bêtes et des plantes remarquables (les nocives et les bénignes ; les anodines, les efficaces ; les surprenantes, les affreuses, les ridicules ; les douteuses ; celles enfin qui n'existent pas), — dis-moi donc, n'as-tu point ouï parler de ces étranges animaux qui vivent et prospèrent dans la flamme elle-même ?

ÉRYXIMAQUE

Certes !… Leur figure et leurs mœurs, cher Socrate, ont été bien étudiées ; encore que leur existence même ait récemment fait l'objet de quelques contestations. Je les ai décrits bien souvent à mes disciples ; toutefois je n'ai jamais eu l'occasion d'en observer de mes yeux.

SOCRATE

Eh bien, ne te semble-t-il pas, Éryximaque, et à toi, mon cher Phèdre, que cette créature qui vibre là-bas, et qui s'agite adorablement dans nos regards, cette ardente Athikté qui se divise et se rassemble, qui s'élève et qui s'abaisse, qui s'ouvre et se referme si promptement, et qui paraît appartenir à d'autres constellations que les nôtres, — a l'air de vivre, tout à fait à l'aise, dans un élément comparable au feu, — dans une essence très subtile de musique et de mouvement, où elle respire une énergie

inépuisable, cependant qu'elle participe de tout son être, à la pure et immédiate violence de l'extrême félicité ? — Que si nous comparons notre condition pesante et sérieuse, à cet état d'étincelante salamandre, ne vous semble-t-il pas que nos actes ordinaires, engendrés successivement par nos besoins, et que nos gestes et nos mouvements accidentels soient comme des matériaux grossiers, comme une impure matière de durée, — tandis que cette exaltation et cette vibration de la vie, tandis que cette suprématie de la tension, et ce ravissement dans le plus agile que l'on puisse obtenir de soi-même, ont les vertus et les puissances de la flamme ; et que les hontes, les ennuis, les niaiseries, et les aliments monotones de l'existence s'y consument, faisant briller à nos yeux ce qu'il y a de divin dans une mortelle ?

PHÈDRE

Admirable Socrate, regarde vite à quel point tu dis vrai !… Regarde la palpitante ! On croirait que la danse lui sort du corps comme une flamme !

SOCRATE

O Flamme !…

— Cette fille est peut-être une sotte ?…

O Flamme !…

— Et qui sait quelles superstitions et quelles sornettes forment son âme ordinaire ?

O Flamme, toutefois !… Chose vive et divine !…

Mais qu'est-ce qu'une flamme, ô mes amis, si ce n'est *le moment même ?* — Ce qu'il y a de fol, et de joyeux, et de formidable dans l'instant même !… Flamme est l'acte de ce moment qui est entre la terre et le ciel. O mes amis, tout ce qui passe de l'état lourd à l'état subtil, passe par le moment de feu et de lumière…

Et flamme, n'est-ce point aussi la forme insaisissable et fière de la plus noble destruction ? — Ce qui n'arrivera jamais plus, arrive magnifiquement devant nos yeux ! — Ce qui n'arrivera jamais plus, doit arriver le plus magnifiquement qu'il se puisse ! — Comme la voix chante éperdument, comme la flamme follement chante entre la matière et l'éther, — et de la matière à l'éther, furieusement gronde et se précipite, — la grande Danse, ô mes amis, n'est-elle point cette délivrance de notre corps tout entier possédé de l'esprit du mensonge, et de la musique qui est mensonge, et ivre de la

négation de la nulle réalité ? — Voyez-moi ce corps, qui bondit comme la flamme remplace la flamme, voyez comme il foule et piétine ce qui est vrai ! Comme il détruit furieusement, joyeusement, le lieu même où il se trouve, et comme il s'enivre de l'excès de ses changements !

Mais comme il lutte contre l'esprit ! Ne voyez-vous pas qu'il veut lutter de vitesse et de variété avec son âme ? — Il est étrangement jaloux de cette liberté et de cette ubiquité qu'il croit que possède l'esprit !…

Sans doute, l'objet unique et perpétuel de l'âme est bien ce qui n'existe pas : ce qui fut, et qui n'est plus ; — ce qui sera et qui n'est pas encore ; — ce qui est possible, ce qui est impossible, — voilà bien l'affaire de l'âme, mais non jamais, *jamais*, ce qui est !

Et le corps qui est ce qui est, le voici qu'il ne peut plus se contenir dans l'étendue ! — Où se mettre ? — Où devenir ? — Cet *Un* veut jouer à *Tout*. Il veut jouer à l'universalité de l'âme ! Il veut remédier à son identité par le nombre de ses aêtes ! Étant chose, il éclate en événements ! — Il s'emporte ! — Et comme la pensée excitée touche à toute substance, vibre entre les temps et les instants, franchit toutes différences ; et comme dans notre esprit se forment symétriquement les hypothèses, et comme les possibles s'ordonnent et sont énumérés, — ce corps s'exerce dans toutes ses parties, et se combine à lui-même, et se donne forme après forme, et il sort incessamment de soi ! Le voici enfin dans cet état comparable à la flamme, au milieu des échanges les plus actifs… On ne peut plus parler de « mouvement »… On ne distingue plus ses actes d'avec ses membres…

Cette femme qui était là est dévorée de figures innombrables… Ce corps, dans ses éclats de vigueur, me propose une extrême pensée : de même que nous demandons à notre âme bien des choses pour lesquelles elle n'est pas faite, et que nous en exigeons qu'elle nous éclaire, qu'elle prophétise, qu'elle devine l'avenir, l'adjurant même de découvrir le Dieu, — ainsi le corps qui est là, veut atteindre à une possession entière de soi-même, et à un point de gloire surnaturel !… Mais il en est de lui comme de l'âme, pour laquelle le Dieu, et la sagesse, et la profondeur qui lui sont demandés, ne sont et ne peuvent être que des moments, des éclairs, des fragments d'un temps étranger, des bonds désespérés hors de sa forme…

PHÈDRE

Regarde, mais regarde !… Elle danse là-bas et donne aux yeux ce qu'ici tu essayes de nous dire… Elle fait voir l'instant… O quels joyaux elle

traverse !… Elle jette ses gestes comme des scintillations !… Elle dérobe à la nature des attitudes impossibles, sous l'œil même du Temps !… Il se laisse tromper… Elle traverse impunément l'absurde… Elle est divine dans l'instable, elle en fait don à nos regards !…

ÉRYXIMAQUE

L'instant engendre la forme, et la forme fait voir l'instant.

PHÈDRE

Elle fuit son ombre dans les airs !

SOCRATE

Nous ne la voyons jamais que devant tomber…

ÉRYXIMAQUE

Elle a fait tout son corps aussi délié, aussi bien lié qu'une main agile… Ma main seule peut imiter cette possession et cette facilité de tout son corps…

SOCRATE

O mes amis, ne vous sentez-vous pas enivrés par saccades, et comme par des coups répétés de plus en plus fort, peu à peu rendus semblables à tous ces convives qui trépignent, et qui ne peuvent plus tenir silencieux et cachés leurs démons ? Moi-même, je me sens envahi de forces extraordinaires… Ou je sens qu'elles sortent de moi qui ne savais pas que je contenais ces vertus. Dans un monde sonore, résonnant et rebondissant, cette fête intense du corps devant nos âmes offre lumière et joie… Tout est plus solennel, tout est plus léger, tout est plus vif, plus fort ; tout est possible d'une autre manière ; tout peut recommencer indéfiniment… Rien ne résiste à l'alternance des fortes et des faibles… Battez, battez !… La matière frappée et battue, et heurtée, en cadence ; la terre bien frappée ; les peaux et les cordes bien tendues, bien frappées ; les paumes des mains, les talons, bien frappant et battant le temps, forgeant joie et folie ; et toutes choses en délire bien rythmé, régnent.

Mais la joie croissante et rebondissante tend à déborder toute mesure, ébranle à coups de bélier les murs qui sont entre les êtres. Hommes et femmes en cadence mènent le chant jusqu'au tumulte. Tout le monde frappe

et chante à la fois, et quelque chose grandit et s'élève… J'entends le fracas de toutes les armes étincelantes de la vie !… Les cymbales écrasent à nos oreilles toute voix des secrètes pensées. Elles sont bruyantes comme des baisers de lèvres d'airain…

ÉRYXIMAQUE

L'Athikté cependant présente une dernière figure. Tout son corps sur ce gros doigt puissant se déplace.

PHÈDRE

Son orteil qui la supporte tout entière frotte sur le sol comme le pouce sur le tambour. Quelle attention est dans ce doigt ; quelle volonté la roidit, et la maintient sur cette pointe !… Mais voici qu'elle tourne sur elle-même…

SOCRATE

Elle tourne sur elle-même, — voici que les choses éternellement liées commencent de se séparer. Elle tourne, elle tourne…

ÉRYXIMAQUE

C'est véritablement pénétrer dans un autre monde…

SOCRATE

C'est la suprême tentative… Elle tourne, et tout ce qui est visible, se détache de son âme ; toute la vase de son âme se sépare enfin du plus pur ; les hommes et les choses vont former autour d'elle une lie informe et circulaire…

Voyez-vous… Elle tourne… Un corps, par sa simple force, et par son acte, est assez puissant pour altérer plus profondément la nature des choses que jamais l'esprit dans ses spéculations et dans ses songes n'y parvint !

PHÈDRE

On croirait que ceci peut durer éternellement.

SOCRATE

Elle pourrait mourir, ainsi…

ÉRYXIMAQUE

Dormir, peut-être, s’endormir d’un sommeil magique…

SOCRATE

Elle reposerait immobile au centre même de son mouvement. Isolée, isolée, pareille à l’axe du monde…

PHÈDRE

Elle tourne, elle tourne… Elle tombe !

SOCRATE

Elle est tombée !

PHÈDRE

Elle est morte…

SOCRATE

Elle a épuisé ses secondes forces, et le trésor le plus caché dans sa structure !

PHÈDRE

Dieux ! Elle peut mourir… Éryximaque, va !…

ÉRYXIMAQUE

Je n’ai point coutume de me hâter dans ces circonstances ! Si les choses doivent s’arranger, il sied que le médecin ne les trouble point, et qu’il arrive un très petit moment avant la guérison, du même pas que les Dieux.

SOCRATE

Il faut cependant aller voir.

PHÈDRE

Comme elle est blanche !

ÉRYXIMAQUE

Laissons agir le repos qui va la guérir de son mouvement.

PHÈDRE

Tu crois qu’elle n’est pas morte ?

ÉRYXIMAQUE

Regarde ce très petit sein qui ne demande qu’à vivre. Vois comme faiblement il palpite, suspendu au temps…
Phèdre Je ne le vois que trop.

ÉRYXIMAQUE

L’oiseau bat un peu de l’aile, avant qu’il reprenne son vol.
Socrate Elle semble assez heureuse.

PHÈDRE

Qu’a-t-elle dit ?

SOCRATE

Elle a dit quelque chose pour soi seule.

ÉRYXIMAQUE

Elle a dit : *Que je suis bien !*

PHÈDRE

Ce petit tas de membres et d’écharpes s’agite…

ÉRYXIMAQUE

Allons, petite enfant, rouvrons les yeux. Comment te sens-tu maintenant ?

ATHIKTÉ

Je ne sens rien. Je ne suis pas morte. Et pourtant, je ne suis pas vivante !

SOCRATE

D’où reviens-tu ?

ATHIKTÉ

Asile, asile, ô mon asile, ô Tourbillon ! — J’étais en toi, ô mouvement, en dehors de toutes les choses…

OceanofPDF.com

DIALOGUE DE L’ARBRE

LUCRÈCE

Que fais-tu là, Tityre, amant de l’ombre à l’aise sous ce hêtre, à perdre tes regards dans l’or de l’air tissu de feuillles ?

TITYRE

Je vis. J’attends. Ma flûte est prête entre mes doigts, et je me rends pareil à cette heure admirable. Je veux être instrument de la faveur générale des choses. J’abandonne à la terre tout le poids de mon corps : mes yeux vivent là-haut, dans la masse palpitante de la lumière. Vois, comme l’ARBRE semble au-dessus de nous jouir de la divine ardeur dont il m’abrite : son être en plein désir, qui est certainement d’essence féminine, me demande de lui chanter son nom et de donner figure musicale à la brise qui le pénètre et le tourmente doucement. J’attends mon âme. Attendre est d’un grand prix, Lucrèce. Je sentirai venir l’acte pur de mes lèvres et tout ce que j’ignore encore de moi-même épris du Hêtre va frémir. O Lucrèce, est-ce point un miracle, qu’un pâtre, un homme oubliant un troupeau, puisse verser aux cieux la forme fugitive et comme l’idée nue de l’Arbre et de l’instant ?

LUCRÈCE

Il n’est, Tityre, il n’est miracle ni prodige que l’esprit, s’il le veut, ne puisse pas réduire à sa propre énigme naïve… Moi, je pense ton arbre, et le possède à ma façon.

TITYRE

Mais toi, tu fais profession de comprendre les choses : tu rêves sur ce hêtre d’en savoir beaucoup plus qu’il n’en pourrait savoir lui-même, s’il eût une pensée qui l’induisît à croire se saisir… Moi, je ne veux savoir que mes moments heureux. Mon âme aujourd’hui se fait arbre. Hier, je la sentis source. Demain ?… M’élèverai-je avec la fumée d’un autel, ou tiendrai-je au-dessus des plaines, l’altitude, dans le sentiment de puissance du vautour sur ses lentes ailes, le sais-je ?

LUCRÈCE

Tu n’es donc que métamorphoses, Tityre…

TITYRE

C’est à toi de le dire. Je te laisse la profondeur. Mais, puisque cette masse d’ombre t’attire comme une île de fraîcheur au milieu du feu de ce jour, arrête et cueille l’instant. Partageons-nous ce bien, et faisons entre nous l’échange de ta connaissance de cet Arbre, avec l’amour et la louange qu’il m’inspire… Je t’aime, l’Arbre vaste, et suis fou de tes membres. Il n’est fleur, il n’est femme, grand Etre aux bras multipliés, qui plus que toi m’émeuve et de mon cœur dégage une fureur plus tendre… Tu le sais bien, mon Arbre, que dès l’aube je te viens embrasser : je baise de mes lèvres Pécorce amère et lisse, et je me sens l’enfant de notre même terre. A la plus basse de tes branches, je pends ma ceinture et mon sac. De tes ombres touffues, un gros oiseau soudain s’envole avec fracas et fuit d’entre tes feuilles, épouvanté m’épouvantant. Mais l’écureuil sans peur descend et se hâte vers moi : il vient me reconnaître. Tendrement naît l’aurore, et toute chose se déclare. Chacune dit son nom, car le feu du jour neuf la réveille à son tour. Le vent naissant bruit dans ta haute ramure. Il y place une source, et j’écoute l’air vif. Mais c’est Toi que j’entends. O langage confus, langage qui t’agites, je veux fondre toutes tes voix ! Cent mille feuilles mues font ce que le rêveur murmure aux puissances du songe. Je te réponds, mon Arbre, je te parle et te dis mes secrètes pensées. Tout de ma vérité, tout de mes vœux rustiques : tu connais tout de moi et les tourments naïfs de la plus simple vie, la plus proche de toi. Je regarde alentour si nous sommes bien seuls, et je te confie ce que je suis. Tantôt, je me confesse haïssant Galatée ; tantôt, un souvenir me faisant délirer, je te tiens pour son être, et deviens un transport qui veut follement feindre, et joindre et prendre et mordre autre chose qu’un songe : une chose qui vit… Mais, d’autres fois, je te fais dieu. Idole que tu es, ô Hêtre, je te prie. Pourquoi non ? Il y a tant de dieux dans nos campagnes. Il en est de si vils. Mais toi, quand s’apaise le vent, et que la majesté du Soleil calme, écrase, illumine tout ce qui est dans l’étendue, toi, tu portes sur tes membres divergents, sur tes feuilles innombrables, le poids ardent du mystère de midi ; et le temps tout dormant en toi ne dure que par l’irritante rumeur du peuple des insectes… Alors, tu me parais une sorte de temple, et il ne m’est de peine ni de joie que je ne dédie à ta sublime simplicité.

LUCRÈCE

O virtuosité ! Tu frémis à merveille. Je t’écoute et t’admire…

TITYRE

Non. Tu ne le saurais. Tu souris de mon Arbre et tu songes au tien. Ma flûte n’est pour toi qu’un jouet de la brise, quand la brise s’emprunte aux lèvres d’un mortel : elle ride l’instant, elle amuse l’ouïe. Mais pour l’âme puissante et profonde, qu’est-elle ? Elle est à peine plus qu’un parfum soupçonné. Ma voix ne suit qu’une ombre de pensée. Mais pour toi, grand Lucrèce, et ta secrète soif, qu’est-ce que la parole, une fois qu’elle chante ? Elle y perd le pouvoir de poursuivre le vrai… Oui, je sais ce que vaut ce que m’enseigne l’Arbre. Il me dit ce qu’il veut que je veuille sentir. Je change ce que j’aime en délices secondes, et j’abandonne à l’air ce qui me vient des Cieux. Rien de plus, rien de moins… Va, je n’espère pas que mon plaisir épuise autre chose que moi, simple comme je suis. Mais toi, le front chargé des ombres que tu formes, dans l’espoir d’un éclair qui frapperait les dieux, tu te fais tout esprit, et clos à la lumière, tes yeux cherchent en toi l’être de ce qui est. Ce qui paraît au jour n’est rien pour ta raison, et ce qu’au vent léger notre arbre balbutie, le doux frémissement de la cime effleurée, l’ample hésitation de toute la ramure, et tout son peuple ailé pépiant sans souci, que t’importe ? Tu veux la nature des choses…

LUCRÈCE

Ce grand Arbre pour toi n’est que ta fantaisie. Tu crois l’aimer, Tityre, et ne fais que d’y voir ton caprice charmant que tu revêts de feuilles. Tu n’aimes que ton hymne et tu me plais ainsi. Au Hêtre solennel, tu prends de quoi chanter, les remous de sa forme et ses oiseaux sonores, son ombre qui t’accueille au cœur brûlant du jour, et tout favorisé des Muses, tu célèbres sur ton frêle roseau, les charmes du géant.

TITYRE

Eh bien, chante toi-même et dicte à la nature, à la terre, aux taureaux, aux roches, à la mer ; donne des lois à l’onde et des formes aux fleurs ! Pense pour l’univers, monstre privé de tête, qui se cherche dans l’homme un songe de raison ; mais ne dédaigne pas le simple qui t’écoute. Ouvre-lui les

trésors des ténèbres du vrai. Que sais-tu de ce hêtre, un peu plus que nous autres ?

LUCRÈCE

Regarde bien d'abord ces forces brutes, le bois puissant de ces membres tendus : la vie a fait cette matière pleine, de quoi porter le poids d'un aquilon et tenir ferme au passage des trombes ; l'eau de la terre épaisse et maternelle, pendant des ans profondément puisée, produit au jour cette substance dure…

TITYRE

Dure comme la pierre, et qu'on sculpte comme elle.

LUCRÈCE

Qui s'achève en rameaux qui s'achèvent en feuilles, et les faines enfin, fuyant de toutes parts, disperseront la vie…

TITYRE

Je vois ce que tu dis.

LUCRÈCE

Vois donc dans ce grand être une sorte de fleuve.

TITYRE

Un fleuve ?

LUCRÈCE

Un fleuve tout vivant de qui les sources plongent dans la masse obscure de la terre les chemins de leur soif mystérieuse. C'est une hydre, ô Tityre, aux prises avec la roche, et qui croît et se divise pour l'étreindre ; qui de plus en plus fine, mue par l'humide, s'échevèle pour boire la moindre présence de l'eau imprégnant la nuit massive où se dissolvent toutes choses qui vécurent. Il n'est bête hideuse de la mer plus avide et plus multiple que cette touffe de racines, aveuglément certaines de progrès vers la profondeur et les humeurs de la terre. Mais cet avancement procède, irrésistible, avec une lenteur qui le fait implacable comme le temps. Dans l'empire des

morts, des taupes et des vers, l’œuvre de l’arbre insère les puissances d’une étrange volonté souterraine.

TITYRE

Quelles merveilles tu me contes, ô Lucrèce !… Mais te dirai-je à quoi je songe, en t’écoutant ? Ton arbre insidieux, qui dans l’ombre insinue sa vivace substance en mille filaments, et qui puise le suc de la terre dormante, me rappelle…

LUCRÈCE

Dis-le.

TITYRE

Me rappelle l’amour.

LUCRÈCE

Pourquoi non ? Dans ton entendement, vers ton âme de pâtre, ce que je dis pénètre et trouve son écho. Ma parole, Tityre, a donc touché ce point, ce nœud profond de l’être, où l’unité réside et d’où rayonne en nous, éclairant l’univers d’une même pensée, tout le trésor secret de ses similitudes…

TITYRE

Je ne sais… Ton propos m’est obscur, ô Lucrèce.

LUCRÈCE

Je m’entends. Il suffît. Parle donc à ton aise, et d’amour, si tu veux. Mais chante-moi plutôt cette métamorphose… Comment, dans ton esprit, une plante croissante te fit songer d’amour, ce besoin de plaisir ?

TITYRE

Plaisir ? L’amour n’est point de si simple substance.

LUCRÈCE

Que veux-tu qu’il soit mieux qu’universel instinct ? Il n’est qu’un aiguillon forgé par le destin.

TITYRE

Aiguillon !… Et tu dis que mon âme est d’un pâtre !… Aiguillon !… Tu n’en fais que le dard d’un bouvier ! L’amour que tu conçois n’est que l’amour des boucs et des bêtes des bois. Ces brutes, par accès, ivres de leur semence, cherchent hideusement, dans leur chaude saison, à délivrer leur chair de ce vivant poison. Ils aiment sans amour au hasard des rencontres. Je le sais bien, berger qui s’en mêle parfois, et compose à son gré le mâle et la femelle, quand il voudrait avoir des chevreaux de son choix.

LUCRÈCE

Et voici le destin traversé par Tityre… Tu mets les mains dans l’ombre où tâtonne le sort… Tu triches…

TITYRE

N’est-ce point l’affaire des humains, dont tout l’esprit qu’ils ont tourmente la nature, embarrasse leur vie et veut tromper la mort ?

LUCRÈCE

Ne va pas t’égarer sous mes treilles abstraites. Laisse-moi l’aphorisme et les raisonnements. J’attends l’arbre et l’amour que tu te plais à joindre. Chante-moi, si tu veux, des choses de ton cru. Tandis qu’à tes chansons, mon oreille se fie, je crains d’être sans goût pour ta philosophie.

TITYRE

Ecoute donc. Voici ce qui me vient :

AMOUR n’est rien qu’il ne croisse à l’extrême :
Croître est sa loi ; il meurt d’être le même,
Et meurt en qui ne meure point d’amour.
Vivant de soif toujours inassouvie,
Arbre dans l’âme aux racines de chair
Qui vit de vivre au plus vif de la vie
Il vit de tout, du doux et de l’amer
Et du cruel, encor mieux que du tendre.
Grand Arbre Amour, qui ne cesses d’étendre
Dans ma faiblesse une étrange vigueur,
Mille moments que se garde le cœur
Te sont feuillage et flèches de lumière !

Mais cependant qu’au soleil du bonheur
Dans l’or du jour s’épanouit ta joie,
Ta même soif, qui gagne en profondeur,
Puise dans l’ombre, à la source des pleurs…

LUCRÈCE

Ce ne sont point des vers. Ceci tient de l’énigme.

TITYRE

J’improvisai. Ce n’est qu’un premier temps d’un poème futur. Ce que tu dis naguère au sujet de cet Arbre m’a fait songer Amour. L’Arbre et l’Amour, tous deux, peuvent dans nos esprits se joindre en une idée. L’un et l’autre sont chose qui, d’un germe imperceptible née, grandit et se fortifie, et se déploie et se ramifie ; mais autant elle s’élève vers le ciel (ou vers le bonheur) autant doit-elle descendre dans l’obscure substance de ce que nous sommes sans le savoir.

LUCRÈCE

Notre terre ?…

TITYRE

Oui… Et c’est là, au sein même des ténèbres dans lesquelles se fondent et se confondent ce qui eêt de notre espèce, et ce qui est de notre matière vivante, et ce qui est de nos souvenirs, et de nos forces et faiblesses cachées, et enfin ce qui est le sentiment informe de n’avoir pas toujours été et de devoir cesser d’être, que se trouve ce que j’ai nommé la *source des larmes :* L’INEFFABLE. Car, nos larmes, à mon avis, sont l’expression de notre impuissance à *exprimer*, c’est-à-dire à nous défaire par la parole de l’oppression de ce que nous sommes…

LUCRÈCE

Tu vas loin pour un pâtre. Tu pleures donc toujours ?

TITYRE

Je puis toujours pleurer. Et, pâtre que je sois, j’ai observé qu’il n’est point de pensée qui, poursuivie jusqu’au plus près de l’âme, ne nous conduise sur les bords privés de mots, ces bords muets, où subsistent seules

la pitié, la tendresse et la sorte d'amertume, que nous inspire ce mélange d'éternel, de fortuit, et d'éphémère, notre sort.

LUCRÈCE

Et c'est donc à quoi tu médites, quand tu passes les nuits de l'été, à veiller ton troupeau qui dort, tandis que tout un bétail d'astres, harcelé çà et là, sur l'horizon, par le silencieux éclair, ou traversé par le vol imprévu de météores, semble paître le temps, et, comme pas à pas un troupeau broute son chemin, brouter l'avenir sans répit ?

TITYRE

Que faire ? A cette heure nocturne, l'Arbre semble penser. Il est un être d'ombre. Les oiseaux endormis le laissent seul vivant. Il frissonne en soi-même : on dirait qu'il se parle. La peur habite en lui, comme elle fait en nous, quand nous sommes tout seuls, la nuit, avec nous-mêmes, et tout à la merci de notre vérité.

LUCRÈCE

Il est vrai : nous n'avons à craindre que nous-mêmes. Les dieux et les destins ne peuvent rien sur nous que par la trahison de nos fibres sensibles. Sur l'âme inférieure ils régnent lâchement ; leur puissance n'est point l'acte de la Sagesse ; mais la divinité trouve en de faibles corps, pour suprême argument, la torture du sage.

TITYRE

Mais le feu n'est-il point la fin même de l'Arbre ? Quand son être devient tout atroce douleur, il se tord ; mais se fait lumière et cendre pure, plutôt que de pourrir, miné par l'eau croupie, rongé par la vermine…

LUCRÈCE

Tityre, entre les maux, choisis, si tu le peux ! Mieux vaut n'y point penser ; quoi de plus inutile ? Car ils sont, quand ils sont, assez clairs par eux-mêmes… Mais si j'étais pour toi le compagnon des nuits, invisibles tous deux dans l'ombre au pied de l'Arbre, réduits à nos deux voix, réduits à un seul être qu'écrase mêmement le fardeau de tant d'astres, je te dirais, te chanterais ce que me chante, et dit, et m'impose dans l'âme ma contemplation intérieure de l'idée de la Plante.

TITYRE

Je t’écouterais religieusement dans la nuit ; je perdrais le sentiment de mon ignorance ; je ne comprendrais pas tout ce que tu dirais, mais je l’aimerais tellement, avec un si grand désir que *cela* soit la vérité, avec un si grand ravissement de l’esprit, que je ne puis concevoir bonheur plus sûr, moments plus incorruptibles…

LUCRÈCE

L’être qui s’émerveille est beau comme une fleur.

TITYRE

Excuse-moi : je n’ai pu me tenir de t’interrompre tandis que tu parlais de cette Idée de la Plante…

LUCRÈCE

Ne vois-tu pas que chaque plante est *œuvre*, et ne sais-tu pas qu’il n’y a point d’œuvre sans idée ?

TITYRE

Mais je ne vois d’auteur…

LUCRÈCE

L’auteur n’est qu’un détail à peu près inutile.

TITYRE

Tu me confonds… Tu prends Tityre pour jouet !… Mais je suis animal raisonnable, et je sais comme toi que tout requiert ta cause. Tout ce qui est, fut fait ; tout suppose quelqu’un, homme ou divinité, une cause, un désir, une puissance d’acte…

LUCRÈCE

Es-tu bien sûr que rien ne puisse être par soi, sans cause, sans raison, sans fin qui le précède ?

TITYRE

Bien sûr.

LUCRÈCE

Rêves-tu quelquefois ?

TITYRE

Avant toutes les aubes.

LUCRÈCE

Comme sur le granit de l’illustre statue agit le jour naissant qui le fait résonner, ainsi Memnon-Tityre à l’aurore improvise en lui seul, pour soi seul, des contes merveilleux… Mais tes rêves, Tityre, sont-ils de quelque prix ? Valent-ils au réveil d’avoir été rêvés ?

TITYRE

Il en est de si beaux… Il en est de si vrais !… Is vibrante d’amour, mais l’esprit se refuse, et froidement contemple la palpitation mourante de son corps… Du reptile tranché, les deux tronçons se tordent…

LUCRÈCE

Ainsi, tu n’étais donc qu’un spectateur contraint à subir le spectacle. Mais qui, dis-moi, qui donc soit l’auteur de ce drame ?

TITYRE

L’auteur… Je n’en sais point. Je ne trouve personne.

LUCRÈCE

Toi ?

TITYRE

Assurément pas moi, car ces jeux du sommeil ne peuvent se former que je ne sois exclu de leurs arrangements : sans quoi, point de terreurs, de surprise ou de charmes.

LUCRÈCE

Il n’y a donc point d’auteur. Tu le vois bien, Tityre ; une œuvre sans auteur n’est donc point impossible. Nul poète pour toi n’ordonna ces phantasmes, et toi-même jamais n’aurais tiré de toi ni ces délices, ni ces

abîmes de tes songes… Point d'auteur… Il est donc des choses qui se forment d'elles-mêmes, sans cause, et se font leur destin… C'est pourquoi je rejette aux besoins enfantins de l'esprit des mortels la logique ingénue qui veut trouver en tout un artiste et son but, bien distincts de l'ouvrage. L'Homme, naïf devant toute chose qu'il voit, sur terre ou dans les cieux, astres, bêtes, saisons, apparences de règles, semblants de prévoyance heureuse ou d'harmonie, interroge : *Qui fit ceci ? Qui l'a voulu ?* Croyant qu'il doit tout comparer à ces quelques objets qui sortent de nos mains : nos vases, nos outils, nos demeures, nos armes, à tous ces composés de matière et d'esprit qu'enfantent nos besoins…

TITYRE

Mais toi, penses-tu mieux saisir la nature des choses ?

LUCRÈCE

Je tente d'imiter le mode indivisible… O Tityre, je crois que dans notre substance se trouve à peu de profondeur la même puissance qui produit mêmement toute vie. Tout ce qui naît dans l'âme est la nature même…

TITYRE

Quoi, tout ce qui nous vient serait essentiel ?

LUCRÈCE

Non tout ce qui nous vient, mais bien ce venir même. Je te le dis, Tityre, entre tout ce qui vit existe un lien secret, une similitude, qui engendre aussi bien la haine que l'amour. Le semblable caresse ou dévore un semblable. Soit qu'il mange l'agneau, soit qu'il couvre la louve, le loup ne peut que faire ou refaire du loup.

TITYRE

Mais toi, pourrais-tu faire ou refaire de l'Arbre ?

LUCRÈCE

Je t'ai dit que je sens naître et croître en moi-même une vertu de Plante, et je sais me confondre à la soifd'exister du germe qui s'efforce et qui procède vers un nombre infini d'autres germes à travers toute une vie de plante…

TITYRE

Permets que je t’arrête… Une question me vient.

LUCRÈCE

Ce que j’allais te dire (peut-être te chanter) eût, je pense, tari la source de paroles qui surgit tout à coup du fond de ton esprit. Mais parle !… Si je te demandais d’attendre, tu t’écouterais intérieurement toi-même, avec complaisance, au lieu de m’écouter.

TITYRE

Oui, ne penses-tu pas, ô Sage que tu es, que notre connaissance de quelque chose que ce soit est imparfaite si elle se réduit à la notion exacte de cette chose, si elle se borne à la vérité, et étant parvenue à changer la vue naïve en idée nette et en pur résultat d’examens, d’expériences, et de toutes les observances de forme qui éliminent l’erreur ou l’illusion, elle s’en tient à cette perfection ?

LUCRÈCE

Que te faut-il de plus que ce qui est ? Et le vrai n’est-il pas la frontière naturelle de l’intelligence ?

TITYRE

Je crois bien, quant à moi, que la réalité, toujours infiniment plus riche que le vrai, comprend sur tout sujet et en toute matière, la quantité de méprises, de mythes, de contes et de croyances puérils que produit nécessairement l’esprit des hommes.

LUCRÈCE

Et tu ne veux donc point que cette mauvaise herbe soit brûlée par les sages, exhalant une odeur agréable à Minerve ?

TITYRE

Que si tu la repiques et la cultives bien à part, elle cesse d’être mauvaise ; on peut lui trouver quelque usage. Mais voici mon propos de simple et d’ignorant. Une fois que l’on tient solidement le vrai, et que l’on ne craint plus de se perdre en de vaines lubies, la sagesse devrait revenir sur ses pas,

reprendre et recueillir comme choses humaines tout ce qui fut créé, forgé, pensé, songé et cru, tous ces prodigieux produits de l'esprit nôtre, ces histoires magiques et monstrueuses qui naissent si spontanément de nous…

LUCRÈCE

Il est certain, (et il est étrange, en effet), que le vrai ne puisse nous être connu par l'emploi de beaucoup d'artifices. Rien de moins naturel !

TITYRE

J'ai remarqué qu'il n'y a pas de chose au monde qui n'ait été ornée de rêves, tenue pour signe, expliquée par quelque miracle, et ceci d'autant plus que le souci de connaître les origines et les premières circonstances est plus naïvement puissant. Et c'est pourquoi sans doute, cette sentence fut prononcée par un philosophe dont je ne sais plus le nom : AU COMMENCEMENT ÉTAIT LA FABLE.

LUCRÈCE

N'est-ce pas moi-même qui l'ai dit ? Mais j'ai dit tant de choses que celle-ci est aussi bien de moi qu'elle ne l'est pas…

TITYRE

Tu es si riche !… Mais je reviens à mon propos, et par lui à notre ARBRE… Connais-tu la *Merveilleuse Histoire de l'Arbre infini* ?

LUCRÈCE

Non.

TITYRE

Et du cèdre chargé d'amour, tu ne sais rien ? Dans l'île Xiphos ?…

LUCRÈCE

J'ignore tout du cèdre et ne sais rien de l'île.

TITYRE

Et la plus étonnante ?

LUCRÈCE

J’ignore aussi la plus étonnante.

TITYRE

La plus étonnante histoire d’Arbres est bien celle de ces pommiers géants dont le fuit de l’un d’eux offrait à qui mordît sa pulpe fabuleuse une éternelle vie, cependant que le fruit de l’autre produisait à peine savouré, une étrange clarté dans l’esprit du mangeur : il sentait l’envahir une honte attachée aux choses de l’amour. Une rougeur subite enveloppait tout l’être et il ressentait sa nudité comme un crime et une brûlure…

LUCRÈCE

Que de bizarres combinaisons sont à l’aise dans ta mémoire, Tityre !

TITYRE

J’aime ce qui m’étonne et ne retiens que ce qui ne pourrait, dans un esprit de sage, exciter que l’oubli.

LUCRÈCE

Et cet arbre infini ?

TITYRE

Il fut, aux temps premiers, quand la terre était vierge, et l’homme encore à naître, et tous les animaux. La Plante était maîtresse et revêtait toute la figure du sol. Elle eût pu demeurer la seule et souveraine forme de vie, offrant à l’œil des dieux la splendeur variée des couleurs de saisons. Immobile par nature de chacun de ses individus, elle se déplaçait en tant qu’espèces, gagnant de place en place l’étendue. C’est par le nombre de ses germes (qu’elle prodiguait follement aux vents) qu’elle procédait et s’élargissait à la manière d’un incendie qui dévore tout ce qu’il trouve à dévorer ; et c’est là ce que feraient encore, sans l’homme et ses travaux, les herbes et arbustes. Mais ce que nous voyons n’est rien auprès de ce que fut cette puissance de conquête par bonds de semences ailées, en cet âge héroïque de la vigueur du végétal. Or (écoute ceci, Lucrèce) il arriva que l’un de ces germes, soit à cause de l’excellence de la terre où il tomba, ou de la faveur du soleil sur lui, ou par toute autre circonstance, grandit comme nul autre, et d’herbe se fit arbre, et cet arbre, prodige ! Oui ! Il semble qu’en lui une sorte de pensée et de volonté se forma. Il était le plus grand et le

plus bel être sous le ciel, quand, pressentant peut-être que sa vie d'arbre ne tenait qu'à sa croissance et qu'il ne vivait que de grandir, il lui vint une sorte de folie de démesure et d'arborescence…

LUCRÈCE

Par quoi cet arbre était une sorte d'esprit. Le plus haut de l'esprit ne vit que de croissance.

TITYRE

Comme un athlète aux jambes écartées fait effet contre les colonnes entre lesquelles il est placé et les pousse non moins énergiquement de ses bras gonflés de vouloir, cet arbre devint le foyer de la plus puissante poussée et la forme de la force la plus tendue que la vie eût jamais produite, force énorme, mais insensible à chaque instant, qui peut soulever peu à peu un rocher gros comme une colline ou renverser un mur de citadelle. On dit qu'au bout de mille siècles, il couvrait de son ombre toute l'immense Asie…

LUCRÈCE

Quel empire mortel dut exercer cette ombre !…

TITYRE

Oui, l'Arbre souverain faisait la nuit sous soi. Nul rayon du soleil ne perçait son feuillage, dans l'épaisseur duquel tous les vents s'égaraient, et son front secouait les tempêtes adverses, comme les bœufs massifs font les vains moucherons. Les fleuves n'étaient plus, tant il puisait de sève à même ciel et terre. Dans l'azur sec dressant sa solitude intense, il était l'Arbre Dieu…

LUCRÈCE

C'est une merveilleuse aventure, Tityre.

TITYRE

Pardonne-moi. J'ai mis ce conte innocemment en travers des discours plus profonds et plus sages que tu m'allais tenir touchant notre propos.

LUCRÈCE

Je ne sais si je puis mieux dire qu'une Fable… Je voulais te parler du sentiment que j'ai, parfois, d'être moi-même Plante, une Plante, qui pense, mais ne distingue pas ses puissances diverses, sa forme de ses forces, et son port de son lieu. Forces, formes, grandeur, et volume, et durée ne sont qu'un même fleuve d'existence, un flux dont la liqueur expire en solide très dur, tandis que le vouloir obscur de la croissance s'élève, éclate, et veut redevenir vouloir sous l'espèce innombrable et légère des graines. Et je me sens vivant l'entreprise inouïe du Type de la Plante, envahissant l'espace, improvisant un rêve de ramure, plongeant en pleine fange et s'enivrant des sels de la terre, tandis que dans l'air libre, elle ouvre par degrés aux largesses du ciel des milliers verts de lèvres… Autant elle s'enfonce, autant s'élève-t-elle : elle enchaîne l'informe, elle attaque le vide ; elle lutte pour tout changer en elle-même, et c'est là son Idée !… O Tityre, il me semble participer de tout mon être à cette méditation puissante, et agissante, et rigoureusement suivie dans son dessein, que m'ordonne la Plante…

TITYRE

Tu dis que la Plante médite ?

LUCRÈCE

Je dis que si quelqu'un médite au monde, c'est la Plante.

TITYRE

Médite ?… Peut-être de ce mot le sens m'est-il obscur ?

LUCRÈCE

Ne t'en inquiète point. Le manque d'un seul mot fait mieux vivre une phrase : elle s'ouvre plus vaste et propose à l'esprit d'être un peu plus esprit pour combler la lacune.

TITYRE

Je ne suis pas si fort… Je ne sais concevoir qu'une plante médite.

LUCRÈCE

Pâtre, ce que tu vois d'un arbuste ou d'un arbre, ce n'est que le dehors et que l'instant offerts à l'œil indifférent qui ne fait qu'effleurer la surface du

monde. Mais la plante présente aux yeux spirituels non point un simple objet de vie humble et passive, mais un étrange vœu de trame universelle.

TITYRE

Je ne suis qu’un berger, Lucrèce, épargne-le !

LUCRÈCE

Méditer, n’est-ce point s’approfondir dans l’ordre ? Vois comme l’Arbre aveugle aux membres divergents s’accroît autour de soi selon la Symétrie. La vie en lui calcule, exhausse une structure, et rayonne son nombre par branches et leurs brins, et chaque brin sa feuille, aux points mêmes marqués dans le naissant futur…

TITYRE

Hélas, comment te suivre ?

LUCRÈCE

Ne crains pas, mais écoute : lorsqu’il te vient dans l’âme une ombre de chanson, un désir de créer qui te prend à la gorge, ne sens-tu pas ta voix s’enfler vers le son pur ? Ne sens-tu pas se fondre et sa vie et ton vœu, vers le son désiré dont l’onde te soulève ? Ah ! Tityre, une plante est un chant dont le rythme déploie une forme certaine, et dans l’espace expose un mystère du temps. Chaque jour, elle dresse un peu plus haut la charge de ses charpentes torses, et livre par milliers ses feuilles au soleil, chacune délirant à son poste dans l’air, selon ce qui lui vient de brise et qu’elle croit son inspiration singulière et divine…

TITYRE

Mais tu deviens toi-même un arbre de paroles…

LUCRÈCE

Oui… La méditation rayonnante m’enivre… Et je sens tous les mots dans mon âme frémir.

TITYRE

Je te laisse dans cet état admirable. Il me faut à présent rassembler mon troupeau. Prends garde à la fraîcheur du soir qui vient si vite.

OceanofPDF.com

L’IDÉE FIXE

ou

DEUX HOMMES A LA MER

An Professeur Henri Mondor
et à tous les amis que je compte
dans le corps médical.

AU LECTEUR

DE CETTE NOUVELLE ÉDITION

Ce livre est enfant de la hâte. On le donne pour ce qu’il est : une œuvre de circonstance et tout improvisée. Quoiqu’elle fût destinée à un public des plus attentifs — le *corps médical* — il fallut faire vite, et donc assumer tout ce qu’emporte de risques, d’imprudences et d’impuretés, la précipitation dans le travail. Quand le terme presse l’esprit, cette contrainte extérieure l’empêche de soutenir les siennes propres. Il néglige les beaux modèles qu’il s’est formés ; il se relâche de sa rigueur ; il se décharge par le plus court, selon ses moindres résistances, et se répond par ses hasards.

Mais c’est bien là ce qui s’observe constamment dans les entretiens familiers. Entre personnes qui se connaissent assez pour qu’elles ne puissent se méprendre sur la proportion du sérieux et du non-sérieux qui compose leur dialogue, tout se réduit à la légèreté d’une partie sans conséquence. Comme les rois qui sont peints sur les cartes à jouer, les plus graves sujets sont jetés sur le tapis, repris, mêlés à tous les riens du monde et de l’instant…

Il en est ici tout de même. On n’y propose pas du tout à la réflexion du lecteur les « idées » que nos hommes à la mer s’envoient et se renvoient, mais cet échange même : elles ne sont que les accessoires d’un jeu dont la vitesse est l’essentiel. Ces messieurs perdent vivement leur temps ; ce ne sont que les « premiers termes » de ce qu’ils pourraient peut-être dire qu’ils disent, et l’on ne se flatte pas que « l’Implexe » ni « l’Omnivalence » soient

pris pour autre chose que des amusements sans conséquence. Il est vrai que la plupart des notions dont on use en Psychologie ne sont, en vérité, pas beaucoup plus « commodes », ni plus précises que celles-ci.

Quant à la forme, l'Auteur, sollicité de près (comme on l'a dit) de mener rondement son ouvrage, a donc pris le parti d'imputer le désordre de son esprit sous pression de temps au désordre et à la divagation naturelle d'une conversation toute libre ; et il a dû se résoudre à « écrire comme on parle », — conseil qui peut-être était bon à l'époque où l'on parlait bien.

OceanofPDF.com

En roccas de cristal serpiente breve.
DON LUIS DE GONGORA.

J’étais en proie à de grands tourments ; quelques pensées très actives et très aiguës me gâtaient tout le reste de l’esprit et du monde. Rien ne pouvait me distraire de mon mal que je n’y revinsse plus éperdument. Il s’y ajoutait l’amertume et l’humiliation de me sentir vaincu par des choses mentales, c’est-à-dire, faites pour l’oubli. L’espèce de douleur qui a une pensée pour une cause apparente entretient cette pensée même ; et par là, s’engendre, s’éternise, se renforce elle-même. Davantage : elle se *perfectionne* en quelque manière ; se fait toujours plus subtile, plus habile, plus puissante, plus inventive, plus inattaquable. Une pensée qui torture un homme échappe aux conditions de la pensée ; devient *un autre*, un parasite.

J’avais beau essayer de reprendre l’égalité de mon âme, et de réduire enfin des idées à l’état de pures idées, ce n’était qu’un instant d’effort suivi de peines plus profondes. Vainement, j’observais que ni le chagrin, ni la colère, ni ce poids énorme sur la poitrine, ni ce cœur empoigné, n’étaient des conséquences nécessaires de quelques images : *Un autre*, me disais-je, *qui les verrait en moi, n’en serait point ému… Dans trois ans*, me disais-je encore, *ces mêmes fantômes n’auront plus de force…* Et je trouvais en moi le désir insensé de faire par l’esprit en quelques instants ce que trois ans de vie eussent peut-être fait. Mais comment produire du temps ?

Et comment détruire *l’absurde*, — que nous choyons et cultivons quand il nous est délicieux ?

*

Je ne sais ce qui me gardait des grands remèdes… Je me bornai aux moindres : le travail et le mouvement. Je me traitai l’intellect et le corps en tyran, avec violence et inconstance. Je leur donnai des exercices difficiles : ç’était faire en petit ce que fait l’humanité par ses recherches et ses

spéculations : elle approfondit pour ne pas voir. Mais je me lassais promptement de mes problèmes volontaires. Leur objet indirect ruinait tout à coup leur objet direct. Je ne parvenais point à tromper mon appétit de chagrins et d'angoisse : la substitution ne se faisait pas.

*

Je me mis à errer presque tout le jour, à battre la ville et le port. Mais la marche simple et plane ne fait qu'exciter ce qui songe : il la presse, il la ralentit : il n'en est point gêné. La loi des pas égaux se plie à tous les délires, et porte également nos démons et nos dieux. Jadis, j'avais connu le mouvement de l'invention heureuse et le transport d'un corps vivement mené par ce qui chante et s'enfante divinement. Je fuyais à présent devant mes pensées. Je portais çà et là de quoi mourir de dépit, de fureur, de tendresse et d'impuissance. Mes mains rêvaient ; prenaient, tordaient ; créaient à mon insu des formes et des actes ; et je les retrouvais crispées et meurtrières. Et j'étais à chaque instant où je n'étais point ; et je voyais, à la place de toute chose, tout ce qu'il fallait pour gémir.

Quoi de plus inventif qu'une idée incarnée et envenimée dont l'aiguillon pousse la vie contre la vie hors de la vie ? Elle retouche et ranime sans cesse toutes les scènes et les fables inépuisables de l'espoir et du désespoir, avec une précision toujours croissante, et qui passe de loin la précision *finie* de toute réalité.

*

Je marchais, je marchais ; et je sentais bien que cet emportement par l'âme exaspérée n'inquiétait pas l'atroce insecte qui entretenait dans la chair de mon esprit une brûlure indivisible de mon existence. L'ardente pointe abolissait toute valeur de chose visible. Le soleil ni le sol éclatant ne m'éblouissaient. Les objets contrariaient, irritaient mes soucis ; et je percevais les passants un peu moins que leurs ombres sur la route. Je ne pouvais fixer que la terre ou le ciel.

*

Cette route allait à la mer. La lanterne d’un phare étincelait au-dessus des feuillages.

Une immense et pure paroi, de la plus tendre couleur, m’apparut nue et tendue à la hauteur de mes yeux, au delà des masses souples et dorées de beaux arbres que berçait la brise de terre ; et quelqu’un dans mon cœur me traita de fou et de sot.

Je ressentis aussitôt le pouvoir, et la vanité du pouvoir, qui m’empêchait de jouir de cette magnificence du calme, et de participer au moment même. Je m’arrêtai un peu ; et comme… entre les apparences et les phantasmes, — entre le vrai et le vivant.

*

Il me souvint alors qu’il est bon de rompre le cercle des maux imaginaires et le rythme des accès. Une angoisse d’origine idéale, et que des conjonctures très nombreuses avaient créée, se devait traiter par le recours à quelque instinct : puissant et simple.

C’est pourquoi, descendu furieusement vers la côte, qui était de roches écroulées de toutes grosseurs et des figures les plus diverses, je m’imposai le travail très pénible d’avancer dans le désordre *parfait* de leurs formes de rupture et de leurs bizarres équilibres. C’était contraindre l’étonnante machine humaine à produire à chaque instant une adtion toute nouvelle et particulière, qui exigeait d’elle la présence entière de ses moyens de prévision, d’adaptation, et de ses forces les plus différentes.

*

Tandis que je m’engageais aux bonds, aux escalades, et à toutes les difficultés d’un terrain rigoureusement irrégulier, tout hérissé d’obstacles et rompu de petits abîmes toujours imprévus, toutefois je me sentais surveillant en moi le point noir d’où renaîtrait au moindre répit la crise des convulsions intérieures, des hypothèses et des réactions insupportables. L’absurde me guettait. Je cherchais dans les rocs les chemins les plus hasardeux. Comme si le mal y pût perdre ma trace ! La raison, l’attention prenaient ici leurs avantages naturels. Il importait à mon salut que je fusse obligé d’agir, sans faute, sans retard, à peine de blessure. Dans ce chaos de

pierre, nul pas, nulle composition d’efforts, qui fût semblable à quelque autre, et dont l’idée me pût servir deux fois.

La mer disparaissait, reparaissait à mes regards. Je l’entendais, heureuse, battre très doucement ; et se reprendre à battre ; et produire et produire un temps infini.

*

Comme j’approchais d’elle, je trouvai au pied des rochers les amas de blocs de béton qui défendent les ouvrages avancés des ports de mer. Je me mis à sauter de cube en cube. C’est ainsi que je découvris tout à coup, entre deux de ces dés énormes, un homme.

Une ligne filait de lui jusque dans l’eau. Un panier, un petit attirail de peintre étaient à l’ombre de son corps.

Je me sentais en état d’inhumanité. Tout homme est odieux à qui se fuit et se consume à s’éloigner de soi-même, car les autres nous font invinciblement penser à nous.

Je maudis celui-ci. S’étant tourné vers moi avant que j’eusse pu remonter dans mes roches, il me sourit. Je reconnus en lui un médecin que je rencontre assez souvent chez tels amis, ou chez tels autres.

Il reconnut en moi ce qu’il en connaissait par ces rencontres et par divers propos, et des miens et d’autrui.

OceanofPDF.com

— Tiens ! dit-il. Eh ! Bonjour !

— C’est moi-même… Vous peignez, vous péchez ? Vous peignez et péchez ?

— Rien du tout… J’ai là de quoi peindre. Et de quoi pêcher. Mais le poisson ni le paysage n’ont pas grand’chose à craindre. Ils me sont des prétextes… Je simule, mon cher ! En vacances, tout le monde simule. Les uns font les sauvages ; les autres font les explorateurs. Les uns font semblant de se reposer ; les autres font semblant de se dépenser…

— Les docteurs font semblant de nous avoir tous guéris.

— Et il y a du vrai…

— Et vous, vous faites semblant de peindre et de pêcher.

— Moi ? Je simule consciemment… En vérité, je m’essaye à ne rien faire. Mais c’est dur. Comment faire pour ne rien faire ? Je ne sais rien au monde de plus difficile. C’est un travail d’Hercule, un tracas de tous les instants… Tenez, quand vient la saison où la coutume, la décence, le décorum, le mimétisme, et parfois la température, exigent que l’on s’absente…

— On est prié de ne pas tomber malade à ce moment-là.

— Évidemment !… Eh bien, je fais *naturellement* — comme les confrères. Je ferme. J’expédie mes clients aux eaux, à la plage, à la montagne, au diable ; et je viens cuire ici… Mais encore faut-il que je trompe mon mal…

— Votre mal ? Quel mal ?

— Le mal que j’ai.

— Vous avez mal quelque part ?

— Je ne sais pas si c’est quelque part. Je le crois, mais je n’en sais rien.

— Vous ne pouvez le localiser ?

— Mais, mon ami, c’est là le *hic !*… Voulez-vous que je vous dise ?… Eh bien, si je veux décrire exactement ce que j’ai, je suis obligé de dire : j’ai mal à… *mon temps !*…

— Pas possible !…

— Oui, Monsieur ! Je développe : *j’ai le mal de l’activité !* Je ne puis, je ne sais ne rien faire… Demeurer deux minutes sans idées, sans paroles, sans actes utiles !… Alors, je transporte en un coin désert ces accessoires, symboles évidents de la vacance de l’esprit. Ils ordonnent l’immobilité, ils prescrivent les stations de longue et nulle durée.

— En somme, vous essayez de réaliser ce que les préraphaélites appelaient : *Une entière adhérence à la simplicité de la nature ?*

— Je regarde de temps à autre mon panier vide et ma toile toute nue, et je m’exhorte le cerveau à se faire semblable à eux… Et vous ?

— Moi ?… Laissons *Moi.*… Mais ce mal de l’activité m’intéresse. En faites-vous sérieusement un mal ?

— Ma foi, dit le Docteur, j’en souffre.

— Vous en souffrez ?

— C’est-à-dire que je *devrais* en souffrir…

— Mais je vais vous parler comme Bérénice à Titus : *Vous êtes médecin, dofîeur, et vous souffrez.*…

— Le médecin, mon cher, souffre plus que quiconque.

— *Similia similibus.*… Vous me répondez par un vers détestable.

— Nous souffrons mieux que vous, et c’est là souffrir plus. Il y a d’étroits rapports entre souffrir et savoir… Et puis nous connaissons trop bien nos limites.

— Mais enfin, vous avez tout un arsenal, toute une chimie mal famée…

— Merci, dit le Docteur, c’est le pacte avec le diable.

(Le Docteur me regarda. Je regardai la mer).

— *Enfin*, lui dis-je, en quoi consiste au juste votre mal ?

— Je vous l’ai dit : Il faut constamment que j’agisse. Il faut que je m’occupe, que je fonctionne… Je ne puis rester sans objet précis. Notez que ce n’est point le travail qui me manque. J’en suis comblé. Le soir, je suis fourbu… Eh bien, je ne puis pas céder… Il faut encore que je rumine quelque chose, et il y a tant de choses aujourd’hui… Chaque jour développe, subdivise, ou ruine ce que nous croyions de savoir… Je me demande parfois si cet accroissement prodigieux de faits et d’hypothèses

n’est pas tout simplement… une production réciproque d’une irritation croissante des esprits ? Vous comprenez ?

— C’est encore une hypothèse ?

— Bien entendu.

— Vous voulez dire que plus on trouve, plus on cherche ; et que plus on cherche, plus on trouve ?

— C’est cela. Il me semble parfois qu’entre la recherche et la découverte, il s’est formé une relation comparable à celle qui s’institue entre la drogue et l’intoxiqué.

— Très curieux. Et alors toute la transformation moderne du monde…

— En résulte ; et en est, d’ailleurs, un autre aspect… Vitesses, Abus sensoriels. — Lumières excessives. Besoin de l’incohérence. Mobilité. Goût du plus en plus grand. Automatisme du plus en plus « avancé », qui se marque en politique, en art, — et… dans les mœurs.

— Et vous sentez en vous cette intoxication ?

— Je sens trop qu’il n’est rien qui ne tende à proliférer et à se différencier dans mon esprit. Que je le veuille ou non, à chaque instant, une idée, une remarque, une analogie, me devient une présence exigeante, — une sorte d’épine mentale…

— Votre cervelle, docteur, est un bouillon de culture pour points d’interrogation !…

— Et savez-vous comment j’ai pu me définir ce mal bizarre ?

— Non.

— Je l’isole par cette observation très simple : que *la fatigue m’excite*. Plus je suis fatigué, plus je veux en faire. Ceci est caractéristique. Ici commence l’anormal. C’est clair.

— Mais je connais fort bien ce symptôme. Un ami que j’avais l’avait sans doute observé sur moi. Parfois, comme nous causions, — et que je passais au monologue, — il me prenait le bras, et me regardait ; et il me disait :

Mon bon, tu parles trop bien, ce soir. Tu dois être à bout de forces…

Et il ne se trompait jamais.

— Il avait un sacré coup d’œil…

— Oui… Et je me sentais aussitôt très fatigué. Je n’en avais pas conscience jusque-là.

— Il n’est pas sûr du tout qu’un homme qui *devrait* se sentir très fatigué, se sente *toujours* très fatigué.

— Et alors, vous ? Vous ne pouvez rien pour vous ? Allez voir un confrère, un neurologiste, un… psychiatre !

— Vous plaisantez !…

— Mon Dieu, pour désarmer l'ennemi intime, émousser cette épine mentale… Après tout, c'est une espèce d'obsession…

— Mais pas du tout, pas du tout !… Je ne suis pas un obsédé… Je ne fais point de l'idée fixe !…

— « Idée fixe » !… Mais je n'ai point parlé d'idées fixes… J'ai horreur de ce terme. Vous ne trouvez pas que ce nom d'*idée fixe* est mal fait ?

— On pourrait dire : *Monoïdéisme*.

— Ce serait un malheur public.

— Bah !… Un de plus, un de moins… En tout cas, la chose existe.

— Non.

— Comment, non ?

— Non. Il n'y a point d'*idées fixes*. C'est autre chose qui existe, et qui mérite un autre nom. Je vous jure que ce nom d'*idée fixe* est mal fait.

— Le nom importe peu. La chose existe. Et vous la connaissez aussi bien que moi… Il y a une constante et une intensité pathologiques des idées. Voilà le fait. Rien de plus positif, n'est-ce pas ? Et le nom me semble excellent.

— Tout à fait impropre. Et je vous dis pourquoi.

— Allez ! Mais vous y êtes en plein, mon cher ami, dans « l'idée fixe » !…

— Je vous dis que je vous dis pourquoi.

— Et pourquoi ?

— C'est qu'une *idée* ne peut pas être *fixe*. Voilà tout. C'est tout.

— C'est peu. Que faites-vous alors de tous ces déments, quasi-déments, persécutés, inventeurs, fanatiques, que nous observons, classons et… isolons tous les jours ?… Et encore, ce sont là les cas énormes, dangereux, définitifs… Mais les rues (et même les roches) sont pleines d'*idées fixes.*…

— *Frusfes et ambulatoires !*…

— Ne vous moquez pas de moi. D'ailleurs — vous avez raison : il n'y a rien de plus ambulatoire qu'une idée fixe… Je voudrais bien savoir ce que vous faisiez dans les rochers, à sauter, à monter, à descendre ?…

— Je *défaisais* de l'idée fixe, peut-être ?

— Vous m'en avez tout l'air.

— Enfin, voulez-vous de mon objettion, ou non ?

— Allez… Exhibez votre théorie.

— Mais je ne fais pas de théorie ! Je n'invente rien. Je constate ce que tout le monde peut constater. C'est qu'une idée ne peut pas être *fixe*. Peut être *fixe* (si quelque chose peut l'être) *ce qui n'est pas idée*. Une idée estun changement, — ou plutôt, un mode de changement, — et même le mode le plus discontinu du changement… Tenez. Point de théorie ! Essayez un peu de *fixer* une idée… Je vais chronométrer… Mais c'est inutile ! Une idée est un moyen, ou un *signal de… transformation*, — qui agit plus ou moins sur l'ensemble de l'être. Mais rien ne dure dans l'esprit. Je vous défie d'y arrêter quoi que ce soit. Tout y est transitif… Mais presque tout y est renouvelable.

— Transformation ? Et de quoi s'il vous plaît ?

— Ah… vous m'embarrassez… Attendez.

— J'attends.

— Attendez que j'aie trouvé… C'est-à-dire que j'aie atteint un certain point…

— Un « seuil » ? Vous aurez sonné à la porte, et vous attendez !

— Oui : un certain point de transformation. Mon hésitation, à ce point, se changera en réponse, — en lueur, — en événement… Une certaine… tension se changera en acte. En parole, en phrase…

— Et vous dites que vous ne faites point de théories !…

— Voyons, docteur, je suppose que vous soyez fortement préoccupé, — un ennui, une affaire grave, une grosse décision à prendre, un souvenir cuisant, un soupçon…

— Merci. Je vous en prie… Inutile d'insister.

— Bon. Que se passe-t-il en vous ?

— En moi ? Il se passe que je cultive une idée fixe, mon cher…

— Mais pas du tout… Il se passe que cette idée qui vous préoccupe prend une valeur singulière, — qui n'est pas fixité. Mais pas du tout !… Je trouve au contraire, qu'elle *emprunte* (notez ce mot) des propriétés toutes nouvelles, toutes différentes. Elle acquiert, — ou reçoit, — d'abord, la propriété de reparaître *plus souvent qu'à son tour…*

— C'est enfantin.

— C'est capital. En langage plus digne, on pourrait dire que la probabilité de son retour à la conscience est modifiée… Accrue, — jusqu'à devenir excessive. Votre « idée fixe » n'est qu'une idée… favorisée, — pipée… Elle gagne neuf fois sur dix à la roulette…

— Maintenant vous me traitez de roulette parce que je suis préoccupé !… Mon ami, je vais vous faire enfermer !…

— Encore un instant, Monsieur le bourreau… Je vous disais que cette idée prend le tour des autres. Ceci veut dire que tout en provoque le retour. Tout lui est *bon* pour revenir en scène.

— C'est la vedette…

— Oui, et qui prend aussitôt le premier rôle. Elle offusque aussitôt tout le reste. Tout incident la ramène ; toute sensation lui est bonne pour reparaître avec tout son cortège… *Tout se passe comme si* tous les autres événements, — sensations, idées, etc… étaient des écarts, — des infractions…

— A quoi ?

— A ce transitif, qui me semble caractéristique de l'esprit…

— Vous voyez l'esprit comme une mouche qui vole par-ci, par-là…. se pose et repart…

— Oui. Pas tout à fait. Mais l'instabilité, — la discontinuité, — l'irrégularité de la mouche représentent bien…

— L'esprit d'un idiot.

— L'état ordinaire du nôtre. Ordinaire n'est pas le mot. L'état de… *non-attention*, qui est évidemment le plus fréquent.

— Cet état n'est pas très facile à définir.

— Ce n'est pas impossible. C'est un état dans lequel tout peut se substituer à tout. La suite de la vie psychique, si on l'enregistrait, montrerait un désordre, une incohérence… *parfaite*. Si vous me permettiez de dépasser un peu mes crédits…

— Je vous permets un petit chèque sans provision.

— Je dirais que dans cet état les images ou formules qui se succèdent n'ont entre elles qu'une liaison… purement… *linéaire*… Elles n'ont entre elles qu'une seule relation, qui est de se succéder ou substituer. Mais si une connexion plus riche tend à se produire entre ces termes, alors il faut changer d'état… et nous entrons dans le monde de *l'attention*.

— Vous n'êtes pas trop clair.

— Voyons… penser à… quoi que ce soit, n'est-ce point spécialiser quelque chose, — organe, fonction ou système, peu importe… — qui est capable de penser à… quoi que ce soit ? N'est-ce pas restreindre quelque chose qui est en soi plus *générale* que tout objet possible de pensée, — qui est libre entre deux engagements…

— Comme le ténor du Casino…

— Comme l’œil, — entre deux états d’accommodation.

— Ah ! Ceci est plus clair.

— Eh bien, je crois, je sens, je prétends que ce système, ou cette fonction, a une tendance invincible à reprendre sa liberté…

— Oh !… Oh !…

— Sa liberté, — qui est de produire, ou de subir, *autre chose*. *Autre chose* est la loi, la normale… Et cette « autre chose », cette expression du changement exigé par la vie de l’esprit, c’est… l’idée… La nature de l’idée est *d’intervenir*…

— Fichtre !…

— Oui. L’idée au sens… fonctionnel, — l’idée-événement, — manifestation de l’instabilité essentielle et organisée de notre… présence mentale. Voyons, — observez-vous !… Pouvez-vous fixer une idée ? — Vous ne pouvez penser que par modifications. Si une idée durait telle quelle, — ce ne serait plus une « idée ».

— Et qu’est-ce qu’elle serait ?

— Ma foi, je n’en sais rien. C’est inconcevable. Ce serait un objet… Une douleur, peut-être ?… Et encore, la douleur la plus constante présente des variations d’intensité, presse plus ou moins sur la conscience… Réciproquement, toute pensée qui dure un peu plus qu’il ne faut, se fait *sentir*… Sentir, — comme un *écart*. Un écart à quoi ? Elle se fait pénible, — sensation. On songe à une résistance introduite, et qui transformerait en un fait de l’ordre sensible ce qui est empêché de suivre son cours dans l’ordre des… idées… Vous avez donc une sensation de peine qui altère, brouille, absorbe bientôt votre pensée, — comme la fixation par l’œil, la contemplation continue d’un point, fait disparaître ce point, altère la perception. Impossible de s’attarder.

— Alors, dit le Docteur, c’est ici comme dans l’effort musculaire statique : tenir à bras tendu un poids même assez faible *ne dure qu’un instant*.

— Exactement. Il est infiniment plus dur de maintenir que de se dépenser en actes de déplacement. La durée est hors de prix. On pourrait dire que notre système vivant répugne à la spécialisation prolongée. Il nous rappelle énergiquement à l’état de libre disponibilité… Tenez, docteur, je souffre positivement quand je vois une danseuse, sur son gros orteil montée…

— En voilà un spécialiste !… Je me figure toute la musculature de cette dame, à partir de ce gros doigt qui porte tout son corps.

— Cela doit faire une belle construction anatomo-physiologique… Léonard eût aimé imaginer et dessiner cette ballerine écorchée, en équilibre triplement instable…

— Pourquoi triplement ?

— Dame… Quant aux muscles…, quant aux nerfs, — quant à la mécanique. Trois motifs d'en finir.

— Et elle vole faire l'amour…

— Mais c'est la même chose… Instabilité…

— Le plaisir d'amour ?

— *Ne dure qu'un instant.*… On en mourrait… Quoi de plus près d'une douleur…

— *Exquise,* dit le Docteur. Voilà un excellent exemple de votre théorie des écarts et de la brièveté des spécialisations.

— Merci… Je n'y avais point songé. C'est très important. Mais ce phénomène a quelque chose de… d'éblouissant, qui fait que l'on n'y songe jamais qu'en moraliste… ou en immoraliste. C'est-à-dire… ou contre les autres, ou en faveur de soi.

— Le fait est qu'il est difficile d'y penser froidement…

— Croyez-vous ?… Il paraît même que, chez bien des gens, la raison s'en mêle… Tenez, j'ai lu, il y a quelque temps, cette remarque qui me semble assez vraie : « *La cause de la dépopulation est claire : c'est la présence d'esprit. Une somme d'époux prévoyants de l'avenir constitue un peuple insoucieux de l'avenir. Il faut perdre la tête ou perdre sa race.* »

— C'est drôle… Qui a écrit cela ?

— Un auteur peu lisible… Je ne sais plus son nom. C'est un hermétique…

— Cette fois, je le trouve assez clair. Il aura oublié d'être obscur. En tout cas, la remarque est juste. Les races doivent périr (entre autres causes) par antagonisme entre la conscience de soi et la procréation ; … entre la vie et l'esprit, — entre le calcul et… l'inspiration.

— Il fallait un danseur à Madame ; ce fut un calculateur qui l'obtint !… Et dire que les juristes prétendent : *Donner et retenir ne vaut.*…

— Mais c'est tout l'homme !… Au fond, il ne se dégage de l'animalité que par des pouvoirs d'inhibition plus subtils, plus déliés que ceux des bêtes. Il retient, il distingue ; il joue du pour et du contre.

— Singulier animal !… A la fois capable de raisonnements minutieux, de rigueur soutenue, de doutes et de réserves, — et d'autre part, sujet aux

impulsions, esclave de ses détentes… A telle heure, il est une machine à penser, à élucider, à suspendre son jugement, — une machine à n'être pas machine… Mais une heure plus tard…

— Une heure plus tard, le *court-circuit.*.. cérébro-spinal !…

— Exactement. Les plombs sautent. Je me demande si le gymnote, quand il foudroie son gibier, n'éprouve pas une sensation de cette espèce ?

— Il ne m'a pas fait ses confidences.

— Ne trouvez-vous pas, Docteur, que cette sensation… caractéristique, fulgurante, terminale…

— Et illustre, mon cher…

— Cet instant suraigu, cet *acumen.*..

— Dites : ce choc.

— Oui, cette catastrophe enfin, est une limite, un extrême…

— Vous exagérez.

— Il est impossible d'exagérer l'importance de l'idée ou du souvenir de cet instant suprême…

— Suprême ? pourquoi *Suprême ?*

— Parce qu'il termine quelque chose nettement… Je voulais dire que cet instantané joue un rôle immense dans l'aventure de tout homme…

— Ceci n'est pas positivement neuf, mon ami !

— Mais je me moque du neuf ou vieux en fait d'idées !… Eh bien, n'êtes-vous pas surpris de constater que l'histoire, (qui est une vue d'ensemble de l'aventure du genre humain), ne donne pas sa place à cette obsession ? *Bon souper, bon gîte,* et *ce reste* dont nous parlons, c'est à ces trois axes que je rapporterais toute l'histoire…

— Mais, mon ami, l'histoire ne s'occupe pas des hommes ! L'histoire des livres, Fhistoire qu'on enseigne, ne s'occupe guère que des événements officiels. Elle est surtout un album d'images ; et parfois, une spéculation sur les entités… Tenez : on s'est avisé depuis peu que la grande navigation date du XIIIe siècle. Pourquoi ? Jusque-là, ni boussole, ni gouvernail. L'idée de fixer à la poupe un vantail porté par un axe et mû par une barre, vient tard. Elle permet de développer ou différencier la voilure ; on peut manœuvrer, on s'enhardit ; on attaque l'Océan ; on découvre l'Amérique, et… puisque nous parlons de l'amour…

— L'amour a bien souffert de l'invention du gouvernail.

— Vous êtes bien intelligent, dit le Docteur. L'Amérique aussitôt nous expédie un petit personnage pâle…

— De qui la descendance a fait merveille parmi nous. Il paraît que nous en sommes tous un peu hantés, et que bien des grandes choses sans lui n'auraient même été rêvées…

— Vous avez cent fois raison, dit le Docteur. Croyez bien que l'introduction de la syphilis en Europe est un fait un peu plus important que le Traité d'Utrecht.

— J'en ai peur !

— Et ils n'en soufflent mot… Les tréponèmes débarqués en Europe ont eu plus de conséquences pour l'humanité que tous les plénipotentiaires… Et savez-vous que le stégomya a radicalement supprimé toute une civilisation au Mexique ?

— Tout dépend du critérium choisi pour l'importance… Pour en revenir à l'amour…

— L'amour, dit le Docteur, c'est une drôle de mécanique. On se donne un mal… de chien pour atteindre… *un seuil…*

— Un ciel !… Un trait de foudre… En somme, tout ce qui vaut dans la vie est essentiellement bref.

— Essentiellement ?

— *Essentiellement*. C'est là le point, le mot, le nœud. On peut rêver sur cette brièveté essentielle… *Intensité, brièveté, rareté.*

— *Egalité, Fraternité*, et cœtera, dit le Docteur. Je ne vois pas du tout où vous voulez en venir.

— Moi non plus. Je tire un fil de l'écheveau que j'ai dans la tête. Tantôt c'est le *sens*, tantôt c'est le *son* qui…

— Pauvre ami…

— C'est professionnel. Vous savez bien que je travaille dans l'absurde. Ne vous étonnez pas de ces bonds que je fais sous forme de questions bizarres… Ou de formules un peu risquées… Tenez, j'allais justement vous dire une énormité.

— Je tiens bon, dit le Docteur.

— Nous parlions amour — amour physiologique…

— C'est le vrai, dit le Docteur.

— Vous avez dit que c'était un grand travail pour atteindre un seuil…

— Mais oui… Au fond, c'est comme… l'éternuement !

— Eh bien, qui sait si l'*Univers…*

— Oh ! Oh !…

— En admettant, bien entendu, que ce mot ait un sens… qui résiste à l'examen.

— Pourquoi pas ?

— Ou du moins, que nous pussions qualifier ce mot, le faire entrer dans une proposition…

— Mais pourquoi pas ?

— Comment voulez-vous que le Tout soit représenté par une image ou par une idée quelconque ? Le Tout ne peut avoir de figure semblable.

— Croyez-vous ?

— Je le crois… D'ailleurs, ceci n'a aucune importance pour… le moment.

— Pour moi, dit le Docteur, l'Univers, c'est quelque chose comme… une bombe d'artificier dans une Nuit de Quatorze Juillet… ou bien, un nuage, comme celui que forme une teinture, un alcoolat, dont on verse une cuillerée dans un verre d'eau.

— Peu importe, lui dis-je… Je voulais dire que l'on peut, après tout, considérer aussi bien l'Univers comme… un gigantesque *travail*, une gigantesque opération de transformation…

— Gigantesque est faible, dit le Docteur… Et alors vous croyez que… *Il veut* arriver à quelque chose ?

— Un homme ne peut rien concevoir que de… dirigé, de *tendant à*, ou *tendant vers*… Le type général de nos actes s'impose à notre pensée, pèse sur nos expressions…

— *Exemple*, dit le Docteur, l'un de nos plus grands actes, qui est l'acte de manger et de digérer. Nous sommes un tube à sens unique… En général !…

— Et voilà une des sources de notre idée baroque du temps… Le *futur*, — appétence, salivation, allumage des glandes de proche en proche… *Le présent*, saveur, broyage, coction, acquisition…

— Quant au *passé*, dit le Docteur, je vous en tiens quitte ; et revenons à l'Univers.

— En bien, cet Univers en travail n'a peut-être pour *fin*, — pour aiguillon secret, — que la recherche de la *conscience*, — et par là, — d'une certaine *pensée*… Suprême pensée…

— Son « idée fixe » ?

— Un *seuil* de l'existence du Tout.

— Je n’en sais rien, dit le Docteur. Ni vous non plus. Il y a beaucoup d’anthropomorphisme, là-dedans.

— Et que diable voulez-vous qu’il y ait ? L’Anthrope ne peut faire qu’anthropomorphisme. Et anthropopsychisme. On n’en sort pas.

— Voyons, dit le Docteur, il y a cependant des cas où nous savons exclure l’anthropomorphisme, et sa séquelle : finalisme, etc…

— Je ne demande qu’à le croire… Mais…

— Voyons, dit le Docteur… Si je dis : *ma main a cinq doigts*… Où trouvez-vous, dans ce constat, l’anthropomorphisme ?

— C’est immédiat… Il faut l’œil grossier d’un homme, et sa grossière jugeote pour forger cet expédient : *Un et Un font Deux*. Pour un être plus délié, il n’y aurait sans doute ni unités concrètes, ni choses que l’on puisse assez confondre ou assimiler entre elles pour en former des collections… Tout « concept » (comme ils disent) est expédient…

— Quel sophiste !… Enfin, anthropomorphisme ou non, la tendance du monde vers la pensée me paraît une hypothèse vaine et débile… Elle donne à la pensée une sorte de prix ou de valeur absolus.

— Notez que j’en suis fort loin.

— Parbleu… Vous ne voulez même pas d’idées fixes !…

— Certes non… Je m’en suis déjà expliqué… j’admets des idées… anormalement… favorites… Des idées… caractérisées par une fréquence anormale, des idées douées d’une excitabilité telle que toutes les autres, que les sensations et les événements, que tout ce qui n’est pas *Elle*, deviennent, en quelque sorte, des erreurs, des infractions…

— A quoi ?

— A quoi… Attendez… Je n’ai pas encore trouvé…

— Nous avons tout le temps. L’air est pur, la mer est… large. J’allume une cigarette. Je jouis de la première bouffée, pendant que votre écorce travaille. La parole est d’argent et le silence est d’or…

— Voilà ! Non… Ce n’eêt pas tout à fait cela ! Enfin, disons provisoirement que… cette idée… obsédante, — et non fixe, — est, — comment dire ?… Excusez-moi… Eêt *omnivalente*… S’accroche à tout… Ou : est accrochée par tout…

— *OMNIVALENTE !*… Magnifique !… *Omnivalente*… C’est sublime !… « *Des idées Omnivalentes*. » « *De l’Omnivalence des idées*. » « *De l’Omnivalence… excito-dépressive*. » Mais c’est une trouvaille !… Je vois cela tout imprimé… Quel titre !… Quel apéritif pour le lecteur !… *De*

l’Omnivalence et du traitement des favorites anormales… De l’hyperfavoritisme omnivalent logico-résistant.… Mon cher, je vous implore. Donnez-moi ce mot… Que je lui fasse un sort… Cette fois, je renonce à la peinture virtuelle et à la pêche négative, et je vais vous rédiger un de ces articles pour l’« Encéphale » qui se portera bien ! Et qui portera !… Ce sera un morceau !… Et avec ce titre !… Mais, mon bon, vous verrez dans quelque temps votre *onmivalence* figurer dans le Dictionnaire de l’Académie…

— De Médecine ?

— Naturellement.

— Mais sur quoi, l’article ?

— Mais, sur vous…

— Diable !…

— Continuez, je vous en supplie, *Omnivalent* est une de ces trouvailles…

— Tant pis. Je continue.

— Vous êtes en verve. Omnivalent est une perle.

— Je vous remercie. Perle implique mollusque.

— Eh bien, les mollusques ne passent point pour des agités. Ce sont des animaux à idées fixes. Nous restons dans le sujet.

— Docteur, vous ne faites que vous moquer de moi.

— Mais pas du tout, mon ami… Je vais vous dire : il fait superbe ; on cause ; et je ne sais rien de plus délicat ni de plus délectable que de se jouer, comme nous faisons, à la surface de…

— De quoi ?

— De tout. De nos esprits. De nos problèmes…

— De nos soucis, de nos peines… De notre histoire.

— Nager, barboter dans ce qu’on ignore, au moyen de ce que l’on sait ! C’est divin.

— L’Homme est fait pour causer. Je le crois très sérieusement.

— Alors, mon bon, les cafés furent prévus dans le plan du Cosmos ?

— Je n’ai pas vu ce plan. Il ne m’a pas été communiqué. Mais la Révolution a été faite dans les cafés.

— Encore une lacune dans l’Histoire.

— En tout cas, une énorme lacune dans l’Histoire Littéraire. Toute la Littérature Française, du XVII^{e} à nos jours, a été façonnée, fomentée, contrôlée par les salons et par les cafés. Mais ceci est fini…

— C’est dommage.

— Que voulez-vous… Tout le monde est comme vous. On a mal à son temps…

— On ne cause plus ?

— Peu. Mal.

— En revanche, j’espère qu’on devient plus… profond ?

— Je n’ai pas cette impression. D’ailleurs, — *profond* ?… J’ai grand’peur qu’il n’y ait de grandes illusions dans les tentatives que nous faisons pour nous creuser… Les uns croient pénétrer dans les couches primaires de leur existence… Ils y cherchent généralement des fossiles obscènes.

— Ils ne les chercheraient pas s’ils ne les avaient pas déjà trouvés.

— Bien entendu. Les autres imaginent qu’ils approchent ainsi de… *ce qu’ils sont*, au prix d’une contention et d’une sorte de… négation extérieure très pénible… Ils ne voient pas qu’ils ne font que s’infliger une déformation particulière… Ils essaient d’accommoder la sensibilité de leur conscience à je ne sais quelle vision retournée, — à des choses *en deçà*… En somme, il y a peut-être des profondeurs *accessibles*, (mais ce que l’on y trouve ne vaut guère la peine d’y descendre), et des profondeurs *insondables*… Si même on y pouvait se risquer et y apercevoir quelque chose, on ne comprendrait rien à ce qu’on y trouverait.

— Quant à moi, je suis simpliste. Si je m’observe, je trouve… qu’il y a des choses que l’on peut dire aux autres ; et d’autres, qu’on ne peut dire qu’à soi-même… Et d’autres, qu’on ne peut même pas se dire à soi-même. Il y a quelques saletés, évidentes, — et d’ailleurs universelles… Cela n’a donc pas un immense intérêt. Et il y a encore des choses… qui semblent puissantes, indistinctes…

— Tout à fait d’accord. Des choses qui ne ressemblent à rien… J’entrevois ici la vie des viscères…

— Halte. Défense d’entrer. Danger de mort… Restons à la surface… A propos de surface, est-il exact que vous ayez dit ou écrit ceci : *Ce qu’il y a de plus profond dans l’homme, c’est la peau ?*

— C’est vrai.

— Qu’entendiez-vous par là ?

— C’est simplicissime… Un jour, agacé que j’étais par ces mots de *profond* et de *profondeur*…

— Que nous venons d’employer à notre aise… Écoutez : je constate que vous manifestez une sensibilité exagérée à l’endroit des mots. Vous vous cabrez à chaque instant. Ce sont des expédients, que diable !… La vie n’a pas le temps d’attendre la rigueur. On se débrouille. Napoléon disait qu’à la guerre, on s’engage de partout, et puis l’on voit…

— Oh ! sur la guerre, il en a dit de toutes les couleurs… D’ailleurs, tous ceux qui ont pratiqué quelque chose, quand ils veulent exprimer ou transmettre leur expérience… Règle générale, ils émettent les préceptes les plus contradictoires… Vous en trouverez jusque dans l’Évangile…

— J’avoue qu’en médecine même…

— Même dans Hippocrate… Essayez de combiner *Principiis obsta*, avec : *Quieta non movere.*…

— On fait ce qu’on peut. Mais j’en reviens à vous. Vous butez à chaque mot… On ne peut pas parlér tranquillement avec vous. On verse à chaque instant. Vous arrivez à ne plus pouvoir causer avec vous-même. Comment diable pouvez-vous parvenir à former la moindre pensée, dans ces conditions ? Je me le demande !

— Mon cher docteur, j’aime mieux n’arriver à rien consciemment, que de n’arriver à rien… sans m’en douter… Donc, j’étais agacé. *Profond et profondeur* m’exaspéraient.

— Je parie que vous aviez lu quelque article sur Pascal.

— Je ne tiens pas ce pari. Pas plus que celui de Pascal…

— Et alors ?

— Alors ?… Il m’est souvenu de ce qu’on trouve dans les livres de médecine au sujet du développement de l’embryon. Un beau jour, il se fait un repli, un sillon dans l’enveloppe externe…

— L’ectoderme. Et cela se ferme…

— Hélas !… Tout notre malheur vient de là… *Chorda dorsalis !* Et puis, moelle, cerveau, tout ce qu’il faut pour sentir, pâtir, penser…, *être profond :* Tout vient de là…

— Et alors ?

— Eh bien, ce sont des inventions de la *peau !*… Nous avons beau creuser, docteur, nous sommes… ectoderme.

— Oui, mais… il y a des prolongements.

— Nous poussons jusque dans les viscères… Mais, de ce côté, nous n’avons pas d’appareils très perfectionnés. Rien qui ressemble aux combinaisons de mécanismes, à l’étalement de sensations qui se trouvent

dans l’oreille et dans l’œil. Tout est grossier. Brutal. Cela ne sait guère dire que : *Bon*, ou *mauvais*.

— Généralement : mauvais.

— Mais rien de plus puissant, n’est-ce pas ?… Il y a là quelques gros tyrans qui agissent sans s’expliquer… La vie serait supportable sans les viscères !

— Vous voulez me réduire à la mendicité !

— Bref, la poussée de la sensibilité es*t* fort inégale, ses moyens bien différents selon qu’elle s’épanouit vers… l’extérieur, ou qu’elle plonge dans les masses…

— Laborieuses ! Je suis sûr que vous digérez capricieusement, et que nous avons le foie un peu gros…

— Je n’en doute pas. Et c’est pourquoi je complète ma formule : Ce qu’il y a de plus profond dans l’homme, c’est la peau, — *en tant qu’il se connaît*. Mais ce qu’il y a de… vraiment profond dans l’homme, *en tant qu’il s’ignore*… c’est le foie… Et choses semblables… Vagues ou… sympathiques !

— C’est une formule de vagotonie !… Vous en inventez des histoires !…

— Tenez, voici une histoire de foie… nerveux ! Comment expliquez-vous que recevant, un beau matin, une lettre, une lettre… foudroyante, — mais qui demandait cependant quelque attention pour en saisir toute la portée, — à peine ouverte, et vue plutôt que lue, j’ai ressenti l’affreuse sensation d’un coup de couteau dans le *foie ?*

— Mais je n’explique pas. Ce n’est pas qu’on ne puisse bâtir une phrase momentanément satisfaisante, — palliative…

— Et comment expliquer qu’une idée, un sujet de préoccupation pénible, qui se trouve actuellement écarté, absent, dissimulé entièrement à l’esprit par quelque autre objet d’attention dont on se croit tout occupé, vous soit brusquement, brutalement rappelé, non par une « association d’idées », — comme on dit, — mais par un pincement subit dans la région du cœur ?

— Profondeur, profondeur…

— Attendez. Nous avons ergoté tantôt sur l’idée fixe.

— Et nous n’avons pas fini. Je m’en doute.

— J’ai chicané…

— Je vous le concède.

— Mais permettez que je critique une autre expression, — encore plus répandue.

— Je vois que vous êtes en forme. Vous devez être bien fatigué.

— Tant pis. Et vous ?

— Moi ?… Je vous écoute.

— Je chicane encore ?… On parle souvent d'*idées tristes,* — plus souvent encore que d'idées fixes. On parle d'*idées noires.*…

— Vous allez démolir aussi les idées tristes ! Guérison radicale des mélancoliques…

— Hélas ! non… Je dis seulement qu'une *idée* ne peut pas être *triste*. La *même idée* qui accable Pierre, laisse Jacques insensible. Quant à la tristesse dont Jacques. est capable, elle se trouvera en lui un prétexte, une « cause », un visage…

— Tout ceci me paraît aventuré…

— Ce n'est pourtant pas neuf…

— C'est spécieux.

— Les anciens avaient entrevu ces choses-là. Les tempéraments…

— Oh ! Les anciens !…

— Les anciens tâtonnaient comme nous. Ils tâtonnaient dans l'expérience immédiate, comme nous faisons dans le champ du microscope.

— C'est un champ bigrement fertile.

— Oui. Mais j'ai l'impression qu'il nous produit énormément plus de problèmes qu'il ne nous livre de solutions. C'est là, d'ailleurs, le destin des recherches dont le moyen est le changement d'ordre de grandeur. On s'y engage avec un espoir curieusement… contradictoire…

— Contradictoire ?

— Mais oui… On espère trouver du nouveau…

— Bien entendu.

— Et ceci arrive. Mais on espère que ce nouveau ressemblera assez à ce que nous connaissons déjà pour que nous puissions le comprendre. Et ceci n'arrive pas toujours… Au contraire. Plus on descend dans la petitesse, moins on *comprend*. Il y a des physiciens qui ont poussé si loin l'analyse fine des choses qu'ils se sont perdus dans un monde où la vieille Causalité elle-même ne les suivait plus… Et que faire, dans un ordre de grandeur où il ne peut plus être question d'images ?… Si les choses ont un *fond*, ce fond des choses ne ressemble à rien… *La similitude s'évanouit.*.. La profondeur est insignifiante. Mais comme elle est curieuse, cette poursuite, dans l'extrême division, de la clef des problèmes de notre ordre !…

— N'empêche que le microscope nous rend d'immenses services…

— Je parle en amateur.

— Il me semble que vous raffolez de tout ce qui ne vous regarde pas ?

— Que faire ? — Je suis *Homme*. C'est-à-dire que je fais des choses inutiles.

— Observez-vous quelquefois les animaux, Docteur ?

— Beaucoup moins que les individus de notre espèce.

— Moi, je les regarde assez souvent. Et savez-vous ce que *j'ai* cru remarquer ?

— J'ai cru remarquer… Et ceci, tout à coup, nous ramène à votre mal. Au *mal de l'activité*.

— J'ai remarqué… D'ailleurs, j'ai fait les mêmes remarques sur les enfants. Ces êtres-là, mon cher Docteur, n'ont pas le *mal de l'activité*.

— Qu'est-ce que vous me contez là !… Mais quels enfants observez-vous donc ? Les petits qui se portent bien sont des agités, des *diables*. Allez donc les faire tenir tranquilles !… Ah les monstres !… S'ils voient un robinet, il faut qu'ils le tournent ; une sonnette, il faut qu'ils la tirent. A défaut de sonnette ils tirent la langue ! Ils font jouer, manœuvrer, fonctionner à tort et à travers tout ce qui s'y prête. Ils font diantrement tout ce qu'ils peuvent de tout ce qui est à leur portée ; et avant tout, de leurs quatre membres, — sans compter les grimaces et les hurlements… Et ils en font autant aux malheureux animaux… Ils déchirent, brisent, construisent ! Pleurent, faute de mieux… On dirait vraiment que tous les objets ne leur sont perceptibles que dans la mesure où ils peuvent *agir* sur eux ou par eux, et de n'importe quelle manière : bref, sans autre but que l'acte même… Si ce n'est pas là une forme aiguë du mal de l'activité !…

— Mais non… Il ne s'agit que de s'entendre. Cette activité-là n'est un mal que pour les parents, les pendules, les beaux livres illustrés, — et le philosophe de l'étage au-dessus. Elle est un bien pour eux. Et vous le savez beaucoup mieux que moi. Et c'est précisément pourquoi je dis que ni les enfants ni les bêtes ne peuvent rien faire d'inutile. Ils en sont tout à fait incapables…

— Mais tout dépend de ce que vous appelez utile ou inutile… Tout est là.

— Ici, docteur, je vais un peu tricher.

— J'ouvre l'œil.

— Je triche : j'appelle *inutile* — (pour quelqu'un) — l'acte ou la chose dont il ne se sent pas le *besoin immédiat*. Consentez à ceci. Si vous y consentez, vous concevez tout de suite que l'enfant puisse prêter une

attention extrême à quelque jeu, et se défendre de la moindre application quand on veut le mettre à l'étude. Il ne se sent aucun besoin d'apprendre à lire…

— Moi, si. J'ai pleuré pour qu'on m'y mette !

— Il a le plus pressant besoin de faire connaissance avec tous les mouvements possibles de son corps, avec ses forces, avec les objets qui l'entourent… Il est à l'état croissant. Il faut qu'il dépense pour croître…

— Eh bien, mon ami, quant à moi, j'ai fort peu joué dans mon enfance. Les jeux m'ennuyaient alors, comme font aujourd'hui les plaisirs. J'entends les plaisirs *ès qualités*, les amusements qui se prétendent tels.

— Alors, le théâtre ?

— Jamais. Je dors.

— Le cinéma ?

— M'exaspère. C'est le faux par le vrai…

— Bon. Les voyages ?

— Me fatiguent. L'obligation de *voir !*… Oh, les musées !

— La lecture ?

— Les romans me sont insupportables… Croyez-vous qu'un homme qui fait depuis vingt ans le métier que j'exerce peut lire un roman… Je ne fais que traverser des existences, et des intérieurs, et des histoires…

— Et… la poésie ?

— Regardez-moi bien.

— Je vois. Je n'insiste pas. Vous êtes le plus courtois des hommes.

— Et j'ajoute : Je la trouve où on ne la trouve pas et je ne la trouve pas où on la trouve.

— Ceci est plus roide.

— Je vous dis tout carrément mon opinion.

— Il vous reste du moins la pêche et la peinture.

— Cela se voit. En résumé, dès que je me sens assigner une heure, un lieu, une attitude de corps ou d'esprit, aux fins de divertissement, — tout mon individu proteste : il bâille, il fuit… Je me mets à penser à mes affaires, à mes malades, à mon métier, à n'importe quoi…

— Ce qui est parfaitement inutile. Au lieu de vous livrer à l'acte utile de vous distraire, délasser, détendre… etc… etc… *vous sécrètez du lendemain*, ce qui ne répond à aucun besoin, et voilà notre mal de l'activité fort bien décrit. Savez-vous, docteur, que Napoléon en a donné une merveilleuse formule ?

— Encore Napoléon ?

— Quelquefois. D'ailleurs, il est le modèle de l'homme moderne, — de l'homme qui a perdu le temps. Faute de savoir perdre le sien.

— Et qu'est-ce qu'il a dit, Napoléon ?

— Il a écrit, un jour, dans une lettre : *Je ne vis jamais que dans deux ans*. Le présent n'existait pas pour cet homme-là.

— Quel être !

— Quels *neurones !*… Je me le résume ainsi : *II concevait l'ensemble et le détail et il dormait quand il voulait*.

— Oui, mais quel vilain estomac !… Et quant à l'amour…

— Oui, mais quelle tête !… Qu'est-ce que vous choisiriez, Docteur ?

— C'est bien embarrassant.

— Certes…

— Après tout, il s'agit de savoir ce qui donne la sensation de vivre davantage, — ou *la présence extrême de… l'instant*, ou *la présence extrême… du possible* ?

— Celle-ci est plus rare que celle-là. Et l'orgueil qui l'accompagne n'est pas négligeable.

— Sans doute. Mais quand on a vu, dans les asiles, suffisamment d'empereurs, de papes et de milliardaires, on est assez refroidi quant aux grandeurs de ce monde… même intellectuelles, — car il y a aussi nombre de poètes, de savants, d'inventeurs…

— Mais que ferait-on sans l'orgueil ?

— On ferait tranquillement son métier… D'ailleurs, on peut concevoir qu'il y a un orgueil physiologique. Ce serait l'espèce d'euphorie consécutive à un acte bien accompli.

— Un applaudissement… viscéral à une belle comédie jouée par les centres et réfléchie sur eux… Le fait est que, dans ces cas-là, il arrive qu'au lieu de fatigué, on se sente plus fort après l'achèvement… Parfois plus léger, plus dispos. Un orateur me disait qu'après un discours, pas trop long, et acclamé, il se trouvait excité à le recommencer, certain de le faire bien meilleur encore…

— Et cette fois on l'aurait sifflé !… Il n'y a rien de plus obscur que tous ces rapports de l'organisme et de l'intellect. Le rôle de la physiologie, des conditions constantes de la vie, celui du hasard, celui des circonstances, de l'adaptation, etc., etc… tous ces facteurs essentiellement étrangers les uns aux autres et qui se composent comme ils peuvent… c'est un maquis

inextricable. Notez que le domaine de l'esprit est un domaine de « valeurs » ; c'est *l'évaluation* qui est la grande affaire du système qui pense. Eh bien, le même événement mental, qui, physiologiquement, est, ou devrait être, assimilable à un déchet, qui est un produit de fatigue, d'épuisement local, un *hasard*, une réponse locale comparable à un *lapsus linguæ*, peut *d'autre part*, prendre une valeur… littéraire, par exemple…

— Merci !

— Oui. Cela peut donner un petit effet très heureux, très neuf, que la conscience apprécie, accueille, recueille, note… Et dans un milieu approprié, cette petite notation…

— On dira : C'est du Shakespeare !

— Au moins !…

— Docteur, je vois que la poésie… Décidément…

— Pourquoi ne voulez-vous pas consentir à ce qui est ?

— Parce que ce serait cesser de consentir à être.

— Je n'ai rien dit que de raisonnable. Et rien que vous ne sachiez aussi bien que moi… Que dis-je !… Cent fois mieux !… Tout à l'heure, vous m'avez dit vous-même que l'absurde était votre champ d'opérations…

— Oui, mais…

— Ai-je rien dit de plus dur ?

— Vous ne tenez pas compte du travail. Il me semble que l'esprit tend à passer du désordre à l'ordre… Ou, si vous le préférez, d'un certain *désordre-pour-soi*, à un certain *ordre-pour-soi*.… Il travaille, en quelque sorte, en sens contraire de la transformation qui s'opère par les machines, lesquelles changent une énergie plus ordonnée en énergie moins ordonnée…

— Hum…

— Ce n'est qu'une image grossière… Je reviens à l'esprit… Pour qu'il opère lui aussi, sa transformation caractéristique, *il faut bien lui fournir… du désordre !*…

— C'est immense, ce que vous dites.

— Dame…

— Ce sont des énormités.

— Et il prend son désordre où il le trouve. En lui, autour de lui, partout… Il lui faut une différence *Ordre-Désordre*, pour fonctionner, comme il faut une différence thermique à une machine, à un phénomène quelconque !… Mais je vous répète que la comparaison est…

— Fausse.

— Non !… Oui… Soit !…

— Et alors ?… Voici, en tout cas, la Poésie justifiée… En un tour de main, ou tourne-main. Il faut parler à la mode. Les journaux maintenant disent : *tourne-main*.

— Avez-vous réfléchi quelquefois sur les rêves, Docteur ?

— En voilà, des phénomènes à la mode !… Nous aurons bientôt une chaire d'Oneiromancie à la Faculté. Ce n'est pas moi qui la briguerai… Ah non, non…

— Et pourquoi ?

— Mon cher, j'en ai tellement assez de ces histoires, de toutes ces cochonneries… On m'a assez abreuvé de narcoses incestueuses !… Savez-vous où j'en viens, où j'en suis ?… A ce point de saturation, que…

— Achevez, Seigneur…

— Je finis par croire que le rêve… N'existe pas !…

— *Ciel !… Que devient alors le songe d'Athalie ?*

— Je ne crains pas de m'avancer jusqu'à… être sur le point de penser que le rêve… est un rêve.

— Cependant, vous rêvez quelquefois ?

— Parbleu !… Mais je ne fais la constatation… légale, qu'au réveil. Qui me prouve que ce n'est pas une fabrication du réveil, une fausse mémoire, — une explication première et délirante de l'état de passage du zéro de conscience au régime de veille ?

— Dans ce cas, il ne faudrait jamais dire : *J'ai rêvé*, mais : *Je rêve*. Ce verbe n'aurait de sens qu'au présent… Cependant, on s'éveille parfois, en pleine aventure ou angoisse, le cœur battant… Quoi de plus éloquent en faveur du rêve, — sans parler d'autres…

— Tout ceci ne prouve rien. Le cœur battant nous fait, peut-être, inventer de pseudo-raisons instantanées de tachycardie…

— Que la raison ne connaît pas.

— Suivant l'usage… Mais, cette invention n'est peut-être qu'une manière d'exprimer ce fait que le *cœur vous bat*, dans le langage encore désordonné d'un organisme en train de changer d'état.

— Eh bien, moi, je crois à l'existence des rêves. Des rêves du type classique.

— C'est drôle. Jadis les philosophes disputaient de l'existence de la réalité au bénéfice du rêve, — nous faisons tout le contraire.

— Vous, du moins. — Moi, je tiens aux rêves ; et j'ai un motif capital pour y tenir. C'est que j'y ai naguère beaucoup pensé. Je me suis bâti une…

— Et vous ne voulez pas que ce soit en pure perte… C'est humain.

— Oui, j'ai réfléchi longtemps sur ces bizarres compositions. C'est là que je vois toute la puissance de la profondeur… viscérale se jouer de la surface intellectuelle ; ces excitations profondes prendre pour exutoires, pour relais jusqu'à la conscience, pour expressions de fortune, tout ce qu'elles trouvent, toujours, et à chaque instant… Tenez, nous parlions d'idées tristes, eh bien, une idée triste est, à mon avis, une combinaison du genre *rêve*.… La tristesse a besoin de quelque image qui la présente et qui « l'explique »… L'idée la plus sinistre se ferait regarder froidement et nous laisserait libres et insensibles, si, d'autre part, — tout à fait : *autre part,* — il ne s'y attachait des valeurs… viscérales… irrationnelles… Le cœur, les glandes, les entrailles, — que sais-je — tout peut servir de… *résonateur* à telle image, — et parfois, ces effets se produisent presque plus promptement que ne se produit la conscience nette de cette image. On dirait même qu'ils doivent, pour agir le plus énergiquement, *précéder* la vue nette et limitée de l'objet, et attaquer toujours avant elle je ne sais quel point stratégique… Écoutez ceci : j'ai observé un petit enfant, un « *infans* » (il ne savait pas encore parler) *s'évanouir* à la vue d'un peu de sang qui coulait d'une coupure insignifiante que je m'étais faite. Comment expliquer cet effet ?

— On n'explique rien. A-t-on jamais expliqué la simple contagion du rire, du bâillement ou de la nausée ?

— C'est de la radio. L'image transmise d'un acte s'en va reconstituer cet acte dans un poste approprié. La rétine sert d'antenne, et je ne sais quoi transforme l'image en réflexe.

— Heu… Il est certain que nous sommes tissus de relations tout à fait bizarres, dont beaucoup sont individuelles…

— C'est là toute notre personnalité…

— Les unes congénitales ; d'autres acquises, — variables, d'ailleurs, avec l'âge, l'état intime du corps, etc… Mon ami, nous pataugeons…

— Le fait est que notre connaissance de nous-mêmes est misérable. Nous pouvons quelque peu nous prévoir…

— Vaguement. C'est de la météorologie !

— Nous savons assez mal de quoi nous sommes capables. Voyez combien de criminels ne peuvent croire à ce qu'ils ont fait, et à quoi,

jusqu’à Faction même, ils n’avaient jamais pensé…

— Croyez-vous ?

— Je le crois. Leur crime n’a été, pour certains, qu’une manière de soulagement brusque, après lequel, toutes puissances de l’oubli se mettant aussitôt à agir, l’homme se trouve libéré…

— Innocent et plus pur !…

— Mais, plus pur, peut-être…

— Et s’il était venu vous consulter, vous lui auriez conseillé l’assassinat ?

— Il ne s’agit pas de cela. Je ne vous fais pas une théorie de la criminalité. Je m’efforce de me représenter un acte…

— Gare à la contagion, à la radio !…

— Un acte issu de notre imprévu personnel… Un acte dans lequel… on ne se reconnaît pas…

— Et dont on voudrait bien décliner la responsabilité.

— Cela dépend…

— Mais je conviens qu’il y a plus d’une personne en nous. Il y en a une, par exemple, qui n’apparaît que dans des intervalles d’un dixième de seconde, ou d’un vingtième. Et une autre qui ne peut produire ses effets que moyennant un temps un peu plus long.

— Nous aurions donc plusieurs… présences. Et la présence d’esprit ne serait que la promptitude avec laquelle intervient le contrôle de tous ces éveils de détails : les arrêts, les réserves, rétentions ou renforcements… Je crois que la présence d’esprit consiste… à émettre une solution qui suppose la réflexion au bout d’un temps beaucoup plus court que celui d’une réflexion.

— Alors, c’est une sorte de miracle ?

— En apparence… En réalité, nous ignorons dans quelle mesure la conscience est indispensable à telle ou telle opération. Elle doit l’être, certes, à partir d’une certaine… complexité… Elle a, d’ailleurs, ses limites… et de plusieurs espèces… Tenez, je fais un *trille* avec ces deux doigts. Doucement, d’abord. J’ai conscience de deux actes, quoique en vérité j’ignore comment je les prescris, et comment j’excite respectivement et alternativement chaque doigt. Mais si je *presse* le mouvement, tout se passe comme si je *pressais* le bouton d’une sonnerie à trembleur. Un seul acte, *de mon côté ;* une grêle d’effets… dans le monde des effets ?…

Remarquez ici, (l'idée m'en vient), que nos sensations de vue et d'ouïe, correspondent extérieurement à des fréquences.

— Je ne me porte pas garant de tout ceci, dit le Docteur ; vous allez comme le vent, et ce sont des sujets…

— Oh, je ne fais que les effleurer, bien sûr… S'il s'agissait d'écrire…

— Vous seriez plus prudent… Vous trouveriez autre chose ?

— Je chercherais…

— Ah ah !… Il y a donc bien quelque chose en vous,

— quelque région, — quelque… nuage, (ma foi, je ne sais comment dire ?) — qui contient, ou enveloppe, désigne, et pourtant réserve, *ce que vous pourriez trouver* — en fait d'expression exacte de votre pensée, — si vous aviez le désir, du temps…

— Du papier.

— Du papier…

— Et l'excitation nécessaire…

— Naturellement… Et alors ? Vous voici devant le papier…

— Et alors, il s'agit de procéder, *à partir* de ce que je *sais* pouvoir trouver, exprimer, — préciser, — *vers* cette expression exacte… ou intense — (ce n'est pas du tout la même chose)… C'est résoudre une nébuleuse !…

— Une nébuleuse ?…

— Oui. Un amas confus sur les confins du moment… Peut-être se changera-t-il en système d'idées nettes ? Peut-être demeurera-t-il à l'état de nue et d'impression informe, de pressentiment intellectuel inorganisé… Mais je puis *nommer* ce nuage, cette vague luminosité. Il me suffit d'un mot ou deux. Par exemple, il pourra me suffire, demain ou dans six mois, d'entenare votre *nom*, Docteur, pour me rappeler ce bel endroit où nous sommes, et l'enveloppe externe de nos débats, le son de votre voix… Et les choses que nous disons, — les ombres d'idées qui passent en moi à la faveur de nos propos, me reviendront, et je pourrai m'appliquer à les repenser, à les forcer de se dessiner, d'évoluer, de se résoudre, en formules précises…

— Et moi, je me trouverai avoir baptisé une nébuleuse !… J'avoue que je ne m'attendais pas à cet honneur… Le docteur ORION ! Saluez !…

— Je salue.

— Je vous salue aussi… Maître, vous me comblez !… Vous allez voir quel bel article !… Quel début dans la Littérature Psychopathologique !…

Pensez donc !… *L'Omnivalence, — La Nébuleuse Mentale, — Le Nettoyage par le Crime.*… Et ce n'est pas fini !…

— Jamais fini. En attendant, vous brouillez tout ce que j'ai la bêtise de vous raconter, et vous êtes bien capable d'en fabriquer ce que vous appelez froidement une *observation.*…

— Et comment voulez-vous appeler cela ?

— Je n'ose vous le dire… Ce genre littéraire (quoique spécial) est parfois délicieux à déguster… Je vais être joli dans l'« Encéphale » !… Je vois cela. *Edmond T.… 50 ans. Pas d'antécédents connus. Instruction : moyenne. Age mental ?* Combien me donnez-vous ?

— *Onze ans, trois mois.*

— Merci… C'est bien l'âge que je me sens… Et après, que mettrez-vous ?

— Multipare.

— Comment, *Multipare ?.*…

— N'avez-vous pas accouché plusieurs fois ?

— Moi ?

— De livres ?

— Oui. Des enfants morts…

— Morts de quoi ?

— D'être nés… Mais que disions-nous ?… Où en étions-nous ?

— Partout et nulle part… Permettez-moi de constater qu'on se perd à chaque instant en votre aimable compagnie.

— Pardon, nous sommes ici indivisibles. Dites que nous faisons indivisément de la confusion…

— Parfait… *La Confusion mentale seul ou à deux.*… Encore un fameux morceau !… Ceci vous tire l'œil… Je tiens mon article.

— Eh bien, n'oubliez pas d'insister sur ceci : que la confusion mentale, — qui est plus ou moins pathologique *dans le seul*, — est normale quand on est *plusieurs.*… L'incohérence, les quiproquos, le coq-à-l'âne, etc., sont de règle, et même de rigueur, dans les conversations, débats, discussions, et autres « échanges de vues », consultations, controverses…, duos d'amour, etc., etc… Mais, docteur, on n'avancerait pas si on comprenait… J'irai plus loin : on ne se comprendrait pas soi-même si on comprenait les autres… Et on cesse de comprendre les autres si on se comprend tout à fait soi-même… C'est évident… Tenez, nous nous rencontrons sur ce bloc par *le plus grand des hasards ;* nous causons… Et en quelques minutes…

— La divagation pure se déclare !

— C’est là ce qu’on appelle *causer*, mon cher Docteur…

— C’est de la détente… Il fait bon et superbe, ici. Nos propos font des ronds à la surface de nos ennuis.

— Le mal de l’activité s’y apaise.

— Oui. Si l’on se taisait un peu ?

— Une minute de silence ?… Gare !… Si l’on se taisait, ce qui parle à présent dans l’air, parlerait dans… l’homme… Dirait, peut-être, d’autres choses…

— Et vous n’y tenez pas ?

— Peut-être pas.

— Vous ne pouvez pas LE faire taire ?

— Non.

— Tenez-vous véritablement… à LE faire taire ?

— N…ON.

— Aïe, — Aïe, — Aïe ! Mauvais, mauvais…

— Omnivalence.

— Il fait rudement beau. Voyez-moi cette grosse fumée là-bas, qui s’est couchée sur l’horizon, et qui demeure en panne dans l’air absolument calme, comme un lange noirâtre. Et ce bateau. Il est là depuis ce matin. Il a mis sur lui tout ce qu’il avait.

— C’est une tartane. Ils doivent porter des briques, sans doute.

— Enfin, c’est un bateau !

— Non, ce n’est pas une tartane. Pardon. C’est une vieille goélette !… Un Italien, je pense ?… Il y a peut-être soixante ans que ce bois navigue. Ils ont des voiles reprisées cent mille fois… Des formes charmantes. Et ça tient bien la mer.

— Et dire que Paris existe !…

— Et pourquoi pas ?

— Dire qu’il y a quelque part… mon téléphone !… Et le vacarme, et les voitures, et la pluie, et la hâte, et les gens, et les journaux !… Et tout le tonnerre de Dieu de tout ce qu’il y a à faire, et à penser…

— Que voulez-vous, docteur, on n’est pas des Grecs de la bonne époque…

— Ils avaient une chance, ceux-là… Il me semble qu’ils avaient trouvé le moyen de faire sans rien faire, et de produire le plus beau travail du monde en fumant leur pipe sur le sable.

— Ils étaient assez subtils pour cela. Toutefois, ils ne fumaient pas, je crois.

— C'est juste. C'est une lacune… Je ne peux pas les concevoir sans pipe, tous ces philosophes.

— La pipe de Platon, — mais ç'eût été une pipe de Tanagra ou de Myrina. Une merveille de pipe… Voyez-vous ces pipes délicieuses dans les musées ?

— Pauvres de nous !… C'est curieux… Ne trouvez-vous pas que d'ici, notre vie habituelle est inconcevable ?… Je recule devant un cauchemar quand je pense à ce que je fais tous les jours…

— Et cependant vous n'en avez jamais assez…

— Mais d'ici, je vois en perspective… Je me vois… Un petit bonhomme qui court, va, vient, griffonne, mastique, se déshabille, dort, se rhabille, court… Et ainsi de suite ; — avec un agenda…

— Et quelques incidents…

— Et quelques incidents.

— Tout le monde en est là… Mais tout ceci n'est-il pas ordonné, prévu, organisé par notre être même ? Est-ce que le cœur ne passe pas son temps à battre notre temps…

— Avec quelques incidents.

— Et toute notre durée n'est-elle pas comme rythmée, ou construite, par les temps propres des fonctions monotones qui entretiennent la vie, — comme on expédie les affaires courantes ?…

— Mais alors, — comment se fait-il que nous ayons l'idée d'autre chose que de ces affaires courantes ?…

— Docteur, c'est morbide…

— Allons, ne faites pas du verbalisme médical.

— Excusez-moi. Rien ne déteint comme ce délicieux et fécond dialecte. On le raille, on le singe, parfois… Mais, croyez-moi, — même chez Molière ou chez Rabelais, — se devine la secrète et envieuse admiration de l'homme de lettres pour un langage où la libre invention des mots est admise, où la fantaisie totale est, en quelque sorte, *basale* et constitutionnelle.

— Blagueur… Vous feriez mieux de répondre à ma question.

— J'y cours. Je voulais dire simplement… Mais je vous l'ai déjà dit. Je vous ai dit que l'animal me semblait ne pouvoir absolument rien faire que *d'utile*. C'est-à-dire : *sous pression extérieure ou organique immédiate*. La

vache voit les étoiles, et n’en tire ni une astronomie comme la Chaldée, ni une morale comme Kant, ni une métaphysique comme tout le monde… Elle les égale à zéro. Elle les amortit. C’est très remarquable, au fond… Percevoir ce qui ne sert à rien !

— Vous avez la bosse de l’étonnement, mon cher.

— Oui… Je dois avoir une boîte de résistances quelque part dans le cerveau… La vache, donc, n’absorbe que les perceptions auxquelles correspond une réponse uniforme, un acte déterminé qui fasse partie du cycle de quelque fonction de son organisme. Tout le reste est nul. Si un objet nouveau l’effare, elle file, et elle n’aura jamais la tentation de revenir vers lui, avec précaution et… concupiscence intellectuelle, pour l’identifier et le classer dans son système du monde… Elle ne définit cet objet que par la fuite : *chose devant être fuie*.

— Mais il me semble que c’est là précisément notre définition de la douleur…

— Et de la mort… Et c’est pourquoi nous ne savons où les caser dans notre système du monde.

— Dame… C’est assez compliqué. Les gens ne veulent pas mourir. C’est une idée rudement *fixe*.… Et d’autre part…

— D’autre part, il y a un syllogisme contre eux. Socrate…

— S’il n’y avait qu’un syllogisme !… Mais comme il est intéressant de constater que l’intellect : ne sait pas penser à la mort ! Elle est pour lui un accident, même un scandale.

— C’est qu’il ne sait pas davantage concevoir la vie, dont la mort est une des propriétés caractéristiques. La vie egt, en somme, quelque fourmillement bizarre entièrement confiné dans une pellicule de douze à quinze mille mètres d’épaisseur…

— Ectoderme…

— Naturellement… Tout ce qui est amusant est superficiel. Et accidentel. La vie a quelque chose d’un accident… qui s’est fait des lois.

— Oui… Et dans cette couche mince, vie et mort… Entrées et sorties. La loi fondamentale est statistique. Point de vie sans morts : c’est l’équilibre statistique…

— Et c’est là que vous intervenez, mon cher Docteur.

— J’essaye.

— L’intelligence ne comprend rien à la vie, et donc à la mort. La sensibilité de chacun veut, d’autre part, tirer son épingle individuelle du jeu.

Résultat : l'individu lutte contre la loi ; l'intellect lutte pour la vie contre la vie ; et vous autres, médecins, vous êtes les champions, les stratèges de la lutte de la vie individuelle contre la loi de la vie… moyenne…

— Pendant ce temps, la vache a filé.

— Quelle vache ?

— Celle qui se fiche des cieux… Du moins, vous le dites. Et vous n'en savez pas plus que moi… Eh bien, et les singes ?… Voilà au moins des curieux.

— Les singes ?… Sans doute, leur cycle… est un peu plus étendu… Il englobe…

— Allons, allons… Vous ne savez pas le moins du monde ce que vous allez me raconter. Vous êtes pris en : flagrant délit *d'insuffisance pithiatique…*

— Pas du tout. Je… crée. Je tire de moi ce que je ne savais pas contenir.

— Vous tirez de vous ce qui n'y est pas. C'est là créer ?

— Ex nihilo.

— C'est merveilleux. C'est toujours la Nébuleuse en évolution…

— Mais oui, Docteur.

— C'est l'ignorance Créatrice. C'est la Création par le Vide…

— Ma foi, avant le Verbe, on est avant le Commencement. Avant… PAvant !

— Le fait est qu'en toute matière, les commencements sont durs…

— Oui. Heureusement, l'homme n'est pas d'un seul morceau. Une partie de lui devance l'autre. L'eau lui vient à la bouche avant qu'il ait touché au plat. Il en est ainsi un peu des idées.

— Précisons. Vous disiez cependant que vous ne saviez pas du tout ce que vous alliez vous extraire de la tête et me servir ?

— Exactement ? — Non. Je le sens. Je le pressens…

— Sous quelle forme ? — A quel état ?

— A l'état de promesse, ou d'espoir ?

— Eh oui… Comme dans le voisinage… Comme…

— Comme au-dessous ? — *Sub ?*

— Non. Pas *Sub.*… A côté. Dans la pénombre de mon esprit… du moment.

— Pénombre ? Esprit ? Moment ?… Tout ceci n'est pas trop clair…

— Mais c’est *par définition*, que tout ceci n’est pas clair. Je ne puis dire que je *pressens*, sans dire que ce que je pressens n’est pas clair…

— Mais vous pouvez dire clairement ce que vous sentez comme pressentiment.

— Alors, je suis obligé d’user de comparaisons.

— Parbleu !

— Eh bien, — je vous disais que je pressentais ma pensée, — ou plutôt, ma parole prochaine, dans la pénombre de mon esprit du moment, — comme un objet que l’on appréhenderait et palperait au travers d’un voile…

— Une jolie femme ?

— Taisez-vous, explorateur !… Amateur patenté de douces rénitences !…

— Sans illusions, hélas… Les voiles ont du bon.

— Franchement, mon cher Docteur, je ne sais pas comment les médecins, et singulièrement les gynécologues….

— Gynécologistes…

— Gynécologistes, peuvent encore songer à…

— C’est une question… d’horaire.

— C’est merveilleux. Alors, ils ont un cycle professionnel, et un cycle…

— FonéHonnel.

— Il faut avouer que les mains sont des appareils extraordinaires… Le matin, professionnelles…

— *Et sur rendez-vous…*

— Et le soir, fonctionnelles… C’est merveilleux. C’est la pince universelle !

— Tiens, — et l’esprit ?

— Commence et finit… au bout des doigts.

— Oui, mais en attendant, vous fuyez mes questions. Vous intercalez des propos équivoques… Et moi qui vous écoute…

— Vous êtes bon.

— C’est une partie importante de mon métier. Ingrate, d’ailleurs… Moi qui vous écoute, j’attends toujours ce que vous allez tirer de vous, et je ne vois rien venir !

— Il faut m’exciter un peu…

— Alors vous me prenez pour un provoquant ? Je suis là pour vous faciliter l’expulsion ?…

— Oh, Docteur !… Et pourquoi pas ?… Un homme n’est rien tant que rien ne tire de lui des effets ou des productions qui le surprennent… en bien, ou en mal. Un homme, à l’état non sollicité est à l’état néant… Tenez, un monsieur qui passe me fait souvent songer à toute la jouissance, à toute la souffrance qu’il transporte avec soi, à l’état virtuel…

— La souffrance, surtout.

— Et exigible au moindre incident… Nous portons invisiblement une sorte de dette inscrite dans notre chair…

— Et les idées possibles, donc !…

— Et les souvenirs !… Tenez, Docteur, ceci, jadis, m’a tellement fait songer que j’avais forgé un mot, un nom, pour cette capacité de sensations et de productions…

— Ah ! Ah ! Monsieur fabrique aussi sa petite terminologie…

— Oui.

— J’ai eu l’honneur, tout à l’heure, d’assister à la parturition *d’Omnivalence* et de *Nébuleuse ;* nous allons faire connaissance de toute la petite famille.

— Non, non, non… Je fabrique ma petite terminologie, suivant les besoins ; — mais je la garde en général pour mon usage personnel et privé… Ce sont mes outils intimes. Je me fais mes ustensiles, et les fais pour moi seul : aussi individuels et adaptés que possible à ma manière de concevoir, et de combiner.

— Vous n’êtes pas dénué d’orgueil…

— En quoi ? Est-ce que Robinson vous semble plus orgueilleux que quiconque ? Je me considère comme un Robinson intellectuel.

— Si ce n’est pas là de l’orgueil !… C’est du séparatisme aigu.

— Mais pas du tout !… C’est du séparatisme de fait. Je suis séparé des autres par ce qu’ils entendent et que je n’entends pas…

— Et par ce que vous entendez et qu’ils n’entendent pas ?

— Voilà. Mais c’est être comme tout le monde… Mais peut-être je le sens plus fort… et plus naïvement.

— Bien, Monsieur Robinson… Et comme nous sommes ici sur une sorte d’île, je vous suis une sorte de *Vendredi*. Bien. Et alors, le mot, le nom ?…

— J’appelle tout ce virtuel dont nous parlions, *l’IMPLEXE*.

— C’est un beau nom, ma foi ! Très suggestif. Je ne sais pas trop ce qu’il suggère ; mais il suggère énormément ! Tout est là. Il faut creuser l’*Implexe*. Mais, dites-moi un peu : Est-ce que votre *Implexe* ne se réduit pas à ce que

le vulgaire, le commun des mortels, le gros public, les philosophes, les psychologues, les psychopathes, — la foule enfin, — les Non-Robinsons, appellent tout bonnement et simplement l'*Inconscient* ou le *Subconscient ?*

— Voulez-vous que je vous jette à la mer ?… Savez-vous que je hais ces gros mots… Et d'ailleurs, ce n'est pas du tout la même chose. Ils entendent pas eux je ne sais quels ressorts cachés, — et parfois, de petits personnages plus malins que nous, très grands artistes, très forts en devinettes, qui lisent l'avenir, voient à travers les murs, travaillent à merveille dans nos caves… Je ne veux à présent faire leur procès… Non, l'*lmplexe* n'est pas *activité*. Tout le contraire.

II est *capacité*. Notre capacité de sentir, de réagir, de faire, de comprendre, — individuelle, variable, plus ou moins perçue par nous, — et toujours imparfaitement, et sous des formes indirectes, (comme la sensation de fatigue), — et souvent trompeuses. Il faut y ajouter notre capacité de résistance… Et parmi ces variations possibles du possible, il en est qui sont diurnes, d'autres annuelles…

— Mensuelles pour les dames.

— Je crois bien… Tenez. Exemple simple. Prenez un verbe quelconque… *Marcher*.

— Je marche…

— Mettez-le à tous les temps et à tous les modes.

— *Je marche. Tu marches.*.. J'ai peur que ce ne soit un « test »…

— Non… Allez… Mais à la première personne.

— *Je marche. Je marchais. Je marchai. J'ai marché. Je marcherai.*..

— Voyez-vous ?

— Non… Je ne marche pas.

— Comment ! Vous ne voyez pas la variation d'Implexe ?… *Je marche. Je marcherai.* Vous ne sentez pas le changement d'état ?…

— Réaction négative.

— Et encore, le verbe officiellement conjugué est loin d'être complet.

— Vous trouvez que le compte n'y est pas ?

— Voyons… L'opinion publique discerne trois états du temps : *Passé, Présent, Futur*.

— Jusqu'ici, rien de nouveau.

— Vous pouvez piquer ce… trident n'importe où dans la chronologie. Le point choisi pour *présent* possède toujours un *passé* et un *futur* relatifs. Ce qui fait une infinité de…

— Merci. Et puis ?

— On pourrait raffiner… J'abrège. Le verbe ne nous offre qu'un nombre fort petit d'expressions. II n'a que cinq ou six couleurs, et qui ne se mélangent pas, pour une infinité de nuances ; et c'est pourquoi on y ajoute des locutions qui nous font un peu plus riches… Ainsi, piquez la pointe du *Présent* sur l'instant actuel…

— Je pique. Mais je veux être pendu si…

— Mais c'est enfantin, docteur… Vous piquez, et vous engendrez ainsi…

— Je ne me sens rien engendrer du tout…

— Vous engendrez le *Présent du Présent*, que vous exprimez ainsi : *Je suis en train de…*

— De quoi ?… C'est du Molière…

— Et vous engendrez du même coup…

— De trident… Quel trident !…

— Vous engendrez le *Futur du Présent* : *Je suis sur le point de…*

— D'éclatei !

— Et ainsi de suite… *Le Présent du Présent du Présent, Le Présent du Futur du Passé du Passé…* Et cœtera… On pourrait raffiner… Un mathématicien pourrait…

— Nom de nom de nom de…

— Vous voyez ! Vous y venez. Vous exponentiez déjà tout seul…

— Je m'en moque !…

— En résumé, j'entends par l'*lmplexe*, ce en quoi et par quoi nous sommes éventuels… *Nous*, en gros ; et *Nous*, en détail…

— Attendez que je retire le trident pour vous suivre… Vous m'essoufflez…

— Ainsi, — songez à un muscle…

— Un muscle ! Je respire. Ici je suis un peu plus chez moi… Voyons ce muscle.

— Ce muscle ne sait faire que se raccourcir et se rallonger.

— Je ne vois pas ce qu'il pourrait souhaiter de plus.

— Son implexe est très limité.

— Le fait est que son horizon n'est pas immense.

— Quoi qu'il lui arrive, il ne sait dire que : *Court, Long* ; *Long, Court.*

— La force n'a jamais besoin de raffiner.

— On a beau le piquer, l'électriser, l'irriter de toute manière… N'est-ce pas ?

— Oui. Il se renferme dans son petit cycle à lui.

— Et la rétine… Elle n’a pour implexe qu’un certain groupe fermé de lueurs et couleurs… Tout ce qui lui advient n’en tire que lumière. On lui ferait aisément une jolie devise en latin…

— Attendez… Et la mémoire ? Voilà un fameux implexe, il me semble ?

— C’est le morceau de choix… Mais, hélas…

— Eh bien ?

— Celle-là n’est pas commode… Dire que nous ne savons rien de rien sur cette illustre et inconcevable propriété…

— Rien… C’est beaucoup dire. On voit que vous ne lisez pas beaucoup… Il y a des bibliothèques sur la question.

— C’est bien ce que je veux dire en disant que nous ne savons rien. D’ailleurs, il est illusoire, peut-être, d’y penser… La définir au moyen de la notion du passé, c’est-à-dire par elle-même, est chose vaine…

— Mais quel besoin de la définir ? Chacun sait ce qu’elle est…

— Oui… Quand on en parle… accessoirement. Quand on emprunte ce mot sans s’y arrêter… On passe un fossé sur une planche, et cela va. Mais il ne faudrait pas s’amuser à stationner ni se mettre à danser sur elle. Quand on veut s’arrêter un peu sur la mémoire, la considérer au foyer… de la conscience, à la « tache jaune », — au point d’intensité et de durée où les idées et les questions trouvent, — ou demandent, — ou reçoivent, — le maximum de présence, et le maximum d’action sur…

— Sur quoi, s’il vous plaît ?

— Sur l’implexe intellectuel, Monsieur…

— Bravo !

— C’est-à-dire sur le plus grand nombre de connexions, d’associations possibles…

— C’est là que rien de bon ne se produit quand nous y plaçons et que nous y entretenons le problème de la mémoire ?…

— Parfaitement. C’est là, docteur, — c’est au point où, normalement, nous comprenons le mieux, que nous constatons que nous n’y comprenons rien.

— Très étonnant. Vous parlez de ces choses, — de ce foyer, de ce point le plus sensible de durée et d’intensité, comme si *vous y êtiez*… Vous êtes un imaginatif, mon cher…

— Je n’y puis rien, mon bon Docteur. Je vous parle en toute naïveté. Je vous répète que ma vie mentale est celle d’un Robinson.

— Et si je vous disais que c’est là une forme à peine aberrante de schizophrénie ?

— Eh bien, j’amènerais *Schizophrénie* en personne à la « fovea centralis » de mon esprit, et je verrais ce qu’il faut en penser… D’ailleurs, je ne m’en défends pas. Je suis un insulaire psychique ! Je vous l’ai dit et redit. Je fais le Robinson. Je fabrique mon arc et mes flèches, et je descends mes oiseaux, — quand il y en a.

— Et il y en a assez souvent, je crois ?

— Le ciel de l’esprit est surtout plein de perroquets. Il faut d’abord tuer ceux-là… Et puis, apprivoiser les autres.

— Ah… vous tuez les perroquets ?… Mais vous êtes en chasse toute la journée, alors ?

— Assez souvent, Docteur… Vous m’en rabattez énormément.

— Moi ?… Ah çà, qu’est-ce que vous entendez par *perroquets ?*

— Mon Dieu… Trois mots sur six. Environ. Tous les mots qui ne supportent pas le regard… central, sans dommage.

— C’est-à-dire ?

— Voyons… Supposez que vous placiez sous votre microscope une préparation, un petit objet… peu importe.

— Bien.

— Vous mettez au point. Vous voyez… ce que vous voyez. Peu importe.

— Bien.

— Vous passez à un grossissement plus fort, et puis à un autre…

— Oui.

— Et vous constatez que vous obtenez une image de moins en moins nette. Et plus vous faites ce qu’il faut pour mettre *au point*, plus vague elle se fait… Voilà. La nébuleuse… s’obnubile !

— Et je vois un perroquet dans mon microscope ?

— Eh oui…

— Et c’est ainsi que vous traitez les malheureux mots ?

— C’est l’art de traiter les mots comme ils le méritent. C’est-à-dire de reconnaître leur valeur d’emploi dans un travail serré de l’esprit. Beaucoup sont contre-indiqués. Nous les avons appris ; nous les répétons, nous croyons qu’ils ont un sens… utilisable ; mais ce sont des créations statistiques ; et par conséquent, des éléments qui ne peuvent entrer sans contrôle dans une construction ou opération exacte de l’esprit, qu’ils ne la rendent vaine ou illusoire.

— Vous employez pourtant le mot *Esprit ?*

— C’est un énorme perroquet. Mais observez, — *primo :* que je parle avec vous…

— Je vous prie de me croire vraiment touché.

— Il n’y a pas de quoi. Il faut bien distinguer l’usage courant de l’usage délicat où la rigueur…

— Est de rigueur. Et ensuite ?

— *Secundo :* Les termes de l’espèce dont il s’agit…

— Les mots pour l’usage externe !…

— C’est cela… Sont affectés pour moi d’un petit signe ou indice qui les note de *provisoires*.

— Quel type !… Mon ami, je vous trouve les cordes bien tendues. Vous devriez vous distraire un peu de toutes ces précisions… Est-ce que vous ne vous sentez pas une certaine fatigue ? Je parle sérieusement…

— Je suis un peu… fatigué.

— Est-ce que vous dormez ?

— Cinq heures en moyenne.

— Ce n’est pas énorme.

— Mais profondément. Je pense qu’il y a une compensation. Un sommeil court et profond doit valoir au moins autant qu’un sommeil long et plus superficiel.

— C’est possible. Est-ce que vous mangez ?

— Oui… Quand la cuisine me plaît.

— Et… le reste ?

— Vous êtes bien curieux.

— Le reste est silence ?

— Je vous répète que vous êtes trop curieux.

— Laissons l’art d’accommoder le reste, puisque vous ne voulez pas en entendre parler… Mais écoutez-moi. Je vous trouve, — je vous le répète, — les cordes trop tendues. Il faut détendre cet arc de Robinson, et ménager les perroquets… La précision est une belle chose, mais elle implique des *corps solides*. Des règles rigides de métal, des engrenages bien découpés, des contacts et des coïncidences exactes, — voilà des moyens de précision. Mais, croyez-moi, il ne faut pas en demander autant à un citoyen de chair et d’os. Notre matériel de neurones, d’artérioles, etc… se fatigue à essayer d’imiter les choses qui durent par elles-mêmes, et les liaisons des corps indéformables.

— Vous êtes un bon ami, Docteur… Mais je vis de ceci. C'est d'autre chose que je meurs…

— Vous n'avez pas l'air excessivement mort. Vous gambadez dans les rochers comme une chèvre ; vous ferraillez pour et contre les idées, comme un beau diable, et exterminez le cacatoès… Tout cela n'est pas inquiétant. Mais vous exagérez. Croyez-moi… Détendez, détendez…

— J'ai besoin de brûler quelque chose…

— Voyons… Est-ce que vous n'avez pas quelques embêtements… que vous combattez et suralimentez à la fois… *in intimo corde ?*

— Tout le monde en a…

— Allons, vous êtes rongé, mon ami…

— Il y a du vrai.

— Vous êtes… mordu. C'est évident.

— Mais l'acuité et l'agilité de l'esprit, ce sont mes remèdes.

— Je ne connais pas exactement le mal ; mais j'ai peur qu'ils ne soient pires que lui.

— Je ne crois pas. Chaque organisme a ses méthodes de défense.

— Quel chicaneur… Il y en a qui prennent du bromure. D'autres vont à l'alcool. D'autres fréquentent l'opium et son auguste famille. Et d'autres font la noce. Je ne parle que pour mémoire de ceux qui envisagent le pistolet, la rivière, le cordon de sonnette, et autres sédatifs héroïques… Mais je n'ai jamais vu jusqu'ici un anxieux prendre pour moyen thérapeutique, cette espèce d'analyse quasi géométrique, perpétuelle et généralisée… D'ailleurs, la Logique n'est pas médicalement très bien notée… Il y a beaucoup d'esprits trop conséquents parmi les anxieux et les para…

— Mais sapriêti, je ne suis pas un anxieux !…

— Ta ta ta…

— Mais pas du tout… Je suis anxieux… peut-être… Mais pas un « anxieux »…

— *Distinguo…* J'aurais parié que vous couperiez en quatre…

— Oui, je distingue… C'est le propre de… moi !

— Vous tirez encore sur un perroquet.

— Je distingue. Je dis qu'il existe une anxiété « en soi », qui est illimitée, et qui n'a point de cause dans les événements et circonstances extérieures. On l'observe nettement chez des gens qui ont, comme on dit, *tout ce qu'il faut pour être heureux.*

— C’est assez juste. Je le regrette ; mais c’est assez juste.

— Mais ce n’est point mon cas. Je suis anxieux… dans la mesure où un homme auquel on serre la gorge est… asthmatique. Lâchez-le : il est guéri.

— C’est parfait… Mais attendez… Il y a des gens auxquels on n’est pas obligé de serrer bien fort la gorge. A peine l’on fait mine d’y mettre la main, ils se sentent étouffer. Ce sont des exagérants. Leur système va plus vite que les violons. Vous m’avez tout l’air…

— Que le Ciel vous entende… Je voudrais bien m’exagérer…

— Et ensuite : je ne suis pas bien sûr que — de votre anxiété…

— Relative !…

— Relative, soit…

— Relative, naturelle, explicable !…

— Soit, soit… Je ne suis pas sûr que de votre anxiété relative, naturelle, explicable, et cætera, et cætera — à l’anxiété…

— Essentielle.

— Soit. Essentielle, — il n’y ait pas… un glissement possible… C’est contre quoi je veux vous mettre en garde.

— Tout est possible, Docteur. Il y a sans doute en moi *de quoi faire* un anxieux essentiel…

— Bon… Nous en revoici à l’Implexe…

— Et en vous-même, il y a de quoi… Quand on songe à la quantité probable d’éléments d’idées et d’éléments d’actes qui sont « en nous » ; (à l’état latent, — c’est-à-dire… inconcevable), — et dont les combinaisons successives, le passage incessant à l’actuel, — nous constituent ! Parmi elles, il en est sans doute de plus fréquentes, de plus aisément renouvelables, — qui nous accoutument à elles, nous font notre « personnalité », et nous la définissent, et nous y font croire, et nous la font concevoir comme une entité… isolable, et même indestructible, invariante, éternelle, indépendante au suprême degré… Mais ces liens profonds, cette reconnaissance de « nous-mêmes », me semblent se réduire ou se résoudre en sensations organiques, en appétences, ou répugnances, dont on pourrait, pour chacun de nous, former une table qui le caractériserait…

— Il y a des albums pour jeunes filles où l’on trouve des questionnaires… *Quelle est votre couleur préférée ? — Votre parfum ?…*

— C’est cela… Mais ces liaisons se transforment… Avez-vous remarqué combien les goûts changent avec l’âge ?

— Les enfants n’aiment les huîtres ni les truffes.

— Et cependant quoi de plus *personnel* que nos goûts ?

— Nos dégoûts !

— Encore plus… A chaque instant, je coïncide avec ce que je tends à percevoir. Chacun, à telle heure de sa vie, est, en somme, un système… virtuel d'attractions et de répulsions, et aussi de… pressentiments de puissance et de résistance. Mais cette distribution est variable avec le temps…

— C'est-à-dire, avec n'importe quoi ?

— Et cependant, — elle est… ce qu'il y a de plus… *nous-mêmes !*…

— Est-ce que vous aimez les tripes ?

— Ah !… Pouah !… Quelle horreur !…

— Bien. Et le café ?

— J'en vis.

— Bien… Et cependant vous concevez que… dans… trois ans, (mettons), vous vous preniez insensiblement de tendresse pour les tripes et d'aversion pour le café ?

— Ce n'est malheureusement pas impossible…

— Et alors, votre personnalité ?

— Se réduira (sur ce point) à un souvenir… d'ancien amour pour le café et d'ancienne haine des tripes.

— Vous voyez qu'il vous restera quelque chose.

— Peuh… Un souvenir isolé, et que rien ne renforce plus, est à la merci…

— Mais supposez qu'au lieu de tripes et de café, je vous aie parlé d'autre chose… Que, par exemple, je vous aie demandé si un… goût plus vif, plus violent, — qui puisse occuper l'esprit, non seulement à l'heure des repas, mais jour et nuit, pendant des mois, — peut-être, des années, — un goût… passionné, un goût…

— Amer…

— Amer, et… tout-puissant enfin, vous paraissait aussi être sujet à cette oblitération, à ce pâlissement progressif…

— Ceci me semble impossible ; et toutefois, il n'y a point de doute.

— Ah !… Ah !…

— Et ici, Docteur, je vous pose une question ? A quoi, vous, médecin, attribuez-vous la différence des goûts ? Pourquoi je n'aime pas la tripe ; et comment pourrais-je changer d'avis ?

— On n’en sait rien… C’est ce qui me permet de vous répondre ! C’est une affaire de métabolisme !… Vous comprenez ? Biochimie. Sécrétions internes. Action de déséquilibres chimiques sur la cellule nerveuse… Ajoutons quelques réflexes, et associations d’idées…

— Et servez chaud.

— Voilà.

— Et nous nous réfugions, comme il sied, dans le maquis de la petitesse. Tout commence à s’expliquer vers le millionième de millimètre… Il y a de la place dans ce pays-là. Il paraît que si l’on supprime les vides inter et intra atomiques, toute la substance d’un homme tient dans une boîte d’allumettes.

— Enfin, je vous ai résumé…

— L’état de la science… Elle tient sur ce point dans une boîte d’allumettes.

— Que voulez-vous, pauvre ami, nous pataugeons !… C’est terriblement difficile. Après tout, il n’y a pas de raison pour qu’un être vivant puisse parvenir à se représenter la vie… Tout à l’heure, en jouissant de ce beau regard que l’on a ici, en y mêlant l’ennui du souci proche et lointain de cette sacrée existence que nous menons à Paris, de tout ce carnaval de choses, d’êtres et d’idées, tout cela en perspective… Vous avez parlé des Grecs…

— Oui. C’est une expression commode. C’est de la mythologie… C’est évoquer par un seul mot un modèle de vie… physiquement douce, ou magnifiquement instinctive, et un idéal combiné de liberté et de rigueur pour l’esprit. Mais, nous y mettons beaucoup du nôtre…

— Eh bien, j’ai ressenti une sensation désagréable… Tout ce que j’ai pu apprendre, m’a paru… presque misérable. Même le vocabulaire de la science m’a semblé tout à coup bizarre, comique, daté, suranné…

— Et moi, je suis frappé d’une chose… Pour ne parler que des sciences de la vie… On avait de grands espoirs, il y a quarante ou cinquante ans… On avait entre 1850 et 80, acquis l’évolution, les microbes, les synthèses organiques, l’histologie… Tout semblait converger vers une idée assez nette… On espérait parfois obtenir un peu plus qu’une idée. Plus d’un s’attendait à voir une gelée vivante se séparer un jour de quelque mélange de liquides rigoureusement morts…

— Mais tout ceci tient encore… Et même on entrevoit que des effets de rayonnement, qui étaient alors absolument inconnus…

— Oui. Mais je parle des espoirs. On se croyait à cent mètres du but, et il apparaît à présent à… cent kilomètres… Je ne parle, bien entendu, que de ceux qui le voient à distance finie.

— L'espoir, dit le Docteur, est fait pour varier.

— L'espoir…

— Feu !… dit le Docteur. Descendez-moi ça.

— L'espoir, lui dis-je, l'espoir…

— *Il est vrai nous soulage…*

— Oui. Mais voilà encore un illustre inconnu. Voilà qui est encore moins connu que l'idée fixe. Dans tous vos livres de psychologie ou de psychopathie, il ne me semble pas qu'il en soit question… D'ailleurs, j'ai si peu de lecture de cette espèce que je dois me tromper…

— Je ne saurais vous répondre. Ce n'est pas ma partie. Mais je serais bien étonné que… Il est fort possible qu'ils en parlent, mais sous un nom savant qu'ils lui auront donné…

— J'ai bien peur…

— Vous désespérez de l'espoir ?

— Je crains. Je crains, — parce que j'ai remarqué, (ou cru remarquer), que les faits les plus simples, les plus fréquents, les plus anciennement observés et dénommés, sont aussi les plus négligés par les auteurs. Ne croyez-vous pas que la préoccupation pathologique, qui domine presque nécessairement les recherches, ne soit une cause…

— De déformation ?

— Je n'osais le dire… Et de lacunes… Et même de travail inutile… mal orienté…

— Mais, mon cher, c'eêt possible. Mais remarquez qu'il n'y aurait guère de recherches sans cette préoccupation. Et puis, que de clartés donne la pathologie !… La vie, encore possible dans une condition plus ou moins altérée, diminuée, précaire ; la lutte ; les suppléances, les réactions… tout cela est aussi suggestif que — mettons — les déplacements de l'équilibre dans un système physicochimique… Et je ne parle pas des vérifications de diagnostic, les nécropsies…

— Oui. *Oportet hæreses esse*. Il faut qu'il y ait des anormaux, et des malades. Mais je vous avoue ne pouvoir me défaire de l'impression que je vous disais.

— Allez-y.

— J’ose avoir l’impression que la physiologie ne tient pas la place qu’elle devrait tenir.

— Comment ? Mais l’on fait des travaux magnifiques…

— Dans les études…

— Je concède que l’on n’en fait peut-être pas assez… Mais où prendre le temps ? Nous vivons dans une époque dure. Il faut acquérir au plus tôt les connaissances utilisables, convertibles en deniers…

— Je ne parle pas seulement des praticiens. Et d’ailleurs, je parle en profane… D’où vient mon impression ?… C’est que je n’ai trouvé nulle part, — je veux dire dans aucun livre qui me soit tombé sous les yeux, — trace d’une… tendance, d’une intention de se faire de l’être vivant une représentation d’ensemble… En somme, une idée du fonctionnement d’ensemble… Je trouve de grandes fonctions merveilleusement décrites, mais point de tentatives de synthèse… C’est un peu comme si les physiciens s’en étaient tenus à étudier séparément optique, mécanique, chaleur, chimie… Ils ont cherché des relations. Croyez-vous qu’un organisme soit moins… unifié qu’un univers ?

— Mon cher, vous demandez la lune…

— Je sais ! C’est ma fonction… Je vais un peu loin. J’ai idée, peut-être fausse, que la physiologie du XVIIIe siècle était moins… particulariste que la nôtre…

— Mais ils faisaient de la métaphysique…

— Plutôt de la « Méchanique »… Barthez…

— Métaphysique, métaphysique…

— Attendez. Je demande la parole pour un fait personnel. Ce fait illustrera ma modeste thèse beaucoup mieux que tous les arguments. J’ai demandé dix fois, vingt fois,… à dix, vingt médecins, — des neurologistes, s’il vous plaît, — s’il existait une table systématique des réflexes connus.

— Je n’en connais pas.

— Ah !

— Mais on trouve tout cela dans les traités de physiologie et de pathologie, dans les mémoires… etc… Voyez Babinski, Foix, Froment…

— Trouvez-vous « scientifique », cette lacune ?… Je vous pose la question en toute ingénuité, — ce qui veut dire, que pensant… *ingénument*, — à un être vivant fonctionnant ; — observant que ce fonctionnement se décompose en modifications, dont les plus apparentes sont du type réflexe, je me suis dit bien des fois que si je faisais mon étude, ma spécialité, de

l’étude des vivants, je voudrais posséder cette table, la méditer, essayer de suivre sur mes sujets les effets de combinaisons, de conflits, etc… de ces actes élémentaires si remarquables… C’est une mécanique toute particulière où les questions de temps jouent un rôle essentiel… Où voyez-vous de la métaphysique là-dedans ?

— Dans vos yeux, Monsieur l’Amateur de Réflexes !… Vous lancez des éclairs de sainte fureur… Vous réagissez violemment à l’idée de l’absence de la Table… dont je ne vois pas que l’extrême urgence s’impose.

— Attendez. Maintenant je vous prends à partie. En personne. Autre idée.

— Gare dessous !…

— La Thérapeutique passe pour changeante.

— Je l’ai entendu dire.

— Ce qui guérit en 1880 nuit en 1890.

— Oui. Il y a une période de dix ans, environ. Question de mode, je le veux bien. Question de progrès, surtout.

— Mais s’il y avait aussi autre chose ?

— Et quoi donc ?

— Un changement intime…

— De quoi ?

— De l’homme ? — Un changement des… goûts de nos cellules, et donc de leurs réaôions ?

— Mon bon Robinson, vous ne vous refusez rien.

— C’est l’immense et inexpugnable privilège de l’ignorance… Je me permets tous les essais.

— Et je vous sers de cobaye.

— Ma foi, chacun son tour… Eh bien, Docteur, savez-vous ce qu’il faut que vous fassiez ?… Je vous garantis la gloire.

— Qu’est-ce que vous voulez que je fasse de la gloire ?

— De l’euphorie !

— On voit que vous ne savez pas ce que c’est. Moi, j’ai soigné quelques glorieux… Il faut toujours les « remonter » !…

— Ecoutez, écoutez… Existe-t-il une Histoire de la Thérapeutique ?

— Vous réclamez encore un livre ?… Je ne crois pas.

— Faites-la.

— Moi ?… Ah non ! par exemple !

— Vous pourriez la borner au XIXe et à ce que nous avons vécu du XXe siècle…

— Mais vous n’avez aucune idée du travail que…

— Je vous jure qu’il en sortira quelque chose…

— Non, Monsieur, non et non. Pourquoi voulez-vous que je fasse ce à quoi je n’ai jamais songé ? Je suis médecin. Médecine générale. J’exerce, et voilà tout !… Pas de théorie. Pas d’écritures. J’ai bien assez de mes malades.

— Et le mal de l’activité ? Et l’article de l’« Encéphale » ?

— C’est moins vaste. D’ailleurs, je vous le redis : je n’ai jamais songé à faire des livres…

— Moi non plus… Et pourtant…

— Ce n’est pas mon affaire, pas dans ma ligne…

— C’est dans votre implexe, Docteur… Prétendez-vous vous prévoir jusqu’à l’an prochain ? Ce que je vous dis là va travailler en vous…

— Dans le *Sub.*… ? Je suis bien tranquille.

— Moi aussi. Je sais trop que nous ignorons le sort des choses que nous entendons ? Il n’est pas impossible… Il est probable que tout nous modifie et qu’il n’est pas d’incident même inaperçu qui ne puisse germer, et produire un beau jour dans notre cervelle un effet qui nous surprenne et dont nous ne puissions concevoir ni identifier l’origine.

— C’est l’ex-théorie de l’imprégnation. Une blanche épouse un nègre ; l’enterre ; se remarie à un blanc, qui la rend mère d’une ribambelle de négrillons… Stupeur !…

— Voilà une excellente image du « spontané »… Donc, prenez garde… Vous allez couver sans le savoir…

— Oh ! Oh !… C’est un peu fort !… Voilà que vous essayez de me suggestionner…

— A moi la pose !… C’est le combat de l’amateur contre le professionnel. C’est une vieille histoire… C’est le grand combat des magiciens…

— Quel combat ? Qu’est-ce encore que cette histoire de magiciens ?

— Il ne vous souvient pas ?… Ce conte arabe…

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

— C’est un conte fort beau… Mais j’y songe… Il me semble bien qu’il y a un analogue dans la Bible. C’est peut-être une variante ou une dégénérescence du thème ?

— La Bible… Ma foi, je n’y suis pas… D’ailleurs, entre nous, je ne l’ai peut-être jamais lue…

— C’est assez curieux. L’ensemble est bizarre… Mais il y a de beaux endroits.

— Et alors ?

— Il y avait un Pharaon. Il avait un collège de magiciens attachés à sa personne.

— Pauvre homme…

— Survient Moïse.

— Je l’admets. Si rien ne survenait, il n’y aurait pas d’histoire.

— Très juste. On pourrait en faire une théorie du roman…

— Parfaitement inutile. Voyons Moïse.

— Moïse survenu émerveille le Roi par divers prodiges… Il change l’eau en sang, tue les poissons à distance…

— Ce n’est pas mal… C’est la guerre de demain !

— Les sorciers sont piqués au jeu…

— Ils sont jaloux, parbleu !… C’est régulier. Ce sont les officiels, en somme ?

— C’est cela…

— L’histoire doit être vraie.

— Alors le Pharaon ouvre un concours…

— Il a osé ?… Contre ces gros messieurs ?

— Il paraît… C’était un concours de parasites.

— C’est bien ce que je pensais. C’était à qui vivrait aux dépens du brave Pharaon.

— Mais non… Il s’agit de parasites *ès qualités*… Des parasites… *au propre*, si j’ose dire. Des grenouilles, des sauterelles…

— Mais ce ne sont pas des parasites…

— Des moustiques…

— Fichtre !… Anophèles !… Pharaon était paralytique général… C’est clair.

— Moïse, de son côté, faisait de son mieux. Il prodiguait les maux et les catastrophes.

— C’était un vrai homme d’État… Et il a gagné ?…

— Mais ce n’est pas cette histoire-là que je voulais vous raconter. C’était le conte arabe, que je trouve plus approprié…

— Vous en savez, des choses cocasses !…

— C’est professionnel… Dans le conte arabe, c’est d’un duel de magiciens qu’il est aussi question. C’est à qui dévorera l’autre.

— Je vois cela. C’est de la concurrence vitale. La Biologie en raccourci.

— Et la Littérature !…

— Et tout !

— Bref, l’un se fait chat pour dévorer l’autre qui s’était fait rat…

— Dératisation.

— Oui, mais le rat se fait tigre…

— Et le chat se fait lion !

— Naturellement. Mais le tigre se fait puce…

— Bravo ! Mais le lion se fait microbe… Savez-vous ce que ceci me rappelle ?

— Toute la vie, mon cher Docteur.

— Figurez-vous que je me suis laissé porter, il y a quelques années, sur une liste électorale. Les médecins sont très exposés… Bon. J’ai été candidat au Conseil Municipal, dans le XX^{e}… Mon cher, il fallait monter en couleur à chaque instant.

— Vous aviez un magicien très actif comme concurrent ?

— Un pharmacien… formidable ! D’affiche en affiche, de réunion en réunion, la température et la couleur montaient, montaient… On jetait des flammes, on jetait du lest… Et on se flétrissait, c’était un plaisir !… Et les épithètes !…

— Et il vous a dévoré ?

— Non. Il m’a écrasé.

— Le vilain…

— Oh ! C’est un très brave homme. L’année d’après, il voulait à toute force me faire décorer…

— Que diable alliez-vous faire dans la politique ?

— Mais… Je me le demande ?

— Vous voyez bien que vous ne pouvez pas répondre de ne pas faire mon Histoire de la Thérapeutique.

— C’est tout différent.

— Auriez-vous deviné il y a trois minutes que nous allions parler Pharaon et politique intensive ?

— Le fait est que notre prévision de nous-mêmes est fort incertaine…

— C’est peut-être qu’il n’y a pas de « Nous-Mêmes » hors de… l’instant…

— O Métaphysique !…

— Voyons, Docteur, est-ce que le pharmacien n’a pas tiré de vous des expressions plus… vives que nature ? Et des programmes ou des articles que vous ne pouvez pas relire sans…

— Si vous croyez que je les relis !…

— Enfin vous avez extrait de vous ce que vous ne saviez pas contenir. Et vous ne pouvez pas renier votre… Implexe.

— Il faut croire que j’avais l’Implexe un peu chargé… Quand cela a été fini, que j’ai eu liquidé des comités, payé les frais et noblement remercié les cent treize fidèles…

— Quoi !… Pour cent treize voix…

— Contre Deux Mille Quarante-Cinq… Au premier tour.

— Vous avez traité un homme de vendu, de traître…

— Il a bien fait allusion à des goûts que je n’ai pas…

— Vous ne savez pas si après-demain…

— J’en réponds. Sur ce chapitre, je suis maître de moi…

— Comme de l’Univers… Mais pas davantage…

— Je me moque de l’Univers…

— Je vous en sais un gré… infini, Docteur…

— Pourquoi ?

— C’est que l’Univers…

— Malheur à nous… Il va se payer encore un perroquet !…

— Celui-ci est le Perroquet des perroquets… *Psittacus Psittacorum*.

— Et vieux, en outre ! Il a un certain âge.

— Et il est marié.

— Pas possible…

— Avec la perruche *Nature*.… Ces oiseaux magnifiques… majuscules, éblouissent le ciel de l’esprit. Ce sont deux puissants *Mots*.

— Et vous les mettez sous le microscope…

— Il le faut bien. Je causais de l’Univers, il y a quelque temps, avec un savant Savant… Etoiles, atomes, espaces, ondes, transmutations, etc., etc… Vous entendez cela… Tout le matériel actuel…

— Très compliqué.

— Oui. Il y a peu de tout. Des images, des entités inimaginables ; le hasard et la nécessité qui s’accouplent plus ou moins monstrueusement ; des nombres entiers qui assassinent les décimales ; vos tables de mortalité qui prennent un intérêt astronomique…

— Il y a trop de faits, voyez-vous… On ne sait plus comment ramasser tout ce que l'on gagne à la loterie de l'expérience. Tous les résultats parlent à la fois…

— Et c'est la confusion mentale…

— Qui se confond avec la confusion de la réalité.

— En somme, je parlais de l'Univers avec mon savant ; et je lui dis tout à coup : qu'entendez-vous, *au juste*, par ce mot ?

— Je vous entends d'ici !

— Eh bien, il y a longuement hésité… Son visage a pris une expression… indéfinissable…

— C'était le cas…

— Son regard m'a abandonné… Supprimé, dirais-je…

— Voilà une bonne idée. C'était le traitement de choix.

— Et puis il est redescendu du monde…

— Où l'on ne trouve rien.

— Et il m'a dit : une sphère…

— Dont le centre est partout et…

— Non. Une sphère… telle… que rien n'existe hors d'elle.

— Je parie cent mille dollars que vous n'avez pas été satisfait.

— Votre fortune est faite.

— Vous voyez ?

— Quoi, Docteur ?

— Que vous avez une idée fixe, que je l'ai repérée, et que je vous prévois à tout coup, comme je veux !… Je vous manœuvre *ad libitum !*

— Mais pas du tout !… Ce n'est qu'une *omnivalente*… Que diable !

— Encore…

— Et sur ce roc artificiel, nous nous livrons au combat des magiciens !

— Je me change en psychopathe !…

— Je me change en logicien…

— Je vous enferme…

— Je vous…

— A moi, mes fidèles, mes Deux cent treize…

— Vous trichez… Vous avez dit : Cent treize, tout à l'heure…

— Malheur de malheur… C'est la lutte électorale qui recommence…

— Non ! Ah ! Non… Lutte électorale, polémiques, épithètes… Mais tout cela, mon cher Docteur, c'est le hideux Univers de l'Automatisme.

— C’est assez vrai… Je vous disais, il y a un instant, — ou plutôt, j’allais vous dire que, quand cette histoire a été finie…

— Tout payé, et les fidèles remerciés, le comité liquidé…

— Oui… J’ai eu l’impression de sortir d’un rêve, de redevenir « moi-même ».

— Le rêve donc existe ?

— Exactement comme l’Univers…

— Gare à l’automatisme !…

— Il n’y a pas moyen de s’en passer.

— D’accord… Mais je crains ses progrès…

— En quoi voyez-vous qu’il soit en progrès ?

— L’imitation est la loi du monde actuel. Ses connexions deviennent d’une richesse excessive. Tous les peuples s’imitent. Les capitales ne diffèrent les unes des autres que par les restes du passé… Et il y a d’ailleurs une puissance invincible qui agit, et agira de plus en plus dans ce même sens ?

— Et quoi ?

— La discipline mentale positive, imprimée aux esprits par l’usage ou l’abus des applications des sciences.

— Il y a toujours eu une discipline mentale appliquée à l’énorme majorité des esprits.

— Oui. Il y a eu une discipline… mystique ou métaphysique, — mais inculquée. Je crains que la nôtre, la

Îsositive, la justifiée, ne vienne à diminuer dans les têtes a quantité de… Souverain Bien…

— Qu’est-ce que vous dites ?

— Oui. La quantité… ou plutôt le *degré de liberté* de *l’esprit*, — qui est le Souverain Bien.

— J’avoue que je ne vous suis plus. J’aurais cru, au contraire…

— Si… On peut se défaire d’une autorité d’origine externe, — dénouer tous les nœuds, cisailler tous les fils étrangers. La défense est possible… Mais il est presque impossible de se défaire d’habitudes d’esprit qui sont renforcées par l’expérience autant que la pensée peut l’être, et que justifie la critique aussi souvent qu’elle s’applique à les contrôler. La puissance du moderne est fondée sur « l’objectivité ». Mais à y regarder de plus près, on trouve que c’est… l’objectivité même qui est puissante, — et non l’homme

même. Il devient instrument, — esclave, — de ce qu'il a trouvé ou forgé : *une manière de voir*.

— Une méthode… Mais si cette manière est la bonne ? Si elle est comme le seuil, la limite, où des siècles de tâtonnements ont abouti, et devaient aboutir ?

— Assurément… Mais gare à l'automatisme !

— Comment !… Vous faites la chasse aux perroquets, vous poussez à la précision et puis, vous tournez casaque !

— Non. D'ailleurs, il n'existe pas d'esprit qui soit d'accord avec soi-même. Ce ne serait plus un esprit. Mais écoutez un peu. Permettez-moi de m'égarer un peu dans la brousse de la morale.

— Allez ! Monsieur…

— Supposez que, par une autorité quelconque…

— Comme toutes les autorités.

— Un code de morale, une table des valeurs morales ait été établie ; le bien, le mal, nettement définis ; tous les actes imaginables affectés de coefficients éthiques, positifs ou négatifs…

— Ou nuls… Mais tout ceci existe…

— A peu près. Supposez maintenant que par un procédé également quelconque, suggestion toute-puissante, pédiatrie, pédagogie, aussi efficace que la nôtre l'est peu, et qui soit à la nôtre ce que nos moyens matériels sont à ceux des peuplades les plus barbares, — on soit parvenu à rendre *l'acte bon* tout à fait réflexe, et presque irrésistible ; *l'acte mauvais*, excessivement pénible, douloureux, même à imaginer…

— Et alors ?

— Alors ?… D'abord, plus de *mérite*, n'est-ce pas ?… Le bien ne coûterait rien. Au contraire, ie mal serait hors de prix…

— Tout marcherait des mieux.

— Mais les moralistes seraient désespérés…

— Je n'y vois pas d'inconvénient… Et pourquoi ?… Ils seraient au comble de la jouissance… Plus de péché, plus de fautes, plus de crimes…

— Mais pas du tout… Ce n'est pas le bien qu'ils aiment… *C'est la peine que l'on s'inflige pour faire le bien.*

— Mais ce sont des sadiques !

— Ce sont des « sportifs ». Ils goûtent l'effort pour l'effort. Vertu c'est force. Toute force contrarie quelque force. Si je fuis le mal… comme ma

main fuit une chose brûlante, — si l'occasion de faire le bien agit sur moi comme agit sur les glandes salivaires…

— Les tripes…

— Horreur… Non, quelque beau fruit !… Alors, la conduite humaine…

— Le comportement.

— Ce mot m'agace… Inutile et récent.

— Phobie !… Il est excellent.

— Bref, je dis que la conduite humaine, ainsi réduite à un automatisme… vertueux, n'offre plus rien d'intéressant.

— Ceci va loin… Va jusqu'en Cour d'Assises.

— Vous ne voyez donc pas que cet automatisme éthique ruinerait tout le monde moral ?…

— C'est plutôt un demi-monde…

— Tarirait la source inconnue de cette « énergie de première qualité », qui…

— *Qui* quoi ?

— Qui… Enfin, qui anime les actes dont tout l'attrait est idéal… Il exterminerait aussi toute cette subtilité que développent les conflits intestins…

— *Oh ! Oh !*

— La casuistique de chacun, les ingénieuses inventions qui nous permettent de mentir à nous-mêmes…

— Puisque nous nous parlons, nous pouvons bien nous mentir…

— Oui… nous mentir, nous contredire, nous cacher ce que nous savons et savoir ce que nous nous cachons… En somme, — être *plusieurs*… Et vivre… à plusieurs dimensions…

— Avoir trois ou quatre ménages, et une douzaine de « paroles d'honneur »…

— Parfois… Mais revenons. Transportez dans l'ordre de l'intellect une semblable simplification, une organisation toute nette, une « méthode » parfaite, impérieuse et uniforme, — et alors !… Voyez déjà quel carnage de fantaisie dans notre temps…

— Vous trouvez ?… Que vous fait-il de plus ?… Allez tout à l'heure à la plage, mon bon… Des hydravions dans l'air ; le sable… noir de cuisses. Des vieillardes costumées en Pierrots, des Vénus ou des Adonis au volant…

— Pardon. Ce n'est là que de l'imitation. C'est du cocasse en série. Tous ces fantaisistes prennent le mot d'ordre.

— Un pantalon pour dame en fait paraître mille…

— Vous avez des dispositions pour la poésie, Docteur.

— Ma foi, vous vous risquez bien dans la médecine !

— Tout le monde s'y risque. C'est un phénomène spontané, — conséquence immédiate de ce fait qu'on est mortel. En somme, on s'imite sur la plage comme ailleurs. Tous ces gens-là cultivent l'eschare… automatiquement. Ils obéissent… Mais je parlais de l'intellect…

— Et vous trouviez qu'il se mécanise… Mais, mon cher, on n'a jamais élucubré de conceptions plus ahurissantes.

— Où cela ?

— Mais, partout… En Littérature, d'abord, — comme il sied… Et en Peinture, donc…

— Ils nous en offrent des horreurs… avec théories…

— Dame… La manière de s'en servir doit bien accompagner le produit.

— Excusez-moi de vous dire tout ceci. Vous êtes de la partie. Mais enfin, c'est abracadabrant… Je m'excuse…

— Faites, Docteur. Ne vous gênez pas. Il n'y a pas d'offense… J'aurais pu être choqué de l'opinion contraire. Mais observez : plus on… abracadabre, (comme vous dites), — et plus l'automatisme domine, plus il est visible, exigeant, immédiat.

— Ah, par exemple !…

— Mais oui. Comme en politique.

— Le Pharmacien ?

— Mais oui. Le Pharmacien d'en face. S'il vous hurle : *Voleur !* Vous rugissez : *Vendu !*…

— Et en avant !… C'est le combat des magiciens… Le rat se fait tigre…

— Le chat se fait lion…

— Le tigre, puce…

— Et le lion, microbe… automatiquement…

— Graphocoque.

— Docteur, c'est toute l'histoire des temps modernes. Le *poker* universel, le poker des promesses, de menaces, d'injures, d'inventions et de dimensions, — le poker politique, économique, technique, littéraire, militaire… La course aux armements, aux perfectionnements, aux éblouissements…

— Mais ce fut toujours ainsi…

— Pas avec cette haute fréquence. Et c'est là le trait capital. Les « temps de réaction » sont devenus beaucoup, beaucoup plus courts… *De plus en plus fort, de plus en plus grand, de plus en plus vite, de plus en plus inhumain,* — ce sont des formules d'automatisme…

— Alors, nous vivons sous le régime de l'abracadabra automatique ?

— Mais oui… Si l'on fait dépendre la valeur d'une chose de l'effet de surprise qu'elle produit, vous arrivez à définir cette chose par cette seule valeur de choc… Savez-vous que ce n'est que depuis… un peu plus d'un siècle que la nouveauté d'une chose a été considérée comme une quantité *positive* de cette chose ?

— Parfait… Voilà qui est parfait pour la fameuse Histoire de la Thérapeutique… Vous avez insinué tout à l'heure que l'organisme lui-même appréciait le neuf, se dégoûtait en quelques années de la médication régnante, refusait de guérir si on ne l'intéressait pas par des irritations inédites.

— C'est un fait ! La Thériaque a régné et guéri pendant cinq ou six siècles. Mais, en trente ans, nous avons vu séro, auto, photo, électro, opo, thérapies, et il n'est pas de métalloïde, de métal, d'alcaloïde, de ferment, d'édifice moléculaire bizarre, de rayon, de légume, de pelure de fruit ou de germe de céréale, sans compter les moustiques, le foie de veau, le muscle palpitant de colombe, l'eau marine et les choses interstitielles, ovariennes, thyroïdiques, surrénales, — et même les invisibles et insaisissables, les vitamines, de A jusqu'à Z, qui ne soient venus étonner les cellules humaines… On n'a rien fait de plus varié, de plus extravagant en Littérature…

— Mais, mon cher, c'est bien simple. C'est la même nécessité. Le corps moderne, comme l'esprit moderne, a besoin du *choc*… Ils sont philoclassiques. Et je ne parle pas des événements !…

— L'âge du Swing.

— Mais il y a plus fort… Dans les sciences les plus abstraites…

— Dans les sciences ?… Peut-être…

— Vous n'avez que l'embarras du choix… Voyons ! Qu'est-ce qu'il vous faut de plus que l'atome du temps ?

— Le « chronon » ? Il n'est pas encore officiellement existant.

— On y a pensé… Et il y a bien d'autres innovations dont j'ai ouï parler… D'ailleurs, sans y comprendre goutte… Quand je vous dis que nous vivons le plus fantaisiste des siècles…

— Mais le moins individuel.

— On n’a jamais subi tant d’idées éloignées du sens commun, et d’ailleurs mieux soutenues, plus contrôlées, et plus instables, plus promptement démodées, détrônées, remplacées…

— Peut-être…

— Voyez-vous là une diminution de l’audace mentale ? Un progrès inquiétant de l’automatisme ?

— Mais donnons-nous à ce mot la même signification ? Automatisme, c’est pour moi, un développement entièrement déterminé par un événement initial quelconque. La contraction du muscle répond automatiquement à n’importe quel…

— Stimulus… Omnivalence !…

— Un ovule entre en évolution…

— Omnivalence !…

— Et l’esprit… N’en parlons pas… Nous sommes à la merci de tout ; et comme les porteurs d’une infinité de développements possibles, — plus ou moins probables… Parfois… infectieux. Le terrain est plus ou moins favorable aux ensemencements…

— Crac… Encore l’Implexe. C’est automatique…

— Je l’espère bien… Si un esprit ne repassait jamais par les mêmes points…

— Eh… Ce serait un joli cas. Voyez-vous cela… Un sujet qui ne pourrait penser deux fois la même chose… Quel régal pour les psychiatres !…

— *Des troubles de la probabilité.* Grand In-Octavo. Avec planches…

— C’est un beau titre. Il y a peut-être là tout un avenir pour la psychiatrie.

— Pauvre et triste parente éloignée de la Pathologie ! Elle fait de la Schizophrénie…

— Mais que voulez-vous qu’on fasse ?… Tout est difficile. Mais rien de plus embrouillé, de plus fuyant, de plus indéfinissable que… le mental.

— Savez-vous ce qui m’a frappé dans la démence, — au sens vulgaire du terme ? Observer les fous, c’est, en somme, comparer son… propre esprit, supposé normal, à d’autres esprits… C’est observer les planètes…

— Les comètes !

— En se croyant sur un poste fixe. J’ai fait cela pendant quelques mois.

— Comment cela ?

— Dans un asile. Il y a quelque trente ans…

— Ah ! diable !…

— Comme simple amateur.

— On vous le disait !

— Je suivais la clinique, les visites dans les salles.

— Et alors ?

— Alors, ce qui m’a frappé, c’est que tous les troubles qu’on voit là, collectionnés, condensés, sélectionnés, les manies, délires, phobies, etc… existent tous chez l’homme dit normal, — mais à l’état diffus, limité, bref, maniable, disséminé, larvaire, dissimulable ! Nous avons la démence infuse… la démence en suspension. Nous autres, normaux, nous sommes en équilibre mobile, mais assez stable. Mais tel événement, d’ordre cellulaire ou énergétique, peut intervenir… Tous ces petits dérangements isolés qui passaient inaperçus, inofïensifs, escamotés…

— Se coagulent… Nous *floculons*… mentalement…

— En gros, très gros symptômes. L’euphorique devient Président de la République. Le distrait oublie la faim et la soif. Il arrive aussi que des inversions extrêmes de caractère se déclarent… mais je suis persuadé que leur chance préexistait. Il y avait un germe…

— *Il a un grain*, dit-on…

— Un grain, c’est déjà gros… Mais combien de gens, qui ne sont, ni ne seront, jamais fous, sont excessivement, étrangement différents, selon qu’ils sont seuls ou qu’ils sont en compagnie.

— Je ne vous lâche plus…

— Plus cette différence est grande, plus… On dirait que la présence étrangère exerce une contrainte qui complète l’équilibre… A peine seuls…

— La souris danse sur la table… C’est la détente.

— Contrainte, détente… Simulation, échappement… Comme c’est drôle !… Voici que la simulation, la faculté de se montrer autre, nous apparaît tout à coup une propriété de l’homme sain, de l’être normal, — presque un critérium, presque une nécessité…

— Passez, muscade… Vous faites des tours de passe-passe, mon ami… A mon tour, à présent… Vous dites que tous les délires préexistent, ou existent à l’état…

— *Infiniment petit*, car ils décroissent, s’évanouissent au moindre signal… La souris rentre dans son trou ; le petit délire de poche s’escamote. La face grimaçante ou furieuse ou jubilante redevient… façade ; le fou plonge, et l’esprit devient le montreur d’un monsieur parfaitement réglé.

— Bon… Mais que dites-vous de ce genre particulier de délire, qui, loin de se dérober, se développe, lui,… glorieusement ?… Face à… l'Univers… Le délire qui éblouit…

— Napoléon ?… Lui, toujours lui…

— Oui. Mais aussi tous les grands individus, poètes, artistes…

— Tous ceux qui… floculent en chefs-d'œuvre ?

— Oui. Qu'en faites-vous ?

— Je n'ai rien à changer à ce que j'ai dit. Ou presque rien… Ce qui les distingue, peut-être, c'est qu'ils agissent sur la moyenne dont ils s'écartent. La moyenne tend à se déplacer vers eux… Elle en est curieuse. Mais ici, puisque vous faites intervenir les exceptions d'ordre… supérieur, je vais, moi aussi, introduire quelque autre chose.

— Vous avez de petits oiseaux dans la manche, ou un bocal de *poissons rouges*.

— Non. Un souvenir. Et qui vient à point.

— Voyez-vous ce petit malin de souvenir qui guettait le moment exact de faire son effet… Il ne veut pas rater son entrée.

— *L'A-propos* est l'intelligence de l'Implexe… Ou, si vous préférez une formule plus… aseptique : *L'A-propos* est le *tropisme* de l'Implexe.

— L'honneur est satisfait.

— Ceci revient à dire qu'il *semble* que *ce qu'il faut*, dans telle circonstance, soit attiré, appelé par la circonstance même.

— Que peut-on demander de plus ?… Ah ! Vous m'en faites voir de toutes les couleurs ?… Et après ?

— Eh bien, je crois qu'il faut envisager, à côté des développements psychiques « morbides », ou crus tels,

— des développements d'une autre espèce, peut-être encore plus rares… D'ailleurs, il n'est pas toujours facile de discriminer…

— J'adore ce mot. Il fait toujours très bien… Discriminons, discriminons…

— On pourrait appeler ceux-ci : des *écarts*, ou des *excursions harmoniques*.…

— Oh ! là… là… là… là… !

— Si vous croyez qu'il est facile de décrire et de dénommer ces choses-là !…

— Discriminons : ce qui n'existe pas est toujours facile à nommer, mais très difficile à décrire. Et vous vous y prenez fort galamment.

— Docteur, Docteur… Prenez garde… Voyons, vous ne concevez donc pas qu'il y a un travail mental qui s'éloigne de l'état de liberté ou de disponibilité ordinaire de l'esprit, qui s'oppose à la fois à la divagation et à l'obsession, et qui tend à ne s'achever (quand la fatigue ne le force pas à s'interrompre) que par la possession d'une sorte d'objet… mental, dans lequel l'esprit reconnaît ce qu'il désirait ?… Et cependant, — riez si vous l'osez, — il ne connaissait pas ce qu'il reconnaît… Mais il ne pouvait s'y tromper.

— La voix du sang…

— C'est cela… Bien mieux… Vous avez beau pouffer, vous avez mis dans le mille, ou fort près… C'est bien mieux que la voix du sang… Tenez, je ne veux pas vous dire ce que c'est…

— Ce n'est pas gentil.

— Non. Concédez-vous qu'il y a un travail mental qui tend à former ou à construire… ou plutôt, à laisser se former tout un ordre, tout un système dont une partie, ou bien quelques conditions sont données ?

— Comme Cuvier ?

— *Grosso modo*… Ou encore, concédez-vous que les mots *Ordre* et *Désordre* correspondent à quelque chose ?

— A quelque chose de tout à fait relatif.

— Entendu. Eh bien, dans ce relatif, la plupart des gens, l'immense plupart n'opèrent que… timidement, ne perçoivent dans leur esprit, à partir de ce qui le sollicite, que des… commencements. Ils poursuivent à peine, coordonnent vaguement. La plupart des pensées de la plupart demeure à jamais à l'état naissant… Ils ne savent ou ne peuvent… apprivoiser leur Implexe.

— Croyez-vous ?

— En tout cas, je suis sûr d'une chose : rien de plus rare que la faculté de coordonner, d'harmoniser, d'orchestrer un grand nombre de *parties*. Ce travail-là, cette production d'ordre, demande, à mon avis, deux conditions antagonistes… Il faut maintenir, soutenir hors du… moment, hors du temps… ordinaire…

— Il y aurait donc un *temps extraordinaire*… C'est cela qui l'est, extraordinaire !… On vole de surprise en surprise, avec vous… On n'a pas un instant de sécurité…

— Mais oui. Pourquoi pas un temps extraordinaire ?… Vous admettez bien qu'un espace où l'on produit un champ magnétique a des propriétés

qui ne sont plus d’un espace… banal ?

— Soit. Je me résigne à tout.

— Vous maintenez donc à l’état présent et indépendant ces fadeurs distincts.

— Et puis ?… Ma tête s’égare…

— Et alors, comme dans un milieu liquide calme et favorable, et saturé…

— C’est tout à fait mon cas.

— Se forme, se construit une certaine figure, — *qui ne dépend plus de vous*.

— Et de qui, Bon Dieu ?

— Des Dieux !… Pardieu !… Il faut, en somme, se soumettre à une certaine contrainte ; pouvoir la supporter ; durer dans une attitude forcée, pour donner aux éléments de… pensée qui sont en présence, ou en charge, la *liberté* d’obéir à leurs affinités, le *temps* de se joindre et de construire, et de s’imposer à la conscience ; ou de lui imposer je ne sais quelle *certitude*… Tenez, supposez que nous ayons conscience de tout le travail effectué par notre œil quand il s’accommode. Il s’agit d’arriver à la vision nette. Vous disposez de plusieurs organes variables. Une lentille déformable ; un diaphragme contractile ; des appareils de direction et de convergence. Chacun de ces organes peut prendre des configurations indépendantes. Imaginez à présent que pour composer le système de valeur unique auquel correspondra la vision nette de tel objet, vous soyez contraint à un effort très sensible, — si sensible que peu d’individus puissent le soutenir ; et si limité par le temps, ou la peine, que la vision nette prenne le caractère exceptionnel, — très précieux, — *génial*, que nous attribuons à la vision mentale de qualité suprême…

— Je comprends, je comprends… Je consens qu’il y a quelque apparence…

— Docteur, vous avez mérité une petite histoire.

— Ah… Enfin !…

— Je me trompe ; c’est une grande histoire, — fort courte. Je vous ai dit tout à l’heure qu’il me venait un souvenir…

— Oui…

— Je vous l’offre. Il est beau, et il a quelque rapport avec ce que nous disons.

— Et si d’ailleurs il n’en a aucun, nous y pourvoirons.

— Oyez. Il y a deux ans, Einstein est venu à Paris donner deux conférences sur ses travaux les plus récents…

— Je vous avoue que je n'ai pas saisi grand'chose de ce que j'ai lu ou entendu dire de ses théories.

— Ceci importe peu… D'ailleurs, rassurez-vous… Le plus grand nombre des auditeurs ne suivait qu'à grand'peine… Et c'étaient, tous moins un, des savants. En deux mots, il s'agit de dégager ce qui subsisterait de notre Physique si l'on voulait en recommencer les observations et en refaire les expériences et les mesures dans un laboratoire… pas trop grand, (mais plus grand qu'un atome) qui se déplacerait *ad libitum* dans l'Univers. On suppose que *quelque chose*, quelque résidu de nos lois, — lesquelles ont été découvertes et formulées dans des conditions locales, — doit se conserver, en dépit du déplacement de l'observateur, des vitesses, et même des variations de vitesse, — du laboratoire… Un immense progrès avait été fait, du jour où l'on avait transporté sur le Soleil l'observateur du système du monde. Mais la Théorie de la Relativité veut le libérer complètement de toutes les apparences dues aux déterminations locales de ses mesures et à son état de mouvement. Cette Physique des Physiques a été conçue et construite par Einstein sous forme d'une Géométrie…

— Je n'y vois plus…

— Mais si… tenez : image grossière. Imaginez une feuille plane de caoutchouc.

— Je m'y résigne…

— Tracez une figure sur cette feuille.

— Je trace. Je fais un triangle.

— Bon. Votre triangle a des propriétés…

— Des tas de propriétés…

— Maintenant ployez, tordez, tirez comme vous voudrez votre feuille élastique. Qu'est-ce qui subsiste de ces propriétés ?

— Je n'en sais fichtre rien.

— Quelque chose en subsiste… Si vous aviez bâti une géométrie du triangle plan que vous aviez tracé et si vous en faites une qui convienne à une déformation du caoutchouc, et une autre à une autre…

— Que de géométries !…

— Il n'est pas absurde de rechercher les axiomes ou les propositions…

— Qui ne se déformeront pas.

— C'est cela…

— Et c’est cela, Einstein ?

— En plus riche. Songez qu’il faut… tordre, ployer, étirer… toute la Physique, et le Temps…

— Quel gaillard !… Mais l’anecdote, car tous ces prolégomènes sont un peu trop abstraits.

— Voici… Mais observez *primo :* qu’il ne s’agit de rien de moins que de poursuivre et de définir l’Unité de la Nature…

— Mais qu’est-ce qui me prouve qu’il y a de l’unité dans la nature ?

— C’est précisément la question que j’ai posée à Einstein. Il m’a répondu : *C’esi un acte de foi.*

— Aïe !…

— Oui. Il semble qu’il *espère* isoler des résultats de la physique, une certaine expression qui représente ce que l’homme peut atteindre de plus… *objecif.*… Remarquez que la connaissance se déplace du plus *subjectif* au moins *subjectif.*

— Qui me prouve que cette modification du… consentement des esprits ne changera pas de sens ?

— Ici, je n’ai rien à dire…

— A l’histoire, au fait !…

— Vous concevez que pour suivre son dessein, il a dû faire des hypothèses. C’est là que je voulais en venir, — et c’est à quoi s’adapte le mot que je vais vous répéter…

— Et qui vous a ravi.

— Rien ne pouvait m’atteindre, me toucher davantage… A la fin de sa deuxième leçon, comme il venait d’écrire la suprême formule, Einstein se tourna vers l’auditoire… Il est plein de charme. Le corps assez alourdi. Le visage pâle et plein, aux yeux orientaux, noirs et très lumineux. Il a du virtuose. L’air d’un musicien. Je ne sais quoi de musical dans l’allure et la physionomie. D’ailleurs, l’homme le plus simple… Il sourit aisément et rit très volontiers… En terminant, il a insisté sur le caractère purement spéculatif des résultats qu’il venait d’exposer. (Il s’était particulièrement occupé de décrire un milieu continu *tel* que l’orientation d’un *n — uple P* étant donnée…)

— Qu’est-ce que vous me chantez là ?…

— C’est juste… Il a dit enfin qu’il ne fallait pas, de longtemps, songer à la moindre vérification expérimentale de ses travaux. Il semblait s’excuser de ses hardiesses. Il a mis en évidence, avec une sorte de coquetterie et

beaucoup d’humour, tous les points hasardeux de sa construction… Et c’est alors qu’il a conclu par ce propos qui m’a ravi, vous l’avez dit, — *ravi* au sens le plus fort de ce terme, au sens… aquiléen, ou aquilin !

— Bigre !…

— La *distance*, a-t-il dit, *entre la théorie et l’expérience est telle, — qu’il faut bien trouver des points de vue d’architecture.*

— Bizarre… Qu’entendait-il au juste par là ?

— Qu’il se fiait, — en toute conscience, — sachant nettement ce qu’il faisait, — et à quoi il s’exposait… à la production par son esprit…

— Dans un de ces fameux écarts de votre invention…

— A la production, — à la… libération de certaines harmonies, sympathies. A l’action ou à l’apparition de certaines préférences, à la suggestion ou perception de certaines symétries, de certaines réponses d’origine obscure, mais assez impérieuses… C’est un flair supérieur….

— Mais, alors, ce n’est qu’une espèce d’artiste…

— De première grandeur.

— Je vous avoue que je ne saisis pas très bien comment la physique s’accommode de cette… Et puis, je me demande comment la logique tolère toutes ces inspirations et hypothèses ?

— Quant à la logique, soyez tranquille… D’ailleurs, la logique peut assurer notre marche dans une certaine direction, — mais elle ne donne pas la direction.

— Quoi qu’il en soit, je vois beaucoup de mysticisme là-dedans.

— Il y a du mysticisme (pour parler comme vous) toutes les fois que nous faisons autre chose que… nous répéter !… Et encore !… Mais il s’agit ici d’un mysticisme à *terme.*… Celui-ci est surveillé, limité ; utilisé comme tel… la nature de l’esprit fournit ce que refuse la nature des choses. Puis, la virtuosité mathématique tire, de ce que l’une et l’autre nature ont donné, toutes les conséquences les plus surprenantes, les plus déliées. Elle permet surtout des jeux étonnants d’écritures, une condensation extraordinaire de relations…

— Tout cela est très joli, dit le docteur, — mais si ce gros travail n’est pas véritable, mais si l’expérience, un beau jour, le dément ?… Ce n’est qu’une curiosité pour spécialistes.

— Si cette œuvre admirable pâlit, elle n’aura pas moins transformé radicalement toutes nos idées sur la nature physique. De plus, — la matière

se perd et la forme demeure… On peut apprécier en géomètre ce qu'on délaisse en tant que physicien.

— Enfin, quoi qu'il en soit, vos physiciens ont de la chance… Nous sommes fort loin de toutes ces audaces, acrobaties et « points de vue d'architecture » dans les sciences de la vie…

— Les physiciens sont plus allants que vous…

— Oui. Mais quelle différence dans les problèmes !… Plus on va, moins on comprend quelque chose à cette sacrée *vie.*… L'origine, les développements, les conditions… Il est étrange que de toutes choses, *ce sont les choses vivantes qui déconcertent le plus l'être vivant.*…

— En voici une manière de corollaire à votre remarque : ce sont les propriétés physiques qui ressemblent le plus à des propriétés de la substance vivante que nous concevons le moins, il me semble ?

— Exemple ?

— Élasticité. Catalyse. Dissymétrie moléculaire…

— C'est assez juste… Ce qui est plus déconcertant encore, c'est… Comment dire ?… Le caprice, la variété, le changement brusque des moyens de la vie. Elle se joue des forces de toute échelle…

— Elle joue sur tous les tableaux. Et elle se moque de perdre ou de gagner, change d'individu, et au besoin, d'espèce, comme de chemise…

— En voilà une démente… Persécutée persécutrice… Elle est maniaque ; mégalomane ; délirante… jusqu'à inventer les insectes… Grossissez la mouche…

— Quel cauchemar !… Et l'Homme, donc !…

— Et la Femme, donc !…

— Et ces redites, cette écholalie qu'est la reproduction !… les bancs de harengs !…

— Et cent millions de spermatozoïdes pour un qui décroche la timbale !…

— Le pauvre !… Pauvre petit *fléau.*… qui, d'un bord à l'autre du temps, transporte une essence d'ancêtres, passe le Styx… de la Vie !…

— Avec une charge de tares…

— Nous sommes tous des parvenus…

— A quoi ?

— A ce Tout-et-Rien : Vous ou Moi…

— Nous permettons à la folle de poursuivre son délire…

— C'est vraiment une folle… Elle se dévore pour se conserver…

— Elle perd sur tous les articles et se rattrape sur l'ensemble…

— Elle se mutile, se contredit, s'embrouille…

— C'est clair ! La vie est paranoïaque !… Sans le moindre doute.

— Docteur, il faut aviser au plus tôt…

— La loi de 1838 est parfaitement applicable.

— Il faut avouer que cette fichue vie ne cadre pas du tout avec tout ce que nous savons et pouvons penser… Rien de plus bête, de plus subtil, de plus étourdi, de plus obstiné… On dirait que les contradictions la surexcitent et l'enivrent. Il lui faut la mort et l'instinct de conservation ; le mimétisme et l'égotisme ; l'économie et le gaspillage coopérant…

— Croyez-vous qu'un homme du genre de votre Einstein se tirerait de cette affaire-là ?

— Veuillez prendre la peine de vous asseoir…

— Un siècle ou deux ?

— Vous êtes bien pressé.

— Tenez, voici mon bras.

— Pour quoi faire, Docteur ? Il faut vous tâter le pouls ?

— Non. Pour rien. Pour vous dire… Voici mon bras. Ma main.

— Elle est forte, carrée…

— Voici ma main. Je l'ouvre, la ferme, la tourne. Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?… Un assemblage de solides. Des os, des leviers, des bielles, des surfaces articulaires… Un agencement…

— Oui. Un système de machines « simples ». Ce qu'on nomme un « mécanisme ».

— Ce mécanisme est assemblé ou clôturé par des ligaments… Jusqu'ici, tout va bien. Tout est assez clair.

— Oui… C'est-à-dire que nous pouvons construire quelque chose d'analogue…

— Bon.

— Et que nous pouvons donc, — en quelque sorte, — nous mettre à la place de l'ingénieur Nature… E. C. P. Le critiquer. Et même, faire mieux que lui, parfois.

— Oui. Mais attendez… Et les forces ! Saluez, Monsieur. Je vous présente le *Muscle*. Nous n'avons rien inventé de pareil, jusqu'ici…

— Je salue. Je salue tout particulièrement le muscle du moustique. Huit mille battements d'aile par minute…

— On l’entend d’ici… Et la coopération de ces muscles, les insertions géniales, le calcul des antagonismes… Et loger ces moteurs comme ils le sont…

— Oui. Le moteur souple, le moteur revêtement…

— Et même le moteur séduisant, langoureux…

— Comment ?

— Eh oui… L’iris. L’œil bleu, l’œil noir…

— Coquin de Docteur !… D’ailleurs, il y a d’autres muscles qui font le même joli métier… Hélas !…

— Et n’oublions pas que nos moteurs permettent de produire tantôt le choc, — l’effet quasi explosif ; — tantôt le déplacement quasi réversible, le mouvement presque sans vitesse ; — tantôt… un peu d’immobilité, de solidité feinte.

— Nous voilà bien embarrassés devant ce chef-d’œuvre… Mais, enfin, nous ne désespérons pas encore…

— On a essayé un peu de tout… Les sciences biologiques ne font pas trop les difficiles. A peine la physique et la chimie ont entrevu quelque chose, médecine et biologie se ruent, ivres d’espoir… Thermodynamique, piles, piézo-électricité… Mais irritabilité, contractitilé, tonus — mystère, mystère, mystère !

— Et nous en sommes encore à chercher le secret du modeste caoutchouc ?…

— Et tout ceci obéit à la cellule nerveuse… Le *Neurone* entre en scène.

— Oui. Et la nuit se fait sur le théâtre… Et le rideau se relève sur un décor tout différent. L’Esprit, la Volonté…

— Le Passé, l’Avenir, le Présent…

— L’Implexe…

— Et l’Omnivalence, et les Instincts, et le Langage, et la Raison…

— Et la Déraison… Et tout ceci manœuvre vos leviers. L’inconcevable est au bout du fil qui commande ces machines simples. Le clair mène à l’obscur. L’obscurité mène le clair.

— Voilà, dit le Docteur, le mécanique et le psychique en relation. On n’y comprend rien ! Enfin, cela marche… à peu près.

— Sauf erreur ou… rhumatisme.

— Résignons-nous. Au rhumatisme, — et à ignorer ce qu’il est… On le saura plus tard. Peut-être, *demain ?*… Moi j’ai confiance.

— Moi, lui dis-je, — je fluctue ? Quand je fais le bilan d'une certaine façon, je suis content de nous, et même de notre époque. Quand je compte autrement, je déclare la déconfiture… Si je me mets à estimer ce que nous *savons*, je trouve les bénéfices creux. Il y a beaucoup de papier douteux dans nos caisses ; et l'on distribue des dividendes fictifs assez aisément…

— Vous êtes sévère.

— Attendez… Mais si je considère ce que nous *pouvons*, — ou plutôt l'accroissement de pouvoir réel des hommes depuis trois demi-siècles, alors…

— Mais comment pouvez-vous séparer ce savoir si fallacieux et ce pouvoir substantiel, l'un de l'autre ?

— Très simplement, mon cher Docteur. Au fond, toutes nos explications se réduisent à trouver ce qu'il faudrait *faire* pour reproduire un effet donné. Ce *faire est tout nôtre*. Il est borné. Nous avons S sens et M muscles… Notre monde est cantonné dans l'ensemble combiné de nos perceptions et de nos actes. Nous avons essayé de rapporter cet ensemble à un système de mesures, c'est-à-dire de moyens de retrouver… c'est-à-dire de formules ou de recettes numériques… Une formule n'est qu'une prescription… mathématique.

— Une ordonnance ?

— Oui. Une ordonnance d'actes… D'actes de mesure.

— *Fac secundum artem.*

— Oui… Nous avons donc résumé en quelques formules tout ce qu'il fallait pour reproduire ou prévoir les phénomènes qui s'observaient dans l'Univers modèle 1640-1850… Mais les recherches nous ont conduit assez promptement hors du domaine primitif de nos perceptions. Nous avons trouvé des moyens nouveaux de voir et d'agir. Mais ces moyens sont indirects. Ce sont des *relais*. Ce sont des sens, des palpes, — mais qui transposent… Il faut interpréter ou illustrer leurs indications par des images ou des idées, — nécessairement empruntées à notre stock fondamental et invariable…

— A moins que l'espèce n'évolue…

— Ce sera long… En attendant, nous voici dans les embarras que vous savez. Nous en sommes à la faillite de l'imagerie. Comment imaginer un monde où il ne peut être question de voir, ni de toucher, où il n'y a ni figure ni catégories où même les notions de position et de mouvement sont comme

incompatibles ?… Les physiciens essaient de s’en tirer par des subtilités incroyables…

— On a été bien loin… Je me suis laissé dire que le déterminisme était menacé…

— Tout est menacé. Toute idée, désormais, vit dangereusement.

— C’est de la régression.

— Non… Faites à présent le bilan-or de la Science.

— Qu’entendez-vous par là ?

— Je veux dire : considérez l’accroissement de *pouvoir*. Le reste, théories, hypothèses, analogies, mathématiques ou non, — est à la fois indispensable et provisoire. Ce qui demeure et se capitalise, ce n’est que le pouvoir d’action sur les choses, les faits nouveaux, — les *recettes*…

— Vous ravalez la Science à la cuisine…

— Mon cher docteur, Volta, un jour, met en contact deux métaux et un liquide acidulé. Il obtient des effets tout inédits. Il les baptise et les « explique » de son mieux. On en parle autrement aujourd’hui. On en parlera dans trente ans d’une autre façon… Mais dans trente ans ou dans trois cents ans, la recette sera bonne. La théorie aura changé cent fois, la puissance de l’homme demeurera accrue ; et il saura produire, avec deux métaux et un acide, définis par ses sens, de quoi décomposer de l’eau et exciter un électro-aimant. Quant à la cuisinière, elle sait à merveille coaguler l’albumine, et faire sous le nom de *mayonnaise*, des acrobaties colloïdales…

— Vous rabaissez la Science, vous avez beau dire…

— Mais pas du tout… En vérité, je m’intéresse personnellement bien plus à cette partie théorique et variable, pour instable qu’elle soit, qu’à l’accroissement des recettes et pouvoirs de l’espèce.

— Oui. Mais les malades ? Croyez-vous que l’accroissement des moyens leur soit indifférent ?

— Je refuse de vous répondre, tant que… vous n’aurez pas mis en train l’Histoire de la Thérapeutique.

— Assez !…

— Histoire Générale de la Thérapeutique… Non !… Histoire critique et comparée de…

— Assez !…

— Par le Docteur…

— Assez !…

— Médecin des Hôpitaux…

— De Paris. N’oubliez pas de *Paris*.

— C’est trop juste… Est-ce que l’on vous fait toujours réciter des leçons devant une pendule ?

— Une pendule ?… Vous voulez dire un compteur ?

— Oui, une sorte de taximètre.

— C’est à l’internat. Et à l’externat.

— Alors, on compte la quantité de souvenirs par unité de temps ?

— De souvenirs… exacts et congrus.

— Rien que mémoire ?… Et le jugement ? La faculté d’observation ?

— A ce stade des études, on n’en a pas besoin.

— C’est juste.

— D’ailleurs… ces qualités, quoique non officiellement évoquées devant le jury, ne trouvent pas moins, tout autour de lui, un vaste champ d’application.

— En somme, c’est comme à Longchamp. Tuyaux, entraîneurs, doping…

— Mais naturellement !… Et les résultats, en moyenne, ne sont pas du tout mauvais.

— Je l’espère bien ! Mais vous comprenez que l’observateur superficiel soit un peu surpris…

— La surprise, mon cher, revient toujours à opposer ce qui n’est pas à ce qui est.

— Eh bien, mais… Nous voici presque surpris par la nuit, nous autres…

— Le fait est exact. Voyez-moi ce ciel… C’est admirable. Pas un nuage.

— Le soleil bas a l’air placé sur une colonne de feu, et le reste de la mer est perle…

— Il va falloir songer à s’en aller. Si l’on est pris ici par la nuit, on peut se casser une jambe dans ces rochers.

— J’ai les yeux tout éblouis par ce feu, et hantés d’un bleu-vert superbe.

— C’est une bonne réponse rétinienne.

— C’est un peu comme… une idée fixe.

— Vous voyez bien !…

— Je vois vert, en attendant.

— Fermez-les.

— Plus je les ferme, plus je vois… Vert, cramoisi ; bleu tendre, rose…

— Toute la lyre…

— Mon implexe rétinien… Il dit tout ce qu'il sait avant de revenir à l'état libre…

— Entre nous, mon ami, vous faites un peu comme lui…

— Mon bon docteur, je vous ai dit bien des bêtises…

— Bah…

— C'est que j'en ai le plus grand besoin.

— Consultation ?

— Non. Cure.

— A mes dépens ?

— Que voulez-vous !

— Oh ! Je vois bien qu'il y a quelque chose qui ne va pas. Mais je ne vous demande rien. En dépit des théories en vogue, je persiste à croire qu'il est des glomérules de rancœur, des pelotons de soucis, dont il vaut mieux ne pas solliciter le fil.

— Oui… *Inquiéta non movere*.

— Tout dépend du sujet. Et vous êtes un de ces sujets que l'on ne sait par quel bout prendre… Vous êtes plein de défenses… virtuelles. Je parie qu'au moindre contact :…

— Avant tout contact, à la seule feinte de contact, je hurle… J'entre en transe.

— C'est bien cela. C'est commode ! Ah… Le physique et le moral, chez vous, se tiennent… On peut le dire. Il n'y a qu'à vous voir.

— Et qu'est-ce que l'on voit ?

— Un visage nerveux, ravagé… *instant*, dirais-je, où il y a du jeune et du vieux étrangement composés… On y lit tous les temps du verbe *Être* simultanément… excités. Vous avez le faciès très accidenté ; et l'œil, tantôt plus présent, tantôt plus absent qu'il ne faut… Savez-vous à quoi vous me faites songer ?… Excusez-moi de la comparaison, elle s'impose à mon esprit. D'ailleurs vous ne m'avez pas ménagé…

— Ne vous gênez pas… Mais ne me dites pas de ces choses qui se ruminent ensuite, qui reviennent dans la tête, travaillent… Je n'ai pas besoin de pensers… urticants, — je vous le jure.

— Avez-vous lu *Notre-Dame de Paris ?*

— De Hugo ?… Il y a… cent ans.

— Moi aussi. J'ai gardé un souvenir… Vous rappelez-vous l'étrange exercice de vol à la tire auquel se livrent les truands et filous dans la Cour des Miracles ?

— Je ne vois pas le rapport…

— Ces messieurs, s'entraînent à subtiliser la bourse d'un mannequin pendu, et tout cousu de sonnettes et de grelots. C'est très difficile. Au moindre mouvement, le pendu réagit ; en avant la musique ! Le coup est manqué.

— Mais la même histoire est dans Dickens, dans *Olivier Twist.*… Dickens l'aura volée à Hugo…

— Sans faire le moindre bruit.

— A moins que l'un et l'autre…

— Ces choses-là arrivent.

— Mais qu'est-ce que je viens faire là-dedans ? Je n'ai dévalisé personne : et si quelques-uns m'ont exploré les poches, je n'ai pas fait le moindre bruit.

— Cependant, (et c'est pourquoi je vous ai rappelé cette histoire) — je vous vois tout garni de clochettes… nerveuses. Un souffle, un rien, vous fait sonner toute une musique de réactions et d'idées.

— Hélas…

— Attendez ! Et vous réagissez contre ces réactions par une méthode tout à fait singulière…

— Achève, et prends ma vie après…

— Vous réagissez, vous vous défendez par un recours aux abstractions, vous abusez de précisions et de définitions. L'attention intellectuelle vous sert d'isoloir…

— L'île du Robinson…

— L'île du Robinson. Je l'ai bien compris… Vous comprenez, mon ami, que quand vous me tenez des propos qui ne tendent à rien de moins qu'à ruiner la notion d'idée fixe, par exemple, — et en général, à déprécier par des considérations visiblement intéressées, personnelles, d'origine nettement affective, le monument déjà très respectable de nos connaissances en matière mentale, — je me dis, dans mon petit coin de cerveau, que vous travaillez *pro domo*. Il y a des théories qui ont l'air abstraites et qui vous projettent tout vif un monsieur sur l'écran.

— Vous êtes extra-lucide, Docteur.

— Oh, ce n'est pas malin… En matière psychique, règle absolue : il ne faut pas être malin.

— Pas possible…

— C'est évident. Il ne faut pas entrer dans les systèmes des malades…

— On n’en sortirait plus.

— La malice de ces b… là est…

— Insensée.

— Inconcevable. Ne me soufflez pas de sottises. Il ne faut pas les suivre dans leurs processus labyrinthiques… Donc, quant à vous, il me suffit de vous voir parler, d’entendre votre timbre et vos attaques de voix. La façon de parler en dit plus que ce que l’on dit… Le fond n’a aucune importance… essentielle.

— C’est curieux. C’est une théorie de la poésie, — et même…

— Et même quoi ?

— J’ai été plus loin, un jour. Mais je n’ose même pas vous répéter… tant pis.

— Avouez.

— J’ai dit un jour devant des philosophes : *La philosophie est me affaire de forme*.

— C’était une méchanceté… Prenez garde à votre réponse.

— Mais pas du tout… Cela m’est venu à l’esprit comme une évidence.

— Et ils ont réagi ? Protesté ?

— Mais pas du tout. Ils y ont réfléchi, ou paru y réfléchir.

— A leur place… Mais je reviens à ce que je vous disais. Le fond de ce que l’on dit est, neuf fois sur dix, ce que j’appelle de l’invention automatique banale.

— On crée ; mais ce que l’on crée a précisément la même propension à périr qu’il eut de propension à naître.

— Soit. Mais cette invention presque continue, devient de moins en moins automatique à mesure que les circonstances exigent plus d’adaptation spéciale. Un tireur, qui se borne à décharger son arme devant soi, ne fait que de l’émission automatique. Mais s’il doit atteindre un but déterminé, et si le but se déplace, ou se renouvelle…

— C’est pourquoi je suis venu dans ces rochers.

— Comment cela ?

— Pour faire des exercices d’adaptation spéciale à chaque pas.

— A quoi bon ?

— Pour rompre un cycle. Pour me contraindre à inventer à chaque instant un acte… original, — assez difficile, — toujours imprévu.

— Ce n’est pas mal raisonné.

— N’est-ce pas ? J’ai remarqué que la marche sur un sol égal ne fait qu’exciter… ce qui m’excite. On marche comme si le corps n’existait pas. On dévore l’espace, on s’arrête. On est entièrement possédé, rythmé par la pensée, qui entraîne, fouette, paralyse… C’est le vaisseau désemparé, à la merci…

— La boussole affolée, et pas de gouvernail… Est-ce que vous dormez ?

— Pas depuis vingt jours.

— Sapristi. Il faut absolument prendre quelque chose.

— Docteur, filons… On n’y voit presque plus. Il y a un quart d’heure que les phares balayent le secteur.

— En route !

— Vous êtes bien aimable de m’avoir supporté si longtemps. Cet après-midi me paraissait… difficile… à vivre. Grâce à vous…

— Voulez-vous que nous dînions ensemble ?

— Mon Dieu…

— On ira au cinéma…

— Vous le détestez…

— Oui. Mais on fume.

— Mais je ne veux pas…

— Tenez… Attrapez le panier, je prends l’attirail de peinture… Voyez-vous, je suis un être moral. Je ne vous lâche pas, avec toutes vos complications. Et puis, j’ai le mal de l’activité… Allons, montez par ici…

— Merci, mais vraiment…

— Je vous dis que je ne vous lâche pas… Un homme seul est toujours en mauvaise compagnie.

1931.

OceanofPDF.com

« MON FAUST »

(ÉBAUCHES)

AU LECTEUR

DE BONNE FOI ET DE MAUVAISE VOLONTÉ

Le personnage de *Faust* et celui de son affreux compère ont droit à toutes les réincarnations.

L'acte du génie de les cueillir à l'état fantoche dans la légende ou à la foire, et de les porter, comme par l'effet de sa température propre, au plus haut point d'existence poétique, semblerait devoir interdire à jamais à tout autre entrepreneur de fiétions de les ressaisir par leurs noms et de les contraindre à se mouvoir et à se manifester dans de nouvelles combinaisons d'événements et de paroles.

Mais rien ne démontre plus sûrement la puissance d'un créateur que l'infidélité ou l'insoumission de sa créature. Plus il l'a faite vivante, plus il l'a faite libre. Même sa rébellion exalte son auteur : Dieu le sait…

Le créateur de ces deux-ci, *Faust* et l'*Autre*, les a engendrés tels qu'ils devinssent après lui des instruments de l'esprit universel : ils débordent de ce qu'ils furent dans son œuvre. Il leur a donné des « emplois », bien mieux que des rôles ; il les a voués à jamais à l'expression de certains extrêmes de l'humain et de l'inhumain ; et, par là, déliés de toute aventure particulière. J'ai donc osé m'en servir.

Tant de choses ont changé dans ce monde, depuis cent ans, que l'on pouvait se laisser séduire à l'idée de plonger dans notre espace, si différent de celui des premiers lustres du XIX^e^ siècle, les deux fameux protagonistes du *Faust* de Gœthe.

Or, un certain jour de 1940, je me suis surpris me parlant à deux voix et me suis laissé aller à écrire ce qui venait. J'ai donc ébauché très vivement, et — je l'avoue — sans plan, sans souci d'actions ni de dimensions, les actes que voici de deux pièces très différentes, si ce sont là des pièces. Dans une arrière-pensée, je me trouvais vaguement le dessein d'un III^e^ Faust qui pourrait comprendre un nombre indéterminé d'ouvrages plus ou moins faits

pour le théâtre : drames, comédies, tragédies, féeries selon l'occasion : vers ou prose, selon l'humeur, productions parallèles, indépendantes, mais qui, je le savais, n'existeraient jamais… Mais c'est ainsi que de scène en scène, d'acte en acte, se sont composés ces trois quarts de *Lust* et ces deux tiers du *Solitaire* qui sont réunis dans ce volume.

P. V.

OceanofPDF.com

LUST

LA DEMOISELLE DE CRISTAL

Comédie

ACTE PREMIER

Le cabinet de travail de Faust.

SCÈNE PREMIÈRE

FAUST, LUST *(en train de rire aux éclats au lever du rideau).*

FAUST

Assez, Lust ! Finissez-en ! Ici l'on ne rit pas ! *(Elie s'arrête de rire.)* Si vous saviez ce que c'est que le rire ! *(Elle rit de plus belle.)* Assez, vous dis-je… Assez ! C'est insupportable. Ou bien allez rire au jardin…

LUST

Pardon, Maître…

FAUST

Et de quoi riez-vous ?

LUST

Mais… Ce fut une idée.

FAUST

Quelle idée ?

LUST *(reprise de fou rire).*

U…ne…i…dée… *(Elle cesse de rire.)* Tenez, vous avez vu ? Une idée… Je ne saurais vous l'exprimer… D'abord, ce n'est pas tout à fait une idée, je crois ; et puis je sens que le rire me reprendrait si je revenais à cette chose de l'esprit qui me chatouille aussitôt toute la bête… Ne croyez pas que j'aime ceci, le rire… Cela fait un mal !…

FAUST

Et moi, cela m'ennuie, et je perds mon temps à attendre que votre charge de puissance naïve s'épuise.

LUST

Pardon, Maître… C'est un peu votre faute. Je sais trop ce que c'est que le rire. Vous avez dicté, l'autre jour, que le rire est un refus de penser, et que l'âme se débarrasse d'une image qui lui semble impossible ou inférieure à la dignité de sa fonction… comme… l'estomac se débarrasse de ce dont il ne veut pas garder la responsabilité, et par le même procédé d'une convulsion grossière.

FAUST

Eh bien, n'est-il pas vrai ? Et n'est-il pas très remarquable que l'âme et l'estomac aient mêmement recours à la force brutale pour… repousser…

LUST

Oui, mais le rire est moins répugnant.

FAUST

Ceci dépend du rieur… Mais votre idée ?

LUST

Pardon, Maître… Il est arrivé que j'ai repensé tout à l'heure, et tout à coup, à votre belle définition… Je ne sais ce que vous avez dit qui m'y a fait repenser ; et voilà que revenant aux mots : convulsion grossière, je ne sais quoi a voulu que je rie, et c'en était fait !… Inutile de résister. D'autant plus que je me disais à chaque pause : convulsion grossière, convulsion grossière… Voilà pour le Maître : il observe une convulsion grossière !… C'est bête, c'est bête ! Et je re-riais !

FAUST

Eh bien, riez, riez ! *(Elle rit.)* Mais ce n’est pas mal, en tant que convulsion grossière… Vous montrez de bien blanches dents, Mademoiselle, et ce renversement bellement agité et désordonné de votre cou qui se dégage pourrait bien propager un de ces refus de penser qui mènent fort loin… Prenez garde de rire devant le premier venu.

LUST

Mais on dit que le rire désarme…

FAUST

Mais on ne dit pas qu’il est désarmé.

LUST

Pardon, Maître, encore pardon. Je ne le ferai plus.

FAUST

J’en suis certain comme vous-même. Bon. Êtes-vous disposée à m’accorder un peu de travail ? Bien. Nous reprenons ce que je vous ai dicté hier.

LUST

Les Mémoires, ou le Traité ?

FAUST

Je vous ai expliqué, hier encore, que j’en faisais un seul et même ouvrage.

LUST

Je n’avais pas compris. Votre esprit s’emporte parfois si vivement et si haut que…

FAUST

Vous n’êtes pas ici pour comprendre, mon enfant. Vous y êtes pour écrire sous ma dictée, me relire ce que je vous ai dicté, et en outre, en outre, pour n’être pas désagréable à regarder sans réflexion. Vous comprenez ?

LUST

Puisque je ne suis pas ici pour comprendre…

FAUST

Comprenez ce que je vous dis, et ne vous mêlez pas de comprendre ce que je vous dicte. C'est clair ? Ou faut-il vous expliquer ceci : je vous dicte ce que je pense. Pendant que je pense, pendant que j'attends ma pensée… ou quelque mot plus heureux que le plus heureux déjà venu, il convient que mes yeux s'occupent sur un objet particulièrement favorable, auquel ils se prennent, et dont ils s'amusent innocemment, comme la main distraite flatte et caresse, au lointain de l'esprit, quelque chose, un bibelot, un ivoire familier….

LUST

C'est moi qui suis flattée, Maître, de jouer ce rôle honorable et modeste de l'objet particulièrement favorable au discret adoucissement de la machine de vos pensées… Mais, pour la main distraite, ne croyez-vous pas qu'une belle chatte bien douce, bien tiède, serait vraiment plus agréable à caresser qu'un ivoire, qui est chose dure et froide ?

FAUST

Une chatte ? Douce, tiède ! L'idée n'est pas absurde ! N'en abusez pas… Mais travaillons, allons !… Il faut d'abord que je vous redise l'économie de mon projet, pour que vous ne fassiez plus d'erreur sur l'ordre des morceaux. Saisissez bien mon dessein général : je puis écrire mes Mémoires… Je puis, d'autre part, composer maint traité sur maint sujet. Mais c'est là ce que je ne veux pas faire, et qu'il m'ennuierait de faire. Et puis, je trouve que c'est une manière de falsification que de séparer la pensée, même la plus abstraite, de la vie, même la plus…

LUST

Vivante ?

FAUST

Disons la plus vécue… Donc, j'ai résolu d'insérer purement et simplement, comme elles me vinrent, mes observations, mes spéculations,

mes thèses, mes idées, dans le récit assez merveilleux de ce qui m'est advenu, et de mes rapports avec les hommes et les choses…

LUST

Rien qu'avec les hommes ?

FAUST

Et les femmes, sans doute.

LUST

Rien que les hommes et les femmes ?

FAUST

Et quelques très hauts personnages, ou de très bas, qui ne sont ni hommes ni femmes.

LUST

Je comprends… J'ai entendu dire que toutes les personnes superlatives n'étaient d'aucun sexe, ou de tous les deux.

FAUST

Allons, relisez donc le commencement.

LUST *(elle prend un cahier et lit).*

« Traité de l'Ariêtie. L'Aristie est l'art de la supériorité… »

FAUST

Mais non !… L'Aristie ne doit venir qu'au dixième ou onzième chapitre…

LUST *(elle prend un autre cahier).*

Pardon… Alors ceci ? *(Elle lit.)* « Érôs énergumène… »

FAUST

Qu'est-ce que vous dites ?… Qu'est-ce que c'est que ce titre ?

LUST

Vous me l’aurez dicté. Je lis ce qu’il y a. J’ai peut-être mal entendu.

FAUST

Érôs énergumène ?… Ce n’est pas possible ! Érôs énergumène ?… Ceci n’est pas de moi. Mais ce n’est pas mal. Érôs énergumène !… Ceci doit être de moi. Si c’est là un produit du hasard, bredouillement de moi, ou distraction de vous, il me plaît ; je le prends ! Érôs énergumène, Érôs en tant que source d’extrême énergie… Je vois ce que j’en puis faire ! Oui. Notez-moi donc ce titre sur un papier rose… Toute une bacchanale d’idées s’agite en moi sous ces deux mots. Il n’en faut pas plus.

Érôs énergumène !… Nous retrouverons quelque jour le trésor dont ils sont la clé… Allons !

LUST

C’est noté… Mais voilà bien le génie…

FAUST

N’est-ce pas ? Vous voyez comme c’est simple. Il s’agit d’être sensible à quelque hasard. Allons, trouvez enfin le commencement des Mémoires.

LUST

Ah, cette fois, j’y suis. Le voici… *(Elle lit.)* « Les Mémoires de moi, par le professeur-docteur Faustus, membre de l’Académie des sciences mortes, etc… Héros de plusieurs œuvres littéraires estimées… »

FAUST

Le titre est bien… Ajoutez : « littéraires et musicales, très estimées… » Continuez.

LUST *(Elle lit.)*

« Au lecteur de bonne foi et de mauvaise volonté… »

FAUST

C’est le lecteur idéal… Je mettrai cela en latin… Allez…

LUST *(Elle lit.)*

« On a tant écrit sur moi que je ne sais plus qui je suis. Certes, je n’ai pas tout lu de ces nombreux ouvrages, et il en est plus d’un, sans doute, dont l’existence même ne m’a pas été signalée. Mais ceux dont j’ai eu connaissance suffisent à me donner à moi-même, de ma propre destinée, une idée singulièrement riche et multiple. C’est ainsi que je puis choisir librement, pour lieu et date de ma naissance, entre plusieurs millésimes, également attestés par des documents et des témoignages irrécusables, produits et discutés par des critiques d’éminence équivalente. Je puis pareillement douter d’un cœur sincère si j’ai été marié ou non, une fois ou plusieurs fois ; si mon épouse tint une conduite conforme à l’usage… » Pardon, Maître, ceci est un peu… ambigu…

FAUST

Tout doit l’être chez moi… Du reste, l’usage est ce qu’on veut, en matière de conduite… Allez.

LUST *(Elle lit.)*

« conforme à l’usage ou à la nature ; et il en est de même pour mes mœurs, desquelles on peut et l’on doit tout dire, puisque je suis un homme célèbre… » C’est vrai ?

FAUST

Sans doute… Ce sont les facettes de la gloire… Allez,

LUST *(Elle lit.)*

« Il résulte de tout ceci que ma vie, telle qu’il m’en souvient, se mêle de toutes ces vies non moins imaginaires, mais non moins authentiques, que l’on m’a attribuées. Mais il importe peu. C’est cela qui est moi… » C’est merveilleux… Dire que vous existez… et c’est tout à fait vous.

FAUST

Qu’en savez-vous ?… Allez.

LUST LUST *(Elle lit.)*

« Mais il importe peu. C’est cela qui est moi. Le passé n’est qu’une croyance. Une croyance est une abstention des puissances de notre esprit, lequel répugne à se former toutes les hypothèses concevables sur les choses

absentes et à leur donner à toutes la même force de vérité. Mais je ne me suis jamais abstenu de façonner ainsi ce qui devait être mon histoire ; et par conséquence, je n’ai point, à proprement parler, de passé. Ce que j’ai fait, ce que j’ai voulu faire, ce que j’aurais pu faire sont à l’état d’idées également vivantes devant moi ; et je me trouve également capable de toutes les aventures que ma mémoire me représente ou que mes biographes me prêtent si généreusement. Toutefois… »

FAUST

Toutefois ?

LUST

C’est tout. On s’est arrêté là… On est venu vous rappeler l’heure du grand dîner de gala, chez le Ministre de l’Esprit. Il a fallu mettre votre beau costume, avec l’épée, les rubans, les plumes et les étoiles… Vous étiez vraiment magnifique, un vrai Prince des Idées !

FAUST

J’en ai fait mes esclaves !… Dites : ne trouvez-vous pas que tout cela est bien abstrait, jeunesse ?

LUST

Faut-il vous dire la vérité ?

FAUST

Je vous laisse le choix du mensonge qui vous paraîtra le plus digne d’être la vérité.

LUST

Hélas, mon Maître, je n’ai pas tant d’esprit que je puisse choisir. Vous voulez bien me demander si ce morceau n’est pas trop abstrait et que puis-je vous répondre ? Je vous avoue que je n’écoute guère ce que je vous relis… Et quand vous me dictez, je pense toujours à autre chose, tout en écrivant.

FAUST

Comment… Alors, je ne puis guère compter sur vous ?

LUST

Au contraire, mon Maître !… Si je pensais à ce que vous dictez, j'écrirais des plus mal… Il m'arriverait de mêler du mien à votre beau style.

FAUST

Cela ferait peut-être assez bien… De petites coulées d'eau fraîche dans mon sable sec… Et que vous vient-il à l'esprit, par exemple ?

LUST

Oh… Des niaiseries. Naturellement. N'importe quoi. Parfois des questions indiscrètes. On ne peut pas être près de vous sans penser à bien des choses…

FAUST

Mais à quoi ? Dites un peu.

LUST

Non.

FAUST

Si. Je veux. Il le faut. Puisque je vous dicte mes Mémoires, c'est donc que je me livre à toutes vos curiosités… A propos ! Je vous préviens… Mon devoir est de vous prévenir que, dans ces Mémoires que j'entreprends d'écrire, il viendra certainement plus d'une page qu'il vous sera peut-être assez gênant d'entendre. Et plus gênant ensuite de me relire. Mais je veux donner la plus forte, la plus poignante impression de sincérité que jamais livre ait pu donner, et ce puissant effet ne s'obtient qu'en se chargeant soi-même de toutes les horreurs, ignominies intimes ou expériences exécrables — vraies ou fausses — dont un homme puisse s'être avisé. Il n'est rien de si vil ou de si sot qui ne donne couleur de vérité à une histoire de soi-même. Par conséquence, si vos chastes oreilles…

LUST

Mes oreilles ?… Comment ? Jusqu'aux oreilles ! Cela, je ne savais pas… Des oreilles peuvent donc ne pas être chastes ? Mes jolies petites oreilles !

Mais quelle invention ! Que diantre peut-on faire à des oreilles qu'un petit trou d'aiguille pour les perles ?…

FAUST

Le fait est qu'elles appellent des perles… Elles sont charmantes, ces petites oreilles… *(Il lui prend l'oreille.)* Merveilleusement épanouies… Faites pour écouter sans comprendre et pour saisir ce qui ne se dit pas. Je suis sûr que celle-ci entend fort bien ce que je lui conte en ce moment. *(Il lâche l'oreille.)* La Nature a un faible pour les spires nacrées, dont elle façonne de bizarres joyaux dans la mer, et les ornements de l'ouïe sur les côtés d'une jolie tête… Mais il s'agissait de tout autre chose. Je voulais vous dire que si vous ne vous sentez pas sûre, tout à fait sûre, de n'être jamais gênée, ni choquée, ni trop… intéressée, trop… intéressée par ce qu'il arrivera que je vous dicte, il vaudra mieux pour vous, et pour moi, que vous pensiez, dès à présent, à un emploi moins exposé de vos talents…

LUST

Maître, si je comprends ce que vous dicterez, je puis l'entendre, et si je ne comprends pas…

FAUST

Si vous ne comprenez pas, vous essaierez de comprendre ; et c'est bien là le pire. Qui sait ce que vous inventerez ? Les innocents sont effrayants. Vous me dites vous-même qu'il vous vient déjà à l'esprit des questions indiscrètes, et je ne vous ai encore rien dicté qui ne soit parfaitement pur.

LUST

Mes questions, Maître ? En vérité, il n'y en avait qu'une…

FAUST

Dites.

LUST

Oh !… Je n'oserai jamais.

FAUST

Si. Je veux. J’ordonne. Il faut aller au bout. Sans quoi…

LUST

Sans quoi, quoi ?

FAUST

Sans quoi le reste réservé de votre pensée vous pèsera sur le cœur, tandis que la sensation de votre réticence se prolongera peut-être dans mon esprit. Dès lors, plus de confiance, et notre travail en pâtira. Mais je voudrais tant, au contraire, avoir une certitude de confiance pleine et claire entre nous, avoir pour secrétaire une demoiselle de cristal…

LUST

Oh ! Le joli titre !… La Demoiselle de Cristal ! Et puis, cela fait un nom, un beau nom : Lust de Cristal… Vicomtesse Lust de Cristal… On peut signer des romans…

FAUST

Enfin, le voulez-vous ce titre ? Le prenez-vous ?… Eh bien, méritez-le ! Devenez transparente. Parlez. Répondez-moi.

LUST

Puisqu’il le faut… Puisque vous l’exigez… Puisque je dois être transparente… Je parle… Je vous demande… Ne m’en veuillez pas… L’esprit souffle où il veut…

FAUST

Erreur commune. L’esprit souffle où il peut, ce qu’il peut. Allons, parlez !

LUST

Alors, Maître, est-il bien vrai que vous ayez eu commerce avec…

FAUST

Le Diable ? *(Lust fait signe que oui.)* Mais naturellement. Comme tout le monde. Connaissez-vous quelqu’un qui n’ait pas eu des relations

particulières avec lui ? C’est impossible. Comment faire pour n’en pas avoir ? Il faudrait ne pas penser, ne pas rêver, ne pas sentir… Tenez, que faites-vous en ce moment, mon enfant ? Vous brûlez, jeune Lust, vous brûlez de savoir…

LUST

Enfin, l’avez-vous vu ?

FAUST

On l’a dit. On l’a écrit. On l’a même chanté, beaucoup chanté. Tellement dit, écrit et chanté que j’ai fini par le croire… Mais à présent… Te commence à ne plus le croire.

LUST

Après trois mille représentations ? Et pourquoi ?

FAUST

C’est qu’il est de mon destin de faire le tour complet des opinions possibles sur tous les points, de connaître successivement tous les goûts et tous les dégoûts, et de faire et de défaire et de refaire tous ces nœuds que sont les événements d’une vie… Je n’ai plus d’âge… Et cette vie ne sera achevée que je n’aie finalement brûlé tout ce que j’ai adoré, et adoré tout ce que j’ai brûlé.

LUST

Pauvres dames qui vous ont aimé ! Vous les aurez mises dans le fourneau du laboratoire.

FAUST

Inutile. La vie suffit. D’ailleurs, la femme brûle mal. Il faut tout le temps surveiller la combustion et entretenir le foyer. Cela est très coûteux et très fatigant.

LUST

Avec votre tour complet des opinions, vous me faites songer au médecin de maman. Il l’a privée de sel, pendant dix ans, sous peine de mort… Puis,

il l’a remise au sel ; et je suis sûre qu’il s’apprête à la dessaler encore, dans quelque temps. Mais… ma réponse ? Je n’ai pas ma réponse… L’avez-vous vraiment vu, ce qui s’appelle vu ? Comment est-il ?

FAUST

Mais il est ce qu’on veut. Vous entendez : ce qu’on veut. Tout ce que l’on veut, quoi qu’on veuille, peut toujours être lui.

LUST

Je n’ai pas ma réponse. Maître… Je n’ai que des répliques.

FAUST

Et j’ajoute qu’il se change en bien des choses, sous lesquelles il suffit de bons yeux pour le reconnaître. Tenez, ce joli temps d’hier. Il faisait tiède et tendre, après l’ondée… C’était lui. Le petit banc au soleil, qui invitait à tout ce qu’un banc doucement doré, et sensiblement à l’écart, sous des feuilles qui le caressent, propose de langueur, c’est lui. Un certain goût de fraises ou, plutôt, le souvenir de ce goût, plus puissant encore, c’est encore lui… Et vous-même, pour la perte du passant qui se retourne après vous et flaire votre vol, c’est lui, Lust… Il est vous-même.

(On frappe.)

LUST

Non, mon Maître. Tout cela c’est de la Littérature. Ce n’est pas lui.

FAUST

De la Littérature ? La Littérature, hélas, n’est pas toujours lui. Comme on l’a dit de quelque autre chose, elle n’en a trop souvent ni l’agrément ni la profondeur… *(On frappe. Entre le serviteur-type.)* Qu’est-ce que c’est ?

LE SERVITEUR-TYPE

Monsieur le Professeur, c’est un Monsieur.

FAUST

Il vous a dit son nom ?

LE SERVITEUR-TYPE

C’est un Monsieur qui a dit qu’il était ami de Monsieur… Il est plutôt grand, plutôt maigre… Je n’ai pas bien saisi son nom… Il parle avec un accent drôle, plutôt étranger.

FAUST *(déclamant).*

Il parle italien avec un accent russe[{3}]…

LE SERVITEUR-TYPE

Je ne sais pas, Monsieur.

FAUST

C’est bien. Faites monter. *(A Lust.)* Mademoiselle, voulez-vous allez m’attendre au laboratoire, où une idée de propreté et un rien d’ordre ne feront pas de mal.

LUST

J’y vais, Maître… *(A part.)* C’est lui !…

(Exit.)

SCÈNE DEUXIÈME

FAUST, MÉPHISTOPHÊLÈS *(en lévite de clergyman, très élégant, oreilles pointues de bouc).*

MÉPHISTOPHÊLÈS

Cette petite espèce est bien curieuse du diable. Fallait-il donc venir en cornes et en rouge, avec les ailerons, les griffes et la queue ?

FAUST

Tu es très bien comme cela… Et tu te sers d’une porte pour entrer !… Et tu embaumes, ma foi !

MÉPHISTOPHÊLÈS

N’est-ce pas ? Une infime modification au sulfure classique, et je répands la fleur la plus flatteuse à l’odorat.

(Il s’installe bizarrement sur la table.)

FAUST

Tu sais trop bien que les parfums sont les plus grands traîtres du monde. Ils annoncent, ébauchent et dénoncent les desseins les plus délicieux. Qui se parfume s’offre ! Un grand saint prétendait que les odeurs empêchent la méditation.

MÉPHISTOPHÈLÈS

C’est toujours autant de gagné. La méditation est un vice solitaire, qui creuse dans l’ennui un trou noir que la sottise vient remplir. Je dois beaucoup à la méditation… Que faut-il faire de cette fille ?

FAUST

Doucement. Il ne s’agit pas du tout d’effeuiller une nouvelle Marguerite.

MÉPHISTOPHÈLÈS

Tu lui as promis des perles ?

FAUST

Mais non…

MÉPHISTOPHÈLÈS

En voici. *(Il ouvre la main ; il en tombe une chaîne de perles.)*

FAUST

Mais non, mais non… Tu écoutes tout ce que l’on se dit, mais j’ai remarqué que tu comprends souvent tout de travers. Tu es plein d’idées préconçues.

MÉPHISTOPHÈLÈS

Avoue que j’ai eu une belle idée, des mieux préconçues, quand j’ai glissé dans le fatras de tes papiers le feuillet de l’Érôs énergumène.

FAUST

Ce titre est à ravir. Tu me le donnes ?

MÉPHISTOPHÊLÈS

Que veux-tu que j’en fasse ? Prends-le… Prends le génie de ton mauvais génie. Mais je ne pense pas que tu tires jamais grand’chose de ces deux mots magiques… Ils ont rendu la demoiselle assez nerveuse. Quant à toi… A toi ! Toi, Érôs énergumène !… ha ha ha ! *(Rire.)* Convulsion grossière ! toi… ha ha ha !

FAUST

Je te répète qu’il ne s’agit pas d’une nouvelle affaire Marguerite.

MÉPHISTOPHÊLÈS

J’espère bien que le genre est épuisé. Nous n’en sommes plus, ni toi ni moi, (chacun selon sa nature), à combiner un rajeunissement supplémentaire avec une virginité complémentaire. Quoique… On peut toujours y penser… Je pense toujours à tout. Explique-toi donc, puisque tu m’as invoqué.

FAUST

Moi ?

MÉPHISTOPHÊLÈS

Toi. Tu as pensé trois mille deux cents fois à ton vieux serviteur depuis huit jours, depuis que la demoiselle transparente est chez toi. J’ai senti de fort loin frémir la résonance de l’idée que tu as de moi… Mais je n’ai pu distinguer pourquoi, à quelle fin ? Ta tête docte est si abstruse, si compliquée, si brouillée de connaissances bizarres, si pénétrée d’analyses extrêmes, pétrie de tant de contradictions, à la fois super-délirante et extra-lucide que je m’y perds, que je ne sais jamais à quoi tu vas et ce que tu veux, puisque tu n’en sais rien toi-même, et que je ne puis donc en savoir plus que toi. Mais j’ai bien perçu, cependant, trois mille et deux cents fois, dans ce chaos d’esprit, un certain désir ou besoin de me voir ; désir ou besoin, en liaison confuse avec la Lust en question. Moi aussi, j’ai des oreilles. Oreilles de bouc, s’entend, et point de perles.

FAUST

Tu peux avoir raison. J’ai des projets. L’amour est hors de question. Quant à Lust, mes intentions sont simples et presque pures.

MÉPHISTOPHÈLÈS

Un rien d’énergumène, une esquisse d’Érôs…

FAUST

Je ne sais si ta bestialité peut me comprendre. Les esprits sont brutaux comme des actes purs qu’ils sont, par essence. Peux-tu concevoir que j’aie besoin d’un aimable dévouement auprès de moi, une présence douce et complaisante, et tout près d’être tendre ? Et même… assez tendre. Oui, la tendresse, tout court.

MÉPHISTOPHÈLÈS

La tendresse toute nue.

FAUST

Mais non… La tendresse assez bien vêtue. Voilà tout. Point de démonstrations excessives. Point d’amour : je sais trop qu’il s’achève en ruine, en dégoût, en désastres : c’est le froid, c’est la haine, ou la mort qui termine ces jeux de la chair ou du cœur, et qui règle leur compte aux délices ! Mais, je te le redis, je ne veux qu’une présence douce auprès de ma pensée, une assistance sensible et effedtive, car il faut qu’elle travaille, Lust…

MÉPHISTOPHÈLÈS

Sous toi.

FAUST

Garde donc tes sottises. Tu n’es qu’un esprit, te dis-je ! Jamais esprit n’a eu d’esprit. Être n’est pas avoir… En somme, je vois auprès de moi une personne relativement sérieuse dans la gaieté et relativement gaie dans les choses sérieuses ; relativement tendre dans le travail ; relativement laborieuse…

MÉPHISTOPHÈLÈS

Dans les tendresses… Mets cela dans les annonces !

FAUST

Mais je crois que je la tiens.

MÉPHISTOPHÊLÈS

Et moi, je crois que ce que tu tiens te tient… Tout ceci ne me dit point ce que j'ai à faire à présent dans ton histoire, déjà si chargée. Que me veux-tu ? Qu'est-ce que je fais ici ? Tu n'es plus une opération pour moi ; nos comptes sont réglés. Quant à la personne relativement gaie, et cætera, elle viendra toute seule où il faut qu'elle aille… Elle y courra. Inutile de s'en occuper. Alors ?

FAUST

Tu peux me servir en quelque chose.

MÉPHISTOPHÊLÈS

Je le sais bien. On ne pense jamais à moi d'une pensée désintéressée. C'est là le triste sort de toutes les puissances véritables. On nous prend pour des domestiques affectés aux besognes difficiles qui demandent des talents extranaturels… On invoque les saints, on évoque le diable : on n'y regarde pas de si près. Pourvu que les gens se tirent d'affaire, ils ne s'inquiètent pas si le secours leur vient d'en haut ou bien d'en bas.

FAUST

C'est juste. L'homme est à mi-chemin des deux. Mais je n'ai pas fini. Je voudrais me servir de toi ; mais dans une entreprise assez différente de toutes celles où l'on t'emploie en général.

MÉPHISTOPHÊLÈS

Le mal est bon à tout.

FAUST

Attends ! Je voudrais me servir de toi, mais te rendre peut-être un certain service.

MÉPHISTOPHÊLÈS

A moi ?

FAUST

Ecoute. Je ne puis te cacher que tu ne tiens plus dans le monde la grande situation que tu occupais jadis.

MÉPHISTOPHÊLÈS

Penses-tu ?…

FAUST

Je t’assure… Oh ! je ne parle pas de ton chiffre d’affaires, ni même des bénéfices nets. Mais le crédit, la considération, les honneurs…

MÉPHISTOPHÊLÈS

Peut-être, peut-être…

FAUST

Tu ne fais guère peur. L’Enfer n’apparaît plus qu’au dernier acte. Tu ne hantes plus les esprits des hommes de ce temps. Il y a bien quelques petits groupes d’amateurs et des populations arriérées… Mais tes méthodes sont surannées, ta physique ridicule…

MÉPHISTOPHÊLÈS

Et tu t’es mis en tête de me rajeunir, peut-être ?

FAUST

Pourquoi pas ? Chacun son tour.

MÉPHISTOPHÊLÈS

Tentateur…

FAUST

Je veux surtout te divertir un peu. C’est le moyen que j’ai trouvé de me distraire un peu moi-même. Nous ferions échange de pouvoirs.

MÉPHISTOPHÊLÈS

Ceci me passe. Tu oses prétendre que je puisse avoir besoin de toi ?

FAUST

Je sais ce que je dis. Tu es dans l'Éternité, mon Diable, et tu n'es qu'un esprit. Tu n'as donc point de pensée. Tu ne sais ni douter ni chercher. Au fond, tu es infiniment simple. Simple comme un tigre, qui est tout puissance de proie, et se réduit à un instinct de ravisseur. II doit tout aux moutons et aux chèvres : ses muscles et ses crocs, ses ruses et sa formidable patience. Il n'y a rien de plus en toi, Mangeur d'âmes qui ne sais pas les déguster ! Tu ne te doutes même pas qu'il y a bien autre chose dans le monde que du Bien et du Mal. Je ne te l'explique pas. Tu serais incapable de me comprendre. Je te dis seulement que tu peux avoir besoin de quelqu'un qui pense et réfléchisse pour toi. L'esprit pur, même impur, en est tout à fait incapable.

MÉPHISTOPHÊLÈS

On ne m'a jamais parlé sur ce ton-là. Du moins, depuis… fort longtemps. Tu dis que je suis incapable de pensée, moi qui pénètre toutes les vôtres…

FAUST

Non. Tu te meus comme la foudre sur les plus courts chemins de la nature humaine. Ce sont les voies du Mal.

MÉPHISTOPHÊLÈS

Tout ceci est à voir… Tu es un si étrange personnage ! J'en ai connu bien peu qui aient su, pu, voulu comme toi se mettre hors du jeu. Il m'est passé des milliards d'âmes par les ongles, et qu'ils s'en soient tirés, qu'ils y soient demeurés, j'ai observé quel petit nombre sur cet énorme nombre était celui des êtres sans pareils. J'ai vu des dix mille Césars, aussi brillants que Jules, des Sophocles, des Archimèdes, des Platons, des Confucius, des Praxitèles à foison. Et je ne parle pas des beautés qui se crurent sans rivales, des virtuoses de première grandeur, des anachorètes excessifs, de tous les faiseurs de choses sublimes… Si tu savais comme il est divertissant et comique de considérer une masse de gens uniques, agglutinés ensemble comme des abeilles. C'est un des jolis coups d'œil de chez moi. Chacun s'est cru le seul de sa valeur, et il a fait, sans doute, tout ce qu'il fallait pour n'avoir point de semblable par les talents, la grâce, la violence ou a profondeur. Il me suffit, là-bas, de mettre le génie avec le génie de même

espèce, pour jeter et maintenir dans le désespoir éternel tous les orgueilleux de grand style… Il en est d'eux comme du diamant, dont tout l'éclat pour vous serait celui du verre, si ce charbon recuit pavait les plages, ou si vous connaissiez, comme moi-même, les entrailles des vieux volcans. Si l'on savait la surabondance de ce qu'il y a de plus rare, et la quantité des hommes de premier ordre par millier de siècles, le diamant de l'orgueil tomberait à zéro… Mais toi, tu m'intéresses. Ton cas — peut-être — est-il tout à fait particulier.

FAUST

Je respire.

MÉPHISTOPHÊLÈS

Oui. Ni le Ciel ni l'Enfer n'ont pu te retenir. On dirait que tu as vomi indistinctement le miel de leurs promesses comme le fiel de leurs menaces. C'est par quoi il est possible que tu m'étonnes, chose très étonnante.

FAUST

Eh bien, faisons accord…

MÉPHISTOPHÊLÈS

Mais tu ne m'as rien dit.

FAUST

Écoute : Je veux faire une grande œuvre, un livre…

MÉPHISTOPHÊLÈS

Toi ? Il ne te suffit pas d'être toi-même un livre ?…

FAUST

J'ai mes raisons. Il serait un mélange intime de mes vrais et de mes faux souvenirs, de mes idées, de mes prévisions, d'hypothèses et de déductions bien conduites, d'expériences imaginaires : toutes mes voix diverses ! On pourra le prendre en tout point, le laisser en tout autre…

MÉPHISTOPHÊLÈS

Ceci n’est pas trop neuf. Chaque lecteur s’en charge.

FAUST

Personne, peut-être, ne le lira ; mais celui qui l’aura lu n’en pourra plus lire d’autre.

MÉPHISTOPHÊLÈS

Il sera mort d’ennui…

FAUST

Tais-toi… Je veux que cet ouvrage soit écrit dans un style de mon invention, qui permette de passer et de repasser merveilleusement du bizarre au commun, de l’absolu de la fantaisie à la rigueur extrême, de la prose aux vers, de la plus plate vérité aux idéaux les plus… les plus fragiles…

MÉPHISTOPHÊLÈS

Je n’en connais pas d’autre.

FAUST

Un style, enfin, qui épouse toutes les modulations de l’âme et toutes les sautes de l’esprit ; et qui, comme l’esprit même, parfois se reprenne à ce qu’il exprime pour se sentir ce qui exprime, et se fasse reconnaître comme volonté d’expression, corps vivant de celui qui parle, réveil de la pensée qui tout à coup s’étonne d’avoir pu quelque temps se confondre à quelque objet, quoique cette confusion soit précisément son essence et son rôle…

MÉPHISTOPHÊLÈS

Ho ho… Il se voit que tu m’as fréquenté. Ce style-là me paraît tout méphistophélique, Monsieur l’Auteur !… En somme, le style… c’est le diable !

FAUST

Les plus grands m’ont donné l’exemple des emprunts.

MÉPHISTOPHÊLÈS

Par ma fourche, j’approuve. S’il arrive que quelque belle dérobe les bijoux d’une opulente laide, je n’y vois que la réparation d’un désordre, et le juste rétablissement de l’harmonie ; et je seconde cette justice de mon mieux. Il est juste et digne que la belle soit le plus belle possible, et que la laide n’insulte pas au décret qui l’a faite un pitoyable objet d’où le regard s’enfuit.

FAUST

J’ai donc ce grand ouvrage en tête, qui doit finalement me débarrasser tout à fait de moi-même, duquel je suis déjà si détaché… Je veux finir léger, délié à jamais de tout ce qui ressemble à quelque chose… Et m’en aller vers toi… ou vers tes anciens camarades, l’esprit et les mains libres, comme un voyageur qui a fait abandon de son bagage et marche à l’aventure, sans souci de ce qu’il laisse après soi.

MÉPHISTOPHÊLÈS

Alors, tu veux finir en homme de lettres, comme un simple conquérant ! Il est donc bien difficile de tenir sa plume… Est-ce que j’écris, moi ?

FAUST

Mais c’est là justement de quoi mon grand ouvrage me doit une bonne fois délivrer.

MÉPHISTOPHÊLÈS

Et moi, tu me prends pour un cul-de-lampe ?

FAUST

Tiens !… quelle heureuse idée ! Mais non. J’ai besoin de Lust et de toi-même. Je vous conduis tous deux (mais tes pouvoirs aidant) en divers lieux du monde où je voudrais bien voir le classique Démon que tu es. Je ne puis te cacher que tu parais assez démodé. Tu ne sembles pas concevoir l’effrayante nouveauté de cet âge de l’homme.

MÉPHISTOPHÊLÈS

L’homme est toujours le même, et moi aussi. Je persévère.

FAUST

Tu persévères dans l’erreur historique. Jusqu’ici les moyens de l’esprit de l’homme étaient si faibles qu’il ne faisait qu’effleurer la surface des choses, et attenter à peine à la substance de la vie. Le plus grand monarque ne pouvait que tuer et construire. Tout ce que l’on imaginait qui passât ce pouvoir si borné était supposé appartenir à un ordre surnaturel. La magie vivait de cette croyance. Tu en sais quelque chose. Illustre Méphistophélès… Tu le devrais savoir d’autant mieux que toi-même, tu n’es qu’un produit de tradition…

MÉPHISTOPHÊLÈS

Tu me prends pour un mythe… après un cul-de-lampe…

FAUST

Mais je te prends pour ce que tu deviens.

MÉPHISTOPHÊLÈS

Et dans le même temps que tu me demandes un service, ô Homme que tu es ! Tous les mêmes, sinon toujours les mêmes…

FAUST

Je te dis que je veux te servir, et d’abord te faire comprendre combien ta propre situation est gravement intéressée par le changement inouï dont je te parle… Va, l’homme de jour en jour dépouille le fameux « même homme » que tu travailles depuis le misérable Adam. Tu es voué à essayer de tromper et de perdre, de génération en génération, ce vieux type de créature, et tu pratiques ton métier…

MÉPHISTOPHÊLÈS

Pardon, mon art…

FAUST

Ton art, selon une routine assez heureuse… jusqu’ici. Tu appliques une science du cœur tout élémentaire, d’une simplicité tout angélique, illustrée, plutôt que secourue, par quelques tours de physique amusante, toujours un peu les mêmes… Attends ! Laisse-moi te parler ! Pendant que tu te reposais ainsi dans la paresse de ton éternité, sur tes procédés de l’An I, l’esprit de l’homme, déniaisé par toi-même !… a fini par s’attaquer aux dessous de la

Création… Figure-toi qu'ils ont retrouvé dans l'intime des corps, et comme en deçà de leur réalité, le vieux CHAOS…

MÉPHISTOPHÈLÈS

Le CHAOS… Celui que j'ai connu ? Ce n'est pas possible…

FAUST

On pourra te montrer ceci…

MÉPHISTOPHÈLÈS

Le CHAOS.

FAUST

Oui. Le Chaos, le vieux Chaos, ce désordre premier dans les contradictions ineffables duquel espace, temps, lumière, possibilités, virtualités étaient à l'état futur…

MÉPHISTOPHÈLÈS

Ils ont retrouvé le CHAOS… J'étais Archange !

FAUST

Et ils commencent à tâtons à toucher même aux principes de la vie. Écoute : ils savent désormais ne plus s'égarer dans leurs pensées. Ils ont compris que l'intelledt à lui seul ne peut conduire qu'à l'erreur et qu'il faut donc s'instruire à le soumettre entièrement à l'expérience. Toute leur science se réduit à des pouvoirs d'agir bien démontrés. Le discours n'est plus qu'accessoire… Écoute encore : rien de ce qu'ils découvrent de la sorte ne ressemble à ce que l'on imaginait autrefois. Il ne demeure rien ni des vérités ni même des fables, qui leur venaient des premiers temps.

MÉPHISTOPHÈLÈS

C'est terrible…

FAUST

Je vois que tu commences à t'émouvoir. C'est une sensation qui m'importe, car mon idée est de te faire voir tout ceci de fort près.

MÉPHISTOPHÊLÈS

Avec la demoiselle…

FAUST

Oui, je veux observer, et je veux qu'elle note pour mon grand ouvrage, les réactions du diable à toutes les irritations que la visite du temps neuf ne pourra manquer d'exciter dans l'esprit infernal… Songe, songe, Satan, que ce changement extraordinaire peut t'atteindre toi-même, dans ta redoutable Personne… C'est le sort même du Mal qui est en jeu… Sais-tu que c'est peut-être la fin de l'âme ? Cette âme qui s'imposait à chacun comme le sentiment tout-puissant d'une valeur incomparable et indestructible, désir inépuisable et pouvoir de jouir, de souffrir, d'être soi, que rien ne pouvait altérer, elle est une valeur dépréciée. L'individu se meurt. Il se noie dans le nombre. Les différences s'évanouissent devant l'accumulation des êtres. Le vice et la vertu ne sont plus que des distinctions imperceptibles, qui se fondent dans la masse de ce qu'ils appellent « le matériel humain ». La mort n'est plus qu'une des propriétés statistiques de cette affreuse matière vivante. Elle y perd sa dignité et sa signification… classique. Mais l'immortalité des âmes suit nécessairement le sort même de la mort, qui la définissait et lui donnait son sens et son prix infini…

MÉPHISTOPHÊLÈS

Tu dis des horreurs !

FAUST

Je dis ce qui se fait. Rien de moi ne paraît dans tout ceci. Mais il fallait bien t'éclairer ce qui est pour achever de te séduire.

MÉPHISTOPHÊLÈS

Achève… Et prends mes cornes, après un tel affront… D'ailleurs, tu recevras bientôt les tiennes propres, mon Professeur…

FAUST

Il n'est plus temps de plaisanter. J'achève. Es-tu bien sûr, mon Diable, que ta place suréminente te soit éternellement conservée, que l'on ne trouve pas Là-Haut que tu es un agent dont le zèle tiédit, qui ne renouvelle pas ses

méthodes, qui rend peu ?… Ton emploi est le plus important qui soit dans l'administration de la Justice Suprême. Mais tu n'inspires peut-être plus la même confiance. Il n'est pas écrit que l'on ne trouvera jamais quelqu'un de pire…

MÉPHISTOPHÈLÈS

Mon cher, on ne remplace pas le Premier Archange… Je suis tombé, mais du plus haut. *(Il paraît illuminé un instant d'une lueur violette.)*

FAUST

Sans doute… Mais, quand tu auras mieux connu les mortels d'aujourd'hui, tu comprendras. Tout le système dont tu étais l'une des pièces essentielles n'est plus que ruine et dissolution. Tu dois avouer toi-même que tu te sens égaré, et comme dessaisi, parmi tous ces gens nouveaux qui pèchent sans le savoir, sans y attacher d'importance, qui n'ont aucune idée de l'Éternité, qui risquent leurs vies dix fois par jour, pour jouir de leurs neuves machines, qui font mille prestiges que ta magie n'a jamais rêvé d'accomplir, et qui sont mis à la portée des enfants, des idiots… Et qui font produire à ces miracles un mouvement d'affaires inconcevable…

MÉPHISTOPHÈLÈS

Font-ils de l'or ?

FAUST

Bientôt. Du reste, l'or lui-même se meurt, et ils obtiennent des métaux plus de cent mille fois plus précieux.

MÉPHISTOPHÈLÈS

Quoi, le veau d'or…

FAUST

Vaudra demain moins cher que le veau naturel.

MÉPHISTOPHÈLÈS

Est-ce qu'ils ressuscitent les morts ?

FAUST

Ils n’en ont pas la moindre envie.

MÉPHISTOPHÊLÈS

Pourquoi ? C’était le grand jeu.

FAUST

Parce qu’ils trouvent que c’est chacun son tour et que les entrants prendraient leurs places.

MÉPHISTOPHLÉÈS

Ah !… Ils sont forts aujourd’hui… J’ai peur qu’ils aient compris. C’est grave. Oh ! je voyais bien, dans mon rayon spécial, que tout allait… à la diable. Les gens se convertissent, se pervertissent, retournent à confesse pour se marier, pour écrire un livre. Ils traversent les religions comme les cerceaux de papier. Ils se font baptiser dans l’Inde, pour avoir des culottes, à Paris pour entrer à l’Académie. Et ils se marient, se démarient, se remarient, tant que l’Église perd la tête entre les annulations, les unions mixtes ; les vraies et les fausses mariées. Elle ne sait plus où sont les concubines, les épouses, les consommées et les non-consommées. Ah ! ils ont du mal, à Rome ! Et moi, en ce qui me concerne, je suis bien obligé de refaire mon droit canon… Avec les Américaines, surtout, qui ont de grands moyens, c’est affolant…

FAUST

Pauvre diable !

MÉPHISTOPHÊLÈS

Oui… Mais, pauvres gens ! Le Mal était si beau, jadis… J’en étais l’intelligence et le Principe. La douleur, le plaisir m’étaient les deux cordes d’un certain luth que je touchais comme un Orphée.

FAUST

Le Beau n’est plus. Le Mal s’est avili. Alors… tu m’appartiens. Tu vois ce qui t’attend si tu demeures le vieux diable des vieilles trappes ? LA-HAUT, ILS te jugeront insuffisant, et tu ne seras plus bon qu’à charger les grilles au fin fond des enfers. Ici, tu ne laisserais de mémoire qu’au théâtre Guignol, sous le bâton…

MÉPHISTOPHÊLÈS

Après tout… Il se peut que je ne serve à rien. Je repose, peut-être, sur une idée fausse…

FAUST

Laquelle ?

MÉPHISTOPHÉLÈS

Que les gens ne sont pas assez… malins pour se perdre tout seuls, par leurs propres moyens.

FAUST

Ma foi, je ne vois rien qui ne te donne raison… Mais te décides-tu ?

MÉPHISTOPHÊLÈS

Allons… Soit !… Je signe. *(Il découvre son bras très velu.)*

FAUST

Pas de bêtises. Pas de prise de sang. Ce n'est plus qu'une formalité thérapeutique. C'est fini, les papiers et les signatures. Les écrits aujourd'hui volent plus vite que les paroles, lesquelles volent sur la lumière. Personne n'en veut plus. Donc, nous sommes d'accord. J'appelle la demoiselle…

MÉPHISTOPHÊLÈS

Inutile. C'est fait. Elle arrive haletante ! J'ai encore quelques petits tours dans mon sac !… Tu l'entends ?…

(On entend Lust crier.)

SCÈNE TROISIÈME

LES MÊMES, LUST

LUST

Maître… Maître… Au secours… *(Elle entre.)* Venez vite… Maître… Appelez tous vos gens…

FAUST

Qu’est-ce qu’il y a ?

LUST

Le feu… Tout à coup il a envahi le laboratoire… Venez vite… Tout flambe…

MÉPHISTOPHÊLÈS

Inutile, c’est fini.

LUST ET FAUST *(ensemble)*

Ah… ah…

MÉPHISTOPHÊLÈS

Oui.

LUST

Ah… Je comprends… C’est vous… le Diantre… *(Elle fait la révérence.)* C’est drôle, vous ne me faites pas peur du tout.

MÉPHISTOPHÊLÈS

Je l’espère bien, belle enfant. Si je faisais peur, je ne serais pas le Diable. Seulement… je puis faire peur.

LUST

Oh ! je pense bien que vous pouvez vous changer en quelqu’un d’effrayant, en bête horrible, en monstre, en pieuvre, en singe !…

MÉPHISTOPHÊLÈS

Je ne suis pas tous les jours en grand costume. C’est précisément quand je parais en cet état hideux qu’il faut le moins s’épouvanter.

LUST

Mais alors, je n’ai pas la sensation d’avoir vraiment vu le Diable ; et je n’aurai rien à raconter. Vous êtes assez gentil comme cela, mais vous ressemblez à tout le monde.

MÉPHISTOPHÊLÈS

Prenez garde… Rien n’est plus dangereux que tout le monde. Écoutez donc un peu ce que tout le monde dit de tout le monde…

LUST

Oh, je sais… C’est plein de vipères, bien sûr.

MÉPHISTOPHÊLÈS *(à demi-voix).*

Et si vous saviez ce que tout le monde dit de vous…

LUST

De moi ?… Qu’est-ce qu’on dit ? On ne peut rien dire… Qu’est-ce qu’on dit ?

FAUST

Esprit du Mal, n’allez pas me lui monter la tête…

MÉPHISTOPHÉLÈS

Inutile. Je ne veux que lui donner du Diable quelque idée. Une simple impression. Belle enfant, est-ce que vous tenez toujours à avoir peur ?

LUST

Je ne sais plus, Monsieur…

MÉPHISTOPHÊLÈS

Venez un peu à moi. Approchez… Approchez. Tenez, vous approchez maintenant toute seule… Regardez-moi dans les yeux. Bien fixement… Plus fixement…

(Lust pousse un cri et se voile la face.)

FAUST

Allons, ne la tourmente pas… Qu’est-ce donc que tu lui as montré dans tes prunelles ?

MÉPHISTOPHÊLÈS

Un rien. Le fond du fond de sa pensée.

LUST

Ah ! mon Dieu !… *(Elle tombe sur une chaise.)*

FAUST

Chut !… *(Il lui ferme la bouche.)*

LUST *(tremblante).*

Je crois bien que je viens de voir quelque chose de l'Enfer…

MÉPHISTOPHÊLÈS

Mais non… Mais non… Venez encore un peu à moi, Demoiselle de Cristal ! Je veux vous voir en transparence… A ma façon. Venez, venez… *(Elie vient comme attirée.)* Là… là… Tournez-vous… Tournez-moi le dos… Là. là. Maintenant, n'ayez pas peur… Pas peur ? Pas encore peur ? Là… Maintenant je vous prends la nuque. Là. Je ne vous fais pas de mal ? Je ne fais jamais de mal. Là ! Doucement. Très doucement… Là… *(Elle tremble de tous ses membres.)* Je vous fais mal ? Non… *(Très lentement, un temps entre chaque syllabe, et d'une voix profonde.)* Cet…te nuit, cet…te nuit…, vous vous êtes cou…chée à deux heures. *(Un temps.)* Il fai…sait chaud… très chaud, trop chaud… Vous vous ê…tes en…dor…mie… en… dor…mie… sur… le… dos, sur… le dos… largement… lar…ge…ment, … et vous a…vez… rêvé, vous … avez rê…vé… rêvé que… *(Il lui parle à l'oreille : elle se tord voluptueusement sous la main de Méphistophélès.)* Bon… Puis… vous vous ê…tes réveillé…e, vous vous êtes ré…veillé…e, et ré…veillé…e, vous vous… (Il lui dit quelques mots à l'oreille et retire sa main. Lust tombe à genoux, puis sur les mains ; se relève en larmes qu'elle étouffe et s'enfuit en se cachant le visage, tout rouge.)

FAUST

C'est ignoble. Tu me dégoûtes ! Tu l'écrases… Et nous devons travailler ensemble…

MÉPHISTOPHÊLÈS

Bah ! Ce n'est rien… Une convulsion grossière ! *(Il hausse les épaules.)*

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

Dans le jardin devant la maison de Faust.

SCÈNE PREMIÈRE

FAUST, PUIS UN DISCIPLE *(très jeune homme).*

FAUST *(seul, froissant et défroissant une lettre)*.

Non. Certainement, non. Je ne puis me résoudre à vendre ce peu de terre et cette médiocre maison… J'y tiens… Voilà pourtant l'argument décisif. J'y tiens, donc il faut s'en défaire. J'y tiens, donc, elle me tient. Mais si mon principe l'emporte sur la douceur du lieu, je tiens donc à mon principe ; mon principe me tient. Mais si je vends, je devrai acheter autre chose… Quel dérangement ! L'habitude, une fois formée, enchaîne et délivre. *(Il s'assied.)* J'aime toutes ces choses, chacune de ces plantes, que je vois quand je veux, et que j'ignore quand il me plaît… Si l'on savait que je vais saluer mon beau platane tous les matins, et l'embrasser de tout mon cœur… Ce gredin de notaire… Croit-il que je ne sache pas lire un papier d'affaires ?… O gens de loi !

(Entre le Disciple.)

LE DISCIPLE.

Maître… Mon Maître… *(Révérence.)* Est-il possible ! Je vous salue respectueusement… Je m'excuse… Je suis si ému…

FAUST

Soyez le bienvenu, Monsieur. Ne soyez jamais ému devant un homme.

LE DISCIPLE

Vous n'êtes pas un homme, Maître… Est-il possible qu'un homme ait fait ce que vous avez fait, toutes ces découvertes, et ces livres que j'ai tant lus, et relus au bout du monde, d'où je viens ? Si vous saviez ce que vous êtes pour moi et pour tant d'autres ! Pardonnez-moi de vous dire si mal ce que je sens si fort. Je n'ai pu résister au désir de vous voir, de m'assurer de votre existence, Maître…

FAUST

Vous venez du bout du monde ? C’est loin. Asseyez-vous, je vous prie.

Le Disciple Non, Maître, pardon… Pas devant vous…

FAUST

Où est ce bout du monde ? Je voudrais bien faire un voyage qui m’assurât, moi aussi, de mon existence… J’en ai fait quelques autres, qui m’ont finalement ramené sur ce banc, et qui m’ont appris… diverses choses. Mais rien sur moi-même que je n’eusse trouvé d’abord dans ma chambre ou dans ce jardin.

LE DISCIPLE

Il est joli, ce jardin… Mais vous devez connaître d’immenses joies dans ce petit espace calme…

FAUST

J’y connais chaque jour quelques petits ennuis… Les escargots, les petites bêtes, tout ce merveilleux petit monde qui fait de l’opposition…

LE DISCIPLE

Cependant, Maître, vous êtes ici entre votre grand génie qui crée, et toute votre gloire qui vous revient du large ae l’univers pensant…

FAUST

Oui. Oui… Je crois bien que mon génie n’est que mon habitude de faire ce que je puis. Supposé que ce soit là précisément ce que les gens appellent « génie », j’admire que ce génie ait pris la forme régulière, la routine des habitudes, et vienne « créer » (comme vous dites) en moi, — ou par moi, — de telle heure à telle heure, presque tous les jours… J’en ai conclu ou bien que je n’ai point de génie ; ou bien, que ce génie dont parlent les gens n’est point du tout ce qu’ils croient qu’il est… D’ailleurs, c’est un étrange rôle que de distribuer les cadeaux du hasard à une foule d’inconnus !

LE DISCIPLE

Oh ! Maître, que dites-vous ! Il n’y a point de doute que vous ne soyez le flambeau même de ce temps. Toute la jeunesse le crie !

FAUST

De ce temps ?… Alors, il est possible, car ce temps ne vaut rien, et son flambeau est celui qu'il mérite… Quant à la jeunesse, — excusez-moi, — toutes les chances de se tromper sont nécessairement avec elle.

LE DISCIPLE

Vraiment, je suis confondu par votre modestie et votre simplicité, Maître. Je suis encore plus ému qu'en sonnant à votre porte.

FAUST

Mon ami, je ne crois pas être modeste, et j'espère n'être pas simple… Mais je suis fatigué de tout ce qui empêche de l'être. Il est gênant et fatigant de faire figure de grand homme : ceux qui s'y plaisent font pitié.

LE DISCIPLE

Mais enfin, Maître, vous aviez conscience de l'œuvre admirable que vous avez donnée aux hommes. Elle existe… Elle est immortelle. Le « De Subtilitate » à lui seul… Et ce Traité extraordinaire du « Corps de l'Esprit » qui ne me quitte pas, et pourtant, je le sais par cœur… Tenez ! *(Il tire un livre de sa poche.)*

FAUST

C'est une loque. J'avoue que si j'aimais mes livres, c'est dans ce noble état de fatigue et de saleté qu'il me plairait de les revoir.

LE DISCIPLE

Vous ne les aimez pas ?

FAUST

Mais comment voulez-vous que j'aime ce qui ne peut plus que m'attrister ? Vous ne comprenez pas ? Voyons : si j'entr'ouvre un de mes ouvrages, et si je le goûte, si je m'admire ,c'est là me sentir inférieur à celui qui l'écrivit. Je me dis : Tu n'en ferais pas autant aujourd'hui, tu es ta propre diminution. C'est un sentiment très pénible. Que si, au contraire, le texte me semble absurde ou d'un style que je ne puis plus supporter, j'ai honte d'avoir été le malheureux qui l'a pu écrire… On n'y échappe point. Il faut pleurer dans les deux cas, ou celui que l'on est, ou celui que l'on fut, et

le moment présent a toujours les deux visages d'un Janus, tous deux fort tristes.

LE DISCIPLE

Vous me désespérez… Qui m'eût dit que je trouverais dans l'illustre Faust cette profondeur d'amertume. Vous éclairez tout ce qu'on aime d'une lumière étrange et froide.

FAUST

En vérité, mon ami, je n'aime ni ne hais le passé, ni mes livres qui en sont des fragments et des fruits… Ils ne sont plus de moi. Je ne me trouve point dans le passé… Un MOI a-t-il un passé ?… Mais ce mot de passé n'a plus de sens pour ce moi… J'ai vécu et puis… j'ai plus que vécu ! Comment vous expliquer ceci ? Je ne sais vous donner de mon destin rigoureusement singulier qu'une figure… Supposez que vivre se représente par une sorte de mouvement, qui aille d'un lieu et d'un jour où l'on naît, au lieu et au jour où l'on meurt. Le soleil d'une vie se lève en un point de l'horizon, se dégage des brumes et des formes tendres de l'enfance. Le grand jour des sensations, des désirs, de la connaissance, des affeéïions et des pensées se lève… La lumière se précise et durcit. L'astre des forces et des certitudes atteint le plus haut de sa course, puis décline et disparaît… L'homme est donc une sorte d'éphémère qui ne revit jamais ce jour unique, qui est toute sa vie. Le soleil de sa présence ne luit jamais deux fois, et n'éclaire jamais que des spectacles sans pareils, entre la nouveauté de sa naissance et la nouveauté de sa mort… Mais moi, mon jeune ami, j'ai vu, par l'intervention de puissances mystérieuses, j'ai vu le jour de ma vie se poursuivre sous l'horizon fatal. L'autre face de la nature et les antipodes de la création m'ont été révélés. J'ai fait le véritable tour du véritable monde… Puis, toujours entraîné par ma fatalité, je revins dans le temps… Je vins revivre. Je revis. Je vis, je vois, je connais, si c'est vivre, voir et connaître que de revivre, de revoir et de reconnaître. Vous parliez de génie… Je vous ai dit qu'il ne peut plus pour moi avoir d'autre signification ni d'autre valeur que celles d'une habitude. L'idée la plus rare et la plus hardie qui me vienne ne me donne jamais plus l'impression d'une nouveauté. Il me semble, aussitôt surgie, l'avoir déjà pensée et repensée… Et puis, que peut me faire la gloire, quand je sais qu'elle n'est que le produit de ces êtres qui ne vivent que leur seul jour ?

LE DISCIPLE

Maître, tout ce que vous me dites me transporte dans une sphère de vérités si difficiles, si sévères, que je n'ose plus vous parler de votre œuvre et de vous… Ce que j'en pensais était donc bien loin de ce qu'il faudrait en penser… J'étais plein de questions. J'espérais obtenir de vous des réponses, qui, tombées de votre bouche, devaient décider de ma carrière et m'assurer dans mes travaux… Mais j'ai peur que vous ne puissiez rien me dire qui ne passe infiniment ce que je puisse m'appliquer. Je vois bien que votre œuvre même n'est pas pour vous ce qu'elle est pour nous. Pour vous, d'après vos paroles, créer, ce ne serait que jouer, en grand joueur blasé sur ses talents, sa partie de chaque soir à la même heure, à la même table !… Pour nous, ce que vous faites nous apparaît le fruit d'une entreprise toujours téméraire et toujours heureuse, qui s'attaque à ce qui est en l'âme d'infus et d'insaisissable, et que nous sentons du plus haut prix, mais qui se dérobe indéfiniment à tout autre qu'à vous, comme se dérobe au nageur désespéré la bouée qui est le salut, mais que repousse le geste même dont il s'épuise à la saisir… Mais vous ! On dirait que jamais la parole ne manque à vos pensées, et que, toujours pure, toujours armée de ce qu'il faut de rigueur, soutenue de ce qu'il faut d'harmonie pour exciter et contraindre les esprits à la jouissance des forces et des clartés qu'ils possédaient sans le savoir, cette héroïque parole ne s'en prenne jamais qu'à l'inexprimable et le réduise toujours à ses desseins…

FAUST

Comme vous parlez bien ! Mais, si je vous entends, vous attendiez des conseils, mon jeune ami ?… Mais le meilleur des conseils ne vaut pas la moindre imprudence, et n'a jamais épargné une erreur à quelqu'un qu'il ne l'ait jeté dans une autre. Je vous jure qu'il faut se tromper, et que rien d'excellent ne peut dériver de l'expérience d'autrui… Tous les politiques ont lu l'histoire ; mais on dirait qu'ils ne l'ont lue que pour y puiser l'art de reconstituer les catastrophes.

LE DISCIPLE

Vous ne me direz donc rien que je puisse emporter avec moi, et qui me soit un peu plus qu'un souvenir extraordinaire ? J'espérais de vous, Maître, comme une morsure du serpent de la sagesse dans la chair de mon esprit,

une piqûre d’un poison de transformation profonde et merveilleuse… Dites-moi seulement un mot, une petite sentence que je puisse me dire et redire en mémoire de vous…

FAUST

« Prenez garde à L’Amour. »

LE DISCIPLE

Vous condamnez l’amour ?

FAUST

Je n’ai pas dit cela. Cela n’a point de sens.

LE DISCIPLE

Quel est le sens, alors ?

FAUST

Celui qui vous apparaîtra quelque jour. Ce n’est pas ici un conseil. C’est un petit présent de quatre mots que je vous fais.

LE DISCIPLE

Oserai-je vous demander la faveur de les écrire de votre main sur mon livre ?

FAUST

Je n’écris plus jamais. Je dicte. Rien que savoir signer mon nom de ma main m’a coûté assez cher, dans le temps jadis, au temps de ma vieillesse… Attendez. *(Il appelle :)* Lust ! Venez avec votre écritoire ! Adieu, Monsieur. Portez-vous bien, et bon retour chez vous.

(Il sort par le jardin. Le Disciple s’incline profondément.)

SCÈNE DEUXIÈME

LE DISCIPLE seul (se livre à toute me mimique de cessation de contrainte, tire la langue. Grimaces, haussement

d’épaules, etc.,.).

En voilà un vieux farceur ! Il m’a refusé même une signature… Je n’ai rien su lui répondre… Il vous met si mal à l’aise avec sa simplicité. Ce doit être une comédie, le dernier cri du grand genre… Il s’est moqué de moi avec son tour du monde et son dernier conseil. Ah ! il ne s’est pas cassé la tête ! *(Imitant Faust.)* « Prenez garde à l’Amour… » Je traduis : Cave Amorem. C’est moins nul en latin… Ou plutôt : Cave Amores ? Non… Cave venerem, c’est mieux. Mais Cave Amorem fait penser à Cave d’amour. Ce serait un joli nom pour un cabaret sombre, à femmes… Prenez garde à l’Amour !… Ce Faust est un sacré farceur. Il est malin. Il en impose. Mais cet air dégoûté. Monsieur ne touche même pas une plume… Moi, à sa place, j’aurais d’autres façons. C’est pas naturel, d’être si naturel, tout en étant surnaturel… Non. Ma foi, j’aime les grands hommes qui ont l’air grand homme et Olympien, avec un énorme front et le doigt dessus… et l’œil… l’œil, tout est là ! Enfin tout ce qu’il faut pour ressembler à ce qu’on veut paraître… Mais je m’embête ici. Que diable fait donc ce fichu secrétaire ?

SCÈNE TROISIÈME

LE DISCIPLE, MÉPHISTOPHÊLÈS
(apparu derrière lui).

MÉPHISTOPHÊLÈS

Monsieur m’a demandé ?

LE DISCIPLE *(sursaut).*

Heuh ! Vous êtes le secrétaire du Maître ?

MÉPHISTOPHÊLÈS

S’il vous convient, Monsieur.

LE DISCIPLE

C’était pour écrire sur ce livre quelques mots qu’il a bien voulu improviser pour moi. Pour moi, hein ?… Il m’a dit qu’il n’écrivait jamais,

et que vous…

MÉPHISTOPHÊLÈS

Oui. La plume lui pèse. Moi, j'imite à ravir son ancienne écriture. En vérité, on n'y voit que du feu. La mienne seulement est un peu plus nerveuse. Vous vous intéressez aux autographes ? Entre nous, vous pourrez revendre fort bien ce que je vais écrire. On se dispute NOS manuscrits.

LE DISCIPLE

Croyez-vous ? Ah fichtre ! Ma foi, j'aurais gardé jusqu'à la mort une ligne qu'il eût, lui-même, de sa main, mise sur ce bouquin… Mais, excusez-moi, si c'est vous…

MÉPHISTOPHÊLÈS

Parbleu ! si ce n'est que de ma griffe, et fort cher, vous vendez vivement. C'est humain. En vérité, je ne sais quel conseil vous donner… Peut-être, feriez-vous bien de ne pas garder… jusqu'à la mort le moindre mot de mon écriture ? Entre nous, si l'on savait qui… Vous verriez ce qu'elle vaudrait dans les ventes… Je n'en sais qu'une autre qui la battrait aux enchères… C'est l'original d'un petit poème, très vieux, très sec, gravé, il y a très, très longtemps sur pierre polie…

LE DISCIPLE

Quel poème ?

MÉPHISTOPHÊLÈS

Cela s'appelle le Décalogue, autographe unique de l'Auteur.

LE DISCIPLE

Ah çà, Monsieur le Secrétaire, j'en ai assez !… C'est une maison de farceurs que celle-ci… Est-ce que tout le monde ici va se ficher de moi ?… Dites donc, vous et votre patron, vous vous moquez du monde ! Au diable, ces gens-là !

MÉPHISTOPHÊLÈS

Voilà qui est bien dit ! Mais, Monsieur, je vous jure, sur votre salut éternel, qu'il n'est rien de plus vrai ni de plus sérieux que ce que vous avez entendu de la bouche du Maître ou de la mienne. Mais permettez-moi… Vous apportiez ici un esprit qui n'était disposé à entendre que ce qu'il s'était soi-même promis qu'il entendrait… C'est là l'inconvénient de ne chercher (comme dit l'autre) que ce qu'on a déjà trouvé. Mais (c'est encore un autre qui l'a dit) l'homme est absurde par ce qu'il cherche et grand par ce qu'il trouve, et il n'est rien de précieux qu'il n'ait trouvé, qu'il ne l'ait trouvé en s'y heurtant… Ainsi… vous vous heurtez à moi ! Mais que faut-il enfin que j'inscrive sur votre livre ?

LE DISCIPLE

Rien que ces quatre mots : Prenez garde à l'Amour… Ce n'est pas très profond, n'est-ce pas ? Ni très neuf… Je crois qu'il m'a pris pour un niais.

MÉPHISTOPHÊLÈS

Pensez-vous qu'il travaille sur mesure ? Voyez-vous, le docteur pense toujours un peu à côté des personnes auxquelles il parle. Il en sait tant qu'il ne peut plus s'adresser à quelqu'un en particulier. Il parle pour l'humanité, vous comprenez ? Peut-être… Pour un peu plus loin. Mais il faut que je vous écrive ces quatre mots. Si vous voulez, je puis y mettre un rien de profondeur… C'est ma spécialité… Je suis assez connu comme Déprofondiste. Venez, venez ! Je n'ai pas ma plume ici… Allons ensemble… « Prenez garde à l'Amour. » Vous trouvez cela trop simple ? Je parie que vous êtes tout neuf en cette matière. Ne rougissez pas. Il ne faut jamais rougir qu'après… Allons ! Nous parlerons un peu de tout cela, et de bien d'autres choses, d'une quantité d'autres choses. *(Il lui prend le bras avec force.)*

LE DISCIPLE

Hé ! Pas si fort ! Vous m'emportez, sapristi !

MÉPHISTOPHÊLÈS

En rrroute !

(Exeunt.)

SCÈNE QUATRIÈME

LUST (paraissant à me fenêtre basse qu'elle ouvre vivement.)

Pardon, Maître… J'arrive… Il n'est pas là ! Maître ! *(Elle disparaît et reparaît sortant de la maison.)* Il m'a semblé pourtant qu'il m'appelât ? Est-ce bien lui ? Ou bien… l'Autre… ou bien… moi ? Je me suis sentie un peu étourdie. Un temps s'est passé, sans doute ? Pas même une minute, je crois… Et il n'y a plus personne. Mais je ne sais s'il n'y a vraiment plus personne ? Tout s'est fait étrange dans ma tête depuis que je suis entrée chez ce grand seigneur de l'esprit. J'ai souvent l'impression qu'il y a quelqu'un dans l'air, dans les rideaux, dans les arbres, qui ne me laisse jamais seule… Et il me semble aussi qu'il n'y a plus personne en moi. Je ne peux plus penser à rien. Il y a tant de pensée ici ? Je sens trop, peut-être, que tout ce que je pourrais penser serait si peu de chose… Mon âme doit le sentir si bien qu'elle ne tente même plus de parler avec elle-même… Après tout, c'est peut-être un vide, que l'âme ? C'est peut-être seulement ce qui demande sans cesse ce qui n'est pas ? Mais où donc est-il ? *(Elle appelle de tous côtés.)* Maître… Maître…

SCÈNE CINQUIÈME

LUST, FAUST *(il arrive du jardin, tenant une rose).*

FAUST

J'arrive, Mademoiselle… Tenez, une rose pour vous… Mais prenez vite de quoi écrire… Je vais dicter ici… Les idées viennent en foule.

LUST

Merci, mon Maître ! Elle est d'une fraîcheur profonde. On voudrait passer sa vie à puiser, les yeux fermés, dans cette fleur, tout ce qu'elle offre de suave et d'enivrant au visage… Oh ! que c'est puissant et doux !

FAUST

Oui. Mais les idées n'attendent pas. Êtes-vous prête ? Posez là cette fleur.

LUST

J’ai là tout ce qu’il faut, papier, crayons… *(Elle met la rose à son corsage.)*

FAUST *(il s’assied).*

Allons. Je vais dicter sans ordre. Les idées ne coûtent rien… C’est la forme. Mais il faut les saisir…

LUST

J’y suis, Maître.

FAUST

Bien. Bien… Mais moi, je n’y suis plus. *(Un temps.)* Il fait divin, ce soir… *(Lust écrit.)*

LUST *(relisant).*

« Divin, ce soir… »

FAUST

Mais non… Je ne dicte pas… J’existe. Il fait divin, ce soir. Trop bon, trop doux, trop beau, même… La Terre est tendre…

LUST

Dois-je rester ? Vous voulez être seul ?

FAUST

Non… C’est trop pour un seul. Asseyez-vous par là… Vous devez demeurer. Vous devez jouir avec moi, comme moi, de l’odeur fraîche de la terre arrosée et des émanations si précieuses que la fin de ce jour inspire à toutes mes fleurs. Pour moi, les parfums sont promesses. Promesses pures, rien de plus. Car rien ne passe en délice la promesse… Surtout, rien de plus…

LUST

Vous ne voulez vraiment pas travailler ?

FAUST

Nous travaillerons plus tard. Il y a de la sagesse à commencer par la récompense. Ce moment est d'un si grand prix… Il me possède comme ces accords de sons qui vont plus loin que la limite du désir de l'ouïe, et qui font tout l'être se fondre, se rendre à je ne sais quelle naissance de confusion bienheureuse de ses forces et de ses faiblesses. Toutes choses qui nous entourent chantent. Le plus beau de ce jour chante avant de mourir.

LUST *(con amore).*

Mais c'est vous qui chantez, mon Maître… Vous paraissez un dieu, ce soir… Vous faites plus que vivre… Vous semblez être vous-même un de ces moments merveilleusement pleins de toutes les puissances qui s'opposent à la mort. Votre visage, à cette heure, est le plus beau de vos visages. Il propose à la riche lumière du couchant ce qu'elle peut éclairer de plus spirituel et de plus noble. Non, je ne vous avais jamais vu, puisque jamais je ne vous avais vu cette douceur superbe, et ce regard plus grand que ce qu'on voit… Est-ce que… vous n'allez pas mourir ? Vos yeux semblent contempler l'univers au moyen de ce petit jardin qu'ils considèrent, et qui leur est comme le petit caillou qu'un savant ramasse, et qui, dans le creux de sa main, lui parle d'une époque du monde.

FAUST

L'univers ne m'importe pas, et je ne pense à rien.

LUST

Qu'en savez-vous ?

FAUST

Je vous dis que je ne pense à rien… Mais ici, doit se décider quelque chose, et je le sais précisément par ceci, que je ne pense à rien.

LUST

Mais quoi ?

FAUST

Quelque chose. Et peut-être… autre chose. Mais mon corps ne sait pas encore, et mon esprit ne me dit rien. Seule, chante cette heure, la profusion du soir.

LUST

C’est étrange… Moi non plus, je ne pense à rien.

FAUST

Il fait trop bon, ce soir. Il n’y a plus à penser. Quel âge avez-vous ?

LUST

Je pourrais être mariée depuis cinq ans.

FAUST

Je pourrais être mort depuis longtemps, fort longtemps… J’ai été jeune, Lust.

LUST

Mais jamais vous ne fûtes si beau, j’en suis sûre…

FAUST

J’ai été jeune, Lust. J’ai été vieux. Et puis, j’ai été jeune encore. J’ai couru plus d’un monde… Mais j’ai pesé mes désirs et mes expériences dans la solitude.

LUST

Dans le désert ?

FAUST

Pourquoi ? La solitude est un produit qu’on fait partout.

LUST

Et… maintenant ?

FAUST

J’ai tout pesé. Le poids total est nul. J’ai fait le bien. J’ai fait le mal. J’ai vu le bien sortir du mal ; le mal, du bien.

LUST

Alors, le tour entier ?

FAUST

Oui.

LUST

Et… maintenant ?

FAUST

Et maintenant, voici que je suis ce que je suis, et que je ne crois pas être autre chose. Il fallut tant d'espoirs et de désespoirs, de triomphes et de désastres pour en venir là… Mais j'y suis… Avec un peu plus d'esprit, j'y serais venu par l'esprit tout seul…

LUST

Maître, je n'entends pas tout ce que vous dites. Vous parlez ; vous ne me parlez pas. Mais je n'ai pas besoin de comprendre. Je ne puis pas, ce soir, suivre une idée. Mais c'est votre voix qui se fait suivre, comme une musique. Elle me porte… tout auprès des larmes… Oh, dites encore tout ce que vous voudrez… Cela fait mal, presque… J'ai envie de me trouver mal d'être trop bien. Je suis trop heureuse, et pourtant j'étouffe… Je ne me trouve ni paroles ni rien qui puisse me décharger le cœur de cette abondance… de moi. Oh ! Et puis ces terribles oiseaux si haut dans le ciel, dont les cris trop aigus traversent mon bonheur…

FAUST *(à soi-même)*.

Serais-je au comble de mon art ? Je vis. Et je ne fais que vivre. Voilà une œuvre… Enfin ce que je fus a fini par construire ce que je suis. Je n'ai plus aucune autre importance. Me voici le présent même. Ma personne épouse exactement ma présence, en échange parfait avec quoi qu'il arrive. Point de reste. Il n'y a plus de profondeur. L'infini est défini. Ce qui n'existe pas n'existe plus. Si la connaissance est ce qu'il faut produire par l'esprit pour que SOIT ce qui EST, te voici, FAUST, connaissance pleine et pure, plénitude, accomplissement. Je suis celui que je suis. Je suis au comble de mon art, à la période classique de l'art de vivre. Voilà mon œuvre : vivre. N'est-ce pas tout ? Mais il faut le savoir… Il ne s'agit pas de se trouver sur ce haut plateau d'existence, sans le savoir. Que d'aventures, de raisons, de songes, et de fautes pour gagner la liberté d'être ce que l'on est, rien que ce

que l’on est ! Qu’est-ce que la perfection, sinon la suppression de tout ce qui nous manque *?* Ce qui manque est toujours de trop… Mais, à présent, le moindre regard, la moindre sensation, les moindres actes et fonctions de la vie me deviennent de la même dignité que les desseins et les voix intérieures de ma pensée… C’est un état suprême, où tout se résume en vivre, et qui refuse d’un sourire qui me vient, toutes les questions et toutes les réponses… VIVRE… Je ressens, je respire mon chef-d’œuvre. Je nais de chaque instant pour chaque instant. VIVRE !… JE RESPIRE. N’est-ce pas tout ? JE RESPIRE… J’ouvre profondément chaque fois, toujours pour la première fois, ces ailes intérieures qui battent le temps vrai. Elles portent celui qui est, de celui qui fut à celui qui va être… JE SUIS, n’est-ce pas extraordinaire ? Se soutenir au-dessus de la mort comme une pierre se soutiendrait dans l’espace ? Cela est incroyable… JE RESPIRE, et rien de plus. Le parfum impérieux de mes fleurs veut que je respire et l’odeur de la terre fraîche vient en moi surgir, toujours plus désirée, toujours plus désirable, sur les puissances de mon souffle. JE RESPIRE ; et rien de plus, car il n’y a rien de plus. JE RESPIRE et JE VOIS. Ce lieu est doux à voir… Mais qu’importe ce lieu ? Qu’importe ce qu’on voit ? VOIR suffit, et savoir que l’on voit… C’est là toute une science. Je vois ce pin. Qu’importe ce pin lui-même ? Ce pourrait être un chêne, là. Je le verrais. Et ce toit de brillante ardoise serait aussi bien un miroir d’eau calme. Je le verrais. Et quant à la figure de ces collines éloignées qui ferment accidentellement le pays, je me sens dans les mains le pouvoir d’en redessiner à mon gré la longue ligne molle… VOIR, c’est donc aussi bien voir autre chose ; c’est voir ce qui est possible, que de voir ce qui est… Qu’est-ce donc que les visions exceptionnelles que les ascètes sollicitent, auprès de ce prodige qui est de voir quoi que ce soit ? L’âme est une pauvresse. Si je ferme les yeux, et si je me concentre, me voici entre l’esprit et l’âme… Quelle misère ! Où sont les formes précises, les nuances, la perspective que le moindre mouvement transforme ? De quel prix de fatigue dois-je payer à présent, sous mes paupières, la durée, la netteté et l’éclat des objets que j’essaie de me former ? Et quelle foi intense, quelles macérations obstinées, quelle oraison excessive pourrait se créer un soleil comme celui-ci qui luit et verse si généreusement son sang de pourpre, pour tout le monde ?

LUST *(à part et s’approchant de lui par-derrière avec précaution, et comme invinciblement mue).*

Je ne puis demeurer si loin. Ce serait comme demeurer loin de moi-même… Que dirait-il, si je lui baisais la main ? Que ferait-il ?

FAUST

JE RESPIRE et JE VOIS… Mais ce qu'il y a peut-être de plus présent dans la présence, c'est ceci : JE TOUCHE… *(Il frappe le bras du banc sur lequel il est assis.)* Et d'un seul coup, je trouve et je crée le réel… Ma main se sent touchée aussi bien qu'elle touche. Réel veut dire cela. Et rien de plus.

LUST *(derrière lui, à demi-voix).*

Il parle, et je me parle ; et nos paroles ne s'échangent point. Et cependant, il ne se peut qu'il n'y ait entre ce qu'il ressent et ce que je sens moi-même une ressemblance… vivante. L'heure est trop mûre, trop chargée des fruits mûrs d'un jour de pleine splendeur pour qu'il se puisse que deux êtres, même si différents, ne soient pas mêmement à bout de leur résistance à la force des choses… Mêmement comblés qu'ils sont, mêmement trop riches qu'ils sont, et comme chargés d'une puissance de bonheur presque insupportable, et qui ne trouve pas son effusion, son terme naturel, son acte, sa fin… une sorte de mort…

FAUST

Oui. Quoi de plus réel ? Je touche ? Je suis touché. Un vieil auteur disait : Toucher, être touché n'appartient qu'aux seuls corps… *(Un silence, Lust lui a mis doucement la main sur l'épaule.)* On me touche… Qui ?… C'est toi, Lust ?… Je te croyais partie…

LUST

C'est moi… Pourquoi me dire Tu ?

FAUST

Parce que vous m'avez touché… Pourquoi m'as-tu touché ?

LUST

Je craignais que vous ne vous endormiez en rêvant… Ce n'est pas prudent, savez-vous…

FAUST

Je n’ai rien à redouter d’un soleil de plus qui se couche… Laissez la main.

LUST

Non. Pourquoi la laisserais-je ?

FAUST

Parce qu’il n’y a plus de raison… Retirez-la.

LUST

Non.

FAUST

Pourquoi ?

LUST

Puisqu’elle est venue toute seule… En vérité, je ne sais pas pourquoi elle est venue, pourquoi elle demeurerait là, sur votre épaule, et pourquoi se retirerait ? Pourquoi ? C’est vite dit. Est-ce que vous savez vous-même, tout savant que vous êtes, pourquoi vous m’avez dit TU, tout à l’heure ? Cela se fait tout seul, comme tout ce qui est très important. *(Elle retire sa main.)*

FAUST

Cela est donc né de vous et de moi, et non de vous ou de moi. Votre main et ce mot, cela forme quelque chose, une sorte d’être. Nous n’en savons pas plus que ceux qui font un enfant n’en savent sur celui qu’ils font. L’intimité parfois naît d’un rien, d’une distraction, d’une erreur partagée… Et parfois ce rien se résout en rien ; parfois, il entraîne le tout… Retirez votre main, Mademoiselle.

LUST

Mais je l’ai retirée, Maître.

FAUST

Je croyais la sentir me peser encore très légèrement sur l'épaule… Mais, donnez-la-moi, maintenant… J'en ai besoin. Une sorte de langueur trop agréable me défend de me lever. *(Elle lui donne la main ; il fait un mouvement comme pour attirer Lust sur lui ; mais aussitôt il lâche et repousse la main qu'il tenait.)* Non… Ce n'est pas la peine… Merci. Ne m'aidez pas. Si vous me la donniez…

LUST

Eh bien ?

FAUST *(il se lève).*

Le tout viendrait.

LUST *(baisse la tête et d'une voix qui tremble).*

Vous rentrez ?

FAUST

Pas encore. J'ai envie de travailler encore un peu ici. Nous avons bien une petite heure de jour. On dirait qu'il nous quitte à regret. Mais le travail n'avance guère. Voulez-vous prendre le cahier ? Vous avez de l'ennui ? Vous avez l'air de quelqu'une qui ne soit pas loin de pleurer.

LUST

Oh non !… C'est un air de visage que j'ai de temps en temps, Maître. Je ne sais ce qui fait cela de ma figure. Je dois être bien laide… Mais une femme ne s'y tromperait pas. Elle verrait tout de suite que je ne pense à rien qui demande qu'on pleure. Les hommes ne savent pas lire sur nous ces petites choses qui seraient parfois pour eux de la plus grande importance.

FAUST

Dites plutôt : de l'importance qu'ils attachent aux femmes.

LUST

Je dis plutôt de l'importance qu'ils attachent à telle femme. Celle-là est heureuse.

FAUST

Vous aussi, je vois, vous croyez au bonheur, ce mot pour femmes, et le placez surtout dans la sensation d'être le seul souci, le souverain et l'éternel souci d'un autre… Qui sait ?… Soit. Mais puisque vous n'avez nulle envie ni raison de pleurer, j'en suis bien aise, et je vous prie de vous installer pour la dictée… Où vous voudrez. Bon… Voulez-vous me relire la dernière phrase ?

LUST

La dernière de l'autre fois ?

FAUST

Non, la dernière de la fois d'avant, qui, ensuite, viendra après.

LUST

Ah ! Très bien ! Voici : *(Elle lit.)* « Je m'assurai enfin, par une exacte revue de mes notes et de mes pensées, que l'erreur unanime des philosophes, tant anciens que modernes, était enfin mise au jour et facilement démontrable. »

FAUST

Parfait. Je poursuis. *(Il dicte.)* « Et c'est ainsi… C'est ainsi que… Non. Pas de que… c'est ainsi, au cours des années 45 et 46, pendant un séjour à Basilée (B-A-S-I-L-É-E) comme j'habitais familièrement… »

LUST

Familialement ?

FAUST

Famili…è…re…ment « chez une veuve triste… »

LUST

Pauvre femme ! Une veuve triste !

FAUST

Pardon… Je me trompe ; mettez : « chez une veuve jeune… »

LUST

Oh ! Triste était mieux…

FAUST

« Jeune, triste… »

LUST

Ah ! Tout alors !

FAUST

« Jeune, triste et ardente… et ardente… » Mais écrivez donc.

LUST

Oui. Oui… Voilà… C'est écrit. C'était écrit !

FAUST

« dont la jeunesse, la tristesse et l'ardeur, et l'ardeur… me faisaient la maison… la maison… très… »

LUST

Très quoi ?

FAUST

« très agréable… très aimable… Mettons : très agréable… »

LUST

« Mettons », non, c'est vous qui mettez. Moi, j'écris…

FAUST

« très agréable, que j'eus l'honneur de concevoir… »

LUST

Vous ?

FAUST

Mais vous m'interrompez tout le temps ! Ecrivez donc ! « que j'eus l'honneur de concevoir le principe de ce Traité de la Subtilité, dont l'illustre

Cardan… (C-A-R-D-A-N) »

LUST

Je sais…

FAUST

« dont l'illustre Cardan m'avait, quelques années avant, volé le titre… »

LUST

Volé avant ?

FAUST

Mais oui… Dans le monde de l'esprit, ces choses-là arrivent. Ce qui n'empêche pas que l'on vole aussi après. L'esprit vole où il peut.

LUST

Mais la veuve ?

FAUST

Attendez que je tisonne un peu mes souvenirs… Voilà. Je poursuis. *(Il dicte.)* « Un soir d'hiver, comme devant le grand feu… le grand feu… je méditais en regardant la flamme… la flamme… et en caressant distraitement… »

LUST

Distraitement ?

FAUST

« Distraitement… »

LUST

Vous ne pouvez donc pas réfléchir sans cela ? Je vous ai conseillé un chat.

FAUST

Allez, allez. *(Il dicte.)* « … en caressant distraitement la personne que j'ai dite, et qui s'était assoupie… »

LUST

Accroupie ?

FAUST

Assoupie… « Assou…pi..e sur mes genoux… »

LUST

Comme vos phrases sont longues… Cette veuve n'en finira donc jamais…

FAUST

C'est insupportable… Vous me coupez à chaque instant, Mademoiselle. Le fil se rompt. Je suis obligé de vous demander de relire toute cette phrase. Elle doit être longue, devant être complexe.

LUST

Ah ! Je le vois bien qu'elle est complexe ! *(Elle lit.)* « Un soir d'hiver, comme devant le grand feu, je méditais en regardant la flamme, et en caressant distraitement la personne que j'ai dite, et qui s'était assoupie sur mes genoux… »

FAUST *(dictant).*

« L'idée me vint… qu'il y avait… entre toutes ces choses présentes…, ce feu…, ce froid…, cette couleur du jour…, cette… tendre… forme d'équilibre dans… dans l'abandon… le plus… aimable…, les sentiments… vagues qui vivaient doucement dans l'ombre… de mon esprit…, et… d'autre part… d'autre part… mon abstraite pensée… une relation profonde… et certaine… qui s'étendait aussi à mon passé… et sans doute… à ce qui pouvait ad…ve…nir… advenir… »

LUST

Et qui advint, n'est-ce pas ? Dites-le tout de suite…

FAUST *(dictant).*

« une relation, un accord, que personne jusque-là n'avait su… su saisir et dont j'aperçus, dans l'instant même, la racine, la formule et la portée… »

LUST

C'est fini ?… On n'y voit plus… Je n'y vois plus, moi…

FAUST

Quelques mots encore, et c'est fini. *(Il dicte.)* « Si grande alors fut ma joie…, si certaine ma victoire… si heureuse la conclusion inattendue d'une longue et difficile partie…, jouée… contre… l'infirmité de la pensée…, gagnée… avec le gracieux concours du hasard, que… que… »

LUST *(anxieusement).*

Que quoi ?

FAUST *(vivement et se levant).*

« Que, baisant à pleine bouche la personne que j'ai dite, je dus prendre avant toute chose, et sans autres formes ni paroles, je ne sais quelle revanche furieuse dans l'amour, contre tant de bonheur spirituel brusquement accordé, après tant de… »

LUST *(fondant en larmes).*

Ah non… Non, je n'en puis plus… Je ne peux plus écrire… Trop fatiguée… trop trop… fa…ti…guée. Et vous allez si vite !

FAUST

Oh… Lust, TU n'es pas bien ?

LUST

Pas bien… Pas bien du tout… Cette phrase était si longue… Si complexe… Et puis… cette veuve… Elle était charmante… N'est-ce pas ?

FAUST

Sans doute… Mais… Elle n'a jamais existé.

LUST

La veuve ? C’est vrai ?

FAUST

Jamais. C’est de la littérature… de l’art… pur. Vous sentez tout l’intérêt qu’il y a à introduire dans le récit aride d’une découverte métaphysique, un petit peu de vérité… seconde, un rien de vie, de chair… vive ?…

LUST

Ah oui… Si elle n’a pas existé, c’est bien plus joli… C’est de la création.

FAUST

Justement. J’ai mis la veuve pour l’effet. Comme un peintre qui met une rose sur sa toile, parce qu’il a besoin d’un rose. C’est pour l’effet… Et pour les historiens. Je vous ai dit et redit que ces Mémoires ne sont pas des souvenirs, et que je tiens ce que j’imagine pour aussi digne d’être MOI que ce qui fut, et dont je doute… D’ailleurs, les souvenirs tels quels n’ont jamais aucun intérêt… Mais les Mémoires !… Allons, petite Lust, je vous ai bien fatiguée ?

LUST

Mais non, Maître…

FAUST

Mais si, mais si… Allons, reposons-nous… Viens faire un tour dans le jardin que la nuit déjà brouille, et dont les ténèbres et les arbres nous attirent là-bas à leur douceur confuse…

LUST

Avec joie… Mais j’ai une soif !… Permettez-moi de cueillir d’abord cette belle pêche… *(Elle cueille le fruit, y mord, le tend mordu à Faust.)* Oh ! qu’elle est bonne, et puis… elle est à vous… Et puis, encore à moi…

(Faust la prend, y mord, la rend et regarde Lust. Elle lui prend le bras, ils sortent par la gauche.)

SCÈNE SIXIÈME

MÉPHISTOPHÉLÈS *(en vert serpent. Il tombe de l'arbre).*

Frouitt… frou…itt ! Encore une affaire de Frruitt… C'est une reprise… Et jamais personne n'a idée de m'offrir à moi la moindre pomme, pêche ou poire ! Je suis un vieil ami des Arbres, mais j'ai beau rôder parmi eux, je n'ai pas encore trouvé l'arbre de la Reconnaissance. L'ingratitude envers le Diable est de rigueur. Bah ! Tous les fruits sont fruits amers, et qui croit mordre douce pulpe est soi-même mordu au cœur. Tout est poison dans la nature : il n'est zéphir, parfum, ruisseau où je ne flotte ou ne murmure. Amour serait sans moi lueur brève, acte bête. J'y mets tout ce qu'il faut d'ombre et de profondeur, perspective d'enfer, crainte, haine, remords, pour en faire, y mêlant des rêves et des doutes, une merveilleuse variété. Que serait-il, Amour, sans le Serpent qui parle ? Une monotone et périodique combinaison des sexes selon l'histoire naturelle… Fi ! Quelle sainte et sotte simplicité ! Mais, mon FAUST, je n'ai pas soufflé mot, cette fois-ci. Le reptile discret a laissé le jardin, les arômes, le soir, et le seul voisinage d'une chair et d'une autre agir, selon l'éternelle formule. Que dictera cette tendre dictée ? Je me sens friand de la suite. Le plus sûr moyen de la connaître, c'est encore de la ménager soi-même. La poulette est bien prise. Mais le galant n'est plus très vif. Passe encore de dicter… Passe encore de mentir, car cette veuve ardente a fort ardemment existé. Je crois même, car j'en suis sûr, et bien placé pour l'être, qu'elle a depuis terriblement changé de feux… Ha ha ! Jeune, chaude et triste… Quelle certitude !… Ha ha ! Érôs énergumène… Prenez garde à l'Amour… Amour, amour… Hi hi hi ! Convulsion grossière… ha ha ha !…

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

La bibliothèque du Docteur Faust aux murs couverts de livres.

SCÈNE PREMIÈRE

LE DISCIPLE, BÉLIAL, ASTAROTH, GOUNGOUNE

(Au lever du rideau, les Trois Diables, masques d'animaux hideux, sont bizarrement placés dans le décor. Goungoune incube-succube, paré, fardé, perruque dorée, lèvres énormes couleur de feu, est dressé sur

un escabeau, feuilletant un livre. Le Disciple dort, la tête dans un in-folio ouvert sur une table à droite. La scène n'est éclairée que par une flamme livide à brusques éclats verts et pourpres.)

BÉLIAL

As-tu fini de grincer, as-tu fini ?

ASTAROTH

Je m'ennuie, je m'ennuie… Oh ! que je m'ennuie !… Krèk, krèk. *(Il trépigne.)*

BÉLIAL

Crin, crin, sale requin… Grince, grince de tes dents vertes tout agacées… On dirait que tu broies éternellement du sable de sablier…

ASTAROTH

Je ronge, je rogne, je lime, j'effrite… Tout m'ennuie, l'ennui me ronge… Krèk, krèk…

BÉLIAL

Oh ! ce crin, crin… Qu'est-ce que tu ronges ?

ASTAROTH

Tout… Les cœurs, les corps, les gloires, les races, les roches, — le Temps lui-même… Je mets en poudre… Krèk, krèk…

BÉLIAL

Chacun son goût… Tu ronges, moi, je souille !…

ASTAROTH

Pouah ! Et qu'est-ce que tu souilles ?

BÉLIAL

Tout. Je rends toutes choses ordures. Tu grignotes, mais je dégrade. J'infecte les pensées. Je salis les regards. J'envenime les mots. Je fais la

vérité, ou hideuse ou obscène, et qui cherche le vrai, me trouve. Je suis le vrai du vrai…

ASTAROTH

Il trouve un sale Diable au fond de sa recherche…

BÉLIAL

Ignoble RONGE-TOUT, je choisis, Moi !… Ce qu'il y a de plus pur, c'est là ce qui m'attire… L'innocence est mon lot ; l'immaculé m'enivre… Oh que le lys me plaît, que l'hermine m'est chère ! Toute candeur expose un espoir d'immondice…

ASTAROTH

O Poète, tu baves…

GOUNGOUNE

Assez… gueules infâmes… Vous m'empêchez d'entendre ce que je lis…

ASTAROTH

Qu'est-ce que tu fais, là-haut, double catin ?

GOUNGOUNE

Je cherche des sujets de rêves… Il y a parfois des idées bonnes dans les livres.

BÉLIAL

Vieux Double-Six, tu as donc besoin de leçons ?

ASTAROTH

Laisse-le donc ou laisse-la donc. On ne sait jamais à quel genre l'on parle, avec cette gouape à deux fins.

GOUNGOUNE

Rat, Bouche de rat, ronge ta langue !… Je suis, toutes les nuits, la plus belle affaire du monde, garce idéale ou bélier monstrueux.

BÉLIAL

Bah !… Nous aussi, nous travaillons dans le nocturne !…

ASTAROTH

Moi, je hante…

BÉLIAL

Moi, je tente…

GOUNGOUNE

Moi, je hante et je tente et j’enchante… J’attise, je souffle, j’embrase et j’enlace… Oui, monstres, quand je me forme et me condense en pleine et fraîche fille nue, et me glisse le long d’un jeune homme qui dort, je lui ménage un songe si ardent, un accès si aigu qu’il poursuivra toute sa vie, de femme en femme, sans les joindre, l’être illusoire et le délice trop réel que j’ai distillés de son sang et dégagés de sa candeur…

BÉLIAL

Eh bien, descends de ton perchoir, pâle succube !… Tu as là un dormeur tout chaud… Viens chatouiller ce tas ronflant de vie humaine…

GOUNGOUNE

Qu’est-ce qu’il fait là ?

ASTAROTH

Il dort… Quelle merveille !… Dormir… Qu’est-ce que c’est ? Ce doit être une récompense suprême… Dormir, dormir, quel rêve !

GOUNGOUNE

Il est assez beau garçon. Tout jeune… Quel bon sommeil !… Comme il se fie à la nature, et comme l’innocence, l’oubli, l’abandon primitif, la confiance dans la durée, sont à l’aise sur ce visage…

ASTAROTH

Comme si nous n’existions pas…

BÉLIAL

Allons, épouse-moi ça !… Brise-le-moi de leur plaisir mortel !…

GOUNGOUNE

Quel dommage !

ASTAROTH

Halte-là !… N’y touche pas !… C’est le Grand Bouc qui l’a aplati sur ce gros livre, avec un ordre magique de dormir jusqu’au moment qu’il le réveillera…

BÉLIAL

Alors, la paix ! Si le Grand Bouc a son idée…

ASTAROTH

Méphistophélès sait ce qu’il fait. Tu ne veux pas qu’il t’explique ses affaires…

BÉLIAL

Nous ne sommes que ses bêtes… Toi qui es si malin à force de ronger de tout, tu comprends peut-être ce qu’on fait ici…

ASTAROTH

On fait ce qu’on est. Chacun son truc. Je ronge, tu souilles, il ou elle fornique… Nous tentons, vous hantez ; on grouille…

BÉLIAL

Et puis… On est mieux ici qu’en bas, au fond… Au fond au fond de… l’Abîme…

TOUS

(Avec horreur.) L’Abîme !… *(Un temps.)* L’Abîme… L’A-bî-me… *(Ils tremblent.)*

GOUNGOUNE

Et puis, ici, on voit des gens vivants… On s’intéresse. Ces êtres-là ont l’amour. Amour, sommeil, merveilles !… Ils ont tout, ces porcs de

vivants…

BÉLIAL

Ils ont la mort aussi…

GOUNGOUNE

Mais ils ont l’amour.

ASTAROTH

L’amour, cette saleté ! Moi je le ronge de dégoûts, de dangers et de doutes… Krèk, krèk, je rogne le charme, je mine le désir…

BÉLIAL

Mais moi, je l’infecte et je l’exaspère. Tu le rends triste et je le rends fou… Je l’empoisonne. Il se déchire, il se dévore, il tue…

GOUNGOUNE

Mais vous ne savez rien, vous autres !… Rien de rien… Vous en savez moins encore sur l’Amour que ces vivants idiots qui le vivent… Moi, je sais…

ASTAROTH

Qu’est-ce donc que tu sais, double Cocotte ?

GOUNGOUNE

Ce qu’on sait quand on triche. Je lis dans les deux jeux. Succube, Incube, je sais tout de l’amour. Écoute ma chanson : Je fais l’homme ou la femme, j’agis ou je subis ; je donne ou je reçois, et deviens à mon gré le dessus, le dessous du jeu de s’entr’aimer… Je trahis tour à tour la maîtresse et l’amant. Je connais de leurs sens toute la différence, et nul autre que moi ne lit dans les deux cœurs du monstre à double tête, formé d’amants unis qui tendrement s’ignorent… J’use, sous le sommeil, d’une toute-puissance. Par l’abandon de l’être au bonheur de dormir, la raison, les vertus se sont évanouies et la chair livre l’âme à mes forces charmantes. J’y glisse une langueur qui gagne et qui se change en angoisse délicieuse. L’être halette, il soupire, et ses lèvres qui se tendent balbutient… Alors, je lui murmure au

profond de l’esprit quelques formules de perdition, divers germes de mort… Car tout amour contient du malheur qui mûrit, et les nœuds les plus doux se font nœuds de serpents… Chaque sexe craint l’autre, et lui attribue un mystère… Ha ! Ha… Ha ! *(Elle rit.)* Un mystère !

BÉLIAL

Ces espèces d’incarnés se régalent d’énigmes…

ASTAROTH

S’ils se doutaient que les esprits ne savent rien…

BÉLIAL

Nous ne sommes que des bêtes… Nous sommes tous des innocents…

ASTAROTH

Des purs… Il n’y a de purs que l’ange et que la bête… Tous ces humains sont des métis…

BÉLIAL

Des mêlés… Ils ont de la chair et des idées… La panse qui pense…

GOUNGOUNE

S’il n’y avait que la panse…

ASTAROTH

Il y a aussi la réjouissance, les bas morceaux… Je hais !… Krèk, krèk…

BÉLIAL

Grince, grince !… Moi aussi, je hais !… Je salis, je pourris, je fais tourner le lait, le sang, la bile…

GOUNGOUNE

Et moi, je hais, je hais dessus, je hais dessous !… Je fais les mains tremblantes, les jambes molles, les cœurs serrés, brisés…

ENSEMBLE

Je hais !… Haïr, c’est vivre, nous !

(Ici, le Disciple soupire et remue.)

BÉLIAL

Hop ! Cette fange bouge… Un bonhomme se forme…

GOUNGOUNE

Ma présence déjà vaguement l’inquiète… Regarde : je l’influence. *(Elle s’approche, en ondulant, de lui, et lui souffle dans les cheveux ; il s’agite et balbutie.)* Tu vois ? Il respire tout autrement, son visage se colore. Tout en lui s’oriente vers le fantôme qui se forme de ses forces. Ses mains cherchent et son âme croit saisir. Faut-il l’amuser plus avant ? Il se charge d’amour peu à peu… Mais je ne suis ici que pour la demoiselle… Je lui ai faufilé de bien jolis rêves, cette nuit, à cette tendre vierge…

BÉLIAL

Vierge ?

GOUNGOUNE

Vierge ? Oui. Vierge au regard des tiers… Mais la tête est putain.

ASTAROTH

Assez parlé, Goungoune… Je m’ennuie, je m’ennuie… Krèk, krèk, je rogne tes ragots… Fais-nous frémir, gémir, geindre et se tordre ce pantin.

BÉLIAL

Pas de ça, hein !… Gare si tu l’éveilles !… Le Grand Bouc le tient là, tout chaud, pour quelque office.

ASTAROTH

Alors, tant pis… Le Grand Bouc a son idée sur cette maison. *(Très bas.)* Tu sais qu’il a eu jadis des ennuis avec l’Homme d’ici. Il l’a manqué, sais-tu ?

BÉLIAL

(Bas.) Penses-tu qu’il ait trouvé plus malin que lui ?

ASTAROTH

Chut… *(Très bas.)* Pourquoi pas ? *(Un silence.)*

GOUNGOUNE

Et il n’aime pas manquer les gros coups, le Bouc. Quand on s’est réservé tout l’honneur de l’Abîme, et qu’on se fait baiser la fesse par tout ce qui fut de plus éminent et excellent sur la terre… ! Mais l’Homme d’ici est comme un peu autre chose qu’un homme, sais-tu ?

ASTAROTH et BÉLIAL

Chut, chut… Silence… Ça sent le Bouc…

GOUNGOUNE

Tant pis… Dommage… Voyez comme il dort bien, l’enfant !… Comme il est frais !… Il me fait hésiter entre mes deux espèces… Tenez, tenez, à peine, je le frôle… Rien ne se passe encore, et la simplicité du plein sommeil qui l’enveloppe demeure intacte !… Innocent, mon chéri, je vais charmer ton beau dormir… Je vois ton amoureux destin qui vient chargé de vie, au fil du riche fleuve de ton sang… Innocent, mon petit, déjà tu n’es plus tout à fait le même… Tu n’es plus ce néant animal qui respire sans être… Tu te sens devenir… Tu deviens un besoin de bonheur… Vois, comme je suis belle… Fraîche est toute ma chair. Douce est toute ma peau… Touche-moi… Touche-la… Est-ce que tu comprends, petite bête ?… Là… Et là… et ici…

(Eille l’environne de gestes caressants. Il se dresseà demi, les yeux fermés, les mains égarées dans l’espace et balbutie.)

LE DISCIPLE

Oh ! oui… Très drôle… Quoi ? Quoi ? Tata… Du bonbon, ton bonbon ! Oh… Très bon… Oh la la…

(On entend un très fort claquement de fouet.)

LES DÉMONS

Le Bouc !

SCÈNE DEUXIÈME

LES MÊMES, MÉPHISTOPHÊLÈS
(un fouet à la main).

(Il apparaît. Les Démons se rétractent vers les murs et se prosternent.)

MÉPHISTOPHÊLÈS

Brutes, que faites-vous de mes commandements ? *(Au Disciple.)* Larve, rentre au néant, retombe dans l'absence. *(Geste. Le Disciple s'aplatit sur le gros livre.)* Tirstes brutes incorporelles, vermine de la fange du feu éternel, vous, mes sombres suppôts, valets ignobles du bourreau que je suis.

LES DÉMONS *(ensemble).*

Satan, ayez pitié de nous ;
Prince du Mal, écoutez-nous ;
Cœur de l'Abîme, épargnez-nous !

MÉPHISTOPHÊLÈS

O vulgaire de la géhenne, excréments des ténèbres, avez-vous oublié qu'il n'y a point dans l'enfer place pour des rebelles ?

LES DÉMONS

Satan, Satan, ayez pitié de nous !

MÉPHISTOPHÊLÈS

Abominables chiens, vous tremblez à présent…

LES DÉMONS *(psalmodiant tour à tour).*

Cœur de l'Abîme !
Arche de Haine !
Puits du Mensonge !
Ombre du Vrai !

MÉPHISTOPHÊLÈS *(claquement de fouet).*

Silence ! Assez de cette infâme parodie !… Lâches, je serais Ange encore si j'avais pu m'aplatir comme vous !… Ah ! quel châtiment que

vous avoir pour ministres de mes œuvres, ignobles monstres !… Vous êtes laids !… Quel dégoût ! Je suis excédé de cette monotone besogne de damnation qui m'accouple, moi, pour l'éternité, à vos museaux hideux, blasphèmes figurés, instruments d'épouvante par qui s'exerce toute la bassesse de la Très Haute Justice. O misère !… Je fais toujours la même chose… Heureux l'Homme vivant, il va du Bien au Mal, du Mal au Bien, il se meut entre la lumière et les ténèbres ; il adore, il renie ; il parcourt toutes les valeurs que la chair et l'esprit, les instincts, la raison, les doutes, les hasards introduisent dans son absurde destinée. Il peut gagner ou perdre… Mais MOI !… Être le Diable est pauvre !… *(Les Démons rient.)* Vous riez, sale meute, féaux abjects. Riez, riez !… *(Il les fouaille de son fouet à neuf queues.)* Riez, riez, roulez ce rire noir, chargé d'un bruit de chaînes… Que ne puis-je vous détruire, et moi-même !… *(A Astaroth.)* Qu'est-ce que tu marmonnes, gueule d'ombre puante ?

ASTAROTH

Monseigneur, nous vous baisons, selon le rite, et l'une et l'autre fesse, et vous offrons respectueusement l'hommage de nos pires exhalaisons. Recevez notre encens. Humblement assemblés à vos ordres, notre stupidité attend de Votre Insigne Malveillance ce qu'Elle condescendra à nous prescrire en vue de l'accomplissement de nos malices, vilenies, dommages et perturbations intestines généralement quelconques dans ce logis… Krèk, krèk…

MÉPHISTOPHÊLÈS

Assez… Assez grincé, mal graissé. Tu crisses vraiment trop… Tu rognerais le Diable… Vas-tu réduire en poudre la substance de l'Éternité ?

BÉLIAL

Bravo !… Bien dit.

MÉPHISTOPHÊLÈS

Silence, porc !… Je ne souffre d'être loué que par des hommes, — et les plus hauts d'entre eux, seuls, savent parler de moi… Donc, silence ! Écoutez et tremblez !… Ici vit et se moque de l'Enfer un certain Faust… Celui-ci me regarde : il est trop fort pour vous, racaille… Occupez-vous de la maison. Que l'inquiétude y trouve sa demeure. Qu'il y ait de l'angoisse

dans l’air, dans l’ombre ; du gémissement dans les meubles, du frisson dans les tentures ; que la lumière palpite étrangement dans les lampes, et qu’une présence inexplicable et effrayante se fasse sentir en toutes choses du logis. Quant à toi, Goungoune, le garçon qui est là et la fille qui vient, je te les livre. Je veux les voir, demain, dès le jour, subornés. Il me les faut, l’un et l’autre, engagés dans les voies de leur chair, toute gonflée des plus âcres poisons de la luxure. Travaille-leur la fibre. Ensemence d’amour leur faiblesse nocturne. Organise leurs songes. Gonfle d’espoir confus leurs cœurs trop pleins de forces et fais qu’ils se réveillent dans cet état d’imminence du désir et de surabondance de tendresse qui fasse le moindre incident les précipiter l’un sur l’autre. Tu sais imiter le hasard. Tu te prendras tout à l’heure à ce gamin, dont il faut à présent que je manœuvre un peu la cervelle niaise. Quant à la fille, soigne-la… Il y a un certain mystère dans cette dinde. Je vais lui dire un mot…

(Il fait un signe ; les Démons se replacent, laissant libre le milieu de la scène.)

SCÈNE TROISIÈME

LES MÊMES, LUST *(portant une lampe).*

(Les Démons sont imperceptibles aux humains, parlent, rient sans être entendus d’eux.)

LUST

Un livre… Un livre pour ne pas penser… Un livre, entre mon âme et moi… Mais quel livre, mon cœur, quel livre, cette nuit, pourrait donc me séduire à quelque autre vie que la mienne ? Quel conte, quel roman, quand je ne fais qu’inventer autant de bonheur, autant de malheur que je puis, et trop vivre de tout mon être ces transports, ces élans… ces chutes et rechutes de mon âme ?… Ah, si je savais ce qu’elle veut !…

(Ici, Méphistophélès, invisible, se place derrière elle. ET ILS DISENT ENSEMBLE*, à demi-voix, les répliques désignées par le mot :* ENSEMBLE.)

ENSEMBLE

Tu le sais bien ce que tu veux. Tu le sais trop ce que tu veux. Tu n’oses pas te dire ce que tu oses te sentir tout près de faire…

LUST

O quelle voix me parle qui est la mienne et qui me tourmente comme une autre… Je me retourne dans le lit de mes pensées… Un livre, un livre, pour ne pas m’entendre !… Mais il me semble que je ne lirai jamais plus… O mon cœur, que me font tous ces livres qui ne sont qu’esprit mort et choses qui peuvent se dire ?…

ENSEMBLE

Écoute, petite Moi… Écoute… Je suis la plus sincère de tes voix ! Écoute bien : je suis ta vérité, ta voie et ta vie… Écoute, écoute, voici le bon conseil…

LUST

O quelle voix me parle qui eêt la mienne et qui me trouble ?…

ENSEMBLE

Écoute, écoute, voici le seul conseil : AIME-TOI !…

LUST

O mon cœur qui sais tout ! Il bondit brusquement. Il s’arrête tout à coup, avant toute pensée… Il est là, comme un poing serré qui tiendrait tout ce qui importe…

ENSEMBLE

AIME-TOI… AIME-TOI… AIME TOUS TES DÉSIRS !

(Ici, Méphistophélès se faisant visible passe devant Lust et la salue.)

MÉPHISTOPHÊLÈS

Vous cherchiez un livre, ma chère Demoiselle, qui n’avez aucune envie de lire… *(Elle l’aperçoit, tressaille et recule.)* Vous avez bien raison. Tant d’autres choses peuvent se rêver. Tout ce qu’on peut écrire est niaiserie. Ce qui n’est pas ineffable n’a aucune importance… *(Elle recule.)* Vous avez

toujours peur de moi ?… Je puis faire peur, sans doute… Je vous l'ai même un peu montré… Mais je puis aussi vous rendre service. *(Elle lui tourne le dos.)* Tenez, vous ne savez pas ce que vous souhaitez… Moi j'y vois clair dans les ténèbres, comme les chats. Je débrouille… Je simplifie… Les gens ont peur de leurs idées… Ils ont peur d'aimer ce qu'ils aiment… Qu'allez-vous donc chercher un livre, et dans un livre, toutes les sottises d'autrui ?… Lisez et relisez ce roman favori qui ne cesse, dans votre tête, de s'écrire, et de s'illustrer, de se refaire et parfaire, aussi vivant que vous-même… sinon davantage. Quant à la poésie, voilà dont vous n'avez aucun besoin… Toute votre personne est un poème. Dans vos yeux, sur votre visage, brille le feu lyrique, et l'ardente surabondance d'un sentiment souverain inspire à tout votre être la présence de l'extrême beauté. Vous êtes belle, belle !… *(Elle se cache le visage.)* Allez, ne voilez pas ce que le Diable admire… Acceptez les compliments d'un connaisseur tout désintéressé. Moi, je ne goûte que les Anges… Ils me troublent. *(Les Démons s'esclaffent.)*

LUST

Le Monstre !… Toujours là…

MÉPHISTOPHÊLÈS

Voyez, très pure enfant, comme je suis discret. Je vous dis que vous êtes au plus beau de vous-même, et je n'ai pas cherché, voulu chercher, ce qui vous embellit si pleinement. Vous savez bien pourtant que je lis à l'ombre de l'âme comme on lit une écriture à la lumière, et je sais que les vérités font peur d'abord à qui les forme en soi et qu'elles germent loin du jour… Mais ne tremblez donc pas… Qu'avez-vous ?

LUST *(a aperçu le Disciple endormi, tressaille, saisie d'effroi, et s'écrie :)*

Oh !… Un mort…

MÉPHISTOPHÊLÈS

Mort de sommeil. Il respire assez bien. Que ferais-je d'un mort ? Un défunt est pour moi une affaire finie… Non, ce n'est là qu'un aimable jeune homme, ici venu, comme vient un insecte à la flamme, venu puiser la lumière Faustienne à la source… Je crains que le Docteur ne l'ait à peu près éconduit, et par pure ou impure bienveillance, je l'ai retenu sous ce toit. Je

voudrais l’introduire à la saine doctrine. Voyez déjà le fruit de mon enseignement : j’endors, comme un vrai Maître…

LUST

Le malheureux… Pourquoi est-il resté ?… Si jeune !… Il est perdu… S’il savait, quel vampire…

MÉPHISTOPHÊLÈS

Le mot est faible.

LUST

Je vous hais, je vous hais !

MÉPHISTOPHÊLÈS

Me haïr… c’est m’aimer !

LUST

Dire que devant moi, vous l’Enfer… l’Esprit même du MAL…

MÉPHISTOPHÊLÈS

Il fallait bien quelqu’un pour cet office… Je suis une créature, comme vous.

LUST

Mon Dieu, mon Dieu !…

MÉPHISTOPHÊLÈS

Pas de gros mots !… N’est-il pas écrit que vous serez induits en tentation ? Fais-je pas mon office ? Fallait-il que le Créateur s’en chargeât ? Et l’ordre n’exige-t-il pas quelques ministres assez noirs pour lui fournir la quantité d’horreur, de cruauté et de perfidie dont il a besoin pour éprouver, choisir, punir ?… Tant pis pour qui succombe !… Que serait le mérite sans moi ? Je suis tout le péril qu’il faut pour faire un Juste.

ASTAROTH

Comme c’est intéressant !

BÉLIAL

Tu ne t’ennuies plus, hein ? Il parle comme un Ange.

LUST

Seigneur, Seigneur !…

MÉPHISTOPHÊLÈS

Il ne s’agit pas de dire : Seigneur, Seigneur… Petite Lust, vous vous intéressez donc bien à ce garçon ?

LUST

Je ne le connais point. C’est vous que je connais. Je tremble pour un être.

MÉPHISTOPHÊLÈS

Vous tremblez pour un inconnu ?… Ha, ha… Connaissez-le du moins. Donnez-moi votre lampe. Regardez : je l’éclaire. Il est bien, n’est-ce pas ? Il vaut qu’on s’en occupe et qu’on le dispute au Démon.

GOUNGOUNE

Quel maquereau !…

BÉLIAL

Ah ! qu’il est malin, le Malin !

GOUNGOUNE

La garce. Elle y met les yeux. Voyez-moi cette innocence.

ASTAROTH

Et l’âme s’apprivoise… Hi hi…

LUST

Le pauvre enfant !… Si jeune !… Là, sans défense… Il faut l’avertir… *(Elle crie.)* Monsieur, Monsieur, éveillez-vous ! Monsieur !…

MÉPHISTOPHÊLÈS

Inutile. Il dort à ma façon. Le tonnerre, à présent, lui serait à peine un murmure sans cause… Mais, dès demain matin, vous le retrouverez bien éveillé. Vous verrez comme il est gentil, et frais, et tendre. Voyez-moi ce front pur… On voudrait dormir comme lui… Avec lui… tout près de lui… trop près de lui…

LES DÉMONS

Dormir, dormir… Nous ne dormons jamais… Ah ! Dormir !… Quel rêve !…

LUST

Que faire ? Épargnez ce petit !

MÉPHISTOPHÊLÈS

Moi ? Je n'ai pas le choix. Ne me prêtez pas les variations et caprices de la Toute-Puissance. Je suis plus absolu. Je suis le Mal tout pur, et j'ignore tous ces compromis, ces rachats, ces miséricordes, ces rémissions et ces grâces, qui, par LA-HAUT…

LUST

Oh, je sais trop !… Vous êtes l'implacable !… Je cours chercher le Maître… Lui seul pourrait agir…

MÉPHISTOPHÊLÈS

Ouais… Le Maître… ha, ha… Il s'étonnera peut-être de l'intérêt que vous portez à ce bachelier de passage, qui s'est implanté chez lui sans qu'il le sût. Faust n'est pas grand amateur de jeunesse ; et puis, je me demande s'il goûtera beaucoup le généreux émoi de sa Demoiselle de Cristal pour le bel oiseau que voici… Il est vraiment assez joli garçon, le petit. *(Il l'éclaire. Jeu de lampe.)*

LUST

O monstre, monstre…

MÉPHISTOPHÊLÈS

Le métier avant tout, comme disait un pape.

BÉLIAL

Je le connais ce pape : il est dans la fosse BAAL.

MÉPHISTOPHÊLÈS

Mais… Vous êtes donc bien sûre de la perdition de cet amour d'enfant ? Dites, Lust, le croyez-vous sans force contre moi ? Peut-être songez-vous, sans vous en douter, qu'il pourrait être sans force contre vous ? Hein ? Contre vos yeux… hein ?

ASTAROTH

Ho, le fameux serpent !… *(Les Démons rient bruyamment.)*

LUST

Il ne me connaît point. Il ne me verra point.

MÉPHISTOPHÊLÈS

Bah… Je puis bien vous présenter à lui dans quelque rêve… Et il vous reconnaîtrait au réveil. Hein ? Il en serait bouleversé. Vous concevez ?… Mais, quoi que je puisse faire, je ne puis pas entreprendre sur sa liberté… SUR SA LI-BER-TÉ !… Il est libre ! Je vous dis qu'il est libre, LIBRE ! Et moi, je suis dans les fers, je ne puis qu'essayer, éprouver… tenter, comme vous dites… Mais, jusqu'au point final, le choix vous appartient. Le TRÈS-HAUT a abandonné au TRÈS-BAS un droit de chasse dans l'évasive et flottante forêt du Libre-Arbitre. C'est une futaie enchantée et enchevêtrée, qui est en vous. J'y dispose mes pièges, j'y multiplie mes embûches, j'exploite les hasards… Et puis, j'ai le sommeil. Là, je travaille à l'aise. Point de pensée et pas de retenue. A la faveur de la toute faiblesse, je conspire avec les esprits de la chair. Je peins sur ténèbres les plus vives couleurs de la vie… Mais l'âme à son réveil… Èlle peut m'échapper. C'est une lutte, Lust…

LUST

Quelle lutte… inégale !

MÉPHISTOPHÊLÈS

Sans doute. Belle comme vous êtes, Lust, vous êtes dans mon jeu. Ce sont les biens charmants que vous offrez aux yeux qui peuvent, jeune fleur, incliner un mortel au mal que je dois faire. Voyez comme je parle clair, moi que l'on dit Trompeur. Dites, soyez vous-même aussi franche que moi. *(Il la regarde fixement.)* Dites ? Vous aimez Faust ?

LUST

Aimer ? Ce mot pour vous n'a qu'un sens… que j'ignore.

GOUNGOUNE

Ho ! ho !

MÉPHISTOPHÊLÈS

Ho ! ho !

LUST

Suis-je, ou ne suis-je pas transparente pour vous ?

MÉPHISTOPHÊLÈS

Le Diable sera franc. Votre cœur m'embarrasse. Il m'intrigue parfois, comme parfois me déconcertent l'extrême intelligence et la lucidité excessive de Faust.

LUST

Mon cœur vous soit obscur !… Il me l'est à moi-même. Tout démon que vous êtes, vous n'y pouvez rien comprendre. Après tout, vous n'êtes que le Diable. Un déchu, un vaincu… Un plus faible, en somme ! Un raté, un déchet, jeté dans les égouts de la création… Allez, méchant, vous ne pouvez rien sur mon cœur, vous n'y comprenez rien, rien, rien !… Il n'y a point de musique en vous… O mon cœur, tu te moques du mal… et même du bien… Mais vous !… Tu n'es qu'esprit !… Mais les Anges eux-mêmes, les Archanges fidèles, tous ces fils de lumière et ces puissances de ferveur ne peuvent pas comprendre… Ils sont purs, ils sont durs, ils sont forts. Mais la tendresse !… Que voulez-vous que des êtres éternels puissent sentir le prix d'un regard, d'un instant, tout le don de faiblesse… le don d'un bien qu'il faut saisir entre le naître et le mourir. Ils ne sont que lumière et tu n'es que

ténèbres… Mais moi, mais nous, nous portons nos clartés et nous portons nos ombres… Je vous le dis, Enfer, l'Éternité m'est peu…

MÉPHISTOPHÊLÈS

Ta, ta, ta, vous vous trouverez bien sotte, à la fin, c'est-à-dire au grand commencement… Les esprits ne sont pas si bêtes que vous croyez, ni les Anges si insensibles… Que pensez-vous tirer de notre Faust ? Il est plus froid que moi… S'il eût un rien de cœur, ma belle, il se serait ou sauvé ou perdu. Mais, enfin, l'aimez-vous ?

LUST

Le sais-je ?… Son absence m'est présence, et sa présence me saisit toujours comme une chose impossible. S'il est là, près de moi, ce n'est presque plus lui, puisque le voir, c'est ne plus y penser. Je suis comme moins avec lui…

GOUNGOUNE

Petite putain, je la connais ta façon de penser à lui en son absence.

MÉPHISTOPHÊLÈS

Dites !… La pêche partagée était délicieuse, n'est-ce pas ?

LUST

Pourquoi me demandez-vous cela ?

MÉPHISTOPHÉLÈS

Elle était de mon verger…

LUST *(bas).*

Elle était presque trop bonne. *(On frappe.)*

MÉPHISTOPHÉLÈS

Je voulais vous le faire dire. Ou bien vous auriez menti… *(On frappe.)*

SCÈNE QUATRIÈME

LES MÊMES, LE SERVITEUR *(il porte un flambeau.)*

LE SERVITEUR

Je vous demande pardon, Mademoiselle. Pardon, Monsieur. C’est pour mon service.

LUST

Qu’est-ce qu’il y a ?

LE SERVITEUR

Il y a… Qu’est-ce qu’il y a ?… Oui, qu’est-ce qu’il y a ?… C’est que je m’embrouille… Il y a que je m’embrouille… Ma tête s’embrouille… Voyons, voyons !… *(Les Démons se moquent de lui, grimacent et gambadent.)* J’ai l’impression depuis ces jours-ci que la maison est pleine d’araignées… J’ai les idées pleines de fils… Je ne puis pas penser à rien sans penser à tout, ni à quelque chose sans penser à rien… C’est curieux. *(Il aperçoit le Disciple.)* Tiens, encore quelqu’un… Voyons, voyons, ça m’embrouille. Je m’embrouille… C’est que je viens de faire la chambre rouge pour Monsieur, j’ai préparé un bon feu.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Inutile.

LE SERVITEUR

Et voici un autre Monsieur ? Où le mettre ? C’est qu’il dort déjà…

MÉPHISTOPHÉLÈS

Avec moi. La nuit, tout seul, j’ai peur.

(Les Démons rient aux éclats.)

LE SERVITEUR

De quoi, Monsieur ? Moi, je n’ai peur que de ma tête… Voyons, voyons… On n’a jamais à craindre que sa tête. Enfin, si Monsieur veut prendre ce Monsieur avec soi, tout s’arrange. Je respire. Car depuis toujours ces jours-ci, rien ne s’arrange plus ici… Je veux en parler respectueusement à Monsieur le Professeur, mais je n’ose pas… Il vous regarde avec ses

riches yeux qui rendent pauvre et bête… Je deviens une bestiole, un caniche quand il me regarde.

LUST

Mais enfin, qu'est-ce qui se passe ?

LE SERVITEUR

Mademoiselle, je suis très observateur, et puis, je fais mes petites réflexions. On a beau être un employé, on a son jugement et même ses persuasions. Oui… attendez… Je m'embrouille ; je m'embrouillle… *(Les Démons rient très bruyamment.)* Oh ! quel vent… voyons, voyons… Ah ! Voici les faits. Tous les matins, tous les matins, depuis toujours ces jours-ci, j'observe un cas extraordinaire. Figurez-vous, je suis là, à l'office, à faire chauffer mon lait… Hein ? Bon. Eh bien, qu'est-ce qui arrive ? A l'instant même… Hein ? A l'instant même que le lait va bouillir, je suis victime d'une petite distraction de rien du tout, et pfouff ! mon lait, pfouff ! dans le feu… ça, tous les jours… Je sais, je suis sûr que cela va arriver… Je ne le quitte pas des yeux, je le guette, je lui parle… Je lui dis : Attends, attends… Hein ? Bon ! Ah bah !… Il s'en moque. Au moment juste, il monte ; je vas le tirer… Hein ? Crac ! Une idée passe par là… Je ne sais pas comme elle trouve la place de passer entre mes yeux qui guettent et moi tout prêt à tirer la casserole ?… Bref, crac, l'idée !… Et pfouff !… Mon lait bouillant fiche *son* camp comme s'il avait le diable à ses trousses.

BÉLIAL

Le Diable, Présent !

(Tous les Démons se tordent et crient : PFOUFF !)

MÉPHISTOPHÉLÈS

Évidemment. C'est l'âme du lait.

LE SERVITEUR

Monsieur croit ?… C'est sûrement cela. C'est l'âme du lait. Je me permets de m'approprier cette opinion. Je n'ai pas fini mes classes, moi. Mais je suis très observateur, et je vois bien que Monsieur est très au courant de tout ce qui se passe de travers. Oui, Monsieur, il y a certainement dans toutes les affaires, un rien de temps, un tout petit temps, un rien de rien

de temps de démon, juste ce qu'il faut pour lâcher une sottise que l'on gardait bien sagement en soi, bien à part, bien surveillée jusque-là… Oh, on était bien sûr qu'on ne la ferait pas, bien sûr… On avait l'œil dessus, parbleu !… Et puis, pfouff. Cela bout, bondit, déborde, et tout le lait de l'innocence s'ensauve dans les charbons… *(Les Démons rient.)* Mais quel vent ce soir ! Entendez-moi ce vent du diable… Oui, c'est pourtant comme cela que des braves gens se trouvent des fois changés en criminels, sans savoir comment ni pourquoi. Il leur arrive dans la tête un rien de rien de temps de démon, et crac !… La sottise est faite, avant qu'on l'ait faite… Et qui l'a faite ? Personne. Et pourtant les voilà frits… Ils se réveillent en plein malheur…

MÉPHISTOPHÉLÈS

Parfois heureux.

LE SERVITEUR

Toujours penauds, Monsieur… Mais n'est-ce pas ainsi que nous sommes tous, plus ou moins… mis au monde ? Un rien de temps de démon…

MÉPHISTOPHÉLÈS

Et nous voilà conçus…

GOUNGOUNE

Convulsion grossière ! Pfouff !… *(Tous les Démons, en chœur :* PFOUFF.)

LE SERVITEUR

Si Mademoiselle veut bien venir ? Je crois que Monsieur le Professeur lui a donné ses ordres pour la table. Demain, c'est le jour de marché et la cuisinière part dès le petit matin.

LUST

Je viens.

(Elle sort vivement, suivie par le Serviteur, qui lui ouvre la porte du fond et s'efface. Au moment qu'il va passer à son tour, BÉLIAL *bondit après lui, souffle sa lampe. Ténèbres.)*

LE SERVITEUR

Voyons !… Voyons !

LES DÉMONS

A nous !… A nous !… Tohu-bohu !…

MÉPHISTOPHÉLÈS *(d'une voix tonnante).*

Hella ! hella ! Discorde !… Hella ! Désordre !… Ou-toum botoum !…

LES DÉMONS

A nous ! A nous !… Tohu-bohu !…
(Grand vacarme, rires, cris, gémissements dans le noir.)

SCÈNE CINQUIÈME

MÉPHISTOPHÉLÈS, LE DISCIPLE
(toujours endormi, le front sur un gros livre).

MÉPHISTOPHÉLÈS *(assis à la turque sur la table).*

La Lust cherchait un livre. Un livre pour ne pas penser… Penser, c'est ce qu'ils font quand ils ne font rien… C'est une fille étrange. Penser à qui ? A quoi ? A Faust ? A Faust, pour le plaisir ? A Faust, dans l'abandon, et puis dans la convulsion de l'amour ? Non, Non. Elle est une fille trop étrange… *(Il se lève très agité.)* Je ne vois pas ce qu'elle veut de Faust. Entre homme et femme, il n'y a pas trois possibilités. Elle ne sait pas elle-même. Aussitôt je le saurais. Mais elle ne sait pas : donc, elle m'est obscure. Je suis l'être sans chair, qui ne dort, ni ne pense. Dès que ces pauvres fous s'éloignent de l'instinct :, je m'égare dans le caprice, Pinutilité ou la profondeur de ces irritations de leurs têtes, qu'ils nomment des « idées »… Je me perds dans ce Faust, qui me semble parfois me comprendre tout autrement qu'il le faudrait, comme s'il y avait un autre monde que l'autre monde !… C'est ici qu'il s'enferme et s'amuse avec ce qu'il y a dans la cervelle, et qu'il brasse et rumine ce mélange de ce qu'il sait avec ce qu'il ignore, qu'ils appellent Pensée… Elle cherchait un livre. Un livre pour ne pas penser… Il s'agit bien de penser… Elle ne sait ce qu'elle veut, et le veut de toutes ses forces. Ce qu'elle veut la consume… Serait-ce quelque feu que je ne connais point ? Je m'y perds… Je me perds dans l'esprit de Faust, dans Pâme de

Lust… Perdition du Diable… Je ne sais pas penser et je n’ai pas d’âme : c’est pourquoi… moi, je ne connais que mon devoir… A l’autre, maintenant… Au plus simple… *(Il fait des gestes magiques sur le dormeur.)* Hopp !… Herrès… Hopp ! Reviens… Renais… Revis… Reprends des mains, des yeux, des lèvres… Je brise la sphère d’ombre du sommeil… Forces, rassemblez-vous… Étincelle du Vrai, rallume ce nigaud !… Herrès… Hopp !…

LE DISCIPLE *(s’étire et bâille, ouvre de grands yeux. Le lustre de cuivre s’allume).*

Aâ… Aâ… *(Il bâille.)* Que de bouquins… Je n’ai jamais tant lu… u… Ouf… (Il aperçoit Méphistophélès.) Tiens, vous êtes encore là ?… Je vous quitte, et par le fait même que je vous quitte, je vous retrouve… C’est drôle… C’est que je dormais, sans doute, et que je rêvais de vous.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Non… Vous lisiez. Seulement, vous lisiez de trop près, le nez dans cette prose épaisse.

LE DISCIPLE

Le nez ?… Ma foi, la lecture, après tout, ce n’est qu’un va-et-vient du nez, qui chemine de gauche à droite et vole de droite à gauche… L’auteur mène ce nez, qui ne suit pas toujours… Mais, lecture ou non, c’était palpitant. Je sors d’un poème, mon cher, et non d’une pâteuse prose.

MÉPHISTOPHÉLÈS

La prose n’est jamais qu’un pis-aller, mon cher… Et alors ?

LE DISCIPLE

Alors ?… Mais comment traduire un poème ? Comment dire ?… Il n’y a pas de nom pour cette douceur… Mais si neuve douceur qu’elle frôlait quelquefois l’angoisse ; mais délicieuse angoisse… J’effleurais par instants un bonheur inouï avec la sensation aiguë de m’élancer vers quelque extrême de moi-même, vers je ne sais quelle mort incomparable qui se faisait exiger de plus en plus furieusement… Une mort par effusion… Non. C’est indescriptible. Je dis des choses absurdes…

MÉPHISTOPHÉLÈS

L’absurde a ses raisons, Monsieur, que la raison soupçonne.

LE DISCIPLE

Et puis je m’égarais aussi dans un vertigineux désordre d’approches tièdes ou fraîches, où les mains que je croyais avoir trouvaient, tâtaient, perdaient des fragments adorables, comme d’une statue vivante et fuyante, d’une Vénus fondante…

MÉPHISTOPHÉLÈS

Bigre !… Prenez garde à l’amour… Ce n’étaient point, j’espère, les quartiers d’une Jézabel… Votre poème ne fut qu’une improvisation des jeunes forces de votre âge. Tous ces membres charmants, ces lambeaux précieux s’expliquent assez bien. Tout ce songe est plein de promesses.

LE DISCIPLE *(déclamant)*.

Et les fruits passeront la promesse des fleurs…

MÉPHISTOPHÉLÈS

Je l’espère bien. Ce sont là des avis de la bonne nature. Elle en sait plus que Faust, mon jeune ami. Et moi, qu’est-ce que je faisais dans ce carnage tendre ?

LE DISCIPLE

Vous ?… C’est toute une histoire… Mais… Je viens de la perdre. Ici, se rompt le fil, et ma mémoire expire. Il me souvient seulement que vous avez traversé la merveille au moment le plus pathétique, et le réveil survint.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Moi ? Rompre un charme ?… Non.

LE DISCIPLE

Quand je dis vous, c’était vous et point vous. C’était un géant sec, d’une maigreur incroyable, bien plus maigre que vous, et noir, noir comme un charbon brillant. Et pourtant, je savais que c’était vous.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Le rêve est une mascarade. Il se peut que ce fût là un costume de rigueur pour circuler dans le carnaval de vos nocturnes libertés.

LE DISCIPLE

Mais je rêve peut-être encore… Qu'est-ce que je fais ici ? Et quelle heure est-il ?

MÉPHISTOPHÉLÈS

Il est l'heure qu'il faut qu'il soit… L'Heure qu'il faut qui soit pour que les choses qui doivent être ensemble soient ensemble, et pour que les choses qui furent ne s'amusent point avec celles qui pourront être… Pourquoi je vous ai retenu sous ce toit ? J'ai mes raisons de penser que le Docteur a quelque regret de l'accueil assez tempéré qu'il a fait à un jeune enthousiaste venu de fort loin l'adorer. Il ne serait pas fâché d'agrémenter un peu l'impression expéditive qu'il a pu vous donner de lui. Il a parfois des reprises de grand homme… Et puis, j'ai pensé (à tort ou à raison) qu'il vous intéresserait, peut-être, bien disposé que vous me semblez être à sourire aux grâces de la vie, de faire la connaissance d'une jeune personne qui s'ennuie, qui, sans doute, a ses songes comme vous avez les vôtres, qui est ravissante, et qui est enfin la secrétaire du Docteur.

LE DISCIPLE

La secrétaire du Docteur ?… Comment ? Ce n'est pas vous… Vous êtes, peut-être, le père de cette Demoiselle, et vous songez à la caser ?

MÉPHISTOPHÉLÈS

Moi ? Je n'ai pas d'enfants, hélas…

LE DISCIPLE

Mais enfin, vous jouez ici un certain rôle… A qui ai-je l'honneur de parler ?

Méphistophélès Au géant maigre et noir.

LE DISCIPLE

Allons ! *(Il hausse les épaules.)*

MÉPHISTOPHÉLÈS

Qui je suis ?… Vous ne le croiriez pas, si je vous le disais… Alors, ce n’est pas la peine. Et puis, c’est toujours tromper le monde que de se définir.

LE DISCIPLE

Sacrebleu, mais vous faites quelque chose, dans la vie…

MÉPHISTOPHÉLÈS

Dans la vie ?… *(Sourdement.)* Krèk, krèk… Hum… j’y fais… un peu de tout, puisque je fais ce que l’on veut. Vous entendez ? CE QUE l’on veut… Et je fais même que l’on veuille ! Je suis Professeur d’Existence. J’instruis à aimer ce que l’on aime, à fuir ce que l’on n’aime pas. J’aide à vivre ceux qui aiment à vivre, à en finir ceux qui en ont assez. Je donne satisfaction. JE PROCURE… Voyez en moi le plus discret de ces officieux, bons à tout faire, que l’on prend, que l’on laisse, et que l’on compte bien, succès ou non, payer finalement d’ingratitude, sans le moindre remords… Au contraire !… Ils sont toujours dans l’ombre ou la coulisse des ennuis que l’on peut avoir, à portée du besoin, du désir ou du désespoir.

LE DISCIPLE

A peu près comme l’arme du meurtre ou suicide sous la main de l’homme aux abois.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Quelle heureuse comparaison !

LE DISCIPLE

En somme, vous agissez par pur amour du genre humain ?

MÉPHISTOPHÉLÈS

J’en suis le seul ami. Non, rien ne m’est plus cher que de faire à qui en veut tout le plaisir possible. J’agrémente, je simplifie, j’amuse, j’exalte ou j’orne la vie. En un mot : JE SERS.

LE DISCIPLE

Vous servez ?… Quelqu’un jadis, un immense Déchu cria contre le Ciel tout le contraire. Il hurla : JE NE SERVIRAI PAS… C’était fier. Il était dur, le bougre.

MÉPHISTOPHÉLÈS *(modestement).*

Ce fut en d’autres temps… Moi, je sers. Je sers, vous dis-je, à ce qu’on veut, en ce qu’on veut ; et sur l’heure, sans bavardages, sans marchandages. Je ne fais aucune morale aux êtres que j’oblige… Bref, je fais du bien, et je fais le bien que je fais avec le plaisir même que l’on trouve généralement à faire le mal.

LE DISCIPLE

Diable !…

MÉPHISTOPHÉLÈS

Vous dites ?

LE DISCIPLE

Je dis : Diable.

MÉPHISTOPHÉLÈS

C’est un appel ?

LE DISCIPLE

C’est une manière de parler… C’est peut-être un certain regret, ma foi, qui m’échappe.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Ah ?

LE DISCIPLE

Mais oui. Satan n’est plus, qui était la complaisance même. On l’évoquait. Il accourait. On se vendait. Il vous comblait… Et puis, on s’empressait au bon mauvais moment de faire ce qu’il fallait pour lui tirer des griffes cette chère âme immortelle…

MÉPHISTOPHÉLÈS

Au voleur !… Canailles !… Ah les sauvés, les gredins. Au Paradis ! au Paradis, ces escrocs !…

LE DISCIPLE

Entre nous, n’est-ce pas ce qui court dans le peuple et dans la littérature au sujet de notre grand Faust ?

MÉPHISTOPHÉLÈS

Moi, je ne suis sûr de rien. C’est une forte tête, savez-vous, le Docteur.

LE DISCIPLE

Enfin, il n’y a plus aujourd’hui ni âmes ni Diable, et je le trouve bien fâcheux. Il était si simple, si clair, si facile de vendre son âme à terme, et de la racheter, au plus bas, à la liquidation du corps.

MÉPHISTOPHÉLÈS

On peut toujours essayer… Je fais une hypothèse. Supposez que le fameux personnage en question ait encore une certaine existence… Hein ? On ne sait jamais, hein ?… Je suis des plus curieux de savoir ce que vous lui feriez la faveur de lui demander, hein ?… *(Il s’incline, en marchand qui offre.)* Après tout, ü ne vivait, comme tout le monde… comme les plus haut placés, eux-mêmes, que du crédit qu’on lui accordait… Allons, dites un peu, comme dans l’ancien temps, votre : SATAN A MOI, et faites vos souhaits… On verra bien.

LE DISCIPLE

Mes souhaits ?… Que souhaiter ?… Le choix n’est immense. L’âme est si pauvre en objets de désir… Tenez, je compte sur mes doigts, et d’une seule main. Être fort. *(Tous deux comptent ensemble en ouvrant leurs doigts.)*

MÉPHISTOPHÉLÈS

UN.

LE DISCIPLE

Être beau.

MÉPHISTOPHÉLÈS

DEUX.

LE DISCIPLE

Être aimé.

MÉPHISTOPHÉLÈS

TROIS.

LE DISCIPLE

ÊTRE RICHE.

Méphistophélès

QUATRE.

LE DISCIPLE

Être maître.

MÉPHISTOPHÉLÈS

CINQ ! Cinq doigts… Voilà tout le jeu abattu.

LE DISCIPLE

Moins trois ! dont je n’ai cure… Je me trouve solide. Je me vois assez beau garçon, et me ferai aimer.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Prenez garde à l’amour…

LE DISCIPLE

Je m’en charge en personne. Non ! Être aimé de par le Diable, merci ! Non, non, ce serait humiliant.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Plus d’un, si je m’en crois, le trouverait fort bon. Vous serez, quelque jour, moins difficile…

LE DISCIPLE

Non, Monsieur. Aux choses de l’amour, le Diable n’entend rien. Il n’y voit que du feu…

MÉPHISTOPHÉLÈS

Un feu de joie.

LE DISCIPLE

Il n’y voit qu’un instant ardent où les gens se jettent par deux, pour brûler dans une flambée, comme des insectes ; et il croit que c’est une fin que l’on peut joindre par des cadeaux, des compliments, des sucreries, des philtres… Quelle sotte simplicité !… Mais tous ces petits moyens communs et connus ne font pas l’amour qu’il me faut… Je veux du grand amour, moi, de celui qui vous porte le sentiment de vivre à la puissance d’un chant, d’un hymne sur la cime…

MÉPHISTOPHÉLÈS

Quoi ?

LE DISCIPLE

Vous ne comprenez pas ?

MÉPHISTOPHÉLÈS

Rien.

LE DISCIPLE

Vous n’êtes pas malin.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Un peu, pourtant, dit-on…

LE DISCIPLE

Pas plus malin que le Malin lui-même… Vous devez être aussi dans les affaires, vous ?

MÉPHISTOPHÉLÈS

Des fois. Mais voyons : porter le sentiment de vivre à la puissance d'un chant. Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ?

LE DISCIPLE

Allez demander aux rossignols…

MÉPHISTOPHÉLÈS

Eh bien, laissons l'amour et les petits oiseaux… Et l'argent ?

LE DISCIPLE

Merci. Je sais ce qu'il vaut, mais je sais ce qu'il coûte. C'est bien simple : Il vous supprime. Si j'hérite demain, que fais-je, le jour même ? J'imite. Je me change aussitôt en avare, en prodigue, qui sont deux types très usés de la comédie humaine. J'achète hôtel, château, filles, chefs-d'œuvre bien choisis, et par d'autres que moi… C'est qu'il n'y a pas mille et une manières d'éliminer le trop de bien qu'on a. On fait ce que font les autres, car on fait ce que veut l'argent. On achète ce qui s'achète, et ce sont toujours les mêmes choses, les choses qui s'équivalent en deniers : un pur sang vaut une perle, qui vaut deux cocottes, qui valent, ce qu'elles valent, et ainsi de suite… Toute l'économie y passe : les choses, les gens, les caresses, les consciences…

MÉPHISTOPHÉLÈS

Tout. Tout. Tout.

LE DISCIPLE

Non, pas tout ! Et puis, à peine riche, on change d'amis. Parfois, de nom, toujours d'humeur et d'âme… C'est rompre avec soi-même.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Ha. Ha… J'y suis… Vous me plaisez, jeune homme… Jeune homme singulier qui voulez être vous, dans l'amour pur et le mépris de l'or… Par tous les diables, vous visez au plus haut… C'est l'orgueil qui vous tient, le Prince des Péchés… Ha ha… J'y suis… Il y a de l'unique en vous… L'Orgueil, l'Orgueil, le suprême péché, celui qui fixe le soleil et qui suborne toutes les vertus à son service. Il en fait ses catins. Il s'arme de tous les talents, veut toutes les épreuves ; il sait se draper et mûrir dans une

formidable modestie. Il fait les Saints, les Purs, les Héros, les Martyrs, qui sont des gens terribles… Ha ha, vous ne pouvez savoir combien je prise ce poison sans égal, qui enivre les forts… Si vous saviez… Si vous saviez… *(Un temps. Puis, les yeux fermés, et en scandant solennellement.)* Il précipite. Il fait tomber de haut… de si haut quelquefois… que cette chute trouve un trône dans l'Âbîme… *(Un assez long silence.)* Que souhaitez-vous enfin ?

LE DISCIPLE

Je voudrais être grand.

MÉPHISTOPHÉLÈS

En quoi ? Et comme qui ? Il y a mainte grandeur.

LE DISCIPLE

Comme… Faust.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Comme Faust ?… Mais ne voyez-vous pas comme il est triste et détaché ?

LE DISCIPLE

Il le serait bien plus s'il avait quelque raison de l'être… Oui. Comme Faust. Dominer l'esprit par l'esprit… Par mon esprit.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Pourquoi pas. Je vous aime.

LE DISCIPLE

Hélas !… C'est impossible.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Impossible ?… A vous tout seul, peut-être… Mais ne suis-je pas là, près de vous, presque en vous ; et, plus large que le Docteur, cet avare, je soutiens. Je conseille. Je vous l'ai dit : JE SERS.

LE DISCIPLE

Des conseils… Peuh… Et la manière de s’en servir, sur le paquet ?… Et puis, il faudrait tant savoir… Tout savoir… Savoir autant qu’homme du monde… SAVOIR, POUVOIR, VOULOIR… Voilà la triple clé.

MÉPHISTOPHÉLÈS

SAVOIR, d’abord ?… SAVOIR ?… Regardez-moi ces murs. *(Le fond de la scène s’éclaire et s’approfondit en très vaste salle de bibliothèque illuminée et gorgée de livres*.) J’ai l’honneur de vous présenter tout le fruit de l’esprit du genre humain.

LE DISCIPLE

Quelle masse écœurante !… On a tout dit… Livres, livres !… O tombes littéraires !…

MÉPHISTOPHÉLÈS

De quoi ne plus jamais penser à penser…

LE DISCIPLE

Tous ces tomes en pénitence, le dos définitivement tourné à la vie… Ils ont l’air d’avoir honte, de se repentir d’avoir été écrits… Ce qu’il y a là d’espoirs, de prétentions, de patience d’insecte et de fureurs de fous !… Ce qu’il fallut d’illusions, de désirs, de travail, de larcins, de hasards pour accumuler ce sinistre trésor de certitudes ruinées, de découvertes démodées, de beautés mortes et de délires refroidis… Et combien de ces bouquins-là furent-ils passionnément conçus, avec la folle ambition de faire oublier tous les autres !… Ainsi, s’exhausse, de siècle en siècle, l’édifice monumental de l’ILLISIBLE…

MÉPHISTOPHÉLÈS

Quelle oraison funèbre !…

LE DISCIPLE

Le silence éternel de ces volumes innombrables m’effraie.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Allons… Ne soyez pas déjà si rabattu… Je suis là, près de vous. Tout près. Presque en vous. Presque vous…

LE DISCIPLE

Immense est ce charnier spirituel… Tous ces livres à vaincre… Tous ces morts à tuer…

MÉPHISTOPHÉLÈS

Bah… Ce sont des vaincus, tous ces vêtus de veau. Ils nourrissent le ver. Ils attendent le feu. Ce sont ici des choses périssables que les œuvres immortelles, qui subissent d'abord dans l'abandon l'épreuve de la mort lente. Tout change autour de ces paroles cristallisées qui ne changent pas, et la simple durée les fait insensiblement insipides, absurdes, naïves, incompréhensibles, — ou tout bonnement et tristement classiques.

LE DISCIPLE

Durer, ou ne pas durer, c'est là pourtant la question.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Mon cher, il y a une manière de durer qui est une manière de ne pas durer. Tenez, voyez un peu par là… Tous ces poètes.

LE DISCIPLE

Je vois fort bien leur dos.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Ils se taisent en chœur. A jamais.

LE DISCIPLE

A jamais ?… Un Pindare, un Virgile ?…

MÉPHISTOPHÉLÈS

A jamais ! A jamais, vous dis-je ! Ils sont de glorieux silences. Personne au monde ne sait plus chanter leurs chants, prendre leur voix. Tous vos savants n'en font que parodies.

LE DISCIPLE

Ils durent comme ils peuvent… Et tout ce mur là-bas ?

MÉPHISTOPHÉLÈS

Ci-gît le Temps. Des conserves de temps. C’est là l’Histoire Universelle. Jeunesse, saluez ! Voyez, aussi morts l’un que l’autre, le Héros et son Historien. Ici, le mensonge et la vérité se combinent, plus intimement que de la musique avec les paroles. Alexandre n’est pas moins imaginaire que Thésée, et Napoléon vaut Hercule, n’étant plus ni l’un ni l’autre que du papier noirci et ses effets sur des cervelles, où ce qui fut et ce qui ne fut pas vivent également le même jeu naïf…

LE DISCIPLE

Je suis pris de vertige. Tout se brouille à mes yeux qui croient voir le Passé en désordre… Un fumier de siècles, duquel s’élève à chaque instant la buée des regrets, des remords, des doutes, et les vapeurs des gloires qui se dissipent et des grandeurs qui se détendent. Je vois trop que toutes les parties sont perdues, mais que les défaites ne sont finalement ni moins indifférentes ni moins illustres que les victoires.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Pourquoi pas ? Les événements sont les bulles qui crèvent à la surface du mélange des choses humaines. On n’en peut tirer que des écritures, sur quoi les gens de bien brodent ce qui leur plaît… Ils fabriquent des causes… C’est tout en fils de soie… Mais regardez un peu de cet autre côté. C’est ici le coin d’ombre où sont les grosses araignées.

LE DISCIPLE *(il va déchiffrer des titres et noms).*

Héraclite. Œuvres complètes… Il n’y a que Faust pour avoir un Héraclite en dix volumes in-folio… Tiens ! Descartes : Traité de l’Oraison de la Raison ?… Bizarre… Leibniz… Mais c’est le coin des Philosophes…

MÉPHISTOPHÉLÈS

Eh oui… Des solitaires bavards. Ils combinent de cent façons une douzaine de mots, avec lesquels ils se flattent de composer ou d’expliquer toutes choses. C’est ainsi qu’ils suivent le conseil qui leut fut donné par un Sage de se faire semblables à des dieux…

LE DISCIPLE

Un Sage… sinueux.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Le plus subtil des Sages… Ils n’ont pas compris qu’il s’agissait de bien autre chose que d’écrire, qui n’est qu’un moyen de tromper son impuissance… Il leur suffit de s’entendre l’un l’autre juste assez pour entretenir leur désaccord, qui est toute leur raison d’être… Du reste, tout le jeu consiste à faire semblant d’ignorer ce que l’on sait et de savoir ce qu’on ignore… Tenez, il y a là quelques origines du monde et de la vie… Au choix… Mais il y a mieux. Il y a l’auguste collection.

LE DISCIPLE

De quoi ?

MÉPHISTOPHÉLÈS

Ah ! comment vous dire ? Tous les livres sacrés, de tous les temps et de tous les peuples… Chacun décrète que tous les autres sont des fables… Mais, par-derrière, dans l’ombre de l’ombre des saintes vérités…

LE DISCIPLE

Ces livres noirs ?

MÉPHISTOPHÉLÈS

Le seul savoir qui compte… C’est du savoir de derrière les fagots… Ce sont les livres de magie… Ouvrez-en donc quelqu’un.

LE DISCIPLE

C’est du fruit défendu. Vous me… tentez, je crois ?… Mais je me moque bien de toutes ces sornettes.

MÉPHISTOPHÉLÈS

C’est du savoir obscur… Mais nous avons ici bien d’autres choses. Vous pensez bien que l’arsenal du Docteur contient toutes les armes. Un tas de sciences. Je m’y noie… Géo ceci, géo cela, et des métries, des nomies, des logies, des graphies, et des stiques, et des tiques… Bref, de quoi nommer

toutes les plantes, toutes les bêtes, les coquilles, les pierres, les astres, de quoi fabriquer des infinis et des espaces à volonté, compter les gouttes de la mer, prévoir qu'une pomme qui tombe ne reviendra jamais toute seule sur l'arbre et démontrer que si un serpent peut être le grand-père d'une poule, la procession inverse n'est pas raisonnable du tout… Et puis…

LE DISCIPLE

Assez, assez… A bas les livres !… Tous… Les logies, les graphies, les nomies. Au diable, tout ce fatras !…

MÉPHISTOPHÉLÈS

Inutile. Le diable n'en veut pas !

LE DISCIPLE

La tête me tourne devant l'amas de tous ces excréments de l'esprit… Comment venir à bout d'une montagne telle ?… Je désespère. J'abandonne. Je renonce.

MÉPHISTOPHÉLÈS

A moi la pose !… Je suis là. Je suis là, vous dis-je. Près de vous. Tout près de vous. Presque en vous.

LE DISCIPLE

Vous avez lu tout cela ?

MÉPHISTOPHÉLÈS

Moi ? Je ne sais pas lire.

LE DISCIPLE

A votre âge ?

MÉPHISTOPHÉLÈS

De mon temps, on ne savait pas lire. On devinait. Donc, on savait tout. D'ailleurs, j'ai trouvé personnellement grand profit à remplacer la connaissance des bouquins par la pénétration intime de leurs auteurs. Tous ces scribes ont leurs secrètes visées, leurs limites intimes, leurs cachotteries,

leur mauvaise conscience, et leur doute imminent sur le mystère de leur propre valeur… C'est un fameux raccourci que je vous recommande…

LE DISCIPLE

Non, non… Je chancelle sous le poids de tous ces autres qui ont voulu ce que JE VEUX…, et qui ont pu…

MÉPHISTOPHÉLÈS

Mais non ! Mais non ! Je suis avec vous… Presque en vous. Ecoutez-moi. Je suis votre sincérité, et je la pénètre et l'enrichis de mon expérience. Écoutez-moi… Tous ces autres ne sont plus rien. Ce n'est ici qu'une foule d'ombres vaines, et vous seul bien vivant… Vous êtes l'instant même ; et debout sur vos pieds, du haut de votre chair en fleur, de votre tête en pleine force, vous bravez tout cela… Quarante siècles d'écritures vous envient. Courage, sentez-vous le Prince de ce jour ! Rien ne peut prévaloir contre la puissance de négation, de mépris et de vierge énergie d'orgueil qui s'élèvent dans le cœur d'un jeune ambitieux qui n'a rien fait encore. Quelle force que de n'avoir rien fait !… Vous savez bien qu'il n'est rien de si beau que ce qui n'existe pas. Ha, ha !… Vous le sentez, hein ?… Et qu'il n'est d'ouvrage si excellent qu'il ne montre bien vite à l'œil aigu de la jalousie assez de vices, de trous et de faiblesses pour ne pas désespérer à jamais un amateur tout neuf de renommée… Écoutez-moi : tout ce passé, avec ses merveilles usées, frustes et tristes, est sans défense contre l'entreprise de gloire d'une intelligence en mouvement…

LE DISCIPLE

Je crois bien que vous… me tentez…

MÉPHISTOPHÉLÈS

Pourquoi pas ?

(Pendant toute la fin de la scène, Méphistophélès, de réplique en réplique, fait des bonds de chat sauvage autour du Disciple.)

LE DISCIPLE *(à part).*

Cet être me donne envie de fuir ou de l'étrangler… *(Haut.)* Dites, n'est-ce point ici… ou comme ici… que Faust a déclamé des mots fameux que tout le monde sait par cœur ? *(Il déclame.)*

J’ai donc, hélas, Philosophie,
Médecine, Jurisprudence,
Et, par malheur, Théologie,
Approfondies, avec ardent effort ?…

MÉPHISTOPHÉLÈS

Mais il ne tient qu’à vous que ce soit ici même.

LE DISCIPLE

Vous connaissez la suite ?

MÉPHISTOPHÉLÈS

La suite ?… Ha ha… Mais la suite… Ce pourrait bien être… vous et moi ?…

LE DISCIPLE

Quoi ? Vous et moi ? Moi et vous ?

MÉPHISTOPHÉLÈS

Ne voulez-vous pas être comme Faust ? Dominer l’esprit par l’esprit ? Il s’agit seulement de savoir quel esprit et quel esprit, et de ces esprits, quel est celui qui domine et quel est celui qui est dominé.

LE DISCIPLE

Oui… Excusez-moi. Je commence à croire… Je crois même de plus en plus que vous vous divertissez à me mystifier… Vous me tenez des propos où je trouve des prétentions exorbitantes, où ne manquent point des ambiguïtés et des ténèbres. Vous me faites des promesses qui seraient inquiétantes pour votre raison ou pour la mienne si j’y voyais autre chose qu’une forme de plaisanterie qui se développe à mes dépens, et se prolonge… Enfin, Monsieur, j’en suis encore à ne pas savoir à qui j’ai l’honneur de parler… Comment vous nommez-vous ?

MÉPHISTOPHÉLÈS

Ma foi… Je n’en sais rien. Ce sont les autres, cher Monsieur, qui nous donnent un nom. On n’a pas de nom pour soi-même, hein ? Comment je me

nomme ? Mais je ne me nomme point. On me nomme comme l'on veut. Je suis, je vous l'ai dit, le Serviteur des Serviteurs d'Eux-mêmes, et les gens donnent à leurs valets le nom qui leur convient. Chacun de ceux qui m'interpellent me hèle à sa façon.

LE DISCIPLE

Et si je vous appelais SATAN, puisque nous jouons Fauêt ?

MÉPHISTOPHÉLÈS

Va pour SATAN… A vos ordres !…

(L'ombre gigantesque du Diable se projette sur les murs.)

LE DISCIPLE

Tu es le Diable !…

MÉPHISTOPHÉLÈS

Vous êtes bien lent à comprendre, mon jeune ami !…

(Mêphistophélès disparaît ; l'ombre demeure quelque peu de temps sur le fond.)

MÉPHISTOPHÉLÈS *(d'une voix qui vient des dessous avec des échos).*

Au revoir !… Voir, voir, voir…

(Le Disciple jette un gros livre vers l'ombre qui s'évanouit. L'éclairage s'affaiblit. La scène reprend son aspetf du début de l'acte.)

SCÈNE SIXIÈME

LE DISCIPLE seul *(il va et vient. Agitation intense).*

Fous le camp, sale diable !… Va à toi-même ! Emporte-toi toi-même !… Quelle maison !… Tous aliénés !… Et je venais chercher ici les suprêmes avis de la sagesse… La maison même est folle. Ici, le sommeil est délices ; la veille, cauchemar…

(Il s'assied.)

SCÈNE SEPTIÈME

LE DISCIPLE, LUST *(qui entre, avec sa lampe et quelques livres qu'elle va Sreplacer sur les rayons).*

LE DISCIPLE *(se lève et s'incline).*

Mademoiselle…

LUST

Vous êtes encore là ? Seul ?

LE DISCIPLE

Dieu merci !… Mais sait-on jamais si l'on est seul…

LUST

C'est une affaire de sentiment. *(Un silence.)*

LE DISCIPLE

Vous cherchez peut-être un livre, Mademoiselle ?… N'y touchez pas… Prenez garde à l'esprit.

LUST

Ce n'est pas l'esprit que je crains… Je venais seulement remettre ces deux ou trois poètes à leur place. *(Elle regarde un temps le Disciple.)* Vous feriez bien d'aller vous reposer, Monsieur. Il est très tard.

LE DISCIPLE

Il est l'heure qu'il faut qu'il soit…

LUST

L'heure qu'il faut qu'il soit ?…

LE DISCIPLE

L'heure qu'il faut qui soit pour que les êtres qui doivent être ensemble soient ensemble… Et c'est pourquoi quelque chose vous a fait revenir ici.

LUST

Il est très tard, Monsieur… Il est trop tard.

LE DISCIPLE

Ayez pitié de moi, Mademoiselle… J'ai trop de choses à vous dire…

LUST

A moi ?

LE DISCIPLE

A VOUS… A qui donc puis-je me confier ? Ma tête se perd, et il n'y a que vous, ici, la seule créature humaine, ici ; une présence de vie, une personne vraie… et douce, dans cette maison où je n'ai vu que des monstres depuis que j'y suis entré… Votre Faust m'a glacé. J'arrivais plein de foi. J'ai trouvé un regard, UNE VOIX…

LUST

Son regard est magique. Plus vaste que tout ce qu'on peut voir…

LE DISCIPLE

Mais moi, ce regard me changeait en chose, me réduisait à l'état de spécimen sans valeur d'humanité quelconque, un animal parlant… Moi, qui lui apportais mon cœur…

LUST

Si vous le connaissiez… Le mieux connaître, c'est bien comprendre qu'on ne peut pas le juger. Il est si grand… Il faut bien qu'un esprit si profond, si complet, les nôtres ne puissent rien lui apprendre, rien lui donner…

LE DISCIPLE

Évidemment… Mais je vous dis que je lui apportais ma foi, mon espérance, mon désir passionné de lui faire sentir tout ce que son génie avait créé de beau dans un jeune homme… Après tout, n'étais-je pas une œuvre, moi aussi, une de ses œuvres ?… Mais cet homme n'est plus capable du moindre sentiment…

LUST

Lui !… Mais… Si vous le connaissiez !… Mais la substance de nos sentiments est en lui devenue lumière. Lui !… Mais les sentiments de cet être extraordinaire (j'en suis sûre, moi, bien sûre), ils sont d'un ton tellement plus relevé que les sentiments communs… Quand on forme certaines pensées, et qu'on vit dans l'intimité à la fois du néant et du total des choses… Mais, Monsieur, il a sa bonté supérieure…, et sa tendresse… à lui…

LE DISCIPLE

Lui ?…

LUST

Oui, j'en suis sûre, bien sûre ! Sa tendresse !… Oui. Mais tendresse mystérieuse qui émane d'une intelligence admirable, dont elle est comme le parfum. Elle peut paraître étrange. S'il vous a semblé froid, éloigné, comme absent, c'est qu'il y avait quelque raison qu'il le fût, quelque idée majeure en tête… Mais comment voulez-vous que cet être d'univers soit incomplet, qu'il n'ait pas ses larmes à lui, et son abandon singulier ?

LE DISCIPLE

Soit. Comme vous le connaissez bien !… Mais l'Autre !…

LUST

Le Monstre ! Ah ! Monsieur, je vous ai vu tantôt en son pouvoir !… Vous dormiez sous sa main, et j'ai tremblé pour vous.

LE DISCIPLE

Pour moi ?… C'est vrai ?… Vous avez vraiment tremblé pour moi !… Humaine que vous êtes… Seule humaine, entre tous ces monstres et leurs autres mondes qui font peur, et qui ne sont que notre peur… Car j'ai fini par avoir peur…

LUST

C'est là tout ce qu'il peut faire, le monstre.

LE DISCIPLE

Oui… il m’amusa d’abord. Il me cajolait, m’enjôlait. Il jouait avec la souris. Et puis, un malaise est venu… J’ai ressenti l’horreur d’une puissance épouvantable. Il m’a tout promis et tout abîmé : tout offert et tout ravalé… Il me montrait tous ces livres… Ah ! Assez, assez de l’esprit !…

LUST

Jamais assez.

LE DISCIPLE

Il me proposait tout… Mais, parmi tous ces biens qu’il prétendait me procurer si je l’écoutais, il en est un qui me semble à présent le seul…

LUST

Le seul ? Quel est ce bien des biens ?

LE DISCIPLE

C’est un bien que je vois.

LUST

Que voyez-vous ici ?

LE DISCIPLE

Je vous vois.

LUST

Non. Vous rêvez encore.

LE DISCIPLE

Je rêve et je veille. Je veille et je rêve. Je vois ce que je veux et je veux ce que je vois. N’est-ce pas un accord inouï ?… Vous m’entendez, Mademoiselle ? Un accord inouï… Si je ferme ou que j’ouvre les yeux, vous êtes là, vous-même et vous, vous et vous-même… Vous m’entendez ?

LUST

Moi ?… C’est étrange… Mais vous ne me connaissez point. Voici que vous m’apercevez tout juste.

LE DISCIPLE

Mais aussitôt, je vous connais si pleinement que je puis en deux mots vous peindre tout entière.

LUST

Vous êtes prompt, Monsieur… Un coup d'œil vous suffit pour pénétrer les êtres…

LE DISCIPLE

Non les autres !… Qu'ai-je à faire des autres !… Mais vous !… Vous !… Vous m'êtes transparente.

LUST *(elle rit).*

Encore !… Transparente ?… Pour vous aussi. Eh bien, dites un peu… Que lisez-vous en moi ?…

LE DISCIPLE

Mademoiselle, que je viens à peine de voir, Mademoiselle, que je viens à peine d'entendre, de qui je ne sais même pas le nom, ni rien…

LUST

Je m'appelle Lust.

LE DISCIPLE

LUST… Quel nom charmant !… Lust, Lust !… Que j'aime ce nom doux !… Lust, ô Lust, je vous le dis, comme je le sens si fortement, vous êtes…

LUST

Prenez garde…

LE DISCIPLE

Je dis, je vois, je sens que vous êtes… simplement… tout le contraire de cet être ignoble, venimeux, abominable, qui me tint tout ce soir en proie à ses propos empoisonnés.

LUST

Moi ?… Le contraire de… Quelle idée !…

LE DISCIPLE

Oui. Exactement tout le contraire.

LUST

Mais… je ne suis pas un ange…

LE DISCIPLE

Je l’espère bien. Les anges n’ont point de forme, ni ces yeux, ni cette voix… Et ils n’ont point ce cœur qui a battu de crainte et de pitié pour le dormeur inconnu… Mais vous… Regardez-moi. *(Un temps.)* Écoutez-moi bien ; Mademoiselle Lust, ceci est grave : je vous assure et je m’assure que je ne pourrai plus jamais penser qu’à vous… Jamais… qu’à vous.

LUST *(comme à soi-même).*

Voilà bien les conseils du Monstre…

LE DISCIPLE

Oh, Mademoiselle, Mademoiselle… Vous qui seule pouvez effacer de mon esprit le souvenir infâme, vous me dites cela…

LUST

Pardon… Mais que vous soufflerait-il, le Monstre, qui nous perde tous deux ?

LE DISCIPLE

Vous me dites cela… Mais songez… Ayez pitié de moi, comme vous avez eu pitié tantôt… Songez à cette affreuse journée que je viens de vivre, à ce que j’ai souffert… Ce Faust qui m’a déçu, blessé, remis à rien… Et l’autre qui me prenait l’âme dans ses ruses et manœuvrait toutes mes raisons de vivre. Mais vous. Vous la seule raison, vous, la vie ; vous, l’humaine ; vous, ma semblable, ma sœur, mieux qu’une sœur. *(Il veut prendre les mains de Lust, qui le repousse doucement.)*

LUST

Prenez garde à l’amour, Monsieur.

LE DISCIPLE

Non. Je n’y prends pas garde et je me laisse aimer, vous aimer…

LUST

Prenons garde à l’amour…

LE DISCIPLE

Vous le dites aussi… Mais ce beau nom d’amour est un chant sur vos lèvres. Il exalte mon être à la puissance d’un chant.

LUST

Oui, prenons garde… Je sais trop ce qu’il est, l’amour. C’est un bien qui fait mal… Très mal…

LE DISCIPLE

Vous le savez… Vous aimez donc quelqu’un ?

LUST

Je ne sais pas… Allez vous reposer, Monsieur. Moi, je meurs de fatigue. *(Elle va pour sortir.)*

LE DISCIPLE

Vous partez ?… Ah ! croyez-vous que j’aille dormir, après ces trois rencontres d’aujourd’hui… Mais celle-ci m’achève… *(Il s’assied comme accablé.)*

LUST

Mon ami, écoutez. Mon ami d’un seul soir, écoutez… Je ne pense pas que nous soyons faits l’un pour l’autre. J’en suis sûre… Il vaut mieux que je vous le dise, n’est-ce pas ? Je vous trouve si vrai, si simple, si franc que votre pureté me gagne, et parle… Croyez que je suis… assez émue… Oui, vous voyez tout en moi, à votre complaisance, mais c’est ne voir que vous… Vous me dites humaine, et si je vous répondais qu’il y a quelque

chose en moi qui m’est obscur, et que rien, rien d’humain ne pourrait satisfaire… Vous ne me déplaisez pas… Ne bougez pas. S’il n’y eût au monde que ce que le monde offre à tout Je monde… Vraiment, je voudrais être celle qui pourrait vous répondre… tout autrement que je ne fais… Vous trouverez bientôt quelqu’un… Sûrement… Perdez doucement tout espoir ici… Votre peine me peine… *(Il se prend le visage.)* Tu as du chagrin, mon ami…

LE DISCIPLE

Et vous me dites TU…

LUST

C’est pour vous dire adieu… *(Elle sort vivement.)*

LE DISCIPLE

Vous me rendez au diable !…

RIDEAU

ACTE QUATRIÈME ET DERNIER

Manque.

OceanofPDF.com

LE SOLITAIRE

OU LES MALÉDICTIONS D'UNIVERS

Féerie dramatique

ACTE PREMIER

Un lieu très haut. Autant d'étoiles au ciel que sur un cliché de la Voie Lallée. Roches, neige, glaciers.

Au lever du rideau, le Solitaire, presque invisible, couché à plat ventre sur une roche plate.

On voit, après un temps, Faust, puis Méphistophélès, serrés dans leurs manteaux, paraître, comme parvenus au terme d'une très pénible ascension.

SCÈNE PREMIÈRE

LE SOLITAIRE
FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS

FAUST

Courage ! Nous y sommes.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Merci. Tu y es… Moi, jamais. Je n'irai pas plus loin. Quel froid féroce, ici !

FAUST

Il n'y a pas de plus loin, ni de plus haut. Tu frissonnes ?

MÉPHISTOPHÉLÈS

L’altitude. Pas l’air.

FAUST

On est à peu près au ciel. Pour moi, tous les climats se valent. Il n’est ni chaud ni froid quand on pense toujours à autre chose. Alors, va… Nous nous retrouverons.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Je l’aime mieux ainsi… J’ai le mal des sommets. Pourquoi m’as-tu entraîné vers le haut ?

FAUST

Tu n’as pas encore compris qu’il n’y a ni haut, ni bas… Eh bien, va-t’en !

MÉPHISTOPHÉLÈS

Va-t’en, Satan 1 Toi aussi, tu m’envoies du Rétro par le visage ! Merci. Soit. Je te quitte… Mais prends garde : ici, peut-être expire, et tout ce que tu sais, et tout ce que je puis.

FAUST

C’est-à-dire, fort peu de chose… Nous nous retrouverons.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Toujours… Je t’attends au plus bas… *(Il disparaît. Sa voix ou l’écho répète :* AU PLUS BAS… PLUS BAS… PLUS BAS… *sur plusieurs tons descendants.)*

SCÈNE DEUXIÈME

FAUST, LE SOLITAIRE

FAUST

Le vertige m’est inconnu. Interdit, peut-être ?… Je puis regarder le fond d’un abîme avec curiosité. Mais, en général, avec indifférence. Cependant, ici, sur ce toit du monde, je ressens une ombre de malaise… Ce n’est point la hauteur, ni l’espèce de succion qu’exercent la profondeur abrupte et son vide qui me troublent. C’est un tout autre vide qui agit sur un tout autre sens… La solitude essentielle, l’extrême de la raréfaction des êtres… Personne, d’abord ; et puis, moins que personne. Pas un brin d’herbe, une mousse. La nature terrestre, à bout de forces, s’arrête épuisée un peu plus bas. Ce n’est plus ici que pierre, neige, un peu d’air, l’âme et les astres. Quatre ou cinq mots suffisent à tout dire de ce lieu très haut. Que ce peu dise tout, c’est bien un signe d’univers. Il y a énormément de rien dans le Tout… Le reête ? Une pincée de poussière semée… Et la vie ? Une trace insensible sur un grain de cette poudre. Mais cette trace même est encore démesurée pour ce qu’elle contient d’esprit. Pourquoi suis-je monté jusqu’à ce point critique ? Le sais-je ? L’idée d’atteindre un lieu de notre monde où l’on peut mettre tout juste le bout du nez hors de ce qui existe… Au-dessous de moi fourmille cet étrange désordre d’espèces qui s’obstinent à vivre dans la croûte si mince de débris et de scories qui enveloppe notre terre… Rien qui vive au-dessus ; rien qui vive plus bas… Et cela pullule, se dissout dans le temps, se remplace… Et parfois, cela pense. Le plus étrange est que l’effort de ce qui pense dans cette couche infime est entièrement appliqué à masquer ou à nier sa condition la plus évidente d’existence : cette lame mince ! La vie ne pourrait-elle subsister que dans l’ignorance de ce qu’elle est ?… Ici, le langage s’embrouille et la philosophie prend la parole…

LE SOLITAIRE *(se dresse et hurle un long cri modulé)*.

Ha… ha… ha… ha…

FAUST

Quoi ?… La solitude hurle ?… Le silence éternel voudrait-il en finir avec lui-même ?

LE SOLITAIRE

Ha… a… *(Longue émission de voix modulée ; puis, psalmodiant.)* Ho, ho, la Nuit… Je hurlerai, hurlerai à la Nuit… Je lui dirai ma vérité, toute ma vérité… Ho… ho… Écoute un peu.

Nuit admirable, abîme d'heures, tu n'es rien…
J'insulte l'ombre et ses horloges…
Bête comme la foule, ô nuit !…
Nuit, nombres, sac de grains, semences vaines !
Avec tes siècles et tes lampes… tu n'es rien… Rien, rien, rien.

FAUST

Celui-ci est sans doute une des curiosités du pays… Mais ce hurleur est assez effrayant.

LE SOLITAIRE

Le firmament chante ce que l'on veut…
A l'un parle de Dieu
A l'autre oppose un froid silence.
La panique devant zéro… Le rien fait peur… Ho… Ho…
Et il en est qui s'émerveillent,
Qui s'éblouissent de milliards en chiffres sur papier…
Ho… Ho… Haute vermine des étoiles…
Astres entre lesquels la lumière s'échange,
Elle n'est qu'entre vous ! Vous n'êtes, pauvres Cieux,
Qu'un peu d'étonnement des hommes, poudre aux yeux !
Mon petit ail s'offre cet univers,
Un œil suffit à la gloire infinie…
Je le ferme et deviens la force qui vous nie… Ho, Ho…
Nuit admirable, effroi des sages, Mère vierge
De phrases nobles et de tables de grands nombres,
O rotation de rotations de rotations,
Qui nous infliges le supplice
De tes mornes répétitions,
Nuit admirable, abîme d'heures, tu n'es rien !
Rien, rien, rien, rien !

FAUST (S'AVANCE VERS LE SOLITAIRE).

Pardon, Monsieur…

LE SOLITAIRE

Une ordure ? Va-t’en !

FAUST

Pardon, Monsieur, je me suis égaré dans ces montagnes…

LE SOLITAIRE

Que tu ne me plais pas !

FAUST

Que vous ai-je donc fait ?

LE SOLITAIRE

Tu es.

FAUST

Oui, je crois…

LE SOLITAIRE

Donc, va-t’en. Tu es. Tu souilles. Va.

FAUST

Et vous… n’êtes donc pas ?

LE SOLITAIRE

Non. Dès qu’il n’y a que moi, il n’y a personne. Va, ou je te jette en bas. Va, ou au précipice !

FAUST *(en état de défense).*

Monsieur, pardon… Il se pourrait, Monsieur, que votre précipice eût l’embarras du choix.

LE SOLITAIRE

Tu vois bien qu'il n'y a point ici de place pour deux ! Si l'on est deux, ce n'est plus une solitude.

FAUST

C'est trop juste.

LE SOLITAIRE

Qu'est-ce que tu viens faire ici ? Il n'y a ni blé, ni or, ni garces. Il n'y a rien. Le rien s'ajuste au seul, et seulement au seul.

FAUST

Ils sont faits l'un pour l'autre.

LE SOLITAIRE

Alors va-t'en puisque je suis seul, et je suis seul comme on est chien ou singe ou vache. Je suis seul de l'espèce, seul, et le seul à être seul.

FAUST

Croyez-vous ? Mais, mon cher Monsieur SEUL, tout le monde en est là. Je ne conçois quelqu'un qui ne soit seul… comme… son corps. Quand vous souffrez, en quelque part, avec qui donc vous trouvez-vous de compagnie ? Et quand vous jouissez ? Et la pensée, n'est-elle pas la solitude même et son écho ?

LE SOLITAIRE

Alors… Alors, c'est tout le contraire ? Et je suis le seul à ne pas être seul… Que parles-tu de seul ? Je suis LÉGION.

FAUST

C'est beaucoup ! Où sont-ils ?

LE SOLITAIRE

On ne peut dire qu'ILS sont plusieurs… ILS sont UN et UN et UN, et ainsi et ainsi, qui ne s'additionnent pas… ILS sont si merveilleusement et justement différents l'un de l'autre, quoiqu'ILS SE composent en parfaites harmonies qu'il est impossible de LES dénombrer. S'ILS vont s'unir, c'est un autre aussitôt que cela forme. Chacun est le plus beau de tous. Chacun est un présage, un souvenir, un signe… et non un être. Il y en a un qui est le sourire de l'autre ; et un, qui est la présence de l'autre ; et l'un, son regard, et l'un, son acte ; et l'un, même, l'un surtout, son absence. Et l'amour de l'un pour l'autre en est un, qui se distingue et se dégage tendrement de l'un et de l'autre ; et ainsi et ainsi… Et tout ceci est comme une création de mon esprit, et n'est pas une création de mon esprit.

FAUST

Vous croyez ? Et pourquoi non ?

LE SOLITAIRE

Tu es bête. Parce que je n'ai pas d'esprit. Quand ils sont là, comment veux-tu ?… Que pourrait être mon esprit quand ILS sont là ?

FAUST *(à part)*.

Il est rigoureusement fou… Au fond, bien pire que le diable. Ce fou est beaucoup plus avancé.

LE SOLITAIRE

Pour quoi faire, l'esprit ? A quoi te sert ton esprit ? A être bête. Qui n'a pas d'esprit n'est pas bête. Le parfait n'a pas d'esprit. Si le cœur avait de l'esprit, on serait morts. Dès qu'il se ressent de l'esprit, le cœur est en peine ; il pâtit, il se serre ou il se hâte ; il doit se défendre. Contre quoi ? Contre l'esprit. Si la nature, cette imbécile, a dû nous inventer un peu d'esprit, c'est qu'elle n'a pas su donner au corps de quoi se tirer tout seul d'affaire en toutes conjonctures, sans bavardage intime et sans réflexion.

FAUST

C'est clair. De sorte que, si la Nature avait eu beaucoup plus d'esprit, elle eût fait l'économie de ce peu qu'elle nous donna.

LE SOLITAIRE

Ho ho… On dirait que tu commences à comprendre… Moi aussi, j'ai été très intelligent… Moi aussi, j'ai cru longtemps que l'esprit, cela était au-dessus de tout. Mais j'ai observé que le mien me servait à fort peu de chose, il n'avait presque point d'emploi dans ma vie même. Toutes mes connaissances, mes raisonnements, mes clartés, mes curiosités ne jouaient qu'un rôle, ou nul, ou déplorable, dans les décisions ou dans les adtions qui m'importaient le plus… Toute chose importante affecte, déprime ou supprime la pensée ; et c'est même à quoi l'on en reconnaît l'importance… Penser, penser… ! La pensée gâte le plaisir et exaspère la peine. Chose grave, la douleur quelquefois donne de l'esprit. Comment veux-tu qu'un produit de la douleur ne soit pas un produit de dégradation et de désordre. Penser ?… Non, ni l'amour ni la nourriture n'en sont rendus plus faciles et plus agréables. Qu'est-ce donc qu'une intelligence qui n'entre pas dans ces grandes actions ? Au contraire ! La délectation des caresses et des succulences est gâchée, corrompue, hâtée, infectée par les idées… Moi aussi, j'étais très intelligent. J'étais plus intelligent qu'il ne faut l'être pour adorer l'idole Esprit. Le mien (qui cependant était assez bon) ne m'offrait que la fermentation fatigante de ses activités malignes. Le travail perpétuel de ce qui invente, se divise, se reprend, se démène dans l'étroite enceinte de chaque moment ne fait qu'engendrer les désirs insensés, les hypothèses vaines, les problèmes absurdes, les regrets inutiles, les craintes imaginaires… Et que veux-tu qu'il fasse d'autre ?… Regarde un peu là-haut… Hein ? Le beau ciel, le célèbre ciel étoilé au-dessus des têtes ! Regarde et songe ! Songe, Minime Ordure, à tout ce que cette grenaille et ces poussières ont semé de sottises dans les cervelles ; à tout ce qu'elles ont fait imaginer, déclamer, supposer, chanter et calculer par notre genre humain… Oui, Ordure, le ciel et la mort ont rendu les hommes pensants plus stupides que mes pourceaux.

FAUST

Vous avez donc aussi des pourceaux ?…

LE SOLITAIRE

Je vis de mes pourceaux parmi mes anges.

FAUST

Où sont-ils donc ?

LE SOLITAIRE

Mes pourceaux ? Ils sont plus bas. Dans une étable, à mille pieds plus bas.

FAUST

On pourrait vous les voler.

LE SOLITAIRE

Mes pourceaux ?… Ho ho… Il n'y a que le diable qui pourrait s'y prendre, et encore… Ho ho… Ils sont des pourceaux enchantés, sais-tu ?… Un lot choisi : les uns descendent en droite ligne des meilleurs sujets de la porcherie de Circé, la magicienne ; les autres… Ha haies autres, ils proviennent de ces fameux pourceaux, qui furent une fois rudement pourchassés et poussés à la mer, pleins d'esprits.

FAUST

Oui. D'esprits très actifs… Prenez garde : il y a encore, par-ci, par-là, plusieurs des plus malins qui cherchent asile…

LE SOLITAIRE

Que si tu as le dessein de m'inquiéter, tu perds tes mots. D'ailleurs, je fais là-bas très bonne garde… Ce qui fut mon esprit à moi est dans l'un de ces porcs, et il ne souffrirait pas qu'un autre lui envahisse ou lui dérobe sa belle et grasse truie.

FAUST

Vous lui laissez l'amour ?

LE SOLITAIRE

Sans doute. Puisque c'est un esprit… La prostitution est donc son affaire, étant le principe même de l'esprit. A qui, à quoi ne se livre-t-il pas,

l’esprit ? La moindre mouche le débauche. Il s’accouple à tout ce qui vient, et l’abondance de ses produits ne témoigne que de son infâme facilité. Il offre, il s’offre, se pare, se mire, s’expose ; et parfois, met son mérite dans la nudité de son exhibition… Et le langage donc, son principal agent ! Qu’est-ce donc que ce langage qui introduit en nous n’importe qui, et qui nous introduit en qui que ce soit ? Un proxénète.

FAUST

Mais… Mais les créations par le verbe, les chefs-d’œuvre, les chants très purs, les vérités de diamant, les architectures de la déduction, les lumières de la parole.

LE SOLITAIRE

Holà !… Tu es bête. Faut-il te remontrer que tout ouvrage de l’esprit n’est qu’une excrétion par quoi il se délivre à sa manière de ses excès d’orgueil, de désespoir, de convoitise ou d’ennui ? Ou bien de sa curiosité inquiète, ou de la vanité qui le pousse à se feindre les vertus qu’il n’a pas : la rigueur, la pureté, la certitude, la domination de soi-même ? S’il expulse d’admirables formations, c’est qu’il ne peut les souffrir en lui, et qu’elles sont intolérables à sa vraie nature, de sorte qu’il en use, à l’égard des clartés, des beautés et des vérités comme la chair vivante expulse le corps étranger qui a pénétré, ou qui s’est composé en elle. Voilà ce que j’ai compris quand j’étais une ordure, et qui m’a conduit sur cette hauteur sacrée, ou j’ai enfin trouvé… ce qu’on y trouve…

FAUST

Ici ?… Qu’y trouve-t-on, que de la glace et vous ?

LE SOLITAIRE

Si la parole pouvait le communiquer, ce serait peu de chose. Tout ce qui peut se dire est nul. Tu sais bien ce que font les humains de tout ce qui peut s’exprimer. Tu le sais. Ils en font une vile monnaie, un instrument d’erreur, un moyen de séduction, de domination, d’exploitation. Mais rien de pur, rien de substantiel, rien de précieux et de réel n’est transmissible. La réalité est absolument incommunicable. Elle est ce qui ne ressemble à rien, que

rien ne représente, que rien n’explique, qui ne signifie rien, qui n’a ni durée, ni place dans un monde ou dans un ordre quelconque, — car une durée, une place sont données à une chose par d’autres qui lui sont étrangères, et l’ordre exige que ce qui semble lui être soumis ne soit que le fait d’une présence et d’un pouvoir qui lui sont indifférents et extérieurs… Regarde donc encore ce désordre du ciel… Les parcours de ces petits feux engendrent l’idée d’un ordre. Les hommes n’en sont pas encore revenus !… Mais la figure de ces trajets est l’acte de quelqu’un qui note leurs éléments, et les élabore, et qui construit une forme au moyen de positions qui s’excluent. L’astre ne peut être ici et là ; mais la figure le fait voir en tous points de son mouvement. Et donc, qui a mis l’ordre ? Le désir. Mais ce n’est là qu’une affaire entre celui qui voit et qui veut, et ce qu’il voit.

FAUST

Cette affaire pourtant marche assez bien. Les prévisions sont miraculeusement…

LE SOLITAIRE

Miracle, toi-même ! La prévision, Ordure, est un accord entre une idée, une attente et un événement complice ou plein de complaisance. Cela n’a aucune importance… pour moi. Tu prévois bien d’un coup d’œil quantité de choses qui se réalisent. D’un coup d’œil, tu prévois que tel bond te fera franchir tel fossé, et que tel mouvement de ton bras mettra ton verre à ta bouche. Tous les vivants font de tels prodiges. Ils en sont faits. La vie est en perpétuelle prévision. Et après ? quoi de plus banal que les prodiges ? Tu vois comme ils sont prodigués et dilapidés par la nature ; ils lui coûtent si peu que toute leur valeur doit se réduire à vos étonnements. L’esprit s’excite encore sur ces merveilles d’un sou, et c’est là ce qui m’a convaincu de sa faiblesse. Je dis : merveilles d’un sou ; j’exagère. Compte combien de fourmis au monde, et tu verras que tu serais volé si tu les payais un sou pièce, ces merveilles ! Holà… Vos esprits sont bien naïfs encore, et le demeureront tant qu’ils demeureront sensibles à ces effets de miracle, tant que l’extrême grandeur ou la petitesse extrême, les machines de la vie, les frapperont de stupeur, tant que la manie de l’explication, la soif des mystères seront en eux, combinés avec leurs instincts de jouissance, de lucre, de stupre, de puissance et de sécurité.

FAUST

Ce sermon est trop dur… Plus je vous entends, plus me semble ce lieu très haut, si haut… que ma raison y trouve l'air trop rare, et se sent défaillir en moi.

LE SOLITAIRE

Va, je ne t'ai rien dit, que tu n'eusses pu tirer de toi-même, si tu n'étais ordure et imbécillité. Va, rentre aux égouts ! Allons, vite ! Que si tu demeurais un rien de plus, tu serais saisi par le mal des montagnes. Mes Amis vont venir… Va ! Retombe, suis ton poids, Monsieur-je-ne-sais-qui…

FAUST

Je vous quitte à regret. Mais il vaut vraiment mieux que vous demeuriez rigoureusement seul. Adieu… *(A part.)* Je voudrais vraiment voir la suite de ce fou. *(Il fait semblant de descendre et se dissimule derrière un rocher.)*

LE SOLITAIRE *(fait des gestes d'exécration,*
puis se met à plat ventre, se relève
et se met à vociférer, les bras étendus).

A moi Splendeurs du pur, à moi, peuple superbe,
Puissances de l'instant, Sainte diversité !
Venez ! Hautes Vertus, sourires sans visages ;
Sonnez, Voix sans parole et Parole sans voix,
Riez, Rires du rien, ce rire est le total du compte,
Riez, la nuit n'est rien, le jour n'est rien,
Mais VOUS !
Troupe sans nombre et non pas innombrable,
Vol d'une jouissance et voluptés sans chair,
Forces sans formes, puissances sans prodiges,
Exterminez mystère, énigmes et miracles,
Vous qui m'avez guéri du nombre des soleils,
Des stupeurs devant l'ombre et devant les abeilles,
De l'éblouissement du mirage Infini…
Mes grands amis sans corps ni âmes,
Mieux que des séraphins, mieux que des concubines,

Qui me gardez contre mon corps, contre mon âme,
Contre le temps, contre le sexe et le sommeil,
Contre la vie et le désir et le regret,
Contre tout ce qui fut et tout ce qui peut être,
Contre ce qui connaît et contre ce qui sent ;
Contre moi-même, que je hais comme une épouse,
Et contre toute mort qui ne soit pas Quelqu'un de Vous.
Oh… Passez en moi, Vents superbes !
Couchez en moi toutes les herbes,
Rompez les ronces du savoir,
Foulez les fleurs de ma pensée,
Broyez les roses de mon cœur,
Et tout ce qui n'est pas digne de ne pas être !
Je veux que l'air glaceé que vous soufflez me lave
D'une faute commise avant que rien ne fût !
Hâtez-vous, hâtez-moi !
Il est l'heure, il est temps que je me change en loup !
Ah… aâ… â…
(Il pousse un grand cri et se jette à plat ventre.)

FAUST

Oh !… Et dire qu'il y a des hommes au monde qui peuvent se prendre pour quelque chose… Quel monstre de bon sens que ce terrible individu ! J'ignorais jusqu'à lui qu'il pût exister une espèce au delà de la démence… C'est une découverte. Et il est vraiment pire que le diable. Il est tout autre chose… Que peuvent être ces amis indescriptibles qu'il invoquait ? Mais quelle bise ! Je suis ivre de froid. Ce sont eux qui passent, sans doute. Je me sens la cervelle saisie et toute un bloc de glace. *(Il se dispose à descendre. Le Solitaire qui l'a entendu marcher, se lève, court à lui et lui saute à la gorge.)*

LE SOLITAIRE

Ordure ! Il était là !

FAUST

Mais je m’en vais… *(Ils s’accrochent. Lutte désespérée. Faust est précipité dans l’abîme. Bruit de chute.)*

LE SOLITAIRE

Va… Tombe comme une ordure… Ah ah… Au loup ! au loup ! Ah !

RIDEAU

INTERMÈDE

LES FÉES

On voit se dégager de l’obscurité un intérieur qui tient de la grotte à prismes basaltiques, du palais fantastique et de la futaie. D’énormes troncs et leurs ramures multipliées, qui retiennent dans leurs mailles noueuses les masses cristallines, forment un sysème d’architecture fermé, qui s’éclaire peu à peu d’une lumière argentée.

Au lever du rideau, Faust est étendu évanoui sur un bloc recouvert d’un tapis d’une richesse étrange, qui s’étale largement sur le sol.

Les petites Fées sont autour de lui, groupées et rangées, prêtes à commencer leur ronde. Les deux grandes Fées sont auprès de lui. L’une lui tient la main, l’autre est penchée sur son visage.

FAUST, PRIME et SECONDE FÉES,
LES PETITES FÉES

LES PETITES FÉES *(très rythmé,presque chanté).*

PREMIER GROUPE

Si je lui gratte
Le bout du nez
C’est une mouche
Dans son esprit !
Si je lui touche
Un coin de bouche

S’il me sourit,
Il vit, il vit !

SECOND GROUPE

Il remue le petit doigt,
Pince-le, fais-le souffrir
Et les jeux vont se rouvrir
Et la langue revenir ;
Tout vaut mieux que de mourir !

PREMIER GROUPE

Maintes mailles à reprendre,
L’âme ne s’en ira pas !
Tout s’arrange et se reprise,
Ta chair comme une chemise,
Baise-le pour ses beaux yeux,
Il ira de mieux en mieux !

(La seconde Fée se penche sur Faust et le baise longuement sur la bouche.)

SECOND GROUPE

Tout s’arrange et se reprise,
S’il n’est pas de temps perdu,
Et s’il reste un peu de flamme,
Tout va bien pour vous, Madame,
Le baiser sera rendu.

(Faust se soulève un peu et, comme en songe, ou les jeux fermés, rend le baiser.)

PREMIER GROUPE

Il a le baiser rendu !
Il est sauf, il a mordu
Derechef à l’hameçon !
Voyez-moi ce beau frisson,
Madame, Madame !

Le pantin n’est pas brisé,
Il a rendu le baiser,
Madame !

SECOND GROUPE

Si la mort cède
Au souvenir,
Si ton remède
Le fait frémir,
Tout va renaître
D’entre les morts,
L’âme et son maître
L’âme et son corps.

TOUTES LES FÉES *(prestissimo, très rythmé.)*

Tout ce qu’il put,
Tout ce qu’il sut,
Tout ce qu’il fit,
Tout ce qu’il vit,
Si je le veux,
Pas un cheveu
Ne manquera !…

(Toutes les Fées vont se loger dans le décor. La lumière s’exténue très sensiblement. Faust se démène, se redresse en se palpant le corps.)

FAUST

Non ?… Ou oui ?… Mort ? Mort ou vif ?… Oui ? Ou non ?

LES FÉES *(en sourdine).*

Oui, oui, oui…

FAUST

Il semble qu’il y aurait une majorité confuse pour le Oui… Il y a du Oui dans l’air… Alors la chose serait encore remise ; la mort non assurée. A

moins que… la mort ne soit précisément ceci ? C’est possible, puisque je n’en ai pas l’expérience. Le choix demeure. Mais à qui de choisir ? Mais… Est-ce que je souffre ? Tout est là. C’est la seule et positive question : Souffrir, ne pas souffrir. Tout le reste est philosophie. Du luxe. Je me sens quelque chose par là ; et par ici. Un peu dans la tête ; et assez dans les reins. Bon… Ce mal est plutôt signe de bon. Signe de vie. Bon. Si vivre est bon… Debout ! On n’y voit pas clair, ici. Mais je n’y vois pas davantage en arrière : le passé est aussi absent que le présent. Je me trouve des débris de pensée, des esquilles dans une plaie de l’entendement. La tête a souffert. Mais de quoi ? Je suis sûr, si sûr que c’en est étrange, qu’il a dû se passer quelque chose… avant ceci. Ce qui s’est passé a dû se fracasser je ne sais comment. C’est drôle que la pensée puisse être mise en morceaux. Des morceaux de pensée, et brouillés ensemble… J’ai dans la tête plusieurs jeux battus et mêlés… En somme, je pourrais bien tirer au sort qui je suis ou plutôt qui je fus… C’est la même chose. Après tout, je ne suis que la personne qui parle… Mais qui parle à qui ?… Il y a pourtant une vérité et une seule. Mais où est-elle ? Voilà une fameuse question… Je me penche sur mon vide. Je crie dans ce puits… Surgissez, Vérité ! J’espère, je crois fermement que vous existez et êtes unique… Rien. Toujours ces lambeaux d’esprit dans un chaos actuel. Ma vérité se démêle bien lentement de ce hachis, hachis, hachis… J’ai peut-être mangé hier soir quelque chose de lourd ? Hier ? Quoi, hier ? Connais pas. Si un juge m’interrogeait… Je serais fort embarrassé s’il me fallait mentir en ce moment… Attendons… Je compte bien qu’un peu de temps, — c’est un onguent magique que la durée, qui cicatrise tant de blessures !… Oui, un peu de temps doit me refaire un vrai passé, un passé convenable, correct, décemment historique ; avec une perspective, des écriteaux, des numéros et quelques monuments ou événements de mes divers âges. Patience. Cela se fait. C’est la moindre des choses. Tout le monde a un passé. Affaire d’imagination, en somme… Oui, mais il me faudrait d’abord un NOM… C’est indispensable. En général, on a un nom. On n’y pense jamais entre soi-même. Mais, dans ce cas particulier, j’ai besoin d’un nom.

LA PRIME FÉE *(qui s’est avancée derrière lui, souffle).*

Faust !

FAUST

Faust ? Faust… Pourquoi pas ? Ce mot me vient. C'est un nom. C'est une bonne idée. Je sais enfin quelque chose : qu'il y a eu un certain Faust. Et ceci insinue que c'est peut-être moi, Faust, — qu'il y a des chances en faveur de moi pour être Faust, et pour l'être de plus en plus. Je tends vers Faust. Faust… Faust ? Mais c'est un nom très connu. Des tas d'histoires… Bon. Si je suis Faust, j'ai donc un passé défini… Et en dernier lieu, il a dû arriver quelque mauvaise affaire à… Faust.

LA SECONDE FÉE *(lui souffle)*.

Le Fou, le Seul, là-haut…

FAUST

Ah, ah !… Le Fou, le Seul, le Loup… Oh, merci, ma mémoire de moi ou mémoire de Faust ? Tu es ma mère, Mémoire ! Tu m'enfantes… J'hérite enfin d'un lopin du passé. Et maintenant quelque lueur de catastrophe se précise. Oui, le Fou d'En-Haut ; il était fort comme la mort, ce monstre ! Il m'a poussé. Il criait. J'ai glissé, roulé… Il s'était entouré de précipices. Je dois être au fond de l'un d'eux. Donc, mort. C'est logique. Mort ? Oui… Oui. Mais le baiser ? Il y a eu le baiser. Très bon. Très frais. Très… puissant baiser. Il est là, encore. Le baiser vint avant le Fou. Naturellement. C'est logique. Je n'ai pas pu être baisé au vol, tout en roulant du haut du Fou… Ah, voilà un bon morceau de vérité pure. Bien reconstitué. Avec chronologie, logique, tout le passé armé. Je sors enfin de ma préhistoire… Bon. Mais passons à présent de la vérité à la réalité. La réalité, c'est d'abord la question. Où ?… Que voilà une bonne question ! Où l'on est ? Le Pourquoi, le Comment, on verra plus tard. Mais, mort ou vivant, je suis en quelque lieu, venant de quelque lieu. Où ?… Or, je n'y vois presque goutte. Si c'est ici l'abîme de la mort, la mort est trop mal éclairée… *(La lumière se fait, dorée.)* Lumière, ô lumière… Tu te décides enfin à t'occuper de moi… Mémoire et lumière, l'humanité faustienne fait des progrès immenses : le passé, le présent, tout lui vient, tout s'éclaire. Mes yeux ont soif de choses. Cette noble clarté leur est douce comme l'eau pure. C'est beau ici. Qu'est-ce que c'est ? Caverne ? Temple ? Non. Forêt ? Non… C'est au fond de la mer… C'est absurde. Il n'y a point d'eau. Temple vivant ? Forêt pétrifiée ?… La nature parfois s'amuse à faire l'artiste, à faire croire qu'elle peut travailler avec des mains, d'après une idée… Et les hommes, parfois,

avec leurs pattes et leurs plans, essaient de façonner dans l'espace d'une vie, ce qu'elle met des mille et mille siècles à produire dans l'ombre de pensée. Cela crée de graves malentendus… Mais, peut-être, y a-t-il des choses qui ne sont filles ni de la nature, ni de l'action… Rien ne prouve qu'il ne puisse exister que deux modes de fabrication et que deux fabriques… Or, si… Ho ho… Il me semble que tu raisonnes… Je raisonne. Donc…

LA PRIME FÉE *(sur deux notes).*

Faust, Faust !

FAUST

Faust ? C'est moi, je crois ?… C'est moi qui pense et moi qui suis. Voilà une vérité générale. Et, comme application particulière hypothétique, — qui suis peut-être Faust… Qui est là ?

LES PRIME ET SECONDE FÉES *(ensemble).*

Faust, Faust ! *(Elles s'approchent de lui.)*

FAUST

Oh !… Qu'elles sont jolies ! Que vous êtes aimables ! Venez beaucoup plus près, je suis déjà moins mort, Dames inattendues ! Un certain goût de vivre apparaît avec vous.

LES DEUX FÉES *(ensemble).*

Faust, Faust…

FAUST

Vous me connaissez donc jusqu'à me reconnaître ? Où suis-je parmi vous ? De quel nom vous nommer, VOUS qui savez mon nom ?

LA PRIME FÉE

Je t'ai connu enfant.

FAUST

Toi, Jeune Fille ? Non.

LA PRIME FÉE

Je t'ai connu enfant. Je t'ai connu à l'heure
Où l'enfant que le songe effleure
Sur sa nourrice aux gros genoux,
Entre les ombres et la Fable,
S'abandonne à l'Homme du Sable,
Et tes nuits ne voyaient que nous…
Ees chars de feu qui nous transportent,
Les dragons d'or qui nous escortent,
Les dons que nous faisons,
Les sorts que nous jetons
Du bout de nos longues baguettes,
Les serpents savants qui nous tettent
Et s'enroulent sur nos fuseaux,
Les robes de souris et les plumes d'oiseaux,
Les hardes de pauvresse ou les chapeaux de roses,
Et les traînes d'apothéoses
Brocart couleur du jour, pourpre intense de Tyr
Que nous savons vite vêtir…

FAUST

Je suis sûr que je dors, si je crois mes oreilles.

LA PRIME FÉE

Non, ce n'est point dormir : les merveilles éveillent.
L'ordinaire des jours n'est qu'un demi-sommeil
Où la simple machine humaine
Se répété ce que ramène
De monotone et de pareil
Chaque pas que fait le soleil.
Que seriez-vous sans la surprise ?
L'esprit ne brille qu'il ne brise

La ressemblance du passé…

FAUST

Mon enfance est lointaine…

LA PRIME FÉE

Elle n’a point cessé.

FAUST

Mais j’ai plus que vécu, surmonté mainte crise,
Consumé tous les biens, tous les espoirs perdu,
Mêlé le vice et la vertu…

LA PRIME FÉE

Ce qui fut n’est plus rien. Tu n’as jamais vécu.
Sache du souvenir rompre le fil de soie
Et des temps accomplis cesse d’être la proie.
Tout ce qui pouvait être est remis à notre art :
Il n’est de peine ni de joie
Ni de faveur qui vînt trop tard
Que nous ne puissions pas rendre prématurée.
L’art subtil de mes sœurs, Tisseuses du Hasard,
Sait dénouer les nœuds qu’a formés la durée
Et reprendre au passé ce qu’il a pris pour part.
Le regret, le remords ne sont point sans ressources,
Et le plus doux des sens se ravive à la source.

FAUST

Dans quel enchantement… Ou donc suis-je tombé ?

LA PRIME FÉE

Dans un abîme tel, tel autre eût succombé.
Mais tous ne sont pas toi… Mais il est des abîmes
Où la Fortune guette et comble ses victimes.

FAUST

Je suis comblé de Vous, Belles qui m'avez pris,
Et fîtes par un sortilège
Du fond d'un précipice un abîme sans prix
Dont je dois craindre ou le songe ou le piège.

LA SECONDE FÉE

Faust qui devais périr, il n'est rien de fatal
Qui ne le cède à quelque charme.
Comme l'amour fait d'une larme
Un pur poème de cristal,
Je puis de tes dégoûts fondre une âme nouvelle,
Moi qui fis de ta chute une grâce du sort.
Si je ne fus, tu devais être mort :
Tu m'appartiens si je te le révèle.
Je t'ai donné le baiser du retour
A la lumière : (à demi-voix) *et t'ai senti le rendre*
Sans le savoir, comme le rend l'amour
Qui dort encore, et qui rêve en plein jour
De ce qui fut aux ténèbres si tendre.
Tu n'offrais déjà plus qu'un visage de cendre,
Ame ivre de néant sur les rives du rien,
Ta chair et toi n'aviez qu'un souffle pour lien…
Je vins baiser ta bouche sans défense.

FAUST

O Fille, ô Fée, et la baisas si bien
Que j'ai dû rendre un baiser pour le tien
Sans le savoir, comme le rend l'enfance…
Mais enfin, j'ai repris la force d'être Moi.

LA SECONDE FÉE

Qui, Toi ?… Tu le connais, celui que tu peux être ?
Lui seul existe ici… Tu n'es plus… que ton maître !
Ordonne qu'on te change en plus heureux que toi,

Un Faust, dont les excès n'auront fait que l'instruire…
Veux-tu redevenir et reparaître roi,
Roi du temps, roi des cœurs, fait pour vaincre et séduire ?

FAUST

Quels trônes à mes jeux tes beaux regards font luire !
Mais, MUSE que j'écoute et GRACE que je vois,
Il me suffit d'entendre une si pure voix,
Si transparente et si profonde,
Où ta promesse luit comme un joyau sous l'onde,
Pour qu'au moins à l'égal de ton secret savoir
Rien que cette douceur soit pleine de pouvoir.
Ta lèvre impérieuse est d'une charmeresse
De qui le baiser parle et le discours caresse,
Et je sens, malgré moi, me rendre ambitieux
La tendre autorité de ton corps précieux.
Mais chacun de tes mots, qui sont des pierreries
Idéales, riant sur le seuil le plus beau,
Irritent dans mon cœur de vieilles rêveries…
Non, mes lauriers sont morts, mes roses sont flétries,
Tout ce que j'ai voulu, je l'ai mis au tombeau,
Et tu viens dans cette ombre agiter ton flambeau !
O mes sombres trésors, mes enfers, ma mémoire,
Dois-je reprendre terre et rehausser ma gloire,
Revivre, dur et sûr, sachant ce que je sais,
Revivre, et non plus vivre un désordre d'essais,
Mais, cette fois, plonger une âme tout armée,
Une puissance vierge, et de tout informée,
Au cœur même du monde… Et de mes flères mains,
Vaincre l'homme et la femme, et tous les dieux humains…

LA SECONDE FÉE

Oui, tout ce qu'un mortel peut souhaiter d'extrême,
Tout ce que doit se peindre un amant de soi-même
Quand il brûle d'atteindre à toute sa grandeur,
Tout devant toi palpite, et l'or, et la pudeur

Des plus pures, et l'âme informe de la foule
Qui, sous le pied d'airain au héros qui la foule,
Prodigue un vin de gloire, épais comme du sang !
Parle… Un mot… Même pas… Ton silence consent ?

FAUST

Mon silence interroge : il attend qu'on m'instruise.
Je ne suis point de ceux que la faveur séduise
Et qui ferment les yeux quand pleuvent les bienfaits

LA SECONDE FÉE

Je te veux tant de bien que je te satisfais.
C'est là mon premier don. Captives que nous sommes
D'un sort qui nous défend des tendresses des hommes,
Il nous plaît de tromper le mal dont nous souffrons
Par ces présents de fée effeuillés sur leurs fronts.
L'incorruptible honneur d'une chair enchantée
Nous refusant l'émoi de toute chair tentée,
Trop heureuses sans joie, indignes de périr,
Nos grâces comblent ceux que nous pensons chérir.
Mes charmes t'ont prouvé leur étrange énergie :
Que si tu veux me croire et te fier à moi,
(Car il n'est d'art ni de magie
Qui ne demande quelque foi),
Je te retrouverai dans tes forces perdues
Celles qu'aveuglément ta vie a confondues.
Je sais rendre au plomb vil la lueur de l'or pur,
Je reconnais l'enfant dans le visage dur,
Et la limpidité des premières années
Parmi la profondeur des amères pensées.
Je défais, fil à fil, la trame des vieux jours ;
De tes pas inquiets je remonte le cours,
Et je vois naître en toi la désobéissance.
Le temps cède à mes doigts ce que tu crus tenir
Quand la soif du savoir et la concupiscence
Firent de toi celui qu'il fallut devenir.

Je songe avec tendresse à ton adolescence.
Tes yeux, qu'ont assombris tant d'âpres actions,
Tes traits qu'ont tourmentés toutes les passions
Ne m'abolissent point la grâce du jeune être.
J'y distingue celui que tu pourrais renaître,
Faust, si tu veux me croire et te fier à moi.
Veux-tu redevenir et reparaître en roi ?

FAUST

Si tu sais tout de moi, tu ne sais qu'une fable.
Le véritable vrai n'est jamais qu'ineffable :
Ce que l'on peut conter ne compte que fort peu !
Le joueur garde au cœur le secret de son jeu,
Mais la perte et le gain lui sont des passes vaines :
Il ne sait que le feu qui lui court dans les veines :
Sa violente vie est le seul bien qu'il veut,
Lui qui ne voit d'objet qu'il ne jette à ce feu !…
Tu m'as rendu le souffle et crois que je soupire
Après tous ces trésors, et les cœurs et l'empire,
Et que j'espère au monde un suprême plaisir…
Mais mon esprit superbe a défait le désir.
Si ce qui fut ne fut qu'une absurde dépense,
Ce que soit l'avenir m'importe encore moins.
Crois-tu que mon orgueil veuille pour récompense
Prendre les hommes pour témoins,
Remonter sur leur scène et fortement revivre
A la lumière de leurs yeux,
Moi, toujours plus rebelle à ce qui les enivre,
Moi, que n'ont pu gagner ni l'Enfer ni les Cieux,
Ni fondre la tiédeur des corps délicieux ?
Je ne hais pas en moi cette immense amertume
De n'avoir pu trouver le feu qui me consume,
Et de tous les espoirs je me sens délié
Comme de ce passé dont j'ai tout oublié,
Mes crimes, mes ferveurs, mes vertus étouffées,
Mes triomphes de chair de tant de vils trophées
Que le monde a livrés à mes démons divers…

Non, non… N'égarez point vos complaisances, Fées…
Si grands soient les pouvoirs que l'on m'a découverts,
Ils ne me rendront pas le goût de l'Univers.
Le souci ne m'est point de quelque autre aventure,
Moi qui sus l'ange vaincre et le démon trahir,
J'en sais trop pour aimer, j'en sais trop pour haïr,
Et je suis excédé d'être une créature.

LA SECONDE FÉE

Hélas !… Nous ne pouvons enfin que t'obéir…

LA PRIME FÉE

Que si nous disposons de toute la nature
C'est esclaves de mots pour nous mystérieux :
Qui les possède règne et commande à nos jeux.
La Parole a pouvoir sur la Métamorphose,
Tu devrais le savoir, toi qui sais toute chose.

FAUST

Sais-je l'un de ces mots ?

LA SECONDE FÉE

Tu ne sais que nier.

LA PRIME FÉE

Ton premier mot fut NON…

LA SECONDE FÉE

Qui sera le dernier.

RIDEAU

OceanofPDF.com

HISTOIRES BRISÉES

OceanofPDF.com

AVERTISSEMENT

Il m’arrive, comme à chacun, de me faire des contes. Ou plutôt, il se fait des contes en moi. La marche crée, quand rien ne la précipite ni ne l’oblige à plus d’attention à ses pas qu’il n’en faut pour qu’ils aillent à peu près où l’on a pensé aller.

Il m’arrive, comme à plusieurs, mais rarement, de noter l’essentiel de ce qui m’est ainsi venu. Ce sont des « idées », des « sujets », comme on dit ; parfois deux mots, un titre, un germe. Enfin, il arrive aussi que, revenu à mes papiers, je me mette à écrire ce qui s’était formé tout seul dans ma tête. Je l’écris comme si ce fût là le commencement d’un ouvrage. Mais je sais que l’ouvrage n’existera pas, je sens que j’ignore où il irait, et que l’ennui me prendrait si je m’appliquais à le conduire à quelque fin bien déterminée. Au bout de peu de lignes ou d’une page, j’abandonne, n’ayant saisi par l’écriture que ce qui m’avait surpris, amusé, intrigué, et je ne m’inquiète pas de demander à cette production spontanée de se prolonger, organiser et achever sous les exigences d’un art. Ici, intervient, d’ailleurs, ma sensibilité excessive à l’égard de l’*arbitraire*…

Toute œuvre littéraire est à chaque instant exposée à l’*initiative* du lecteur. A chaque instant, celui-ci peut réagir à sa lecture en effectuant des substitutions qui affectent ou le détail de l’ouvrage ou son évolution. Le décor, le récit, le ton peuvent être plus ou moins altérés, avec conservation plus ou moins sensible de l’ensemble. Presque tout l’art consiste à faire oublier à ce lecteur son pouvoir personnel d’intervention, à devancer sa réaction par tous moyens, ou à la rendre très difficile par la rigueur et les perfections de la forme. Tout roman peut recevoir un ou plusieurs dénouements tout autres que celui qu’il offre ; mais il est plus malaisé de modifier comme l’on veut un poème bien exécuté.

Cette sensation des possibilités, très forte chez moi, m’a toujours détourné de la voie du récit, et je regarde les fleuves que l’on écoule avec l’admiration d’un homme dont la contemplation et l’analyse d’un verre d’eau suffisent à absorber le temps et la curiosité.

Voici donc le recueil paradoxal de fragments, de commencements, de sujets qui se sont prononcés à diverses époques de ma vie, et dont je ne pense pas reprendre jamais le destin où je l'avais laissé.

J'y ai joint quelques pièces finies de caractère poétique.

OceanofPDF.com

CALYPSO

Calypso à peine apparue au regard du jour sur le seuil de sa grotte marine, tout devenait ardent et amer dans les âmes, et tendre dans les yeux.

ELLE s'introduisait subtilement au monde visible, s'y risquant peu à peu avec mesure.
Par moments et mouvements de fragments admirables, son corps pur et parfait se proposait aux cieux, se déclarant enfin seul objet du soleil.

MAIS jamais n'allait si avant dans l'empire de la pleine lumière que tout son être se détachât du mystère des ombres d'où elle émanait.

ON eût dit qu'une puissance derrière elle la retînt de se livrer tout entière aux libertés de l'espace, et qu'elle dût, sous peine de la vie, demeurer à demi captive de cette force inconcevable, dont sa beauté n'était peut-être qu'une manière de pensée, ou la figure d'une Idée, ou l'entreprise d'un désir, qui s'incarnât dans cette CALYPSO, à la fois son organe et son acte, aventurée.

C'EST par quoi, et par la prudence de ses manœuvres délicatement prononcées et reprises, et par toute sa chair frémissante et nacrée, elle faisait songer qu'elle fût je ne sais quelle part infiniment sensible de l'animal dont sa grotte eût été la conque inséparable.

ELLE semblait tenir et appartenir à cette conque qui s'approfondissait en ténèbres que l'on devinait tapissées d'une substance vivante, dont l'épanouissement autour d'elle, sur la roche sombre des bords, l'environnait de festons frissonnants par fuites propagées et de plis curieusement irritables, d'où germaient des gouttes brillantes.

CALYPSO était comme la production naturelle de ce calice de chair humide entr'ouverte autour d'elle.

CALYPSO à peine apparue et formée sur le seuil de sa grotte marine, elle créait de l'amour dans la plénitude de l'étendue. Elle le recevait et le rendait avec une grâce, une énergie, une tendresse et une simplicité qui n'ont jamais été qu'à elle.

Mais non sans un caprice qui lui était, sans doute, une loi.

C'EST qu'il arrivait toujours qu'elle se reprenait et retirait, sans que l'on pût jamais connaître la cause, ni prévoir l'événement de cette reprise funeste ; et, quelquefois, elle se dérobait, fondait comme un reptile, à même l'étreinte la plus forte ; et quelquefois se rétractait, aussi prompte et vive qu'une main qu'effleure un fer rouge s'arrache.

Et sur elle se refermait le manteau vivant de sa conque.

IL s'élevait aussitôt sous le ciel des malheurs et des maux incomparables. Toute la mer s'enflait et ruait contre le roc, brisant, sacrifiant sur lui un nombre énorme de ses ondes les plus hautes. Des naufrages se voyaient çà et là sur l'amplitude d'eau bouleversée. Elle grondait et frappait terriblement dans les cavités submergées de l'île, dont les antres mugissaient des blasphèmes abominables et des injures les plus obscènes, ou exhalaient des plaintes qui perçaient le cœur.

OceanofPDF.com

ROBINSON

LE ROBINSON OISIF, PENSIF, POURVU

Robinson avait assez assuré sa subsistance et presque pris ses aises dans son île.

Il s’était bâti un bon toit ; il s’était fait des habits de palmes et de plumes, des bottes souples, un chapeau immense et léger. Il avait amené l’eau pure tout auprès de lui, jusque dans l’ombre de sa hutte où elle jasait comme un oiseau ; ce chant faisant il n’était plus si solitaire. Le feu lui obéissait ; il l’éveillait quand il voulait. Une multitude de poissons séchés et fumés pendaient aux membres de bois de la case ; et de grandes corbeilles qu’il avait tressées étaient pleines de galettes grossières, si dures qu’elles pouvaient se garder éternellement.

Robinson se laissait oublier sa nudité première et les âpres commencements de solitude. Le temps qu’il allait nu et qu’il devait courir tout le jour après son dîner lui semblait déjà pâle et historique. Il voyait comme un rêve l’ère avant le naufrage.

Même il s’émerveillait à présent des propres œuvres de ses mains. Ses travaux assemblés étonnaient déjà ses regards. Cet heureux Robinson se sentait l’héritier d’une lignée de Robinsons actifs et misérables plutôt que l’ouvrier unique et l’agent opiniâtre d’une si pleine prospérité. Il avait grand’peine à se concevoir l’auteur de cet ensemble qui le contentait, mais qui le dominait. — Qu’y a-t-il en vérité de plus étranger à un créateur que le total (la plénitude{4}) de son ouvrage ? Il n’en a jamais connu que les desseins partiels, et les morceaux, et les degrés, et l’impression de ce qu’il a fait est tout autre que celle d’une chose entière et accomplie, et il ne connaît de sa perfection que les approches, les essais.

Une demeure bien assise, des conserves surabondantes, toutes les sûretés essentielles retrouvées, ont le loisir pour conséquence. Robinson au milieu de ses biens redevenait un homme, c’est-à-dire un animal indécis, un être qui ne peut se définir par les circonstances toutes seules.

Il respirait distraitement. Il ne savait quel fantôme poursuivre. Il était menacé de créer les lettres et les arts. Le soleil lui semblait trop beau et le rendait triste. Il eût presque inventé l'amour, s'il n'eût été si sage et puis si seul.

*

Contemplant des monceaux de nourriture durable, il croyait voir du temps de reste et des a êtes épargnés. Une caisse de biscuits, c'est tout un mois de paresse et de vie. Des pots de viande confite et des couffes de fibre bourrées de graines et de noix sont un trésor de quiétude ; tout un hiver tranquille est en promesse dans leur parfum.

Dans la senteur puissante et rance des coffres et des caissons de sa cambuse, Robinson humait avec l'ennui de son passé la certitude de son avenir. Il lui semblait que l'amas de ses richesses dégageait de l'oisiveté, et qu'il en émanât je ne sais quelle substance virtuelle de durée, comme il émane de certains métaux une sorte de chaleur naturelle.

C'est le plus grand triomphe de l'homme (et de quelques autres espèces) sur les choses, que d'avoir su *transporter jusqu'au lendemain les effets et les fruits du labeur de la veille*. L'humanité ne s'est lentement élevée que sur le tas de ce qui dure. Prévisions, provisions, peu à peu nous ont détachés de la rigueur de nos nécessités animales, et du mot-à-mot de nos besoins. Nous avons pu regarder autour de nous et au loin de notre personne si enracinée à la matière environnante. La nature d'ailleurs nous le suggérait : nous portons en nous-mêmes de quoi résister quelque peu à la chute. La graisse qui est sur nos membres nous permet de passer un temps de disette{5} et d'attendre des jours meilleurs. La mémoire qui s'accroît et s'édifie dans l'épaisseur de nos âmes se tient prête à nous rendre ce que la mobilité universelle retire à chaque instant. (Notre industrie a imité ces modèles de réserves. Elle en fait des mémoires artificielles{6}).

*

Il y avait chez Robinson, traînant non loin de l'âtre, une vieille table de logarithmes sauvée des eaux qui perdait ses feuillets ou dans les flammes ou dans les usages. Les pages toutes dévorées de chiffres menus et qu'on

eût juré couvertes de fourmis rangées en bataille, disaient dans leur naïf langage décimal que notre laborieuse espèce a su se constituer des économies de vérités, et des patrimoines de *résultats*. Les longues peines, les veilles de quelques-uns s'accumulent dans des écritures ingénieuses, et la patience et les mérites du petit nombre profite à l'impatience de tous.

*

Il songeait que les Égyptiens et quelques autres ont poussé l'instinct de la préservation du périssable, jusqu'à prétendre soustraire les morts à la décomposition.

Les mêmes, et bien des peuples avec eux, ont souhaité que les *âmes* aussi soient indestructibles. Mais ils n'ont pas vu que l'incorruptibilité, l'immortalité, l'existence indépendante du temps (c'est-à-dire des circonstances) implique l'insignifiance, l'indifférence, l'isolement parfait — l'inexistence.

*

Il en est du travail prévoyant comme de l'habileté dans certains jeux, où tel coup bien joué dégage des cases et donne des libertés de manœuvre. Mais dans l'état de société, il arrive que l'habilité suffit, et ceci définit cet état.

La prévoyance donne du temps libre dans le futur.

Formation de potentiel.

Ceci revient à définir un point de vue duquel une quantité de temps apparaisse comme simultané et admette un arrangement, c'est-à-dire des *échanges entre ses moments*.

*

Il regrettait le temps qu'il avait peur, qu'il avait faim, la compagnie de ses besoins précis.

Besoins d'amour.

*

Amnésie due à un choc. Une lame sur la tête pendant le naufrage lui avait enlevé une partie de sa mémoire.

Robinson a oublié une partie de ce qu'il savait. Cette partie de forme irrégulière et bizarre comme un continent émergé dont le contour dépend seulement de la hauteur des eaux.

Ilots de mémoire. Passage à pied sec.

Ile.

Marées du sommeil. Valeur variable.

Dieu perdu et retrouvé.

Lui, intelligent ou bête, et dans le moindre, se souvenant d'être *plus*.

Monologue évidemment.

Robinson dresse la carte de son état total. Sa situation. Bilan. Ses souvenirs, ses forces.

Œuvres complètes de Robinson.

*

Robinson.

Solitude.

Création du loisir. Conservation.

Temps vide. Ornement.

Danger de perdre tête, de perdre tout langage.

Lutte. Tragédie. Mémoire. Prière de Robinson.

Imagine des foules, des théâtres, des rues.

Tentation. Soif du pont de Londres.

Il veut écrire à des personnes imaginées, embrasse des arbres, parle tout seul. Crises de rire. Peu à peu n'est plus soi.

Il se développe en lui une horreur invincible du ciel, de la mer, de la nature.

Murmures de la forêt.

Un pied nu.

Psaumes de Robinson.

Spécialisation des morceaux, oppositions, réalisations.

*

Murmures de la forêt.

Robinson au milieu des oiseaux, papegeais, etc. Il croit entendre leur langage.

Tous ces oiseaux disent des sentences. Répétitions.

Les uns originaux.

Les autres répètent des vérités qui deviennent fausses par la répétition seule.

*

Le Robinson pensif.

(Manuel du Naufragé).

Dieu et Robinson — (nouvel Adam) —

Tentation de Robinson.

Le pied marqué au sable lui fait croire à une femme.

Il imagine un Autre. Serait-ce un homme ou une femme ?

Robinson divisé — poème.

Coucher de soleil — Mer.

*

Le « Robinson pensif » — Système isolé.

— Le moment de la réflexion.

— Utilisation des rêves.

Théorie de la reconstitution. Les 3 doigts de références.

Mémoire.

De ce qu’il avait appris, ce qui demeure est ce qui convenait à sa substance.

*

Robinson

1) reconstitue des lectures.

2) les rejette.

*

Robinson reconstitue sans livres, sans écrit, sa vie intellectuelle. — Toute la musique qu'il a entendue lui revient — Même celle dont le souvenir ne lui était pas encore venu — revient. Sa mémoire se développe par la demande, et la solitude et le vide — Il est penché sur elle. Il retrouve des livres lus — note ce qui lui en revient. Ces notes sont bien curieuses.

Enfin le voici qui *prolonge* et crée à la suite.

*

Ce Robinson doit voir et traiter « sub specie intellectus » les choses humaines.

Par exemple les querelles littéraires et sa méthode consistera à *expliciter*, à développer l'implexe. — *Ce qu'il faut pour que* telle chose soit.

Exemple : le furieux, le blessé, l'irrité, le jaloux qui crient (pour qui a des oreilles) à l'objet de leur envie ou haine :

— Tu passeras — tu seras effacé — puisqu'il *faut* que je sois, il faut que ce soit *Moi* qui tienne dans l'opinion de ceux que je sais des ombres vaines — la place que tu y tiens — et autres folies.

Ce Robinson voit sur l'écran de la solitude.

*

Hommes charmants et intelligents de toutes nations. Êtres faits pour vous entendre, pour entretenir réciproquement vos pensées, vous êtes esclaves et victimes des hommes les plus brutaux, les plus cupides, les plus stupides, les plus crédules, c'est-à-dire de ceux qui ignorent ou veulent ignorer les véritables ennemis du genre humain — car ils en sont — et tout ce qu'ils veulent est cela précisément que pourraient vouloir les bêtes.

Vous obéissez à ceux-ci, vous les considérez avec etc., ils vous font une mauvaise conscience. Toute leur force n'est que votre faiblesse — et tout votre mal est le fruit de votre crédulité.

*

L'esprit
est attaché au corps à peu près comme l'homme à la planète.

Elle tourne, elle fait partie de lui et il n'en a aucune conscience.

Il ne connaît que ses environs et pouvoirs environnants. Il ne peut absolument pas imaginer ni percevoir les relations et les connexions lointaines.

L'esprit ne voit de ce corps que ce corps, mais l'ignore dans le temps. Mystère de la mémoire.

La Terre ne subsiste — pesanteur, matière, lumière et rotation, que dans un système, — temps, action.

L'esprit n'a que l'idée la plus restreinte, la plus incomplète du système du corps et auquel appartient le corps.

Système indéfini de dépendances.

*

Après restitution de ses souvenirs, bribes — bibliothèques — il finit par se faire son art.

Découragement.

Veut se tuer, mais s'avise que c'est tradition, — ressemble à … — et ne peut même pas se tuer.

Vendredi.

*

L'idée que la mort doit être le principal sujet de réflexion et la principale attention des vivants est née avec le luxe — avec l'abondance des réserves.

D'où cette étrange question : En fait de choses inutiles, à quoi penser ?

*

Robinson finit par avoir fait son île.

Je *réponds* à tel ennui, tel besoin, agacement, par l'image de circonstances où je serais inaccessible : ainsi l'image d'une île dorée où rien ne me pourrait parvenir que ce qui me plairait, surtout par le souvenir !

Ou plutôt : d'abord je la ferme complètement, mon île.

Ensuite je vois des inconvénients à cette perfection insulaire et je laisse pénétrer — mais seulement tels jours — à telle heure — quelques nouvelles, amis, livres…

C’est la mémoire qui m’a fourni mon île — mémoire déformable, pliable à mon besoin du moment.

A mon ennui, j’ai fait correspondre sa négation. J’ai ajouté à cette négation quelques conditions positives, positivement désirées : la mer, — le sud — etc…

En niant et en désirant de la sorte, s’est formé un rébus, une énigme — dont le mot est une image *particulière*.

Je pourrais dessiner cette île sur la mer.

Note que cette île où *tu serais*, tu l’imagines vue du large, conique, dorée, blonde…

Quelle mixture !

— Pourquoi faut-il qu’un fantôme de ce genre réponde à ces besoins ?

Besoins ? — Le mot est un peu étroit. *Car — je réponds* aussi à telle paix, plénitude — par l’image de mauvais moments, par des prévisions funestes, un horrible mélange…

*

ROBINSON, le voici dans son isle cubique.
Le soir tombe. Le bleu le plus tendre est sur le verre
Des hautes vitres.
Le Café, le Tabac
Peuplent l’ombre et la Bouche…
Le travail très urgent le cède au jour qui meurt
Et ce que songe une autre est comme une rumeur
Intime, qui n’est point la rumeur de la ville.
Seul ; Non-seul, ROBINSON.

ROBINSON{7}

Robinson avait assez assuré sa subsistance et presque pris ses aises dans son île.

Il s’était bâti un bon toit. Il s’était fait des habits de palmes et de plumes, des bottes souples, un chapeau immense et léger. Il avait amené l’eau pure tout auprès de lui, jusque dans l’ombre de sa hutte. Le feu lui obéissait, il l’éveillait quand il voulait. Une multitude de poissons séchés et fumés pendaient aux membres de bois de la case ; et de grandes corbeilles qu’il

avait tressées étaient pleines de galettes grossières, si dures qu'elles pouvaient se garder éternellement.

Robinson commençait d'oublier ses commencements. Le temps qu'il allait tout nu et qu'il devait tout le jour courir après son dîner lui semblait déjà pâle et historique.

Même il s'émerveillait à présent des œuvres de ses mains. Ses travaux assemblés étonnaient quelquefois ses regards. Il avait grand'peine à se sentir l'auteur de cet ensemble qui le contentait, mais qui ne laissait pas de le dominer. Quoi de plus étranger à tout créateur que le total de son ouvrage ?

Une demeure bien assise, des conserves surabondantes, toutes les sûretés essentielles retrouvées, ont le loisir pour conséquence. C'est le fruit des fruits que le calme et la certitude. Robinson au milieu de ses biens se sentait confusément redevenir un homme, c'est-à-dire un être indécis. Il respirait distraitement, il ne savait quels fantômes poursuivre. Il était menacé de songes et d'ennui. Le soleil lui semblait beau et le rendait triste.

Contempler des monceaux de nourriture durable, n'est-ce point voir du temps de reste et des actes épargnés ? Une caisse de biscuits, c'est tout un mois de paresse et de vie. Des pots de viande confite, et des couffes de fibre bourrées de graines et de noix sont un trésor de quiétude ; tout un hiver tranquille est en puissance dans leur parfum.

Robinson humait la présence de l'avenir dans la senteur des caissons et des coffres de sa cambuse. Son trésor dégageait de l'oisiveté. Il en émanait de la durée, comme il émane de certains métaux une sorte de chaleur absolue.

Il ressentait confusément que son triomphe était celui de la vie, qu'il était un agent de la vie, et qu'il avait accompli la tâche essentielle de la vie qui est de transporter jusqu'au lendemain les effets et les fruits du labeur de la veille. L'humanité ne s'est lentement élevée que sur le tas de ce qui dure. Prévisions, provisions, peu à peu nous ont détachés de la rigueur de nos nécessités animales et du *mot à mot* de nos besoins. La nature le suggérait : elle a fait que nous portions avec nous de quoi résister quelque peu à l'inconstance des événements ; la graisse qui est sur nos membres, la mémoire qui se tient toute prête dans l'épaisseur de nos âmes, ce sont des modèles de ressources réservées que notre industrie a imités.

Il y avait chez Robinson, traînant non loin de l'âtre, une vieille table de logarithmes sauvée des eaux, qui lui servait à maint usage domestique.

Ses pages toutes dévorées de chiffres menus et qu'on eût juré couvertes de fourmis rangées en bataille, disaient dans leur naïf langage décimal que notre espèce laborieuse s'était constitué des économies de vérités. Des écritures ingénieuses transportent les longues peines de quelques-uns jusqu'à l'impatience de tout le monde…

— Oisiveté, se disait Robinson, Oisiveté fille du sel, de la cuisson, et de tous les apprêts qui suspendent, en quelque sorte, le destin des aliments périssables, filles des empyreumes, des fumées conservatrices, des aromates, des épices, et même des logarithmes, — que ferai-je de toi ? Que feras-tu de moi ? Voici que mes puissants appétits ne dessinent ni ne colorent plus mes journées. Je n'imagine plus des actes, je ne vois plus des fantômes de proies rôties, et je suis libre ; n'est-ce pas être informe ? Quand nous croyons de nous appartenir, nous ne sommes qu'à la disposition des incidents les plus petits de notre regard. La variété, l'infinité des objets insignifiants nous abusent sur nos pouvoirs. Je n'ai plus de loi que mon indifférence. Ma mobilité me paralyse. Ma légèreté me pèse. Ma sécurité n'est pas sans m'inquiéter. Que vais-je faire de cet immense temps que je me suis mis de côté ?

OceanofPDF.com

HISTOIRE DE HÉRA

Tous les signes de la force paraissaient dans la beauté de Héra. Elle était une femme haute, pleine, de forme pure et bien modulée. On la sentait vivace et plante humaine généreusement développée. Son pas était léger, et tous ses actes bien dessinés. Une intelligence en éveil illuminait tout à coup ses yeux au moment qu'une idée, venue d'elle ou d'un autre, amusait, irritait, étonnait son esprit. Sa voix était plus douce qu'on ne l'eût attendue, et s'accordait par ses nuances à la grâce de ses mouvements, plus qu'à la plénitude de son corps et à l'apparence de grand style qu'on a dite. Cet heureux contraste la rendait dangereusement charmante. Il existait aussi dans les propriétés intérieures de sa nature qui se sont manifestées au cours de sa vie. Cette belle tête rêvait et imaginait, se faisait tous les contes qu'une personne qui se sait séduisante et sensible peut se faire ; mais il arrivait toujours que la raison et le calcul s'imposassent à sa pensée avec un tel empire et une telle netteté qu'ils l'emportaient sur toutes les puissances de son cœur, même très attaché à quelque objet vivant par les plus tendres liens. Elle croyait sincèrement aimer, mais comme les baigneurs prudents qui nagent de trois membres et reprennent pied dès qu'ils sentent la terre manquer sous eux, elle savait un certain point d'abandon qu'il ne fallait passer. Son pas léger foulait alors durement et délibérément toutes les fleurs nées d'elle-même ou toutes autres, qui entravaient sa marche vers un but. Sa voix changeait et son regard devenait brillant et sec par l'effet de l'idée arrêtée. Elle voyait ce qu'elle voulait jusque dans le moindre détail, et il n'était rien dans les manœuvres et conditions de l'exécution de son dessein qu'elle n'imaginât le plus précisément et ne discutât minutieusement et longuement avec elle-méme. Elle n'était jamais assez distraite pour oublier que l'amour n'est pas tout.

Tout ceci faisait d'elle un être superbe et redoutable.

Rien de sacré en elle. Rien n'avait plus de prix que son désir de vivre aussi agréablement et richement que possible. Tous ses vœux s'exprimaient en choses certaines et sensibles. Mais y soupçonnant quelque infériorité, elle se le dissimulait, se faisant le roman d'une vie modeste et vouée à un

idéal d’amour et de travail spirituel, comprenant que son goût extrême du luxe, de l’élégance et d’une flatteuse réputation n’étaient pas tout ce que la perfection qu’elle désirait approcher par tout son être exigeait pour son accomplissement. Elle aimait et sentait la poésie, même subtile ou relevée. Mais cette sensibilité précieuse n’était pas si dominante en elle qu’elle consentît aux passions de l’esprit une valeur « infinie », c’est-à-dire vitale. Ce lui était aussi une parure extérieure. Circonstance parlante, les films lui étaient des divertissements dont elle se passait à grand’peine, et dont elle souffrait sans en souffrir la sottise ou la grossièreté de moyens. Si raffinée quant au meuble et à la toilette, elle ne percevait pas qu’aller à ces spectacles et s’y plaire, c’était comme se vêtir et se meubler des fabrications impersonnelles du bon marché. Ce à quoi elle répugnait.

Son jugement de la volupté la juge mal. II lui échappa de prononcer que le fait de *j… ensemble n’avait aucune importance…* et le déclara à Gozon en personne auquel ce fut une lumière très blessante, étant l’être le plus irritable et le plus résolu sur ce point. Il l’admettait dans tous les cas où l’amour ne fût que plaisir. Mais il trouvait que l’intimité *en acte* devient une sorte de communion secrète, quand une tendresse sacrée et une signification d’alliance des âmes la relève et lui donne valeur d’un moyen de la plus profonde identification de deux êtres.

« Tu es en enfer », lui dit sérieusement Gozon.

OceanofPDF.com

L’ESCLAVE

La mémoire n’est que mensonges, et les récits ne conviennent qu’aux enfants. Ceux qui écoutent les histoires sont plus simples que ces reptiles que le charmeur induit à suivre la flûte qui les ensorcelle, ils obéissent à la parole, ils subissent tous les prestiges, ils ont froid, ils ont chaud, ils tremblent et ils s’exaltent, et ils ressentent sans défense les puissances du langage. Pour eux, les mots sont des êtres, et les phrases sont des événements !… Et quant à ceux qui se complaisent aux doctrines, et attendent des philosophes qu’ils illuminent l’antre de l’âme, et la caverne de ce monde, ce sont les plus crédules de tous.

*

J’étais esclave, et le plus heureux des philosophes. On m’avait pris sur la mer, ivre de vent, de fatigue et de veilles ; ivre de vide, sourd, et les membres rompus de coups par les bonds et par les écarts innombrables du navire, qui me rendait de tout son poids les durs transports d’une tempête interminable. Je fus recueilli et remis à la terre. A peine sur la rive, ceux qui m’ont sauvé m’ont lié sur-le-champ pour être vendu. Mais la reine de leur pays, sur la rumeur qui vint jusqu’à elle que j’étais de Byzance, et disciple des disciples de Métrodore, m’ayant longuement considéré, me retint pour soi seule. Elle fit mettre à mon col une petite chaîne d’or que j’ai sucée bien des fois, et mordue. Bientôt je pus douter si j’étais esclave de son sceptre, ou la chose (le captif{8}) de ses regards absolus et de ses membres éclatants. Je ne songeais plus à ma patrie. Lorsqu’un homme intérieur trouve dans le monde sensible l’objet même qui se fait contempler sans fin, il se détache aisément de son histoire antérieure. Mes jours nouveaux croissaient et se multipliaient comme des plantes épaisses, entre ma mémoire et mon cœur.

La bizarre souveraine n’était jamais lasse de m’entendre. Elle m’ordonnait de parler de toutes choses. Je m’asseyais sur mes talons, sous la domination de son visage. Cette femme couchée était d’une forme longue qui s’allongeait comme une presqu’île jusqu’aux pieds merveilleusement

clairs et colorés, (coquillages[{9}]) qui l'achevaient. Parfois je ne savais plus ce que je disais, à cause de ces extrémités délicates. Elle aimait que je me perdisse devant elle dans les raisonnements de mes démons que je faisais battre sur mes lèvres. Ses yeux obscurs buvaient ma bouche fabuleuse, et il arrivait que la sienne tout à coup s'abattît sur le plus beau de mon discours. Elle m'enjoignit sous peine de la vie de ne converser jamais qu'avec soi seule. Même l'idée de mon passé la tourmentait. Elle ne pouvait imaginer sans amertume que j'eusse vécu avant que de la connaître. II lui était odieux de penser que j'eusse montré jadis les éléments de la logique aux Amazones[{10}], et enseigné les principes de la lyre aux jeunes oisifs de Phocée. Elle me fit battre de verges pour lui avoir conté avec une certaine complaisance quelque chose de ces époques de ma vie. Ensuite elle baisa mes plaies en murmurant : *J'attacherai ces maux cuisants à tes bons souvenirs*.

Un jour qu'elle m'avait fait son commandement ordinaire de lui dire ce que je voudrais, le silence me saisit à la gorge. Je ne trouvai plus en moi que le simple sentiment de mon existence. Les vérités et les mensonges manquaient soudainement à la fois aux exigences de mon âme. Ma voix secrète vainement me répétait les paroles de la reine devant les portes closes du trésor qui est en moi… O connaissances variées ! O combinaisons infinies, énigmes, paraboles, récits mystérieux dont le conteur pareil à l'araignée tire le fil de soi-même, descentes dans le royaume du lac noir et du cyprès blanc, stratagèmes des héros, faiblesses des dieux, voyages, sentences, subtilités, et tout ce qui peut se dire… Et tout cela réduit à rien !…

Quelle incertaine présence que celle de l'esprit, et comment toute sa richesse peut-elle s'évanouir sans cause, et le total de notre savoir s'abîmer tout d'un coup dans nos profondeurs ?

Je voyais obstinément une maison rose *que je sentais abandonnée*, et dans le ciel de cette image de ma stupeur, un vol fuyant d'hirondelles et de grues. Je souffrais cruellement de la suspension étonnante de ma pensée ; ma langue se desséchait ; mon visage me semblait exposé au feu… La reine ferma les paupières pour m'observer intérieurement.

Il y eut un temps fait de temps, un temps affreusement égal à lui-même, nul et perçu toutefois comme une longueur insupportable !… Quant à la fin de cette époque sans issue, voici ce qu'il advint.

Mes yeux éperdument flottaient, cherchant l'idée. Ils ne trouvaient de toutes parts, sur les murs et sur les tapis de la chambre royale, ni figure d'homme ou d'animal, ni de formes reconnaissables, ni quoi que ce fût qui fût à la ressemblance de quoi que ce fût, mais ils ne se prenaient qu'à d'inexprimables fantaisies, et ce n'étaient à droite et à gauche, et vers le haut et sur le sol, que caprices muets, méandres, développements purs et compliqués, surprises régulières et libres enchaînements, brodés sur les étoffes, incrustés dans le pavement, peints sur les solives, pratiqués ou profilés dans la matière précieuse, tracés ou coloriés sur toutes choses… Tout fuyait toute ressemblance…

— Reine, criai-je, reine !… perle et cause première de cette chambre charmeresse et de ces jouissances ineffables, — (et la lumière de ses regards me réjouit) — belle Reine souveraine — je ne sais plus ce que je savais… comme l'homme qui a perdu son mal, qui ne trouve plus de gêne s'étonne et même s'inquiète…

Mais je me connais maintenant une nature nouvelle et pure, un nouveau bonheur de sentir et de dire — un nouvel infini se…

(Scolie)

Un jour qu'elle me fit son commandement ordinaire : « Dis ce que tu voudras ! » je demeurai dans un silence. C'est que j'avais épuisé toutes mes histoires, tout ce que je savais lui était connu. Je lui avais consumé tous les récits, développé toutes les doctrines, exposé l'origine de tous les dieux, les aventures des héros, les hauts faits des hommes illustres. Mon esprit se sentait désert, et les ruches étaient vides, les vérités et les mensonges une source tarie, et je ne retrouvais en moi que les paroles mêmes de la reine, que je me répétais vainement devant les portes closes de mon trésor. Je désespérais de mon génie. Mais tout à coup une lumière se fit en moi. Que les voies de l'esprit sont…

*

Je chanterai les sens.

Mais les sens sont vérité, et les sens sont pureté. Car ce qui est réel n'a aucune signification et ne vise point autre chose. Ni souvenir, ni

interprétation ni raisonnement. Mais les sens et les sensations présentes et les choses immédiates, voilà ce qui est profond.

Il n'y a point d'illusions pour les sens, ils disent ce qu'ils disent, et s'ils viennent à se contredire, si la main contredit l'œil, ils sont sincères chacun dans son opération et dans son domaine, et si tu vois un objet peint et si voulant le saisir tu ne trouves que le plan de la peinture, c'est le peintre qui est coupable, et non le sens, et c'est toi-même qui es coupable, car tu as conclu d'un monde à l'autre, et tu as cru à un objet.

Belle reine souveraine, tes yeux qui se sont rouverts me disent que je suis fou. Promène-les, ces yeux, je te dis qu'ils sont le plus profond de nous. Ne pense point. Laisse l'œil vivre de sa vie.

Les ornements qui t'environnent et qui intriguent le philosophe, sont les choses que l'œil livré à soi-même enfanterait pour être bien, pour recevoir ce qu'il donne et désirer ce qu'il possède.

*

Mais l'œil a sa compréhension propre.

On dirait que chacun de nos sens a son mode de comprendre, et il marque qu'il ne comprend pas par sa souffrance.

Comprendre, c'est *trouver* ce que l'on aurait fait de soi-même, c'est se reconnaître, trouver qu'une chose extérieure était soi, à soi, de soi.

C'est mesurer — ou trouver le système de mesure, l'accommodation qui reconstitue la chose.

Nos sens le désiraient, mais obscurément, notre esprit ne l'attendait pas.

OceanofPDF.com

JOURNAL D’EMMA

NIÈCE DE MONSIEUR TESTE

ÉLÉMENTS PHYSIQUES

… Mes yeux, mes cheveux sont châtains. J’ai un faible pour mon épaule droite, je la baise parfois, je lui parle. Elle est moi et pas moi. Je me regarde au bain, je me dis : mon corps est-il à moi ? Si un amant possède votre corps, n’est-il pas alors plus à lui qu’à vous ? Il le voit de partout, il le palpe et le presse où il veut.

… Mon corps, ma terre ! Comment peut-on penser à toi, chose la plus intime et la plus étrangère ? Mes seins m’étonnent. Il me semble qu’ils sont beaux. Mais que font sur moi ces belles formes de chair ? Après tout, ce que j’appelle *mon corps*, c’est le fruit d’une quantité de découvertes ! A-t-on jamais fini de s’explorer ? Parfois, un geste improvisé, un mouvement qu’on fait pour ne pas tomber, vous donnent la sensation du *tout nouveau* en vous{11}. Et l’amour ! ou du moins ce que les gens appellent ainsi. Un jour, quelqu’un m’a saisie et m’a voulu toucher un peu partout. C’est drôle, ce jour-là mon corps était bien moi. Et j’ai crié. Un autre jour, quelqu’un m’a saisie et m’a voulu toucher un peu partout. Ce jour-là, mon corps n’était pas de moi… et je n’ai rien dit. Je m’interroge quelquefois : est-ce que je boirais au même verre que cette personne ? Des fois oui, des fois non. Cette question si simple m’est très utile. Quelque chose en moi répond, et mon opinion est faite sur l’homme ou la femme dont il s’agit.

Pourquoi ne ferait-on pas le journal de son corps ? Oserai-je écrire « mon corps » ? Tout ce que j’en sais ? Non pas mon corps, celui des médecins, mais celui que je me connais. Je ne sais rien au delà de lui. Il est ma science, et je crois bien la limite de toute science, lui, ses affaires, ses gênes, ses besoins et leurs ennuis, ses régularités et leurs écarts, ses digestions, ses règles, et les sales détails humides de l’Amor. Pourquoi sales ? Et quoi donc est sale ? Sale !… Manger, respirer ? Ce qui entre est plus sale que ce qui sort ! Car ce qui sort de l’homme est pur, élaboré, produit savant d’une industrie très compliquée. O corps inglorieux, quelque saint aurait dû aimer

ta fiente ! Intérieure encore, elle est sacrée comme du Moi, et quand je dis : moi, elle y est comprise. Puis, elle se fait distincte encore en moi, et impérieuse. Une étrangère à expulser. Elle est cependant MA création, mon œuvre la plus importante.

Mais qu'est-ce qui n'est pas le résultat d'une expulsion ? La mère vomit son enfant, la pensée expulse des phrases plus ou moins mûres. D'où vient alors ce dégoût ? Peut-être il dépend de l'avenir que nous prêtons aux choses qui sortent de nous ? L'ordure va aux ordures, l'enfant à la vie, les phrases au néant.

Mais quoi de plus étrange aussi qu'il y ait un Dedans et un Dehors ?

OceanofPDF.com

D’ELISABETH A RACHEL

… Une assez effrayante faculté de voir, de saisir, de résumer, de transformer en essence de mépris, en excrément de son expérience, mais en puissance et vitesse de son esprit, toute chose vécue, comme par une analyse chimique ou une digestion. Notre beauté, nos grâces, nos jolies voix, qu’en faisait ce monstre ? Ce que fait le tigre de la vitesse et de l’élégance de l’antilope : il la réduit en tigre et en excrément.

— Parfois il avait pitié… et c’était le pire ! Et puis l’on sentait qu’il détesterait sa pitié, et qu’elle lui serait un aliment de colère, de reprise en fureur, qu’il se mépriserait de s’être attendri et qu’il nous le ferait payer. Prenez garde, ma belle ! Écoutez aussi cet avis : ne vous laissez jamais (si vous pouvez !) examiner en détail par ce regard : il faut brouiller ses yeux par les vôtres et leurs comédies. Comprenez-moi ! Toute notre magie craint la connaissance complète. Je ne sais comment les anges ont pu se laisser séduire aux filles des hommes. Aveugles anges !

— Figurez-vous ! un jour il me dit : « l’amour est un commerce de liqueurs. » Il est vrai qu’il dit un autre jour : « Ma faculté de trop voir parfois m’exaspère. Je me hais souvent de sentir qu’elle s’exerce : elle transforme sauvagement *en clair* des choses dont la valeur est d’ombres. »

Alors j’ai conçu une violente envie de vaincre ce Gozon. Il disait avoir parmi ses ancêtres un tueur de dragon. Je me sentais je ne sais quel instinct de guivre, et le désir de le réduire au désespoir me mordait le cœur, — se mordait en moi.

OceanofPDF.com

RACHEL

RACHEL
ou
(Emma ? SOPHIE
Laure ?) ou
AGAR

Je suis née au lieu même où j'étais née pour vivre, où je n'ai pas vécu, où je me sens transportée en esprit par une sorte de bond intérieur quand je suis saisie au cœur et malheureuse, et lasse d'être, et enragée d'une rage qui est à moi, *la rage d'être quelqu'un*, et mordue par mon existence même, même agréable, qui se fait douleur subite et accidentelle : alors, *être me perce*. Alors mes yeux se ferment, et s'ouvre une fenêtre exactement aussi vite que des paupières s'abaissent{12}, et je vole en moi vers une lumière qui ne manque jamais : c'est le présent qui s'envole. Se forme aussitôt cette fenêtre presque carrée qui est vers la droite de ma pensée{13}. Elle est parfois brisée de persiennes et parfois un balcon de fer joliment tordu. Une arrière-pensée est dans la pièce d'ombre{14}. Mais parfois elle est aussi{15} comme un oiseau, qui traverse tout à coup le jour de feu extérieur, qui va voir ce qui est loin et qui est encore *moi*, et qui revient de la lumière, toujours à la nuit *moi*. On parle dans la chambre, et cela répond à mes regards, — je veux dire aux actes de mes yeux fermés qui jouent et touchent mille choses qui pourraient être : un haut Phare, des toits vieux{16}, des fumées. Quand la fenêtre vient, je suis capable de tout, et il n'est pas de sottise ni de vérité vraie{17} qui soit au-dessus de mes forces. Rien n'arrête ma pensée{18} : je vais à son plus dur.

*

Il me semble que je suis une île, ou bien dans un état désespéré, un être qui vit de coups de couteau, une femme comme une tour, entièrement environnée d'ennemis cruels, dont elle tire une force infinie et implacable.

Il n’y a pas de force supérieure à ces forces-là. J’ai vu à l’hôpital une femme folle et petite{19} renverser six hommes forts. J’ai lu jadis dans l’Évangile l’histoire de l’hémorroïsse et j’ai pensé que ce fut une force comme la mienne qui sortit alors de l’être du Christ qu’elle surprit (ce qui étonne en retour, S’il pouvait être surpris…). Et puis, mon cœur se fond, la fenêtre s’efface, et je redeviens faible et charmante pour tout le monde. Quand l’amour vint, ce fut aussi une force étrangère, et quand je l’ai inspiré, je me suis sentie l’inspirant par une vertu sortie de moi et que je ne me connaissais point. Certain parfum de fleur fait venir la fenêtre, et par elle{20} l’amour.

Ce jour-là, la fenêtre était bonne, matinale, dorée{21}. Il entra en même temps dans mon âme une odeur de charbon et celle de ce basilic que je déteste. Cela me vient de l’enfance, cette odeur aromatique me portant malheur.

Il paraît que j’ai une volonté et une facilité dont personne ne comprend le mélange, et que ces qualités opposées égarent toujours les gens. Le mélange enivre. Je puis séduire à peu près qui je veux. Mais tout ceci ne me paraît pas clair. Je suis comme je suis, je prends mon parti, mais je ne m’aime pas du tout. J’aime les êtres que j’aimerais d’être, et ceux que j’aimerais comprendre. Les autres peuvent bien mourir et…

*

Ce qu’on nomme l’*Amour* fut dans ma vie ce que furent dans d’autres vies plus singulières, et sans doute plus profondes que la mienne, certains événements rares et secrets, des révélations, des apparitions, des coïncidences, des lumières inattendues… Ce sont comme des accidents très graves qui se produisent sur le chemin de la vie, ont des suites extraordinaires et nous laissent tout autres que nous étions, pour avoir tiré de nous des effets surprenants, qui nous seraient demeurés toujours inconnus et même inimaginables, si tel choc ou tel instant ou telle heure pénétrante entre toutes ne fût venue nous jeter hors de notre voie assurée.

On a dès lors un commerce tout nouveau avec soi-même, et ceci est toujours possible.

*

Mais j’ai eu tort de prononcer ce mot *Amour*. Il m’est tout simplement odieux. Il mêle tout : un besoin, un divertissement, — une danse animale —, une terrible maladie qui brouille l’esprit et les nerfs, — une idolâtrie avec ses rites, ses superstitions, ses sacrifices, ou une sorte de somnambulisme, avec ses chutes du toit dans la rue…

Non, ce mot est trop commode. Et puis… *il rend semblables*. Je n’ai jamais pu supporter l’impression de répéter un refrain que tous ont fredonné. C’est pourquoi je hais la vie, la nature, la mémoire… Que sais-je ? C’est une sorte de folie chez moi. Je le sais. J’ai donc toujours essayé de ne pas me sentir *redite*.

*

L’affaire AMOUR s’est présentée à mon esprit sous une forme assez étrange. Quand j’ai eu à peu près compris de quoi il s’agissait, tout ce que j’en savais s’est comme simplifié, cristallisé en deux questions, qui n’en font peut être qu’une ?…

Que peut-on faire d’un AUTRE ?

Que peut-on faire avec un AUTRE ?

La fameuse affaire AMOUR a donc pris en moi la physionomie d’une affaire AUTRUI — un aspect particulièrement important de l’affaire AUTRUI.

C’est une idée qui m’est venue après expériences.

Ce sont des actes étranges, si éloignés de ce qu’on pourrait imaginer, peu naturels en somme. Je ne conçois pas comment les animaux les retrouvent, les réinventent. Ce n’est simple, ni évident, ni très aisé. Les anciens le sentaient bien. J’ai lu *Daphnis et Chloé*.

Mais rien de moins simple que la nature.

*

RACHEL
OU
AGAR

… Et je m’aperçois que je cherche une religion qui donne le ciel et ne le vend pas. « Le ciel pour rien ! » Le commerce m’a toujours répugné !… Je

donne de bon cœur, je reçois avec joie, mais point de marchandage.

— Mais le Père, l'autre jour, a dit : « Le ciel est en vous ». Cette étrange petite phrase a mal tourné dans mon esprit : elle a comme cherché un sens précis ; et cette précision m'a induite en vilaines pensées…

Sentir que l'on porte en soi, à la merci de quelques actes, et ceux-ci à la discrétion d'un moment, d'un regard, d'une idée advenue, d'un verre de Champagne, d'un ton de voix, d'un rien, d'un vide surtout, sentir que l'on porte en soi la violente vertu d'un extrême de soi…

Et ceci si proche, si loin… Sait-on jamais ?

Et ceci, si bête, si sale, si doux, si vif, — si triste aussi…

Sait-on jamais si ce qu'on mange n'est pas un poison ?

Comment se peut-il que tout change tout à coup, qu'on se perde dans son corps entre forces et faiblesses ?

Quelle fin de nuit !…

. . . . . .

— Ah ! mon Père, il ne fallait pas tellement répéter que Dieu est amour, et que le ciel est en nous.

— Ah ! mon Père, je ne sais qu'une chose : il est le plus fort. Dieu pour moi, c'est cela : il est ce qui est toujours finalement le plus fort… Et, — excusez-moi, pardonnez-moi, comprenez-moi, — il n'est que cela. Si je comprends bien les dogmes, nous sommes, et il faut que nous soyons, en lutte perpétuelle contre Lui. Nous l'emportons parfois pour un instant, mais il gagne toujours la belle.

Et le Père me dit : « Non, ma fille, Il ne gagne pas : si vous vous perdez, alors tout le monde perd, et Lui et vous.

— Mon Père, qu'a-t-Il à perdre ? Que peut perdre le Parfait ?

— Il perd l'amour qu'il avait pour vous. Sa mise sur votre âme.

— Et c'est là l'Enfer ?

— Oui, ma fille.

— Mais… c'est quelque chose que de pouvoir faire perdre Dieu.

OceanofPDF.com

L’ILE XIPHOS

LE DERNIER ATLANTE

Je suis à présent dans Firgô. C’est une Ile. Non, ce fut une île, mais aujourd’hui liée à la pleine terre par deux levées de sable très fin qui s’élargissent en plages d’année en année. La roche de cette île s’élève à six cents pieds environ au-dessus de la mer, et du haut du plus haut de son élévation se voit, ou plutôt se voyait, ou peut-être, on croyait voir une autre terre dans l’horizon du Sud. Toutefois ceux qui disaient l’avoir vue disaient n’avoir jamais pu la revoir. Ils l’appelaient XIPHOS, d’après eux le dernier fragment du monde qui a précédé celui-ci. On en racontait mille merveilles (mais à voix basse), et telles que le plus important objet de l’esprit humain de maintenant serait (s’il existait des intelligences capables de s’y employer !) de démêler le vrai du faux dans ces légendes confidentielles, et de s’acharner à reconstituer le savoir, le pouvoir et les vouloirs des gens qui vécurent là. On conte qu’ils en savaient mille fois mille fois plus que nous, ou toute autre chose, et c’est pourquoi je me demande si le nom d’Hommes leur convient ? C’est à nous qu’ils le refuseraient sans doute, tandis que nous devrions peut-être les appeler *anges* ou *demi-dieux*. On ne peut guère comparer cette situation relative qu’à celle qui exista entre les Européens et les sauvages les plus élémentaires qu’ils rencontrèrent dans leurs explorations.

Après tout, pourquoi la puissance génératrice de la surface irradiée de la terre n’aurait-elle pas engendré une race d’êtres aussi supérieurs à l’homme que l’homme l’est aux autres mammifères ?

. . . . . .

Gozon disait avec sérieux :

— Ils avaient toutes les mœurs, et j’ai toutes les mœurs. Je suis méchant et bon et excessivement les deux. Il n’est d’homme plus impie ni de plus religieux que je ne me sens l’être. En vérité, *ma nature ne souffre pas d’être définie*. Elle me pousse aux extrêmes, mais opposés. Tellement que je me

sens positivement n’être rien. — Serais-je un vivant vestige de l’époque où l’on avait les deux sexes, où science avec l’art n’étaient point séparés, ni la force ne l’était de la grâce, ni la liberté de la connaissance des lois, ni même le vice de la vertu ? Toute une espèce avait les propriétés protéiques de l’esprit. Il y avait un Dieu qui ne ressemblait à rien. Les rêves jouaient un rôle dans la veille, et la veille se préparait les rêves qu’il lui importait de se former pour réagir sur elle au réveil, ou bien pour développer en toute Ëberté de combinaisons, quelque coïncidence de sensations peu commune.

Les plus fameux de nos joueurs d’échecs, ceux qui, les yeux fermés, mènent et gagnent dix parties à la fois, nos calculateurs les plus étonnants paraîtraient, auprès de beaucoup de ces insulaires, des enfants qui comptent sur leurs doigts.

Il semble que leur sensibilité était non moins supérieure à la nôtre que leurs facultés combinatoires. On dit que certains n’avaient jamais entendu deux sons identiques. Ils distinguaient la même note deux fois donnée par le même instrument dans les mêmes conditions…

Amour. Les vivants n’ont que deux choses à faire : se nourrir et se reproduire. — Tout le reste est accidentel, luxe inutile, perversion, écarts.

L’ÎLE XIPHOS

Il y avait sur une petite place, entre des maisons curieusement ornées, dorées et dédorées, un piédestal qui portait une femme de parfaite beauté, nette comme une statue, et qui se tenait dans l’attitude la plus noble. Plusieurs fois le jour, elle se faisait entendre. Elle disait ou déclamait de beaux vers pendant quelque temps. Elle se mettait ensuite à chanter. Il y avait un accord si juste et si essentiel entre le timbre, les inflexions de sa voix et les formes successives de tout son corps soutenant et portant la variation de son souffle, depuis ses chevilles jusqu’à sa tête, que l’on demeurait saisi et que l’on se sentait soumis à la Puissance de la Pureté.

Elle avait la fonction de fixer le langage du pays et de donner, comme une horloge l’heure vraie, la prononciation la plus désirable et la construction la plus élégante de ce parler.

Certains jours, elle disait la vérité à qui voulait l'entendre, et la disait avec une telle diélion comme transparente, une modulation si pénétrante et une harmonie si enchanteresse entre l'expression de son visage, la perfection de sa parole, et surtout, avec un accord si complet de sa forme entière dont les moindres parties dans leur tension et leur concours d'ondes très légères ne révélaient une réserve et un aparté de mensonge, que l'on craignait généralement de l'interroger. Il paraît que le corps ne peut mentir tout entier, c'est pourquoi on met la Vérité toute nue. Mais quelques-uns, me dit-on, protestèrent contre cet usage d'une très belle personne, alléguant que la Vérité est le plus souvent laide, sinon hideuse. Mais il n'en fut pas tenu compte.

Elle avait rang de prêtresse. Si elle fût vierge, eêt incertain. Fille de qui et de qui ? Je ne sais point.

Vers le soir, elle pliait sur ses genoux…

*

DES TEMPLES ET SANCTUAIRES DE XIPHOS

I

Il y avait à Xiphos, dans l'île, sur un mont, un temple plus ancien semble-t-il que l'île même, étant fait d'une pierre noire qui ne s'y trouve nulle part, assemblée curieusement par blocs prismatiques qu'agrafaient des crampons de métal inconnu{22}. Et là était conservée une tête parlante aux yeux fermés. Et la tête était dans le temple mais contenait l'univers. On la fait briser et ouvrir et… des dés de cristal qui sont maintenant l'un à Rome, l'autre…

Oracles, sentences en sortaient. Elle rendait la justice par oui et par non et donnait des avis sur toutes choses. Il y avait une inscription : *Je n'ai pas d'entrailles*.

(Dialogues de X avec la tête).

Ici les aphorismes et divers effets remarquables de cette chose prodigieuse.

II

Et il y avait aussi une grotte creusée dans la montagne par on ne savait quelle main, et dont l'entrée, qui regardait la mer, avait été taillée de manière à figurer la nature d'une femme{23}. Là, au bord de l'antre, une sorte de colonne isolée se dressait, érigée dans l'ombre fraîche. Elle était cependant toujours presque brûlante. Qui touchait cette idole était changé en taureau… Au-dehors des groupes de filles attendaient que l'on sortît. Etc…

III

Et il y avait aussi un Livre — incompréhensible en soi. Mais qui l'interrogeait du regard en pensant à ce qu'il désirait savoir, croyait lire

Ou une fontaine ? Ou un arbre ?

Xiphos où tout est signe — (Rêves) —

Tout symbole — Comment faire sentir ceci ? Rien d'insignifiant, *donc tout* changeant.

La tête disait souvent : « Je ne suis pas ; je pense. » Un certain Ælianus de Colophon eut un colloque avec elle ; et même une sorte de dispute. Cette tête répondait par toutes les réponses possibles et insinuait ainsi le mépris de la vérité. Elle en vint aux injures.

Les animaux n'y étaient que ceux de la Fable. Ils regardaient les hommes dans les yeux, ne leur faisant d'autre mal que les intimider étrangement. Les hommes y apercevaient une tout autre manière de voir les choses, et se sentaient aussitôt comme réduits à une condition très particulière, et comme déchus de leur prétention à l'universelle connaissance. D'où vint cette légende de regards qui changent en pierre ? Mais la vérité est celle-ci, qui est plus profonde…

*

ILE XIPHOS (ou le lieu des
Mauvaises choses pensées).

… Il y avait à Xiphos un dieu qui rejetait les prières et jusqu'aux grimaces *intérieures* que d'autres dieux semblent exiger que les créatures leur fassent. « Chez la plupart de vos prétendus croyants, leur disait-il, ce

qu’ils nomment leur « foi » est une contraction, un torticolis, un effort pénible à voir, qui peut devenir un tic ; un produit de contagion, d’imitation, de peur ; parfois de l’ennui et, trop souvent, l’effet d’un essai naïf de vous tromper. On vous dit ce qu’on a appris à vous dire et qu’on ne pense pas et qu’on ne peut pas penser, mais la parole tient heu de pensée… Et ce que l’on vous dit n’a aucun intérêt. Pense-t-on vous apprendre quelque chose ?

Mais moi, ajoutait-il, je suis le dieu de ceux qui me résistent en tant que je suis, et qui me désirent en tant que je ne suis pas. *Ah !* disent-ils, *s’il y avait un dieu !* Ils ne craignent pas de nier ou d’ignorer ce qu’ils ne voient ni ne conçoivent ; ou de réduire ce qu’on leur offre sous le nom de divin, ou qu’ils ressentent comme tel, à des productions de leur nature, parfois puissantes ou belles, mais qui ne peuvent être que de même substance et modalités que toutes les autres du fonctionnement de leur esprit. Mais parmi ces formations, il en est que j’estime et qui sont leurs essais de se passer d’un créateur et gouverneur de toutes choses, etc. »

*

(Les philosophes). Celui qui prit *au pied de la lettre* le temps, — fleuve d’Héraclite et se mit à considérer les événements et les états en hydraulicien avec recherche de l’équation de continuité, des filets, tourbillons, — effets de bélier.

Ceci appliqué aux impressions, idées, sensations, actions et modifications de toute espèce — comme à des flotteurs, doit donner des conditions et effets curieux. Effets de mouvements relatifs.

Comment se produit la non-sensation de changement ? *Changement* comme *substance* (en effet, CONSTANTE *condition* de la sensibilité. Cf. onde porteuse).

Et changement comme perception — modulation —

Peut-être, c’est la relation de ces deux changements quand elle est concordance qui donne les rythmes ?

*

Chant cristallin de la statue de Memnon.

A — quand le soleil se révèle et d’un rayon frappe. —

B — quand le soleil bondit. — moi de rosée lavé — d'abord je murmure, cris infimes, puis je chante — Substance — crépite — Source — Soleil p. l'aveugle{24} — et enfin la lumière a tari la rosée.

J'étincelle muet —

*

… Il nous dit un ou deux poèmes de sa composition.

Puis nous montra les textes de quelques-uns qu'on avait recueillis de la Bouche Sacrée (c'est ainsi que l'on nomme la bouche de la Tête Qui Parle).

Mais cette écriture nous était inconnue. Alors, il nous expliqua que la valeur d'un poème est le nombre des sens qu'il peut recevoir, et que ceux-ci avaient douze premiers sens, desquels douze autres pouvaient résulter.

Cf. Polygones convexes et étoilés.

*

LE MARIAGE A LA XIPHOS

… On montrait aux jeunes gens nubiles, un à un, une troupe de jeunes filles qui ne se savaient pas observées et dont chacune portait un insigne ou une coiffure qui la distinguait des autres.

Il disait celles qu'il préférait. On le notait.

La même épreuve se faisait, une fille comparant les garçons. La comparaison des choix donnait quelques résultats.

. . . . . .

LE TEMPLE DE LA PEUR

La peur, effet essentiel, base de toute société.

Pas de société de héros. Pourtant, un très ancien essai à Xiphos.

*

La Tête tranchée regarde les choses telles qu'elles sont, le Présent pur, sans nulle signification, sans haut ni bas, sans symétries, sans figures.

Mais une diversité.

Et quand les temps de réaôion des rétines s’attardent…
Point de réponses — Jugement éternellement suspendu —
Car tout *jugement est hâtif*.
Parle trop tôt, achève ce qui n’est pas — ni jamais — achevé.
Point de transit.
ni passé ni futur —
point de nombres.

*

— Dans l’île de Xiphos, il y avait une province où l’on reléguait les personnes atteintes de la maladie appelée *Anastrophie*. Elles font après chaque action, une action inverse — ou son simulacre. Ce qui est affreux à voir plus que ridicule. D’autres fous répétaient toujours leur action plusieurs fois.

— Il y avait une sorte de couvent dit des *Égophobes*, où étaient ceux qui ne parlaient jamais d’eux-mêmes. Ni le Je ni le Moi ne s’y entendaient.

LES MENDIANTS

Il y avait les mendiants ! Les uns mendiaient l’amour. Les autres, l’estime. D’autres, la gloire. Et ils méprisaient ceux qui demandaient du pain ou de l’argent. Certains demandaient une idée, pour l’amour des dieux, ou un vers bien fait — ou un style « original ».

*

BOUTIQUES

Celle du poète — celle du mathématicien, etc…
On les voit travailler — c’est le sujet.
Rues d’un Paris fantastique — noms des rues —
. . . . . .
« Goûtez et comparez » — ces mots sont dignes d’un Évangile.
Bien faire et laisser dire.
Ici l’on chante à l’instar de Mantoue.

Boutique de poète — avec petite lyre en cuivre suspendue, perroquet (dit des vers latins) parle en vers, merles, quelque chose de magique, d'Hoffmann.

Muse, assise. Chaise de roseau.

Les apprentis — rue

démon de Socrate.

*

Les Silentiaires.

« Tout ce qui sort de l'homme est impur », pensaient-ils, et ils gardaient le silence autant qu'ils le pouvaient.

Ils éclataient d'amour et d'idées retenus dans l'enceinte de leur croyance superstitieusement opposée à tout épanchement.

*

Philosophie du raccommodeur.

Conte « philosophique » ou poème en prose avec le refrain.

Le raccommodeur de faïence, porcelaine, le marbre, l'albâtre…

Ces beaux mots. On rencontre enfin l'homme assis sur

Les marches de l'église. Il raconte ses joies — l'attention.

Le hasard donné. Philosophie du vase brisé — Jeu de patience.

*

Conte. *Supplice* étrange —

Le roi ordonna (Je te condamne à périr, mais à périr en tant que Xios et non en tant que Toi) que Xios fût conduit dans un pays entièrement différent. Son nom changé, ses traits mutilés artistement. Les hommes du pays contraints de lui croire un passé, une famille, des talents tout autres que les siens.

S'il se rappelait quelque chose de sa vie première, on le contestait, on lui disait qu'il était fol, etc…

On lui avait préparé une famille, femme et enfants qui se donnaient pour siens.

Enfin tout lui disait qu'il était celui qu'il n'était pas.

*

MUSÉE SECRET DE XIPHOS

Les tableaux de peinture, dans le goût de Philostrate athénien — ou le *Néocosme*…

— « La Science accomplissant le sacrifice de la Connaissance », tel est le sujet de la grande fresque de l'époque.

— Les Suicides et Paradoxes — (adjectifs)…

— Europe expirante in media insanitate —

— Fiducia dévorant ses enfants — (Justice, Vérité, etc.).

— Le crépuscule des infinis — (LE MONDE FINI).

— Les divinités neuves — Energie.

— Les aventures — A la recherche d'une Erreur —

— *Grandeur et décadence de la Parole*. Ubiquité, ruine les formes (logique et beautés) — la confiance — Crédulités. Signification de la recherche d'une rigueur par symboles abstraits — *Babel*, Pentecôte — Usage magique (ou harmonique) et usage opératoire, « rationnel ».

*

CONTE

Exportation de dieux.

Il y avait un quartier de chantiers où l'on faisait les dieux pour les autres. On sculptait le bois ou la pierre ou le marbre. On peignait les images.

Et selon les croyances des clients, on façonnait des Baals, des Hermès ou des monstres, des vierges, des Vénus.

Il y avait aussi des échoppes à écrivains. Ils griffonnaient des livres sacrés, des textes à énigmes, des formules de prières.

C'était, réuni sur un point, dans cette île privilégiée, ce qui ne s'était produit (et ne se conçoit guère) que séparé et s'ignorant mutuellement, selon le temps ou l'espace, et dont l'expérience, faite autrefois à Babel, avait misérablement avorté.

On essayait tous ces produits sur les mêmes sujets.

Morales.

*

Il y avait des menticures qui étaient au langage et à l'esprit ce que les manucures sont aux mains, et le matin, fort tard, tandis que ceux-ci taillaient et polissaient les ongles des personnes soigneuses de leur corps, les cures de l'intellect les interrogeaient et les entretenaient en subtilité et en élégance de la pensée et du discours. Ils apprenaient à prononcer, à user des timbres de la voix, à s'abstenir des termes vulgaires ou très abstraits, à former des phrases complètes, et veillaient aux idées dont ils ne voulaient que l'on en retînt aucune qu'on n'eût faite sienne, recommandant de chasser toutes les autres et de ne pas croire penser quand on ne fait que répéter en d'autres mots ce que l'on a lu ou entendu.

*

La *tête parlante* aux yeux fermés émet des oracles, etc.

Il y a un voyageur qui entame un dialogue avec elle.

Et elle parle avec une objectivité totale… aphorismatique. Sans JE et comme par combinaisons.

La voix de personne.

Répète toujours à sa façon ce que l'on vient de lui dire, et le transforme successivement par transformations réglées.

Elle ouvrit un œil !
Son étonnement.
Les questions interdites.

*

Un homme était sûr de quelque chose. On ne savait donc qu'en faire. On le mit successivement en prison, en chaire, sur le trône, à l'asile des lunatiques, on voulut le tuer. D'autres pensaient à l'obliger de féconder mille femmes choisies. Finalement, fatigué de tous ces avatars, il déclara qu'il n'était sûr de rien et on lui laissa la paix. Il en profita pour écrire une Éthique, qui est un des livres les plus importants du monde. Car tout le monde en parle et l'invoque mais personne ne l'a lu.

*

Les temples des *vrais dieux* —
La Peur, la Faim, le Désir, les Maux, le Froid…
Les vrais dieux sont les forces ou puissances de la *sensibilité*.

*

Monuments. INSCRIPTIONS.
Style.
Usage du Soleil — familier
Culte. Le dieu visible mais éblouissant.
« Chez nous le dieu est essentiellement niable. »

. . . . . .

La vie se trouvait sur l'île Xiphos comme l'on trouve le cuivre à Tharsis, l'encens, la cannelle à…

Une vie de qualité fine et puissante, produit de conditions exceptionnellement favorables.

Les instincts d'une puissance redoutable ; la sensibilité extraordinaire. L'intelligence d'une simplicité et d'une rigueur. — Et toutes ces choses se combinant, se bornant selon des lois simples…

. . . . . .

On voyait dans Xiphos, sur une place publique, un plan d'agate polie gardé par un savant plus que par un sage, sur lequel ne cessait de rouler de face en face un étrange polyèdre taillé de telle manière qu'il ne pouvait trouver de position d'équilibre.

Ailleurs un œuf étrange dansait et semblait vivre au plus haut d'un jet d'eau.

Les fontaines étaient ingénieuses et proposaient des problèmes. Quelques-unes chantaient.

*

DEVISE

« POUR QUE SOIT CE QUI EST »

Ceci serait l’une des
inscriptions sur l’une
des portes, d’abord mal
traduite mot à mot
par : SORS POUR ENTRER
(remets-toi à ignorer ce que
tu sais, pour savoir comment
tu le savais et savoir ton
savoir).

*

Une île sans pudeur — des êtres nus et non seulement nus mais aussi libres de partout que l’homme l’est de son visage découvert, de sa bouche, de ses mains.

*

Un monument dont toutes les ombres par lui et par ses parties projetées seraient belles, formaient des dessins changeants. Une sorte d’édifice projetait une silhouette.

*

Ce solitaire essayait sur lui-même les poisons du langage abstrait. Il essayait sur les autres le mot Dieu. Xiphos, l’île aux ? simplistes

*

La Médecine à Xiphos

La longévité — avec conservation durée
de vie et durée de valeur de vie.

Les sages. L’hymen — après dressage

les animaux synthétiques.

La Justice

La politique et l’économie. On enferme dans la même prison les gens qui ne s’accordent pas jusqu’à ce qu’ils s’accordent.
Ceci fait merveille.

*

Ile trouvée au hasard, flottante, repoussée par tout corps.

L’Énergie

L’électricité y était particulière

La Religion, les mystes.
Les méthodes.
Un naufrage nous a livré vos sciences,
les nôtres sont bien différentes.

*

Foire de Xiphos

« Les recettes du Grand Lambert »
ou les M
infaillibles moyens
de…

Ici supposer les choses désirables mais qui sont hors de portée des méthodes et connaissances :

Se faire aimer (ceci est classique)
Faire de belles choses
etc.

Cette foire était singulière.

Les baraques à Monstres. Mais quels monstres !
L’Hermaphrodite
Les Hercules espiritels{25}

Foire littéraire et philosophique. Car… c’est bien cela ! Nous sommes exhibition de phénomènes.

Récit : « je venais de visiter l’exposition de P. quand tout à coup, sur le quai, je fus ravi en esprit et me trouvai en plein vacarme et désordre coloré d’une Foire. Les faux sauvages, les monstres fabriqués, les devins. »

*

Xiphos — L’île aux merveilles

Les artisans — et les doctes ou docteurs.

Ils avaient, les uns de la matière, les autres de l’esprit un sentiment bien différent du nôtre.

Les premiers agissaient sur les corps par leur âme même qui savait comment gagner leur ouvrage et vivre toute dans leurs mains ; et les seconds semblaient disposer des idées par leur langage et leurs symboles comme l’athlète, l’acrobate et le prestidigitateur ou le jongleur font de leurs membres. (Le parfumeur). Le forgeron battait rythmes et formes. Le joaillier mirait les gemmes et semblait ensuite les extraire de ses yeux pour les placer. Le peintre dansait sa peinture et le sculpteur luttait avec la terre ou la pierre, une lutte toujours plus ardente et plus resserrée. Puis il bondissait en arrière, la main reprise ; puis il bondissait en avant, la main tendue. Le potier nu faisait son vase comme un amant crée et recrée le corps de sa maîtresse ; et le verrier soufflait son désir même dans la bulle de verre — spirabat.

Le philosophe tout à coup se mettait à discourir et renversait sa propre pensée, sans cesser de la suivre et de la renouer à elle-même. Ils étaient ou plantés comme des arbres ou marchant sans pouvoir s’arrêter.

Le géomètre se sentait tout l’espace, etc… et des transformations éblouissantes.

Et le poète chantait les mots, s’identifiait au langage, — comme le musicien semblait vivre dans un monde sonore.

Tout l’utile était comme acquis.

Tout l’inutile était l’essentiel.

Les pierres tombaient par distraction comme lancées au hasard.

Et les lois naturelles semblaient des bizarreries.

Ils expliquaient que les lois étaient une fantaisie réalisée.

OceanofPDF.com

ACEM

Assem — ou Azem — ou Acem.

Ceci est un conte qui vient toutes les fois que je passe dans le quartier où est,

où demeurent ce que n'ont pas détruit ni la vénalité, ni la bestialité, ni la superstition hygiénique, ni la politique

ni l'architecte, ni l'ingénieur, ni le conseiller municipal, ni l'entrepreneur, ni le médecin, ni tout le monde

il y a un balcon que tous ces gens-là guettent sans le savoir

il n'en sait rien,

avec lui tombe un art

une construction d'édifice en l'an 1200 ou 1600 exige du talent et des productions de la forme, de presque tous ceux qui s'emploient à la construction, hormis les manœuvres qui sont ceux qui ne fournissent que de l'énergie musculaire. Les autres ont affaire à une matière qu'ils connaissent selon leurs mains et leurs yeux, la pierre, le bois, le plomb, et qu'ils travaillent à partir de son gîte d'origine.

Une construction actuelle ne demande que le moins d'esprit personnel possible. L'invention, le goût, les idées n'y peuvent appartenir qu'à un seul, lequel ne se fie généralement pas à sa fantaisie, s'il en a et s'il ne s'en méfie pas.

*

Il y avait un homme qui s'appelait Assem, Azem, ou Acem. Il était blanc et gras, de très beau visage, composé de semblables courbes ; son nez faisait songer à un cimeterre, et ses sourcils noirs et minces comme du fil étaient deux arcs dessinés au pinceau. Les prunelles de ses yeux étaient parfaitement claires, la pupille n'était qu'un point noir, mais parfois elle se dilatait à l'extrême, et le noir de l'instant la dévorait. Il avait les mains très

belles, souples et très blanches ; l'une accablée plus que chargée de bagues, caressait familièrement, comme une main étrangère, l'autre, toute nue.

Il ne riait jamais ; il ne marchait jamais : du moins personne ne l'avait jamais vu que pleinement établi dans un petit fauteuil tout recouvert d'étoffe où il semblait encastré. J'ai dit qu'il ne riait jamais ; quand il eût fallu rire, il fermait brusquement les yeux et hochait la tête. Il parlait lentement avec économie de parole et des tons de la parole ; il articulait chaque syllabe et leur donnait une valeur musicale très sensible et remarquable. Ce qu'il disait était bref, toujours composé d'une interrogation et d'une réponse. Il semble qu'il ne raisonnait jamais ; il n'avait nul souci de l'accord de sa parole avec elle-même. Il est probable qu'il considérât que ce que nous appelons logique, suite dans les idées, comme chose bonne tout au plus pour la pratique de l'action, — à moins qu'elle n'y soit au contraire désastreuse. Assem se bornait en général, au lieu de parler, à émettre une suite de notes conforme à son impression du moment. Ce son était toujours grave et ironique. Malgré ce quasi-mutisme, la conversation avec lui était mieux qu'intéressante. Elle était constamment de très grande importance, car on retirait de la présence de cet homme assez étrange le singulier bénéfice que je vais dire. On venait exposer devant lui une idée, une thèse, un projet de livre ou d'affaire, de voyage ou d'autre entreprise ou même de loi, par son seul silence, mais silence *illustré*, tantôt par la dilatation des pupilles, tantôt par l'abaissement des paupières, tantôt par le rythme de la main caresseuse et somptuaire glissant sur la main nue, il était bien rare qu'on n'eût pas comme par un sortilège trouvé soi-même le vice, la niaiserie, la contradiction, la faute de goût ou de rythme ou l'incohérence ou l'inutilité ou la simple banalité de ce qu'on venait de lui exposer. Il avait tout dit sans ouvrir la bouche. Il créait en quelque sorte l'objection à distance, dans l'esprit même qui lui soumettait son produit. Il tirait l'absurde par simple action de présence.

On ne savait presque rien de ses origines, de sa race, de ses moyens d'exiltence, ni même s'il vivait seul ou avec d'autres personnes. Quant à ses mœurs, il est presque inutile de dire que les bruits les plus variés et les moins bienveillants à ce sujet s'échangeaient entre le peu de personnes qui étaient admises à le voir. Il planait pourtant sur lui une manière de célébrité qui s'étendait assez loin parmi les gens cultivés de la ville. Il passait pour avoir été médecin ; d'autres lui voyaient les signes indélébiles d'un

sacerdoce abandonné. Quelqu'un le compara un jour, avec beaucoup d'ingéniosité, au célèbre joueur d'échecs de Maëlzel. Un autre alors fit une allusion assez grossière (qu'il exprima finement) à ce que pourraient être les amours de l'automate, ce qui visait manifestement Assem. Quant à moi, je haussai les épaules : je sais bien que la vérité et la réalité n'ont jamais que des rapports superficiels entre elles. La vérité est une expression : elle a un commencement qui est doute, et une fin qui est vérification. Mais la réalité est ce qu'elle est, c'est-à-dire qu'elle se refuse ou se dérobe à toute expression ; on ne sait ni où elle commence ni où elle finit, et prétendre la représenter est aussi vain que la tentative du peintre, qui prête aux choses et aux visages des traits, cependant que la nature les ignore, n'est ni faite de lignes ni de surfaces… J'avoue toutefois que la vie cachée d'Assem me donnait à penser, je n'ai jamais trouvé tant d'énigmes dans un homme. La vraie valeur de son esprit, ses goûts profonds, sa nature intime, sa fortune, son passé, autant de problèmes souvent irritants qui me tourmentaient assez souvent. J'ose ajouter que j'hésitais parfois sur son sexe même… Je puis dire que pendant quelques mois, comme je le voyais presque tous les jours, j'étais arrivé à ne plus vivre que dans l'espoir de le faire une bonne fois s'expliquer, je ne songeais qu'à tirer de ce quasi-muet les aveux qui m'eussent délivré de cette obsession.

Il lui arrivait de temps à autre, au milieu d'une conversation où il ne mêlait que les signes et les propos réduits dont je viens de parler, de s'endormir ou de paraître s'endormir, ce qui ne laissait pas de surprendre et souvent d'indisposer ceux qui étaient avec lui. Son apparence de réveil se manifestait par le regard extraordinaire de ses yeux qui s'ouvraient et fixaient, non point, semblait-il, les choses et les personnes présentes, mais tout ce qui aurait pu être devant eux. Ce regard était alors si largement dilaté que seules deux taches de noir absolu remplaçaient les trop clairs iris.

Cependant il arriva ce qui arriva. Un jour, tout à fait vers la fin de ce jour, comme l'on ne distinguait guère plus dans la chambre que le clair et l'obscur, et que j'étais tombé dans un très long silence, étant fatigué d'avoir depuis des heures agité devant Assem quantité d'idées et m'être servi des curieuses propriétés de sa présence que j'ai dites pour me faire à moi-même une opinion sur mes idées, Assem tout à coup prononça presque à voix basse ces deux syllabes : MARA. Aussitôt UNE VOIX étrange s'éleva dans la pièce voisine et dit : AMOR, avec un accent interrogatif, et Assem

répondit : AMOR. La portière de gauche s'étant soulevée et la porte s'ouvrant, rien ne vint. J'entendis s'ouvrir une porte à droite, je regardai, et rien ne vint. Alors je regardai Assem qui décroisa ses mains, et, son visage sans aucune expression, désigna de leur gesté symétrique l'une et l'autre porte. Il se fit en moi je ne sais quelle préparation de mystère, et pendant qu'il reprenait son immobilité,un certain nombre d'interprétations distinôes me vinrent à l'esprit ; puis, comme sur une portée musicale parallèle à ce jeu d'hypothèses, et comme dans un autre temps, une sorte d'ébauche de la théorie générale de la diversité des explications possibles de cette petite scène composée d'un personnage et de deux ouvertures de porte, se dessina dans mon esprit.

Cet esprit prenait la pose intérieure qui se traduit par : Que signifie ? et sur ce signe, — ou bien sous ce signe — , me venaient dans un certain désordre quelques-unes de ces productions vulgairement appelées idées.

« Une porte ouverte, et une porte ouverte, Assem entre les deux, n'est-ce point un symbole du possible ? Ou bien une sorte d'invitation à je ne sais quoi qui doit être d'entrer ici ?… Après tout, que me font ces deux portes ? » Je songeai au passé et à l'avenir qu'elles pouvaient figurer.

A ce moment, Assem refit le geste qu'il venait de faire, puis, croisant les bras, il désigna de la main droite la porte de gauche, et de la main gauche la porte de droite. Ses mains revinrent à leur position primitive. C'est alors que de la porte de gauche sortit un jeune homme, et de la porte de droite une jeune fille, qui me parurent d'une remarquable beauté. Ils me saluèrent gracieusement l'un et l'autre, et s'approchèrent d'Assem dont ils baisèrent chacun un genou. Sur quoi je le vis ouvrir ses bras et les presser l'un et l'autre contre lui.

Saisi, gêné dans la profondeur de mon âme, par cette composition de tendresse si étrange et tout inattendue qui tenait du rite, qui faisait songer à une liturgie intime, presque équivoque, mon premier mouvement fut de me retirer au plus tôt. Je n'osai pas. La honte de paraître me retirer me paralysait, et il y avait dans cette stupeur un désir assez coupable de voir la suite. Toutefois, je pris le parti qui demandait le moindre effort : je fermai les yeux.

Après un temps, UNE VOIX, la voix si rare d'Assem, se fit entendre. Cette voix qu'il semblait économiser comme s'il eût conscience que nous n'avons jamais qu'un nombre fini de mots à articuler pendant notre vie et qu'il en sût le compte, et qu'il eût découvert que la durée d'une existence est

mesurée par ce nombre, tandis que l'on pense au contraire que ce nombre dépend de cette durée, et soit comme une fortune, un trésor auquel rien ne peut s'ajouter et qui dure ce que le fait durer l'avarice ou la prodigalité de son possesseur.

… Or cette voix fut UNE VOIX de petit enfant. Elle disait : « Aimez-moi, aime-moi, toi, et aime-moi, toi » ; et plus basse elle ajouta : « C'est la parole la plus vaine, la plus inutile parole du monde. »

J'entendis alors, et cela me fit frissonner, un gémissement, le triple gémissement du groupe que je ne voulais pas voir, et il y eut ensuite un silence que vint rompre la voix du jeune homme, qui était UNE VOIX forte, mais sombre et comme retenue : « Comment veux-tu, dit-il, que nous t'aimions ? Nous n'avons pour toi que la haine la plus pure, nous te haïssons de toute notre substance. On dit que nous sommes beaux, et sans doute nous sommes plus beaux que tout ce qu'on voit de Beau parmi les êtres. Mais ne savons-nous pas, précisément pour être tels, que nous pourrions, que nous devrions être cent fois et mille fois plus beaux ? Qu'as-tu fait des semences précieuses de ton vouloir créateur ? Et pourquoi n'as-tu pas jeté dans la balance féminine de notre sort tout le poids des énergies de la perfection ? »

Il se tut. Et la voix de la jeune fille s'éleva à son tour, d'une douceur plus aiguë que la plus douce aiguille et la plus fine :

« Assem, Assem, dit-elle, et pourquoi aussi as-tu fait que nous ne puissions nous aimer, lui et moi ? Nous sommes frère et sœur, et tout ce que nous sommes voudrait que nous partagions la même couche, et qu'il n'y ait entre nous que ce qu'il faut de différence pour aliment des divins efforts de l'union. Mais voici que nous sommes rivaux, et que je hais mon frère avec douleur, car il veut tout ce que je veux, il possède ce que je possède, et nous n'avons rien à nous envier, nous qui nous aimerions si tendrement. »

*

Je sentis en moi un mouvement se faire et une impulsion à me lever et à sortir. Mais je ne sais quelle impossibilité se fit et s'imposa en même temps et je demeurai. Mais j'eus l'impression que j'étais réduit à l'état de chose inerte et muette, devant être témoin d'une scène entièrement incompréhensible.

*

« Vous êtes ma faute, dit Assem, et je vous aime comme une faute, et je vous hais comme une faute. Et il y a entre nous trois un pacte de chair et d'esprit. »

*

Tout à coup, je m'aperçus que le groupe si pathétique ne se distinguait plus que comme une masse d'un seul tenant, une sorte d'ébauche sur laquelle une lumière mourante avait encore quelque pouvoir de modelage… C'est que le jour baissait… Je compris ou j'imaginai que les trois personnes qui composaient cette masse devaient avoir les yeux fermés. Idée assez naturelle, mais qui devenait assez étrange, à la réflexion. Moi-même, je me sentais comme insidieusement contraint de fermer mes yeux. L'évanouissement de la lumière me faisait sentir je ne sais quel besoin de suivre ou de simuler sans le vouloir une diminution de ma faculté de regarder et d'opposer aux choses un esprit qui les compense et les termine.

Bientôt nous étions QUATRE, sans doute, dans les pleines ténèbres…

C'était un état insupportable. Une intimité avec de la vie… Il y avait là, sentais-je, quatre « vies intérieures ».

*

L'ÉCRAN

Conte. — Histoire d'un personnage que l'on représenterait (à intervalles médités du récit) dans son fauteuil, fumant, et le regard se fixant assez vite, de soi-même, sur un écran, porte ou mur, — ou sur un objet assez petit. Alors les idées des choses, événements d'introduction récente dans sa vie (objets du *récit*), les soucis, nuages, thèmes intimes, inventions naissantes, etc… viendraient s'établir *sur* ou *comme sur* cet écran — où ils seraient *en lui et devant lui* — en observation réciproque et comme un *monologue* complexe.

Le retour de ce motif dans un récit pourrait servir de loi formelle et ornementale, — très *vraie* d'autre part. Le moment — phase de tête à tête avec l'écran ou le petit objet familier et le semi-rêve du *réel-présent*, du

réel-prochain et des *possibles*, serait, *d'autre part*, un élément de forme assez fixe.

Le plan de l'écran et les plans voisins.

Le passé, le futur, aux dépens du présent.

Les temps affectifs — regrets, soupirs, tendresses, nettetés, grossissements. Peut-être pourrait-on « construire » un type de ces moments, une formule générale.

Et au bout de ces morceaux, une transformation — plus ou moins définitive. Certains thèmes renforcés, — inculqués — des trouvailles — formules adoptées — des effacements.

Et retour au présent. Le mut reparaît. Le point de conscience se reforme *sur l'objet*.

*

Vu par un ange, le système de nos habitudes (avec tous les rites secrets et les intimes consignes, associations bizarres, signaux organo-psychiques qui s'y trouvent), paraîtrait un cérémonial étrange de restrictions et conditions imposé, mais imperceptible pour autant qu'il n'est pas contrarié.

Et ce système s'étend, se multiplie dans chaque occasion où la vie prend quelque périodicité — comme un cristal se forme dans le liquide qui repose, et permet l'ordre *naturel*.

Vraiment, celui qui étudie de près une journée d'homme, sans se laisser tromper par l'émission psychologique et l'importance criarde de la vie intérieure et de la comédie à laquelle elle prend part, celui-là peut jouir du spectacle des substitutions du plus universel au plus particulier, du mécanique à l'apparente fantaisie.

*

Acem disait : Je suis toujours celui que je suis à chaque instant{26}. J'appelle *toujours* mon *chaque instant*. Et vous ? Comment faire autrement ? Comment dire autre chose ? Serait-ce pas mentir et vouloir faire croire que l'on est autrement, autre chose que — *chaque instant ?* N'est-on pas *toujours* entre deux portes ouvertes, l'une par laquelle on vient de sortir, l'autre, d'entrer ?

*

LES RITES

Chacun son « sacré ».

Dans le champ de chacun, des points répulsifs — La mort, chez les civilisés, est comme *hors nature* — ce qui entraîne une idée fausse de la vie, ruine nos idées sur la valeur des signaux naturels. Cf. certaines ultrasensibilités « morales ». Points de haute sensibilisation — Peut-être aussi quasi-accidentels que les points extra-sensibles du corps, dont la capacité de causer douleur est sans rapport avec l'importance vitale.

Ce qu'il y a de spontanément rituel dans la vie des gens et qui s'installe tout seul — dans la partie semi-umbrale de leur existence.

*

Je sais, dit-il, par un calcul de tous inconnu jusqu'ici — je sais — à quelques dizaines près — le nombre des mots que j'aurais prononcés entre mes premiers balbutiements et mes derniers discours.

Tout mot que je prononce, je le ressens donc, comme une dépense irréparable.

Rien ne peut faire que le nombre en question ne soit, en puissance, un nombre fini : N — Si n est le nombre des mots déjà *perdus*, il me reste N — n à dépenser.

*

Les deux enfants jumeaux :
ô mes développements…
Les deux serpents.
L'un Dominatio — L'autre Virtus.

. . . . . .

Je vous ai engendrés l'un et l'autre pour mieux me connaître et donner l'un à l'autre.

Car si lucide que l'on soit et si profond quant à la sensation de soi et à la connaissance de sa pensée, toutefois ce regard ne pénètre pas la substance

que l’on a *reçue ;* et il y a *beaucoup plus que nous dans nous — il en faut beaucoup plus pour faire moi que moi*. La *personne* n’est que l’un des effets de son être. Le Moi se détache à chaque instant d’un flux de toute autre nature.

*

Métaphysique

(Spinoza)

Il a son échiquier.
Dieu, univers, matière, esprit, pièces du jeu.
Le dédouble jouant avec soi.
Faculté de n’être pas *un*.
Importance de s’ignorer
pour concevoir et jouer
contre *soi*.

*

Le bœuf sur la langue. (virtuelle).
interdit la pensée.
Mais le vouloir nécessaire à imposer le *silence intérieur* par effort d’immobilisation des virtualités nécessaires au langage intérieur implique une pensée qui contrevient à l’intention qu’ell doit réaliser par relais.
Silence à l’intérieur.

OceanofPDF.com

POÈMES

AU COMMENCEMENT SERA LE SOLEIL

Animal profondément oublié : tiède et tranquille masse mystérieusement isolée ;
ARCHE close de vie, qui transportes vers un jour qui vient
mon histoire et mes chances,
tu m’ignores, tu me conserves ; tu es ma permanence unique
et inexplicable. Ton trésor est mon secret.
SILENCE, mon Silence… ABSENCE, mon absence, ô ma forme fermée,
je laisse toute pensée pour te contempler de tout mon cœur.
Il n’est pas de plus étrange, de plus pieuse pensée.
Point de merveille plus proche.
Je me suis donc fait une ILE inconnue.
Et tu es un temps qui s’est détaché de l’énorme TEMPS où ta durée
indéfinie subsiste et s’éternise
comme un anneau de fumée.
Mon amour devant toi est inépuisable.
Je me penche sur toi qui es MOI, et il n’y a point d’échanges
entre nous.
Tu m’attends sans me connaître,
Et je te fais défaut pour me désirer
Tu es sans défense. Qui te tue me tue.
Quel mal tu me fais avec le bruit de ton souffle…
Je me sens le captif du suspens de ton soupir
Au travers de ce masque abandonné, tu exhales le murmure
d’une vie toute égale, à soi-même bornée.
J’écoute le petit bruit de mon existence, et ma stupidité
est devant moi…

POÈME

O NOUS…
O TOI, O MOI,
Le Passé, l’Avenir sont nos grands ennemis.
Aimer est un poison,
Penser finit toujours si mal :
Soit l’impuissance, soit la terreur l’exterminent.
Et il faut beaucoup d’ignorance pour vivre.

. . . . . .

Ainsi parlait. Alors se tut
Celui dont je possédais si bien la présence.
Et le miroir d’éternelle durée
De mon ravissement troublé
Redevint lentement parfait.
Une idée de suavité
Ou la profondeur d’une rose
Se fit tout à coup dans ma pensée.
Et je me sentais respirer
La chaleur fraîche d’une vie.

. . . . . .

Ferme les yeux, me dit mon cœur,
Oublie les Bêtes et les Anges :
Sens-tu ta présence frémir,
Et ta chair n’être plus la même ?
— Ouvre tes bras, me dit mon cœur,
Et que tes mains dans l’étendue
Devinent, touchent et saisissent,
Empoignent, palpent et caressent
Comme une lyre, comme une urne.

OceanofPDF.com

FRAGMENTS

… Je ferais une ville modèle — ou plutôt une ville spécialisée dans le calme, et le travail personnel soigné et achevé, — manuel ou non.

Seraient rigoureusement proscrits ou proscrites de cette ville les machines qui font du bruit, les nouvelles, la publicité, le cinéma, les appareils de radio, le téléphone dans les demeures — et la politique.

D’une façon générale, tout ce qui accélère brutalement l’existence et interrompt le cours des idées ou des occupations — et donne à toute vie l’allure d’un esprit inquiet.

De plus, un contrôle rigoureux serait exercé sur les choses à vendre — dont la qualité serait surveillée — et parfois la nature. Tout aliment serait défendu, qui serait produit en usines. Les apéritifs, les conserves.

*

VILLE CALME

En ce temps-là me fut donné de visiter une singulière ville, fondée dans le Manitoba par un certain Dick Bouchedor, qui en avait obtenu l’autorisation des autorités fédérales.

On n’y accédait que par des escaliers, ou un ascenseur. Tout entrant signait une déclaration de soumission totale aux règlements, et dépôt de tout son argent et bijoux contre reçus et carnet de chèques.

Ni pianos, ni radios, ni phonos, ni animaux domestiques.

Aucun journal n’y pouvait pénétrer.

La publicité rigoureusement interdite.

Ni téléphone.

Aucun fil.

*

… Dans cette langue (de Bételgeuse), certains mots étaient si difficiles à articuler et accentuer que la plupart ne s’y risquaient et qu’il fallait presque un artiste et des dons naturels pour…

Ces mots étaient les plus importants. Parmi eux, sans doute, les noms des Dieux — et ceux de l’Univers.

Cette sorte d’interdiction avait des conséquences remarquables et profondes dans l’état des choses publiques et…

*

En ce temps-là,

Les Sages{27} se sont assemblés sans le savoir ; où qu’ils vivent dans le monde, *la même pensée* leur vint, née dans chacun de considérations différentes, répondant dans chacun à des prémisses différentes et convenant au même sentiment par des voies, des images, des modes, des incidents, des souvenirs, des chemins et des temps bien différents.

Unis, ignorant de l’être, ils pensaient à la fois, comme un seul esprit au sommet d’une seule délibération avec soi-même.

*

Les architectes du Grand Roi, commandés de lui faire un palais *carré* de mille coudées de côté, vont sur le terrain. On mesure une ligne A-B base, mais la mesurant plusieurs fois pour sûreté, on ne trouve jamais la même ongueur. De plus, essayant de mesurer B-A, on trouve A-B ≠ B-A. Tous les nombres AB compris entre p et p’. Tous les BA entre q et q’. On décide de s’en tenir à une moyenne. Mais chaque côté donne une moyenne différente. De plus, les angles désirés *droits* sont également décevants. Le magicien avait dit : jamais ton palais ne sera construit. *Il s’était borné à rendre sensibles par un charme les variations des solides.*

*

VARIÉTÉ

Il pleuvait, des gouttes espacées tombaient comme des notes sous les doigts de celui qui cherche une sonore mélodie. Parfois, comme un coup

d’inspiration, une fine poussière d’eau vivement chassée par un bond du vent tout à coup me fouettait les yeux d’une irritation légère. Errant et absent, je me perdais selon mes pas et me laissais me perdre dans de vieilles rues de plus en plus incertaines, et comme de plus en plus incapables de me conduire où j’avais eu, peut-être, l’intention première d’aller. Il arrive que les rues fassent de nous ce qu’elles veulent. J’avais oublié le principe de ma route, et me sentais plus faible, où en était l’heure, le jour. Mon but s’était égaré ; et avec mon but, la notion de l’heure, et avec l’heure, tout le reste de l’époque et de moi-même, — ce qui fut, ce qui sera, et mon âge et le monde, tout cela se dissolvant dans cette humide fin de matinée, comme j’errais entre de vieux hôtels déshonorés. Je ne sais trop ce que l’on nomme « rêverie », et je n’aime guère ce mot qui me fait toujours songer d’une littérature sans force, et excite en moi tout l’ennui, sinon tout le dégoût, d’une poésie qui se prostitue aux têtes les plus faciles. Mon regard ou ma pensée, c’est-à-dire *l’instant même*, volait, s’arrêtait, repartait, d’une pierre sculptée ou d’un de ces balcons de fer forgé où je trouve tant d’art, à quelque ombre d’idée, à un germe de thèse ou de poème, à un mot suivi d’un rien d’étymologie, à la piqûre d’un chagrin, au premier ou au dernier venu de l’un de ces objets de l’intellect ou du cœur qui constituent le bric à brac, le magasin d’antiquités d’une vie humaine. C’étaient, lueurs immédiates de l’esprit aussitôt éteintes, vides étranges, stations sans cause, brusques élans sans but, tout un être de pur caprice que je vivais, respirant les bouffées de fraîcheur dont les accès de la petite pluie harcelée par le vent…

*

VOYAGE AU PAYS DE LA FORME

Je reviens d’un pays qui est assez éloigné du nôtre, et qui l’est de plusieurs façons différentes. Il règne dans ce pays une police singulière, des lois claires et , un esprit…

J’y ai tremblé de crainte et d’admiration… A peine descendu de la machine qui m’y porta, je fus frappé de l’extrême politesse des citoyens, de la netteté de leurs rapports. Leur sourire général. Les conducteurs, les porteurs, les agents de toute espèce, les marchands remplis d’égards.

Bientôt, il fallut que je m’instruisisse de ces mœurs. En ma qualité d’étranger, j’eus droit à quelque répit, mais mes progrès étaient contrôlés.

J’appris donc que dans cette terre extraordinaire, les fautes de langage sont frappées très exactement. Les amendes sont lourdes. Quelques solécismes de trop conduisent dans les cachots. Les affiches et tous les écrits publics sont rigoureusement surveillés. (Les auteurs sont…)

Les fautes contre la logique, les raisonnements sophistiques, les affirmations légères et violentes, n’échappent pas à la correctionnelle. Moi-même, tout étranger, pour excès de vitesse dans la déduction, je fus sérieusement admonesté.

Et en somme tout ce qui est destiné à agir par violence, par séduction, par illusion sur nos sens ou notre esprit, est traité dans ce royaume comme on traite dans les autres ce qui agit par violence sur les corps. On considère que les yeux, les oreilles, l’imagination, la mémoire et le mécanisme logique des citoyens doivent être respectés comme leurs biens, et même comme leur bien le plus précieux.

*

An abstract Tale,

LA RÉVÉLATION ANAGOGIQUE

1) En ce temps-là (MDCCCXCII), il me fut révélé par deux terribles anges, Νοῦς et Ερῶς, l’existence d’une voie de destruction et de domination, et d’une Limite certaine à l’extrême de cette voie. Je connus la certitude de la Borne et l’importance de la connaître : ce qui est d’un intérêt comparable à celui de la connaissance du Solide — ou (autrement symbolisé) d’un usage analogue à celui du mur contre lequel le combattant adossé et ne redoutant nulle attaque a tergo, peut faire face à tous ses adversaires également affrontés, et par là, rendus comparables entre eux — (ceci étant le point le plus remarquable de cette découverte, car parmi ses adversaires, Celui qui est Soi, ou ceux qui sont la Personne qu’on est — et ses diverses insuffisances — figurent comme les étrangères et adventices circonstances).

Et les deux anges eux-mêmes me chassant devant eux, se fondaient donc en un seul ; et moi, me retournant vers et contre eux, je ne combattais qu'une seule puissance, une fois le Mur ressenti aux épaules.

2) J'ai cherché à voir cette borne et à définir ce mur. — J'ai voulu « écrire » pour moi, et en moi, pour me servir de cette connaissance, les conditions de limite ou fermeture, ou (ce qui revient au même) celles d'unification de tout ce qui vient s'y heurter ; et donc aussi celles qui font qu'on ne les perçoit ordinairement pas, et que la pensée se fait des domaines illusoires situés au delà de la Borne — soit que le Mur se comporte comme une glace transparente — ce que je ne crois pas. Miroir plutôt, mais n'oublie pas que tu ne te reconnaîtrais pas dans un Miroir si tu n'y voyais quelque autre, et dans celui-ci tu n'en vois point.

OceanofPDF.com

TEL QUEL

OceanofPDF.com

TEL QUEL I

OceanofPDF.com

AVIS DE L’ÉDITEUR

Sous un titre aussi sincère qu’on le voudra, on a réuni dans le présent volume quatre petits recueils naguère séparément publiés : le *Cahier B. 1910 ; Moralités ; Littérature* et *Choses tues*.

Chacun d’eux contient à l’état d’aphorismes, de formules, de fragments ou de propos, voire de boutades, mainte remarque ou impression venue à l’esprit, çà et là, le long d’une vie, et qui s’est fait noter en marge de quelque travail ou à l’occasion de tel incident dont le choc, tout à coup, illumina une vérité instantanée, plus ou moins vraie. *Vérité* se dit bien souvent de l’effet immédiat que nous produit la forme ou le ton d’une parole : il ne s’agit point alors de cette valeur réelle de la parole qui ne paraît que par sa *vérification*.

Vérités ou non, les idées ou ombres d’idées ici rassemblées peuvent se ranger sous trois ou quatre chefs assez différents. L’Auteur eût préféré les offrir à présent bien ordonnées selon leur espèce, au lieu de les laisser mêlées comme elles sont. Ceux qui assimilent le désordre à la vie trouveront, sans doute, que l’ensemble est ainsi plus « vivant ». Mais on ne dissimulera pas qu’on eût mieux aimé sacrifier cet effet de vie à l’impression d’unité qui se dégage d’un dispositif où le semblable s’appuie au semblable. Cependant diverses circonstances n’ont pas permis de distribuer tous les petits éléments de ce livre dans l’ordre désirable, et l’on trouvera des sentences morales dans *Littérature*, des apophtegmes littéraires dans *Moralités*, un peu de tout dans chaque partie. On y trouvera aussi des contradictions. Puisqu’il n’est pas de pensée qui s’en prive, et qu’on n’est pas ici en géométrie, leur présence statistique est presque *de rigueur*.

Un second volume, à paraître on ne sait quand, réunira les autres recueils analogues à ceux-ci, qui ont été édités sous les titres : *Rhumbs — Autres Rhumbs*, *— Analecta* et *Suite*.

OceanofPDF.com

CHOSES TUES

I

Peinture.

L’objet de la peinture est indécis.

S’il était net, — comme de produire l’illusion de choses vues, ou d’amuser l’œil et l’esprit par une certaine distribution *musicale* de couleurs et de figures, le problème serait bien plus simple, et il y aurait sans doute plus de belles œuvres (c’est-à-dire conformes à telles exigences définies) — mais point d’œuvres inexplicablement belles.

Il n’y aurait point de celles qui ne se peuvent épuiser.

*

Je m’arrête devant ce tableau de *Vénus couchée* et d’abord je le regarde d’assez loin.

Ce premier regard me fait venir à l’esprit un mot que j’ai entendu souvent dire par Degas : *C’est plat comme la belle peinture !*

Mot difficile à commenter. Se comprend à merveille devant tel beau portrait de Raphaël. Divine platitude : point de trompe-l’œil ; point d’empâtements, point d’enrochements, de lumières accrochées ; point de contrastes intenses. Je me dis que la perfection ne s’atteint que par le dédain de tous les moyens qui permettent de renchérir.

Mes yeux se reprennent à voir. Je retrouve *Vénus couchée*. Ce tableau offre une blanche et pleine personne. Il est aussi une heureuse distribution de clair et d’obscur. Il est aussi un recueil de belles parties et de régions délicieuses : un ventre pur, une attache toute savante et séduisante de bras à l’épaule, une certaine profondeur de campagne bleue et or. Il est aussi un système de valeurs, de couleurs, de courbes, de domaines : image de contacts, présence de déesse, acte de l’art… S’il n’était tant de choses à la fois, point de *poésie*.

Cette pluralité est essentielle. A elle s'oppose la pensée tout abstraite qui suit son fil et qui n'est que ce qu'elle suit. Il ne faut point qu'elle se perde : elle ne se retrouverait jamais.

Mais l'artiste assemble, accumule, compose *au moyen de la matière* une quantité de désirs, d'intentions et de conditions, venus de tous les points de l'esprit et de l'être. Tantôt il pensait à son modèle ; tantôt à ses mélanges, à ses huiles, à ses tons ; tantôt à la chair même, et tantôt à la toile qui buvait. Mais ces attentions si indépendantes s'unissaient nécessairement dans l'acte de peindre ; et ces moments distinds, épars, suivis, repris, suspendus, échappés, devenaient *tableau* devant lui.

*

Art est donc cette combinaison *extérieure* d'une diversité vivante et agissante dont les actes se condensent, se rencontrent dans une matière qui les subit ensemble, qui leur résiste, qui les excite, qui les transforme ; qui trompe, irrite, et parfois comble son homme.

Chacun des mouvements de celui-ci ayant son but particulier et simple, chacun étant définissable et correspondant à une abstraction, — leur ensemble toutefois tend à cet étrange résultat de retrouver le concret, de restituer à l'artiste, premier spedateur, la plénitude, la puissance multiple de tout objet réel, la diversité et même l'infinité simultanée de quelque *chose*, — par l'artifice des vertus sensorielles et symboliques de la vision des couleurs.

*

Les œuvres de l'art donnent l'idée d'hommes plus précis, plus maîtres d'eux-mêmes, de leurs yeux, de leurs mains, plus différenciés et articulés que ceux qui regardent l'ouvrage fait, et qui ne voient pas les essais, les repentirs, les désespoirs, les sacrifices, les emprunts, les subterfuges, les années, et enfin les hasards favorables — tout ce qui disparaît, tout ce qui est masqué, dissipé, résorbé, tu et nié, tout ce qui est conforme à la nature humaine et contraire à la soif de merveilleux, — laquelle est toutefois un instinct essentiel de cette nature.

*

La peinture est sans doute l’art dans lequel la sensation de l’impuissance nous est le plus facilement donnée par l’artiste.

— Voyez ce pied, lui dis-je, peut-on marcher avec ce pied ?

— Ce n’est pas ce que je cherche, me répond-il.

— Et pourtant vous ne l’avez pas trouvé.

*

Le goût est fait de mille dégoûts.

En toute chose inutile, il faut être divin. Ou ne point s’en mêler.

*

La musique m’ennuie au bout d’un peu de temps, et d’autant plus court qu’elle a eu plus d’action sur moi. C’est qu’elle vient gêner ce qu’elle vient d’engendrer en moi, de pensées, de clartés, de types et de prémisses.

Rare est la musique qui ne cesse d’être ce qu’elle fut ; qui ne gâte et ne traverse ce qu’elle a créé, mais qui nourrisse ce qu’elle vient de mettre au monde, en moi.

J’en conclus que le vrai connaisseur en cet art est nécessairement celui auquel il ne suggère rien.

*

Le ballet, jusqu’ici, est presque le seul art de la *succession* des couleurs.

C’est donc à lui qu’il convient de s’adresser pour traiter une aurore ou un coucher de soleil.

*

Jugements.

Une Exposition de peinture. Un tableau et deux hommes devant lui.

L’un, à demi penché sut la barre, parle, explique, éclate. L’autre est muet. On devine à sa courtoisie qu’il est absent. Il tend l’oreille et refuse l’esprit. Il est au Bois, à la Bourse, ou chez une dame ; mais il est impossible d’être plus loin avec plus de formes et de présence sensible.

Une manière d’artiste, à deux pas derrière eux, me regarde ; son œil m’adresse tout le mépris de ces explications sonores qui s’entendent d’assez loin.

Et moi, comme je suis au premier plan de cette petite scène, que je vois à la fois le tableau, les amis, le peintre dans leur dos ; que j’entends le parleur ; que je lis le regard du témoin qui le juge, — je crois que je contiens les uns et les autres, je m’attribue une conscience d’ordre supérieur, une juridiction suprême ; je bénis et condamne tout le monde : *Misereor super turbam.…*

Mais bientôt une réflexion me fait fuir cette situation divine d’où je contemplais des étages de jugements relatifs. Je sens trop que le hasard m’y avait placé. Je ne sais enfin que penser… Rien ne rend plus pensif.

II

Les œuvres de l’art le plus exquis, les subtilités du dessin, la dégustation des finesses et des concordances d’un langage parfait, les délicatesses de certaines ambiguïtés mathématiques, les précisions que l’on peut atteindre dans l’examen de l’âme — tout ceci est affaire privée entre quelques personnes. Otez-les, — qui se doutera d’une perte si grande ?

*

Les belles œuvres sont filles de leur forme, *qui naît avant elles*.

*

La valeur des œuvres de l’homme ne réside point dans elles-mêmes, mais dans les développements qu’elles reçoivent des autres et des circonstances ultérieures.

Nous ne savons jamais d’avance si telle œuvre *vivra*… Elle est un germe qui est plus ou moins viable ; il a besoin des circonstances, et le plus faible peut être favorisé par elles.

*

Certains ouvrages sont créés par leur public. Certains autres créent leur public.

Les premiers répondent aux besoins de la sensibilité naturelle moyenne. Les seconds créent des besoins artificiels qu'ils satisfont en même temps.

*

Rien de plus original, rien de plus *soi* que de se nourrir des autres. Mais il faut les digérer. Le lion est fait de mouton assimilé.

*

Le très grand art est celui dont les imitations sont légitimes, dignes, supportables ; et qui n'est pas détruit ni déprécié par elles ; ni elles par lui.

*

Peur du ridicule, — Terreur du banal, — Être montré au doigt ; n'être pas remarqué. — Deux abîmes.

*

Nouveauté. Volonté de nouveauté.

Le nouveau est un de ces poisons excitants qui finissent par être plus nécessaires que toute nourriture ; dont il faut, une fois qu'ils sont maîtres de nous, toujours augmenter la dose et la rendre mortelle à peine de mort.

Il est étrange de s'attacher ainsi à la partie périssable des choses, qui est exactement leur qualité d'être neuves.

Vous ne savez donc pas qu'il faut donner aux idées les plus nouvelles je ne sais quel air d'être nobles, non hâtées, mais mûries ; non insolites, mais existantes depuis des siècles ; et non faites et trouvées de ce matin, mais seulement oubliées et retrouvées.

*

Le goût exclusif de la nouveauté marque une dégénérescence de l'esprit critique, car rien n'est plus facile que de juger de la nouveauté d'un ouvrage.

*

Les œuvres *classiques* sont peut-être celles qui peuvent se refroidir sans périr, sans se décomposer ; et la volonté de conservation, cachée dans l'idée de perfection et de forme achevée, serait intéressante à découvrir, à déceler dans les principes, les règles, les lois ou canons des arts dans les époques dites classiques.

*

Nos disciples et nos successeurs nous en apprendraient mille fois plus que nos maîtres, si la durée de la vie nous laissait voir leurs travaux.

III

Littérature.

Un livre n'est après tout qu'un extrait du monologue de son auteur. L'homme ou l'âme se parle ; l'auteur choisit dans ce discours. Le choix qu'il fait dépend de son amour de soi : il s'aime en telle pensée, il se hait dans telle autre ; son orgueil ou ses intérêts prennent ou laissent ce qui lui vient à l'esprit, et *ce qu'il voudrait être* choisit dans *ce qu'il est*. C'est une loi fatale.

Que si tout le monologue nous était donné, nous serions capables de trouver une réponse assez exacte à la question la plus précise qu'une critique légitime puisse se proposer devant un ouvrage.

La critique, en tant qu'elle ne se réduit pas à opiner selon son humeur et ses goûts, — c'est-à-dire à parler de soi en rêvant qu'elle parle d'une œuvre, — la critique, en tant qu'elle *jugerait*, consisterait dans une comparaison de ce que l'auteur a entendu faire avec ce qu'il a fait effectivement. Tandis que la *valeur* d'une œuvre est une relation singulière et inconstante entre cette œuvre et quelque lecteur, le *mérite* propre et intrinsèque de l'auteur est une relation entre lui-même et son dessein : ce mérite est relatif à leur distance ; il est mesuré par les difficultés qu'on a trouvées à mener à bien l'entreprise.

Mais ces difficultés elles-mêmes sont comme une œuvre préalable de l'auteur : elles sont l'œuvre de son « idéal ». Cette œuvre intérieure précède, gêne, suspend, défie l'œuvre sensible, l'œuvre des actes. C'est ici que le caractère et l'intelligence traitent parfois la nature et ses forces comme l'écuyer traite le cheval.

Une critique elle-même idéale prononcerait uniquement sur ce mérite, car on ne peut exiger de quelqu'un que d'avoir accompli ce qu'il s'était proposé d'accomplir. On ne peut juger un esprit que selon ses propres lois, et presque sans intervenir en personne, comme par une opération indépendante de celui qui opère, car il ne s'agit que de rapprocher un ouvrage et une intention.

Vous vouliez faire un certain livre ?

— L'avez-vous fait ? Quel fut votre dessein ? — Entendiez-vous rejoindre une haute pensée, ou quelque avantage sensible : une victoire dans l'opinion, un bon succès d'argent ? Peut-être un objet indirect ; peut-être ne visiez-vous que peu de personnes de vous connues, et peut-être même une seule que vous pensiez atteindre par le détour d'un ouvrage public ?…

Qui vouliez-vous divertir ? — Qui séduire, qui égaler, qui rendre fou d'envie, quelle tête laisser pensive et quelles nuits hanter ? Dites, seigneur Auteur, est-ce *Mammon*, fut-ce *Dêmos*, *César*, serait-ce *Dieu* que vous serviez ? *Vénus*, peut-être, et peut-être un peu tous ?

Mais voyons vos moyens, etc.

*

Écrire *purement* en français, ou dans quelque autre langue, c'est une illusion d'après les savants. Je ne suis pas tout à fait de leur avis. L'illusion consisterait à croire qu'il existe une pureté essentielle et définie du langage… définie par des caractères sensibles et incontestables pour tous. Mais un langage est une création statistique et continuée. Chacun y met un peu de soi, l'estropie, l'enrichit, le reçoit et le donne à sa guise, moyennant quelques égards… La nécessité de la compréhension mutuelle est la seule loi qui modère et retarde son altération ; et cette altération est possible à cause de la nature *arbitraire* des correspondances de signes et de sens qui le constituent. Un langage peut à chaque instant être assimilé à un système de conventions, inconscientes pour la plupart, mais dont on constate

quelquefois le mode d'institution, comme il arrive toutes les fois que nous apprenons un mot nouveau.

Jusqu'ici point de pureté, mais des phénomènes assez désordonnés, dominés seulement, ou restreints dans leurs écarts, par le besoin des échanges, l'automatisme des individus et leurs tendances à l'imitation.

Mais il peut exister, — et il existe — une pureté conventionnelle, qui pour être conventionnelle n'est pas sans quelque vertu. Cette pureté implique d'abord la *correction*, qui est la conformité aux conventions *écrites* (dont la connaissance et l'usage définissent les personnes *cultivées*). Plus subtiles sont les autres conditions de ce langage pur et volontaire auquel tout le monde n'est pas sensible ; je ne vais point les énumérer. Ce sont des abstentions dont les raisons sont difficiles à éclaircir ; certains « effets » desquels on se prive ; certaine cohérence exquise à poursuivre dans l'expression, et un souci constant d'articuler nettement les membres d'une phrase et les phrases d'un paragraphe, les uns avec les autres.

Mais il est des hommes dont l'oreille, toute saine qu'elle est, ne distingue pas les sons d'avec les bruits.

… Écrire purement en français, c'est un soin et un amusement qui récompense quelque peu l'ennui d'écrire.

*

La syntaxe est une faculté de l'âme.

*

On a trop réduit la connaissance de la langue à la simple mémoire. Faire de l'orthographe le signe de la culture, signe des temps et de sottise.

Mais c'est la *manœuvre* du langage qui importe, l'enchaînement des actes, l'acquisition de l'indépendance des mouvements de l'esprit ; et déliés, la liberté de leur composition dans le discours…

La syntaxe est un système d'habitudes à prendre qu'il est bon de raviver quelquefois et de rajuster en pleine conscience. En ces matières, comme en toutes, il faut se soumettre aux règles du jeu, mais les prendre pour ce qu'elles sont, ne point y attacher une autorité excessive. Ne point tirer vanité de se rappeler une quantité d'exceptions. Ne point oublier qu'au temps des plus grands écrivains, les libertés étaient aussi bien plus grandes.

Leur langue était plus complexe, mieux construite, plus « organisée » que la nôtre ; mais je confesse qu'ils étaient assez divisés sur la concordance des temps, incertains quant aux accords, inconstants et parfois surprenants dans leur manière d'accommoder les participes.

IV

Une œuvre de l'esprit est importante quand son existence détermine, appelle, supprime d'autres œuvres déjà faites ou non.

Elle sensibilise l'âme pour des œuvres toutes différentes. — Ou elle commence, ou elle termine quelque veine…

*

Ce qu'il y a de plus humain.

Certains croient que la durée des œuvres tient à leur « humanité ». Ils s'efforcent d'être *vrais*.

Mais quelle plus longue durée que celle des œuvres fantastiques ?…

Le faux et le merveilleux sont plus *humains* que l'homme vrai.

*

Triangulation.

Il y a des œuvres, illustres ou non, qui dans la triangulation du monde spirituel sont à choisir de préférence aux autres, pour points de repère.

Je possède depuis longtemps une brochure de cinquante pages qui traite d'un sujet technique, et dans laquelle ce qu'on nomme *rigueur*, *profondeur*, *vue originale* sont constamment présentes et admirables.

Je compare mentalement à ce petit ouvrage, ce que je viens à lire ; — ou, plus exactement, — j'essaie de comparer ce qu'il suppose de force d'esprit, et surtout *d'exigence de l'auteur à l'égard de son esprit*, à ce que suppose ce que je viens de lire dans celui qui l'a écrit.

*

Livres.

Presque tous les livres que j'estime et absolument tous ceux qui m'ont servi à quelque chose, sont livres assez difficiles à lire.

La pensée peut les quitter, elle ne peut les parcourir.

Les uns m'ont servi quoique difficiles ; les autres, parce qu'ils l'étaient.

*

Mais des livres, les uns sont excitants et ne font qu'agiter ce que je possède ; les autres me sont des aliments dont la substance se changera dans la mienne. Ma nature propre y puisera des formes de parler ou de penser ; ou bien des ressources définies et des réponses toutes faites : il faut bien emprunter les résultats des expériences des autres et nous accroître de ce qu'ils ont vu et que nous n'avons pas vu.

*

Du regard de l'auteur sur son œuvre.

Tantôt cygne qui a couvé un canard ; tantôt la cane, un cygne.

*

Tout poète vaudra *enfin* ce qu'il aura valu comme critique (de soi).

*

Grandeur des poètes de saisir fortement avec leurs mots, ce qu'ils n'ont fait qu'entrevoir faiblement dans leur esprit.

*

Il y a des gens étincelants, des parleurs de l'ordre des parleurs, qui vous étonnent par la suite infinie des propos inattendus et l'éclat des effets de mots, des rencontres merveilleuses, dont il en est qui paraissent même *trop justes*, trop belles… et la quantité n'en est pas moins étonnante que l'efficace et que l'exquisité. Et toutefois, ce jeu et cette création si variés, si abondants, donnent enfin l'étrange impression de l'automatisme. On songe secrètement à un oiseau artificiel dans sa cage dorée qui développe ses

roulades préétablies. Il y a invention, mais il y a *échappement*. La suite de tant de trouvailles donne l'idée d'une série mécaniquement engendrée.

*

D'un écrivain moderne :
Ses accidents sont admirables, mais sa substance est peu de chose.

*

L'inspiration est l'hypothèse qui réduit l'auteur au rôle d'un observateur.

*

L.'esprit souffle où il veut.… Il incombe au spiritualisme et aux amateurs d'inspiration de nous expliquer pourquoi cet esprit ne souffle pas dans les bêtes et souffle si mal dans les sots.

*

Si un oiseau savait dire précisément ce qu'il chante, pourquoi il le chante, et *quoi*, en lui, chante, il ne chanterait pas.

Il crée dans l'espace un point où il est ; il proclame sans le savoir qu'il joue son rôle. Il faut qu'il chante à telle heure. — Personne ne sait ce qu'il ressent lui-même de son propre chant. Il s'y donne avec tout son sérieux. Le sérieux des animaux, le sérieux des enfants qui mangent, des chiens amoureux, l'implacable, prudente physionomie des chats. On dirait que cette vie exacte ne laisse pas de place pour le rire, pour l'intervalle moqueur.

*

Autre monde.

La fatigue fait voir enfin un monde nouveau. Le sommeil qui vient au théâtre, écrase les formes, rend les lumières atroces, les choses tremblantes, les voix surnaturelles et fausses.

On dirait que l'on a quitté le monde que l'on voit encore, et que maintenant se perçoit son mouvement absolu, comme si l'on n'était plus sur

le même bateau. On ne suit plus le voyage, on voit filer tout d'un bloc, le *corps de choses* sur lequel on était d'abord. On ne comprend plus.

… Ainsi, la littérature dans tel jeune esprit fatigué d'avoir en deux ans trop lu ou trop pressenti. Il accouche de raccourcis, de traits extrêmes ; et il ne peut plus supporter qu'une incohérence impatiente… C'est le *nouveau. Signe de fatigue.*

*

Idée poétique est celle qui, mise en prose, réclame encore le vers.

*

L'expression du sentiment vrai est toujours banale. Plus on est vrai, plus on est banal. Car il faut chercher pour ne l'être pas.

Toutefois si l'être est vraiment inculte, ou si le sentiment est assez fort pour faire perdre jusqu'à la banalité, jusqu'au souvenir de ce qui convient vulgairement à la circonstance, alors ce tâtonnement aveugle dans le langage peut donner *au hasard* des paroles qui seront belles.

*

La perfection est une défense. Mettre la perfection entre soi-même et l'autre. Entre soi-même et soi-même.

*

Il faut être léger comme l'oiseau et non comme la plume.

*

Style « orné ». Orner un style.

Celui-là seul sait vraiment orner un style qui est capable d'un style nu et net.

V

L’être qui travaille se dit : Je veux être plus puissant, plus intelligent, plus heureux — que — Moi.

*

Grand homme est celui qui laisse après soi les autres dans l’embarras.

*

Les plus grands hommes sont des hommes qui ont osé se fier à leurs jugements propres, — et pareillement les plus sots.

*

Un artiste veut faire envie jusqu’à la consommation des siècles.

*

Ce que l’on écrit en se jouant, un autre le lit avec tension et passion.
Ce que l’on écrit avec tension et passion, un autre le lit en se jouant.

*

La gloire est une espèce de maladie que l’on prend pour avoir couché avec sa pensée.

*

Pour aimer la gloire, il faut faire grand cas des hommes ; il faut croire en eux.

*

Un homme qui n’a jamais tenté de se faire semblable aux dieux, c’est moins qu’un homme.

*

La statue et la gloire sont formes du culte des morts, qui est une forme de l’ignorance.

*

Le véritable orgueil est le culte rendu à ce que l’on voudrait faire, le mépris de ce que l’on peut, la préférence lucide, sauvage, implacable de son « idéal ». *Mon Dieu est plus fort que le tien.*

Dans toute religion, on entend par *faux dieux*, les dieux des autres ; qu’on dit *faux*, non pour leur refuser l’existence, mais la force ou puissance la plus grande, que l’on réserve au sien.

*

La notion de « grand poète » a engendré plus de petits poètes qu’il n’en était raisonnablement à attendre des combinaisons du sort.

*

L’homme se pare de ses chances.

*

La plus forte et la plus nécessaire haine va à ceux qui sont ce que nous voudrions être : et d’autant plus âpre que cet état est plus attaché à la personne même. C’est un *vol* que de posséder la fortune ou le titre qu’un autre voudrait ; c’est un *assassinat* que de posséder le physique, ou l’intellect, ou les dons qui sont l’idéal de quelqu’un. On lui fait voir par un seul coup d’œil que cet idéal n’est pas chimérique et que la place est prise.

Mais ce jaloux oublie le grand et véritable avantage de ne pas avoir ce qu’on désire, qui est de le considérer d’un point interdit à qui le possède et de devoir s’instruire à le déprécier *pour vivre !* Tandis que le possesseur le déprécie en tant qu’il l’a… Tout idéal est attaqué par les deux faces. Le système : *ils sont trop verts* et le système : *ils sont pourris*, conspirent contre lui.

*

Nous n’aimons pas celui qui nous contraint à n’être pas nous-mêmes ; et nous n’aimons pas plus celui qui nous contraint à nous montrer nous-mêmes.

Mais nous aimons celui qui croit que nous sommes ce que nous voudrions être, et c’est le fond du plaisir de la gloire, dont il faut beaucoup de tristesse et de puissance combinées pour se défendre entièrement.

*

Le comble de la vulgarité me semble être de se servir d’arguments qui ne valent que pour un public, — c’est-à-dire pour un spectateur ou auditeur réglé nécessairement sur le plus sot, — et qui ne résistent pas à un homme froid et seul. Mais ce qui dure, ne dure que par le consentement de ce dernier.

*

Les attaques ne détachent de nous que ceux dont nous devons nous féliciter qu’ils s’en écartent ; soit qu’ils soient faits pour nous ignorer, soit qu’ils soient tels que nous ne puissions souhaiter d’être incertains à leur sujet.

*

L’envie et le mépris sont les deux arrêts du tribunal de l’orgueil.

Tu n’existes pas. — Je suis.

Tu existes trop. — Je ne suis pas.

*

Nos vrais ennemis sont silencieux.

*

Un homme qui vous attaque, ce n’est qu’un homme qui se soulage.

Imaginez donc la face d’un homme qui cherche et trouve sur son papier une belle injure contre vous. Il rature et trouve mieux encore…

— Placez toujours cette image au mur de votre esprit.

*

Des forcenés.

Tous les violents en littérature touchent au genre comique. L'injure est le plus facile des lyrismes et le plus traditionnel.

*

Loi mécanique des injures.

Pour un témoin suffisamment *éloigné*, l'injure ne se fixe pas au point où elle est adressée : *chaque crachat décrit une courbe fermée*.

*

Cache ton dieu.

Il ne faut point attaquer les autres, mais leurs dieux. Il faut frapper les dieux de l'ennemi. Mais d'abord il faut donc les découvrir. Leurs véritables dieux, les hommes les cachent avec soin.

*

Que si le *moi* est haïssable, aimer son prochain *comme soi-même* devient une atroce ironie.

*

Mieux vaut pardonner aux injures — que de les oublier. — Mais le pardon n'est jamais réel. Rien ne peut annuler la douleur actuelle. Qui pardonne dans cet état feint d'être ce qu'il n'est pas encore. C'est une noble comédie.

*

Il faut aimer ses ennemis.

J'aime ceux qui m'animent, et ceux que j'anime. Nos ennemis nous animent.

A chaque instant, l'âme de l'instant nous vient de l'extérieur.

*

Savourer l'injustice.

L'injustice est un amer qui redonne du goût à la solitude, aiguise l'appétit de séparation et de singularité, ouvre à l'esprit ses profondes voies, qui vont à l'unique et à l'inaccessible.

*

Après tout, cette misérable vie ne vaut pas que l'on sacrifie l'être au paraître, quand on sait aux yeux de qui, à quels yeux il faut paraître.

*

La rencontre.

Quel coup de hasard pour deux hommes qui se seraient fuis, ignorants de la rondeur de la Terre, quand ils se trouveraient nez à nez aux antipodes du lieu !

Ceci nous peut arriver avec nos plus grands ennemis.

Il y a certaines *courbures* dans la fibre du temps de la vie qui conduisent insensiblement de l'impossible au réel et de l'inconcevable à l'accompli.

VI

Regards.

Des regards qui se rencontrent font naître d'étranges rapports.

Personne ne pourrait penser librement si ses yeux ne pouvaient quitter d'autres yeux qui les suivraient.

Dès que les regards se prennent, l'on n'est plus tout à fait *deux*, et il y a de la difficulté à demeurer *seul*.

*

Des regards qui « *s'échangent* ».

Cet échange, le mot est bon, réalise dans un temps très petit, une transposition, une métathèse, un chiasma de deux « destinées », de deux points de vue. Il se fait par là une sorte de réciproque limitation simultanée. Tu prends mon image, mon apparence, je prends la tienne. Tu n'es pas *moi*, puisque tu me vois et que je ne me vois pas. Ce qui me manque c'est ce moi que tu vois. Et à toi, ce qui manque, c'est toi que je vois.

Et si avant que nous allions dans la connaissance l'un de l'autre, autant nous nous réfléchirons, autant nous serons autres. Et tout le reste sera identique, et peut-être… commun !

Et plus nos regards se quitteront, plus nous nous perdrons de vue, plus nous serons indiscernables.

Je te vois, pour n'être pas toi, n'étant pas Toi.

Cette espèce d'analyse peut s'appliquer de soi à soi-même.

*

Sourires.

Deux personnes se rencontrent. Sourires comme excités de se voir, et conservés quelque temps. Ils se reposent pour laisser passer une ou deux phrases sérieuses. Ils renaissent, se détachent ; et, séparés l'un de l'autre, se déplissent, se dissolvent…

*

Conversation banale.

Conversation banale est celle où l'on pourrait transporter d'une bouche à une autre, les paroles qui s'y échangent.

On ne distingue ces paroles qu'au seul timbre des voix. C'est au timbre de voix que je juge ou préjuge les inconnus, et même les autres. Il me trompe assez rarement.

La voix me suggère certaines qualités de l'esprit. Ceci ressemble assez à ce déchiffrement des gens par leur écriture que pratiquent les graphologues. Mais ma *phonologie* est moins objective.

*

Entre nous.

Les relations humaines sont fondées sur *chiffres*. Déchiffrer, c'est se brouiller. Ce chiffre a l'avantage de dire sans dire, et de garder suspendue, *réversible*, l'opinion réciproque. Il nous préserve de porter des jugements décisifs et définitifs qui ne sont jamais vrais que dans l'instant.

*

Tout ce que l'on dit de nous est faux ; mais pas plus faux que ce que nous en pensons. — Mais d'un autre faux.

*

Politesses.

Si tous les corps autour de nous étaient parfaitement *polis*, nous ne verrions de toutes parts que nous-mêmes, quoique dans les états les plus difformes.

C'est là précisément ce qui se trouve dans une société *polie*, où l'identité des manières, la restitution exacte des mots et des sourires, l'apparence d'une parfaite réciprocité nous environnent de nos propres gestes et propos.

*

Intimes.

On ne devient vraiment *intimes* qu'entre gens du même degré de *discrétion*. Le reste, caractère, culture et goût importe peu.

L'intimité véritable repose sur le sens mutuel des *pudenda* et des *tacenda*.

C'est par quoi elle permet une incroyable liberté ; tout le reste peut être dit.

Mais il y a de fausses intimités.

Peu d'amitiés complètes. On est bien rarement amis pour la totalité. C'est pourquoi il arrive d'avoir *plusieurs amis* et d'espèces très différentes.

« Il a autant d'amis que de personnes en lui. »

Ce n'est pas le plus intime qu'il préfère. Est-il probable que l'on se dévoile le plus (ou que l'on croie se dévoiler) à celui que l'on aime le mieux ? On se fait plus beau pour le préféré.

Si deux personnes se brouillent, c’est qu’elles étaient un peu trop bien ensemble. Les rapports superficiels sont toujours bons. Mais l’intimité rend les moindres variations très sensibles. Il ne faut pas oublier qu’elle consiste dans une *indiscrétion* permise, offerte ou sollicitée, dont les limites sont incertaines, dont l’impression qu’elle produit n’est rien de moins que constante, et qui exige une exquise attention pour s’exercer sans dommage et sans conséquences secrètes, très dangereuses pour l’amitié.

*

Il y a, dans les relations qui se font intimes entre gens délicats, ce mélange extraordinaire de *la crainte de n’être pas compris avec la terreur d’être compris*.

— Il me faut comprendre, sans m’offrir dans votre regard l’idée d’un homme qui s’est expliqué. N’oubliez pas que je me vois dans votre attitude, et je n’y veux rien voir d’insupportable.

Votre silence soit un miroir sans défauts, etc.

*

Les véritables secrets d’un être lui sont plus secrets qu’ils ne le sont à autrui.

*

Le secret d’un homme d’esprit est moins secret que le secret d’un sot.

*

Les sots croient que plaisanter, c’est ne pas être sérieux, et qu’un jeu de mots n’est pas une réponse.

Pourquoi cette conviction chez eux ?

C’est qu’il est de leur intérêt qu’il en soit ainsi. C’est raison d’État, il y va de leur existence.

*

Lorsqu'on a pensé à une sottise et senti que c'en était une, il ne faut se hâter de la rejeter au néant. Elle a vécu… Comment se peut-il ? Arrêtons-nous un peu.

*

Amour consiste à sentir que l'on a cédé à l'autre malgré soi ce qui n'était que pour soi.

*

On ne sait jamais avec qui l'on couche.

*

La plus belle femme, l'être séduisant, songent : « Il m'arrive, songent-ils, que presque pas un ne s'approche de moi, qu'il ne se sente prendre sur moi une sorte de droit, et je ne sais quelle propriété jalouse. — Je leur appartiens parce que je leur plais. »

« Leur prétention m'est insupportable… Je ne pourrais vivre sans elle. »

*

Il n'existe pas d'être capable d'aimer un autre être tel qu'il est. On demande des modifications, car on n'aime jamais qu'un fantôme. Ce qui est réel ne peut être désiré, car il est réel. Je t'adore… mais ce nez, mais cet habit que vous avez…

Peut-être le comble de l'amour partagé consiste dans la fureur de se transformer l'un l'autre, de s'embellir l'un l'autre dans un acte qui devient comparable à un acte artiste, — et comme celui-ci, qui excite je ne sais quelle source de l'infini personnel.

*

Sincérité.

La sincérité voulue mène à la réflexion, qui mène au doute, qui ne mène à rien.

*

Les humains supplient silencieusement les humains de leur dire ce qu'ils ne pensent pas. Dites-nous ce que nous aimerions entendre ! *Dis-moi quelque chose d'aimable, chantent les yeux.*

*

Sincérité.

Il est bien difficile de dire « ce que l'on pense » : 1° quand on ne pense rien — 2° quand on fera du mal en le disant — 3° quand on n'est pas sûr que la pensée qu'on a soit juste, — ni durable ; quand on est instruit, au contraire, des effets de l'attention lorsque nous entendons la fixer sur notre prétendu *Nous-Mêmes*. Elle apporte ce qu'elle cherche. Elle importe du connu dans l'inconnu.

*

Toutoreille.

Des gens qui parlent bas entre eux font *songer* vaguement à un tiers, (quoiqu'il ne les connaisse pas), que ce qu'ils disent doit valoir d'être entendu. Je dis *songer*, car c'est un rêve qui peut s'emparer du tiers, le dominer, le rendre *tout oreill*e, le changer en statue écoutante. Il est intéressé inconsciemment par une sorte de contre-imitation.

*

Homme énergique est celui qui dans toutes les circonstances choisit d'instinct la décision qui exige de lui la plus grande dépense *d'énergie*. Le risque est son excitant.

*

Les hommes froids, presque toujours médiocres, sont bons dans les circonstances critiques pour affermir les autres et leur donner le calme, et parfois, l'idée bête et simple qui sauve.

*

Quod verbum in pectus Jugurthœ altius quem quisquam ratus erat descendit.

SALLUSTE.

On ne sait jamais en quel point, et jusqu'à quel nœud de ses nerfs, quelqu'un est atteint par un mot, — j'entends : *insignifiant*.

Atteint, — c'est-à-dire : changé. Un mot mûrit brusquement un enfant. Etc.

VII

Un trait d'esprit ou d'intelligence, quand il revient sur son auteur, qu'il entraîne pour lui des dommages, — en quoi se distingue-t-il d'une sottise ?

*

L'intellect passe au travers des usages, des croyances, des dogmes, des traditions, des pudeurs, des habitudes, des sentiments et des lois civiles, comme passe un ingénieur au travers des forêts, des montagnes, et de toutes les bizarreries et formes locales de la nature, qu'il troue, tranche, et franchit, imposant par la force le chemin le plus court.

*

Ce que nous voyons très nettement, et qui toutefois est très difficile à exprimer, vaut toujours qu'on s'impose la peine de chercher à l'exprimer.

*

Comme il y a des « hommes du monde » — il y a aussi des « hommes d'univers ».

*

L'esprit clair fait comprendre ce qu'il ne comprend pas.

*

La clarté dans les choses non pratique résulte *toujours* d'une illusion.

*

L'ignorance vacille entre extrême audace et extrême timidité.

*

La supériorité comme cause de l'impuissance : être incapable d'une sottise qui peut être « avantageuse ».

*

Un homme est plus compliqué, infiniment plus que sa pensée.

*

« Intuition » dans le langage de bien des modernes, c'est l'union mystique d'une image et d'un miracle. *Image miraculeuse.*

On est dans une prison désespérée. Un rayon lumineux tombe et fait voir la clef sur le sol.

L'image joue le rôle d'une dimension nouvelle, ou de l'organe de cette dimension. Elle change la *continuité* d'un certain espace — en introduisant l'inverse d'une *coupure* — ou une *coupure*.

*

L'intuition sans l'intelligence est un accident.

*

Je ne pense pas que les esprits puissants aient besoin de l'intensité des impressions. Elle leur est plutôt funeste, étant ceux qui de rien font quelque chose.

*

La conscience sort des ténèbres, en vit, s’en alimente, et enfin les régénère, et plus épaisses, par les questions mêmes qu’elle se pose, en vertu et en raison directe de sa lucidité.

*

Un état bien dangereux : croire comprendre.

*

Il faudrait peut-être en venir à donner à notre philosophie cette base : que nous reposons sur une complication infernale d’éléments et d’événements élémentaires.

Un *esprit* capable de saisir la complication de son *cerveau* serait donc plus *complexe* que ce qui le fait être ce qu’il est… puisqu’à chaque pensée il devrait joindre l’idée de cette machinerie toujours différente d’elle-même, et, à chaque représentation de cette machinerie, *l’actualité toute différente* que sa pensée est à chaque instant.

*

Les petits faits inexpliqués contiennent toujours de quoi renverser toutes les explications des grands faits.

*

Chacun a vu quelque chose que personne autre n’a jamais vue. Et la somme de toutes ces choses est nulle. Ce qui compte est ce que tout le monde à la fois a vu.

*

Les opinions des personnes qui n’ont pas refait leur esprit selon leurs besoins réels et leurs pouvoirs vérifiables — n’ont aucune importance qualitative.

Mais si quelqu’un a entrepris cette reconstruction, il s’écarte plus ou moins dangeureusement de la moyenne.

« Ingéniosité » se change en « génie » quand elle se manifeste par une simplification.

*

Profondeur.

Toute la profondeur que nous prêtons à de certains états n'est due qu'à leur *éloignement* de l'état de la vie normale, et non pas à leur *rapprochement* de choses très importantes et très cachées.

*

Profondeur.

Une idée *profonde* est une idée ou une remarque qui transforme profondément une question ou une situation donnée.

Sinon, il s'agit d'un effet de résonance et nous sommes en littérature.

*

L'on ne saurait être trop *subtil ;* et l'on ne saurait être trop simple.

Trop subtil, parce que les choses l'exigent ; trop *simple*, parce que notre existence et nos actes le commandent.

*

Un esprit véritablement *précis* ne peut comprendre que soi, et dans certains états.

*

La plupart s'arrêtent aux premiers termes des développements de leur pensée. Toute la vie de leur esprit n'aura été faite que de commencements…

*

L'opération de la connaissance est de se débrouiller elle-même, comme un homme qui s'éveillerait indéfiniment et se délivrerait indéfiniment de

l’enchevêtrement de ses membres et de l’emmêlement de ses perceptions précédentes.

Mais certains semblent préférer de s’embrouiller davantage.

VIII

Toute cosmogonie, toute métaphysique supposent l’homme témoin de spectacles qui l’excluent.

Et même la physique, et même l’histoire et la mémoire d’hier.

Ce qui voit est incompatible avec ce qui est vu, mais plus ou moins manifestement.

*

La Philosophie et la Science ne seraient pas, si des hommes qui ne s’en *occupèrent jamais*, qui en ignorent le besoin, l’existence, et même la possibilité, n’avaient, par leur propre vie et action, établi la base, la matière, la langue, *l’obscurité* et la solidité fondamentales.

*

Divers Théologiens pourraient nous faire croire que Dieu est bête.

*

Variations sur Descartes.

Parfois je pense ; et parfois, je *suis*.

*

Si un être ne pouvait pas vivre une autre vie que la sienne, il ne pourrait pas vivre la sienne.

Car la sienne n’est faite que d’une infinité d’accidents dont chacun peut appartenir à une autre vie.

*

Idéal d'une âme.

Le désir d'avoir une âme et de n'être immortellement que cette âme, ce désir doit pâlir singulièrement près du désir d'une âme d'avoir un corps, et une durée. Elle céderait son royaume même pour un cheval. Un âne, peut-être ?

*

Qui est-ce qui parle le plus mal ? Quel est l'être qui patauge, qui balbutie ; qui se sert le plus gauchement des mots les moins justes ; qui fait les phrases les plus ridicules, les plus incorrectes, les plus incohérentes, et tient les raisonnements les plus absurdes ? Qui est le plus méchant *écrivain* possible ? le pire des penseurs ?

C'est notre Ame. Avant qu'elle se souvienne qu'il y a des oreilles extérieures, et des témoins, et des juges pour le procès de sa pensée ; avant qu'elle appelle la vanité et les idéaux à son secours, Idées de la Clarté, de la Rigueur, de la Commune-Mesure, de la Puissance, etc., elle est à chaque instant *au-dessous de tout*.

*

Ce qu'il y a de plus vil au monde, n'est-ce point l'*Esprit ?* C'est le *corps* qui recule devant l'immondice et le crime. Pareil à la mouche, l'esprit touche à tout. La nausée, les dégoûts, ni les regrets, ni les remords ne sont de lui : ils ne lui sont que des objets de curiosité. Le danger l'intéresse, et si la chair n'était si puissante, il la conduirait dans le feu, avec une sorte de sottise et une avidité absurde et urgente de connaissance.

*

La pensée se fuit dans les sanglots, dans le rire, dans l'acte, dans la pâmoison, dans la gorge qui se serre, dans le poing qui frappe, dans l'arrêt du cœur.

Elle se fuit aussi dans l'expression parlée, mais alors c'est une transformation qui permet la reprise et revient à la source. C'est un *relais*.

*

Toute vue de choses qui n’est pas étrange est fausse. Si quelque chose est *réelle*, elle ne peut que perdre de sa réalité en devenant familière.

Méditer en philosophe, c’est revenir du familier à l’étrange, et dans l’étrange affronter le réel.

*

La Mémoire glorifiée.

S’il n’y avait au monde que cinq ou six personnes qui eussent le don du souvenir, comme il en est qui ont des visions surnaturelles et des perceptions extraordinaires, on dirait d’elles : Voici les êtres admirables en qui réside ce qui fut. Ils nous expliquent tant de choses autour de nous qui n’ont point d’utilité adtuelle. Ils nous enseignent ce que nous fûmes, et donc ce que nous sommes… Ces voyants seraient mis au-dessus des phophètes, et la pure mémoire au-dessus du plus grand génie. Une amnésie générale changerait les valeurs du monde intellectuel.

Il deviendrait patent qu’il est plus prodigieux de reproduire que de produire.

*

Il existe pour toute pensée et pour toute chose profonde, amour, haine, un poison singulièrement énergique qui est *tout le reste du monde*, tout ce qui n’est pas elle, et qui la distrait, la dilue, la dissipe…

L’étrange pouvoir de faire certaines choses indifférentes à la vie avec le soin, la fureur, l’opiniâtreté — comme si la vie en dépendait… c’est là ce que nous appelons : *vivre*.

*

Durées.

Ce qui n’existe pas dure une seconde.

La mort dure toute la vie. Dans toute hypothèse, elle cesse aussitôt qu’elle est.

*

C’est la vie, et non point la mort, qui divise l’âme du corps.

*

A chaque instant il y a *des points noirs* dans l’âme qui sont en train de grossir ou de se fondre.

*

Autorisation de se tuer, seulement au parfaitement heureux.

*

L’homme est adossé à sa mort comme le causeur à la cheminée.

*

Soi.

Dans les meilleurs moments, dans les pires, on ne se fait plus l’effet d’être soi ; mais on prodigue, ou on subit, je ne sais quel moi-improbable.

*

La haine et la répulsion (a priori) sont signes souvent que l’on manque des organes, ou facultés, ou énergies, qui permettraient de faire servir à soi, d’utiliser, de consommer, etc., les choses pour lesquelles on se sent de la haine.

Je ne suis pas sûr de te vaincre, de t’asservir, de t’annuler, donc je te hais, je te supprime en esprit.

— Je ne sais pas t’aimer.

*

Soi.

Nous ne connaissons de nous-mêmes que celui que les circonstances nous ont donné à connaître (j’ignorais bien des choses de moi).

Le reste est induction, probabilité : Robespierre n’avait jamais imaginé qu’il guillotinerait à ce point ; ni tel autre, qu’il aimerait à la folie.

*

La substance la plus intime, la plus profonde de nos pensées, notre sentiment véritable de la mort, de la personnalité, de l'amour, etc. *sont faits de la naïveté de nos ancêtres*, de leurs expressions imagées, de leurs méprises, de la confusion de leurs esprits en matière physiologique, de la pauvreté de leur langage, etc.

Et la suite que nous donnons à ces misérables prémisses, est celle que peuvent leur donner la hâte, l'incohérence, les facilités, les abus nerveux de notre temps étrange.

*

Ce n'est pas l'homme qui a le moins d'esprit qui vit le moins par l'esprit.

Le pauvre d'esprit créa l'*Esprit*, création des pauvres d'esprit.

Et ce furent des « spirituels » qui créèrent ce qu'ils nommèrent la Chair…

*

Que de choses il faut ignorer pour « agir » !

*

La nourriture de l'esprit est ce à quoi il n'a jamais pensé. Il la cherche sans le savoir ; il la trouve sans le vouloir.

*

Soi.

Plus une conscience est « consciente » plus *son* personnage, plus *ses* opinions, *ses* actes, *ses* caractéristiques, *ses* sentiments lui paraissent *étranges*, — *étrangers*. Elle tendrait donc à disposer de ce qu'elle a de plus propre et personnel comme de choses extérieures et accidentelles.

Il faut bien que j'aie des opinions ; des habitudes, un nom, des affections, des répulsions, un système du monde, comme il faut bien que le mur de ma

chambre ait une certaine couleur. Je ne suis à tout ce que je suis que ce que la lumière eït à cette couleur. Elle pourrait éclairer quoi que ce soit.

— Comment vous appelez-vous ?

— *Je ne sais pas.*

Votre âge ?… *Je ne sais pas.* Votre lieu de naissance ? *Sais pas.* Profession ? *Sais pas.*… C'est bien : *Vous êtes moi-même.*

*

Il y a des doctrines qui ne souffrent pas d'être traduites dans un langage qui n'est pas leur langage initial, et qui n'y transportent pas avec elles cette magie, cette pudeur, cette accoutumance d'être acceptées, qu'elles gardaient depuis leur cristallisation en des mots qui s'étaient voilés et consacrés à elles.

*

Ames, communication directe des pensées, immortalité, esprits et toutes ces suppositions, ont pour fondement commun l'inutilité des moyens, des sens, des corps, des mécanismes. Voir sans yeux, vivre sans chair, toucher sans doigts, agir sans actes, savoir sans apprendre, se mouvoir sans mobile ; et surtout, mourir sans mourir, voilà le principe et l'étrange souci.

*

Toute enquête sur soi, tout accident qui fait qu'on se saisisse, tout point de vue inaccoutumé montre *soi* comme on ne le connaissait pas. Il n'est pas sûr que se *connaître* ait un sens, ni qu'un homme ne puisse connaître un autre homme mieux que soi-même. L'hésitation, le travail intellectuel, le remords, autant de preuves de cette étrangeté.

*

Ce qu'il y a de plus difficile au monde : mettre toute son intelligence et toute son invention *au service*.

*

Son mépris des hommes et de soi-même, son dégoût et sa déception généralisés, conduisent l'esprit profond à ne souffrir que la société la plus frivole.

*

Le monde le plus élégant, le plus superficiel, le plus variable, le plus inutile est le milieu le plus conforme au jugement qu'il faut porter sur l'ensemble des choses.

*

J'imagine assez souvent un homme qui serait en possession de tout ce que nous savons, en fait d'opérations précises et de recettes ; mais entièrement ignorant de toutes les notions et de tous les mots qui ne donnent pas d'images nettes, ni n'éveillent des actes uniformes et pouvant être répétés.

Il n'a jamais entendu parler d'*esprit*, de *pensée*, de *substance*, de *liberté*, de *volonté*, de *temps*, d'*espace*, de *forces*, de *vie*, d'*instincts*, de *mémoire*, de *cause*, de *dieux*, ni de *morale*, ni d'*origines ;* et en somme, il sait tout ce que nous savons, et il ignore tout ce que nous ignorons. *Mais il en ignore jusqu'aux noms.*

C'est ainsi que je le mets aux prises avec les difficultés et les sentiments qu'elles engendrent, je le construis ainsi, et maintenant, je le mets en mouvement, et je le lâche au milieu des circonstances.

*

Un homme tirait au sort toutes ses décisions. Il ne lui arriva pas plus de mal qu'aux autres qui réfléchissent.

*

Le monde continue ; et la vie, et l'esprit, à cause de la résistance que nous opposent les choses difficiles à connaître. A peine tout serait déchiffré, que tout s'évanouirait, et l'univers percé à jour ne serait pas plus possible

qu’une escroquerie dévoilée ou un tour de prestidigitateur dont on connaîtrait le secret.

*

La pensée ne peut se prévoir elle-même, quoiqu’elle puisse prévoir ses retours — et son développement. Mais ces développements ne sont déjà presque plus elle.

IX

Ouvre le cœur du prochain — qui est le tien — mais ne t’arrête aux ordures qui sont le trésor de tout cœur humain.

Va plus avant, et ne cesse que tu n’aies trouvé l’*innocence*, la nécessité, l’horloge et l’heure, car la honte, les désirs, les remords, les crimes imaginaires et *le fait de tenir à soi* ne sont abominables et horribles que parce qu’ils n’ont pas développé entièrement leurs conséquences et qu’ils *ne le peuvent*.

*

Tout repose sur quelques idées qui se font craindre et qu’on ne peut regarder en face.

*

Je vais déchirer cette lettre — mais le papier résiste — et dans le temps de la résistance, je change d’avis, je la classe.

— Que de gens allaient tuer, qui ne l’ont pas fait, gênés, déviés, par un rien…

*

Crimes.

Il y a des situations et des idées qui ne peuvent se *préciser* sans que nous périssions, ou fassions périr.

*

Tout crime tient du rêve.

Un crime qui *veut* se commettre engendre tout ce qu'il lui faut : des victimes, des circonstances, des prétextes, des occasions.

*

— Lois naturelles, lois morales, lois civiles, respirer, obéir, être lié à des écritures, — parfois ces règlements bizarres *semblent un rêve*.

*

Le crime n'est pas dans l'instant du crime, ni même peu avant. — Mais dans une disposition bien antérieure et qui s'est développée à l'aise, loin des actes, comme fantaisie sans conséquence, comme remède à des impulsions passagères — ou à l'ennui ; — souvent par habitude intellectuelle de considérer tous les possibles et de les former indistinctement.

*

Quand l'homme se relève de son travail, se réveille de son labeur ou de son amour ou de sa peine, et s'étonne, et se dépouille et se voit sans se reconnaître, il ne reconnaît plus son acte, son œuvre, son crime, son dieu, et ce qu'il fut. Il se fixe un moment dans l'impossibilité de concevoir qu'il est celui qu'il fut, et que l'on croit qu'il est.

*

Un désir abominable, quoi que ce soit qui le condamne, rien ne peut faire qu'il n'ait été un besoin, un *cri* de ce qu'on est, tel qu'on est, à tel instant.

*

Reprise.

Il y a dans toutes les existences, une minute de trop que l'on paierait infiniment cher pour reprendre à la réalité. — Alors ce réel *qui est de trop*, devient cauchemar.

*

Les bêtises qu'il a faites et les bêtises qu'il n'a pas faites se partagent les regrets de l'homme.

Le manque à gagner lui est souvent plus amer que la perte.

*

Se connaître n'est pas s'amender.

Se connaître, détour pour s'absoudre.

*

Tout le monde assassin.

Il y a un petit mouvement secret, un *réflexe* qui assassine — efface intimement, abolit celui qui vous dit une chose dont on ne veut pas.

*

Que d'enfants, si le regard pouvait féconder !

Que de morts s'il pouvait tuer !

Les rues seraient pleines de cadavres et de femmes grosses.

*

Le crime consiste dans le passage de l'interne à l'externe, dans une *mise au jour* — et même, une *mise au net*.

Car il était jusque-là une combinaison entre mille, et en somme — un rêve.

Les criminels sont ceux qui ne tiennent compte que des faits et tiennent ce qui n'est pas pour néant.

*

Cette mouche m'irrite, je la supprime. Cette branche me pique, je la brise. Les crimes ne sont pas autre chose, dans leur conception spontanée ; — donc les hommes sont facilement pleins d'images de crimes, dont la plupart même ne les font pas réfléchir, quoique distraitement ils s'y

plaisent. Tout idéal, tout désir implique toujours, à une faible profondeur, nombre de suppressions et de violations d'autres êtres, tellement que celui qui voudrait s'en épurer tout à fait, se supprimerait soi-même. Religions, nations, sedes, partis, tous sont ainsi. Toute politique voit avant tout des fusillades massives ; puis, le bonheur universel…

— C'est là une adivité ordinaire de l'esprit, qui traduit chaque besoin ou désir dans une image où il les satisfait suivant le monde et le corps ; et parmi toutes ces représentations des ades ou des événements qui procureraient la satisfadion, — les exécutions nécessaires.

*

Les « raisons » qui font que l'on s'abstient des crimes sont plus honteuses, plus secrètes que les crimes.

*

Le châtiment déprime la *moralité* car il donne au crime une compensation finie. Il réduit l'horreur du crime à l'horreur de la peine ; — il absout en somme ; et il fait du crime une chose négociable, commensurable : *on peut marchander*.

*

Justice répressive. — Si un homme chargé de gérer une affaire sérieuse, adoptait des mesures analogues à nos lois pénales, on le prendrait pour un fou. La société saisit un criminel et l'enferme pendant cinq ans, sans songer à la sixième année. Cet homme doit vivre, mais de quoi ? — Il n'a plus ni crédit, ni métier, ni ressources. On le remet en liberté plus dangereux, plus inutilisable, que devant.

Il paraît donc ou que la Société n'est pas gérée, ou qu'elle n'est pas une affaire sérieuse.

*

On appelle *Morale* tout ce qu'on peut dire et écrire sur le problème suivant :

Pour quel objet, — dans quel cas, par quels moyens, — l'homme, *en l'absence de toute contrainte physique*, est-il conduit à faire ce qui lui déplaît, et à ne pas faire ce qui lui plaît ?

Une Morale devient ridicule quand elle peut enfin se réduire à ceci : agissez contre vous ; vous n'avez rien à craindre ni à espérer.

*

La morale est le nom mal choisi, mal famé, de l'une des branches de la *politique généralisée* qui comprend la tactique de soi à l'égard de soi-même.

Dans les propositions : *Je me domine*, *je me cède*, *je me permets*, *je* et *me* sont différents — ou non — ?

On pourrait réduire l'analyse de la morale à décider si ces deux pronoms sont réellement ou fictivement différents.

*

Il est bien des choses qu'il faut plus de courage pour nier théoriquement que pour les réduire à rien dans la pratique. Il faut souvent plus de courage pour penser et parler contre une morale que pour la mépriser et la violer *en acte*.

*

Il est bien des choses qu'il faut moins de force pour faire que pour penser ; et pour faire énergiquement que pour faire modérément.

*

Morale.

Si les principes d'une morale étaient si bien inculqués, que ses exigences les plus héroïques soient obéies par automatisme ; que l'homme ne puisse voir un *pauvre* sans se dénuder et le vêtir, presque inconsciemment ; une belle personne, sans dégoûts ; un *lépreux*, sans appétit de ses croûtes… je doute que le moraliste soit content.

Le moraliste est un amateur difficile. Il lui faut des combats et même des chutes. Une morale sans déchirements, sans périls, sans troubles, sans remords, sans nausées, cela n'a pas de saveur. Le désagréable, le tourment, le labeur, le vent contraire, sont essentiels à la perfection de cet art. Le mérite importe, et non la conformité seule. C'est l'énergie dépensée à contrepente qui compte.

Sa morale se réduit donc à l'orgueil de contrarier. Il en résulterait aisément qu'un être naturellement moral se forçant à l'immoralité *vaut* un être immoral qui se force à la moralité.

Rien n'est simple. Il y a cependant une certaine pente marquée par les instincts et les besoins. Ici s'ouvre le procès du système nerveux.

*

La morale est une sorte d'art de l'inexécution des désirs, de la possibilité d'affaiblir des pensées, de faire ce qui ne plaît pas, de ne pas faire ce qui plaît. Si le *bien* plaisait, si le *mal* déplaisait : il n'y aurait ni morale, ni *bien*, ni *mal*, tellement qu'à la fin, c'est remonter le courant, naviguer *au plus près* de la concupiscence et des images, — qui est le phénomène moral…

*

L'intelligence tentée.

Il faut distinguer (entre certaines limites) le *contrôle sur soi* — en tant que répression, lutte et victoire, etc., et la *conscience* — qui laissant l'homme céder, — éclaire cependant la scène et voit. Toutefois cette intelligence consciente peut être appelée à exercer un certain contrôle : par exemple, au lieu de force, elle peut user de ruse ; elle peut, par ses analyses, déprécier, dédorer, désaimanter, désarmer la tentation qu'elle serait incapable de vaincre de front.

— Au lieu de chasser le diable à grands coups, on peut le faire asseoir ; lui faire détailler ces royaumes qu'il prétend vous offrir, marchander longuement, s'intéresser (pendant qu'il chante et enjôle) à la physique des désirs qui naissent — le fatiguer de questions ; il est bien rare que des promesses, et même des réalités, résistent à un regard savant et net.

Les mêmes soins s'appliquent aux vertus héroïques, il est vrai…

— Vous me promettez des royaumes ; toi, de la terre, — et vous, du ciel. Voulez-vous bien me les décrire ? Allons un peu dans le détail. Tentez-moi clairement. Gagnez-moi par des images bien définies. Mais n'espérez point de me pêcher en eau trouble.

*

Vertus sans cause.

Ce n'est pas par *charité* qu'il faut aimer ses ennemis — c'est par libre mobilité de soi-même et pour retordre la nature. — D'ailleurs il y a du mépris dans l'amour des ennemis.

Ce n'est pas par *humilité* qu'il faut se juger bas, c'est par prudence et connaissance. Et il ne faut pas croire à sa personnalité, à *Soi*, à son importance ; se tenir pour une œuvre *signée* de la nature et spécialement dédiée à elle-même — par l'Auteur, — d'abord parce qu'il ne faut pas multiplier les entités, qu'il faut croire le moins possible, ne donner crédit qu'à qui et à quoi le mérite. — Mais encore parce qu'il faut être exact.

*

Faire son devoir *par perversité*, faire le « bien » par dérision de ceux qui le font sottement, pompeusement, saintement, — ou par crainte.

— Faire le bien en homme qui peut faire le mal.

*

L'homme ne peut sincèrement ni se vendre au diable ni se donner à Dieu.

*

Véritablement *bon* est l'homme rare qui jamais ne blâme les gens des maux qui leur arrivent.

*

London-Bridge.

Je passais, il y a quelque temps, sur le Pont de Londres, et m'arrêtai pour regarder ce que j'aime : le spectacle d'une eau riche et lourde et complexe,

parée de nappes de nacre, troublée de nuages de fange, confusément chargée d'une quantité de navires dont les blanches vapeurs, les bras mouvants, les actes bizarres qui balancent dans l'espace balles et caisses, animent les formes et font vivre la vue.

Je fus arrêté par les yeux ; je m'accoudai, contraint comme par un vice. La volupté de voir me tenait, de toute la force d'une soif, fixé à la lumière délicieusement composée dont je ne pouvais épuiser les richesses. Mais je sentais derrière moi trotter et s'écouler sans fin tout un peuple invisible d'aveugles éternellement entraînés à l'objet immédiat de leur vie.

Il me semblait que cette foule ne fût point d'êtres singuliers, ayant chacun son histoire, son dieu unique, ses trésors et ses tares, un monologue et un destin ; mais j'en faisais, sans le savoir, à l'ombre de mon corps, à l'abri de mes yeux, *un flux de grains* tous identiques, identiquement aspirés par je ne sais quel vide, et dont j'entendais le courant sourd et précipité passer monotonement le pont. Je n'ai jamais tant ressenti la solitude, et mêlée d'orgueil et d'angoisse ; une perception étrange et obscure du danger de rêver entre la foule et l'eau.

Je me trouvais coupable du crime de poésie sur le Pont de Londres.

*

Ce malaise *indirect* s'exprimait vaguement. J'y reconnaissais la saveur amère d'une culpabilité mal définie, comme si j'eusse commis quelque grave manquement à une loi cachée, sans aucun souvenir ni de ma faute, ni de la règle même. N'étais-je point soudain retranché des vivants, *quand c'était moi qui leur ôtais la vie ?*

(Ces derniers mots, sur un air imaginaire d'opéra, se mirent à chantonner en moi…)

Il y a du coupable dans tout être qui s'écarte. Un homme qui songe, songe toujours contre le monde habitable. Il lui refuse sa part ; il éloigne le prochain à l'infini.

Ce port fumant, cette eau sale et splendide, ces pâles cieux dorés, souillés, riches et tristes, exerçaient sur ma vie une puissance telle, une telle vertu de fascination, que, perdu au milieu des trésors du regard, je devenais, frôlé de tous ces hommes pourvus d'un but, essentiellement dissemblable.

*

Comment se peut-il qu'un passant tout à coup soit saisi d'absence, et qu'il se fasse en lui un changement si profond, qu'il tombe brusquement d'un monde presque entièrement fait de *signes* dans un autre monde presque entièrement formé de s*ignifications ?* Toutes choses soudain perdent pour lui leurs effets ordinaires, et ce qui fait qu'on s'y reconnaît tend à s'évanouir. Il n'y a plus d'abréviations ni presque de noms sur les objets ; mais dans l'état le plus ordinaire, le monde qui nous environne pourrait être *utilement* remplacé par un monde de symboles et d'écriteaux. Voyez-vous ce monde de flèches et de lettres ?… *In eo vivimus et movemur.*

Or, parfois, moyennant un transport indéfinissable, la puissance de nos sens l'emporte sur ce que nous savons. Le savoir se dissipe comme un songe, et nous voici comme dans un pays tout inconnu au sein même du réel pur. Comme dans un pays tout inconnu où se parlant une langue ignorée, ce langage pour nous ne serait que sonorités, rythmes, timbres, accents, surprises de l'ouïe ; ainsi quand les objets perdent soudain toute valeur humaine et usuelle, et que l'âme appartient au seul monde des yeux. Alors, pour la durée d'un temps qui a des limites et point de mesure, (car ce qui fut, ce qui sera, ce qui doit être, ce ne sont que des signes vains), *je suis ce que je suis, je suis ce que je vois*, présent et absent sur le Pont de Londres.

*

Vir Bonus.

La nature de l'homme est « bonne », car il est oublieux, paresseux, crédule, superficiel.

Tous ces mots représentent les diverses facilités de nos « âmes » à laisser fuir leurs impressions et même leurs forces.

Heureuses facilités. Ce serait une redoutable engeance qu'une humanité douée de mémoire infaillible, d'activité toujours pressante, de présence d'esprit continuelle, de vigilance critique toujours armée.

Mais c'est donc un terrible avenir qui se prépare, car toutes ces méchantes vertus qui rendraient la vie dure à la vie, vont grandir et régner toujours plus dans le monde ; — mais point sous forme humaine. La machine et ce qu'elle exige obligeront les plus légers et les plus vagues et les contraindront à leur discipline. Elle enregistre ; elle prévoit. Elle précise, elle durcit ; elle exagère les pouvoirs de conservation et de prévision

attachés aux êtres vivants, — dont elle tend à changer la durée capricieuse, les souvenirs incertains, l’avenir confus, les lendemains indéterminés, — en une sorte de *présent identique*, comparable à l’état stationnaire d’un moteur qui a atteint sa *vitesse de régime*…

OceanofPDF.com

MORALITÉS

A Julien P. Monod.

Pas de haine véritable possible à l'égard de ceux que l'on n'a pas aimés, — que l'on n'*eût* point aimés…

Ni point d'extrême amour pour qui ne vaudrait point d'être haï.

L'amour est toujours en puissance de haine ; et je sais des états où ils se distinguent si mal l'un de l'autre qu'il faudrait inventer un nom particulier pour ces formes complexes de l'attention passionnée.

Peut-être sommes-nous nécessairement contradictoires si nous tentons de nous exprimer le plus proche de nous. Haine et amour perdent leur sens, *de tout près*.

*

Il peut y avoir une liaison extraordinairement puissante, constante et intime entre des individus, qui soit telle que ni les actes ne peuvent l'accroître, ni d'autres actes la réduire. — L'*éloignement*, et *même* la *haine* l'accroissent plus qu'ils ne l'exténuent. Certains sont accablés, profondément atteints par la mort de leur ennemi ; et il y a des maux qui disparaissent tout à coup, laissent l'homme vide et l'âme comme désœuvrée.

*

Ce qu'on aime, *inspire*. — Être aimé, c'est inspirer, rendre quelqu'un inventif — producteur d'images, de prévenances, de ruses, de superstitions, — de violences.

*

J'ai vu des gens assez bêtes et assez faciles pour se laisser persuader qu'ils n'aiment pas une chose qu'ils aiment. — Et d'autres que l'on fait

aimer ce qu’ils ne peuvent souffrir.

Ce sont ceux chez qui les antipathies et les sympathies n’ont pas la force de ces dégoûts physiques qui n’ont pas d’oreilles, et que rien ne peut renverser et tourner en appétit. La fourrure de ces animaux prend le sens qu’on lui donne par le plat et le dos de la main alternés.

*

Les guerres, les troubles, sont dus au nombre des faibles d’esprit, des crédules, des inflammables, qui sont la matière des actions et fermentations humaines d’ensemble.

Peut-on même concevoir des individus assez *spirituels* pour négliger totalement, laisser s’amortir sans les renforcer et les transmettre, annuler systématiquement *tous les premiers termes*, tous les premiers mouvements et retentissements des faits et des mots ?

Il y a de grandes perturbations dans le monde, qui sont dues à la coexistence de « vérités », d’idéaux, de valeur comparable, et difficiles à distinguer.

Les débats les plus violents ont toujours eu lieu entre des doârines ou des dogmes *très peu différents*.

Lutte plus aigre et plus aiguë entre orthodoxes et hérétiques qu’entre l’orthodoxe et le païen.

Le degré de précision d’une dispute en accroît la violence et l’acharnement. On se bat plus furieusement pour une lointaine *décimale*.

*

Ce qui m’est difficile, m’est toujours nouveau.

*

Tout a recours au cerveau. Le « monde » pour être et se reconnaître tant soit peu ; l’Être pour se rejoindre, se communiquer, et se compliquer. — Le cerveau humain est un lieu où le monde se pique et se pince pour s’assurer qu’il existe. *L’homme pense*, donc *Je suis*, dit l’Univers.

La pensée est comme un geste ou un acte plus ou moins prompt ; plus ou moins différé ou échappé ; geste de cet être qui a pour membres et pour

parties toutes choses possibles ; pour articulations et domaines de ses actes, *le temps ;* pour frontière et terres interdites, *le réel*.

*

Les plus fortes têtes le sont aussi contre elles-mêmes. — Surtout contre elles-mêmes. — Par quoi elles se détruisent, mais sans quoi elles ne parviennent pas à leur plus haut.

*

On ne peut enfermer un homme dans ses actes, ni dans ses œuvres ; ni même, dans ses pensées, où lui-même ne peut s'enfermer, car nous savons, par expérience propre et continuelle que ce que nous pensons et faisons à chaque instant n'est jamais exactement nôtre ; mais tantôt un peu plus, tantôt un peu moins ou beaucoup moins que ce que nous pouvions attendre de nous ; et tantôt un peu moins, tantôt beaucoup moins… *favorable*.

Ce qui est simple. Car nous-mêmes, consistons précisément dans le refus ou le regret de ce qui est ; dans une certaine distance qui nous sépare et nous distingue de l'instant. Notre vie n'est pas tant l'ensemble des choses qui nous advinrent ou que nous fîmes, (qui serait une vie étrangère, énumérable, descriptible, finie), — que celui des choses qui nous ont échappé ou qui nous ont déçus.

*

Le génie quelquefois est une apparence due à ce fait — que le *plus facile*, le *chemin* le *plus favorable* n'est pas le même pour tous les hommes. Même si ce génie existe par la contrainte, cette voie douloureuse doit être la plus aisée, ou même la seule et la nécessaire pour celui qui la suit.

*

L'infériorité de l'esprit se mesure à la grandeur apparente des objets et des circonstances dont il a besoin pour s'émouvoir. Et surtout à l'énormité des mensonges et des fictions dont il a besoin pour ne pas voir l'humilité de ses moyens et de ses désirs.

*

On considère sa main sur la table, et il en résulte toujours une stupeur philosophique. Je suis dans cette main, et je n’y suis pas. Elle est *moi* et *non-moi*.

Et en effet, cette présence exige une contradiction ; mon corps est contradiction, inspire, impose contradiction : et c’est cette propriété qui serait fondamentale dans une théorie de l’être vivant, si on savait l’exprimer en termes précis. Et de même, d’une pensée, de cette pensée, de toute pensée. Elles sont *moi* et *non-moi*.

— On désire une analyse délicate de ceci.

*

On dit : *mon esprit*, comme on dit : *mon pied, mon œil.* On dit : *il a l’esprit clair*, comme on dit : *il a l’œil bleu. Quel génie !* comme on dit : *quelle chevelure !* — Quoi de plus étrange, et de plus profond que de dire : *Ma* mémoire ?

*

L’*âme* et la *liberté*, qui furent pris : l’une, pour une « substance », l’autre pour propriété de cette substance, sont, — à en juger par les occasions où ces mots viendraient d’eux-mêmes à la pensée, — des *états*, parfois des *événements ;* — en somme, des noms d’*écarts*, — des termes qui désignent certaines *singularités* dans la *conscience courante*.

*

Modestie.

Quand nous faisons une belle chose, ou que nous jugeons telle, ce n’est pas *nous*, qui, sous cette apparence de la faire, la faisons, — *puisqu’elle nous étonne*. Et il faudrait en bonne justice refuser ce que l’on trouve d’excellent, comme on refuse les lapsus, les accidents honteux, les sottises.

Il faudrait même refuser un peu plus encore, les BONHEURS, car il y a moins de chances pour eux dans la plupart des états et des hommes, et par là, ils sont moins de nous que les erreurs.

*

Homme de génie, il importe que ton *génie* soit si bien dissimulé dans ton *talent* que l'on soit porté à attribuer à ton art ce qui revient à ta nature.

*

Nous trouvons « justes » ou « bonnes », les idées qui étaient en puissance dans notre être et que nous recevons d'autrui. C'est notre bien. Un hasard seul a fait qu'un autre les eut avant nous, hasard comme celui d'une date de naissance…

Nous les reconnaissons en nous.

*

Quand une idée, par miracle, trouve son homme, tombe dans l'énergique vivant capable d'elle, en goûte la force, lui fait croire qu'elle est lui-même, l'épouse, l'ordonne, — alors de grandes choses vont se passer. Qu'il soit marchand, ou soldat, ou autre — cette coïncidence va *te vivre*. Que le monde en soit rempli, ou rien que le quartier, il importe peu.

C'est une chance rare. L'homme, l'occasion, l'idée, — trois probabilités se multipliant. Que l'idée rencontre son homme, que cet homme rencontre le moyen et l'instant, — alors grands actes, grandes œuvres, fortune ou crime.

*

J'ai écrit : *l'homme est absurde par ce qu'il cherche ; grand par ce qu'il trouve*.

Il faudrait donc s'exercer à considérer ce qui fut trouvé, et à négliger ce qui est cherché.

Considérer ce qui a été trouvé comme ce qui *devait être cherché*. Et donc essayer si l'allure, la nature, la figure générale de ce qui a été trouvé jusqu'ici, ne devrait pas modifier le sens accoutumé de nos recherches ? Peut-être transformer nos problèmes ? — Notre curiosité ?

— *Réponse*. — Mais la transformation se fait d'elle-même. Voyez autour de vous.

*

L’homme a le sentiment invincible que les choses pourraient être différentes de ce qu’elles sont. En particulier, qu’elles devraient l’être en ce qui le touche.

Or, ses efforts pour se convaincre du contraire, c’est-à-dire pour se démontrer que *ce qui est* ne peut être autrement, le conduisent à la puissance de modifier cela même. —Plus il reconnaît et reconstitue cette *nécessité*, plus il découvre des moyens de la tourner à son avantage.

*

Toutes choses sont étranges. Et l’on peut toujours les ressentir dans leur étrangeté dès qu’elles ne jouent aucun rôle ; que *l’on veut ne rien trouver qui leur ressemble*, et que leur *matière* demeure, s’attarde.

*

Un danger de l’esprit : ne plus penser que polémiquement, comme devant un public — en présence de l’ennemi. —

*

Les objections naissent souvent de cette simple cause que ceux qui les font n’ont pas trouvé eux-mêmes l’idée qu’ils attaquent.

*

Il y a des idées pour conversation ; idées pour étonner le monde pendant un temps plus court que le temps de la réflexion ; des idées pour littérature et articles, qui ne brillent qu’aux yeux qui courent ; d’autres pour thèses historiques ou morales — c’est-à-dire pour spéculations sans sandHons.

*

L’homme pense en dehors du besoin, comme il fait l’amour en toute saison — et ce détachement des conditions immédiates, cette *utilisation* des choses négligeables fait songer à un rendement toujours plus grand —

puisqu’une telle activité qui fut vaine s’est changée peu à peu en industrie, en applications.

*

Les moyens matériels qui accroissent la science et lui procurent les sensations de l’inattendu, en font un jeu de hasard mitigé, une partie jouée contre la nature, et narguent le philosophe toujours trop pressé de distinguer, de décider et de conclure.

Il suffit d’un verre plus grossissant, d’une mixture un peu plus composée, d’une plaque photographique oubliée auprès d’un corps, pour que soit pénétré d’un frémissement de rupture l’édifice actuel d’un système.

Il arrive que ce que distingue l’analyse intellectuelle soit indivisible par l’expérience ; et les « concepts » distincts étrangement brouillés.

*

Il faut n’appeler *Science :* que *l’ensemble des recettes qui réussissent toujours.* Tout le reste est littérature. —

*

Fait moderne ; la théorie épousant la pratique, — d’où modification réciproque de la conception de l’une et de l’autre. Les théories toutes *pures* s’alanguissent et s’étiolent.

Toute pratique, le plus humble métier, le tour de main d’ouvrier, sont soumis à une analyse et à une reconstitution raisonnée.

Peu à peu, s’introduit ainsi et se fortifie le sentiment tout neuf que la « pensée » ne vaut que comme intermédiaire entre deux états de l’expérience, entre une question et une réponse ; et je la considère, quant à moi, comme une sorte de… *substance de possibilités* qui peut prendre, entre ces deux états, — moyennant certaines *contraintes* — une valeur utilisable de transformation.

*

Ce qui frappe l’homme le plus, c’est aussi ce qui lui semble le plus *accident ;* et cet accident le plus frappant est l’événement qui lui montre soi-même soumis à des lois.

L’homme regarde comme *accident*, et n’éprouve que par accident la manifestation et l’évidence des lois qui le régissent, qui le font, le défont, le conservent, l’altèrent, l’animent, et l’ignorent. Il ne sent battre son cœur que par moments critiques.

S’il tombe, il se rencontre lui-même. Il *se* heurte. S’il peut rêver (et même penser) à voler, à ne pas mourir, à… etc., c’est que les lois sont étrangères à sa pensée. Elles n’y sont que superficie : *accident aperçu par accident*.

*

Un « Fait » est ce qui se passe de signification.

*

Le réveil fait aux rêves une réputation qu’ils ne méritent pas.

*

Le voyageur.
On jette un regard perdu par la fenêtre d’une chambre
Le royaume de N’importe quoi est habité par le peuple de N’importe qui —
dit l’âme…

*

Les rêves les plus étranges, les plus beaux, les plus hardis — ne sont pas du tout les rêves des hommes les plus profonds, les plus imaginatifs, les plus aventureux.

Tel qui vole le jour, chemine sagement la nuit.

Celui qui étudie les rêves, observe qu’il y a des réveils qui sont de singulières fortunes ; des réveils, qui par leur *epoque* relative, par la phase du rêve *quelconque* qu’ils interrompent, par leur mode net de faire une

coupe, au bon endroit ou au bon moment, sont précieux à l'égal d'une « inspiration » — d'une « bonne idée », etc.

Un bruit, une sensation vive m'éveillent au moment même d'un coup heureux de la *partie*. Le jeu s'arrête sur mon gain, — c'est-à-dire sur une combinaison de mon rêve qui se trouve, *d'autre part*, utilisable par la veille.

Si je renverse ceci, ne dirai-je pas qu'une bonne idée, un « éclair » de génie, sont de ces heureux réveils, de ces coupes favorables dans le possible de l'esprit ?

— Est-ce la valeur probable, l'excellence de cette *idée d'entre les idées* qui provoque de soi-même cet arrêt, cette brusque édification, ce *choc du beau contre le temps ?* Comme s'il y eût un sens, une attente, un crible — qui rendît instantanément plus *intense* ce qui sera *tout à l'heure* — plus *important*.

*

Morale des rêves.

Incorrection dans les rêves. Rêves où l'on commet des incorrections. — Le sens de *l'infraction* y est développé ; et il semble tendre à commettre ces actes autant qu'à les regretter, et à en avoir honte.

On trouverait par là qu'il y a une secrète identité entre l'impulsion à l'infradion et le remords : le véritable délinquant étant l'homme fortement doué pour le futur remords, — lequel serait enfin de même nature profonde que l'attrait de la faute ?

*

Un lapin ne nous effraie point ; mais le brusque départ d'un lapin inattendu peut nous mettre en fuite.

Ainsi en est-il de telle idée, qui nous émerveille, nous transporte, pour nous être soudaine, et devient, peu après

— ce qu'elle est…

N'oubliez pas — l'imprévu !

Souvenez-vous bien ae ce qui n'est jamais arrivé !

L'homme insoucieux, l'imprévoyant, est moins accablé et démonté par l'événement catastrophique que le prévoyant.

Pour l’imprévoyant, le minimum d’imprévu. — Quoi d’imprévu pour qui n’a rien prévu ?

*

Les causes véritables sont souvent des faits ou des circonstances auxquels il serait SUPRÊMEMENT ABSURDE *de songer a priori*, *tant ils sont hors du sujet*, — hors de toute prévision.

Les causes à quoi l’on songe sont, au contraire, de celles que l’on trouve *parce qu’on les a déjà trouvées*. Rien n’est plus vain.

En y pensant un peu trop, on en viendrait à faire dépendre la probabilité d’une cause… de son imprévu.

*

L’homme est animal enfermé — à l’extérieur de sa cage.

Il s’agite *hors de soi*.

*

Voir de haut.

Les hommes très haut placés ne voient que des sots : ou des sots naturels, ou des sots par calcul, — ou des sots par timidité. —

Et qui leur parle devient sot.

*

L’ennui est le sentiment que l’on a d’être soi-même une habitude, et de vivre… une *non-existence sensible*, comme si l’on eût la propriété de percevoir que l’on n’est pas. Percevoir que l’on n’existe pas !

L’ennui est finalement la réponse du même au même.

*

L’enfant et le distrait touchent, manœuvrent ce qui semble fait pour la main, — serrures, robinets ; ouvrent les tiroirs, etc.

Les dents mangent les lèvres, — la moustache, — les ongles. Le penseur se gratte le front.

Quand l’âme est absente, les parties du corps ne se reconnaissent plus comme parties du même. Ce sont des bêtes qui se heurtent ; qui font aveuglément, à la moindre excitation, la seule chose que chacune sait faire.

Le *Même* n’existe que par moments.

Le sérieux se perd dans le sensible ou dans la fumée.

Les enfants préfèrent de jouer entre eux, car entre eux, il se fait un sérieux, ils sont de plain-pied quant au *sérieux*.

Si un être est léger, variable, c’est qu’il fonctionne mieux dans la versatilité.

S’il est profond, c’est qu’une réponse trop prompte ne le replace pas à son point de satisfaction : et même exacte, même parfaite, il arrive qu’il se trouve content d’elle et non content de soi. Il n’a pas senti la peine que sa trouvaille eût valu qu’il se donnât.

*

La vie est gâtée aussitôt que l’idée d’un plaisir est le signal même de ce qui peut corrompre ce plaisir : quand le verre touchant aux lèvres fait venir le poison à la pensée ; quand la joie naissante fait frémir d’être joie. Il suffit de quelques *soudures* dans l’esprit pour tout corrompre. Et quelques rattachements de hasard, entre tes idées.

Il est des religions qui ont usé de ces raccords, et rendu l’homme *meilleur* par savantes perversions de ses réflexes.

*

La richesse est une huile qui adoucit les machines de la vie.

*

Le « cœur » est ce qui donne des valeurs instantanées et toutes-puissantes aux impressions et aux choses. Il est en chacun l’arbitre des différentes *importances*. Il est résonateur central qui choisit dans l’équivalence des choses.

Superstitions, — pressentiments — impulsions, répulsions — organisation brusque de l’inégalité intérieure des idées…

Que prouve ce cœur, et que valent ces valeurs ?

*

— L'homme réagit par des idées simples à chaque gêne, à chaque mal, à chaque besoin. Il ne sait guère que *prendre*, *tuer*, ou *détruire*, *et fuir*.

Adam prend, mange, se cache. C'est un nègre *nu*.

Nu, car tout son registre de réponses est apparent et immédiat. — *Se civilisant*, il résorbe une partie de ses désirs, se prive d'une partie de ses actes de satisfaction, et en dissimule une autre. Le sauvage se cache à l'intérieur, — se fait — *Esprit*.

*Nous détruisons donc en esprit*ce qui nous gêne le moindrement ; et *nous accomplissons en esprit* ce qui nous plaît le moindrement.

Par là se crée *un monde de l'esprit* où l'on s'assouvit, où l'on jouit, où l'on extermine, où l'on parfait son bien, où l'on annule son mal — *complètement ;* où l'on se venge, où l'on commande — *complètement ;* où l'on vit éternellement ; où l'on triomphe, où l'on est aimé, où l'on est beau, sans rien contre soi : ni gens, ni choses, ni temps.

Ce monde *secret* et *évident* de chacun se compose comme il peut avec le monde observé et subi.

*

Un homme considérait froidement divers chemins.

Si je me convertissais, pense-t-il. Première hypothèse. Je simplifierais mes affaires. — J'épouserais tous les bénéfices d'une immense institution. — J'en serais pacifié, encadré, soutenu. Je ferais des livres qui auraient un vaste public. — Je puiserais des sujets, des mots, des développements dans un trésor illimité de textes et de traditions. — Grande facilité. — Toute une ressource et une mythologie admirable, etc., etc. — Si je me faisais *social* et *populaire*, les avantages ne seraient pas moindres. La foule me porterait ; je lui donnerais des formules ; elle frémirait à ma voix. — Je me rendrais plus puissant que les puissants, en injuriant et maudissant les puissants.

— Je vivrais puissamment de la défense des humbles.

Pesons bien toutes les chances. Interrogeons le jour suivant. — Choisissons quelles brebis tondre, et de quelle couleur.

*

Tout ce en quoi et pour quoi nous avons besoin *immédiat d'autrui* est « ig-noble » — non noble.

S'appuyer sur autrui, rechercher sa faveur, son appui, provoquer son assentiment. Y attacher du prix !…

*

L'optimiste et le pessimiste ne s'opposent que sur ce qui n'est pas.

*

Vous êtes d'un parti, mon ami — c'est-à-dire que vous applaudissez ou injuriez contre votre cœur. — Le parti le veut.

*

Pour que l'injure fasse mal, il faut que l'insulteur nous soit caché en partie et que l'on ne voie que ce qu'il veut. Mais il faut le considérer par transparence, et le voir dans sa solitude.

On trouve alors que seul avec soi-même, il a pensé à celui qu'il abhorre ; il en a formé un fantôme qu'il déchire, abomine, raille, souille en toute naïveté.

Seul avec soi, il se dépense contre une ombre. Qui voit donc *tout* l'insulteur, voit un fou.

*

Qui donc a le courage de se contraindre à préciser l'opinion probable d'un autre sur soi-même ? Qui ose de considérer la place probable que lui donne cet esprit étranger ? Pensez-y de fort près.

*

L'homme ne peut offrir à l'homme que son mal. Ce qui se voit dans tous leurs rapports quand ces rapports se développent le moins du monde.

*

J’ai observé que l’opinion ne hait pas excessivement ceux qui se vantent, et les trouve plus naturels que les modestes, desquels, non sans finesse et sans raisons, elle se méfie.

Elle se moque des vantards et avantageux ; mais elle a un tendre pour eux, car ce lui sont des amants qui ne pensent qu’à elle et qui lui font leur cour.

*

Modestes sont ceux en qui le sentiment d’être d’abord des hommes l’emporte sur le sentiment d’être soi-mêmes.

Ils sont plus attentifs à leur ressemblance avec le commun qu’à leur différence et singularité. Ils se confondent au nombre plus qu’ils ne s’en séparent.

La sensibilité pour la *différence*, donne orgueil ou envie ; pour la *ressemblance*, donne *modestie* ou *insolence*, car il y a une insolence qui s’appuie sur l’égalité affirmée et exigée.

*

L’amertume vient presque toujours de ne pas recevoir *un peu plus* que ce que l’on donne.

Le sentiment de ne pas faire une bonne affaire.

*

Je lis une explication du *rire* où je ne trouve pas pourquoi les causes alléguées du rire touchent le diaphragme, les muscles de la face, et non les glandes lacrymales. La question n’est même pas posée.

Tel objet fait éclater de rire ; tel autre, éclater en sanglots. Les deux effets n’ont nul rapport connu avec les deux causes ; et nous pouvons (jusqu’ici) concevoir librement que le rire eût pu répondre à quelque douleur, et les larmes amères à un excès de supériorité joyeuse.

*

L’action d’une *sensibilité* sur une autre, ou plutôt l’effet de la représentation d’une sensibilité dans une autre peut produire d’étranges conséquences.

… Par exemple :

Un mot malheureux, un oubli, un acte automatique de A blesse B. Révolte de B. A souffre du mal qu’il a fait, et *comme conséquence…* confirme ce mal, le maintient, l’aggrave.

Comme pour se punir d’avoir fait du mal dont il souffre, il aggrave le mal afin d’en souffrir davantage.

Ou bien : ne pouvant rattraper le trait,
souffrant de l’avoir laissé échapper,
souffrant de la souffrance causée,
souffrant de s’être diminué, ou ruiné dans l’esprit de B, et ressentant ce qu’il imagine dans B,

va le rendre *volontaire* (car le volontaire implique *le pouvant n’être pas fait,* qui implique le *n’être pas fait !*…) en le confirmant — en se *forçant* à le confirmer.

*

Nous n’apercevons des vivants que leurs moyens de défense et leurs organes d’attaque, leur tégument, leurs avertisseurs, leurs prolongements moteurs, leurs armes, leurs outils.

*

Les mœurs seraient bien changées si toutes les démonstrations et les actes extérieurs, paroles, etc., étaient jugés selon le plus ou moins de conscience, qu’ils supposent dans leurs auteurs ; si tout ce qui échappe et se fait sans contrôle de soi était considéré honteux.

Que de jugements sont des émissions de fermentations intestines ! Ils soulagent leurs auteurs et infectent l’air intellectuel des autres. Ainsi les injures, les railleries, les exclamations.

*

Ce qui distingue un billet faux d’un billet vrai, ne dépend que du faussaire.

Un homme passait en justice accusé de faux, et deux billets portant les mêmes numéros étaient sur la table du juge. Il fut absolument impossible de les distinguer.

— De quoi m’accusez-vous ? disait-il… Où est le corps du délit ?

*

Nos véritables goûts, nos véritables hontes, nos faibles, notre crainte clairvoyante de nous-mêmes… c’est tout un musée secret toujours gardé ; et ce bagne a pour voisin dans les profondeurs, le Seigneur Dieu, avec la pensée de la mort, les heures mélancoliques et le sombre jardin.

C’est là le lieu de toutes les ombres et de toutes ces vagues certitudes que le mouvement, la lumière, le vent excitant, l’action et la parole *endiablées*, l’amour en bonne voie, l’appétit, *la victoire naissante*, la lutte dure et vive, dissipent ou déplacent dans l’âme du moment.

*

Il y a souvent autant de peine à succomber qu’à résister, à faire le mal qu’à faire le bien ; et autant de combats, et aussi durs, et plus sombres.

La facilité n’explique pas tout ; et le vice a ses sentiers aussi ardus que ceux de la vertu.

Il est des actes coupables qui furent commis avec une répugnance infinie.

*

Le Continu par le Mensonge.

La continuité de l’amour, de la foi, de l’attitude vertueuse ou noble ; la permanence du génie, de l’intelligence, de l’énergie, de la pureté, et même du vice, — est assurée par la simulation, par la pieuse imitation de l’état le plus élevé par le moindre, de l’état rare par le fréquent.

En toutes choses, le vrai serait maigre sans le faux. Le joueur ne veut avouer, ni s’avouer, la variation de sa chance ; l’amant, celle de son feu ; le héros, la scintillation de son étoile. Il faut faire que les coups manqués ne comptent pas ; dissimuler les doutes, les dégoûts, les sécheresses, les

abandons, les échecs et l’ennui ; résorber les contradictions ; — et d’ailleurs, renforcer les points forts, enrichir sa richesse, accumuler ; toujours falsifier l’instant, minimiser les minima, maximer les maxima.

*

L’apôtre implore et dit : Augmentez notre foi !…

*

Que de grandes choses ne seraient pas sans une faiblesse qui les inspire… O Vanité, mère mesquine de grandes choses !…

*

La plupart des crimes étant des actes de somnambulisme, la morale consisterait à réveiller à temps le terrible dormeur.

*

Mensonge.

Ce qui nous force à *mentir,* est fréquemment le sentiment que nous avons de l’impossibilité chez les autres qu’ils comprennent entièrement notre action. Ils n’arriveront jamais à en concevoir *la nécessité* (qui à nous-mêmes s’impose sans s’éclaircir).

— Je te dirai ce que tu peux comprendre. Tu ne peux comprendre le *vrai*. Je ne puis même essayer de te l’expliquer. Je te dirai donc le *faux*.

— C’est là le mensonge de celui qui désespère de l’esprit d’autrui, et qui lui ment, parce que le faux est plus simple que le vrai. Même le mensonge le plus compliqué est plus simple que le Vrai. La parole ne peut prétendre à développer tout le complexe de l’individu.

*

Il y a deux sortes d’hommes — ceux qui se sentent hommes et ont besoin d’hommes —

Et ceux qui se sentent — seuls, et non hommes — Car qui est vraiment seul n’est pas homme. —

*

Traiter quelqu’un de sot, c’est s’appliquer tout ce qu’on lui retire — Ceci est permis — mais il faut l’affirmer positivement, ce qu’on se garde bien de faire.

*

Il faut toujours s’excuser de bien faire —
Rien ne blesse plus.

*

« Etre bon » pour quelqu’un lui suggère de vous réduire en esclavage. Il ne s’en doute pas. Il n’en use que plus pleinement avec vous. Il se met à penser sans effort en disposant de vous. Vous ne faites pas obstacle. Vous entrez implicitement dans les projets qu’il forme, au titre d’un moyen facile.

*

Les yeux comme organes pour *demander*. Chiens. — Amants fidèles.

— Aussi *bon* qu’on peut l’être quand on y voit clair.

Aussi *humain* qu’on peut l’être quand on distingue les choses selon leur espèce — les sensations comme telles — les idées comme telles, etc. est et non ce qui paraît, — étant la demande et la réponse jointes, et non leur division…

— Mais c’est là être *terrible !* dit-Elle.

Dur, mais non *cruel*, — grande différence, car le dur est commandé par quelque dessein ou quelque objet de pensée, et le cruel par la jouissance actuelle de l’être.

*

Convention commode. — Lois pénales.

Il est commode de couper ou de couronner une tête, mais dérisoire à la réflexion. C’est croire que cette tête enferme une Cause Première.

Quand elle coupe une tête, la Société croit qu'elle extermine ce qui la blesse, comme un homme gonflé de poison croit se guérir en se brûlant un petit abcès.

La société est gonflée de poisons dont les délits ne sont que des exutoires locaux et accidentels en eux-mêmes… C'est pourquoi la statistique des crimes est régulière et c'est pourquoi il y a une statistique des crimes, comme il en est une des accidents, incendies, etc. C'est que la *Société physique*, les villes, les agglomérations sont comme une accumulation de mouvements, de masses, de combustibles et de comburants, dont çà et là doivent s'effectuer des combinaisons imprévues dans le détail et prévues dans l'ensemble.

*

Il est imposé à l'homme d'agir comme si les conséquences se réduisaient aux plus prochaines. Le *bien* et le *mal* issus d'un acte n'ont un sens que dans un cercle fort petit autour de leur origine.

S'il n'en était ainsi, les actions seraient indifférentes, car leurs retentissements se mêlent — le bien devient regrettable, et le mal une faveur ; l'erreur est féconde ; le crime enrichit à distance un vertueux.

Quelque temps après l'instant même, la confusion s'opère. L'Histoire, cependant, nous veut faire maudire ou bénir des personnages éloignés dont nous ne pouvons démêler la valeur et le sens *actuels* de leurs actes.

*

Responsabilité.

Une faute est ce qui est enfin puni. La conséquence mauvaise est la marque de la faute. L'homme qui manque du pied pèche contre son rythme, choit et *se* blesse.

Si on ôte toute conséquence mauvaise pour l'auteur, pas de faute. Ramener la conséquence mauvaise sur l'auteur comme par un miroir, et la lui donner pour but, en faire un effet qu'il a prévu et voulu, c'est là la fidion qui se nomme *responsabilité*. Cet homme a voulu se faire trancher la tête, et c'est pourquoi on a pu la lui trancher. Il a pris le détour d'un crime.

Mais s'il eût ignoré absolument que la conséquence pût s'ensuivre, il n'eût *pu* être puni. Ou bien l'idée de responsabilité s'écroule, et la

répression (temporelle ou non) devient violence et arbitraire — ou mesure scientifique et inhumaine.

Ainsi faut-il définir la responsabilité : une fiction par laquelle un homme est supposé avoir voulu toutes les conséquences *reconnaissables* de tout acte qu'il a accompli ; cette supposition étant valable pendant trente ans au plus à partir au jour de son acte.

*

Ce qu'il y a de criminel dans le criminel, de sale et de sombre, — est la non-conscience qui accompagne le crime. Car si la conscience de cet acte était au plus haut degré, le sentiment de son étrangeté et de son objectivité dominerait, et le criminel pourrait dire : « Ce n'est pas *moi* — ce sont mes mains, c'est mon cerveau, — c'est un *rêve*, étonnamment travaillé, surveillé. — Mais je demeure innocent. »

Mais cette conscience incomplète, par laquelle le criminel se sent et se confesse à soi *auteur* et *cause première* du crime, l'empêche donc de se trouver *irresponsable*. Ainsi la responsabilité qu'il se trouve implique une certaine irresponsabilité, — une conscience de soi qui n'est pas au plus haut degré.

*

La menace de l'aveu.

« Si vous voyiez mon âme, vous ne pourriez pas déjeuner. »

*

Morale conservative.

Il faut que ce soit *le même* qui possède ce champ, jouisse de tel bien. Et il faut que ce soit *le même* qui couche avec la même, et *la même* avec *le même*.

C'est en quoi la morale est « ennuyeuse », impose la monotonie.

*

On confond le devoir et la loi d’un être ; mais c’est par ignorance de la loi d’un être, que le devoir a été inventé et didté.

*

Un homme qui prête un serment, qui jure de… ne peut être qu’un homme aveuglé, ou bien un homme qui n’a pas une « vie intérieure » bien développée.

C’est un primitif.

*

Les changements d’humeur donnent au prochain l’impression du mensonge alternant avec la vérité. Il prend toujours le mauvais pour le vrai.

Nous prenons toujours le pire pour le fond. Mais le fond n’est bon ni mauvais, et ne peut l’être.

*

… Il ne faut jamais user à l’égard de l’adversaire — même idéal — d’arguments ni d’invectives que soi-même, seul avec soi, on ne supporterait pas d’émettre, qui ne se peuvent véritablement penser, qui n’ont de force que publique, qui font honte et misère dans la nuit et la solitude, c’est-à-dire dans les moments où rien n’empêche de tout comprendre, de tout reconstituer de ce qui est humain, — où nul public n’est à conquérir, à abuser ; nul autrui à confondre, à démonter, à détruire ; où ma propre insuffisance n’est cachée aux yeux de personne, et ma faiblesse aussi évidente que celle dont je pourrais me jouer.

Seul, — c’est-à-dire ayant pour demeure, ce qui est et non ce qui paraît, — étant la demande et la réponse jointes, et non leur division…

Mais quelle est donc l’âme où rien de théâtral ne subsiste, où la lumière *personnelle* n’éclaire inégalement les différents personnages de la pensée ? Ici, tu peux bien voir que ton adversaire est fait de toi…

*

Rien de plus commun et de plus aisé que d’attribuer à la force ce qui procède de la faiblesse. La violence marque toujours la faiblesse. Les violents en esprit s’arrêtent toujours aux premiers termes des développements de leurs pensées. Les termes délicats, les résonances fines leur échappent ; et l’on sait que dans cet ordre de finesse se dissimulent les indices les plus précieux et les relations les plus profondes.

*

Il est étrange à penser que le poids, la puissance de notre vie passée sur notre vie présente, a pour mesure le temps probable de vie qu’il nous reste à accomplir, — car si ce temps est long — le passé s’y compensera, s’affaiblira soi-même. On sera capable de plusieurs existences.

Et donc — qui porte légèrement son passé, allonge sans doute sa vie.

*

L’homme froid est par là le mieux adapté à la réalité, laquelle est indifférente. — Les choses n’avancent ni ne retardent, ne regrettent ni n’espèrent.

Et cette froideur de cet homme est aussi en harmonie avec le *temps*, c’est-à-dire avec la probabilité croissante du contraire de ce qui est et nous affecte.

*

Nous sommes enclins à donner une importance *absolue* aux choses qui provoquent en nous des effets physiques tout *irrationnels*. — Entre tous les objets, celui que distingue un pincement au cœur qu’il nous cause, — une chaleur aux joues, — une sécheresse de la gorge, — un suspens de notre souffle, — celui-là *compte ;* il masque les autres ; et les anéantit sur le moment.

*

Nous sommes d’autant moins *libres* que nous aurions plus besoin de l’être. Par exemple, dans le péril et dans la tentation. Notre liberté est

diminuée par les parfums, par le temps qu'il fait, par le danger.

Mais observer que cette liberté dépend de tant de choses ; qu'elle augmente, qu'elle diminue ; que le nombre des actes, des solutions qui nous sont physiquement et moralement possibles à tel moment est bizarrement variable ; que l'énergie dont dispose ce qui juge en nous nos images, est une grandeur inconstante, — n'est-ce pas voir qu'elle n'est qu'une conséquence de circonstances qui la resserrent ou l'élargissent, c'est-à-dire une forme de la relation qui peut exister entre ce qui agit sur moi et ma réponse à cette action ?

— Si je me sens une douleur, ou une frayeur, ou quelque besoin, aussitôt moins de pensées, ou moins de domaines de pensée, me sont prochains. Dès que ces gênes s'évanouissent, je reconquiers mon étendue. Je reprends, en particulier, le pouvoir même de me créer moi-même une gêne voulue. Je suis libre : donc, je m'enchaîne. Je me donne une attention, un problème, des règles de jeu. J'abandonne un certain état. J'abolis le libre-échange et l'égalité des transactions de mon esprit. Je protège tel produit de l'industrie de mes sens, ou de ma pensée. Je spécialise *mon temps*.

*

Le plus farouche orgueil naît surtout à l'occasion d'une impuissance.

*

Psaume.

L'esprit libre a horreur de la compétition.

Il prend parti pour son rival.

Il sent trop que si les défaites nous abattent, les victoires nous suppriment.

Celui qui peut abattre la défaite, serait aboli et dissous par la victoire.

Il répugne aux deux basses pensées que donnent la victoire et la défaite.

Tout ce qui empêche l'esprit de former toutes les combinaisons l'altère dans son essence, qui est de les former.

Il lui est impossible de haïr ce qu'il se représente librement en soi-même. Comment haïr ce que l'on façonne si nettement ?

Il se place sans effort à un certain point d'univers, dans un certain ordre de valeurs ; et la lutte aussitôt n'est plus une lutte ; et des adversaires ne

sont que les membres antagonistes d’un même système qui se transforme et qui périra.

Il sent que les colères, les rancunes comme les joies, ce sont des pertes pour sa liberté, comme les cris et les tremblements d’une machine sont des pertes de son travail.

Mais il est attaché à un corps, à un camp ; à un nom, à des nerfs, à des intérêts.

Notre corps est un parti ; et convoiter le porte au plus haut de sa force. Notre existence est une injustice ; notre intelligence est une offense, par elle-même ; et peut-être la plus amèrement ressentie.

*

La crainte que nous avons de l’opinion des autres repose sur notre faiblesse qui ne peut s’empêcher de nous la redire en nous contre nous, — c’est-à-dire sans défense possible.

Nous ne savons considérer un jugement comme inséparable de son auteur, et par là méprisable et *fini*, — comme un homme.

*

Ne pas essayer d’agir sur la partie instable, sur la surface inconstante des esprits, sur ce que les hommes croient croire et pensent penser ; mais sur ce qu’ils sont. Et ils sont, eux et leurs pensées, sujets de leurs *masses cachées*, — soumis à leur durée plus grande que la durée de leurs variations, — à des lois simples, à de grosses conditions que les petits, proches et vifs phénomènes de leur sensibilité leur cachent à *chaque inttant*.

Il est de la nature de la sensibilité qu’elle brouille l’*intensité* avec l’*importance*, donne à de minimes causes des effets démesurés, taise longtemps d’immenses désordres.

*

Qu’est-ce qu’un « intellectuel » ? — Ce devrait être un homme habile à se débrouiller à peu près dans sa pensée ; qui la traite d’assez haut ; qui ne se croie pas facilement ; qui est insensible aux gros effets dans l’esprit par la connaissance qu’il a de leurs causes ; sur qui l’éloquence n’a pas de prise,

sinon par l’art qu’elle peut contenir ; pour qui les mots et les images sont une manière familière…

Ne pas croire lui est naturel. Ou du moins, se fait-il un devoir de ne donner jamais à ce qu’il entend plus de force que cette parole ne lui en porte, et n’en peut porter avec elle.

*

Ce qui a été cru par tous, et toujours, et partout, a toutes les chances d’être faux.

*

Commerce.

Je souffre atrocement. Quand on souffre trop, vient l’idée d’utilité.

Tu souffres, — c’est *pour*. Tu souffres, donc tu payes. Tu achètes, tu rachètes. Etrange commerce.

Cette idée naquit donc *après* le commerce, et parmi des peuplades mercantiles. Justice est Balance. *Solvere poenas.* Vendetta : *vindicatio*.

Échange de douleur contre plaisir, de sensation subie repoussante contre sensation voulue. Mon acte est payé par l’acte de quelqu’un.

Et il y a des escomptes, des marchés à terme, des lettres de change.

Le christianisme a fait entrer Dieu même dans ces marchés. Toute la mythologie : Justice. Talion — Égalité — naît du commerce primitif. — L’État est le pivot d’une Balance — Dieu aussi. L’Éternité est une chambre de compensation.

Cette mythique est implantée au plus intime de nous. Nos mœurs sont échanges, et fondées sur des égalités conventionnelles. — Politesses. — *Veuillez agréer* (et moi aussi). Coup de chapeau pour coup de chapeau — dent pour dent.

Jusque dans l’amitié et dans l’amour, il y a comptabilité, sentiment de troquer, — crainte d’être *volé*. Doit et avoir.

Le *Do ut des…*

Quel coup de folie, et révolution, que d’oser renverser la balance ! Le christianisme a essayé, douté, échoué. Rendre le bien pour le mal, payer au centuple un verre d’eau. Ouvriers tardifs bien payés, mieux payés que les

bons et exads. Mais c’est toujours donner et recevoir. Toujours le comptoir et l’arrière-pensée ; le calcul, le livre de caisse, le Grand Livre…

Mais le Héros et l’Égoïste purs sont ingénument contre le commerce. Le Héros donne et ne reçoit rien. L’Égoïste vrai reçoit et ne donne rien. Le vrai Héros n’envisage aucune rétribution. Il conçoit que sa nature est de donner tout ce qu’il est, et qu’il obéit à sa nature, qui est son plaisir et sa loi. Le pur Égoïste est identique et de sens contraire. Tous deux s’acceptent. Mérite et démérite sont des couleurs qu’ils ne perçoivent pas. Le Héros n’est pas *libre* en soi — et pour soi. Il semble libre par contraste.

Lui et l’autre sont fermes dans la certitude que les grands actes, les grandes pensées, les souffrances, les jouissances ne servent à rien, ne doivent servir à rien ; rien payer, rien acheter…

*

L’Église n’autorise pas le suicide. Elle ne nous empêche pas pourtant (elle nous conseille) de nous dire : je suis un sot, une bête, un misérable gredin : autant de suicides.

*

Laissez les morts ensevelir leurs morts. Ceci veut dire qu’il ne faut s’occuper des morts. Jésus condamne les traditions.

*

Mérite spirite.

Les spirites, avec leurs tables et leurs alphabets, ont cet immense mérite qu’ils mettent sous forme précise et brutale ce que les spiritualités, les gens à âmes, dissimulent à eux-mêmes sous un voile de mots, de métaphores et d’expressions ambiguës.

C’est ainsi que les personnes du monde disent les mêmes obscénités que le peuple, mais en termes ternes, élégants et différés.

*

L’ange ne diffère du démon que par une réflexion qui ne s’est pas encore présentée à lui.

*

Dieu créa l’homme, et ne le trouvant pas assez seul, il lui donne une compagne pour lui faire mieux sentir sa solitude.

*

Par le mythe vulgaire du bonheur, on peut faire des hommes à peu près ce que l’on veut, et tout ce que l’on veut des femmes.

*

Un miroir où l’on se regarde, et qui donne l’envie de se parler, — suggère, explique l’étrange texte : *Dixit Dominas Domino meo…* — lui donne un sens.

*

Vieillir consiste à éprouver le changement du stable.

*

L’animal n’a soucis ni regrets (j’aime à le croire). Il est sage ; il n’est pas intelligent. Il n’a peur qu’en présence du danger ; et nous, en l’absence.

L’homme a inventé le pouvoir des choses absentes — par quoi il s’est rendu « puissant et misérable » ; mais, enfin, ce n’est que par elles qu’il est *homme*.

La suite de la vie conduirait à se permettre ce qu’on s’interdisait, à s’interdire ce qu’on se permettait ; et ceci, jusque dans l’ordre des goûts et des dégoûts.

Cette évolution se compose avec celle due à l’altération par l’âge. On pourrait admettre qu’une existence est accomplie, qu’une vie a rempli sa durée, quand le vivant serait parvenu insensiblement à l’état de brûler ce qu’il adorait et d’adorer ce qu’il brûlait.

*

La vie est à peine un peu plus vieille que la mort.

*

La mort abolit tout un capital de souvenirs et d’expériences ; annule je ne sais quel trésor de possibilité… Mais non directement.

Elle agit comme la flamme sur une feuille qui porte quelque dessin, détruit le papier ; et par là, tout ce qui était tracé, — tout ce qui pouvait l’être encore.

Mais il est des maux qui, respectant la matière de cette feuille, altèrent bizarrement les contours des figures dessinées.

*

Il ne faut demander au ciel que l’*euphorie*, et les moyens de s’en servir.

OceanofPDF.com

ÉBAUCHES DE PENSÉES

A Herbert Steiner.

UN

Je rêve quelquefois que l'intelligence de l'homme, et tout ce par quoi l'homme s'écarte de la ligne animale, pourrait un jour s'affaiblir ; l'humanité insensiblement revenir à un état d'*innocence* et d'instinct, redescendre à l'inconstance et à la futilité simiesque. Elle serait gagnée peu à peu à une indifférence, à une inattention, à une instabilité que la politique du monde actuel fait déjà concevoir. L'oubli rapide des malheurs de la guerre et de la démonstration de l'absurde par ses suites est un grand argument.

Toute l'histoire humaine, en tant qu'elle manifeste la pensée, n'aura peut-être été que l'effet d'une sorte de crise, une poussée aberrante, comparable à quelqu'une de ces brusques variations qui s'observent dans la nature végétale et qui disparaissent aussi bizarrement qu'elles sont venues.

Pour y penser d'un peu plus près, il faudrait avant toute chose se faire de l'intelligence une idée assez précise. En cherchant vaguement cette précision, je trouve (ce matin) à la base du développement combiné de la compréhension et de l'invention qui sont les deux ades de l'intelligence, deux conditions très évidentes : dont l'une est la faculté *individuelle* d'être éduqué par les faits ; l'autre, la conservation et la consolidation de l'expérience ; ce qui exige la pluralité des individus, la possibilité des échanges et l'existence d'instruments d'échange.

A quoi une remarque s'ajoute : celle de l'inégalité des esprits. Cette dernière donnée doit jouer un rôle essentiel dans le présent problème, car il ne consiste qu'à réduire ou à rapporter à la notion d'*écart*, l'idée que nous nous faisons de l'intelligence humaine.

*

DEUX

Vint un temps que les choses du ventre et du bas-ventre ne causèrent plus le rire, la honte, les dégoûts. Nutrition, élimination, fécondation se firent pures, comme elles sont en soi. Il n'y eut plus d'ombres dans le tableau des actes humains ; plus de secrets connus de tous, et gardés par chacun.

La mort perdit toute puissance imaginaire ; devint nette et condition de la vie. On comprit que la vie change d'individus comme l'on change de chemise. On comprit que le changement d'individus est aussi essentiel à la vie que le changement de la gorgée d'air qu'il respire est nécessaire à l'individu, ou que le changement de molécules d'eau l'est à l'onde qui se propage.

L'homme devint aussi pur que l'ange ou que l'animal ; car l'impureté n'est que le mélange des natures. Fatigué de n'être ni ange ni bête, il se résolut à être tantôt l'un tantôt l'autre ; tantôt « corps » et tantôt « esprit ».

Aux dépens de la honte, aux dépens du trouble et des ombres, aux dépens de la crainte, aux dépens de l'espoir, aux dépens de l'amour, se fit ce grand changement. La poésie disparut. On ne cultiva plus que l'algèbre et la sensation.

Ainsi périt l'étrange monde affedif, l'univers des émois, des passions, des résonances et des valeurs illégitimes. Le Royaume Nerveux fut divisé. L'âme s'évanouit. La pensée ne fut plus obsédée par les harmoniques et les parasites d'origine viscérale. Les fondions permanentes ne furent plus déréglées par les événements ou par les idées. On interdit « aux choses » d'avoir plus de signification qu'elles n'ont d'existence, et plus d'adion qu'elles n'ont de signification.

*

TROIS

La passion de l'intellect veut tout abolir par l'acte de tout reconstruire.

L'esprit invente « l'Univers », afin de pouvoir d'un seul coup, d'un seul *mot*, affronter, enfermer, et donc consommer toutes choses. Il suppose l'Unité, dont il a besoin pour adversaire bien défini. Il cherche à tout

résumer dans une seule « loi », comme cet empereur souhaitait que le genre humain n'eût qu'une seule tête.

C'est le même sentiment.

Il y a dans chaque esprit un ennemi mortel du monde. Les uns façonnent un Dieu pour lui imputer à crime cette création ; ou bien pour l'opposer à elle, et la pouvoir fuir vers le Pur, l'Absolu, le contraire du Tout, l'Un.

Les autres font de l'Univers un système complet en soi-même, qui leur semble toutefois se chercher dans leurs pensées une expression finale et symétrique de ses transformations, une sorte de figure mentale suprême : comme si, la multitude des phénomènes accomplis, une fois représentée à un instant, dans un instant, par un instant, — on pût ensuite — ou bien… *mourir en paix ;* ou bien commencer à s'occuper sérieusement de quelque autre objet, — moins futile et moins particulier que… *ce qui est*.

OceanofPDF.com

LITTÉRATURE

Les livres ont les mêmes ennemis que l’homme : le feu, l’humide, les bêtes, le temps ; et leur propre contenu.

*

Les pensées, les émotions toutes nues sont aussi faibles que les hommes tout nus.

Il faut donc les vêtir.

*

La pensée a les deux sexes ; se féconde et se porte soi-même.

*

Préambule.

L’existence de la poésie est essentiellement niable ; de quoi l’on peut tirer de prochaines tentations d’orgueil. — Sur ce point, elle ressemble à Dieu même.

On peut être sourd quant à elle, aveugle quant à Lui — les conséquences sont insensibles.

Mais ce que tout le monde peut nier et que nous voulons qui soit — se fait centre et symbole puissant de notre raison d’être nous.

*

Un poème doit être une fête de l’Intellect. Il ne peut être autre chose.

Fête : c’est un jeu, mais solennel, mais réglé, mais significatif ; image de ce qu’on n’est pas d’ordinaire, de l’état où les efforts sont rythmes, rachetés.

On célèbre quelque chose en l’accomplissant ou la représentant dans son plus pur et bel état.

Ici, la faculté du langage, et *son phénomène inverse*, la compréhension, l'identité de choses qu'il sépare. On écarte ses misères, ses faiblesses, son quotidien. On *organise* tout le *possible* du langage.

La fête finie, rien ne doit rester. Cendres, guirlandes foulées.

*

Dans le poète :
L'oreille parle,
La bouche écoute ;
C'est l'intelligence, l'éveil, qui enfante et rêve ;
C'est le sommeil qui voit clair ;
C'est l'image et le phantasme qui regardent,
C'est le manque et la lacune qui créent.

*

La plupart des hommes ont de la poésie une idée si vague que ce vague même de leur idée est pour eux la définition de la poésie.

LA POÉSIE

Est l'essai de représenter, ou de restituer, par les moyens du langage articulé, *ces choses* ou *cette chose*, que tentent obscurément d'exprimer les cris, les larmes, les caresses, les baisers, les soupirs, etc., et que *semblent vouloir exprimer les objets*, dans ce qu'ils ont d'apparence de vie, ou de dessein supposé.

Cette chose n'est pas définissable autrement. Elle est de la nature de cette énergie qui se dépense à répondre à ce qui est…

*

La pensée doit être cachée dans les vers comme la vertu nutritive dans un fruit. Un fruit est nourriture, mais il ne paraît que délice. On ne perçoit que

du plaisir, mais on reçoit une substance. L'enchantement voile cette nourriture insensible qu'il conduit.

*

La poésie n'est que la littérature réduite à l'essentiel de son principe aêtif. On l'a purgée des *idoles* de toute espèce et des illusions réalistes ; de l'équivoque possible entre le langage de la « vérité » et le langage de la « création », etc.

Et ce rôle quasi créateur, fictif du langage — (lui, d'origine pratique et véridique) est rendu le plus évident possible par la fragilité ou par l'arbitraire du *sujet*.

*

Le *sujet* d'un poème lui est aussi étranger et aussi important que l'est à un homme, son *nom*.

*

Les uns, même poètes, et bons poètes, voient dans la poésie une occupation de luxe arbitraire, une industrie spéciale qui peut être ou ne pas être, florir ou périr. On pourrait supprimer les parfumeurs, les liquoristes, etc.

Les autres y voient le phénomène d'une propriété ou d'une activité très essentielle, profondément liée à la situation de l'être intime entre la connaissance, la durée, les troubles et apports cachés, la mémoire, le rêve, etc.

*

Tandis que l'intérêt des écrits en prose est comme hors d'eux-mêmes et naît de la consommation du texte, — l'intérêt des poèmes ne les quitte pas ni ne peut s'en éloigner.

*

La Poésie est une survivance.

Poésie, dans une époque de simplification du langage, d'altération des formes, d'insensibilité à leur égard, de spécialisation — est *chose préservée*. Je veux dire que l'on n'inventerait pas aujourd'hui les vers. Ni d'ailleurs les rites de toute espèce.

*

Poète est aussi celui qui cherche le système intelligible et imaginable, de l'expression duquel ferait partie un bel accident de langage : tel mot, tel accord de mots, tel mouvement syntaxique, — telle entrée, — qu'il a rencontrés, éveillés, heurtés par hasard, et remarqués, — de par sa nature de poète.

*

Le lyrisme est le développement d'une exclamation.

*

Le lyrisme est le genre de poésie qui suppose la *voix en actlion* — la voix directement issue de, ou provoquée par, — les choses que l'on voit ou que l'on sent comme *présentes*.

*

Il arrive que l'esprit demande la poésie, ou la suite de la poésie à quelque source ou divinité cachée.

Mais l'oreille demande tel son, quand l'esprit demande tel mot dont le son n'est pas conforme au désir de l'oreille.

*

Longtemps, longtemps, la *voix humaine* fut base et condition de la *littérature*. La présence de la voix explique la littérature première, d'où la classique prit forme et cet admirable *tempérament*. Tout le corps humain présent *sous la voix*, et support, condition d'équilibre de l'*idée*…

Un jour vint où l'on sut lire des yeux sans épeler, sans entendre, et la littérature en fut tout altérée.

Évolution de l’articulé à l’effleuré, — du rythmé et enchaîné à l’instantané, — de ce que supporte et exige un auditoire à ce que supporte et emporte un œil rapide, avide, libre sur une page.

VOIX — POÉSIE

Les qualités que l’on peut énoncer d’UNE VOIX humaine sont les mêmes que l’on doit étudier et *donner* dans la poésie.

Et le « magnétisme » de la voix doit se transposer dans l’alliance mystérieuse et extra-juste des idées ou des mots.

La continuité du beau son est essentielle.

*

L’idée d’*Inspiration* contient celles-ci : *Ce qui ne coûte rien est ce qui a le plus de valeur.*

Ce qui a le plus de valeur ne doit rien coûter.

Et celle-ci : *Se glorifier le plus de ce dont on est le moins responsable.*

*

A la moindre rature, — le principe d’inspiration totale est ruiné. — L’intelligence efface ce que le dieu a imprudemment *créé*. Il faut donc lui faire une part, à peine de produire des monstres. Mais qui fera le partage ? Si c’est elle, elle est donc reine ; et si ce n’est elle, sera-ce donc une puissance tout aveugle ?

*

Ce grand poète n’est qu’un cerveau plein de méprises. Les unes lui tournent à bien et j ouent les bonds étranges du génie. Les autres, qui ne diffèrent pas de celles-là, paraissent telles quelles, des sottises et des jeux de hasard. C’est quand il veut réfléchir les premières et en tirer des conséquences.

*

Quelle honte d’écrire, sans savoir ce que sont langage, verbe, métaphores, changements d’idées, de ton ; ni concevoir la *structure* de la durée de l’ouvrage, ni les conditions de sa fin ; à peine le pourquoi, et pas du tout le comment ! Rougir d’être la Pythie…

RHÉTORIQUE

L’ancienne rhétorique regardait comme des orne ments et des artifices ces figures et ces relations que les raffinements successifs de la poésie ont fait enfin connaître comme l’essentiel de son objet ; et que les progrès de l’analyse trouveront un jour comme effets de propriétés profondes, ou de ce qu’on pourrait nommer : *sensibilité formelle*.

*

Deux sortes de vers : les vers *donnés* et les vers *calculés*.

Les vers calculés sont ceux qui se présentent nécessairement sous forme de *problèmes à résoudre* — et qui ont pour conditions initiales d’abord les vers donnés, et ensuite la rime, la syntaxe, le sens déjà engagés par ces données.

Nous sommes toujours, même en prose, conduits et contraints à écrire ce que nous n’avons pas voulu et que veut ce que nous voulions.

*

Vers. L’idée vague, l’intention, l’impulsion imagée nombreuse se brisant sur les formes régulières, sur les défenses invincibles de la prosodie conventionnelle, engendre de nouvelles choses et des figures imprévues. Il y a des conséquences étonnantes de ce choc de la volonté et du sentiment contre l’insensible des conventions.

*

La rime a ce grand succès de mettre en fureur les gens simples qui croient naïvement qu'il y a quelque chose sous le ciel de plus important qu'une convention. Ils ont la croyance naïve que quelque pensée *peut* être plus profonde, plus durable… qu'une convention quelconque…

Ce n'est pas là le moindre agrément de la rime, et par quoi elle caresse le moins doucement l'oreille.

*

La Rime — constitue une loi indépendante du sujet et est comparable à une horloge extérieure.

*

L'abus, la multiplicité des images produit à l'œil de l'esprit un désordre incompatible avec le *ton*. Tout s'égalise dans le papilloteraient.

*

Construire un poème qui ne contienne que poésie est impossible.

Si une pièce ne contient que *poésie*, elle n'est pas construite ; elle n'est pas un *poème*.

*

La fantaisie, si elle se fortifie et dure quelque peu, se forge des organes, des principes, des lois, des formes, etc., des moyens de se prolonger, de s'assurer d'elle-même. L'improvisation se concerte, l'impromptu s'organise, car rien ne peut demeurer, rien ne s'affirme et ne franchit l'instant qu'il ne se produise ce qu'il faut pour additionner les instants.

*

Dignité du vers : un seul mot qui manque empêche tout.

*

Un certain trouble de la mémoire fait venir un mot qui n’est pas le bon, mais qui devient le meilleur sans désemparer. Ce mot fait école, ce trouble devient système, superstition, etc.

*

Une correction heureuse, une solution impromptue se déclare, — à la faveur d’un brusque coup d’œil sur la page mécontente et laissée.

Tout se réveille. On était mal engagé. Tout reverdit.

La solution nouvelle dégage un mot important, le rend libre — comme aux échecs, un coup libère ce fou ou ce pion qui va pouvoir agir.

Sans ce coup, l’œuvre n’était pas.

Par ce coup, elle est aussitôt.

*

Une œuvre dont l’achèvement — le jugement qui la déclare achevée, est uniquement subordonné à la condition qu’elle nous plaise — n’est jamais achevée. Il y a instabilité essentielle du jugement qui compare l’état dernier et l’état final, le novissimum et l’ultimatum. L’étalon de comparaison est inconstant.

*

Une chose réussie est une transformation d’une chose manquée.

Donc une chose manquée n’est manquée que par abandon.

*

DU COTE DE L’AUTEUR — VARIANTES

Un poème n’est jamais achevé — c’est toujours un accident qui le termine, c’est-à-dire qui le donne au public.

Ce sont la lassitude, la demande de l’éditeur, — la poussée d’un autre poème.

Mais jamais l’état même de l’ouvrage (si l’auteur n’est pas un sot) ne montre qu’il ne pourrait être poussé, changé, considéré comme première

approximation, ou origine d’une recherche nouvelle.

Je conçois, quant à moi, que le même sujet et presque les mêmes mots pourraient être repris indéfiniment et occuper toute une vie.

« Perfection »
c’est *travail*.

*

Si l’on se représentait toutes les recherches que suppose la création ou l’adoption d’une *forme*, on ne l’opposerait jamais bêtement au *fond*.

*

On est conduit à la *Forme* par le souci de laisser au lecteur le moins de part qu’il se puisse — et même de se laisser à soi-même le moins d’incertitude et d’arbitraire possible.

Une mauvaise forme est une forme que nous sentons le besoin de changer et changeons de nous-mêmes ; une forme est bonne que nous répétons et imitons sans pouvoir la modifier heureusement.

La *forme* est essentiellement liée à la *répétition*.

L’idole du nouveau est donc contraire au souci de la *forme*.

*

Véritables et bonnes règles.

Les bonnes règles sont celles qui rappellent et imposent les caractères des meilleurs moments. Elles sont tirées de l’analyse de ces moments favorisés.

Ce sont règles pour l’auteur, bien plus que pour l’œuvre.

*

Si vous avez toujours du *goût*, c’est que vous ne vous êtes jamais risqué bien avant dans vous-même.

Si vous n’en avez point, c’est que vous vous y êtes risqué sans profit.

*

Toutes les parties d’une œuvre doivent « travailler ».

*

Les parties d’un ouvrage doivent être liées les unes aux autres par plus d’un fil.

*

THEOREME

Quand les œuvres sont très courtes, l’effet du plus mince détail est de l’ordre de grandeur de l’effet de l’ensemble.

*

Est prose l’écrit qui a un but exprimable par un autre écrit.

*

CONSEIL A L’ECRIVAIN

Entre deux mots, il faut choisir le moindre.
(Mais que le philosophe entende aussi ce petit conseil.)

*

Notre langue est si bizarre qu’elle nous réduit soit à faire une faute, soit à chercher des tours, pour éviter les conséquences hideuses de l’application des règles. Imparfait du subjonctif.

*

Écrivains. Ceux pour qui une phrase n’est pas un acte inconscient, analogue à la manducation et à la déglutition d’un homme pressé qui ne sent pas ce qu’il mange.

*

La mémoire est juge de l’écrivain. Elle doit ressentir si son Homme conçoit et fixe des formes *oubliables ;* et l’avertir. Lui dire : ne t’arrête pas à ceci dont je sens que je ne le garderai pas.

*

Dans le très beau style, la phrase se dessine — l’intention se devine — les choses demeurent spirituelles.

En quelque sorte, la parole demeure pure comme la lumière quoi qu’elle traverse et touche. Elle laisse des ombres calculables. Elle ne se perd pas dans les couleurs qu’elle provoque.

*

« *Et mon vers, bien ou* MAL, *dit* TOUJOURS *quelque chose.* »

Voilà le principe et le germe d’une infinité d’horreurs.

Bien ou *Mal*, — quelle indifférence !

Quelque chose, — quelle présomption !

*

Racine écrit à Boileau sur le IIe Cantique, et discute l’emploi du mot Misérables, au lieu de : Infortunés.

Ces minuties qui font le beau et sont l’atome du pur ont bien disparu du souci littéraire.

*

LA SERVANTE AU GRAND CŒUR

Ce vers célèbre qui tient tout un roman de Balzac dans ses douze syllabes, — on a été jusqu’à l’expliquer par une histoire de domestique !

La vérité est plus simple. Elle est évidente à un poète — c’est que ce vers est *venu* à Baudelaire, et il est né avec son air de romance sentimentale — de reproche bête et touchant.

Et Baudelaire a continué. Il a enterré la cuisinière dans une pelouse, ce qui est contre la coutume, mais selon la rime, etc.

*

POESIE PHILOSOPHIQUE

J’aime la majesté des souffrances humaines.

(Vigny). Ce vers n’est pas pour la réflexion. Les souffrances humaines n’ont pas de majesté. Il faut donc que ce vers ne soit pas *réfléchi*.

Et il est un *beau vers*, car — « majesté » et « souffrances » forment un bel *accord* de deux mots *importants*.

Les ténesmes, la rage de dents, l’anxiété, l’abattement du désespéré n’ont rien de grand, rien d’auguste. Le sens de ce beau vers est impossible.

Un non-sens peut donc avoir une résonance magnifique.

De même, dans Hugo :

Un affreux soleil noir d’où rayonne la nuit.

Impossible à penser, ce *négatif* est admirable.

*

Le critique ne doit pas être un lecteur, mais le témoin d’un lecteur, celui qui le regarde lire et être mû. L’opération critique capitale est la détermination du lecteur. La critique regarde trop vers l’auteur. Son utilité, sa fonction positive pourrait s’exprimer par des avis de la forme suivante : *Je conseille aux personnes de telle complexion et de telle humeur de lire tel livre*.

*

Un ouvrage est une *section* d’un développement intérieur par l’acte qui le livre au public, ou par celui de le juger *achevé*. Le critique doit juger *cet acte* et non l’œuvre. Ainsi le magistrat ne juge pas le meurtre même ou le larcin commis, mais il juge l’état de celui dont les coupables rêveries ont dû tout à coup s’interrompre et se décharger dans une action criminelle. Il apprécie la résistance d’un certain *seuil*.

*

Quand l’ouvrage a paru, son interprétation par l’auteur n’a pas plus de valeur que toute autre par qui que ce soit.

Si j’ai fait le portrait de Pierre, et si quelqu’un trouve que mon ouvrage ressemble à Jacques plus qu’à Pierre, je ne puis rien lui opposer — et son affirmation vaut la mienne.

Mon intention n’est que mon intention et l’œuvre est l’œuvre.

*

L’objet d’un vrai critique devrait être de découvrir quel problème l’auteur (sans le savoir ou le sachant) s’est posé, et de chercher s’il l’a résolu ou non.

*

Tout ce que l’on peut reprocher à un auteur, c’est de s’être déclaré satisfait quand on ne croit pas qu’on l’eût été soi-même. Il faut donc le louer quand on découvre par un document qu’il ne s’est pas contenté d’un état qui nous eût nous-mêmes satisfaits.

*

POUR LA GALERIE

Injures sont pour la galerie.

*

CLARITE

« Ouvrez cette porte. » Voici une phrase claire. — Mais si on nous l’adresse en rase campagne, nous ne la comprenons plus. Mais si toutefois c’est dans un sens figuré, elle peut être comprise.

Or, ces conditions si variables, un esprit d’auditeur *les ajoute ou non*, est capable ou non de les *fournir*.

*

ET CÆTERA. ET CÆTERA

Mallarmé n’aimait pas cette locution, — ce geste qui élimine l’infini inutile. Il la proscrivait. Moi qui la goûtais, je m’étonnais.

L’esprit n’a pas de réponse plus spécifique. C’est lui-même que cette locution fait intervenir.

Pas d’Etc. dans la nature, qui est énumération totale et impitoyable. Énumération totale. — La partie pour le tout n’exiête pas dans la nature. — L’esprit ne supporte pas la répétition.

Il semble fait pour le singulier. Une fois pour toutes. Dès qu’il aperçoit la loi, la monotonie, la récurrence, il abandonne.

*

Si les lecteurs n’étaient passifs, mais qu’ils fussent actifs, et eux-mêmes, la littérature changerait rapidement d’aspect et inclinerait vers… Le lecteur actif fait des expériences sur les livres — il essaye des transpositions.

*

Il arrive sur bien des sujets que les hommes se comprennent entre eux bien mieux qu’ils ne se comprennent *soi-mêmes*. Les mêmes mots, obscurs pour le solitaire qui se perd dans leur « sens », sont clairs de l’un à l’autre.

*

Un ouvrage est d’autant plus *clair* qu’il contient plus de choses que le lecteur eût formées lui-même sans peine et sans pensée.

*

Ce qui plaît beaucoup a les caractères statistiques. Des qualités moyennes.

Le genre le plus bas est celui qui exige de nous le moindre effort.

*

PLAIRE

Songez à ce qu'il faut pour plaire à trois millions de lecteurs.

Paradoxe : il en faut *moins* que pour ne plaire qu'à cent personnes *exclusivement*.

— Mais celui qui plaît aux millions se plaît toujours à soi-même, et celui qui ne plaît qu'au peu, généralement se déplaît à soi.

*

Lorsqu'une doârine est attaquée par une autre, il faut se dire toujours que si la vieille était encore inconnue et la récente en possession, la vieille aurait tous les charmes de la jeune.

Les perruques ont été poils follets et prodigieuse nouveauté.

Qui inventerait l'alexandrin dans un monde littéraire où le vers eût toujours été *libre*, passerait pour insensé et donc entraînerait les révolutionnaires.

Dire qu'on a inventé la « nature » et même « la vie » ! On les a inventées plusieurs fois et de plusieurs façons…

Tout revient comme les jupes et les chapeaux.

*

La surprise, objet de l'art ? Mais on se trompe souvent sur le genre de surprise qui est digne de l'art. Il n'y faut pas de surprises finies qui consistent dans le seul inattendu ; mais des surprises infinies, qui soient obtenues , par une disposition toujours renaissante, et contre laquelle toute l'attente du monde ne peut prévaloir. Le beau surprend, non par manque d'adaptation préparée, non par le seul choc ; mais au contraire par une telle adaptation que nous ne puissions trouver par nous-mêmes de quoi en faire et en concevoir une aussi parfaite.

*

Le nouveau est, par définition, la partie périssable des choses. Le danger du nouveau est qu'il cesse automatiquement de l'être et qu'il le cesse en pure perte. Comme la jeunesse et la vie.

Essayer de s'opposer à cette perte c'est donc agir *contre* le nouveau.

Chercher donc le nouveau en tant qu'artiste, c'est ou bien chercher à disparaître ; ou chercher sous le nom du nouveau, toute autre chose, et se livrer à une méprise.

*

Le nouveau n'a d'attraits irrésistibles que pour les esprits qui demandent au simple changement leur excitation maxima.

*

Ce qui est le meilleur dans le *nouveau* est ce qui répond à un désir *ancien*.

*

Les expériences les plus étranges, l'essai de vivre sous toutes les latitudes psychologiques, à tous les étages de la sensibilité — ont enfin cet effet de faire revenir à la *maison paternelle*, aux coutumes qui à force d'antiquité avaient paru étranges, aux règles qui avaient perdu leur raison — pour enfin comprendre ces mystères trop familiers et leur trouver des raisons, des charmes, des profondeurs, une habitabilité nouvelle, comme rajeunis par la perspective qu'ils ont prise dans l'éloignement.

Il y a éternel conflit entre les choses produites par l'accumulation, par les siècles, par la collaboration de beaucoup d'hommes, de circonstances, de temps, — d'une part ; et l'homme qui naît, qui vient et se heurte à ces choses qu'il n'eût pas inventées, — car personne en particulier ne les a inventées.

*

Tout grand homme s’entretient de l’illusion qu’il pourra prescrire quelque chose à l’avenir ; c’est là ce qu’on nomme *durer*.

Mais le temps est un rebelle, — et si quelqu’un semble lui résister, si quelque œuvre flotte et fludue et n’est pas promptement engloutie — on trouvera toujours que c’est une œuvre bien différente de celle que son auteur avait cru laisser.

L’œuvre dure en tant qu’elle est capable de paraître tout autre que son auteur l’avait faite.

Elle dure pour s’être transformée, et pour autant qu’elle était capable de mille transformations et interprétations.

Ou bien, c’est qu’elle comporte une qualité indépendante de son auteur, non créée par lui, mais par son époque ou sa nation, et qui prend valeur par le changement d’époque ou de nation.

*

La durée des œuvres est celle de leur utilité.

C’est pourquoi elle est discontinue. Il y a des siècles pendant lesquels Virgile ne sert à rien.

Mais tout ce qui fut, et qui n’a pas péri, a ses chances de revivre. On a *besoin* d’un exemple, d’un argument, d’un précédent, d’un prétexte.

Et voilà quelque livre mort qui s’agite et reparle.

*

Le meilleur ouvrage est celui qui garde son secret le plus longtemps.

Pendant longtemps on ne se doute même pas qu’il a son secret.

*

Dans les arts et les sciences il y a des *Marchepieds*.

Tantôt ce sont des « originaux » qui ont entrevu, qui n’ont pas saisi ni maîtrisé leurs espoirs. Ils n’ont fait que subir les éclairs de leur espoir.

Tantôt ce sont des patients, des acharnés qui ont accumulé les travaux et expirent sur un tas, sur lequel vient fondre quelque autre, et battre des ailes.

*

Là où je suis arrivé avec peine, à bout de souffle, un autre surgit, frais et plein de liberté, qui saisit l'*idée*, la détache de ma fatigue et de mes doutes, la regarde dans sa généralité, sa légèreté, jongle avec elle, s'en fait un instrument et une parure, ignore le mal et le sang qu'elle a coûté.

*

Nous usons comme de dons gratuits, de mille choses qui ont été payées par des vies humaines, de perles dont le pêcheur a vomi le sang, de livres échappés au bûcher…

*

L'imitation qu'on en fait dépouille une œuvre de l'imitable.

*

CLASSIQUE

Aux anciens, le monde céleste apparaissait plus ordonné qu'il ne le semble à nous, et par là, totalement distinct du nôtre ; et dans les rapports de ces mondes, ils ne concevaient point de réciprocité.

Le monde terrestre leur apparaissait fort peu réglé.

Ce qui les frappait, c'était le hasard, *la liberté*, le caprice (car le hasard est la liberté des choses, l'impression que nous avons de la pluralité et de l'indifférence des solutions).

Le Fatum était chose vague, qui l'emportait sans doute à la longue et dans l'ensemble (comme la loi des grands nombres), mais prières, sacrifices, pratiques, étaient possibles.

L'homme avait encore quelque pouvoir dans les occurrences où son action directe est inapplicable.

Et donc, *mettre de l'ordre* lui paraissait *divin*.

Ce qui distingue l'art grec de l'art oriental, c'est que celui-ci ne s'occupe que de donner du plaisir, le grec cherchant à rejoindre *la beauté*, c'est-à-dire à donner une forme aux choses qui fît songer à l'ordre universel, à la sagesse divine, à la domination par l'intellect, toutes choses qui n'existent pas dans la nature proche, tangible, donnée, toute faite *d'accidents*.

*

VARIATIONS SUR LE CLASSIQUE

Un écrivain classique est un écrivain qui dissimule ou résorbe les associations d’idées.

*

CLASSIQUES

Grâce aux règles bizarres, dans la poésie française classique, la distance entre la « *pensée* » initiale et « *l’expression* » finale est la plus grande possible. Ceci est de conséquence. Un travail se place entre l’*émotion* reçue ou l’*intention* conçue, et l’achèvement de la *machine* qui la restituera, ou restituera une *affection* analogue. Tout est redessiné ; la pensée reprise, etc.

Ajoutez à ceci que les hommes qui ont porté cette poésie au plus haut point, étaient tous *traducteurs*. Rompus à transporter les anciens dans notre langue.

Leur poésie est marquée de ces habitudes. Elle est une traduction, une *belle infidèle*, — infidèle à ce qui n’est pas en accord avec les exigences d’un langage pur.

*

Autre définition du classique — pas plus arbitraire.

Un art est classique s’il est adapté non tant aux individus, qu’à une société organisée et bien définie (quant aux mœurs). —

Le mariage en France, fut chose classique ; — il l’est encore un peu.

Il se faisait tout comme une comédie du répertoire. Il y avait des rôles consacrés. Le drame commençait par une rencontre fortuite et combinée. *Est-ce Toi, chère Élise* ?… Les parents causaient par notaires interposés.

*

On confond paisiblement sous le nom de classiques des écrivains qui disaient bien peu de chose dans d’immenses phrases ; d’autres qui ont avec

naturel prononcé des vérités de bonnes femmes ; d'autres qui montrent une vigueur vulgaire, ou une redondance de plaidoyer, ou une élégance exquise affectée ; d'autres qui observent un ordre apparent très souligné, ou des règles de jeu.

*

Classique et culture — au sens propre du mot — taille, greffe, séledion, émondage.

Ainsi greffe de Grec sur Français — de Tacite sur Jésuite, d'Euripide sur Janséniste.

Régressions brusques au fruit sauvage, ensuite.

*

A partir du romantisme, l'on imite la *singularité* au lieu d'imiter, comme jadis, la *maîtrise*.

L'instinct d'imitation est demeuré le même. Mais le moderne y ajoute une contradidion.

La maîtrise, le mot le dit, est de sembler commander aux moyens de l'art — au lieu d'en être visiblement commandé.

L'acquisition de la maîtrise suppose donc l'habitude prise de penser ou de combiner *à partir* des *moyens* et de ne penser à une œuvre qu'en fondion des moyens : ne jamais aborder une œuvre par un sujet ou un effet imaginés à part des moyens.

Il en résulte que la maîtrise est parfois prise en défaut et vaincue par quelque *original*, qui, par chance ou par don, crée de *nouveaux moyens* — et semble d'abord mettre au monde un monde nouveau. Mais il ne s'agit jamais que de moyens.

*

Le théâtre classique privé de la description. Est-il *naturel* qu'un *personnage* ait le pittoresque à la bouche ?

Un personnage ne doit voir que ce qu'il est nécessaire et suffisant qu'il voie pour l'action, — et c'est bien ce que la plupart des hommes *voient*. Les classiques par là sont justifiés et confirmés par l'observation. L'homme

moyen est abstrait, c’est-à-dire qu’il se réduit (à ses propres yeux et aux yeux de ses pareils) — à sa préoccupation du moment. Il ne perçoit que ce qui se rattache à elle…

*

Entre classique et romantique la différence est bien simple : c’est celle que met un métier entre celui qui l’ignore et celui qui l’a appris. Un romantique qui a appris son art devient un classique. Voilà pourquoi le romantisme — a fini par le Parnasse.

*

Ce sont choses profondément différentes que d’avoir du « génie » et que de faire une œuvre viable. Tous les transports du monde ne donnent que des éléments *discrets*.

Sans un calcul assez juste, l’œuvre ne vaut — ne *marche* pas. Un poème excellent suppose une foule de raisonnements exacts. Question non tant de *forces*, que d’application de forces. Et à qui, appliquées ?

*

Les vrais amateurs d’une œuvre sont ceux qui dépensent à la regarder en elle-même et en eux-mêmes, au moins autant de désir et de temps qu’il en fallut pour la faire.

Mais plus *intéressés* encore, ceux qui la craignent et qui la fuient.

*

Une œuvre est faite par une multitude « d’esprits » et d’événements — (ancêtres, états, hasards, écrivains antérieurs, etc.) — sous la direction de l’Auteur.

Ce dernier doit donc être un profond politique attaché à mettre d’accord ces larves et ces actions intellectuelles concurrentes. Il faut ruser ici ; et là, passer ; il faut retarder, éconduire, supplier de venir, intéresser à l’ouvrage. — Evocations, conjurations, séductions — nous n’avons à l’égard de notre personnel et matériel intérieurs que des ressources de l’ordre magique et

symbolique. La diredte volonté ne sert de rien ; elle n’a pas de prise sur les hasards de cet ordre auxquels il faut opposer quelque puissance aussi imprévue, aussi vive et variable qu’eux-mêmes.

*

Les théories d’un artiste le séduisent toujours à aimer ce qu’il n’aime pas et à n’aimer pas ce qu’il aime.

*

La littérature oscille entre l’amusement, l’enseignement, la prédication ou propagande, l’exercice de soi-même, l’excitation des autres.

*

On dit d’un livre qu’il est « vivant » quand il est aussi désordonné que la vie, vue de l’extérieur, semble l’être à un observateur accidentel.

On dirait qu’il ne l’est pas, s’il présentait une régularité, des symétries, des retours périodiques comme ceux qui paraissent dans la structure et les fonctionnements de la vie méthodiquement regardée.

Et donc ce qu’il y a d’essentiel à la vie, ce qui la supporte, la compose, l’engendre ou la transmet de chaque instant à chaque instant, — est (et doit être) absent des représentations littéraires de la vie, et leur est non seulement étranger, mais ennemi.

Il est remarquable que les conventions de la poésie régulière, les rimes, les césures fixes, les nombres égaux de syllabes ou de pieds imitent le *régime* monotone de la machine du corps vivant, et peut-être procèdent de ce mécanisme des fonctions fondamentales qui répètent l’acte de vivre, ajoutent élément de vie à élément de vie, et construisent le temps de la vie au milieu des choses, comme s’exhausse dans la mer un édifice de corail.

*

THÉÂTRE

Toute pièce de théâtre est une *charade*.

*

Une loi du théâtre est que le spectateur puisse et doive toujours s'identifier, s'unir — à quelqu'un qui est sur la scène. Par quoi il fait partie de la pièce et la joue, — ce que signifie le mot *d'intérêt :* Être dans l'affaire.

*

Il s'agit moins de soulever les hommes que de les saisir. Des écrivains et des poètes, les uns sont comparables à des chefs d'émeutes, à des orateurs qui surgissent et semblent les maîtres absolus du peuple en quelques instants, etc. Les autres arrivent plus lentement au pouvoir et s'en emparent en profondeur. Ils font les empires durables.

Les premiers déchirent les lois, mettent le feu aux têtes — prennent l'ampleur orageuse du ciel qu'ils illuminent d'incendies. Les autres font les lois.

*

Une œuvre d'art (ou généralement, de l'esprit) est importante quand son existence détermine, appelle, supprime Pexistence d'autres œuvres déjà faites ou non.

Elle sensibilise l'âme pour des œuvres toutes différentes, ou elle commence, ou elle termine, etc.

*

Il y a dans la littérature une confusion des œuvres où l'on ne distingue pas tout d'abord celles qui agitent et excitent l'esprit, de celles qui l'approfondissent et l'organisent. Il est des œuvres *pendant lesquelles* l'esprit se plaît d'être loin de soi-même, et d'autres *après lesquelles* il se complaît de se retrouver plus soi que jamais.

*

Indéfinissable. La gloire ne s'attache pas facilement aux œuvres que le public ne peut pas aisément se définir, qui n'entrent pas dans une simple

catégorie. D’ailleurs quand cette complexité se rencontre non plus dans les œuvres, mais dans le caractère, la « sympathie » n’est pas excitée à l’égard des personnes qui ne se résolvent pas en peu d’épithètes.

Nos jugements impliquent ce postulat caché : *Tout individu* et *toute œuvre peut se définir par un petit nombre d’épithètes*. Si ce nombre croît, l’*existence* du livre ou de l’homme est compromise (dans l’univers de l’opinion).

*

SUPERSTITIONS LITTÉRAIRES

J’appelle ainsi toutes croyances qui ont de commun l’oubli de la condition verbale de la littérature.

Ainsi existence et *psychologie* des *personnages*, ces vivants *sans entrailles*.

*

Remarque. La hardiesse impudique dans les arts (ce que l’on peut tolérer publiquement) croît en raison inverse de la précision des images. — Pas de duos d’amour en peinture publique.

En musique, tout est permis.

*

La vie de l’homme est comprise entre deux genres littéraires. On commence par écrire ses désirs et l’on finit par écrire ses Mémoires.

On sort de la littérature et on y revient.

J’appelle un beau livre celui qui me donne du langage une idée plus noble et plus profonde. Ainsi la vue d’un beau corps ennoblit notre idée de la vie.

Cette manière de sentir conduit à juger de la littérature en général, et de chaque livre en particulier, selon ce qu’ils supposent ou suggèrent de présence et de liberté d’esprit, de conscience, de coordination et de possession de l’*univers des mots*.

*

L’« écrivain » : Il en dit toujours plus et moins qu’il ne pense.

Il enlève et ajoute à sa pensée.

Ce qu’il écrit enfin ne correspond à aucune pensée réelle.

C’est plus riche et moins riche. Plus long et plus bref. Plus clair et plus obscur.

C’est pourquoi celui qui veut reconstituer un auteur à partir de son œuvre se construit nécessairement un personnage imaginaire.

*

Les impressions d’un singe seraient d’une grande valeur *littéraire*, — *aujourd’hui*. Et si le singe les signait d’un nom d’homme, ce serait un homme de génie.

*

Un homme d’intelligence profonde et impitoyable pourrait-il s’intéresser à la littérature ? Sous quel rapport ? Où la placerait-il dans son esprit ?

*

Construire un petit monument à chacune de ses difficultés. Un petit temple à chaque question.

Sa stèle, à chaque *énigme*.

OceanofPDF.com

CAHIER B 1910

Ces notes furent écrites au jour le jour en 1910. On était fort loin de penser qu'on les donnerait enfin au public.

On les a laissées dans leur ordre qui est un désordre. On en a respecté, — si c'est là du respect, — les incorrections, les défauts, les raccourcis. Le texte est identique à l'original, dont la reproduétion photographique a été publiée par Édouard Champion. Il faut se prêter quelquefois aux monstrueux désirs des amateurs du spontané et des idées à l'état brut.

P. V.

OceanofPDF.com

Tard, ce soir, brille plus simplement ce reflet de ma nature : horreur instinctive, désintéressement de cette vie humaine particulière. Drames, comédies, romans, même singuliers, et surtout ceux qui se disent « intenses ». Amours, joies, angoisses, tous les sentiments m'épouvantent ou m'ennuient ; et l'épouvante ne gêne pas l'ennui. Je frémis avec dégoût et la plus grande inquiétude se peut mêler en moi à la certitude de sa vanité, de sa sottise, à la connaissance d'être la dupe et le prisonnier de mon reste, enchaîné à ce qui souffre, espère, implore, se flagelle, à côté de mon fragment pur.

Pourquoi me dévores-tu, si j'ai prévu ta dent ? Mon idée la plus intime est de ne pouvoir être celui que je suis. Je ne puis pas me reconnaître dans une figure finie. Et MOI s'enfuit toujours de ma personne, que cependant il dessine ou imprime en la fuyant.

*

La « nature », c'est-à-dire la Donnée. Et c'est tout. Tout ce qui est initial. Tout commencement ; l'éternelle donnée de toute transaction mentale, quelles que soient donnée et transaction, c'est nature — et rien d'autre ne l'est.

*

Philosopher est possible à cause de l'impossibilité de noter les intuitions.

Si, quand le penseur parle de l'Être, etc., on voyait exactement ce qu'il pense à ce moment, au lieu de philosophie, que trouverait-on ?

Qu'est-ce que le Cogito ? Sinon, tout au plus, la tradudion d'un intraduisible état ?

*

Il m'est parfaitement inutile de savoir ce que je ne puis modifier.

*

Le pouvoir et l’argent ont le prestige de l’infini. Parce que ce n’est pas telle faculté (de faire) (et de défaire) que l’on désire précisément posséder. Nul ne convoite une puissance définie : ni l’exercice du gouvernement comme profession régulièrement tracée, ni l’or comme valeur d’objets bien déterminés.

Mais c’est le vague du pouvoir qui fait mon désir, parce que je ne sais jamais ce que je pourrais venir à désirer. Je ne recherche pas ce qui est énumérable. Je veux acheter ce qui n’est pas dans le commerce.

C’est pourquoi tout le monde regarde le possesseur de ce pouvoir, toujours, en heureux joueur. Une chance est présumée à l’origine de toute grande fortune. Nul travail défini ne semble mener à cette propriété infinie.

Enfin, c’est l’idée de l’abus du pouvoir qui fait songer si intimement au pouvoir.

*

Qu’il est difficile d’avancer sur soi-même, d’édifier les jours et que chacun monte sur l’autre ; ou de composer les intérêts de son activité — sans un moyen extérieur, sans marquer dans autrui les repères de cet accroissement !

*

Le « génie » est une habitude que prennent certains.

*

Je cherche à me plaire.
J’ai l’ambition de l’ensemble.

*

Terriblement jaloux de ce qui est digne de moi : jamais de la chose, mais du pouvoir de la faire, — et surtout de ne pas la faire.

*

On se tue, on se détruit tout entier pour ne pas savoir détruire précisément ce qui gêne, comme on brûle tout un bosquet pour abolir quelque nid de bêtes que l'on ne sait seulement atteindre.

Si l'on pouvait exterminer telle idée radicalement — ou son pouvoir, le carnage de tout un homme serait inutile.

*

Si quelqu'un dit croire à telle chose (invérifiable) et si, en substituant à cette chose, toute autre de même genre, les motifs de croire allégués demeurent inaltérés, alors on peut conclure que le croyant prétendu ne croit pas, mais croit croire. Ainsi, changer 3 en 4 dans la Trinité.

*

Se mirer, c'est affronter l'être et sa fonction.

L'œil étonne le voir. Le tout se figure partie au *moyen* du miroir.

*

Je trouve curieuse cette idée de la religion : qu'une faute commise enlève le bénéfice de la pureté antérieure — comme *si* le mérite de « l'âme » avait subi une « transformation irréversible ». Et que le repentir et les formes obligatoires effacent, au contraire, tout un passé détestable, ce n'est pas moins étonnant.

D'où tirer la puissance de tel jour d'une vie sur les autres jours ? Celui qui est hors du temps, pourquoi donne-t-il cette prééminence, pour le mal ou le bien, au plus *récent* sur le plus *éloigné ?*… De ces deux mortels, l'un est sauvé, l'autre damné. Mais la vie de l'un est identique à celle de l'autre, prise en sens contraire.

*

La littérature est pleine de gens qui ne savent au juste que dire, mais qui sont forts de leur besoin d'écrire.

Qu'arrive-t-il ? On écrit ce qui passe, ce qui ne coûte rien et ne pèse rien. Mais à ces premiers termes on substitue des mots plus forts, on les charge,

on les affine.

Toute la vigueur s’emploie à ces substitutions : on monte à de singulières « beautés ».

Il faudrait que le système de ces substitutions soit ordonné.

*

Dans ma « Morale », si je m’amusais d’en faire une, on pourrait faire tout le *mal* que l’on voudrait, à la condition expresse de l’avoir nettement voulu et prévu en tant que mal, sans rien s’être épargné de sa connaissance, étant descendu soigneusement dans sa figure, dans ses conséquences probables, dans le *bien* que l’on pense en tirer — et considérant, comme défendu absolu, toute fissure pour le remords, tout ce qui me ferait ensuite vomir mon passé et souillerait le jour présent — le lendemain.

Fais ce que tu veux si tu pourras le supporter indéfiniment.

*

Le monde ne vaut que par les extrêmes et ne dure que par les moyens.

Il ne vaut que par les ultras et ne dure que par les modérés.

*

Montre dans la même phrase son reflet, sa réponse, son néant, ses fondements.

*

Il y a un imbécile en moi, et il faut que je profite de ses fautes. Dehors, il faut que je les masque, les excuse… Mais dedans, je ne les nie pas, j’essaye de les utiliser. C’est une éternelle bataille contre les lacunes, les oublis, les dispersions, les coups de vent. Mais qui est moi, s’ils ne sont pas moi ?

*

Le cyclone peut raser une ville, mais pas même décacheter une lettre, dénouer ce nœud de fil.

*

Ce qu'on apprend, à lire les vrais écrivains, c'est des libertés. On reçoit le langage anonyme et moyen, on le rend voulu et unique.

A lire les mauvais, on sent qu'il faut se gêner.

*

Il n'est pas de plus efficace, ni de mode plus beau de guerre que de se faire semblable à l'adversaire, tellement que l'on puisse le dépasser dans sa propre nature, être plus lui que lui, et plus près que lui de son propre modèle.

Puis, il suffira d'anéantir cette effigie ; et de vaincre en redevenant soi-même.

*

Chaque auteur contient quelque chose que je n'eusse jamais voulu écrire. Et moi-même.

*

Crois, ou je te tue éternellement.

*

Il ouvre la porte, me regarde. Il croit n'être pas ressenti, n'avoir fait de bruit que pour soi-même, et que je demeure seul dans mon livre.

Mais moi, je le sens là, je me tiens et me laisse surveiller. Mais c'est moi qui l'observe, et mon dos immobile ne le quitte pas…

*

Fruits ennemis.

L'arbre souffle des fruits si lourds, qu'il ne les peut retenir : il les perd ou il se brise. Va-t-il gémir qu'il y a deux *arbres* en lui ?

*

Profiter de l’accident heureux. L’écrivain véritable abandonne son idée au profit d’une autre qui lui apparaît en cherchant les mots de la voulue, par ces mots mêmes. Il se trouve devenu plus puissant, même plus profond par ce jeu de mots imprévu — mais dont il voit instantanément la valeur — ce qu’un lecteur en tirera : c’est son *mérite*. Et il passe pour profond et créateur — n’ayant été que critique et chasseur foudroyant.

C’est de même à la guerre, à la Bourse.

*

Le « ton » d’un auteur est chose capitale. On voit de suite par le ton, à qui s’adresse-t-il : s’il se figure un auditoire sans réflexion, un peuple, un garçon superficiel qu’il faut éblouir, étourdir, remuer — ou un défiant individu difficile à ouvrir — ou un de ces légers-profonds qui laissent tout dire, accueillent, saisissent, devancent, mais vite annulent tout ce qui fut écrit.

Les uns, dirait-on, ne songent jamais à la réponse silencieuse de leur lecteur. Ils écrivent pour les êtres béants.

… L’homme, le poète qui se livre le plus à l’inconscience, qui y trouve sa vigueur et sa « vérité », compte toujours de plus en plus sur la sottise de son lecteur.

*

L’homme est devant être dépensé : ou par les autres, ou par soi. Et c’est ce que l’on appelle sa *valeur*. Et ôtée cette valeur, l’homme n’est rien.

*

Teste chargé de liens.

Je sais tant de choses — je me doute de tant de connexions — que je ne parle plus. Je ne pense même plus, pressentant, dès que l’idée se lève, qu’un immense système s’ébranle, qu’un énorme labeur se demande, que je n’irai point jusqu’où je sais qu’il *faudrait* aller. Cela me fatigue en germe. Je n’aurai pas le courage d’entrer dans le détail de cet éclair qui illumine instantanément des années.

*

L’homme n’est l’homme qu’à sa surface.

Lève la peau, dissèque : ici commencent les machines. Puis, tu te perds dans une substance inexplicable, étrangère à tout ce que tu sais et qui est pourtant l’essentielle.

C’est de même pour ton désir, pour ton sentiment et ta pensée. La familiarité et l’apparence humaine de ces choses s’évanouissent à l’examen. Et si, levant le langage, on veut voir sous cette peau, ce qui paraît m’égare.

*

Tant pour cent des livres conservés tirent leur valeur de la disparition des autres livres et des choses qui les accompagnaient d’abord. D’autres perdent la leur par les mêmes destructions qui sont indépendantes des œuvres et qui agissent sur une époque comme la tache d’encre sur un dessin.

*

Ce qui m’entoure, ce que j’ai acheté, ce que j’ai écrit, ce que j’ai imprimé, mes enfants, mes livres, mon désordre ou mon ordre — tout ceci me ressemble plus que je ne me ressemble. A plus de stabilité et de figure que mon moment.

*

Ce sont les odeurs qui me donnent le plus la sensation de l’insolite. C’est par elles que je me trouve dans une ville étrangère. Rien de nouveau dans les rues inodores : et, si ma sensibilité olfactive vient à s’accroître, je me promène dans Paris comme un étranger.

*

Ce livre qui te semble si divers m’accable par sa monotonie. Il t’apparaît comme le monde varié. Mais moi, je n’y déchiffre qu’une seule « relation » terriblement répétée. Elle digère tout le dictionnaire, sans doute ; mais elle est seule et toujours la même.

*

Penser ?… Penser ! c’est perdre le fil.

*

Toute morale repose, en définitive, sur la propriété humaine de jouer plusieurs personnages.

*

La jeunesse est finie dès que ce que je pense s’imprime dans ce que je fais — tandis que ce que je fais s’incruste dans ce que je pense.

*

Le désir doit faire son objet, tandis que bassement c’est l’objet qui se fait désirer.

*

Apprends à lire ton esprit, et tout le reste vient par surcroît.

*

Le bien et le mal intellectuels sont baptisés intelligence et sottise ; et les « intellectuels » ont une conscience de ces qualités tout analogue à celle que les moraux ont du bien ou du mal.

Là aussi, on se figure des justes et des réprouvés, des purs et des impurs. Mais il n’est plus question de liberté. Une seule fatalité règne. Une sorte d’inexistence relative punit les « méchants » de ce genre. Une sorte de multiplication de Pexistence semble récompenser les « bons ».

*

« Ma réputation… Ma ré-pu-ta-tion ! dit ce niais, n’est-ce pas le triste effort que je suis obligé de faire pour imiter l’image fausse que vous vous faites de moi ? »

*

Pour les chrétiens.

La vraie Incarnation est ceci : l'idée de Dieu, la présence divine, par l'activité du sens et de l'organe du divin, s'expose dans le cerveau humain, se met à la merci des accidents innombrables dont ce cerveau est précisément le lieu, le théâtre, l'*auteur* approprié. Et tout balance le dieu dans ce Théâtre des Variétés.

*

Utilité du mystère.

Ce qui est clair ne résiste pas à l'angoisse.

Seules, d'obscures formules permettent l'espoir, dans les troubles, quand tout ce qui est clair est terrible ou nul.

Le désespoir vient de ne savoir que faire, mais une parole magique nous permet d'agir en la disant, sans savoir qu'elle sera utile.

*

Ma sensation d'immobilité, ma certitude d'être fixe dans ce fauteuil est — sans doute — précisément la sensation d'être emporté par la terre dans son mouvement. C'est le sentiment de cet emportement que nous appelons repos.

*

La « vérité », la découverte du nouveau, est presque toujours le prix de quelque attitude anti-*naturelle*. La profonde réflexion est forcée. La remarque intempestive est souvent féconde. Il faut faire ou subir violence pour voir mieux ou autrement. La simplicité si importante des notions est horriblement coûteuse.

*

Un navire : cela comporte et emporte tout ce qui peut conserver la vie humaine dans un milieu hostile.

*

Voici une idée aujourd'hui. Elle est nette, bien lisible, bien en main. Je m'y plais.

Mais, tout à coup, je suis empoisonné ! Je m'aperçois que j'aurais pu l'avoir, cette bonne idée — il y a dix ans.

Le même sujet m'occupait, je ne savais rien de moins sur ce point ; et pourtant elle ne vint pas.

*

Il y a toujours, dans la littérature, ceci de *louche :* la considération d'un public. Donc une réserve toujours de la pensée, une arrière-pensée où gît tout le charlatanisme. Donc, tout produit littéraire est un produit *impur*.

Tout critique est un mauvais chimiste qui cesse de se rappeler ce précepte, qui est absolu. Il ne faut donc jamais conclure de l'œuvre à un homme — mais de l'œuvre à un masque — et du masque à la machine.

*

(Selon Thomas d'Aquin, l'Ævum est au Temps, ce que l'esprit ou l'ange est à la créature corporelle.)

*

« Soyons justes ! » Le seul catholicisme a approfondi la « vie intérieure », en a fait un sport, un culte, un art, un but — et a pu aboutir par une voie systématique, par des opérations définies, par l'usage réglé de tous les moyens, par éliminations, associations, progressions, périodes — à organiser, subordonner, diriger les formes mentales, à créer des points fixes dans le chaos. C'est ce qui m'a frappé dès le début de ma réflexion — vers les 19 ans, je crois. Ce labeur incessant par quoi l'être est *relié* une fois de plus — en lui gît le secret de la seule et véritable philosophie qui est de créer un ordre transcendant — je veux dire qui comprend tout, et de faire un monde — d'absorber d'avance l'accidentel…

*

Je voudrais avoir classé et rendu nettes mes propres formes, penser en elles… de sorte que chaque pensée porte les marques visibles de tout le système qui l'émet et soit manifestement une modification d'un système défini.

Sous ce rapport, l'homme est encore à l'état sauvage.

*

L'essentiel, en toute chose, est toujours accompli par des êtres très obscurs, non distincts et sans valeur chacun. S'ils n'étaient pas, ou s'ils n'étaient pas tels, rien ne se ferait.

Si rien ne se faisait, c'est eux qui perdraient le moins.

Essentiels et sans importance.

*

La grandiose Musique est l'écriture de l'homme complet.

*

L'ennui n'a pas de figure.

*

Il y a bien plus de chances pour qu'une rime procure une « idée » (littéraire) que pour trouver la rime à partir de l'idée. Là-dessus repose toute la poésie et particulièrement celle des années 60 à 80…

*

Quelle longueur doit avoir cet ouvrage ?

Il y a toujours deux facteurs indépendants.

*

Misères que le papier, l'encre, le verbe, la cadence. Ces riens plus durables que l'essentiel.

Dans l’essentiel, je trouve ordre et illumination, et ces dons s’opposent plus souvent qu’il ne serait désirable. Qu’importe un éclair tout bref ? Et qu’importe un demi-jour constant ?

*

L’homme est parfaitement obligé de se regarder comme tout.

*

Tout repose sur moi et je tiens à un fil. Cette vieille antithétique idée tire peut-être son pouvoir stupéfiant, son « sublime » empoisonné — de son incohérence *réelle*.

*

Le moderne se contente de peu.

*

Tu m’appelles doucement et par derrière moi.

Je pense à toi.

Je ne doute pas que cette pensée ne soit spontanée.

Ta voix est venue si facilement que j’ai cru penser à toi de moi-même.

Elle n’a pas réveillé le chien de la porte, je n’ai pas connu son bruit qui a pu agir sans être, mouvant silencieusement sa conséquence : une figure sans cause qui est la tienne.

Vers nulle origine lumineuse, je ne me détourne. Il n’y a pas eu de signe ; et tu n’es pas à l’extrémité d’un regard.

J’ai cru à un hasard, à un désordre, à un événement intérieur inanimé. J’ai cru penser à toi par accident ou par une mystérieuse et très délicate action, possible, si un certain vide se fait autour de ma pensée, si je me retire de tout le présent. Par la suite du jeu continuel de mes ressources, telle facette aura brillé.

Ainsi, et de même, parfois je crois vouloir, et je me dresse, si l’ordre me vient sans désir.

*

L’ironie. Mode qui use du signe contraire à l’intention.

« Sourire amer. » Pourquoi ? Marquer une liberté.

Ne pas sentir (ou vouloir sentir) comme il faudrait que l’on ressente.

Convention nouvelle…

Bonne en conversation qu’elle complique, l’ironie.

Écrire me répugne. Écrire telle chose implique que l’auteur n’a pu *sérieusement* la penser. Elle tend directement à glorifier donc l’auteur. J’exprime mon sentiment par l’autre qu’il est impossible qu’on m’attribue.

Et puis le lecteur songe à la peine que se donne l’ironiste pour ironiser, et ce mal le bafoue bien plus que ne fait tout son talent l’objet à rendre ridicule.

Se donner la peine de faire semblant de mépriser — croire qu’on se donne un air de supériorité. Tout ironiste vise un lecteur prétentieux où il se mire.

*

Frapper quelqu’un, c’est se placer à son point de vue.

*

Le désir de « réalisme » conduit à chercher de plus en plus puissants moyens de *rendre*.

Le rendu mène à la technique.

La technique mène à la classification, à l’ordre.

L’ordre mène au systématique, à l’exploration complète, à l’usage le plus étendu de tous les moyens, à leur liberté générale plus grande que toute chose réalisée.

Et parti du reproduire exactement quelque fait, on arrive à une sorte de gymnastique qui comprend le « faux » et le « vrai ».

*

Moi !… c’est-à-dire le Toi le plus constant, le plus obéissant, le premier éveillé et le dernier couché.

*

Tel regard d’un autre personnage est une pièce si exacte dans ma vision interrogante, que je devine toutes les pensées et arrière-pensées de lui, dont je suis capable ; comme si ce n’était qu’une clef m’ouvrant sur moi-même à son sujet.

*

Recette pour détruire les philosophes.

On peut lire un livre de philosophie dans sa suite, comme un développement possible. Mais on peut, au lieu de le prendre ainsi, l’interroger ou l’aborder de questions que l’on s’est faites et lui demander des réponses. C’est là le danger des philosophes et nul n’y résiste. Cette épreuve est une épreuve de *fonctionnement*. On demande au système de jouer entièrement et de s’adapter à un besoin, non à un lecteur.

*

Tantôt, le pays dans la fenêtre n’est qu’un tableau pendu au mur : tantôt, la chambre n’est qu’une coque parmi les arbres qui m’empêche de voir le tout, non d’y être. Elle n’est qu’un accident de perspective comme une feuille cache un village.

*

Donner de la valeur à celui qu’on est, tel qu’on est, quel qu’il soit.

*

Il est certains phénomènes que nous avons élucidés de sorte satisfaisante.

Or, les résultats de cette explication si claire sont devenus habituels et indifférents.

Il est sûr que le même effet se produirait si nous possédions de bonnes réponses pour tous les autres problèmes non résolus.

*

Je crains le connu plus que l’inconnu.

*

Donner aux choses des noms *suffisants*.

*

« Artificiel » veut dire : « qui tend à un but fini ». Et s’oppose par là à *vivant*. Artificiel, ou « humain », ou « anthropomorphe », — se distinguent de ce qui est seulement vivant ou vital. Tout ce qui parvient à apparaître sous forme d’un but net et fini, devient artificiel, et c’est la tendance de la conscience croissante. C’est aussi le travail de l’homme, quand il est appliqué à *imiter* le plus exactement possible un objet ou phénomène spontané. La pensée consciente d’elle-même se fait d’elle-même un système artificiel. Mais, par la suite, une transformation inverse peut arriver.

Ainsi, la primitive science se donnait des objets définis. Vivre toujours, faire de l’or, *tout savoir ;* folies nettes.

Devenue *vivante*, il lui est absolument impossible de se trouver un but — ou même un problème tel, que résolu, la science soit achevée. Cela n’a point de sens.

Si la « vie » avait un but, elle ne serait plus la vie.

*

L’homme intérieur ne peut se battre qu’avec soi-même ; et, en fait, se bâtonne sous mille figures diverses. Si j’assomme idéalement l’adversaire, c’est moi qui me frappe.

*

« L’esprit » est si bizarre, si capricieuse fonction que l’on ne peut jamais décider si le manque de telle condition ou connaissance ne lui sert pas plus qu’elle ne le gêne.

*

Il y a une manie de voir partout des « apparences ». Que l'on le veuille ou non, que l'on s'en aperçoive ou non, cette manie entraîne la notion d'un « Réel » qui n'a d'autre motif que de s'opposer aux « apparences ».

Mais vite, on vient à penser que ce Réel ne vaut pas mieux que ses apparences. Et de deux choses pensées, A et B, il n'y a pas de raison… *durable* pour que A soit toujours l'apparence, ni B toujours le réel.

Le mépris du « Réel » suit immédiatement le mépris de l'apparence, comme le corps *suit* son ombre.

En somme, toujours domine une « Vérité », — mais ce n'est pas toujours la même.

*

… Avec une précision extrême, en parfaite connaissance de cause, au point le plus net entre les points nets, à la limite de la lucidité habitable, sentir et prononcer le : *Je ne sais pas — J'ignore ;* et connaître ce moment comme véritablement le plus difficile, le plus parfait, le but par excellence, le centre où l'esprit de l'humain ne peut que de toutes ses forces tendre, et d'où il est furieusement repoussé…

*

Idéal littéraire, finir par savoir ne plus mettre sur sa page que du « lecteur ».

*

Une religion fournit aux hommes, des mots, des actes, des gestes, des « pensées » pour les circonstances où ils ne savent que dire, que faire, qu'imaginer.

*

La moyenne exterminée.

Le plus lâche et le plus courageux ont les mêmes chances de se sauver, plus grandes que celles des êtres médiocrement braves, médiocrement craintifs.

*

L’homme tend à nier ce qu’il ne *sait* pas affirmer (exprimer).

*

Le pouvoir sans abus perd le charme.

*

Être dans le vrai, c’est-à-dire être au point à partir duquel l’on ne peut plus que se tromper. Tout mouvement jettera dans le faux ; et l’on se devra mouvoir nécessairement.

*

Dans une pièce de théâtre, les personnages qui se parlent font semblant de se parler, mais ils répondent moins aux discours des autres qu’ils ne répondent à la situation, c’est-à-dire à l’état (probable) du spectateur.

*

Paroles inutiles — servent au contraire à décharger l’homme et particulièrement le soulagent de mille possibilités qui meurent de s’exprimer ; et mortes, le chemin de l’idée nette est libre.

*

Le civilisé des villes immenses revient à l’état sauvage, c’est-à-dire isolé, parce que le mécanisme social lui permet d’oublier la nécessité de la communauté et de perdre les sentiments de lien entre individus, autrefois réveillés incessamment par le besoin. Tout perfectionnement du mécanisme social rend inutiles des actes, des manières de sentir, des aptitudes à la vie commune.

*

Certains donnent cours à leurs manies qu'ils connaissent — en les soulignant d'eux-mêmes — ce qui leur procure la satisfaction et de la manie et de l'amour-propre.

*

L'angoisse — revanche des pensées inutiles et stationnaires, et des va-et-vient que j'ai tant méprisés.

Angoisse, mon véritable métier.

Et à la moindre lueur, je rebâtis la hauteur d'où je tomberai ensuite.

… Le jour commence par une lumière plus obscure que toute nuit — je le ressens de mon lit même. Il commence dans ma tête par un calme laissant voir toutes pensées à travers un état pur, encore simples, assoupies, distinctes : d'abord, résignation, lucidité, bien-être, comme dans un bain primitif. Le matin premier existe comme un uniforme son.

Bientôt, tout ce que je n'ai pas fait et que je ne ferai jamais, se dresse et me retourne dans mes regrets sur ma couche. Cela est fort, tenace comme un rêve, et c'est clair comme la veille. Je sens terriblement le bête et le vrai de ces mouvements. Inutiles, véridiques, sont ces démonstrations fatigantes. Il faut se mettre debout et dehors, dissiper encore une heure dans les rues où s'ébranlent les ordures. Laisser même le supplice inachevé.

*

Tellement prévu — que la réponse à l'événement est presque tout *physique* — le psychique devenu, par prévision, désormais simple intermédiaire nul.

*

Le mal seul semble vrai. Le mieux devient signe du pire…

Douleur, Angoisse — pleines de réserves — et vos résumés inexacts et vos affreux raccourcis et vos siècles et vos éclairs et toutes ces impossibilités invincibles et ces vérités écrasantes assenées à coups acharnés par la simple durée d'alors. Toujours neuf est le mal. Toujours jeune la douleur ; et la terreur, *vierge toujours*.

*

Il est impossible de dire au Monde, au Corps : je ne veux rien de toi, mais ne veuille rien de moi.

*

Il est bon, pour se familiariser avec une science, d'aborder, comme l'on peut, ses problèmes les plus difficiles, à condition qu'ils soient simples dans leur position. Parce que, devant eux, la distance entre le débutant et les hommes les plus habiles est la plus petite. On n'est pas découragé par soi-même plus que par la demande.

*

Il y a toujours un instant chez le « penseur » où à la limite de l'élaboration, des éliminations, des fractionnements — au bout de l'analyse — c'est la première idée venue qui l'emporte — comme toute l'adresse du danseur de corde finit à l'extrémité juste de la corde. Il y a un moment où tout penseur est la victime de la fin de son effort fini, et de sa propre transformation (de penseur en patient).

*

Une certitude peut détruire une certitude ; mais une idée ne détruit pas l'autre. Elle détruit sa présence, non sa possibilité.

*

Remplacer enfin l'injustice clairvoyante, calculée, tel…

*

Naturæ non imperatur nisi parendo.

L'art ira à des construirions pareilles à celles des ingénieurs. Innover dans la nature, au moyen de ses moyens. Ce que je puis ressentir par une « machine » appropriée. Le résultat sera un accroissement de moi, mais viable. Il n'est pas tiré directement de moi par les circonstances du hasard,

mais plutôt déduit de mes propriétés en général ; et s’il est bien déduit, il défiera tout scepticisme et existera.

La rigueur ne s’atteint que par l’arbitraire.

*

De certains murs.

Une douleur calmée artificiellement, se sent comme derrière un corps qui la cache en partie, la transmet en partie. Elle est comme diminuée, imminente, obtuse.

Ainsi est une idée ou un souvenir. On peut les sentir comme lacunes, — ou comme non éloignés, — comme imparfaits, — comme artificiellement non-présents.

Ne pouvoir se livrer à sa joie, à sa peine, à sa tendance — les met de même dans un état de contrainte.

Une idée qui ne me lâche pas, ne me poursuit pas tout entière.

Cette étrange division, et le sommeil. Si on la connaissait mieux, le rêve se comprendrait mieux… Car c’est une dissection que nous ne savons imiter.

*

Tout à coup, par un mot d’imbécile, dans un miroir trivial — on se fait l’effet de ce que l’on est.

*

Quelles grimaces, bonds, cabrioles et gloussements doivent faire dans leur chambre les ministres, les présidents, les rois, pour venger leur système de cette longue contention qu’ils lui imposent !

Et celui qui s’écoute articulant de ces phrases, trop grosses pour un individu, grevées de mots énormes, impossibles à penser — quelles bêtises intérieures se paye-t-il sous son manteau de bruit ? Quels rachats ?

*

Chaque individu ne conçoit pas directement qu'il est homme — nul n'est homme — mais centre, but, base et fin de tout. Pas plus qu'il ne peut comprendre qu'il doit mourir, il ne peut comprendre qu'il n'est qu'un détail.

Et enfin, il ne sait jamais ces choses que par raison.

*

L'esprit est hasard. Je veux dire que le sens même du mot esprit contient, entre autre choses, toutes les significations du mot hasard. Les *lois* sont jouées, mimées par ce hasard. Mais il est plus profond, plus stable, plus intime que toute loi connue — consciente.

Toute loi que je pense est instable, bornée, contrainte.

*

Il y a des vers qu'on *trouve*. Les autres, on les *fait*.

On perfectionne ceux qu'on a *trouvés*.

On « naturalise » les autres.

Double simulation en sens inverse pour atteindre ce faux : la perfection… également éloignée et du spontané pur qui est n'importe quoi, et de la production toute volontaire qui est pénible, filiforme, niable par toute volonté autre ; incapable de se soumettre autrui.

*

Je n'aime pas l'éloquence. Mais écrite, elle m'est positivement insupportable.

Pourquoi ? Je ne l'ignore pas. C'est qu'elle est la forme adaptée à un nombre et à un mélange.

Ce n'est pas la forme de la pensée — etc.

Il n'y a pas de pensée directe *capable* de tel discours. Elle ne fait pas de longues phrases si sûres.

Ses longueurs vraies ne sont que tâtonnements.

*

Une partie importante de la littérature moderne s’est donnée à communiquer — non l’état final des impressions, l’état d’avoir saisi, débrouillé, organisé, démêlé — mais l’état initial, celui d’avoir à comprendre, de retarder sur le choc, — l’état problématique, confus, sentimental et sensoriel.

Au lieu d’écrire les formules, elle écrit les données sous forme de fondions implicites — un peu comme les définitions modernes se font par postulats indépendants et non plus par une seule phrase. Beaucoup comme la musique.

*

« L’esprit » — tourne et retourne quelque chose qui n’a pas encore de nom dans sa même propre langue, une étrange substance ; jusqu’à ce qu’enfin ce « sujet », ce rien, ce moment, ce support universel, ce plasme — *ressemble* à un objet, touche à un objet, seuil, chance, hasard qui est connaissance !

*

Les grands hommes meurent deux fois, une fois comme hommes, et une fois comme grands.

*

Des écrits, les uns sont faits ou se trouvent faits pour agir momentanément et énergiquement.

Un article de journal est incomparable à un livre.

D’autres sont pour adHon lente, durable, croissante. Faits pour la troisième, quatrième lecture…

Un article de journal peut être regardé comme restituant en trois minutes, une accumulation de deux heures.

Un livre peut restituer, en quatre heures, mille heures de travail. Mais mille heures de travail sont très différentes d’une somme de minutes. Les coupures, les discontinuités et les reprises jouent un rôle capital.

Et tel écrit vaut comme excitateur ou apéritif de la pensée, et tel autre comme satisfacteur, remplaçant, aliment de pensée.

*

Un écrivain est *profond* lorsque son discours, *me fois traduit du langage en pensée non équivoque*, m'oblige à une réflexion de durée utile sensible.

Mais la condition soulignée est essentielle. Un habile fabricateur, comme il y en a beaucoup — et même un homme habitué à faire profond — peut toujours simuler la profondeur par un arrangement et une incohérence de mots qui donnent le change. On croit réfléchir au sens, tandis qu'on se borne à le chercher. Il vous fait restituer bien plus que ce qu'il a donné. Il fait prendre un certain égarement qu'il communique, pour la difficulté de le suivre.

La plus véritable profondeur est la limpide.

Celle qui ne tient pas à tel ou tel mot — comme *mort*, *Dieu*, *vie*, *amour*, mais qui se prive de ces trombones.

*

Entre 2 individus, il y a 3 différences.

Soient a l'individu A vu de lui-même, a′ *le même* vu de B même, etc. Alors on a : (a, b′) (a′, b) et pour un tiers (a″, b″).

*

Idole, tout ce qui dure, se survit ; oublie ses conditions, s'imite. Amateurs de « belles choses ». Voyeurs de l'objet et ignorants de sa vraie beauté qui est génération, conquête et pas piété, pas bandelettes et préservation érudite.

Devenir idole est le but de tous les hommes distingués.

*

Inventer, doit ressembler beaucoup à reconnaître un air dans la chute monotone de gouttes d'eau, dans les battements du train et les coups d'une machine alternative…

Il faut, je crois, un objet, ou noyau, ou matière — vague et une disposition.

Il y a une partie en l’homme qui ne se sent vivre qu’en créant : j’invente, donc je suis.

La marche générale des inventions appartient à ce type général : une suite de déformations successives, presque continues, de la matière donnée, et un seuil — une perception brusque de l’*avenir* de l’un des états.

Avenir, c’est-à-dire valeur utilisable, valeur significative, singularité.

*

Si l’étonnement que les choses soient, et soient ce qu’elles soient, toutes les choses, avec leur ordre et leur désordre, leur machine et leur spontanéité, leur rigueur et leur hasard et leur liberté — n’est qu’une impression et *fait partie de ces choses ;* et s’il n’est pas profondément indice — mais fatigue, faux besoin — s’il ne signifie que l’on a un pied hors de tout, et une situation à moitié hors de ma somme,

alors, adieu la métaphysique !

OceanofPDF.com

TEL QUEL II

OceanofPDF.com

RHUMBS

NOTE

Ce nom marin de *Rhumbs* a intrigué quelques personnes, — de celles, je pense, pour qui les dictionnaires n'existent pas.

Le *Rhumb* est une direction définie par l'angle que fait dans le plan de l'horizon une droite quelconque avec la trace du méridien sur ce plan. *Rhumb* est français depuis fort longtemps. Voiture a employé ce mot. Il existe même un verbe *arrumer*, car *Rhumb* s'est écrit parfois *rumb* et parfois *rum*.

Pourquoi ce nom sur un recueil d'impressions et d'idées ? Comme l'aiguille du compas demeure assez constante, tandis que la route varie, ainsi peut-on regarder les caprices ou bien les applications successives de notre pensée, les variations de notre attention, les incidents de la vie mentale, les divertissements de notre mémoire, la diversité de nos désirs, de nos émotions et de nos impulsions — comme des écarts définis par contraste avec je ne sais quelle constance dans l'intention profonde et essentielle de l'esprit, — sorte de présence à soi-même qui l'oppose à chacun de ses instants. Les remarques et les jugements qui composent ce livre me furent autant d'*écarts* d'une certaine direction privilégiée de mon esprit : d'où *Rhumbs*.

P. V.

OceanofPDF.com

AU HASARD ET AU CRAYON

A Valéry Larbaud.

Gènes, ville de chats. Coins noirs. On assiste à sa construction continuelle du 13e au 20e.

Cette ville toute visible et présente à elle-même ; continuellement familière avec sa mer, sa roche, son ardoise, sa brique, son marbre ; en travail perpétuel contre sa montagne. — Américaine depuis Colomb.

Ennui prodigieux des choses d'art — moindre à Gênes.

Collines coniques, coiffées d'un sanctuaire — vert sombre.

Hochets roses, petites dents claires, maisonnettes logées.

Pentes à 45°, cônes et ombres.

Derrière, le mont Fascie, couleur grisâtre et rosâtre générale de l'éléphant.

Ruelles. Ici, les enfants innombrables jouent autour des pauvres p… nues ou demi-nues, à vendre devant leur chambre ouverte. Il y a une prostitution analogue au petit commerce des rues. Elles vendent leur nature comme fait la voisine ses châtaignes, ses figues, ses immenses tartes dorées, farinade de pois chiches. On marche dans la vie épaisse de ces sentes profondes comme on entrerait dans la mer, au fond noir d'un océan étrangement peuplé.

Sensation de contes arabes. — O odeurs concentrées, odeurs glacées, drogues, fromages, cafés que l'on grille, cacaos délicieux finement torréfiés dont l'amertume s'exhale… — Passants rapides sur ces marbres striés au ciseau. — Vers les hauteurs, les ruelles grimpent, s'ornent de rubans de briques et galets. — Cyprès, dômes minuscules, frati.

Cuisines odorantes. — Ces tourtes gigantesques, farines de pois chiches, combinaisons, sardines à l'huile, œufs durs pris dans la pâte, tourtes d'épinards, fritures.

— Cette cuisine très ancienne.

C'est une carrière d'ardoise, Gênes.

*

Les Navicelle.

Les tartanes de Lavagna — hérissées de cinq voiles aiguës qui divergent, — lourdes de briques ou de fruits, lourdes et ailées sur la mer.

*

Monte Fascie : 834 mètres, sa puissance — couleur de bure — sa descente par plis très larges et très lents — il domine tout sans s'élancer — il descend et ne monte pas. Physionomie monastique et militaire. Pas bavard. — D'un silence et d'un nu, d'un ras et d'un ton doux sur toute sa masse — qui contient, surveille toute la ville, dont il semble écouter tous les bruits et les coqs et les sirènes, cloches et rugissements vaporeux, sans répondre jamais.

Faire de ces massifs une belle étude topographique.

— Heureux celui que l'écriture soulage ! — Quel dessin, quel lever minutieux épuiserait mon regard sur ces lobes et ces niveaux, me délivrerait de cette montagne ? —

L'homme répond de toutes ses réponses, s'exonère par tous moyens, dessine, peint, — surexcite son dictionnaire. —

Pourquoi ce besoin d'expression ? Qui le ressent en moi ?

Communiquer. Faire durer. Fixer. Reconstituer ?

*

Les cloches d'en face. — Deux sœurs. — Maintenant je les connais.

*

Cloches, cloches de Gênes / Tan / tï rïn / tantan / … / Tan / …/ / je demeure, l'œil fixe sur la cloche qui à cent mètres d'ici tinte ; détourné et la main arrêtée qui tient la plume prête — à quoi ? Le vide. Et seuls l'intention, le besoin, l'instinct, le fantôme d'écrire. — Écrire quoi ? Le mur rappelle à ses losanges le regard.

« Je songe à des écritures parfaites. » Et cette enfantine marque d'ennui, — ce procédé primitif de mettre un bref idéal à l'horizon de chaque instant de paresse, cette impuissance bizarre à laisser paisiblement une journée se perdre ; et le temps, et l'orgueil, et l'être apparent que l'on est, se ressentir et se souffrir entre eux… tels quels.

Tan / tïrïn/tantan/ — Cela chante, au lieu de les compter, les heures.

Liquidement, avec une *liqueur* infinie, tintent ces notes. La grave, les grêles — à tous les étages de l'espace, comme si l'air habité de toutes parts, se grattait… s'épuçait, — se hérissait de sons qu'il s'est trouvés…

Atmosphère dorée de la musique. Tension de la corde. Mythe de l'âme.

L*'âme* n'a lieu qu'au moment de cette tension.

L'âme — événement ?…

*

Deux architectures.

L'une dont la vie n'est que pressions et flexions.

L'autre, plus complète, met en jeu tensions, extensions.

Si, dans la première, on coupe des membres horizontaux, l'édifice subsiste.

*

Italianità.

Simplicité de vie — nudité intérieure — besoins réduits au minimum — goût du réel poussé à l'essentiel. Fond sombre et légèreté ; mais toujours attentive. — Insouciance et… profondeur. Secret.

Pessimisme tout contredit d'activité. Depretiatio. Tendance aux limites. — Passage immédiat *ad infinitum*.

Ipséité. — Aséité.

Avantages et désavantages d'une position *en marge*.

Promptitude de la familiarité. Se familiariser systématiquement. Le *devenir familier avec*, prenant la vigueur d'un principe, — étendu à toutes choses intellectuelles et métaphysiques. Sens du procédé.

*

Terrasse (poivriers, citrons qui vont mûrir) tout entourée de cloches délicates.

*

Désœuvrement actif du midi. Excitation solaire.

*

Épervier jeté dans l'Arno près de Pise, à contre-jour. — Cette nasse blonde entre dans l'eau jaune et chaude (à l'œil).

Mélange du fin réticule et du liquide ; or trouble, ombres de l'homme et de l'engin sur l'eau limoneuse dorée.

*

Le théâtre, couleur de boucherie, étal. —

Mâchoire aux gencives de velours, aux dents qui sont des visages…

L'homme d'affaires. C'est un hybride du danseur et du calculateur.

(« Ce fut un danseur qui l'obtint. »)

*

Opéras, fragments isolés par le cadre d'une scène ; défendus par une haie vive de sons vivants, par un fossé de musique, une frise de timbres infranchissables, impossibles, — contre l'actuel et le prolongement de mes mains, contre mon toucher, etc., etc.

*

Photographie en toi l'impression « d'enchantement ».

Flûte de verre, argentin, *suspendu*, silence sonore.

Frêle et surélevé, flèches, stalactites, cristaux, cristal.

Pas de rouge, loin de tout.

Trop pur, trop fin, trop fragile, trop surélevé, et demeure…

*

Bagages. Billets. Faire de la monnaie.

— Rien de plus rare que de ne donner aucune importance aux choses qui n'ont aucune importance.

*

Dans « ma » chambre.

Cette mienne chambre à fenêtre unique, je suis dans un gros œil.

*

Mouches.

… se laisser — vivre. —

Quoi plus difficile ? —

Activité inexprimable des mouches, des moustiques. Véritables grains d'énergie. Sur la vitre bleue toute composée de soleil, on court, on se rencontre : on s'en va, on y revient avec un petit choc dru et dur et ce bruit de friture d'ailes. Et on n'est jamais trop, ni jamais trop éveillées. Quelle inquiétude, quelle joie hâtée de courir sur ce beau vertical si pur, sur une poussière de diamants fous, sur un parvis de feu et d'atomes ; il faut, avant la mort et le soir, avoir parcouru tous les points de ce carreau, et par les courbes les plus bizarres. Si chacune laissait sa trace…

On a contre elles qu'elles vont sur l'ordure et surtout qu'elles en reviennent. Ce qui les distingue des autres amateurs qui s'y acoquinent.

Mouche, mouche errabonde, importune, inexplicable, immobile comme pour toujours, image du moyen mouvement et de l'équilibre stationnaire…

— Mais pour la mouche, pas de temps perdu. Pour l'animal, pas un acte *inutile*.

Pas un mouvement sans contre-partie dans la comptabilité de sa durée organique.

*

Fenêtre.

En regardant — la mer — le mur — je vois une phrase, une danse, un cercle. En regardant le ciel, le ciel grand et nu élargit tous mes muscles. Je le regarde de tout mon corps.

*

Association d'idées.

A la campagne : sur la terre, un petit cadavre de rongeur long comme mon petit doigt, argenté et saignant ; un pas plus loin, le squelette d'une

petite aile où tient encore un plumage vert sombre.

Puis un grand arbre me fait penser aux cristallisations. La symétrie est un fait tout général. Loi de Curie.

*

Erreur ridicule de Rousseau : — Prendre pour vérité une envie d'aller aux champs. — Prendre un mouvement et un moment de mouvement pour un « idéal ».

Celui qui, enchaîné à la ville, désire l'arbre et l'odeur des terres — il appelle *Nature* la campagne. Mais il y a d'atroces campagnes et il la *voit* toute fraîche et toute bonne.

L'imagination du désir ne voit jamais qu'un coin, — un *fragment favorable* des choses… Qui voit tout ne désire rien et tremble de bouger.

Je ne puis penser que la « Nature » était inconnue avant Rousseau ; ni la méthode avant Descartes ; ni l'expérience avant Bacon ; ni tout ce qui est évident avant quelqu'un. —

Mais quelqu'un a battu le tambour.

Tantôt le pays dans la fenêtre n'est qu'un tableau pendu au mur ; tantôt la chambre n'est qu'une coque parmi les arbres qui m'empêche de voir le tout, non d'y être. Elle n'est qu'un accident de perspedive, comme une feuille cache un village.

*

Une pendule fée ; et toutes les fois que l'on écoute le toc du balancier, elle s'arrête, elle ne peut marcher que dans ma demi-conscience, dans les bas côtés du présent ; — entendue et non écoutée ; — vue et non regardée. — Elle ne peut compter que le temps de mon absence.

Et une autre horloge ne travaille que sous ma garde. Si je m'en désintéresse, si je n'en soutiens la vie et le battement, et ne la sustente de ma *présence* — de mon *attente* — de ma *prière*, — elle s'arrête.

Moïse aux bras tendus vers Dieu, tant que ses membres épuisés demandent par une fatigue et une douleur insupportables la vidoire de son peuple qui frappe, fléchit, chancelle, et va succomber sous son visage dans la plaine de Raphidim, maintient la fortune des armes en équilibre.

*

Rêve de Psychologue.

Je rêvais d'être condamné à mort. Mais je pouvais m'en tirer, si seulement je parvenais à me faire *oublier* par quelqu'un, — roi, juge ou bourreau ?

*

Celui qui caresse un chat, indéfiniment, comme s'il l'aimantait, s'astreint et s'habitue à cette molle manœuvre. Il se lie, mais se pouvant délier, c'eêt un jeu. Le jeu c'est : l'ennui peut délier ce que l'entrain avait lié.

*

Impression parisienne : Un colosse — (anglais ou allemand) regarde les plumes, les rubans, les riens riches et les miracles de la main, — avec le plus profond sérieux. Il étudie, suppute les prix, je pense. Il fait une étude très pesante, rue de la Paix…

*

Suresnes. 11 mai 1912. — Au matin, vu du bois cet étrange quai de Suresnes — si plat au delà de l'eau unie. — Plus de vingt cheminées d'usines merveilleusement placées par le hasard pour le point où je me suis arrêté, avec des écarts et des hauteurs comme choisis, sont là, portant leurs énormes touffes crépues couleur de cendre. — L'eau hésite, balbutie, s'excuse à mes pieds, se rengorge. —

Je me trouve délicieusement tiraillé en divers sens par les mouvements ici donnés — fumées par le vent poussées — dont la contrariété douce et générale me fait homme, et sentir que je suis centre.

*

La conscience semble un miroir d'eau d'où tantôt le ciel, tantôt le fond, viennent vers le spectateur : et souvent l'eau nue et accidentée fait une foule de miroirs et de transparences, une inextricable image d'images.

*

Perros-Guirec.

Ce pays, on y sent bien nettement que nous vivons sur des décombres.

Choses brisées et leurs débris usés. Littoral rompu.

Brisure et puis usure, et bruits de l’usure.

Bruit perpétuel de la dégradation ou violente ou patiente.

Mais ces voix d’enfants, ces cris, ces chocs dans la maison de granit et de sapin près de la mer… Ces sursauts de l’ouïe dont le chant de cuisson et de frisson, le soyeux et homogène froissement forme la base, ou la basse continue, donne aussi l’idée, au possesseur de l’oreille philosophique, — sous l’apparence de vie, de vacarme et de jaillissement, — d’une dissipation, dépense.

*

Perros.

L’âge de ces corps dépend de leur dimension et de leur figure.

Ce grain de sable plus vieux que ce galet, ce galet que le roc ; l’œuf de granit plus vieux que l’arête vive ; la goutte d’eau plus antique que le grain gris.

Mais ces vieillesses sont relatives, et chacune dans une histoire particulière.

*

Vent.

Hors d’elles, toutes révoltées, rebroussées, elles

Feuilles gémissent et les rames bousculées

Toutes chargées et chavirées —

Disent éperdument : Non !

Non. On les emporte à l’extrême sud de leur groupe.

Tout le corps de l’arbre se hérisse…

Toutes les feuilles fuient jusqu’à la plus voisine de chacune…

Un torrent des plus fins. — Une massivité, une plénitude presse. — Le bruit d’un sablier, d’un passage ?

L’envie et la peur de partir. — Mille petits mouchoirs verts agités.

Mais dès qu’elles quittent l’arbre, emportées, elles ne trouvent plus le vent.

*

Minutes.

— Le vent perce. Le feu craque. Le papier d’or illumine mes yeux. Les coins dorment dans leur noir.

— Quel est mon lien ?

— Je suis sur la pente. Mes pieds dans un sable descendent ensemble avec lui. Les très jeunes coquilles craquent par mille, tendrement. Mes yeux démontent dans l’équateur une constellation minuscule.

*

La Toilette.

Au matin, secouer les songes, les crasses, les choses qui ont profité de l’absence et de la négligence pour croître et encombrer ; les produits naturels, saletés, erreurs, sottises, terreurs, hantises.

Les bêtes rentrent dans leur trou.

Le Maître rentre du voyage. Le sabbat est déconcerté.

Absence et présence.

*

Petit Café.

Obscur petit café, secourable, secret, paradis de pureté et de pensées.

Asile de pierre creuse d’une belle pâleur avec miroirs, tu es bon pour le voyageur, four d’ombre et de fraîcheur, voûte en berceau très doux…

Il n’y a que moi dans cette grotte. Moi et les « Débats » sur une table du fond.

Un génie en habit noir, barbouillé de barbe bleuâtre… Il s’ennuie tant dans sa solitude ! M’apporte un tabouret. Il m’apporterait quoi que ce soit. Je comprends qu’il vit dans un monde imaginaire.

Je me sens client abstrait, essence de client.

Viens, et embaume l’air ! — Fume et parfume, amer chocolat qui rêves de biscottes torréfiées !…

Tout à l'heure, après trop de cigarettes, nous songerons à requérir de ce vague penseur gras et mal rasé, une de ces glaces au citron qui brûlent de froid les lèvres et la langue…

Libre enfin des musées !

Les collections, contraires à l'esprit ; le harem à l'amour.

On est fatigué des disputes de ces dames sultanes. La somme de toutes ces beautés est absurde, accablante. Une assemblée d'objets exceptionnels, une foule de *singuliers* ne peut plaire qu'à des marchands, séduire que des insensibles qui se croient sensibles, et des gens crédules. Un œil spirituel ne verrait point de visiteurs dans les galeries, mais des adjectifs errants. Après tout, l'objet de l'artiste, l'unique objet, se réduit-il à obtenir une épithète…

Ce chocolat est d'un goût sévère qui convient à ce lieu vide et plaît à mon humeur. Une cuillerée, — une pensée, — une cuillerée — une bouffée, — une gorgée d'eau glacée, — et cette suite de *jugements :*

Les musées sont odieux aux artistes.

Ils n'y entrent que pour souffrir, ou espionner, dérober des secrets militaires.

S'ils jouissent, c'est par l'atrocité de leurs mépris.

Peindre les horribles souffrances de l'envie artiste.

Michel-Angelo, s'il l'eût osé, eût empoisonné. Scène qu'il fait à Léonard. Ce qu'elle implique.

Lionardo n'était jaloux que de ses idées.

Un homme de talent, devant moi émerveillé, apprenant la mort ou la démence, — je ne sais plus, — d'un écrivain plus connu et plus récompensé que lui, se laisse dire vivement : *Tant mieux… C'est bien mon tour à présent*.

On ose écrire des histoires des lettres ou de l'art sans souffler mot de ces choses-là, sans approfondir. L'art est aussi *mauvais* que l'amour. L'art et l'amour sont criminels *en puissance*, — ou ne sont pas.

Tout ce qui vient des dieux met des enfers dans l'homme.

Ce café est vraiment délicieux. On voit d'ici la chaleur vibrante sur les dalles de la rue. Je caresse en frissonnant la carafe glaciale. — Une trentaine de mouches suspendues à leur mouvement dans l'espace créent un système planétaire et un murmure statistique indifférent.

Ici l'esprit abruti par les chefs-d'œuvre aime à exister, s'élève, et évalue. Tout ce que les hommes ont fait, font et feront, lui sonne comme ce bruit local et circonscrit du fourmillement ailé de trente insectes. Le corps hausse

imperceptiblement les épaules. Ce haussement lui-même, qui condamne les humains, est assez mal reçu. Il est impossible à la justice qui est en moi, de ne pas voir la *nécessité* de mon sentiment.

— Les fleurs de la fleuriste nichée sous la grande porte du palais qui est en face dispensent à toute personne des messages et songes d'amour. Ce qui n'arrivera jamais, ce qui ne peut pas être, embaume, a un parfum.

Je trace des figures de géométrie sur le marbre du guéridon où la pointe du crayon est si heureuse, si libre.

— Et que me fait la nécessité de mon sentiment ? Elle te fait beaucoup, mon ami.

Elle fait de ce sentiment ce qu'il est, — ce que sont tous les sentiments. Tout sentiment est le *solde* d'un compte dont le détail est perdu. Impossible d'obtenir un relevé de ces débits et de ces crédits. On y trouverait des opérations qui remontent à l'an mil ; d'autres au singe ou au castor. Le péché originel est une intégrale, sans doute.

Allons, loisir, fraîcheur, esprit, *cesse de vaincre !*

Encore un peu de fumée à la glace ; humons dans l'air l'odeur de limons amoureux. Payons et fuyons.

*

MORALITÉS

Suicides.

Des personnes qui se suicident, les unes se font violence ; les autres au contraire cèdent à elles-mêmes, et semblent obéir à je ne sais quelle fatale courbure de leur destinée.

Les premiers sont contraints par les circonstances ; les seconds par leur nature ; et toutes les faveurs extérieures du sort ne les retiendront pas de suivre le plus court chemin.

On peut concevoir une troisième espèce de suicides. Certains hommes considèrent si froidement la vie et se sont fait de leur liberté une idée si absolue et si jalouse qu'ils ne veulent pas laisser au hasard des événements et des vicissitudes organiques la disposition de leur mort. Ils répugnent à la vieillesse, à la déchéance, à la surprise. On trouve chez les anciens quelques exemples et quelques éloges de cette inhumaine fermeté.

Quant au meurtre de soi-même qui est imposé par les circonstances, et dont j'ai parlé en premier lieu, il est conçu par son auteur comme une action ordonnée à un dessein défini. Il procède de l'impuissance où l'on se trouve d'abolir *exactement* un *certain mal*.

On ne peut atteindre la partie que par le détour de la suppression du tout. On supprime l'ensemble et l'avenir pour supprimer le détail et le présent. On supprime toute la conscience, parce que l'on ne sait pas supprimer telle pensée ; toute la sensibilité, parce que l'on ne peut en finir avec telle douleur invincible ou continuelle.

Hérode fait égorger tous les nouveau-nés, ne sachant discerner le seul dont la mort lui importe. Un homme affolé par un rat qui infeste sa maison et qui demeure insaisissable, brûle l'édifice entier qu'il ne sait purger précisément de la bête.

Ainsi l'exaspération d'un point inaccessible de l'être entraîne le tout à se détruire. Le désespéré est conduit ou contraint *à agir indistinctement*.

Ce suicide est une *solution grossière*.

Ce n'est point la seule. L'histoire des hommes est une collection de solutions grossières. Toutes nos opinions, la plupart de nos jugements, le plus grand nombre de nos actes sont de purs *expédients*.

Le suicide du second genre est l'acte inévitable des personnes qui n'offrent aucune résistance à la tristesse noire et illimitée, à l'obsession, au vertige de l'imitation ou d'une image sinistre et singulièrement choyée.

Les sujets de cette espèce sont comme *sensibilisés* à une représentation ou à l'idée générale de se détruire. Ils sont tout comparables à des intoxiqués ; et l'on observe en eux, dans la poursuite de leur mort, la même obstination, la même anxiété, les mêmes ruses, la même dissimulation que l'on remarque chez les toxicomanes à la recherche de leur drogue.

Quelques-uns ne désirent pas positivement la mort, mais la satisfaction d'une sorte d'instinct. Parfois, c'est le genre même de mort qui les fascine. Tel qui se voit pendu, jamais ne se jettera à la rivière. La noyade ne l'inspire point. Un certain menuisier se construisit une guillotine fort bien conçue et ajustée, pour se donner le plaisir de se trancher nettement la tête. Il y a de l'esthétique dans ce suicide, et le souci de composer soigneusement son dernier acte.

Tous ces êtres deux fois mortels semblent contenir dans l'ombre de leur âme, un somnambule assassin, un rêveur implacable, un *double*, — exécuteur d'une inflexible consigne. Ils portent quelquefois un sourire vide

et mystérieux, qui est le signe de leur secret monotone, et qui manifeste (si l'on peut écrire ceci) la présence de leur absence. Peut-être perçoivent-ils leur vie comme un songe vain ou pénible dont ils se sentent toujours plus las et plus tentés de se réveiller. Tout leur paraît plus triste et plus nul que le non-être.

Je terminerai ces quelques réflexions par l'analyse d'un cas purement possible. Il peut exister un suicide par distraction, qui se distinguerait assez difficilement d'un accident. Un homme manie un pistolet qu'il sait chargé. Il n'a ni l'envie ni l'idée de se tuer. Mais il empoigne l'arme avec plaisir ; sa paume épouse la crosse, et son index enferme la gâchette, avec une sorte de volupté. Il imagine l'acte. *Il commence à devenir l'esclave de l'arme.* Elle tente son possesseur. Il en tourne vaguement la bouche contre soi. Il l'approche de sa tempe, de ses dents. Le voici presque en danger, car l'idée du fonctionnement, la pression d'un acte esquissé par le corps et accompli par l'esprit l'envahit. Le cycle de l'impulsion tend à s'achever. Le système nerveux se fait lui-même un pistolet armé, et le doigt *veut* se fermer brusquement.

Un vase précieux qui est sur le bord même d'une table ; un homme debout sur un parapet, sont en parfait équilibre ; et toutefois nous aimerions mieux les voir un peu plus éloignés de l'aplomb du vide. Nous avons la perception très poignante du peu qu'il en faudrait pour précipiter le destin de l'homme ou de l'objet. Ce peu manquera-t-il à celui dont la main est armée ? S'il s'oublie, si le coup part, si l'idée de l'acte l'emporte et se dépense avant d'avoir excité le mécanisme de l'arrêt et la reprise de l'empire, appellerons-nous ce qui s'ensuivra *suicide par imprudence ?* La victime s'est laissé agir, et sa mort lui est échappée comme une parole inconsidérée. Elle s'est avancée insensiblement dans une région dangereuse de son domaine volontaire, et sa complaisance à je ne sais quelles sensations de contact et de pouvoir l'a engagée dans une zone où la probabilité d'une catastrophe est très grande. Elle s'est mise à la merci d'un lapsus, d'un minime incident de conscience ou de transmission. Elle se tue, parce qu'il était trop facile de se tuer.

J'ai insisté quelque peu sur ce modèle imaginaire d'un acte à demi fortuit, à demi déterminé, afin de suggérer toute la fragilité des distinctions et des oppositions que l'on essaie de définir entre les perceptions, les tendances, les mouvements et les conséquences des mouvements, — entre

le faire et le laisser faire, l'agir et le pâtir, — le vouloir et le pouvoir. (Dans l'exemple donné ci-dessus, le *pouvoir* induit au *vouloir*.)

Il faudrait toute la subtilité d'un casuiste ou d'un disciple de Cantox, pour démêler dans la trame de notre temps ce qui appartient aux divers agents de notre destinée. Vu au microscope, le fil que dévident et tranchent les Parques est un câble dont les brins multicolores se substituent et reparaissent dans le développement de la torsion qui les engage et les entraîne.

*

La mort est une surprise que fait l'inconcevable au concevable.

*

Que de prétextes, de paralogismes, d'excuses — fécondité, ingéniosité, — pour continuer à vivre !

Pour abattre les raisons péremptoires d'annihilation qui surgissent de tout, — qui donnent à chaque instant à l'individu la sensation — ou d'inutilité, ou du manqué ou du dépassé.

*

L'espoir, méfiance réflexe à l'égard de nos prévisions. Heureuse méfiance. L'espoir est un scepticisme. C'est douter du malheur instant.

Il y a donc un instinct qui distingue et amplifie la différence de la probabilité avec la certitude, et qui exploite contre les lois, contre les forces, contre l'évidence même, les moindres défauts de la connaissance que nous en avons.

Se retenir à une touffe d'herbe : contraste émouvant entre l'énergie extraordinaire de la prise, et ce brin de graminée si fragile. Contraste entre la fragilité de la vie (puisqu'elle tient à un brin d'herbe), et la puissance presque infinie du vouloir vivre.

*

On se réfugie dans ce qu'on ignore. On s'y cache de ce qu'on sait. L'inconnu est l'espoir de l'espoir. La pensée cesserait avec l'indétermination. L'espoir est l'acte intime qui crée de l'ignorance, change le mur en nuage, — et il n'y a point de sceptique, de pyrrhonien si destructeur de raisonnements, de raison, de probabilité, et d'évidences, que l'est ce forcené démon de l'espoir.

*

Toujours seule, et le plus souvent silencieuse au sommet de la plus haute et de la suprême tour, l'Espérance regarde au delà du corps et de l'esprit.

*

L'Espérance se mire et se voit des ailes de victoire.

*

Toute morale prophétise.

*

Dépopulation.

La cause de la dépopulation est claire : *C'est la présence d'esprit*.

Une somme d'époux prévoyants de l'avenir constitue un peuple insoucieux de l'avenir.

Il faut perdre la tête ou perdre sa race.

*

Brièvetés.

L'action est une brève folie.

Ce que l'homme a de plus précieux est une brève épilepsie.

Le génie tient dans un instant.

L'amour naît d'un regard ; et un regard suffit pour engendrer une éternelle haine.

Et nous ne valons quelque chose que pour avoir été et pouvoir être un moment hors de nous.

Ce petit moment hors de moi est un germe, ou se projette comme un germe. Tout le reste de la durée le développe ou le laisse périr.

Il y a un ressort étrangement puissant, contraint dans les graines et dans certaines minutes. Il y a des particules de temps qui diffèrent des autres comme un grain de poudre diffère d'un grain de sable. Leurs apparences sont presque les mêmes, leurs avenirs non comparables.

*

L'idée que *le temps est de l'argent* est le comble de la vilenie. Le temps est de la maturation, de la classification, de l'ordre, de la perfection.

Le temps construit un vin et la valeur d'un vin, — de ces vins qui se modifient lentement, et qui doivent se boire à tel âge, comme une femme de tel type a un âge qu'il faut attendre, ou ne pas laisser passer, pour l'aimer.

Les mêmes grandes nations qui n'ont pas le sens exquis de la complexité des vins, des équilibres intimes de leurs qualités, des années qu'il faut et qu'il suffit qu'ils aient, — ont adopté et imposé au monde cette inhumaine « équation du temps ».

— Elles n'ont pas, non plus, le sens des femmes, et des nuances de femmes.

*

Aire Chrétienne.

Le christianisme tient au pain et au vin.

Le catholicisme les exige. Pain, vin, et la notion de *substance*.

L'opération essentielle qui définit le catholicisme est le changement de *substance* de deux produits élaborés par l'industrie de l'homme.

Quant à la notion de substance, elle est un produit intellectuel de la réflexion et des analyses de quelques hommes.

Or, pain et vin sont blé et vigne, et procédés de panification et de vinification. Et l'idée de la substance est le résultat d'une forme de méditation assujettie à certaines règles (ou *Logique*) ; elles-mêmes possibles dans certains types linguistiques, et non dans d'autres.

Tout ceci définit sur le globe une certaine région qui se dispose autour du bassin de la Méditerranée ; région dont les limites sont celles de la vigne et du blé. A l'intérieur de cette frontière naturelle, furent inventés le pain et le

vin. Et c’est dans la même enceinte que vécurent les populations pour lesquelles le pain et le vin furent des nourritures si communes, si certaines, si représentatives de la nourriture essentielle, et, en quelque sorte, élémentaire, que le choix de ces aliments s’imposait, s’agissant d’instituer un sacrifice non sanglant, que l’on pût offrir, à peu de frais, en toute saison, et au moyen des choses qui se consomment le plus répandues. Le pain est qualifié expressément de *quotidien*.

Où le pain et le vin se font rares ou manquent, la religion qui les consacre paraît dépaysés. C’est une étrangère qui ne peut vivre que de mets insolites d’origine lointaine. Dans les empires du riz, des patates, des bananes, des cervoises, des laits aigres et de l’eau claire, le pain et le vin sont des *produits exotiques*, et l’acte sacramentel de saisir sur la table du repas, ce qu’elle porte de plus simple pour en faire ce qu’il y a de plus auguste, n’est plus un acte accompli à même la vie, dont il a pour effet de subvenir à la faim surnaturelle sous l’espèce des mêmes choses qui la restaurent et la prolongent matériellement.

Les pays catholiques sont aussi les pays du meilleur pain et des meilleurs vins…

— Je me faisais ces quelques remarques à l’occasion de réflexions diverses sur l’Europe.

L’interdiction du vin par le gouvernement de l’Union est une mesure assez contraire au christianisme et à l’Europe.

Le Christ n’eût point choisi une boisson illégale et non toléré par César, pour en transformer la substance dans la substance de son sang.

*

Le pouvoir et l’argent ont le prestige de l’infini ; ce n’est pas telle chose, ni telle faculté d’agir que l’on désire précisément posséder. Nul ne convoite follement une puissance raisonnable ; ni l’exercice du gouvernement comme métier clair et régulier ; ni l’argent comme valeur d’objets bien déterminés.

Mais c’est le vague du pouvoir qui fait le grand désir, — parce que je ne sais jamais ce que je pourrais venir à désirer. Je ne recherche pas ce qui est mesuré, et je ne veux acheter que ce qui n’est pas dans le commerce.

C’est pourquoi le monde regarde toujours un heureux joueur dans l’homme très puissant ou très riche. Une chance extraordinaire est présumée

à l’origine de ces très grandes fortunes. Nul effort, nul travail fini ne semblent pouvoir conduire à cette grandeur qui semble transcendante.

Enfin, c’est donc l’instinct de l’abus du pouvoir qui fait songer si passionnément au pouvoir. Le pouvoir sans l’abus perd le charme.

*

Un grand nom en impose à tout le monde. Mais il agit singulièrement sur celui qui le porte, et qui s’en trouve gêné pour être *quelqu’un*, enhardi pour être *quelque chose*.

*

Infamie de ceux qui font les travaux les plus nécessaires. Le plus noble est le plus secouru.

*

La politique est l’art d’empêcher les gens de se mêler de ce qui les regarde.

*

J’ai connu un être bizarre qui croyait tout ce qu’il lisait dans un certain journal, et rien de ce qu’il lisait dans un autre.

C’était un original ; enfermé depuis.

*

La révélation politique.

… L’homme monte à la tribune. Tumulte, — cris d’animaux, l’opposition « hargneuse », etc.

Il commence… Est-ce un discours ? Mais peu à peu le travail de la pensée se montre, s’impose. C’est la pensée en travail qui se manifeste. Il n’y a plus de solutions faciles, plus de formules simples, plus de programmes politiques, plus de tactique parlementaire possible, plus d’images instantanées, de ripostes victorieuses…

Mais l’immense embarras créateur et tâtonnant, l’avenir inconnu, le présent mal connu, la logique insuffisante, le savoir informe, la pénétration en défaut, l’objet insaisissable, la parole grossière, la décision toujours au hasard… Tout ce que masque l’art de l’orateur, tout ce qui, dans la pensée telle qu’elle est, est conforme à la confusion réelle des choses paraît…

*

La forme réfute le fond.

La chaleur du débit, l’énergie de l’orateur, ses éclats, ses images, son talent, son génie… autant d’écrasants arguments contre le fond.

Les fortes thèses sont nues.

Mais s’il faut les parer et cuirasser, — écrasant argument contre l’auditoire.

*

Opinions.

Toute opinion est une traduction très simple de l’opinion adverse. Si l’opération n’était des plus faciles, la paresse de l’esprit l’engagerait à ne jamais changer de camp.

Une opinion politique ou artistique doit être chose si vague que sous les mêmes apparences, le même individu puisse toujours l’accommoder à son humeur et à ses intérêts ; justifier son acte ; « expliquer » son vote.

*

Un homme qui ne jugerait de toutes choses que selon sa seule expérience, qui se refuserait à arguer de ce qu’il n’a pas vu et éprouvé, qui ne se prononcerait que de soi-même, qui ne se permettrait d’opinions que directes, provisoires et motivées, — qui à chaque pensée lui venant, ajouterait ou qu’il l’a formée, — ou qu’il l’a lue, ou reçue ; et que l’une sort du hasard et de l’inconnu, — que l’autre n’est qu’un écho ; et qu’il ne pense rien et ne comprend quoi que ce soit qu’au moyen du hasard et des échos, — ce serait bien le plus honnête homme du monde, le plus détaché, le plus vrai. — Mais sa pureté le rendrait incommunicable, et sa vérité le réduirait à n’être pas.

*

Il faut disputer des goûts et des couleurs. D'abord parce que toute dispute se réduit à cette espèce, et qu'il faut que l'on dispute. L'homme ne se développe et ne déploie ses ressources que pour défendre sa particularité et l'imposer aux autres. Or, les goûts sont incomparables, c'est entendu. Mais ils ne sont pas incommunicables. Bien au contraire. Et peut-être, la dispute apparemment vaine se fonde sur un sentiment profond de la mutabilité des goûts, de la fragilité des personnalités, de leur inconstance… Sur l'échange possible. Deux choses peuvent arriver : ou un échange de goûts, ou une conquête par l'un ; ou une troisième : un goût moyen. Cf. températures.

*

L'homme de goût est une manière d'incrédule.
Il ne croit pas à la surprise : unique loi des arts modernes.
Car la surprise est chose *finie*.

*

La même idée venant de toi ou de moi provoque ma contradiction ou mon assentiment. (Ce qui suppose une certitude que cette telle idée vient bien de *moi.*…)

*

La mode étant l'imitation de qui veut se distinguer par celui qui ne veut pas être distingué, il en résulte qu'elle change automatiquement. Mais le marchand règle cette pendule.

*

La tendance la plus naïve est celle qui fait découvrir la « nature » tous les trente ans.

Il n'y a pas de nature. Ou plutôt ce qu'on croit être *donné* est toujours une fabrication plus ou moins ancienne.

Il y a un pouvoir excitant dans l'idée de revenir au contad de la chose vierge. On imagine qu'il y a de telles virginités. Mais la mer, les arbres, les soleils, — et surtout l'œil humain — tout cela est *artifice*.

L'ennoblissement, et le besoin de noble qui est chez les classiques n'est pas loin du naturisme.

Les deux besoins (à des degrés divers de clairvoyance et de sincérité), supposent un oubli suffisant des origines.

Une pique est plus noble — et plus *nature* qu'un fusil.

Une paire de bottes plus noble qu'une paire de bottines.

L'oubli de l'homme, l'absence de l'homme, la non action de l'homme, l'oubli d'anciennes conditions de l'homme — c'est de quoi sont faits et le « noble » et la « nature », et… le soi-disant « humain ».

*

Le « respect », l'honneur — la vénération — la louange, les actions de grâce, toutes ces antiquités qui se font, ou vont se faire étranges, qui passent des mœurs aux musées — (Il y aurait un Musée des Sentiments à construire).

Du moment que des sentiments s'expriment en termes finis, ils sont sur leur fin.

Le respect a été peut-être une comédie d'esclave qui fait semblant de ne pouvoir supporter la *vue* éblouissante du Maître.

*

« Vérité, beauté » — ce sont là des notions très anciennes qui ne répondent plus à la précision exigible.

Si un homme dit : oh, que ceci est beau ! — nous traduisons que tels ou tels symptômes sont en lui — que tels mouvements ou velléités de reprendre, relire, revoir, se déclarent ; qu'un objet donné semble vouloir se répéter, — qu'il nous intime de refaire l'amour indéfiniment avec lui.

*

Objet de l'histoire : montrer la possibilité de vivre en … 76 …

*

Sans ses parasites, voleurs, chanteurs, mystiques, danseurs, héros, poètes, philosophes, gens d'affaires, l'humanité serait une société animale ; ou pas même une société, une espèce ; la terre serait sans sel.

*

Dans toute société paraît un homme préposé aux Choses Vagues. Il les distille, les ordonne, les pare de règlements, de méthodes, d'initiations, de pompes, symboles, mètres, exercices « spirituels », jusqu'à leur donner l'aspect de lois primordiales. — C'est le prêtre, le mage, le poète, le maître des cérémonies intimes ; — encore le démagogue ou le héros. Ils construisent de vapeurs des édifices qui ne sont pas solides, mais en revanche, qui sont éternels. Toute attaque les dissipe, nulle ne les détruit.

*

Le métier des intellectuels est de remuer toutes choses sous leurs signes, noms ou symboles, sans le contrepoids des actes réels. Il en résulte que leurs propos sont étonnants, leur politique dangereuse, leurs plaisirs superficiels.

Ce sont des excitants sociaux avec les avantages et les périls des excitants en général.

*

Le rhéteur et le sophiste, sel de la terre. Idolâtres sont tous les autres qui prennent les mots pour des choses, et les phrases pour des actes.

Mais les premiers aperçoivent tout leur *groupe*, le royaume du possible est en eux.

Il en résulte que l'homme de l'adion nette, grande et hardie n'est pas d'un type très différent de ces types maîtres et libres. Ils sont frères intérieurement.

(Napoléon, César, Frédéric, — *hommes de lettres*, éminemment doués pour la manœuvre des hommes et des choses — par les mots.)

*

Je vois passer « l'homme moderne » avec une idée de lui-même et du monde qui n'est *plus* une idée déterminée. — Il ne peut pas ne pas en porter plusieurs ; ne pourrait presque vivre sans cette multiplicité contradictoire de visions ; — il lui est devenu impossible d'être l'homme d'un seul point de vue, et d'appartenir *réellement* à une seule langue, à une seule nation, à une seule confession, à une seule physique.

Ceci, et par suite de son mode de vivre et par suite de la pénétration mutuelle des diverses solutions.

Et puis, les idées, même les fondamentales, commencent à perdre le caradtère d'essences pour prendre le caractère d'instruments.

*

L'inhumaine.

La science a ruiné la *bonne conscience* du *sens commun* et du *bon sens*. Ils ne conservent leur crédit que dans les terrains vagues. Elle a contraint les esprits à s'attendre toujours à des surprises dans tous les domaines où le langage et les discours ne font pas tout. Elle déprécie nos images naïves, et jusqu'à notre faculté d'imaginer, qui est dérivée de nos expériences et habitudes corporelles. Elle suggère qu'il se passe une infinité de faits inimaginables, dont les imaginables sont une infime partie toute subordonnée ; et elle retire même à l'homme sa notion du savoir : essences, principes, catégories, déductions, ces simulacres de l'ordonnance et de la centralisation absolue d'une connaissance qui veut et prétend prévoir son étendue. Elle conduit à énoncer des propositions insupportables au sens commun, car elles sont extravagantes dans les formes du langage ordinaire, auxquelles ledit sens est étroitement attaché.

Tout ceci est fort désagréable au bon sens, qui est un sentiment statistique, une attente ou probabilité, fondée sur des expériences confuses ; sur les représentations utilisables ; sur la possibilité ou l'impossibilité d'imaginer ; sur une logique qui ne fait que *descendre,* et qui tient les prémisses pour assurées. L'évidence n'est que la vision d'une image naïve. Quoi de plus évident qu'il n'y a point d'antipodes ? Mais quelle image n'est point naïve ?

L’objection du bon sens est le recul d’un homme devant l’*inhumain*, car il n’y a que l’homme, des ancêtres d’homme, des mesures d’homme ; des puissances et des relations d’hommes dans ce bon sens. Mais la recherche et même les pouvoirs s’éloignent de l’homme. L’humanité s’en tirera comme elle pourra. L’inhumanité a peut-être un bel avenir…

*

Personne ne peut plus sérieusement parler de l’*Univers*. Ce mot cherche son sens. Et le nom de *Nature* se raréfie. La pensée l’abandonne à la parole. Tous ces mots nous paraissent de plus en plus des mots. C’est que l’écart commence à devenir sensible entre le dictionnaire de l’usage et la table des idées nettes et soigneusement préparées pour la fixation et la combinaison des connaissances précises.

Voici venir le crépuscule du Vague et s’apprêter le règne de l’inhumain qui naîtra de la netteté, de la rigueur et de la pureté dans les choses humaines.

*

Le langage est étourdi — oublieux. Les significations successives d’un mot s’ignorent. Elles dérivent par des associations sans mémoire et la troisième ignore la première.

*

La politesse, c’est l’indifférence organisée.

Le sourire est un système.

Les égards sont des prévisions.

*

La parole ne signifie ce qu’elle prétend signifier qu’ex-cep-tion-nel-le-ment.

*

Un fait mal observé est plus perfide qu’un mauvais raisonnement.

*

Il y a *science* des choses simples, et *art* des choses compliquées. *Science*, quand les variables sont énumérables et leur nombre petit, leurs combinaisons nettes et distinctes.

On tend vers l'état de science, on le désire. L'artiste se fait des recettes. L'intérêt de la science gît dans l'*art* de faire la science.

*

Toute critique, tout blâme revient à dire : *je ne suis pas toi*. C'est pourquoi il y entre une cruauté, — c'est-à-dire une non-sensibilité, une dissemblance essentielle, — comme entre une pierre qui tombe et l'animal qu'elle écrase.

Il est impossible de comprendre et de punir à la fois.

Si le juge ne se fait le coupable, il est *jugé* par les profondeurs du coupable, qui ne sont pas autres que les siennes. Mais s'il pénètre l'intimité de la faute, où est le coupable, où le juge ?

*

Vraisemblance et ressemblance.

« Quelque chose me dit » que ce buste de… Titus est d'une exacte ressemblance.

J'appellerai sans doute *Vérité*, cette coïncidence entre mon idée de Titus et ce marbre, moi qui jamais n'ai vu Titus, et ce marbre a été sculpté au XVI^e^ siècle.

Grand débat de jadis avec Marcel Schwob devant le *Descartes* de Hais : il le trouvait *ressemblant*.

— A qui ? lui disais-je.

*

Si « l'acte de commerce » est d'acheter dans l'intention de revendre, commerçant est l'artiste ou auteur qui ne regarde, ne voyage, ne lit, et presque n'existe, que dans le dessein de produire — remettre sur le marché

son impression. — Non acquérir pour soi. — Mais, peut-être, acquérir pour soi n’a aucun sens ?

*

Il y a des tempéraments qui en « rajoutent ». Ils renforcent leurs émotions comme s’ils avaient le sentiment qu’elles ne sont pas assez pénibles — assez prolongées.

Ils ne les peuvent laisser à leur intensité. Ce sont des résonateurs. Ils vont à l’exaspération.

*

L’idéal est une manière de bouder.

*

CROQUIS

Le cerveau livré à soi-même est un artiste d’Extrême-Orient.

Dragons, chimères ; développements infinis dans l’arbitraire le plus suivi ; et quelles sphères ajourées contenues l’une dans l’autre, et détachées l’une de l’autre, à même la matière du souvenir !

Comme fait le Chinois dans une masse d’ivoire ou de jade, ainsi l’artiste *Vie* pratique ses voies capricieuses dans le bloc du passé, et trouve des chemins infinis et une infinité de surprises dans ce fragment de temps achevé.

*

Tout l’homme est en raccourci dans l’impatience. Il est l’être bizarre qui se démène pour faire la pluie tomber. Il veut qu’elle vienne, et donc l’imagine. Mais à chaque image s’oppose la *sèche* réalité. Plus tarde l’ondée, plus il l’imagine ; et plus il l’imagine, plus il ressent qu’elle ne tombe, plus est-il divisé. Alors se met-il à « faire passer le temps ». Le voilà qui marche et contre-marche, invective contre le vrai, cherche des causes, délire, et se rencontre insensé ; se gronde, remonte à l’origine de son agitation, y trouve un réel besoin de la pluie, un *sage* désir — un bon texte

pour s’approuver, pour recommencer son cercle qui part d’une *bonne raison*, passe par une *précision* dont il est difficile de se défendre, se poursuit par l’antagonisme des deux images très nettes qui ne se répondent pas… L’agitation se décuple. La fatigue retourne à la déesse Raison, l’invoque, ramène à la mesure, à l’adaptation juste, mais la dépasse et se reproduit.

*

Un homme se sent niais, stupide, ahuri, sans *présence*, sans esprit, et il s’en rend compte. — Où est donc celui qui valait ? se dit-il. — Il considère l’emplacement de sa pensée. Tout ce qu’il pouvait a disparu comme par magie. — Où est ma réponse ? — Où sont mes idées, ma parole, mes mots très fidèles et mes lumières accoutumées ?

Esprit et pensées, vous seriez donc des puissances d’emprunt, comme des biens extérieurs, des armes surajoutées, et des parures qui se détachent ?

Sa volonté reste toute nue, misérablement seule.

Mais il lui demeure cette lueur : que l’on peut perdre tout ceci, mais connaître qu’on l’a perdu.

C’est là le dernier *atout* de la connaissance. Tout se joue sur ce désespoir déclaré, suprême étincelle de l’âme, et suprême occasion de tout regagner, et de relever tout le feu de l’intellect : qui allait s’éteindre.

*

Homme dans la nuit.

… Il s’avance dans l’épaisseur de l’obscur, les mains étendues devant soi, crainte de se heurter ; et ces mains toutefois dans un état remarquable d’extension non rigide, tandis que la force est dans les bras ; car elles doivent céder et plier aisément sur l’obstacle ; et les bras au contraire être prêts à défendre la face. Il y a donc une distribution merveilleuse d’attentes et puissances prochaines le long de ces membres. Mais si le lieu est non seulement ténébreux, mais inconnu, les pieds sont lents, et traînés, et la garde s’étend aux jambes.

Dans l’obscurité, le temps est plus long. L’être ne prend point de vitesse ; et il fait sa quantité de mouvement aussi petite qu’il le peut.

*

A Table.

Entre le plat fumant, et qui fait humer l’atmosphère.

Le petit garçon se jette sur sa grande sœur auprès de lui assise et distraite, et l’embrasse éperdument avec une tendresse, une joie et une force subites dans lesquelles viennent se changer, à l’instant même, l’afflux de désir et de vie que les arômes et les promesses du bon plat causent en lui.

*

Le philosophe regarde ses objets familiers comme terriblement muets, — comme mutismes.

Ils reçoivent ses regards fixes ; et par rapport à ces points fixes, — sa pensée s’agite ou oscille.

Son œil les explore, les arrête, les dessèche, parfois les annule, — ou les dédouble, ou les outre-passe.

Il y a un va-et-vient entre ce bouton de cuivre et une idée inachevée.

*

Les beaux visages de femme ont la valeur, la splendeur fermée des abstractions. Ils représentent *naturellement* les Idées, les Déesses du langage.

Au salon distribuées, groupes moelleux, pulpes, regards. Si on les fait taire au moyen d’une musique et perdre toute tension particulière, l’âme voit ces créatures allégoriques posées çà et là.

Cette dame est la Justice. — Celle-ci la Ruse. — La Volonté s’accoude ; et la Pensée observe les bagues de la Bonté.

*

LITTÉRATURE

Écrire, c’est prévoir.

*

Combien on s’ignore, on le mesure en se relisant.

*

Beaucoup d’écrivains considèrent leur art, non comme chose dont il faut se rendre maître — *sine qua non* — mais comme un jeu de hasard où l’on peut risquer sa chance. Ils se remettent tout entiers à la fortune et se donneront la valeur qu’elle voudra bien leur conférer. (Ils ajouteront même quelque chose.)

Il y a donc deux écueils, deux manières de s’égarer et de périr : l’adaptation trop exacte au public ; la fidélité trop étroite à son propre système.

*

Projet de préface.

Voici nos mythes, nos erreurs que nous eûmes tant de peine à dresser contre les précédentes !…

*

Qu’il faut travailler plusieurs choses à la fois. C’est le meilleur rendement, — l’une profite à l’autre, et chacune est plus soi, plus pure ; car des idées qui viennent, on envoie chacune où elle est mieux à sa place, parce qu’il y a plusieurs places qui attendent.

*

Une œuvre est solide quand elle résiste aux substitutions que l’esprit d’un lecteur *actif* et rebelle tente toujours de faire subir à ses parties.

N’oublie jamais qu’une œuvre est chose finie, arrêtée et matérielle. L’arbitraire vivant du lecteur s’attaque à l’arbitraire mort de l’ouvrage.

Mais ce lecteur énergique est le seul qui importe, — étant le seul qui puisse tirer de nous ce que nous ne savions pas que nous possédions.

*

Il faut regarder les livres par-dessus l’épaule de l’auteur.

*

D’un certain « point de vue » qui n’est pas rarement le mien — ce que l’on appelle une belle œuvre, peut paraître une terrible défaite de l’auteur.

*

Souvent je juge une œuvre d’art en pensant : il est impossible que vous ayez voulu ceci.

*

Un poète est le plus utilitaire des êtres. Paresse, désespoirs, accidents du langage, regards singuliers, — tout ce que perd, rejette, ignore, élimine, oublie l’homme le plus *pratique*, le poète le cueille, et par son art lui donne quelque valeur.

*

Ce qui étonne dans les excès des novateurs de la veille, c’est toujours la timidité.

*

Les vraies parties du style sont : les manies, la volonté, la nécessité, les oublis, les expédients, le hasard, les réminiscences.

*

Paradoxe.
L’homme n’a qu’un moyen de donner de l’unité à un ouvrage : l’interrompre et y revenir.

*

Est poète celui auquel la difficulté inhérente à son art donne des idées, — et ne l’est pas celui auquel elle les retire.

*

Poète. — Tandis qu'il fait ses vers, il y a une période pendant laquelle il ne sait s'il est tout près du but ou s'il n'a rien fait. L'un et l'autre sont vrais ; et cette période peut durer presque autant que le travail entier lui-même.

*

Maint poète est comme celui qui chercherait avec peine et fureur par toute la terre, les roches où, par hasard, se figure une ressemblance humaine.

*

La Pythie ne saurait dicter un poème.
Mais un vers — c'est-à-dire une *unité* — et puis un autre.
Cette déesse du Continuum est incapable de continuer.
C'est le Discontinuum qui bouche les trous.

*

Les dieux nous gardent du délire prophétique !
Je vois surtout dans ces transports, le mauvais rendement d'une machine — la machine imparfaite.
Une bonne machine est silencieuse. Les masses excentrées ne font pas vibrer l'axe. — Parlez sans crier.
Point de transports — ils transportent mal.

*

Inspiration.
Supposé que l'inspiration soit ce que l'on croit, et qui est absurde, et qui implique que *tout* un poème puisse être dicté à son auteur par quelque déité, — il en résulterait assez exactement qu'un inspiré pourrait écrire aussi bien en une langue autre que la sienne, et qu'il pourrait ignorer.
(Ainsi les *possédés* de jadis, tout ignares qu'ils pouvaient être, parlaient hébreu ou grec dans leurs crises. Voilà ce que l'opinion confuse prête aux

poètes…)

L’inspiré pourrait ignorer de même l’époque, l’état des goûts de son époque, les ouvrages de ses prédécesseurs et de ses émules, — à moins de faire de l’inspiration une puissance si déliée, si articulée, si sagace, si informée et si calculatrice, qu’on ne saurait plus pourquoi ne pas l’appeler Intelligence et connaissance.

*

J’entre dans un bureau où quelque affaire m’appelle. Il faut écrire, et l’on me donne une plume, de l’encre, du papier qui se conviennent à merveille. J’écris avec facilité je ne sais quoi d’insignifiant. Mon écriture me plaît. Elle me laisse une envie d’*écrire*. Je sors. Je vais. J’emporte une excitation à écrire qui se cherche une chose à écrire. Il vient des mots, un rythme, des vers, et ceci finira par un poème dont le motif, la musique, les agréments, et le tout, — procéderont de l’incident matériel dont ils ne garderont aucune trace. Quelle critique soupçonnerait cette origine ? La critique est-elle possible ? — J’entends cette critique qui nous servirait à nous-mêmes, et nous ferait un peu concevoir comment nous faisons ce que nous faisons…

*

Un homme très vif, très intelligent, néglige son style comme il se permet des folies et se moque de ce qu’il possède.

*

Qui dit : Œuvre, dit : Sacrifices.

La grande question est de décider ce que l’on sacrifiera : il faut savoir *qui, qui, sera mangé*.

*

Ce qui m’intéresse — quand il y a lieu — ce n’est pas l’œuvre — ce n’est pas l’auteur — c’est ce qui fait l’œuvre.

Toute œuvre est l’œuvre de bien d’autres choses qu’un « auteur ».

*

Je connais la littérature pour l’avoir interrogée à ma guise. (Et seulement ainsi.)

*

Littérature.

L’auteur a l’avantage sur le lecteur d’avoir pensé d’avance ; il s’est préparé, il a eu l’initiative.

Mais si le lecteur lui reprend cet avantage ; s’il connaissait le sujet ; si l’auteur n’a pas profité de son avance pour approfondir et se mettre loin sur la route ; si le lecteur a l’esprit rapide — alors tout l’avantage est perdu, et il reste un duel d’esprits, mais où l’auteur est muet, où la manœuvre lui est interdite… Il est perdu.

*

Je dis : phrase *profonde*, comme je dis phrase *sonore*. C’est une affaire de fabrication : *on peut toujours y arriver*.

Si on en fait une, on peut en faire mille qui se déduisent les unes des autres sans qu’elles paraissent se ressembler. C’est l’instrument qui est créé.

Il en est de même de toutes les constructions littéraires auxquelles on n’impose qu’une ou deux conditions *extrinsèques*, — condition de produire un effet déterminé en gros. La profondeur est cent fois plus aisée à obtenir de soi que la rigueur.

*

Ce que tu fais le mieux, cela est un piège inévitable.

*

Écrire en Moi-naturel. Tels écrivent en Moi-dièze.

*

Il y a quelque chose de plus précieux que l'*originalité,* c'est l'*universalité*.

Celle-ci contient celle-là, et en use, ou n'en use pas, suivant les besoins.

*

Si tout le monde écrivait, qu'en serait-il des valeurs littéraires ?

*

Ce que l'on gagne en science de son art, on le perd en « personnalité », — tout d'abord… Toute acquisition extérieure se paie en restriction de *soi* — *naturel*. L'esprit médiocre ne retrouve plus le chemin de sa nature ; mais quelques-uns rentrent chez eux, tout armés de moyens devenus leurs organes et plus forts que jamais pour être eux-mêmes.

*

Premier cas.

O X ! tu prévois un lecteur qui ne me fait nulle envie.

*

Second cas.

Ce livre est « bien »… Mais l'intellect : de l'auteur ne me fait pourtant nulle envie.

*

A n'aime pas l'œuvre de B, mais il apprécie et utilise implicitement l'œuvre de C qui aime et utilise B.

*

J'admirais cette œuvre. Je m'en sentais incapable, mortifié… Et pourtant je sentais qu'il avait fallu une certaine bêtise pour l'écrire, — la concevoir.

*

Originalité. — Il est des gens, j’en ai connu, qui veulent préserver leur « originalité ». Ils imitent par là. Ils obéissent à ceux qui les ont fait croire à la valeur de « l’originalité ».

*

La becquée.

… Ce livre est un de ces livres où les imbéciles vont prendre ce que l’auteur a pris à des gens d’esprit.

*

Ce qui est dans un homme inimitable par les autres, est précisément ce qu’il ne peut soi-même imiter de lui-même. Ce que j’ai d’inimitable l’est pour moi.

*

L’imitation qu’on en fait dépouille une œuvre de l’imitable.

*

S’imiter soi-même.

Il est essentiel pour l’artiste qu’il sache s’imiter soi-même.

C’est le seul moyen de bâtir une œuvre, — qui est nécessairement une entreprise contre la mobilité, l’inconstance de l’esprit, de la vigueur, et de l’humeur.

L’artiste prend pour modèle son meilleur état. Ce qu’il a fait de mieux (à son jugement) lui sert d’étalon de valeur.

*

Il n’est pas toujours bon d’*être soi-même*.

*

Profiteur.

Celui-ci écoute et profite. Je lui donne des idées et je suis sûr qu'il en fera quelque chose.

Mais l'étrange — c'est que : s'il connaissait mieux encore ma pensée — s'il y pénétrait comme moi-même, alors il ne pourrait s'en servir.

Il trouverait dans ce fond précisément les mêmes motifs que moi, mes propres motifs, *de ne pas faire*.

Il profite de moi en tant et pour autant qu'il n'est pas moi.

(— Et peut-être ceci est-il encore vrai — de moi-même à moi-même.)

*

Littérature, ou — la vengeance de « l'esprit de l'escalier ».

*

Le plaisir ou l'ennui causé à un lecteur de 1912 par un livre écrit en 1612 est presque un pur hasard.

Je veux dire qu'il y entre des conditions si nouvelles en nombre si grand que l'auteur de 1612 le plus profond, le plus fin, le plus juste n'aurait pu en avoir le moindre soupçon.

La gloire d'aujourd'hui dore les œuvres du passé avec la même intelligence qu'un incendie ou un ver dans une bibliothèque en mettent à détruire ceci ou cela.

*

Se dresser un public.

Devenir « grand homme » ce n'est que dresser les gens à aimer *tout* ce qui vient de vous ; à le désirer. — On les habitue à son moi comme à une nourriture, et ils le lèchent dans la main.

Mais il y a donc deux sortes de *grands hommes :* — les uns, qui donnent aux gens ce qui plaît aux gens ; les autres, qui leur apprennent à manger ce qu'ils n'aiment pas.

*

Que préférez-vous, Monsieur l'Auteur, d'être lu mille fois par un seul, ou d'être une fois lu par cent mille lecteurs ?

— Mille fois par cent mille, répond l'Être de lettres.

*

Écrire et travailler pour ceux-là seuls sur qui l'injure ni la louange n'ont de prise ; qui ne se laissent émouvoir ni imposer par le ton, l'autorité, la violence, et tous les *dehors*.

Écrire pour le lecteur « intelligent ».

Pour celui à qui ni l'emphase, ni le ton n'en imposent.

Pour celui qui va : ou vivre votre idée, ou la détruire ou la rejeter — pour celui à qui vous donnez le pouvoir suprême sur elle ; et qui possède le droit de *sauter*, de *passer*, ne pas poursuivre ; et celui de penser le contraire, et celui de ne pas *croire*, de ne pas épouser votre intention.

*

La littérature n'est rien de désirable si elle n'est un exercice supérieur de l'animal intellectuel.

Il faut donc qu'elle comporte l'emploi de *toutes* les fonctions mentales de cet animal ; prises dans leur plus grande netteté, finesse et force et qu'elle en réalise l'activité combinée, sans autres illusions que celles qu'elle-même produit ou provoque en se jouant.

Ainsi la Danseuse semble dire : A moi la conscience de mes muscles obéissants ; à toi les idées que doivent donner les figures de mon corps se changeant les unes dans les autres, d'après quelque dessein ou dessin, — ce qui est — la Danse. —

L'intelligence doit être présente ; soit cachée, soit manifestée. Elle nage en tenant la poésie hors de l'eau.

La littérature ne peut prudemment ni impunément se passer d'aucune des fonctions dont j'ai parlé. Elle serait à la merci d'un œil plus froid et plus clair, — et d'ailleurs, elle l'est toujours.

*

L'Art de la lecture.

On ne lit bien que ce qu’on lit dans un certain dessein tout personnel. Ce peut être d’acquérir tel pouvoir.

Ce peut être la haine de l’auteur.

*

Critiques. Le plus sale roquet peut faire une blessure mortelle ; il suffit qu’il ait la *rage*.

*

« *Pardon.* » — « *Je voulais dire.* » — « *N’est-ce pas ?* » *Etc.*

Tous ces tâtonnements disparaissent de la langue écrite, et ceci est le premier acte du *style*.

*

La langue écrite se distingue d’abord par ces suppressions. C’est un travail facile d’épuration préliminaire. (On peut se demander si les fameux petits mots insignifiants dont le grec est plein, et dont on prétend qu’ils insèrent tant de nuances dans le discours, — *gar, alla, men* et *dé* — sorte de ponctuation parlée, — ne seraient point les témoins du langage oral, — c’est-à-dire du mélange de la personne qui parle avec la pensée : tics, balbutiements, etc.)

*

La littérature du XVII^e^ est toujours adaptée à une compagnie. Elle n’est pas de l’homme seul. Vois sa syntaxe : on ne prend pas ces tours pour *se* parler.

*

Ce qui caractérise une littérature de décadence, c’est la perfection — ce sont les perfections. Et il ne peut en être autrement. C’est l’habileté croissante ; et toujours plus d’esprit, plus de sensualité, plus de combinaisons, plus de dissimulation des pénibles nécessités ; plus d’intelligence, de profondeur ; et en somme *plus de connaissance de*

l’homme, des besoins et des réactions du sujet lecteur, des ressources et des effets du langage, plus de maîtrise de soi-même, — l’auteur.

Virgile est le type.

*

Racine procède par de très délicates substitutions de l’idée qu’il s’est donnée pour thème. Il la séduit au chant qu’il veut rejoindre. Il n’abandonne jamais la ligne de son discours.

*

Dans Racine, l’ornement perpétuel semble tiré du discours et c’est là le moyen et le secret de sa prodigieuse continuité, tandis que chez les modernes, l’ornement rompt le discours.

Le discours de Racine sort de la bouche d’une personne vivante, quoique toujours assez pompeuse.

De même chez La Fontaine ; mais la personne est familière, parfois fort négligée.

Au contraire chez Hugo, chez Mallarmé et quelques autres, paraît une sorte de tendance à former des discours non humains, et en quelque manière, *absolus*, — discours qui suggèrent je ne sais quel être indépendant de toute personne, — une divinité du langage, — qu’illumine la Toute-Puissance de l’Ensemble des Mots. C’est la faculté de parler qui parle ; et parlant, s’enivre ; et ivre, danse.

*

La mort comme moyen littéraire représente une *facilité*. L’emploi de ce motif est marque d’absence de profondeur. Mais la plupart placent l’infini dans le néant.

*

Une idée charmante, touchante, « profondément humaine » (comme disent les ânes), vient quelquefois du besoin de lier deux strophes, deux développements. Il fallait jeter un pont, ou tisser des fils qui assurassent la

suite du poème ; et comme la suite toujours possible est l'homme même, ou une vie d'homme, ce besoin *formel* trouve une réponse — fortuite et heureuse chez l'auteur — qui ne s'attendait pas de la trouver, — et *vivante*, une fois mise en place, pour le lecteur.

*

Le grand intérêt de l'art classique est peut-être dans les suites de transformations qu'il demande pour exprimer les choses en respectant les conditions *sine qua non* imposées.

Problèmes de la mise en vers. Ceci oblige de considérer de très haut ce que l'on doit dire.

*

L'alexandrin, les rimes, etc., ont leur noblesse, qui est de marquer tout le mépris qu'on doit avoir pour ce que le commun des gens appelle sa « pensée », et dont ils ignorent que les conditions ne sont pas moins futiles, ni moins fortuites que les conditions d'une charade.

Les règles nous enseignent *par leur arbitraire* que les pensées qui nous viennent de nos besoins, de nos sentiments, de nos expériences, ne sont qu'une petite partie des pensées dont nous sommes capables.

*

« Combien *mûrs* et beaux les vers de nos grands poètes ! »

Sultan ABDUL HAMID.

Ce *mûrs* est d'un connaisseur, mot excellent.

*

La jeunesse n'aime pas les objets parfaits. Ils lui laissent trop peu à faire, et l'irritent ou l'ennuient.

*

La poésie a pour devoir de faire du langage d’une nation quelques applications parfaites.

*

Les routes de Musique et de Poésie se croisent.

*

Les vers.

La puissance des vers tient à une harmonie *indéfinissable* entre ce qu’ils *disent* et ce qu’ils *sont*. « Indéfinissable » entre dans la définition. Cette harmonie ne doit pas être définissable. Quand elle l’est c’est l’harmonie *imitative*, et ce n’est pas bien.

L’impossibilité de définir cette relation, combinée avec l’impossibilité de la nier, constitue l’essence du vers.

Ce vers, le plus beau des vers : *Le jour n’est pas plus pur*, etc., est transparent comme le jour lui-même.

Celui-ci : *O rêveuse, pour que je plonge…* avec ses *muettes* si délicates.

*

Le poème — cette hésitation prolongée entre le son et le sens.

*

Il y a un « secret » de faire les vers, comme il y en a un de jouer du violon. Celui qui n’a pas le secret fait des vers, il joue du violon ; du moins il le croit, et il s’y trompe et d’autres avec lui ; mais il confond ce *qu’il croit faire avec ce qu’il fait en réalité*, — et c’est précisément posséder le secret, que de ne pas faire cette confusion.

*

Il est dans Fart d’écrire, des prescriptions qui sont justes mais vaines ; bonnes mais niaises. Tout le monde, à peine reçues, les observe sans aucun mal. Tout le monde, à peine averti, se gardera facilement de répéter un mot dans une phrase.

Mais Bossuet, qui est Bossuet, écrit assez souvent : *Soit qu'il soit démontré que…*

Et Bourdaloue, qui est très pur, et même qui n'est guère plus que cela, use parfois de cette atroce locution.

*

Dans les arts, les théories ne valent pas grand'chose… Mais c'est une calomnie. La vérité est qu'elles n'ont point de valeur universelle. Ce sont des théories pour un. Utiles à un. Faites à lui, et pour lui, et par lui. Il manque, à la critique, qui les détruit facilement, la connaissance des besoins et des penchants de l'individu ; et il manque à la théorie même de déclarer qu'elle n'est pas vraie en général, mais vraie pour X dont elle est l'instrument.

On critique un outil sans savoir qu'il sert à un homme auquel il manque un doigt, ou bien qui en a six.

*

Poèmes épiques.

Les grands poèmes épiques, quand ils sont beaux, sont beaux quoi qu'ils soient grands, et le sont par fragments.

Démonstration : Un poème de longue durée est un poème qui se peut *résumer*. Or est *poème* ce qui ne se peut résumer. On ne résume pas une mélodie.

*

Rien de beau ne se peut résumer.

Les barbares pédagogues résument et font résumer des œuvres dont l'absurdité de les résumer est l'essence même. Leurs squelettes de l'*Enéide* ou de l'*Odyssée* sont privés des mouvements et des forces et des grâces qui font tout le prix de ces ouvrages aux yeux des personnes positives.

*

Qu’il n’y a pas de poètes *purs* au commencement de littératures, pas plus qu’il n’y a de métaux purs pour les praticiens primitifs.

Homère et Lucrèce ne sont pas encore des purs. Les poètes épiques, didactiques, etc… sont impurs.

— *Impurs* n’est pas un blâme. Ce mot désigne un certain fait.

*

Traductions.

Les traductions des grands poètes étrangers, ce sont des plans d’architecture qui peuvent être admirables ; mais elles font évanouir les édifices mêmes, palais et temples…

Il y manque la *troisième dimension*, qui de concevables, les ferait sensibles.

*

Le principe du « savoir vivre » : L’homme n’a pas de corps. Il est vêtu et ne digère pas. Les héros littéraires ne fonctionnent pas. On ne sait de quoi ils vivent. Sans profession, sans moyens d’existence, sans intestin.

On appelle ces monstres des *exemplaires éternels d’humanité !* Ils ne sont que des résidus — des résumés de ce qu’on trouvait d’intéressant dans l’homme à telle époque.

*

La littérature, aussi, se meut entre le réalisme et le nominalisme — entre la croyance à la description exacte, à la création d’objets par les mots — et le libre jeu de mots. Jamais contact plus étroit que lorsque Zola et Banville vivaient à deux quarts d’heure l’un de l’autre. Rue de l’Éperon, rue de Douai.

*

Confusion.

Poètes-philosophes (Vigny, etc…) C’est confondre un peintre de marines avec un capitaine de vaisseau.

(Lucrèce est une exception remarquable.)

*

Confusion.

Mettre de la musique sur de bons vers, c’est éclairer un tableau de peinture par un vitrail de cathédrale.

La musique belle par *transparence*, et la poésie par *réflexion*. — La lumière implique l’une, et par l’autre est impliquée.

*

Confusion.

Quelle confusion d’idées cachent des locutions comme « Roman psychologique ». « Vérité de ce caractère », « Analyse » ! etc.

— Pourquoi ne pas parler du système nerveux de la Joconde et du foie de la Vénus de Milo ?

*

Il n’y a pas de doârine vraie en art, parce qu’on se lasse de tout et que l’on finit par s’intéresser à tout.

*

Le genre le plus ennuyeux que l’on puisse trouver dans l’histoire littéraire n’est jamais tout à fait mort. Il reviendra, — comme remède à l’ennui que le genre le plus excitant finira bien par atteindre.

*

Il faut, un jour d’énergie, prendre le livre que l’on tient pour ennuyeux, lui ordonner d’être, essayer de reconstituer l’intérêt qu’y a pris l’auteur.

*

Je déteste la fausse profondeur, mais je n’aime pas trop la véritable. La profondeur littéraire est le fruit d’un procédé spécial. C’est un effet comme

un autre, obtenu par un procédé comme un autre. — Il suffit de voir comme se fabrique un livre de pensées — j'entends profondes.

Et qu'importe que ce bassin ait quarante centimètres de profondeur ou quatre mille mètres ? C'est son éclat qui nous enchante.

*

Trait d'esprit, — est usage du mot ou de l'acte pour son effet de choc instantané. Faible masse, grande vitesse. Il y a des traits de sottise aussi considérables, aussi rares, aussi précieux que des traits d'esprit.

*

Le type orateur se sert d'images *insoutenables*.

Magnifiques en mouvement, ridicules au repos.

*

Le puissant esprit pareil à la puissance politique, bat sa propre monnaie, et ne tolère dans son secret empire que des pièces qui portent son signe. Il ne lui suffit pas d'avoir de l'or ; il le lui faut marqué de soi. Sa richesse est à son image. Son capital d'idées fondamentales est monnayé à son effigie ; il les a faites ou refondues ; et il leur a donné une forme si nette, il les a frappées dans un or si dur qu'elles circuleront à travers le monde sans altération de leurs caractères et de son coin.

*

ARRIÈRE-PENSÉES

La logique ne fait peur qu'aux logiciens.

*

Garder la liberté de son esprit dans certaines occasions est considéré comme un crime. — (Même par soi-même, parfois.)

*

L’ami sincère.

Qui osera dire à son ami : je t’avais parfaitement oublié…

*

Le martyr : J’aime mieux mourir que de… réfléchir.

*

Pas de « vérité » sans passion, sans erreur. Je veux dire : la vérité ne s’obtient que passionnément.

*

Le mensonge sera souvent le péché du questionneur lequel rend la vérité dangereuse.

*

Un homme franc est un homme qui a des réactions simples. Son système de relation est un système de « plus courts chemins ». On pourrait reconnaître la franchise d’un homme à bien d’autres marques que dans ses modes d’agir à l’égard des autres hommes.

Mais d’abord dans ses réactions devant n’importe quel objet et dans n’importe quelles circonstances.

*

Inquiétant est celui dont on ne peut deviner quel jugement il porte sur soi-même.

Le cas est heureusement rare.

Mais qui n’est pas inquiétant, n’est pas grand’chose.

*

Nos plus importantes pensées sont celles qui contredisent nos sentiments.

*

Les uns disent des sottises après réflexion, les autres par irréflexion ; certains les évitent par réflexion, et les autres en se laissant spontanément répondre,

comme si :

chez les uns, l'inconscient ; chez les autres, la réflexion — était impuissant.

*

L'esprit, me disait un homme d'esprit, ce n'est que la bêtise en mouvement ; et le génie, c'est la bêtise en fureur.

— Agitez-vous, lui dis-je. Irritez-vous, mon cher…

*

C'est une grande erreur de spéculer sur la sottise des sots, et une erreur plus grande de bâtir sur l'intelligence des intelligents.

Ils s'écartent de leur nature une fois par jour.

*

Mon « injustice » à l'égard de la Musique vient peut-être du sentiment qu'une telle puissance est capable de faire vivre jusqu'à l'absurde.

*

Le jugement d'un *croyant* sur la pensée d'un *incroyant,* et le jugement réciproque ne comptent pas.

— Un homme qui sent fortement la musique, et un homme qui n'en perçoit que du bruit peuvent parler *jusqu'à demain*.

*

Le débat religieux n'est plus entre religions, mais entre ceux qui croient que *croire* a une valeur quelconque, et les autres.

*

Il n’est pas d’opinion, de thèse, de sentiment qui poussé à bout ou exécuté à fond ne conduise à la destruction de l’homme.

Si les criminels résistaient en proportion de ce qu’ils risquent… Si les premiers chrétiens l’eussent été de toute leur force, il n’y aurait plus eu de chrétiens ; — et si tout le monde les eût suivis, personne ne resterait sur la terre.

*

Les deux doctrines symétriques, celle qui parle d’une vie éternelle et celle qui nous abolit une fois pour toutes, s’accordent dans une même conséquence : l’une et l’autre retirent toute importance aux inventions et aux constructions humaines. L’une confronte à l’infini ces œuvres finies et les annule par ce rapport. L’autre nous fait tendre vers zéro, et tout avec nous. Si tous fussent vrais chrétiens, ou si tous fussent vrais païens, ils seraient tous morts, et ils seraient morts sans avoir rien fait.

*

On parle bien plus volontiers de ce qu’on ignore. Car c’est à quoi l’on pense. Le travail de l’esprit se porte là, et ne peut se porter que là.

*

Types d’esprits.

Les uns ont le mérite de voir clairement ce que tous voient confusément. Les autres ont le mérite de voir confusément ce que personne encore ne voit. La réunion de ces mérites est très rare.

Les premiers sont enfin rejoints par tout le monde.

Les seconds sont absorbés par les premiers, ou détruits radicalement sans reste et sans retour. Les premiers disparaissent dans le nombre où ils se fondent : les seconds dans les premiers, ou bien dans le temps pur et simple.

Tel est le sort des hommes de l’esprit.

*

Ce n’est rien de surmonter le banal. On réagit contre des sottises par des folies. Cela est mécanique. Toute l’histoire mentale moderne, art, politique, etc., est aussi simple que les réflexes d’une grenouille. Je hais ce jeu de réactions simples, automatisme de l’extrémisme, riposte symétrique ; croyances à la valeur du neuf en tant que neuf, du vieux en tant que vieux ; croyance à l’intense, etc.

Mais il existe un point d’où l’étrange, ni le banal, ni le neuf, ni le vieux ne peuvent plus se voir.

*

Dialogue.

— Quels sentiments alors furent les vôtres ?

— Ceux d’un homme qui ne sait ce qu’il faut sentir. Ou peut-être sentais-je que je ne sentais pas ce qu’il fallait sentir…

De sorte que mon état ne ressemblait à rien, et que je n’étais positivement personne.

*

Le Défi.

« Vous n’êtes pas pratique, — (pas bon, pas sérieux, etc.). — Non, Monsieur, car je ne suis rien — dans mon état ordinaire. — Au repos, je ne suis ni ceci ni cela… Mais il ne faudrait pas me défier d’être bon, pratique, et le reste… Donnez-m’en le besoin. »

*

Il faut être *profondément* injuste. — Sinon ne vous en mêlez pas. Soyez juste.

*

Il faut avoir commis bien des crimes, plus ou moins intérieurs, et porter un passé lourd et varié, plein d’accidents moraux et autres, pour savoir, pour oser, réussir enfin quelque jour un acte *bon*, faire un peu de bien — sans erreur.

*

« Je suis un honnête homme, dit-il, — je veux dire que j'approuve la plupart de mes actions. »

*

Raisonnement de la bête.

Il est naturel de lécher la main qui donne à manger ; qui a donné à manger ; — qui donnera à manger ; — qui peut-être donnerait à manger… Si on la mangeait cette main ? Si… Et quoi de plus naturel aussi ? N'est-ce pas la même chose ? — Viande pour viande.

*

Je trouve indigne de vouloir que les autres soient de notre avis.

Le prosélytisme m'étonne.

Répandre sa pensée ?

Répandre — sa pensée — sans les reprises, sans l'absurde qui la nourrit, la baigne, — sans ses conditions…

Répandre ce que je vois faux, incertain, incomplet — verbal ; ce que je ne supporte qu'à force de retouches, d'astérisques, de parenthèses et de soulignements ; — à force de retouches possibles, de reprises à date non certaine…

Et par un autre côté — répandre mon meilleur…

Ou bien : commençant de parler avec chaleur et lumière — tout à coup, au son réfléchi de ma parole, — en entendre la faiblesse, l'absurdité brusquement accusée — et alors m'interrompre ou… poursuivre. Me mentir ou me rétracter ?…

— Comment peuvent-ils supporter de rester dans leur opinion aussitôt qu'elle sonne, et devient distincte de ce qui crée ?

*

Etrange folie de communiquer —

Communiquer sa maladie ! — son opinion — communiquer la vie.

Nos « opinions », nos « convictions » ne sont que nos cruelles nécessités. Notre nature veut que nous pensions quelque chose sur tous les sujets. La constitution politique nous y oblige. Dieu nous contraint de prononcer sur son existence et ses qualités.

Notre nature exigeant que nous répondions à toutes les questions qu'elle nous fait croire qui nous sont posées ; elle veut aussi que nos réponses nous soient chères comme venant de nous. Le contraire serait plus sensé.

*

Quoi, se disait peut-être un *homme de génie*, — je suis donc une curiosité… Et ce qui me paraît si naturel, cette image échappée, cette évidence immédiate, ce mot qui ne m'a rien coûté, cet amusement éphémère de mes yeux intérieurs, de ma secrète oreille, de mes heures, et ces accidents de pensée ou de parole… me font un monstre ? — Étrangeté de mon étrangeté. Ne serais-je qu'un objet rare ? Et donc, sans que rien en moi fût changé, il suffirait que j'eusse cent mille semblables pour que je sois rendu imperceptible… S'il y en avait un million, je serais enfin quelque sot… Ma valeur tomberait au millionième…

*

Ce n'est le *nouveau* ni le *génie* qui me séduisent, — mais la possession de soi. — Et elle revient à se douer du plus grand nombre de moyens d'expression, pour atteindre et saisir ce Soi et n'en pas laisser perdre les puissances natives, faute d'organes pour les servir.

*

Rêve. — J'étais ce que je veux être, et je mourais de gêne.
J'étais ce que je veux être et je mourais de l'être.

*

Qui t'a torturé ? Où est enfin cette cause de douleurs et de cris ? Qui t'a mordu si avant, qui pesa sur toi-même confondu à ta chair comme le feu

coïncide avec le charbon, qui te tordit et tordit en toi tout l'ordre du monde, toutes idées, le ciel, les actes et les moindres distractions ?

Est-ce un monstre, un dominateur sans pitié, un tout-puissant connaisseur des ressources de l'horreur et de ta géographie nerveuse ?

C'est un petit objet, une petite pierre, une dent gâtée. Il t'a fait *chanter* tout entier, comme le sifflet ajusté sur le cours de la vapeur.

*

Chanson.

Il n'est peine si grande
Qu'un rien ne suspende
Pour un rien de temps…

*

Revenir *à soi*, — c'est revenir *au reste*. C'est exactement revenir à ce qui n'est pas soi.

*

Au moment de la jouissance, de l'entrée *in bonis ;* à la mort du désir ; et quand s'ouvre la succession de l'idéal, se fait une oscillation, une balance entre le plaisir de mettre la main sur le réel et le déplaisir de trouver ce réel moins réel qu'on ne le faisait et moins délicieux que sa figure.

Je dispose de ce bien, et il est comme je pensais.

Mais il y manque pourtant quelque chose. — Son absence — cette force de se faire imaginer.

*

Notre insuffisance d'esprit est précisément le domaine des puissances du hasard, des dieux et du destin.

Si nous avions réponse à tout — j'entends : réponse exacte — ces puissances n'existeraient point.

Mais nos réponses justes sont rarissimes. La plupart sont faibles ou nulles. Nous le sentons si bien que nous nous tournons à la fin contre nos

questions. C’est par quoi il faut au contraire commencer. Il faut former en soi une question antérieure à toutes les autres, et qui leur demande à chacune ce qu’elle vaut.

*

Pas d’insensibilité aux compliments. Nul n’y échappe, hormis l’homme souffrant.

La plante humaine semble s’épanouir sous les louanges. On voit l’immonde fleur s’ouvrir, et le feuillage frissonner. C’est une chatouille profonde, que certains pratiquent avec légèreté. Elle agit même sur l’homme averti et le dispose bien, si l’opérateur est assez habile et indired.

L’homme averti ressent une révolte d’être manié et d’obéir à cette volupté, comme le corps ferait aux actes lents d’une savante courtisane. Mais cette révolte même est un doux mouvement d’orgueil qui procède du sentiment de mériter toujours louange plus grande que toute louange donnée.

Et par ce mouvement, l’amour de soi ne fait que se transformer en soi-même.

*

Conspiration. On voudrait unir entre eux tous ceux pour qui l’on pense, et auxquels nous offrons en nous-mêmes nos meilleures pensées. Une œuvre devrait être le monument d’une telle union.

*

La plus grande gloire imaginable est une gloire qui demeurera toujours ignorée de celui qui l’obtient.

Elle est d’être invoqué secrètement, d’être imaginé et placé par un inconnu dans ses pensées les plus mystérieuses pour lui servir de témoin, de juge, de maître, de père et de contrainte sacrée. Voilà cette gloire mystique, et je sais qu’elle existe, pour l’avoir conférée à quelques-uns, dont même les vivants d’entre eux ne le purent soupçonner.

*

Les médiocres esprits deviennent toujours plus habiles, ne cessant de parcourir leur médiocre lieu. Mais celui qui d'habile se fait gauche… voilà l'homme.

*

Je travaille savamment, longuement, avec des attentes infinies des moments les plus précieux ; avec des choix jamais achevés ; avec mon oreille, avec ma vision, avec ma mémoire, avec mon ardeur, avec ma langueur ; je travaille mon travail, je passe par le désert, par l'abondance, par Sinaï, par Chanaan, par Capoue, je connais le temps au trop, et le temps de l'épuration, pour faire de mon mieux quelque chose dont je sais que ce sera rien, sujet d'ennui, d'oubli, d'incompréhension, et qui me déplaira, me blessera demain, — car je serai demain nécessairement inférieur ou supérieur à celui d'aujourd'hui qui *fait de son mieux*.

Je vaux par ce qui me manque, car j'ai la science nette et profonde de ce qui me manque ; et comme ce n'est pas peu de chose, cela me fait une grande science.

J'ai essayé de me faire ce qui me manquait.

*

J'aime la pensée comme d'autres aiment le nu, qu'ils dessineraient toute leur vie.

Je la regarde ce qu'il y a de plus nu ; comme un être tout vie — c'est-à-dire dont on peut voir la vie des parties et celle du tout.

La vie des parties de l'être vivant déborde la vie de cet être. Mes éléments, même ceux de mon esprit, sont plus antiques que moi. — Mes mots viennent de loin. — Mes idées, de l'infini. Infini des combinaisons de cet ordre.

*

Le plus beau serait de penser dans une forme qu'on aurait inventée.

Qu'il est rare de penser à fond sans soupirer.

A l'extrême de toute pensée est un soupir.

*

Ce que l’on regrette de la vie, c’est ce qu’elle n’a pas donné — et jamais n’aurait donné. Apaise-toi.

OceanofPDF.com

AUTRES RHUMBS

REVES

Révé

Éveillé, mon esprit tout à coup abandonne les choses voisines et se met à bâtir dans le monde où les constructions ne coûtent rien, ou presque rien. Une grande activité se remarque dans le demi-univers réservé aux combinaisons et fabrications imaginaires. Mes désirs construisent et tendent à me faire ce qui me plaise exactement. Je renverse leurs projets. Je reprends ; je modifie, je perfectionne.

Un grand bruit me précipite de là-haut. Je suis coupé en deux. Je me trouve tombé à la place même de mon corps. Je me perçois en deux personnes incompatibles. Il se produit entre ces deux présences une oscillation symétrique de période inconnue. J'ai des intérêts dans deux mondes qui n'ont pas de communication entre eux. Je rêve *ou* je veille. Je vois *ou* je forme. Je vais de mes mains et de ma table, à mes structures et à mes chantiers d'excitation, et je reviens au réel…

Peu à peu cette vie en partie double s'organise. L'oscillation du pendule *Moi* se ralentit. Je consens à *être* et à *édifier*, à peu près simultanément. Il y a quelque chose de changé. Je passe de l'état de perturbation alternante, de l'état « L'un ou l'autre » à l'état « L'un et l'autre ». J'ai créé un regard capable de deux mondes *donnés*.

Si nous pouvions trouver de même un état capable de la veille et du véritable rêve, de belles observations deviendraient possibles…

*

Rêve.

Il y a quelque trente ans, j'ai fait ce rêve :

Je me trouvais sur un quai, à Rouen, vers la fin du jour. Une ardente et tendre lumière rose sur le fleuve, sur les pierres, sur les arêtes, les

passerelles, les renflements et les saillies des navires à l’ancre.

Mais une seule chose m’importait.

Il y avait à dix pas de moi une petite montagne de houille. Il en émanait une puissance, une *vertu* indéfinissable que je sentais étrangement *peser* sur moi.

Je me sentais attiré, paralysé, contraint à une contemplation, et comme intérieurement *orienté* tout entier par cette ténébreuse et étincelante masse. Ce tas noir, et de diamant noir, m’était comme la Montagne d’Aimant des *Contes* arabes.

Et quelque chose en moi *nommait* cet effet singulier, sans le moindre doute. Quelque chose savait en moi d’une science certaine et immédiate que c’était là le *Regard de Napoléon*.

*

IMUS

Opéra de rêve.

Une grosse lampe, couleur de perle et de rêve, émet une lueur ou musique toute suave. La lumière qui croît, *ou* l’harmonie qui s’enfle et se divise, éclaire *ou* crée peu à peu le spectacle. *On* découvre *Imus* assis devant une table. *On* le voit *ou On* est lui. Mieux *on* le distingue, plus *on* est lui. L’harmonie forme *ou* fait venir d’*on* ne sait quel lointain une jeune servante blonde et pleine de grâce. Elle vient près d’Imus, s’accoude, puis s’assied à demi à côté de lui, *sur le vide*, toute proche et claire. *On* ne voit point son visage connu, qui demeure détourné, *chose abstraite ;* et le sourire qu’*on* sait qu’elle a existe dans toute la salle vague, à la manière d’un parfum. Mais son corps tiède, nuque et coude vivants, presse et s’impose.

Ce contact est inexprimablement réel. Tout le monde *perçoit par Imus* qui est aussi tout le monde ; et l’*on* comprend, au contraire, que la vision de cette jeune fille n’est qu’une peinture et un prestige accessoire.

Elle se tait indéfiniment, infiniment douce contre Imus ; mais l’étonnement de cette arrivée, de cette pose, de cette approche et de ce silence l’envahit, envahit la scène, la salle ou moi, comme les avait envahis le sourire *ou* le parfum.

Ni parole, ni mouvements de cette fille ni de personne ne dissipent ni ne gênent ce trouble qui se développe dans *Imus*, et par la mystérieuse *action de présence d'Imus*, en tout le monde *ou* en moi. Ce charme de contact s'élève dans la chair, dans le cœur, dans la présence humaine réelle cachée, rend la lumière et la musicale rumeur plus faibles et plus tendres, répand une chaleur sourde et trop douce, change les projets, les devoirs, obscurcit les prudences permanentes, éclaire une pente unique. Un rideau de moins en moins transparent coule sur le reste du monde, avec un bruit continu qui cause un extrême délice et un malaise extrême indivisibles.

Rêve. Rapport de mer.

On est en mer, couchés dans un cadre ; deux corps en un seul ; étroitement unis, et il y a doute si l'*on* est un ou deux, à cause de ce resserrement dans le lit exigu de la cabine. L'être simple et double est en proie à une tristesse infinie. Il y a une douleur et une tendresse sans cause et sans bornes *avec lui*. Un vent de tempête souffle dans la nuit extérieure. Le navire roule et geint affreusement. L'être à l'être se cramponne et *on* perçoit le battement d'angoisse d'un cœur unique, les coups sourds de la machine qui cogne et lutte contre la mer, les chocs rythmés, et de plus en plus durs et violents, de cette mer démontée contre la coque.

La terreur, le danger, la tendresse, l'angoisse, le roulis, la puissance des ondes croissent jusqu'à un certain *point* de *rupture*.

Enfin la catastrophe se déclare. Le hublot cède à la mer ; la paroi même s'entr'ouvre et vomit l'eau formidable.

Je m'éveille. *Mon visage est baigné de larmes.* Elles ont coulé sur mes joues, jusques à mes lèvres, et ma première impression est le goût de ce sel, qui sans doute a créé tout à l'heure cette combinaison désespérée de tendresse, de tristesse et de mer.

*

Remarque.

On observera que j'ai souligné plusieurs fois dans ce petit « rapport de mer » le mot : *On*. J'ai remarqué assez souvent l'importance, la nécessité d'emploi, — de ce pronom dans le récit que nous nous faisons des rêves.

Ces récits sont toujours suspeds. Nous ne connaissons nos propres rêves que dans une tradudion que nous en donne le réveil, — dans un état qui est

incompatible avec eux. Je crois que nous ne pouvons absolument pas nous représenter toute l'*insignifiance* essentielle des rêves, leur incohérence constitutive. Mais le texte de nos traductions naïves laisse parfois entrevoir les embarras et les hésitations du tradudeur, ses écarts du langage qui convient aux choses de la veille. De telles perturbations de formes me font songer à ces petites inégalités, à ces anomalies par l'analyse desquelles les astronomes arrivent à déceler l'existence de corps invisibles…

Le mot : *On*, que j'ai dû employer tient lieu d'un *sujet* indistind, à la fois spedateur, auteur, auditeur, adeur, en qui le voir et le être vu, l'agir et le subir, sont réunis et même curieusement composés. Notre langage répugne à l'expression de ces possibilités psychiques si éloignées de nos habitudes de *pensée utile*. Mais peut-être trouverait-on, dans quelque dialecte de tribu australienne ou algonquine, des termes et des formes plus variés, plus complexes, plus généraux, — et en somme *plus savants* que les nôtres, — pour traduire avec une approximation plus satisfaisante les informes et inhumains phénomènes du rêve.

*

Athalie.

Madame T. a perdu sa nièce il y a quelques mois.

Elle a fait ce rêve : que se trouvant dans son salon où elle prend le thé avec une amie, entre soudain la nièce morte.

Avec surprise et joie elle se lève pour l'accueillir. La dame qui était là regarde, se dresse et *s'évanouit*. La morte embrasse sa tante. Ensuite, elle la saisit par la taille et fait mine de la vouloir enlever en l'air.

Mais la rêveuse, le *Moi* de ce rêve, ne se trouve saisie que par un corps qui se fluidifie, se fond, s'affaisse. A ses pieds il n'y a aussitôt qu'une loque innommable, une robe morte, — et tout ce qu'il faut pour se réveiller en pleine horreur.

*

Remarque.

Dans certaines dispositions, on trouve extraordinairement beaux des vers, qui au bout de quelques heures, ou de quelques instants, sont reconnus détestables. C'est qu'on a rêvé.

Si le poète était vraiment un rêveur, comme une légende toute moderne le prétend, il est à parier qu'il ne pourrait jamais se relire sans gémir.

Il me souvient d'avoir été excessivement peiné, pendant toute une matinée, de ne pouvoir retrouver quelques vers entendus en rêve, et qui me laissaient le sentiment d'une beauté incomparable, comme infinie, singulière et impersonnelle. J'exprime ceci comme je puis.

Mais je me consolai doucement et progressivement, par une sorte d'analyse de plus en plus fine et serrée, me démontrant que ces beaux vers ne devaient et ne pouvaient être qu'un balbutiement insignifiant, une syllabisation quelconque, *plus* une impression de merveille inouïe… Pure coïncidence, ou coïncidence non substantielle, d'un balbutiement local et perdu, avec le sentiment sans objet d'un état d'enchantement.

*

Le suicide est comparable au geste désespéré du rêveur pour rompre son cauchemar. Celui qui par effort se tire d'un mauvais sommeil, *tue ;* tue son rêve, *se tue rêveur*.

OceanofPDF.com

POESIE PERDUE

Cœur de la nuit.

Nuit coupée, presque trop belle, mêlée de trop de noir et de lumières trop aiguës ; merveille de possession et d'absence, nuit toute en écarts admirables ; *pas un instant qui ne soit tout ou rien*.

Au sein de la nuit, au centre de la nuit.

Le réveil de l'esprit bien opposé à la substance de la nuit :

Remarquablement seul, distinct, reposé.

Divisé de la nuit, divisant nettement ses puissances !

Alors les ténèbres l'illuminent

Le silence lui parle de près.

Alors, le corps sans poids dans le calme

Se ressentant jusqu'aux extrêmes de ses mains, de ses pieds ;

Et le langage tout présent,

La mémoire toute présente,

Tous les mouvements et opérations d'esprit

Sensibles et visibles ;

Les idoles bien rangées

Sur tous les degrés, à tous les ordres, et classes ou catégories

Sentir la connaissance même, et point d'*objets.*…

*

L'ouïe.

Entends ce bruit fin qui est continu, et qui est le silence. Écoute ce qu'on entend lorsque rien ne se fait entendre.

*

Il couvre tout, ce sable du silence.

Je considère toute mon histoire, mes volontés et mes amours comme une ville d'autrefois, par la cendre ou le désert, ensevelie et effacée.

Mais entends ce sifflement si pur, si seul, si loin, créateur d'espace, comme au plus profond, comme existant solitaire par soi-même.

*

Plus rien. Ce rien est immense aux oreilles.

Sifflet encore. Sifflet sinistre, simple, éternel, égal à lui-même ; filet éternel du temps, qui se perd dans l'univers de l'ouïe, consubstantiel à l'espace, coulant dans le sens de l'attente infinie, emplissant la sphère croissante du désir d'entendre.

*

Les oiseaux.

Oiseaux premiers. Naissent enfin ces petits cris. Vie et pluralité vivante au plus haut des cieux !

Petits cris d'oiseaux, menus coups de ciseaux, petits bruits de ciseaux dans la paix ! Mais quel silence à découdre !

*

Réversibilité.

Quelle sorte de bonheur se baigne dans la fatigue ! Fatigue du repos, extension infinie, les bornes du monde ou du corps s'y composent.

Je me confonds à la douce chaleur de ma couche. Tout est possible à l'homme qui se tourne et se retourne entre la veille et le sommeil. Il peut prendre à droite ou à gauche. Sa substance de hasard est toute chaude encore ; les songes sont tout prêts à servir. De l'autre côté, il voit ses forces et ses actes.

*

Reprise.

Roulements des roues premières. Des revenants laborieux toussent et causent dans la rue probable. Il doit y avoir du soleil frais sur les ordures.

O vie, ô peinture sur ténèbres !

Belle matinée, tu es peinte sur la nuit.

Matin délicieux, qui te peins sur la nuit.

Ces hirondelles se meuvent comme un son meurt.

Si haut vole l'oiseau que le regard s'élève à la source des larmes.

*

MATIN

Réveil.

Au réveil, si douce la lumière et beau ce bleu vivant !

Le mot « Pur » ouvre mes lèvres.

Tel est le nom que je te donne.

Ici, unies au jour qui jamais ne fut encore, les parfaites pensées qui jamais ne seront. En germe, éternellement germe, le plus haut degré universel d'existence et d'action.

Le Tout est un germe — le Tout ressenti sans parties — le Tout qui s'éveille et s'ébauche dans l'or, et que nulle affedtion particulière ne corrompt encore.

Je nais de toutes parts, au loin de ce Même, en tout point où étincelle la lumière, sur ce bord, sur ce pli, sur le fil de ce fil, dans ce bloc d'eau limpide. Tu n'es encore et sans peine qu'un effet délicieux de lumière et de rumeur, merveille de feu, de soie, de vapeur et d'ardoise, ensemble deïbruits simples confondus, dorure et murmures, matin.

*

Que ne puis-je retarder d'être moi, paresser dans l'état universel ?

Pourquoi, ce matin, me choisirais-je ? Qu'est-ce qui m'oblige à reprendre mes biens et mes maux ? Si je laissais mon nom, mes vérités, mes coutumes et mes chaînes comme rêves de la nuit, comme celui qui veut disparaître et faire peau neuve, abandonne soigneusement au bord de la mer, ses vêtements et ses papiers ?

N'est-ce point à présent la leçon des rêves et l'exhortation du réveil ? Et le matin d'été, le matin, n'est-il le moment et le conseil impérieux de ne point ressembler à soi-même ? Le sommeil a brouillé le jeu, battu les cartes ; et les songes ont tout mêlé, tout remis en question…

Au réveil il y a un temps de naissance, une naissance de toutes choses avant que quelqu'une n'ait lieu. Il y a une nudité avant que l'on se re-vêtisse.

*

L’âme boit aux sources une gorgée de liberté et de *commencement sans conditions*.

Cet azur est une Certitude. Ce Soleil qui paraît et fait sonner pour soi de toutes parts le branle-bas et les honneurs, qui fait chanter une feuille et étinceler tout le pont, tous les cuivres de la mer, il s’annonce et monte comme un juge, il évoque les pâles erreurs à son tribunal ; il condamne les songes ; il dissipe les croyances de la nuit, il casse les jugements de la terreur ; il rassure ou menace toute chose mentale… Que de pensées se cachent aussitôt, et que de procédures de l’esprit sont sans retard frappées de nullité !

*

ARBRE

L’arbre chante comme l’oiseau.

Tout à coup, coup de vent. — Vent brusque.

Cela vient, s’apaise, revient comme vagues.

Le vent donne au grand arbre une multitude de pensées, le surprend, le trouble, l’attaque en tous points, l’ébranle. Le revêt de l’envers de ses milliers de feuilles nombreuses. L’épouse, le change en rumeur qui grandit et s’affaiblit et le change en ruisseau perdu.

Ceci donne pur rêve du ruisseau.

L’arbre rêve d’être ruisseau ;

L’arbre rêve dans l’air d’être une source vive.…

Et de proche en proche, se change en *poésie*, en un vers pur…

*

J’analyse et épouse le frissonnement des petites feuilles de l’arbre immense qui vit dans ma fenêtre. Cela commence et finit. L’arbre calmé, je cherche et trouve encore une petite feuille qui oscille.

Reprise maintenant, reprise accélérée. Ce sont sextuples croches, trilles insoutenables. Nous voici à l’extrême de l’aigu. C’est un prurit, un *ultra-vif*, une folie de fréquence, un délire d’excitation qui gagne les masses centrales et menace l’énorme vie.

Il y a une combinaison harmonique visible de la vibration affolée de la feuille avec celles de la tigelle, du rameau, puis de la branche mère et de la grosse branche aïeule. La plus grosse lourdement, lentement, se balance et ses parties de plus en plus fines et frêles oscillent, palpitent, scintillent.

Le mouvement gagne du front vers le sol.

Un amortissement délicieux achève la crise et la leçon de *poésie*.

*

OISEAUX CHANTEURS

L'oiseau crie ou chante ; et la voix semble être à l'oiseau d'une valeur assez différente de la valeur qu'elle a chez les autres bêtes criantes ou hurlantes.

L'oiseau seul et l'homme ont le chant.

Je ne veux seulement la mélodie, mais encore ce que la mélodie a de libre et qui dépasse le besoin.

Le cri des animaux est significatif ; il les décharge de je ne sais quel excès de peine ou de puissance, et rien de plus.

Le braiement de l'âne, le mugissement du taureau, l'aboi du chien, le cri du cerf qui rait ou brame, ils ne disent que leur état, leur faim, leur rut, leur mal, leur impatience. Ce sont des voix qui naissent de ce qui est ; nous les entendons aisément et possédons leurs pareilles.

Mais comme il s'élève et se joue dans l'espace, et a pouvoir de choisir *triplement* ses chemins, de tracer entre deux points une infinité de courbes ailées, et comme il prévoit de plus haut et vole où il veut, ainsi l'Oiseau, jusque dans sa voix, est plus libre de ce qui le touche.

Chant et mobilité, un peu moins étroitement ordonnés par la circonstance qu'ils ne le sont chez la plupart des vivants.

*

MATIN

Matin. Pluie d'une aurore mêlée.

Je regarde cette pluie rapide. C'est toute ma peau qui la voit.

Par le moyen des nues, le caprice du vent change en deux ou trois minutes la face du champ de la mer. La couleur du soleil et celle de la nuit se mêlent et se succèdent. Une partie de la côte est nette et sombre ; l'autre toute fondue et vaguement écrasée dans l'humide substance de la vue. Douces formes roses indistindes.

Les mutations rapides font penser à celles d'une âme très impressionnable ; elle sourit encore à une idée, que la dure volonté et la tristesse instantanée sont déjà maîtresses de presque toute elle-même.

Tout ce regard me peint les fluduations, les invasions et désertions de l'âme par les lumières et les ombres des idées.

La vitesse de ces changements visibles est de l'ordre de grandeur de celle de l'âme. Le mouvement d'un développement musical pourrait suivre celle-ci très exactement.

*

REPRISE

I

De l'horizon fumé et doré, la mer peu à peu se démêle ; et des montagnes rougissantes, des deux doux et déserts, de la confusion des feuillages, des murs, des toits et des vapeurs, et de ce monde enfin qui se réchauffe et se résume d'un regard, golfe, campagne, aurore, feux charmants, mes yeux à regret se retirent et redeviennent les esclaves de la table. Tout un autre monde, un tout autre monde existe, le monde des signes sur la table ! — Que le travail soit avec nous ! Quel étrange resserrement de vision, quelle parenthèse dans l'espace, quel aparté dans l'univers que cette page toute attaquée d'écriture, brouillée de barres et de surcharges ! J'y vois des lignes entre des lignes, et l'infini des approximations successives est comme esquissé sur le papier. C'est ici que l'esprit à soi-même s'enchaîne. Les dons, les fautes, les repentirs, les rechutes, n'est-ce point sur ce feuillet voué aux flammes tout l'homme moral qui apparaît ? Il s'est essayé, il s'est enivré, il s'est déchargé, il s'est fait horreur, il s'est mutilé, il se reprend, il se chérit, et il s'adore.

*

II

Esprit. Attente pure, Éternel suspens, menace de tout ce que je désire. Épée qui peut jaillir d'un nuage, combien je ressens l'*imminence !* Une idée inconnue est encore dans le pli et le souci de mon front. Je suis encore distinct de toute pensée ; également éloigné de tous les mots, de toutes les formes qui sont en moi. Mon œil fixé reflète un objet sans vie ; mon oreille n'entend point ce qu'elle entend. O ma présence sans visage, quel regard que ton regard sans choses et sans personne, quelle puissance que cette puissance indéfinissable comme la puissance qui est dans l'air avant l'orage ! Je ne sais ce qui se prépare. Je suis amour, et soif, et point de nom. Car il n'y a point d'homme dans l'homme, et point de *moi* dans le *moi.* Mais il y aura un acte sans être, un effet sans cause, un accident qui est ma substance. L'événement qui n'a de figure ni de durée, attaque toute figure et toute durée. Il fait visibles les invisibles et rend invisibles les visibles. Il consume ce qui l'attire, il illumine ce qu'il brise… Me voici, je suis prêt. Frappe. Me voici, l'œil secret fixé sur le point aveugle de mon attente… C'est là qu'un événement essentiel quelquefois éclate et me crée.

OceanofPDF.com

MERS

INSCRIPTION SUR LA MER

LA SEULE INTACTE, ET LA PLUS ANCIENNE CHOSE DU GLOBE,
TOUT CE QU'ELLE TOUCHE EST RUINE ;
TOUT CE QU'ELLE ABANDONNE EST NOUVEAUTÉ ;
CELLE QUI SE RESSAISIT ENTRE DEUX FOIS QU'ELLE SE DONNE,
ELLE SE DONNE ET SE RETIRE AMEREMENT.

*

Vagues.

Le vent strie la grande vague de petites vagues obliques. La peau de la grande houle fondamentale est ridée régulièrement par la cause superficielle de la brise, qui irrite légèrement la surface ; et la puissante forme roulante de provenance lointaine se complique, devient une masse à facettes, une figure solide cristalline en transformation incessante, d'où émane la rumeur d'une matière en ébullition par l'infinie quantité de cris intimes, de déchirements et froissements, de plissements et de mélanges entre les eaux.

*

Remarque.

La quantité n'est rien pour l'esprit. Elle est tout pour le sens. Rien pour l'esprit ; le géomètre l'ignore et l'absorbe dans les formes qu'il enfante.

Mais le sens, mais l'oreille, mais l'œil, mais l'âme sensitive sont excités, exaltés, écrasés par cette éternelle répétition.

L'esprit abhorre le retour innombrable, et voici toute une journée que les vagues qui vont périr le saluent…

*

UN PHÉNOMÈNE

26 septembre.

Coucher du soleil. Ciel pur, le disque orange est tangent à l'horizon.

Les personnes qui sont sur la plage se taisent sans savoir pourquoi. Silence de trois minutes.

Impression de solennité de ce passage. Il y a une sensation d'exécution capitale dans la profondeur implicite de cette durée. La tête de ce jour lentement tombe.

Le disque est bu. Quand il disparaît net, un enfant crie : *Ça y est !* Chacun semble frappé d'avoir vu *l'un de ses jours décapité devant soi*.

Je garde quelque temps dans le regard la présence restante de ce mouvement prodigieux. Je ressens fortement l'impression de nécessité, de rigueur, d'horaire inflexible, de puissance inerte précise.

L'étrange situation du vivant, l'énorme inégalité de grandeur, différence de nature, de durée, qui existe visiblement entre les deux présents et composants de l'instant, la sensation immédiate d'une formidable hiérarchie d'importance s'imposent à la pensée et subsistent quelque peu dans sa substance impressionnable, comme l'image trop intense persiste et se meurt dans l'œil, par degrés de couleurs opposées. Ainsi la pensée répond, ou semble répondre, à ces trop fortes visions de « nature » par des répliques pâles et nobles, par le développement de contrastes connus. Elle invoque sa valeur propre, la transcendance de la faculté de connaître, et ne s'avise point du naïf automatisme de ces ripostes. Émettre le *contraire*, ce peut être suffisant pour se défendre, mais rien de plus que suffisant.

Il fallait bien que la pensée se défendît de cette chose contemplée. Sa quantité de vie et de connaissance entièrement soumise au mouvement de corps, son existence et sa mort apparues entraînées comme une étoile courant dans le champ d'une lunette fixe ; la suppression de son être, vue et infligée comme conséquence directe et minime des exigences de l'horaire ; toutes choses humaines déprimées, dépréciées, annulées au moment de ce frôlement de l'âme par l'astre, la dépendance sans contrepartie… Je laisse ma phrase en suspens. Je voulais précisément dire que tous ces *sujets* ne supportent point d'*attributs*…

La mer à présent semble porter flottante et clapotante toute une verrerie verte et violette. L'enfant de tout à l'heure dévore un croûton poudré de sable que je sens crier sous mes dents.

*

Sables.

De la mer Océane.

Mer-Océan.

La grande forme qui vient d'Amérique avec son beau creux et sa sereine rondeur trouve enfin le socle, l'escarpe, la barre.

La molécule brise sa chaîne. Les cavaliers blancs sautent par-delà eux-mêmes.

L'écume ici forme des bancs très durables, qui figurent un petit mur de bulles, irisé, sale, crevard, le long du plus haut flot.

Le vent chasse des chats et des moutons nés de cette matière, les souffle et les fait courir le plus drôlement du monde vers les dunes, comme effrayés par la mer. Cette écume est autre chose que de l'eau battue. Émulsion sale de silice et de sel.

Quant à l'écume fraîche et vierge, elle est d'une douceur étrange aux pieds. C'est un lait tout gazeux, aéré, tiède, qui vient à vous avec une violence voluptueuse, inonde les pieds, les chevilles, les fait boire, les lave et redescend sur eux, avec UNE VOIX qui abandonne le rivage et se retire, tandis que ma statue s'enfonce un peu dans le sable et que l'âme qui écoute cette immense et fine musique infiniment petite s'apaise et la suit.

*

Même sujet.

Grande mer à la Mer Sauvage. Jamais vagues plus hautes, plus massives, plus pétries, et pétrissantes ; plus écumantes. Sur le bord, à distance des plus hautes eaux, une barrière d'écume persistante, figée, dont le vent arrache des lambeaux gros comme un chat qu'il fait courir sur la pente de sable uni, et qu'il roule vers les dunes. Ils ont l'air d'animaux. Cette gelée boursouflée est jaunâtre, gluante, composée de silice et d'eau salée.

Effet écrasant de cette bourrade indéfiniment prolongée. Le paroxysme apparent, durable, et inépuisable. Ennui, sommeil, provoqués par cette sublime action non vivante, cette colère apparente, ce soulèvement et ce choc de choses mortes, cette insurrection de l'inerte.

*

Rochers.

Les uns sont noirs ; les autres, d’argent ; d’autres, roses de chair.

Les uns luisants et cubiques, aux arêtes mousses et douces. Les autres, à cassures aigres et nettes, ou à feuillets épais et déchiquetés. Il en est d’informes et de grossiers, et il en est de particuliers comme des personnes. Chacun sa nature, sa figure, son histoire. Sa figure est son histoire.

Je m’avance dans ce chaos au bruit de la mer.

C’est une danse étrange, ou peut-être *tout le contraire* d’une danse, que ce cheminement assujetti à un sol qui n’a point de loi. Le corps ne peut rien prévoir, chaque pas est une invention spéciale de l’œil et de l’instant. Nul pas ne ressemble à l’autre ; aucun n’a l’amplitude, la figure, la dynamique du précédent. Point d’habitude ici. Nulle séparation possible de l’esclave et du maître. Ainsi, dans les temps difficiles, le pouvoir et le peuple se tiennent de tout près.

J’observe toutefois une sorte de rythme, car, à travers les hauteurs et les profondeurs, en dépit de la suite irrégulière des sauts et des escalades, j’essaie de conserver une vitesse moyenne. Dans cet espace en escaliers successifs et contrariés, il est dur et bon de se mouvoir. Tous les muscles travaillent, et travaillent à l’improviste ; il faut que le centre à chaque instant invente la figure de son homme et distribue diversement l’énergie.

Il se joue un jeu d’échecs fort compliqué ; à chaque coup, le problème est autre ; et les pièces du jeu sont les images de la vue, les prévisions euclidiennes de déplacement, les divers groupes musculaires indépendants, et bien d’autres choses.

Toutes les pensées qui ne sont point : *atteindre la mer*, ou qui ne s’y rapportent, qui ne se pourraient traduire en économie de forces, en prévisions d’efforts, sont comme annulées ou détruites en germe. Ainsi en est-il dans le joueur absorbé.

Tous ces calculs des sens et du squelette touchent à leur terme. Je vois l’écume entre d’énormes autels, des dés immenses, des tables renversées.

*

Nage.

Il me semble que je me retrouve et me reconnaisse quand je reviens à cette eau universelle. Je ne connais rien aux moissons, aux vendanges. Rien pour moi dans les Géorgiques.

Mais se jeter dans la masse et le mouvement, agir jusqu'aux extrêmes, et de la nuque aux orteils ; se retourner dans cette pure et profonde substance ; boire et souffler la divine amertume, c'est pour mon être le jeu comparable à l'amour, l'adion où tout mon corps se fait tout signes et tout forces, comme une main s'ouvre et se ferme, parle et agit. Ici, tout le corps se donne, se reprend, se conçoit, se dépense et veut épuiser ses possibles. Il *la* brasse, il *la* veut saisir, étreindre, il devient fou de vie et de sa libre mobilité il l'aime, il *la* possède, il engendre avec *elle* mille étranges idées. Par elle, je suis l'homme que je veux être. Mon corps devient l'instrument direct de l'esprit, et cependant l'auteur de toutes ses idées. Tout s'éclaire pour moi. *Je comprends à l'extrême ce que l'amour pourrait être.* Excès du réel ! Les caresses sont connaissance. Les actes de l'amant seraient les modèles des œuvres.

Donc, *nage !* donne de la tête dans cette onde qui roule vers toi, avec toi, se rompt et te roule !

*

Pendant quelques instants, j'ai cru que je ne pourrais jamais ressortir de la mer. Elle me rejetait, reprenait dans son repli irrésistible. Le retrait de la vague énorme qui m'avait vomi sur le sable ravalait le sable avec moi. J'avais beau plonger mes bras dans ce sable, il descendait avec tout mon corps. Comme je luttais encore un peu, une vague beaucoup plus forte vint, qui me jeta comme une épave au bord doré de la région critique.

Je marche enfin sur l'immense plage, frissonnant et buvant le vent. C'est un coup de S. W. qui prend les vagues par le travers, les frise, les froisse, les couvre d'écailles, les charge d'un réseau d'ondes secondaires qu'elles transportent de l'horizon jusqu'à la barre de rupture et d'écume.

Homme heureux aux pieds nus, je marche ivre de marche sur le miroir sans cesse repoli par le flot infiniment mince.

*

Psaume.

La marche libre et vive chante de soi-même. Il est impossible de ne pas créer en marchant. Créer en marchant est aussi simple et naturel que d'avancer dans la liberté apparente du rythme des membres. Il ne faut pas

fixer ces créations tout individuelles. J’ai fixé celle-ci et quelques autres pour me servir de documents.

COMME AU BORD DE LA MER…

Comme au bord de la mer
Sur le front de séparation,
Sur la frontière pendulaire
Le temps donne et retire,
Assène, étale,
Vomit, ravale,
Livre et regrette,
Touche, tombe, baise et gémit
Et rentre à la masse,
Rentre à la mère,
Eternellement se ravise !
Sur le front battu de la mer
Je m’abîme dans l’intervalle de deux lames…
Ce temps à regret Fini, infini…
Qu’enferme ce temps ?
Quoi se resserre, quoi se rengorge ?
Que mesure, et refuse, et me reprend ce temps ?
Imposante impuissance de franchir, ô Vague !
La suite même de ton acte est se reprendre,
Redescendre pour ne point rompre
L’intégrité du corps de l’eau !
Demeurer mer et ne point perdre
La puissance du mouvement !
Il faut redescendre
Grinçante, à regret,
Se réduire et se recueillir,
Se refondre au nombre immuable,
Comme l’idée au corps retourne,
Comme retombe la pensée
Du point où sa cause secrète
L’ayant osée et élevée,
Elle ne peut toujours qu’elle ne s’en revienne

A la présence pure et simple,
A toutes choses moins elle-même,
Quoi que ce soit non elle-même,
Elle-même jamais longtemps,
Jamais le temps
Ni d’en finir avec toutes choses,
Ni de commencer d’autres temps…
Ce sera toujours pour une autre fois !
Pour la prochaine fois et pour l’autre fois,
Une infinité de fois !
Un désordre de fois !

*

Entends indéfiniment, écoute
Le chant de l’attente et le choc du temps,
Le bercement constant du compte,
L’identité, la quantité,
Et la voix d’ombre vaine et forte,
La voix massive de la mer
Se redire : Je gagne et perds,
Je perds et gagne…
Oh ! Jeter un temps hors du temps !

*

Plus que seul au bord de la mer,
Je me livre comme une vague
A la transmutation monotone
De l’eau en eau
Et de moi en moi.

*

Pèlerinage.
Chapelle dans l’île C.

… Ce fin fond d’église où se passe quelque chose de non clair. Mystère, niaiserie ; rien ou miracle.

Je sens un *autre* m’envahir. On me revêt d’un frisson primitif. Il y a un souffle sur ma chair, et je sens une horreur se feindre sur toute ma surface, hérissant la séparation du froid et du chaud.

Le prêtre tenant le ciboire, portant de bouche en bouche la nourriture qui est énigme, invinciblement me fait songer d’un énorme insecte d’or qui féconde monotonement des files de femelles toujours renouvelées. Il visite avec une petite lumière vivante et tremblante toutes ces formes obscures disposées, qui s’ouvrent, sans doute, sur le point de son passage, reçoivent et se referment ; et, l’opercule clos, s’écrasent, s’anéantissent, font les mortes, se reprennent et s’en vont toutes changées, fermées, absorbées ; s’en vont silencieuses, resserrées, sans regards, chacune avec son secret qui est le même pour toutes.

Toutes jointes et rentrées en elles-mêmes. Je songe à cet animal marin très simple qui se retourne comme un gant, mettant le dedans *dehors*.

De quoi donc ceci est-il le *réflexe ?*

Quel est le dessein de détail, et quelles sont les figures, les durées, les connexions physiques de cette horreur et intimité sacrée ?

Car je perçois moi-même et je constate en moi le passage de quelque onde fraîchissante qui se fait sensible sur mes épaules, comme si j’étais un brisant où la houle se heurte, blanchit, devient sonore, se signale. Je le sens, et l’observe sur ma chair, qui monte, exise, passe ; je n’en fais point une idée, ne l’oppose ni ne l’attache à nulle idée. C’est un *fait*. Pour moi, un *fait isolé*… Est-ce là refuser la grâce ?

Est-ce la Grâce, l’Esprit, l’intime Étranger ? Est-ce un effet composé du silence, des ombres, du lieu et d’un moment présent tout pénétré de passé ?

Je sors. Une brusque assemblée de brumes voile tout, hors les premières pointes, têtes de roches.

Tout ce qui est affectif est obtus, pensai-je. Affectif est tout ce qui nous atteint par des voies simples, au moyen d’organes qui n’ont les finesses ni les multiples *coordonnées* des organes spéciaux des sens.

Mais nous essayons de comparer ces *valeurs* brutes, puissantes, indistinctes, aux connaissances nettes et aux perceptions organisées. Nous ne savons y parvenir, nous sommes devant elles comme le géomètre devant des grandeurs irrationnelles ou transcendantes quand il s’essaie à traduire en nombre le continu.

OceanofPDF.com

LITTERATURE

Chatiment.

… ET POUR TA PUNITION, TU FERAS DE TRÈS BELLES CHOSES.

Voilà ce qu'un Dieu, qui n'est pas du tout Jéhovah, dit *véritablement* à l'homme, après la faute.

*

Leçon reçue de ce qu'on vient de donner.

Travailler son ouvrage, c'est se familiariser avec lui, donc avec soi ; et il y a quelque chose d'étrange dans cette éducation échangée avec ce qui vient de venir.

Ainsi on instruit son fils, et il vous instruit.

*

Une valeur littéraire, donc une *richesse*, peut être due à certaines lacunes dans un tempérament.

Un piano se fait remarquer par l'oreille, grâce à l'absence de telles ou telles cordes.

Il fait voir très clairement que mon esprit s'enrichit de différences bien plus que de ressources positives importées.

Il dépend donc de moi, niveau autre.

Parce que ton registre est incomplet, parce que tel ordre de pensées — tels moyens — telles émotions te sont interdits ou inconnus, tu as fait œuvre qui m'enrichit. J'y trouve surprise et merveilles.

C'est que l'esprit vit de différences, l'écart l'excite ; le défaut l'illumine ; la plénitude le laisse inerte.

*

Celui qui vient d'achever une œuvre tend à se changer en celui capable de faire cette œuvre. Il réagit à la vue de son œuvre par la production en lui de l'auteur. — Et cet auteur est fiction.

*

L’œuvre modifie l’auteur.

A chacun des mouvements qui la tirent de lui, il subit une altération. Achevée, elle réagit encore une fois sur lui. Il se fait, par exemple, celui qui a été capable de l’engendrer. Il se reconstruit en quelque sorte un formateur de l’ensemble réalisé, qui est un mythe.

De même un enfant finit par donner à son père l’idée, et comme la forme et la figure de la paternité.

*

L’objet de la littérature est indéterminé comme *l’est* celui de la vie.

*

Créateur créé.

Qui vient d’achever un long ouvrage, le voit former enfin un être qu’il n’avait pas voulu, qu’il n’a pas conçu, précisément puisqu’il l’a enfanté, et ressent cette terrible humiliation de se sentir devenir le fils de son œuvre, de lui emprunter des traits irrécusables, une ressemblance, des manies, une borne, un miroir ; et ce qu’il a de pire dans le miroir, s’y voir limité, tel et tel.

*

Hélas, dit ce grand artiste, cette œuvre que j’ai faite, cette œuvre qu’on dit admirable, qui excite les âmes autour de moi, celle dont on parle, que l’on porte aux nues, dont on interroge les beautés, je suis seul à n’en pas jouir !

J’en ai conçu le dessein, j’en ai étudié et exécuté toutes les parties. Mais l’effet instantané de l’ensemble, le choc, la découverte, la naissance finale du tout, l’émotion composée, tout ceci m’est refusé, tout ceci est pour les hommes qui ne connaissent pas cet ouvrage, qui n’ont pas vécu avec lui, qui ne savent pas les lenteurs, les tâtonnements, les dégoûts, les hasards… mais qui voient seulement comme un magnifique dessein réalisé d’un coup. J’ai élevé pierre par pierre sur une montagne, une masse que je fais tomber d’un

seul bloc sur eux. J’ai mis cinq ans, dix ans, à l’accumuler en détail sur la hauteur, et ils en reçoivent le choc d’un coup, dans un instant.

*

L’art et l’ennui.

Un lieu vide, un temps vide, sont insupportables.

L’ornement de ces vides naît de l’ennui — comme l’image des aliments naît du vide de l’estomac. — Comme l’action naît de l’inaction et comme le cheval piaffe, et le souvenir naît, dans l’intervalle des actes, et le rêve.

La fatigue des sens crée. — Le vide crée. Les ténèbres créent. Le silence crée. L’incident crée. Tout crée, excepté celui qui signe et endosse l’œuvre.

L’objet d’art, excrément précieux comme tant d’excréments et de déchets le sont : l’encens, la myrrhe, l’ambre gris…

*

Avis.

Nous sommes tous voués à devenir ennuyeux.

*

Tout n’est pas faux dans ce qui fut abandonné. Tout n’est pas vrai dans ce qui se révèle.

*

Une certaine époque arrive à un art A, par des considérations C. L’époque suivante s’attaque à A par des considérations C′.

Or, en général, les considérations C n’ont rien perdu de leur valeur — et l’époque N° 3 ou N° 4 le fera bien voir.

*

Chef-d’œuvre, merveilleuse machine à faire mesurer toute la distance et la hauteur entre un bref temps et une très longue élaboration, entre un coup heureux et des milliards d’issues quelconques ; entre un Moi artificiellement porté à la plus haute puissance et un Moi au zéro ; entre ce

qu’il faut pour faire un ouvrage, et ce qui dans un coup d’œil, dans un contact, est donné.

Perfection, pureté, profondeur, délice, ravissement qui se renforce soi-même.

*

Le Roman du Roman.

Un Romancier me disait qu’à peine ses personnages nés et nommés dans son esprit, ils vivaient en lui à leur guise ; ils le réduisaient à subir leurs desseins et à considérer leurs actes. Ils lui empruntaient ses forces, et sans doute, ses gesticulations et les machines de sa voix (qu’ils devaient se passer de l’un à l’autre, cependant qu’il marchait à grands pas, en proie aux sentiments de quelqu’un de ces êtres de lettres).

J’ai trouvé admirable et commode que l’on puisse faire faire de la sorte la substance de ses livres par des créatures qu’il suffit d’un instant pour appeler, toutes vivantes et libres, à jouer devant vous le rôle qu’elles veulent.

J’en ai conclu aussi que la sensation de l’arbitraire n’était pas une sensation de romancier…

*

Rien de plus littéraire que d’omettre l’essentiel.

On a écrit nombre de « Don Juan ».

On a écrit mille et trois fois sur Don Juan. Mais je ne sache pas que l’on ait jamais songé à se demander (ou à inventer) les causes possibles de tant d’heureux succès *in eroticis*.

On ne parle jamais de l’expert et du praticien qu’il dut être, dans une carrière qui exige des dons naturels, sans doute, mais aussi de l’intelligence, de l’art, — et en somme, — du travail.

Don Juan non seulement séduisait, mais ne décevait point ; et (ce qui est bien autre chose que de séduire), il laissait désespérées les femmes après soi. C’est là le point.

*

Mon exigence est ma ressource.

*

La raison veut que le poète préfère la rime à la raison.

*

Poésie.
Je cherche un mot *(dit le poète)* un mot qui soit :
féminin,
de deux syllabes,
contenant P ou F,
terminé par une muette,
et synonyme de brisure, désagrégation ;
et pas savant, pas rare.
Six conditions — au moins !

*

Note : Si quelqu'un écrivait véritablement pour soi, il lui suffirait d'inventer ce mot que six conditions définissent. On trouve par l'absence de mots inventés, que nul n'écrit pour soi seul, ne convient avec soi seul de parler son langage propre.

*

Un poème épique est un poème qui peut se raconter. Si on le *raconte*, on a un texte bilingue.

*

Le sonnet est fait pour le simultané. Quatorze vers *simultanés*, et fortement désignés comme tels par l'enchaînement et la conservation des rimes : type et structure d'un poème *stationnaire*.

*

Philosopher en vers, ce fut, et c’est encore, vouloir jouer aux échecs selon les règles du jeu de dames.

*

Il est difficile d’être plus libre et plus ami de la fantaisie que l’enseignement de nos Lettres. Quoi de plus capricieux que d’enseigner Racine, La Fontaine, et quelques autres, avec l’accent du Sud, ou de l’Est ou du Nord, — ce qui fait de leurs vers une variété de musiques surprenantes et déjoue les calculs délicats de ces grands et savants poètes ?

*

Plagiaire est celui qui a mal digéré la substance des autres : il en rend les morceaux reconnaissables.

L’originalité, affaire d’estomac.

Il n’y a pas d’écrivains *originaux*, car ceux qui mériteraient ce nom sont inconnus ; et même inconnaissables.

Mais il en est qui font figure de l’être.

*

Métaphores.

Les gestes de l’orateur sont des métaphores. Soit qu’il montre nettement entre le pouce et l’index, la chose bien saisie ; soit qu’il la touche du doigt, la paume vers le ciel. Ce qu’il touche, ce qu’il pince, ce qu’il tranche, ce qu’il assomme, ce sont des imaginaires, actes jadis réels, quand le langage était le geste ; et le geste, une action.

*

Littérateur est celui qui agit intérieurement en vue d’un lecteur inconnu de lui et dont il n’est point connu.

*

Que le poète multiplie tout ce qui sépare les vers de la prose.

L’homme exalté ou ému croit que son verbe est un vers, et que tout ce qu’il place par le ton, la chaleur et le désir dans sa parole, s’y trouve et se communique. Mais c’est l’erreur commune en fait de poésie. Les mauvais vers sont faits de bonnes intentions. C’est cette illusion qui pousse aux vers sans lois préétablies. Il y a plus de bons vers faits froidement qu’il n’en est de chaudement faits ; et plus de mauvais faits chaudement. On dirait que l’intelligence est plus capable de suppléer à la chaleur, que la chaleur à l’intelligence. Une machine peut marcher à faible pression, mais une pression sans machine n’entraîne rien.

*

Toute l’intelligence du monde est incapable de remuer un corps. Mais toute la force du monde est incapable de remuer *tel* corps.

*

Mythique.

L’objet du poème est de paraître venir de plus haut que son auteur. Au service de cette idée naïve et primitive, et peut-être non fausse, tous les artifices, labeurs, sacrifices de cet homme.

On peut avoir remarqué sur soi-même l’accident d’une belle situation, ou d’une production heureuse de langage.

Par le travail et par l’art, cet auteur que l’on a présumé d’être ou de posséder parfois, on le fait devenir comme surnaturel. L’art et le travail ont pour objet de falsifier le spontané et la série. Car la série des coups de l’esprit s’écarte toujours beaucoup de la série espérée de coups favorables. On essaie de constituer une heureuse série en multipliant les épreuves. Art et travail s’emploient à constituer un langage que nul homme réel ne pourrait improviser *ni* soutenir, et l’apparence de couler librement d’une source est donnée à un discours plus riche, plus réglé, plus relié et composé que la nature immédiate n’en peut offrir à personne. C’est à un tel discours que se donne le nom *d’inspiré*. Un discours qui a demandé trois ans de tâtonnements, de dépouillements, de rectifications, de refus, de tirages au sort, est apprécié, lu en trente minutes par quelque autre. Celui-ci reconstitue comme *cause* de ce discours, un auteur capable de l’émettre

spontanément et de suite, c’est-à-dire un auteur infiniment peu *probable*. On appelait *Muse* cet auteur qui est dans l’auteur.

Un édifice vu d’un coup d’œil assène aux regards dans un instant tout le fruit de milliers d’heures, toutes les longueurs des architectes et des maçons. Et même l’action des siècles, l’usure, le travail du tassement, et encore les contrastes de civilisation, de modes, de goûts accumulés depuis l’origine. Et un coup d’œil suffit à ressentir l’essence composée de tout ceci, comme une cuillerée d’une mixture.

*

Préambule.

L’existence de la poésie est essentiellement niable ; et elle peut en tirer de prochaines tentations d’orgueil, car n’est-ce pas ressembler à Dieu même ? On peut être sourd quant à l’une, aveugle quant à l’autre. Les conséquences sont insensibles (imperceptibles).

Tout ce qui est par moi seul est niable par moi.

*

Œuvres.

La forme est le squelette des œuvres ; il est des œuvres qui n’en ont point.

Toutes les œuvres meurent ; mais celles qui avaient un squelette durent bien plus par ce reste que les autres qui n’étaient qu’en parties molles.

Les œuvres cessent d’amuser, d’exciter. — Elles peuvent avoir une seconde vie pendant laquelle on les *consulte*, à titre d’enseignement — et une troisième, — à titre de renseignement.

Joie d’abord. — Puis, leçon technique. — Enfin, document.

*

Le sujet d’un ouvrage est à quoi se réduit un mauvais ouvrage.

*

Il faut jeter des pierres dans les esprits, qui y fassent des sphères grandissantes ; et les jeter au point le plus central, et à intervalles harmoniques.

*

Ne pas employer ce qui est aisément imitable et de quoi l'imitation est aisément niable.

*

Je ne prise, et ne puis priser, que les écrivains qui parviennent à exprimer ce que j'eusse trouvé difficile à exprimer, si le problème de l'exprimer se fût proposé ou imposé à moi.

C'est là le seul cas dans lequel je puisse mesurer une valeur en unités absolues, — c'est-à-dire : *miennes*.

Je puis admirer dans d'autres cas ; mais d'une admiration de pure impression.

Je dirai aussi que je ne prise l'acte d'écrivain que pour autant qu'il me semble de la nature et de la puissance d'un progrès dans l'ordre du langage.

*

A Boileau.

Il est très malaisé d'énoncer clairement ce que l'on conçoit plus nettement que ceux qui ont créé les formes et les mots du langage, — parmi lesquels ceux qui nous ont appris à parler.

*

La peinture permet de regarder les choses en tant qu'elles ont été une fois contemplées avec amour.

*

Une oreille *moderne*, un œil *moderne* sont une oreille et un œil auxquels une combinaison de sons ou de couleurs *prise au hasard* a beaucoup plus de chances de plaire qu'elle n'en aurait pour l'oreille non moderne.

Le moderne semble d’autant plus capable de goûter *quoi que ce soit* qu’il est moins capable d’attention.

Il y a là un fait qui tient de près au développement des sciences, lequel dégénère vers une accumulation insurmontable de *faits*.

*

L’art.

Le beau exige peut-être l’imitation servile de ce qui est indéfinissable dans les choses.

*

Quand les œuvres sont très courtes, le plus mince détail est de l’ordre de grandeur de l’ensemble.

La proportion des *égards* et des beautés dans un sonnet doit être énorme.

*

Dramatis personae.

L’auteur, le lecteur, la langue, le sujet de l’ouvrage, le dessin, l’*idéal*, l’imprévu.

L’ensemble quelquefois, des « grands philosophes » ou celui des divers écrivains que j’ai retenus pour essentiels, m’apparaît comme un registre de *timbres*.

Je ne puis concevoir *un seul* d’entre eux ; et ils se sont consumés, toutefois, *chacun pour que nul autre n’existe*.

Ils se sont édifiés par des moments d’eux-mêmes tels que tout autre système de penser, de voir ou d’écrire ne pût simultanément exister.

*

L’*idée* habite la *prose ;* mais assiste, surveille, guide la poésie.

*

C’est une image insupportable aux poètes, ou qui leur devrait être insupportable, que celle qui les représente recevant de créatures imaginaires

le meilleur de leurs ouvrages.

Agents de transmission, c'est une conception humiliante.

Quant à moi, je n'en veux point. Je n'invoque que ce hasard qui fait le fond de tous les esprits ; et puis, un travail opiniâtre qui est *contre* ce hasard même.

*

PSAUME SUR UNE VOIX

A demi-voix,
D'UNE VOIX douce et faible disant de grandes choses :
D'importantes, étonnantes, de profondes et justes choses,
D'UNE VOIX douce et faible.
L,a menace du tonnerre, la présence d'absolus
Dans UNE VOIX de rouge-gorge,
Dans le détail fin d'une flûte, et la délicatesse du son pur.
Tout le soleil suggéré
Au moyen d'un demi-sourire.
(O demi-voix),
Et d'une sorte de murmure
En français infiniment pur.
Qui n'eût saisi les mots, qui l'eût ouï à quelque distance,
Aurait cru qu'il disait des riens.
Et c'étaient des riens pour l'oreille
Rassurée.
Mais ce contraste et cette musique,
Cette voix ridant l'air à peine,
Cette puissance chuchotée,
Ces perspectives, ces découvertes,
Ces abîmes et ces manœuvres devinés,

Ce sourire congédiant l'univers !…

Je songe aussi pour finir
Au bruit de soie seul et discret
D'un feu qui se consume en créant toute la chambre,

Et qui se parle.
Ou qui me parle
Presque pour soi.

OceanofPDF.com

MORALITÉS

L’homme qui s’est fait mal.

On se heurte, mal et fureur. Au choc succède la douleur et fureur, l’une et l’autre liées, l’une onde, l’autre écume, l’une force de l’autre. On se jette sur la chose innocente pour la détruire. Elle a nui par son inertie ; on lui donne mémoire, volonté, sensibilité (erreur profondément *réelle*).

Tout un drame se joue, qui se substitue à la réalité, mais qui en sort. Cela s’apaise par reprises décroissantes. Peu à peu, se dégage toute la sottise de ce violent cauchemar ; et la mauvaise humeur. Parfois le rire. On n’y peut repenser sans recommencer sommairement tout le cycle de la crise. A la fin, on a souffert, on a cassé quelque chose, on a perdu son temps, on a perdu ses forces, on s’est rencontré absurde, et on annule profondément tout ce qui *s’est* passé et qui recommencera à l’occasion.

C’est une *lame de fond* qui a surgi, agi, ravagé, qui a surpris le calme habitant du rivage. Tout grand déchaînement se fait *un rêve*, car c’est un rêve que de tendre à mettre le tout et le hasard en accord : rêve d’autant plus complet que le déchaînement est plus grand ; qui suit les fluctuations, se reprend, se dissipe. Il s’alimente de tout : naïveté. Le cerveau excité fait ce qu’il sait faire : personnifier ; se voir étranger ; *ne pas se reconnaître*.

Cycle. L’âme fait le tour du système nerveux : douleur, sensation, retour sur l’avant-choc, fureur impuissante ; sottise faite, sottise en acte, sottise à l’état de cruelle sensation, sottise de cette fureur et de ce *remords*, fureur nouvelle : les termes successifs, quoique périodiques, sont puissances croissantes de jugement de l’absurdité : a plus sot que a^2 plus que a^3, etc…

*

Tout ce que l’on dit de nous est faux ; mais pas plus faux que ce que nous en pensons. Mais d’un autre faux.

*

La plupart de nos ennuis sont notre création originale.

*

Le moment où le petit enfant prend conscience du pouvoir de ses pleurs n’est pas différent de celui où il en fait un moyen de pression et de gouvernement.

*

On est accessible à la flatterie dans la mesure où soi-même on se flatte.

*

Les amis, à la longue, finissent par se classer dans l’ordre de la délicatesse de leur tact.

*

Je te frappais amicalement de la paume, mais il y avait précisément une plaie qui se cachait à cette place de ton épaule, sous le drap.

*

Lumières naturelles.

A la lumière de l’envie. A la lumière du dégoût, à la lumière de l’orgueil. Quelles clartés !

Mais chaque forte passion apporte la sienne, illumine, rend éclatant tout ce qui peut l’inquiéter ou l’accroître, dans l’ensemble des choses présentes.

Une passion est un être qui vit de ses besoins. Elle fait briller à l’extrême tout ce qui est sa proie dans les actes les plus ordinaires d’autrui. Les fautes, les offenses, les inadvertances étincellent. Les égards de convention sont changés en grandes louanges. Le désir éclaire des chemins étrangement détournés. La haine habite l’adversaire, en développe les profondeurs, dissèque les plus délicates racines des desseins qu’il a dans le cœur. Nous le pénétrons mieux que nous-mêmes, et mieux qu’il ne fait soi-même. Il s’oublie et nous ne l’oublions pas. Car nous le percevons au moyen d’une blessure, et il n’est pas de sens plus puissant, qui grandisse et précise plus fortement ce qui le touche, qu’une partie blessée de l’être. Une blessure telle ne peut dormir longtemps. Elle nous éveille au matin par une première gêne informe, une souffrance sans figure, mais qui ne peut presque aussitôt

qu’elle ne prenne un visage trop familier, une présence éblouissante… Lumière grise, crue et nette du dégoût, lumière cuivrée de l’envie, rouge lumière de l’orgueil, et toutes les ombres qui en résultent…

*

L’orgueil parfois ne peut qu’il ne s’abaisse et ne se plie ; mais c’est à la manière d’un ressort. Il est impossible qu’il perde rien de sa force, et la restitution se fera tout à l’heure, dans l’escalier ou dans la rue.

*

L’amour tient du rêve et du mouvement.

*

L’Ame et l’Esprit.

Ce sont des hommes transparents, plus subtils, et plus simples. Ces êtres amoindris sont par là un peu plus *libres* que des hommes.

*

Si quelqu’un traite quelqu’un de sophiste, c’est qu’il se sent plus sot. Qui ne peut attaquer le raisonnement, attaque le raisonneur. C’est ici une loi analogue à celle qui fait que l’on se détruit tout entier pour supprimer un mal particulier enchevêtré dans le bien : — Loi de l’*expédient*.

*

Le philosophe n’en sait réellement pas plus que sa cuisinière ; si ce n’est en matière de cuisine, où elle s’entend réellement (en général) mieux que lui.

Mais la cuisinière (en général) ne se pose point de questions universelles. Ce sont donc les *questions* qui font le philosophe. Quant aux réponses… Par malheur, il y a dans chaque philosophe un mauvais génie qui répond, et répond à tout.

*

L’État est un être énorme, terrible, débile. Cyclope d’une puissance et d’une maladresse insignes, enfant monstrueux de la Force et du Droit, qui l’ont engendré de leurs contradictions. Il ne vit que par une foule de petits hommes qui en font mouvoir gauchement les mains et les pieds inertes et son gros œil de verre ne voit que des centimes ou des milliards.

L’État, — ami de tous, ennemi de chacun.

*

Les grandes flatteries sont muettes.

*

Tibère.

Étant fort jeune, l’idée me vint d’honorer Tibère d’une tragédie : « *Tibère* ou la *Raison couronnée* ». Je donnais au César calomnié les dons les plus profonds de l’intelligence, nulle méchanceté, une ferme volonté de bien faire. De ces postulats découlait nécessairement tout un drame impitoyable. Imaginez la Prévision, la Prudence, la Perspicacité, la plus pénétrante Sagesse, en possession du pouvoir absolu, la connaissance froide des hommes assise sur le trône, et la considération pure et fixe de l’intérêt public appuyée sur la hache…

Une idée trop exacte de l’homme, une perception trop nette de son mécanisme, une absence trop radicale de superstitions à l’égard de l’homme, un refus trop absolu de regarder l’homme comme chose en soi et comme une *fin*, une vue trop statistique des humains, une prévision trop précise de leurs réactions, des changements et retournements certains de leurs sentiments en quelques semaines ou quelques années, un sentiment trop fort de l’ordre et de l’idéal d’État, ne sont peut-être pas à leur place… au plus *haut*.

Si l’intelligence gouvernait ?…

*

L’absurde, le niais, le fantastique, l’arbitraire, le vague et le confus, le trop beau et le trop triste, environnent toute pensée et l’attirent constamment vers leurs gouffres. Elle est entourée et appelée de toutes

parts, pendant qu'elle se meut et avance dans sa formation, par mainte puissance de perdition. Et cet oiseau qui traverse le temps de l'âme, doit les composer, les opposer entre elles pour se soutenir.

*

Ce n'est rien que d'être profond, d'*aller au fond*. Tout le monde peut plonger ; mais les uns sont retenus et gardés à mort par leur abîme où ils se prirent dans les herbes ; les autres en sont rejetés comme trouvés trop légers *par leur propre et intime profondeur*.

Dans l'être ou dans la mer, le plongeur utile et admirable descend vers son objet, peut travailler quelque temps loin de sa vie naturelle, à laquelle il retourne quand il faut, en un instant.

*

Profondeur, profonde pensée.

« Profonde pensée » est une pensée qui nous paraît n'avoir pu se former et se laisser prendre qu'à l'écart du *temps naturel*. Elle nous impose quelque chose de plus que les pensées qu'un simple échange expédie.

« Profondeur » ? — le sens vague de ce mot me semble composer les idées de deux grandeurs : la *grandeur* d'une certaine *transformation* de l'objet de notre pensée, et la *grandeur* de l'*effort* que nous croyons avoir été nécessaire pour effectuer cette transformation, — ou pour lui permettre de se produire.

La transformation dont je parle affecte, sans doute, la *portée* d'un mot, d'une proposition, ou d'une image, qui nous étaient de purs signes — des éléments de transition, bons ou suffisants pour ce régime d'échanges (ce *temps naturel* dont je parlais), et qui reçoivent tout à coup je ne sais quelle force ou quelle valeur que nous devons supposer puisées au plus près du *point d'existence* ineffable où la pensée *touche*, et peut intéresser à soi, le plus possible des puissances d'une vie.

Mais cette valeur n'est qu'intrinsèque. Rien ne nous assure que la pensée transformée dans cette « profondeur » s'ajuste mieux qu'une autre à l'expérience, et que, pour avoir été soutenue jusqu'à l'extrême de la durée d'une unité de conscience, elle en retire une importance nécessaire dans l'ordre de ce qui n'est point pensée.

*

L’objet le plus futile peut donner prétexte et naissance aux réflexions et aux opérations les plus pénibles.

L’objet réputé le plus important peut ne permettre que les développements les plus « superficiels ». La mort, par exemple, ne peut être pensée ou réfléchie qu’illusoirement, *quand on l’oppose à la vie*, des conditions de laquelle elle est une conséquence. C’est pourquoi quand j’y songe ou que je lis quelque auteur qui s’y attarde et *s’approfondit* sur elle, j’ai bientôt l’impression que nous pensons à autre chose…

*

Sur la Place Publique.

Sur la Place publique, un Homme bien assis donnait du grain ou du pain aux pigeons. Tout un peuple bleuâtre et mouvant à ses pieds, sur ses pieds, sur ses mains, sur ses épaules, le couvrait, l’éventait, le picotait, le becquetait jusque dans la barbe.

Un Homme, appuyé sur un bâton, regardait fixement cette scène. Il ne pouvait s’en détacher.

Un Homme lui dit : « Voici longtemps que vous êtes là. C’est toujours la même chose. Un coup d’œil, et l’on s’en va !… »

L’Homme au bâton lui répondit sans un mouvement : « Taisez-vous. Je me moque des pigeons. Je m’observe qui observe. J’écoute ce que me dit, ou ce que se dit, ce que je vois. »

« Le grain attire les pigeons. Les pigeons attirent le regard. Ce regard *picote, becquète, prélève*. Ce regard *murmure, dessine, exprime*, — vaguement et confusément. »

« Et ceci fait un second spectacle, qui se fait un second spectateur. Il m’engendre un témoin du second degré ; et celui-ci est le *suprême*. Il n’y a pas de troisième degré, et je ne suis pas capable de former quelque Quelqu’un qui voie *en deçà*, qui voie ce que fait et ce que voit celui qui voit *celui qui voit les pigeons*. »

« Je suis donc à l’extrémité de quelque puissance ; et il n’y a plus de place dans mon esprit pour un peu plus d’esprit. »

L’Homme qui n’avait pas de bâton haussa les épaules, et il partit vivement avec ses haussements d’épaules.

Il emportait je ne sais quel embarras dans sa tête, causé par ce qu'il venait d'entendre : quelque chose qu'il ne pouvait arriver ni à penser, ni à oublier.

*

Il en est qui sont véridiques pour n'avoir point de quoi mentir.

*

On n'est jamais assez content de soi pour se livrer à fond.

*

Pamphlétaires, orateurs, violents, forcenés qui vociférez, dites, ne sentez-vous jamais que tout homme qui crie est sur le point de faire semblant de crier ?

*

L'attitude de l'indignation habituelle, signe d'une grande pauvreté de l'esprit.

La « politique » y contraint ses suppôts. On voit leur esprit s'appauvrir de jour en jour, de juste colère en juste colère.

Chaque parti a son programme d'indignation, ses réflexes conventionnels.

*

Tout parti prophétise. Toute la politique serait changée si le seul fait de promettre et de prédire était par tout le monde considéré comme insupportable et inconvenant.

*

Toute doctrine se présente nécessairement comme une *affaire plus avantageuse* que les autres. Elle dépend donc des autres.

*

Des belles femmes, les unes sont des enseignes de volupté ; les autres sont des symboles d'idées. Cette blanche et brune figure, la *Vérité*. Ce camée si délicat me représente la *Connaissance distincte*.

Les sculpteurs du Gouvernement ont compris ceci.

Dans cet omnibus, assise sereine, est la Sagesse.

*

Parmi les femmes, deux types, deux espèces entre autres sont remarquables.

Les unes sont *femelles par essence* de l'animal humain. Elles ont la majesté, la massive tendresse, la chaleur animale, la fécondité et la force des compagnes primitives.

Les autres sont femmes à d'autres fins. Ce sont des créatures sexuées que les fondations de leur sexe ne doivent pas gêner pour la danse, pour l'esprit, pour accomplir leur devoir de jouets, de joyaux, et leur destinée d'ornements et d'événements de la vie des hommes. Elles sont pour animer un peu les parvis de l'austère temple organique et phylogénétique dont les premières sont les colonnes, les autels et les sanctuaires.

Des désordres et des difficultés doivent naître quand il y a erreur ou confusion au sujet de ces espèces très différentes, et que l'on ne distingue pas entre elles ; quand on épouse la *danseuse-née*, ou que l'on se risque à séduire la *matrone essentielle*.

Cette erreur assez fréquente a valu de mauvais compliments aux femmes, lesquelles ne sont point responsables de nos méprises, ni de toute la littérature qui en est issue. *L'erreur sur la personne* est un des plus grands principes de tragédie ; mais à mon sens, comme je viens de l'écrire, on peut ou l'on doit l'élever à la dignité d'une *erreur sur l'espèce*.

Une autre idée me vient sur ce sujet. Elle n'est pas moins fragile que la précédente.

Supposé que cette division des femmes en espèces incomparables soit fondée, il y aurait donc à chaque époque, sur mille femmes, un certain nombre des unes et un certain nombre des autres. Le rapport de ces nombres est peut-être lié au nombre des naissances. *Trop de femmes*

voluptuaires pour mille, et voici qu'une nation se sent décroître, un peuple s'éclaircit dangereusement de jour en jour.

On voit, dans bien des cantons de l'extrême Provence, l'olive et le froment peu à peu chassés par la rose.

*

Il est assez rare que la société des femmes ne nous contraigne aimablement à la comédie ; et c'est pourquoi nous préférons parler avec des hommes, à moins que nous ne préférions la comédie.

*

Sept péchés font un juste.

Les sept péchés capitaux sont les sept couleurs *pures* du spectre de l'âme du Juste.

L'âme du Juste est la blanche lumière en quoi se composent les sept énergies de nos instincts élémentaires.

A soi seule, l'Avarice, qui est l'instinct de la propriété et de l'accumulation *en soi*, tient en échec dans le Juste la *Luxure* et la *Gourmandise*, lesquelles consument beaucoup d'argent ; et la *Paresse*, qui répugne à se dépenser pour acquérir. Cette paresse n'est pas moins ennemie de la *Colère*, car rien n'est plus fatigant que de se fâcher, de haïr, de s'agiter pour nuire.

Restent le *Vert* et le *Rouge*, qui sont nécessairement l'*Envie* et l'*Orgueil*, chlore et pourpre.

Ces couleurs se font équilibre. Il n'est pas besoin d'expliquer que la grande idée que nous avons de nous-mêmes est transpercée de temps en temps par un rayon trop pénétrant qui vient d'autrui, et nous le fait voir si heureux ou si beau que nous en perdons le goût même de vivre.

*

DE PVDENDIS

Chacun cache ce qu'il est le plus probable qu'il est, qu'il ressent, qu'il fait ou qu'il pense. Tout le monde unanimement cache le certain. L'ordure,

la nécessité, les désirs et les envies sont certaines en tous. C’est un même geste qui les cache, un accord tacite et universel de s’en cacher, que tout l’art du comique est de mettre en défaut. — Ah ! Polissons d’humains, on vous voit !

*

Dire : *Je vous aime*, à quelqu’un, jamais on ne l’eût inventé ; ce n’est là que réciter une leçon, jouer un rôle, commencer à débiter, à sentir et à faire sentir tout ce qu’il y a d’appris dans l’amour.

Cette parole, dont la mémoire fait les frais, transforme sur-le-champ la situation des esprits, ouvre une perspective de prodiges et de vicissitudes où la conscience se perd. L’instant se fait énorme, la sensation d’un seuil redoutable franchi s’impose. On croit avoir prononcé devant l’Univers des mots magiques, et ils le sont en vérité, précisément parce qu’ils sont appris comme une formule dont les livres et le théâtre nous ont instruits. A ces mots s’illuminent les fresques traditionnelles de l’amour. On fait son entrée sur je ne sais quelle scène mentale de l’Opéra où l’on se voit puissant et tendre, ne disant rien que de chantant. On est anxieux, magnifique, puéril et ridicule. Dans les ombres du beau décor se distinguent vaguement toutes les richesses de la circonstance, les mystères de la génération, les enfers de la jalousie, tous les malheurs classiques des amants, et une foule de monstres sociaux, juridiques, pécuniaires, religieux, gynécologiques, terriblement conséquents avec eux-mêmes, et d’ailleurs fort bien liés entre eux.

*

Chacun de nous laisse en soi-même à l’état vierge et spontané ce qui ne l’intéresse pas. Il se fait ainsi une étonnante inégalité de nos vertus. L’une est un enfant de trois ans ; l’autre, une personne accomplie. Tel raisonne à merveille sur les choses, qui n’a plus de rigueur ni de subtilité quand il pense aux vivants. Tel se joue des mots, qui s’embarrasse dans les nombres qui ne sont que des mots plus simples et plus aisés à ordonner et à combiner. L’identité profonde des actes est offusquée par la diversité des apparences, et ce sont les apparences qui excitent l’intérêt et le désir.

*

Nous faisons quelquefois des choses qui « ne nous ressemblent pas du tout ».

Ce sont des choses bonnes à faire de propos délibéré, pour rompre un peu l'allure, alarmer nos esprits, nous rendre moins clairs et moins aisés à prévoir pour nous-mêmes et pour les autres.

*

Chez l'homme de l'esprit peut se produire une sorte de démoralisation à l'égard des choses de l'esprit, une absence de piété, une brusquerie et une légèreté à leur égard.

*

Le plaisir qu'il y a à comprendre certains raisonnements délicats dispose l'esprit en faveur de leurs conclusions.

*

Les idées justes sont toujours inattendues. Toute idée inattendue a quelques instants de *juste*.

*

A celui qui n'observe pas le relatif, il arrive ce qui arrive à un homme qui comptant ses convives oublie de se compter soi-même, et ne se prend pas pour un homme, car *homme* est chose qu'il *voit*, et il ne se voit pas.

*

Le droit est l'intermède des forces.

*

Au commencement était la Blague. Et en effet, toutes les histoires s'approfondissent en fables.

Tout commence invariablement par des contes. La Genèse, l'exposition du Système du Monde : naissances dans un chou.

*

De la Blague.

Ceux qui redoutent la Blague n’ont pas grande confiance dans leur force. Ce sont des Hercules qui craignent les chatouilles.

*

Ceux qui parlent « d’ironie dissolvante » doivent se sentir singulièrement solubles. Roches de sucre.

*

La chose qui ne résiste pas à un rapprochement juste et inattendu, à une présence actuelle, à un éclairage net, à une expression d’elle-même insolite et familière, n’a pas bonne conscience. Les spirites ne travaillent pas au soleil.

La liberté de l’esprit et de la langue jouant le rôle de justicier, de conscience.

Nous serions peu de chose, et nos esprits bien inoccupés, si tous ces mythes, ces fables, ces religions, ces allégories, ces calembours sanctifiés, ces hypothèses, ces figures de langage et ces pseudo-problèmes de métaphysique n’existaient point.

C’est le faux qui colore et fait vivre le vrai.

Ce sont les enfants, les peuples-enfants qui content aux hommes et aux peuples vieillis les choses qui enchantent et qui animent.

*

La pensée est brutale — pas de ménagements… Quoi de plus brutal qu’une pensée ?

*

L’homme lance dans l’avenir une flèche qui entraîne un filin. Elle se fiche dans une *image*, et lui se haie vers cet objet.

Depuis x… mille ans qu’il y a des hommes, et qui pensent, … ils sont toujours tout étonnés de penser — tout étonnés, tout embarrassés — bien fâchés, en somme, — de penser.

*

Équilibre.

Cependant que l’acrobate est en proie à l’équilibre le plus instable, nous faisons un vœu.

Et ce vœu est étrangement double, et *nul*.

Nous souhaitons qu’il tombe, et nous souhaitons qu’il tienne.

Et ce vœu est nécessaire ; nous ne pouvons pas ne pas le former, en toute contradiction et sincérité.

C’est qu’il peint naïvement notre âme dans l’instant même.

Elle *sent* que l’homme tombera, doit tomber, va tomber ; et en soi, elle consomme sa chute, et se défend de son émotion en *désirant* ce qu’elle *prévoit*.

Il est déjà tombé pour elle. Elle ne croit pas ses yeux, son regard ne le suivrait pas sur la corde, ne le pousserait plus en bas, à chaque instant, *s’il n’était pas déjà tombé…*

Mais elle *voit* qu’il tient encore, et elle doit consentir qu’il y a donc des raisons qui font qu’il tienne, et invoque ces raisons, les suppliant de durer.

Parfois l’existence de toutes choses et de nous-mêmes nous apparaît sous cette espèce.

*

L’imbécile est celui qui ne sait se servir, qui n’a pas l’idée de se servir, de ce qu’il possède. Tout le monde en est là.

*

Regarde dans l’œil de l’homme passer quelquefois l’intelligence, avec son cortège d’absurdités et de bêtes familières. Rarement elle est seule. Jamais longtemps. Vois comme elle est belle et pure quand elle marche vers la source. Le singe et le pourceau l’attendent sur la route du retour.

*

Toute parole a plusieurs sens dont le plus remarquable est assurément la cause même qui a fait dire cette parole.

Ainsi : *Quia nominor Leo* ne signifie point : *Car Lion je me nomme*, mais bien : *Je suis un exemple de grammaire*.

Dire : *Le silence éternel*, etc., c'est énoncer clairement : *Je veux vous épouvanter de ma profondeur et vous émerveiller de mon style*.

*

Contre-épreuve, *négatif*, d'une phrase illustre :

Le vacarme intermittent des petits coins où nous vivons nous rassure.

*

L'Ange ne diffère du Démon que par une certaine réflexion qui ne s'est point encore présentée à lui.

*

Chutes.

a) Il y a eu deux grandes et mystérieuses chutes. Chute des Anges, chute de l'homme : catastrophes *homothétiques*, dirait un géomètre.

Tout ce qu'IL fit devait donc tomber ;

b) Toute religion fondée sur l'idée d'une *chute* initiale se trouve en proie aux douleurs de la discontinuité.

c) Mais une Création est une première rupture. A l'origine du monde, deux actes, l'un du créateur, l'autre de la créature. L'un fonde la foi, et l'autre… la liberté.

*

Péroraison d'un sermon *ad Philosophos*.

Poursuivons sans relâche, mes Frères, poursuivons sans répit, sans espoir et sans désespoir, poursuivons ce grand essai éternel et absurde de *voir ce qui voit* et *d'exprimer ce qui exprime*.

*

L’existence matérielle de l’homme de l’esprit, quand elle ne lui est pas assurée par des biens indépendants, elle n’est que subterfuges sociaux, stratagèmes, situations peu nettes, réticences avec le métier nécessaire, professions à demi exercées, malaisément supportées.

*

La véritable tradition dans les grandes choses n’est point de refaire ce que les autres ont fait, mais de retrouver l’esprit qui a fait ces grandes choses et qui en ferait de tout autres en d’autres temps.

*

Ce qui n’est pas *fixé* n’est rien. Ce qui est fixé est mort.

*

Ce jour-là, il y eut tant de colères et d’éclats dans la maison que l’on se tourna vers le temps et la première chaleur de l’année pour expliquer ce *trop*, les hommes tout seuls n’allant pas à un certain point.

Supposé que les révolutions et les grandes guerres soient liées aux choses électriques des cieux, que ceci fût établi, que l’on ne trouve point de remède…

*

LA VIEILLE FEMME

I

Très âgée, je vis dans le monde intermédiaire, déjà presque en équilibre avec chaque moment du temps ou circonstance, comme l’est un corps sans vie.

Je vous touche et je suis bien loin de vous. Ce même instant a des significations bien différentes pour vous et pour moi. Ma mémoire est une

maison tout achevée. Cette maison magique peut s'envoler d'un coup ; il en est ainsi dès qu'on ne peut plus rien y ajouter. Tous les projets possibles sont accomplis ou abandonnés. Je n'ai plus qu'un seul acte nouveau à faire. Tout est fait, et refait, moins le mourir.

Je me fais difficile à l'égard de la lumière, des bruits, des goûts, de la nourriture. Tout ce qui advient maintenant m'était déjà connu ou m'est inconnaissable.

*

II

Sur la figure aux yeux troubles de la vieille, la musique carrée, la mesure, esquisse un intérêt enfantin, un réveil niais, un sourire de bébé comme si ce mouvement, cette danse partielle, virtuelle, raccrochait dans l'écheveau emmêlé, dans le dédale de 80 ans, à travers les choses usées, quelques brins non suivis, — oubliés dès l'enfance, de quoi s'intéresser, *apprendre*, commencer, suivre encore la marche du monde.

Le nouveau comporte un certain rajeunissement.

*

Au Musée.

Je vois la Vénus accroupie tout à coup se lever lentement… (Mais n'est-ce pas précisément ce miracle que le statuaire a dû suggérer ?…) Voir la forte déesse dans ce mouvement de cuisse en rotation sur la rotule, de jambe en rotation sur le pied, l'exhaussement de la masse du corps par l'ouverture de l'angle interne du genou, et de l'angle du ventre avec les cuisses.

*

Deux personnes se rencontrent. Sourires comme excités l'un par l'autre et gardés quelque temps. Ces sourires ensuite se reposent pour laisser passer une ou deux phrases plus sérieuses. Ils reprennent, se quittent ; et séparés l'un de l'autre, se dénaturent, se dissolvent. Les visages divisés se remettent au zéro.

*

Il y a une sorte d'amour distincte à la fois de la passion et du divertissement ; qui les compose ; et qui, de l'énergie de l'une et de la liberté de l'autre, peut, à force d'esprit, de tendresse et de tact, faire une manière d'œuvre, et même de chef-d'œuvre… entre deux miroirs.

*

Le Prudent.

… Allonger une patte, une branche, un tentacule, pédoncule, hasarder un œil, puis tout le regard. Oser un mot, une allusion, puis le tout.

Se mouvoir de sorte que le mouvement soit longtemps niable.

*

… Celui-ci me parlait, me parlait…

Et moi, je ne voyais, comme sens et fruit de tous ces discours, qu'une forme d'homme vaguement tambourinant sur des vitres, tandis que la pluie les bat de l'autre côté.

Ce langage avait pour sens, son absence de sens ; et de plus ma réaction-ennui. Et la résultante était image d'ennui.

*

Le regard étrange sur les choses, ce regard d'un homme *qui ne reconnaît pas*, qui est hors de ce monde, œil qui se sent frontière entre l'être et le non être, appartient au *penseur*. Et c'est aussi un regard d'agonisant, d'homme qui perd la reconnaissance. En quoi le penseur est un agonisant, ou un Lazare facultatif. Pas si facultatif.

*

Et puis… dit la fée en s'en allant. Je suis bien tranquille : l'homme ne peut rien souhaiter que de bête.

OceanofPDF.com

ANALECTA

AVANT-PROPOS

DE LA PREMIÈRE, ÉDITION

(1926)

L’AUTEUR A SES AMIS

Ici, puisque le désir de quelques amateurs de tentatives m’y convie, je donnerai dans leur désordre, dans leur sécheresse, dans leur état naissant ou provisoire d’incidents de l’esprit, des remarques et pensées extraites de mes cahiers et registres familiers.

Je tiens depuis trente ans journal de mes essais.

A peine je sors de mon lit, avant le jour, au petit jour, entre la lampe et le soleil, heure pure et profonde, j’ai coutume d’écrire ce qui s’invente de soi-même. L’idée d’un autre, lecteur, est toute absente de ces moments ; et cette pièce essentielle d’un mécanisme littéraire raisonné manque. Le mot saisi s’inscrit sans débats. Je songe bien vaguement que je destine mon instant perçu à je ne sais quelle composition future de mes vues ; et qu’après un temps incertain, une sorte de Jugement Dernier appellera devant leur auteur l’ensemble de ces petites créatures mentales, pour remettre les unes au néant, et construire au moyen des autres l’édifice de ce que j’ai voulu… En somme, je n’ai écrit tout ceci que pour le *différer*, pour que je n’y pense plus jusqu’à… la fois prochaine. Rien ne donne plus de hardiesse à la plume que de rejeter à l’infini l’époque de l’écriture définitive.

Ce ne sont donc ici que notes pour *moi :* impromptus, surprises de l’attention, germes ; et point de ces productions élaborées, reprises, consolidées, mises dans une forme calculée, qui peuvent se présenter à tout le public avec l’assurance et la grâce des œuvres faites expressément pour lui.

Je n’aurais jamais imaginé que je dusse un jour imprimer tels quels ces fragments. Monsieur le docteur Ludo van Bogaert et Monsieur Alexandre Stols l’ont imaginé pour moi. Ils m’ont tenté par la considération de

l’intimité de cette petite entreprise, et par la perfection des spécimens typographiques qu’ils m’ont soumis.

Je ne réponds pas que ces petits textes soient toujours faciles à entendre, et je dois avertir mes lecteurs imprévus qu’ils n’y trouveront guère qu’une matière abstraite traitée aussi directement et simplement que peut l’être une indication pour soi-même. Qu’il leur souvienne en parcourant ces feuillets qu’il y a une différence incalculable, un *intervalle indéterminé*, entre l’embryon d’une idée et l’entité intellectuelle qu’elle peut enfin devenir.

Cette différence peut aller jusqu’au maximum de contraste, qui est la contradiction.

Si j’écris promptement, un matin, que *A elt B*, je sais bien que le jugement *A est non B*, qui annule le précédent, pourrait s’en suivre d’une réflexion prolongée, d’une contemplation plus précise, ou d’un *grossissement par la durée* un peu plus fort. La note que j’aurai prise ne signifiera donc à mes yeux que ceci : il y a un *rapprochement* (A, B).

Ce n’est qu’un acte fécondant.

ANTINOUS, ou un monstre, ou l’être le plus vulgaire en peuvent sortir…

OceanofPDF.com

I

De même que la mécanique apprend à composer forces et vitesses, moments et aires — comme fait la géométrie des longueurs, — et à calculer avec des grandeurs composées comme on calcule avec des éléments simples, ainsi faudrait-il arriver à une combinatoire des actes, des états, des certitudes, des complexes psychophysiologiques. Une attitude prise au hasard est un complexe, et ce complexe, nous le savons, est capable de rappel simplifié dans la mémoire, de représentation par un rien, de composition avec un fait nouveau, etc… Certainement, dans l'idée que j'ai de ces attitudes et états du vivant, est inclus le *symbole*, le vecteur à trouver, qui permettrait de réfléchir plus longtemps et plus nettement sur ces sujets.

Ainsi, j'ai bien du sommeil et du rêve une sorte de schéma, et ce schéma encore grossier, peu utilisable, pas utilisable régulièrement, est comme à la frontière d'une sorte de *mimique* du dormeur et du rêveur, et d'une image.

Précisons un peu. Je prends l'attitude, je *me place dans la figure d'un dormeur*. Je fais coïncider mon corps avec cette figure et je réalise un système de contacts sensibles, — je m'assure par divers mouvements partiels que cette position réalise une condition. Par exemple : un certain minimum général de tension musculaire{28}. Mais je réalise ceci par des forces !… Cette fixation forme une distribution d'efforts isolés, une figure de *points* perçus, séparés par des étendues vagues ou nulles. Je tends alors à ne permettre à une pensée que les modifications qui n'altéreront pas ce système. Je distingue ainsi quelque chose des relations étonnantes qui existent entre cette mimique générale, et l'*image* plus ou moins intense et projetée.

II

Et cette image est comme mue, provoquée en sens contraire du sens normal. Au lieu d'être *cause*, elle complète, explique comme dans le rêve. Avec cette différence que dans le rêve, on prend le rêve, *effet*, pour *cause*, et

que dans la musique on ne peut le faire ; sans quoi la musique nous gouvernerait entièrement… L'obstacle qui empêche la musique de nous donner un rêve complet est la veille même, — c'est-à-dire la conservation du présent bien différent et bien séparé, — la coexistence de mondes indépendants, d'un *envers* et d'un *endroit*, avec des *points de soudure* finis, connus.

La Musique fait voir clairement comme une action extérieure de nature simple suffit à produire une sorte de vie complexe dans le sujet. Et cette vie artificielle plus riche que la vie normalement *causée*, — comme le chimiste connaît plus de corps que la nature ne lui en a donnés{29}.

Donc il y a plus de possibilités dans notre être nerveux que les circonstances normales moyennes n'en tirent et n'en utilisent.

Nous ne sommes pas faits exactement{30}.

L'artificiel en tous genres est possible quand au lieu de procéder par *objets*, l'esprit procède par *fonctions*.

… C'est là peut-être la clef des similitudes et analogies. Si A ressemble à B, c'est être *autre que soi* de deux façons et passer de l'une à l'autre par : *être soi*. Être autre que moi, (connaître, sentir), c'est aussi un fonctionnement de moi.

III
MUSIQUE

La Musique montre qu'en attaquant un sens, en produisant les sensations d'un seul genre, qui n'est pas nettement spatial, — en les produisant *dans un certain ordre*, on me fait produire des mouvements, on me fait développer l'espace à trois ou quatre dimensions, on me communique des impressions quasi abstraites d'équilibres, de déplacements d'équilibres ; on me donne l'intuition du continu, des extrêmes, des moyennes, des émotions, même de la matière, — du désordre interne, du hasard intime chimique.

On me fait danser, souffler ; on me fait pleurer, penser ; on me fait dormir ; on me fait foudroyant, foudroyé ; on me fait lumière, ténèbres ; diminuer jusqu'au fil et au silence.

On me fait *quasi* tout cela ; et je ne sais si je suis le sujet ou l'objet, si je danse ou si j'assiste à la danse, si je possède ou si je suis possédé. Je suis à la fois au plus haut de la vague et au pied d'elle qui la regarde haute.

C’est cette indétermination qui est la clef de ce prestige. Il y a donc une partie séparable dans mes actes et mes émois. La musique opère cette analyse. Il y a, par elle, quelqu’un en moi qui agit ou subit et quelqu’un qui n’agit pas. D’abord toutes les fonctions du temps.

Elle est le type de la commande par l’extérieur.

Court-circuit.

Elle joue avec ce qui, (pour une grande part), définit en moi ce qui ne peut être l’objet d’un jeu.

Et par elle, je vois que le plus profond — ce qui se prétend tel, le plus chatouillant, le plus terrible, — la *chose même.*… est maniable. Entre la chose qui est ce qu’elle est, et la chose dont la fonction est d’être autre que ce qu’elle est, il y a un intermédiaire{31}.

C’est cet intermédiaire, le moyen de la musique.

IV

La musique est un massage.

Substitution d’un excitant à l’excitant normal. Comme on électrise tels muscles et telle combinaison de muscles dont la contraction simultanée ne correspond à aucune émotion connue. Physionomies inédites sur l’album de Duchenne de Boulogne.

*

L’oreille est le sens préféré de l’attention. Elle garde, en quelque sorte, la frontière, du côté où la vue ne voit pas.

*

Par la musique nous subissons, et agissons les *effets*, et nous sommes contraints à fournir les *causes*.

Or, il y a plusieurs *causes*, pour chaque *effet* — dans ce domaine vivant. D’où indétermination de la musique. En général, quand nous imaginons d’agir en nous-même, les effets de nos imaginations demeurent virtuels. Les images sont précises, les émotions moins nettes, les actes esquissés à peine. Si j’imagine danser, c’est un schéma de mouvements à peine ressentis à

côté de mon idée visuelle très nette d'un personnage dansant. Si j'imagine frapper, à peine mon bras est-il *éveillé ;* le reste du corps ne participe pas.

Mais la musique, au contraire, dessine puissamment en moi l'action et la passion, — tandis qu'elle laisse vague l'image.

V

Illusion est excitation.

Ce que l'on pense *réellement* quand on dit que l'âme est immortelle, peut toujours être représenté par des propositions moins ambitieuses.

A ce sujet, on peut considérer toute la métaphysique de ce genre comme infidélité, impuissance de langage, tendance à augmenter *gratuitement* la pensée, et en somme à recevoir de l'expression que l'on a formée *plus que l'on n'a donné et dépensé en la formant*.

Ce qu'il y a d'excitant dans les idées n'est pas idées ; c'est ce qui n'est point pensé, ce qui est naissant et non né, qui excite. Il faut donc des mots avec lesquels on n'en puisse jamais finir — et qui ne soient jamais identiquement annulés par une représentation quelconque : *des mots Musique…*

*

La musique est devenue par Richard Wagner l'appareil de jouissance métaphysique, l'agitateur et l'illusionniste, le grand moyen de déchaîner des tempêtes nulles et d'ouvrir les abîmes vides. Le monde substitué, remplacé, multiplié, accéléré, creusé, illuminé — par un système de chatouilles sur un système nerveux — comme un courant éledtrique donne un goût à la bouche, une fausse chaleur, etc.

Mais la « réalité » est-elle autre chose ?

VI

Artifice, simulation, sont multiplicité.

L'artifice est *naturel* chez tous les hommes en qui la conscience est très développée.

S’ils écrivent, leur pensée éveille d’elle-même plusieurs types d’expression. La conscience agrandie n’est en somme que multiplicité offerte au lieu de simplicité.

L’artifice s’achève par la recherche paradoxale de l’expression *la plus naturelle*, la plus spontanée comme résultat du choix et de l’élaboration en quantité.

Ces conscients sont donc curieux des paroles d’enfants, etc…

Toutefois, (c’est un degré plus élevé encore), ils renoncent à ces recherches.

Quand la même impression éveille en nous un géomètre, un enfant, un poète, un peintre, un philologue — une douzaine de langages et de types d’accommodations, et de séries d’actes distincts — il est bien compréhensible que l’on soit embarrassé.

VII

La Honte est un grand sujet.

Le fait primitif a dû être le blâme général contre un personnage qui, peu impressionné au début, a fini par craindre ce blâme, l’élever en lui-même au rang de fonction ; *croire physiquement*, que l’ensemble des autres le voyait tel qu’il était ; — et puis que *ce qu’il était*, tel quel, sans voile, sans mystère, était par soi seul une chose mauvaise, à la fois une faiblesse et un crime{32}. Il est dangereux, a priori, de paraître ce que l’on est.

Le système nerveux est Autruche. Il rougit, il se cache sous le sang, *qui le fait voir*{33}. C’est une sorte de bêtise, de naïveté physiologique. A moins que cet effet ne soit sans finalité, mais un phénomène d’équilibre, de transport compensant un fait interne.

Ce doute sur toutes les apparences émotives est général.

On peut les interpréter comme ayant, (ou ayant eu), une valeur de réponse *qualitative* à une demande ; — ou bien comme n’ayant qu’une nature mécanique ; et, ultérieurement, une valeur de signe.

Au lieu de rougir, on pourrait pâlir, ou suer, ou avoir envie d’uriner… ou même… mourir, l’arrêt du cœur est une réponse comme les autres.

*

Si je rougis d’avoir peur, j’ai peur de rougir.

VIII
DIFFICULTÉ DE DÉFINIR LA SIMULATION

Ce qu'est la simulation ? Ce n'est pas de prendre une figure ou de faire un acte, qui n'est pas de notre nature — mais d'une autre nature.

Cela n'a point de sens. — Qu'est-ce que notre *nature* ? — et d'ailleurs comment s'en départir ? Si ma nature est de simuler ?

C'est l'idée de l'*inachevé* de cette nature seconde qui est l'idée essentielle de simulacre.

On ne peut pas *achever* de ressembler. A prend de lui-même ce qu'il peut prendre de la figure de B.

Il y a donc quelque part, ou en quelque moment, un *désaccord*, — une *coupure* dans celui qui imite.

Et nous apprendrons à distinguer la *soif*, — manque de liquide ; et la *soif*, manque d'une sensation de fraîcheur. (Ce qui apaise la première n'apaise pas nécessairement la seconde ; et réciproquement.)

On pourrait généraliser : définir deux *mondes* qui se compénètrent, se substituent imperceptiblement, — se commandent tour à tour.

On s'éveille, ou on est réveillé, d'une simulation, — comme d'un rêve.

La personnalité pèse peu devant ces propriétés{34}.

Le passé, l'avenir, formes de simulation. La simulation volontaire, intentionnelle, est peu de chose auprès de la simulation ou identification inconsciente.

Même notre personne, en tant que nous en tenons compte, est une simulation. — On finit par être *plus soi* qu'on ne l'a jamais été. On se voit d'un trait, dans un raccourci, et l'on prend pour soi-même l'effet des actions extérieures qui ont tiré de nous tous ces *traits*, qui nous font un *portrait*.

IX

La simulation tend à une limite qui est la contradiction.

Or toute pensée étant de la nature d'une simulation, il en résulte que toute pensée pressée et poussée à l'extrême, dans le sens de sa précision, tend à une contradiction.

*

La simulation résulte d’une propriété fondamentale, à savoir que : une excitation *quelconque* sur un système partiel sensitif donné, provoque une réponse toujours identique, — la seule que puisse fournir un système partiel. Toute excitation de la rétine donne lumière et couleur. Qu’il s’agisse de radiations, de contact matériel, d’intoxication ou congestion locale, la rétine y répond par des phénomènes lumineux. Il s’ensuit que l’on peut arbitrairement faire correspondre à ces phénomènes l’une des causes énumérées. Pour lever cette indétermination, il faut qu’aux phénomènes lumineux se joignent d’autres données.

De même, si nous pouvons simuler la colère, la souffrance, l’indifférence, etc. — c’est que le mécanisme des actes et de la mimique qui signifient extérieurement colère, souffrance, etc., peut être mû identiquement par des excitations bien diverses, — motifs de colère, causes de souffrance, volonté de simulation, courant électrique, imitation inconsciente d’un autre sujet, etc.{35}.

X

Mimétisme.

L’émotion communiquée par le geste et l’attitude, il est bien plus difficile d’y résister qu’à celle qui parle.

L’homme est le jouet absolu de tout homme qui se modifie devant lui. Il est esclave du sang et de la couleur du sang ; du gémissement et du trouble ; de la danse présente et du vomissement.

Plus lié peut-être par les sensations qui signifient, que par celles qui ne sont qu’elles-mêmes seules.

XI

Critique du don des larmes.

Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.

C’est plus bête que faux.

Je ne vois pas l’intérêt qu’il y a à pleurer.

Sinon le plaisir même de pleurer.

Ce plaisir de faire fonctionner artificiellement telles glandes et amener tous les mouvements annexes et connexes qui les décrochent, qui justifient,

achèvent le fonctionnement.

La vieille « beauté pure » tenait à honneur d'éviter les chemins des glandes. Elle laissait glander les porcs. Produire une espèce d'émotion qui ne trouve pas sa glande ni haute ni basse, une émotion sans jus, sèche, c'était son affaire.

Si elle tirait des pleurs, c'était par ses propres moyens ; par des moyens qui n'existent pas dans l'expérience forcée de la vie : et que la vie n'a pas prévus par des organes particuliers. Personne en général n'était forcé de *pleurer*. Là où tout le monde *doit* pleurer, elle s'abstenait. Elle n'accablait que quelques-uns. Et tous les autres *devaient* se demander, sans pouvoir comprendre, pourquoi ceux-là pleuraient. Idée pourtant de la *Communion*.

Avoir des machines pour la joie, pour la tristesse, des organes de l'impuissance à soutenir une pensée, que c'est étrange ! Appareils compensateurs, évacuateurs d'une énergie laquelle correspond elle-même à des images indigestes, — insoutenables, inachevables.

Et l'effet variant avec les hommes : il y en a de durs à la détente…

XII
SIMULATEUR

Celui-ci fait des grimaces derrière mon dos. Je le prends. Alors il recommence à froid sa grimace pour me faire croire que c'était un involontaire produit naturel de son système nerveux — un tic.

Il aime mieux de paraître un peu malade que de passer pour un vilain petit garçon sous les espèces d'un monsieur.

XIII
ACCIDENT

Une tache d'encre… De cet accident je fais une figure avec un dessin dans les environs. La tache prend un rôle et une fonction dans ce contexte. Et ceci est analogue à la pensée de Pascal : « J'avais une pensée. Je l'ai oubliée : j'écris, au lieu, que je l'ai oubliée. »

L'accident est *rattrapé, rédimé*.

C'est ainsi qu'un homme surpris dans une grimace nerveuse qu'il faisait derrière mon dos, la conserve et l'utilise par dissimulation, en faisant

l’expression avouable d’une douleur.

Et c’est ainsi qu’un poète saisit une alliance de mots, y persévère, s’y obstine et lui donne quelque valeur.

Transformation du fortuit, de l’inavouable, du honteux. Toute apparition de l’être interne au jour est honteuse, c’est-à-dire devant être ravalée, cachée brusquement, caméléonisée. On ne peut plus voir les yeux de celui qui nous a vus ou entendus. Caïn se cache. De même, le coup qu’on vient de recevoir, on veut en différer la conscience et la douleur.

XIV

On pense *naturellement* à supprimer l’homme qui gêne comme on pense à écarter une mouche ; à se gratter immédiatement au point cuisant.

C’est un réflexe de l’imagination, laquelle est faite pour ces solutions.

L’imagination, c’est (pour la majeure partie) une pseudo-réalité réflexe, — une vue, *un monde qui est une réponse*, — comme un *souvenir* de ce qui devrait être, ou de ce qui ne devrait pas être{36}.

Quelle est la vue, le « monde », qui répondrait à une excitation donnée ? — Tel est le problème. — Il faut, pour le bien saisir, le faire précéder de la notion que le monde donné, présent ou déjà connu, ne contient pas (en général) cette réponse *exacte*.

Les choses, en tant que mues, réorganisées, refondues, refaçonnées par les besoins (besoins inconnus, mal connus, autres que ceux bien pourvus de signes spéciaux, de forces à eux). La combinaison des représentations en quoi consiste l’imagination n’est possible que par leur réductibilité, leur simplification, leur réduction à l’état *signe*, c’est-à-dire *acte*.

L’image immédiate, qui se présente comme *solution*, peut être comparée à un *plus court chemin* dans l’espace{37} nerveux figuré, — dont la trame est formée par l’ensemble des correspondances entre besoins, actes et choses. Il me semble que les lois les plus simples et les plus importantes de « l’esprit » ont trait aux *potentiels* et aux *gêodèsiques* de cet espace.

XV

La conscience a horreur du vide.

XVI

Le Moi fuit toute chose créée.

Il recule de négation en négation. On pourrait nommer « Univers » tout ce en quoi le Moi refuse de se reconnaître.

XVII

Le son est une propriété de l'état exceptionnel de corde tendue.

Chaque sensation est une exception ou *excursion*, un écart de quelque zéro.

Supposé qu'il existe un *zéro absolu* de la sensation, on demande si un être qui atteindrait (par l'effet de quelque circonstance) ce point de sensation nulle, l'atteindrait *vivant*, c'est-à-dire s'il pourrait revenir à la vie ?

XVIII

Le vague, l'hiatus, le contradictoire, le cercle — véritables constituants de tout et de chacun, substance la plus fréquente de chaque esprit.

XIX

Mon objet principal a été de me figurer aussi simplement, aussi nettement que possible, mon propre fonctionnement d'ensemble : je suis monde, corps, pensées.

Ce n'est pas un but philosophique.

La philosophie, dont j'ignore ce qu'elle est, — parle de tout — par ouï-dire. Je n'y vois point de permanence de point de vue, ni de pureté de moyens.

Rien ne peut être plus faux que le mélange (par exemple) d'observations internes et de raisonnements, si ce mélange est fait sans précautions et sans qu'on puisse toujours distinguer le calculé de l'observé ; ce qui est perçu et ce qui est déduit, — ce qui est langage et ce qui fut immédiat.

XX

Mon goût du net, du pur, du complet, du suffisant, conduit à un système de substitutions — qui reprend comme en sous-œuvre, le langage, — le remplace par une sorte d'algèbre, — et aux *images* essaie de substituer des *figures*, — réduites à leurs propriétés utiles. — Par là se fait automatiquement une unification du monde physique et du psychique.

XXI
DES DÉFINITIONS

Le travail de définir commence à la naissance.

Si à l'âge de 40 ans je veux faire une définition — cette attention implique *directement* un travail qui s'étend à toute mon histoire antérieure.

*

Essayer de définir le nombre, c'est essayer de se mettre au point où l'on était avant de savoir ce qu'est un nombre, et en même temps ne pas perdre ma connaissance actuelle du nombre ; et enfin, passer de ce premier état d'ignorance à ce point adtuel, sans refaire tous les détours, sans s'égarer dans sa vie, sans la revivre, mais en somme remplacer le tâtonnement et l'acquisition de l'idée, suivant une moyenne d'essais, de degrés disséminés, etc., par un procédé fini, par un système d'actes strictement suffisant. — C'est un raccourci{38}.

XXII

Toute véritable découverte est payée par son auteur d'une diminution de l'importance de son « Moi ».

Toute personne est moindre que ce qu'elle a fait de plus beau.

XXIII

La gloire doit s'obtenir comme *sous-produit*.

XXIV
RELATION DU DESORDRE ET DU POSSIBLE

L’esprit va, dans son travail, de *son* désordre à *son* ordre. Il importe qu’il se conserve jusqu’à la fin, des ressources de *désordre*, et que l’ordre qu’il a commencé de se donner ne le lie pas si complètement, ne lui soit pas un si rigide maître, qu’il ne puisse le changer et user de sa liberté initiale.

XXV

Qui est en train de faire une belle œuvre aperçoit entre ses propres interstices une très belle œuvre.

L’impression de Beauté, si follement cherchée, si vainement définie, est peut-être le sentiment d’une impossibilité de variation, de changement virtuel ; un état limite tel que toute variation le rende trop sensitif d’une part, trop intellectuel de l’autre{39}.

Et cette frontière commune est un point d’équilibre.

XXVI

La spéculation est usage du possible. Mais ce possible dont je suis doué, comme en prévision de variations du milieu pour les compenser et y résister, — pour les *attendre* — les devancer même, par là doit pouvoir entrer dans l’*actuel :* et c’est la pensée !

Il faut donc une partie de moi dont les modalités soient indépendantes, dans une certaine mesure, de mon *reste*. Il ne faut pas que je sois entièrement en équilibre avec le présent.

XXVII

Ni l’éloge ni le blâme ne valent rien.
Vais-je dire : Ceci est bien — cela est mal ?
Ces propos n’importent à personne, et en premier, à moi.
Que me font mon indignation, mon enthousiasme ?
Tout au plus des éléments d’erreur…

*

L’intellect est une tentative de s’éduquer en vue d’empêcher les effets de déborder *infiniment* les *causes*.

Il est donc *contre* le système nerveux.

Il en méprise la propriété essentielle, qui est de donner de grands effets à de petites, très petites causes.

XXVIII

Tu n’es pas fait pour *voir* dans tel monde. Mais, si tu t’efforces, malgré l’inutilité de la peine, si tu te plais à ces peines plus qu’à ton facile succès, — on dira que c’est orgueil, ambition étrange, — quand ce n’est peut-être que le premier essai par toi de quelqu’un qui verra ce que tu vois *et* ce que tu ne vois pas{40}.

XXIX

Mon genre d’esprit n’est pas d’apprendre d’un bout à l’autre dans les livres, mais d’y trouver seulement des germes que je cultive en moi, en vase clos. Je ne fais quelque chose qu’avec peu, et ce peu produit en moi.

Si je prenais de plus amples quantités, je ne produirais rien ; davantage, *je ne comprends pas* ce qui est déjà développé.

XXX

Nous ne comprenons rien qu’au moyen de l’infinité limitée de modèles d’actes que nous offre notre corps en tant que nous le percevons.

Comprendre, c’est substituer à une représentation un système de fonctions nôtres, toujours comparables à un « notre corps » avec ses libertés, ses liaisons.

XXXI

Les mathématiciens travaillent à mettre au jour les mécanismes qui sont en nous, et en somme, les gênes mutuelles qui se produisent entre les intuitions et qui font que le tout dépend des parties, — qu’un tout soit déterminé non par toutes les parties, mais par quelques-unes.

XXXII

Un homme est du type intellectuel le plus prononcé lorsqu'il ne peut être content de soi que moyennant un effort « intellectuel ». — Tout ce qu'il peut accomplir et qui ne requiert pas d'effort d'attention, ne lui donne pas la sensation de *valoir*. Les compliments qu'on lui en fait ne le touchent pas, et il se moque intérieurement de ceux qui les lui font. Ce qui ne lui a rien coûté ne compte pas{41}.

XXXIII

Ce qu'on appelle invention est de la nature d'une *communication*.

La fécondité inventive en tous genres croît comme la possession, la perfection des moyens de communication.

Une bonne notation entraîne des inventions.

Il faut être *deux* pour inventer. — L'un forme des combinaisons, l'autre choisit, reconnaît ce qu'il désire et ce qui lui importe dans l'ensemble des produits du premier.

Ce qu'on appelle « génie » est bien moins l'acte de celui-là, — l'acte qui combine, — que la promptitude du second à comprendre la valeur de ce qui vient de se produire et à saisir ce produit{42}.

XXXIV

Un homme sans bêtise, sans bêtises, manquerait de ce modèle perpétuel et portatif du fonctionnement propre et local du cerveau. Naïvetés, stupeurs élémentaires d'un groupe, résistances insuffisantes, courts-circuits, suspens de la lumière incréée, actes hâtifs… acharnements d'oiseau contre une vitre, rires d'enfant devant le danger, se croire enfermé par une porte sans verrou{43}…

XXXV

La sottise est de ne pas voir ce qu'un autre voit. La faiblesse, de ne pas pouvoir ce qu'un autre peut.

Mais où personne ne voit et où personne ne peut, il n’y a ni sottise ni faiblesses possibles.

XXXVI

Il y a dans l’algèbre quelque chose de la puissance de la « nature » et elle en retire un certain élément de prestige. Je pense à la complication et à la longueur des immenses calculs, aux développements infinis. On a l’impression du travail végétal, d’une répétition qui s’étale, d’une cellule qui se subdivise.

L’algèbre seule donne cette impression. Le langage ordinaire s’arrête aux premières démarches — est incapable de se conserver dans sa suite.

L’algèbre a pour elle la figure de ses formules. Son extension combinatoire. Etc… En quoi elle est inhumaine comme la vie aveugle et proliférante est inhumaine.

XXXVII

Le travail de l’esprit considéré comme le pénible succédané d’un sommeil (puisque la solution vient en dormant, d’après beaucoup d’auteurs).

— Dormez, et vous trouverez.

Chercher n’est que se mettre en état de trouver par quelque accident ou par quelque sommeil. C’est préparer le champ de l’heureuse étincelle.

XXXVIII

La connaissance fonctionnelle du système nerveux devra réagir sur l’idée qu’on se fait de la valeur de la connaissance en général, sur la notion de certitude, d’univers, d’homme, etc.{44}.

XXXIX

L’« esprit » s’arrache aux choses qui touchent le corps et sont sous les yeux. Il y retourne. Il donne à ces choses des fonctions diverses. Ainsi le même arbre est un *but* de mouvement ; il est un *signe* de souvenirs ; il est

un *repère* de pensées qui n'ont aucun lien avec lui, un fixateur ou un distracteur, un révélateur, un interrupteur ; un réflecteur{45}.

Voici un philosophe qui spécule sur le monde, sur la connaissance ; il dispose de l'espace et du temps ; pense dans la plus grande généralité ; se distingue de son mieux de l'instant… mais sa pensée est au milieu d'objets et de petits incidents — de bruits, et des brusques reflets d'une fenêtre crevant de soleil qu'on ouvre en face de la sienne. II a un goût dans la bouche et une jambe nerveuse. Il se perd et se retrouve, et se retrouve un peu différent, tantôt ne se comprenant plus ; tantôt plus éveillé.

XL

La mort est l'union de l'âme et du corps dont la conscience, l'éveil et la souffrance sont désunion.

XLI

L'homme s'imagine « exister ». Il pense, donc il est, — et cette naïve idée de se prendre pour un monde séparé, étant par soi-même, n'est *possible que par négligence*.

Je néglige mes sommeils, mes absences, mes profondes, longues, insensibles variations.

J'oublie que je possède, dans ma propre vie, mille modèles de mort, de néants quotidiens, une quantité étonnante de lacunes, de suspens, d'intervalles inconnaissants, inconnus.

Je ne puis me concevoir absent, supprimé, ne me réveillant plus un certain jour ; *je ne sais comment m'interrompre*, et je ne fais que m'interrompre !

Si tu penses devoir toujours te réveiller, pense aussi devoir toujours te rendormir.

Si tu seras immortel, tu seras donc mortel. Il faut commencer par là.

XLII

A l'homme monté, tendu, clair, en pleine vigueur, il semble impossible que *le même* puisse cesser d'être tel.

Il *croit*, — et voici la *foi* du type le plus simple, — il *croit* que pour pouvoir perdre connaissance, pour « mourir », il lui faudrait d'abord devenir *un autre*{46}.

Sa vitalité lui est si présente et si nette — qu'il ne peut pressentir d'autre variation *réelle* de son état que dans le même *ton*.

Faiblir, périr, lui semblent extérieurs, — comme *théoriques*.

XLIII

L'homme a tiré tout ce qui le fait *homme*, des défectuosités de son système.

L'insuffisance d'adaptation, les troubles de son accommodation, l'obligation de subir ce qu'il a appelé *irrationnel*.

II les a sacrés, il y a vu la « mélancolie », l'indice d'un âge d'or disparu, ou le pressentiment de la divinité et la promesse.

Toute émotion, tout sentiment est une marque de défaut de construction ou d'adaptation. Choc non compensé. Manque de ressorts ou leur altération.

Ajouter à cela l'adaptation artificielle — développement de la conscience et de l'intelligence.

Quelle étrange conséquence. La recherche de l'émotion, la fabrication de l'émotion ; chercher à faire perdre la tête, à troubler, à renverser…

Et encore : pourquoi y a-t-il des émotions physiologiques (sans quoi la nature se perdrait) ? Nécessité de perdre l'esprit, ou de voir partialement ou de former un monde fantastique, — sans quoi le monde finirait ! — Amour.

Les fondions finies conscientes contre la vie.

La non-adaptation finale….

XLIV

Spécialité du moi.

Ce que je me dis, — ce que je me crie, — je ne veux point qu'un autre me le dise. — Je souffre, je m'évanouis s'il me dit cette même pensée…

Pourquoi, comment cette asymétrie, et cette différence de traitement ? Pourquoi souffrir de *moi* ce qui passe mes forces s'il vient de tes lèvres ?

Et pourquoi je supporte le cri de la craie contre la vitre, si c'est *moi* qui la presse sur le verre, — (et même je ris de ta grimace), — et pourquoi le

même grincement m’est odieux s’il vient de ton acte ?

Pourquoi l’on ne peut se chatouiller soi-même et se rendre fou de ses chatouilles ?

On pourrait donner à ceci une réponse facile en disant que l’effet est dans la surprise et que l’on ne peut se surprendre soi-même volontairement. Mieux vaut laisser la question sans réponse.

XLV

Un homme n’est qu’un poste d’observation perdu dans l’étrangeté.

Tout à coup, il s’avise d’être plongé dans le non-sens, dans l’incommensurable, dans l’irrationnel ; et toute chose lui apparaît infiniment étrangère, arbitraire, inassimilable. Sa main devant lui lui semble monstrueuse. — On devrait dire : l’*Étrange*, — comme on dit l’*Espace*, le *Temps*, etc.

C’est que je considère cet état proche de la stupeur comme un point singulier et initial de la connaissance. Il est le *zéro absolu* de la Reconnaissance.

La pathologie de l’esprit et celle du système nerveux sont pleines d’exemples des altérations de cette reconnaissance, que les diverses lésions savent parfois disséquer et dont elles isolent les éléments.

La philosophie et les arts, — disons même la pensée en général — vivent des *mouvements* qui s’effectuent entre connaissance et re-connaissance.

La mystique est… la Musique de ce domaine.

XLVI

L’homme dit au dieu : Il faut me détruire ou me satisfaire.

Cette pensée lui semble si *juste* qu’il la fait dire par le dieu sous cette forme : Il te faut me satisfaire ou être détruit… Plus que détruit !

XLVII

Un problème n’est réellement résolu que si la réponse qu’on a trouvée a d’autres propriétés encore que celle de servir de réponse : l’existence de Dieu serait très fortifiée si on pouvait donner à Dieu d’autres emplois, et lui

trouver d’autres aspects que ceux attenant à la Création. Mais on ne sait pas ce qu’il fait en dehors de nous, et c’est ce en quoi il ne nous touche en rien, qui établirait son existence.

Mais que peut faire un dieu d’autre chose qu’un « monde » ?

XLVIII

Sans les religions, les sciences n’eussent pas existé, car la tête humaine n’aurait pas été habituée à s’écarter de l’apparence immédiate et constante qui lui définit la réalité.

XLIX

Que la « vie intérieure » n’est pas ce que l’on croit.

Ineffables.

Les mystiques, ces profonds égoïstes. Ils en perdent la parole — ineffabilité — il ne leur sort que les soupirs et les exclamations de leur jouissance. Les mots puérils d’amoureux.

Peut-être cette « vie intérieure » devrait-elle s’interpréter de plusieurs façons également légitimes et profondément différentes les unes des autres…

C’est en quoi elle serait véritablement digne d’intérêt, — profonde, — et un peu plus qu’*intérieure* — disons : supérieure{47}.

L

La théologie joue avec la « vérité » comme un chat avec une souris.

LI

Ce n’est pas réfuter loyalement un système que de ne pas réfuter en même temps *tous* les système *infiniment voisins*.

*

S’il s’en faut d’infiniment peu qu’une doctrine soit solide, si une modification très petite suffisait à la rendre incontestable, la critique qu’on en ferait en exploitant cette petite imperfection, serait abusive, personnelle, mesquine ; mais le beau jeu serait d’attribuer à une pure inadvertance de l’auteur, ce rien qui peut servir à un petit esprit de prétexte pour abîmer son ouvrage.

LII
MON CORPS

Ce « mon corps » occupe un volume. Mais il semble qu’à l’*intérieur* de ce volume règne une connexion singulière.

Les distances intérieures ne sont pas de même espèce que les distances ordinaires.

Sensations, mouvements locaux ne semblent pas, quoique localisés, — être à des points différents par la *distance*.

La distance de deux points du corps pris au hasard n’a pas de sens.

La distance de deux points dont le contact *naturel* ne peut advenir, et qui n’ont pas de relations singulières, *n’existe pas*{48}.

Le *loin* et le *près* sont aussi très particuliers. Un membre *éloigné* semble obéir sans intermédiaire, et être par là, plus proche qu’un lieu non éloigné non docile ou non mobile.

LIII

Dans les distances corporelles intérieures on trouve que l’ordre d’éloignement des parties du corps se compose avec la mobilité de ces parties, — et avec les temps nécessaires pour les mettre en mouvement. Le plus mobile est l’œil.

On pourrait classer ainsi, (grossièrement), œil, doigts de main, langue et mâchoire inférieure, tête, doigts de pied, mains, avant-bras, pieds, membres inférieurs, lombes, torse, épaules, ceci très grossier — et variable.

Mesure de la mobilité ?

Cette mobilité est très composée. Elle tient à l’innervation, à la musculature et à ses insertions — à la masse, au moment d’inertie de la

partie, à la situation du corps, au degré d'éveil ; aussi à la *phase*, c'est-à-dire aux états antérieurs immédiats.

LIV

Le corps est une masse ou un espace, pénétré de sensibilité comme une pierre est veinée de fer, ou comme une éponge est pénétrée d'eau : pénétrée de volonté d'une façon moins subtile. Sensibilité et volonté laissant entre les réseaux où elles existent, des parties insensibles et inertes, de grandeur limitée par la subtilité de leurs divisions.

Il y a des régions où vouloir n'a pas d'existence, et qui sont purement *locales. La grandeur de ces régions est remarquable par rapport à notre* connaissance et possession de nous-mêmes{49}.

Analogie curieuse. La pensée aussi comprend des réserves qu'elle ne peut pénétrer. Il y a des distinctions qu'elle échoue à approfondir, des temps qu'elle ne divise pas. Elle *pénètre* quelque chose, mais jusqu'à un certain degré.

LV

La substance de notre corps n'est pas à notre échelle. Les phénomènes les plus importants pour nous, notre vie, notre sensibilité, notre pensée sont liés intimement à des événements plus petits que les plus petits phénomènes accessibles à nos sens, maniables par nos actes. Nous ne pouvons pas intervenir directement et en voyant ce que nous faisons. La médecine est intervention indirecte — et d'ailleurs les autres arts.

Dans cette petitesse, nos actes concevables n'ont plus de sens.

Le système nerveux, entre autres propriétés ou fonctions, a celle de lier des ordres de grandeur très différents. Par exemple : Il relie ce qui appartient au chimiste à ce qui appartient au mécanicien.

La physique considère aujourd'hui des *masses* d'une telle petitesse que la lumière même n'a rien à faire avec elles. Les images que nous nous en faisons *n'ont et ne peuvent avoir aucun rapport* avec ce qu'elles prétendent représenter. La notion de *forme* n'a aucun sens à leur égard, est entièrement étrangère à des objets si menus que *l'on n'en peut même concevoir le grossissement*, — lequel suppose l'existence de la *similitude*.

LVI
ESPACE BUCCAL

Comme la bouche est curieusement sensible, donne un mélange de fortes pressions, de tractions contrariées, d'obstacles et de corps durs interposés, de goûts et saveurs, de touchers humides et de glissements, de présences étranges, — de même la sensation d'ensemble de tout le corps et les mouvements de l'attention dans le corps, comme celui de la langue qui tâtonne et travaille dans son antre…

LVII

Deux hommes de vigueur musculaire très inégale ont cependant la même conception de l'espace. Et pour qu'il en soit ainsi, il faut donc que le système musculaire propre et le système qui le commande et sur lequel revient l'expérience, diffèrent nettement.

Je n'apprends autre chose, en déplaçant une masse, que n'en peut apprendre celui qui peut déplacer une masse trois fois plus grande.

LVIII
ORDRE, DÉSORDRE ET SOI

J'ai retrouvé ce cahier. Il n'était pas égaré. Bien au contraire ; mais si bien rangé que je ne me reconnaissais plus. Il était sorti de mes voies. J'avais perdu mon fil conducteur, mon « désordre ». Mais désordre propre, et personnel, et familier.

Pour ne pas les égarer, mets les choses toujours où tu les mettrais spontanément. On n'oublie pas ce qu'on ferait toujours.

Le désordre réel est le dérangement de cette espèce de *réglé, la dérogation à la fréquence*. C'est mettre les choses à une place réfléchie laborieusement, — ou trouvée enfin après tâtonnements, combinaisons, déviations ou *éloignements successifs de la tendance*, comme une découverte, un nouveau Monde, une solution rare…

Alors, pour retrouver l'objet, je suis obligé de retrouver *une* certaine réflexion où rien ne me reconduit.

Mais s’il fut placé sans recherche, il me suffit de me retrouver moi-même, en bloc et en gros — c’est-à-dire *il me suffit d’être*.

Si ta règle est le désordre, tu paieras d’avoir mis de l’ordre.

Suis ta règle.

LIX

L’homme angoissé n’ose bouger — ni son corps ni sa pensée, comme l’homme dans un bain sentirait le froid s’il remuait dans l’eau. Celui-là sentirait sa peur.

Le mouvement rend la sensibilité plus vive. Après un choc, on n’ose bouger. C’est un *nexus* étrange où les idées, les mouvements, la variation de la sensibilité se brouillent curieusement.

LX
BRUSQUES CHANGEMENTS D’UNE MÊME CHOSE

Il y a parfois d’étranges, et brusques arrêts sur une idée, souvenir, coin de meuble. Tout à coup on croit voir pour la première fois ce que l’on a vu mille fois ; ou l’on perçoit l’arrivée à maturité, — la puberté — d’une impression.

Une idée paraît dans sa force plus que réelle ; et cependant on y avait pensé bien des fois auparavant, et même de près, même avec ralentissement, même avec soin ; — mais cette fois, elle est comme *tangible*. Ce visage me regarde. De même, il arrive que l’on comprenne longtemps après coup, quelque chose : une intention, un texte, une personne, — soi-même. — On trouve la signification d’un regard qui nous fut adressé il y a vingt ans par un être qui a disparu : et les sens d’une phrase ; et la beauté d’un vers que nous savons par cœur depuis l’enfance.

Ainsi le grain de blé, retrouvé dans son hypogée, germe, dit-on, après trois mille ans d’un sec sommeil.

LXI
COLÈRE SURMONTÉE

Au milieu d’un monologue terrible, interne, toute la justice personnelle debout, l’œil fixe, la colère et le dépit de tout, la vue de la vengeance sur soi-même, (car c’est immoler le monde entier), — au milieu de ces réponses effrayantes, de ces ordres de tyran, de ces dégoûts et de ces mots de juge coupable, de ces images rebondissantes — un éveil survient, qui en surprend la niaise mécanique, qui écoute ces grosses bêtises horrifiques, ces clameurs et ces drames, et moque et siffle la fureur, — et la renvoie à… *la nature*, aux bêtes, aux tempêtes…

Il y a donc une sorte de mouvement, un mouvement soudain pour sortir de ce *moi* qui vient d’être, et pour former un *moi* capable du moi passionné antérieur, — qui voie ce qui voyait, et juge ce qui jugeait.

Ce mouvement créé dans l’être qui ne se possédait plus, par les heurts, les surprises, les flagrants délits de bêtise où l’on se prend, par l’écho de sa voix, — ce mouvement créateur d’une conscience et d’un degré de conscience plus élevé, il est toutefois lui-même un *réflexe*.

LXII

Le détail entre dans ma chair. Je sens chaque dent de la scie.

Ce que l’esprit a épuisé, parcouru d’un éclair, il faut que la lourde machine, la lente bête entière du monde en transformation le répète dans mes sens, — l’épèle — le réalise — avec toutes ses minutes, ses secondes et ses seizièmes de secondes psychologiques, avec sa marche de front et en profondeur, avec toute la minutieuse harmonie des moyennes ; — il faut que les tendances plus pressées s’arrêtent pour attendre les autres ; il faut que les éléments séparés et indépendants qui font ce tout, — respectant grossièrement la figure générale ; que les chocs, les mélanges s’arrangent… Et moi, sur mon fil spécial, dix fois allé au bout, dix fois revenu — je vibre entre ce lent réel et cet extrême, je vibre d’impatience, atome dans une flamme et j’émets cette radiation propre que j’écris ici.

LXIII

Cette barre de fenêtre, ce plan poli d’une vitre, où le front s’appuie, accessoires de l’être, décor, système entre lesquels les pensées et les impressions se meuvent.

LXIV

L’animal compliqué. Il met l’amour sur un piédestal. La mort sur un autre. Sur le plus haut, il met ce qu’il ne sait pas et ne peut savoir, et qui n’a même point de sens.

C’est ajouter un monde à l’autre. Nous sommes par nature condamnés à vivre dans l’imaginaire, et dans ce qui ne peut être complété.

Et c’est vivre.

LXV

Le rêve est le phénomène que nous n’observons que pendant son absence. Le verbe *rêver* n’a presque pas de « présent »{50}.

LXVI

Le rêve montre que la conscience est compatible avec le désordre, que des éléments de conscience existent indépendamment de leur *sens*, que ce sens est une réponse qui peut consister en de nouveaux éléments formant avec les premiers une suite divergente, les premiers étant abolis et remplacés, ou bien étant composés avec les suivants sans restriction et sans limite{51}…

Quand mon doigt suit le bord de la table ronde, il doit finir par repasser au point de départ. Mais non dans un rêve.

Le réel peut sans doute être mis sous forme de postulats indépendants, more geometrico. Cela fait : abolir un, deux postulats — c’est le rêve.

Ce groupement de postulats contient essentiellement le *temps*, — je veux dire les *substitutions successives*. — *Le réel ne peut se concevoir instantané, (d’ailleurs notre sentiment musculaire n’existe pas dans l’instant).*

A la lueur d’un éclair, ce qu’on voit est rêve — ou réalité ? — Il y a indétermination. Il faut pour le réel un recoupement de la conscience. Dès que cette opération est oblitérée, je suis à la merci de mes productions{52}.

LXVII

Lorsque je dis : je *vois telle chose*, ce n’est pas une équation entre je et la chose, que je note ainsi ; c’est une égalité.

Mais dans le rêve il y a équation. Les choses que je vois me voient autant que je les vois. Ce que je vois alors m’explique en quelque manière, m’exprime — cela est organisé par moi, au lieu que je sois organisé par lui comme dans la veille{53}.

LXVIII
CAUCHEMAR

Le cauchemar, ce rêve impuissant à rompre l’enchantement, cette *image enterrée vive*, — s’élève jusqu’à la précision la plus affreuse, à la netteté du réel. — Cette netteté marque l’effort désespéré.

Comme le désespéré de la veille cherche le sommeil absolu, celui du sommeil cherche l’éveil.

Comme l’homme englouti se débat désespérément contre l’eau pour venir à l’air, les mauvais rêves engendrent les actes désordonnés de la mémoire. L’eau qui étouffe, ce sont les actions cachées des gênes du fonctionnement organique. Le sol qui lui manque pour y appliquer ses forces, — à cause de quoi il les disperse et les consume en vain dans toutes les directions de l’espace, — c’est la localisation et la détermination de ces impressions qui le tourmentent au travers d’un voile.

Le rêveur, dont le rêve se prolongerait, se dépenserait, — déchargerait à la fin toute sa ressource mentale dans le *vide ;* rayonnerait toutes ses possibilités dans ce vide.

LXIX
ANALYSE INTERNE

Il y a des objections contre l’analyse interne.

Ces objections peuvent se résumer ainsi :

Les choses perçues « en moi » ne sont pas fonctions continues de mon attention. Il y a une discontinuité, peut-être alternante, et il s’introduit des figures nouvelles à chaque insistance du regard.

Plus je fixe, plus je déforme ; ou plutôt, plus je change d’objet.

Passant du vague au net, je ne me borne pas à changer d'approximation ; je change d'objet.

Préciser une pensée, c'est former une autre pensée qui peut différer de la première, d'une différence *indéterminée*.

De plus, ce passage n'est pas uniforme. Je ne suis pas certain que, précisant deux fois le même état initial, j'aboutisse à un même état N^me^, ou du moins j'emprunte le même chemin passant par cet état N^me^.

D'autre part, je ne puis même dire que ces choses soient fonction de mon attention, ou mon attention fonction d'elles. Je ne démêle pas nettement la part des choses de celle des forces et de la durée. Dans les phases de veille, la distinction semble nette, et cette distinction entre dans l'impression de *réalité*. Au contraire dans les phases de *mélange*, (sommeil naissant, etc.), la réciprocité entre le regard et l'objet, leur équilibre réversible, semble bien s'installer.

LXX

A la place de chaque homme, avec les mêmes matériaux de chair et d'esprit, plusieurs « personnalités » sont possibles, parfois coexistent, plus ou moins égales. — Parfois périodiquement.

Les unes plus grossières que les autres — plus primitives — plus maladroites. Parfois une personne enfantine redevient dans la peau d'un quadragénaire. On se croit le même. Il n'y a pas de *même*.

Nous croyons que nous aurions pu, à partir de l'enfance, devenir un autre personnage, avoir eu une autre histoire. — On se voit bien différent. Mais cette possibilité de groupements de mêmes éléments de plusieurs manières persiste, — et c'est une critique-du-temps.

Il n'y a pas de temps *perdu*, réellement *écoulé* tant que ces autres personnes sont possibles.

Et d'ailleurs *ma* personnalité, — ma fréquence d'être un tel, avec toute sa variété, est comparable à un souvenir. Elle peut s'abîmer comme un souvenir, et telle autre revenir comme un souvenir.

C'est comme une mémoire de second ordre.

LXXI

ILLUSION DES SENS

HALLUCINATION

Je demande si on a observé des contre-hallucinations… c'est-à-dire des non-perceptions de tel objet… c'est-à-dire la vision de ce qu'on verrait si tel objet n'était pas là ?

Et aussi : Y a-t-il des hallucinations dynamiques ? quelqu'un a-t-il frappé un coup de poing dans le vide et ressenti ce qu'il eût ressenti s'il eût heurté une table ?

LXXII

Le sot est un rudiment. Il montre des lois trop simples de combinaisons mentales.

L'homme de génie fait pressentir son édifice extrêmement composé. La simplicité dans les résultats, leur netteté, leur généralité, demandent elles-mêmes la collaboration de toute une *profondeur* vivante, et d'un nombre immense d'éléments indépendants.

Cette complexité agissante et non visible permet seule à la pensée de ne pas s'égarer à chaque tournant, de se prévoir et d'être tout autre qu'une réponse instantanée, transformée de la demande même, et non une réponse de l'objet de la demande.

LXXIII

Les contradictions peuvent passer inaperçues. L'homme peut sans même les soupçonner, les porter en soi, et en croire les termes compatibles ou indépendants. Mais elles sont, et l'on dirait qu'elles travaillent d'elles-mêmes.

LXXIV
AGE DE GLACE

L'âge froid vient, et est contraint de subir ce qui a été construit, pétri, arrêté, par l'âge de feu, et de se priver malgré soi de ce qui a été renoncé volontairement à l'âge de feu. L'homme mûr se loge dans la coque d'un homme jeune qui a disparu.

Entre les deux âges, une époque de lutte et de gêne. L’ambition est le sentiment de la prévoyance. Un peu plus d’argent, un peu plus de puissance, et les honneurs, pour compenser ce qui s’affaiblit, ce qui tombe, ce qui s’obscurcit, ce qui s’endort, ce qui se dessèche{54}…

LXXV

Le cerveau s’imagine soi-même comme un étrange repli dans l’étofFe des choses. Il lui faut être doué de propriétés contradictoires en apparence, comme d’appartenir à la suite et de n’y point appartenir entièrement. Les mots : « devancer, attendre, prévoir, se préparer à, différer », nous sont propres et sans emploi que pour nous.

LXXVI
NÉBULEUSE LAPLACIENNE

Mais quelle rotation a détaché la sensibilité de l’être ; et la conscience connaissante de la sensibilité ?

Si cette conscience est un édifice dans la sensibilité ?

Quand on s’éveille.

Quand on s’endort.

LXXVII

Pensée est la chose qui est en même temps autre chose que soi ; et qui l’est toujours.

Et quand elle se pense elle-même, *elle ne se reconnaît pas ; et dit alors qu’elle se connaît*.

Et en effet, si elle essaye de se saisir, elle trouve *du nouveau*, et elle appelle se connaître : *percevoir de l’inconnu, du surprenant, du neuf, dans le connu même, par le connu même, en tant que connaissance*.

Je me connais en tant que j’arrive à m’étonner moi-même, à me trouver inconnu, à me percevoir c’est-à-dire à me diviser de moi.

Je ne prends plus une image pour un objet, ni un pincement secret pour un avertissement mystérieux. Je sens que tout phénomène m’est extérieur ; et le plus profond — peut-être, — le plus extérieur.

Dans ce monde, la différence de phénomènes est un phénomène.

LXXVIII

Qu’est-ce qu’un moment — un éclair ? Sinon précisément ce qui accumulé ne saurait composer un temps : le contraire d’une durée, non son élément.

LXXIX
ATTENTE ET VALEUR DE L’INATTENDU

C’est l’imprévu, le discontinu, la forme de réel et d’être à laquelle on n’aurait jamais pensé, — qui font le charme et la force de l’observation et des expériences.

On croyait contempler ou pressentir les solutions possibles, et il y en a une autre…

LXXX

Discussion métaphysique. Si l’espace est fini, si les figures semblables sont possibles, si etc.

Ces disputes, de plus en plus serrées, ont le passionnant et les conséquences ; nulles d’une partie d’échecs.

A la fin, rien n’est plus — sinon que A est plus fort joueur que B.

*

Parfois il en ressort aussi qu’il ne faut pas jouer tel coup désormais. On se ferait battre.

Ou qu’il faut prendre telle précaution…

LXXXI
PROFONDEUR

Profondes, insignifiantes, et d’autant plus insignifiantes que plus profondes, ces recherches qui ne cherchent que leurs limites.

Il n’y a que les choses superficielles qui puissent ne pas être insignifiantes. Ce qui est profond n’a point de sens ni de conséquence.

La vie n’exige aucune profondeur. Au contraire !

*

Profond est (par définition) ce qui est éloigné de la connaissance.

Superficiel, ce qui est conforme à la connaissance aisée et rapide.

— L’obscurité est *profonde*, dit l’Œil.

— *Profond* est le silence, dit l’Oreille.

Ce qui n’est pas — est le profond de ce qui est…

Mais, (puisque nous jouons sur ce mot, divisons-le…) distinguons deux profondeurs.

L’une, pour y placer les objets que nous croyons que notre esprit saisirait par un simple accroissement de ses puissances connues, — durée d’attention, — persistance des impressions, — nombre des actes indépendants ou opérations, ou des données simultanées, etc.

L’autre, pour domaine et dimension des choses que nous croyons exister, mais ne pouvoir être perçues que par une connaissance douée de propriétés non semblables, non homogènes à celles de la nôtre. Cette profondeur est le lieu d’objets inconnus d’une connaissance inconnue…

LXXXII

Je ne déteste pas ces questions dont l’intérêt est aussi grand, l’importance aussi faible qu’on le voudra.

Il y a de ces jeux de l’esprit qui l’approfondissent, l’amenuisent, l’apprivoisent à la complication et aux prolongements des conceptions ; et qui s’emparent profondément de lui, le tourmentent, l’enchaînent ; mais n’ayant aucune conséquence extérieure, aucune importance directe, il s’y peut livrer librement et en développer les difficultés symétriquement, et par ordre{55}.

LXXXIII

La métaphysique consiste à faire semblant de penser A tandis que l'on pense B, et que l'on opère sur B.

Avec les philosophes il ne faut jamais craindre de ne pas comprendre. Il faut craindre énormément de comprendre.

Mais il faut chercher à les comprendre, eux.

Quand un philosophe pense à l'*Etre*, il prend une certaine configuration à demi visible, à demi cachée. Cette configuration ne doit point paraître dans sa pensée.

*

Croire à X, c'est faire que X ne dépende que de moi.

Ne pas croire à X, c'est voir que X dépend de conditions non données ou non réalisées, et auxquelles je ne puis ou ne sais suppléer.

LXXXIV

Le réel ne peut s'exprimer que par l'absurde.

N'est-ce pas toute la mystique et la moitié de la métaphysique que je viens d'écrire ?

En vérité, qui veut concevoir le moindre phénomène chimique ou physique, s'il s'efforce de ne pas y introduire ces opérations finies, nettes, comme de séparer une masse, de discerner le volume, de la structure ; celle-ci, du poids, etc., de distinguer le temps, du changement ; la vitesse, de l'accélération ; le corps, de sa position ; les forces, de la nature et de la situation, etc. s'il peut encore concevoir quelque chose, — c'est un *rêve* qu'il aborde et explore.

Et pour une certaine division trop fine ou attention trop poussée, les *choses* perdent leur *sens*. On dépasse un certain « optimum » de la compréhension, ou de la relation possible entre l'homme et ses propriétés ; l'homme tel que nous nous sentons et nous connaissons l'être, ne pourrait plus exister, être conçu dans ce petit domaine étrange où pourtant sa vision pénètre. On voit, mais on a perdu ses notions à la porte. Ce qu'on voit est indubitable et inconcevable. La partie et le tout ne communiquent plus.

Ceci est général : en logique, au microscope, dans le rêve, dans la profonde méditation, dans les états horriblement détaillés de douleur, d'anxiété.

L’optimum ne comporte pas ces « agrandissements » des durées ni des angles de vue{56}.

LXXXV
RELATION

L’être mystique est transformable directement en être « immoral ».

L’être moral est défini par l’existence et la pression d’une règle (quelconque) d’origine étrangère à lui : — le « devoir » doit être une règle sans charmes, et qui n’est plus elle-même si on lui en trouve.

Il lui est essentiel qu’elle soit une gêne et excite la répugnance{57}.

L’être moral se meut comme le chien vient au fouet. S’il venait en gambadant, ce serait un autre être, et la moralité ne serait plus en lui. Le dressage ne doit donc pas réussir au point de renverser les valeurs ; car le comble de dressage ainsi atteint exclut le mérite. La mauvaise humeur est un ingrédient nécessaire du mérite.

Mais un mystique, un être capable d’aller en chantant aux supplices, est, par là même, tout aussi capable d’aller au *péché* le plus noir, le plus délicieux, — avec des larmes trop chaudes. Il est grave de classer toutes choses selon les sensations qu’elles donnent. L’un placera Dieu à l’infini, mais l’autre y mettra autre chose. Ce sera parfois le même, et le passage de lui à lui, l’affaire d’un instant.

LXXXVI
MONTRE EN MAIN

Il n’y aurait qu’à attendre pour voir le sceptique se changer en croyant ; le croyant en sceptique, le classique en *fauve*, et réciproquement. Affaire de patience.

LXXXVII
L’ÊTRE ET LE SAVOIR

« Savoir », ce n’est jamais qu’un degré. — Un degré pour être.

Il n’est de véritable savoir que celui qui peut se changer en être et en substance d’être, — c.à.d. en acte.

Les connaissances les plus vaines sont celles qui se réduisent en pures paroles et qui ne peuvent sortir de ce cycle verbal.

LXXXVIII

Quelle que soit la valeur, la puissance de pénétration d'une explication, c'est encore et encore la chose à expliquer qui est la plus réelle, — et parmi sa réalité, figure précisément ce mystère que l'on a voulu dissiper.

LXXXIX

Toute psychologie — en ce qui concerne les valeurs de l'intellect, — se réduit à ceci :

ce qui me vient à l'esprit ;

ce que je cherche à faire venir à mon esprit ;

ce que je rejette et raye de l'avenir de mon esprit.

XC

Nous n'en sommes pas encore au moment où la psychologie peut avoir à faire à la logique. Il s'en faut ! La logique ne peut jouer qu'à partir du moment où les définitions sont bien arrêtées, où elles sont exprimées définitivement en concepts. Le jeu ne peut commencer qu'après les conventions arrêtées.

XCI
OBJET DE LA PSYCHOLOGIE

L'objet de la psychologie est de nous donner une idée toute autre des choses que nous connaissons le mieux.

Arriver à s'étonner des habitudes ; à considérer la surprise comme probable.

Se faire une image des relations d'images ; définir nos images par des relations…

Se faire du Moi un non-Moi ; et rapporter à un Moi tout le non-Moi —

Toutes les Danaïdes au travail !

XCII
MONDE PSYCHIQUE

Essaie de concevoir un monde étrange où l'approche, la *prévision* du phénomène, a tous les effets du phénomène : — où les hasards redeviennent comme mus désormais dans une loi : où l'improbable devient, par une conséquence de sa *production* une seule fois, le probable…

*

On ne peut se figurer assez nettement le système psychique, et sa singularité, que par une comparaison constante avec le monde de la physique. J'entends une comparaison *fine* — c'est-à-dire en essayant d'adapter par analogie les concepts de la physique, son langage, et ses analyses aux faits psychologiques.

Alors, des propositions physiques, les unes sont affirmées, les autres niées du monde psychique (mais sous réserve de la possibilité de comparaison, naturellement).

Surtout, ne pas *vouloir* que les résultats de ce rapprochement soient ceux que l'on désire.

Les réactions négatives sont encore plus remarquables que les positives{58}.

XCIII

Aujourd'hui, 17 mars 191., je fais profiter un petit travail poétique de l'excitation provoquée par un scandale public, par les cris des aboyeurs de journaux.

Ce virement de crédits nerveux est un fait général. Un problème de géométrie profite d'une colère. Un bonheur intellectuel fait que le mendiant soit bien reçu.

Le reflet énergétique d'une émotion va éclairer une idée très éloignée. C'est un échange perpétuel, essentiel.

Mais la dépression se transporte de la même manière.

Croire à une chose c'est pouvoir ou devoir ajouter à l'idée de cette chose une force, une capacité de résister et de faire agir, extérieure à cette chose même. Une énergie d'emprunt{59}.

XCIV
DURÉE

1. En songeant aux éléments de durée d’un ouvrage, je retrouve cette pensée : les impressions et leurs suites ont pour tendance générale de provoquer quelque acte qui les annule : *j’ai faim, — je mange, je n’ai plus faim*.

2. Mais pour certaines impressions, l’acte qu’elles provoquent et qui tend à les annuler, les renouvelle et les exaspère. Ainsi : *je suis gratté, je me gratte*, mais le passage du passif à l’actif n’est que de rien. Et je suis forcé de me substituer à la cause de mon prurit. C’est un cercle. Pour certaines autres impressions, il n’y a pas d’acte qui s’y oppose directement, je n’ai pas de main qui atteigne au fond de ma gorge, qui puisse décharger mon estomac, etc. Alors des efforts désordonnés, violents, surabondants, ou bien la *distraction*, la multiplicité d’autres impressions me soulagent quand il est possible.

3. Un ouvrage donne une impression. Si elle est définissable et classable, elle est *finie*. On s’en défera par un acte classificateur. Mais s’il faut *pour sa durée*, et pour atteindre une certaine intensité et un certain effet esthétique, qu’il hante la mémoire, qu’il ne soit pas résumable, ni facile à définir ; qu’il n’y ait pas d’acte qui le satisfasse, — trouver les conditions de cet ouvrage et les assembler dans le réel, c’est ce qu’on appelle la magie, la beauté, etc. {60}.

La musique ici est l’exemple typique : obsession{61}.

4. Il y a un type de durée qui est tel que la durée soit déterminée par le seul temps de l’acte-détente ; — un autre qui est de la nature d’un empêchement : un autre qui est diffusion, nombre d’événements en tous sens.

XCV

Ni sur la mémoire, ni sur la pesanteur, pas même d’hypothèses. J’entends : d’hypothèses *utiles*, c’est-à-dire qui suggèrent quelque mode d’*agir* sur ces *liaisons*.

XCVI

Les impressions ou sensations de l’homme prises telles quelles, n’ont rien *d’humain*.

Elles sont de l’ordre d’une *surprise — d’une insuffisance* de l’humain. Nous pouvons — mais non toujours — rechercher cette mise en défaut — rattraper ce qui vient d’être — à l’état informe.

Et ceci est la racine de la *mémoire*

Le souvenir est (de ce point de vue *primitif*), un fait élémentaire qui tend à nous donner le temps d’organisation qui nous a manqué d’abord. Ce temps est celui que j’appelle de seconde espèce. La durée (perçue) est l’effort qu’il faudrait faire pour maintenir à l’état réversible, en état d’équilibre, le système formé de demandes extérieures et de réponses exactes.

Durée d’un phénomène — grandeur qui mesure intensivement et inutilement l’ensemble des modifications quelconques qui *conservent* un phénomène. —

XCVIX
PENSÉE ÉCHAPPÉE

Ce n’est pas la mémoire qu’il faut accuser.

C’est le chemin qu’on a perdu sans l’avoir pourtant quitté. Mais il a fait tant de tours et s’est recoupé tant de fois ! La pensée qu’on a égarée existe, — elle est LA. Mais ce monument qui est à cent pas de toi, est environné de rues où tu te perds.

XCVIII
MÉMOIRE

Un jour, je me suis défini la mémoire de la manière suivante : A est un *souvenir* si à partir de l’impulsion ou excitation E, A se produit *au bout d’un temps T*. Ce temps spécifique définit la mémoire. Définition arbitraire, difficile à justifier. — Mais si l’on accorde que tout souvenir a une *cause* — *une excitation-cause*, et que nulle excitation ne peut ni agir instantanément, ni se conserver indéfiniment, on voit que cette définition est digne de considération. Elle se réduit, au fond, à accentuer le caractère réflexe du souvenir. Il s’agirait d’avoir une autre condition pour recouper celle-ci, pour

séparer le souvenir des autres réflexes. Ou bien établir que précisément le *temps* qu'exige un souvenir *est caractêristique*, (lui et ses multiples), de la mémoire, et la sépare nettement d'autres réactions. Mais ce serait un cercle, puisque cette démonstration impliquerait la définition cherchée.

Dire : toute réponse qui se dessine aux temps *T, 2 T*… après l'excitation, est un phénomène *applicable* au *passé*, semblable (géom.) à un phénomène passé, explicable par une opération impliquant autre chose que *ce qui est* et qui met en série *ce qui est* après *ce qui fut*{62}.

XCIX
DES SONS ET DES ODEURS

Les enchaînements. On ne peut, et donc on ne sait enchaîner les parfums. Si on le pouvait et savait, quelle musique !

Pour l'ouïe la variation est perçue — et il y a enchaînements, prolongement possible, *musique*.

Comment se peut-il ?

Une succession d'odeurs ne donne qu'une pure succession d'idées (au plus). Mais une succession de sons peut définir un être nouveau, parce qu'elle peut correspondre à *un* acte complexe.

Un son isolé est plus *nul* (en général), qu'une odeur isolée.

C

Les odeurs s'ignorent entre elles.

CI
FUTUR INTÉRIEUR

Dois-je attaquer ou attendre ? Fuir ou tenir ?

Dois-je rire ou me fâcher ?

La réponse est fournie par la structure de mon *futur intérieur*. Suivant que je pénètre et que je distingue plus ou moins loin *en moi-même*, je rirai ou me fâcherai.

CII

La moitié d’une pensée n’est pas une pensée, mais elle peut être perçue. Une pensée est un quantum indivisible. La fonction perçue est perçue, — précisément en tant que *pensée*, sans confusion avec l’objet de la pensée comme il arrive généralement des pensées entières{63}.

La pensée utile exige une confusion de son objet et de l’acte « cérébral » qu’elle est. Mais sa rupture par un incident rend cet acte plus sensible que son objet.

CII

Prévoir, c’est voir des images que l’on affecte du signe Avenir. Il y a donc des signes (Passé, Avenir) pour affecter les images. Le signe « avenir » nie d’une image qu’elle reproduise le passé ; qu’elle soit conforme au présent et qu’elle soit sans rapport avec le réel. Alors, le seul rapport sera de *pouvoir être*{64}.

Le mot que *je vais* dire et que je prévois, grande probabilité. Il y a donc des aires de prévision{65}.

CIV

Le langage sert aisément à mettre devant la pensée un verre très grossissant, qui la projette aux yeux étrangers comme monstrueuse et dilatée, quand elle-même n’était pour elle-même qu’un peu d’agitation locale. Mais celui qui n’a pas le don littéraire exprime par contre en très petit ses plus grandes émotions et ne peut émettre que des épithètes sans force. C’est le verre diminuant.

CV
DOUTE

Voici un bel intitulé de chapitre : du nombre des choses que nous n’avons pas encore songé à mettre en doute.

Mais à propos de *doute*, ce grave sujet d’anciens débats un peu évaporés, il n’est pas de philosophe récent qui ait songé à le transformer plus profondément que l’a fait Descartes, en le constituant sur l’idée et la

présence de la diversité mentale. Le doute revient alors au sentiment des *variations* et en particulier à l'admissibilité de tels postulats.

Attacher à tout jugement sa vraie nature psychologique et donc *le. groupe* entier des possibles…

CVI

Les choses les plus tragiques ne sont pas les choses les plus sérieuses. Même elles sont à l'antipode de celles-ci.

La mort enlève tout sérieux à la vie. — C'est pourquoi les religions ont cru devoir faire de la mort une espèce d'acte, quelque chose comme un mariage ou un examen ; et ont ajouté une vie fiduciaire subséquente à la vie, précisément pour faire à la mort un rôle positif dans les considérations de vie, et faire de la vie une fonction de variable complexe, — et donner enfin à la mort *valeur actuelle*, exactement comme une créance à valeur actuelle et négociable{66}.

CVII

GÉOMÈTRE

Tandis que tel insecte est merveilleusement outillé pour jouer de la tarière, pour filer ses filets de soie, ou pour maçonner de cire son espace polyédrique, — ce très gros insecte l'est pour la *logique*, et dévide sans jamais s'embrouiller ni rompre son fil une chaîne de conséquences infinies.

CVIII

Un espace n'est pas un ensemble de *points*. Cela est enfantin.
Il est une unité comme le point en est une.
C'est un point généralisé.
C'est la chose réciproque d'un point.

CIX

L'espace est un corps imaginaire comme le temps un mouvement fictif.

Dire : « dans l’espace », « l’espace est empli de », — c’est définir un corps.

CX

Il n’est pas de proposition, il n’est pas de description, pas de raisonnement dans lesquels les mots de *temps* et d’*espace* ne puissent être avantageusement remplacés par d’autres termes chaque fois plus particuliers{67}.

Temps, espace, infini sont mots incommodes.

Toute proposition qui se précise les abandonne.

CXI

ANTHROPOMORPHISME

Si un fil était parfaitement homogène, quelle que fût sa minceur, quelque poids que l’on y suspende, quelque secousse il vienne à subir, il ne saurait se rompre, — il ne saurait *où* se rompre.

CXII

La liberté suppose que quelqu’un mis exactement à ma place ferait autre chose que moi. Mais qui définira cette place ?

CXIII

Le sentiment d’être libre peut faire partie d’un être nécessaire, et être un moment d’un fonctionnement régulier, comme le sentiment de voir, de marcher fait partie d’un état de sommeil (à titre de rêve).

C’est insérer plusieurs « mondes » à certains points d’un monde unique et *monodrome*.

CXIV

Ma liberté est de ne pas savoir d’où viennent mes idées, c’est-à-dire de n’avoir pas une idée qui commande et assigne toutes mes autres, leurs retours, leurs amours…

CXV
PROBLÈME INSOLUBLE

Si deux hommes aimaient précisément les mêmes choses (et rien qu’elles), auraient-ils nécessairement les mêmes répulsions ?

CXVI
IMAGE DE LA LIBERTÉ

Je ne sais plus où j’ai représenté le « problème de la liberté » par cette image : qu’on se figure deux mondes identiques. On remarque sur chacun d’eux un certain homme, le même agissant mêmement.

Tout à coup, l’un des deux agit *autrement que l’autre*.

Ils deviennent discernables.

Tel est le problème de la liberté.

J’ajoute aujourd’hui ceci : on peut représenter la nécessité par l’idenüté de deux systèmes.

Dire qu’une conséquence est nécessaire, c’est dire que deux systèmes identiques en A. B. C. seront identiques en D.

CXVII

> Le crime comme soulagement et, en somme, — *moralisation* — exorcisation du criminel — (lequel était auparavant peut-être, bien plus criminel, lourd et horrible de la chose devant être faite…)

CXVIII

Une idée très compliquée est plus légitime qu’une simple, car les choses sont aussi compliquées qu’on le voudra, et si tu veux représenter du plus près les choses, tu seras d’autant plus compliqué.

Mais une idée très compliquée est très rare ; antipathique à l'esprit, et au langage. On peut la rejoindre, mais il sera impossible de la saisir entièrement, de la conserver et retrouver aisément, de s'en servir. Le sens de l'*utile* a donc fait la bonne réputation du *simple*.

CXIX

Les pensées que l'on garde pour *soi*, se perdent ; l'oubli fait voir que *soi*, que *moi*, ce n'est *personne*.

CXX

Pas de révolution plus profonde que celle qui remplacera l'ancien langage et les anciennes idées *vagues* par un langage et des idées *nets*.

Mais peut-être le vague est indestructible, son existence nécessaire au fonctionnement psychique{68}.

CXXI
OPINIONS PENSÉE PARTIELLE

La partie de nos pensées qui est provisoire, inétudiée, simpliste, résultant de la date, de la mode, de la classe de l'interlocuteur présent, du décor… de tout, excepté de la chose même qu'elle semble viser, c'est l'opinion.

Lorsque l'homme est suffisamment et solidement sot, lorsqu'il ne se doute même pas des différences de valeurs logiques, qu'il ne sent pas l'escamotage des objections, qu'il confond des impressions primitives, naïves, avec l'authenticité, etc. l'opinion en lui se baptise *conviction*.

Mais je veux dire encore un mot de l'opinion.

Pourquoi telle opinion, non telle autre ?

Ici, la coutume est d'invoquer le sentiment.

Sensibilités différentes, donc — etc. Voir Pascal.

Le pauvre raisonnement va se réduire à le céder au *sentiment*.

Voici un autre point de vue :

Il s'agissait d'abaisser le raisonnement. Et ce qui abaisse le raisonnement ce ne peut être que… ? — On ne risque rien de l'appeler *sentiment !*

L'autre point de vue — dit :

Vous pensez de telle sorte, non de telle autre ; ce peut être par ce que la puissance de presser vos pensées, de les faire tendre à une figure précise, s’est arrêtée à tel point. Si vous ne savez les attaquer, les presser, les traduire, et les retraduire, — vous demeurez à tel état. — Ou si le temps, le goût vous a manqué, attendez encore un peu. Telle pensée qui a dormi vingt ans s’éveille. trouve en moi un nouveau maître qui la rudoie et la change…

Et l’opinion sur tel objet dépend donc aussi de cette puissance formelle, des adversaires intérieurs suscités, — du travail interne, — du sommeil et du réveil…

Et fort peu de l’objet même.

*

Si tout raisonnement se réduit à céder au sentiment{69}, c’est celui qui cède qu’il faut plaindre… Mais ce n’est pas le raisonnement qui cède. C’est *moi*. — Qui, Moi ? — Celui qui agit. Car l’autre est variation illimitée ; il reviendra sur son sentiment ; il se reprendra au raisonnement. Et ainsi de suite…

OceanofPDF.com

SUITE

AGNOSIE DESIRABLE

Le grand malheur de l'homme est de n'avoir pas un organe, une sorte de paupière ou de frein, pour masquer ou bloquer à son gré une pensée ; ou toute pensée. Les conséquences seraient étranges.

Mais au contraire, tels que nous sommes, nous pensons d'autant plus que nous voulons ne pas penser, et plus nous le voulons, plus… etc.

J'ai observé sur moi-même l'ébauche de cette faculté fantastique d'inhibition. J'ai cherché d'abolir directement une certaine pensée. Mais rien de plus limité que les effets de la volonté *intérieure*. Plus l'on s'éloigne du domaine où l'action des muscles striés s'exerce directement, ou indirectement{70} — plus s'affaiblit le pouvoir volontaire.

L'impossibilité de supporter une idée, — une simple idée ; — l'impossibilité de la chasser — celle de la comparer — c'est seulement en de tels effets que se marque l'action du sentiment sur les idées, contre les idées, pour les idées…

*

ODEUR

Instable est la sensation de l'odorat.

La perception d'une odeur est le commencement d'une connaissance qui n'arrive jamais à s'achever.

C'est une sensation purement initiale.

Quelque chose a l'odeur pour signe, et cette chose ne peut se voir.

L'objet odorant autour duquel se distribue l'émanation n'est que le théâtre de l'activité.

Cette activité m'est cachée et j'ai beau étudier le corps, le fragment d'ambre, la goutte de sulfure de carbone, je ne vois pas ce qui travaille et vient m'impressionner sous les espèces de l'odeur.

*

Cette odeur d’anis que je déteste, il y a si longtemps que je ne l’ai perçue que je commence à l’*imaginer*, à la retrouver avec curiosité dans une aspiration voulue, apprenant à l’*aimer* indirectement comme souvenir et danger sans danger, puisqu’elle est *absente*.

Aimer, serait-ce d’abord jouer en toute sécurité, s’adapter avec, de façon purement libre, légère et intérieure — apprivoiser, et finalement être apprivoisé ?

*

SYMÉTRIE

Il y a une sorte de réciprocité entre le besoin et l’objet, (ou l’image de l’objet), qui le satisfera.

Je ne pense pas à boire : mais ce verre à ma portée me donne soif.

J’ai soif, et j’imagine le verre d’eau délicieux.

Ces phénomènes sont symétriques, — *à la différence près* qu’il y a entre une chose et son image.

*

AMOUR

Ce n’est pas la femme, c’est le sexe. Ce n’est pas le sexe, c’est l’instant, — la folie de le diviser, l’instant, — ou celle d’atteindre… quoi ?

Ce n’est pas le plaisir, c’est le mouvement qu’il imprime, c’est le changement qu’il demande, harcèle ; et lequel atteint, la machine de la crise s’écrase sur un seuil éblouissant et infranchissable ; et l’être retombe, brisé, rompu, couronné d’une jouissance, liquéfié, achevé, béat… Mais la volupté cache sa défaite.

Il était parti pour franchir… et il est vaincu, consolé, inondé de volupté. Il n’a fait que jouir. Il n’a fait qu’engendrer. Mais quel but était celui de son être ? Quel extrême ? quel suicide ?

Qui déchiffrera l’énigme de cette folie ? Une telle furie n’était pas nécessaire à la propagation d’une espèce.

L’Amour a cet étrange caractère — d’avoir pour objet… une interruption.

*

AMOR

Aimer : disposer intérieurement — donc *entièrement* — de quelqu’un pour satisfaire un besoin imaginaire, — et par conséquence, pour exciter un besoin *généralisé*.

Tout l’être peu à peu s’intéresse à l’image qui appelle tout l’être au secours de son insuffisance.

Aimer — être troublé par l’idée d’une possibilité ; et ce possible se faisant besoin, soif impérieuse, obsession.

*

AMOR SIMPLE ET COMPLEXE

Compare la bizarrerie et la complication des appareils génitaux avec la simplicité de la notion de l’amour ; la bizarrerie et la complication de la structure cérébrale avec l’idée simple de pensée, d’âme, d’esprit.

Il ne serait pas possible « d’aimer » ce que l’on connaîtrait complètement.

L’amour s’adresse à ce qui est caché dans son objet.

L’amoureux pressent le nouveau : il réfléchit de nouveau sur toute chose.

Les sensations propres de l’amour sont en dehors des lois de l’accoutumance. Elles ne peuvent jamais passer à l’inaperçu.

Ce qui est « aimé » est, par définition, en quelque manière inconnu. Je t’aime, donc je ne te sais pas. Donc je te bâtis, je te fais ; et tu te défais. Je te fais ma demeure, ma toile, mon nid, un tissu d’images pour y vivre, pour y cacher ce que je crois avoir trouvé, pour me cacher de moi.

Finalement, pour me cacher… *en moi*.

Toutes les délicatesses de l’amour perfectionné, spiritualisé, tendent à l’adaptation de plus en plus étroite de cette image cachée à l’idée diffuse du sujet lui-même. D’approximations en approximations, l’idéalisation dans ce

domaine peut produire l'onanisme et l'homosexualité (quoiqu'elle ne soit pas leur seule origine). A la limite, l'étrange idée d'être au plus près de soi-même, d'être le *Même* et l'*Autre*…

*

La quantité de tendresse à ressentir, à exprimer en un jour, est limitée.

*

Il y a une sécheresse, une liberté ; et une joie de sécheresse et de liberté, qui, dans les phases les plus tendres, parfois paraissent, choquent — réjouissent le *démon qui est dans l'amant*.

La valeur vraie (c'est-à-dire utilisable) de l'amour est dans l'accroissement de vitalité générale qu'il peut donner à quelqu'un.

Tout amour qui ne dégage pas cette énergie est mauvais.

L'indication est d'utiliser ce ferment sexuel à d'autres fins. Ce qui croyait n'avoir à faire que des hommes tourné à faire des actes, des œuvres{71}.

Argument à l'appui : l'amour humain est un développement inexpliqué de l'ardeur périodique animale.

La faim et la soif n'ont point dégénéré en « sentiments » et en idolâtries. Pourquoi ? Mais le rut devint demi-dieu… Peut-être même — Dieu ?

L'homme a mis l'*âme* dans le jeu de la fonction.

*

Comme l'enfant est contenu dans l'homme ? Comme l'enfant est contenu dans l'homme, et comme l'homme l'est dans l'enfant ?

Il y a plus d'enfant dans l'homme que d'homme dans l'enfant. Ce qui se voit par l'amour, où tant de puérilité paraît, compense la brutalité essentielle.

*

On peut juger les hommes à la quantité de *sérieux* qu'ils montrent dans l'acte de manger.

Plus animaux ils sont, plus ils sont sérieux. Ils mastiquent.

*

AUTRES

L’inattention de l’adversaire éveille et enivre mon attention.

*

La haine des autres est chose beaucoup plus claire que l’amour de soi.

*

RIRE AMER

L’élément de « joie » qui est dans le rire, dans le rire amer passe au *conditionnel*.

C’est une complication du rire. Et contact entre des expressions contradictoires. Elles se modifient, s’altèrent l’une l’autre. Ainsi dit-on : *Nord-Ouest*. L’exact s’exprime par deux inexacts qui l’encadrent et s’excluent.

*

Ce simple et naturel désir de vouloir obtenir les avantages sans avoir les inconvénients, donne la loi de mouvement de bien des choses{72}.

*

Sensibilité essentielle.

Le plus grand problème, l’unique, est celui de la sensibilité. Nous la connaissons *sous trois aspects*.

Par nous-mêmes ; opposés aux choses ; au non moi.

Par observation des autres vivants — (anesthésie, etc.).

Par analyse des appareils — description. La sensibilité est d’autre part, variation. Elle crée le présent, — l’éternel présent — l’instabilité constante.

*

Qui dit *sensibilité*, dit modification passagère d'un système qui transmet à d'autres systèmes sa modification, et revient à son premier état.

En d'autres mots, la sensibilité est toujours un moyen, une propriété essentiellement transitive ; elle implique *autre chose ;* elle n'est pas isolable ; elle est finie. — Il y a quelque chose avant elle et quelque chose après elle.

On peut dire le même de la connaissance.

Sentir — transmettre ?… ou dissiper ? — Mal transmettre — de sorte que ce qui nous constitue en apparence, — notre essence apparente — serait le déchet, le mauvais fonctionnement, la perte en cours de route{73} ?

Cet incident a jeté dans la transaction générale et l'équation des choses, — *des individus* — des *croyances qu'on est soi* — qu'on existe, préexiste et subsiste, — qu'on est but, terme final, — et vivante opposition à la transmission pure{74}.

Peut-être que nous transmettons par là, à un autre système, quelque chose…

*

La sensibilité peut se comparer au spectre. — Au milieu du spectre, la sensibilité se réfère au « monde » — elle se confond avec lui, ou forme une image *insensible*, objective… Vers les deux extrémités, elle donne des *ultra-mondes* et des *infra-mondes ;* plaisir, douleur, — singularités, phénomènes tout isolés, qui ne se raccordent pas à l'image d'univers, à la grande machine des choses qui agissent et réagissent les unes sur les autres comme si le *moi* n'existait pas{75}.

Problème : Est-il possible de concevoir une représentation d'univers dans laquelle les perceptions d'objets sensibles, les « choses », et les sensations isolées — *plaisir*, *douleur*, — figureraient simultanément ?

*

La sensibilité est discontinuité. Elle est faite d'instants ou éléments isolés les uns des autres et sans lien concevable ni perceptible. Elle est toute en chaque fois — attachée à sa propre production, — toujours effet et

dépendance, toujours traduction, intermédiaire ; mais singularité, origine, et même origine absolue. Je suis contraint de l'exprimer par cette contradiction.

*

Quelque chose en nous n'est pas assez « forte » pour continuer l'image du monde vers Plaisir ou vers Douleur. L'image se trouble vers les bords. Si je me brûle, je hurle, et *je ne sais pas annexer cette sensation* au monde déjà fabriqué.

Le *spectateur* n'existe stable qu'entre des limites. Il est détruit, désagrégé, dissous… au delà et en deçà{76}.

Aux approches de ces bornes, — plaisir et douleur, — il y a un dédoublement. — Le *connaître* se mélange d'*être ;* ou plutôt le connaître se divise. — Il n'est plus d'un seul tenant.

Douleur et plaisir sont sensations isolées, comme des îles d'existence séparées du continent du monde objectif.

Mais ce monde est donc une partie de quel monde{77} ?

*

UNIVERS NERVEUX

La Réalité commune est un cas particulier de l'*univers nerveux ;* ou plutôt — un état, un moment, une fréquence, un régime, un système de valeurs…

*

Une partie du système nerveux est vouée à l'illimité. Horreur, douleur, anxiété, nausée *infime*, désirs.

S'il y avait un art de la médecine, cet art serait de jouer au plus fin avec ce système étrange.

Passer entre l'excitation et la réponse, ou entre deux réflexes.

Tromper ce trompeur, dont le cerveau, son fils, a fini par se dégoûter, se séparer à demi. Quelle situation ! Mythe et drame possibles !… Le cerveau loyal, nu, pas profond, *toujours trompé par la clarté,* cocufié, — enchaîné à

ce serpent ou femme nerveuse, qui en sait plus que lui, moins que lui — chacun d'eux y voyant dans un monde inconnu de l'autre, réagissant à sa mode ; l'un et l'autre se jouant les plus mauvais tours, nécessairement ; et pourtant se continuant l'un l'autre, s'alimentant, s'aidant et s'entretenant…

Adam, et Ève, et le Serpent.

Ménage à trois du *cerveau*, du *sympathique* et du *vague*.

*

ANALOGIE

Le voleur est un comédien. Fait comme si la chose lui appartenait.

*

REGARD

Les yeux de chaque homme nous parlent de la curiosité qu'il a.

Leur mobilité. — L'œil est organe de la vision, mais le regard est acte de *prévision*, et il est commandé par ce qui *doit* être vu, *veut* être vu, et les négations correspondantes. Ces *verbes sont le futur psychologique*.

La variation du regard en direction, en vitesse, en durée, dépend ou de ce qui frappe et tire l'œil, ou d'un souvenir, ou d'une attente.

*

… La grande caractéristique de l'homme de ne pas être à ce qu'il fait, — s'en ennuyer ; — pouvoir agir en pleine absence, sans aiguillon ; et parfois merveilleusement mieux que s'il prenait sincère part à ce qu'il fait.

Le plus fort ou le plus faible est celui qui se retire le plus profondément et qui s'éloigne le plus également de toutes choses.

Qui peut se flatter de n'obéir qu'à des impulsions connues, — connaissables ; de ne vouloir véritablement que ce qu'il veut ?

Ce qui veut en moi ne m'est-il pas profondément *étranger ?*

*

L’Homme et le Monsieur. Fable.

La moralité tombe devant la clarté comme le vêtement dans un pays de soleil.

Il y a des vêtements psychologiques. Le monsieur n’est qu’accidentellement un homme. L’homme cache dans des étoffes tout ce qui empêche d’être un monsieur. Il n’y a pas de juge, de prêtre, de savant, de propriétaire tout nus. Il n’y aurait pas de mariage.

Il faut un certain mystère et un certain double dans la conscience pour que la morale existe. Je ne dis pas la moralité pour les autres, que la moindre analyse justifie très bien. Celle pour soi{78}.

Entre le *Monsieur* et l’*Homme*, il y a des degrés : L’homme mal vêtu, l’homme à demi vêtu ; en chemise ; en haillons ; en costume de bain. Mais au-dessus du *Monsieur*, les humains qui portent la toge, la simarre, la chape, les plaques et les plumes. A chacun de ces degrés correspondent un langage, des tours, des réactions, des licences, et des interdirions, — des impulsions, — et même un courage ou une timidité, — et même une réceptivité et une résistance physiologiques…

L’homme ne s’est élevé qu’en se déguisant.

Un lion rasé et rose ; un aigle déplumé — sont dégoûtants à imaginer.

La mauvaise renommée du porc domestique lui vient sans doute d’être couleur de chair. Car il n’est plus sale ni plus lubrique que tout ce qui vit et se reproduit.

*

La franchise est de se conduire et de s’exprimer comme si les autres n’avaient point de nerfs.

Peu de franchise chez les êtres trop *sensibles* qui souffrent dans la peau des autres.

*

Les choses se font toutes seules. Les hommes jouent la comédie de les accomplir. Ils font les gestes ; mais les crimes, les œuvres, les amours se dessinent d’eux-mêmes et tissent quelque toile où nous sommes empêtrés, faisant figure d’y travailler ; nous serions bien en peine d’engendrer l’acte le plus simple à partir de nous seuls qui ne sommes rien. J’ai dit : *l’acte le*

plus simple, et cela prouve le reste, car il n'est rien de simple ; et de juger un acte *simple* ou *plus simple*, cela prouve qu'on est étranger à son acte.

Les vraies unités ne sont pas les hommes ; les vrais acteurs, les vrais auteurs n'ont pas figure humaine. Tout s'agit entre des êtres qui ne se peuvent imaginer{79}.

L'homme n'est donc peut-être pas l'*unité*, l'élément à choisir pour raisonner à fond des choses… humaines.

*

La moralité accomplie est une activité inférieure de l'être. En effet, on peut lui substituer une organisation définie, un automatisme *impeccable*{80}.

Il en est de même de la logique, pour la même raison. On peut considérer, d'un côté, tout ce qui peut se transformer en machinerie ; de l'autre, ce qui est transcendant à toute machinerie. Cette dernière catégorie est la part du hasard ; c'est : ce qui demande collaboration de tout le système.

Et ceci donne :

1. Définition de l'automatisme — le partiel, local ;
2. Définition du hasard — ce qui requiert le tout.

*

Je suis honnête homme, n'ayant jamais assassiné, jamais volé, ni violé que dans mon imagination.

Je ne serais pas honnête homme sans ces crimes.

*

L'État, ce Moi.

L'homme parle :

Il ne faut pas que le loup mange le mouton. Cela est immoral… Car c'est *MOI* qui dois manger le mouton.

Il ne faut pas que l'ivraie étouffe le bon froment. Car c'est Moi qui dois broyer le bon grain.

Ainsi parle l'homme. Mais, plus haut encore, ainsi parle l'ÉTAT.

*

Faire la Table des désirs idiots de l'homme, — pour montrer que tous ces désirs forment la contr'épreuve de sa nature, se déduisent de la rencontre ou du choc de X et de la « réalité » ; et que même les dieux désirés, ou craints, ou conçus, sont terriblement bornés à être seulement ce que l'homme ne peut être, (au lieu d'être merveilleusement étrangers à l'homme).

Connaître l'avenir.

Être immortel.

Agir par la seule pensée.

N'être que plaisir perpétuel.

Impassible, incorruptible, ubique.

Vaincre, conquérir, posséder.

Être adoré, admiré.

Ensemble d'impossibilités ou d'improbabilités.

Construction naïve, (par négation), de toutes les perfections du dieu{81}.

*

Une révolution fait en deux jours l'ouvrage de cent ans, et perd en deux ans l'œuvre de cinq siècles.

Il faut piétiner ensuite, et même faire pire, pour se raccorder à la courbe d'évolution.

Une révolution est produite par la sensation de lenteur d'une évolution. Si les choses changent assez vite, pas de révolution.

*

Pour faire marcher les hommes ou les faire tenir tranquilles, il faut ou les exciter, ou les fasciner, ou les effrayer. Le désir ; la suggestion ; la menace, et leurs combinaisons. On peut représenter ces trois modes par trois musiques. La menace la plus grave est la plus indéterminée : celle qui ouvre les portes sur l'obscur ; et l'obscur a toutes les dimensions, contient toutes les hypothèses monstrueuses. Cette menace attaque le fond du fond et semble à peine commencer aux limites extrêmes de l'âme.

L'amour est le type des grands excitants. Il faut y prendre son modèle, les lois de croissance des impressions… etc.

Quant à la fascination, la stupeur créée, — comme la longue station dans un paysage éclairé par la lune, et ce calme vous entourant de bandelettes, — l'attente indéfinie, — tout l'être devenant un sens passif, un œil qui ne voit plus qu'une chose, une oreille qui suit, précède, obéit, — obéit en devançant — et tout l'être devenant inhabité par soi-même, *désert* comme ce lieu lunaire, prêt à recevoir une volonté étrangère.

*

Sentiments chassés de l'esprit.

Un temps peut venir où ce qui aura été pudeur, honte, regret, remords, etc., chez l'homme d'hier et d'aujourd'hui, seront réduits à leurs rudiments réflexes et devenus incapables d'importance psychologique — incapables de soutenir l'examen et la conscience ; — mais curiosités fonctionnelles, survivances dont on connaît bien la naïve machine.

L'homme incrédule quant à ses sentiments, et sans illusion sur son *moi ;* qui se regarderait rougir comme il regarderait un réactif colorer une solution, — ce sage — il devra donc subir sa vie comme une étrange nécessité — aimer, souffrir, pâtir, vouloir, — comme on accueille les jours et les fluctuations du temps.

Cynique — sceptique — stoïque ?

*

DEVOIRS

De l'inconscient.

Garder la liberté de son esprit dans certaines occasions est considéré comme un crime.

Même par soi-même. *Sois ému*.

Il y a donc des devoirs pour la sensibilité comme il en est pour l'action.

Il en est même pour la mémoire. *Memento mori*, etc.

A tous ces devoirs correspondent autant de feintises, sans lesquelles les individus n'auraient point de traditions ni de compréhension *affectives*.

*

Tout enthousiaste contient un faux enthousiaste ; tout amoureux contient un feint amoureux ; tout homme de génie contient un faux homme de génie ; et en général, tout *écart* contient sa simulation, car il *faut assurer la continuité* de personnage non seulement à l'égard des tiers, mais de soi-même.

*

La rigueur de l'esprit est une espèce de morale qui n'est pas favorable à l'autre morale. Aucune morale de pure, voilà ce qu'enseigne celle-là.

*

Il ne faut pas croire que l'on surmonte quoi que ce soit *a priori*.

Il est vain de condamner le mal que l'on n'a pas fait.

C'est en parler comme l'aveugle des couleurs.

Le pur qui parle du mal ne sait pas trop ce qu'il dit. Le juste fait rire l'infâme.

*

Ni morale ni de moralistes sans une certaine organisation réflexe qui termine et domine l'intellect. Il faut que la pudeur, la honte, l'indignation, l'euphorie des idéaux, la sensation du juste et de l'injuste, soient des seuils infranchissables à la pensée.

Ces sensations sont le propre de l'homme moral.

Si l'on supprime ou que l'on néglige ces bizarres productions de la sensibilité, la morale qui est l'art d'en jouir, de les composer, de les opposer, de les rendre plus aiguës, plus fines, plus pures ; qui n'en finit plus de les discriminer, de les irriter, de faire ses bouquets de vertus et de vices, se perd.

Le moraliste s'arrête dans ses réflexions dès qu'il obtient de soi la jouissance *physique* de louer ou de condamner, de mépriser, de maudire, de se réconcilier, de juger. S'il allait plus avant, il cesserait de l'être, changerait de métier.

Mais il s'arrête, c'est donc bien que son affaire, la morale, touche et ne peut cesser de toucher la *terre* même de l'être, le registre du plaisir et de la

douleur. La morale a besoin immédiat de l’appareil sensitif le plus simple, aux sensations duquel elle consiste à donner des valeurs absolues.

*

MORALITÉ ET CONSCIENCE DE SOI, JAMAIS EN ÉQUILIBRE

Un homme très « conscient » de sa pensée, prend difficilement au sérieux sa conscience morale — scrupules, obstacles, allers et retours, etc. Il subit l’impulsion — la *juge mauvaise,* se voit poussé, retenu, se rit de se voir entre le mal et le bien, se trouve plus vaste que l’alternative, se moque de soi — et de la mécanique de sa vertu. — Car s’il la suit, et s’il se voit la suivre, il ne peut échapper à la placer dans l’automate — où rentre tout ce qui est à la fois *vu* et *fini*.

… Moi. Moi ! est-ce possible que, Moi, j’aie fait le bien, que j’aie fait le mal ? Ce n’est pas *moi* qui rougis… Ce qui rougit, — ce qui se sent heureux du bien accompli — c’est comme mon corps, mon ombre, mon physique, ma surface — cela est de la nature de ces corps visibles *sur* un miroir — et qui se correspondent et se forment dans un lieu où ils ne peuvent pas être, et vont faire partie de leur partie, comme toute la chambre va se peindre sur un petit bouton de cuivre.

*

CRITIQUE DES DESIRS

Les plus importantes pensées sont celles qui contredisent nos sentiments.

Rien de plus sot que de considérer l’objet de son désir comme chose véritablement désirable. Tandis que je désire, il doit me souvenir de l’erreur que je puis commettre en désirant.

Il faut prendre le temps de laisser venir un désir contraire à, — ou incompatible avec — le désir que je sentais. Ou un dégoût.

*

Quand, dans une phase d’angoisse, au milieu de la nature intérieure inquiète et surtendue, se dessine un espoir, une esquisse de renversement de la situation, quel état… quel mélange dans lequel l’angoisse s’applique à l’attente des triomphes, quelles harmonies étranges, contrastes, négations du bien ! On demande presque pardon au mal. On craint de l’offenser en accueillant le mieux et le bien. On craint ce qu’on espère…

*

Quand la sagesse se rend sensible par contraste…

Le désir et le dégoût sont les deux colonnes du temple du Vivre.

La sagesse, souvent au détour de la folie, au sortir de l’épilepsie brève et de l’orage, dans l’observation maintenant fort calme de ce qui avait surgi des profondeurs par le soulèvement et le cataclysme nerveux.

Ce qui troublait, naissait, éclatait est accompli. Le durable s’accuse. La sagesse est par là définie comme le durable, et le commencement de la sagesse comme l’apparition du durable.

L’homme, quand sa fureur ou son erreur s’exténuent, se divise, et situe hors de lui ce qui vient d’être *lui*. Les souffrances, les sottises, les actes échappés lui composent un monde de l’abominable et de l’absurde, — auquel il ne peut penser sans un recul étrange, — sans créer un autre lui-même tout indépendant des événements.

L’homme ne se reconnaît pas dans celui qu’il vient d’être, quand celui qu’il vient d’être se représente à lui avec une grande précision : il ne se reconnaît que dans un être capable de modifications ; *encore et toujours* capable de faire ou de ne pas faire.

*

Le principe de s’attendre au pire est une maladie qui fait le plus grand ravage quand le patient ne peut rien à ce mal qu’il redoute et pense probable.

*

La vanité, grande ennemie de l’égoïsme, peut engendrer tous les effets de l’amour du prochain.

*

L’artiéte ne doit jamais parler de son *génie,* car l’objet même de ses peines est de faire naître ce mot sur les lèvres des autres ; lui, paraissant tout absorbé dans le souci et dans l’extase de son œuvre.

*

Il ne faut pas traiter les gens d’*imbéciles* — le mot *incomplets* serait généralement plus approprié.

Nous le voyons, quand nous sentons que nous n’avons pas *tous* nos moyens.

*

FORME CONSERVES

Le progrès des hommes a demandé impérieusement la découverte de procédés de conservation. Sous forme de pain, de fromage, de viande salée, de produits de la cuisson et des saumures, on a pu constituer des réserves, c’est-à-dire du *temps libre*. Sous forme de capital et d’échanges, ce temps a été encore accru, et le pouvoir de conservation réparti et consolidé. Ce loisir a créé les sciences et les arts.

Or, ces connaissances elles-mêmes, ces conservations d’instants favorables et de procédés, se sont augmentées par une nouvelle application de la volonté de conservation. Pour conserver ces richesses d’un autre ordre et les multiplier par l’échange, la *forme* (au sens intellectuel) est intervenue.

L’échange engendre la forme.

Ceci admis, on en déduirait que la forme doit être ce qui adapte l’idée ou les souvenirs au langage, et le langage à la mémoire. Il faut rechercher quels sont les ennemis de la durée d’une idée, ou d’une connaissance quelconque.

L’attaque incessante de l’esprit, l’objection, la transmission de bouche en bouche, l’altération phonétique, l’impossibilité de vérification, etc., sont les causes de destruction, de corruption, de ces réserves de l’esprit. A partir de

cette table de dangers, les principaux moyens imaginables pour les combattre : rythmes, rime, rigueur et choix des mots, recherche de l'expression limite, etc…, auxiliaires de la mémoire, garants de l'exactitude des échanges, et du retour de l'esprit à ses repères, — apparaissent.

*

PENSEURS

Penseurs sont gens qui re-pensent, et qui pensent que ce qui fut pensé ne fut jamais assez pensé.

Revenir sur une question, sur un mot, — y revenir indéfiniment ; y revenir presque comme on revient à son bureau, — à un café… Ne pouvoir se passer de n'être satisfait d'aucune solution, — cela existe : il y a des hommes dont c'est la vie et le bonheur.

Ils ont donc *instinctivement* créé toutes les questions insolubles, — les questions pour penseurs seuls…

*

Supposé l'homme obligé de gagner sa vie de chaque jour, n'ayant loisirs, ni sécurité, alors disparaît toute notion de mission, d'œuvre, de créature privilégiée, de destinée unique devant être remplie. Tout ceci donc est postérieur à l'acquisition de *réserves*, à l'assurance du lendemain, à la jouissance du passé, et *du capital* accumulé.

Il faut que le temps et les ressources surabondent pour que l'on songe à être *fils de Dieu, nourrisson des Muses, personnalité ;* pour se croire quelqu'un, et non le jouet de tout dans chaque instant.

Les mauvais moments, les malaises, les douleurs et l'anxiété, nous mettent dans l'état de gagner, de garder notre vie, non plus de chaque jour, mais de chaque minute.

Alors, plus de pensée, plus d'actes non réflexes ; mais une lutte, une agonie, une vie disputée, un présent sans horizon. Il n'y a plus de temps, mais une durée.

Ce n'est plus être un homme ; mais une succession d'événements locaux, un effet de coïncidences et de conditions instantanées.

Or, cet état est le véritable. La substance de l'homme est accident.

*

Les vivants construisent pour durer. La plante le fait voir.

Durée est construction, vie est construction, reconstruction. Sans se lasser, rebâtir. Nous admirons un insecte qui recommence le travail indéfiniment quand nous détruisons indéfiniment son ouvrage ; ainsi le monde fait de notre corps, et celui-ci se défend comme l'insecte. Chaque pulsation, chaque sécrétion, chaque sommeil reprennent aveuglément l'ouvrage.

La conservation est l'acquisition fondamentale.

*

LITTÉRATURE

Le style sec traverse le temps comme une momie incorruptible, cependant que les autres, gonflés de graisse et subornés d'imageries, pourrissent dans leurs bijoux. On retire plus tard quelques diadèmes et quelques bagues, de leurs tombes.

CRITÉRIUM

Les choses, à l'occasion desquelles nous trouvons le plus vite et le plus nettement les mots les plus justes et les plus forts, sont certainement celles que nous sommes faits pour faire, ou pour approfondir.

*

Le soleil, le matin, éclaire en eux-mêmes les objets *qui sont*, — les idées toutes formées et figurées, etc…

Mais la nuit complète est éclairée par ses idées, — elles illuminent de leur rayonnement les objets possibles, les idées profondément encore engagées{82}.

Je ferme les yeux pour laisser rayonner les restes ou des commencements de restes. C'est ici le séjour des mânes des impressions.

*

Paresse émotive, vergogne de souvenir. Horreur de revivre tel passé. Ces choses existent, ces bêtises révélatrices.

Avoir honte d'une fausse démarche sans conséquence, il y a vingt ans.

O paresse de Moi ! — ne pouvoir irriter le petit membre du cerveau qui ferait vibrer tel timbre depuis l'enfance inentendu !

Je pressens qu'un ennui bien passé, une honte oubliée, un aiguillon demeuré, reprendraient quelque vigueur. Alors, qu'est-ce, le passé ? — Et, par ailleurs, je décompose cet ennui. Je le prévois et je l'évite. Je le divise en deux moments, en deux états, dont l'un n'est que l'annonce de l'autre et peut en quelque mesure ou bien l'amener, l'introduire dans toute sa vigueur et cruauté *première ;* ou bien éveiller ma défense, exciter de quoi repousser, réprimer le développement redoutable de mon souvenir, ou de ma pensée. L'ombre de l'idée effarouche l'idée.

*

Enfer du penseur.

Le ciel étoilé — comme si le Tout méditait, et qu'il enfantât ces lois, dans un inextricable mélange de simple et de complexe, et dans un effort qui engendrât masse, temps, lumière et espace, sans les distinguer, les faisant se courir l'un après l'autre dans une relativité sans issue, — l'enfer du penseur.

*

L'esprit vole de sottise en sottise comme l'oiseau de branche en branche.

Il ne peut faire autre chose.

L'essentiel est de ne point se sentir ferme sur aucune.

Mais toujours inquiet ; et l'aile prête à fuir cette plus haute et dernière proposition où il vient croire qu'il domine…

*

Tout le problème du rêve esf celui-ci : Puis-je véritablement imiter le rêve dans la veille, — c'est-à-dire puis-je, au moyen des propriétés de l'instant, composer une durée ?

On ne devrait pas dire : *j'ai fait un rêve*, mais : je fais un rêve.

La ressource presque unique pour nous définir le rêve est de nous faire un rêve pendant la veille ; comme on imaginerait fortement d'avoir froid pendant qu'on a chaud. Mais plus difficile.

Les récits ou souvenirs de rêve ne servent presque de rien, car les précautions qu'il faudrait prendre pour les utiliser en vue d'une analyse posent des problèmes qui sont précisément du même ordre que le problème lui-même, (si tout le problème ne consiste pas à les poser).

*

La parole est le gouvernement d'un homme par un autre. On m'appelle. — Je me tourne. On m'insulte, — je m'étonne, je m'irrite, je réponds par un coup… mais j'obéis. C'est obéir : ma réaction a pu être prévue.

*

Une petite phrase est dite devant un Tel. Elle le frappe. Son attention est créée ; et pourtant cette phrase ne l'intéresse raisonnablement pas. Il l'oublie. Elle ne s'oublie pas. Elle se perpétue et se régénère en lui sans qu'il le sache. Elle travaille. La voyez-vous dans la partie non éclairée de cet être, devenue attente et activité inconnue. Un jour, elle sortira son effet puissant et inattendu, sans plus se montrer. Il ignorera l'origine de sa nouvelle vigueur. Ce travail caché peut engendrer bien des transformations surprenantes qui paraîtront spontanées.

… Mais, de même, peuvent sans doute *agir*, dans cette ombre substantielle, *aussi bien* quelque maladie — (syphilis, arthritisme, etc.), *aussi bien* quelque hérédité, — tellement que : impression, maladie ou variation d'une lésion, hérédité, etc., qui sont choses si diverses et incomparables, soient enfin combinées, confondues dans leurs effets. On peut donc concevoir un état hypothétique de ce qui est latent et deviendra pensée, — réponse, etc., comme un état dans lequel quelque action mutuelle se produise entre des choses qui, à notre échelle, sont incommensurables entr'elles.

C'est ainsi qu'il faudrait aborder timidement le fameux inconscient. Sans donner dans les chimies et dans les histologies plus obscures encore, ni dans les mystagogies de toute espèce.

Mais essayer prudemment si, en altérant nos échelles, on ne pourrait établir une région, un état des choses qui satisfasse à tant de conditions{83}.

Tout se réduit à la conscience. Mais la conscience ne répond pas de son contenu, et on croit remarquer que tout se passe comme si la conscience, qui est tout, n'était qu'un accident par rapport à la génération, au développement, à la combinaison des « choses ». Et ces choses resupposent quelque conscience…

La photographie d'une conscience ne suffit pas…

D'ailleurs elle contient toujours de quoi se raccorder nécessairement à ce qu'elle représente ou semble représenter. En d'autres termes, il n'y a pas d'image de la conscience, pas de figure semblable…

(En quoi, par quoi… elle pourrait bien se nommer aussi *Univers !*)

*

Pour les *nerveux*, tout est exceptionnel. L'imprévu est une espèce de loi. Les extrêmes se prolongent, formant une quasi-permanence de l'excessif.

L'homme se fait UNE VOIX capable de ses différences émotives. Son registre le peint.

Certains n'ont pas de *médium*. Ils n'ont que le grave et l'aigu. Ce ne sont jamais des gens simples.

*

Dans la société polie, tout se devait passer comme si les corps existaient le moins possible. — On permettait le visage, l'alimentation, les mouvements des membres, mais réglés.

Les femmes à demi découvertes, seulement à l'heure où la lumière artificielle, le nombre des personnes (et la supposition qu'elles sont *choisies*) font que les gorges et les bras nus sont parures plutôt que chairs ; convention, plutôt que nature ; signes d'apparat, et non de familiarité.

*

Chaque famille sécrète un ennui intérieur et spécifique qui fait fuir chacun de ses membres (quand il lui reste un peu de vie).

Mais elle a aussi une antique et puissante vertu, qui réside dans la communion autour de la soupe du soir, dans le sentiment d'être entre soi, et sans manières, tels que l'on est — groupe de gens qui sont entre eux tels qu'ils sont.

On pourrait donc conclure que la famille eêt un milieu où le minimum de plaisir avec le minimum de gêne, font ménage ensemble.

*

Les Solitaires sont des spécialistes. — Mais qui ne l'a pas été ou qui ne sait plus l'être, qui n'a plus la vertu de dresser cet autel isolé à l'Orgueil et à la Patience, celui-là est aussi incapable des richesses du monde. Qui n'a pu s'en passer ne sait pas en jouir.

*

Le nombre de nos ennemis croît en proportion de l'accroissement de notre *importance*.

— Il en est de même du nombre de nos amis.

*

Le seul fait de s'occuper des autres en tant que *personnes déterminées*, de les viser et d'invectiver contr'elles ; *soi* étant seul *avec soi*, me semble le comble de la faiblesse et de l'inanité.

On mesure la valeur de son temps par les objets auxquels on *le donne*, — ou plus précisément par les résultats que l'on montre ainsi espérer d'atteindre.

Te déchirer ou te railler en esprit, c'est m'occuper de *toi* avec *moi*, dépenser *moi* pour *toi* — mon temps pour te figurer — mes talents pour te réduire. Par quoi je te préfère à *moi*, je te prise plus que moi, *moi* qui te méprise.

*

Le généreux, le « noble », l'héroïque, reposent toujours sur une obscurité, et même une maison noble est celle qui se perd dans ses origines,

touche à la *légende*, descend authentiquement de grands êtres qui n'ont pas existé. On n'en voit pas distinctement les ancêtres.

Tout ce qui est beau, généreux, héroïque, est *obscur* par essence, *incompréhensible*. Tout ce qui est grand *doit* être incommensurable.

Ceci entre dans *la définition* même de ces *effets*.

Si le héros était limpide, et à soi-même, il ne serait pas. Qui jure fidélité à la clarté, renonce donc à être héros.

*

Il y a un faux « génie » qui se connaît à ceci qu'il ne donne qu'excitation, et non éducation ; excitant, et non aliment.

Il y a des moments de cette espèce dans chaque esprit, et des esprits de cette espèce dans chaque domaine de l'esprit.

*

Plaisirs abstraits et concrets.

Plaisir abstrait, celui du propriétaire : c'est une idée qui se plaît à soi-même.

Plaisir concret, celui du possesseur : c'est son acte et sa sensation qui le font jouir.

Cette chose est *à* moi. Je *puis* en user et en abuser.

Cette chose est *pour* moi. Je sens, j'use, j'abuse.

Les uns jouissent de la puissance, et les autres en acte. Les premiers aux seconds paraissent se priver ; les seconds aux premiers paraissent dilapider.

L'avare plus poète que le prodigue.

*

Le même objet est péril, profit, condition de mon mouvement, but, indice, détail de mon enfance et son signe, ingrédient de bonheur, — commencement de rêve, *éclair de génie*, obstacle, et rien du tout, selon le moment !

Le hasard est un effet de cette multiplicité de valeurs ou de fonctions du même objet sur un certain individu. On attache une décision, un gain, à telle

face du dé ; mais toutes les faces sont égales quant à la mécanique de la chute.

*

VIE ET MORT

Vie et mort, à nos yeux, sont choses sans relation. Quoique nous voyions la mort terminer toute vie, nous pouvons penser à la vie sans penser nécessairement à la mort, ce qui démontre combien peu nous en savons sur la vie, et combien peu il importe à la vie que nous en sachions davantage.

Au regard de l'individu, la mort s'oppose à la vie ; mais au contraire, dans une vue de l'ensemble des vivants, elle est condition de la vie.

Pourquoi ce qui produit les êtres vivants les produit-il *mortels ?*

On dirait que ce qui *fait* la vie ne dispose pour cette œuvre que d'éléments non indestructibles, non inusables ; on n'a pas même voulu qu'ils le fussent ; le démiurge ne s'est pas occupé de la durée et de la résistance de ses œuvres tant que du plaisir de les faire.

Le plus grand artiste ne peut sculpter que dans un marbre qui est destructible ; et le plus grand mécanicien n'a que des corps périssables, oxydables, corruptibles, à assembler.

Et si les corps n'étaient pas ainsi altérables, ces praticiens ne pourraient : l'un, sculpter, l'autre, profiler et ajuster ; qui ne se peuvent que parce que l'on peut négliger une part des propriétés physiques du marbre, du cuir ou du fer. Ce qui fait que les œuvres sont possibles fait aussi qu'elles sont périssables.

*

Nous ne pouvons connaître que ce qui est impliqué par notre être.

Même la chose la plus inattendue est et doit être attendue par notre structure. L'inattendu est borné par notre capacité de surprise.

L'inattendu est borné, sous peine de ne pouvoir être. Si donc on suppose qu'il y a une essence des choses, un *mot* de la charade Univers, — une réponse au Tout, — ce mot, cette réponse à l'apparence de question qui se forme en nous, en présence et comme en regard de l'apparence ou de

l’illusion du Tout, — ne sera jamais pour nous qu’un incident particulier de notre fonctionnement.

*

L’avenir de nos pensées est à l’extérieur, dans un autre « monde » que le leur.

*

Par le moyen de l’homme, l’impossible presse sur le réel.

*

Il faudrait, pour nous animer à penser, que toutes nos pensées puissent enfin être rendues vaines par l’une d’entre elles ; mais si ce secret est une de nos pensées, quand il les impliquerait toutes, et qu’il fasse, aussitôt apparu, que toutes se dégonflent, se montrent absurdes, vaines, enfantines, pareilles à des rêves surmontés, à des illusions des sens déjouées, — à des détails inutiles, — à des développements superflus, — toutefois il ne peut exclure, épuiser d’autres pensées ultérieures, — car il demeure pensée, passage.

Il n’y a pas de pensée qui soit, par sa nature, la dernière pensée possible. Toujours nous sommes interrompus, jamais nous ne sommes achevés.

Il n’y a d’achèvements que partiels, locaux, transitifs — par rapport à la possibilité pure, qui est *conscience* — c’est-à-dire *attente* et *rejet sans fin*.

*

Le corps sait des choses que nous ignorons. Et nous en savons qu’il ignore.

Ce qu’il nous communique n’est qu’une traduction très différente de son texte. Il nous fait mal au lieu de nous faire penser en langage civil que telle chose ne lui agrée. — Au lieu de nous faire sentir la faim, il pourrait signaler : j’ai besoin de telle substance. — Il le dit quelque peu par des images de nourriture…

La main dans la flamme pourrait faire penser qu’il ne faut pas qu’elle soit dans la flamme, et sans tourments, prier poliment qu’on l’en retire.

Plaisir et douleur sont des inventions primitives. Il est remarquable que leurs intensités ne dépendent pas de l'importance de leurs *causes* relativement à notre conservation. Un petit dommage peut engendrer une atroce douleur ; un mal mortel être presque indolore. On peut s'endormir doucement à jamais. Il y a des catastrophes qui se préparent dans l'ombre et dans l'insensible ; et des incidents presque indifférents au régime de la vie qui font un bruit du diable, rendent fou.

Mais n'est-ce pas là ce qui paraît au plus haut degré dans l'univers de l'*esprit ?* La puissance des images et des mots qui dominent les hommes à chaque instant, altère le réel et la valeur vraie de cet instant, de la sorte la plus inégale et la plus inconstante.

*

LA VIE EST UN CONTE

Chaque vie commence et finit par une sorte d'accident.

Pendant qu'elle dure, c'est par accidents qu'elle se façonne et se dessine. Ses amis, son conjoint, ses leüures, ses croyances, chaque vie les tient surtout du hasard. Mais ce hasard se fait oublier ; et nous pensons à notre histoire personnelle comme à un développement suivi que le « temps » amènerait continuement à I'existence.

La croyance au temps comme agent et fil conducteur est fondée sur le mécanisme de la mémoire et sur celui du discours combinés. Le type du récit, de l'histoire, de la fable contée, du dévidement d'événements et d'impressions par celui qui sait où il va, qui possède ce qui va advenir, s'impose à l'esprit…

Je ne sais si l'on a jamais entrepris d'écrire une biographie en essayant à chaque instant d'en savoir aussi peu sur l'instant suivant que le héros de l'ouvrage en savait lui-même au moment correspondant de sa carrière. En somme, reconstituer le hasard à chaque instant, au lieu de forger une suite *que l'on peut résumer*, et une causalité *que l'on peut mettre en formule*.

*

Signification des miracles.

Le mépris du dieu pour les esprits humains se marque par les miracles. Il les juge indignes d'être mus vers lui par d'autres voies que celles de la stupeur, et des modes les plus grossiers de la sensibilité.

Il sait bien qu'un corps qui s'élève les étonne bien plus qu'un corps qui tombe ; qu'un mort ressuscité les saisit infiniment plus que mille enfants qui naissent. Il les prend pour ce qu'ils sont. Il désespère de leur intelligence ; et par là, tente quelques-uns d'entre eux de désespérer de la sienne.

*

L'incessible et insaisissable.

Qu'y a-t-il donc de si précieux en nous que nous ne puissions l'abandonner aux prêtres, aux serpents, à la douceur évangélique, au commandement des prophètes, aux foudres, aux souffrances du Christ ? Qui résiste aux menaces les plus graves, aux promesses les plus étendues, aux miracles, et même aux tentations ? — Car le péché le plus délicat, le plus enivrant, — nous ne voulons pas encore, nous ne pouvons pas vouloir qu'il nous accapare pour toujours. Dans la volupté, nous sommes jaloux de n'y pas perdre notre capacité de souffrir. Dans la terreur, nous cachons profondément je ne sais quoi qui ne craint rien.

Il y a ce je ne sais quoi que nous ne cédons et ne céderions jamais, car rien ne peut remplacer, gagner, abolir, valoir ce qui fait que nous sommes ce que nous sommes, et qui ne peut se changer contre rien, quoiqu'il puisse se changer en rien.

LE MOI

C'est dans les Écritures que l'on trouve le culte du *Moi* le plus ingénument, le plus brutalement, le plus absolument exprimé.

Mais il s'agit du *Moi* de Dieu.

*

CHOSES HUMAINES

Le « bonheur », idée animale.

Ce mot n’a de sens qu’animal.

L’organisme heureux s’ignore. Le chef-d’œuvre corporel consisterait dans le silence éternel de toute une partie de la sensibilité possible. La perfection résulterait de l’absence de certaines valeurs, de quelques *timbres* de notre faculté de sentir.

Or, nous considérons comme *simples*, comme *naturels*, les actes, les accomplissements, les états de nous-mêmes qui ne sont marqués par aucune sensation singulière. Nous sommes insensibles à leur complexité. Une chose nous semble *simple* quand elle paraît ne dépendre que d’une seule et indivisible condition. Vivre, durer, semblent *simples* dans l’état « normal ». Mais c’est que le détail nous est insensible. Un homme en bon état lève son bras, tourne la tête, parle et marche. Il y faut une mécanique et une physique terriblement complexes, une machine de machines où ne sont épargnés ni le nombre des pièces, ni la combinaison des lois des divers ordres de grandeur, ni les relais, ni les ajustements… Mais quoi de plus simple que ces mouvements pour celui qui les exécute ?

Mais le mal nous fait soupçonner que rien ne va de soi, que la simplicité, que le spontané, que le naturel ne sont que des effets d’insensibilité, ou d’une insensibilité heureusement insuffisante.

Mais encore, la « connaissance », l’intellect, l’étrange production de problèmes et de questions qui introduisent des difficultés et des résistances dans le cours *naturel* de notre vie mentale, ce sont donc des *espèces de la douleur*, espèces utilisables et qui se sont fait cultiver…

Cette parenté de la souffrance et de l’attitude interrogative, cette analogie du mal et de l’aiguillon intellectuel nous apparaît assez quand nous voyons un animal souffrir. Nous avons peine à croire que cet être, dans cet état, ne se trouve, par son tourment, plus proche de l’humanité, plus contraint à l’intelligence ; et nous croyons lire dans son regard certaines questions dont il n’est pas d’esprit humain qui ne les ait formées et qui en ait trouvé la réponse.

*

Rien de plus incertain, rien de plus difficile à prévoir que ce qu’il adviendra de la trace laissée en nous par un événement de la sensibilité. Parfois la plus cruelle atteinte, ou bien le point, l’*accès* le plus délicieux se perd, s’efface… Les circonstances, les vicissitudes ultérieures dissolvent à

jamais la puissance de ces instants, qui fut suprême. Nous retrouverons, peut-être, *par accident*, le souvenir de la *figure* de ces états critiques ; mais non plus la morsure, la chaleur, l'espèce particulière de douceur ou de vigueur infinie qui leur donnèrent en leur temps une importance incomparable. Notre passé se représente, mais il a perdu son *énergie*.

Mais parfois, après bien des années, toute l'amertume ou tout le délice d'un jour aboli redevient. Le souvenir est d'une présence insupportable. Rien n'explique l'inégalité du destin de nos impressions ; et il semble qu'une sorte de hasard se joue de ce que nous fûmes, comme il fait de ce que nous serons.

*

Toute émotion tend à voiler le mécanisme toujours niais et naïf de sa genèse et de son développement. Mais plus l'esprit est complexe, moins il accepte que son homme soit ému ; il en résulte des luttes intestines intéressantes.

Comment souffrir de se voir en proie à un sentiment ? De se voir séduit, jaloux, vexé, furieux ou honteux ou fier, de se voir *tenant à quelque chose :* à l'argent, à un être, à une place à table, à une image de soi ?… Obéir à ceci… Comment est-ce possible ? Se sentir rougir, s'entendre rugir, se trouver fauché par une image ou porté à l'extrême de l'agitation, quels tableaux insoutenables à la conscience !

Mais ce réveil lui-même et ce retirement font partie du même système et se vont aussitôt ranger dans les réflexes, *catégorie de l'orgueil*. On n'y échappe point. Impossible de ne pas *répondre*.

*

L'esprit est à la merci du corps comme sont les aveugles à la merci des voyants qui les assistent. Le corps touche et fait tout ; commence et achève tout. De lui émanent nos vraies lumières, et même les seules, qui sont nos besoins et nos appétits, par lesquels nous avons une sorte de perception « à distance » et superficielle de l'état de notre intime structure. « A distance » et « superficielle », ne sont-ce pas là les caractères de la sensation visuelle ? C'est pourquoi j'ai employé le mot : lumière.

*

Réflexe idéaliste.

Quoi de plus humain que de fermer les yeux pour supprimer un objet que l'être refuse ? Quoi de plus « idéaliste » ?

Ce réflexe *déjà* ébauche une « philosophie ».

*

Si je fais mine de briser le meuble où je me suis heurté, ce mouvement est très respectable. Il est d'une très haute antiquité ; il donne vie et volonté à un fauteuil. Qu'on le recueille et qu'on le place au musée des impulsions et des esquisses motrices de pensées !

Car bien des métaphysiciens et des abstracteurs les plus illustres ne firent dans le calme, et en raisonnant soigneusement, que ce que je viens de faire dans un coup de douleur et de colère…

*

Dans le torrent des eaux l'un et l'autre tombés, l'un nage et l'autre se noie.

Ainsi, dans le désordre de l'esprit et l'agitation des demandes, des réponses, des mythes et des valeurs, le « génie » et la « démence ».

*

Chose, *cause*. Ce fut jadis le même mot. Rien de plus humain, rien de plus significatif que de dire de quoi que ce soit : *c'est une cause*.

*

La douceur est grande, de s'admirer, — de se convenir, — de se répondre et satisfaire soi-même exactement… Et nous en demandons les moyens et la certitude *aux autres*. Nous les supplions qu'ils nous accordent les motifs et l'assurance de nous aimer nous-mêmes, par le détour de leur faveur.

*

Les hommes se distinguent par ce qu’ils montrent et se ressemblent par ce qu’ils cachent.

*

Le plus grand nombre de nos réactions, — la plupart de nos jugements, et toutes nos « opinions », sans exception, — impliquent de tels postulats, — et si arbitraires ou si absurdes, — qu’il suffit de développer ce que nous pensons sur quelques sujets que ce soit pour rendre cette pensée ridicule, ou odieuse, ou naïve.

Si, dans une controverse, l’un des adversaires se bornait à reprendre ce que vient d’alléguer l’autre contre lui, sans rien contester, sans rétorquer, sans qualifier, — en un mot, sans répondre ; mais en précisant de plus en plus les arguments dont on veut l’accabler, — je m’assure que cette redite approfondie qu’il en ferait, ce « grossissement » et cette rigueur suffiraient dans le plus grand nombre des cas à énerver et à exténuer la thèse et les raisons ennemies.

OceanofPDF.com

MAUVAISES PENSÉES ET AUTRES

OceanofPDF.com

A

N’oublie pas que tout esprit est façonné par les expériences les plus banales. Dire qu’un fait est *banal*, c’est dire qu’il est de ceux qui ont le plus concouru à la formation de tes idées essentielles. Il entre dans la composition de ta substance mentale plus de 99 % d’images et d’impressions sans valeur. Et ajoute que les vues étranges, les pensées neuves et singulières tirent tout leur prix de ce vulgaire fond qui les fait remarquer.

*

L’origine de la « raison », ou de la notion de raison, est peut-être la *transaction*. Il faut bien transiger, tantôt avec la « Logique » ; tantôt avec l’impulsion ou l’intuition ; tantôt avec les faits. Essaie donc, toutes les fois que ce mot *Raison* te vient, ou de toi ou des autres, de le remplacer par ce nom plus précis de « *transaction* ». Alors, plus de déesse…

*

Il y a en nous des certitudes inexplicables et des doutes sans causes : ce qui fait des mystiques et des philosophes. Puisque rien ne peut expliquer les unes ni justifier les autres, on est conduit à penser que sur un million d’hommes, doutes et certitudes sont distribués comme « au hasard »…

*

L’objet propre, unique et perpétuel de la pensée est : *ce qui n’existe pas*.

Ce qui n’est pas devant moi ; ce qui fut ; ce qui sera ; ce qui est possible ; ce qui est impossible.

Parfois cette pensée tend à réaliser, à *monter* au vrai ce qui n’est pas ; et parfois à faire faux ce qui est.

*

Chaque pensée est une exception à une règle générale qui est de ne pas penser.

*

La pensée n’est peut-être qu’une bizarrerie de la nature offerte à une espèce, comme elle fait ces bois de ruminants rares ou disparus que l’on voit dans les muséums : armes ou parures si curieusement étendues, bouclées ou spiralées, ou si rameuses qu’elles sont plus nuisibles encore qu’inutiles à l’animal qu’elles couronnent.

Pourquoi pas ? Pourquoi non ? Notre tête est chargée de questions et d’idées qui se prennent dans l’enchevêtrement de la forêt des faits, et nous retient embarrassés, orgueilleux de l’être, condamnés à bramer des poèmes et des hypothèses, — fiers et désespérés.

*

L’aiguillon de chaque vie intellectuelle est la conviction de l’échec, ou de l’avortement, ou de l’insuffisance des vies intellectuelles antérieures.

*

J’ai observé que parmi les partisans et les adversaires d’une thèse quelconque (qui s’unissent par là) la très grande majorité se compose de gens qui ne la connaissent vraiment pas.

J’ai remarqué aussi que ce qu’on nomme une « conviction » n’est que l’attitude énergique d’emprunt qu’exige la faible consistance propre d’une opinion. Toute la force que l’on met dans la forme — même intérieure — est l’indice de doutes volontairement réprimés.

Enfin, quand on dit d’une théorie « qu’elle peut se soutenir », n’est-ce pas dire qu’il lui faut que *quelqu’un* la soutienne ? D’elle-même, elle tombe, et laisse-la tomber.

*

Juge les esprits en observant où ils tendent. Certains qui se donnent pour grands ne conduisent leur homme qu'au vide. Si leurs pensées se développaient, elles se mourraient d'inanition.

Il faut comprendre que les idées n'ont de valeur que transitive. Une idée ne vaut que par l'espoir qu'elle excite et par les chances qu'elle apporte d'une plus grande perfection de notre être, qui réagira sur elle, et la portera elle-même à un état supérieur de simplicité, de richesse et d'espérance.

C'est pourquoi il ne faut pas faire de systèmes. Un système est un arrêt. C'est un renoncement. Car un arrêt sur une idée est un arrêt sur un plan incliné, un faux équilibre. Il n'est pas d'idée qui ait sa fin en elle-même et interdise ou absorbe tout développement ou toute réponse ultérieure. Cet arrêt sur un plan incliné est donc dû à quelque résistance passive. Par exemple, la grande satisfaction que l'on a d'avoir trouvé telle solution ou telle formule, et qui séduit à s'y tenir, à la fixer, à la rendre publique, est une *résistance* de ce genre, aussi bien que le serait la fatigue ou toute autre cause étrangère à la pensée qu'elle suspend.

*

Toute philosophie pourrait se réduire à rechercher laborieusement cela même que l'on sait naturellement.

Ou à ceci : Découvrir par méditations et confrontations que celui qui se voit au miroir et celui qu'il y voit ont quelques propriétés communes ou indivises.

Chercher si quelque chose peut avoir une importance plus grande que d'apporter plaisir ou douleur, aise ou gêne ?

*

Que tous les systèmes finissent par des mensonges, cela n'est pas douteux. Le contraire serait impossible et non naturel.

Quant à leurs commencements, on peut disputer sur la bonne foi.

*

Ceux qu’engendre l’enseignement de la philosophie, les programmes. Ils y apprennent des problèmes qu’ils n’eussent pas inventés et qu’ils ne ressentent pas. Et ils les apprennent *tous !*

Les vrais problèmes de vrais philosophes sont ceux qui tourmentent et gênent la vie. Ce qui ne veut pas dire qu’ils ne soient pas absurdes. Mais au moins naissent-ils en vie — et sont vrais comme des sensations.

*

Le premier mouvement des uns est de consulter les livres ;
Le premier mouvement des autres est de regarder les choses.

*

QUESTIONS DE L’ENFANT QU’EST LE PHILOSOPHE

La *question* du philosophe, une fois dépouillée des formes solennelles ou sévères, est toujours *enfantine :* qui interroge sans nécessité est enfant, perd la majesté du tigre résigné à être magnifiquement ce qu’il est, tel qu’il est, quel qu’il soit, ou la simplicité et impersonnalité du mouton dans son troupeau.

Tous les animaux étant réunis dans l’Homme, et l’Homme, comme construit par souscription de toute la Zoologie, avec quelques contributions de la Botanique et des Minéraux (*dur*, *souple*, etc.), il est ménagerie ; et il est de singes et de pies, mêlés de fauves, de moutons, etc…

En tant qu’interrogeant, il est animal curieux : ce qui se voit si charmant dans l’enfant de trois ans. Et il est facile de retrouver cet enfant dans le *penseur*, chez Pascal, par exemple.

Quant aux questions mêmes et aux « réponses », la table en serait instructive et divertissante à dresser.

La naïveté résulte du fait que l’on pose des questions suscitées par l’analogie, parfois « géniale » (Lune = pomme).

Les sceptiques sont — doivent être — des politiques de la pensée.

Il y a une telle politique de la pensée, mélange de n’y point se fier complètement et toutefois de la mener jusqu’au fond.

Ni glisser, ni s’embourber.

*

Nier A, c’est montrer A derrière une grille.

*

« Penseurs. » Supposé que des penseurs servent à quelque chose, on pourrait les considérer comme des machines à effectuer le plus grand nombre possible de combinaisons idéales, soit sous forme de « définitions », soit de rapprochements que la pratique ne donne pas.

*

« Esprit de finesse », « esprit de géométrie », toutes les sottises qu’ont fait dire ces mots.

Cela a le vice de toutes les expressions auxquelles il faut commencer par donner un sens avant d’en considérer l’application. Mais alors, il est trop tard…

Davantage : pour que la comparaison des deux « esprits » ait elle-même un sens, il faut imaginer qu’ils fonctionnent entre un état initial et un état final supposés identiques. Il faut qu’ils aient un même objet de leur travail ; de mêmes notions sur lesquelles ils s’accordent au départ…

Sinon ce sont comme des animaux d’espèces toutes différentes : l’un vole, l’autre nage : ils ne voient pas les mêmes choses, ne se rencontreront jamais, ne peuvent que s’ignorer, et pas même s’exclure.

*

Obscur se fait nécessairement celui qui ressent très profondément les choses et qui se sent en union intime avec ces choses mêmes.

Car la clarté cesse à quelques coudées de la surface.

Ressentir très profondément la présence virtuelle, les connexions infinies, l’ensemble des possibilités du langage transforme *la pensée de la pensée*, impose à toute pensée qui vient, de tout autres libertés et de tout autres exigences que celles du traitement ordinaire des pensées.

Ainsi du véritable athlète : le moindre acte qu’il fasse, utile ou non, lui est un élément, un aspect, un problème auquel toute sa puissance

d’organisation motrice peut s’intéresser et qu’elle peut changer ou réduire en exercice d’elle-même.

Mais il arrive que les tiers s’étonnent, se fâchent ou se rient devant l’apparence que prend l’apparence quand on l’assujettit à servir quelque profondeur.

*

La *raison*, la *sagesse*, la *vérité*, etc… sont des divinités populaires — d’utilité publique — les idoles de la conformité I° aux choses ; 2° à l’*opinion*.

Il y a aussi des déités inférieures : la *mode*, le *sens commun*, le *goût*.

*

IL ÉTAIT UNE FOIS…

L’univers était un Tout, et avait un centre. Il n’y a plus ni Tout ni centre.

Mais on parle toujours d’Univers.

*

Tremblez, humains, au sujet de n’importe quel sujet. Songez que vous avez des opinions, des convictions, des idées nettes, — mais songez à tout ce à quoi vous n’avez jamais songé dans le domaine des choses mêmes auxquelles vous avez le plus réfléchi.

Craignez ce à quoi vous auriez pu penser, à quoi vous allez peut-être penser, et n’avez jamais pensé, et qui peut illuminer par le travers l’idée dont vous êtes captif, qui vous semble la seule et la bonne, et qui va se trouver naïve dans l’instant même.

*

Les conceptions plaisent par leur *faux*, car elles plaisent par la simplicité, la continuité, la nécessité, la symétrie, la *surprise*, toutes choses qui, étant trop ajustées à l’homme, trop humaines, l’homme les met où il peut.

Peut-être, faudrait-il connaître le « réel » à l'absence de ces caractères séduisants, à l'impossibilité de les introduire, à la révélation de la vanité ou de la naïveté de leur application ? Comprendre qu'une chose « comprise » est une chose falsifiée. Rien ne le montre mieux que les essais de comprendre effectués sur ce réel tout cru que nous offre la sensibilité pure : par exemple, les « explications » forgées pour la douleur. Et pourquoi six ou sept couleurs distinctes, et non plus ou moins ?

*

La plupart ignorent ce qui n'a pas de nom ; et la plupart croient à l'existence de tout ce qui a un nom.

Les choses les plus simples et les plus importantes n'ont pas toutes un nom. Quant à celles qui ne sont pas sensibles, une douzaine de mots vagues, comme *idée, pensée, intelligence, nature, mémoire, hasard…*, nous servent comme ils peuvent : ils engendrent aussi, ou entretiennent, une autre douzaine de problèmes qui n'en sont pas.

*

Conventions. Les unes font que ce qui n'existe pas existe, et les autres que ce qui existe n'existe pas. Mais les secondes plus rares et malaisées que les premières.

Ainsi est-il plus aisé d'accroître le monde extérieur, d'y adjoindre des êtres et des relations, que de le nier. Plus aisé de croire qu'il existe des choses au delà des murs de ma chambre que de nier ma chambre en fermant les yeux.

*

En certaines matières, plus un livre sur elles est limpide, et les expose-t-il selon des lignes simples — plus il est trompeur. Car ces qualités ne s'obtiennent qu'aux dépens de quelque chose. La physique théorique dit ce qu'elle sacrifie du réel immédiat. L'histoire ne peut le dire, et ne le sait pas au juste, — et *n'en peut rien savoir*.

Quant aux systèmes de philosophie, ils admettent, en général, comme données, un tas de notions que l'on voudrait au contraire qu'ils tinssent

pour énigmes (du langage), et au moyen desquelles ils mettent en question les autres notions qui ne sont mystérieuses que par travail.

Par exemple, le mot SI, petite et immense *conjonction*.

*

L'Homme diffère de l'Animal *par accès*. Et ce sont des *accès d'indétermination*. Il pense alors : JE PENSE.

L'Animal, mis dans la situation *critique*, qui est celle où ses automatismes d'aêtion sont en défaut, tend vers la pensée.

S'il hésite entre deux voies, le limier se retourne vers l'Homme. « PENSE »… semble-t-il lui dire, C'EST TON AFFAIRE.

*

L'œil parcourt les objets et les mots, plus ou moins chargé d'éveil et d'intelligence ; plus ou moins *armé* de *sensibilité* spirituelle ; rendant plus ou moins égales ou inégales les choses devant l'esprit ; plaçant accidentellement ici ou là un arrêt, un point d'interrogation… Et parfois, là même où jamais *on* n'avait jamais songé qu'il y eût arrêt possible, résistance, difficulté…

*

On peut imaginer que toute idée est pourvue d'une idée jointe qui la *connote*, — une fiche où son âge (d'évolution), sa relation à l'actuel, sa relation au réel, sa valeur d'usage, etc., sont plus ou moins inscrits — mais inscrits en un langage de la sensibilité et de l'acte.

Signes obligatoires, signes exécutoires, signes dilatoires, signes instantanés (comme ceux qui marquent la relation possible de l'idée avec l'état ou les besoins actuels).

*

Il y a des cases dans le cerveau, avec inscriptions :

A étudier au jour favorable. — A n'y penser jamais. — Inutile à approfondir. — Contenu non examiné. — Affaire sans issue. — Trésor

connu et qui ne pourrait être attaqué que dans une seconde existence. — Urgent. — Dangereux. — Délicat. — Impossible. — Abandonné. — Réservé. — A d'autres ! — Mon fort. — Difficile, etc.

*

L'immense plupart de nos perceptions et pensées est sans conséquence. Celles qui comptent sont distinguées et tirées de l'ensemble ou par notre corps, ou par nos semblables. Notre rôle propre est des plus modestes.

*

L'absurde et son contraire participent des mêmes forces. La nature verse un quantum qu'il lui est indifférent que nous dépensions (ou qui se dépensât) en sottises ou en miracles d'intelligence.

*

Notre esprit est fait d'un désordre, *plus* un besoin de mettre en ordre.

*

DIXIT DOMINUS DOMINO MEO

Mon esprit pense à mon esprit qui est son égal — à son égal qui lui est essence. Son essence est différence du même au même.

Ce qui advient est *esprit* en tant que reçu par celui qui donne, absorbé par qui le produit, et subi par qui le cause.

*

On ne voit pas à quoi pourrait penser un dieu ?

Et si créer lui est peu de chose…

*

ESPRIT

Un homme a de l’esprit quand il manifeste une certaine indépendance à l’égard de l’attente commune. Il produit une surprise ; et une surprise qui le fait paraître sur le moment plus libre, plus rapide, plus perspicace que ses semblables. Ils demeurent étonnés et un peu scandalisés, comme le seraient une bande de quadrupèdes d’avoir vu s’envoler d’entre eux, et au-dessus des murs qu’ils croient les enfermer, l’un d’eux, qui était secrètement ailé.

*

Dieu sait à quelles opérations se livre « l’esprit » dans sa caverne ?

*

Tout se compose, se combine, se substitue, se compense, se mêle et démêle, et c’est l’Esprit.

*

La sagesse est la connaissance en tant qu’elle modère toutes choses, et particulièrement elle-même.

Elle appartient à un certain type d’hommes, dont le visage est remarquable par sa symétrie et par ses joues lisses.

*

Le Sage me dit enfin, après m’avoir parlé trente heures de suite et instruit de tout ce qu’il faut savoir :

« Je te résume la doctrine. Elle tient en deux préceptes : « Toutes choses différentes sont identiques.

Toutes choses identiques sont différentes. »

Va et viens entre ces deux propositions dans ton esprit, et tu verras, d’abord, qu’elles ne sont pas contradictoires ; ensuite, que la pensée ne peut former que l’une ou l’autre et se mouvoir que de l’une à l’autre. Il y a un temps pour l’une et un temps pour l’autre, et qui pense l’une pensera l’autre. C’est tout. »

*

« Esprit fort » et « libre pensée » sont devenus des quolibets.

*

Je réfléchis…

Est-ce là chose bien différente de cette pratique qui consistait (et consiste toujours) à consulter les « esprits » ?

Attendre devant une table, un jeu de cartes, une idole, ou une dormante et gémissante pythie, ou bien devant ce qu'on nomme « soi-même »…

*

Parfois la sottise, parfois la puissance de l'esprit, s'obstine contre le fait.

*

« L'esprit » fait quelque chose de rien, et fait de quelque chose, rien.

Il ajoute et retranche de l'existence. Ce qui lui est le plus difficile est de s'abstenir.

*

Continuer, poursuivre quelque chose, c'est lutter contre tout.

L'univers fait tout ce qu'il peut pour empêcher une malheureuse idée d'arriver à son terme.

*

Il faut, en quelque manière, *honorer*, *considérer* les difficultés qui se présentent.

Une difficulté est une lumière. Une difficulté insurmontable est un soleil.

*

Tous les esprits fonctionnent entre *démence* et *imbécillité (valeurs illusoires* et *valeurs faibles)*, et chacun, dans les vingt-quatre heures, frôle ces extrêmes.

*

Il faut apprendre à ne pas croire notre pensée parce qu'elle est *notre* pensée.

Il faut, au contraire, la contenir et la traiter avec une défiance majeure, parce qu'elle est *notre* pensée.

« *Notre* » — est-ce bien clair ?

Notre, c'est qu'elle nous vient par une voie que l'on éclaire et que l'on garde difficilement, *la plus obscure des voies*.

Notre, c'est-à-dire liée à quelqu'un qui ose tout, se permet tout avec nous, sous prétexte qu'il est *en nous*.

*

Le persécuté qui *explique* ses voix par la présence de ses ennemis dans une galerie qu'ils creusent sous ses pas ;

L'assoiffé qui a des hallucinations de boissons ;

Le primitif qui *explique* l'éclipse par un monstre ennemi du soleil — vont par le plus court. Ainsi le rêveur, et ainsi tout homme *dans un premier moment*.

L'invention immédiate est un plus court chemin, si compliquée soit-elle ; et elle est un premier temps de l'esprit. Elle ne lui coûte rien.

C'est pourquoi « *Au commencement était la Fable* », ce qu'il faut entendre ainsi : On appelle *Fable* tout commencement : origines, cosmogonies, mythologies…

Rien de plus remarquable que la naïveté et le peu de variété dont témoignent les divers systèmes qui nous enseignent ou la formation du « monde » ou la production de la vie. Un tableau des quelques combinaisons imaginatives très anciennes ou récentes qui prétendent nous instruire de ce qui s'est passé avant toutes choses serait à faire : on y verrait le travail ingénu du *Pourquoi* et du *Comment*, et la manière dont ces instruments tout humains font sortir de l'esprit des hommes des réponses et des solutions qui ne sont que des compléments à ces manœuvres de l'incomplet, — et rien de plus.

— Et c'est ainsi que TOUT S'EXPLIQUE…

*

Ah ! si tu pouvais distinguer toutes les bêtises qui dans un esprit finissent par faire de très belles choses et toutes les belles choses qui entrent dans la composition de telle bêtise ou de telle autre !

*

Cette absurdité que vous dites, ami, est pour vous, sans doute, une évidence lumineuse. Votre esprit librement suit le cours de ces mots qui dispensent de fatigue. Vous avez confiance, je crains, dans la facilité de ces raisons qui parlent si vite et si bien à la place même de votre pensée, et vous prenez de votre bouche ce qu'elle vient de dire et de vous apprendre, pour le répéter avec la force toute fraîche de votre émerveillement de vous-même.

Mon ami, c'est votre fonctionnement qui vous enchante. Il n'y a ni résistances ni frottements dans la machine de vos échanges. C'est peut-être qu'elle travaille à vide… ce que lui permet le langage.

*

SI

Si l'homme pouvait se supprimer aussi aisément et immédiatement qu'il ferme les yeux…

Si les choses se faisaient ce que nous voulons dans l'instant même, bientôt nous aurions peur de vouloir comme d'entrer dans le feu.

*

« Pensée profonde » est une pensée de même puissance qu'un coup de gong dans une salle voûtée. Il fait ressentir des *volumes* où doivent être des choses qu'on ne voit pas, et qui peut-être ne sont pas ; mais l'importance de la résonance les impose. Si cette salle n'était *finie*, le coup frappé se perdrait sans retentir : il n'y a donc point de profondeur qui ait rapport avec quelque « infini ».

*

Ce qu’on appelle mystère du monde, mystère de la vie, n’est en soi pas plus profond que l’impuissance des yeux à voir le dos de leur homme.

La nuque est un mystère pour l’œil.

Comment l’homme sans miroir se figurerait-il son visage ? Et comment se figurer l’intérieur de son corps, si l’on ignore l’anatomie ?

Que si on la connaît, l’intimité du travail de ces organes nous échappe dans la mesure où nous manquons de ce qu’il faudrait pour la voir et la concevoir. Ce n’est pas elle qui se dérobe : elle ne recule pas devant nous ; c’est nous qui ne pouvons nous en rapprocher.

Mais par le terme de « mystère », nous introduisons l’idée vague d’un secret qui nous serait refusé, d’une intention, d’une pensée opposée à notre désir de savoir. Je ne crois pas que la Lune se soit amusée et ingéniée à combiner sa rotation et sa révolution de manière que nous ne puissions jamais voir son autre face. Cela est ainsi, mais ce n’est que cela.

Le seul mystère est peut-être celui de notre curiosité qui nous engage dans des problèmes dont l’énoncé implique notre existence et notre esprit, cependant que leur solution aurait cette existence même pour l’une de ses conséquences. Chaque *Pourquoi* suppose bien des choses qu’il faut bien se garder de placer *après lui*.

*

FABLE

Maître Cerveau sur son homme perché
Tenait dans ses plis son mystère…

J’ai oublié la suite.

*

TENTATION OU LES REPONSES D’ADAM

Et eritis sicut Dei…

— Je n’y tiens pas le moins du monde, cher Serpent.

Bonum malumque scientes…

— J’aimerais mieux savoir autre chose…

*

L’oiseau *Métaphysique* chassé de poste en poste, harcelé sur la tour, fuyant la nature, inquiété dans son aire, guetté dans le langage, allant se nicher dans la mort, dans les tables, dans la musique…

*

Qu’y a-t-il au fond de l’homme ?

Quelques *proverbes*, qui finissent par répondre à tout, et sont tout niais.

— Déduction : les pensées *profondes* ne sont pas du *fond de l’homme ;* mais *avant* ce fond.

« Profondeur » (si ce mot veut dire quelque chose) c’est la qualité attribuée à une pensée de modifier « profondément » la situation perçue jusqu’à elle, les *valeurs*, les *attributs* d’une idée.

B

Les littératures dites de décadence sont systématiques. Elles sont dues à des hommes plus savants, plus ingénieux, et même plus profonds, parfois, que les écrivains antérieurs dont ils ont relevé tous les *effets* dénombrables, retenu, classé, concentré le meilleur, — en tant qu’il se peut saisir et isoler.

Alors, dans des périodes de temps très courtes, on voit se produire et même coexister des œuvres d’apparence très différentes, qui sembleraient, par leurs caractères extérieurs, devoir appartenir à des époques très séparées. L’une est formée de naïvetés incomparables, jamais en défaut, plus enfantine que tout gosse réalisable. L’autre est le fait d’un sauvage, ou d’un être tombé de je ne sais quel astre, ou privé ou augmenté de quelque sens. Tel auteur est si complètement métaphorique qu’il est impossible de discerner ce qu’il veut dire de l’expression qu’il en donne. Son idée est une image et il y juxtapose une image de cette image si régulièrement que la symétrie est absolue, le sens indiscernable du signe. On ne sait de quel côté est le sens, duquel, le signe…

Ce développement de moyens tient d'une part à l'expérience acquise ; à l'émoussement des sensations littéraires ; à la grande variété des livres accumulés déjà ; à la conséquence de ce grand nombre, qui est de donner trop de prix à la nouveauté et de faire chercher à se faire entendre.

L'impression générale est d'une cacophonie, d'un désordre qui fait pressentir la fin de toute littérature, un jugement dernier de toute rhétorique. La chronologie, l'évolution sont en déroute. Les procédés devenus conscients et réduits en opérations permettent de former immédiatement et dans un ordre quelconque, une graine, une feuille, une fleur.

— Ces auteurs si divers son infiniment *voisins*. Ils ont lu les mêmes livres, les mêmes journaux, — suivi les mêmes lycées, et généralement eu les mêmes femmes…

*

Voir à la fois les grands ouvrages et la poussière des petits dans le ciel intellectuel. Voir coexister la constellation Égypte — et celle Hellas et la Renaissance, comme nous le faisons, comme le permet une *bibliothèque*, un *musée* — une tête érudite — et les vagues lueurs des choses disparues, soupçonnées…

Comme on voit à la fois au plafond des apparences célestes, des corps et des groupes, d'âges énormément différents… La rétine fait toutes choses contemporaines.

*

Pour un certain genre d'amateurs, la lecture de poésies n'est jamais qu'un exercice de malveillance.

Ils sont sûrs avec délice, de trouver la bêtise, l'impropriété, la platitude que les difficultés de l'art disposent dans tout poème. Ils sentent combien la réussite continuelle est improbable. Tout poème est nécessairement ou exagéré, ou obscur, ou ridicule, ou indifférent par quelque endroit. C'est pourquoi les longs poèmes sont si vulnérables ; comme tout ce qui est long, sans doute, mais avec plus de chances de dommage que tout autre genre de production.

*

En France, on n’a jamais pris les poètes au sérieux. Il n’y a donc pas en France de poète national. Voltaire a failli l’être.

Mais le poète est le personnage le plus vulnérable de la création. En effet, il marche sur les mains.

*

Il est impossible de penser — *sérieusement* — avec des mots comme Classicisme, Romantisme, Humanisme, Réalisme…

On ne s’enivre ni ne se désaltère avec des étiquettes de bouteilles.

*

Une littérature dont on aperçoit le système est perdue. On s’intéresse au système, et l’œuvre n’a plus le prix que d’un exemple de grammaire. Elle ne sert qu’à comprendre le système.

*

La lecture des histoires et romans sert à tuer le temps de deuxième ou troisième qualité.

Le temps de première qualité n’a pas besoin qu’on le tue. C’est lui qui tue tous les livres. Il en engendre quelques-uns.

*

Le naturalisme n’est une doctrine déterminée et n’a de sens que si l’on se fait fort de réduire à zéro la personnalité de l’écrivain. Je n’y verrais que des avantages, car je ne vois pas ce que vient faire dans l’art, — c’est-à-dire dans mon plaisir ou dans mon émotion, — ce qui me fait songer à quelqu’un ? Son devoir, qui est son métier, est de disparaître, lui, son visage, ses amours et ses affaires. Nous ignorons tout des auteurs de très grandes œuvres. Shakespeare n’a jamais existé, et je regrette qu’il y ait un nom sur ses pièces. Le Livre de Job n’est de personne. Rien ne fausse plus l’idée la plus utile et la plus profonde que nous puissions nous faire de la production humaine que le mélange d’un état civil, d’histoires de femmes ou autres avec la considération intrinsèque d’un ouvrage. *Ce* qui fait un

ouvrage n’est pas *celui* qui y met son nom. *Ce* qui fait un ouvrage n’a pas de nom.

*

Si un parfumeur eût adopté l’esthétique « naturaliste », quelles odeurs eût-il embouteillées ?

*

Le roman voit les choses et les hommes exactement comme le regard ordinaire les voit. Il les grossit, les simplifie, etc… Il ne les transperce ni ne les transcende.

La « psychologie » des romanciers ne dépasse pas ce que peut vérifier l’observation particulière accidentelle.

Le roman exclut miscrocope et télescope, prisme et polarimètre.

Quand donc il prétend au « réalisme », il prétend s’en tenir à l’observation naïve et à ce que permet d’enregistrer de cette observation le langage ordinaire.

Mais si le lecteur devient difficile, le langage ordinaire ne suffit plus à l’émouvoir. Le réaliste cherche alors à obtenir le trompe-l’œil par l’excessif du « style ». Goncourt, Huysmans paraissent… Un langage extraordinaire est appelé à suggérer des objets ordinaires. Il les métamorphose. Un chapeau devient un monstre, que le Héros réaliste armé d’épithètes invincibles chevauche, et fait bondir du réel dans l’épopée de l’aventure stylistique.

*

Faut-il être naïf pour apercevoir une différence entre un roman réaliste et un conte bleu !

*

On dit aujourd’hui : Napoléon ET Stendhal.

Qui eût dit à Napoléon que l’on dirait Napoléon ET Stendhal ?

Qui eût dit à Zola, à Daudet, que ce très petit homme si aimable et si bien parlant, *Stéphane Mallarmé*, aurait, par ses rares petits poèmes bizarres et obscurs, plus profonde et durable influence que leurs livres, leurs observations de la vie, le « vécu », le « rendu » de leurs romans ? Un diamant dure plus qu'une capitale et qu'une civilisation. La volonté de perfection vise à se rendre indépendante des temps, etc…

*

Le souci naïf de la postérité avait ce grand effet de faire faire ce qu'on n'eût pas fait pour des hommes présents et trop connus et jugés ou jaugés. Il y a des efforts et des œuvres de patience dont on ne se sent pas capable pour des contemporains et leur durée. Il fallait l'illusion d'une perspective indéfinie, mirage qui engendrait les très grands hommes. Bien des choses autour d'eux, que ce regard accommodé à la fin des siècles rendait misérablement périssables, n'avaient point accès dans leurs combinaisons supérieures ni influence sur leurs ouvrages.

Mais la précipitation est entrée dans le monde. Elle a tué la postérité. Avec celle-ci, un certain « style ». Combien d'œuvres modernes racolent, font le trottoir.

*

Le besoin de nouveau est signe de fatigue ou de faiblesse de l'esprit, qui demande ce qui lui manque.

Car il n'est rien qui ne soit nouveau.

*

Beau Titre pour un grand artiste : Exécuteur de Hautes Œuvres.

*

Condition contrariée de l'état artiste.

Il doit observer comme s'il ignorait tout et il doit exécuter comme s'il savait tout.

Aucune connaissance dans la sensation, mais aucune ignorance dans la transformation.

*

Les Optimistes écrivent mal.

*

X est une force de la nature.
— Ce qui caractérise les forces de la nature, c'est la déperdition.

*

Z s'est établi dans le génie — tel qu'on se figure le génie dans les esprits vulgaires.

Il interpelle, foudroie, extermine. Se promène à grands pas dans la petite chambre de son esprit. Il ne voit que ses pas, mais non la petitesse de la chambre.

*

Écrivains sonores — violents.
Un homme tout seul dans sa chambre jouant du trombone.

*

Un écrit forcené, chargé d'invectives, comme ivre de violence et riche d'épithètes et d'images foudroyantes me donne une envie invincible de sourire.

C'est que je ne puis m'empêcher de voir l'écrivain se rasseoir à telle heure à sa table et reprendre le fil de sa fureur.

*

HUMANISME

« L’Himalaya m’assomme. La Tempête me fatigue. L’Infini m’endort. Dieu est Trop… »

*

Hugo est un milliardaire. — Ce n’est pas un prince.

*

« C’était une Ville de rêve… »
Il ne s’agit donc pas d’*architecture*.

*

LITTÉRATURE

On y voit des sauvages qui se font imprimer, des loups-garous qui corrigent leurs épreuves, des dragons crachant la flamme qui font un « service de presse » : tout ceci aussi naturel que leurs fondions les plus naturelles.

*

Aujourd’hui ce qui est parfait retarde.

*

L’âge fait que l’on finit par pouvoir écrire des choses assommantes.

*

Je remarque dans tous les arts, et particulièrement dans celui d’écrire, que l’intention de causer quelque plaisir le cède insensiblement à celle d’imposer une certaine idée de l’auteur. Si une loi de l’État obligeait à l’anonymat et que rien ne pût paraître sous un nom, la littérature en serait toute changée, — en supposant qu’elle y survécût…

*

APOLOGÉTIQUE

Voici à quoi sont consacrés les écrits les plus importants :
« Tu n’aimes pas ce que tu aimes ;
« Tu aimes ce que tu n’aimes pas ;
« Tu n’es pas ce que tu es, et réciproquement. »

*

HOMO SCRIPTOR

Je regarde la mer en furie, et le Dictionnaire caché, tapi dans *l’être de lettres*, veut, à chaque plus beau coup *joué* par les lames ou les nues et *gagné* par les yeux, lâcher un vol de mots dans la région sensible où passe dans la lumière spirituelle ce qui se fait articuler et écrire…

A chaque instant, un événement verbal veut répondre à l’événement physique et visuel, et faire passer quelque chose du temps quelconque dans le temps organisé — celui des actes.

*

Une idée juste que l’on a depuis longtemps fatigue. Sa justesse la fait revenir, et ce retour la rend vieille et radotage. Elle devient insipide et par là, excite la formation d’une idée moins juste, et même fausse, sur le même objet ; et même très fausse, mais fraîche et vive.

L’époux d’une très belle femme, après des années qu’il la goûte, il arrive qu’une laide l’inspire. C’est aussi l’histoire simple de toutes les révolutions dans l’art, et, sans doute, dans la politique.

C

L’homme se cramponne à ce qu’il croit valoir.

*

LE PARVENU

Celui-ci se caressait du bout de la langue une dent gâtée, et il se disait, encore étonné de son nouveau rang, qu'*elle* aussi était à l'honneur. Il hésitait entre sa récente fortune, et son état d'hier, et son être le même — Il disait : *ceci* aussi est ministre ou pape. Ce chicot est d'un personnage. Il n'a pas changé, et pourtant, tout a changé pour moi ! Qui, *MOI ?* disait-il à sa langue et à sa dent…

*

SNAP-SHOT

L'être anxieux, en sueur, en tension, entre le gaster gonflé, le cœur peinant et accéléré, et les yeux fixes sur un point de l'horizon ; luttant, divisé contre soi ; l'esprit aux prises avec le souffle et la pesante présence viscérale ; le nez froncé, battant ; le pied ballant en l'air pour faire du temps ; tantôt, respirant avec force comme pour réprimer la puissance intestine qui l'oppresse par un appel, plus ou moins conscient, aux vertus de l'air neuf ; tantôt accablé, anhélant, masse de vie en peine.

Et dans ce système de forces antagonistes en fluctuation, les idées ou les signaux de toute nature mentale, leurs réactions et développements divers…

Et c'était un homme important…

*

Noblesse est marquée par le sans-gêne absolu, combiné avec des observances rigoureuses et toutes conventionnelles.

Liberté égotiste, accusée plus que limitée, sur certains points *choisis insignifiants*, par des obligations strictes et indevinables (lesquelles marquent la transmission).

Tout ce qui signifie Inégalité — et hiérarchie — mais le plus naturellement du monde.

Les faux nobles se marquent par l'effort.

*

« La mouche à mains, sans ailes, qui porte le n° 10.757 d’entrée sur le catalogue de la série 19 des créations terrestres… se vante… proteste… invoque la postérité ».

Voilà comment l’Archange dans son rapport au Seigneur résume les plaintes de quelque humain.

D

L’homme porte sur ses jambes toutes douleurs possibles et la suprême volupté — porte sur ses jambes sa mort comme un secret, un trésor caché, un gage certain de la fin de toutes choses — un rien, résumant le tout.

*

L’ESPOIR FONCTIONNEL, NORMAL

L’homme inconsciemment parie presque tout le temps de sa vie qu’il ne sera pas foudroyé dans les dix minutes ou dix secondes suivantes. Il se sent (sans y penser) *certain de vivre*, incapable de mourir dans ce temps si proche et si court. Il a le sentiment de sa propre continuité, et ceci nécessairement. Ce sentiment est aussi vrai ou véridique que celui d’un corps chaud qui penserait qu’il ne peut point, par aucun moyen, être refroidi dans l’instant.

*

L’AME SOLLICITANTE

L’homme — sur un lieu haut et à pic — doit nécessairement songer à se précipiter, comme il songe invinciblement à boire une coupe pleine d’un beau liquide placée devant lui. Et ainsi est-il, à chaque instant, *tenté* de rejoindre l’âme naïve de cet instant, qui veut ce qu’elle voit et accomplit aussitôt ce que les objets présents demandent.

C’est l’âme *sollicitante*. Autorité des états naissants.

L’armoire close demande la femme de Barbe Bleue ; la pomme, Ève, —. Il y a en nous nombre d’*attentes* indépendantes.

*

LA CONSIDÉRATION MATINALE

L’être, au réveil, tout au percé du jour, est encore très peu ce qu’il va être par son nom et le reflux de sa mémoire. Il est à peine *soi ;* mais son MOI naturel, universel, assez simple encore pour ressentir, pour traiter également, et même équitablement, toutes choses. Il est encore *avant* son inégalité particulière acquise et apprise ; il est encore en dehors du monde, non engagé, non partie, mais juge pur. Alors la sotie politique, la misère du temps et des esprits, ses propres opinions et sa propre faculté de souffrir, d’être quelqu’un et non quelque autre, lui apparaissent en tiers avec ce MOI et ce petit jour, choses présentes et encore à demi cachées dans la pénombre.

*

PETIT PSAUME DU MATIN

Mon esprit pense à mon esprit.
Mon histoire m’est étrangère.
Mon nom m’étonne et mon corps est idée.
Ce que je fus est avec tous les autres.
Et je ne suis même pas ce que je vais être.

*

L’homme qui se réveille du sommeil artificiel, se reprend où il en était. La première idée est la dernière laissée.

Si les morts se réveillaient, ils se réveilleraient mourants.

Continuez à mourir.

*

SOMMEIL

L’obscurité réveille le sommeil.

*

MARE NOSTRUM

Se faire une psyché d’holothurie réduite au constat des échanges et qui a l’horaire des marées pour Code, Bible, discours de la Méthode.

— Que si une anémone de mer pensait, et si elle nommait *la mer* du nom de *Dieu (in quo sumus, vivimus et movemur)* les pensées qu’elle formerait, seraient édifiantes et dignes des meilleures mystiques.

— Tout ceci n’est point paradoxe. Je songe à notre *vrai milieu*, c’est-à-dire à celui dans lequel et aux dépens duquel vivent nos sentiments et nos pensées : il est ce *milieu intérieur* qui est constitué de notre sang et de nos humeurs, et dont la transformation périodique en lui-même, comme ses fluctuations de composition, sont les dominantes de notre vie. Dans cet Océan aux orages chimiques, à la salure constante, et de qui la marée pour astre a notre cœur, baignent tous ces éléments nerveux qui sont ce que nous sommes… *en tant que nous nous ignorons*.

*

HEURES

Celui-ci est assombri par la chute du jour,

Un autre par l’aurore.

Il y a aussi une tristesse du plein Midi…

Et moi, vers trois heures, le plus beau jour cruellement me perce l’âme. La maturité de sa puissance le condamne. Toute existence se contemple en lui.

… C’est une chose étrange que le Jour. Étrange, c’est dire *étrangère*. Étrangère à la pensée, qui semble raisonner, créer, spécifier, vivre à sa guise son désordre et son ordre de pensée, sans égard à cette énorme horloge de lumière qui mesure ce qu’elle manifeste et manifeste ce qu’elle mesure…

Mais la marche du Jour, si elle est insensible dans l'exercice de l'esprit, toutefois secrètement lui impose une variation de ses forces, — c'est-à-dire une coloration, un relief, une énergie, une évaluation diurnes de ses idées.

Le Jour et le Corps, deux grandes puissances…

*

Mêlé aux choses par les désirs ; d'elles séparé par les dégoûts ; on porte en soi, absentes toutes proches, le groupe des occasions et actions qui pourraient se présenter ; d'actes réalisables, d'actes irréalisables, ou plutôt de modifications spontanées naissantes, dont les unes sont, à la réflexion, réalisables, les autres, non ; et dans les premières, celles qui à cet instant semblent désirables ou indifférentes, et celles qui répugnent…

Ce qu'on ne fait pas ; ce qu'on ne ferait jamais — cela vous dessine votre figure. C'est mon contour, *contour en moi*, et *qui me fait*, comme :

« Je ne mangerais pas cette ordure. — Plutôt mourir !

— Jamais je n'aurais eu de moi-même telle idée !

— Comment peut-on dormir sur le dos ? Croire ceci ? Lire ce livre ? »

Nous sommes faits de quantité d'impossibilités, dont beaucoup ne sont pas éternelles, et l'on finit un jour par dormir sur le dos…

*

L'homme en sait trop peu sur soi-même et n'en peut savoir que trop peu — pour que ses confessions, sa « sincérité » puissent nous apprendre quelque chose de vraiment important et que nous ne puissions imaginer facilement.

*

Être soi-même !… Mais soi-même en vaut-il la peine ?

*

Le difficile est de repousser ce qui vous empêche d'être *vous-même* — sans repousser en même temps ce qui vous contraint à l'être.

*

On ne se *reconnaît* pas dans ses émotions. Rien plus étranger — hostile même.

On ne se reconnaît pas non plus dans ses meilleurs instants.

« Trop bien pour être de moi. » (Premier mouvement.)

*

On se reconnaît dans ses habitudes et dans ses manies comme dans une photographie (qui daterait de quelques années).

*

LE REVENANT

Je rentre, — et il me semble que — je reviens.

C’est là, me dis-je, que je mettais mon chapeau et ma canne ; c’est là que je venais m’asseoir. Ah ! voici mes papiers, mon cahier — et voici sur le blanc du feuillet, voici même ma main — tenant ma plume…

Tout m’est étrange, tout familier — Vieux vêtement retrouvé — Portrait d’il y a quarante ans ?

Mais où est, et quelle était la pensée que j’écrivais ?

— L’âme, peut-être, pourrait s’interpréter comme étonnement, production de l’étonnement d’être ce que l’on est. Ce que l’on est est toujours un peu ce que l’on fut, et un peu ce que l’on ne fut…

Le lendemain rentre dans la veille comme un revenant. Ce n’est pas le passé qui revient. C’est le présent qui rentre dans son même, et par là, le rend *même*.

*

L’âme recherche la douleur qui vient de disparaître à l’emplacement même où elle *s’élevait*.

*

Comme la main ne peut lâcher l’objet brûlant sur quoi sa peau fond et se colle, ainsi l’image, l’idée qui nous rend fous de douleur ne peut s’arracher de l’âme, et tous les efforts et écarts de l’esprit pour s’en défaire l’entraînent avec eux.

*

Une douleur si prompte à agir et à s’évanouir que le sentiment de sa durée ne se puisse produire, n’est rien.

La substance de la souffrance est la souffrance prévue.

Si tu souffres, c’est que tu retardes sur les choses. Tu es où elles ne sont plus.

*

Souffrir est vivre sans pouvoir vivre ; c’est même… *être vécu* par…

*

C’est parfois une épine cachée et insupportable que nous avons dans la chair qui nous rend difficiles et durs avec tout le monde.

Personne ne la voit, et tout le monde doit en souffrir, puisque nous la cachons et en souffrons.

Otée, nous serons « bons ».

Un événement qui émeut, ce n’est pas en tant que je le pense qu’il m’émeut.

C’est, au contraire, pour ne pas pouvoir le penser dans ma ou sa plénitude.

*

La conscience règne et ne gouverne pas.

*

Parfois enchaîné par son rêve
et délivré par l’éveil ;

et parfois enchaîné par la veille
et soulagé, délivré par un rêve.

*

La joie est un accès d’excitation générale de l’être qui change le plus de choses qu’il se peut en sources ou causes de plaisir.

Elle est comme une énergie qui rayonne d’un être, une lumière d’or qui lui dore tout ce qu’il voit.

*

Un homme contemplait entre ciel et Soi une figure mystérieuse dont il ne voyait qu’une face, et *on* lui disait que c’était la figure de sa vie à demi figée, à demi informe.

Se rétrécissant, s’assombrissant — le géant de fumée se réduit à tenir dans un petit vase, la tombe.

*

Si l’âme avait tout pouvoir dans l’instant même, nous péririons dans l’instant suivant.

*

On ne pense réellement à soi et que l’on est soi que quand on ne pense à rien.

*

Qui regarde sa main, se voit être ou agir là où il n’est pas.

Qui *pense*, — s’observe dans ce qu’il n’est pas.

*

O Moi, ce n’est pas toi qui trouves ton idée ; mais au contraire, c’est une idée qui te trouve et t’adopte.

Ce que tu appelles Moi, ton Moi, n’est pas du tout dans la profondeur de ton système vivant. Il n’y a pas de Moi dans la substance de ton cerveau ; mais elle produit du Moi comme elle produit des idées. A la lueur subite d’une idée, le Moi en retour est excité et se déclare.

*

Il y a quelqu’un en nous au regard duquel toutes les circonstances de sa génération et toutes les particularités de son individu sont au hasard. Naissance, lieu, parents, sexe, nation, époque… Et blond ou brun, faible ou fort, brave ou non, esprit ou non, tels désirs, telles répugnances, etc…

Ce sont, d’ailleurs, toutes choses (ou presque toutes) qu’on apprend par confrontations et comparaisons.

A quoi s’ajoutent les rencontres qui jouent un si grand rôle dans le développement de la vie, les incidents et incidences. Ces interventions se combinent, d’une part, à la mécanique générale des êtres ; d’autre part, aux singularités ci-dessus indiquées.

Il n’est pas trop étonnant que de cette quantité énorme des constituants et modificateurs de la personnalité, les événements (et c’est ce qui les définit comme tels) tirent des réactions psychiques ou autres, qui sont ressenties par le sujet comme des surprises, des puissances ou des faiblesses, d’origine étrangère — par quoi le MOI tantôt chérit, tantôt déteste la personnalité — c’est-à-dire ce qui est inséparable de lui et qui peut cependant se concevoir tout différent de ce qu’il est — avoir pu être ou pouvant devenir tout différent de ce qu’il est.

*

Sur une heure de temps d’horloge, *peut-être* pourrait-on défalquer cinquante minutes pendant lesquelles nous n’existons pas (à peu près comme le volume occupé par un kilogramme du métal le plus dense se réduirait à moins d’un dix millième de millimètre cube si l’on supprimait les vides intermoléculaires).

La vie serait intolérable sans doute si cette interruption d’existence, c’est-à-dire de notre sensibilité totale, — comparable à celle du courant alternatif — ne se produisait pas. Et il se peut que la douleur soit l’effet d’une ininterruption d’existence.

*

Il y a une douleur seconde que cause la douleur et qui est celle de l’inutilité de cette dissipation.

*

Tout homme enferme quelque chose de terriblement sombre, de prodigieusement amer, de maudissant, de détestant la vie, le sentiment d’être tombé dans une trappe, d’avoir cru et d’avoir été joué, d’être voué à la rage impuissante, à la démission totale, livré â une puissance barbare et inflexible qui donne et qui retient, qui engage et qui abandonne, qui promet et trahit, et qui nous inflige par surcroît la honte de nous plaindre, de la traiter en intelligence, en être sensible, et que l’on peut toucher…

Tout ce fiel est prêt en chacun à se sécréter en abondance, à envahir l’organisme, à noircir le soleil, à changer le vrai en faux, le faux en vrai, l’heure en éternité, et toutes les pensées en aliments d’un feu sombre qui dévore indistinctement la chair, la raison, les talents, les instincts, et parfois le tout-puissant amour de soi-même qui est dans l’homme.

*

La plupart d’entre nous considèrent comme de l’extérieur certaines de leurs penées — et il y a en eux des lieux interdits et des portes fermées, où la crainte, la décence, veillent. Il y a aussi des tombes en nous, des lieux de sépulture, dont l’âme qui les renferme ne laisse point volontairement approcher ses pensées. Il y a çà et è des lupanars plus chauds et plus abominables que tous ceux qui sont dans les villes : des trésors pour certains, des supplices pour d’autres. Il y a des dieux et un dieu connus et inconnus.

Que de choses dont beaucoup ne se manifesteront jamais, ombres d’actes et germes de pensées !

Et tout cela, en quelques instants, sous un choc ou un frôlement de plume, peut être violé, déchaîné, exhibé, ranimé : les tombes se rouvrir, vomir nos cadavres, et nos arcanes prendre UNE VOIX qui est la nôtre, et non la nôtre !…

*

Les choses bizarres, absurdes, les combinaisons, les perceptions étranges et indescriptibles, qui sont ce que le souvenir nous rapporte du rêve, peuvent être regardées comme ayant été sous le sommeil *productions normales*, état naturel des choses. Car l'étonnement qui a pu nous saisir sous le même sommeil en regard de ces bizarreries, et comme correspondant à elles, ne doit sans doute pas être considéré comme un effet de leur étrangeté, mais bien comme de même source et de même nature qu'elles, produit comme elles sont produites et aussi aveuglément.

Dans le rêve tout est rêvé, — excepté les effets physiologiques.

*

L'INCARNATION

La vie enseigne à faire semblant de n'être qu'un homme.

*

On ne peut s'éloigner consciemment de quelque objet sans retourner la tête pour s'assurer que l'on s'éloigne.

*

Se défendre par l'idée plus claire.

La lutte entre le cauchemar et le réel ; puis le réel lui-même devant être combattu, par plus de conscience repoussé, ébranlé…

— Le conflit va du simple échange au combat exaspéré.

*

Il faut juger à froid et agir à chaud. Mais rien de plus rare à obtenir des circonstances et de soi.

*

Si la vie fût toutes délices,
Si la vie fût toute torture,
Il y a beau temps qu’elle ne serait plus.

*

On n’est bien avec soi et confortablement en soi qu’avec les matières abstraites.

*

C’est une folie que de s’occuper d’autre chose que de ce qu’il y a de plus inutile, de moins actuel et de moins humain.

*

« Adieu, dit le mourant au miroir qu’on lui tend, nous ne nous verrons plus… »

E

Ne dites jamais : *Aime-moi*. Cela ne sert de rien. Toutefois Dieu le dit.

*

L’absolu de l’amour se connaît à l’inquiétude perpétuelle de celui qui aime.

Rien ne l’apaise entièrement, car, au degré suprême, l’amour est une volonté de créer l’être qu’il a pris pour objet. C’est une œuvre de genre étrange et désespérée, dont cet être est un fragment, un moment, une ébauche, une idée ; et qui se contente de cela ne sera jamais le grand artiste créateur de ce malheur insigne : un véritable amour.

*

Les uns, dans l’amour, sont attirés par la partie trouble de cette affaire ; les autres par la partie nette.

Les uns, par ces inquiétudes et ces naissances, ces incertitudes et tous ces tâtonnements d’abord en soi-même, puis entre deux êtres complexes, et enfin entre des organes d’une mécanique qui s’ajuste.

Les autres, par le vif moment au delà duquel ils dormiront bien.

*

Notre organisme quelquefois nous sauve de passions qui finissant par le compromettre, par l’émouvoir, par le faire paraître avec ses réponses, introduisent à notre esprit le sentiment d’une *vraie* valeur. La voix de la vie même se fait entendre et le thème de la conservation se dessine par quelques notes profondes ou suraiguës. Le cœur du corps parfois se fâche contre le cœur de l’âme ; un pincement subit de ce cœur vrai traverse tout à coup la plénitude amoureuse de l’autre…

*

Parfois l’homme fait l’amour, simplement pour faire quelque chose. Le rôle du temps disponible ou de l’énergie restante sans destination est grand. Le désœuvré qui a de l’argent en poche. Le flâneur qui s’avise de lancer des pierres, de casser des branches.

*

Si quelqu’un d’une part se plaît, et qu’il se déplaise d’autre part… Mais c’est là toute la difficulté, le dédale, la poésie, de l’amitié et de l’amour.

Un être complexe — *qui toujours se croit simple et un* — a affaire à un être complexe — qui se croit et qui lui paraît simple et un.

*

SAGESSES

Une sagesse fuit l’Amour
Comme la bête fuit le feu ;

Elle craint d’être dévorée.
Elle a peur d’être consumée.

Une Sagesse le recherche,
Et comme l’être intelligent,
Loin de la fuir, souffle la flamme,
La fait sa force et fond le fer,

Ainsi l’Amour lui prête ses puissances.

*

Il ne suffit pas à Aphrodite d’avoir un sexe. Il lui faut un visage et une forme de corps qui puissent agir par voie de lumière, à distance, et orienter vers elle le plus grand nombre possible de nos sens, et nos pas, et notre pensée.

Cet objet séparé induit en nous des forces étranges, et si nous ne pouvons nous en saisir à notre gré, ces puissances contraintes nous produisent des effets extraordinaires : une politique, une poésie, une rhétorique, une psychologie, une mystique se développent, même chez des êtres dont l’esprit, jusque-là, n’était que ce qu’il était.

*

Polydore, avec ses masses pures, sa hauteur aux lumières bien situées, ses assises, ses aplombs, ses symétries, sa rondeur bien divisée,
L’unité de sa clarté
La continuité de sa douceur
L’enveloppe de sa modulation
Les passages de l’ombre entre ses membres…
C’était une femme très belle.

*

La femme est ennemie de l’esprit, soit qu’elle donne, soit qu’elle refuse l’amour.

Ennemie naturelle et nécessaire ; et même le meilleur ennemi de l’esprit.

Le meilleur ennemi est celui qui fait créer les plus subtils et les plus sages moyens de défense ou d’attaque.

*

L’âme est la femme du corps. Ils n’ont pas le même plaisir ou du moins, rarement ils l’ont ensemble — C’est l’extrême de l’art que de le leur donner.

*

DUO D’AMOUR

— Que fais-tu là ? Ton expression est assez douloureuse, et ton regard semble chercher toute autre chose que ce qui est et que moi-même.
— Je travaille à me sentir heureux.

*

Le bonheur a les yeux fermés.

*

Le bonheur est la plus cruelle des armes aux mains du Temps.

*

Les bons souvenirs sont des bijoux perdus.

F

Les grandes renommées, même les plus solides, les plus « justes », sont toujours faites de circonstances et jamais les produits purs de l’acte. Les grands noms réfléchissent une espèce de lumière qui leur vient de toutes

parts. Celle qu'ils émettent par leur propre perte n'en est qu'une faible fraction.

Il n'est pas d'homme dont la valeur propre puisse produire *à soi seule* l'éclat du nom de César. Sans l'atmosphère, le soleil ne serait aux yeux qu'un foyer incandescent terminé nettement sur ténèbres.

*

PARADOXE DE LA GLOIRE

Le glorieux se doit de considérer les autres hommes comme moindres — comme sujets à l'erreur — faibles — sauf en ce seul point, qu'ils ne se trompent pas en le jugeant *lui* supérieur à eux.

Il les trouve sots en tout, excepté en cela.

*

Un homme célèbre est un homme *surveillé*, et qui se sent tel — et dont les actes — et même les pensées en sont modifiées.

*

Nous disons d'un homme : Quel sot !… Est-il possible d'être si bêtement vaniteux !

Mais nous ne pensons point que si cette vanité lui fût ôtée par enchantement, et qu'une autre plus subtile ne vînt pas remplacer la première, il ne resterait à cet être désabusé de soi qu'à se brûler la cervelle. Il se défend du non-être de son mieux.

*

La vanité n'est que d'être sensibles à l'opinion probable des autres sur nous.

L'orgueil est d'y être insensibles. Mais les uns ont un faible orgueil qui imite cette insensibilité ou s'en donne l'illusion par la ségrégation et l'éloignement du monde. Ils trichent. Les autres (qui peut-être n'existent pas) n'ignorent rien, mais ne tiennent aucun compte des sentiments sur eux.

*

Qui aime les louanges ne méprise pas l'homme. Qui redoute la critique s'en fait une idole effrayante.

Critiques et louanges nous induisent à croire que quelqu'un *puisse nous donner bien plus qu'il ne possède*.

*

Le véritable orgueil, je veux dire l'orgueil de la qualité la plus rare, se connaît à ceci qu'il s'accompagne du dédain de soi ou de la pitié envers soi.

Le dieu se dit : Ils m'adorent et je suis adorable, et pourtant si peu de chose ! Comment ne pas mépriser tendrement ces humains… comme moi-même.

G

Tous les hommes sont égoïstes par construction et les lois de leur fonctionnement. Ils sont exactement contraints de se préférer, ce qui se réduit très simplement à discerner leur plaisir d'avec leur douleur. Préférence et plaisir sont synonymes.

La critique de l'égoïsme consiste *à blâmer* ceux qui suivent leur loi si manifestement qu'ils ne peuvent jamais faire *échange de plaisir contre douleur* avec leur semblable, sans avantage, sans gain immédiat ou escompté.

*

Il est des choses que les Autres seuls tirent de nous. Il est des choses que nous ne tirons que des Autres.

Que chacun tente de dresser pour soi une table comparée de ces offices.

Les Autres, par exemple, tirent de nous des ripostes, de l'esprit, des sentiments, du désir, de l'envie, de la concupiscence, des idées, de bons et de mauvais procédés. Que de choses nous ignorerions contenir, pouvoir,

accomplir, et même souhaiter, si les provocations d'Autrui par ses actes, ou par sa seule existence ne les excitaient !

Mais nous tirons des Autres presque tout le nécessaire, le langage aussi bien que le pain, et beaucoup d'images de nous, qui se peignent dans leur regard, dans leur conduite, leurs paroles et leurs silences.

Un miroir est l'un de ces Autres.

*

Comprendre quelqu'un, c'est avoir aussi une idée de sa physiologie et de sa sensibilité et des habitudes de son organisme — lesquelles sont singulières, très puissantes et très cachées. Le secret de bien des conduites est dans la politique de préservation des habitudes physiologiques : besoins parfois bizarres, et, quoique besoins acquis, plus forts parfois que des besoins naturels, véritables parasites de la vie neuro-viscérale, inventeurs de dissimulation et de manœuvres extraordinaires. Rien ne dessine plus une « personnalité ». Mais c'est encore un aspect que le roman connaît assez peu. Même Balzac. Il est vrai que ce sujet va vite à l'ignoble, à l'immonde et au comique. Pratiques inconcevables, qui tiennent de la superstition, du tic, de la magie, et qui deviennent obligatoires, sortes d'intoxications de l'habitude et de monstruosités dans l'ordre des adtions. Il y a une tératologie des fonctionnements.

*

Quand nous nous comprenons l'un l'autre, nous croyons par cela seul à l'existence des choses dont nous avons échangé les noms. L'échange crée. C'est là un piège étrange. Un échange d'impressions qu'ont traduites ou trahies des gestes identiques, institue « l'objectivité »… L'accord donne du *réel pour tous* à ce que plusieurs conviennent d'avoir vu. Mais l'échange se fait *langage*, et par la nature de cet instrument d'échanges, il arrive que *se comprendre* se confond avec *convenir qu'on se comprend*, — même en l'absence ou en l'inexistence des choses mêmes sur quoi l'accord peut se faire. Tout le monde comprend tout le monde quand on parled'*esprit*, d'*univers*, de la *vie*, d'une quantité d'*objets-de-propos* de cette espèce inobservable, termes qui doivent tout à ce simple fait qu'on se les passe et les repasse sans la moindre difficulté.

*

Quoi que tu dises, — ce que tu dis peut en dire plus que tu ne crois — si celui qui t'écoute est plus que ce que tu crois qu'il est — ou moindre !

*

Au menteur :

Plus délicat, plus important, plus difficile de penser la « vérité » que de la dire.

*

L'ACCORD

« Il fait beau », dit Arnolphe. Tout le monde en convient. « Il fait chaud », ajoute-t-il. Mais Climène aussitôt : « Vous trouvez ? » lui dit-elle.

On s'accorde sur ce que l'œil voit. Il nous fait unanimes. Mais la peau est plus personnelle, et je me demande pourquoi.

Que si nous différons les uns des autres par cette sensation de la peau bien plus que par celle de la vue, c'est donc cette dernière qui aura le privilège de servir à nous accorder. Elle fera qu'il n'y ait qu'un monde pour tous, de mêmes objets, des termes définissables et une « science objective ».

*

Quelqu'un m'interroge, et attend ma réponse pendant un certain *temps*, qu'il considère comme *suffisant*.

Si je n'ai pas répondu après ce temps, il doute ou de mon savoir ou de ma sincérité ou de mon intelligence. — J'ai pu : ou ne pas comprendre, ou ne pas pouvoir, ou ne pas vouloir.

Il ne songe jamais que j'aie pu penser à autre chose.

*

ÉQUATION DE LA VÉRITÉ

Si tu penses comme un grand nombre, ta pensée devient superflue.
Pour la masse, son sentiment est une « vérité ».
Pour chacun, il demeure une question.
Donc « Vérité » = doute × grand nombre.

*

VISAGES

Des visages, les uns repoussent, les autres attirent — et des premiers, les uns repoussent d'abord et attirent ensuite, et des seconds, c'est le contraire.

Il en est auxquels on ne peut jamais s'accoutumer — Trop beaux ou trop laids.

Certains sont d'une extrême particularité : d'autres offrent une sorte d'apparence universelle ; réguliers, noblement inexpressifs.

S'apprivoiser à un nouveau visage, c'est comme apprendre un langage nouveau. On cesse peu à peu de percevoir ce qu'il est pour ne plus en recevoir que ce qu'il annonce cette fois.

Les traits constants deviennent insensibles ; et le visage familier ne nous sollicite plus que par ses altérations de circonstance.

*

Le sourire — le haussement intime d'épaules — ce sont des symboles algébriques. Tout ce qui est placé sous ce signe est condamné. Nous possédons un « opérateur » qui déprécie ce qu'il affecte. Le rire, qui expulse convulsivement une combinaison d'images ou d'idées excitante, mais que nous ne pouvons assimiler, est d'une nature assez différente. Le sourire est plus délié, moins un réflexe à l'état brut, beaucoup plus pénétré de pensée. Il est un jugement déjà presque rédigé avec ses motifs. Voici comme l'on pourrait illustrer la comparaison que je fais de ces deux réponses : le geste instinctif d'écarter de soi un corps dont le choc ou la simple approche sont à craindre, dépend de la masse et de la vitesse de ce corps aussi bien que de sa nature. Tantôt notre machine s'emploiera tout entière à le repousser ; le torse, les bras entreront en acte. Tantôt, — une mouche — un simple éveil de la main, un doigt levé la chassera. Ce mouvement de rien suffit. Son insignifiance devient expression de mépris,

et nous pourrons écrire que le mépris est en raison inverse de l'importance du déplacement ou dérangement que demande l'annulation de quelque cause. Le rire va émouvoir jusqu'au disphragme ; le sourire, quelques petits muscles de la face. Le rire, quelquefois, nous ébranle jusqu'à la douleur, et renaît de lui-même en incoercibles saccades. Le sourire demeure à nous, se reprend et résorbe à volonté ; et s'il fait parfois quelque mal, c'est aux autres.

*

Les êtres sensibles n'ont pas la voix puissante, ou bien ne la donnent pas. Plus ce qu'ils disent les affecte, plus ils la baissent. Il y a une pudeur auditive. Et il en est de même du *ton*. S'entendre dire certaines choses est pénible. Le son de la propre voix rend ennemi de soi-même, etc.

*

Offense-moi, — pour me donner la force de te tuer.

*

UN ASSEZ GRAND REMEDE CONTRE…

les autres — quand ils s'en prennent à nous, est d'observer l'automatisme de leur langage. La colère, le mécontentement, la haine développent des automatismes.

Les traits les plus justes et les plus perçants viennent de gens non profondément irrités. Et d'ailleurs, la qualité de leurs « mots »-à-faire les excite, plus que le désir de nuire.

Et supposé que ces modes sensibles soient reconnus attachés à quelque petit système organique, qui peut être excité, irrité, calmé, troublé, détruit, par plus d'une action ou d'une circonstance, se demander comment construire une table des valeurs ?

*

Tout ce que tu dis parle de toi : singulièrement quand tu parles d’un autre.

*

« Mets les rieurs de ton côté » — et le bateau chavire. Il te verse avec eux dans le vulgaire.

*

Quelqu’un qui attaque quelqu’un dont il n’est pas attaqué, en est attaqué.

*

Quelqu’un dit : « Quoi, c’est à moi, que vous venez dire ceci ?…
— A quel autre, le puis-je dire ? A qui me confier ? A qui fonc faire entendre ce que j’ai de plus intime et de plus ardent : le mal que je vous veux… »

*

Oh ! je vous prie… Taisez-vous. Ne me parlez pas de cela dont je me parle tout le temps en moi-même.

*

Ceux qui comprennent ne comprennent pas que l’on ne comprenne pas.
Et ceux-ci doutent que ceux-là comprennent.

*

Un homme qui m’est familier dans la conversation, me devient parfois étranger si je l’entends parler en public.

*

Je te regarde comme un animal, et tu me regardes comme un aliéné.
Nous ne pouvons parler que nourriture et temps qu'il fait.
— Mais ne sont-ce pas les sujets essentiels !
— Allez, messieurs !

*

Chacun de nous est le seul être au monde qui ne soit pas toujours une mécanique.

*

Chacun découvre de temps à autre que tout le monde est fou, excepté soi.
Et reconnaît, de temps à autre, mais plus rarement, que tout le monde est raisonnable, excepté soi.

*

Le grand triomphe de l'adversaire est de vous faire croire ce qu'il dit de vous.

*

Il est des personnes dont il est à souhaiter qu'elles pensent de nous tout le mal du monde. Car il est bon de paraître laid sur un miroir bossué.

*

Il est des hommes dont la pensée est toute faite de ce que nous méprisons quand cela vient à la nôtre, par accident.
Ces hommes nous sont donc incompréhensibles, et nous n'avons avec eux que les relations qui nous permettent de nous ignorer.
Mais changez ces hommes en femmes, et supposées assez séduisantes, et vous leur ferez toute la compagnie qu'elles voudront.

*

Nous « jugeons » la plupart des gens que nous connaissons au moyen d'une *seule* épithète : c'est un *sot*, c'est un *gredin*, c'est un *génie*, c'est… *quelqu'un*. Mais j'incline à croire que ceux que nous aimons, *nous ne savons pas les qualifier ;* tout le transcendant essentiel de la vraie amitié ou de l'amour profonde s'y refuse.

Aimer, admirer, adorer ont pour expression de leur vérité les signes négatifs du pouvoir de s'exprimer. Du reste, tout ce qui est fort dans le sentiment et tout ce qui excite une réaction brusque *venue de loin* démonte sur le moment le mécanisme complexe du langage : le silence, l'exclamation ou le cliché sont l'éloquence de l'instant.

*

ÉVOLUTION

L'anthropophagie — devenue psychophagie, chronophagie, phagie de l'honneur, de la réputation des gens, de leurs biens, de leurs dons, de leur temps…

Repas de valeurs humaines, et c'est manger du vivant !

*

Mais enfin, vous ne prenez pas parti !

— Me prenez-vous pour un imbécile ? Pensez-vous que mettre ma personne, mon coup de poing sur la table, mon éclat de voix et tout mon corps dans le débat, renforcera d'un rien la somme des raisons *pour*, diminuera d'un rien la somme des raisons *contre* ?

Et quand j'aurais gagné la partie sur la table, l'aurai-je gagnée auprès des dieux ?

*

Qui nous cède, nous hait ; même cédant à la douceur et à la caresse.

*

SCIENCE DE L'HOMME ANTHROPOSOPHIE

Il faut demander le moins aux *volontés*, aux énergies *conscientes*, aux dépenses qui se connaissent elles-mêmes, et demander *le plus* aux intérêts, aux *habitudes*, aux facilités — c'est-à-dire aux forces régulières ou périodiques qui seules donnent durée.

*

L'analyse est parfois un moyen de se dégoûter en détail de ce qui était supportable comme ensemble.

Et vivre avec quelqu'un est une manière d'analyse, qui obtient les mêmes effets.

*

Celui qui n'a pas nos répugnances nous répugne.

*

Celui-là voulait mourir pour punir les autres, les faire revenir sur lui, leur fendre le cœur et leur rendre leur propre cœur insupportable…

Étrange vengeance. Le Japonais va s'éventrer à la porte de son insulteur et l'oblige à en faire autant.

*

Pendants. Deux personnes, dont l'une, étant seule, était exactement la même qu'elle était en compagnie ; et l'autre, en compagnie, était ce qu'elle était, étant seule.

Celle-ci se tenait fort mal en compagnie ; et l'autre s'habillait pour dîner seule.

Il ne faut épouser ni l'une ni l'autre.

*

J'aime assez ce qu'il y a de consentement et de convention dans l'attitude du militaire qui se met au *garde à vous*, de l'ecclésiastique qui s'incline — Cela préserve l'homme en lui donnant une non-personnalité qui le sauve de l'embarras — Et l'attitude dit : je rends à César — à Dieu, etc…

et *nous sommes quittes*. Je te donne une attitude, une action externe. C’est tout ce que tu mérites. Il n’y a pas à raisonner avec toi. Tu es le plus fort — mais tu n’es que le plus fort.

L’homme prend forme de chose. Il vaut mieux n’être rien que d’être moindre.

*

Le ton de la plaisanterie est avec celui du commandement le seul qui convient (decet) à nos rapports avec nos semblables.

*

Tout est magie dans les rapports entre homme et femme.

*

Le poids que soutient *si longtemps* cet athlète — c’est l’orgueil qui le soutient, qui l’allège ; ange invisible qui secourt l’homme de chair.

*

La louange engendre une certaine *force* et organise une certaine *faiblesse.*… Il en est de même de la critique.

*

Ce qui nous choque dans les jugements portés sur nous, c’est la simplification inévitable que tout jugement exige pour pouvoir se produire — et qu’on nous impose nécessairement.

Quoi de plus mortifiant que d’être « simplifié » ?

Je n’ai jusqu’ici jamais rencontré d’individu qui se servant du mot *paradoxe,* à titre d’argument, ne fût un imbécile.

Ce qui se déduit facilement de ceci qu’une épithète n’est pas un argument, mais un aveu… quand elle intervient dans une discussion.

Or, avouer qu’on ne sait défaire une formation de l’esprit, mais qu’on ne peut que tirer sur l’homme de cet esprit, c’est le fait d’un imbécile — puisqu’il faudrait se taire et cacher l’impuissance qu’on se sent.

*

Certains sont inférieurs dans les choses les plus communes, supérieurs dans les plus rares ; comme aveugles quant au soleil et clairvoyants dans la nuit.

*

Même le plus sage exécute le mouvement très humain de cogner sur ce qu'il ne comprend pas.

*

Ne jamais se laisser faire et manœuvrer par la parole parlée ou écrite, à laquelle le *devoir* est de résister. Ce devoir exige que l'on considère comme *parole* — (toutes les fois qu'il est possible et non imprudent de le faire) la parole.

*

Injures, quolibets, etc., sont marques d'impuissance, et même des lâchetés, étant des succédanés pour des meurtres — des appels à autrui pour une destruction ou dépréciation. — C'est s'en remettre aux autres, car s'il n'y avait point de tiers, point d'injures…

*

LAISSEZ DIRE

Ne touchez pas à vos ennemis.

N'en faites pas des adversaires, — donc, des *égaux !*

Le mal que l'on dit de vous est moins nuisible en diffusion qu'il ne le serait en bouteille.

Ce sont nos vertus et nos qualités qui nous font haïr. Elles font rechercher nos vices.

SUR LE PAS DE LEUR PORTE…

Cette commère, ce malin qui observent, écoutent, vivent sur leur seuil — jacassent, répètent, propagent, expliquent, et font, comme des dieux, quelque chose de rien — prototypes de toute une littérature, démonstrateurs de ce fait que la curiosité en soi est animale — et même une perversion animale, étant inutile, — toutefois cela engendre çà et là un auteur dont le talent rend *utiles* ce genre d'inquiétude des yeux et de la langue, ces combinaisons de regards plissés, d'imitations ébauchées derrière le dos des modèles, de vérité à l'état ignoble, de justice à l'état vil…

*

Bien des choses assez raisonnables ayant été proposées ou imposées ou prônées par des êtres ou ridicules ou sots ou odieux, ont été repoussées, raillées ou détestées comme ces personnes mêmes.

*

Louange de l'hypocrite.

L'hypocrite ne peut pas être aussi entièrement méchant ou mauvais que le sincère.

*

INJURES

Les injures font voir chez l'injurieux une mince confiance dans l'avenir.

*

Quel excellent exercice d'assouplissement que le pardon des injures ! Quel bénéfice, — et d'ailleurs, quelle injure plus atroce ! Il s'agit, bien entendu, d'un pardon aussi « sincère » que possible. « Je te pardonne », c'est-à-dire : je te comprends, je te circonscris, je t'ai digéré… Tu n'as pas le pouvoir de m'empêcher de te considérer selon la justice, et même avec bienveillance…

*

Tous nos ennemis sont mortels.

*

Ne soyez pas une mouche. Laissez-vous prendre avec du vinaigre.
Ne vous laissez prendre qu’avec du vinaigre :
Le vinaigre, c’est le vin des forts.
Une louange eêt une injure à l’orgueil.

*

Il est interdit à l’homme de rien écrire qui ne tende directement ou non à sa gloire.

« Je ne suis rien », écrivez-vous, voyez ma nudité, mes fautes, mes vices, mes manques, etc.

Il se frappe la poitrine afin qu’on l’entende.

*

Qu’importe ce qu’on a été ! La gloire acquise insulte le présent, le tourmente et l’avilit. Elle est de la nature d’un regret. Elle chante ce qu’on a perdu, ce qu’on a de mort.

*

Où est l’homme qui ne peut pas dire que « son royaume n’est pas de ce monde » ? Tout le monde en est là.

*

CONTRAINTES

La Société, la vie « civilisée » et organisée peut exister parce que l’homme peut retenir quelque temps les impulsions de ses besoins physiologiques, de ses instincts et irritations ; et les unes, de ces forces, maîtrisées ou bloquées pendant peu de secondes — le souffle, par exemple

— ; les autres, pendant des heures ; certaines, pendant quelques jours. L'instinct sexuel peut être différé *sine die*.

Dans tous les cas, le rôle de l'esprit combiné avec celui des muscles volontaires s'oppose à la pression de sensations « aveugles » (c'est-à-dire dont une seule fonction dispose, qui n'est en rien intéressée par le reste). Cette action remarquable de la sensibilité éclairée et dirigée « refoule » l'action naissante du réflexe qui s'annonce, contracte des muscles, pèse sur la langue, enchaîne la main, serre des sphincters.

La formule : *On n'osait respirer* — est pleine de sens. Un auditoire muet, un régiment en ligne, un système d'individus réunis pour quelque fin que ce soit, constitue une quantité d'abstentions et de résistances simultanées au régime spontané du fonctionnement de la vie.

On peut donc envisager une sorte de philosophie de la rétention, dont la première réflexion serait celle-ci : La société serait impossible si l'homme ne pouvait, dans quelque mesure, se diviser contre soi-même — si les devoirs naturels de l'organisme étaient d'observance étroite et devant être satisfaits par le plus court.

*

JE M'APPELLE : *PERSONNE*

Ceux qui portent en eux quelque chose de grand ne l'attachent pas à leur personne. Au contraire. Qu'est-ce qu'une personne ? Un nom, des besoins, des manies, des ridicules, des absences ; quelqu'un qui se mouche, qui tousse, mange, ronfle et cœtera ; un jouet des femmes, une victime du chaud et du froid ; un objet d'envie, d'antipathies, de haine ou de railleries…

Mais le biographe les guette, qui se consacre à tirer cette grandeur qui les a signalés à son regard, de cette quantité de communes petitesses et de misères inévitables et universelles. Il compte les chaussettes, les maîtresses, les niaiseries de son sujet. Il fait, en somme, précisément l'inverse de ce qu'a voulu faire toute la vitalité de celui-ci, qui s'est dépensée contre ce que la vie impose de viles ou monotones similitudes à tous les organismes, et de diversions ou d'accidents improductifs à tous les esprits. Son illusion consiste à croire que ce qu'il cherche put engendrer ou peut « expliquer » ce

que l’autre a trouvé ou produit. Mais il ne se trompe guère sur le goût du public, qui est nous tous.

*

Si nous ne consentons pas à nous reconnaître entièrement dans *celui qui a fait nos* sottises (ce qui est construire pour les sottises que nous avons pensées, faites ou dites, un quelqu’un qui n’est pas Nous) — nous devons agir de même à l’égard des autres.

*

PRINCIPE DE SIMILITUDE

Des anges le plus beau voulut se faire égal à Dieu.

Les hommes ont voulu se faire semblables à des Dieux. Dieu s’est fait homme.

Il conseille aux hommes de se faire semblables aux petits enfants.

Ainsi, il n’est personne qui échappe à l’imitation.

*

Le diable dit :

Celui-là n’était pas assez intelligent pour que j’aie raison de lui. Il n’avait pas assez d’esprit.

Il était si bête qu’il m’a vaincu.

Séduire un imbécile, quel problème !

Celui-ci n’a rien compris à mes tentations !…

*

DE DIABOLO

L’idée si bizarre que le Diable est grand amateur d’âmes est cependant terriblement humaine…

J’en conclus que tous les amateurs d’âmes (et Dieu sait s’il y en a et de cent espèces !) tiennent du diable. Tel A., et maints prophètes et fondateurs

d’ordres ou de sectes.

Quant à moi, je ne suis amateur que d’esprits, dont quelques-uns m’ont fait envie plus que toute autre chose.

Quelle différence donc entre ces goûts ? Le premier conduit à séduire. L’autre à comprendre ou à convaincre, ce qu’on ne peut faire qu’en se refaisant — se faisant — plus universel que nature, puisqu’il faut faire de quelque autre un cas particulier, une application de soi-même.

H

HISTOIRE

Dans l’histoire, les personnages qui n’ont pas eu la tête coupée, et les personnages qui n’ont pas fait couper de têtes disparaissent sans laisser de traces.

Il faut être victime ou bourreau, ou sans aucune importance.

Si Richelieu n’eût pas usé de la hache, Robespierre, de la guillotine, l’un serait moindre, l’autre totalement effacé. Tout ceci est d’un mauvais exemple.

Le supplice du Christ fut l’origine d’une onde immense, et plus agissant sur les êtres que tous les miracles : sa mort plus sensible aux hommes que sa résurrection.

*

La mémoire historique obéit aux lois du théâtre. L’homme aime le drame. Mais le drame engendre le drame.

L’histoire est une littérature de l’espèce naïve, de même espèce *brute* que les imaginations à l’état naissant, dans leur forme la plus « simpliste ». Pour se le démontrer, il suffit de s’essayer à pousser jusqu’à l’extrême précision la représentation que l’on se fait de n’importe quelle donnée « historique ». On voit alors toute la part que prennent notre arbitraire, notre sensibilité et nos connaissances à cette fabrication.

D’ailleurs, si l’on retire à la lecture de l’histoire le secours de notre croyance à la *valeur* d’une représentation du passé, cette représentation

devient une combinaison entre autres également possibles.

II ne dépend que de moi de rendre ou non Sémiramis *historique*, — ou bien Monsieur de Marsay.

*

Les événements jouent avec nos pensées comme le chat avec la souris. Ils sont tout autres choses que des pensées. Et quand ils semblent les accomplir, cependant ils sont autres. La prévision est un rêve duquel l'événement nous tire.

*

Tout se réduit finalement — si l'on veut — à considérer un coin de table, un pan de mur, sa main, ou un morceau de ciel.

Un homme assistant au plus grand spectacle du monde, témoin de la bataille de X, ou de la Résurrection, peut toujours considérer ses ongles ou observer qu'un caillou qui est à ses pieds est de telle figure et couleur.

Il supprime les « effets », restreint le champ, se cantonne à ce qu'il voit *réellement*.

Il s'isole ainsi avec Ce qui est.

Que vois-tu ? — César ?… Non. Je vois un peu de *crâne chauve*, et suis incommodé par la foule qui me presse et son odeur qui me soulève le cœur.

*

La mort fixe le personnage comme le bain chimique fixe le cliché.

Un personnage historique n'est que le résultat d'une fixation à tel moment, en tel état.

*

J'ai entretenu assez familièrement des hommes qui ont disposé de Ia vie de millions d'êtres, exposé au péril de mort des multitudes de leurs semblables. Causant et raisonnant avec eux, j'ai essayé de me représenter leur nature intime, leur sensibilité, leur intellect et les relations de ces deux systèmes de puissances. Je n'ai pu m'en faire une idée qui me satisfît.

Qu’aurais-je voulu ? Pouvoir me figurer ce qu’ils étaient quand ils se trouvaient seuls devant eux-mêmes. C’étaient des hommes fort simples, dont je ne cessais de penser, tout en leur parlant de choses et autres, qu’ils avaient été en proie aux immenses difficultés nerveuses et intellectuelles de situations gravissimes et de problèmes d’une extrême complexité.

LE DEVOIR EXÉCUTIF

Tel agit en brute qui fait son devoir.

Le devoir peut donc exiger des hommes qu’ils se comportent en toute bestialité. Cependant c’est chose grave que de faire concourir les instincts les plus brutaux à la conservation et préservation de « l’idéal » et que de leur donner une bonne conscience.

C’est pourquoi les idéaux qui ont besoin des forces devraient disposer de forces magiques, d’agents irrésistibles et purs, de puissances impersonnelles sans colère, sans paroles ignobles et sans passions.

Ce sont des anges qu’il faudrait. Mais cette besogne d’archanges est exécutée par des démons.

*

L’idée de *justice* est au fond une idée de théâtre, de dénouement, de retour à l’équilibre ; après quoi, il n’y a plus rien. On s’en va. Fini le drame.

Idée essentiellement populaire = théâtrale.

Cf. *Prendre à témoins* — les gens assemblés et les Dieux ; la postérité…

Pas de justice sans spectateurs.

Le maximum de justice ne peut donc être que dans la vallée de Josaphat, devant le maximum de spectateurs possible.

C’est le public qui importe, et non le procès.

*

L’ENFANT CRITIQUE

L’enfant dit (retour du cinéma où il a vu un « drame » et le héros ou le traître tué assez niaisement) : « S’il avait été malin, il se serait mis à quatre

pattes et il se serait sauvé. » Cette correction est remarquable. Si, etc., le drame eût été tout autre.

Que de gens ont pensé qu'à la place d'Adam ils n'eussent point mordu ; à la place de Napoléon, évité la guerre d'Espagne ! A la place de Pascal, on aurait fait l'économie de la pensée du nez de Cléopâtre, qui est bien inutile.

Cette pensée, si elle eût été moins naïve… n'eût pas été.

I

TENIR A LA VIE

Cet instinct, sorte de *tropisme* qui tourne toutes les forces vers la conservation : de quoi ?

La conservation est donc comme une direction, un *point cardinal* dans je ne sais quel espace-temps…

L'être veut de la vie comme l'insecte veut la flamme ; et si cruelle ou insipide lui soit-elle, il ne peut que tendre à durer. Il y a de la curiosité absurde dans cette force. DEMAIN est peut-être pour nous ce qu'est la fascination du feu brillant pour l'insecte.

*

Le corps a son but qu'*il ne connaît pas*, et l'esprit a ses moyens qu'*il ignore*.

*

La vue de la lune au télescope, de Saturne et son anneau, la vue des spermatozoïdes grouillant dans le microscope, c'est-à-dire le *désert*, et la *vie* — dans ce qu'elle a de plus misérablement pullulant et inconcevable — ces vues directes — sans théories, sans paroles.

— L'astre mort ; les germes dont chacun porte, *d'un bord à l'autre*, les héritages les plus complexes, les tics, les riens… et l'essentiel.

Rien de plus confondant. Ne jamais oublier ces images quand on pense aux hommes et singulièrement *à soi*.

*

Sur les choses extrêmes — comme la mort — les vivants, qui se renouvellent, se répètent indéfiniment. Ils vont entre trois ou quatre idées qui leur sont les quatre murs de leur chambre mentale, renvoyés de l'une à l'autre paroi comme balles.

Un petit nombre de doigts suffit à compter le nombre des opinions qui ont été émises sur ce qu'il advient du moi après décès. Ce peu ne fait pas honneur à l'imagination humaine.

*

SUR LA MORT

Les méditations sur la mort (genre Pascal) sont le fait d'hommes qui n'ont pas à lutter pour leur vie, à gagner leur pain, à soutenir des enfants.

L'éternité occupe ceux qui ont du temps à perdre. Elle est une forme du loisir.

*

Considération de la mort, ou usage du zéro absolu, pour extraire de toute chose toute sa valeur.

C'est là une opération très ancienne. Ne pas manquer d'observer qu'elle s'applique aussi à l'idée même de la mort.

*

Ils craignent de mourir, et ils ne craignent pas de vivre.

Ce qui épouvante dans la mort, c'est une certaine vie qu'on imagine qui l'accompagne, qui la ressent, qui la mesure. Et ce qui est terrible dans la mort, ce n'est pas d'en être vaincu, mais de lutter.

*

La mort n'est regardée que par des yeux vivants.

*

La mort nous parle d'UNE VOIX profonde pour ne rien dire.

*

Telle question est une gueule toute béante où il nous faut indéfiniment jeter des réponses dérisoires, et avec elles, tout l'honneur de l'esprit.

*

Est *Mythe* toute notion dont, à une autre époque, ou dans un autre lieu, ou dans un autre esprit, quelque notion toute différente a pu tenir lieu, remplir le même rôle, satisfaire le même besoin.

*

Bah, dit l'abbé, Dieu en a vu bien d'autres.

J

La jeunesse est une manière de se tromper qui se change assez vite en une manière de ne plus même pouvoir se tromper.

*

Pourquoi le vieillissant perd souvent la mémoire récente et retrouve une mémoire ancienne ?

Comme la peinture vieillissante laisse paraître les dessous.

Comme si le récent était peint sur une matière légère, et que le présent du vieillard fût de plus en plus superficiel — désintéressé, cependant que les souvenirs du temps où sa sensibilité était entière reparaissent.

*

Dans tout homme se dissimule un enfant de cinq à huit ans, qui est l'âge des naïvetés expirantes.

C'est cet enfant caché qu'il faut voir des yeux de l'esprit dans tel homme intimidant, un de gros poil, sourcils chargés, moustache épaisse et le regard pesant — un Capitan —. Même celui-là contient, à peu dè profondeur, le jeunet, le nigaud ou le petit malin dont l'âge a fait ce monstre, ce puissant.

*

Sérieux — Sérieux de l'animal qui mange, de la chienne qui allaite, lèche ses petits.

Sérieux des fonétions.

Sérieux des jeux.

Le Sérieux est une expression du masque : celle qui s'observe pendant l'acte d'une fonction importante quand cette fonction exige collaboration de plusieurs fondions indépendantes.

*

Un homme sérieux se sent une sorte d'instinct des « choses sérieuses ». Cet instinct, comme tous les autres, est aveugle. Il ménage d'étranges surprises et d'étonnantes bévues.

L'homme sérieux ne remarque pas qu'il a été invariablement joué, volé, trompé par d'autres hommes sérieux : ce qui devait nécessairement arriver puisqu'il ne se fie précisément qu'à ceux-ci.

Lorsqu'un homme sérieux n'est pas un naïf, il est excessivement redoutable. Il n'a confiance ni dans ses pareils ni dans les êtres légers. Mais par là, il est aussi redoutable à lui-même.

La force ou le salut des hommes légers réside dans la légèreté des choses.

*

Un homme sérieux a peu d'idées. Un homme à idées n'est jamais sérieux.

*

Toute chose est-elle légère ? — Marque de *santé*. Mais faut-il rendre toute chose légère ? Amortir tout ressentiment, si l'on peut…

Celui qui plaisante toujours, et voit le rien en tout — est un homme qui *divise* bien l'instant qui passe et qui remêle ensuite par jeu ce que les tristes et les lourds confondent malgré eux.

Le sombre et le sérieux sont des incohérences aussi étranges que les queues de mots et les calembours.

*

Reste calme. Regarde froidement.

Pourquoi ? — Parce que ce calme et ce froid *représentent* le durable, et le temps qui se dégage de tout.

Un homme froid est à l'amplitude d'un siècle. La colère, les émotions s'ajoutant ne font enfin qu'une planitude. *A la longue, il n'y a jamais rien eu.* Ne perds pas de vue cette nullité certaine finale. Que quelque signe, — une ligne horizontale étendue, — demeure au fond de tes mouvements et météores secrets.

*

Dans l'homme préoccupé, souffrant, fortement polarisé par douleur, angoisse, désespoir — ou toute attention capitale — il y a cependant un spectateur et un acteur — des systèmes d'idées et de remarques — des trouées de lumière normale… Et, en somme, de quoi *être — un autre ;* de quoi *simuler* le naturel et le sang-froid, — conserver la politesse ; voir, reconnaître, sourire et remercier — du bout des lèvres, au moins.

Le vrai courage est la quantité de simulation disponible ; et s'il n'y a pas *simulation*, il y a insensibilité et non courage.

*

Les hommes ménagent secrètement leur sensibilité singulière ; et c'est là tout le secret des bizarreries de leur conduite.

En marchant ils s'efforcent de ne point peser sur le point sensible de leur pied ; en mangeant, d'épargner une dent irritable. Ainsi ont-ils des épines

cachées ; et chacun, diversement placées. Les origines sont diverses — enfance, sexe, etc…

Je ne sais si les auteurs de romans y ont suffisamment pensé.

Les tableaux de distribution sont très différents.

*

Tout homme attend quelque miracle… ou de son esprit ; ou de son corps ; ou de quelqu'un ; ou des événements.

(Ceci est pure observation.)

*

Les hommes se simplifient et donc s'unifient, presque jusqu'à l'identité dans la douleur extrême, dans le grand rire, dans le bâillement, dans l'émotion intense, dans le suspens mystique, dans le plaisir aigu ; et ils ne se ressemblent pas moins dans l'ordinaire le plus ordinaire de la vie, dans le sommeil, dans la surprise, dans ce qu'il faut d'action et de présence réduite de l'esprit pour se vêtir, se nourrir, rentrer chez soi.

En quoi donc se distinguent-ils ? Dans les tactiques et les complications qui, de cet ordinaire de leur vie, les conduisent aux moments extraordinaires, ou que ces moments traversent ou déchirent.

*

Quoi de plus semblable à tel homme que tel autre, son adversaire, à telle phase du combat ?

*

Aucune doctrine métaphysique ne rend compte ni ne s'inquiète du *nombre* des hommes existant à un moment donné (ni de leur diversité, ni de leurs variations vraies). Ce nombre d'individus, de consciences, d'*âmes*, etc. — dépend de conditions *désordonnées*, c'est-à-dire de tous ordres.

Vie, conscience, connaissance sont donc assujetties *d'abord* à ces conditions d'existence. *Je suis*, conséquence de *Beaucoup sont*. Il y a quantité d'hommes et très divers — *dont* je suis — *donc :* je suis…

*

A certains animaux, la nature impose de fuir. Aux autres, de foncer. En d'autres, tels périls ou émois font naître le courage.

Chez l'homme, tout ceci est irrégulier — individuel — parfois horaire. Tel fut brave tel jour.

*

Homo. — Il en est qui ne sont *bons* que dans un sens : ils sont bons de haut en bas ; méchants de bas en haut.

Si on les change de niveau, leur cœur change.

*

Que pour être *méchant*, il faut d'abord être *bon ;* et pour être bon, il faut être *méchant*, sinon le « *mérite* » s'évapore, et ces mots de méchant et de bon veulent dire blond ou brun, mince ou gras.

*

ÉPICES

Chez les vertueux, le mal est condiment du bien.

Chez les vicieux, c'est tout le contraire.

*

Si le Bien ne nous paraît pas étranger, incompréhensible, caprice d'autrui, mais nous paraît nôtre et l'expression de ce que nous voulons profondément, il n'y a point de mérite à lui obéir, n'y ayant point d'amertume.

Si nous aimons faire le Bien, nous faisons ce que nous aimons.

*

Quand nous parvenons au but, nous croyons que le chemin a été le bon.

*

L’homme sait ce qu’il fait — dans la mesure très étroite où il peut constater que ce qu’il a fait a réalisé ou non ce qu’il a voulu faire.

Mais ne sait ni comme il a fait ce qu’il a fait, ni ce qu’a pu ou pourra faire ce qu’il a fait.

*

Si on met au microscope le grossissement I : « L’homme est libre » — Si on met l’objectif 2 : « L’homme n’est pas libre » — mais *ce n’est plus l’homme*, peut-être, *qu’on voit ?*

Certains crimes sont comparables dans leur genèse et leur accomplissement à une détente et décharge sexuelle — dont ils ont le processus et le brutal dénouement — et même le soulagement final.

*

Un voleur ne lèse les autres citoyens que dans ce qu’ils ont de plus vil. Peut-être dans ce qu’ils ont de conforme au voleur et au vol.

Un homme qui impose ou veut imposer ses opinions, a beau alléguer sa *foi* ou sa conviction, il lèse les citoyens dans ce qu’ils ont de plus *propre*.

*

De ceux qui ont brûlé le nerf de l’orgueil, de l’honneur, qui ne réagissent plus, qui ne perçoivent plus, les uns sont des « saints », les autres, des infâmes. Les uns, fanatiquement ; les autres, lâchement, modifiés.

*

Un homme insensible aux présents, aux bienfaits, aux attentions, aux louanges, aux sacrifices faits pour lui, à l’amour qu’on lui montre, soit qu’il les ressente comme dus à lui, soit comme intéressés, soit comme preuves de faiblesse, se porte à en faire des indices et des motifs de jugement plus redoutables que ceux qui se déduiraient des mauvais procédés.

*

Un homme passe pour *volontaire ;* mais au fond, il n’a que l’habitude de vouloir.

Le vouloir lui est le plus *facile*.

*

Il y a seulement quelques corps qui achèvent ce que tous les esprits ont commencé.

Ainsi, les crimes et les grandes choses — ils sont en germe dans tous les cœurs. Ils se précisent dans un certain nombre, et un plus petit nombre les met au jour.

*

Il est inconcevable qu’il soit des hommes dont la pensée est toute faite de ce que nous méprisons quand cela vient à la nôtre, et que nous ne subissons que le temps de le supprimer.

*

L’homme sait (parfois) ce qu’il veut et ne sait pas ce qu’il fait — Je ne sais comme mes pas vont où je veux — Et je ne sais non plus les conséquences de ce que j’ai voulu et fait volontairement.

L’homme est observé, guetté, épié par ses « idées », par sa mémoire.

Le moindre prétexte leur est bon.

*

L’homme sain d’esprit est celui qui porte le fou à l’intérieur. Il y a un mensonge et une simulation « physiologiques » qui définissent l’état normal et raisonnable. Le milieu social exerce une sorte de pression sur nos réadtions immédiates, nous contraint à être et à demeurer un certain personnage identique à lui-même, dont on puisse prévoir les actions, sur lequel on puisse compter, qui se conservera assez intelligible… Mais une simple colère déchire déjà ce pacte d’apparences. Elle irait jusqu’au meurtre

si elle remplissait la carrière qu'elle se borne à esquisser en général. L'irrité revenu « à soi » se sent comme un acteur qui vient de quitter la scène : mais le rôle et le visage qu'il dépouille sont ceux de l'homme *vrai*. Parfois cet état qu'il laisse, et ce qu'il a fait dans cet état lui semblent d'un autre. Il ne s'y reconnaît pas. Il est devenu incompréhensible à lui-même, exactement comme un aliéné est incompréhensible aux témoins de ses manifestations.

J'aurais pu évoquer l'acte sexuel au lieu de la colère.

*

L'anxieux cherche l'anxiété,
Le craintif cherche la chose à craindre,
L'orgueilleux crée son outrage,
Et celui qui a une dent sensible l'interroge de la langue et en agace et réveille la douleur.

Et tous ces cas sont des exemples du principe de sensibilité qui compose le donner avec le recevoir, le produire et le percevoir…

*

CONTE

Il y eut une fois un homme qui devint sage.
Il apprit à ne plus faire de geste ni de pas qui ne fussent *utiles*.
Peu après, on l'enferma.

*

Le Juste est une sorte d'idéal de l'homme que s'est fait Dieu.

*

L'homme se change en tigre, en taupe, en vache, en poulpe, en singe, en araignée, en oiseau, selon la circonstance. Il contient les tactiques de toute l'animalité : il mord, imite, tisse, chante ou meugle, et toutes les fois qu'il suit un certain dessein, il se modifie intérieurement et se trouve un modèle d'action parmi les types très nombreux que décrit la zoologie. Chaque

espèce est habile en quelque chose à quoi elle s’exerce depuis je ne sais quand. L’homme fait un peu de tout ; le fait moins bien dans le détail que ne le fait la bête spécialiste ; mais il se rattrape sur l’ensemble.

*

L’ANGE

Le mouvement de dégoût est aussi dégoûtant aux yeux de l’ange que la chose qui le provoque ; et le flux de la colère ou de la haine lui paraît plus révoltant que toute cause de colère, car, dans les deux cas, il y a perte de liberté et obéissance à la circonstance — à laquelle on sacrifie sa force, et non pas à ce qu’on veut de plus haut.

*

QUI PEINT L’HOMME ET LE SINGE

Le grand singe Colombien, quand il voit l’homme, fait aussitôt ses excréments et les lui jette à pleines mains, ce qui prouve

I° qu’il est vraiment semblable à l’homme

2° et qu’il le juge sainement.

M. de Loys riposte à ces volées de matières usées par des coups de fusil. La grande guenon tombe. (Le mâle fuit.)

L’homme *sapiens* la relève, observe et mesure le clitoris de longueur admirable, redresse le cadavre et en fait une belle photographie{84}.

K

Plus l’homme est intelligent, plus les choses et les événements lui sont bêtes. La tuile qui tue une brute est moins brute que la tuile qui tombe sur un rare passant. Elle est plus dans l’ordre, plus harmonieuse et en quelque manière, moins accidentelle que l’autre.

L’homme intelligent, en vertu de son type, perçoit toujours le mal qui survient, en tant que bêtise.

*

Pourquoi le rire n’a pas été constitué indécence, chose à retenir, à reporter au temps de la solitude ? Ce n’est que dans certaines occasions que le rire est jugé impropre. Et mêmement les larmes.

Enfin, nous ne voyons pas mieux pourquoi de ces deux crises de la face, l’une témoigne plutôt que nous sommes très supérieurs à la circonstance, et que nous éclatons de ce sentiment qui surabonde, cependant que l’autre altération de nos traits, qu’une perte de pleurs accompagne, confesse au contraire une défaillance, souvent amère, parfois tendre, devant un fait ou une idée auxquels nous ne savons répondre exactement ?

Et il y a des larmes de joie et des rires empoisonnés parce que rien n’est simple.

*

Les chiens ont une espèce de civilité et de délicatesse réflexes — Ils font mine de couvrir leur ordure ; ils se dégonflent contre un arbre ; ils simulent de préparer leur couche. Ils aboient au maître — aux chevaux.

Mais l’amour les rend positivement et littéralement, étymologiquement et piteusement — cyniques.

*

La mouche courant sur le miroir ne s’inquiète pas de cette mouche inverse sur les pointes des pattes de laquelle elle pose et court ; mais elle voit au contraire sur le plan poli quantité de très petites choses qui l’intéressent et que nous confondons sous le nom de poussière et de saleté.

*

TOUT EN CAUSANT

Je m’avise, tout en causant, que mon index droit trace sur mon pouce une figure, et la retrace ; et cette figure est une courbe transformée de la forme d’un fauteuil à deux pas de moi que je regarde — distraitement — tout en causant…

*

L’ÉCART AU SUCRE

Monsieur P., homme à idées, tournait *son* sucre dans *son* café. A demi absent, il tournait et écrasait, écrasait et tournait, et il prolongeait cette opération au delà de toute raison de la poursuivre, car tout le sucre était dissous. Mais le système vivant « Monsieur P. » ne pouvait absolument plus arrêter son mouvement : il était pris par l’infini ; tout acte local est par soi périodique et se reproduit indéfiniment ; comme on le voit par le balancement d’une jambe croisée sur l’autre.

Cet acte, qui ne servait plus à rien dans l’affaire du café sucré, avait peut-être son utilité dans une autre série de causes.

Il arrivait vaguement à Monsieur P. que cette répétition monotone absorbait quelque chose, de la nature d’une durée, et facilitait par là une certaine modification qui s’opérait en lui. Plus il faisait le vain geste de tourner et écraser son sucre, plus il se sentait approcher d’un certain point difficile à situer, mais contenu dans son crâne, en arrière de la région des visions et de la vue.

Tout à coup ses regards rompent leur fixité, décrivent un arc, tombent sur un bouton de porte, reviennent à leur maître ; le tour de tasse s’interrompt — et l’idée vient, se parle, existe — l’Idée-mère, qui fait que tout le corps se dresse, que l’œil brille comme une épée jaillie de son fourreau, que l’esprit a conquis son homme, vaincu la résistance du vide cérébral.

— Nous ne saurons jamais quelle était cette idée. Politique, science, affaires ? Problème résolu, projet conçu, expression atteinte, seuil franchi, commencement ou fin ?

Il importe fort peu. Quel que soit le *sujet*, le sucre a joué son rôle, et le temps machinal du mouvement de la cuiller.

Maintenant le regard se fait *humain :* il n’est plus ni absent, ni créateur.

« *Il faudrait cependant songer à Marthe* », dit Monsieur P. « *Elle est en âge… Elle n’est plus une enfant…* »

Un autre monde se déclare : le monde n° Zéro, celui duquel toute chose remarquable nous écarte et auquel nous retournons fatalement. On dit que c’est le monde réel, mais ce n’est qu’une surface d’équilibre et le lieu des points les plus bas de je ne sais quel système de corps et d’esprit.

Les roses du tapis renaissent, et les choses, de choses qu'elles étaient, redeviennent des êtres spécialisés, ornés de substantifs : piano, fauteuils, personnes qui parlent, personnes à qui l'on parle, et fantômes des personnes de qui l'on parle.

Monsieur P. redevient Monsieur P.

*

ANTIPODES

Puis-je oublier, en regardant la paume de ma main, que cette main a une autre face ?

Ce serait là la considération *la plus ingénue*.

Une fourmi, errant sur cette main, se demandait s'il fallait croire aux antipodes ?

*

EXPÉRIENCE

J'étais dans mon lit, en chien de fusil, sur le côté gauche, par temps froid vif que je ressentais jusques à l'âme, en dépit de la tiédeur de ma couche, percé par le pénétrant miaulement très aigu du vent. Ceci est déjà très intéressant : ma chair faisant du froid à partir de l'ouïe, et répondant par ce frisson plus intérieur que superficiel à l'acuité du bruit.

J'ai pris alors sans y penser ma main gauche fraîche dans ma main droite chaude, et je connus un étonnement. Si l'une se donnait pour un objet étranger et de forme et nature bizarres, l'autre se faisait *mienne*, comme par une distribution réciproque de rôles ; la plus chaude des deux était plus mienne.

J'eus la sensation d'une découverte. Avoir deux mains qui se sentent s'ignorant, elles qui ne font que s'employer ensemble, se coordonner dans quantité d'actes…

Ensuite, pensant plus avant, je conçus (mais avec peu de précision) que *j'étais* cette différence, et non seulement celle-ci, mais quantité d'autres de tous genres…

Il me souvint alors de ce rêve, fait il y a trente ou quarante ans, où je serrais mon poignet qui devenait sous le rêve un cordage, d'où se déduisaient un voyage, un naufrage…

Il se fait donc en nous des divisions de la sensibilité et une opposition remarquable entre des régions symétriques dont l'une prend momentanément le parti d'être MOI…

C'est un espace étrange que celui du système de nos nerfs sensitifs, ou plutôt des intuitions que nous en avons.

*

La Société ne vit que d'illusions. Toute société est une sorte de rêve collectif.

Ces illusions deviennent des illusions dangereuses quand elles commencent à cesser de faire illusion.

Le réveil de ce genre de rêve est un cauchemar…

*

Ceux qui voient les choses trop exactement ne les voient donc pas exactement.

L

CONTE

(ébauché au réveil dans un résidu de rêve.)

« *Le trésor est gardé par un dragon (ou par un monstre d'autre espèce) à la Première Porte.*

Si tu parviens à le mettre en fureur, tu le réduiras à ta merci.

II découvrira son cœur et tu le lui perceras.

La Seconde Porte est gardée par me femme parfaitement belle et magicienne.

Si tu parviens à la charmer elle-même, tu la réduiras à ta merci. Elle t'ouvrira ses bras et tu l'enchaîneras.

Le Troisième Seuil est gardé par un petit enfant triste. Si tu parviens à le faire sourire… »

Ici s'est arrêté le conte et j'ai senti très distinctement que le poursuivre, *ce serait inventer…*

*

LES LIVRES DE SAGESSE

I

Un sage avait écrit ce livre : « Le Traité des choses qui SONT derrière notre dos et de celles qui SONT dans un tiroir », par LE SAGE TI.

Mais le Sage NÔ remarqua qu'on ne pouvait s'exprimer *sagement* ainsi, et qu'il fallait dire « Traité des choses qui FURENT — SI nous consultons notre mémoire — ou des choses qui SERONT, SI nous faisons demi-tour, ou SI nous ouvrons le tiroir ».

Et il ajouta que cette subtilité se justifiait et se révélait une précaution d'importance par l'observation des rêves, états dans lesquels il n'y a point de SI, — point d'hypothèses, — car à peine se formeraient-elles, elles chasseraient ce qui dans les songes tient lieu de réel, pour lui prendre sa belle place.

C'est ainsi qu'ils devisaient au milieu de leurs fleurs, et disputaient indéfiniment sur l'Être et le Non-Être, car ils s'aimaient et ne pouvaient se passer l'un de l'autre, la femme de TI étant la maîtresse de NÔ, de qui la sœur cadette faisait les délices de TI. Ces deux jeunes dames aussi s'estimaient beaucoup et faisaient aussi leur philosophie, derrière les dos de leurs sages.

II

Il y avait quantité de livres dans les armoires de la maison TI et NÔ ; mais ceux-ci ne faisaient cas que des leurs propres, à l'exception d'un petit recueil qui se nommait : *Le Trésor des œuvres et traités de Sagesse, dont les titres seuls nous ont été conservés*.

Il ne reste plus à présent qu'une page de ce recueil, où l'on ht :

— Traité des Choses qui se voient les yeux fermés, et de celles sous nos yeux qui nous sont comme invisibles.

— Traités du savoir des Ignares et de l'ignorance des Savants, de l'impuissance des puissants et du pouvoir des faibles, etc.

— La Clef universelle des langages comparés de nos divers et différents organes, avec leurs transcriptions en vulgaire.

— Table complète de phrases inutiles et la vraie méthode de s'en servir à l'exclusion de toutes autres.

— L'Histoire vue du Ciel, dans laquelle chaque événement est accompagné d'une quantité d'autres qui furent également possibles.

— L'Art discret d'aimer peu et d'en jouir beaucoup.

— Le Miroir des Fautes Illustres, des Coulpes Heureuses et des plus belles Erreurs des Hommes, par l'un d'eux.

— Et enfin : les Métamorphoses du Vide…

III

Messieurs Nô et Ti se lamentaient à la pensée de tant de pertes. Et ils résolurent d'écrire ensemble un grand ouvrage : l'un devant penser sans rien dire, et l'autre écrire sans rien penser.

*

Un voyant, dans un cimetière, vit sur chaque tombe un « cairn » étrange de choses grouillantes. Après un temps, il déchiffra cet amas de vie monstrueusement agitée, brouillée, et qui semblait se dévorer elle-même et se reprendre… Cela était composé de tout ce qu'avait fait, subi, émis, produit le défunt, durant sa carrière terrestre ; quantité de pas et de repas, de sensations et d'actions, digestions et copulations…

Mais pas une pensée.

*

LAURE

Laure dès l'aube est avec moi dans une sphère unique au monde.

J’appelle *Solitude* cette forme fermée où toutes choses sont vivantes. A cette heure première que je ne place ni dans mes jours ni dans mes nuits, mais dans un compte bien distinct, tout ce qui m’environne participe de ma présence. Les murs de ma chambre me semblent les parois d’une construction de ma volonté. La lumière de la lampe est de la nature d’une durée. Le pur feuillet qui est devant moi est lucide et peuplé comme une insomnie. Je regarde mes mains éclairées comme les pièces d’un jeu aux combinaisons innombrables. Tout le groupe de chaque instant m’est sensible.

*

Pour que Laure paraisse, il faut que toutes choses soient ainsi, et que toutes les circonstances fassent que je sois idéalement seul. Laure exige et habite ce silence tout armé d’attentes où je deviens parfois ce que j’attends. Elle épie ce qui se murmure entre mon désir et mon démon. Son visage pâle est assez vague, mais non ses regards. Quelle puissance précise !… Où se posent mes yeux, ils y portent les siens. Que si je ferme enfin mes paupières, ces yeux renaissent et demandent. Leur pouvoir interrogateur me perce, et il arrive que je ne puisse en soutenir la profonde fixité.

C’est alors que le parfum trop délicieux des anciennes robes de Laure, des mains et des cheveux de la véritable *Laure*, de la Laure qui fut de chair, se relève du néant ; il accable mes pensées, il se mêle ou se trouble de l’amère senteur des feuilles mortes que l’on brûle dans les derniers jours de l’automne, et je tombe de tout mon cœur dans une tristesse magique.

*

MAGIE

… A ce moment, le coq chanta et ne chanta pas, et ce n’était pas un coq — et peut-être pas un moment. Le vent fraîchit et ne fraîchit pas — et le ciel tout blanc d’astres n’avait pas existé. On l’avait récusé à temps, et ainsi de toutes choses.

Et à chaque instant, ce qui fut n’avait pas été.

*

… Tout à coup, dans le silence parfait et le repos général de toutes choses, en pleine lumière, — un grand cri *se fit* entendre. Mais rien de plus. Rien de visible ensuite… On eût beau chercher. Etc… On crut à une illusion.

— Une chose brusque, de brève durée, non prévue et sans conséquence ni traces — n'existe pas.

*

Tout ce que voient véritablement nos yeux est hasard. Les ouvrir tout à coup est comme jeter les dés. Nous avions comme parié que nous retrouverions notre chambre ; ou bien, au contraire (en chemin de fer) que nous verrions du nouveau. Il se peut que nous perdions. Le peintre, en quête du « motif », erre dans la campagne, multiplie les regards plissés, — à peu près comme l'amateur de « réussites » étale ses cartes, et renonce, et les rebat, et les rerange une fois de plus, en ordre initial.

*

J'ai *rencontré* Notre-Dame. Je veux dire qu'elle m'est apparue tout à coup (comme je passais sur le quai) en objet inconnu, — sans rapports antérieurs avec moi.

C'était là véritablement la voir, — ou non ? J'étais frappé de son étrangeté, comme un Hellène l'eût été. Cette formation bizarre de masses et de détails aigus, ce grillage de colonnettes, — ces grosses tours, et la pointe fine au delà.

*

Montpellier. Une étroite rue de pierre. Un chat noir écrase et couvre furieusement une chatte rayée verte. Elle hurle, miaule atrocement, le repousse et disparaît dans le noir pur, entre les barreaux de fer rouillé d'un soupirail qui était derrière eux. Le mâle hésite. Au bout d'un temps, un autre chat assez petit, blanc et roux, apparaît dans la ruelle, et lentement s'avance. L'autre bondit à son tour dans le trou noir. Le petit roux réfléchit, flaire, et plonge dans le même antre. Paraît un quatrième chat, gros, blanc et

gris, l’air mou. Il vient prudemment, et finit par suivre les autres aux ténèbres…

*

NOTES D’AURORE

SALUT… Choses visibles !

Je vous écoute, notre *Aujourd’hui* dont l’Exorde est si beau… Voici la plus récente édition du vieux texte du Jour : le verbe SOLEIL (ce verbe ÊTRE par excellence) développe les conjugaisons de couleur qui lui appartiennent ; il commente toutes ces propositions variées de lumière et d’ombre dont se fait le discours du temps et du lieu…

*

A cette heure, sous l’éclairage presque horizontal, *Voir* se suffit. Ce qui est vu vaut moins que le voir même. Des murs quelconques valent un Parthénon, chantent l’or aussi bien. Tout corps, miroir du dieu, reporte à lui son existence, rend grâces à lui de sa nuance et de sa forme. Là, le pin brûle par la tête ; ici, la tuile se fait chair. Une charmante fumée hésite à s’éloigner du bruit si doux de fuite que fait une eau qui coule parmi l’ombre, sous des feuilles.

L’âme, saisie d’une fraîcheur intime, d’une crainte, d’une tristesse, d’une tendresse qui l’opposent encore à tant de puissance croissante, se tient un peu à l’écart, dans une réserve inexprimable. Elle sent profondément que les premières rumeurs dans l’espace qui s’illumine, s’établissent sur du silence, que ces choses et formes colorées se posent sur des ténèbres, que cet azur si pur, ce vermeil délicat, ces masses d’émeraude et ces pans d’hyacinthe, ces transparences et ces pudeurs carminées sont placées et lavées sur delà nuit absolue ; et que cette langueur de son moi, ces réticences, ces ébauches d’étranges pensées, ces idées singulières et comme isolées d’elle-même, sont encore des tentatives, des fragments de sa présence, de précaires prémices apparues sur le néant du sommeil encore chaud et qui pourrait reprendre. Ce ne sont plus des rêves ; mais les *valeurs* les plus voisines de ces valeurs premières sont valeurs de rêves…

Il n’est pas encore tout à fait sûr que ce jour instant va se confirmer, se dégager du possible, s’imposer à ma variété totale… Le réel est encore en équilibre réversible avec le rien de tous ses songes.

*

COMPOSITION D’UN PORT

UN LANGAGE gorgé de termes baroques, exubérants et de tout âge, chargé comme le latin d’Apulée, conviendra pour célébrer (non pour décrire, qui est une triste besogne) tout ce qui encombre la vue, l’ouïe et l’odorat, excite l’esprit, amuse l’être, aux abords, sur les quais, sur l’eau lourde d’un port de mer.

L’EXCÈS, L’ABUS DES MOTS restituera la variété des moments et des éléments, la confusion des personnes et des choses, la multiplicité des engins, des manœuvres et des actes, l’enchevêtrement des agrès et des systèmes arachnéens de lignes et de fils, l’alacrité des embarcations de service entre les immobilités monumentales des grands corps opaques de navires à l’ancre, les songes de forces dormantes dans les énormes nœuds des torons et les tresses de câbles, dans les masses agglutinées des maillons de chaînes lovées, et les bizarres exercices des Titans et des Hercules de fonte qui élèvent et reposent, après une pirouette, leurs fardeaux, à fond de cales ou dans le creux de gabarres accablées.

SUR TOUTCECI, ÉCRIVAIN, n’omets point de faire rouler, débordant d’énormes cheminées, de puissants tourbillons de ténèbres, saisis de temps à autre par des échappées improvisées de vapeur merveilleusement blanche ; et chante le flux inconstant de la brise universelle, rendu çà et là sensible aux yeux par la palpitation de couleur des pavillons qu’elle parcourt, ou par l’émeute dérisoire de toute une lessive d’équipage pendue, dont la fuite de l’air frais irrite les vaines tentatives d’évasion aux jambes vides, les envolées de bras de chemise au désespoir…

ENSUITE : tente de faire qu’on croie entendre le bruit composé résultant de toutes ces causes. Inspire-toi du désaccord parfait que font ensemble le cri du bois, le son du fer, le grondement brutalement accidenté des treuils, l’affreux et spacieux mugissement des sirènes, la plainte suraiguë des poulies échauffées, la voix de l’homme qui hisse, la voix de l’homme qui hèle, l’aboi d’un chien de bord, et les clameurs indignées de la volaille,

cependant qu’un bétail qu’on embarque meugle, l’un des siens gigotant dans l’espace, ravi tout vif au ciel, par la sangle et la grue, d’un trait.

ACCUEILLE MAINTENANT un tout autre carnaval de sensations, et non les moins impérieuses, qui se concertent comme elles peuvent sur ce théâtre, avec les choses vues, qui les pénètrent, les assiègent, et qui les exaltent à la présence la plus réelle et la plus proche ; et ce sont les interventions, les fluctuations ou les diversions des émanations, des exhalaisons, des odeurs, des senteurs, des puanteurs et des arômes ; les âmes incontestables de la houille, du pétrole, du coprah, des huiles chaudes, des oranges et du suint, de la vinasse, de la morue qui sèche, de la soupe au poisson qui fume, de tout ce qui verse dans l’air l’aveu de sa nature par quelque infime perte de matière subtile.

MAIS, TOUT A COUP, Archange irrésistible enivré de sel pur, l’immense esprit de la mer accouru, le *Vent du Large* passe, et son vol absolu dissipe, emporte, annule cette foison d’évanescences fortes, d’âcres parfums, d’empyreumes et de fumets, vil et riche mélange des effluves qui se dégagent de la vie…

M

ÊTRE humain, c’est sentir vaguement qu’il y a de tous dans chacun, et de chacun dans tous.

Rien ne me prouve que je ne serai jamais du parti ou de l’opinion adverse. Il y a de la victime dans le bourreau et du bourreau dans la vidtime, du croyant dans l’incroyant, et de *l’incroyant dans* le croyant. Il y a de quoi passer de l’un à l’autre ; et c’est peut-être cette puissance de transformation qui est l’essence même du véritable Moi.

*

Sur mille individus, un petit nombre ressent et regarde la vie comme tentative, moyen, aventure. Le reste la subit sans y réfléchir, comme cycle dont la perfection serait le bonheur. Pour tous, elle est chose donnée, involontaire, et pourtant comme voulue, puisqu’ils ne peuvent qu’ils n’en veuillent.

*

Il y a une solitude… *portative*, — une telle convidtion habituelle de la particularité de soi, un tel point de dissemblance atteint, que l'homme qui en est venu là peut impunément se mêler au monde, se sentir à chaque instant, au milieu des autres, distinct de celui qu'il leur offre, et qui n'est chaque fois que leur produit. Celui-ci n'a pas besoin du désert. Il porte avec soi, toujours proche, l'inexistence des propos et opinions d'autrui, des valeurs données par autrui, et de celles qu'autrui reçoit de lui-même en échange.

*

Chaque homme sait une quantité prodigieuse de choses qu'il ignore qu'il sait. Savoir tout ce que nous savons ? Cette simple recherche épuise la philosophie.

*

Un homme absorbé dans la plus profonde méditation. Son visage est vide, rien n'est écrit par ses traits. Comment peut-on être si loin de ce que l'on a de plus près ?

*

L'homme cherche depuis toujours à quoi peut bien servir cet *un peu trop d'esprit* qu'il se sent, cet excès qui lui dit qu'il n'est pas une solution exacte du problème de vivre, puisqu'il se trouve toujours de quoi n'être pas satisfait de l'instant, toujours au-dessus ou au-dessous de la circonstance, tellement qu'il voit sa vie même en problème, en inégalité.

Ce trop d'esprit conclut à son trop peu.

*

« Vérité » est non seulement conformité, mais valeur.

Ceux qui croient la posséder, la possèdent ; eux seuls.

*

Craindre la vérité comme le feu, dont elle a les propriétés. Rien n'y résiste.

*

La vérité est nue ; mais sous le nu, est l'écorché.

*

Le faux n'est pas toujours soluble dans le vrai.
Le vrai n'annule pas toujours le faux. Ils ne s'opposent que comme représentations ; ils ne s'opposent pas comme puissances d'action. L'un et l'autre agissent et tuent, aussi bien et aussi souvent l'un que l'autre.

*

Ce qui est simple est toujours faux. Ce qui ne l'est pas est inutilisable.

*

Le Vrai s'oppose au Bien et au Beau aussi souvent que l'on voudra.

*

L'espoir fait vivre, mais comme sur une corde raide.

*

Quel joyau de la vie, quel moment de diamant vaudra jamais la douleur que peut causer sa perte ?

*

On dit que le pouce opposable est ce qui différencie le plus nettement l'homme du singe. Il faut joindre à cette propriété cette autre que nous avons, de nous diviser contre nous-mêmes, notre faculté de produire de l'antagonisme intérieur. Nous avons *l'âme opposable*. Peut-être le JE et le ME de nos expressions réfléchies sont-ils comme le pouce et l'index de je

ne sais quelle main de… Psyché ? Alors les mots *comprendre ou saisir* s’expliqueraient assez bien.

*

Une phrase parfois s’illumine dans l’âme comme d’elle-même, comme MANE, THEKEL, PHARÈS.

Et rien que ce mode d’apparaître lui donne autorité. Elle s’impose, car elle s’est produite spontanément au point où tout ce qui vient à se produire s’impose. Toute discussion, tout doute, toute résistance possible ne peuvent s’élever que dans une partie du temps de gestation des pensées antérieur à ce point où se manifeste l’indiscutable.

II est trop tard pour rendre faux ce qui a pris l’être du vrai.

*

L’espoir voit un défaut de la cuirasse des choses.

*

L’anxieux essentiel cherche quelque chose à craindre. Il en possède la musique. Les paroles lui manquent. Il ne manque pas de les trouver. Peu de choses sont moins coûteuses pour l’esprit que la formation d’une catastrophe quelconque.

*

Un égoïsme radical et raisonné n’est pas à la portée de tout le monde, lequel est médiocre en ceci même, comme en tout.

*

Les hommes sont furieusement prodigues des biens des autres et singulièrement de leurs plaisirs. Sacrifiez-vous, disent-ils, privez-vous. Je m’en passerais bien, moi.

*

Il y a dans l’homme un traître qui se nomme *vanité*, qui livre les secrets contre de l’encens.

D’un qui faisait le mal de peur de faire le bien par seule crainte ; et quand il faisait le bien, se méprisait : il ne pouvait souffrir d’avoir cédé à la compassion.

*

Tous les jugements sur les hommes ou sur les œuvres qui sont louanges ou blâmes sont des jugements de concierges : jugements de cerveaux qui sont à la porte des choses.

*

Quand il suffit d’une note de piano assez lointaine, dans telle circonstance, par telle longitude et latitude psychologique, pour produire de tels effets, comme ultra-profonds dans l’âme, pour paralyser nos puissances, troubler le jour, émouvoir des résonances inconcevables, peut-on s’étonner que des mots insignifiants, des coïncidences, des rêves, des expressions distraites du visage prennent parfois si grande valeur de *signes* et s’imposent à nous comme révélations ou injonctions, plus véridiques ou plus impérieuses que toute connaissance positive et bien terminée ?

Car telle est l’autorité de ce trompeur : le sentiment.

*

« Confier sa peine au papier. »

Drôle d’idée. Origine de plus d’un livre, et de tous les plus mauvais.

*

Politique de la vie.

Le réel est toujours dans l’opposition.

*

Nous avons de quoi saisir ce qui n’existe pas et de quoi ne pas voir ce qui nous crève les yeux.

*

L’homme a tiré tout ce qui le fait homme des défectuosités de son système. L’insuffisance d’adaptation, les troubles et inexactitudes de ses accommodations, les accidents et les impressions qui lui font prononcer le mot *irrationnel*, il les a sacrés, il y a trouvé des profondeurs, et ce bizarre produit, la « mélancolie » ; parfois, l’indice d’un âge d’or disparu ou le pressentiment d’une indéfinissable destinée.

Toute émotion, tout sentiment marque un défaut d’adaptation. Ce qu’on nomme conscience et intelligence s’implante et se développe dans ces interstices.

Le comble de l’humain, c’est que l’homme y a pris goût : recherche de l’émotion, fabrication de l’émotion, désir de perdre la tête, de la faire perdre, de troubler et d’être troublé. Toutefois, il y a bien çà et là nécessité physiologique de perdre l’esprit, de voir faux, de former des images fantastiques, pour que s’accomplisse l’amour, sans quoi le monde finirait.

*

Belle devise d’un quelqu’un, — d’un dieu, peut-être ? «Je déçois. »

*

Celui qui pressent, trouve et accepte les limites de soi est plus universel que ceux qui ne sentent pas les leurs. Ce fini se sent contenir leur infini.

N

La nourriture de l’esprit est ce à quoi il n’a jamais pensé. Il la cherche sans le savoir. Il espère sans le savoir ce à quoi il n’eût jamais pensé.

*

Tant que ce que l’on creuse ressemble encore à ce qu’il était avant ce labeur, on n’a rien fait.

Le microscope rend méconnaissable ce que nous plaçons sur sa platine.

*

Les qualités éminentes de l’esprit s’exercent nécessairement aux dépens du réel.

*

Il est sans doute des choses qui ne se peuvent exprimer que dans une gangue de sottises, par des absurdités, des contradictions. Le malheur veut que ce sont précisément là les plus précieuses.

*

Je n’ai la sensation de la *vraie nature* que devant des relations inattendues, telles qu’une tête humaine n’en aurait jamais eu l’idée, de celles qui renversent nos opinions sur l’importance, notre hiérarchie des conséquences, notre sens du possible ou de l’utile ; qui traversent notre conception des choses comme un obus ou un coup de foudre fait une maison. La foudre est un bon exemple par ses trajectoires originales et sa bizarrerie ingénue de passage, fondant, consumant, respectant, comme par caprice, notre monde matériel, c’est-à-dire violant notre attente, nos constructions mentales…

Nous sommes accoutumés à devancer le réel, à le prolonger, comme faisaient ceux qui voyaient la terre plane et ne pouvaient imaginer les antipodes. Mais le réel se joue de nos anticipations : peut-être est-il simplement ce qui les met *toujours* en défaut.

Nous cherchons, nous devinons par grandes lignes, mais il n’y a pas de lignes dans la nature, pas de prolongements assurés. Elle est un texte dont il faut se résigner à ne déchiffrer que le mot à mot. Le reste est philosophie, c’est-à-dire une recherche de *ce qu’on a déjà trouvé*. Cette méthode a fait ses preuves : aucune connaissance positive ne lui est due. Heureusement le hasard s’est montré bon prince : il a mis l’Amérique devant Colomb, il a favorisé Œrsted comme Rôntgen, comme Becquerel. Quoi de plus confondant pour l’esprit métaphysique que l’histoire de ce petit morceau d’ambre manifestant si humblement une puissance qui est dans toute la

nature, et qui est peut-être toute la nature et qui, pendant tous les siècles moins un, ne se montrait que par lui ?

*

Considère tout ce que néglige cet être, — tout ce qui n'est rien pour lui.

Il y aurait de quoi nourrir mille vies de la vue, de l'ouïe, de la pensée dans ce qu'on voit sans le voir, qu'on entend sans l'entendre, et qu'on se dit sans le savoir.

*

Bêtise de soi, bêtise des autres, — la bêtise doit être considérée comme le facteur positif et certain dans les affaires et combinaisons de la vie : projets, prévisions, dramaturgie sociale, familiale, etc…

Il faut compter sur elle et lui faire sa part.

Il ne faut jamais oublier que les hommes ne savent ce qu'ils font, pas plus qu'ils ne savent ni ne peuvent savoir ce qu'ils sont, et qu'il suffit de regarder les développements de l'acte le plus réfléchi, et même le plus heureux, pour pouvoir et devoir le ranger parmi les productions du « hasard ».

*

La pensée développée peut être jugée sévèrement, traitée de vice, d'occupation d'autant plus niaise et superficielle qu'elle est plus profonde, en vertu de ce simple fait que le penseur en arrive à pouvoir penser que le temps de manger est du temps perdu.

*

L'HOMME PENSANT

Une forme d'homme dans son fauteuil, bizarre ploiement sous une charge à demi idée, à demi masse ; jambes entortillées ; une main roide et console du front, l'autre pèse comme au bout d'un fil, et défaite. Et tant de contacts sensibles séparés, autant de points et de piquants qui soutiennent

comme un oursin la pensée, l’accrochent au permanent, au *Corps*, par quelques sensations et mouvements périodiques.

Et si ces sensations s’évanouissaient doucement, la pensée par cela seul deviendrait rêve ou disparaîtrait elle-même.

*

Le philosophe se ronge les ongles. Le général se gratte la tête. Le géomètre se tire les poils. Bonaparte prise et reprise.

D’où viennent *les solutions ?*

Mais d’autre part, celui-ci qui s’ennuie siffle indéfiniment, pique des trous égaux dans son papier ; suce sa pipe, marche de long en large — et fait ce que fait le pendule de la pendule.

Le menton, le nez, le front, les doigts, les jambes, les poils, organe de la méditation. Aussi le tuyau de cheminée en face, l’arbre de Kant.

Ces objets, ces mordillements sont des repères.

*

L’intelligence… c’est d’avoir la chance dans le jeu des associations et des souvenirs à-propos.

Un homme d’esprit, *(lato* et *stricto sensu)*, est un homme qui a de bonnes séries. Gagne souvent. On ne sait pourquoi. Il ne sait pourquoi.

*

Les mauvais raisonnements, les notions impures, les idées vagues, les ignorances en acte, les sottises et naïvetés jouent dans le mécanisme spirituel le même rôle que les connaissances, les méthodes, les combinaisons les plus distinguées. L’erreur et l’impuissance fonctionnent. Tels oublis, et parfois, au contraire, telles réminiscences inconscientes ; tel arrêt trop tôt ou trop tard, telle réaction prématurée ou paresseuse, — et voilà certes des résultats bien différents, mais la vie s’en accommode comme elle eût fait des solutions les plus exactes.

*

Les grands esprits croient à ce qu'ils croient les rendre plus grands. Croire à ce qui accroît. C'est croire à soi que de ne pas croire aux croyances communes : une croyance commune ne donne pas la sensation d'accroissement,

*

Quelle richesse, ce poète, de désagrégation du donné, de combinaisons nouvelles, et donc d'inventions du vrai, de nouveautés qui étaient toujours !

*

L'imagination vulgaire ne fait que des transpositions de vulgaire vrai en vulgaire faux, des exagérations, une prolifération qui s'éloigne dans l'absurde sans conséquences, sans fruit, sans intérêt.

Mais celui-là m'enrichit qui me fait voir tout autrement ce que je vois tous les jours.

*

La contradiction est un fait.

Il arrive qu'on se contredise. Ce fait doit résulter de la nature du langage et en fait sentir la différence d'avec la pensée même.

*

Quand on célèbre la « pensée », on célèbre un très petit nombre de produits d'un très petit nombre d'êtres.

La plupart des pensées que nous suivons, projets, opinions, etc., pourraient être tirés au sort.

Quant aux questions qui tourmentent la métaphysique et la conscience, (et qui feraient la dignité de l'homme si l'on écoutait ceux qui les cultivent et les élèvent en cage), elles valent les mouvements des animaux enfermés qui vont indéfiniment de gauche à droite et de droite à gauche jusqu'à tomber de fatigue. Le penseur est en cage et se meut indéfiniment entre quatre mots.

*

Quelle que soit la valeur, le pouvoir pénétrant d’une explication, c’est encore et toujours la chose qu’elle explique qui est la plus réelle, — et parmi sa réalité, précisément ce mystère qu’on a voulu dissiper.

*

Celui-ci est un « spirituel ».

Il n’a pas besoin de tels charmants objets.

La vitre grise, le coin noir lui suffisent. Ses yeux s’y plaisent. La nudité du sol, le plan du mur monotone pour le regard.

Tableaux, vases, tapis sont pour les pauvres. Ils mendient des lustres et des bronzes.

Mais celui-ci est un « spirituel », un riche, un prodigue. Le vide de sa chambre n’est qu’une apparence vaine. Il voit autour de soi tout le luxe toujours renouvelé de ses trésors, les groupes gracieux de ses paroles, les miroirs où s’éloignent à l’infini les conséquences et les perspectives de ses pensées, les luminaires diamantés de sa raison, de sa foi, de ses espoirs sublimes…

Il est véritablement le seul des hommes à être *chez soi*.

*

Celui qui veut imposer ses idées est peu certain de leur valeur. Il tend a les fortifier par tous moyens. Il prend un certain ton, frappe sur la table, sourit à celui-ci, menace celui-là : il emprunte à son corps de quoi soutenir son esprit.

*

Entre esprit et esprit :

— Je ne retrouve plus ce mot, cette idée…

— Comme c’est intéressant !

— Je ne trouve pas la solution de ce problème.

— Comme c’est intéressant !

— En vérité, je recherche une idée qui me vint tout à l'heure, et qui se désignait, se proposait pour être notée. Je pensai alors que je la perdrais… Ce qui est fait. Je me remets *comme sur son emplacement*, et je ne trouve plus qu'une très vague struclure, à ce lieu de l'esprit où elle s'était formée ; et davantage, où je l'ai refaite, réexprimée en mots. Voici que je ne sais plus de quoi il s'agissait… *Il y avait pourtant quelque chose* LA !

O

La mort, en littérature, est un son grave. Il n'y a rien à en dire. Ceux qui en usent sont des faiseurs. Ils usent, contre l'esprit, de l'idée d'un fait dont il ne peut spéculer que des lèvres, et aussi librement qu'il voudra.

*

L'homme possède un certain regard qui le fait disparaître, lui et tout le reste, êtres, terre, et le ciel ; et qui le fixe, un temps hors du temps.

*

La dignité de notre vie tient souvent à nos dégoûts ; parfois à notre lâcheté ; souvent à notre inertie ou au manque d'idées ; et il arrive que quelque déficience prenne enfin la figure d'un orgueil. Ce qui nous manque, ce qui nous blesse, nous distingue. Un homme élégant, répandu, beau parleur, et qui ne sût pas lire serait certainement apprécié.

*

Qu'est-ce qu'un sot ? — Peut-être ce n'est qu'un esprit peu exigeant, qui se *contente* de peu. Un sot serait-il un sage ?

*

La plupart des hommes se sont supprimés mille fois en imagination, et mille fois ils se sont exaltés et divinisés dans leur esprit. Ils ont mille fois détruit le monde, et mille fois ils l'ont recréé : il n'y a que cette alternative.

Le zéro et l’infini sont deux produits ordinaires de la sensibilité.

*

Tout le « sérieux » et tout le tragique de la « vie » sont faits de circonstances et d’incidents de qualité inférieure. Émotions, voluptés, douleurs, angoisse, enthousiasmes, désirs, haine, préoccupations, tout ceci est vil en soi et ne peut se racheter que par certains effets que ces affections produisent parfois dans le domaine supérieur, parmi lesquels la consicence, et singulièrement, la conscience même de cette inférieure qualité.

Je dis vil, car ceci est non seulement commun, mais accidentel. Il me semble que la réaction noble d’un être consisterait dans le refus de subir tout ce qui rend *profond*, plus profond que ne veut, que ne peut être un éphémère, et lui fait croire qu’il fait un peu plus que d’exister… Il faut se dépouiller de ce que l’on n’est pas.

*

L’homme public avilit l’homme particulier. La gloire est dure au jaloux de soi-même.

*

L’homme est un monstre. Toute son industrie se dépense à défendre et à exagérer sa monstruosité. Il est le roi de la création de par son pouvoir de détruire. L’homme ne peut créer qu’aux dépens de la création.

*

L’homme a des instants de pouvoir suprême ou de sensation de pouvoir suprême sur ses idées. Il lui semble parfois être exactement au point de partage entre tout le connu possible et tout l’inconnaissable, comme si tout le connu possible se résumait dans le sentiment de la fonction de connaître.

*

Ayez une femme qui ne croie pas à ce qu’elle voit.

*

Qui n’a jamais pressé le pas vers un pitre ?

*

Ce qui n’est pas, plus fort que ce qui est, — tel est l’état fréquent de l’homme.

*

Le naturel est ennuyeux.

*

Une expression (de visage ou de langage) si juste ne pouvait être que feinte, c’est-à-dire préparée.

*

Toute religion, en tant qu’elle se propose comme recours, délivrance d’un mal, soulagement, offre ses moyens propres de dépréciation de tout objet sensible de désir : elle dispose à cette fin, de ces symboles extrêmes : le néant, l’infini…

*

La douleur est ce que nous sentons de plus nôtre et de plus étranger.

*

Un point de *mon corps*, le bout de mon doigt, décrit dans l’espace une ligne ininterrompue de sa formation à sa dissolution. Et l’histoire de cette ligne est merveilleuse à imaginer, avec ses moments et segments de participation à des aéles conscients ou inconscients, ses trajectoires d’abandon par l’âme, ses bonds de vitale violence arrachés par la douleur d’une brûlure…

Il y a aussi à envisager l’histoire d’un « MOT », — d’un même MOT, de ses entrées en scène inattendues, comme pour donner la réplique du Moi à la circonstance.

O Tel Mot ! combien de fois, de milliers de fois, es-tu venu aux lèvres de mon esprit, es-tu apparu comme l’esclave de l’instant et de ma lampe, et dans combien de combinaisons ?

Il te suffit parfois d’apparaître pour que ton propre effet te fasse chasser et rejeter aux ténèbres intérieures, à peine essayé par l’esprit…

Tu illumines, d’autres fois, la situation de la connaissance, où tu viens te placer par magie comme une clef de voûte qui ferme et assure une phrase.

Tu rentres aussitôt dans je ne sais quelles coulisses.

*

De certains êtres :

Inférieurs dans les choses les plus communes, supérieurs dans les plus rares ; comme aveugles quant au soleil, et clairvoyants dans la nuit.

P

Il nous est des moments où notre pensée nous apparaît dans l’instant plus riche que nous, grosse de plus de conséquences, profonde de plus de profondeur que nous n’en pourrions jamais explorer.

Je compare cet effet à l’irradiation que produit à la rétine un point singulièrement lumineux, — à la surface de sensibilité excitée autour d’une piqûre.

*

Les esprits valent selon ce qu’ils exigent.

Je vaux ce que *je veux*.

*

Chaque esprit peut se regarder comme un laboratoire naturel où des traitements particuliers s’appliquent à transformer une substance générale.

Les produits des uns étonnent les autres. Celui-ci obtient du diamant, à partir du carbone commun, sous des pressions et des températures inconnues aux autres. On l’analyse. Ce n’est que du carbone, dit-on. Mais on ne sait pas le reproduire.

*

Il n’y a qu’une chose à faire : se refaire.

Ce n’est pas simple.

*

Mystique.

Une âme dans l’âme, et dans la première, entrevoir la seconde ou la sienne, et l’autre dans l’autre, et ainsi ; comme dans les miroirs parallèles, un objet qui est entre eux.

Mais quel objet ? — Or il n’y a pas d’objet.

*

Tendresse changée en force.

La faiblesse générale du corps, abandon, tendresses, — se change en la force irrésistible des bras, — en étreinte, en actes puissants.

Ils reconduisent à une faiblesse.

*

Amour, chagrin d’amour, sont quelquefois comme ces airs de musique dont on ne peut se défaire. On eêt persécuté par la tendresse amère, niaise.

*

Comment se peut-il que l’esprit tout à coup se trouve, se sente errer, — produire des vies… et revienne à soi, comme dans un chemin de montagne à lacets, on regarde *où l’on était*, — là-haut, ou là-bas, et l’on s’étonne

d’avoir été là, ou en corps, ou en âme, ou en esprit… Quoi ! j’ai aimé celle-ci, j’ai fait cela, j’ai cru à cette chose… J’ai pu faire cette autre…, etc…

Que de gens j’ai oubliés ! A commencer par *celui-ci*, — moi-même, — qui n’a pas de mémoire fidèle, mais seulement l’infidèle, celle qui ne fait pas ce que je veux, dont j’ai besoin. Et ce qui demeure le plus moi, c’est ce dont j’ai le moins à faire.

*

Les pensées que l’on garde pour soi se perdent. L’oubli fait bien voir que *soi*, *que moi*, ce n’est *personne*.

Je suis oubli aussi bien que pensée.

*

Un homme imaginait des féeries, et quantité de merveilles qui s’offraient à leur propre dissipation successive, car la création de l’esprit est, en vérité, une destruction indéfinie du beau par le plus beau, du laid par le hideux, du mal par le pire et du vrai par le faux, — (juste autant que du faux par le vrai). Sans quoi, serait-ce l’esprit ?

Mais de Même en Même, et d’aventure en aventure, de périls en plaisirs, de fureurs en tendresses, et de choses en d’autres, il en vint à un décor, à un lieu, à des objets qui l’étonnèrent au point qu’il les reconnut comme ceux-là mêmes qui l’entouraient… et il avait retrouvé sa chambre, ses murs, ses mains, tout son réel, comme le dernier terme de toutes ces transmutations.

Mais, après tout, le réel n’est qu’un cas particulier.

*

C’est manque d’imagination du regard et défaut de distraction profonde que d’avoir besoin de contes, de voyages et d’extraordinaire, quand il suffit de fixer un peu ses yeux pour changer le connu en inconnu, la vie en songe, le moment en éternité.

Et ainsi de la curiosité mystique et métaphysique.

*

Tout ce que nous pensons se vaut (puisque cela se succède comme sans arrêt et aussi hétérogène que possible) *en tant que pensée* — de même que tout ce que nous voyons successivement se vaut, *en tant qu'exercice de la vue*.

*

Ce qui ne ressemble à rien n'existe pas.

*

Plus un esprit est pratique, plus il est abstrait.

Le paysan ne voit les couleurs que comme signes de maturité ou de corruption. La pratique ne trouve aux choses que des propriétés nécessaires et suffisantes.

La pratique et la mathématique sont d'accord à cet égard.

*

Il y a toujours dans ce qui plaît quelque chose de vrai, — quelque chose de faux dans ce qui choque.

*

… L'esprit revient sur les lieux, sur l'emplacement de ce qu'il fut, et considère *là* où était douleur, amour, lumière, création, musique, discours sans personnes, théâtre des possibles. Que voit-il encore ?

Il ne reste que… les *quatre murs*, — presque invisibles pendant le spectacle. Le Mon-Corps et le Mes-environs — dans la lumière sans couleurs. Du froid aux mains, sur les épaules, et, dans les oreilles, le bruit de soie continu des élytres du temps.

Et quelque besoin très humble, très puissant, — ou celui de prendre un café chaud, se dessine, s'accuse… — Ces sensations-là finissent tout, et introduisent leur fini bien net dans le flou, dans le flux, dans la dissipation instantanée qui n'est absence, ni présence, mais de la vie amorphe, du sable d'existence…

*

Le passé vit de hasards. Tout incident *tire* un souvenir.

*

N’es-tu pas l’avenir de tous les souvenirs qui sont en toi ? L’avenir d’un passé ?

*

Nos plus claires idées sont filles d’un travail obscur.

*

La considération matinale.

L’être au réveil, tout au percer du jour, encore peu ce qu’il est par le nom et le reste, — à peine soi ; mais un Moi naturel, mais assez simple encore pour ressentir, traiter également toutes choses.

Il est *avant* l’inégalité acquise et apprise.

Il est en dehors du monde, non engagé, non partie, mais juge pur.

Alors la sotie politique, la misère des esprits, etc… lui apparaît en tiers avec ce Moi et ce petit jour, présentes et cachées dans la pénombre.

Bientôt deviendra-t-il ce qu’il vient de mépriser.

*

LE DIEU *MOI*

Le Moi est une superstition qui s’étend au chapeau, à la canne, à la femme de quelqu’un, et leur communique un caractère sacré, marqué par le possessif.

Mon chapeau exprime une croyance, — (que tel chapeau a des relations mystiques avec le dieu MOI et qu’il y a des actes à *moi* seul permis qui peuvent s’exercer sur lui).

Mon mal, *mon* ennemi…

Ce moi touche à tout, se mêle de tout…

Qui se délivrera de ce mot ?

Il y a pourtant des fous qui ont la sagesse de parler d'eux-mêmes à la troisième personne !

Tous les autres sont des possédés, habités par un esprit malin qui prétend s'appeler MOI.

*

Quand je pense, je rêve.
Car je parle en moi comme si quelqu'un était là.
Il faut qu'il y ait ce fictif dialogue.
Sans lui, pas de pensée.
Et enfin cette parole, sa signification ne vaut
Qu'après. — *Je choisis* dans son émission,
Je m'éveille de cette production.

*

DIALOGUE DE NUIT

— Qui est là ?
— Moi !
— Qui, *Moi ?*
— Toi.
Et c'est le réveil. — Le Toi et le Moi.

*

Malaise de se sentir *bon* quand on se laisse tout penser, tout se dire. Mais alors l'on n'est même pas… *mauvais*.

Tout se dire, c'est enfin rejeter tous les attributs, — tendre vers le MOI PUR.

*

Mon hasard est plus moi que moi.
Une personne n'est que réponses à quantité d'incidents impersonnels.

*

Il importe que le passé ne soit pas seulement à moitié mort.

*

Une chose est parfaite quand l'œil, la main, la voix, la mémoire ne peuvent se lasser de la parcourir et de la faire indéfiniment comme leur.

*

L'homme de génie est celui qui m'en donne.

*

Il n'y a d'universel que ce qui est suffisamment grossier pour l'être.

*

Tout commence par une interruption.

*

La richesse mentale de l'humanité est entièrement constituée de mythes.

Le grand problème qui commence à se dessiner est celui-ci : si l'humanité pourra ou non supporter un « univers » moyen commun stérilisé, fini — où les développements de la connaissance ne seront que la multiplication des points repérés d'une enceinte infranchissable, — celle de la sensibilité, dans laquelle le bien-être, la longévité, la volupté seront peut-être croissants ?

*

A Éryximaque :

L'esprit fait des surprises à l'organisme ; l'organisme en fait à l'esprit.

L'esprit est tantôt plus aveugle, tantôt plus clairvoyant que l'organisme. Tantôt se comporte à l'égard du corps comme une simple partie, comme un subordonné qui engage le tout et qui le risque sans savoir le fond de

l’affaire ; et tantôt, il guide et conserve ce corps comme un pilote ou un devin auquel une nef se confie.

Or le médecin est esprit. Et il fait le bien et le mal à notre corps exactement comme l’esprit.

*

Comparaison :

Il en est qui ont vaste feuillage et peu de racines.

Mais c’est l’harmonie ou l’équilibre de ces deux systèmes de recherche des sources de vie qui est à demander aux dieux.

*

Se parler, c’est penser qu’on parle ; mais c’est parler ce qu’on pense.

Q

L’AUTRE

La colère née contre l’un, se passe sur *l’autre* — qui parfois est un vase, un meuble. Il faut un *autre*, dieu, table ou cuvette, pour recevoir le premier feu de notre fureur. Le comble de cette réaction qui s’élève brusquement de nous, et, comme une lame de fond, submerge tout l’instant et emporte toute résistance — est admirable : il arrive que ce transport soit d’une telle violence qu’il jette l’être même contre soi et le fasse lui-même cet *Autre* qu’il faut briser pour amortir toute l’énergie vive déchaînée. Il y a là une méconnaissance totale qui peut donner à réfléchir sur la véritable nature de ce qu’on nomme MOI. Cet effet n’est pas beaucoup moins remarquable que celui que nous produirait un homme si affamé qu’il se mangerait les mains pour apaiser cette faim extravagante.

*

Dire qu’un homme est « plus intelligent » que nous, c’est dire qu’il est plus maître que nous de choses qui sont *en* nous.

Tu manœuvres mes mots mieux que moi, mes images mieux que moi.

*

La douceur de s’admirer, de se convenir, de se répondre exactement — nous en demandons les moyens, les motifs, — aux Autres ! Nous les supplions qu’ils nous accordent le plaisir de nous aimer nous-mêmes.

*

Celui qui m’interroge ne peut, du même coup, qu’il ne se réponde quelque chose. Ceci est « physiologique ».

S’il n’en était pas ainsi, ma réponse le satisferait toujours.

*

De ce qui occupe le plus, c’est de quoi l’on parle le moins. Ce qui est toujours dans l’esprit, n’est presque jamais sur les lèvres.

*

« Quoi ? Quoi ? J’ai mal entendu — Répète ! »

— C’est qu’il a trop bien entendu.

*

Dans toute discussion, ce n’est pas une thèse que l’on défend, — c’est Soi-même.

*

Toute discussion se réduit à donner à l’adversaire la couleur d’un sot ou la figure d’une canaille.

*

« Convictions. »

Mot qui permet de mettre, avec une bonne conscience, le ton de la force au service de l’incertitude.

*

Toutes nos opinions ont notre avantage pour champ de forces.

*

Une opinion est un choix que l’on fait en ne connaissant qu’une partie des choses, en supposant qu’on en voit le tout et le tout des conséquences.

*

En y regardant de près, on voit qu’il y a quelque secrète envie dans les mépris.

Imaginez bien ce que vous méprisez et vous sentirez que c’est toujours un bonheur que vous n’avez pas, une liberté que vous ne prenez pas, un courage, une adresse, une force, des avantages qui vous manquent, et dont vous vous consolez par ce mépris.

On vomit ce qu’on ne digère.

C’est en quoi celui qui se vante de mépriser l’or et l’argent montre une faiblesse, une crainte d’être accablé, diminué, lié par la fortune, chose qu’il ne faut ni dédaigner sans la connaître, ni connaître sans la dédaigner.

*

Le pauvre est le produit d’une transformation facile effectuée sur le riche ; le riche, celui d’une transformation difficile effectuée sur le pauvre.

*

Quoi de plus naïf que de rendre le bien pour le bien, le mal pour le mal ? C’est le degré élémentaire. Une sorte de progrès consiste à croiser ces effets, rendre le bien pour le mal, le mal pour le bien, ce qui définit, en premier, des êtres bons et mieux que bons ; et, en second, des êtres étranges, pervers, bien plus inhumains que les autres. Ces deux espèces sont plus

rares que celle que j’ai dite d’abord. Mais plus rare encore sera l’espèce de ceux qui ne donnent à ce qu’on leur fait aucune suite que l’on puisse attribuer à une réadion visant la sensibilité ou l’intelligence de celui qui les a bien ou mal traités. Ceux-là semblent tenir l’Autre pour infiniment étranger, chose ou bête, avec quoi les rapports sont purement physiques. Ils estiment, sans doute, qu’aimer, haïr, pardonner, se venger, caresser ou soulager, ce sont des erreurs, des niaiseries naïves ou réflexes, aussi vaines que l’emportement contre la pierre à laquelle on s’est heurté le pied.

*

Les primitifs nous paraissent ou stupides, avec de merveilleux dons animaux, quelquefois ; ou bien nous semblent fous.

Tel est notre sentiment sur nos origines.

*

De nos rapports avec nous-mêmes :

On se juge, on se surprend, on s’imite, on se hait.

Ce sont exactement les mêmes rapports que nous avons avec les autres. Et nous ne pouvons pas en inventer qui ne soient que pour nous.

Nous sommes faits de deux moments, et comme du *retard* d’une « chose » sur elle-même.

*

Duplicité :

Que si tu veux paraître jouer un double jeu et tenir double rôle, joue le tien.

Pour paraître inconstant, il suffit de demeurer ce que l’on est, — constant ou non.

*

Types classiques remis à neuf.

HARPAGON n’aimait que la possibilité. L’exercice du pouvoir d’achat ne l’excitait pas. Mais tout ce que pourrait donner une once d’or lui était presque infiniment plus que ce qu’elle donne en acte, et la jouissance de la perspective l’emportait en lui sur celle de n’importe quel emploi qui épuise cette étendue. Il aimait aussi le mystère de la puissance matérialisée. L’avare est un « spirituel » ; il est tout *vie intérieure*.

*

LES DIVERS DON JUAN

DON JUAN I considérait :

qu’une femme n’est qu’une note, un timbre, une couleur d’entre les couleurs, et que même on n’en jouit pas, on n’en tire, on ne lui donne toute sa valeur si on ne la place dans une gamme, une diversité d’autres, parmi lesquelles elle peut valoir et faire valoir ce qu’elle a d’unique… C’était un artiste, un joaillier faiseur de colliers.

DON JUAN II — était un chasseur. Il aimait son adresse. Tant de pièces au tableau. Tant d’infaillibles coups.

DON JUAN III — un *collectionneur*. Il assemblait, groupait, classait un album de souvenirs…

Un quatrième Don Juan était un virtuose. Il cherchait le *Stradivarius*, l’unique instrument de volupté.

*

On écrit la vie d’un homme. Ses œuvres, ses actes. Ce qu’il a dit, ce qu’on a dit de lui.

Mais le plus vécu de cette vie échappe. Un rêve qu’il a fait ; une sensation singulière, douleur locale, étonnement, regard ; des images favorites ou obsédantes ; un air qui vient chantonner en lui, à tels moments d’absence ; tout cela est plus *lui* que son histoire connaissable.

Peut-être, ce qu’il y a de moins nous en nous, c’est précisément ce qui figure, ou peut figurer, dans cette histoire ? Car dix personnes qui la lisent imaginent sur les mêmes faits dix héros différents.

*

L’« individu » est une erreur sur les conditions de la vie. Pas d’individus pour elle.

*

L’homme n’est pas une solution exacte du problème de vivre ; il y a en lui un peu trop de quelque chose subtile ; un peu plus qu’il n’en faut pour accomplir les devoirs d’animal chasseur et parfois amoureux. Mais il n’en a pas assez pour se défaire des tourments que ce trop lui cause. Un peu plus d’esprit le garderait contre l’esprit. Son génie demeure un écart.

*

« Existence » plaît aux philosophes. Ils imaginent que de dire : « cette table existe », c’est dire quelque chose de bien plus que de parler de cette table tout court. Sans doute, qu’elle existe ou non, rien n’est changé dans le fait. Mais ils aiment être les maîtres d’affirmer, s’il le faut, qu’elle est un rêve, en frappant fortement sur elle.

Mais s’ils se font mal, ils ne peuvent douter de leur mal.

… C’est qu’ils entendent, ou croient entendre, par « existence » quelque valeur qui n’existe pas.

*

Nous parions constamment sans le savoir. Très embêtés, ensuite, d’avoir parié et perdu.

*

Un homme compétent est un homme qui se trompe selon les règles.

*

— L’avenir rendra justice à X.

— J’en ai peur. Il sera digne de lui.

*

Les bonnes gens souhaitent, sans le savoir, tout le malheur du monde au « mauvais sujet ».

*

Si tout le monde a bonne opinion d'une mauvaise affaire, — elle est une bonne affaire.

*

L'homme éternellement porte plainte contre Inconnu.

*

L'humanité est très jeune : sa mémoire courte. On peut donc toujours supposer que les lois physiques connues ne sont que les résumés d'observations insuffisamment prolongées, et que cette humanité (savante) n'a existé jusqu'ici qu'entre deux manifestations de lois prodigieuses et discontinues, entre deux bonds de l'ordre du monde. Mais un homme qui observe une horloge de l'heure 5 à l'heure 55 ne sait pas qu'elle sonne les heures, ne peut le deviner. Il n'eût pas impossible que certains faits inexplicables, comme l'apparition de la vie sur la terre, soient les effets de lois discontinues — dont *nous n'avons pas encore eu le temps* d'observer les états successifs.

Croyons un instant à l'hypothèse de l'évolution. Un observateur de l'époque des ammonites eût-il prévu les mammifères ?

Mais quel est le savant du temps de d'Alembert qui eût prévu l'éleôro-dynamique de Maxwell ? Et Maxwell, ce qui vint après ?

*

La peau humaine sépare le monde en deux espaces.

Côté couleurs, côtés douleurs…

*

Supposé l'homme obligé de gagner sa vie quotidienne, n'ayant ni loisirs, ni sécurité, ni habitudes. Alors disparaît toute notion de mission, d'œuvre,

de créature privilégiée, de destinée unique devant être remplie. Tout ceci donc est postérieur à l'acquisition de *réserves*, à l'assurance du lendemain, du capital accumulé. Il faut que le temps et les ressources surabondent pour être fils de Dieu, nourrisson des Muses, personnalité, pour être quelqu'un, et non *le jouet de l'instant*.

Les mauvais moments, malaises, dyspnée, anxiété nous mettent dans l'état de gagner *ou* de garder notre vie non plus de chaque jour, mais de chaque minute. Or, *plus de pensée*, plus d'actes non réflexes, — mais une lutte, une agonie, une vie par instants, sans horizon, sans indépendance de ses conditions instantanées.

*

L'Homo tient debout.

S'accouple, en toute saison, face à face.

A le pouce opposable. Omnivore. Capable d'attention, même à des objets absents.

Sous le nom de pensée, réflexion, obsessions, etc., il peut rêver durablement pendant la veille, combiner ses rêves à ses perceptions, en tirer des projets d'actes, des coordinations de mouvements, une sorte de réorganisation des instincts, des désirs, etc…

Il modifie le milieu. Il accumule, conserve, prévoit, innove. Il a des moyens de parvenir…

*

L'invention ou introduction de l'*avenir* est une remarquable utilisation du rêve. Celle du temps est une utilisation et organisation de la faculté d'écart — ou division des activités.

L'*avenir naturel* se trouve dans tous les instincts et dans toutes les modifications physiologiques qui se commandent de proche en proche, comme les phases de la digestion, de la gestation, de la croissance, dans tous les états du vivant qui ont un *sens*, vont à un terme.

L’homme est sur la croix de son corps. Sa tête accablée est percée par les épines profondes de sa couronne de pensées.

*

Il y a quelque chose *en* nous, — ou plutôt quelque regard *de* nous, pour qui la mort ne signifie qu’un événement étranger.

Elle ne prend valeur que si cette pensée agit plus avant que sur la connaissance, — altère la faculté même de connaître.

*

Ce qu’il y a de plus triste dans la mort est l’incapacité d’en abolir la *valeur d’opposition* à la vie, dont elle est une propriété aussi inséparable que la reproduction.

*

La mort est un acte du cœur.

*

La mort peut donner deux sentiments opposés : ou faire songer que mourir, c’est devenir le plus vulnérable des êtres, sans défense contre inconnu ; ou bien, que c’est devenir invulnérable, soustrait à tous les maux possibles.

Presque chez tous, ces deux sentiments existent et alternent. La vie se passe à craindre ou à désirer la mort.

*

La vie vole de corps en corps, traquée par leur faible durée, comme un oiseau traqué, qui fuit de branche en branche leur tremblante fragilité.

*

Même vis-à-vis de soi-même, de son corps, de son moi et de ce qui le définit le plus directement, l’homme se met naturellement dans l’attitude

d’explorateur, d’analysateur, de modificateur. Il se fait inconnu, ii se tâte. Il agit sur son être. Ne se voit qu’en partie, est inégalement familier avec les régions de sa surface, fait des découvertes.

Il y a un *Gnôti Séauton* dans ce domaine, qui n’est pas moins incomplet, accidentellement enrichi, ou essentiellement borné que l’autre, — celui où tâtonne et s’égare Socrate.

*

La santé est l’état dans lequel les fonctions nécessaires s’accomplissent insensiblement ou avec plaisir.

*

Les uns vendaient leur cadavre aux anatomistes ; les autres, leur âme au diable. On pourrait faire un conte d’un homme qui aurait vendu tout cela, — deux choses sans grande valeur contre bonne monnaie.

Mais il n’avait jamais pu vendre ses œuvres.

*

La grande union, la grande conspiration des pauvres êtres vivants contre les dieux.

Même le loup et l’agneau se serrent contre la méchante nature qui les a faits.

*

Dieu contemplait toutes les fureurs qui sont dans les faibles, toutes les faiblesses qui se cachent dans les violents, toutes les sottises qui sont dans les intelligents, et les vilenies des purs et des pures…

*

Chacun dissimule quelque chose à quelqu’un, et chacun, quelque chose à soi-même.

Il y a donc deux versants de « sincérité ».

*

L’humanité est une somme d’inhumains, — de non-hommes. Car un homme sans *autres* n’est pas un homme. Il ignore presque tout ce qui définit l’homme, ignore qu’il naquit, qu’il mourra, comme il ignore ses traits. Les autres et leur destin nous sont comme des miroirs.

C’est pourquoi nous nous sentons sans origine comme sans fin. Rien dans la connaissance ne lui signifie son extinction. Rien, par la mémoire, ne nous revient d’un commencement de la sensation et de la pensée.

*

Tout ce qui est contraire à la nature et désiré par l’homme, est nature de l’homme.

Est « divin » tout ce qui lui dérobe sa condition, — et tout ce qui lui en montre au contraire l’infirmité.

*

Métaphylaxie :

Il y a des organismes intelligents et des organismes bêtes. Il y en a du type *Intelligenti Pauca* qui réagissent violemment et vite, et prématurément, — et parfois même se défendent trop tôt, engageant toutes leurs réserves avant le fond de l’attaque.

*

Les mauvais moments sont faits pour apprendre certaines choses que les autres ne montrent pas.

Véritablement et absolument mauvais, sont les moments où il n’y a rien à saisir, où l’on ne peut rien saisir que l’on puisse emporter au ciel de l’esprit.

Parmi ces moments-là, certains qui passent pour bons, aux yeux du commun.

*

Tout état de choses qui oblige l’homme à se diviser et à lutter contre soi-même est mauvais, condamné.

Le cauchemar en est le type, — l’état de mauvais rêve.

Mais toutefois cet état est aussi celui qui se trouve sur la voie des plus grandes découvertes. L’homme qui lutte avec son rêve, tend à découvrir le monde de la veille ; — (quelle découverte, quel événement que de rompre avec l’impossible, que de rendre impossible tout un monde !),

L’homme se divise, mais il doit enfin se réunir d’un côté ou de l’autre de sa division. Il faut qu’il choisisse ; soit qu’il accroisse sa volonté et accepte ; soit qu’il approfondisse sa pensée et délire par analyse, — qu’il detruise une idole ou qu’il en dresse une autre.

*

Le malheur de l’homme est d’être un peu plus universel qu’il ne faut, — beaucoup moins qu’il ne croit.

S

Toutes recherches sur l’Art et la Poésie tendent à rendre nécessaire ce qui a l’arbitraire pour essence.

*

Qui veut faire de grandes choses doit penser profondément aux détails.

*

Un grand homme est une relation particulièrement exacte entre des idées et une exécution.

*

Ce qui est clair et compréhensible et qui correspond à une idée nette ne produit pas l’effet du divin. Du moins, sur la majorité immense des hommes, — (ce qui explique bien des choses dans les arts).

Il y a infiniment peu d’hommes qui soient capables d’attacher l’émotion du sublime à quelque chose bien claire, et en tant qu’elle est claire. Et il y a aussi peu d’auteurs qui aient obtenu cet effet.

*

TO BE, ETC…

Si on réfléchit assez longtemps au mot supposé profond de Shakespeare, ce qu’on y trouve est loin de valoir ce que l’on était parti pour y trouver. Mais ce mot était de théâtre, — et il suffit au théâtre d’une profondeur de théâtre.

*

LE POÈTE

Ce qu’Hugo imaginait devoir le grandir démesurément et le mettre au rang des dieux, ne le rend que ridicule.

C’est un mauvais calcul. Qui est poète doit confesser la poésie, avouer son travail, parler de versification, — et non s’attribuer des voix mystérieuses. Une image, une rime qui se révèlent…

Mais les hommes pourraient-ils tolérer la poésie si elle ne se donnait pour une logomancie ?

*

APOLOGUE

La grenouille voulut se faire aussi grosse que le bœuf.

Le commencement de cette opération fut satisfaisant. Avant d’éclater, elle put avoir l’illusion qu’elle grossissait selon son programme.

Mais une autre grenouille voulut se faire aussi petite qu’un papillon. Elle ne put même pas commencer de s’amoindrir.

Moralité : Il est plus facile de se faire *plus grand*, ou plutôt d’y songer, que de se faire *plus petit*. Ceci se voit chez les poètes et artistes qui

prennent de trop bonne heure les manières, les grosses voix, les écritures largement écrasées, le dessin sommaire et les raccourcis foudroyants que de grands hommes ont naturellement adoptés dans leur « troisième manière », et que ceux-là empruntent dès leurs débuts.

Il leur serait plus malaisé de faire à l'inverse, de se mettre à serrer de près ce qu'ils entreprennent, à réduire l'envie d'avoir du génie à la volonté et à la patience qu'exige la simple rigueur. Passez d'abord dix ans à dessiner un pied sous toutes ses faces, et puis vous pourrez aborder le portrait d'une pomme ou d'un poisson. Mais, disent-ils, c'est la création par l'emportement qui m'excite… et ses prodiges. Non, c'est la facilité. Si vous vous aimez, craignez-la…

*

S'il fallait graver sur pierre dure au Heu d'écrire au vol, la littérature serait tout autre.

Et l'on en vient à dicter !

*

Rien de comique comme l'illusion des écrivains qui se piquent de violence, qui écument et croient pourfendre, éreinter, déchirer, foudroyer *sur le papier*. Il n'en est tout au plus qu'un peu de rhétorique : parfois, très amusante. Mais plus c'est beau, plus c'est vain ; et plus violent ce fut, plus comique sera. Ce sont des mascarades mentales.

Cette illusion est la même que celle du romancier, qui croit *créer* avec des mots. Le mot même de *créer* a *créé* bien des délires.

Il faut toujours penser à l'état de l'auteur ; et par cette feinte de sa feinte, (mais consciente, tandis que la sienne ne l'est pas ou pas assez), la réduire aux proportions vraies.

Mais quand on fait subir à la politique le même traitement…

*

L'intensité, le plus aisé des moyens, — car il n'y a pas plus de force à dépenser pour écrire un mot plus fort qu'un autre ; à écrire *tutti* et *fortissimo* plutôt que *piano*, et *univers* plutôt que *jardin*.

*

Il y a dans Corneille des choses qui feraient pâmer dans Shakespeare. Ainsi les cadavres flottants en putréfaction, au commencement de *Pompée ;* — et, dans l'*Imitation*, sur les peines infligées aux luxurieux en enfer, ces vers très forts :

> Ils verront, dévorés par de cruels tourments,
> Les lieux les plus flattés de leurs chatouillements.

On ne saurait mieux dire.

*

L'artiste apporte son corps, recule, place et ôte quelque chose, se comporte de tout son être comme son œil, et devient tout entier un organe qui s'accommode, se déforme, cherche le point, le point unique qui appartient virtuellement à l'œuvre profondément cherchée — qui n'est pas toujours celle que l'on cherche.

*

Cet adorable poème, cette façade éblouissante, cette merveille suspendue qui cristallise le regard comme un lustre, c'est de la surprise stabilisée, saisie… de la surprise — *surprise*.

*

Les hommes ont perdu la faiblesse divine d'être choqués, blessés par la vue et par l'ouïe.

Où est l'architecte qui perdrait six mois à chercher le galbe d'une forme et le passage modulé d'un plan à un autre ? Et pourquoi les chercherait-il puisque personne ne percevrait ce qu'il aurait trouvé ?

*

L'art a perdu l'observation, le temps.

Je suis frappé de voir comme les acteurs, les comédiens ne cherchent plus dans le vif. Conséquence du romantisme et des effets.

Les peintres n’étudient plus *infiniment* une main, une tige ; et les visages qu’ils représentent comme ils peuvent sont traités en natures mortes : *l’expression*, depuis un siècle au moins, ne s’y risque plus.

*

Le peintre ne doit pas faire ce qu’il voit, mais ce qui sera vu.

*

USAGES DE LA LECTURE

Ces usages commandent toute littérature.
L’un des plus importants est de dispenser de penser.
Ce qu’on appelle se *distraire*.
Lire = ne pas penser.
D’autre part, il y a un *lire* qui donne à penser.

*

L’auteur en sait trop sur son œuvre pour qu’il n’omette parfois, tantôt de dire, tantôt de ne pas dire — telle chose, essentielle à dire ou à cacher.

*

Les auteurs s’interrogent bien rarement : quel intérêt cette ligne qu’on vient d’écrire peut-elle avoir pour un lecteur ?

*

Aux ouvrages que l’on fait, il ne faut pas demander plus… que de vous apprendre quelque chose.

*

DU LANGAGE DES DIEUX

Ce langage est plus difficile que le chinois et que l'algèbre la plus « symbolique ».

C'est faute de le savoir que l'homme ou que l'être de l'homme, a créé ces approximations : les larmes, le sourire, le soupir, l'expression du regard, le baiser, l'embrassement, l'illumination du visage, le chant spontané, la danse, — l'acte même de l'amour — (lequel est inexplicable en intensité et complications par la fonction de reproduction toute seule, de même que l'acuité du mal de dents est sans proportion avec la lésion et son importance).

La poésie la plus élevée essaie de balbutier ces choses, et de substituer à ces *effusions*, des expressions.

Mais qui peut parvenir à articuler tous ces actes étranges, qui représentent des impossibilités de penser, des débats de muets, des commencements avortés et qui s'égarent sur des glandes, sur des muscles, sur des muqueuses ? La pensée inarticulée, avortée, refusée, irrite ce qu'elle peut, se dégrade en effets locaux presque au hasard, — (car il se peut qu'en un temps ancien le rire et les larmes aient servi indifféremment d'exutoire à l'énergie devant être dissipée, et que le départ se soit fait dans la suite. On trouve des hommes dont les mêmes émotions qui font la plupart pleurer, se traduisent par un rire).

*

Idéal d'écrivain : Si vous voulez dire qu'il pleut, mettez : « il pleut ».

A quoi suffit un employé.

*

Vie littéraire est le genre de vie qui éloigne le plus des choses de l'esprit.

*

Je n'ai pas grande opinion des œuvres dont on est sûr que, bien ou mal, on viendra à leur achèvement.

On pourra toujours les finir. Il leur manque l'incertitude essentielle. Il n'est pas sûr que…

*

Tout ce que l’on sait peut servir dans *tout* ce que l’on fait. L’intelligence est de se servir de tout. Elle est donc une sorte… d’immoralité, et il y a du crime dans le coup de Génie.

*

Notre esprit ne serait rien sans son désordre, — mais *borné*.

*

Toutes les fois que l’heureux succès ne dépend que de l’action sur les autres en général, il en faut beaucoup moins pour réussir qu’il n’en faut pour échouer.

*

Il n’y a qu’une sorte d’opinion d’autrui qui doive préoccuper : celle de ceux qui mettent un intérêt passionné et spécial aux choses que l’on produit. L’opinion moyenne est sans intérêt. Elle ne peut que se tromper sur les facilités et les difficultés d’un travail. Si elle nous montre quelque chose, ce n’est qu’elle-même.

*

Bien des raisonnements critiques conduisent à ceci : « Je vous reproche de n’être pas *moi*, comme *moi*, conforme à *moi*. »

On recule d’horreur devant cette conséquence qui nous entoure de miroirs.

*

Le talent d’un homme est ce qui nous manque pour mépriser ou détruire ce qu’il a fait.

*

Il faut une puissante imagination pour concevoir, « réaliser » que notre œuvre la plus choyée, et même notre idéal, ne tient qu'une place infime ou nulle dans l'univers d'autrui.

Rien de plus aisé à admettre et de plus difficile à maintenir présent, constant, *agissant*, dans notre pensée.

*

La maturité est un certain maximum.

On n'est jamais bien sûr que le fruit de l'esprit est à maturité.

L'esprit n'est jamais sûr que son fruit est à point.

Le besoin che2 l'homme se fait sentir à certain moment : il est pressé de se séparer de ce qui s'est formé en lui.

T

SINCÉRITÉ

Un homme qui écrit n'est jamais seul.

Et comment être *soi* quand on est deux ?

Être *sincère*, c'est se donner comme étant avec les autres ce qu'on eêt avec soi-même, — c'est-à-dire seul, — mais *rien de plus*.

*

Le grand orgueil est fondé sur un mécontentement permanent de soi, qui se traite comme un autre, et les autres comme soi, — c'est-à-dire *mal*.

*

La durée des empires est inversement proportionnelle à l'activité d'esprit du pouvoir et de ses sujets.

Napoléon, victime de ses facultés, dont la puissance dépassait la sienne, et a fini par la détruire.

*

Proverbe pour les puissants :

Si quelqu’un te lèche les bottes, mets-lui le pied dessus avant qu’il ne commence à te mordre.

*

Un chef est un homme qui a besoin des autres.

*

La faiblesse de la force est de ne croire qu’à la force.

*

Un esprit, observant les événements, dans l’Histoire, l’énorme dépense de vies, de misères, de souffrances, de choses utiles, et toutes les destrudtions de toute espèce qu’ils entraînent, et considérant ensuite les résultats, peut, et même doit, imaginer que ces mêmes résultats, en ce qu’ils avaient de souhaitable, pouvaient être obtenus par des voies plus économiques. *C’est là son rôle d’esprit.* Mais, en vérité, c’est sa *propre économie* qu’il cherche, et il se forge une simplicité qu’il substitue à la complication inextricable des choses mêmes. Il croit invinciblement qu’il eût été possible d’en arriver au même point par un tout autre chemin. Ceci est tout à fait caractéristique de l’esprit, et c’est le principe de critiques, de regrets, — parfois de réformes heureuses…

*

Les grands hommes se servent de tout ; mais parfois, tant pis pour eux…

*

Ce que l’histoire peut nous apprendre de plus sûr, c’est que nous nous trompions sur un point d’histoire.

*

L’existence de l’humanité ne se justifie que par quelques résultats anti-naturels qu’elle a atteints.

Opinion non éloignée de celle de l’Église, du temps qu’elle disait mauvaise la Nature.

*

Bonheur et Justice ne sont point de ce monde ; et quand, par occasion, ils y entrent et le traversent, ce sont des monstres qui répandent l’épouvante, car ils ne sont pas d’ici. Comme un homme fait peur à tous les animaux qui ne sont pas accoutumés à l’homme ; comme un animal venu de quelque astre nous ferait peur.

*

La bonne marche harmonique d’un système d’hommes exige que chacun ne soit ni inférieur ni supérieur à sa tâche.

*

Les raisonnements politiques sont vains et inévitables. Ils prennent la valeur apparente que leur donne l’événement, et l’on aime à croire qu’on l’a prévu ou créé, à peu près comme une œuvre. L’usage est de ne pas considérer la suite : les plus célèbres hommes d’État n’y résistent pas. Mais on distribue toujours les choses humaines en tableaux finis, en drames bien terminés, en affaires qui commencent et finissent, en chapitres ou en volumes. L’esprit, de par sa nature, élimine de son regard sur ces grandes choses, toute leur substance de vie indéfinie et de hasard, car il n’y a pas d’esprit capable de ce dont il se fait. Il ne peut concevoir que sur le type de l’action humaine et individuelle, type qui se dissimule sous les mots ; mais qui se trahit dans les formes du discours, dans la logique, dans les analogies. Nous ne pouvons penser, combiner, calculer, conjecturer qu’en négligeant la plus grande part de ce que nous percevons, et la totalité de ce que nous ne percevons pas.

*

C’est pitié de voir une forte tête, comme celle de Napoléon, vouée aux choses insignifiantes, comme sont les empires, les événements, les tonnerres du canon et de la voix, croire à l’histoire, à la gloire, à la postérité, à César, — s’occuper des masses mouvantes et de la surface des peuples… Il ne sentait donc pas qu’il s’agit de bien autre chose ?

… Tout simplement de mener l’homme où il n’a jamais été.

*

Le Héros cherche la catastrophe. La catastrophe fait partie du Héros. César cherche Brutus ; Napoléon, Sainte-Hélène ; Hercule, une chemise… Achille, ce talon ; Napoléon, cette île. Il faut un bûcher à Jeanne, une flamme à l’insecte. C’est là une sorte de loi du genre héroïque, que l’histoire, aussi bien que la mythologie, vérifient merveilleusement à l’envi.

*

Il n’y a pas de fabriques pour les élites.

Mais il n’en manque pas…

*

Si un portrait de quelqu’un, montré à vingt personnes qui connaissent le modèle, est reconnu par neuf, non reconnu par onze, dira-t-on que ce portrait contient 9/20 de vrai, 11/20 de faux, ou le contraire ?

Mais supposé que personne n’ait connu ce modèle ?

Il arrive alors ceci de merveilleux : que les gens n’en disputeront pas moins ardemment de la ressemblance !

S. me jurait que le *Descartes* de Hais était la plus fidèle des images. Il ne souffrait pas que je le misse en doute.

Il était grand amateur d’histoire.

*

La « civilisation » est perspective.

*

Donnez-moi une plume, du papier, — que je vous écrive un livre d'histoire, ou un texte sacré, comme le Coran ou les Védas. J'inventerai un roi de France, une cosmogonie, une morale et une gnose. Qu'est-ce qui préviendra un ignorant ou un enfant que je le trompe ? En quoi l'imagination que je leur exciterai par le faux se distinguera-t-elle de l'imagination selon les textes authentiques ?

*

« Les peuples heureux n'ont pas d'histoire. »

D'où s'infère que la suppression de l'histoire ferait les peuples plus heureux.

Le moindre regard sur les événements de ce monde retrouve cette même conclusion. L'oubli est le bienfait que veut corrompre l'histoire.

Rien dans l'histoire n'est pour enseigner aux humains la possibilité de vivre en paix. L'enseignement contraire s'en dégage, — et se fait croire.

*

Un État est d'autant plus fort qu'il peut conserver en lui ce qui vit et agit contre lui.

*

Dans toute assemblée, celui qui parle fort ou celui qui parle bien, mène le jeu.

Il y a d'énormes événements qui ont tenu à des puissances du larynx.

*

La recherche des « responsabilités » amuse le peuple et dispense de faire les choses difficiles qu'il pourrait attendre de voir accomplies ou résolues.

D'ailleurs, le peuple ne veut pas qu'on lui épargne les mots, notions et satisfactions, que produit et lui demande sa simplicité.

Petite histoire du mot *Révolution*, cet excitant « bon marché ». Le comique de son emploi par les gens en place, vers 1889.

*

La noblesse est une propriété mystique de la liqueur séminale.

*

Histoire complète, ou nécessaire et suffisante.

Le premier soin de l'Homme fut de purger la terre des monstres et des animaux les plus nuisibles, — dont il ne conserva que les imaginaires.

Puis, il s'occupa de domestiquer ceux dont il pourait se servir ;

de régulariser sa subsistance, soit en constituant le troupeau qui se renouvelle automatiquement et mange son chemin d'herbages, entre ses pas ; soit en cultivant sous soi le même pré ;

d'assurer la collaboration de la vie et des périodes de reproduction végétale et animale à son entretien, ayant observé que les propriétés alimentaires de la nature vivante sont des fonctions périodiques du temps, (à moins qu'il n'ait découvert le temps que par ces mêmes propriétés) ;

de compenser la diversité des cieux et la variation des saisons par le Toit, le Vêtement et le Feu ;

de créer plus de régularité encore en inventant des procédés de conservation. Rôle immense de ces procédés (soudures !).

Conservation matérielle : grains, biscuit, salaisons, réserves : *temps gagné*.

Conservation des observations : mémoire fixée, écriture, dessin.

Conservation et récupération à volonté des émotions : poésie, musique, prière, etc.

Conservation des données d'établissement et d'actes : Mesure et Nombre. Un nombre suffit à restituer au point Q telle pluralité existant au point P : ces points P et Q sont d'espace ou de temps.

Tous les êtres vivants s'accommodent. Mais, de plus, l'homme accommode. Il plie les choses, leur opposant leurs lois.

. . . . . .

Ce n’est pas assez — (c’est ici le point singulier). JE NE SUIS PAS ENCORE. On voit paraître en l’homme des besoins qui ne dépendent pas de son espèce, mais au contraire qui s’opposent à elle. L’espèce est à présent satisfaite. Alors, création de l’individu : *l’individu eST la plus étrange création de l’homme*.

L’inégalité s’introduit d’abord entre les groupes : familles, tribus, de par les grandes différences de manière de vivre que les expériences précédentes ont introduites selon les lieux et les moyens.

Cet écart rend nécessaires des effets de compensation : échanges entre groupes, comparaisons de forces, rivalités… D’où les chefs, *les meilleurs*. Invention du Pouvoir : les muscles des autres. Importance des despotes. Esthétique du despotisme — (sur ce modèle, invention du « grand homme ». — Les extrêmes de l’individu. — Apothéose et excès de l’inégalité).

Ainsi l’histoire de l’accommodation se développe. L’être s’accommode ; il accommode. Parvenu à un état qui lui laisse loisir et surabondance de forces, cet état engendre et permet l’accroissement même de ses avantages. L’individu veut jouir, durer indéfiniment, abolir l’ennui et les choses pénibles, la douleur, le travail ; pouvoir sans fatigue, sans mesure ; conserver ou retrouver à son gré les meilleurs moments connus, en créer de plus délicieux, etc…

On observe alors que tout ce qui fait le prix de la vie est curieusement inutile. Tout cela satisfait à la partie de nous qui consume le temps et que nous avons volée au temps, en inventant la conservation, c’est-à-dire le capital. Le pain recuit a permis de regarder la lune autrement que comme un bracelet-montre très capricieux : grâce au temps à perdre, dont on a fait le placement dans l’algèbre de la théorie difficile de ce satellite, on a pu lui donner un mouvement assez raisonnable…

L’homme enfin purgera son *noyau pensant* des monstres imaginaires qu’il a engendrés dans ses mauvais moments. Il y aura un Hercule pour nettoyer ses écuries d’idoles, et un Thésée pour le débarrasser des géomètres. Ce Thésée sera vraisemblablement un biologiste ? Il y aura un Bellérophon qui réduira la Mort à son rôle naïf, en réduisant simplement l’individu. Ce mythe *Moi* fera rire les enfants de l’an du Seigneur 10^{100}. *Mort* et *Moi* seront homologues au système Monstre et Héros de toutes les mythologies possibles.

Ceci fait, Homo se sent heureux et devient bête.

*

A chaque instant, il nous vient à l’esprit des idées de concierges et de femmes de ménage.

S’il n’en fût pas ainsi, nous ne pourrions entendre ces personnes ni en être entendus. Cela est donc bénéfice.

*

Le fort d’un homme est aussi son faible, et d’autant plus son faible qu’il est plus son fort.

*

Femmes. — Les femmes sont mélange du désir d’une certaine brutalité et de l’exigence d’immenses égards. Elles adorent la force, mais une force qui parfois s’incline, et un tigre qui tantôt dévore, et tantôt se fait descente de lit.

*

Une femme intelligente est une femme avec laquelle on peut être aussi bête que l’on veut.

*

Un homme, qui regardait d’une hauteur la grande ville, se disait : Je vois bien que les hommes se nourrissent de fumées.

*

Pascal se moquait d’un jésuite qui disait que la lumière était le mouvement luminaire des corps lumineux.

Ces corps reparaissent sous le nom de Photons. Le *mouvement luminaire* peut s’entendre au sens de propagation ondulatoire, et le jésuite se trouve assez justifié. Il pourrait bien se moquer de Pascal, après trois cents ans de patience.

*

Le flux d’univers qui passe par une plante, l’enfle, l’ouvre, l’élève, s’y attarde, — c’est-à-dire perd en vitesse ce que gagne en variété, en complexité, en conservation d’elle-même, la vie.

*

Le monde entier souffle dans une graine et en fait un arbre.

*

Une espèce vivant au fond de la mer, quelle physique ferait-elle ?
C’est un problème de physique.

*

Si tu veux vivre, tu veux aussi mourir ; ou bien tu ne conçois pas ce qu’est la vie.

*

EX NIHILO

Dieu a tout fait de rien. Mais le rien perce.

*

DÉMONOLOGIE

Les esprits malins sont innombrables. Qui pourrait se flatter d’en dresser la liste complète ? Même, l’*entreprendre* serait l’un d’eux.

Il n’est pas déraisonnable cependant d’en isoler et épingler quelques-uns, comme des papillons, sur du liège. Je dis *papillons*, car je ne songe à présent qu’à de très petits spécimens que je prélève dans l’immense variété de l’espèce démonique.

En voici déjà un, de bien observé et classé : celui de la *Contradiction*. Tout le suscite. On n'entend rien qu'il ne le nie. Il produit de la voix aigre, du sourire empoisonné, du regard de pitié, tout un matériel de signes d'insoumission et de supériorité certaine. Mais au contraire, son frère et sa victime, le démon de la *Crédulité*, n'a point de traits. Sa face est molle, sa voix nasillarde est celle d'un récitant qui ne peut penser que les mots de ce qu'il récite, et seulement quand il le récite, — sans pouvoir s'en écarter un peu pour le comprendre. Ses yeux trop bleus ne voient rien et reflètent tout.

Entre ces deux, appuyant l'un ou l'autre, le démon de l'*Obstination*, le célèbre *Tête de bois*, et toutes ses devises : « Perseverare diabolicum » ; « Je maintiendrai » ; « Envers et contre tous ».

Bien plus pervers que ceux-ci, est le triste suiveur à face de singe, le démon de l'*Imitation*, celui qui nous force à bâiller comme tout autre qui bâille, à prendre le pas de la troupe qui passe, à reproduire le timbre et l'accent de l'imbécile qui parle : nous croyons, le faisant, nous moquer de lui ; mais c'est, au contraire, celui que nous singeons, qui nous impose et nous gouverne. *Quasi similis* se nomme ce démon de l'imitation, et sa devise ; « Eritis sicut alii ». Il joue le plus grand rôle dans les Lettres et les Arts. Il dégage à la fois la Peur d'être soi-même, l'indigence, la rapine, et l'humilité comme l'envie… Mais son histoire naturelle serait infinie.

N'oublions pas le vif démon de la *Précipitation*, le leste, immédiat, traître et subtil *Lapsus*, que le grand diable de l'*Oubli* détache de sa harde et dépêche à l'aventure… *Lapsus*, chose admirable, dispense quelquefois quelque erreur très heureuse, *felix culpa :* la langue a bien fourché. Mais il escorte trop souvent le terrible Esprit d'Absence, le démon de la *Distraction*, que suit, comme son ombre, celui de l'*Embarras* total, le bredouillant, balbutiant et parfois, tout à coup, prodigue en incohérents propos, torrent de l'absurde, le redouté *Brouillamini.*…

(Ici le Philosophe peut s'interrompre et hasarder une réflexion. L'existence incontestable de tous ces Malins, Contradiction, Obstination, Imitation, Lapsus, Brouillamini, s'élève contre toute pensée qui se sent vraie et sûre d'elle-même. Nos Démons de l'Esprit manifestent en chœur. Ils proclament : TOUT PEUT ÊTRE CONTREDIT ; TOUT PEUT ÊTRE NIÉ ; TOUT PEUT ÊTRE SOUTENU, MAINTENU ; TOUT PEUT ÊTRE IMITÉ ; TOUT PEUT ÊTRE EMBROUILLÉ… TOUT PEUT ÊTRE OUBLIÉ. O pauvre Esprit !)

J’ai laissé de côté le pâle démon des Choses-Vagues, maître des êtres tendres, des molles mélancolies… *Fange-d’Ame* est son nom.

Un autre jour, parlerons-nous des Anges. Mais les démons ne sont pas épuisés. Il y a précisément autant de démons qu’il y a de manières de manquer son coup, de perdre le Paradis — ou la très belle idée qui vient de monter à la tête.

OceanofPDF.com

REGARDS
SUR LE MONDE ACTUEL
ET AUTRES ESSAIS

OceanofPDF.com

AVANT-PROPOS

Ce petit recueil se dédie de préférence aux personnes qui n’ont point de système et sont absentes des partis ; qui par là sont libres encore de douter de ce qui est douteux et de ne point rejeter ce qui ne l’est pas.

*

D’ailleurs, ce ne sont ici que des études de circonstance. Il en est de 1895, il en est d’hier, il en est d’aujourd’hui. Elles ont ce caractère commun d’être des essais, au sens le plus véritable de ce terme. On n’y trouvera que le dessein de préciser quelques idées qu’il faudrait bien nommer *politiques*, si ce beau mot de politique, très séduisant et excitant pour l’esprit, n’éveillait de grands scrupules et de grandes répugnances dans l’esprit de l’auteur. Il n’a voulu que se rendre un peu plus nettes les notions qu’il avait reçues de tout le monde, ou qu’il s’était formées comme tout le monde, et qui servent à tout le monde à penser aux groupes humains, à leurs relations réciproques et à leurs gênes mutuelles.

Essayer de préciser en ces matières n’est assurément pas le fait des hommes qui s’y entendent ou qui s’en mêlent : il s’agit donc d’un amateur.

*

Je ne sais pourquoi les entreprises du Japon contre la Chine et des États-Unis contre l’Espagne qui se suivirent d’assez près, me firent, dans leur temps{85}, une impression particulière. Ce ne furent que des conflits très restreints où ne s’engagèrent que des forces de médiocre importance ; et je n’avais, quant à moi, nul motif de m’intéresser à ces choses lointaines, auxquelles rien dans mes occupations ni dans mes soucis ordinaires ne me disposait à être sensible. Je ressentis toutefois ces événements distincts non comme des accidents ou des phénomènes limités, mais comme des symptômes ou des prémisses, comme des faits significatifs dont la signification passait de beaucoup l’importance intrinsèque et la portée apparente. L’un était le premier acte de puissance d’une nation asiatique

réformée et équipée à l'européenne ; l'autre, le premier acte de puissance d'une nation déduite et comme développée de l'Europe, contre une nation européenne.

*

Un choc qui nous atteint dans une direction imprévue nous donne brusquement une sensation nouvelle de l'existence de notre corps en tant qu'inconnu ; nous ne savions pas tout ce que nous étions, et il arrive que cette sensation brutale nous rende elle-même sensibles, par un effet secondaire, à une grandeur et à une figure inattendues de notre domaine vivant. Ce coup indirect en Extrême-Orient, et ce coup direct dans les Antilles me firent donc percevoir confusément l'existence de quelque chose qui pouvait être atteinte et inquiétée par de tels événements. Je me trouvai « sensibilisé » à des conjonctures qui affectaient une sorte d'idée virtuelle de l'Europe que j'ignorais jusqu'alors porter en moi.

Je n'avais jamais songé qu'il existât véritablement une *Europe*. Ce nom ne m'était qu'une expression géographique. Nous ne pensons que par hasard aux circonstances permanentes de notre vie ; nous ne les percevons qu'au moment qu'elles s'altèrent tout à coup. J'aurai l'occasion de montrer tout à l'heure à quel point notre inconscience à l'égard des conditions les plus simples et les plus constantes de notre existence et de nos jugements rend notre conception de l'histoire si grossière, notre politique si vaine, et parfois si naïve dans ses calculs. Elle conduit les plus grands hommes à concevoir des desseins qu'ils évaluent par imitation et par rapport à des conventions dont ils ne voient pas l'insuffisance.

J'avais en ce temps-là le loisir de m'engager dans les lacunes de mon esprit. Je me pris à essayer de développer mon sentiment ou mon idée infuse de l'Europe. Je rappelai à moi le peu que je savais. Je me fis des questions, je rouvris, j'entr'ouvris des livres.

Je croyais qu'il fallait étudier l'histoire, et même l'approfondir, pour se faire une idée juste du jour même. Je savais que toutes les têtes occupées du lendemain des peuples en étaient nourries. Mais quant à moi je n'y trouvai qu'un *horrible mélange*. Sous le nom d'histoire de l'Europe, je ne voyais qu'une collection de chroniques parallèles qui s'entremêlaient par endroits. Aucune méthode ne semblait avoir précédé le choix des « faits », décidé de

leur importance, déterminé nettement l'objet poursuivi. Je remarquai un nombre incroyable d'hypothèses implicites et d'entités mal définies.

*

L'histoire, ayant pour matière *la quantité des événements ou des états qui dans le passé ont pu tomber sous le sens de quelque témoin*, la sélection, la classification, l'expression des faits qui nous sont conservés ne nous sont pas imposées par la nature des choses ; elles devraient résulter d'une analyse et de décisions explicites ; elles sont pratiquement toujours abandonnées à des habitudes et à des manières traditionnelles de penser ou de parler dont nous ne soupçonnons pas le caractère accidentel ou arbitraire. Cependant nous savons que dans toutes les branches de la connaissance, un progrès décisif se déclare au moment que des notions spéciales, tirées de la considération précise des objets mêmes du savoir, et faites exactement pour relier directement l'observation à l'opération de la pensée et celle-ci à nos pouvoirs d'action, se substituent au langage ordinaire, moyen de première approximation que nous fournissent l'éducation et l'usage. Ce moment capital des définitions et des conventions nettes et spéciales qui viennent remplacer les significations d'origine confuse et statistique n'est pas arrivé pour l'histoire.

*

En somme, ces livres où je cherchais ce qu'il me fallait pour apprécier l'effet singulier que me produisaient quelques nouvelles, ne m'offraient qu'un désordre d'images, de symboles et de thèses dont je pouvais déduire ce que je voulais, mais non ce qu'il me fallait. Me résumant mes impressions, je me disais qu'une partie des œuvres historiques s'applique et se réduit à nous colorer quelques scènes, étant convenu que ces images *doivent* se placer dans le « passé ». Cette convention a de tout temps engendré de très beaux livres ; et parmi ces livres, il n'y a pas lieu de distinguer, (puisqu'il ne s'agit que du plaisir ou de l'excitation qu'ils procurent), entre ceux de témoins véritables et ceux de témoins imaginaires. Ces ouvrages sont parfois d'une *vérité* irrésistible ; ils sont pareils à ces portraits dont les modèles sont poussière depuis des siècles, et qui nous font toutefois crier à la ressemblance. Rien, dans leurs effets instantanés sur le

lecteur, ne permet de distinguer, sous le rapport de l'authenticité, entre les peintures de Tacite, de Michelet, de Shakespeare, de Saint-Simon ou de Balzac. On pe,ut à volonté les considérer tous comme *inventeurs*, ou bien tous comme *reporteurs*. Les prestiges de l'art d'écrire nous transportent fictivement dans les époques qui leur plaisent. C'est pourquoi, entre le pur conte et le livre d'histoire pure, tous les *tirages*, tous les degrés existent : romans historiques, biographies romanesques, etc. On sait d'ailleurs que dans l'histoire même, parfois paraît le surnaturel. La personnalité du lecteur est alors directement mise en cause ; car c'est lui dont le sentiment admettra ou rejettera certains faits, décidera ce qui est histoire et ce qui ne l'est point.

Une autre catégorie d'historiens construisent des traités si bien raisonnés, si sagaces, si riches en jugements profonds sur l'homme et sur l'évolution des affaires, que nous ne pouvons penser que les choses se soient engagées et développées différemment.

De tels travaux sont des merveilles de l'esprit. Il en est que rien ne passe dans la littérature et dans la philosophie ; mais il faut prendre garde que les affections et les couleurs dont les premiers nous séduisent et nous amusent, la causalité admirable dont les seconds nous persuadent, dépendent essentiellement des talents de l'écrivain et de la résistance critique du lecteur.

*

Il n'y aurait qu'à jouir de ces beaux fruits de l'art historique et nulle objection ne s'élèverait contre leur usage, si la politique n'en était tout influencée. Le *passé*, plus ou moins fantastique, ou plus ou moins organisé après coup, agit sur le futur avec une puissance comparable à celle du présent même. Les sentiments et les ambitions s'excitent de souvenirs de lectures, de souvenirs de souvenirs, bien plus qu'ils ne résultent de perceptions et de données actuelles. Le caractère réel de l'histoire est de prendre part à l'histoire même. L'idée du passé ne prend un sens et ne constitue une valeur que pour l'homme qui se trouve en soi-même une passion de l'avenir. L'avenir, par définition, n'a point d'image. L'histoire lui donne les moyens d'être pensé. Elle forme pour l'imagination une table de situations et de catastrophes, une galerie d'ancêtres, un formulaire d'aôes, d'expressions, d'attitudes, de décisions offerts à notre instabilité et à notre incertitude, pour nous aider *à devenir*. Quand un homme ou une assemblée,

saisis de circonstances pressantes ou embarrassantes, se trouvent contraints d'agir, leur délibération considère bien moins l'état même des choses *en tant qu'il ne s'est jamais présenté iusque-là*, qu'elle ne consulte ses souvenirs imaginaires. Obéissant à une sorte de loi de moindre action, répugnant à créer, à répondre par l'invention à l'originalité de la situation, la pensée hésitante tend à se rapprocher de l'automatisme ; elle sollicite les précédents et se livre à l'esprit historique qui l'induit à *se souvenir d'abord*, même quand il s'agit de disposer pour un cas tout à fait nouveau. L'histoire alimente l'histoire.

*

Il est probable que Louis XVI n'eût pas péri sur l'échafaud sans l'exemple de Charles I^er^, et que Bonaparte, s'il n'eût médité le changement de la République romaine en un empire fondé sur le pouvoir militaire, ne se fût point fait empereur. Il était un amateur passionné de lectures historiques ; il a rêvé toute sa vie d'Annibal, de César, d'Alexandre et de Frédéric ; et cet homme fait pour créer, qui s'est trouvé en possession de reconstruire une Europe politique que l'état des esprits après trois siècles de découvertes, et au sortir du bouleversement révolutionnaire, pouvait permettre d'organiser, s'est perdu dans les perspectives du passé et dans des mirages de grandeurs mortes. Il a décliné dès qu'il a cessé de dérouter. Il s'est ruiné pour s'être rendu semblable à ses adversaires, pour avoir adoré leurs idoles, imité de toute sa force ce qui faisait leur faiblesse, et substitué à sa vision propre et directe des choses l'illusion du décor de la politique historique.

Bismarck, au Congrès de Berlin, dominé par cet esprit historique qu'il prend pour esprit réaliste, ne veut considérer que l'Europe, se désintéresse de l'Afrique, n'use de son génie, de son prestige qui le faisait maître de l'instant, que pour engager les puissances dans des intérêts coloniaux qui les opposassent et les maintinssent rivales, jalousement divisées, sans prévoir que l'heure était toute proche où l'Allemagne devrait convoiter ardemment ce qu'elle avait excité les autres nations à se partager, et les assemblerait par là contre elle-même, trop tard venue. Il a bien pensé au lendemain, mais point à un lendemain qui ne se fût jamais présenté.

*

A cette exagération du rôle des souvenirs d'autrui, plus ou moins exacts, plus ou moins significatifs, correspond et s'accorde une absence ou une insuffisance de méthode dans le choix, la classification, la détermination des valeurs des choses enregistrées. En particulier, l'histoire semble ne tenir aucun compte de l'échelle des phénomènes qu'elle représente. Elle omet de signaler les relations qui doivent nécessairement exister entre la figure et la grandeur des événements ou des situations qu'elle rapporte ; les nombres et les grandeurs sont toutefois des éléments essentiels de description. Elle ne s'inquiète pas des problèmes de *similitude*. C'est là une des causes qui font si fallacieux l'usage politique de l'histoire. Ce qui était possible dans l'étendue d'une cité antique ne l'est plus dans les dimensions d'une grande nation ; ce qui était vrai dans l'Europe de 1870 ne l'est plus quand les intérêts et les liaisons s'élargissent à toute la terre. Les notions mêmes dont nous nous servons pour penser aux objets politiques et pour en discourir, et qui sont demeurées invariables malgré le changement prodigieux de l'ordre de grandeur et du nombre des relations, sont insensiblement devenues trompeuses ou incommodes. Le mot *peuple*, par exemple, avait un sens précis quand on pouvait rassembler *tous* les citoyens d'une cité autour d'un tertre, dans un Champ de Mars. Mais l'accroissement du nombre, le passage de l'ordre des mille à celui des millions, a fait de ce mot un terme monstrueux dont le sens dépend de la phrase où il entre ; il désigne tantôt la totalité indistincte et jamais présente nulle part ; tantôt le plus grand nombre, opposé au nombre restreint des individus plus fortunés ou plus cultivés…

*

Les mêmes observations s'appliquent aux durées. Rien de plus aisé que de relever dans les livres d'histoire l'absence de phénomènes considérables que la lenteur de leur production rendit imperceptibles. Ils échappent à l'historien, car aucun document ne les mentionne expressément. Ils ne pourraient être perçus et relevés que par un système préétabli de questions et de définitions préalables qui n'a jamais été conçu jusqu'ici. Un événement qui se dessine en un siècle ne figure dans aucun diplôme, dans aucun recueil de mémoires. Tel, le rôle immense et singulier de la ville de Paris dans la vie de la France à partir de la Révolution. Telle, la découverte de l'électricité et la conquête de la terre par ses applications. Ces

événements sans pareils dans l'nistoire humaine n'y paraissent, quand ils y paraissent, que moins accusés que telle affaire plus *scénique*, et surtout plus conforme à ce que l'histoire traditionnelle a coutume de rapporter. L'éledtricité, du temps de Napoléon, avait à peu près l'importance que l'on pouvait donner au christianisme du temps de Tibère. Il devient peu à peu évident que cette innervation générale du monde est plus grosse de conséquences, plus capable de modifier la vie prochaine que tous les événements « politiques » survenus depuis Ampère jusqu'à nous.

*

On voit par ces remarques à quel point notre pensée historique est dominée par des traditions et des conventions inconscientes, combien peu elle a été influencée par le travail général de révision et de réorganisation qui s'est produit dans tous les domaines du savoir dans les temps modernes. Sans doute la critique historique a-t-elle fait de grands progrès ; mais son rôle se borne en général à discuter des faits et à établir leur probabilité ; elle ne s'inquiète pas de leur qualité. Elle les reçoit et les exprime à son tour en termes traditionnels, qui impliquent eux-mêmes toute une formation historique de concepts, par quoi s'introduit dans l'histoire le désordre initial qui résulte d'une infinité de points de vue ou d'observateurs. Tout chapitre d'histoire contient un nombre quelconque de données subjectives et de « constantes arbitraires ». Il en résulte que le problème de l'historien demeure indéterminé dès qu'il ne se borne plus à établir ou à contester l'existence d'un fait qui eût pu tomber sous les sens de quelque témoin. La notion d'*événement*, qui est fondamentale, ne semble pas avoir été reprise et repensée comme il conviendrait, et c'est ce qui explique que des relations de première importance n'ont jamais été signalées, ou n'ont pas été mises en valeur, comme je le montrerai tout à l'heure. Tandis que dans les sciences de la nature, les recherches multipliées depuis trois siècles nous ont refait une manière de voir, et substitué à la vision et à la classification naïve de leurs objets, des systèmes de notions spécialement élaborées, nous en sommes demeurés dans l'ordre historico-politique à l'état de considération passive et d'observation désordonnée. Le même individu qui peut penser physique ou biologie avec des instruments de pensée comparables à des instruments de précision, pense politique au moyen de termes impurs, de notions variables, de métaphores illusoires. L'image du

monde, telle qu'elle se forme et agit dans les têtes politiques des divers genres et des différents degrés est fort loin d'être une représentation satisfaisante et méthodique du moment.

*

Désespérant de l'histoire, je me mis à songer à l'étrange condition où nous sommes presque tous, simples particuliers de bonne foi et de bonne volonté, qui nous trouvons engagés dès la naissance dans un drame politico-historique inextricable. Nul d'entre nous ne peut intégrer, reconstituer la nécessité de l'univers politique où il se trouve, au moyen de ce qu'il peut observer dans sa sphère d'expérience. Les plus instruits, les mieux placés peuvent même se dire, en évoquant ce qu'ils savent, en le comparant à ce qu'ils voient, que ce savoir ne fait qu'obscurcir le problème politique immédiat qui consiste après tout *dans la détermination des rapports d'un homme avec la masse des hommes qu'il ne connaît pas*. Quelqu'un de sincère avec soi-même et qui répugne à spéculer sur des objets qui ne se raccordent pas rationnellement à sa propre expérience, à peine ouvre-t-il son journal, le voici qui pénètre dans un monde métaphysique désordonné. Ce qu'il lit, ce qu'il entend excède étrangement ce qu'il constate ou pourrait constater. S'il se résume son impression : *Point de politique sans mythes*, pense-t-il…

*

Ayant donc fermé tous ces livres écrits en un langage dont les conventions étaient visiblement incertaines pour ceux-là mêmes qui l'employaient, j'ouvris un atlas et feuilletai distraitement cet album des figures du monde. Je regardai et je songeai. J'ai songé tout d'abord au degré de précision des cartes que j'avais sous les yeux. Je trouvais là un exemple simple de ce qu'on nommait le *progrès*, il y a soixante ans. Un portulan de jadis, une carte du XVIe siècle, une moderne, marquent nettement des étapes, me dis-je…

L'œil de l'enfant s'ouvre d'abord dans un chaos de lumières et d'ombres, tourne et s'oriente à chaque instant dans un groupe d'inégalités lumineuses ; et il n'y a rien de commun encore entre ces régions de lueurs et les autres sensations de son corps. Mais les petits mouvements de ce corps lui

imposent d'autre part un tout autre désordre d'impressions : il touche, il tire, il presse ; en son être, peu à peu, se dégrossit le sentiment total de sa propre forme. Par moments distincts et progressifs, s'organise cette connaissance ; l'édifice de relations et de prévisions se dégage des contractes et des séquences. L'œil, et le tact, et les actes se coordonnent en une table à plusieurs entrées, qui est le monde sensible, et il arrive enfin — *événement* capital ! — qu'un certain système de correspondances soit nécessaire et suffisant pour ajuster uniformément toutes les sensations colorées à toutes les sensations de la peau et des muscles. Cependant les *forces* de l'enfant s'accroissent, et le réel se construit comme une figure d'équilibre en laquelle la diversité des impressions et les conséquences des mouvements se composent.

L'espèce humaine s'est comportée comme cet être vivant le fait quand il s'anime et se développe dans un milieu dont il explore peu à peu et assemble par tâtonnements et raccords successifs les propriétés et l'étendue. L'espèce a reconnu lentement et irrégulièrement la figure superficielle de la terre ; visité et représenté de plus en plus près ses parties ; soupçonné et vérifié sa convexité fermée ; trouvé et résumé les lois de son mouvement ; découvert, évalué, exploité les ressources et les réserves utilisables de la mince couche dans laquelle toute vie est contenue…

Accroissement de netteté et de précision, accroissement de puissance, voilà les faits essentiels de l'histoire des temps modernes ; et que je trouve essentiels, parce qu'ils tendent à modifier l'homme même, et que la modification de la vie dans ses modes de conservation, de diffusion et de relation me paraît être le critérium de l'importance des faits à retenir et à méditer. Cette considération transforme les jugements sur l'histoire et sur la politique, y fait apparaître des disproportions et des lacunes, des présences et des absences arbitraires.

*

A ce point de mes réflexions, il m'apparut que toute l'aventure de l'homme jusqu'à nous devait se diviser en deux phases bien différentes : la première, comparable à la période de ces tâtonnements désordonnés, de ces pointes et de ces reculs dans un milieu informe, de ces éblouissements et de ces impulsions dans l'illimité, qui est l'histoire de l'enfant dans le chaos de ses premières expériences. Mais un certain ordre s'installe ; une ère

nouvelle commence. Les actions en milieu fini, bien déterminé, nettement délimité, richement et puissamment relié, n'ont plus les mêmes caractères ni les mêmes conséquences qu'elles avaient dans un monde informe et indéfini.

*

Observons toutefois que ces périodes ne peuvent se distinguer nettement dans les faits. Une fradion du genre humain vit déjà dans les conditions de la seconde, cependant que le reste se meut encore dans la première. Cette inégalité engendre une partie notable des complications actuelles.

*

Considérant alors l'ensemble de mon époque, et tenant compte des remarques précédentes, je m'efforçai de ne percevoir que les circonstances les plus simples et les plus générales, qui fussent en même temps des circonstances nouvelles.

Je constatai presque aussitôt un événement considérable, un fait de première grandeur, que sa grandeur même, son évidence, sa nouveauté, ou plutôt sa singularité essentielle avaient rendu imperceptible à nous autres ses contemporains.

Toute la terre habitable a été de nos jours reconnue, relevée, partagée, entre des nations. L'ère des terrains vagues, des territoires libres, des lieux qui ne sont à personne, donc l'ère de libre expansion est close. Plus de roc qui ne porte un drapeau ; plus de vides sur la carte ; plus de région hors des douanes et hors des lois ; plus une tribu dont les affaires n'engendrent quelque dossier et ne dépendent, par les maléfices de l'écriture, de divers humanistes lointains dans leurs bureaux. *Le temps du monde fini commence.* Le recensement général des ressources, la statistique de la main-d'œuvre, le développement des organes de relation se poursuivent. Quoi de plus remarquable et de plus important que cet inventaire, cette distribution et cet enchaînement des parties du globe ? Leurs effets sont déjà immenses. Une solidarité toute nouvelle, excessive et instantanée, entre les régions et les événements est la conséquence déjà très sensible de ce grand fait. Nous devons désormais rapporter tous les phénomènes politiques à cette condition universelle récente ; chacun d'eux représentant une obéissance ou

une résistance aux effets de ce bornage définitif et de cette dépendance de plus en plus étroite des agissements humains. Les habitudes, les ambitions, les affections contractées au cours de l'histoire antérieure ne cessent point d'exister, — mais insensiblement transportées dans un milieu de structure très différente, elles y perdent leur sens et deviennent causes d'efforts infructueux et d'erreurs.

*

La reconnaissance totale du champ de la vie humaine étant accomplie, il arrive qu'à cette période de prospection succède une période de relation. Les parties d'un monde fini et connu se relient nécessairement entre elles de plus en plus.

Or, toute politique jusqu'ici spéculait sur l'*isolement des événements*. L'histoire était faite d'événements qui se pouvaient *localiser*. Chaque perturbation produite en un point du globe se développait comme dans un milieu illimité ; ses effets étaient nuls à distance suffisamment grande ; tout se passait à Tokio comme si Berlin fût à l'infini. Il était donc possible, il était même raisonnable de prévoir, de calculer et d'entreprendre. Il y avait place dans le monde pour une ou plusieurs grandes politiques bien dessinées et bien suivies.

Ce temps touche à sa fin. Toute action désormais fait retentir une quantité d'intérêts imprévus de toutes parts, elle engendre un train d'événements immédiats, un désordre de résonance dans une enceinte fermée. Les *effets des effets*, qui étaient autrefois insensibles ou négligeables relativement à la durée d'une vie humaine, et à l'aire d'action d'un pouvoir humain, se font sentir presque instantanément à toute distance, reviennent aussitôt vers leurs causes, ne s'amortissent que dans l'imprévu. L'attente du calculateur est toujours trompée, et l'est en quelques mois ou en peu d'années.

En quelques semaines, des circonstances très éloignées changent l'ami en ennemi, l'ennemi en allié, la victoire en défaite. Aucun raisonnement économique n'est possible. Les plus experts se trompent ; le paradoxe règne.

Il n'est de prudence, de sagesse ni de génie que cette complexité ne mette rapidement en défaut, car il n'est plus de durée, de continuité ni de causalité reconnaissable dans cet univers de relations et de contacts multipliés.

Prudence, sagesse, génie ne sont jamais identifiés que par une certaine suite d'heureux succès ; dès que l'accident et le désordre dominent, le jeu savant ou inspiré devient indiscernable d'un jeu de hasard ; les plus beaux dons s'y perdent.

Par là, la nouvelle politique est à l'ancienne ce que les brefs calculs d'un agioteur, les mouvements nerveux de la spéculation dans l'enceinte du marché, ses oscillations brusques, ses retournements, ses profits et ses pertes instables sont à l'antique économie du père de famille, à l'attentive et lente agrégation des patrimoines… Les desseins longuement suivis, les profondes pensées d'un Machiavel ou d'un Richelieu auraient aujourd'hui la consistance et la valeur d'un « tuyau de Bourse ».

*

Ce monde limité et dont le nombre des connexions qui en rattachent les parties ne cesse de croître, est aussi un monde qui s'équipe de plus en plus. L'Europe a fondé la science, qui a transformé la vie et multiplié la puissance de ceux qui la possédaient. Mais par sa nature même, elle est essentiellement transmissible ; elle se résout nécessairement en méthodes et en recettes universelles. Les moyens qu'elle donne aux uns, tous les autres les peuvent acquérir.

Ce n'est pas tout. Ces moyens accroissent la production, et non seulement en quantité. Aux objets traditionnels du commerce viennent s'adjoindre une foule d'objets nouveaux dont le désir et le besoin se créent par contagion ou imitation. On arrive bientôt à exiger de peuples moins avancés qu'ils acquièrent ce qu'il leur faut de connaissances pour devenir amateurs et acheteurs de ces nouveautés. Parmi elles, les armes les plus récentes. L'usage qu'on en fait contre eux les contraint d'ailleurs à s'en procurer. Ils n'y trouvent aucune peine ; on se bat pour leur en fournir ; on se dispute l'avantage de leur prêter l'argent dont ils les paieront.

Ainsi l'inégalité artificielle de forces sur laquelle se fondait depuis trois siècles la prédominance européenne tend à s'évanouir rapidement. L'inégalité fondée sur les caractères statistiques bruts tend à reparaître.

L'Asie est environ quatre fois plus vaste que l'Europe. La superficie du continent américain est légèrement inférieure à celle de l'Asie. La population de la Chine est à soi seule au moins égale à celle de l'Europe ; celle du Japon, supérieure à celle de l'Allemagne.

Or, la politique européenne *locale*, dominant et rendant absurde la politique européenne *universalisée*, a conduit les Européens concurrents à exporter les procédés et les engins qui faisaient de l'Europe la suzeraine du monde. Les Européens se sont disputé le profit de déniaiser, d'instruire et d'armer des peuples immenses, immobilisés dans leurs traditions, et qui ne demandaient qu'à demeurer dans leur état.

De même que la diffusion de la culture dans un peuple y rend peu à peu impossible la conservation des castes, et de même que les possibilités d'enrichissement rapide de toute personne par le commerce et l'industrie ont rendu illusoire et caduque toute hiérarchie sociale stable, — ainsi en sera-t-il de l'inégalité fondée sur le pouvoir technique.

Il n'y aura rien eu de plus sot dans toute l'histoire que la concurrence européenne en matière politique et économique, comparée, combinée et confrontée avec l'unité et l'alliance européenne en matière scientifique. Pendant que les efforts des meilleures têtes de l'Europe constituaient un capital immense de savoir utilisable, la tradition naïve de la politique historique de convoitise et d'arrière-pensées se poursuivait, et cet esprit de *Petits-Européens* livrait, par une sorte de trahison, à ceux mêmes qu'on entendait dominer, les méthodes et les instruments de puissance. La lutte pour des concessions ou pour des emprunts, pour introduire des machines ou des praticiens, pour créer des écoles ou des arsenaux, — lutte qui n'est autre chose que le transport à longue distance des dissensions occidentales, — entraîne fatalement le retour de l'Europe au rang secondaire que lui assignent ses dimensions, et duquel les travaux et les échanges internes de son esprit l'avaient tirée. L'Europe n'aura pas eu la politique de sa pensée.

*

Il est inutile de se représenter des événements violents, de gigantesques guerres, des interventions à la Témoudjine, comme conséquences de cette conduite puérile et désordonnée. Il suffit d'imaginer le pire. Considérez un peu ce qu'il adviendra de l'Europe quand il existera par ses soins, en Asie, deux douzaines de Creusot ou d'Essen, de Manchester, ou de Roubaix, quand l'acier, la soie, le papier, les produits chimiques, les étoffes, la céramique et le reste y seront produits en quantités écrasantes, à des prix invincibles, par une population qui est la plus sobre et la plus nombreuse du

monde, favorisée dans son accroissement par l'introduction des pratiques de l'hygiène.

*

Telles furent mes réflexions très simples devant mon atlas, quand les deux conflits dont j'ai parlé, et d'autre part, l'occasion de la petite étude que j'ai dû faire à cette époque sur le développement méthodique de l'Allemagne, m'eurent induit à ces questions.

Les grandes choses survenues depuis lors ne m'ont pas contraint de modifier ces idées élémentaires qui ne dépendaient que de constatations *bien* faciles et presque purement quantitatives. *La Crise de l'Esprit* que j'ai écrite au lendemain de la paix, ne contient que le développement de ces pensées qui m'étaient venues plus de vingt ans auparavant. Le résultat immédiat de la grande guerre fut ce qu'il devait être : il n'a fait qu'accuser et précipiter le mouvement de décadence de l'Europe. Toutes ses plus grandes nations affaiblies simultanément ; les contradictions internes de leurs principes devenues éclatantes ; le recours désespéré des deux partis aux non-Européens, comparable au recours à l'étranger qui s'observe dans les guerres civiles ; la destruction réciproque du prestige des nations occidentales par la lutte des propagandes, et je ne parle point de la diffusion accélérée des méthodes et des moyens militaires, ni de l'extermination des élites, — telles ont été les conséquences, quant à la condition de l'Europe dans le monde, de cette crise longuement préparée par une quantité d'illusions, et qui laisse après elle tant de problèmes, d'énigmes et de craintes, une situation plus incertaine, les esprits plus troublés, un avenir plus ténébreux qu'ils ne l'étaient en 1913. Il existait alors en Europe un équilibre de forces ; mais la paix d'aujourd'hui ne fait songer qu'à une sorte d'équilibre de faiblesses, nécessairement plus instable.

OceanofPDF.com

NOTES SUR LA GRANDEUR ET DÉCADENCE DE L'EUROPE

Dans les temps modernes, pas une puissance, pas un empire en Europe n'a pu demeurer au plus haut, commander au large autour de soi, ni même garder ses conquêtes pendant plus de cinquante ans. Les plus grands hommes y ont échoué ; même les plus heureux ont conduit leurs nations à la ruine. Charles-Quint, Louis XIV, Napoléon, Metternich, Bismarck, durée moyenne : quarante ans. Point d'exception.

*

L'Europe avait en soi de quoi se soumettre, et régir, et ordonner à des fins européennes le reste du monde. Elle avait des moyens invincibles et les hommes qui les avaient créés. Fort au-dessous de ceux-ci étaient ceux qui disposaient d'elle. Ils étaient nourris du passé : ils n'ont su faire que du passé. L'occasion aussi est passée. Son histoire et ses traditions politiques ; ses querelles de villages, de clochers et de boutiques ; ses jalousies et rancunes de voisins ; et, en somme, le manque de vues, le petit esprit hérité de l'époque où elle était aussi ignorante et non plus puissante que les autres régions du globe, ont fait perdre à l'Europe cette immense occasion dont elle ne s'est même pas doutée en temps utile qu'elle existât. Napoléon semble être le seul qui ait pressenti ce qui devait se produire et ce qui pourrait s'entreprendre. Il a pensé à l'échelle du monde actuel, n'a pas été compris, et l'a dit. Mais il venait trop tôt ; les temps n'étaient pas mûrs ; ses moyens étaient loin des nôtres. On s'est remis après lui à considérer les hectares du voisin et à raisonner sur l'instant.

Les misérables Européens ont mieux aimé jouer aux Armagnacs et aux Bourguignons, que de prendre sur toute la terre le grand rôle que les Romains surent prendre et tenir pendant des siècles dans le monde de leur temps. Leur nombre et leurs moyens n'étaient rien auprès des nôtres ; mais ils trouvaient dans les entrailles de leurs poulets plus d'idées justes et conséquentes que toutes nos sciences politiques n'en contiennent.

L’Europe sera punie de sa politique ; elle sera privée de vins et de bière et de liqueurs. Et d’autres choses…

L’Europe aspire visiblement à être gouvernée par une commission américaine. Toute sa politique s’y dirige.

Ne sachant nous défaire de notre histoire, nous en serons déchargés par des peuples heureux qui n’en ont point ou presque point. Ce sont des peuples heureux qui nous imposeront leur bonheur.

L’Europe s’était distinguée nettement de toutes les parties du monde. Non point par sa politique, mais malgré cette politique, et plutôt contre elle, elle avait développé à l’extrême la liberté de son esprit, combiné sa passion de comprendre à sa volonté de rigueur, inventé une curiosité précise et adtive, créé, par la recherche obstinée de résultats qui se pussent comparer exactement et ajouter les uns aux autres, un capital de lois et de procédés très puissants. Sa politique, cependant, demeura telle quelle ; n’empruntant des richesses et des ressources singulières dont je viens de parler, que ce qu’il fallait pour fortifier cette politique primitive et lui donner des armes plus redoutables et plus barbares.

Il apparut donc un contraste, une différence, une étonnante discordance entre l’état du même esprit selon qu’il se livrait à son travail désintéressé, à sa conscience rigoureuse et critique, à sa profondeur savamment explorée, et son état quand il s’appliquait aux intérêts politiques. Il semblait réserver à sa politique ses productions les plus négligées, les plus négligeables et les plus viles : des instincts, des idoles, des souvenirs, des regrets, des convoitises, des sons sans signification et des significations vertigineuses… tout ce dont la science, ni les arts, ne voulaient pas, et même qu’ils ne pouvaient plus souffrir.

Toute politique implique, (et généralement ignore qu’elle implique), une certaine idée de l’homme, et même une opinion sur le destin de l’espèce, toute une métaphysique qui va du sensualisme le plus brut jusqu’à la mystique la plus osée.

Supposez quelquefois que l’on vous remette le pouvoir sans réserves. Vous êtes honnête homme, et votre ferme propos est de faire de votre mieux. Votre tête est solide ; votre esprit peut contempler distinctement les choses, se les représenter dans leurs rapports ; et enfin, vous êtes détaché de vous-même, vous êtes placé dans une situation si élevée et si puissamment

intéressante que les propres intérêts de votre personne en sont nuls ou insipides au prix de ce qui est devant vous et du possible qui est à vous. Même, vous n'êtes pas troublé par ce qui troublerait tout autre, par l'idée de l'attente qui est dans tous, et vous n'êtes intimidé ni accablé par l'espoir que l'on met en vous.

Eh bien ! Qu'allez-vous faire ? Qu'allez-vous faire AUJOURD'HUI ?

Il y a des victoires *per se* et des victoires *per accidens*.

La paix est une victoire virtuelle, muette, continue, des forces possibles contre les convoitises probables.

Il n'y aurait de paix véritable que si tout le monde était satisfait. C'est dire qu'il n'y a pas souvent de paix véritable. Il n'y a que des paix réelles, qui ne sont comme les guerres que des expédients.

Les seuls traités qui compteraient sont ceux qui concluraient entre les arrière-pensées.

Tout ce qui est avouable est comme destitué de tout avenir.

On se flatte d'imposer sa volonté à l'adversaire. Il arrive qu'on y parvienne. Mais ce peut être une néfaste volonté. Rien ne me paraît plus difficile que de déterminer les vrais intérêts d'une nation, qu'il ne faut pas confondre avec ses vœux. L'accomplissement de nos désirs ne nous éloigne pas toujours cle notre perte.

Une guerre dont l'issue n'a été due qu'à l'inégalité des puissances totales des adversaires, est une guerre suspendue.

Les actes de quelques hommes ont pour des millions d'hommes des conséquences comparables à celles qui résultent pour tous les vivants des perturbations et des variations de leur milieu. Comme des causes naturelles produisent la grêle, le typhon, les épidémies, ainsi des causes intelligentes agissent sur des millions d'hommes, dont l'immense majorité les subit comme elle subit les caprices du ciel, de la mer, de l'écorce terrestre. L'intelligence et la volonté affectant les masses en tant que causes physiques et aveugles, — *ce qu'on nomme politique*.

Ce n’est jamais chose facile que de se représenter nettement ce qu’on nomme une nation. Les traits les plus simples et les plus forts échappent aux gens du pays, qui sont insensibles à ce qu’ils ont toujours vu. L’étranger qui les perçoit, les perçoit trop puissamment, et ne ressent pas cette quantité de correspondances intimes et de réciprocités invisibles par quoi s’accomplit le mystère de l’union profonde de millions d’hommes.

Il y a donc deux grandes manières de se tromper au sujet d’une nation donnée.

D’ailleurs, l’idée même de nation en général ne se laisse pas capturer aisément. L’esprit s’égare entre les aspeéis très divers de cette idée ; il hésite entre des modes très différents de définition. A peine a-t-il cru trouver une formule qui le contente, elle-même aussitôt lui suggère quelque cas particulier qu’elle a oublié d’enfermer.

Cette idée nous est aussi familière dans l’usage et présente dans le sentiment qu’elle est complexe ou indéterminée devant la réflexion. Mais il en est ainsi de tous les mots de grande importance. Nous parlons facilement du droit, de la race, de la propriété. Mais qu’est-ce que le droit, que la race, que la propriété ? Nous le savons et ne le savons pas !

Ainsi toutes ces notions puissantes, à la fois abstraites et vitales, et d’une vie parfois si intense et si impérieuse en nous, tous ces termes qui composent dans les esprits des peuples et des hommes d’État, les pensées, les projets, les raisonnements, les décisions auxquels sont suspendus les destins, la prospérité ou la ruine, la vie ou la mort des humains, sont des symboles vagues et impurs à la réflexion… Et les hommes, toutefois, quand ils se servent entre eux de ces indéfinissables, se comprennent l’un l’autre fort bien. Ces notions sont donc nettes et suffisantes de l’un à l’autre ; obscures et comme infiniment divergentes dans chacun pris à part.

Les nations sont étranges les unes aux autres, comme le sont des êtres de caradères, d’âges, de croyances, de mœurs et de besoins différents. Elles se regardent entre elles curieusement et anxieusement ; sourient ; font la moue ; admirent un détail et l’imitent ; méprisent l’ensemble ; sont mordues de jalousie ou dilatées par le dédain. Si sincère que puisse être quelquefois leur désir de s’entretenir et de se comprendre, l’entretien s’obscurcit et cesse toujours à un certain point. Il y a je ne sais quelles limites infranchissables à sa profondeur et à sa durée.

Plus d’une est intimement convaincue qu’elle est en soi et par soi la nation par excellence, l’élue de l’avenir infini, et la seule à pouvoir prétendre, quels que soient son état du moment, sa misère ou sa faiblesse, au développement suprême des virtualités qu’elle s’attribue. Chacune a des arguments dans le passé ou dans le possible ; aucune n’aime à considérer ses malheurs comme ses enfants légitimes.

Suivant qu’elles se comparent aux autres sous les rapports ou de l’étendue, ou du nombre, ou du progrès matériel, ou des mœurs, ou des libertés, ou de l’ordre public, ou bien de la culture et des œuvres de l’esprit, ou bien même des souvenirs et des espérances, les nations se trouvent nécessairement des motifs de se préférer. Dans la partie perpétuelle qu’elles jouent, chacune d’elles tient ses cartes. Mais il en est de ces cartes qui sont réelles et d’autres imaginaires. Il est des nations qui n’ont en mains que des atouts du moyen âge, ou de l’antiquité, des valeurs mortes et vénérables ; d’autres comptent leurs beaux-arts, leurs sites, leurs musiques locales, leurs grâces ou leur noble histoire, qu’elles jettent sur le tapis au milieu des vrais trèfles et des vrais piques.

Toutes les nations ont des raisons présentes, ou passées, ou futures de se croire incomparables. Et d’ailleurs, elles le sont. Ce n’est pas une des moindres difficultés de la politique spéculative que cette impossibilité de comparer ces grandes entités qui ne se touchent et ne s’affectent l’une l’autre que par leurs caractères et leurs moyens extérieurs. Mais le fait essentiel qui les constitue, leur principe d’existence, le lien interne qui enchaîne entre eux les individus d’un peuple, et les générations entre elles, n’est pas, dans les diverses nations, de la même nature. Tantôt la race, tantôt la langue, tantôt le territoire, tantôt les souvenirs, tantôt les intérêts, instituent diversement l’unité nationale d’une agglomération humaine organisée. La cause profonde de tel groupement peut être d’espèce toute différente de la cause de tel autre.

Il faut rappeler aux nations croissantes qu’il n’y a point d’arbre dans la nature qui, placé dans les meilleures conditions de lumière, de sol et de terrain, puisse grandir et s’élargir indéfiniment.

OceanofPDF.com

DE L’HISTOIRE

L’histoire est le produit le plus dangereux que la chimie de l’intellect ait élaboré. Ses propriétés sont bien connues. Il fait rêver, il enivre les peuples, leur engendre de faux souvenirs, exagère leurs réflexes, entretient leurs vieilles plaies, les tourmente dans leur repos, les conduit au délire des grandeurs ou à celui de la persécution, et rend les nations amères, superbes, insupportables et vaines.

L’Histoire justifie ce que l’on veut. Elle n’enseigne rigoureusement rien, car elle contient tout, et donne des exemples de tout.

Que de livres furent écrits qui se nommaient : « La Leçon de ceci, les Enseignements de cela !… » Rien de plus ridicule à lire après les événements qui ont suivi les événements que ces livres interprétaient dans le sens de l’avenir.

Dans l’état actuel du monde, le danger de se laisser séduire à l’Histoire est plus grand que jamais il ne fut.

Les phénomènes politiques de notre époque s’accompagnent et se compliquent d’un *changement d’échelle* sans exemple, ou plutôt d’un *changement d’ordre des choses*. Le monde auquel nous commençons d’appartenir, hommes et nations, n’est qu’une *figure semblable* du monde qui nous était familier. Le système des causes qui commande le sort de chacun de nous, s’étendant désormais à la totalité du globe, le fait résonner tout entier à chaque ébranlement ; il n’y a plus de questions finies pour être finies sur un point.

L’Histoire, telle qu’on la concevait jadis, se présentait comme un ensemble de tables chronologiques parallèles, entre lesquelles quelquefois des transversales accidentelles étaient çà et là indiquées. Quelques essais de synchronisme n’avaient pas donné de résultats, si ce n’est une sorte de démonstration de leur inutilité. Ce qui se passait à Pékin du temps de César, ce qui se passait au Zambèse du temps de Napoléon, se passait dans une autre planète. Mais l’histoire *mélodique* n’est plus possible. Tous les thèmes

politiques sont enchevêtrés, et chaque événement qui vient à se produire prend aussitôt une pluralité de significations simultanées et inséparables.

La politique d'un Richelieu ou d'un Bismarck se perd et perd son sens dans ce nouveau milieu. Les notions dont ils se servaient dans leurs desseins, les objets qu'ils pouvaient proposer à l'ambition de leurs peuples, les forces qui figuraient dans leurs calculs, tout ceci devient peu de chose. La grande affaire des politiques était, elle est encore pour quelques-uns, *d'acquérir un territoire*. On y employait la contrainte, on enlevait à quelqu'un cette terre désirée, et tout était dit. Mais qui ne voit que ces entreprises qui se limitaient à un colloque, suivi d'un duel, suivi d'un pacte, entraîneront dans l'avenir de telles généralisations inévitables que *rien ne se fera plus que le monde entier ne s'en mêle*, et que l'on ne pourra jamais prévoir ni circonscrire les suites *presque immédiates* de ce qu'on aura engagé.

Tout le génie des grands gouvernements du passé se trouve exténué, rendu impuissant et même *inutilisable* par l'agrandissement et l'accroissement de connexions du champ des phénomènes politiques ; car il n'est point de génie, point de vigueur du caractère et de l'intellect, point de traditions, même britanniques, qui puissent désormais se flatter de contrarier ou de modifier à leur guise l'état et les réactions d'un univers humain auquel l'ancienne *géométrie historique* et l'ancienne *mécanique politique* ne conviennent plus du tout.

L'Europe me fait songer à un objet qui se trouverait brusquement transporté dans un espace plus complexe, où tous les caractères qu'on lui connaissait, et qui demeurent en apparence les mêmes, se trouvent soumis à des *liaisons* toutes différentes. En particulier, les prévisions que l'on pouvait faire, les calculs traditionnels sont devenus plus vains que jamais ils ne l'ont été.

Les suites de la guerre récente{86} nous font voir des événements qui jadis eussent déterminé pour un long temps, et *dans le sens de leur décision*, la physionomie et la marche de la politique générale, être en quelques années, par la suite du nombre des parties, de l'élargissement du théâtre, de la complication des intérêts, comme vidés de leur énergie, amortis ou contredits par leurs conséquences immédiates.

Il faut s'attendre que de telles transformations deviennent la règle. Plus nous irons, moins les effets seront simples, moins ils seront prévisibles, moins les opérations politiques et même les interventions de la force, en un

mot, l’action évidente et directe, seront ce que l’on aura compté qu’ils seraient. *Les grandeurs, les superficies, les masses en présence, leurs connexions, l’impossibilité de localiser, la promptitude des répercussions imposeront de plus en plus une politique bien différente de l’actuelle.*

Les effets devenant si rapidement incalculables par leurs causes, et même antagonistes de leurs causes, peut-être trouvera-t-on puéril, dangereux, insensé désormais, de *chercher* l’événement, d’essayer de le produire, ou d’empêcher sa production ; peut-être l’esprit politique cessera-t-il de *penser par événements*, habitude essentiellement due à l’histoire et entretenue par elle. Ce n’est point qu’il n’y aura plus d’événements et de *moments monumentaux* dans la durée ; il y en aura d’immenses ! Mais ceux dont c’est la fonction que de les attendre, de les préparer ou d’y parer, apprendront nécessairement de plus en plus à se défier de leurs suites. Il ne suffira plus de réunir le désir et la puissance pour s’engager dans une entreprise. Rien n’a été plus ruiné par la dernière guerre que la prétention de prévoir. Mais les connaissances historiques ne manquaient point, il me semble ?

OceanofPDF.com

RÉFLEXIONS MÊLÉES

J’ai observé une chose grave, qui est que tous les grands hommes qui nous ont entretenus des grandes *gestes* qu’ils accomplirent finissaient tous par nous renvoyer au *bon sens*.

*

Je ne suis pas à mon aise quand on me parle du bon sens. Je crois en avoir, car qui consentirait qu’il n’en a pas ? Qui pourrait vivre un moment de plus, s’en étant trouvé dépourvu ? Si donc on me l’oppose, je me trouble, je me tourne vers celui qui est en moi, et qui en manque, et qui s’en moque, et qui prétend que le bon sens est la faculté que nous eûmes jadis de nier et de réfuter brillamment l’existence prétendue des antipodes ; ce qu’il fait encore aujourd’hui, quand il cherche et qu’il trouve dans l’histoire d’hier les moyens de ne rien comprendre à ce qui se passera demain.

Il ajoute que ce bon sens est une intuition toute locale qui dérive d’expériences non précises ni soignées, qui se mélange d’une logique et d’analogies assez impures pour être universelles. La religion ne l’admet pas dans ses dogmes. Les sciences chaque jour l’ahurissent, le bouleversent, le mystifient.

Ce critique du bon sens ajoute qu’il n’y a pas de quoi se vanter d’être *la chose du monde la plus répandue*.

Mais je lui réponds que rien toutefois ne peut retirer au *bon sens* cette grande utilité qu’il a dans les disputes sur les choses vagues, où il n’est pas d’argument plus puissant sur le public que de l’invoquer pour soi, de proclamer que les autres déraisonnent, et que ce bien si précieux pour être commun réside tout en celui qui parle.

C’est ainsi que l’on met avec soi tous ceux qui méritent d’y être, et qui sont ceux qui croient ce qu’ils lisent.

*

Napoléon disait qu'à la guerre, presque tout est de bon sens, ce qui est une parole généreuse dans la bouche d'un homme de génie.

Cette parole est remarquable. L'empereur, parmi ses grands dons, avait celui de discerner merveilleusement laquelle de ses facultés il fallait exciter, laquelle il fallait amortir selon l'occasion ; même le sommeil était à ses ordres.

Quand il dit ce que j'ai rapporté sur le bon sens, il sépare, (comme il se doit), le travail du loisir et de la méditation, de ce travail instantané qui s'opère au milieu des événements, sous la pression du temps, et sous le bombardement des nouvelles. Alors point de délais, point de reprises, l'expédient est la règle, — et le *bon sens* est, par hypothèse, le sens de bien choisir parmi les expédients.

Je consens donc sans difficulté que ceux qui agissent en politique, c'est-à-dire qui se dépensent à acquérir ou à conserver quelque parcelle de pouvoir, ne se perdent pas à peser les notions dont ils se servent et dont leurs esprits furent munis une fois pour toutes ; je sais bien qu'ils doivent, par nécessité de leur état, travailler sur une image du monde assez grossière, puisqu'elle est et doit être du même ordre de précision, de la même étendue, de la même simplicité de connexion dont la moyenne des esprits se satisfait, cette moyenne étant le principal *suppôt* de toute politique. Pas plus que l'homme d'action, l'*opinion* n'a le temps ni les moyens d'approfondir.

*

Cette image du monde, qui est assez grossière pour être utile, flotte dans l'air, dans nos esprits, dans les cafés, dans les Parlements et les chancelleries, dans les journaux, c'est-à-dire partout, et se dégage des études et des livres. Mais si générale et si présente qu'elle soit, il est remarquable qu'elle se raccorde fort mal avec la petite portion du monde réel où vit chacun de nous. Je veux dire que, par notre expérience personnelle et immédiate, nous ne pourrions en général reconstituer le système de ce vaste monde politique dont les mouvements, toutefois, les perturbations, les pressions et tensions viennent modifier plus ou moins profondément, directement, soudainement le petit espace qui nous contient, et les formes de vie que nous y vivons et y voyons vivre. Or, le monde réel des humains est fait de pareils éléments variables à chaque instant, dont il n'est que la somme.

Il faut donc reconnaître l’existence d’un monde politique, qui est un *autre monde*, qui, agissant en tout lieu, n’est observable nulle part, et qui occupe une quantité d’esprits de toute grandeur, est, par conséquence, réductible à un *ensemble de conventions* entre tous ces esprits.

La politique se résout ainsi en des combinaisons d’entités conventionnelles qui, s’étant formées on ne sait comment, s’échangent entre les hommes, et produisent des effets dont l’étendue et les retentissements sont incalculables.

*

Tout développement de la vie en société est un développement de la vie de relation, qui est cette vie combinée des organes des sens et des organes du mouvement, par quoi s’institue le système de signaux et de relais que les tâtonnements, l’expérience et l’imitation précisent et fixent.

Une convention n’est autre chose qu’une application de cette propriété si remarquable. Le langage est une convention, comme toute correspondance entre des actes et des perceptions qui pourrait être substituée par une autre est une convention par rapport à l’ensemble de toutes ces possibilités.

Mais toutes les conventions ne sont pas également heureuses, ni également simples, ni également aisées à instituer. Ce qui importe le plus, c’est qu’une convention soit uniforme, c’est-à-dire non équivoque. Cette condition est assez facile à satisfaire quand l’objet de la convention est sensible, quand on attache un signe à un corps, ou à une qualité d’un corps, ou à un acte. Mais en ce qui concerne les états intérieurs et les produits des conventions simples composées entre elles, l’uniformité des conventions est presque toujours impossible à concevoir et, dans le reste des cas, elle est laborieuse et délicate à instituer. Il y faut d’extrêmes précautions et parfois une subtilité incroyable.

Ces égards particuliers ne se trouvent pas et ne peuvent se trouver dans la pratique, comme je l’ai dit plus haut. La pratique accepte et manœuvre ce qui est.

*

Une pratique cependant, si ancienne et si profondément accoutumée soit-elle dans les esprits que la plupart ne puissent la considérer différente, n’a

d’autre justification à nous offrir que ses résultats. Elle peut s’excuser sur l’excellence de ses résultats, s’il arrive qu’elle déçoit l’examen que l’intellect lui fait subir. Si tout va bien, la logique importe peu, la raison et même la probabilité peuvent être négligées. L’arbre se connaît à ses fruits.

Mais si les fruits sont amers, si une pratique immémoriale n’a cessé d’être malheureuse ; si les prévisions qu’elle fait sont toujours déçues, si on la voit recommencer avec une obstination animale les mêmes entreprises que l’événement a cent fois condamnées, alors il est permis d’examiner le système conventionnel qui est nécessairement le lien et l’excitateur de ses actes.

OceanofPDF.com

HYPOTHÈSE

Désormais, quand une bataille se livrera en quelque lieu du monde, rien ne sera plus simple que d'en faire entendre le canon à toute la terre. Les tonnerres de Verdun seraient *reçus* aux antipodes.

On pourra même apercevoir quelque chose des combats, et des hommes tomber à six mille milles de soi même, trois centièmes de seconde après le coup.

Mais sans doute des moyens un peu plus puissants, un peu plus subtils permettront quelque jour d'agir à distance non plus seulement sur les sens des vivants, mais encore sur les éléments plus cachés de la personne psychique. Un inconnu, un opérateur éloigné, excitant les sources mêmes et les systèmes de vie mentale et affective, imposera aux esprits des illusions, des impulsions, des désirs, des égarements artificiels. Nous considérions jusqu'ici nos pensées et nos pouvoirs conscients comme émanés d'une origine simple et constante, et nous concevions, attaché jusqu'à la mort à chaque organisme, un certain *indivisible*, autonome, incomparable, et pour quelques-uns, éternel. Il semblait que notre substance la plus profonde, ce fût une *activité* absolue, et qu'il résidât en chacun de nous je ne sais quel pouvoir initial, — quel *quantum* d'indépendance pure. Mais nous sommes dans une époque prodigieuse où les idées les plus accréditées et qui semblaient le plus incontestables se sont vues attaquées, contredites, surprises et dissociées par les *faits*, à ce point que nous assistons à présent à une sorte de faillite de l'imagination et de déchéance de l'entendement, incapables que nous sommes de nous former une représentation homogène du monde qui comprenne toutes les données anciennes et nouvelles de l'expérience.

Cet état me permet de m'aventurer à concevoir que l'on puisse de l'extérieur modifier directement ce qui fut l'âme et fut l'esprit de l'homme.

Peut-être notre substance secrète n'est secrète que pour certaines actions du dehors, et n'est-elle que partiellement défendue contre les influences extérieures. Le bois est opaque pour la lumière que voient nos yeux, il ne l'est pas pour des rayons plus aigus. Ces rayons découverts, notre idée de la

transparence en est toute changée. Il y a des exemples si nombreux de ces transformations de nos idées et de nos attentes que je me risque à penser ceci : on estimera un jour que l'expression « Vie intérieure » n'était relative qu'à des moyens de *production et de réception… classiques*, — *naturels*, si l'on veut.

Notre *MOI*, peut-être, est-il isolé du milieu, préservé d'être *Tout*, ou d'être *N'importe quoi*, à peu près comme l'est dans mon gousset le mouvement de ma montre?

Je suppose — je *crois* — qu'elle *conserve le temps*, en dépit de mes allées et venues, de mes attitudes, de ma vitesse et des circonstances innombrables et insensibles qui m'environnent. Mais cette indifférence à l'égard du reste des choses, cette uniformité de son fonctionnement n'existent que pour une observation qui ne perçoit pas ce même reste des choses, qui est donc particulière et superficielle. Qui sait qu'il n'en est pas de même de notre *identité ?* Nous avons beau invoquer *notre mémoire ;* elle nous donne bien plus de témoignages de notre variation que de notre permanence. Mais nous ne pouvons à chaque instant que nous reconnaître et que reconnaître comme *nôtres* les productions immédiates de la vie mentale. *Nôtre* est ce qui nous vient d'une certaine manière qu'il suffirait de savoir reproduire, ou emprunter, ou solliciter par quelque artifice, pour nous donner le change sur nous-mêmes et nous insinuer des sentiments, des pensées et des volontés indiscernables des nôtres ; qui seraient, par leur mode d'introduction, du même ordre d'intimité, de la même spontanéité, du même naturel et personnel irréfutables que nos affections normales et qui seraient toutefois d'origine tout étrangère. Comme le chronomètre placé dans un champ magnétique, ou soumis à un déplacement rapide, change d'allure sans que l'observateur qui ne voit que lui s'en puisse aviser, ainsi des troubles et des modifications quelconques pourraient être infligés à la conscience la plus consciente par des interventions à distance impossibles à déceler.

Ce serait là faire en quelque sorte la *synthèse de la possession*.

La musique parfois donne une idée grossière, un modèle primitif de cette manœuvre des systèmes nerveux. Elle éveille et rendort les sentiments, se joue des souvenirs et des émotions dont elle irrite, mélange, lie et délie les secrètes commandes. Mais ce qu'elle ne fait que par l'intermédiaire sensible, par des sensations qui nous désignent une *cause* physique et une origine nettement séparée, il n'est pas impossible qu'on puisse le produire

avec une puissance invincible et méconnaissable, en *induisant* directement les circuits les plus intimes de la vie. C'est en somme un problème de physique. L'action des sons, et particulièrement de leurs timbres, et parmi eux les timbres de la voix, — l'action extraordinaire de la voix est un facteur historique d'importance — fait pressentir les effets de vibrations plus subtiles accordées aux résonnances des éléments nerveux profonds. Nous savons bien, d'autre part, qu'il est des chemins sans défense pour atteindre aux châteaux de l'âme, y pénétrer et s'en rendre maîtres. Il est des substances qui s'y glissent et s'en emparent. Ce que peut la chimie, la physique des ondes le rejoindra selon ses moyens.

On sait ce qu'ont obtenu des humains les puissants orateurs, les fondateurs de religions, les conducteurs de peuples. L'analyse de leurs moyens, la considération des développements récents des actions à distance suggèrent aisément des rêveries comme celle-ci. Je ne fais qu'aller à peine un peu plus loin que ce qui est. Imagine-t-on ce que serait un monde où le pouvoir de faire vivre plus vite ou plus lentement les hommes, de leur communiquer des tendances, de les faire frémir ou sourire, d'abattre ou de surexciter leurs courages, d'arrêter au besoin les cœurs de tout un peuple, serait connu, défini, exercé !… Que deviendraient alors les prétentions du Moi ? Les hommes douteraient à chaque instant s'ils seraient sources d'eux-mêmes ou bien des marionnettes jusque dans le profond du sentiment de leur existence.

Ne peuvent-ils déjà éprouver quelquefois ce malaise ? Notre vie en tant qu'elle dépend de ce qui vient à l'esprit, qui semble venir de l'esprit et s'imposer à elle après s'être imposée à lui, n'est-elle pas commandée par une quantité énorme et désordonnée de *conventions* dont la plupart sont implicites ? Nous serions bien en peine de les exprimer et de les expliquer. La société, les langages, les lois, les *mœurs*, les arts, la politique, tout ce qui est fiduciaire dans le monde, tout effet inégal à sa cause exige des conventions, c'est-à-dire des *relais*, — par le détour desquels une réalité seconde s'installe, se compose avec la réalité sensible et instantanée, la recouvre, la domine, — se déchire parfois pour laisser apparaître l'effrayante simplicité de la vie élémentaire. Dans nos désirs, dans nos regrets, dans nos recherches, dans nos émotions et passions, et jusque dans l'effort que nous faisons pour nous connaître, nous sommes le jouet de choses absentes, — qui n'ont même pas besoin d'exister pour agir.

OceanofPDF.com

DES PARTIS

Il n’est de parti qui n’ait enragé contre la patrie.

*

Ce sur quoi nul parti ne s’explique.
Chacun a ses ombres particulières — ses réserves —
Ses caves de cadavres et de songes inavouables —
Ses trésors de choses irréfléchies et d’étourderies.
Ce qu’il a oublié dans ses vues, et ce qu’il veut faire oublier.

*

… Ils retirent pour subsister ce qu’ils promettaient pour exister.
Ils se valent au pouvoir ; ils se valent hors du pouvoir.

*

Il ne faut pas hésiter à faire ce qui détache de vous la moitié de vos partisans et qui triple l’amour du reste.

*

Ce qui plaît à tel dans son parti politique, c’est le vague de l’idéal. Et à tel autre dans le sien, c’est le précis des objets prochains.

*

Comme on voit communément des anarchistes dans les partis de l’ordre et des organisateurs dans l’anarchie, je suggère un reclassement. Chacun se classerait dans le parti de ses dons.

Il y a des créateurs, des conservateurs et des destructeurs par tempérament. Chaque individu serait mis dans son véritable parti, qui n’est

point celui de ses paroles, ni de ses vœux, mais celui de son être et de ses modes d'agir et de réagir.

Toute politique se fonde sur l'indifférence de la plupart des intéressés, sans laquelle il n'y a point de politique possible.

*

La politique fut d'abord l'art d'empêcher les gens de se mêler de ce qui les regarde.

A une époque suivante, on y adjoignit l'art de contraindre les gens à décider sur ce qu'ils n'entendent pas.

Ce deuxième principe se combine avec le premier.

Parmi leurs combinaisons, celle-ci : Il y a des *secrets d'État* dans des pays de suffrage universel. Combinaison nécessaire et, en somme, viable ; mais qui engendre quelquefois de grands orages, et qui oblige les gouvernements à manœuvrer sans répit. Le pouvoir est toujours contraint de naviguer contre son principe. Il gouverne *au plus près* contre le principe, dans la direction du pouvoir absolu.

*

Tout état social exige des fictions.

Dans les uns, on convient de l'égalité des citoyens. Les autres stipulent et organisent l'inégalité.

Ce sont là les conventions qu'il faut pour commencer le jeu. L'une ou l'autre posée, le jeu commence, qui consiste nécessairement dans une action de sens inverse de la part des individus.

Dans une société d'égaux, l'individu agit contre l'égalité. Dans une société d'inégaux, le plus grand nombre travaille contre l'inégalité.

*

Le résultat des luttes politiques est de troubler, de falsifier dans les esprits la notion de l'ordre d'importance des *questions* et de l'ordre

d’urgence.

Ce qui est vital est masqué par ce qui est de simple bien-être. Ce qui est d’avenir par l’immédiat. Ce qui esT très nécessaire par ce qui est très sensible. Ce qui est profond et lent par ce qui est excitant.

Tout ce qui est de la *politique pratique* est nécessairement *superficiel*.

*

L’historien fait pour le passé ce que la tireuse de cartes fait pour le futur. Mais la sorcière s’expose à une vérification et non l’historien.

*

On ne peut *faire de politique* sans se prononcer sur des questions que nul homme sensé ne peut dire qu’il connaisse. Il faut être infiniment sot ou infiniment ignorant pour oser avoir un avis sur la plupart des problèmes que la politique pose.

*

Les opinions opposées au sujet de la guerre peuvent se ramener simplement à l’incertitude d’une époque — la nôtre — sur cette question : *quels sont les groupements qui doivent se faire la guerre ?*

Races, classes, nations, ou autres systèmes à découvrir ?

Car on a découvert la classe, la nation, la race comme on a découvert des nébuleuses.

Comme on a découvert que la Terre faisait partie d’un certain système, et celui-ci de la Voie Lactée, ainsi a-t-on découvert qu’un tel était *ceci* par sa naissance et *cela* par ses moyens d’existence ; et il lui appartient de choisir ou de s’embarrasser s’il suivra sa nation, ou sa classe, ou sa secte, — ou sa nature.

*

La violence, la guerre ont pour ambition de trancher en un petit temps, et par la dissipation brusque des énergies, des difficultés qui demanderaient

l’analyse la plus fine et des essais très délicats, — car il faut arriver à un état d’équilibre sans contraintes.

*

Quand l’adversaire exagère nos forces, nos desseins, notre profondeur ; quand, pour exciter contre nous, il nous peint sous des couleurs effrayantes, — il travaille pour nous.

*

L’exigtence des voisins est la seule défense des nations contre une perpétuelle guerre civile.

*

Le loup dépend de l’agneau qui dépend de l’herbe.

L’herbe est relativement défendue par le loup. Le carnivore protège les herbes, (qui le nourrissent indirectement).

*

Entre vieux loups, la bataille est plus âpre, plus savante, mais il y a certains ménagements.

*

L’essentiel en toute chose est toujours accompli par des êtres très obscurs, non distincts, et sans valeur chacun. S’ils n’étaient pas, s’ils n’étaient pas tels, rien ne se ferait. Si rien ne se faisait, c’est eux qui perdraient le moins. Essentiels et sans importance.

*

Les grands événements ne sont peut-être tels que pour les petits esprits.

Pour les esprits plus attentifs, ce sont les événements insensibles et continuels qui comptent.

*

Les événements naissent de père inconnu. La nécessité n’est que leur mère.

*

Le droit est l’intermède des forces.

*

Le jugement le plus *pessimiste* sur l’homme, et les choses, et la vie et sa valeur, s’accorde merveilleusement avec l’*action* et l’*optimisme* qu’elle exige. — Ceci est européen.

OceanofPDF.com

FLUCTUATIONS SUR LA LIBERTÉ

I

Liberté : c’est un de ces détectables mots qui ont plus de valeur que de sens ; qui chantent plus qu’ils ne parlent ; qui demandent plus qu’ils ne répondent ; de ces mots qui ont fait tous les métiers, et desquels la mémoire est barbouillée de Théologie, de Métaphysique, de Morale et de Politique ; mots très bons pour la controverse, la dialectique, l’éloquence ; aussi propres aux analyses illusoires et aux subtilités infinies qu’aux fins de phrases qui déchaînent le tonnerre.

Je ne trouve une signification précise à ce nom de « Liberté » que dans la dynamique et la théorie des mécanismes, où il désigne l’excès du nombre qui définit un système matériel sur le nombre des gênes qui s’opposent aux déformations de ce système, ou qui lui interdisent certains mouvements.

Cette définition qui résulte d’une réflexion sur une observation toute simple, méritait d’être rappelée en regard de l’impuissance remarquable de la pensée morale à circonscrire dans une formule ce qu’elle entend elle-même par « liberté » d’une être vivant et doué de conscience de soi-même et de ses actions.

Mais rien de plus fécond que ce qui permet aux esprits de se diviser et d’exploiter leurs différences, quand il n’y a point de référence commune qui les oblige à s’accorder.

Les uns, donc, ayant rêvé que l’homme était libre, sans pouvoir dire au juste ce qu’ils entendaient par ces mots, les autres, aussitôt, imaginèrent et soutinrent qu’il ne l’était pas. Ils parlèrent de fatalité, de nécessité, et, beaucoup plus tard, de déterminisme ; mais tous ces termes sont exactement du même degré de précision que celui auquel ils s’opposent. Ils n’importent rien dans l’affaire qui la retire de ce vague où tout est vrai.

Le « déterministe » nous jure que si l’on savait tout, l’on saurait aussi déduire et prédire la conduite de chacun en toute circonstance, ce qui est assez évident. Le malheur veut que « *tout savoir* » n’ait aucun sens.

Tout devient absurde en cette matière, comme en tant d'autres, dès que l'on presse les termes : ils n'étaient enflés que de vague. On constate facilement que le problème n'a jamais pu être véritablement énoncé, que cette circonstance n'a jamais empêché personne de le résoudre, et qu'elle lui confère une sorte d'éternité : il irrite l'esprit dans un cercle. Le célèbre géomètre Abel, traitant de tout autre chose, disait : « On doit donner au problème une forme telle qu'il soit toujours possible de le résoudre. »

C'est cette forme qu'il fallait chercher. Que si elle est introuvable, le problème n'existe pas.

Faute de cette première recherche, la pensée s'excitant sur un mot s'égare dans une quantité d'expressions particulières : elle adopte tantôt un sens plus ou moins composite, sorte de moyenne des usages ; tantôt un sens tout conventionnel, qui se brouille bientôt avec celui de l'usage, et l'infini des méprises et des fluctuations du penseur lui-même s'introduit.

C'est une erreur très facile, et si commune qu'on peut la dire constante, que de faire d'un problème de statistique et de notations accidentellement constituées, un problème d'existence et de substance. Il n'y a rien de plus, il ne peut rien y avoir de plus dans un *sens de mot* que ce que chaque esprit a reçu des autres, en mille occasions diverses et désordonnées, à quoi s'ajoutent les emplois qu'il en a faits lui-même, tous les tâtonnements d'une pensée naissante qui cherche son expression. C'est donc à la seule philologie, leur juge naturel, qu'il convient d'adresser toutes les questions dont les termes peuvent toujours être mis en cause. Il lui appartient à elle seule de restituer les origines et les vicissitudes du sens et des emplois des mots, et elle ne leur suppose pas un « sens vrai », une profondeur, une valeur autre que de position et de circonstance, qui résiderait et subsisterait dans le terme isolé.

*

Comment donc se peut-il que l'affaire de la liberté et du libre arbitre ait excité tant de passion et animé tant de disputes sans issue concevable ? C'est que l'on y portait sans doute un tout autre intérêt que celui d'acquérir une connaissance que l'on n'eût pas. On regardait aux conséquences. On *voulait* qu'une chose fût, et non point une autre ; les uns et les autres ne cherchaient rien qu'ils n'eussent déjà trouvé. C'est à mes yeux le pire usage que l'on puisse faire de l'esprit qu'on a.

Ce m’est toujours un sujet d’étonnement que l’entrée en guerre de la pensée avec toutes ses forces, à l’appel d’un terme, qui simple, inoffensif, et même clair dans l’ordinaire des occasions, devient un monstre de difficulté dès qu’on le retire de son élément naturel, qui est le cours des échanges, et des transmissions particulières, pour en faire une « résistance ». Sans doute le phénomène le plus banal, une pomme qui tombe, une marmite dont le couvercle se soulève, peut introduire dans un esprit très disposé à approfondir ses observations, une origine de méditations et d’analyses ; mais ce travail mental ne cesse de se reprendre au phénomène lui-même et de lui chercher, pour le traiter selon les voies de l’intellect, cette forme dont parlait Abel que j’ai cité, et qui fait que les problèmes sont de véritables problèmes, *des problèmes qui n’exigent pas un éternel retour sur leurs données*.

Je ne vois donc point de « Problème de la liberté » ; mais je vois un problème de l’action humaine, lequel ne me semble pas avoir été scrupuleusement et rigoureusement énoncé et étudié jusqu’ici, même dans les cas les plus simples. Un acte, excité à partir d’une situation psychique et physiologique de l’individu, est certainement une suite de transformations des plus complexes, et dont nous n’avons encore aucune idée, aucun modèle ; il est possible que l’étude de cet acte et les connaissances qui pourront s’y joindre, fassent apparaître quelque clarté dans cette ténébreuse affaire, dont l’origine est en deux propositions que voici conjointes :
« Comment se peut-il que nous puissions faire ce qui nous répugne et ne pas faire ce qui nous séduit ? »

*

Un homme s’interrogeant s’il était libre, il se perdit dans ses pensées. Le ridicule de son embarras lui était imperceptible. Au bout de quelques siècles intérieurs de distinctions et d’expériences imaginaires qu’il dépensa à changer d’avis et à se placer alternativement dans les situations fictives les plus critiques et dans les plus insignifiantes, il dut s’avouer qu’il n’arrivait point.

Il ne parvenait point à comparer des états tout différents, et à reconnaître ce qui se conserve de l’un à l’autre. Si l’on met de la crainte dans un moment, ou quelque douleur très puissante, ou quelque désir souverain?…

— *Ah !* dit-il, *nous pouvons faire tout ce que nous voulons, toutes les fois que nous ne voulons rien.*

*

Un autre, qui s'inquiétait aussi de sa liberté avait pensé enfin s'en former une idée assez exacte par une image des plus naïves.

Il me disait : je me figure deux personnages parfaitement identiques, placés dans deux univers qui ne le soient pas moins. Ce seront, si vous le voulez, deux fois le même homme et le même monde. Rien de physique, ni rien dans les esprits, ne distingue ces deux systèmes, aussi égaux que deux bons triangles peuvent l'être chez Euclide. Mais voici que deux événements, non moins pareils que le reste, s'étant produits dans l'un et l'autre TOUT, il arrive que l'un de mes jumeaux agit d'une manière, pendant que l'autre se résout et agit d'une tout autre, qui peut être tout opposée… L'événement a donc provoqué, chez l'un comme chez l'autre personnage, la production d'une véritable « liberté » à l'égard de ce qui était et de ce qu'ils étaient jusqu'à lui : résultat qui n'est guère intelligible… Mais, que voulez-vous ? il ne s'agit de rien de moins que de changer une égalité en inégalité, *sans intervention extérieure,* et de faire pencher d'un côté, *ou de l'autre,* une balance en état d'équilibre, sans toucher à cet instrument… Faut-il donc devenir un autre, qui, dans un certain moment, agisse sur ce qu'on fut jusque-là ? La liberté serait-elle un intermède entre deux déterminismes, l'état d'un homme qui, dans tel cas particulier, pourrait créer un déterminisme *ad hoc*, pour son usage ?

*

Je lui répondis « au hasard », puisque enfin il fallait bien lui répondre. Je lui fis d'abord observer que je concevais fort mal cette égalité de deux systèmes car je ne conçois même pas cette égalité des figures dont on use en géométrie. Ce n'est là que de la physique. Mais dans la rigoureuse pureté de la pensée abstraite il n'y a point de doubles. Chaque objet n'y est qu'une essence, c'est-à-dire un modèle, et il n'y a point ici de matière qui permette la pluralité. Il n'y a donc point de triangles égaux : il n'y a qu'un seul triangle de chaque espèce, c'est-à-dire qu'il y en a juste autant que de définitions possibles. Et j'ajoutai, pour mon plaisir, que ce que j'avais dit

des triangles, saint Thomas le professe des Anges, lesquels étant tout immatériels et des essences séparées, chacun d'eux est nécessairement seul de son espèce. Il faudrait donc en toute rigueur ne jamais dire deux triangles, ni deux anges, mais un triangle et un triangle, un ange et un ange.

*

Je revins à la « liberté ». Avez-vous remarqué, dis-je à mon homme, que l'action extérieure accomplie ne nous supprime pas radicalement la faculté de penser qu'elle est encore à faire? Quoi de plus fréquent que de se surprendre à revivre l'état d'oscillation ou d'égale possibilité où l'on était avant d'agir, comme si c'eût été un autre qui eût versé dans l'acte, et qu'il fût impossible au Même, sous peine de ne plus être le Même, d'accepter *que le fait comptât ?* On dirait que notre Même répugne à devenir cet Autre qui s'est commis dans l'irréversible. En vérité, il est étrange que le « fait accompli » puisse parfois ne nous paraître qu'un rêve, duquel on se réveille pour retrouver la pleine vie imaginaire, toutes ses ressources et ses solutions contradictoires… On ne se reconnaît que dans le provisoire et le possible pur : voilà qui est bien nôtre.

Oui, me dit-on. J'ai entendu dire que plus d'un criminel s'étonne d'avoir commis son crime. Ils disent qu'il leur est arrivé un malheur.

Que reste-t-il alors à dire à leur victime?…

— Ma foi, je ne crois pas avoir jamais commis d'autres crimes que ceux que l'on commet dans l'ordinaire de la vie, mais je dois avouer que j'ai l'expérience de ce retour intérieur à l'état d'innocence incertaine, si difficile à convaincre que ce qui est fait est fait.

Oui. Chacun se perd nécessairement dans toute réflexion où soi-même il figure en personne : toute spéculation sur la liberté exige du spéculateur qu'il se mette soi-même en cause. Il essaye de s'observer dans quelque action. Il revient sur des affaires qu'il a vécues… Mais êtes-vous quelquefois revenu, à la manière dont on revient sur les voies de l'esprit, sur quelqu'un de vos propres actes ? J'entends sur l'un de ceux que l'on traite communément de « libres » et sans approfondir le mot plus que ne fait le monde, et que la loi. « Si c'était à refaire ! » dit-on souvent. Pouvez-vous imaginer avec précision ce « corrigé » d'une vie ?

— Mal. Il m'est inconcevable que j'aie été « libre »… Mais je n'en pense pas moins d'autre part que j'aurais pu mener tout autrement mes

affaires.

— Et vous dites, comme chacun : « Si j'avais su… » Mais dans la plupart des cas « on savait bien », et tout s'est passé comme si l'on n'avait pas su.

— Ah ! ceci est diabolique. Comment voulez-vous reconstituer l'accidentel et ses effets instantanés ?

— Et quoi cependant de plus déterminant dans l'action ?

— Prenez garde. Nous allons tomber dans les difficultés les plus classiques. A peine entrons-nous dans l'action, (ou plutôt dans la pensée de l'action), nous y trouvons ce qu'on trouve dans le monde : un horrible mélange de déterminisme et de hasard…

*

— Mais d'où peut donc venir cette idée que l'homme est libre ; ou bien l'autre, qu'il ne l'est pas ?

Je ne sais si c'est la philosophie qui a commencé ou bien la police. Après tout, il s'agit ou d'innocenter entièrement les actes de l'homme, quels qu'ils soient, et de l'assimiler à un mécanisme ; ou bien de le rendre, comme on dit, *responsable*, c'est-à-dire de lui conférer la dignité de cause première : on y a employé la logique, le sentiment, toutes les sciences de la nature, et l'on a dépensé d'immenses ressources de savoir, d'ingéniosité, d'éloquence, à poursuivre l'une ou l'autre démonstration. Observez que ce grand procès, s'il a la moindre conséquence, et s'il vaut d'avoir été engagé, n'intéresse pas seulement le moraliste ou le métaphysicien : tout l'orgueil de l'artiste, toute la vanité connue des poètes est en jeu. Une œuvre est un acte.

— Mais alors, un homme qui se dit inspiré, un lyrique qui se vante de l'être, se vante de n'être pas libre : il suit une ligne qui n'est pas de lui.

— Le comble de cette prétention d'être cause sans l'être, de s'enorgueillir d'un ouvrage tout en l'attribuant à quelque source avec laquelle on ne se confond pas du tout, se trouve dans les faiseurs de romans qui prétendent ne faire que subir l'existence de leurs personnages, être habités par des individus qui leur imposent leurs passions, les entraînent dans leurs aventures, et qui, par là, confèrent à leurs fabrications je ne sais quelle nécessité substantiellement… arbitraire. Observez bien que je ne puis exprimer ceci qu'au moyen d'une contradiction. Ils seraient bien fâchés si on leur répondait qu'ils n'ont donc aucune sorte de mérite : pas plus de

mérite que la table où viennent les esprits frapper les belles choses que l'on sait…

*

… On peut tout dire à partir de ce mot qui éveille dans l'esprit images et idées dont l'instant seul, les circonstances, ou quelque interlocuteur disposent. Tantôt on peut penser que la « liberté » est une propriété des organismes dont l'existence dépend d'une adaptation qui ne peut être obtenue par le procédé élémentaire de l'acte réflexe. Une action qui exige la coordination d'un système de fonctions indépendantes entre elles à l'état normal et qui doit satisfaire à un certain imprévu demande qu'un certain *jeu* existe qui permette l'accord des perceptions et des possibilités mécaniques de l'être.

— Mais il y a de tout autres aspects : par exemple on peut considérer la « liberté » comme une simple sensation, et même une sensation non primitive, laquelle ne se produit jamais quand nous pouvons faire ce que nous voulons ou suivre l'impulsion de notre corps. Il s'agirait, en réalité, de la production par notre sensibilité d'un contraste dont le premier terme serait la sensation, (ou bien l'idée) d'une contrainte, elle-même éveillée, soit dans notre pensée, soit dans l'expérience, par l'ébauche d'un acte. Par conséquence, la sensation de « liberté » ne se produit que comme une réaction à quelque empêchement ressenti ou imaginé. Si le prisonnier libéré oubliait sur-le-champ ses chaînes, son changement d'état ne lui donnerait pas du tout la sensation de la liberté. C'est pourquoi lorsque la liberté a été par nous conquise et que l'accoutumance s'est faite, elle cesse d'être ressentie ; elle a perdu sa valeur et il arrive qu'on en fasse bon marché.

— Toute spéculation sur la « liberté » doit donc conduire à l'examen des impulsions et des contraintes. Le système très connu qui consiste à tromper ou à supprimer des besoins ou des désirs pour se rendre libre, aboutirait, s'il était praticable, à la suppression de la sensation de « liberté » puisque la sensation de contrainte serait elle-même abolie. Il arrive, d'ailleurs, que cette intention conduise au résultat paradoxal de trouver la sensation de la « liberté » dans la contrainte que l'on s'impose… en vue d'autres avantages.

Ici paraît le nœud même de ces questions. Il réside dans ce petit mot « se ». *Se contraindre.* Comment peut-on *se* contraindre ?

Mon sentiment, s'il m'arrivait de pousser à l'extrême l'analyse de cette affaire, serait de chercher à éliminer la notion, ou la notation trop simple : « moi ». Le Moi n'est relativement précis qu'en tant qu'il est une notation d'usage externe. Je dis identiquement : « mes » idées… « mon » chapeau… « mon » médecin… « ma » main…

Mais changeons la « mise au point », rentrons en « nous-même ». On trouve alors, ou *il se trouve*, que *mes* idées *me* viennent *je* ne sais comment et *je* ne sais d'où… Il en est de même de *mes* impulsions et de *mes* énergies. *Mes* idées peuvent *me* tourmenter comme se combattre entre elles. *Moi* lutte avec *moi*. Mais dire *mes*, *mon*, *ma*, quand d'autre part ces interventions ou ces présences se comportent comme des phénomènes, ceci montre la nature purement négative de la notation. Je puis renoncer à *mon* opinion au profit de la vôtre. *Ma* douleur, *ma* sensation la plus intime et la plus vive peut cesser, et, abolie, j'en parlerai encore comme *mienne*. Elle est cependant devenue un souvenir fondionnellement identique au souvenir d'une perception quelconque.

Donc, la notation *moi* ne désigne rien de déterminé que dans la circonstance et par elle ; et s'il demeure quelque chose, ce n'est que la notion pure de présence, de la capacité d'une infinité de modifications. Finalement *ego* se réduit à *quoi que ce soit*.

Cette formule paraîtra sans doute moins extraordinaire si l'on observe que ce que nous appelons notre personne et notre personnalité n'est qu'un système de souvenirs et d'habitudes qui peuvent s'effacer de notre mémoire comme on le constate dans certains cas d'aliénation : le malade oublie ce qu'il est, et il ne reconnaît même plus son propre corps. Mais il n'a pas perdu la notation *moi*, il dira *je ;* il opposera ce *je* et ce *moi* au reste des choses : en d'autres termes, cette notation a gardé sa fonction dans la pensée du sujet.

En somme, quelle que soit la sensation ou l'idée, ou la relation, quel que soit l'objet ou l'acte que je qualifie de « mien », je les oppose par là identiquement à une faculté inépuisable de « qualifier », dont l'acte est indépendant de ce qui l'affecte. C'est pourquoi je me suis enhardi quelquefois à comparer ce *moi* sans attribut au *zéro* des mathématiques, grande et assez récente invention qui permet d'écrire toute relation quantitative sous la forme a = o. *Zéro* est en soi synonyme de *rien ;* mais

l’acte d’écrire ce *zéro* est un acte positif qui signifie que, dans tous les cas, toute relation d’égalité entre grandeurs satisfait à une opération qui les annule simultanément et qui est la même pour tous. Or, *on écrit* ceci en assimilant *rien* à une quantité que l’on nomme *zéro*.

Ainsi, dans la notation « réfléchie », (je *me* dis, je *me* sens), les deux pronoms sont de valeur bien différente ; l’un de ces termes, le premier, est ce « moi » instantané, donc fonctionnel, que je viens d’assimiler au zéro. L’autre, est qualifié : il est corps, mémoire, personne ou chose en relation avec la personne, et tout ceci variable, modifiable, oubliable. *Cela fait donc deux moi*, ou plutôt un *moi* et un *moi*.

*

Se délivrer ?…

La liberté, sensation que recherche à sa guise chacun. L’un dans le vin ; l’autre dans la révolte ; et tel dans une « philosophie » ; et tel dans une amputation comme Origène. L’ascétisme, l’opium, le désert, le départ, seul avec une voile, le divorce, le cloître, le suicide, la légion étrangère, les mascarades, le mensonge…

Tantôt l’accroissement de notre pouvoir, tantôt la réduction de notre vouloir, autant de procédés échappatoires qui se dessinent à l’esprit ; les uns par action sur les choses et sur les êtres ; les autres par action sur soi.

Et quand on est vraiment le plus libre, c’est-à-dire quand le besoin et les désirs sont en équilibre avec les pouvoirs, la sensation de liberté est nulle.

Il est extraordinaire qu’un homme qui marche au péril grave, à la douleur, à la mort, à la honte, puisse physiquement marcher ; que sa moelle et ses muscles l’y portent.

Supposé qu’il fût impossible : étranges conséquences.

Que de choses fondées sur une sorte de simulation à effets réels et énergiques, pouvoir de faire musculairement le contraire de ce que veut et ce que fait le plus profond de l’être. « A contre-cœur ». Parfois l’acte qui coûte exige un grand effort mécanique. Parfois une dépense insensible, comme de dire « oui », de donner une signature. Mais alors il arrive que ce petit mouvement se charge d’un tel poids « étranger » que le « oui » est un souffle, et la signature un griffonnage.

II

La Politique nous parle aussi de *liberté*. Elle parut d'abord n'attacher à ce terme qu'une signification juridique. Pendant des siècles, presque toute société organisée comprenait deux catégories d'individus dont le statut n'était pas le même : les uns étaient des esclaves ; les autres étaient dits « libres ». A Rome, les hommes libres, s'ils étaient nés de parents libres, s'appelaient « ingénus » ; s'ils avaient été libérés, on les disait « libertins ». Beaucoup plus tard, on appela *libertins* ceux dont on prétendait qu'ils avaient libéré leurs pensées ; bientôt, ce beau titre fut réservé à ceux qui ne connaissaient pas de chaînes dans l'ordre des mœurs.

*

Plus tard encore, la liberté devint un idéal, un mythe, un ferment, un mot plein de promesses, gros de menaces, un mot qui dressa les hommes contre les hommes ; et généralement, ceux qui semblent le plus faibles et se sentent le plus forts contre ceux qui semblent le plus forts et ne se sentent pas le plus faibles.

Cette liberté politique paraît difficilement séparable des notions d'égalité et de « souveraineté »; difficilement compatible avec l'idée « d'ordre » ; parfois avec celle de « justice ».

Les nœuds et les interférences de ces abstractions se manifestent plus clairement si l'on décompose le semblant d'idée « liberté » en ses différentes espèces. La liberté de « penser », (c'est-à-dire de « publier »), ne s'accommode pas toujours avec l'ordre. La liberté du commerce, comme celle du travail peuvent offenser la justice et l'égalité. La Nation, la Loi, l'État, l'École, la Famille, chacun selon sa nature, sont autant de puissances restrictives des impulsions de l'individu.

En somme, ce serait une recherche assez intéressante, et peut-être féconde, que celle-ci : déterminer ce qui est possible à un individu dans un pays « libre », — ce qui lui reste de « jeu » quand il a satisfait à toutes les contraintes qui lui sont imposées par le bien public.

Politique et liberté de l'esprit s'excluent, car *politique, c'est idoles*.

Je trouve que la liberté de l'esprit consiste dans un « automatisme » particulier qui réduit au plus tôt les idées à leur nature d'idées, ne permet

pas qu’elles se confondent avec ce qu’elles représentent, les sépare de leurs valeurs affectives et impulsives, lesquelles diminuent ou falsifient leurs possibilités de combinaison. Ces dites valeurs ne sont liées que par accident. Une idée trigle se décompose en une idée qui ne peut pas être triste et une tristesse sans idées.

Il ne faut pas confondre cette « liberté » avec ce que l’on nomme communément « la liberté de penser », ou avec la « liberté de conscience ». Celles-ci sont tout extérieures : il s’agit de manifestations ou d’actions, les unes et les autres généralement peu compatibles, chez ceux qui s’en inquiètent, avec la « liberté de l’esprit » définie ci-dessus.

Un esprit vraiment libre ne tient guère à ses opinions. S’il ne peut se défendre d’en voir naître en soi-même, et de ressentir des émotions et des affections qui semblent d’abord en être inséparables, il réagit contre ces phénomènes intimes qu’il subit : il tente de les rendre à leur particularité et instabilité certaines. Nous ne pouvons, en effet, prendre parti qu’en cédant à ce qu’il y a de plus particulier dans notre nature, et de plus accidentel dans le présent.

L’esprit libre se sent inaliénable.

*

Je me trouve bien en peine de me rendre nette et précise l’idée de liberté politique. Je suppose qu’elle signifie que je ne dois obéissance qu’à la loi, cette loi étant censée émaner de tous et faite dans l’intérêt de tous. Que si elle me gêne ou me blesse, je ne dois pouvoir accuser ni haïr personne : je la subis comme je fais celles de la nature.

Quand je ne puis du tout assimiler la loi civile à la loi naturelle, soit qu’elle prenne un visage et paraisse l’expression d’une volonté particulière qui ne l’emporte sur la mienne que par la puissance d’action ; soit que cette loi, quoique émanée de tous, me semble absurde ou atroce, alors j’estime que ma liberté politique est lésée…

Mais c’est que j’ai appris à la concevoir. Cette notion est inculquée. On a vu des esclaves souffrir d’être affranchis. On voit des peuples embarrassés d’être remis à eux-mêmes et se refaire des maîtres au plus tôt. Il arrive même que ces peuples soient parmi les plus cultivés et les plus intelligents de leur temps.

Une autre remarque : il faut distinguer, en matière de liberté, la notion et la sensation. Sous une autorité même despotique, le relâchement des institutions et de l'administration peut permettre plus de jeu à l'individu, et même plus d'action dans les affaires publiques, qu'il n'en trouverait dans un état libre et rigoureusement tel. Il se sent ici d'autant plus libre que les apparences sont moins libérales.

*

On appelle *pays libre* un pays dans lequel les contraintes de la Loi sont prétendues le fait du plus grand nombre.

La rigueur de ces contraintes ne figure pas dans cette définition. Si dures soient-elles, pourvu qu'elles émanent du plus grand nombre, ou qu'il croit qu'elles émanent de lui, il suffit : ce pays est un *pays libre*.

Il est remarquable que cette liberté politique ait procédé du désir de constituer la liberté de l'individu en un droit naturel, attaché à tout homme venant en ce monde.

On a voulu soustraire celui-ci aux caprices de quelqu'un ou de quelques-uns, et il n'y avait d'autre solution que de le soumettre aux caprices du nombre.

Mais, ceci n'étant pas avouable, car ni le caprice, ni la sagesse d'une majorité ne le sont, la pudeur quelquefois a donné au sentiment confus de ce grand nombre la belle figure de la Raison.

*

Il est entendu que les droits que l'on est censé se retirer à soi-même le sont en vertu d'une liberté supérieure à la liberté de les exercer. Cette simple remarque suffit à démontrer dans quels embarras d'expression et de pensée le terme de liberté nous introduit.

*

Dans ce pays qui est libre, il est rigoureusement interdit de puiser dans la mer un verre d'eau, de cultiver dix pieds de tabac, et pour un peu il y serait dangereux d'allumer un cigare au soleil avec une loupe. Tout ceci est fort sage sans doute, et se doit justifier quelque part. Mais la pression n'en

existe pas moins, et voici la remarque où je voulais en venir : le nombre et la force des contraintes d'origine légale est peut-être plus grand qu'il ne l'a jamais été. La loi saisit l'homme dès le berceau, lui impose un nom qu'il ne pourra changer, le met à l'école, ensuite le fait soldat jusqu'à la vieillesse, soumis au moindre appel. Elle l'oblige à quantité d'ades rituels, d'aveux, de prestations, et qu'il s'agisse de ses biens ou de son travail elle l'assujettit à ses décrets dont la complication et le nombre sont tels que personne ne les peut connaître et presque personne les interpréter.

Je suis près d'en conclure que la liberté politique est le plus sûr moyen de rendre les hommes esclaves, car ces contraintes sont supposées émaner de la volonté de tous, qu'on ne peut guère y contredire, et que ce genre de gênes et d'exadions imposées par une autorité sans visage, tout abstraite et impersonnelle, agit avec l'insensibilité, la puissance froide et inévitable d'un mécanisme, qui, depuis la naissance jusqu'à la mort, transforme chaque vie individuelle en élément indiscernable de je ne sais quelle existence monstrueuse.

*

Les grandes choses sont accomplies par des hommes qui ne sentent pas l'impuissance de l'homme. Cette insensibilité est précieuse.

Mais il faut bien avouer que les criminels ne sont pas sans ressembler sous ce rapport à nos héros.

*

Victimes de la liberté.

Plus d'une chose de prix, et quelques-unes du plus grand prix, font les frais de la liberté.

Comme la liberté de nos mouvements n'est pas d'abord ressentie, mais succède comme sensation à quelque empêchement qui s'abolit, — ou bien se fait imaginer sous pression d'une gêne, ainsi la liberté politique ou celle des mœurs, ou celle de la pensée ne sont pas primitives, mais se conçoivent, se dessinent, se fortifient dans les esprits et s'imposent après de longues périodes de contrainte, de discipline, de formalisme et de soumission. Pendant le temps de cette rigueur, l'homme acquiert des manières de vertus qui sont, dans l'ensemble, favorables à la vie sociale, au fondionnement

régulier des mécanismes de cette vie, à la compréhension mutuelle des individus, à la prévision des réactions de l'*un* et de celle des groupes de divers ordres. Il se peut que les principes, les règles, les usages ou habitudes alors inculqués soient impossibles à déduire d'un examen des choses mêmes à telle époque : il arrive qu'ils y paraissent étranges, absurdes, tyranniques, arbitraires, et qu'on ne puisse imaginer qu'on se soit si longtemps soumis à des formes ou à des formules ou gênantes, ou injustes, ou ridicules, ou atroces, ou seulement inutiles. Il en résulte des mouvements qui tendent à renverser ces obstacles, des images qui représentent la jouissance et le bonheur d'en être débarrassés. Aussitôt l'idée naîtra du plaisir que l'on trouverait dans l'acte même de s'y attaquer et de les ruiner en quelques instants. Sous le nom de la liberté, la violence et ses fortes couleurs, ses chants et sa mimique, ses efforts et ses compositions dramatiques devient séductrice irrésistible. Dans la plupart des cas, quand le lion, fatigué d'obéir à son maître, l'a déchiré et dévoré, ses nerfs sont satisfaits, et il s'en trouve un autre devant qui s'aplatir…

Cette révolte détruit indistinctement. La violence se connaît à ce caractère, qu'elle ne peut choisir : on dit fort bien que la colère est aveugle ; une explosion ou un incendie affecte un certain volume et tout ce qu'il contient. C'est donc une illusion de ceux qui imaginent une révolution ou une guerre comme des solutions à des problèmes déterminés que de croire que le mal seul sera supprimé.

Parmi les victimes de la liberté, les formes, et dans rous les sens du terme, le style. Tout ce qui exige un dressage, des observances d'abord inexplicables, des reprises infinies ; tout ce qui mène, par contrainte, d'une liberté de refuser l'obstacle à la liberté supérieure de le franchir, tout ceci périclite, et la facilité couvre le monde de ses œuvres. Une histoire véritable des arts montrerait combien de nouveautés, de prétendues découvertes et hardiesses ne sont que des déguisements du démon de la moindre action.

*

L'idée, la sensation, la soif de liberté se sont affirmées, prononcées d'autant plus que le pouvoir s'est fait plus personnel dans son principe et plus administratif et impersonnel dans ses moyens et formes d'action. Quand il s'est tout concentré dans un individu, il devait, par conséquence,

se munir d'un mécanisme de plus en plus réduit à la transmission et à l'exécution automatique des ordres venus du centre et de l'Unique.

Cela se fit en France au XVIIe siècle. C'était rendre une révolution non seulement désirable, mais concevable et possible. Toutes nos révolutions du siècle dernier ont eu pour condition nécessaire et suffisante la constitution centralisée du pouvoir, grâce à laquelle un minimum d'imagination et un minimum de force et de durée de l'effort donnent d'un coup toute une nation à celui qui entreprend l'aventure. Du jour où il apparut que s'emparer de deux ou trois immeubles et de quelques personnages suffisait à saisir le pays tout entier, l'ère des changements politiques par voie de violence soudaine et brève s'ouvrit. Le système créé par Richelieu et par Louis XIV autorisait et favorisait les imaginations à la Blanqui.

Mais ce n'est point là ce qui m'occupe à présent. Je songeais à ce qu'on nomme l'État, et dont je n'ai trouvé nulle part une explication qui me satisfît l'esprit.

Les juristes disent qu'il est une « personne morale », c'est-à-dire un mot et une convention qui évoquent et qui assemblent un certain nombre de capacités ou de facultés ; mais ces facultés elles-mêmes résultent nécessairement de la loi : or il n'est pas de loi sans État qui la fasse et la fasse obéir. Nous voici dans ce monde mythique si remarquable qui s'impose à toute vie collective, et qui inflige à toute vie individuelle les conséquences réelles et précises d'existences imaginaires ou nominales, qu'il est impossible de circonscrire, de décrire ou de définir.

Quelque jeune homme, un jour, me demandant des éclaircissements sur cette notion, je me trouvai dans l'embarras de lui répondre, car, d'une part, il me pressait ; de l'autre, je me sentais ma répugnance accoutumée à énoncer des propositions qui ne me satisfassent pas moi-même et à me servir de termes dont je ne vois pas le fond. Je ne sus enfin que lui proposer une *recette-pour-concevoir-l'État*, qui me vint sur le moment, et qui vaut ce qu'elle vaut.

— Vous vous figurez bien, lui dis-je, un monarque? Un homme, mais qui peut bien des choses, et qui en détient beaucoup d'autres. Il possède tout le pays, en ce sens que tous les autres possédants ne possèdent que par la protection qu'il leur accorde, et lui payent tribut. Il peut enrichir, appauvrir, élever, abaisser les gens ; exiler, mettre à mort qui bon lui semble ; construire et détruire ; faire la guerre et la paix ; organiser, réglementer, permettre ou interdire… Il ne doit de comptes à personne… En somme, il

est le seul homme total de son royaume, et s'il annonce : *l'État c'est Moi*, rien n'est plus clair, et vous entendez aisément ce qu'est l'État dans ce propos, car vous voyez un homme et vous constatez son action. Partons de cette image. Opérons à présent sur cette idée d'un homme tout-puissant. Retranchez tout ce qu'il a d'humain sans rien soustraire à sa puissance : supposez-le exempt de la vieillesse et de la mort : le temps n'a pas de prise sur lui :

> Vainement pour les dieux il fuit d'un pas léger.

Ce n'est pas tout. Otez-lui maintenant toute sensibilité : cet immortel n'a pas besoin de cœur… Ni sens, ni cœur… Quant à l'esprit… Ma foi, je ne sais trop ce que peut être l'esprit de l'État ?

— Votre État est un monstre, me dit ce jeune homme. Nous ne vivons que de ce qu'il veut bien nous abandonner. Nos biens, nos vies, nos destinées, ce ne sont que des concessions précaires qu'il nous fait. Je comprends que des mouvements de délivrance répondent de temps à autre à l'inhumanité croissante du système. L'homme s'étonne et tremble devant lui, comme il s'émerveille et s'émeut devant ces énormes machines qu'il a construites.

— Ajoutez ceci : *si l'État est fort, il nous écrase. S'il est faible, nous périssons*.

*

Certains individus délicats sont choqués par l'idée d'eux-mêmes qui est impliquée dans les harangues et les raisonnements politiques qu'on leur fait entendre. Il en est qui ne peuvent souffrir que le ton s'échauffe, et que l'on profère certains mots si augustes que l'usage leur en paraît indécent. Ils s'éloignent des partis qui le supportent, le pratiquent, en vivent : c'est-à-dire, de tous les partis.

*

Toute politique, même la plus grossière, suppose une idée de l'homme, car il s'agit de disposer de lui, de s'en servir, et même de le servir.

Qu'il s'agisse de partis ou de régimes ou d'hommes d'État, il serait peut-être instructif de chercher à extraire de leurs tactiques ou de leurs actes, les

idées de l’homme qu’ils se firent ou qu’ils se font.

Je me demande s’il en est un seul qui ait pris le temps et la peine d’y réfléchir profondément, et je m’assure du contraire.

*

Je propose une autre recherche : étudier les variations de la liberté individuelle, depuis X années.

Il s’agirait d’examiner les lois successives : les unes accroissent, les autres restreignent le domaine des possibilités de chacun. A partir de tel jour, on ne peut plus être dentiste sans examen et diplôme. A telle date, tout le monde fut astreint au service militaire. A telle autre il fut permis de divorcer. Trente ans après, l’obligation de confesser au fisc tout ce que l’on gagne fut instituée. Vers 1820, c’est une tout autre confession qui fut requise.

On voit que le contour de notre domaine de liberté est fort changeant. J’ai grand peur que son aire n’ait fait que se rétrécir depuis un demi-siècle. C’est une peau de chagrin.

Mais il serait très injuste et très superficiel de ne considérer que les contraintes légales. L’homme moderne est l’esclave de la modernité : il n’est point de progrès qui ne tourne à sa plus complète servitude. Le confort nous enchaîne. La liberté de la presse et les moyens trop puissants dont elle dispose nous assassinent de clameurs imprimées, nous percent de nouvelles à sensations. La publicité, un des plus grands maux de ce temps, insulte nos regards, falsifie toutes les épithètes, gâte les paysages, corrompt toute qualité et toute critique, exploite l’arbre, le roc, le monument, et confond sur les pages que vomissent les machines, l’assassin, la victime, le héros, le centenaire du jour et l’enfant martyr.

Il y a aussi la tyrannie des horaires.

Tout ceci nous vise au cerveau. Il faudra bientôt construire des cloîtres rigoureusement isolés, où ni les ondes, ni les feuilles n’entreront ; dans lesquels l’ignorance de toute politique sera préservée et cultivée. On y méprisera la vitesse, le nombre, les effets de masse, de surprise, de contraste, de répétition, de nouveauté et de crédulité. C’est là, qu’à certains jours on ira, à travers les grilles, considérer quelques spécimens d’*hommes libres*.

OceanofPDF.com

L’IDÉE DE DICTATURE[{87}]

Je ne sais rien presque de la politique pratique, où je présume que l’on trouve tout ce que je fuis. Rien ne doit être si impur, c’est-à-dire si mêlé de choses dont je n’aime pas la confusion, comme la bestialité et la métaphysique, la force et le droit, la foi et les intérêts, le positif et le théâtral, les instincts et les idées…

Mais c’est là faire le procès de la nature humaine, sans doute… Je n’ai donc pas la moindre qualité pour introduire un ouvrage comme celui-ci, dans lequel, sous forme d’entretiens, un homme d’État en possession du pouvoir développe ses pensées et ses desseins, et explique ses ailes.

Peut-être M. Antonio Ferro, qui m’a demandé d’écrire ici quelques lignes de préambule, a-t-il cherché le contraste et voulu joindre à des considérations autorisées et inspirées par l’expérience, quelques vues spéculatives — et la naïve expression de l’effet que produit sur un simple particulier le spectacle d’un gouvernement personnel de type moderne ?

Je dois dire que les idées exposées dans ce livre par M. Salazar ou qui lui sont attribuées me semblent parfaitement sages. Elles témoignent d’une réflexion profonde, élaborée par un esprit qui ressent la grandeur du devoir qu’il s’est assigné. C’est ce sentiment de grandeur qui distingue l’homme qui poursuit une politique noble de celui qui, dans un grand rôle, s’abaisse à penser principalement à soi.

Mais je ne saurais sans impertinence donner sur les ailes de M. Salazar l’opinion de quelqu’un qui les ignore, puisque je n’ai pas été au Portugal, et qu’eussé-je visité ce pays, je me ferais scrupule de porter un jugement sur sa politique intérieure, — moi qui m’embarrasse déjà dans les problèmes de la politique française et qui suis choqué si souvent de ce qu’en écrivent les étrangers.

Je me bornerai donc à essayer de concevoir devant le lecteur l’état naissant d’une DICTATURE.

Tout système social est plus ou moins contre-nature, et la nature, à chaque instant, travaille à reprendre ses droits. Chaque être vivant, chaque individu, chaque tendance s’efforce de rompre ou de désagréger le puissant

appareil d'abstractions, le réseau de lois et de rites, l'édifice de conventions et de consentements qui définit une société organisée. Les personnes, les intérêts groupés, les sectes, les partis minent, dissolvent, chacun selon ses besoins et ses moyens, l'ordonnance et la substance de l'État.

Tant que les abus, les erreurs, les défaillances qui, sous tous les régimes possibles, existent et ne peuvent pas ne pas exister, n'altèrent pas le principe même de la vie de cette entité, (qui est la confiance dans son crédit et la croyance à la supériorité de ses forces), l'opinion n'est pas excessivement émue des incidents fâcheux qui se produisent et qui, promptement résorbés, démontrent la solidité profonde des institutions bien plus qu'ils ne la compromettent. Mais il peut venir un moment que le seuil de la conscience générale est atteint et qu'il devient impossible à la plupart de songer à leurs affaires particulières sans qu'ils y trouvent quelque difficulté imputable aux vices de l'État. Quand donc les circonstances générales sont assez inquiétantes pour affecter sensiblement les vies privées, que la chose publique paraît le jouet des événements ; quand la confiance dans les hommes et les institutions est exténuée, et que le fonctionnement des administrations, la marche des services, l'application des lois semblent livrés au caprice, à la faveur ou à la routine ; quand les partis se disputent la jouissance et les avantages inférieurs du pouvoir plutôt que les moyens qu'il offre d'ordonner une nation à quelque idée, — ces sensations de désordre et de trouble ne manquent jamais d'exciter dans ceux qui les éprouvent et qui ne tirent aucun profit d'une telle dissolution, l'image d'un état tout opposé, et bientôt, — de ce qu'il faudrait faire pour qu'il s'établît.

Le régime ne tient plus alors que par trois points : les forces des intérêts particuliers qui se sont liés à son existence ; l'incertitude et la crainte de l'inconnu ; enfin, l'absence d'une idée du lendemain, unique et assez précise, ou de l'homme qui représenterait cette idée.

*

L'image d'une DICTATURE est la réponse inévitable (et comme instinctive) de l'esprit quand il ne reconnaît plus dans la conduite des affaires, l'autorité, la continuité, l'unité, qui sont les marques de la volonté réfléchie et de l'empire de la connaissance organisée.

Cette réponse est un fait incontestable. Il n'est pas dit qu'elle ne comporte pas de grandes illusions sur l'étendue et la profondeur du pouvoir

d’action de la puissance politique ; mais elle est la seule qui puisse se former à la rencontre de la pensée réfléchie et de la confusion des circonstances publiques. Tout le monde alors pense DICTATURE, consciemment ou non ; chacun se sent dans l’âme un dictateur à l’état naissant. C’est là un effet premier et spontané, une sorte d’acte réflexe, par lequel le contraire de ce qui est s’impose comme besoin indiscutable, unique et entièrement déterminé. Il s’agit d’ordre et de salut publics ; il faut atteindre ces objets au plus vite, par le plus court et à tout prix. SEUL, un MOI peut s’y employer.

La même idée, (sans se proposer aussi expressément), est au moins imminente dans tous ceux qui songent à réformer ou à refaire la société selon un plan théorique dont l’entreprise exigerait des modifications profondes et simultanées dans les lois, les mœurs et même les cœurs.

Dans les deux cas, l’on attribue une fin bien déterminée à la société ; on fait une assimilation plus ou moins légitime, mais inévitable, d’un ensemble d’êtres vivants à une construction ou à un mécanisme qui doit satisfaire à des conditions définissables et manifester en toute occasion l’ordre et la suite volontaire d’une pensée.

En somme, dès que l’esprit ne se reconnaît plus, — ou ne reconnaît plus ses traits essentiels, son mode d’activité raisonnée, son horreur du chaos et du gaspillage des forces, — dans les fluctuations et les défaillances d’un système politique, il imagine nécessairement, il souhaite instinctivement l’intervention la plus prompte de l’autorité d’une seule tête, car ce n’est que dans une tête seule que la correspondance nette des perceptions, des notions, des réactions et des décisions est concevable, peut s’organiser et tendre à imposer aux choses des conditions et des arrangements intelligibles.

Tout régime, tout gouvernement est exposé à ce jugement par esprit : l’idée dictatoriale se dessine aussitôt que l’action ou l’abstention du pouvoir paraissent à l’esprit inconcevables et incompatibles avec l’exercice de sa raison.

D’ailleurs, quand la dictature est instituée, et si la puissance de la pensée est, dans le dictateur, à la hauteur de sa puissance politique, l’esprit, doublement souverain, tente de porter au plus haut point l’intelligibilité du système social qu’il est en possession de modifier.

Bonaparte, Premier Consul, entre dans la salle où son Conseil d’État discutait assez confusément de l’organisation administrative de la France. Il

détache son sabre, et s'assied sur le coin de la table. II écoute un moment. Puis, d'un regard créant tout à coup le silence, une sorte d'inspiration l'animant, il improvise, (ou fait montre d'improviser), tout un plan dont les auditeurs, moins accoutumés à créer qu'à ergoter, demeurent à demi ravis, à demi choqués. L'enchanteur impérieux leur développe une idée simple et extraordinaire, qui semble se découvrir à lui-même à mesure qu'il la tire de son attente et la presse de sa parole étrange et nerveuse. Il leur dit qu'il prendra pour modèle des institutions organiques à créer, la structure et les fonctions qu'il observe dans sa propre faculté de penser et de se déterminer, — qu'il conâituera l'administration de manière que l'État possède distinctement les moyens ou organes de perception, d'élaboration, et d'exécution, qui assurent la vie d'un être dont l'esprit lucide et positif est servi par des sens et des muscles constamment exercés.

*

Mais toute politique tend à traiter les hommes comme des choses, — puisqu'il s'agit toujours de disposer d'eux conformément à des idées suffisamment abstraites pour qu'elles puissent, d'une part, être traduites en adions, ce qui exige une extrême simplification de formules ; d'autre paît, s'appliquer à une diversité indéterminée d'individus inconnus. Le politique se représente ces unités comme des éléments arithmétiques puisqu'il se propose d'en disposer. Même l'intention sincère de laisser à ces individus le plus de liberté possible, et de leur offrir à chacun quelque part du pouvoir, conduit à leur imposer, en quelque manière, ces avantages, dont il arrive, parfois, qu'ils ne veulent guère, et parfois qu'ils pâtissent indirectement. On a vu des peuples se plaindre d'avoir été libérés.

De toute façon, l'esprit ne peut, quand il s'occupe des « hommes », que les réduire à des êtres en état de figurer dans ses combinaisons. Il n'en retient que les propriétés nécessaires et suffisantes qui lui permettent de poursuivre un certain « idéal » (d'ordre, de justice, de puissance ou de prospérité…) et de faire d'une société humaine une sorte d'œuvre, dans laquelle il se reconnaisse. Il y a de l'artiste dans le dictateur, et de l'esthétique dans ses conceptions. Il faut donc qu'il façonne et travaille son matériel humain, et le rende disponible pour ses desseins. Il faut que les idées des autres soient émondées, élaborées, unifiées ; il faut que leur « spontanéité » soit insidieusement séduite, pourvue de formules simples et

fortes qui répondent à tout et préviennent en eux toute objedion ; il faut que leurs sentiments soient repris et éduqués, et jusqu'à leurs manières, transformées, etc. (Mais il faut cependant ne pas leur refuser ni détruire en eux ce qui doit y subsister d'initiative pour que l'œuvre que l'esprit poursuit ne souffre pas d'un excès de soumission et d'inertie chez ses agents.)

Par là, l'esprit (politique), qui s'oppose dans tous les cas à l'homme, auquel il conteste sa liberté, sa complexité et sa variabilité, atteint, sous un régime didatorial, la plénitude de son développement.

*

Sous ce régime — qui n'est, comme on l'a dit, que la réalisation la plus complète d'une intention impliquée dans toute pensée politique, — l'esprit est possédé au degré suprême du désir de s'appliquer, avec toute sa volonté de travail bien fait, à son œuvre, et d'accomplir, aussi puissamment que possible, l'acte de l'UN contre TOUS, par TOUS, et idéalement, pour TOUS, qui est caractéristique de sa nature et qu'exige de lui le spectacle des désordres humains. Il se pose donc en conscience supérieure et introduit dans la pratique du pouvoir le contraste et les relations de subordination qui existent dans chaque individu entre la volonté réfléchie, ordonnée à une fin et entretenue, et l'ensemble des « automatismes » de tout genre. L'esprit traitera donc les esprits par le dressage et l'assouplissement des puissances inférieures qui les pénètrent et les réduisent : la peur, la faim, les mythes, l'éloquence, les rythmes et images, — et parfois, l'appareil du raisonnement. Tous ces moyens fondés sur l'exploitation de la sensibilité seront par lui saisis et tournés à son service.

Dans les types modernes de dictature, la jeunesse et même l'enfance, sont l'objet d'une attention et d'un travail de formation tout particuliers.

L'ordre alors régnera ; et certains biens très sensibles seront assurés à la masse de la population, — les uns, réels ; les autres imaginaires.

Les actes du pouvoir paraîtront convergents et rationnels, même si leur énergie va quelquefois à la rigueur.

Les instincts de conservation et d'accroissement collectifs qui se trouvent diffus dans un peuple se trouveront composés, précisés, définis à l'état d'idées et de projets dans cette tête unique, en qui le mépris de la foule visible et manœuvrée peut se combiner curieusement avec le culte de la forme historique nationale dont cette foule est la matière momentanée.

On voit qu’il suffit de penser à la vie d’ensemble des hommes et de la considérer comme devant s’organiser sur un modèle intelligible pour que l’idée dictatoriale soit conçue. Elle point dès que l’opinion s’étonne de ne pas comprendre l’action ou l’inaction du pouvoir. Un dictateur peut donc être, (et est assez souvent), un homme intimement contraint à s’emparer de ce pouvoir, — comme le spectateur d’un jeu trop mal joué se sent une fureur de bousculer l’incapable et de prendre sa place. Il s’installe et poursuit la concentration dans sa pensée de tous les éléments ou germes dictatoriaux qui étaient latents ou naissants dans une quantité de têtes. Il élimine ou isole tous ceux qui ne lui abandonnent point leur propre élément dictatorial. Il demeure seule volonté libre, seule pensée intégrale, seul possesseur de la plénitude de l’action, seul être jouissant de toutes les propriétés et prérogatives de l’esprit, en présence d’un nombre immense d’individus réduits indistinctement, — quelle que soit leur valeur personnelle, — à l’état de moyens ou de matière, — car il n’y a pas un autre nom pour toute chose que l’intelligence peut prendre pour son objet.

1934.

OceanofPDF.com

AU SUJET DE LA DICTATURE

Toute politique, même la plus grossière, implique quelque idée de l'homme, et quelque idée d'une société. On ne peut concevoir une société — sa durée, sa cohésion, ses défenses contre les causes externes ou internes qui tendent à la corrompre — qu'au moyen de figures empruntées à la connaissance que nous avons de systèmes matériels ou d'êtres vivants, et de leur fonctionnement. On use plus ou moins consciemment de la notion plus ou moins savante que l'on a de machines ou d'organismes qui sont, les uns et les autres, des assemblages complexes auxquels nous donnons ou supposons une fin. On parlait du char ou du vaisseau de l'État ; on parle de leviers, de forces, de rouages ; ou bien d'action, de coordination, de périls, de remèdes, de croissance ou de décadence, pour parler de certaines liaisons et de certains événements qui dépendent d'un nombre immense d'hommes.

Les images valent ce qu'elles valent ; (mais comment penser sans de tels moyens ?) Les unes et les autres introduisent des idées d'ordre et de désordre, de bon ou de mauvais fonctionnement, et donc, nous permettent de juger et de critiquer tantôt la structure du mécanisme supposé ; tantôt la personne (ou les personnes) qui paraissent le surveiller ou le conduire. (Ici peuvent s'insinuer de grandes illusions sur la portée et la réalité du pouvoir politique — sur le pouvoir du Pouvoir, lequel semble toujours d'autant plus grand et plus certain que l'on en est plus éloigné.)

Or, il arrive parfois et partout que les circonstances fassent craindre pour l'existence de la machine ou de l'organisme dont il s'agit. Des vices de construction, des erreurs de conduite, des événements auxquels il n'était pas fait pour résister, troublent son ordre, compromettent les biens ou les vies des hommes qui en sont les éléments. Ils constatent que rien ne va et que rien ne se fait ; que le danger s'accroît, que l'impression d'impuissance, de ruine imminente s'impose et se fortifie : chacun se sent enfin sur un navire en perdition…

C’est alors que se forme inévitablement dans les esprits, l’idée du contraire de ce qui est — l’idée complémentaire de la dispersion, de la confusion, de l’indécision… Ce contraire est nécessairement quelqu’un. Ce quelqu’un germe en tous.

Comme la faim engendre la vision de mets succulents, et la soif celle de breuvages délicieux, ainsi dans l’attente anxieuse d’une crise, le danger pressenti excite le besoin de voir agir et de comprendre les actes du pouvoir, et développe chez la plupart l’image d’une action puissante, prompte, résolue, délivrée de tous les obstacles de convention et de toutes les résistances passives. Cette action ne peut appartenir qu’à un seul. Ce n’est que dans une tête seule que la vision nette de la fin et des moyens, les transformations des notions en décisions, la coordination la plus complète se peuvent produire. Il y a une sorte de simultanéité et de réciprocité des facteurs du jugement et une sorte de force décisive dans les résolutions, qui ne se trouvent jamais dans la pluralité délibérante. Si donc la dictature est instituée, si l’Unique prend le pouvoir, la conduite des affaires publiques portera toutes les marques de la volonté concentrée et réfléchie, et le *style* d’une certaine personne sera empreint dans tous les actes du gouvernement, cependant que l’État, sans visage et sans accent, ne se manifeste que comme une entité inhumaine, une émanation abstraite, d’origine statistique ou traditionnelle, qui procède soit par routine, soit par tâtonnements infinis.

En vérité, ce doit être une jouissance extraordinaire, (comme c’est pour l’observateur un spectacle prodigieusement captivant), que de joindre la puissance avec la pensée, de faire exécuter par un peuple ce que l’on a conçu à l’écart ; et parfois de modifier à soi seul, et pour une longue durée, le caractère d’une nation — comme le fit jadis le plus profond des dictateurs — CROMWELL, monstre et merveille aux yeux de Pascal et de Bossuet, qui transforma l’âme énergique de l’Angleterre.

*

Le dictateur demeure enfin seul possesseur de la plénitude de l’action. Il absorbe toutes les valeurs dans la sienne, réduit aux siennes toutes les vues. Il fait des autres individus des instruments de sa pensée, qu’il entend qu’on croie la plus juste et la plus perspicace, puisqu’elle s’est montrée la plus

audacieuse et la plus heureuse dans le moment du trouble et de l'égarement public. Il a bousculé le régime impuissant ou décomposé, chassé les hommes indignes ou incapables ; avec eux, les lois ou les coutumes qui produisaient l'incohérence, les lenteurs, les problèmes inutiles, énervaient les ressorts de l'État. Parmi ces choses dissipées, la liberté. Beaucoup se résignent aisément à cette perte. Il faut avouer que la liberté est la plus difficile des épreuves que l'on puisse proposer à un peuple. Savoir être libres n'est pas également donné à tous les hommes et à toutes les nations, et il ne serait pas impossible de les classer selon ce savoir. Davantage : la liberté dans notre temps n'est, et ne peut être, pour la plupart des individus, qu'apparence. Jamais l'État le plus libéral par l'essence et les affirmations, n'a plus étroitement saisi, défini, borné, scruté, façonné, enregistré les vies. Davantage : jamais le système général de l'existence n'a pesé si fortement sur les hommes, les réduisant par des horaires, par la puissance des moyens physiques que l'on fait agir sur leurs sens, par la hâte exigée, par l'imitation imposée, par l'abus de la « série », etc., à l'état de produits d'une certaine organisation qui tend à les rendre aussi semblables que possible jusque dans leurs goûts et dans leurs divertissements. Nous sommes des esclaves d'un fonctionnement dont les gênes ne cessent de croître, grâce aux moyens que nous nous créons d'agir de plus en plus largement sur les milieux communs de la vie. L'amateur de vitesse gêne l'amateur de vitesse ; et il en est ainsi des amateurs d'ondes entre eux, des amateurs de plages ou de montagne. Si l'on joint à ces contraintes, nées des interférences de nos plaisirs, celles qu'imposent au plus grand nombre les disciplines modernes du travail, on trouvera que la dictature ne fait qu'achever le système de pressions et de liaisons dont les modernes, dans les pays politiquement les plus libres, sont les victimes, plus ou moins conscientes.

Quoi qu'il en soit, l'état dictatorial installé se résume en une division simple de l'organisation d'un peuple : un homme, d'une part, assume toutes les fondions supérieures de l'esprit : il se charge du « bonheur », de l'« ordre », de l'« avenir », de la « puissance », du « prestige » du corps national ; toutes choses en vue desquelles l'unité, l'autorité, la continuité du pouvoir sont, sans doute, nécessaires. Il se réserve d'agir directement dans tous les domaines, et de décider souverainement en toute matière. D'autre part, le reste des individus seront réduits à la condition d'instruments ou de matière de cette action, quelle que soit leur valeur et leur compétence

personnelle. Ce matériel humain, convenablement différencié, sera chargé de l'ensemble des « automatismes ».

Une division de cette nature est d'autant plus instable que le peuple auquel elle est appliquée contient plus d'esprits eux-mêmes dictatoriaux (c'est-à-dire : qui veulent comprendre et sont capables d'agir). La conservation de la dictature exige des efforts perpétuels, puisque la dictature, sorte de réponse la plus brève et la plus énergique à une situation critique ressentie par tous, risque d'être rendue inutile et comme dissoute par l'heureux effet de la mission qu'elle s'est donnée. Certains dictateurs ont su se démettre au point juste. D'autres ont essayé de desserrer l'étreinte de leur pouvoir, et de revenir par degrés au régime le plus modéré. C'est là une opération des plus délicates. D'autres encore cherchent à's'affermir par tous les moyens. Ils trouveront, en dehors des mesures coercitives directes et des surveillances constantes, des ressources assez précieuses, dans le dressage des jeunes gens et dans l'éclat qu'ils pourront donner aux succès et aux avantages sensibles du système. Ils mettront dans cette tâche tout l'esprit et toute l'énergie par lesquels ils se sont imposés. Mais cette politique peut être insuffisante ou ne promettre de résultats que dans un avenir trop éloigné. Il arrive alors que l'on songe a un retour artificiel aux conditions initiales et à organiser l'angoisse et les mêmes périls à la faveur desquels la dictature fut créée. Des images de guerre peuvent alors séduire.

Nous avons vu, en quelques années, sept monarchies je crois) disparaître ; un nombre presque égal de dictatures s'instituer ; et dans plusieurs nations dont le régime n'a pas changé, ce régime assez tourmenté, tant par les faits que par les réflexions et comparaisons que ces changements chez les voisins excitaient dans les esprits. Il est remarquable que la dictature soit à présent contagieuse, comme le fut jadis la liberté.

Le monde moderne n'ayant su jusqu'ici ajuster son âme, sa mémoire, ses habitudes sociales, ni ses conventions de politique et de droit au corps nouveau et aux organes qu'il s'est récemment formés, s'embarrasse des contractes et des contradictions qui se déclarent à chaque instant entre les concepts et les idéaux d'origine historique, qui composent son acquis intellectuel et sa capacité émotive, et les besoins, les connexions, les

conditions et les variations rapides d’origine positive et technique, qui, dans tous les ordres, le surprennent et mettent sa vieille expérience en défaut.

Il se cherche une économie, une politique, une morale, une esthétique, et même une religion — et même… une logique, peut-être ? Il n’est pas merveilleux que parmi des tâtonnements qui ne font que commencer et dont il est impossible de prévoir le succès ni le terme, l’idée de dictature, l’image fameuse du « tyran intelligent », se soit proposée, et même imposée, ici ou là.

1938

OceanofPDF.com

SOUVENIR ACTUEL

J’étais à Londres en 1896, fort seul, quoique obligé par mes occupations de voir quantité de personnes, et des plus pittoresques, chaque jour. J’aimais Londres, qui était encore assez étrange, et assez « Ville de la Bible », comme dit Verlaine : nul ne l’a mieux décrite en quelques vers.

J’y trouvais merveilleusement forte la sensation de se dissoudre dans le nombre des hommes, de ne plus être qu’un élément parfaitement quelconque de la pluralité fluente des vivants dont l’écoulement par les voies infinies, par les Strand, par les Oxford Street, par les ponts qui se vont perdant parmi les vapeurs dans le vague, m’enivrait d’une rumeur de pas sur le sol sourd qui ne laissait à ma conscience que l’impression de l’emportement fatal de nos destinées. J’obéissais ; je me livrais sans but, et jusqu’à l’extrême fatigue, à ce fleuve de gens en qui se fondaient les visages, les démarches, les vies particulières, les certitudes de chacun d’être unique et incomparable. Je sentais puissamment, entre tous ces passants, que passer était notre affaire ; que tous ces êtres et moi-même ne repasserions jamais plus. J’éprouvais avec un amer et bizarre plaisir la simplicité de notre condition statistique. La quantité des individus absorbait toute ma singularité, et je me devenais indistinct et indiscernable. C’est bien là ce que nous pouvons penser de plus vrai au sujet de nous-mêmes.

Un jour, las de la foule et de la solitude, je décidai d’aller faire visite au poète Henley. Mallarmé, qui l’aimait beaucoup, m’avait parlé de lui. Il l’avait peint d’un mot : « Vous lui verrez une face de lion », m’avait-il dit.

William Henley me reçut beaucoup mieux que courtoisement, dans le cottage qu’il habitait sur les bords de la Tamise, à Barnes.

Le vieux poète m’imposa par cet air de visage assez formidable qui avait frappé Mallarmé. Mais, dès les premiers mots, ce fauve à tête forte et vraiment léonine, ornée d’une crinière épaisse et d’une barbe de poil roux et blanc, me mit à l’aise ; et bientôt, un peu trop à l’aise. Jovial, se prenant à parler français d’UNE VOIX chaude et profonde, très marquée d’accent, il me fit entendre un langage dont la vigueur et la verdeur me saisirent. Cela sonnait ou dissonait étrangement dans l’atmosphère assez victorienne de

son petit salon. Je n'en pouvais croire mes oreilles. (C'est là une expression tout usée, mais une figure admirable.)

Henley, avec de grands éclats de rire et une joie enfantine que ma stupeur très visible excitait et ravivait à chaque instant, me contait des choses énormes, qu'il débitait dans un argot d'une crudité et d'une authenticité surprenantes.

Je me sentais choqué… Mais quoi de plus flatteur que de l'être par un Anglais en Angleterre?

Mais la curiosité me poignait de savoir d'où mon hôte avait pris cette science du verbe obscène et tout ce vocabulaire à haute puissance. Ayant assez joui de ma surprise, il ne me fit aucun mystère des circonstances qui l'avaient si complètement instruit. Il avait fréquenté, au lendemain de la Commune, nombre de réfugiés plus ou moins compromis, qui avaient trouvé asile à Londres. Il avait connu Verlaine, Rimbaud, et divers autres qui parlaient *abssomphe* — et cœtera.

Il faut avouer que le discours familier des poètes est assez souvent d'une liberté sans bornes. Tout le domaine des images et des mots leur appartient. Les deux que j'ai nommés le parcouraient de leurs génies, et ne se privaient point de l'accroître dans ses parties les plus expressives. Ceci est assez connu ; mais voici qui l'est moins et qui pourra surprendre : une tradition des plus orales veut que Lamartine lui-même ait quelquefois laissé d'extrêmes propos choir de sa bouche d'or…

Je le dis à Henley, qui s'en montra ravi…

Or, deux dames entrèrent.

Le dîner pris, elles nous laissèrent à nous-mêmes, et une tout autre conversation s'institua entre la pipe de Henley et toutes mes cigarettes.

Il me parla d'une publication qu'il dirigeait, « The New Review », où il insérait de temps à autres des articles en français. Je sentis par ces derniers mots qu'il allait être question de moi ; mais je ne pouvais deviner que cet entretien allait m'induire à des réflexions et m'engager dans une application de l'esprit fort éloignées de mes objets et de mes problèmes ordinaires.

La Revue, m'expliqua-t-il, venait de publier un ensemble d'études qui causaient en Angleterre une surprise qui, de jour en jour, se développait en émoi, et presque en indignation.

L'auteur, Mr Williams, avait eu l'idée d'examiner de fort près la situation du commerce et des industries britanniques, et l'avait trouvée

dangereusement menacée par la concurrence allemande. Dans tous les domaines économiques, grâce à une organisation toute scientifique de la production, de la consommation, des moyens de transport et de la publicité, grâce à une information extraordinairement précise et pénétrante qui centralisait d'innombrables renseignements, l'entreprise réalisait systématiquement l'éviction des produits anglais sur tous les marchés du monde, et parvenait à dominer jusque dans les colonies mêmes de la Grande-Bretagne. Tous les traits de cette vaste et méthodique opération étaient relevés un à un, décrits avec le plus grand soin par Williams, et présentés à la manière anglaise : le moins possible d'idées et le plus possible de faits.

Le titre même que Williams avait donné à l'ensemble de ses articles était en train de faire fortune, un bill célèbre allait l'incorporer dans la législation, et ces trois mots « *Made in Germany* » s'incrustèrent du coup dans les têtes anglaises.

— Vous avez lu cela ? me dit Henley.

— Certainement non, monsieur.

— *Of course.* Demain je vous enverrai le paquet. Vous lirez toutes ces petites histoires de Williams.

— Et après ?

— Après, vous me ferez un bon article sur l'ensemble, une espèce de conclusion philosophique, genre français. *Shall we say ten pages (4500 words) ? And can you let me have the copy very soon ? Say, within ten days ?*

Je lui ai ri au nez, aussi sûr qu'on peut l'être quand on n'a ni le désir, ni les moyens, ni l'obligation de faire quelque chose, qu'on ne la fera pas. Je n'allais même pas songer à me risquer dans un travail si étranger à mes goûts, et pour l'exécution duquel je n'avais rien dans la tête.

En conséquence, à peine rentré à Paris, (chargé d'amitiés *for the good Stéphane*), je me mis à l'ouvrage, c'est-à-dire à réfléchir. En conséquence, car la conséquence la plus probable d'une décision immédiate et qui s'impose par elle-même, est la décision complémentaire : l'évidence excite le doute ; l'affirmation est excitée par la négation ; et l'impossible, peiçu d'abord bien nettement, irrite aussitôt toutes les ressources imaginaires qui s'affairent contre lui et prodiguent les solutions les plus variées…

L’une d’elles me retint. J’avais quelques lectures militaires car les méthodes m’intéressaient par elles-mêmes, et qu’il n’y avait guère à cette époque d’exemples d’organisation à grande échelle avec division des fonctions et hiérarchie que dans les armées européennes de premier rang. La généralisation de ce type me parut possible. La guerre économique n’est qu’une des formes de la guerre naturelle des êtres : je ne dis pas des hommes, car on peut douter si l’homme n’est pas encore à l’état de projet…

J’observai aussi que la science du type moderne se rapprochait d’autant plus aisément de ces activités organisées qu’elle en avait fourni le modèle. Elle divise, spécialise, exige discipline, etc. Je déduisais enfin de mes comparaisons de graves pronostics. Ici je me permettrai de me citer :

« … Tous les peuples qui arrivent à l’état de grandes nations ou qui reprennent ce rang à une époque déjà pourvue de grandes nations, plus anciennes et plus complètes, tendent à imiter subitement ce qui a demandé des siècles d’expérience aux nations aînées, et s’organisent entièrement selon une méthode délibérée, de même qu’une cité délibérément construite s’élève toujours sur un plan géométrique. L’Allemagne, l’Italie, le Japon sont de telles nations recommencées fort tard sur un concept scientifique aussi parfait que l’analyse des prospérités voisines et des progrès contemporains pouvait le fournir. La Russie offrirait le même exemple si l’immensité de son territoire ne mettait obstacle à l’exécution rapide d’un projet d’ensemble…

… Le Japon doit penser que l’Europe était faite pour lui… »

Cet article a paru le I^{er} janvier 1897 dans la « New Review ». Il est âgé de 48 ans. Toutefois le rapprochement des noms des nations qui s’y trouve, et quelques-unes des idées qu’il contient me semblent n’avoir pas perdu toute signification. Ce qui se passe en Extrême-Orient et même ailleurs me fait l’effet d’un souvenir.

OceanofPDF.com

L’AMÉRIQUE, PROJECTION DE L’ESPRIT EUROPÉEN

Vous avez bien voulu me demander de commenter pour les lecteurs de « SINTESIS » une phrase qui a trait à l’Amérique et qui figure dans mon livre « VARIÉTÉ ». Je crois qu’il sera plus intéressant et plus suggestif de vous donner ici une opinion plus générale, dont l’application à l’Amérique se fera d’elle-même.

Si le monde moderne ne doit pas en venir à une ruine universelle et irrémédiable de toutes les valeurs créées par des siècles de tâtonnements et d’expériences de tout genre, et si, (après je ne sais quels troubles et quelles vicissitudes), il doit atteindre un certain équilibre politique, culturel et économique, il faut regarder comme probable que les diverses régions du globe, au lieu de s’opposer par leurs différences de tous ordres, se compléteront par elles. Elles pourront être d’autant plus elles-mêmes qu’elles participeront plus librement et rationnellement à l’œuvre commune de vie. Par exemple, on ne verra plus des nations créer et entretenir chez elles des industries entièrement artificielles, qui ne vivent que de subventions et de protection. D’ailleurs, la division même du territoire habitable en nations politiquement définies est purement empirique. Elle est historiquement explicable : elle ne l’est pas organiquement, car la ligne tracée sur la carte et sur le sol qui constitue une frontière résulte d’une suite d’accidents consacrés par des traités. Dans bien des cas, cette ligne fermée est bizarrement dessinée ; elle sépare des contrées qui se ressemblent, elle en réunit qui diffèrent grandement ; et elle introduit dans les relations humaines des difficultés et des complications dont la guerre qui en résulte n’est jamais une solution, mais au contraire un nouvel ensemencement.

Le point curieux de cette définition historique et traditionnelle des nations est le suivant : la conception actuelle du groupement des hommes en nations est toute anthropomorphique. Une nation est caractérisée par des droits de souveraineté et de propriété. Elle possède, achète, vend, se bat, essaye de vivre et de prospérer aux dépens des autres ; elle est jalouse, fière, riche ou pauvre ; elle critique les autres ; elle a des amies et des ennemies,

des sympathies ; elle est artiste ou elle ne l'est pas ; etc. En somme, ce sont des personnes que les nations et nous leur attribuons des sentiments, des droits et des devoirs, des qualités et des défauts, des volontés et des responsabilités, par une habitude immémoriale de simplification.

Je n'ai pas besoin de développer les conséquences de cette identification des groupes humains à des êtres bien déterminés.

Mais la transformation moderne de la terre se poursuit, et le nouveau système de la vie qui devrait correspondre à cette énorme modification se heurte à la structure politique que je viens d'esquisser. Rappelons en deux mots les grands traits de cette transformation, comme je les ai signalés dans mes « Regards sur le Monde Actuel ».

D'abord toute la terre est occupée : *plus de terre libre*. Ensuite, *égalisation technique croissante des peuples*, — d'où diminution des causes de prééminence des nations du type Européen. Puis, besoin toujours croissant d'énergie physique — et, par conséquent, des matières qui en produisent par leur transformation (charbon, pétroles). Enfin, accroissement rapide et fantastique des moyens de communication et de transmission.

Tout ceci se confirme, s'accuse et agit de plus en plus, de jour en jour. Tout ceci se combine avec l'héritage pesant de l'ancien monde et de l'ancienne et primitive politique. Les chances de conflit en sont terriblement multipliées. L'instabilité de l'équilibre mondial est extrême. Personne ne peut plus se flatter de prévoir. Les plus grands politiques, les têtes les plus profondes, sont incapables de rien calculer. Une invention imprévue peut changer demain toutes les conditions de puissance économique ou militaire.

Ainsi, d'une part, conceptions primitives et anthro-pomorphiques ; personnalités nationales, souveraines et propriétaires de territoires arbitrairement découpés. D'autre part, dépendance croissante des régions, besoins d'échanges et d'équilibres, interdépendance technique ou économique inévitable. Dans une guerre moderne, l'homme qui tue un homme tue un producteur de ce qu'il consomme, ou un consommateur de ce qu'il produit.

Il est inutile de décrire les funestes effets de cet état de choses. La malheureuse Europe est en proie à une crise de bêtise, de crédulité et de bestialité trop évidente. Il n'est pas impossible que notre vieille et richissime culture se dégrade au dernier point en quelques années. J'ai déjà écrit il y a vingt ans : « Nous autres, civilisations, nous savons à présent que

nous sommes mortelles… » Tout ce qui s’est passé depuis ce moment n’a fait qu’accroître le péril mortel que je signalais.

J’en viens donc à l’Amérique. Toutes les fois que ma pensée se fait trop noire, et que je désespère de l’Europe, je ne retrouve quelque espoir qu’en pensant au Nouveau Continent. L’Europe a envoyé dans les deux Amériques ses messages, les créations communicables de son esprit, ce qu’elle a découvert de plus positif, et, en somme, ce qui était le moins altérable par le transport et par l’éloignement des conditions générales. C’est une véritable « sélection naturelle » qui s’est opérée et qui a extrait de l’esprit européen ses produits de valeur universelle, tandis que ce qu’il contient de trop conventionnel ou de trop historique demeurait dans le Vieux Monde.

Je ne dis pas que tout le meilleur ait passé l’Océan, ni que tout le moins bon ne l’ait pas franchi. Ce ne serait plus une sélection naturelle. Je dis que ce sont les choses les plus capables de vivre sous des cieux très éloignés de leurs cieux d’origine qui ont passé l’Océan, et qui ont pris racine dans une terre qui était en grande partie vierge.

Considérons pour terminer deux idées qui peuvent se dériver des observations trop sommaires qui précèdent.

D’abord, la terre américaine portait des races et des traces de vie antérieure de diverses sortes. Il n’est pas impossible que des réactions importantes ne se manifestent un jour comme conséquence du contact et de la pénétration des facteurs européens. Je ne serais pas étonné, par exemple, que des combinaisons très heureuses puissent résulter de l’action de nos idées esthétiques s’insérant dans la puissante nature de l’Art autochtone mexicain. La greffe est dans le développement des arts une méthode des plus fécondes. Tout l’art classique, avouons-le, est un produit de greffage.

Deuxième idée, d’ordre tout différent. Si l’Europe doit voir périr ou dépérir sa culture ; si nos villes, nos musées, nos monuments, nos universités doivent être détruits dans la fureur de la guerre scientifiquement conduite ; si l’existence des hommes de pensée et des créateurs est rendue impossible ou atroce par des circonstances brutales, politiques ou économiques, une certaine consolation, un certain espoir sont contenus dans l’idée que nos œuvres, le souvenir de nos travaux, les noms de nos plus grands hommes ne seront pas comme s’ils n’avaient jamais été, et qu’il y aura, çà et là, dans le Nouveau Monde, des esprits dans lesquels vivront

d’une seconde vie quelques-unes des créatures merveilleuses des malheureux Européens.

1938.

OceanofPDF.com

IMAGES DE LA FRANCE

Il n’est pas nation plus ouverte, ni sans doute de plus mystérieuse que la française ; point de nation plus aisée à observer et à croire connaître du premier coup. On s’avise par la suite qu’il n’en est point de plus difficile à prévoir dans ses mouvements, de plus capable de reprises et de retournements inattendus. Son histoire offre un tableau de situations extrêmes, une chaîne de cimes et d’abîmes plus nombreux et plus rapprochés dans le temps que toute autre histoire n’en montre. A la lueur même de tant d’orages, la réflexion peu à peu fait apparaître une idée qui exprime assez exactement ce que l’observation vient de suggérer : on dirait que ce pays soit voué par sa nature et par sa structure à réaliser dans l’espace et dans l’histoire combinés, une sorte de figure d’équilibre, douée d’une étrange stabilité, autour de laquelle les événements, les vicissitudes inévitables et inséparables de toute vie, les explosions intérieures, les séismes politiques extérieurs, les orages venus du dehors, le font osciller plus d’une fois par siècle depuis des siècles. La France s’élève, chancelle, tombe, se relève, se restreint, reprend sa grandeur, se déchire, se concentre, montrant tour à tour la fierté, la résignation, l’insouciance, l’ardeur, et se distinguant entre les nations par un caractère curieusement personnel.

Cette nation nerveuse et pleine de contrastes trouve dans ses contrastes des ressources tout imprévues. Le secret de sa prodigieuse résistance gît peut-être dans les grandes et multiples différences qu’elle combine en soi. Chez les Français, la légèreté apparente du caractère s’accompagne d’une endurance et d’une élasticité singulières. La facilité générale et l’aménité des rapports se joignent chez eux à un sentiment critique redoutable et toujours éveillé. Peut-être la France est-elle le seul pays où le ridicule ait joué un rôle historique ; il a miné, détruit quelques régimes, et il y suffit d’un mot, d’un trait heureux, (et parfois trop heureux), pour ruiner dans l’esprit public, en quelques instants, des puissances et des situations considérables. On observe d’ailleurs chez les Français une certaine discipline naturelle qui le cède toujours à l’évidence de la nécessité d’une

discipline. Il arrive qu'on trouve la nation brusquement unie quand on pouvait s'attendre à la trouver divisée.

On le voit, la nation française est particulièrement difficile à définir d'une façon simple ; et c'est là même un élément assez important de sa définition que cette propriété d'être difficile à définir. On ne peut la caractériser par une collection d'attributs non contradictoires. J'essaierai tout à l'heure d'en faire sentir la raison. Mais qu'il s'agisse de la France ou de toute autre personne politique du même ordre, ce n'est jamais chose facile que de se représenter nettement ce qu'on nomme une nation. Les traits les plus simples et les plus gros d'une nation échappent aux gens du pays, qui sont insensibles à ce qu'ils ont toujours vu. L'étranger qui les perçoit, les perçoit trop fortement, et ne ressent pas cette quantité de caractères intimes et de réalités invisibles par quoi s'accomplit le mystère de l'union profonde de millions d'hommes.

Il y a donc deux grandes manières de se tromper au sujet d'une nation donnée.

Entre une terre et le peuple qui l'habite, entre l'homme et l'étendue, la figure, le relief, le régime des eaux, le climat, la faune, la flore, la substance du sol, se forment peu à peu des relations réciproques qui sont d'autant plus nombreuses et entremêlées que le peuple est fixé depuis plus longtemps sur le pays.

Si le peuple est composite, s'il fut formé d'apports successifs au cours des âges, les combinaisons se multiplient.

Au regard de l'observateur, ces rapports réciproques entre la terre mère ou nourrice et la vie organisée qu'elle supporte et alimente, ne sont pas également apparents. Car les uns consistent dans les modifications diverses que la vie humaine fait subir à un territoire ; les autres, dans la modification des vivants par leur habitat ; et tandis que l'action de l'homme sur son domaine est généralement visible et lisible sur la terre, au contraire, l'action inverse est presque toujours impossible à isoler et à définir exactement. L'homme exploite, défriche, ensemence, construit, déboise, fouille le sol, perce des monts, discipline les eaux, importe des espèces. On peut observer ou reconstituer les travaux accomplis, les cultures entreprises, l'altération de la nature. Mais les modifications de l'homme par sa résidence sont obscures comme elles sont certaines. Les effets du ciel, de l'eau, de l'air

qu’on respire, des vents qui régnent, des choses que l’on mange, etc…, sur l’être vivant, vont se ranger dans l’ordre des phénomènes physiologiques, cependant que les effets des actes sont, pour la plupart, de l’ordre physique ou mécanique. Le plus grand nombre de nos opérations sur la nature demeurent reconnaissables ; l’artificiel en général tranche le naturel ; mais l’action de la nature ambiante sur nous est une action sur elle-même, elle se fond et se compose avec nous-mêmes. Tout ce qui agit sur un vivant et qui ne le supprime pas, produit une forme de vie, ou une variation de la vie plus ou moins stable.

On voit par ces remarques très simples que la connaissance d’un pays nous demande deux genres de recherches d’inégales difficultés. Ici, comme en bien d’autres matières, il se trouve que ce qui nous importerait le plus de connaître est aussi le plus difficile. Les mœurs, les idéaux, la politique, les produits de l’esprit sont les effets incalculables de causes infiniment enchevêtrées, où l’intelligence se perd au milieu de nombre de facteurs indépendants et de leurs combinaisons, où même la statistique est grossièrement incapable de nous servir. Cette grande impuissance est fatale à l’espèce humaine ; c’est elle, bien plus que les intérêts, qui oppose les nations les unes aux autres, et qui s’oppose à une organisation de l’ensemble des hommes sur le globe, entreprise jusqu’ici vainement tentée par l’esprit de conquête, par l’esprit religieux, par l’esprit révolutionnaire, chacun suivant sa nature.

L’homme n’en sait pas assez sur l’homme pour ne pas recourir aux expédients. Les solutions grossières, vaines ou désespérées, se proposent ou s’imposent au genre humain exactement comme aux individus, *parce qu’ils* ne *savent pas*.

Voilà des propos assez abstraits, dont quelques-uns de fort sombres, pour ouvrir un recueil d’images. C’est que les images d’un pays, la vision d’une contrée nourrice d’un groupe humaine, et théâtre et matière de ses actes, excitent invinciblement en nous, comme un accompagnement continu, émouvant, impossible à ne pas entendre, toutes les voix d’un drame et d’un rêve d’une complexité et d’une profondeur illimitées, dans lequel nous sommes chacun personnellement engagés.

La terre de France est remarquable par la netteté de sa figure, par les différences de ses régions, par l’équilibre général de cette diversité de

parties qui se conviennent, se groupent et se complètent assez bien.

Une sorte de proportion heureuse existe en ce pays entre l'étendue des plaines et celle des montagnes, entre la surface totale et le développement des côtes ; et sur les côtes mêmes, entre les falaises, les roches, les plages qui bordent de calcaire, de granit ou de sables le rivage de la France sur trois mers. La France est le seul pays d'Europe qui possède trois fronts de mer bien distincts. Quant aux ressources de surface ou de fond, on peut dire que peu de choses essentielles à la vie manquent à la France. Il s'y trouve beaucoup de terres à céréales, d'illustres coteaux pour la vigne ; l'excellente pierre à bâtir et le fer y abondent. Il y a moins de charbon qu'il n'en faudrait de nos jours. D'autre part, l'ère moderne a créé des besoins nouveaux et intenses, quoique accidentels et peut-être éphémères, auxquels ce pays ne peut subvenir ou suffire par soi seul.

Sur cette terre vit un peuple dont l'histoire consiste principalement dans le travail incessant de sa propre formation. Qu'il s'agisse de sa constitution ethnique, qu'il s'agisse de constitution psychologique, ce peuple est plus que tout autre une création de son domaine et l'œuvre séculaire d'une certaine donnée géographique. Il n'est point de peuple qui ait des relations plus étroites avec le lieu du monde qu'il habite. On ne peut l'imaginer se déplaçant en masse, émigrant en bloc sous d'autres cieux, se détachant de la figure de la France. On ne peut concevoir ce peuple français en faisant abstraction de son lieu, auquel il doit non seulement les caractères ordinaires d'adaptation que tous les peuples reçoivent à la longue des sites qu'ils habitent, mais encore ce que l'on pourrait nommer sa formule de constitution, et sa loi propre de conservation comme entité nationale.

Les Iles Britanniques, la France, l'Espagne terminent vers l'Ouest l'immense Europasie ; mais tandis que les premières par la mer, la dernière par la masse des Pryénées, sont bien séparées du reste de l'énorme continent, la France est largement ouverte et accessible par le Nord-Est. Elle offre, d'autre part, de nombreux points d'accostage sur ses vastes frontières maritimes.

Ces circonstances naturelles, jointes à la qualité générale du sol, à la modération du climat, ont eu la plus grande influence sur le peuplement du territoire. Quelle qu'ait été la population primitive du pays, — je veux dire la population qui a vécu sur cette terre à partir de l'époque où sa physionomie physique actuelle s'est fixée dans ses grands traits, — cette

population a été à bien des reprises modifiée, enrichie, appauvrie, reconstituée, refondue à toute époque par des apports et des accidents étonnamment variés ; elle a subi des invasions, des occupations, des infiltrations, des extinctions, des pertes et des gains incessants.

Le vent vivant des peuples, soufflant du Nord et de l'Est à intervalles intermittents, et avec des intensités variables, a porté vers l'Ouest, à travers les âges, des éléments ethniques très divers, qui, poussés successivement à la découverte des régions de l'Extrême Occident de l'Europe, se sont enfin heurtés à des populations autochtones, ou déjà arrêtées par l'Océan et par les monts, et fixées. Ils ont trouvé devant eux des obstacles humains ou des barrières naturelles, autour d'eux, un pays fertile et tempéré. Ces arrivants se sont établis, juxtaposés ou superposés aux groupes déjà installés, se faisant équilibre, se combinant peu à peu les uns aux autres, composant lentement leurs langues, leurs caractéristiques, leurs arts et leurs mœurs. Les immigrants ne vinrent pas seulement du Nord et de l'Est ; le Sud-Est et le Sud fournirent leurs contingents. Quelques Grecs par les rivages du Midi ; des effectifs romains assez faibles, sans doute, mais renouvelés pendant des siècles ; plus tard, des essaims de Maures et de Sarrasins. Grecs ou Phéniciens, Latins et Sarrasins par le Sud, comme les Northmans par les côtes de la Manche et de l'Atlantique, ont pénétré dans le territoire par quantités assez peu considérables. Les masses les plus nombreuses furent vraisemblablement celles apportées par les courants de l'Est.

Quoi qu'il en soit, une carte où les mouvements de peuples seraient figurés comme le sont les déplacements aériens sur les cartes météorologiques, ferait apparaître le territoire français comme une aire où les courants humains se sont portés, mêlés, neutralisés et apaisés, par la fusion progressive et l'enchevêtrement de leurs tourbillons.

Le fait fondamental pour la formation de la France a donc été la présence et le mélange sur son territoire d'une quantité remarquable d'éléments ethniques différents. Toutes les nations d'Europe sont composées, et il n'y a peut-être aucune d'elles dans laquelle une seule langue soit parlée. Mais il n'en est, je crois, aucune dont la formule ethnique et linguistique soit aussi riche que celle de la France. Celle-ci a trouvé son individualité singulière dans le phénomène complexe des échanges internes, des alliances individuelles qui se sont produits en elle entre tant de sangs et de complexions différents. Les combinaisons de tant de facteurs indépendants,

le dosage de tant d'hérédités expliquent dans les actes et les sentiments des Français bien des contradictions et cette remarquable valeur moyenne des individus. A cause des sangs très disparates qu'elle a reçus, et dont elle a composé, en quelques siècles, une personnalité européenne si nette et si complète, productrice d'une culture et d'un esprit caractéristiques, la nation française fait songer à un arbre greffé plusieurs fois, de qui la qualité et la saveur des ses fruits résultent d'une heureuse alliance de sucs et de sèves très divers concourant à une même et indivisible existence.

La même circonstance permet de comprendre la plupart des institutions et des organisations spécifiquement françaises, qui sont en général des productions ou des réactions souvent très énergiques du corps national en faveur de son unité. Le sens de cette unité vitale est extrême en France.

Si j'osais me laisser séduire aux rêveries qu'on décore du beau nom de philosophie historique, je me plairais peut-être à imaginer que tous les événements véritablement grands de cette histoire de la France furent, d'une part, les actions qui ont menacé, ou tendu à altérer, un certain équilibre de races réalisé dans une certaine figure territoriale ; et, d'autre part, les réactions, parfois si énergiques, qui répondirent à ces atteintes, tendant à reconstituer l'équilibre.

Tantôt la nation semble faire effort pour atteindre ou reprendre sa composition optima, celle qui est la plus favorable à ses échanges intérieurs et à sa vie pleine et complète ; et tantôt faire effort pour rejoindre l'unité que cette composition même lui impose. Dans les dissensions intérieures aiguës, c'est toujours le parti qui semble en possession de rétablir au plus tôt, et à tout prix, l'unité menacée, qui a toutes les chances de triompher. C'est pourquoi l'histoire dramatique de la France se résume mieux que toutes autres en quelques grands noms, noms de personnes, noms de familles, noms d'assemblées, qui ont particulièrement et énergiquement représenté cette tendance essentielle aux moments critiques et dans les périodes de crise ou de réorganisation. Que l'on parle des Capétiens, de Jeanne d'Arc, de Louis XI, d'Henri IV, de Richelieu, de la Convention ou de Napoléon, on désigne toujours une même chose, un symbole de l'identité et de l'unité nationales en acte.

Mais un autre nom me vient à l'esprit, comme je pense à tous ces noms représentatifs. C'est un nom de ville. Quel phénomène plus significatif et qui illustre mieux ce que je viens de dire, que l'énorme accroissement au

cours des siècles de la prééminence de Paris ? Quoi de plus typique que cette attraction puissante et cette impulsion continuelle qu'il exerce comme un centre vital dont le rôle passe de beaucoup celui d'une capitale politique ou d'une ville de première grandeur ?

L'action certaine, visible et constante de Paris, est de compenser par une concentration jalouse et intense les grandes différences régionales et individuelles de la France. L'augmentation du nombre des fondions que Paris exerce dans la vie de la France depuis deux siècles correspond à une développement du besoin de coordination totale, et à la réunion assez récente de provinces plus lointaines à traditions plus hétérogènes. La Révolution a trouvé la France déjà centralisée au point de vue gouvernemental, et polarisée à l'égard de la Cour en ce qui concerne le goût et les mœurs. Cette centralisation n'intéressait guère directement que les classes dirigeantes et aisées. Mais à partir de la réunion des Assemblées révolutionnaires, et pendant les années critiques, un intense mouvement d'hommes et d'idées s'établit entre Paris et le reste de la France. Les affaires locales, les projets, les dénonciations, les individus les plus actifs ou les plus ambitieux, tout vient à Paris, tout y fermente ; et Paris à son tour inonde le pays de délégués, de décrets, de journaux, des produits de toutes les rencontres, de tous les événements, des passions et des discussions que tant de différences appelées à lui et heurtées en lui engendrent dans ses murs.

Je ne sais pourquoi les historiens en général ne soulignent pas ce grand *fait* que me représente la transformation de Paris en organe central de confrontation et de combinaison, organe non seulement politique et administratif, mais organe de jugement, d'élaboration et d'émission, et pôle directeur de la sensibilité générale du pays. Peut-être répugnent-ils à mettre au rang des événements un phénomène relativement lent et qu'on ne peut dater avec précision. Mais il faut quelquefois douer le regard historique des mêmes libertés à l'égard du temps et de l'espace que nous avons obtenues de nos instruments d'optique et de vues animées. Imaginez que vous perceviez en quelques instants ce qui s'est fait en quelques centaines d'années, Paris se former, grossir, ses liaisons avec tout le territoire se multiplier, s'enrichir ; Paris devenir l'appareil indispensable d'une circulation généralisée ; sa nécessité et sa puissance fonctionnelle s'affirmer de plus en plus, croître avec la Révolution, avec l'Empire, avec le développement des voies ferrées, avec celui des télégraphes, de la presse, et

de ce qu’on pourrait nommer la littérature intensive… vous concevez alors Paris comme événement, événement tout comparable à la création d’une institution d’importance capitale, et à tous les événements significatifs que l’histoire inscrit et médite.

Il n’y a pas d’événements plus significatifs que celui-ci. J’ai dit à quoi il répond. C’est une production typique de la France, de la diversité extraordinaire de la France, que cette grande cité à qui toute une grande nation délègue tous ses pouvoirs spirituels, par qui elle fait élaborer les conventions fondamentales en matière de goûts et de mœurs, et qui lui sert d’intermédiaire ou d’interprète, et de représentant à l’égard du reste du monde, comme elle sert au reste du monde à prendre une connaissance rapide, inexacte et délicieuse de l’ensemble de la France.

Les idées sur la France que je viens d’exposer ou plutôt de proposer au lecteur à titre de pures approximations, me sont venues par une conséquence lointaine de remarques que j’ai faites, il y a fort longtemps, sur un sujet tout particulier.

La poésie a quelquefois occupé mon esprit ; et non seulement j’ai consumé quelques années de ma vie à composer divers poèmes ; mais encore, je me suis plu assez souvent à examiner dans leur généralité la nature et les moyens de cet art.

Or, en méditant sur les caractères physiques de la poésie, c’est-à-dire, sur ses rapports avec la musique, et en développant cette étude jusqu’à une comparaison des métriques et des prosodies de quelques peuples, on ne peut pas ne pas apercevoir un fait, qui pour être assez connu et très sensible, n’a pas été, je crois, suffisamment considéré et interrogé.

La poésie française diffère musicalement de toutes les autres, au point d’avoir été regardée parfois comme presque privée de bien des charmes et des ressources qui se trouvent en d’autres langues à la disposition des poètes. Je crois bien que c’est là une erreur ; mais cette erreur, comme il arrive fort souvent, est une déduction illégitime et subjective d’une observation exaôe. C’est la langue elle-même qu’il fallait considérer pour en définir la singularité phonétique ; celle-ci bien déterminée, on pourrait chercher à se l’expliquer.

Trois caractères distinguent nettement le français des autres langues occidentales : le français, bien parlé, ne chante presque pas. C’est un discours de registre peu étendu, une parole plus plane que les autres. Ensuite : les consonnes en français sont remarquablement adoucies ; pas de

figures rudes ou gutturales. Nulle consonne française n'est impossible à prononcer pour un Européen. Enfin, les voyelles françaises sont nombreuses et très nuancées, forment une rare et précieuse collection de timbres délicats qui offrent aux poètes dignes de ce nom des valeurs par le jeu desquelles ils peuvent compenser le registre tempéré et la modération générale des accents de leur langue. La variété des é et des è, — les riches diphtongues, comme celles-ci : feuille, paille, pleure, toise, tien, etc., — l'e muet qui tantôt existe, tantôt ne se fait presque point sentir s'il ne s'efface entièrement, et qui procure tant d'effets subtils de silences élémentaires, ou qui termine ou prolonge tant de mots par une sorte d'ombre que semble jeter après elle une syllabe accentuée, voilà des moyens dont on pourrait montrer l'efficacité par une infinité d'exemples.

Mais je n'en ai parlé que pour établir ce que je prétendais tout à l'heure : que la langue française doit se ranger à part ; également éloignée, au point de vue phonétique, des langues dites latines ou romanes et des langues germaniques.

Il est bien remarquable, en particulier, que la langue parlée sur un territoire intermédiaire entre l'Italie et l'Espagne se contienne dans un registre bien moins étendu que celui où se meuvent les voix italiennes et espagnoles. Ses voyelles sont plus nombreuses et plus nuancées ; ses consonnes jamais ne sont de la force, ne demandent l'effort qui s'y attache dans les autres langues latines.

L'histoire du français nous apprend à ce sujet des choses curieuses, que je trouve significatives. Elle nous enseigne, par exemple, que la lettre r, quoique très peu rude en français, où elle ne se trouve jamais roulée ni aspirée, a failli disparaître de la langue, à plusieurs reprises, et être remplacée, selon un adoucissement progressif, par quelque émission plus aisée. (Le mot chaire est devenu chaise, etc.)

En somme, un examen phonétique même superficiel, (comme celui qu'un simple amateur pouvait faire), m'a montré dans la poétique et la langue de France des traits et des singularités que je ne puis m'expliquer que par les caractères mêmes de la nation que j'ai énoncés tout à l'heure.

Si la langue française est comme tempérée dans sa tonalité générale ; si bien parler le français c'est le parler sans accent ; si les phonèmes rudes ou trop marqués en sont proscrits, ou en furent peu à peu éliminés ; si, d'autre part, les timbres y sont nombreux et complexes, les muettes si sensibles, je n'en puis voir d'autre cause que le mode de formation et la complexité de

l’alliage de la nation. Dans un pays où les Celtes, les Latins, les Germains, ont accompli une fusion très intime, où l’on parle encore, où l’on écrit, à côté de la langue dominante, une quantité de langages divers, (plusieurs langues romanes, les dialectes du français, deux du breton, le basque, le catalan, le corse), il s’est fait nécessairement une unité linguistique parallèle à l’unité politique et à l’unité de sentiment. Cette unité ne pouvait s’accomplir que par des transactions statistiques, des concessions mutuelles, un abandon par les uns de ce qui était trop ardu à prononcer pour les autres, une altération composée. Peut-être pourrait-on pousser l’analyse un peu plus loin et rechercher si les formes spécifiques du français ne relèvent pas, elles aussi, des mêmes nécessités ?

La clarté de structure du langage de la France, si on pouvait la définir d’une façon simple, apparaîtrait sans doute comme le fruit des mêmes besoins et des mêmes conditions ; et il n’est pas douteux, d’autre part, que la littérature de ce pays, en ce qu’elle a de plus caractéristique, procède mêmement d’un mélange de qualités très différentes et d’origines très diverses, dans une forme d’autant plus nette et impérieuse que les substances qu’elle doit recevoir sont plus hétérogènes. Le même pays produit un Pascal et un Voltaire, un Lamartine et un Vidtor Hugo, un Musset et un Mallarmé. Il y a quelques années, on pouvait rencontrer, dans un même salon de Paris, Emile Zola et Théodore de Banville, ou bien aller en un quart d’heure du cabinet d’Anatole France au bureau de J.-K. Huysmans : c’était visiter des extrêmes.

Ici se placeraient tout naturellement des considérations sur ce que la France a donné aux Lettres de proprement et spécialement français. Il faudrait, par exemple, mettre en lumière ce remarquable développement de l’esprit critique en matière de forme qui s’est prononcé à partir du XVIe siècle ; cet esprit a dominé la littérature pendant la période dite classique, et n’a jamais cessé depuis lors d’exercer une influence diredte ou indirecte sur la production.

La France est peut-être le seul pays où des considérations de pure forme, un souci de la forme en soi, aient persisté et dominé dans l’ère moderne. Le sentiment et le culte de la forme me semblent être des passions de l’esprit qui se rencontrent le plus souvent en liaison avec l’esprit critique et la tournure sceptique des esprits. Ils s’accompagnent, en effet, d’une particulière liberté à l’égard du contenu, et coexistent souvent avec une sorte de sens de l’ironie généralisée. Ces vices ou ces vertus exquises sont

ordinairement cultivés dans des milieux sociaux riches en expériences et en contrastes, où le mouvement des échanges d'idées, l'activité des esprits concentrés et heurtant leur diversité s'exagèrent et acquièrent l'intensité, l'éclat, parfois la sécheresse d'une flamme. Le rôle de la cour, le rôle de Paris dans la littérature française furent ou sont essentiels. Le chef-d'œuvre littéraire de la France est peut-être sa prose abstraite, dont la pareille ne se trouve nulle part. Mais je ne puis ici développer ces vues. Il y faudrait tout un livre.

Je n'ajoute qu'une remarque à cet aperçu tout insuffisant : des fondations comme l'Académie Française, des institutions comme la Comédie-Française et quelques autres, sont bien, chacune selon sa nature et sa fonction, des productions nationales spécifiques, dont l'essence est de renforcer et de consacrer, et en somme de représenter à la France même, sa puissante et volontaire unité.

Quant aux beaux-arts, je dirai seulement quelques mots de notre architecture française, qui auront pour objet de faire remarquer son originalité pendant les grandes époques où elle a flori. Pour comprendre l'architecture française de 1100 à 1800, — sept siècles dont chacun a donné ses chefs-d'œuvre, cathédrales, palais, admirables séries, — il importe de se reporter au principe le plus délicat et le plus solide de tous les arts, qui est l'accord intime, et aussi profond que le permet la nature des choses, entre la matière et la figure de l'ouvrage.

L'indissolubilité de ces deux éléments est le but incontestable de tout grand art. L'exemple le plus simple est celui que nous offre la poésie, à l'existence de laquelle l'union étroite ou la mystérieuse symbiose du son et du sens est essentielle.

C'est par cette recherche d'une liaison qui doit se pressentir et s'accomplir dans la vibrante profondeur de l'artiste, et en quelque sorte dans tout son corps, que l'œuvre peut acquérir quelque ressemblance avec les productions vivantes de la nature, dans lesquelles il est impossible de dissocier les forces et les formes.

En ce qui concerne l'architecture, il faut s'accoutumer, pour en avoir une opinion exacte et en tirer une jouissance supérieure, à distinguer les constructions dont la figure et la matière sont demeurées indépendantes l'une de l'autre, de celles où ces deux facteurs ont été rendus comme inséparables. Le public confond trop souvent les qualités véritablement

architectoniques avec les effets de décor purement extérieurs. On se satisfait d'être ému, ou étonné, ou amusé par des apparences théâtrales ; et, sans doute, il existe de très beaux monuments qui émerveillent les yeux quoiqu'ils soient faits d'une grossière matière, d'un noyau de concrétion revêtu d'enduits menteurs, de marbres appliqués, d'ornements rapportés. Mais, au regard de l'esprit, ces bâtisses ne vivent pas. Elles sont des masques, des simulacres sous lesquels se dissimule une misérable vérité. Mais, au contraire, il suffit au connaisseur de considérer une simple église de village comme il en existe encore des milliers en France, pour recevoir le choc du Beau total, et ressentir, en quelque sorte, le sentiment d'une synthèse.

Nos constructeurs des grandes époques ont toujours visiblement conçu leurs édifices d'un seul jet, et non en deux mouvements de l'esprit ou en deux séries d'opérations, les unes relatives à la forme, les autres à la matière. Si l'on me permet cette expression, ils pensaient en matériaux. D'ailleurs la magnifique qualité de la pierre dans les régions ou l'architecture médiévale la plus pure s'est développée, leur était infiniment favorable à ce mode de concevoir. Si l'on considère la suite des découvertes et des réalisations qui se sont produites dans cet ordre de choses du XII^e^ au XIV^e^ siècle, on assiste à une évolution bien remarquable, qui peut s'interpréter comme une lutte entre une imagination et des desseins de plus en plus hardis, un désir croissant de légèreté, de fantaisie et de richesse, et d'autre part, un sentiment de la matière et de ses propriétés qui ne s'obscurcit et ne s'égare que vers la fin de cette grande époque. Ce développement est marqué par l'accroissement de la science combinée de la structure et de la coupe des pierres, et s'achève par des prodiges et par les abus inévitables d'une virtuosité excessive. Mais avant d'en arriver à cette décadence, que de chefs-d'œuvre, quels accords extraordinairement justes entre les fadeurs de l'édifice ! L'art n'a jamais approché de si près la logique et la grâce des êtres vivants, j'entends, de ceux que la nature a heureusement réussis, que dans ces œuvres admirables qui, bien différentes de celles dont la valeur se réduit à la valeur d'un décor de théâtre, supportent, et même suggèrent et imposent, le mouvement, l'examen, la réflexion. Circonstance singulière : nous ignorons entièrement les méthodes, la culture technique et théorique, les connaissances mathématiques et mécaniques de leurs grands créateurs.

Je signalerai au passage deux caradères très importants de leurs ouvrages, qui illustreront avec précision ce que je viens de dire au sujet de leur manière de concevoir. Entrez à Notre-Dame de Paris, et considérez la tranche de l'édifice qui est comprise entre deux piliers successifs de la nef. Cette tranche constitue un tout. Elle est comparable à un segment de vertébré. Au point de vue de la structure comme au point de vue de la décoration, elle est un élément intégrant complet, et visiblement complet. D'autre part, si vous portez votre attention sur les profils des formes de passage, des moulures, des nervures, des bandeaux, des arêtes qui conduisent l'œil dans ses mouvements, vous trouverez dans la compréhension de ces moyens auxiliaires si simples en eux-mêmes, une impression comparable à celle que donne en musique l'art de moduler et de transporter insensiblement d'un état dans un autre une âme d'auditeur. Mais il n'est pas besoin d'édifices considérables pour faire apparaître ces qualités supérieures. Une chapelle, une maison très simple suffisent, dans dix mille villages, à nous représenter des témoins séculaires de ce sentiment de l'intimité de la forme avec la matière, par laquelle une construction, même tout humble, a le caractère d'une production spontanée du sol où elle s'élève.

Après tout ce que j'ai dit, on ne sera point étonné que je considère la France elle-même comme une forme, et qu'elle m'apparaisse comme une œuvre. C'est une nation dont on peut dire qu'elle est faite de main d'homme, et qu'elle est en quelque manière dessinée et construite comme une figure dont la diversité de ses parties s'arrangent en un individu. On pourrait dire aussi qu'elle est une sorte de loi, qu'un certain territoire et une certaine combinaison ethnique donnent à un groupement humain qui ne cesse au cours des âges de s'organiser et de se réorganiser suivant cette loi. L'effet le plus visible de la loi qui ordonne l'existence de la France est, comme je l'ai dit plus haut, la fonction de Paris, et la singularité de son rôle. Ce phénomène capital était nécessaire dans un pays qui n'est point défini par une race dominante, ni par des traditions ou des croyances, ni par des circonstances économiques, mais par un équilibre très complexe, une diversité extrêmement riche, un ensemble de différences des êtres et des climats auxquels devait répondre un organe de coordination très puissant. Quant au caractère de la nation, on le connaît assez. Elle est vive d'esprit, généralement prudente dans les actes, mobile à la surface, constante et

fidèle en profondeur. Elle néglige assez facilement ses traditions, garde indéfiniment ses habitudes ; elle est sagace et légère, clairvoyante et distraite, tempérée à l'excès, et même infiniment trop modérée dans ses vrais désirs pour une époque où l'énormité des ambitions, la monstruosité des appétits sont presque des conditions normales. Le Français se contente de peu. Il n'a pas de grands besoins matériels, et ses instincts sont modérés. Même il considère avec un certain scepticisme le développement du machinisme et les progrès de cet ordre dans lequel il lui arrive souvent de créer et de dormir sur son œuvre, laissant aux autres le soin et le profit de s'en servir. Peut-être les Français pressentent-ils tout ce que l'esprit et ses valeurs générales peuvent perdre par l'accroissement indéfini de l'organisation et du spécialisme.

Ce dernier trait s'accorde bien avec la thèse générale de ma petite étude. Il est clair qu'un peuple essentiellement hétérogène et qui vit de l'unité de ses différences internes, ne pourrait, sans s'altérer profondément, adopter le mode d'existence uniforme et entièrement discipliné qui convient aux nations dont le rendement industriel et la satisfaction standardisée sont des conditions ou des idéaux conformes à leur nature. Le contraste et même les contradictions sont presque essentiels à la France. Ce pays où l'indifférence en matière de religion est si commune, est aussi le pays des plus récents miracles. Pendant les mêmes années que Renan développait sa critique et que le positivisme ou l'agnosticisme s'élargissaient, une apparition illuminait la grotte de Lourdes. C'est au pays de Voltaire et de quelques autres que la foi est la plus sérieuse et la plus solide, peut-être, et que les Ordres se recruteraient le plus aisément ; c'est à lui que l'Église a attribué les canonisations les plus nombreuses dans ces dernières années. Mais peu de superstition ; je veux dire : moins qu'ailleurs. Il y a en France moins de télépathies, moins de recherches psychiques, moins d'évocations et de thérapeutiques prestigieuses, qu'il n'y en a dans certaines contrées moins superficielles. Je ne veux pas dire qu'il n'y en ait point.

1927.

OceanofPDF.com

FONCTION DE PARIS

Une très grande ville a besoin du reste du monde, s'alimente comme une flamme aux dépens d'un territoire et d'un peuple dont elle consume et change en esprit, en paroles, en nouveautés, en actes, et en œuvres les trésors muets et les réserves profondes. Elle rend vif, ardent, brillant, bref et actif ce qui dormait, couvait, s'amassait, mûrissait ou se décomposait sans éclat dans l'étendue vague et semblable à elle-même d'une vaste contrée. Les terres habitées se forment ainsi des manières de glandes, organes qui élaborent ce qu'il faut aux hommes de plus exquis, de plus violent, de plus vain, de plus abstrait, de plus excitant, de moins nécessaire à l'existence élémentaire ; quoique indispensable à l'édification d'êtres supérieurs, puissants et complexes, et à l'exaltation de leurs valeurs.

Toute grande ville d'Europe ou d'Amérique est cosmopolite : ce qui peut se traduire ainsi : plus elle est vaste, plus elle est diverse, plus grand est le nombre des races qui y sont représentées, des langues qui s'y parlent, des dieux qui s'y trouvent adorés simultanément.

Chacune de ces trop grandes et trop vivantes cités, créations de l'inquiétude, de l'avidité, de la volonté combinées avec la figure locale du sol et la situation géographique, se conserve et s'accroît en attirant à soi ce qu'il y a de plus ambitieux, de plus remuant, de plus libre d'esprit, de plus raffiné dans les goûts, de plus vaniteux, de plus luxurieux et de plus lâche quant aux mœurs. On vient aux grands centres pour avancer, pour triompher, pour s'élever ; pour jouir, pour s'y consumer ; pour s'y fondre et s'y métamorphoser ; et en somme pour jouer, pour se trouver à la portée du plus grand nombre possible de chances et de proies, femmes, places, clartés, relations, facilités diverses ; pour attendre ou provoquer l'événement favorable dans un milieu dense et chargé d'occasions, de circonstances, et comme riche d'imprévu, qui engendre à l'imagination toutes les promesses de l'incertain. Chaque grande ville est une immense maison de jeux.

Mais dans chacune il est quelque jeu qui domine. L'une s'enorgueillit d'être le marché de tout le diamant de la terre ; l'autre tient le contrôle du coton. Telle porte le sceptre du café, ou des fourrures, ou des soies ; telle

autre fixe le cours des frets ou des fauves, ou des métaux. Toute une ville, sent le cuir ; l'autre, la poudre parfumée.

Paris fait un peu de tout. Ce n'est point qu'il n'ait sa spécialité et sa propriété particulière ; mais elle est d'un ordre plus subtil, et la fonction qui lui appartient à lui seul est plus difficile à définir que celles des autres cités.

La parure des femmes et la variation de cette parure ; la production des romans et des comédies ; les arts divers qui tendent au raffinement des plaisirs fondamentaux de l'espèce, tout ceci lui est communément et facilement attribué.

Mais il faut y regarder plus attentivement et chercher un peu plus à fond le caractère essentiel de cet illustre Paris.

Il est d'abord à mes yeux la ville la plus complète qui soit au monde, car je n'en vois point où la diversité des occupations, des industries, des fondions, des produits et des idées soit plus riche et mêlée qu'ici.

Être à soi seul la capitale politique, littéraire, scientifique, financière, commerciale, voluptuaire et somptuaire d'un grand pays ; en représenter toute l'histoire ; en absorber et en concentrer toute la substance pensante aussi bien que tout le crédit et presque toutes les facultés et disponibilités d'argent, et tout ceci, bon et mauvais pour la nation qu'elle couronne, c'est par quoi se distingue entre toutes les villes géantes, la ville de Paris. Les conséquences, les immenses avantages, les inconvénients, les graves dangers de cette concentration sont aisés à imaginer.

Ce rapprochement si remarquable d'êtres diversement inquiets, d'intérêts tout différents entre eux, qui s'entrecroisent, de recherches qui se poursuivent dans le même air, qui, s'ignorant, ne peuvent toutefois qu'elles ne se modifient l'une l'autre par influence ; ces mélanges précoces de jeunes hommes dans leurs cafés, ces combinaisons fortuites et ces reconnaissances tardives d'hommes mûrs et parvenus dans les salons, le jeu beaucoup plus facile et accéléré qu'ailleurs des individus dans l'édifice social, suggèrent une image de Paris toute psychologique.

Paris fait songer à je ne sais quel grossissement d'un organe de l'esprit. Il y règne une mobilité toute mentale. Les généralisations, les dissociations, les reprises de conscience, l'oubli, y sont plus prompts et plus fréquents qu'en aucun lieu de la terre. Un homme, par un seul mot, s'y fait un nom ou se détruit en un instant. Les êtres ennuyeux n'y trouvent pas autant de faveur qu'on leur en accorde en d'autres villes de l'Europe ; et ceci au détriment quelquefois des idées profondes. Le charlatanisme y existe, mais

presque aussitôt reconnu et défini. Il n’est pas mauvais à Paris de déguiser ce que l’on a de solide et de péniblement acquis sous une légèreté et une grâce qui préservent les secrètes vertus de la pensée attentive et étudiée. Cette sorte de pudeur ou de prudence est si commune à Paris qu’elle lui donne au regard étranger l’apparence d’une ville de pur luxe et de mœurs faciles. Le plaisir eêt en évidence. On y vient expressément pour s’y délivrer, pour se divertir. On y prend aisément bien des idées fausses sur la nation la plus mystérieuse du monde, d’ailleurs la plus ouverte.

Encore quelques mots sur un grand sujet qu’il ne s’agit point ici d’épuiser.

Ce Paris, dont le caractère résulte d’une très longue expérience, d’une infinité de vicissitudes historiques ; qui, dans un espace de trois cents ans, a été deux ou trois fois la tête de l’Europe, trois fois conquis par l’ennemi, le théâtre d’une demi-douzaine de révolutions politiques, le créateur d’un nombre admirable de renommées, le destructeur d’une quantité de niaiseries ; et qui appelle continuellement à soi la fleur et la lie de la race, s’est fait la métropole de diverses libertés et la capitale de la sociabilité humaine.

L’accroissement de la crédulité dans le monde, qui est dû à la fatigue de l’idée nette, à l’accession de populations exotiques à la vie civilisée, menace ce qui distinguait l’esprit de Paris. Nous l’avons connu capitale de la qualité, et capitale de la critique. Tout fait craindre pour ces couronnes que des siècles de délicates expériences, d’éclaircissements et de choix avaient ouvrées.

1927.

OceanofPDF.com

PRÉSENCE DE PARIS

Je rêvais d'être en mer… C'est PARIS qui m'éveille. Une riche rumeur accueille mon retour. Elle environne et brode mon silence de tout ce qui se passe au delà de mes murs ; et, seul, me fait peuplé.

Si je prête l'oreille, mon sens tendu divise et mon esprit déchiffre ce murmure mêlé d'une diversité d'incidents inconnus et de faits invisibles, qui me sont présents et absents.

Sur le fond fluvial et grondeur qu'alimente éternellement le roulement de la roue innombrable, une sorte de perspective de bruits dont le tableau sonore se compose et se décompose à chaque instant, donne l'idée l'une action immense qu'entretient une multitude d'événements indépendants, mais qui ne manquent jamais de se produire, l'un ou l'autre.

Je discerne à toute distance, et je puis nommer ceci ou cela : l'aboi d'un chien ; la trompe qui corne ; le fer froissé qui grince ; le cri aigu du tourment d'un câble sur sa poulie ; la pierre qui se plaint de la râpe ; l'affreux gémissement de l'excavateur quand il arrache sa charge de sable à terre ; le sifflement perdu d'un train en détresse lointaine ; UNE VOIX nette ; et de vagues vociférations frustes.

Au premier plan, le chant d'un mendiant longuement lamentable se traîne.

Tout ce que le choc et le frottement peuvent engendrer à l'ouïe appelle à moi de toutes parts ce désordre de noms et d'images, venus de l'horizon de ma mémoire et de mon attente. J'entends mugir, bramer, cogner ou geindre la foule des forces mécaniques qui agissent et malmènent la matière dans PARIS.

PARIS caché, PARIS moteur dans l'étendue, et cause multiforme, être puissant fait de pierre et de vie, que suppose cette présence inépuisable d'un flux de rumeur sourde aux éclats de vacarme, veut alors se produire à ma pensée.

Voici me naître et me décourager cet absurde désir : penser PARIS.

Comment songer à vaincre, à réduire à quelque forme intelligible un tel monstre de grandeur, de rapports, de différences concentrées ? PARIS,

valeur d’un site, ouvrage de vingt siècles ; PARIS, produit des mains, des biens et de la politique d’un grand peuple ; foyer de délice et de peine ; objets des vœux de tant de conquérants, les uns forts de leurs noms, les autres, de leurs armes ; PARIS, trésor ; PARIS, mêlée ; PARIS, table de jeu où tous les visages de la fortune, tous les lots du destin brillent à tous les yeux ; et PARIS, œuvre et phénomène, théâtre d’événements d’importance universelle, événement lui-même de première grandeur, création semi-statistique, semi-volontaire ; mais sur toutes choses, PARIS, Personne Morale du plus haut rang, très illustre héritière des titres les plus nobles, et qui joint à la possession des plus beaux et des plus noirs souvenirs, la conscience d’une mission spirituelle permanente.

Penser Paris ?… Je me perds dans les voies de ce propos. Chaque idée qui me vient se divise sous le regard de mon esprit. A peine elle se dessine dans la durée et la logique de mon effort, aussitôt elle s’égare d’elle-même parmi tant d’autres qui s’en détachent et la prolongent, dont chacune enfanterait cent livres. La quantité des beautés sensibles et des caractères abstraits de la Grand’Ville est telle que je me trouve en proie au nombre d’idées qui m’en reviennent et de leurs combinaisons possibles, comme un promeneur étranger qui s’embarrasse dans le réseau de nos rues, et que le tumulte étonne et que le mouvement étourdit. Cette image même s’empare du pouvoir, se développe en moi, et m’inspire tout à coup une étrange similitude. Il m’apparaît que penser PARIS se compare, ou se confond, à penser l’esprit même. Je me représente le plan topographique de l’énorme cité, et rien ne me figure mieux le domaine de nos idées, le lieu mystérieux de l’aventure instantanée de la pensée, que ce labyrinthe de chemins, les uns, comme au hasard tracés, les autres, clairs et rectilignes…

Et je me dis qu’il est en nous des avenues, des carrefours et des impasses ; il s’y trouve des coins sinistres et des points qu’il faut redouter. Il en est de charmants aussi, et de sacrés. L’âme contient des tombes ; comme elle renferme les monuments de nos viétoires, et les hauts édifices de notre orgueil. Et nous savons que dans notre Cité intérieure, où chaque instant est un pas qu’y fait notre vie, une activité perpétuelle enfante le bien et le mal, le faux et le vrai, le beau et l’horrible, tous les contraires qui sont de l’homme et le font homme, comme ils s’assemblent nécessairement et contrastent puissamment dans une capitale.

Penser PARIS ? Mais comment penser PARIS, quand nous ne pouvons même embrasser le système du simple organisme, concevoir l'unité que composent ses fonctions avec sa substance ; savoir ce qu'il puise dans son milieu, ce qu'il repousse, ce qu'il en rejette, imaginer comme il s'édifie et s'accroît ; comme il développe ses liaisons intérieures ; comme il transforme ce qui l'entoure, et comme il se fait peu à peu un individu, un être incomparable aux autres, qui se distingue de tous ses semblables par une histoire, par des réactions, par des sympathies et des antipathies qui ne sont qu'à lui.

Cette rumeur que je ne cesse d'entendre, et que ne cesse de me verser le fleuve de la présence infiniment naissante de la Ville, cette riche rumeur grosse de mouvements que je retrouve et que je consulte entre deux idées, comme la voix confuse qui atteste le réel, est fille des grands nombres. Le NOMBRE de PARIS occupe, obsède, assiège mon esprit.

Que de relations, de conséquences, de rapprochements, de combinaisons, que de commencements et de fins scintillent devant la pensée dès que la pensée considère la quantité des vivants qui co-existent ici, agissant et réagissant les uns sur les autres, de toutes les manières imaginables et inimaginables, dans un conflit perpétuel de leurs différences de toutes espèces !… Elle croit voir, dans cet espace de quelques lieues carrées, une transmutation ardente de la vie en elle-même, une prodigieuse consommation de faits et de gestes, une fermentation de projets, un échange constamment intense de signes et d'actes, de volontés et de sentiments, dont les valeurs, les éclats, les accès, les effets se répondent, se renforcent ou se détruisent à toute heure du jour. Mille nœuds, à chaque moment, s'y forment ou s'y défont. Bien des mystères s'y dérobent ; et l'on imagine dans cette profondeur tout habitée, amas de ruches populeuses accumulées, un travail du destin terriblement actif.

Un physicien qui rêverait se divertirait peut-être dans un rêve, à tenter d'évaluer l'énergie interne de la ville… Après tout, la compression de quelques millions d'êtres libres sur un territoire restreint peut prêter à quelques divagations par analogie… Sans doute, ce problème insensé expire, à peine on l'exprime ; il se dissout dans l'absurde ; mais le simple énoncé qu'il précise suffit à ébaucher une notion fantasmagorique de la quantité de vie qui se produit ou se dissipe et se consume dans la masse de PARIS. La seule idée de tous les pas qui se font dans PARIS en un jour, de

toutes les syllabes qui s'y prononcent, de toutes les nouvelles qui y parviennent écrase la pensée. Je songe même à toutes les tentations, décisions, lueurs et niaiseries qui s'y déclarent dans les esprits ; à toutes les naissances et morts quotidiennes de fortunes, d'amours, de renommées, — qui, dans l'ordre mental et social, imitent le mouvement de la population qu'enregistre l'état civil… Ce sont là des observations imaginaires à base réelle, qui font concevoir cette ville énorme comme une nébuleuse d'événements, située à l'extrême limite de nos moyens intellectuels.

Mais il ne manque pas sur la terre d'amas comparables à celui-ci, il en est quelques-uns de plus vastes encore. PARIS, pourtant, se distingue fort nettement des autres monstres à millions de têtes, les NEW-YORK, les LONDRES, les PEKING… Il n'est point, en effet, d'entre nos BABYLONES, de ville plus personnelle et qui assemble des fonctions plus nombreuses que celle-ci et plus diverses. C'est qu'il n'en est point où, depuis des siècles, l'élite, en tous genres, d'un peuple ait été si jalousement concentrée ; où toute valeur ait dû venir se faire reconnaître, subir l'épreuve des comparaisons, affronter la critique, la jalousie, la concurrence, la raillerie, et le dédain. Il n'est point d'autre ville où l'unité d'un peuple ait été élaborée et consommée par une suite aussi remarquable et aussi diverse de circonstances et le concours d'hommes si différents par le génie et les méthodes. En vérité, c'est ici que notre nation, la plus composée d'Europe, a été fondue et refondue à la flamme des esprits les plus vifs et les plus opposés, et comme par la chaleur de leurs combinaisons.

C'est pourquoi PARIS est bien autre chose qu'une capitale politique et un centre industriel, qu'un port de première importance et un marché de toutes valeurs, qu'un paradis artificiel et un sanctuaire de la culture. Sa singularité consiste d'abord en ceci que toutes ces caractéristiques s'y combinent, ne demeurent pas étrangères les unes aux autres. Les hommes éminents des spécialités les plus différentes finissent toujours par s'y rencontrer et faire échange de leurs richesses. Ce commerce très précieux ne pouvait guère s'instituer que dans un lieu où, depuis des siècles, l'élite en tous genres d'un grand peuple a été jalousement appelée et gardée. Tout Français qui se distingue est voué à ce camp de concentration. PARIS l'évoque, l'attire, l'exige et, parfois, le consume.

PARIS répond à la complexité essentielle de la nation française. Il fallait bien que des provinces, des populations, des coutumes et des parlers si

dissemblables se fissent un centre organique de leurs rapports, un agent et un monument de leur mutuelle compréhension. En vérité, c'est là la grande, propre et glorieuse fonction de PARIS.

Il est la tête réelle de la France où elle assemble ses moyens de perception et de réadtion les plus sensibles. Par sa beauté et sa lumière, il donne à la France un visage sur lequel par moments vient briller toute l'intelligence du pays. Quand de fortes émotions saisissent notre peuple, le sang monte à ce front et le sentiment tout puissant de la fierté l'illumine.

Penser PARIS ?…

Plus on y songe, plus se sent-on, tout au contraire, pensé par PARIS.

1937.

OceanofPDF.com

LE YALOU[{88}]

Civilisation, according to the
interprétation of the Occident, serves
only to satisfy men of large desires.

Vicomte TORIO.

En septembre mil huit cent quatre-vingt-quinze, et en Chine, un jour bleu et blanc, le lettré me conduisit à un phare de bois noir, sur le sable du rivage. Nous quittâmes les derniers bosquets. Nous marchâmes, dormants, assoupis par la paresse du sol en poudre fondante, par qui étaient bus nos efforts, et qui descendait sous nos pas. Nous quittâmes le sable, enfin. Je regardai, en résumé, la vague trace de notre chemin se tordre et fuser sur la plage. Je vis dans les jambes du phare cligner la lumière de l'eau. A chaque marche, nous devenions plus légers, et nous respirions et nous voyions davantage. Vers la mi-hauteur, nous devînmes plus lourds. Un vent plein et bien tendu se mit heureusement à exister : il a tâtonné les barres de bois tièdes à travers la soie se gonflant de la robe du Chinois. La mer monte avec nous. Toute la vue nous vint comme un frais aliment. Là-haut, il faisait si bon que nous sentîmes bientôt un petit besoin à satisfaire. Au bout d'un temps indifférent, la douce égalité du mouvement, du calme nous saisit. La mer, qui me remuait tendrement, me rendait facile. Elle emplissait tout le reste de ma vie, avec une grande patience qui me faisait plaisir : elle m'usait, je me sentais devenir régulier. Les ondes, tournant sans peine, me donnaient la sensation de fumer, après avoir beaucoup fumé, et de devoir fumer infiniment encore. C'est alors que le souvenir édulcoré de maintes choses importantes passa aisément dans mon esprit : je sentis une volupté principale à y penser avec indifférence ; je souris à l'idée que ce bien-être pouvait éliminer certaines erreurs, et m'éclairer. Donc… Et je baissai mes paupières, ne voyant plus de la brillante mer que ce qu'on voit d'un petit verre de liqueur dorée, portee aux yeux. Et je fermai les yeux. Les sons de la promenade de l'eau me comblaient.

J’ignore comment vint à mon compagnon un désir de parler et de vaincre l’air délicieux, l’oubli. Je me disais : Que va-t-il dire ? aux premiers mots obscurs.

— Nippon, dit-il, nous fait la guerre. Ses grands bateaux blancs fument dans nos mauvais rêves. Ils vont troubler nos golfes. Ils feront des feux dans la nuit paisible.

— Ils sont très forts, soupirai-je, ils nous imitent.

— Vous êtes des enfants, dit le Chinois, je connais ton Europe.

— En souriant tu l’as visitée.

— J’ai peut-être souri. Sûrement, à l’ombre des autres regards, j’ai ri. La figure que je me vois seul, riait abondamment, tandis que les joyeux moqueurs qui me suivaient et me montraient du doigt n’auraient pu supporter la réflexion de leur propre rire. Mais je voyais et je touchais le désordre insensé de l’Europe. Je ne puis même pas comprendre la durée, pourtant bien courte, d’une telle confusion. Vous n’avez ni la patience qui tisse les longues vies, ni le sentiment de l’irrégularité, ni le sens de la place la plus exquise d’une chose, ni la connaissance du gouvernement. Vous vous épuisez à recommencer sans cesse l’œuvre du premier jour. Vos pères ainsi sont deux fois morts, et vous, vous avez peur de la mort.

Chez vous, le pouvoir ne peut rien. Votre politique est faite de repentirs, elle conduit à des révolutions générales, et ensuite aux regrets des révolutions, qui sont aussi des révolutions. Vos chefs ne commandent pas, vos hommes libres travaillent, vos esclaves vous font peur, vos grands hommes baisent les pieds des foules, adorent les petits, ont besoin de tout le monde. Vous êtes livrés à la richesse et à l’opinion féroces. Mais touche de ton esprit la plus exquise de vos erreurs.

L’intelligence, pour vous, n’est pas une chose comme les autres. Elle n’est ni prévue, ni amortie, ni protégée, ni réprimée, ni dirigée ; vous l’adorez comme une bête prépondérante. Chaque jour elle dévore ce qui existe. Elle aimerait à terminer chaque soir un nouvel état de société. Un particulier qu’elle enivre, compare sa pensée aux décisions des lois, aux faits eux-mêmes, nés de la foule et de la durée : il confond le rapide changement de son cœur avec la variation imperceptible des formes réelles et des Êtres durables. (Durant une fleur, mille désirs ont existé ; mille fois, on a pu jouir d’avoir trouvé le défaut de la corolle… mille corolles qu’on a crues plus belles ont été coloriées dans l’esprit, mais ont disparu…) C’est par cette loi que l’intelligence méprise les lois… et vous encouragez sa

violence ! Vous en êtes fous jusqu'au moment de la peur. Car vos idées sont terribles et vos cœurs faibles. Vos pitiés, vos cruautés sont absurdes, sans calme, comme irrésistibles. Enfin, vous craignez le sang, de plus en plus. Vous craignez le sang et le temps.

Cher barbare, ami imparfait, je suis un lettré du pays de Thsin, près de la mer Bleue. Je connais l'écriture, le commandement à la guerre, et la direction de l'agriculture. Je veux ignorer votre maladie d'inventions et votre débauche de mélange d'idées. Je sais quelque chose de plus puissant. Oui, nous, hommes d'ici, nous mangeons par millions continuels, les plus favorables vallées de la terre ; et la profondeur de ce golfe immense d'individus garde la forme d'une famille ininterrompue depuis les premiers temps. Chaque homme d'ici se sent fils et père, entre le mille et le dix mille, et se voit saisi dans le peuple autour de lui, et dans le peuple mort au-dessous de lui, et dans le peuple à venir, comme la brique dans le mur de briques. Il tient. Chaque homme d'ici sait qu'il n'est rien sans cette terre pleine, et hors de la merveilleuse construction d'ancêtres. Au point où les aïeux pâlissent, commencent les foules des Dieux. Celui qui médite peut mesurer dans sa pensée la belle forme et la solidité de notre tour éternelle.

Songe à la trame de notre race ; et, dis-moi, vous qui coupez vos racines et qui desséchez vos fleurs, comment existez-vous encore ? Sera-ce longtemps ?

Notre empire est tissu de vivants et de morts et de la nature. Il existe parce qu'il arrange toutes les choses. Ici, tout est historique : une certaine fleur, la douceur d'une heure qui tourne, la chair délicate des lacs entr'ouverts par le rayon, une éclipse émouvante… Sur ces choses, se rencontrent les esprits de nos pères avec les nôtres. Elles se reproduisent et, tandis que nous répétons les sons qu'ils leur ont donnés pour noms, le souvenir nous joint à eux et nous éternise.

Tels, nous semblons dormir et nous sommes méprisés. Pourtant, tout se dissout dans notre magnifique quantité. Les conquérants se perdent dans notre eau jaune. Les armées étrangères se noient dans le flux de notre génération, ou s'écrasent contre nos ancêtres. Les chutes majestueuses de nos fleuves d'existences et la descente grossissante de nos pères les emportent.

Il nous faut donc une politique infinie, atteignant les deux fonds du temps, qui conduisent mille millions d'hommes, de leurs pères à leurs fils, sans que les liens se brisent ou se brouillent. Là est l'immense direction

sans désir. Vous nous jugez inertes. Nous conservons simplement la sagesse suffisante pour croître démesurément, au delà de toute puissance humaine, et pour vous voir, malgré votre science furieuse, vous fondre dans les eaux pleines du pays de Thsin. Vous qui savez tant de choses, vous ignorez les plus antiques et les plus fortes, et vous désirez avec fureur ce qui est immédiat, et vous détruisez en même temps vos pères et vos fils.

Doux, cruels, subtils ou barbares, nous étions ce qu'il faut à son heure. Nous ne voulons pas savoir trop. La science des hommes ne doit pas s'augmenter indéfiniment. Si elle s'étend toujours, elle cause un trouble incessant et elle se désespère elle-même. Si elle s'arrête, la décadence paraît. Mais, nous qui pensons à une durée plus forte que la force de l'Occident, nous évitons l'ivresse dévorante de sagesse. Nous gardons nos anciennes réponses, nos Dieux, nos étages de puissance. Si l'on n'avait conservé aux supérieurs, l'aide inépuisable des incertitudes de l'esprit, si, en détruisant la simplicité des hommes, on avait excité le désir en eux, et changé la notion qu'ils ont d'eux-mêmes, — si les supérieurs étaient restés seuls dans une nature devenue mauvaise, vis à vis du nombre effrayant des sujets et de la violence des désirs, — ils auraient succombé, et avec eux, toute la force de tout le pays. Mais notre écriture est trop difficile. Elle est politique. Elle renferme les idées. Ici, pour pouvoir penser, il faut connaître des signes nombreux ; seuls y parviennent les lettrés, au prix d'un labeur immense. Les autres ne peuvent réfléchir profondément, ni combiner leurs informes desseins. Ils sentent, mais le sentiment est toujours une chose enfermée. Tous les pouvoirs contenus dans l'intelligence restent donc aux lettrés, et un ordre inébranlable se fonde sur la difficulté et l'esprit.

Rappelle-toi maintenant que vos grandes inventions eurent chez nous leur germe. Comprends-tu désormais pourquoi elles n'ont pas été poursuivies ? Leur perfection spéciale eût gâté notre lente et grande existence en troublant le régime simple de son cours. Tu vois qu'il ne faut pas nous mépriser, car, nous avons inventé la poudre, pour brandir, le soir, des fusées.

Je regarde. Le Chinois était déjà très petit sur le sable, regagnant les bosquets de l'intérieur. Je laisse passer quelques vagues. J'entends un mélange de tous les oiseaux légèrement bouillir dans la brise ou dans une vapeur d'arbustes, derrière moi et loin. La mer me soigne.

A quoi penser ? Pensai-je ? Que reste-t-il à saisir ? Où repousser ce qui maintenant me caresse, satisfaisant, habile, aisé ? Se mouvoir, en goûtant certaines difficultés, là dedans, dans l'air ?… Tu me reposes, simple idée de me transporter si haut, et, au moindre élan, si près de toute pointe de vague qui crève ; ou d'arriver vers chaque chose infiniment peu désirée, avec nul effort, un temps imperceptible selon d'immenses trajets, amusants par eux-mêmes, si faciles, et revenir. Je suis attiré ; dans ce calme, ma plus petite idée se corrige, en se laissant, dans tout l'espace, se satisfaire, en improvisant tout de suite son exécution parfaite et le plaisir de se contenter qui la termine. Elle meurt chaque fois, ayant d'elle-même rétabli l'ensemble antérieur. Mais toute autre l'imite, et s'épuise pareille, voluptueusement, car le groupe de lumière et pensée qui dans ce moment me constitue, demeure encore identique. Alors, le changement est nul. Le temps ne marche plus. Ma vie se pose.

Presque rien ne me le fait sentir, puisque je reconquiers à chaque minute la précédente ; et mon esprit voltige à tous les points d'ici. Tout ce qui est possible est becqueté… Si tous les points de l'étendue d'ici se confondent successivement, — si je puis en finir si vite avec ce qui continue, — si cette eau brillante qui tourne et s'enfonce comme une vis brillante dans le lointain de ma gauche, — si cette chute de neige dorée, mince, posée au large, en face…

Désormais, ouverte comme une huître, la mer me rafraîchit au soleil par l'éclat de sa chair grasse et humide : j'entends aussi l'eau, tout près, boire longuement, ou, dans les bois du phare, sauter à la corde, ou faire un bruit de poules.

Pour mieux l'écouter, je coupe le regard. Je baisse les paupières, et vois bouger bientôt deux ou trois petites fenêtres lumineuses, précieuses : des lunules orangées qui se contractent et sont sensibles ; une ombre où elles battent et m'aveuglent moi-même. Je veux reconstruire alors toute la vue que je viens de clore ; j'appelle les bleus nombreux, et les lignes fermées du tissu simple étendu sur une chose tremblante ; je fais une vague qui bouffe et qui m'élève…

Je n'en puis faire mille. Pourquoi ? Et la mer que je formais, disparaît. Déjà, je raisonne, et je trouve.

Rouvrons. Revenons au jour fixe. Ici il faut se laisser faire.

Les voilà toutes. Elles se roulent : je me roule. Elles murmurent : je parle. Elles se brisent en fragments, elles se lèchent, elles retournent, elles

flottent encore, elles moussent et me laissent mourant sur un sable baisé. Je revis au lointain dans le premier bruit du moindre qui ressuscite, au seuil du large. La force me revient. Nager contre elles, — non, nager sur elles, — c’est la même chose ; debout dans l’eau où les pieds se perdent, le cœur en avant, les yeux fondus sans poids, sans corps…

L’individu, alors, sent profondément sa liaison avec ce qui se passe sous ses yeux, l’eau.

OceanofPDF.com

PROPOS SUR LE PROGRÈS

Les artistes naguère n'aimaient pas ce qu'on appelait le Progrès. Ils n'en voyaient pas dans les œuvres beaucoup plus que les philosophes dans les mœurs. Ils condamnaient les actes barbares du savoir, les brutales opérations de l'ingénieur sur les paysages, la tyrannie des mécaniques, la simplification des types humains qui compense la complication des organismes collectifs. Vers 1840, on s'indignait déjà des premiers effets d'une transformation à peine ébauchée. Les Romantiques, tout contemporains qu'ils étaient des Ampère et des Faraday, ignoraient aisément les sciences, ou les dédaignaient ; ou n'en retenaient que ce qui s'y trouve de fantastique. Leurs esprits se cherchaient un asile dans un moyen âge qu'ils se forgeaient ; fuyaient le chimiste dans l'alchimiste. Ils ne se plaisaient que dans la Légende ou dans l'Histoire, — c'est-à-dire aux antipodes de la Physique. Ils se sauvaient de l'existence organisée dans la passion et les émotions, dont ils instituèrent une culture (et même une comédie).

*

Voici cependant une contradiction assez remarquable dans la conduite intellectuelle d'un grand homme de cette époque. Le même Edgar Poe, qui fut l'un des premiers à dénoncer la nouvelle barbarie et la superstition du moderne, est aussi le premier écrivain qui ait songé à introduire dans la production littéraire, dans l'art de former des fictions, et jusque dans la poésie, le même esprit d'analyse et de construction calculée dont il déplorait, d'autre part, les entreprises et les forfaits.

En somme, à l'idole du Progrès répondit l'idole de la malédiction du Progrès ; ce qui fit *deux lieux communs*.

*

Quant à nous, nous ne savons que penser des changements prodigieux qui se déclarent autour de nous, et même en nous. Pouvoirs nouveaux,

gênes nouvelles, le monde n’a jamais moins su où il allait.

*

Comme je songeais à cette antipathie des artistes à l’égard du progrès, il me vint à l’esprit quelques idées accessoires qui valent ce qu’elles valent, et que je donne pour aussi vaines que l’on voudra.

Dans la première moitié du XIXe siècle, l’artiste découvre et définit son contraire, — le *bourgeois*. Le bourgeois est la figure symétrique du romantique. On lui impose d’ailleurs des propriétés contradictoires, car on le fait à la fois esclave de la routine et sectateur absurde du progrès. Le bourgeois aime le solide et croit au perfectionnement. Il incarne le sens commun, l’attachement à la réalité la plus sensible, — mais il a foi dans je ne sais quelle amélioration croissante et presque fatale des conditions de la vie. L’artiste se réserve le domaine du « Rêve ».

Or la suite du temps, — ou si l’on veut, le démon des combinaisons inattendues, (celui qui tire et déduit de ce qui est les conséquences les plus surprenantes dont il compose ce qui sera), — s’est diverti à former une confusion tout admirable de deux notions exactement opposées. Il arriva que le merveilleux et le positif ont contraÊté une étonnante alliance, et que ces deux anciens ennemis se sont conjurés pour engager nos existences dans une carrière de transformations et de surprises indéfinie. On peut dire que les hommes s’accoutument à considérer toute connaissance comme transitive, tout état de leur industrie et de leurs relations comme provisoire. Ceci est neuf. Le statut de la vie générale doit de plus en plus tenir compte de l’inattendu. Le réel n’est plus terminé nettement. Le lieu, le temps, la matière admettent des libertés dont on n’avait naguère aucun pressentiment. La rigueur engendre des rêves. Les rêves prennent corps. Le sens commun, cent fois confondu, bafoué par d’heureuses expériences, n’est plus invoqué que par l’ignorance. La valeur de l’évidence moyenne est tombée à rien. Le fait d’être communément reçus, qui donnait autrefois une force invincible aux jugements et aux opinions, les déprécie aujourd’hui. *Ce qui fut cru par tous, toujours et partout, ne paraît plus peser grand’chose.* A l’espèce de certitude qui émanait de la concordance des avis ou des témoignages d’un grand nombre de personnes, s’oppose l’objectivité des enregistrements contrôlés et interprétés par un petit nombre de spécialistes. Peut-être, le prix qui s’attachait au consentement général, (sur lequel consentement reposent

nos mœurs et nos lois civiles), n'était-il que l'effet du plaisir que la plupart éprouvent à se trouver d'accord entre eux et semblables à leurs semblables.

Enfin presque tous les songes qu'avait faits l'humanité, et qui figurent dans nos fables de divers ordres, — le vol, la plongée, l'apparition des choses absentes, la parole fixée, transportée, détachée de son époque et de sa source, — et maintes étrangetés qui n'avaient même été rêvées, — sont à présent sortis de l'impossible et de l'esprit. Le fabuleux est dans le commerce. La fabrication de machines à merveilles fait vivre des milliers d'individus. Mais l'artiste n'a pris nulle part à cette production de prodiges. Elle procède de la science et des capitaux. Le bourgeois a placé ses fonds dans les phantasmes et spécule sur la ruine du sens commun.

*

Louis XIV, au faîte de la puissance, n'a pas possédé la centième partie du pouvoir sur la nature et des moyens de se divertir, de cultiver son esprit, ou de lui offrir des sensations, dont disposent aujourd'hui tant d'hommes de condition assez médiocre. Je ne compte pas, il est vrai, la volupté de commander, de faire plier, d'intimider, d'éblouir, de frapper ou d'absoudre, qui est une volupté divine et théâtrale. Mais le temps, la distance, la vitesse, la liberté, les images de toute la terre…

Un homme aujourd'hui, jeune, sain, assez fortuné, vole où il veut, traverse vivement le monde, couchant tous les soirs dans un palais. Il peut prendre cent formes de vie ; goûter un peu d'amour, un peu de certitude, un peu partout. S'il n'est pas sans esprit, (mais cet esprit pas plus profond qu'il ne faut), il cueille le meilleur de ce qui est, il se transforme à chaque instant en homme heureux. Le plus grand monarque est moins enviable. Le corps du grand roi était bien moins heureux que le sien peut l'être ; qu'il s'agisse du chaud ou du froid, de la peau ou des muscles. Que si le roi souffrait, on le secourait bien faiblement. Il fallait qu'il se tordît et gémît sur la plume, sous les panaches, sans l'espoir de la paix subite ou de cette absence insensible que la chimie accorde au moindre des modernes affligés.

Ainsi, pour le plaisir, contre le mal, contre l'ennui, et pour l'aliment des curiosités de toute espèce, quantité d'hommes sont mieux pourvus que ne l'était, il y a deux cent cinquante ans, l'homme le plus puissant d'Europe.

Supposé que l'immense transformation que nous vivons et qui nous meut, se développe encore, achève d'altérer ce qui subsiste des coutumes, articule tout autrement les besoins et les moyens de la vie, bientôt l'ère toute nouvelle enfantera des hommes qui ne tiendront plus au passé par aucune habitude de l'esprit. L'histoire leur offrira des récits étranges, presque incompréhensibles ; car rien dans leur époque n'aura eu d'exemple dans le passé ; ni rien du passé ne survivra dans leur présent. Tout ce qui n'est pas purement physiologique dans l'homme aura changé, puisque nos ambitions, notre politique, nos guerres, nos mœurs, nos arts, sont à présent soumis à un régime de substitutions très rapides ; ils dépendent de plus en plus étroitement des sciences positives, et donc, de moins en moins, de ce qui fut. Le *fait nouveau* tend à prendre toute l'importance que la tradition et le *fait historique* possédaient jusqu'ici.

Déjà quelque natif des pays neufs qui vient visiter Versailles, peut et doit regarder ces personnages chargés de vastes chevelures mortes, vêtus de broderies, noblement arrêtés dans des attitudes de parade, du même œil dont nous considérons au Musée d'Ethnographie les mannequins couverts de manteaux de plumes ou de peau qui figurent les prêtres et les chefs de peuplades éteintes.

L'un des effets les plus sûrs et les plus cruels du progrès est donc d'ajouter à la mort une peine accessoire, qui va s'aggravant d'elle-même à mesure que s'accuse et se précipite la révolution des coutumes et des idées. Ce n'était pas assez que de périr ; il faut devenir inintelligibles, presque ridicules ; et que l'on ait été Racine ou Bossuet, prendre place auprès des bizarres figures bariolées, tatouées, exposées aux sourires et quelque peu effrayantes, qui s'alignent dans les galeries et se raccordent insensiblement aux représentants naturalisés de la série animale…

Je me suis essayé autrefois à me faire une idée positive de ce que l'on nomme *progrès*. Éliminant donc toute considération d'ordre moral, politique, ou esthétique, le progrès me parut se réduire à l'accroissement très rapide et très sensible de la *puissance* (mécanique) utilisable par les hommes, et à celui de la *précision* qu'ils peuvent atteindre dans leurs prévisions. Un nombre de chevaux-vapeur, un nombre de décimales vérifiables, voilà des indices dont on ne peut douter qu'ils n'aient grandement augmenté depuis un siècle. Songez à ce qui se consume chaque jour dans cette quantité de moteurs de toute espèce, à la destruction de

réserves qui s'opère dans le monde. Une rue de Paris travaille et tremble comme une usine. Le soir, une fête de feu, des trésors de lumière expriment aux regards à demi éblouis un pouvoir de dissipation extraordinaire, une largesse presque coupable. Le gaspillage ne serait-il pas devenu une nécessité publique et permanente ? Qui sait ce que découvrirait une analyse assez prolongée de ces excès qui se font familiers ? Peut-être quelque observateur assez lointain, considérant notre état de civilisation, songerait-il que la grande guerre ne fut qu'une conséquence très funeste, mais directe et inévitable du développement de nos moyens ? L'étendue, la durée, l'intensité, et même l'atrocité de cette guerre répondirent à l'ordre de grandeur de nos puissances. Elle fut à l'échelle de nos ressources et de nos industries du temps de paix ; aussi différente par ses proportions des guerres antérieures que nos instruments d'action, nos ressources matérielles, notre surabondance l'*exigeaient*. Mais la différence ne fut pas seulement dans les proportions. Dans le monde physique, on ne peut agrandir quelque chose qu'elle ne se transforme bientôt jusque dans sa *qualité ;* ce n'est que dans la géométrie pure qu'il existe des figures semblables. La similitude n'est presque jamais que dans le désir de l'esprit. La dernière guerre ne peut se considérer comme un simple agrandissement des conflits d'autrefois. Ces guerres du passé s'achevaient bien avant l'épuisement réel des nations engagées. Ainsi, pour une seule pièce perdue, les bons joueurs d'échecs abandonnent la partie. C'était donc par une sorte de *convention* que se terminait le drame, et l'événement qui décidait de Pinégalité des forces était plus symbolique qu'effectif. Mais nous avons vu, au contraire, il y a fort peu d'années, la guerre toute moderne se poursuivre fatalement jusqu'à l'extrême épuisement des adversaires, dont toutes les ressources, jusqu'aux plus lointaines, venaient l'une après l'autre se consumer sur la ligne de feu. Le mot célèbre de Joseph de Maistre qu'une bataille est perdue parce que l'on croit l'avoir perdue, a lui-même perdu de son antique vérité. La bataille désormais est *réellement* perdue, parce que les hommes, le pain, l'or, le charbon, le pétrole manquent non seulement aux armées, mais dans la profondeur du pays.

Parmi tant de progrès accomplis, il n'en est pas de plus étonnant que celui qu'a fait la lumière. Elle n'était, il y a peu d'années, qu'un événement pour les yeux. Elle pouvait être ou ne pas être. Elle s'étendait dans l'espace où elle rencontrait une matière qui la modifiait plus ou moins, mais qui lui

demeurait étrangère. La voici devenue la première énigme du monde. Sa vitesse exprime et limite quelque chose d'essentiel à l'univers. On pense qu'elle pèse. L'étude de son rayonnement ruine les idées que nous avions d'un espace vide et d'un temps pur. Elle offre avec la matière des ressemblances et des différences mystérieusement groupées. Enfin cette même lumière, qui était le symbole ordinaire d'une connaissance pleine, distincte et parfaite, se trouve engagée dans une manière de scandale intellectuel. Elle est compromise, avec la matière sa complice, dans le procès qu'intente le discontinu au continu, la probabilité aux images, les unités aux grands nombres, l'analyse à la synthèse, le réel caché à l'intelligence qui le traque, — et pour tout dire, l'inintelligible à l'intelligible. La science trouverait ici son point critique. Mais l'affaire s'arrangera.

1929.

OceanofPDF.com

ORIENT ET OCCIDENT

PRÉFACE AU LIVRE D’UN CHINOIS[{89}]

Rares sont les livres délicieux ; et rares les livres de véritable importance. On ne voit donc presque jamais la combinaison de ces valeurs. Cependant, l’improbable n’est pas l’impossible ; il peut arriver une fois qu’une œuvre charmante soit le signe d’une époque du monde.

Je trouve dans celle-ci, sous les couleurs les plus douces et les apparences les plus gracieuses, les prémices de grandes et d’admirables nouveautés. Elle me fait songer à l’aurore, au phénomène rose qui, par ses tendres nuances, insinue et annonce l’immense événement de la naissance d’un jour.

Quoi de plus neuf et de plus capable de conséquences profondes, que l’entreprise d’une correspondance toute directe entre les esprits de l’Europe et ceux de l’Extrême-Asie, et même entre les cœurs ? Ce commerce des sentiments et des pensées jusqu’ici n’eut pas d’existence. Il n’y a personne encore pour y croire, parmi nous.

La Chine, fort longtemps nous fut une planète séparée. Nous la peuplions d’un peuple de fantaisie, car il n’est rien de plus naturel que de réduire les autres à ce qu’ils offrent de bizarre à nos regards. Une tête à perruque et à poudre, ou porteuse d’un chapeau *haut de forme*, ne peut concevoir des têtes à longue queue.

Nous prêtions pêle-mêle à ce peuple extravagant, de la sagesse et des niaiseries ; de la faiblesse et de la durée ; une inertie et une industrie prodigieuses ; une ignorance, mais une adresse, une naïveté, mais une subtilité incomparables ; une sobriété et des raffinements miraculeux ; une infinité de ridicules. On considérait la Chine immense et impuissante ; inventive et stationnaire, superstitieuse et athée ; atroce et philosophique ; patriarcale et corrompue ; et, déconcertés par cette idée désordonnée que nous en avions, ne sachant où la placer, dans notre système de la civilisation que nous rapportons invinciblement aux Égyptiens, aux Juifs, aux Grecs et aux Romains ; ne pouvant ni la ravaler au rang de barbare qu’elle nous

réserve à nous-mêmes, ni la hausser à notre point d'orgueil, nous la mettions dans une autre sphère et dans une autre chronologie, dans la catégorie de ce qui est à la fois réel et incompréhensible ; coexistant, mais à l'infini.

Rien, par exemple, ne nous est plus malaisé à concevoir, que la limitation dans les volontés de l'esprit et que la modération dans l'usage de la puissance matérielle. Comment peut-on inventer la boussole, se demande l'Européen, sans pousser la curiosité et continuer son attention jusqu'à la science du magnétisme ; et comment, l'ayant inventée, peut-on ne pas songer à conduire au loin une flotte qui aille reconnaître et maîtriser les contrées au delà des mers ? — Les mêmes qui inventent la poudre, ne s'avancent pas dans la chimie et ne se font point de canons : ils la dissipent en artifices et en vains amusements de la nuit.

La boussole, la poudre, l'imprimerie, ont changé l'allure du monde. Les Chinois, qui les ont trouvées, ne s'aperçurent donc pas qu'ils tenaient les moyens de troubler indéfiniment le repos de la terre.

Voilà qui est un scandale pour nous. C'est à nous, qui avons au plus haut degré le sens de l'abus, qui ne concevons pas qu'on ne l'ait point et qu'on ne tire, de tout avantage et de toute occasion, les conséquences les plus rigoureuses et les plus excessives, qu'il appartenait de développer ces inventions jusqu'à l'extrême de leurs effets. Notre affaire n'est-elle point de rendre l'univers trop petit pour nos mouvements, et d'accabler notre esprit, non plus tant par l'infinité indistincte de ce qu'il ignore que par la quantité adtuelle de tout ce qu'il pourrait et ne pourra jamais savoir ?

Il nous faut aussi que les choses soient toujours plus intenses, plus rapides, plus précises, plus concentrées, plus surprenantes. Le nouveau, qui est cependant le périssable par essence, est pour nous une qualité si éminente, que son absence nous corrompt toutes les autres et que sa présence les remplace. A peine de nullité, de mépris et d'ennui, nous nous contraignons d'être toujours plus *avancés* dans les arts, dans les mœurs, dans la politique et dans les idées, et nous sommes formés à ne plus priser que l'étonnement et l'effet instantané de choc. César estimant qu'on n'avait rien fait, tant qu'il restait quelque chose à faire ; Napoléon qui écrit : « Je ne vis jamais que dans deux ans », semblent avoir communiqué cette inquiétude, cette intolérance à l'égard de tout ce qui est, à presque toute la race blanche. Nous sommes excités comme eux à ne rien faire qui ne détruise ce qui le précède, moyennant sa propre dissipation.

Il est à remarquer que cette tendance, que l'on pourrait croire créatrice, n'est pas, en réalité, moins automatique dans son procédé que la tendance contraire. Il arrive assez souvent que la poursuite systématique du neuf soit une forme de moindre action, une simple *facilité*.

Entre une société dont l'accélération est devenue une loi évidente, et une autre dont l'inertie est la propriété la plus sensible, les relations ne peuvent guère être symétriques, et la réciprocité, qui est la condition de l'équilibre, et qui définit le régime d'une véritable paix, ne saurait que difficilement exister.

Il y a pire.

Par malheur pour le genre humain, il est dans la nature des choses que les rapports entre les peuples commencent toujours parle contact des individus le moins faits pour rechercher les racines communes et découvrir, avant toute chose, la correspondance des sensibilités.

Les peuples se touchent d'abord par leurs hommes les plus durs, les plus avides ; ou bien par les plus déterminés à imposer leurs doârines et à donner sans recevoir, ce qui les distingue des premiers. Les uns et les autres n'ont point l'égalité des échanges pour objet, et leur rôle ne consiste pas le moins du monde à respecter le repos, la liberté, les croyances ou les biens d'autrui. Leur énergie, leurs talents, leurs lumières, leur dévouement, sont appliqués à créer ou à exploiter l'inégalité. Ils se dépensent, et souvent ils se sacrifient dans l'entreprise de faire aux autres ce qu'ils ne voudraient pas qu'on leur fît. Or, il faut nécessairement mépriser les gens, parfois sans en avoir le sentiment, et même avec une bonne conscience, pour s'employer à les réduire ou à les séduire. Au commencement est le mépris : pas de réciprocité plus aisée, ni de plus prompte à établir.

Une méconnaissance, un mutuel dédain, et même une *antipathie* essentielle, une sorte de négation en partie double, quelques arrière-pensées de violence ou d'astuce, telle était jusqu'ici la substance psychologique des rapports qu'entretenaient les uns avec les autres les *magots* et les *diables étrangers*.

Mais le temps vient que les diables étrangers se doivent émouvoir des immenses effets de leurs vertus actives. Ces étranges démons, ivres d'idées, altérés de puissance et de connaissances, excitant, dissipant au hasard les énergies naturelles dormantes ; évoquant plus de forces qu'ils ne savent en conjurer ; édifiant des formes de pensée infiniment plus complexes et plus

générales que toute pensée, se sont plu, d'autre part, à tirer de leur stupeur ou de leur torpeur des races primitives ou des peuples accablés de leur âge.

Dans cet état des choses, une guerre de fureur et d'étendue inouïes ayant éclaté, un état panique universel a été créé, et le genre humain remué dans sa profondeur. Les hommes de toute couleur, de toutes coutumes, de toute culture, ont été appelés à cette sorte de Jugement avant-dernier. Toutes les idées et les opinions, les préjugés et les évaluations sur quoi se fondait la stabilité politique antérieure, se trouvèrent soumises à de formidables épreuves. Car la guerre est le choc de l'événement contre l'attente ; le physique dans toute sa puissance y tient le psychique en état : une guerre longue et générale bouleverse dans chaque tête l'idée qu'elle s'était faite du monde et du lendemain.

C'est que la paix n'est qu'un système de conventions, un équilibre de symboles, un édifice essentiellement fiduciaire. La menace y tient lieu de l'acte ; le papier y tient lieu de l'or ; l'or y tient lieu de tout. Le crédit, les probabilités, les habitudes, les souvenirs et les paroles, sont alors des éléments immédiats du jeu politique, car toute politique est spéculation, opération plus ou moins réelle sur des valeurs fictives. *Toute politique se réduit à faire de l'escompte ou du report de puissance.* La guerre liquide enfin ces *positions*, exige la présence et le versement des forces vraies, éprouve les cœurs, ouvre les coffres, oppose le fait à l'idée, les résultats aux renommées, l'accident aux prévisions, la mort aux phrases. Elle tend à faire dépendre le sort ultérieur des choses de la réalité toute brute de l'instant.

La dernière guerre a donc été féconde en révélations. On a vu les plus hautaines et les plus riches nations du globe, réduites à une sorte de mendicité, appelant les plus faibles à l'aide, sollicitant des bras, du pain, des secours de toute nature, incapables de soutenir, à soi seules, la suprême partie où leur puissance même les avait engagées. Bien des yeux se sont ouverts, bien des réflexions et des comparaisons se sont instituées.

Mais ce n'est point chez nous que se développent les suites les plus importantes de ces grands événements. Ce ne sont pas du tout les peuples qui furent le plus directement mêlés ou opposés dans le conflit qui s'en trouvent aujourd'hui le plus troublés et transformés. Les effets de la guerre s'élargissent hors d'Europe, et il n'y a point de doute que nous verrons revenir des antipodes les conséquences d'un ébranlement qui s'est communiqué à la masse énorme de l'Orient.

Les *magots* connaissent enfin les inconvénients d'une passivité trop obstinée et trop prolongée. Ils eurent longtemps pour principe que tout changement est mauvais, cependant que les *diables étrangers* suivaient la maxime contraire. Ces héritiers de la dialectique grecque, de la sagesse romaine et de la doârine évangélique, ayant été tirer de son sommeil le seul peuple du monde qui se soit accommodé, pendant je ne sais combien de siècles, du gouvernement de littérateurs raffinés, on ne sait ce qui adviendra, quelles perturbations générales devront se produire, quelles transformations internes de l'Europe, ni vers quelle nouvelle forme d'équilibre le monde humain va graviter dans l'ère prochaine.

Mais regardant humainement ces problèmes humains, je me borne à considérer en lui-même le rapprochement inévitable de ces peuples si différents. Voici des hommes en présence qui ne s'étaient jamais regardés que comme radicalement étrangers ; et ils l'étaient, car ils n'avaient aucun besoin les uns des autres. Nous n'étions, en toute rigueur, que des *bêtes curieuses* les uns pour les autres, et si nous étions contraints de nous concéder mutuellement certaines vertus, ou quelque supériorité sur certains points, ce n'était guère plus que ce que nous faisons quand nous reconnaissons à tels ou à tels animaux une vigueur ou une agilité ou une industrie que nous n'avons pas.

C'est que nous ne nous connaissions, et ne nous connaissons encore, que par des actes de commerce, de guerre, de politique temporelle ou spirituelle, toutes relations auxquelles sont essentiels la notion d'adversaire et le mépris de l'adversaire.

Ce genre de rapports est nécessairement superficiel. Non seulement il s'accorde avec une parfaite ignorance de l'intime des êtres, mais encore il l'exige : il serait bien pénible et presque impossible de duper, de vexer ou de supprimer quelqu'un dont la vie profonde vous serait présente et la sensibilité mesurable par la vôtre.

Mais tout mène les populations du globe à un état de dépendance réciproque si étroit et de communications si rapides qu'elle ne pourront plus, dans quelque temps, se méconnaître assez pour que leurs relations se restreignent à de simples manœuvres intéressées. Il y aura place pour autre chose que les actes d'exploitation, de pénétration, de coercition et de concurrence.

Depuis longtemps déjà, l'art de l'Extrême-Orient impose à nos attentions d'incomparables objets. L'Occident, qui se pique de tout comprendre et de

tout assimiler à sa substance dévorante, place au premier rang, dans ses collections, quantité de merveilles qui lui sont venues de là-bas *per fas et nefas*.

Peut-être est-ce le lieu de remarquer que les Grecs, si habiles dans la proportion et la composition des formes, semblent avoir négligé le raffinement dans la matière. Ils se sont contentés de celle qu'ils trouvaient auprès d'eux et n'ont rien recherché de plus délicat, rien qui arrête les sens indéfiniment et diffère l'introduction des idées. Mais nous devons à l'Empire du Ciel l'exquise invention de la soie, celles de la porcelaine, des émaux, du papier, et bien d'autres encore, qui nous sont devenues toutes familières, tant elles se sont trouvées heureusement adaptées aux goûts de la civilisation universelle.

Mais c'est peu que d'admirer et d'utiliser les talents d'une race étrangère, si l'on ne laisse d'en dédaigner les sentiments et l'âme pour se réduire à caresser de l'œil, les vases, les laques, les ouvrages d'ivoire, de bronze et de jade qu'elle a produits. Il y a quelque chose plus précieuse encore, dont ces chefs-d'œuvre ne sont que les démonstrations, les divertissements et les reliques : c'est la vie.

M. Cheng, de qui je me permets de présenter et de recommander le livre au public, se propose de nous faire aimer ce que nous avons si longtemps ignoré, méprisé et raillé avec tant de naïve assurance.

Ce lettré, fils de lettrés, descendant d'une antique famille, qui compte parmi ses ancêtres le vénérable et illustre Lao-Tseu, est venu parmi nous s'instruire aux sciences naturelles. Il a écrit en français son ouvrage.

Il ne prétend à rien de moins qu'à nous faire pénétrer dans la vivante profondeur de cet abîme d'hommes innombrables, dont nous ne savons jusqu'ici que ce que nous en disent des observateurs trop semblables à nous.

L'ambition de notre auteur est singulière. Il veut toucher notre cœur. Ce n'est point par le dehors qu'il se flatte de nous éclairer la Chine mais il a entendu nous y intéresser intimement et il y place une douce lumière intérieure qui nous fait entrevoir par transparence tout l'organisme de la famille chinoise, qui nous en montre les mœurs, les vertus, les grandeurs et les misères, la structure intime, la force végétale infinie.

Il s'y est pris de la sorte la plus originale, la plus délicate et la plus habile : il a choisi sa propre mère, pour personnage essentiel. Cette dame au grand cœur est une figure charmante. Soit qu'elle conte la douloureuse histoire du supplice infligé à ses pieds, ou les incidents de sa vie dans la

maison ; ou bien qu'elle fasse à ses enfants des contes délicieux aussi purs et aussi mystiques que certaines fables des anciens, ou qu'elle nous livre enfin ses impressions des événements politiques, la guerre avec les Japonais ou la révolte des Boxers, j'ai trouvé de l'enchantement à l'écouter.

Prendre une mère toute tendre et tout aimable pour interprète de sa race auprès du genre humain est une idée si surprenante et si juste qu'il est impossible de n'en être pas séduit et comme ébranlé.

Dirai-je ici toute ma pensée ? Si l'auteur nous eût mieux connus, lui serait-il venu à l'esprit d'invoquer le nom et l'être de sa mère, eût-il jamais songé de nous convertir à l'amour universel par le détour de la tendresse maternelle ? Je n'imagine guère un occidental s'avisant de s'adresser aux peuples de la Chine de par le sentiment le plus auguste. On peut méditer sur ceci. Tout ce livre, d'ailleurs, ramène les pensées à l'Europe, à ses mœurs, ses croyances, ses lois, et surtout sa politique… Ici, comme là-bas, chaque instant souffre du passé et de l'avenir. Il est clair que la tradition et le progrès sont deux grands ennemis du genre humain.

OceanofPDF.com

INTRODUCTION
A UN DIALOGUE SUR L'ART{90}

L'auteur du petit ouvrage qu'on va lire étant, depuis près d'un demi-siècle, l'un de mes amis les plus chers, et cet ouvrage lui-méme se référant assez souvent à quelques idées sur la Danse que j'ai exposées jadis ici-même, il a paru naturel à la *Revue Musicale* de me demander de présenter au public cet auteur et son œuvre. Mais les mêmes raisons, et d'ailleurs, le peu de foi que je professe dans la vertu de ces préludes, qui ne modifient guère les dispositions du lecteur, m'eussent déterminé à m'abstenir, si une considération toute différente ne me fût venue à l'esprit. Il arrive, en effet, que l'intérêt du présent dialogue ne réside pas tout entier dans son texte. Il faut y voir aussi une manière d'*acte,* un élément d'une certaine action qui peut avoir quelque importance, et c'est pourquoi j'ai jugé utile, et peut-être un peu plus qu'utile, d'expliquer en peu de mots ce qu'on pourrait appeler la *fonttion de ce texte*, fondtion qui n'apparaît pas à la lecture non prévenue.

Il est remarquable, — et sans doute assez caractéristique de notre époque pleine de résonnances et de rapprochements imprévus, — que l'on doive, à propos d'un Dialogue sur l'Art, évoquer le problème le plus difficile de la politique du monde actuel, qui en sera demain l'un des plus graves. Ce problème eêt celui des rapports des Européens, (et assimilés), avec les autres habitants du globe, et singulièrement avec ceux qui, sujets ou protégés d'une puissance européenne, se trouvent, d'autre part, posséder une culture et des traditions artistiques ou intellectuelles, ainsi qu'une élite de créateurs, d'amateurs et de connaisseurs.

Jusqu'ici, l'attitude européenne a consisté ou bien à négliger ces valeurs indigènes vivantes ; ou bien, (c'est le cas le plus favorable), à tenter de transmettre nos connaissances et quelque peu de notre esprit, à nos sujets et protégés. Mais, si nous avons essayé, et parfois fort bien réussi, à leur apprendre quelque chose, l'idée ne nous est jamais venue, et ne pouvait guère nous venir, que nous pourrions apprendre quelque chose d'eux. Il n'y a point d'échange. Il nous paraît même impossible, et presque absurde, que nous puissions recevoir le moindre apport spirituel de populations que nous

avons soumises. Il est, du reste, incontestable qu'en toute matière qui s'enseigne, la culture européenne est, à la lettre, infiniment supérireure.

Mais tout ne s'enseigne pas. Il est des produits de l'esprit plus subtils que ceux qui se résolvent en formules d'expression finie ou en méthodes et pratiques systématiques. Quant à ces richesses impondérables, je ne suis plus du tout assuré de notre supériorité. J'observe que notre prééminence intellectuelle n'a pas été acquise sans certains sacrifices. J'ai expliqué ailleurs que notre mode de vie, notre hâte, notre abus de puissance mécanique, d'adivité vaine, d'excitants trop énergiques, sont des causes et des effets d'un affaiblissement de la sensibilité. L'exigence d'intensité, de nouveauté, d'instantanéité signifie une véritable intoxication. Notre progrès se paye, et nous pouvons mesurer ce qu'il nous coûte en loisirs délicats, en jouissances approfondies, en compréhension sincère, intime et contemplative des ouvrages de l'art : il suffit d'aller quelque peu voir vivre telle population de nos possessions ou de nos pays de protectorat.

Non, je ne suis pas assuré que la moyenne de nos citoyens ait de la beauté un goût plus prononcé que ne l'ont les habitués des cafés maures ; que même nos décorateurs aient une pensée ornementale beaucoup plus exquise que celle des artisans indigènes. Avouons que le besoin et l'instinct des enchantements de la vue est rarissime chez nous.

Et quant au rythme… Ici, il n'est plus de doute. Le seul fait de son absence totale dans notre enseignement, de l'usage étrange qu'on y fait de la poésie, nous accuse et nous condamne.

Ajoutons à ceci une dégénérescence rapide des manières, des formes du langage, des égards qui font qu'une société ne se réduit pas à un équilibre statistique de forces sensibles… Je n'insiste pas. Je veux seulement suggérer que, sur plus d'un point, les races dont nous nous sommes chargés, peuvent nous offrir quelques exemples. Leur vie est plus sage que la nôtre ; et, dans l'ensemble, elle est plus noble. S'il y a chez elles des aspects de grossièreté, on n'y trouve d'autre vulgarité que celle qu'on leur a inculquée.

Que si nous voulons véritablement nous associer ces populations, et tout le monde sent l'importance croissante de ce souci, il nous incombe d'instituer une réciprocité de relations entre elles et nous, un échange réel, dont j'ai essayé de montrer qu'il n'est pas impossible, en expliquant sommairement que nous nous trompons si nous croyons qu'elles ne peuvent que recevoir et qu'elles n'ont rien à nous donner. De jour en jour, le dogme

de l’inégalité des familles humaines devient de plus en plus dangereux en politique : il sera fatal à l’Europe. La technique se propage comme la peste.

Voilà, sans doute, ce que Pierre Féline a dû soupçonner dès son premier contact avec le Maroc, pendant la campagne de 1908. Il s’est épris de ce pays ; il y est revenu après la guerre de 1914, et a fini par s’y fixer. Fès l’a séduit : il vise à le séduire. Etant mathématicien et musicien de naissance, il pourrait enseigner à ses amis marocains le calcul différentiel ou l’art de la fugue. Mais ce ne serait point faire échange avec eux : ce ne serait que donner sans recevoir : solution imparfaite, et, comme je l’ai dit, plus dangereuse qu’utile. Il a donc passionnément cherché à instituer un commerce positif d’idées, de formes, de valeurs esthétiques avec les artistes et les amateurs indigènes. Il a étudié dans le détail les compositions de rythmes si complexes qui dominent dans leur musique, et qui sont curieusement et mystérieusement parentes de l’Arabesque, création étonnante du génie de l’Islam, instruit par la géométrie des Grecs aux constructions polygonales.

Le *Dialogue sur l’Art* doit donc être compris, non seulement dans sa substance même, comme une œuvre charmante en soi ; mais aussi comme un document et comme l’un des actes d’une entreprise individuelle dont je ne veux louer ni la hardiesse, ni l’importance, ni l’opportunité, ni les qualités de l’intelHgence qu’elle implique, car, je l’ai déclaré, l’auteur m’est un grand ami, et cet ami me cite beaucoup.

OceanofPDF.com

ORIENTEM VERSUS[{91}]

Je n’aime pas les fantômes d’idées, les pensées toutes perspectives, les termes dont le sens se dérobe devant le regard de l’esprit. Je suis impatient des choses vagues. C’est là une sorte de mal, une irritation particulière, qui se dirige enfin contre la vie, car la vie serait impossible sans à peu près. La variété extrême et accidentelle des circonstances défie toute exactitude ; l’imprévu des événements, qui est la loi la plus certaine et la plus constante du monde, est donc composé par un certain *jeu* de notre organisation qui permet à l’existence vivante de subsister au milieu des hasards et à l’existence pensante de se dédire et de se contredire.

Mais mon humeur assez rigoureuse se relâche pourtant, et se laisse séduire à divers mots, tout imprécis et inépuisables qu’ils sont, qui me ravissent jusqu’à l’illusion d’une richesse et d’une profondeur si précieuses que je me garde d’en refuser l’enchantement. Je leur retire alors toute importance : je les exclus de tout emploi dans une réflexion suivie, et les remets à mes moments de nonchaloir.

Le seul nom de NATURE, par exemple, m’enivre, et je ne sais ce qu’il veut dire. Oserai-je avouer que le mot PHILOSOPHIE me semble magique, si je l’entends en ignorant, et très loin de songer aux écoles ? Je lui trouve en lui-même un charme : celui d’une personne très belle et très calme, qui change l’amour en sagesse, ou bien la sagesse en amour.

*

Mais, entre tous ces thèmes du langage, dont je préserve pour mon plaisir la résonnance incertaine et la valeur de pure merveille, le nom d’ORIENT est l’un de ceux qui me sont un trésor.

Je fais ici une remarque capitale. Pour que ce nom produise à l’esprit de quelqu’un, son plein et entier effet, il faut, sur toute chose, *n’avoir jamais été* dans la contrée mal déterminée qu’il désigne.

Il ne faut la connaître par l’image, le récit, la lecture, et quelques objets, que de la sorte la moins érudite, la plus inexacte, et même la plus confuse.

C’est ainsi que l’on se compose une bonne matière de songe. Il y faut un mélange d’espace et de temps, de pseudo-vrai et de faux certain, d’infimes détails et de vues grossièrement vastes.

C’est là l’ORIENT de l’esprit.

*

Ce nom d’ORIENT ne peut plus raisonnablement signifier qu’un point de *l’horizon du lieu*. Mais du temps que la cosmographie était plus humaine, que la terre était ce que l’on en voit, et que le soleil, chaque jour, surgissait véritablement de la mer, les gens de nos pays plaçaient dans la direction du lever de ce dieu puissamment visible et générateur de la vision, les domaines de tout ce qu’ils pouvaient concevoir de prodigieux ou d’étrange ou d’original. Le mirage est un phénomène d’optique qui montre plus de choses qu’ils n’en peuvent percevoir aux yeux agrandis de désir. Mais, quant à l’Orient, point de prestige : loin que l’imagination doive se dépenser à inventer ce qu’elle souhaite qui l’excite, tout au contraire : elle défaille, elle renonce à soutenir tout ce que la mémoire immédiate la plus négligée lui propose à représenter. Qui s’oriente vers l’ORIENT se sent tout incapable d’isoler dans l’éblouissement de noms et d’images qu’il en reçoit, une figure nette et une pensée finie.

*

Qu’il nous suffise, sur la sphère, de tracer un polygone curviligne que bornent les 20^{e} et 55^{e} degrés de longitude Est, et les 40^{e} et 20^{e} degrés de longitude Nord. Cette opération nous détache un assez bel ORIENT. Je sais bien que le développement des affaires de ce temps a fait définir un ORIENT bien plus vaste, à trois degrés : un Proche, un Moyen et un Extrême. Mais pourquoi désormais s’arrêter au Japon ? Il y a de l’absurde dans l’expression : *Extrême-Orient*. Le relatif n’a pas d’extrême. Je m’en tiens donc à mon polygone sphérique, et j’en admire les étonnantes propriétés.

*

Toute la science, presque tout l'art du monde ; les voluptés les plus délicates ; les connaissances les plus abstraites, sont comme la production naturelle de ce canton du globe, comme la vigne et le blé, la rose et le jasmin, comme le térébinthe et les arbustes qui distillent les gommes, et la myrrhe et de l'encens. Ici germèrent les croyances les plus puissamment organisées, les philosophies les mieux raisonnées. L'idolâtrie y créa des monstres de magnificence et de beauté ; la rigueur, des chefs-d'œuvre de pureté solide. Quantité de villes insignes y florirent, de Ninive à Venise et d'Athènes à Ispahan…

Cet ORIENT DE L'ESPRIT offre à la pensée enivrée le plus délicieux désordre et le plus riche mélange de noms, de choses imaginables, d'événements et de temps fabuleux ou presque certains, de doctrines, d'œuvres ou d'actes, de personnages et de peuples… Je me place dans l'état entre le rêve et la veille, où ni logique, ni chronologie ne s'opposent aux attractions et aux combinaisons propres des éléments de notre mémoire, qui s'assemblent alors pour le plaisir de l'instant même, et l'effet immédiat, baroque, bizarre ou charmant s'étant produit, se dissocient aussitôt, disparaissent, bien avant que l'objection, la sensation de l'absurde ou de l'arbitraire aient pu se produire.

La cavalerie de Gengis-Khan foule le fatal territoire de l'Éden. Les deux arbres funestes de ce verger font songer de tous les arbres sinistres et remarquables, comme celui qui retint aux cheveux l'Absalon fugitif et rebelle ; et cet autre, où se vint pendre le traître le plus célèbre d'entre les traîtres innombrables de l'Histoire. Et des arbres, passant aux plantes, paraissent le Lotos des Égyptiens, et leur papyrus, non loin du calame, tous deux détestables fauteurs de la facilité d'écrire…

La Faune de mon ORIENT n'est pas moins riche que la Flore en espèces admirables, dont certaines se réduisent à un exemplaire unique dans les faites des âges vagues. Voici l'ibis, le lynx, le chat, le crocodile rieur ; le cheval pur et le faucon de l'Arabie, et le lévrier du désert qui distance jusqu'à la tortue qu'Achille même ne put vaincre.

Quelle multitude d'animaux redoutables ou savants, ou chargés de missions importantes… Le simorg, la perçante licorne, propices l'un et l'autre aux arts décoratifs ; le poisson babylonien dont le fiel « guérit l'œil mort du vieux Tobie », comme parle Victor Hugo ; l'énorme cétacé, qui transporte dans son estomac, passagers effarés qu'il ne distingue guère, Jonas le prophète et Sindbad le Marin ; le marsouin d'Arion et la chouette

de Pallas, sans parler du Serpent qui discute et suggère, de celui qui s'enroule aux pythies, du Sphinx qui interroge, du Taureau qui impose son amour, de l'Oiseau Roc, de l'Aigle de l'Olympe, du Corbeau qui alimente les Prophètes, de la Sauterelle dont ils se sustentent, des Dragons variés qui surveillent les Andromèdes, causent le trépas des Hippolytes, se font exterminer par les Persée, les Bellérophons, les Saints Georges, les Dieu-donné de Gozon… J'allais oublier les terribles lions d'Assyrie et celui de Némée, et les pieuvres de Crète, et l'Hydre, et les sordides volatiles du lac Stymphale… Devrais-je enfin, en cet âge de fer et de feu, omettre, d'une part, ces cochons gonflés de démons dont l'immonde troupeau fut envoyé à la noyade, et d'autre part, la colombe couleur d'aurore, au bec porteur d'un rameau d'olivier, qui de l'Arche s'envole, et répand sur la terre réconciliée, l'espérance de jours limpides et d'une bienheureuse jouissance du calme universel et de la mansuétude généralisée ?

*

Le nombre de toutes ces bêtes, singulières ou non, doit se multiplier par leurs emplois, car la poésie, les arts plastiques, la philologie, l'exégèse, l'archéologie, la science des religions, et même l'histoire naturelle, paléontologie ou zoologie, en font état, chacune selon sa méthode.

Je ne les ai évoquées que pour faire sentir, sur un point particulier, par la confusion d'une ménagerie mentale improvisée, l'incroyable richesse de la vie dans le polygone ORIENT. Je dis bien : *de la vie*, quoique plus d'un animal cité plus haut appartienne au genre des mythes. Mais si la Fable n'est pas la Vie, la génération de la Fable est l'un des actes de la Vie qui en démontrent le plus fortement la puissance. Elle manifeste qu'au milieu même de la nature la plus féconde en productions, l'homme ne peut se tenir d'ajouter sa création propre à la quantité des créatures données : il prend des ailes à l'aigle et son corps au lion ; il ajuste au torse de la femme une queue de poisson ; il donne la parole à l'âne et au reptile ; il combine les machines, les armes, les organes de perception ou de défense qu'il observe dans les êtres, tellement que l'on pourrait isoler et définir un art de composer le bestiaire fabuleux, de construire le centaure, les khérubim, le griffon et l'hircocerf, tels qu'on les trouve à travers les siècles, dans toutes les parties de notre ORIENT.

Mais au travers de cette riche divagation créatrice, et parmi tant de variétés aberrantes, parurent deux familles privilégiées : la logique et la lucidité de leurs productions les distinguent. Je pense à l'art grec et à celui des Arabes. Ces derniers portent à l'excès du délire limpide la construction des figures par opérations accumulées, dont ils avaient reçu les principes de l'école hellénique de géométrie. L'imagination déductive la plus déliée, accordant merveilleusement la rigueur mathématique à celle des préceptes de l'Islam, qui proscrivent religieusement la recherche de la ressemblance des êtres dans l'ordre plastique, invente l'*Arabesque*. J'aime cette défense. Elle élimine de l'art l'idolâtrie, le trompe-l'œil, l'anecdote, la crédulité, la simulation de la nature et de la vie, — tout ce qui n'est pas *pur*, qui n'est point l'acte générateur développant ses ressources intrinsèques, se découvrant ses limites propres, visant à édifier un système de formes uniquement déduit de la nécessité et de la liberté réelles des fonctions qu'il *met en auvre*. Dans la musique, l'*harmonie imitative* n'est-elle pas tenue pour un artifice secondaire et grossier ? Imiter, décrire, représenter l'homme ou les autres choses, *ce n'est pas imiter la nature dans son opération : c'est en imiter les produits, ce qui est fort différent*. Si l'on veut se faire semblable à ce qui produit, *(Natura : productrice)*, il faut, au contraire, exploiter l'entier domaine de notre sensibilité et de notre action, poursuivre les combinaisons de leurs éléments, dont les objets et les êtres donnés ne sont que des singularités, des cas très particuliers, qui s'opposent à l'ensemble de tout ce que nous pourrions voir et concevoir.

L'Artiste de l'Arabesque, placé devant le vide du mur ou la nudité du panneau, sommé de créer, empêché de recourir au souvenir des choses, couvre cet espace libre, ce désert, d'une végétation formelle qui ne ressemble à rien, qui s'implante par quelques points, et s'assujettit à quelques nombres ; qui se féconde elle-même par actes d'intersections et de projetions, et qui peut indéfiniment proliférer, se différencier, se rejoindre à elle-même. Notre artiste est la source unique. Il ne peut compter sur aucune image préexistante dans l'esprit des autres. Il ne peut songer à *rappeler* quoi que ce soit : il lui incombe, au contraire, d'APPELER QUELQUE CHOSE…

Je l'envie…

OceanofPDF.com

PENSÉE ET ART FRANÇAIS

Les circonstances dans lesquelles nous sommes placés, la pression des événements, la tension de nos âmes qui lui répond, ont, parmi bien d'autres effets, l'effet de nous faire sentir de plus en plus énergiquement notre intime participation à une existence plus grande que la nôtre, qui est celle de la France. Dans les temps calmes et pacifiques, être français en France, c'est une propriété sous-entendue, presque insensible. On est, en somme, en équilibre indifférent avec son milieu natif et natal. On est français comme on respire. On en vient à ne pas concevoir que l'on puisse n'être pas français, Montesquieu l'avait remarqué.

Sans doute, il y avait des Français qui allaient à l'étranger et qui ne tardaient pas à ressentir leur différence nationale. Mais, par rapport au chiffre de notre population, le nombre de ceux qui franchissaient la frontière, — et, entrant en contact avec l'étranger, découvraient la France, — était presque négligeable.

Mais voici que notre frontière principale s'appelle ligne Maginot, et que nos contacts avec l'étranger, qu'il soit ami, ennemi ou neutre, ne laissent pas de nous rendre de plus en plus sensibles à notre personnalité française. Nous sommes de plus en plus sensibilisés à ce que nous sommes. Il nous arrive ce qui arrive à un être que les circonstances obligent à se ramasser pour agir, ou pour réagir. Sa pensée ne peut plus ignorer son corps ; il coordonne toutes ses facultés ; il se fait tout entier un seul système de forces et se connaît enfin dans son unité profonde et sa singularité essentielle.

Cette sensation nationale peut-elle se préciser par une définition de nous-mêmes assez simplifiée pour tenir, finalement, en quelques idées ?

Je vais essayer sans espoir d'y réussir, en me bornant à la partie intellectuelle de la question.

Je suppose donc que l'on veuille se faire une idée de l'œuvre spirituelle de la France, depuis qu'il y a une France ; que l'on essaye à résumer le volume, la valeur, la particularité et l'universalisme de cette production ; à fondre les siècles, les genres, les écoles, les modes, les personnes, pour en

faire une sorte de composition si réduite qu'elle tienne en quelques pages… Je me demande comment il faut s'y prendre et ce que l'on peut espérer de cette entreprise ? Il s'agit, en somme, de définir ou de créer un ÊTRE, un AUTEUR, qui s'appellerait la FRANCE, et qui, au cours d'une carrière d'un millier d'années, eût fait paraître cette quantité de monuments, d'ouvrages précieux de toute espèce, d'expressions de l'intelligence ou du savoir, que nous considérons comme notre capital d'orgueil et de traditions.

Ce problème est celui qui se pose à moi. Je sais qu'il est insoluble, s'il n'est pas absurde. Mais dans l'une et l'autre hypothèse, il n'est pas inabordable. L'esprit peut travailler, et même non sans fruit, sur l'insoluble et sur l'absurde : ce sont là les objets de la plupart de nos pensées.

Voici donc, comment l'on pourrait peut-être s'y prendre. Il serait vain, et d'ailleurs infini, de traiter ce problème par une énumération et une chronologie des ouvrages et des personnes dont la table des noms est le catalogue de l'œuvre de la France. J'estime qu'une liste de noms et de titres, même accompagnée de dates, de références et de quelques notices, ne nous apprend rien de substantiel. D'ailleurs, cette seule liste suffirait à emplir mes quelques pages. Enfin, si je choisissais, j'aurais à craindre ou à justifier mes préférences.

Mon parti consiste à feindre un éloignement de tout notre trésor intellectuel et artistique assez grand pour ne percevoir que ce qui se compose de tant de beautés et de valeurs accumulées, sans les séparer en créations distinctes, en personnes illustres et en événements exceptionnels que l'on puisse isoler du système dans lequel ils se produisent. En somme, envisager la France, un rôle ou une fonction de la France dans la constitution du capital de l'esprit humain ; mais ne retenir que ce qui n'appartient qu'à la France même, abstraction faite de ce qui se voit de partout et de ce qui ne se voit que de tout près.

Il est bien connu que le territoire de la France est l'un des plus variés qui existent, si l'on rapporte sa variété à sa superficie. Il n'est guère de définitions en géographie qui ne trouvent ici quelque exemple, depuis la haute montagne jusqu'au littoral, qui est de tous les types connus. Ce territoire est pris entre des mers fort différentes sous tous les aspects, dont l'une, par exemple, est assujettie à la marée, la plus ample et la plus haute qui soit, tandis que ce phénomène est imperceptible dans l'autre.

L’assiette géologique et minéralogique du pays n’est pas moins riche en terrains de tout âge et en roches de mainte espèce. La diversité des climats et celle de la flore s’accordent à ce tableau de différences jointes.

La formation successive du peuple de ce lieu si varié en a fait une composition remarquable de types humains. Si la terre de France est nettement figurée sur la carte et offre une proportion très heureuse de montagne et de plaine, de régions fluviales et de fronts de mer ; si la pierre à bâtir excellente, le fer, et même le charbon, s’y trouvent ; et si le blé, la vigne, les fruits et les légumes en sont les produits précieux, les hommes qui l’habitent constituent un mélange ethnique et psychologique d’une complexité et d’une qualité singulières, dont les éléments se complètent et se tempèrent les uns les autres, depuis des siècles, par leur coexistence, leurs commerces, leurs conflits, leurs expériences et leurs malheurs communs. Sans invoquer la notion indéfinissable de race, l’observation la plus superficielle de la population française la montre composée de types visiblement très dissemblables. Plusieurs dialectes, entièrement étrangers les uns aux autres, sont encore vivants dans nos provinces, où l’on pratique encore, plus ou moins conservés, des usages, des modes de vivre, de cultiver et de construire fort distincts.

En un mot, la formule de constitution du peuple français, (s’il est permis d’emprunter cette expression à la chimie), est une des plus complexes qui soient au monde, cependant que le système humain qu’elle représente est merveilleusement UN, toutes les fois que cette unité est requise par les circonstances extérieures.

Cette variété essentielle de la France physique, démographique et politique, dont les constituants de tous les genres se complètent, comme je l’ai dit, et se modèrent les uns, les autres, doit nécessairement se manifester dans la production d’ordre intellectuel et artistique de ce pays. L’impression d’ensemble que cette production me semble devoir donner est celle de richesse et de tempérament. Je me permets ici de me citer :

« A cause des sangs très disparates qu’elle a reçus, et dont elle a formé en quelques siècles une personnalité européenne si nette, la nation française fait songer à un arbre greffé plusieurs fois, de qui la qualité et la saveur de ses fruits résultent d’une heureuse alliance de sucs et de sèves très divers, concourant à une même et indivisible existence. »

Le premier fruit intellectuel d'un peuple est son langage, qui est donc la première chose à examiner, si l'on se prend à vouloir apprécier la vie de l'esprit dans ce peuple, et l'évolution de cette vie parallèlement au développement du drame de son histoire. Ce langage est formation statistique, qui serait assez variable, et le serait parfois très rapidement, si cette mobilité et si les différenciations locales anonymes pouvaient se développer anarchiquement et altérer sans obstacles le son et le sens des mots, ainsi que la syntaxe. Mais ce travail incessant se trouve plus ou moins contrarié par des volontés ou des sensibilités qui s'opposent à la moyenne, et dont la puissance s'impose à celle du nombre, qu'elle appartienne à des individus ou à des institutions, ou même à des agglomérations dans lesquelles le commerce des idées est particulièrement intense. Ici, comme en économie, plus les échanges sont actifs, plus il importe que les conventions, les poids, mesures et monnaies soient stables et bien définis.

En France, à diverses époques, et concurremment avec l'action des œuvres des écrivains, le langage a été fixé ou modifié consciemment en quelque mesure, tantôt par la Cour, tantôt par l'Académie, tantôt par l'enseignement d'État ; et enfin, (et comme tant d'autres choses françaises), par l'action de Paris, et par la concentration à Paris de la production et de la publication des idées.

Toutes ces influences se sont exercées dans le sens d'un tempérament réciproque des facteurs hétérogènes dont j'ai parlé. Il en est résulté quelques caradères spécifiques du français qui le distinguent assez profondément des autres langues occidentales.

Le français bien parlé ne chante pas. C'est un discours de registre peu étendu ; une parole presque plane. Nos consonnes sont toutes remarquablement adoucies. Quant à nos voyelles, elles sont plus nombreuses et plus nuancées que dans les langues latines ou germaniques. L'e muet nous eêt une ressource particulière en poésie.

Je ne parlerai pas de notre orthographe, malheureusement fixée, en toute ignorance et absurdité, par les pédants du XVII^e^ siècle, et qui n'a pas laissé depuis lors de désespérer l'étranger et de vicier la prononciation d'une quantité de nos mots. Sa bizarrerie en a fait un moyen d'épreuve sociale : celui qui écrit comme il prononce est, en France, considéré inférieur à celui qui écrit comme on ne prononce pas.

Notre syntaxe est des plus rigides. Elle s'égale, quant à la rigueur des conventions, à notre prosodie classique. Il est remarquable qu'un peuple dont l'esprit passe pour excessivement libre et logique se soit astreint dans son parler à des contraintes dont beaucoup sont inexplicables. Peut-être les Français ont-ils senti qu'il existe une liberté d'ordre supérieur qui se révèle et s'acquiert par le détour des gênes, même tout inutiles.

Quoi qu'il en soit, notre langue, rebelle aux formations des mots composés, aux facilités d'accord, au placement arbitraire des mots dans la phrase, et se contentant volontiers d'un vocabulaire assez restreint, est justement fameuse pour la clarté de sa structure, qui jointe à un goût fréquent chez nous des définitions et des précisions abstraites, fit concevoir et réaliser tant des chefs-d'œuvre d'organisation verbale, — des pages d'une perfedion d'architecture telle qu'elles semblent exister et s'imposer indépendamment de leur sens, des images ou des idées qu'elles portent, et même de leurs vertus sonores ; comparables qu'elles sont, sous ce jour, à ces pièces de savante musique dont le thème est peu de chose, et le plaisir immédiat qu'elles donnent à l'oreille presque négligeable, au prix de la sensation intellectuelle qu'on en reçoit et de la jouissance supérieure de comprendre cette même sensation.

Puisque j'ai prononcé le nom de l'architecture, j'introduirai ici une réflexion qui s'y rapporte directement. Je viens de considérer dans nos lettres en ce qu'elles ont de proprement français, une œuvre dérivée de la grande œuvre collective que constitue notre langue. Une littérature, d'ailleurs, (et je n'en sépare pas ce qu'on nomme philosophie), n'est et ne peut être qu'une exploitation de quelques-unes des propriétés d'un langage. Un français qui écrit trouve dans le nôtre des ressources et des lacunes, des facilités, et surtout des rigueurs qui se feront sentir plus ou moins nettement dans son ouvrage. Notre langue s'oppose très souvent à une expression immédiate de la pensée, et nous oblige à une élaboration plus pénible, sans doute, et plus intime, de nos intentions ou impulsions qu'il n'est nécessaire en d'autres nations. Mais les constructions qui en résultent, qui n'ont pu être menées à bien que par un concours de conditions antagonistes, et qui exigent autant de science, de lucidité et de volonté soutenue que d'invention, donnent assez souvent l'impression d'un accord admirable entre la vie et la durée, la lumière et la matière, la « forme » et le « fond ».

Ne sont-ce point des qualités toutes semblables qui placent l'architecture française des grandes époques, à côté de la grecque du meilleur temps, au premier rang de toute la production de l'art de construire ? A la base, donnée par le sol national, la pierre véritablement fine, la plus propre qui soit à la taille précise et savante ; pierre d'un grain parfait, qui n'a ni la sécheresse du marbre ni la dureté cristalline des granits, pierre qui séduit et qui se prête aux élégantes liaisons, aux modénatures charmantes, à toute hardiesse calculée. Avec la pierre, le bois. Ce pays de grandes forêts abonde en chênes et en châtaigniers, matière puissante de poinçons et d'arbalétriers, et de tous les membres des fermes qui soutiennent la couverture des édifices.

Ces moyens excitent au beau travail, lequel n'est, après tout, qu'un combat qui s'achève en heureuse transformation de l'homme en artiste et de la chose en objet noble.

Qu'il s'agisse d'architecture ou de littérature, il faut noter en France une tradition, un besoin de ce beau travail. Avouons que les conditions de la vie moderne, le changement de la production en fabrication, de l'opération individuelle en exécution mécanique d'objets faits « à la chaîne » ou en série, l'économie de temps, la concurrence qui engendre le « bon marché », les effets de la mode et de la publicité qui développent l'imitation aux dépens du goût personnel, et quelques autres circonstances, ne sont pas des plus favorables à la création des objets les plus précieux. L'inimitable ni le durable ne conviennent à notre époque.

Je disais, un jour, à un architecte, qui me voulait convaincre de la beauté supérieure d'édifices tout modernes, dressant à mille pieds de prodigieuses ruches de ciment, que ces masses concrètes étonnaient sans doute le regard, et lui offraient un décor prestigieux de falaises géométriques exposé à toutes les hautes variations de la lumière des jours, et que j'admirais ces constructions surhumaines… Mais, s'il fallait bien que je les admire, — ce n'était point là les aimer. Une épure, lui dis-je encore, une épure en épuise la connaissance, mais je ne vois personne qui les considère avec une tendresse croissante, qui s'attarde en un point, et tire un carnet de sa poche pour croquer tel détail, telle solution singulière d'un problème qui naquit de quelque imprévu et provoqua le praticien à combiner la fonction, la matière, et son propre génie pour inventer ce qui convenait et donnât enfin l'impression de la trouvaille, de la vie de l'esprit… C'esît là, pourtant, ce

que suggère assez souvent une vieille maison, une petite église en France. Telle bicoque, tel morceau d'une ruine, ont leur saveur, qui n'est qu'à eux.

On voit encore à Paris, dans les vieux quartiers, des centaines de petits balcons en fer forgé, dont aucun ne ressemble à aucun autre, et dont chacun est une invention charmante, une sorte d'idée, simple comme un thème de peu de notes. Cela est fait de quelques barres assemblées et de beaucoup de goût. Rien ne me résume plus clairement ce qu'il y a de plus français en France.

C'est ici que je placerai une observation qui s'applique à toute une classe de nos ouvrages de tout genre, mais particulièrement aux écrits.

Il s'est développé chez nous, à partir du XVIe siècle, un certain esprit critique en matière de forme, qui a sévèrement « contrôlé » notre littérature, pendant la période dite « classique », et qui n'a cessé, depuis lors, d'exercer une influence directe ou indirecte sur les jugements de valeurs et, par là, sur les productions. La France est le pays où des considérations de pure forme — le souci de la forme en soi — ait dominé et persisté jusqu'à notre époque. Un « écrivain », en France, est autre chose qu'un homme qui écrit et publie. Un auteur, même du plus grand talent, connût-il le plus grand succès, n'est pas nécessairement un « écrivain ». Tout l'esprit, toute la culture possible, ne lui font pas un « style ».

Le style résulte d'une sensibilité spéciale à l'égard du langage. Cela ne s'acquiert pas ; mais cela se développe. Ce développement s'est produit chez nous, non seulement dans le tête-à-tête de l'artiste avec sa pensée, ses ambitions de solitaire et ses ressources verbales, mais encore par l'excitation de la concurrence et de l'exemple, dans les milieux restreints qu'ont, à diverses époques, constitués la cour, les salons, les cafés, les chapelles, les publics attitrés de certains théâtres… Autant de juridictions toutes-puissantes et de foyers d'esprit critique virulent. Les exigences de ces milieux, leurs traditions de conservation ou de révolution ont eu les plus grands effets sur notre littérature, et, d'ailleurs, sur tous nos arts. Tout ceci demanderait de bien longues explications et des faits précis, que je n'ai pas le loisir de donner en ces quelques pages. Je me bornerai à accuser l'importance de cette organisation toute française de l'activité littéraire par la remarque suivante : la personnalité intellectuelle, chez nous, ne peut guère se produire à l'état isolé, comme phénomène sans relation avec l'opinion, la mode, le goût régnants. Elle doit ou leur appartenir, ou se prononcer contre eux. Depuis quatre siècles, l'évolution de nos arts procède

par écoles successives, actions et réactions, manifestes et pamphlets. Nous aimons que les nouveautés s'expliquent et que les traditions se défendent ; route une bibliothèque de préfaces, de proclamations et de théories accompagnent de leurs raisonnements la création successive des valeurs. Notre littérature ressemble par là à notre politique. Enfin, elle est curieusement devenue, depuis plus d'un demi-siècle, une sorte de champ d'expériences dans lequel toutes les possibilités, (et donc, toutes les impossibilités), du langage et de la prosodie ont été essayées : tentatives très hardies, diversement heureuses ; les unes, procédant d'analyses profondes de la pensée et de ses moyens d'expression ; les autres purement aventureuses et seulement inspirées du désir ardent de faire autre chose que ce qui déjà avait été fait. L'état actuel de notre production est remarquable par la coexistence des modes d'écrire les plus différents : tous les dieux sont honorés à la fois, sans grandes disputes entre leurs fidèles. Le temps n'est plus des batailles, des anathèmes et des échanges de mépris.

Peut-être faut-il déplorer aujourd'hui l'intervention de diverses causes de corruption de nos mœurs littéraires et de confusion des valeurs. Une littérature vaut ce que vaut le lecteur : tout ce qui diminue celui-ci en tant que sensible à la qualité du langage, capable d'attention soutenue, sceptique à l'égard des jugements qu'on lui veut imposer tout formés, est funeste à la belle tenue des lettres. C'est dire que la publicité commerciale, la facilité et la rapidité des spectacles composés d'images directes, l'institution des prix littéraires, le désir de faire impression par la seule surprise, d'agir par le neuf à tout coup, par le choc des termes et les rapprochements abrupts, enfin la multiplication des ouvrages, ne sont pas des conditions toutes favorables à la formation du public le plus sensible aux délicatesses et aux profondeurs de l'art. L'époque ne sait plus prendre la peine de jouir.

La présente tentative d'apercevoir, d'isoler et d'exposer en quelques mots ce que l'immense production de la France contient de plus purement français, devient, par la nature même des choses, plus difficile et plus incertaine, (si ce n'est toute chimérique), lorsque son effort s'applique à la création spéculative ou scientifique. Il est clair que la méditation philosophique aussi bien que la recherche scientifique veulent obtenir des résultats universels, essentiellement transmissibles à tous les hommes, volonté qui tend à soustraire les produits de l'esprit aux puissances cachées du sang, des habitudes locales et du milieu. La pensée abstraite ou « pure »,

comme la pensée technique, s'exercent à effacer ce qui vient au penseur de sa nation ou de sa race, puisqu'elles visent à créer des valeurs indépendantes du lieu et des personnes. Il n'est pas impossible, sans doute, de discerner, ou de croire discerner, dans une métaphysique ou une morale, ce qui s'y trouve appartenir proprement à une race ou à une nation : il arrive même que rien ne paraisse mieux définir telle race ou telle nation que la philosophie qu'elle a produite. On prétend que certaines idées, quoique exprimées en toute universalité, sont presque inconcevables hors de leur climat d'origine. Elles dépérissent à l'étranger comme plantes déracinées ou y font figure de monstres. Cela est fort possible.

Pour isoler de l'œuvre abstraite de nos philosophes ce qui soit en elle de spécifiquement français, en s'efforçant d'éviter, (autant qu'on le puisse en ces matières), le vague et l'arbitraire, il faut s'en remettre aux observations les plus simples, mais il faut aussi s'accorder un certain postulat, qui n'est point d'évidence, et que peu m'accorderont.

A mon avis, (sentiment dont je m'excuse), la philosophie est une affaire de forme. Elle n'est point du tout la science, et doit, peut-être, se dégager de toute liaison inconditionnelle avec la science. Être *ancilla scientiæ* ne vaut pas mieux pour elle que d'être *ancilla theologiæ*. Si ie dis qu'elle est une affaire de forme, je veux dire que si je cherche une ordonnance et une expression qui me résument et me composent l'ensemble de mon expérience personnelle, interne, et externe, c'est là ma philosophie et c'est là chercher une forme. Je ne dis point que j'aie raison : ce qui n'aurait, du reste, aucune sens. Je dis que dans ma tentative actuelle, ma téméraire formule me permet de considérer que la forme dont il s'agit est une de celles dont est capable un certain langage, et que l'être qui parle et se parle ce langage ne peut ni en excéder les moyens ni se soustraire aux suggestions et associations que ledit langage importe insidieusement en lui.

Si je suis français, au point même de ma pensée où cette pensée se construit et se parle à soi-même, elle se forme en français, et selon les possibilités et dans l'appareil du français. Cette langue a ses vertus et ses vices (relatifs) : elle n'a point licence de composer des mots ; elle abonde en restrictions ; elle est assez pauvre en termes du vocabulaire psychologique. Or, celui qui pense dans une certaine langue poursuit, d'expression en expression, une perfection, une satisfaction intime qu'il attend de l'une de ces expressions ; mais celle-ci, quelle qu'elle soit, sera conforme aux exigences de cette langue, modifiée par ses singularités,

subornée par ses séductions. Le penseur se contentera, sa pensée se fixera à tel point critique dans telle langue, et c'est dans cet état qu'elle sera pour lui sa pensée définitive, puis écrite et extériorisée. La langue, œuvre commune et indistincte d'un peuple, aura donc, finalement, imposé des conditions d'expression et des conditions d'acceptation à la pensée individuelle, — conditions dont celle-ci n'a pas conscience. Supposez que notre langue ne nous permette, à nous Français, de n'accepter de nous que des expressions finies, nettement articulées, de ne souffrir que des constructions dont on voit la charpente, notre métaphysique en sera tout influencée. Le passage du confus au net, qui est sa grande besogne cachée, sera plus laborieux chez nous ; nos conceptions seront plus retenues, et le doute y jouera le plus grand rôle qu'une métaphysique, sans périr, puisse lui accorder. Ce que l'on nomme profondeur (sans trop savoir quels abîmes se creusent sous ce nom imposant) ne sera pas tenu chez nous pour une vertu positive…

Ici s'élève un grand débat qui ne peut pas avoir d'issue. Profondeur et clarté, conscience et inconscient, introspection et objectivité, logique et… je ne sais quoi qui la défie, ce sont là des oppositions classiques dans toutes les philosophies, mais qui se sont développées jusqu'à devenir des caractéristiques nationales.

Je résumerai en quelques mots mon impression d'ensemble sur cette partie de mon sujet : il me semble que l'esprit français tend à se défier et à s'écarter de toute conception qui ne lui laisse pas espérer qu'elle se réduira, finalement, à une formule nette et sans équivoque. Le succès d'une philosophie en France est à ce prix. Je ne veux pas dire qu'il ne puisse s'y produire des systèmes d'idées qui ne soient pas conformes à ce principe : je veux dire qu'ils n'y sont pas réellement et comme organiquement adoptés. Je trouve, d'ailleurs, en politique et dans les arts, des réactions françaises analogues.

Parmi les spécialités de notre esprit, je n'oublierai pas cette admirable collection d'études, d'essais, de romans et de pièces de théâtre qui ont l'analyse des mœurs et des caractères pour objet. Nous comptons plus de psychologues et de moralistes que de métaphysiciens. Je n'hésite pas à ranger parmi ces auteurs généralement amers quelques caricaturistes, dont les légendes de leurs dessins et les « mots » valent bien quelquefois le crayon.

C'est peut-être par l'idée qu'un peuple se fait de l'homme que l'on jugerait le mieux de sa sensibilité nationale : législation, politique,

littérature, manières sont toujours directement inspirées par cette idée non exprimée. *Les Français ont plus de foi dans l'homme qu'ils n'ont d'illusions sur les hommes.* Il en résulte un contraste assez remarquable entre les principes qui les séduisent et qui expriment leur confiance dans la nature humaine et les observations cruelles, les maximes assez noires, que tant de grands écrivains chez eux ont si élégamment et fortement fixées.

J'abandonne ici le domaine des lettres pour jeter un regard sur notre quantité de richesses sensibles : peinture, sculpture, arts décoratifs, musique… L'abondance et la variété de cette production découragent l'esprit qui voudrait en tirer une essence d'idées, comme si ce n'était point songer à détruire les œuvres destinées à la sensibilité que de prétendre les épuiser en quelques « jugements ».

L'art français s'est exercé supérieurement dans tous les genres : du vitrail au burin, de la cathédrale au « bonheur-du-jour », de la tapisserie de haute lice à l'émail, de la céramique à la typographie, — et cette simple énumération démontre à travers les âges une variété dans les talents aussi riche que celle que nous avons tout à l'heure fait observer dans les sites, les climats, les constituants humains de la France. Pour concevoir cette richesse, il faut se représenter qu'elle est faite d'un nombre considérable d'inventions, de formes, de combinaisons et de procédés, auquel doit s'ajouter toute la valeur d'exécution qu'il fallut pour donner l'être à tant de formes possibles imaginées.

La main française a fait merveille, qu'elle ait taillé la pierre ou enluminé le parchemin.

De cette abondance de recherches et de trouvailles dans la poursuite comme dans la pratique des productions de l'art, je trouve un exemple récent et lumineux dans l'œuvre de la peinture française entre l'an 1800 et notre époque. Je ne veux point citer de noms, et je me tiens à ce propos. Les noms, qui ne sont faits que pour nous renvoyer aux choses, nous dispensent trop souvent de nous y rendre…

Il faudrait, ici, exposer l'étonnante diversité de solutions du problème de la peinture qui s'est proposée pendant ces quelque cent trente ans : la forme, la lumière, la couleur, la vie ou la rigueur ou l'instant ou l'harmonie pure, tour à tour pris pour pôles de l'effort et pour excitants des vertus des artistes. Cela se rapproche assez intimement de la quantité des expériences

qui se sont faites, pendant le même intervalle de temps, dans notre littérature et, particulièrement, dans le domaine de la poésie.

Que de choses je dois passer sous silence ! Notre sculpture, depuis deux siècles, la première du monde. Notre musique, la plus subtile et qui me semble, (si je laisse parler mon incompétence), avoir cherché par la voie de l'intelligence à tourner les positions formidablement organisées d'une très grande puissance symphonique qui dominait naguère l'univers musical…

Mais le sujet est immense et les conditions du problème sont excessivement rigoureuses. Vous avez observé — et, sans doute, avec quelque étonnement — que je n'ai articulé aucun nom, cité aucun titre, mentionné aucune date. Si je n'avais suivi cette règle, c'était un gros livre, un catalogue de personnes et d'ouvrages que j'aurais dû vous apporter. C'eût été la multiplicité, et ç'auraient été les différences individuelles que je vous aurais exposées, au lieu de l'unité composée et de la consonance nationale.

Je termine en vous résumant en deux mots mon impression personnelle de la France : notre particularité, (et, parfois, notre ridicule, mais souvent notre plus beau titre), c'est de nous croire, de nous sentir universels, — je veux dire : *hommes d'univers.*… Observez le paradoxe : avoir pour spécialité le sens de l'universel.

1939.

OceanofPDF.com

NOTRE DESTIN ET LES LETTRES

L’esprit a transformé le monde et le monde le lui rend bien. Il a mené l’homme où il ne savait point aller. Il nous a donné le goût et les moyens de vivre, il nous a conféré un pouvoir d’action qui dépasse énormément les forces d’adaptation, et même la capacité de compréhension des individus ; il nous a inspiré des désirs et obtenu des résultats qui excèdent de beaucoup ce qui est utile à la vie. Par là, nous nous sommes de plus en plus éloignés des conditions primitives de toute vie, entraînés que nous sommes, avec une rapidité qui s’accélère jusqu’à devenir inquiétante, dans un état de choses dont la complexité, l’instabilité, le désordre caractéristique nous égarent, nous interdisent la moindre prévision, nous ôtent toute possibilité de raisonner sur l’avenir, de préciser les enseignements qu’on avait jadis coutume de demander au passé, et absorbent dans leur emportement et leur fluctuation tout effort de fixation et de construction, qu’elle soit intellectuelle ou sociale, comme un sable mouvant absorbe les forces de l’animal qui s’aventure sur lui.

Tout ceci réagit nécessairement sur l’esprit même. Un monde transformé par l’esprit n’offre plus à l’esprit les mêmes perspectives et les mêmes directions que jadis ; il lui impose des problèmes entièrement nouveaux, des énigmes innombrables.

Le spectacle du monde humain, tel qu’on l’observait autrefois, et tel que l’Histoire le représentait, tenait de la comédie et de la tragédie ; on y trouvait assez facilement, de siècle en siècle, des situations analogues, des personnages comparables, des périodes bien tranchées, des politiques longuement suivies ; des événements nettement définis, à conséquences bien formées. En ce temps-là, les administrations pouvaient vivre de « précédents ».

Mais que ce spedtacle classique se transforme étrangement ! A la comédie et à la tragédie humaines, l’élément féerique s’est combiné. Sur le théâtre du monde actuel, semblable au Châtelet, tout se passe en changements à vue. Ce ne sont qu’apparitions, transformations et surprises, surprises pas toutes agréables, et il arrive que l’auteur lui-même de tout

cela, l'homme — du moins, l'homme à qui demeure le loisir et la triste habitude de la réflexion — s'étonne de pouvoir vivre dans cette atmosphère actuelle d'enchantements, de transformations, où les contradictions se réalisent, où les renversements et les catastrophes se disputent la scène, se substituent comme par magie ; où les inventions naissent, mûrissent et modifient en quelques années les mœurs et les esprits. Et cet homme qui pense, (qui pense encore), ressent parfois une sorte de lassitude extraordinaire. Il lui semble que la découverte la plus étonnante ne l'étonnerait plus.

J'ai une petite-fille qui a deux ans et deux mois ; elle téléphone presque tous les jours et elle tourne un peu au hasard les boutons de la boîte radiophonique, et tout cela, pour elle, est aussi naturel que de jouer avec ses cubes et ses poupées. Je ne veux pas du tout être en retard sur cette enfant et je m'essaie à ne plus trouver de frontières entre ce que nous appelions jadis le naturel et ce que nous appelions jadis l'artificiel…

J'ai prononcé tout à l'heure, le mot féerie. C'est que je songeais à une vieille pièce de ce genre que j'ai lue (ou que j'ai vue) il y a bien des années. Il ne me souvient pas si je l'ai lue ou si je l'ai vue. Un enchanteur des plus malveillants y soumettait à d'étranges épreuves un malheureux garçon dont il entendait contrarier les amours ; tantôt il l'entourait de démons et de flammes, et tantôt il lui changeait son lit en un bateau tanguant et roulant dans une chambre qu'une mer illusoire envahissait, et le drap de ce lit se dressait comme une brigantine de fortune enflée par le vent des coulisses… Mais la surprise finissait par atteindre l'état d'indifférence résignée, et à la dixième brimade du magicien prodigieux, ce jeune homme, fatigué de tant de sortilèges farceurs et de tant d'assommantes merveilles, haussait les épaules et s'écriait :

— Allons, bon ! voilà les bêtises qui recommencent !

Voilà, peut-être, comment nous finirons, un jour, par accueillir les « miracles de la science »…

Mais l'humanité n'en a jamais assez. Je ne sais, d'ailleurs, si elle sent qu'elle se modifie. Elle croit encore que l'homme est toujours le même. Nous le croyons !… c'est-à-dire que nous n'en savons rien ! Et, cependant, il y a quelques raisons de croire qu'il se modifie. Imaginez, (nous sommes dans le domaine magique), imaginez, cependant, les remarques que pourrait

faire un observateur, un Méphistophélès spectateur des destins de notre espèce, qui, posté un peu au-dessus des humains, considérerait notre condition, notre vie d'ensemble, comment elle passe, comme elle se transforme, comme elle se consume depuis un siècle environ. Il aurait grand sujet de se divertir à nos dépens en constatant le curieux retournement de nos efforts inventifs contre nous-mêmes. Tandis que nous croyons nous soumettre les forces et les choses, il n'est pas un seul de ces attentats savants contre la nature qui, par voie directe ou indirecte, ne nous soumette, au contraire, un peu plus à elle et ne fasse de nous des esclaves de notre puissance, des êtres d'autant plus incomplets qu'ils sont mieux équipés, et dont les désirs, les besoins et l'existence elle-même sont les jouets de leur propre génie.

— Vous ne voyez donc pas, dirait ce diable aux yeux clairs, vous ne voyez donc pas que vous êtes de simples sujets d'expériences extravagantes, qu'on essaie sur vous mille actions et mille substances inconnues ? On veut savoir comment vos organes se comporteront aux grandes vitesses et aux basses pressions ; et si votre sang s'accommode d'un air fortement carburé ; et si votre rétine peut soutenir des brillances et des radiations de plus en plus énergiques… Et ne parlons pas des odeurs, des bruits que vous endurez, des trépidations, des courants de toute fréquence, des nourritures synthétiques, que sais-je !… Et quant à l'intellect, mes amis, quant à la sensibilité, — c'est à quoi je m'intéresse le plus, — on vous soumet l'esprit à une merveilleuse quantité de nouvelles incohérentes par vingt-quatre heures ; vos sens doivent absorber, sans un jour de repos, autant de musique, de peinture, de drogues, de boissons bizarres, de spectacles, de déplacements, de brusques changements d'altitude, de température, d'anxiété politique et économique, que toute l'humanité ensemble, au cours de trois siècles, en pouvait absorber jadis !

Vous êtes des cobayes, chers hommes et des cobayes fort mal utilisés, puisque les épreuves que vous subissez ne sont infligées, variées, répétées, qu'au petit bonheur. Il n'est point de savant, point d'assistant de laboratoire qui règle, dose, contrôle, interprète des expériences, des vicissitudes artificielles, dont nul ne peut prévoir les effets plus ou moins profonds sur vos personnes précieuses. Mais la mode, l'industrie, mais les forces combinées de l'invention et de la publicité vous possèdent, vous exposent sur les plages, vous expédient à la neige, vous dorent les cuisses, vous cuisent les cheveux ; cependant que la politique aligne nos multitudes, leur

fait lever la main ou dresser le poing, les fait marcher au pas, voter, haïr ou aimer ou mourir en cadence, indistinctement, statistiquement !

J’impose silence à mon Méphistophélès. Ce diable allait tout dire ! Mais, tout diable qu’il est, il n’eût certainement pas pu vous dire l’avenir. L’avenir est comme le reste : il n’est plus ce qu’il était. J’entends par là que nous ne savons plus penser à lui avec quelque confiance dans nos inductions. Nous avons perdu nos moyens traditionnels d’y penser et de prévoir : c’est le pathétique de notre état.

Tandis que nous sommes de plus en plus anxieux de connaître où nous allons, que nous ne nous lassons pas de nous interroger sur les lendemains possibles, nous vivons, d’autre part, une vie terriblement quotidienne. Nous vivons au jour le jour, comme aux époques les plus pressées par les besoins immédiats, comme aux temps les plus précaires de l’humanité. Mais encore, et comme pour empirer notre sensation d’incertitude, nous ne sommes pas accoutumés à nous passer de prévisions, nous ne sommes pas encore organisés pour ne vivre que dans le présent et par à-coups. Nos habitudes profondes, nos lois, notre langage, nos sentiments, nos ambitions, sont engendrés dans un temps et accordés à un temps qui admettait de longues durées, qui fondait et raisonnait sur un passé immense, et visait un avenir mesuré par générations.

Du reste, il en est à peu près de même de nos rapports avec l’espace. Nos codes, nos ambitions, notre politique, sont inspirés de notions fortement, puissamment locales ; ils sont d’un homme fixé au sol, localisé. Qu’il s’agisse des individus ou des nations, nos idées et notre droit, nos conflits et nos contrats impliquent la stabilité, la reconnaissance de la propriété et de la souveraineté d’un domaine. En somme, la durée, la continuité des nations et des individus, sont encore à la base de nos institutions. Songez au mariage, à l’héritage, à l’idée que nous avons de nous-mêmes ; nous nous prenons pour des individus !… Mais cette localisation et cette permanence, qui furent les fondements de notre vie sociale et politique, contrastent de plus en plus avec l’excitation au mouvement qui tourmente le monde moderne et avec les facilités qui sont créées pour satisfaire son goût de départ et son étrange idéal d’ubiquité.

Voilà donc que l’homme mobile s’oppose à l’homme enraciné. Nous assistons à une lutte désespérée entre l’antique structure et le pouvoir croissant de déplacement. Tandis que le nomade, le nomade du nouveau

type, chevauchant cinq ou six cents chevaux, survole les divisions territoriales, ignore douanes et frontières, les nations élèvent entre elles des barrières de plus en plus hautes qu'elles porteraient volontiers jusqu'au zénith ; et elles s'efforcent, d'autre part, de se passer de plus en plus les unes des autres, ce qui les conduit à des actes curieusement contradictoires ; car, cependant qu'elles tendent à se constituer chacune en système autonome, en économie fermée, en autarcie, (comme on dit aujourd'hui), elles font de leur mieux pour produire bien plus qu'elles ne peuvent consommer, avec l'idée naïve d'écouler à l'extérieur leur surabondance, tout en recevant le moins possible de la surabondance des autres.

Cette résistance à la mobilité généralisée n'est pas, cependant, sans quelques avantages. Si l'humanité procédait sans obstacles dans la voie des grandes vitesses et des déplacements constants, et des propagations presque instantanées, il faudrait renoncer à régler sa montre sur le soleil ; cet astre serait éliminé du règlement de nos actes, le jour ne se distinguerait pas de la nuit, et il faudrait se mettre à l'heure sidérale, qui est celle des étoiles fixes, (lesquelles, d'ailleurs, ne sont pas fixes, rien ne l'étant).

Après votre dîner, et dans le même instant de votre perception ou de votre durée, vous pouvez être par l'oreille à New-York, (et bientôt, par la vue), tandis que votre cigarette fume et se consume à Paris. Au sens propre du terme, c'est là une dislocation, qui ne sera pas sans conséquence. En somme, si l'on rassemble et que l'on tente de composer toutes les observations que l'on peut faire de la variation du monde actuel, on se trouve aux prises avec une idée paradoxale qui veut se former dans notre esprit, où elle se heurte à d'antiques acquisitions et à des habitudes immémoriales.

Nous ne pouvons pas, (et jusqu'ici absolument pas), consentir qu'une ignorance, qu'une impuissance de l'esprit soit équivalente à une connaissance positive. Nous ne pouvons pas tenir pour un enrichissement la conviction bien établie qu'un refus conscient d'exercice de notre intellect soit un acte d'intelligence, et nous pouvons encore moins regarder comme caractéristique d'une chose, et comme l'un des points essentiels de sa définition, le fait que cette chose soit indéterminée. Vous trouveriez ridicule qu'on vous réponde, si vous demandez à quelqu'un son nom :

— Mon nom ? Celui que vous voudrez !

Vous trouveriez la réponse absurde. Et si l'on ajoutait : « Je porte le nom que vous voudrez, et c'est mon véritable nom », vous considéreriez celui

qui vous répond comme un fou. Et voilà, cependant, ce à quoi il faudra peut-être s'accoutumer ; l'indétermination devenue un fait positif, un élément positif de la connaissance.

Il faut s'accoutumer aussi à ne pas chercher devant nous ce qui est définitivement derrière nous et à considérer toute prévision comme précaire, précisément parce qu'elle est prévision.

Je l'ai dit assez souvent : *nous entrons dans l'avenir à reculons*, et ce genre de mouvement a eu jadis son utilité et quelques heureux résultats ; mais l'écrevisse elle-même a dû y renoncer. Pouvons-nous faire comme elle, c'est-à-dire, désormais, agir, penser, écrire, vivre, comme si ce qui va venir n'était qu'illusoirement exprimable par ce qui fut, n'était ni intelligible, ni utilement définissable par ce qui a été ?

Vous sentez l'importance de la question. Elle ne tend à rien de moins qu'à modifier en nous tout le système de nos attentes, tout le réseau des extrémités sensibles qui nous donne l'illusion du futur, toutes les formes de nos espoirs et de nos craintes. En d'autres termes, il y a en nous une crise de l'imprévu.

Je vais essayer de préciser ceci, cette nouveauté de notre âge de nouveautés, qui en est d'ailleurs la plus grande.

On disait autrefois, couramment — c'est un proverbe : « La vie est faite d'imprévu ». Mais on ne pensait pas à toute la profondeur de cette formule banale. Celui qui l'a le premier énoncée, ceux qui l'ont répétée après lui, ne pensaient sans doute qu'à exprimer l'expérience fondée sur le passé vécu ; ils avaient observé qu'il arrive à chaque instant autre chose que ce qui était attendu, et que le moindre regard sur l'histoire de chacun de nous montre une suite de prévisions démenties et d'événements inattendus. Mais je trouve un sens plus intéressant à cette vieille proposition d'une sagesse un peu usée. Je l'interprète ainsi : les organes de la vie, les fonctions de notre organisme et celles de l'esprit, toutes ces propriétés et facultés du vivant comportent de quoi nous permettre de nous adapter, en quelque mesure, à ce qui va arriver. Mon œil ne sait pas que je m'approche de tel objet, ou bien que telle lumière, ici, va changer d'intensité ; mais, cependant, aussitôt que l'objet sera plus rapproché, ou bien, aussitôt que la lumière deviendra plus forte ou plus faible, aussitôt mon œil se modifiera comme pour conserver sa vision nette. C'est donc qu'il pouvait se modifier : ce qu'on traduirait en langage peu philosophique, en disant qu'il était fait pour se

modifier, qu'il était fait pour cet imprévu, qu'il prévoyait quelque imprévu, que des incidents précédents l'avaient peut-être façonné, organisé à cette fin et que sa propriété d'accommodation était comme faite pour l'imprévu, et cet œil non seulement un organe de vision, mais un instrument doué de prévision…

Si, maintenant, vous généralisez cet exemple, qui est simple, si vous observez que tout l'homme, (et non seulement tout l'homme, mais tout le système de sa vie), est comme suspendu à la possibilité de se modifier en présence de l'événement, afin que cet homme et système de vie conservent ce qu'il faut pour continuer à vivre, ce qu'il faut pour que l'être subsiste, pour qu'il se reconnaisse, pour qu'il se retrouve lui-même, vous comprendrez facilement le rôle essentiel d'un certain jeu dans la constitution même de notre organisme, de notre esprit et de notre société. Organisme, esprit, société, admettent un certain jeu, une certaine faculté d'adaptation à un certain imprévu. D'ailleurs, les idées de prévision, de prévoyance, de prudence, les lois civiles, le mariage, le placement d'argent, la créance, la dette, tout cela suppose que, le lendemain, si inconnaissable soit-il en toute précision, ne puisse pas être infiniment différent de la veille ? En un mot, tous les événements de la vie entre lesquels l'esprit, jadis, pouvait hésiter, étaient en quelque sorte, exposés devant lui, imaginables par lui ; ils appartenaient à des espèces bien reconnues de l'homme, décrites par lui depuis l'antiquité la plus reculée. Nous jouissions d'un imprévu limité, ce qui donnait une grande valeur à l'Histoire. Elle nous apprenait qu'il faut, en gros, s'attendre à ce qui a été. Certes, nos pères disaient bien que le hasard est grand ; ils savaient qu'on ne peut rien affirmer de l'issue d'une affaire ; mais, dans l'ensemble, cet imprévu imaginable, permettait cependant de décréter des lois durables, de signer des conventions fermes, de faire des économies pour les enfants, de savoir, quand on achetait, ce qu'on aurait au juste à payer, et, quand on vendait, ce qu'on aurait à recevoir. Le savons-nous encore ?

Enfin, si l'on était poète, artiste, écrivain, philosophe, on visait les générations même lointaines, on songeait à la postérité jusqu'à la prolonger si loin dans la perspective qu'elle en devenait immortalité. Il en résultait les plus grandes conséquences pour les œuvres : on faisait des choses durables… C'est dire que la considération de la forme et de la matière des œuvres l'emportait sur toute autre. Ni la nouveauté, ni l'intensité, ni les effets, ni les surprises n'étaient recherchés comme ils le sont aujourd'hui,

car le nouveau et le surprenant, ce sont les parties périssables des choses ; le travail, la recherche, l'expérience, n'étaient donc pas dissociés le moins du monde des puissances spontanées de l'esprit. On savait, au contraire, que le plus beau génie ne peut saisir et fixer définitivement, au regard des siècles, ce qui lui vient des dieux, que s'il est en possession des moyens de composer, de maîtriser même ses trouvailles en un système pur et comme incorruptible.

Ce n'est pas tout. Il résultait aussi de cette ambition de survivre, un ennoblissement de nos buts et de notre effort ; et par là, une sorte de hiérarchie, une classification des ouvrages des hommes selon la durée qu'on présumait attachée à leur action. Enfin, cette pensée de l'avenir, de la postérité ou de l'immortalité, tout illusoire qu'elle pouvait être, était pour l'artiste une source sans pareille d'énergie qui le soutenait dans sa carrière souvent dure, contre l'incompréhension des difficultés matérielles de la vie. « Un jour viendra », pensait-il. Mais tout cela n'est plus, ou presque plus, et il y a peu d'espoir que cette notion de confiance en la postérité et la durée renaisse de nos cendres.

Il est trop clair, d'ailleurs, que les nouvelles formes de société qui s'ébauchent aujourd'hui ne font pas de l'existence du luxe intellectuel une de leurs conditions essentielles. L'inutile ne peut ni ne doit, sans doute, les intéresser. Le développement d'une minorité, l'édification de quelques personnes, l'entretien d'hommes qui ne rendent rien au plus grand nombre et dont les ouvrages sont insensibles à la plupart, ne peuvent être des objets de quelque importance dans une organisation économique rigoureusement ajustée.

Tendre à la perfection, donner à une œuvre un temps de travail illimité, se proposer, comme le voulait Gœthe, un but impossible, ce sont là des desseins que le système de la vie moderne tend à éliminer. Supposez même que les moyens matériels vous fassent défaut, et que vous soyez pourvus aussi de ces objets du plus grand luxe qu'on nomme le loisir, le silence, la juste proportion de solitude et de compagnie qui conviennent à la production des œuvres de l'esprit, je ne sais où vous trouverez dans le monde qui nous entraîne et nous dissipe, ce pressentiment de désir spirituel profond, ces conditions d'attention durable et fidèle, et même cette sensation d'une résistance de noble qualité à vaincre qui nous assurerait de la valeur de notre effort.

Heureusement, mes prévisions sont vaines ! Je suis en train de faire ce dont je viens de vous expliquer tout à l'heure toute la vanité. Je prévois, donc je me trompe.

Je vous disais que l'imprévu lui-même était en voie de transformation et que l'imprévu moderne est presque illimité. L'imagination défaille devant lui. Jadis, notre visibilité de prévision, (et, par conséquent, l'imprévu de la même époque), était bornée par nos connaissances, d'une part ; par nos moyens d'action, de l'autre ; et, entre ces deux facteurs, une manière d'équilibre existait. Nous considérions l'inconnu à venir comme une simple combinaison des choses déjà connues, le nouveau s'analysait en éléments non inédits. Mais cela n'est plus, et voici une image de ce qui est, me semble-t-il :

Au lieu de jouer avec le destin, comme autrefois, une honnête partie de cartes, connaissant les conventions du jeu, connaissant le nombre des cartes et les figures, nous nous trouvons désormais dans la situation d'un joueur qui s'apercevrait avec stupeur que la main de son partenaire lui donne des figures jamais vues et que les règles du jeu sont modifiées à chaque coup. Aucun calcul de probabilité n'est plus possible, et il ne peut même pas jeter les cartes au nez de son adversaire. Pourquoi ? C'est que, plus il le dévisage, plus il se reconnaît en lui !… Le monde moderne se façonne à l'image de l'esprit de l'homme. L'homme a recherché dans la nature tout ce qu'il faut de moyens et de puissance pour rendre les choses autour de lui aussi promptes, aussi instables, aussi mobiles que lui-même, aussi admirables, aussi absurdes, aussi déconcertantes et prodigieuses que son propre esprit. Or, l'esprit ne peut se prévoir, il ne peut se prévoir lui-même. Nous ne prévoyons ni nos rêves ni nos projets ; nous ne prévoyons guère que nos réactions. Si donc nous imprimons au monde humain l'allure de notre esprit, il en devient d'autant imprévisible ; il en prend le désordre.

Il faut bien, cependant, considérer comme l'on peut, (et sans aucune prétention à la prophétie, bien entendu), la question de l'existence prochaine, du destin prochain, si vous voulez, de la littérature. Elle est déjà marquée au front de certains signes mystérieux.

La littérature peut être affectée, d'abord dans la personne même de celui qui la pratique ; ensuite, dans la matière même dont elle se sert, le langage, et dans les modes selon lesquels le langage se modifie. Enfin, en dehors de

l’auteur et de l’ouvrage, elle comporte nécessairement une troisième condition, qui peut varier elle aussi, et qui n’est autre que le lecteur.

Considérée dans la personne de l’auteur la littérature est une profession singulière. Le matériel est réduit à une plume et à quelques feuilles de papier ; l’apprentissage, le métier est ce que l’on veut : de durée nulle ou infinie. La matière première est aussi tout ce que l’on veut, elle se trouve partout ; dans la rue, dans le cœur, dans le bien et dans le mal. Et quant au travail lui-même, il est indéfinissable, car chacun peut dire qu’il appartient à cette profession et qu’il prétend d’y être maître.

Mais considérons à présent d’un œil sans complaisance cette bizarre situation sociale. Dépouillons l’écrivain du lustre que lui conserve encore la tradition et regardons-le dans la réalité de sa vie d’artisan d’idées et de praticien du langage écrit. A quoi, à qui fait donc songer cet homme occupé sous sa lampe, enfermé entre ses livres et ses murs, étrangement absorbé ou agité ; en proie à je ne sais quels débats dont les objets sont invisibles ; animé, arrêté tout à coup, mais, finalement, toujours revenant à son établi, et griffonnant ou frappant la machine ? Écartons l’image romantique du poète échevelé, au front fatal, qui se sent devenir lyre ou harpe au milieu des tempêtes ou dans la nuit, sous la lune, au bord d’un lac… Rien de bon ne se fait en ces circonstances extraordinaires. Les beaux vers se mûrissent au lendemain de l’inspiration.

Voyons donc l’auteur d’un ouvrage. A quoi ressemble la condition de ce travailleur ?

En vérité, la littérature, telle qu’elle est, se rapproche singulièrement de quelqu’un de ces petits métiers en chambre, comme il y en a encore tant à Paris ; et elle en est un par bien des aspects. Le poète fait songer à ces industriels ingénieux qui fabriquent, en vue de la Noël ou du Jour de l’an, des jouets remarquables par l’invention, par la surprise organisée, et qui sont faits avec des matériaux de fortune. Le poète puise les siens dans le langage ordinaire. Il a beau évoquer le ciel et la terre, soulever des tempêtes, ranimer nos émotions, suggérer ce qu’il y a de plus délicieux ou de plus tragique dans la profondeur des êtres, disposer de la nature, de l’infini, de la mort, des dieux et des beautés, il n’en est pas moins, aux yeux de l’observateur de ses faits et gestes, un citoyen, un contribuable, qui s’enferme à telle heure devant un cahier blanc, et qui le noircit, parfois silencieusement, parfois donnant de la voix, et marchant de long en large

entre porte et fenêtre. Vers 1840, un Viétor Hugo est un auteur très rangé, qui habite bourgeoisement un appartement dans le Marais ; il paie son loyer, ses impôts ; c'est un producteur modèle. Mais que fait-il ? Que produit-il ? Et quel est le type de son industrie ? Le même observateur, froidement exact, constatera que les produits de cette petite industrie ont une valeur variable, aussi précaire que celle des produits du fabricant de jouets, de l'article de Paris, qui travaille lui aussi en chambre, à deux pas de là, dans la rue des Archives ou dans la rue Vieille-du-Temple.

Mais cette valeur, celle qui sortira des mains du poète, est complexe, elle est double, et, dans les deux cas, elle est essentiellement incertaine. Elle se compose d'une part qui est réelle, (c'est-à-dire qui s'échange quelquefois contre de l'argent), et d'une part qui est fumée, — fumée étrange, en vérité, fumée qui se condensera un jour, peut-être, en quelque œuvre monumentale de marbre ou de bronze, créant autour d'elle un rayonnement puissant et durable, la gloire. Mais encore, réelle ou idéale, cette valeur est incommensurable : elle ne peut pas être mesurée par les unités de mesure dont dispose la société. Une œuvre de l'art vaut un diamant pour les uns, un caillou pour les autres. On ne peut pas l'évaluer en heures de travail ; elle ne peut donc figurer comme monnaie universellement utilisable dans l'ensemble des échanges. L'utile est ce qui répond à la satisfaction des besoins physiologiques des hommes, ce dont la possession affranchit l'homme de quelque sensation de peine, de déficience, de diminution physiquement définie.

L'homme agit pour apaiser cette sensation : et son action, développée, organisée, coordonnée, étendant son rayon à des milliers d'êtres et à la surface du globe, a donné naissance à toute la machine économique. Mais l'inutile n'y a point de place. La machine économique est, au fond, une exagération, une amplification colossale de l'organisme, et il est impossible de faire entrer dans ce système, rigoureusement fondé sur l'égalité d'utilité entre les objets et les services que les hommes échangent, des objets et des services qui ne satisfont que des désirs et non des besoins absolus, et qui ne correspondent qu'à des dispositions individuelles, et non à des fondions vitales. Par ces motifs, une société systématiquement et complètement organisée ne peut, sans altérer son économie exacte, admettre aucun luxe, aucun échange de ce qui vaut pour tous contre ce qui vaut pour les uns et non pas pour les autres.

Comment donc ont vécu jusqu'ici poètes, philosophes, artistes, tous nos petits fabricants de ce qui fait l'orgueil de la race humaine ? Ils ont vécu, ils ont vécu comme ils ont pu. Ils ont vécu grâce à l'imprécision du mécanisme économique, et l'un, fort mal, l'autre assez bien : Verlaine d'expédients et d'aumônes ; mais Victor Hugo laisse des millions… De mes petits fabricants en chambre, il en est qui font fortune, d'autres qui font faillite ; le plus grand nombre se tirent d'affaires par divers métiers à côté : il faut avoir plusieurs cordes à sa lyre.

Mais, fortunés ou non, l'allure générale des choses humaines ne leur promet rien de riant. Partout, la rigueur des économies dirigées les menace. Le mécanisme devient beaucoup trop précis pour eux ; et, d'autre part, la rude main des pouvoirs, si elle daigne, çà et là, ne pas broyer dans l'œuf la pensée à l'état naissant, ne laisse éclore que des œuvres qui chantent, ou proclament, ou démontrent que tout va de mieux en mieux dans le meilleur des régimes possibles.

D'autre part, la littérature, qui n'est en soi qu'une exploitation des ressources de langage, dépend des vicissitudes très diverses qu'un langage peut subir et des conditions de transmission que lui procurent les moyens matériels dont une époque dispose.

Le temps me fait défaut pour développer la quantité d'observations que cet aspect du sujet demanderait qu'on exposât. Je me tiendrai à quelques remarques sur la diffusion radiophonique, d'une part, sur l'enregistrement par disques, de l'autre.

On peut déjà se demander si une littérature purement orale et auditive ne remplacera pas, dans un délai assez bref, la littérature écrite. Ce serait là un retour aux âges les plus primitifs, et les conséquences techniques en seraient immenses. L'écriture supprimée, qu'en résulterait-il ? D'abord, — et ceci serait heureux, — le rôle de la voix, les exigences de l'oreille reprendraient, dans la forme, l'importance capitale que ces conditions sensibles ont eue et qu'elles avaient encore, il y a quelques siècles. Du coup, la structure des œuvres, leurs dimensions, seraient fortement affectées ; mais, d'autre part, le travail de l'auteur deviendrait bien moins facile à reprendre. Certains poètes ne pourraient pas se faire aussi compliqués qu'on prétend qu'ils le sont, et les lecteurs, transformés en auditeurs, ne pourraient guère plus revenir sur un passage, le relire, l'approfondir en jouissance ou en critique, comme ils le font sur un texte qu'ils tiennent entre leurs mains.

Il y a autre chose. Supposez que la vision à distance se développe, (et je vous avoue que je ne le souhaite guère), du coup, toute la partie descriptive des œuvres pourra être remplacée par une représentation visuelle : paysages, portraits, ne seraient plus du ressort des Lettres, ils échapperaient aux moyens du langage. On peut encore aller plus loin : la partie sentimentale pourrait également être réduite, sinon tout à fait abolie, moyennant une intervention d'images tendres et de musique bien choisie, déclenchée au moment pathétique…

Et voici, enfin, une conséquence possible, la plus grave, peut-être, de la mise en train de tous ces progrès : Que deviendrait la littérature abstraite ? Tant qu'il s'agit d'amuser, d'émouvoir, de séduire les esprits, on peut consentir, à la rigueur, que l'émission y suffise. Mais la science ou la philosophie demandent à la pensée un rythme tout autre, que la lecture permettait jadis ; ou, plutôt, elles imposent une absence de rythme. La réflexion arrête ou brise, à chaque instant, l'impulsion, introduit des temps inégaux, des retours et des détours, qui exigent la présence d'un texte et la possibilité de le manœuvrer à loisir. Tout cela est exclu par l'audition.

L'audition ne suffit pas à la transmission des œuvres abstraites.

*

Mais je ne veux pas insister sur tous ces problèmes si intéressants dont nous voyons déjà se préciser les données et la portée, et je me bornerai, pour achever, (mais non pour terminer cet exposé), à pousser une pointe vers certains points particuliers de l'horizon littéraire.

La fantaisie est une des attributions des lettres, et il m'est arrivé de demander à quels développements inédits elle pourrait aujourd'hui ou demain s'employer. Je précise ma pensée. Que ferait aujourd'hui, ou que pourrait faire, un Jules Verne, un Wells, un constructeur de mondes imaginaires ? Notez bien que s'ils ont inventé des mondes imaginaires, ils n'ont rien tenté, ni l'un ni l'autre, du côté de l'esprit. Il ne se sont pas dépensés, par exemple, à imaginer des arts futurs. Le célèbre capitaine Nemo, que tout le monde connaît, dans son Nautilus, joue de l'orgue au fond des mers, et sur cet orgue, de la musique de Bach ou de Haendel. Jules Verne n'a pas prévu la musique des ondes, et il n'a pas songé non plus à des combinaisons ou compositions nouvelles, à une esthétique encore inconnue. Remarquez qu'il lui fut assez facile d'imaginer certaines inventions qui ont

été faites depuis : le sous-marin, l'avion, etc. Ce sont celles qui n'exigeaient qu'un développement de moyens déjà existants, combinés avec les naïves tentations de l'homme primitif que l'homme a trouvées en lui depuis qu'il existe, comme voler dans l'air, circuler dans l'épaisseur de la mer, foudroyer à distance, créer de la richesse sans travail correspondant. Tout cela ne demandait qu'une imagination qu'on peut appeler élémentaire. Même Wells, dans le fameux livre qui s'intitule LA MACHINE A EXPLORER LE TEMPS, n'a utilisé et parcouru que le temps tel qu'il était, le vieux temps, le temps qui était vrai jusqu'à lui.

Mais un conteur d'aujourd'hui qui voudrait prendre la succession de ces conteurs célèbres, devrait emprunter à la science la plus récente ses vues paradoxales et ses pressentiments. Il est vrai qu'il déconcerterait son lecteur et en exigerait, sans doute, des connaissances assez approfondies. Après tout, il ne serait pas impossible d'introduire, dans la littérature moderne, un fantastique vraiment moderne, de mettre en scène, par exemple, avec un semblant d'explication scientifique, un personnage qui, par un certain geste, ou par un simple regard dirigé sur un appareil, déterminerait des effets lointains et considérables, ce qui ressemblerait assez à de la magie. Mais cette magie existe ! Et l'on pourrait déjà faire dépendre l'ouverture d'un coffre-fort d'une formule prononcée, d'un SÉSAME, OUVRE-TOI ! Mais encore, sans autre machine, nous savons bien — et, parfois, nous savons trop bien, — qu'un geste, un regard s'adressant à des êtres humains, entraînent bien souvent des conséquences étonnantes. Il suffira de substituer les appareils imaginés aux personnes vivantes, de les faire sensibles au regard, invention qui coûtera fort peu à l'écrivain, et nous obtiendrons une source de combinaison des éléments de conte, non encore exploités.

*

Mais tout cela n'est toujours que dérivé assez grossièrement de nos possibilités physiques actuelles. Il faut aller un peu plus loin. Songer au destin des lettres, c'est songer aussi et surtout au devenir de l'esprit. Tout le monde ici s'embarrasse. Nous sommes trop libres de concevoir ce devenir comme il nous plaira, et nous pouvons arbitraitement supposer ou bien que les choses continueront à être assez semblables à celles que nous connaissons, ou bien qu'il se produira, dans l'âge qui vient, une dépression des valeurs intellectuelles, un abaissement, une décadence comparables à

ceux qui se sont produits à la fin de l'antiquité ; la culture à peu près abandonnée, les œuvres devenues incompréhensibles ou détruites, la production abolie, toutes choses malheureusement très possibles, et même possibles par deux modes que nous connaissons bien : soit que les moyens de destruCtion à grande puissance s'y emploient, décimant les populations des régions du globe les plus cultivées, ruinent les monuments, les bibliothèques, les laboratoires, les archives, réduisent les survivants à une misère qui excède leur intelligence et supprime tout ce qui relève l'esprit de l'homme ; soit que, non plus les moyens de destruCtion, mais, au contraire, les moyens de possession et de jouissance, l'incohérence imposée par la fréquence et la facilité des impressions, la vulgarisation immédiate et l'application aux productions, aux évaluations et à la consommation des fruits de l'esprit, de méthodes industrielles, finissent par altérer les vertus intellectuelles les plus élevées et les plus importantes : l'attention, la puissance méditative et critique, et ce qu'on peut nommer la pensée de grand style, la recherche approfondie et conduite jusqu'à l'expression la plus exacte et la plus forte de son objet.

Or, nous vivons sous le régime perpétuel de la perturbation de nos intelligences. L'intensité, la nouveauté, dans notre époque sont devenues des qualités, ce qui est un symptôme assez remarquable. Je ne puis croire que ce système soit excellent pour la culture. Sa première conséquence sera de rendre ou inintelligibles ou insupportables toutes les œuvres du passé qui ont été composées dans des conditions toutes contraires et qui exigent des esprits tout différemment formés.

Mais il y a encore une autre possibilité.

*

Rassurons-nous un peu. Je vous préviens que j'entre ici dans ce *fantastique de l'esprit* duquel je vous disais, tout à l'heure, que ni Verne, ni Wells, ni Poe lui-même, le plus grand et le plus profond des auteurs de cette espèce, n'avaient osé imaginer les possibilités. Rappelons-nous, d'abord, que nous ne savons rien sur l'esprit lui-même et presque rien sur nos sens. Il m'est arrivé quelquefois de dire à des physiciens, après que la conversation eut porté sur tant de nouveautés imprévues, où la science s'embarrasse de nos jours, qu'après tout, la rétine devait avoir ses idées à elle sur la lumière,

sur les événements ondulatoires dans lesquels se confondent nos expressions de l'ancien langage, matière, énergie, continu ou discontinu…

— Il faut prévoir, leur disais-je, que vous serez contraints de concentrer, un jour ou l'autre, vos recherches sur la sensibilité et les organes des sens. Ce sont là vos appareils fondamentaux. Toute mesure que vous faites, vous, physiciens, met en jeu le toucher, la vue, le sens musculaire… Vous vous êtes énormément éloignés, par une quantité d'intermédiaires et de relais, du petit rayon dans lequel tous ces sens ont prise sur quelque chose. Vous avez commencé par imaginer ce que vous pensiez qui existait au-dessous du niveau des sens à l'image de ce qui se perçoit par eux ; mais vous avez atteint, à présent, la limite acceptable de ces images et de ces analogies. Il faut revenir à l'origine, il faut revenir à ces sens si peu connus par lesquels nous connaissons.

Nous en savons encore moins, peut-être, sur la mémoire et sur les autres facultés ou propriétés de ce que nous appelons l'esprit. Toutefois, (et peut-être sans en savoir davantage), il n'est pas absurde d'imaginer que toutes nos idées sur cet esprit et sur ces facultés soient, quelque jour pas très éloigné, aussi bouleversées, aussi transformées que le sont, à présent, nos idées sur le monde physique, comparées à ce qu'elles étaient il y a quarante ans. Ce que nous appelons encore intelligence, mémoire, invention, génie, talent, etc., paraîtront peut-être des notions et des catégories grossières, primitives, surannées, comme celle de matière opposée à l'esprit peut le paraître aujourd'hui. Vous savez, sans doute, que la matière s'est évanouie depuis quelques années, et avec elle, bien des disputes. Spiritualisme, matérialisme n'ont plus qu'un sens historique, celui d'une antithèse assez fatiguée.

Que peut-il donc arriver dans ce domaine ?

Un grand savant que je connais, qui demeure plein de confiance dans la théorie assez ébranlée de l'évolution, croit fermement que l'homme finira bien par acquérir ce qui lui manque pour lever les contradictions qui l'embarrassent aujourd'hui dans bien des domaines ; que nous parviendrons à nous familiariser, (dans quelques centaines de siècles), avec un monde tout nouveau caractérisé par la préexistence et l'intervention de grandeurs prodigieusement différentes, de dimensions et de vitesses très éloignées les unes des autres ; et que les notions les plus abstraites, celles qui ne sont aujourd'hui que des symboles mathématiques sans images, deviendront intuitives aux esprits des hommes de ce temps-là.

J’avoue que je suis moins assuré que lui de ces faveurs que les ressources de notre nature accorderaient à notre intelligence, mais je ne vous défends pas d’y rêver, et je m’en voudrais de vous retenir plus longtemps loin de vous-mêmes et de vos espoirs.

1937.

OceanofPDF.com

LA LIBERTÉ DE L’ESPRIT

C’est un signe des temps, et ce n’est pas un très bon signe, qu’il soit nécessaire aujourd’hui — et non seulement nécessaire, mais qu’il soit même urgent, d’intéresser les esprits au sort de l’Esprit, c’est-à-dire à leur propre sort.

Cette nécessité apparaît du moins aux hommes d’un certain âge, (un certain âge est, malheureusement un âge trop certain), aux hommes d’un certain âge qui ont connu une tout autre époque, qui ont vécu une tout autre vie, qui ont accueilli, qui ont subi, qui ont observé les maux et les biens de l’existence dans un tout autre milieu, dans un monde bien différent.

Ils ont admiré des choses que l’on n’admire presque plus ; ils ont vu vivantes des vérités qui sont à peu près mortes ; ils ont spéculé, en somme, sur des valeurs dont la baisse ou l’effondrement est aussi clair, aussi manifeste et aussi ruineux pour leurs espoirs et leurs croyances, que la baisse ou l’effondrement des titres et des monnaies qu’ils avaient, avec tout le monde, tenus autrefois pour valeurs inébranlables.

Ils ont assisté à la ruine de la confiance qu’ils eurent dans l’esprit, confiance qui a été pour eux le fondement, et, en quelque sorte, le postulat de leur vie.

Ils ont eu confiance dans l’esprit, mais quel esprit, et qu’entendaient-ils par ce mot ?…

Ce mot est innombrable, puisqu’il évoque la source et la valeur de tous les autres. Mais les hommes dont je parle y attachaient une signification particulière : ils entendaient peut-être, par esprit, cette activité personnelle mais universelle, activité intérieure, activité extérieure — qui donne à la vie, aux forces mêmes de la vie, au monde, et aux réactions qu’excite en nous le monde, — un sens et un emploi, une application et un développement d’effort, ou un développement d’action, tout autres que ceux qui sont adaptés au fonctionnement normal de la vie ordinaire, à la seule conservation de l’individu.

Pour bien comprendre ce point, il faut donc ici entendre par le mot « esprit » la possibilité, le besoin et l’énergie de séparer et de développer les

pensées et les actes qui ne sont pas nécessaires au fonctionnement de notre organisme ou qui ne tendent à la meilleure économie de ce fonctionnement.

Car notre être vivant, comme tous les êtres vivants, exige la possession d'une puissance, *une puissance de transformation* qui s'applique aux choses qui nous entourent en tant que nous nous les représentons.

Cette puissance de transformation se dépense à résoudre les problèmes vitaux que nous impose notre organisme et que nous impose notre milieu.

Nous sommes, avant tout, une organisation de transformation, plus ou moins complexe, (suivant l'espèce animale), puisque tout ce qui vit est obligé de dépenser et de recevoir de la vie, il y a échange de modifications entre l'être vivant et son milieu.

Toutefois, cette nécessité vitale satisfaite, une espèce, qui est la nôtre, espèce *positivement* étrange, croit devoir se créer d'autres besoins et d'autres tâches, que celle de conserver la vie : d'autres échanges la préoccupent, d'autres transformations la sollicitent.

Quelle que soit l'origine, quelle que soit la cause de cette curieuse déviation, l'espèce humaine s'eêt engagée dans une immense aventure… Aventure dont elle ignore le but, dont elle ignore le terme, et même, dont elle croit ignorer les limites.

Elle s'est engagée dans une aventure, et ce que j'appelle *l'esprit* lui en a fourni à la fois la direction instantanée, l'aiguillon, la pointe, la poussée, l'impulsion, comme il lui a fourni les prétextes et toutes les illusions qu'il faut pour l'action. Ces prétextes et ces illusions ont d'ailleurs varié d'âge en âge. La perspective de l'aventure intellectuelle est changeante…

Voilà donc, à peu près, ce que j'ai entendu dire par mes premiers mots.

Je veux encore demeurer sur ce point quelque peu, pour montrer avec plus de précision comment cette puissance humaine se distingue — pas entièrement — de la puissance animale qui s'applique à conserver notre vie et est spécialisée dans l'accomplissement de notre cycle habituel de fondions physiologiques.

Elle s'en distingue ; mais elle lui ressemble, et elle lui est étroitement apparentée. C'est un fait important que cette similitude, qui se trouve à la réflexion, singulièrement féconde en conséquences.

La remarque en est fort simple : il ne faut pas oublier que quoi que nous fassions, quel que soit l'objet de notre action, quel que soit le système d'impressions que nous recevions du monde qui nous entoure et quelles que soient nos réactions, c'est le même organisme qui est chargé de cette

mission, le même appareil de relations, qui s'emploie aux deux fonctions que j'ai indiquées, l'utile et l'inutile, l'indispensable et l'arbitraire.

Ce sont les mêmes sens, les mêmes muscles, les mêmes membres ; davantage, ce sont les mêmes types de signes, les mêmes instruments d'échange, les mêmes langages, les mêmes modes logiques, qui entrent dans les actes les plus indispensables de notre vie, comme ils figurent dans les actes les plus gratuits, les plus conventionnels, les plus somptuaires.

En somme, l'homme n'a pas deux outillages ; il n'en a qu'un seul, et tantôt cet outillage lui sert à la conservation de l'existence, du rythme physiologique ; tantôt, il se dépense aux illusions et aux travaux de notre *grande aventure*.

Il m'est arrivé souvent, au sujet d'une question toute spéciale, de comparer nos actions, de dire que les mêmes organes, les mêmes muscles, les mêmes nerfs, produisent la marche aussi bien que la danse, exactement comme notre faculté du langage nous sert à exprimer nos besoins et nos idées, cependant que les mêmes mots et les mêmes formes peuvent se combiner et produire des œuvres de poésie. Un même mécanisme dans les deux cas est utilisé à deux fins entièrement différentes.

Il est donc naturel quand on parle des affaires spirituelles, (en appelant *spirituel* tout ce qui est science, art, philosophie, etc…), il est donc naturel, parlant de nos affaires spirituelles et de nos affaires d'ordre pratique, qu'il existe entre elles un parallélisme remarquable, qu'on puisse observer ce parallélisme, et parfois en déduire quelque enseignement.

On peut simplifier ainsi certaines questions assez difficiles, mettre en évidence la similitude qui existe, à partir des organes d'action et de relation, entre l'activité qu'on peut appeler *supérieure*, et l'activité qu'on peut appeler pratique, ou *pragmatique*…

D'un côté et de l'autre, puisque ce sont les mêmes organes qui s'emploient, il y a analogie de fonctionnement, correspondance des phases et des conditions dynamiques ; tout ceci est d'origine profonde, d'origine substantielle, puisque c'est l'organisme lui-même qui le commande.

Tout à l'heure, je vous disais à quel point les hommes de mon âge sont tristement affectés par l'époque qui se substitue, si promptement et brutalement, à l'époque qu'ils ont connue, et je vous disais tout à l'heure : — je prononçais à ce propos, le mot de *valeur*.

J’ai parlé, il me semble, de la baisse et de l’effondrement qui se fait sous nos yeux, des valeurs de notre vie ; et par ce mot « valeur » je rapprochais dans une même expression, sous un même signe, les valeurs d’ordre matériel et les valeurs d’ordre spirituel.

J’ai dit « valeur » et c’est bien cela même dont je veux parler ; c’est le point capital sur lequel je voudrais attirer votre attention.

Nous sommes aujourd’hui en présence d’une véritable et gigantesque transmutation de valeurs, (pour employer l’expression excellente de Nietzsche,) et en intitulant cette conférence « liberté de l’esprit », j’ai fait simplement allusion à une de ces valeurs essentielles qui semblent à présent subir le sort des valeurs matérielles.

J’ai donc dit « *valeur* » et je dis qu’il y a une valeur nommée « esprit », comme il y a une valeur *pétrole*, *blé* ou *or*.

J’ai dit *valeur*, parce qu’il y a appréciation, jugement d’importance, et qu’il y a aussi discussion sur le pris auquel on est disposé à payer cette valeur : *l’esprit*.

On peut avoir fait un placement de cette valeur ; on peut la *suivre*, comme disent les hommes de la Bourse ; on peut observer ses fluctuations, dans je ne sais quelle cote qui est l’opinion générale du monde sur elle.

On peut voir, dans cette cote qui est inscrite en toutes les pages des journaux, comment elle vient en concurrence ici et là avec d’autres valeurs.

Car il y a des valeurs concurrentes. Ce seront, par exemple : la *puissance politique*, qui n’est pas toujours d’accord avec la valeur-esprit, la valeur *sécurité sociale*, et la valeur *organisation de l’État*.

Toutes ces valeurs qui montent et qui baissent constituent le grand marché des affaires humaines. Parmi elles, la malheureuse valeur *esprit* ne cesse guère de baisser.

La considération de la valeur *esprit* permet, comme toutes les valeurs, de diviser les hommes, selon la confiance qu’ils mirent en elle.

Il y a des hommes qui ont tout misé sur elle, tous leurs espoirs, toutes leurs économies de vie, de cœur et de foi.

Il en est d’autres qui s’y attachent médiocrement. Pour eux, c’est un placement qui n’a pas grand intérêt, ses fluctuations les intéressent fort peu.

Il y en a d’autres qui s’en soucient extrêmement peu, ils n’ont pas mis leur argent vital dans cette affaire.

Et enfin, il en est, il faut l’avouer, qui la font baisser de leur mieux.

Vous voyez comme j'emprunte le langage de la Bourse. Il peut paraître étrange, adapté à des choses spirituelles ; mais j'estime qu'il n'y en a point de meilleur, et peut-être, qu'il n'y en a pas d'autre pour exprimer les relations de cette espèce, car l'économie spirituelle comme l'économie matérielle, quand on y réfléchit, se résument l'une et l'autre fort bien dans un simple conflit *d'évaluations*.

J'ai donc souvent été frappé des analogies qui apparaissent, sans qu'on les sollicite le moins du monde, entre la vie de l'esprit et ses manifestations, et la vie économique et les siennes.

Une fois qu'on a perçu cette similitude il est presque impossible de ne pas la suivre jusqu'à ses limites.

Dans l'une et l'autre affaire, dans la vie économique comme dans la vie spirituelle, vous trouverez avant tout les mêmes notions de *production* et de *consommation*.

Le producteur, dans la vie spirituelle, est un écrivain, un artiste, un philosophe, un savant ; le consommateur est un lecteur, un auditeur, un spectateur.

Vous trouverez de même cette notion de *valeur* que je viens de reprendre, qui est essentielle, dans les deux ordres, comme l'est la notion de l'échange, comme l'est celle de l'offre et de la demande.

Tout ceci est simple, tout ceci s'explique aisément ; ce sont des termes qui ont leur sens aussi bien sur le marché intérieur, (où chaque esprit dispute, négocie ou transige avec l'esprit des autres), que dans l'univers des intérêts matériels.

D'ailleurs, on peut, des deux côtés, considérer également le travail et le capital ; *une civilisation est un capital* dont l'accroissement peut se poursuivre pendant des siècles comme celui de certains capitaux, et qui absorbe en lui ses intérêts composés.

Ce parallélisme paraît frappant à la réflexion ; l'analogie est toute naturelle ; j'irai jusqu'à y voir une véritable identité, et en voici la raison : d'abord, je vous l'ai dit, c'est le même type organique qui intervient sous les noms de production et de réception, — production et réception sont inséparables des échanges ; mais, de plus, tout ce qui est social, c'est tout ce qui résulte des relations entre le grand nombre d'individus, tout ce qui se passe dans le vaste système d'êtres vivants et pensants, (plus ou moins pensants), dont chacun se trouve à la fois solidaire de tous les autres, et

opposé à tous les autres, — unique, quant à soi, indiscernable et comme inexistant au sein du nombre.

Voilà le point. Il s'observe et se vérifie aussi bien dans l'ordre pratique que dans l'ordre spirituel. D'un côté, l'individu ; de l'autre la quantité indistincte et les choses ; par conséquent, la forme générale de ces rapports ne peut être bien différente, qu'il s'agisse de production, d'échanges ou de consommation de produits pour l'esprit, ou bien de production, d'échanges ou de consommation de produits dans la vie matérielle.

Comment en serait-il autrement ?… Le même problème se retrouve ; c'est toujours *individu* et *quantité indistincte d'individus* qui sont en relations directes ou indirectes ; surtout indirectes, parce que, dans le plus grand nombre des cas, c'est indirectement que nous subissons la pression extérieure en matière économique comme en matière spirituelle, et réciproquement, que nous exerçons notre action extérieure sur une quantité indéterminée d'auditeurs ou de spectateurs.

Voilà, par conséquent, une double relation qui s'établit. Du moment qu'il doit y avoir échange, d'une part, tandis que, d'autre part, il y a diversité de besoins, diversité des hommes, du moment que la singularité des individus, leurs goûts qui sont incommunicables, ou bien leur savoir-faire, leur industrie, leurs talents et leurs idéologies personnelles viennent s'affronter sur un marché, qu'il s'agisse de doctrines ou d'idées, de matières premières ou d'objets manufacturés, la concurrence que ces valeurs individuelles se font, compose l'équilibre mobile, équilibre que déterminent, pour un instant seulement, les *valeurs* à cet instant.

De même que telle marchandise vaut tant aujourd'hui, pendant quelques heures, qu'elle est sujette à de brusques fluctuations, ou à des variations très lentes, mais continues ; de même, les valeurs en matière de goût, de doctrines, de style, d'idéal, etc.

Seulement l'économie de l'esprit nous présente des phénomènes bien plus difficiles à définir, car ils ne sont pas mesurables en général, et ils ne sont pas davantage constatés par des organes ou des institutions spécialisés à cet effet.

Puisque nous en sommes à considérer l'individu en contraste avec ses semblables, nous pouvons bien rappeler ce dicton des anciens, que des goûts et des couleurs il n'y a pas à disputer. Mais en fait, c'est tout le contraire ; on ne fait que cela.

Nous passons notre temps à disputer des goûts et des couleurs. On le fait à la Bourse, on le fait dans les innombrables jurys, on le fait dans les Académies et il ne peut pas en être autrement ; tout est marchandage dans tous les cas où l'individu, le collectif, le singulier et le pluriel doivent s'affronter l'un l'autre, et chercher soit à s'entendre, soit à se réduire au silence.

Ici, l'analogie que nous suivons est si frappante qu'elle touche à l'identité.

Ainsi, quand je parle d'esprit, je veux désigner à présent un aspect et une propriété de la vie collective ; aspect, propriété aussi réels que la richesse matérielle, aussi précaire, quelquefois, que celle-ci.

Je veux envisager une production, une évaluation, une économie, laquelle est prospère ou non, laquelle est plus ou moins stable, comme l'autre, laquelle se développe ou bien périclite, laquelle a ses forces universelles, a ses institutions, a ses lois propres et qui a aussi ses mystères.

Ne croyez pas que je me plaise à opérer ici une simple comparaison, plus ou moins poétique, et que, de l'idée de l'économie matérielle, je passe par de simples artifices rhétoriques à l'économie spirituelle ou intellectuelle.

En réalité, ce serait bien tout le contraire, si on voulait y réfléchir. *C'est l'esprit qui a commencé*, et il ne pouvait pas en être autrement.

C'est le commerce des esprits qui est nécessairement le premier commerce du monde, le premier, celui qui a commencé, celui qui est nécessairement initial, car avant de troquer les choses, il faut bien que l'on troque des signes, et ilfaut par conséquent que l'on institue des signes.

Il n'y a pas de marché, il n'y a pas d'échanges sans langage ; le premier instrument de tout trafic, c'est le langage, on peut redire ici (en lui donnant un sens convenablement altéré) la fameuse parole : « *Au commencement était le Verbe* ». Il a bien fallu que le Verbe précédât l'acte même du trafic.

Mais le verbe n'est pas autre chose que l'un des noms les plus précis de ce que j'ai appelé *l'esprit*. L'esprit et le verbe sont presque synonymes dans bien des emplois. Le terme qui se traduit par *verbe* dans la Vulgate, c'est le grec « logos » qui veut dire à la fois *calcul*, *raisonnement*, *parole*, *discours*, *connaissance*, en même temps qu'expression.

Par conséquent, en disant que le *verbe* coïncide avec l'esprit, je ne crois pas dire une hérésie, — même dans l'ordre linguistique.

D'ailleurs, la moindre réflexion nous rend évident que dans tout commerce, il faut bien qu'il y ait d'abord de quoi entamer la conversation,

désigner l’objet que l’on doit échanger, montrer ce dont on a besoin ; il faut par conséquent quelque chose de sensible, mais ayant puissance intelligible ; et ce quelque chose, c’est ce que j’ai appelé d’une façon générale, le *verbe*.

Le commerce des esprits précède donc le commerce des choses. Je vais montrer qu’il l’accompagne, et de fort près.

Non seulement il est logiquement nécessaire qu’il en soit ainsi, mais encore ceci peut s’établir historiquement. Vous trouverez cette démonstration dans ce fait remarquable que les régions du globe qui ont vu le commerce des choses le plus développé, le plus actif et le plus anciennement établi, sont aussi les régions du globe où la production des valeurs d’esprit, la production des idées, la production des œuvres d’esprit et des ouvrages de l’art ont été le plus précoces et le plus fécondes et le plus diverses.

J’observe en outre que ces régions-là ont été celles où ce qu’on nomme la *liberté de l’esprit* a été la plus largement accordée, et j’ajoute qu’il ne pouvait pas en être autrement.

Dès que les rapports deviennent plus fréquents, actifs, extrêmement nombreux entre les hommes, il est impossible de maintenir entre eux de très grandes différences, non pas de castes ou de statut, car cette différence peut subsister, mais de compréhension.

La conversation, même entre supérieurs et inférieurs, prend une familiarité et une aisance qui ne se trouvent pas dans les régions où les rapports sont beaucoup moins fréquents ; il est connu par exemple que dans l’antiquité, et en particulier à Rome, l’esclave et son patron avaient des rapports tout à fait familiaux, malgré la dureté, la discipline et les atrocités qui pouvaient légalement s’exercer.

Je disais donc que la liberté d’esprit et l’esprit lui-même ont été le plus développés dans les régions où le commerce en même temps se développait. A toute époque, sans exception, toute production intense d’art, d’idées, de valeurs spirituelles se manifeste en des points remarquables par l’activité économique qui s’y observe. Vous savez que le bassin de la Méditerranée a offert, sous ce rapport, l’exemple le plus frappant et le plus démonstratif.

Ce bassin est en effet, un lieu en quelque sorte privilégié, prédestiné, providentiellement marqué pour que se produisît sur ses bords, s’établît entre ses rives un commerce des plus actifs.

Il se dessine et se creuse dans la région la plus tempérée du globe ; il offre des facilités toutes particulières à la navigation ; il baigne trois parties du monde très différentes ; et, par conséquent, il attire à lui quantité de races des plus diverses ; il les met en contact, en concurrence, en accord ou en conflit ; il les excite ainsi aux échanges de toute nature. Ce bassin, qui a cette propriété remarquable que, d'un point à tout autre de son contour, on peut aller ou bien par voie de terre en suivant le littoral, ou par la traversée de la mer, a été le théâtre du mélange et des contrastes, pendant des siècles, de familles différentes de l'espèce humaine, s'enrichissant l'une l'autre de leurs expériences de tout ordre.

Là, excitation à l'échange, concurrence vive, concurrence du négoce, concurrence des forces, concurrence des influences, concurrence des religions, concurrence des propagandes, concurrence simultanée des produits matériels et des valeurs spirituelles ; cela ne se distinguait point.

Le même navire, la même nacelle apportaient les marchandises et les dieux ; les idées et les procédés.

Combien de choses se sont développées sur les bords de la Méditerranée, par contagion ou par rayonnement. Ainsi s'est constitué ce trésor auquel notre culture doit presque tout, au moins dans ses origines ; je puis dire que la Méditerranée a été une véritable *machine à fabriquer de la civilisation*.

Mais tout ceci créait nécessairement de la *liberté de l'esprit*, tout en créant des affaires.

Nous trouvons donc étroitement associés sur les bords de la Méditerranée : *Esprit, culture et commerce*.

Mais voici un autre exemple moins banal que celui que je viens de vous donner. Considérez la ligne du Rhin, cette ligne d'eau qui va de Bâle à la mer, et observez lavie qui s'est développée sur les bords de cette grande voie fluviale, depuis les premiers siècles de notre ère jusqu'à la Guerre de Trente Ans. Tout un système de cités semblables entre elles s'établit le long de ce fleuve, qui joue le rôle d'un conducteur comme la Méditerranée, et d'un colledeur. Qu'il s'agisse de Strasbourg, de Cologne ou d'autres villes jusqu'à la mer, ces agglomérations se constituent dans des conditions analogues et présentent une similitude remarquable dans leur esprit, leurs institutions, leurs fondions et leur activité à la fois matérielle et intellectuelle.

Ce sont des villes où la prospérité apparaît de bonne heure ; villes de commerçants et de banquiers ; leur système, s'élargissant vers la mer se

relie aux cités industrielles de Flandre, à l'Ouest ; aux ports de la Hanse vers le Nord-Est.

Là, la richesse matérielle, la richesse spirituelle ou intellectuelle, et la liberté sous forme municipale, s'établissent, se consolident, se fortifient de siècle en siècle. Ce sont des places financièrement puissantes, et ce sont des positions stratégiques de l'esprit. On y trouve à la fois une industrie qui exige des techniciens, de la banque qui exige des calculateurs et des diplomates d'affaires, des gens spécialement voués à l'échange dans une époque où les moyens d'échange et de circulation étaient assez peu pratiques ; mais on y trouve aussi une vitalité artistique, une curiosité érudite, une production de peinture, de musique, de littérature, — en somme, une création et une circulation de valeurs toute parallèle à l'activité économique des mêmes centres.

C'est là que l'imprimerie s'invente ; de là, elle rayonne sur le monde ; mais c'est sur le bord du fleuve, et comme élément du commerce engendré par ce fleuve, que l'industrie du Livre peut se développer et atteindre tout l'espace du monde civilisé.

Je vous ai dit que toutes ces villes présentent de remarquables similitudes dans l'esprit, dans les coutumes et l'organisation intérieure ; elles obtiennent ou achètent une sorte d'autonomie.

La richesse et l'amateur s'y rencontrent ; le connaisseur n'y manque pas. L'esprit, sous forme d'artistes ou d'écrivains ou d'imprimeurs, y peut vivre : il y trouve un terrain des plus favorables.

C'est un terrain de choix pour la culture, qui exige de la liberté et des ressources.

Ainsi cet ensemble de cités crée le long du fleuve une bande de territoires qui s'épanouissent vers la mer, et qui s'opposent aux régions intérieures de l'Est et de l'Ouest qui sont, elles, des régions agricoles, des régions qui demeurent longtemps de type féodal.

Il est bien entendu que je vous fais là un exposé des plus sommaires, et qu'il faudrait, pour préciser la vue que je viens d'esquisser, consulter bien des livres et reconstruite toute ma composition d'époque et de lieux. Mais ce que j'en ai dit suffira peut-être à justifier mon opinion sur le parallélisme des développements intellectuels avec le développement commercial, bancaire, industriel des régions méditerranéenne et rhénane.

Ce qu'on appelle le moyen âge s'est transformé en monde moderne par l'action des échanges — laquelle porte au plus haut point la température de l'esprit. Non pas que ce moyen âge ait été une période obscure comme on l'a dit. Il a ses témoins qui sont de pierre. Mais ces travaux, ces constructions de cathédrales, ces incomparables ouvrages qu'ont élevés ses architectes, et d'abord les français, sont pour nous de véritables énigmes si nous nous inquiétons des conditions de leur conception et de leur exécution.

En effet, nous n'avons aucun document qui nous renseigne sur la vraie culture de ces *maîtres de l'œuvre*, qui devaient cependant avoir une science très développée pour construire des œuvres de cette ampleur et de cette extrême hardiesse. Ils ne nous ont laissé ni traités de géométrie, de mécanique, d'architecture, de résistance des matériaux, de perspective, ni plans, ni épures, rien qui nous apporte la moindre clarté sur ce qu'ils savaient.

Une chose, cependant, nous est connue : c'est que ces architectes étaient des nomades. Ils allaient bâtir de ville en ville. Il semble bien qu'ils se transmettaient de personne à personne leurs procédés théoriques et techniques de construction. Ces ouvriers et leurs chefs ou contremaîtres se formaient en sociétés de *compagnons*, qui se transmettaient leurs procédés de coupe de pierre et d'appareillage, de charpente ou de serrurerie. Mais nul document écrit ne nous est parvenu sur toutes ces techniques. Le célèbre carnet de Villard de Honnecourt est un document tout à fait insuffisant.

Tous ces voyageurs-constructeurs, ces transporteurs de méthodes et de recettes d'art étaient donc aussi des instruments d'échange, — mais primitifs, personnels et d'ailleurs jaloux de leurs secrets et tours de main. Ils gardaient arcane ce qu'une époque d'intense culture tend à répandre le plus possible, et peut-être, à trop répandre.

Il y avait aussi une certaine vie intellectuelle dans les monastères. C'est à l'ombre des cloîtres que l'étude de l'antiquité a pu naître, la littérature et les langues, la civilisation des anciens être étudiées, préservées, cultivées pendant quelques tristes siècles…

La vie de l'esprit est, dans tout l'Occident, affreusement pauvre entre le Ve et le XIe siècle. Même à l'époque des premières croisades, elle ne se compare pas avec ce qui s'observait à Byzance et dans l'Islam, de Bagdad à Grenade, dans l'ordre des arts, des sciences et des mœurs. Saladin devait être par les goûts et par la culture, très supérieur à Richard Cœur de Lion.

Ce regard sur le haut moyen âge ne doit-il pas revenir sur notre temps ? Culture, variations de la culture, valeur des choses de l'esprit, estimation de ses productions, place que l'on donne à leur importance dans la hiérarchie des besoins de l'homme, nous savons à présent que tout ceci est, d'une part, en rapport avec la facilité de la multiplicité des échanges de toute espèce ; d'autre part, étrangement précaire. Tout ce qui se passe aujourd'hui doit se rapporter à ces deux points. Regardons en nous et autour de nous. Ce que nous constatons, je vous l'ai résumé dans mes premiers mots.

Je vous disais que d'inviter les esprits à s'inquiéter de l'Esprit et de son destin, c'était là un signe des temps, un symptôme. Cette idée me fût-elle venue si tout un ensemble d'impressions n'eût été assez significatif et assez puissant pour se faire réfléchir en moi, et pour que cette réflexion se fît acte ? Et cet acte, qui consiste à l'exprimer devant vous, l'aurais-je accompli si je n'avais pressenti que mes impressions étaient celles de bien des gens, que la sensation d'une diminution de l'esprit, d'une menace pour la culture ; d'un crépuscule des divinités les plus pures était une sensation qui s'imposait de plus en plus fortement à tous ceux qui peuvent éprouver quelque chose dans l'ordre des valeurs supérieures dont nous parlons.

Culture, civilisation, ce sont des noms assez vagues que l'on peut s'amuser à différencier, à opposer ou à conjuguer. Je ne m'y attarderai pas. Pour moi, je vous l'ai dit, il s'agit d'un capital qui se forme, qui s'emploie, qui se conserve, qui s'accroît, qui périclite, comme tous les capitaux imaginables — dont le plus connu est, sans doute, ce que nous appelons *notre corps…*

De quoi est composé ce capital *Culture ou Civilisation ?* Il est d'abord constitué par des *choses*, des objets matériels, — livres, tableaux, instruments, etc., qui ont leur durée probable, leur fragilité, leur précarité de choses. Mais ce matériel ne suffit pas. Pas plus qu'un lingot d'or, un hectare de bonne terre, ou une machine ne sont des capitaux, en l'absence d'hommes *qui en ont besoin* et *qui savent s'en servir*. Notez ces deux conditions. Pour que le matériel de la culture soit un capital, il exige, lui aussi, l'existence d'hommes qui aient besoin de lui, et qui puissent s'en servir, — c'est-à-dire d'hommes qui aient soif de connaissance et de puissance de transformations intérieures, soif de développements de leur sensibilité ; et qui sachent, d'autre part, acquérir ou exercer ce qu'il faut d'habitudes, de discipline intellectuelle, de conventions et de pratiques pour

utiliser l’arsenal de documents et d’instruments que les siècles ont accumulé.

Je dis que le capital de notre culture est en péril. Il l’est sous plusieurs aspects. Il l’est de plusieurs façons. Il l’est brutalement. Il l’est insidieusement. Il est attaqué par plus d’un. Il est dissipé, négligé, avili par nous tous. Les progrès de cette désagrégation sont évidents.

J’en ai donné ici même des exemples à plusieurs reprises. Je vous ai montré de mon mieux, à quel point toute la vie moderne constitue, sous des apparences souvent très brillantes et très séduisantes, une véritable maladie de la culture, puisqu’elle soumet cette richesse qui doit s’accumuler comme une richesse naturelle, ce capital qui doit se former par assises progressives dans les esprits, elle la soumet à l’agitation générale du monde, propagée, développée par l’exagération de tous les moyens de communication. A ce point d’activité, les échanges trop rapides sont *fièvre*, la vie devient dévoration de la vie.

Secousses perpétuelles, nouveautés, nouvelles ; instabilité essentielle, devenue un véritable besoin, nervosité généralisée par tous les moyens que l’esprit a lui-même créés. On peut dire qu’il y a du suicide dans cette forme ardente et superficielle d’existence du monde civilisé.

Comment concevoir l’avenir de la culture quand l’âge que l’on a permet de comparer ce qu’elle fut naguère avec ce qu’elle devient ? Voici un simple fait que je propose à vos réflexions comme il s’est imposé aux miennes.

J’ai assisté à la disparition progressive d’êtres extrêmement précieux pour la formation régulière de notre capital idéal, aussi précieux que les créateurs eux-mêmes. J’ai vu disparaître un à un ces connaisseurs, ces amateurs inappréciables qui, s’ils ne créaient pas les œuvres mêmes, en créaient la véritable valeur ; c’étaient des juges passionnés, mais incorruptibles, pour lesquels ou contre lesquels, il était beau de travailler. Ils savaient lire : vertu qui s’est perdue. Ils savaient entendre, et même écouter. Ils savaient voir. C’est dire que ce qu’ils tenaient à relire, à réentendre ou à revoir, se constituait, par ce retour, en *valeur solide*. Le capital universel s’en accroissait.

Je ne dis pas qu’ils soient tous morts et qu’il n’en doive naître jamais plus. Mais je constate avec regret leur extrême raréfaction. Ils avaient pour profession *d’être eux-mêmes* et de jouir, en toute indépendance, de leur jugement, qu’aucune publicité, aucun article ne touchait.

La vie intellectuelle et artistique la plus désintéressée et la plus ardente était leur raison d'être.

Il n'était pas de spectacle, d'exposition, de livre auquel ils ne donnassent une attention scrupuleuse. On les qualifiait parfois d'hommes de goût, avec quelque ironie, mais l'espèce est devenue si rare, que le mot lui-même n'est plus tenu pour un quolibet. C'est là une perte considérable, car rien n'est plus précieux pour le créateur que ceux qui peuvent apprécier son ouvrage et surtout donner au soin de son travail, à la *valeur de travail* du travail, cette évaluation dont je parlais tout à l'heure, cette estimation qui fixe, hors de la mode et de l'effet d'un jour, l'autorité d'une œuvre et d'un nom.

Aujourd'hui, les choses vont très vite, les réputations se créent rapidement et s'évanouissent de même. Rien ne se fait de stable, car rien ne se fait pour le stable.

Comment voulez-vous que l'artiste ne sente pas sous les apparences de la diffusion de l'art, de son enseignement généralisé, toute la futilité de l'époque, la confusion des valeurs qui s'y produit, toute la facilité qu'elle favorise ?

S'il donne à son travail tout le temps et le soin qu'il peut leur donner, il le donne avec le sentiment que quelque chose de ce travail s'imposera à l'esprit de celui qui le lit ; il espère qu'on lui rendra par une certaine qualité et une certaine durée d'attention, un peu du mal qu'il s'est donné en écrivant sa page.

Avouons que nous le payons fort mal… Ce n'est pas notre faute, nous sommes accablés de livres. Nous sommes surtout harcelés de lectures d'intérêt immédiat et violent. Il y a dans les feuilles publiques une telle diversité, une telle incohérence, une telle intensité de nouvelles, (surtout par certains jours), que le temps que nous pouvons donner par 24 heures à la lecture, en est entièrement occupé, et les esprits troublés, agités ou surexcités.

L'homme qui a un emploi, l'homme qui gagne sa vie et qui peut consacrer une heure par jour à la lecture, qu'il la fasse chez lui, ou dans le tramway, ou dans le métro, cette heure est dévorée par les affaires criminelles, les niaiseries incohérentes, les ragots et les faits les moins divers, dont le pêle-mêle et l'abondance semblent faits pour ahurir et simplifier grossièrement les esprits.

Notre homme est perdu pour le livre… Ceci est fatal et nous n'y pouvons rien.

Tout ceci a pour conséquence une diminution réelle de la culture ; et, en second lieu, une diminution réelle de la véritable liberté de l'esprit, car cette liberté exige au contraire un détachement, un refus de toutes ces sensations incohérentes ou violentes que nous recevons de la vie moderne, à chaque instant.

Je viens de parler de liberté… Il y a la liberté tout court, et la liberté des esprits.

Tout ceci sort un peu de mon sujet, mais il faut cependant s'y attarder quelque peu. La liberté, mot immense, mot que la politique a largement utilisé, — mais qu'elle proscrit, çà et là, depuis quelques années, — la liberté a été un idéal, un mythe ; elle a été un mot plein de promesses pour les uns, un mot gros de menaces pour les autres ! un mot qui a dressé les hommes et remué les pavés. Un mot qui était le mot de ralliement de ceux qui semblaient le plus faibles et qui se sentaient le plus forts, contre ceux qui semblaient le plus forts et qui ne se sentaient pas le plus faibles.

Cette liberté politique est difficilement séparable des notions d'égalité, des notions de souveraineté ; mais elle est difficilement compatible avec l'idée d'ordre ; et parfois avec l'idée de justice.

Mais ce n'est pas là mon sujet.

J'en reviens à l'esprit. Lorsqu'on examine d'un peu plus près toutes ces libertés politiques, on arrive rapidement à considérer la *liberté de pensée*.

La liberté de pensée se confond dans les esprits avec la liberté de publier, qui n'est pas la même chose.

On n'a jamais empêché personne de penser à sa guise. Ce serait difficile ; à moins d'avoir des appareils pour dépister la pensée dans les cerveaux. On y arrivera certainement, mais nous n'y sommes pas tout à fait, et nous ne souhaitons pas cette découverte-là !… La liberté de pensée, en attendant, existe donc, — dans la mesure où elle n'est pas bornée par la pensée même.

C'est très joli d'avoir la liberté de penser, mais encore faut-il penser à quelque chose !…

Mais dans l'usage le plus ordinaire quand on dit *liberté de penser*, on veut dire *liberté de publier*, ou bien *liberté d'enseigner*.

Cette liberté-là donne lieu à de graves problèmes : il y a toujours quelque difficulté qu'elle suscite ; et tantôt la Nation, tantôt l'État, tantôt l'Église, tantôt l'École, tantôt la Famille, ont trouvé à redire à la liberté de penser en publiant, de penser publiquement ou d'enseigner.

Ce sont là autant de puissances plus ou moins jalouses des manifestations extérieures de l'individu pensant.

Je ne veux pas m'occuper ici du fond de la question. C'est une affaire de cas particuliers. Il est certain que dans tels cas, il est bon que la liberté de publier, soit surveillée et restreinte.

Mais le problème devient très difficile quand il s'agit de mesures générales. Par exemple, il est clair que pendant une guerre, il est impossible de laisser tout publier. Il est non seulement imprudent, de laisser publier des nouvelles sur la conduite des opérations ; ceci, tout le monde le comprend, mais il y a d'autre part certaines choses que l'ordre public ne permet pas qu'on publie.

Ce n'est pas tout. La liberté de publier qui fait partie essentielle de la liberté du commerce de l'esprit, se trouve aujourd'hui, dans certains cas, dans certaines régions, sévèrement restreinte et même supprimée de fait.

Vous sentez à quel point cette question est brûlante ; et comme elle se pose un peu *partout*. Je veux dire en tout lieu où l'on peut encore poser une question quelconque. Je ne suis pas personnellement des plus enclins à publier ma pensée. On peut bien ne pas publier ; qui vous oblige à publier ?… Quel démon ? Pourquoi faire, après tout ? On peut bien garder ses idées. Pourquoi les extérioriser ?… Elles sont si belles dans le fond d'un tiroir ou dans une tête…

Mais enfin, il est des gens qui aiment publier, qui aiment inculquer leurs idées aux autres, qui ne pensent que pour écrire, et qui n'écrivent que pour publier. Ceux-là s'aventurent alors dans l'espace politique. Ici se dessine le conflit.

La politique, contrainte de falsifier toutes les valeurs que l'esprit a pour mission de contrôler, admet toutes les falsifications, ou toutes les réticences qui lui conviennent, qui sont d'accord avec elle et repousse même violemment, ou interdit toutes celles qui ne le sont pas.

En somme, qu'est-ce que c'est que la politique ?… La politique consiste dans la volonté de conquête et de conservation du pouvoir ; elle exige, par conséquent, une action de contrainte ou d'illusion sur les esprits, qui sont la matière de tout pouvoir.

Tout pouvoir songe nécessairement à empêcher la publication des choses qui ne conviennent pas à son exercice. Il s'y emploie de son mieux. L'esprit politique finit toujours par être contraint de falsifier. Il introduit dans la circulation, dans le commerce, de la fausse monnaie intellectuelle ; il

introduit des notions historiques falsifiées ; il construit des raisonnements spécieux ; en somme, il se permet tout ce qu'il faut pour conserver son autorité, qu'on appelle, je ne sais pourquoi, *morale*.

Il faut avouer que dans tous les cas possibles, *politique et liberté d'esprit s'excluent*. Celle-ci est *l'ennemie essentielle des partis*, comme elle l'est, d'autre part, de toute doârine en possession du pouvoir.

C'est pourquoi j'ai voulu insister sur les nuances que ces expressions peuvent revêtir en français.

La liberté est une notion qui figure dans des expressions contradictoires, puisque nous l'employons quelquefois pour dire que nous pouvons faire ce que nous voulons, et d'autres fois pour dire que nous pouvons taire ce que nous ne voulons pas, ce qui est, selon certains, le maximum de la liberté.

Ceci revient à dire qu'il y a plusieurs êtres en nous, mais que ces plusieurs hommes qui sont en nous ne disposant que d'un seul et même langage, il arrive que le même mot, (comme liberté), s'emploie à des besognes d'expression fort différentes. C'est un mot à tout faire.

Tantôt on est libre parce que rien ne s'oppose à ce qui se propose à nous et qui nous séduit, et tantôt on se trouvera supérieurement *libre* parce qu'on se sentira se dégager d'une séduction ou d'une tentation, on pourra agir contre son penchant : c'est là un maximum de liberté.

Observons donc un peu cette notion si fuyante dans ses emplois spontanés. Je trouve aussitôt que l'idée de liberté n'est pas *première* chez nous ; elle n'est jamais évoquée, qu'elle ne soit provoquée ; je veux dire qu'elle est toujours *une réponse*.

Nous ne pensons jamais que nous sommes libres quand rien ne nous montre que nous ne le sommes pas, ou que nous pourrions ne pas l'être. L'idée de liberté est une réponse à quelque sensation ou à quelque hypothèse de gêne, d'empêchement, de résistance, qui s'oppose soit à une impulsion de notre être, à un désir des sens, à un besoin, soit aussi à l'exercice de notre volonté réfléchie.

Je ne suis libre que quand je me sens libre ; mais je ne me sens libre que quand je me pense contraint, quand je me mets à imaginer un état qui contraste avec mon état présent.

La liberté n'est donc sensible, elle n'est conçue, elle n'est souhaitée que par l'effet d'un *contracte*.

Si mon corps trouve des obstacles à ses mouvements naturels, à ses réflexions ; si ma pensée est gênée dans ses opérations soit par quelque

douleur physique, soit par quelque obsession, soit par l'action du monde extérieur, par le vacarme, par la chaleur excessive ou le froid, par la trépidation ou par la musique que font les voisins, j'aspire à un changement d'état, à une délivrance, à une liberté. Je tends à reconquérir l'usage de mes facultés dans leur plénitude. Je tends à nier l'état qui me le refuse.

Vous voyez donc qu'il y a de la négation dans ce terme de *liberté* quand on recherche son rôle originel, à l'état naissant.

Voici la conséquence que j'en tire. Puisque le besoin de liberté et l'idée de liberté ne se produisent pas chez ceux qui ne sont pas sujets aux gênes et aux *contraintes*, moins sera-t-on sensible à ces restrictions, moins le terme et le réflexe *liberté* se produiront.

Un être peu sensible aux gênes apportées à la liberté de l'esprit, aux contraintes que lui imposeront les pouvoirs publics, par exemple, ou les circonstances extérieures quelles qu'elles soient, ne réagira que peu, contre ces contraintes. Il n'aura aucun sursaut de révolte, aucun réflexe, aucune rébellion contre l'autorité qui lui impose cette gêne, Au contraire, dans bien des cas, il se trouvera soulagé d'une vague responsabilité. Sa délivrance, à lui, sa liberté, consistera à se sentir déchargé du souci de penser, de décider et de vouloir.

Vous apercevez les conséquences énormes de ceci : chez les hommes dont la sensibilité aux choses de l'esprit est si faible que les pressions qui s'exercent sur la production des œuvres de l'esprit leur sont imperceptibles, pas de réactions, du moins extérieures.

Vous savez que cette conséquence se vérifie bien près de nous : vous observez à l'horizon les effets les plus visibles de cette pression sur l'esprit, et vous observez du même coup le peu de réaction qu'elle provoque. Ceci est un fait.

Il n'est que trop évident. Je ne veux pas non plus juger, parce qu'il ne m'appartient pas de juger. Qui peut juger des hommes ?… N'est-ce pas se faire plus qu'homme ?

Si j'en parle c'est qu'il n'est pas de sujet pour nous plus intéressant, car nous ne savons pas ce que l'avenir nous réserve, à nous hommes, que j'appellerai *hommes de l'esprit*, si vous voulez…

J'estime donc à la fois nécessaire et inquiétant d'être obligé aujourd'hui d'invoquer, non pas ce que l'on appelle les *droits de l'esprit*, ce sont là des mots ! Il n'y a pas de droits, s'il n'y a pas de force ; mais d'invoquer,

l’intérêt, pour tout le monde, de la préservation et du soutien des valeurs de l’esprit.

Pourquoi ?

C’est que la création et l’existence organisée de la vie intellectuelle se trouvent dans une relation des plus complexes, mais des plus certaines et des plus étroites avec la vie — tout court — la vie humaine. Personne n’a jamais expliqué à quoi nous rimions, nous hommes, et notre bizarrerie qui est esprit. Cet esprit est en nous une puissance qui nous a engagés dans une aventure extraordinaire, notre espèce s’est éloignée de toutes les conditions initiales et normales de la vie. Nous avons inventé un monde pour notre esprit, — et voulons vivre dans ce monde de notre esprit. Il veut vivre dans son œuvre.

Il s’est agi de refaire ce que la nature avait fait ou la corriger et donc finir par refaire, en quelque sorte, l’homme lui-même.

Refaire dans la mesure de ses moyens qui sont déjà assez grands, refaire l’habitation, équiper la portion de planète qu’il habite ; la parcourir en tous sens, aller vers le haut, vers le bas ; l’exploiter, en extraire tout ce qu’elle contient d’utilisable pour nos desseins. Tout cela est très bien ; et nous ne voyons pas ce que ferait l’homme s’il ne faisait pas cela, à moins de revenir à une condition tout animale.

N’oublions pas ici de dire que toute une activité proprement spirituelle, à côté des aménagements matériels du globe, est en liaison avec eux, c’est là un véritable aménagement de l’esprit, qui a consisté à créer la connaissance spéculative et les valeurs artistiques, et à produire une quantité d’œuvres, un capital de richesse immatérielle. Mais, matériels ou spirituels, nos trésors ne sont pas impérissables. J’ai écrit il y a déjà longtemps, en 1919, que les civilisations sont aussi mortelles que n’importe quel être vivant, qu’il n’est pas plus étrange de songer que la nôtre puisse disparaître avec ses procédés, ses œuvres d’art, sa philosophie, ses monuments, comme ont disparu tant de civilisations depuis les origines, — comme disparaît un grand navire qui sombre.

Il a beau être armé de tous les procédés les plus modernes pour se diriger, pour se défendre contre la mer, il a beau s’enorgueillir des machines toutes-puissantes qui le meuvent, elles le meuvent vers sa perte aussi bien que vers le port, et il coule avec tout ce qu’il porte, corps et biens.

Tout cela m’avait frappé alors ; je ne me sens pas aujourd’hui plus rassuré. C’est pourquoi je ne crois pas inutile de rappeler la précarité de

tous ces biens, que ces biens soient la culture même, que ces biens soient la liberté de l'expression.

Car, où il n'y a pas de liberté d'esprit, là, la culture s'étiole… On voit d'importantes publications, des revues, (jadis très vivantes), d'au delà les frontières, qui sont remplies maintenant d'articles d'érudition insupportables ; on sent que la vie s'est retirée de ces recueils, qu'il faut cependant faire semblant d'entretenir la vie intellectuelle.

Il y a là une simulation qui rappelle ce qui se passait autrefois, à l'époque où Stendhal se moquait de certains érudits qu'il avait rencontrés : le despotisme les condamnait à se réfugier dans la discussion de virgules dans un texte d'Ovide…

De telles misères étaient devenues incroyables. Leur absurdité paraissait condamnée sans retour… Mais la voici, toute revenue et toute puissante, çà et là…

De tous côtés, nous percevons des gênes et des menaces pour l'esprit, dont les libertés en même temps que la culture, sont combattues, et par nos inventions et par nos modes de vie, et par la politique générale, et par diverses politiques particulières, de sorte qu'il n'est peut-être ni vain, ni exagéré de donner l'alarme et de montrer les périls qui entourent ce que nous avons considéré, nous, les hommes de mon âge, comme le souverain bien.

J'ai essayé de dire ces choses ailleurs. Il m'est arrivé récemment d'en parler en Angleterre, et j'ai observé que j'étais écouté avec un grand intérêt, que mes paroles exprimaient des sentiments et des pensées immédiatement saisis par mon auditoire. Ecoutez à présent ce qu'il me reste à vous dire.

Je voudrais, si vous me permettez d'exprimer un vœu, que la France, quoique en proie à de tout autres préoccupations se fasse le conservatoire, le temple où l'on conserve les traditions de la plus haute et de la plus fine culture, celle du véritable grand art, celle qui se marque par la pureté de la forme et la rigueur de la pensée ; qu'elle accueille aussi et conserve tout ce qui se fait de plus haut et de plus libre dans la production des idées : c'est là ce que je souhaite à mon pays !

Peut-être les circonstances sont-elles trop difficiles, les circonstances économiques, politiques, matérielles, l'état des nations, des intérêts, des nerfs, et l'orageuse atmosphère qui nous fait respirer l'inquiétude.

Mais enfin, après tout, j'aurai fait mon devoir si je l'ai dit !

1939.

OceanofPDF.com

LA FRANCE TRAVAILLE

Travail est toute dépense d'actes qui tend à rendre les choses, les êtres, les circonstances, profitables ou délectables à l'homme ; et l'homme lui-même, plus sûr et plus fier de soi.

Toute vie, d'ailleurs, ne subsiste que par des actes continuels de tout ordre de grandeur accomplis dans l'intime de l'organisme, et qui se complètent, sont amorcés, entretenus, modifiés par des actions extérieures. Chaque vie altère donc nécessairement le milieu dans lequel elle dure. D'une part, elle l'appauvrit quant à elle : de propice qu'il était, elle le rend de plus en plus impropre à son existence ; elle consomme et elle prolifère. D'autre part, elle peut au contraire modifier son habitat de manière à le rendre plus favorable, plus riche, plus commode, plus régulier quant aux productions, plus supportable quant au climat ; et elle s'inquiète aussi de lui restituer sous quelque forme ce qu'elle lui dérobe par besoin. Par là, toute région habitée par une population sédentaire se transfigure peu à peu. Ni la flore ni la faune premières ne s'y retrouvent. Des champs refoulent les forêts ; les landes et les sables sont conquis parles pins ; des marais se dessèchent et la vigne les gagne. Des bancs de roche, des collines calcaires ont disparu, dont une quantité de bâtisses et d'ouvrages ont absorbé la matière. Une terre entreprise depuis des siècles est donc une œuvre des ades de la vie : l'économie et la volonté humaines s'y sont inscrites ; mais cette terre et ce travail ont réciproquement agi sur le possesseur et l'agent.

La France est un illustre exemple d'une telle composition. Sa terre, qui est diverse comme le peuple qui l'habite, est *une* par l'heureux assemblage de sa diversité, comme est *une* la nation en laquelle tant de races sont venues se fondre au cours des âges. La France et le Français sont des produits remarquables et fort peu simples de l'action d'un certain domaine sur des hommes et de ces hommes sur ce domaine : ce domaine étant un système de régions contiguës très différentes, et ces hommes appartenant aux types les plus variés.

C'est dire que la formation de ce pays représente à l'esprit qui veut la concevoir un immense travail interne. La France est une sorte d'œuvre. Je

souhaiterais que notre histoire, au lieu de considérer surtout la succession des incidents et des accidents politiques, et les événements, (qui ne sont à mes yeux que les crêtes et les écumes de la surface des choses), eût pour objet essentiel l'étude et l'intelligence de la suite des transformations de tous genres qui ont fait de cette terre ce qu'elle est, et de ces habitants ce que nous sommes. Sans doute, l'histoire de notre langage, celle des lois et coutumes, celle de l'esprit public et de ses fluctuations sont des parties essentielles de ce dessein, auquel on pourrait donner la forme suivante : Comment vivait-on en tel siècle ? — ou plutôt : Comment pouvait-on vivre en l'an 1000, en l'an 1200 ou 1500 ? Quelles différences entre ces états de vie successifs, en tels points de France ?

Mais le langage, les lois, les mœurs, — ou si l'on veut, les désirs, les idées, les volontés, les conventions, — et en somme, les possibilités de concevoir ou d'agir, — dépendent grandement des rapports directs de l'homme avec les choses : c'est-à-dire, du *pouvoir de transformation*. Nous le voyons bien aujourd'hui. Nous assistons à un accroissement brusque et démesuré de l'empire de l'homme sur la nature donnée. Nos usages, nos vies en sont prodigieusement affectés. On ne voit pas ce qui échappera à la réaction qu'exercera de plus en plus sur les êtres la puissance qu'ils ont acquise et acquerront sur les choses. Mais cette action devenue si sensible a toujours existé, sous forme lente et continue. L'immense travail interne, dont je parlais tout à l'heure, s'analyse en une quantité d'activités particulières, et la moindre réflexion fait apparaître toute l'importance des valeurs professionnelles, des expériences capitalisées, de la multiplication et du perfectionnement des métiers dans la constitution de notre être national. *Nous supposons des milliards d'heures de labeurs spécialisés*.Ceux qui ont déboisé, défriché, ensemencé, amendé le sol ; ceux qui ont découvert mines, carrières et gisements ; ceux qui ont capté, dirigé, distribué des eaux ; ceux qui ont bâti, ceux qui ont forgé ; ceux qui ont tracé les routes, creusé les canaux, jeté les ponts ; et ceux qui, de leurs mains et de leurs pensées, ont créé des valeurs, changé en richesses des matières qui étaient viles et négligeables : ceux-là sont les véritables fondateurs ; et non seulement fondateurs de la cité visible, mais encore, ils lui ont fait son esprit.

Certains prétendent qu'il existe une relation immédiate et comme symétrique entre la main de l'homme et son cerveau. Les articulations si riches, les mouvements si prompts, la sensibilité si bien distribuée de cette

main, le nombre de ses emplois, l'instrument « universel » qu'elle est pour nous, et jusqu'à la quantité de métaphores que nous tirons de ses actes pour désigner des actes de l'esprit, donnent de la force à cette opinion indémontrable. Quant à moi, même fausse, je la trouve très bonne à méditer. Je m'assure que l'intelligence doit toujours se référer au système d'actes que nous savons ou pouvons accomplir, que sa fin est quelque industrie, et que la pratique de quelque métier lui donne des habitudes ou lui inspire des analogies très précieuses. Je dis maintenant que l'esprit français doit beaucoup à tous ces cultivateurs, vignerons, artisans, ouvriers des métaux ou du bois, créatures et créateurs de leur pays. Considérez en France cette quantité de chefs-d'œuvre locaux qui s'y remarquent. Songez à tant d'architectures, aux travaux d'art les plus parfaits du monde, aux meubles, aux étoffes précieuses, aux faïences et aux ferronneries ; énumérez ces crus célèbres dont la liste est une sorte d'armorial, et qui doivent aux soins et à l'expérience autant qu'à la nature ; visitez les cultures savantes des fleurs destinées aux parfums, des fruits soigneusement surveillés, préservés : rose et jasmin de Grasse et de Vence, chasselas délicatement ciselé de Thomery ; n'oubliez même pas les peines et les merveilles de l'art d'écrire notre langue, la seule dans laquelle subsiste encore un peu le souci de peser les mots, d'ordonner les pensées, d'accuser les formes du discours, comme si nous étions encore à l'époque fabuleuse où les esprits étaient sensibles et où le temps ne comptait pas…

Que si l'on veut se faire une idée plus précise de ce que nous devons au travail, il faut reprendre le grand exemple des construirions. Il n'est presque pas de village en France dont l'église ne montre au connaisseur quelque trait délicieux, quelque solution élégante à retenir. Peu de villes où quelque hôtel, quelque hôpital, quelque porte ou fontaine, ne révèlent une science ou un sentiment qui font que l'on s'arrête, — et que l'on soupire…

La France offrait de la pierre et des bois de grande qualité. Elle se forma d'incomparables praticiens, des appareilleurs, des tailleurs de pierre, des charpentiers, des couvreurs, desquels les maîtres d'œuvre étaient sûrs comme d'eux-mêmes. Ils lui bâtirent ces édifices extraordinaires dont le système sans concrétion, sans béton, sans les facilités que donnent l'état fluide et le moulage, commande une prévision et une précision minutieuses, analogues à celles que la fabrication d'un mécanisme exige. Quoique nous ignorions absolument ce que ces constructeurs savaient en fait de géométrie, de statique et de résistance des matériaux, le caractère raisonné

de leurs ouvrages s'impose. Rien de plus intéressant que de *lire*, en ces créations dont la hardiesse et la complication touchent parfois au fantastique, une structure toute logique, un développement de principes et de parti pris, qui, de la base au faîte, engendrent toutes les décisions, répondent à toutes les exigences, suggèrent et assurent toutes les libertés. Ce sont là les entreprises les plus téméraires et les plus rigoureuses qui se trouvent dans l'art de bâtir. Pas d'œuvres plus imaginatives ni plus rationnelles ensemble. Mais tout ceci ne fut possible que par les vertus de l'exécution. L'exécutant lui-même dut être pénétré du sentiment de sa fonction, de la connaissance amoureuse de sa matière, du goût des problèmes honnêtement et nettement résolus. Des ouvriers qui veulent comprendre, qui sont fiers de s'employer à l'ajustement d'une fabrique si savante et si composée ; des architectes certains de ces hommes et de leurs méthodes ; des matériaux de choix : la pierre abondante et souvent très bonne ; le chêne, le châtaignier, le fer et l'ardoise à portée : voilà des conditions très heureuses. L'architecture florit magnifiquement chez nous. Il en résulte une relation toute particulière entre l'art et l'intellect, entre la pensée et l'acte, entre les qualités de la forme et les propriétés de la matière. Il y eut donc en France une lignée d'artistes, — même écrivains —, qui furent essentiellement *architectes*.

On voit à merveille par cet exemple les matériaux imposer aux actes qui les veulent réduire au service de l'homme, des restrictions qui contraignent l'esprit du même coup à la rigueur et à l'invention. Il en résulte une liberté que l'on peut dire supérieure, pour l'opposer à cette liberté qui n'est que l'échange du moindre effort contre le moindre effet.

Voilà pour moi un grand trait de la formation de la France, qui nous est représenté par une production particulière : la bâtisse. D'autres productions ont exigé et développé des qualités qui se sont elles aussi incorporées peu à peu à l'esprit national : l'acuité et la subtilité sensorielles ont été des nécessités créatrices dans l'industrie de la mode comme dans celle des vins fins. Un dégustateur de Bordeaux qui dit d'un vin *qu'il fait la queue de paon dans la bouche* s'égale à plus d'un poète, — de même que Baucher, le célèbre écuyer, touche au grand écrivain quand il parle de *la mobilité moelleuse de la bouche du cheval…*

Que de patience aussi, que de soins, de soucis et de peines suppose la mise en valeur de certains cantons du pays à la fois très précieux et très âpres. Les vignerons des Côtes du Rhône cultivent parfois des pieds de

vigne disséminés dans des creux de rochers haut placés. Il faut les soigner un à un, porter à dos d'homme des hottes de terre et d'engrais.

Cependant le travail change de caractère. Le temps ne comptait pas, jadis. L'énergie (mécanique) comptait. Les procédés étaient de tradition. Il y avait quantité de secrets et de tours qui se passaient de maître à compagnon ; de père en fils, du cédant au concessionnaire. Point de technique organisée et générale. Point de fabrication en série. On peut se demander si la machine ne va pas altérer les vertus humaines que l'obligation d'employer la vigueur, l'adresse, l'attention, la constance avait cultivées ? Je ne fais qu'énoncer la question. Peut-être, comme les exercices athlétiques s'emploient à développer aujourd'hui la vie musculaire pour elle-même et compensent ainsi ce que la machine lui retire d'occasions de s'employer, trouvera-t-on de nouveaux objets d'effort et de nouvelles difficultés ?… C'est donc ici que germe et que perce le problème capital de la *qualité de l'homme de demain*.

De ce que vaudra cet héritier de nos connaissances et de nos œuvres, dépendra, entre autres choses, ce qu'on pourrait appeler l'*Avenir du Passé*, c'est-à-dire l'évaluation prochaine de tout ce qui a été créé jusqu'ici par l'art et l'intelligence. Que vaudra demain ce que nous admirons ou goûtons encore aujourd'hui ?

La question est posée par la quantité et l'importance des modifications de la vie qui font notre époque si neuve.

L'homme a conquis toute l'étendue habitable : la terre, la mer, l'air et la nuit lui appartiennent, et jusqu'à l'éther, — si *éther* est un nom qui convienne encore à l'espace ondulatoire.

Sa puissance est magique, passe son entendement. Il *peut* bien plus qu'il ne *sait*. L'acte d'un doigt d'enfant illumine dans l'instant une capitale, pulvérise une colline, conduit tout incandescent sous le laminoir un bloc de métal de cent tonnes. On peut parler, agir à des milliers de kilomètres de soi-même. On décèle des corps si éloignés qu'il en faut évaluer la distance en siècles de lumière, et d'autres si petits que la lumière les ignore ou les entraîne…

Tout ceci est, pour une immense part, l'œuvre des cinquante dernières années. Jamais transformation plus profonde et plus brusque ne s'est prononcée dans l'histoire. Jamais plus étonnante révolution, nouveautés plus déconcertantes, plus précipitées, plus agissantes sur toute existence. Jamais le genre humain ne s'est vu s'éloigner si témérairement des

conditions naturelles ou immémoriales de la vie de l’espèce, et ne s’est trouvé engagé dans une aventure plus étrange et plus incertaine.

Que seront nos enfants ? Que feront-ils ? Que seront leurs travaux, leurs ressources, leurs relations avec la matière et avec l’énergie ?

Point de réponse. Nous vivons sous le régime de la surprise. Mais il n’en faut douter : les arts et les techniques auront beau changer ; les vitesses, les puissances, la précision utilisable, l’emploi des relais auront beau croître au delà de toute conjecture actuelle, la valeur de l’individu sera toujours, en dernière analyse, le support essentiel des valeurs de toutes créations ou organisations matérielles. Le travail sera peut-être plus « intellectuel » ; mais peut-être verra-t-on se dégager magnifiquement certains *dons*, qui sont précisément les dons de nos artisans et praticiens d’hier et d’aujourd’hui les plus excellents.

Il importe donc de reconnaître et de faire connaître les vertus spécifiques de ces artisans de qualité, car il importe que les progrès matériels de l’avenir, loin de réduire ou de déprimer l’individu, puissent, au contraire, servir à l’exalter. Il importe que dans un monde supérieurement exploité, équipé, organisé, dans une civilisation déchargée des besognes machinales, une forme transfigurée du travail personnel se déclare et se développe, — de laquelle le travail de nos praticiens et ouvriers les plus habiles et les plus consciencieux aura été l’origine simple et vénérable.

1932.

OceanofPDF.com

MÉTIER D’HOMME[{92}]

Ce livre que vous avez fait n’est fait que de ce que vous avez fait : c’est dire que vous n’y traitez que ce que vous savez, car nous ne savons vraiment que ce que nous savons faire.

C’est là une circonstance si rare que je ne puis guère vous louer de votre ouvrage sans blesser presque tout homme qui parle et ravaler quantité d’auteurs, au nombre desquels je me range. Si licence d’écrire n’était donnée qu’à ceux qui pourraient démontrer par l’acte une intime connaissance de leur sujet, combien de chômeurs faudrait-il mettre sur les listes !…

Je puis cependant vous exprimer mon sentiment sur ce livre que je viens de lire. Ce sentiment n’est pas très pur. Je vous avoue qu’il est mêlé d’un grand plaisir de l’esprit et d’un mouvement de l’âme assez détestable. Je vous envie, cher Monsieur. Votre livre nous confirme ce que nous savions : que vous exercez avec passion, avec le plus heureux succès, avec une supériorité reconnue par l’État, et davantage, par tout le monde, un métier qui en assemble une quantité d’autres et qui se trouve bien qu’on les possède tous à fond. Vous êtes capable, en un jour, d’être mécanicien, commerçant, politique, financier, ingénieur et architecte, conducteur d’agents, transporteur de foules. Vous commandez, exhortez, créez ; vous coordonnez le risque et la prudence ; et vous tenez dans votre tête, à la disposition de l’instant, quelque cent mille données précises des matières les plus diverses et de tous les ordres de grandeurs : des chiffres, des visages, des méthodes, des modèles d’action, — et un idéal.

Voilà votre métier, dont vous parlez en amant tout à fait heureux. Quant à moi, je n’en connais qu’un, qui n’en est pas un, puisqu’il eêt essentiellement niable, et que tout homme, s’armant d’une plume, peut se targuer d’en être maître ; et je ne dis le connaître que pour m’être fait un sens toujours plus exquis, et comme ombrageux, de ses difficultés — et presque — de son impossibilité.

Mais, de cette expérience particulière, j’ai du moins retiré une grande révérence pour toute personne qui sait faire quelque chose, et une singulière

considération pour celles qui nous montrent par leur exemple que l'exercice d'une profession peut valoir à son homme un autre avantage que son traitement ou son salaire, son avancement ou son renom ; mais un accroissement et une édification de son être. Si j'aimais, plus que je ne fais, les termes considérables, je dirais que tout métier, même très humble, ébauche en nous une éthique et une esthétique, tellement que, à partir de l'obligation de « gagner sa vie » au moyen d'un travail bien défini, quelqu'un peut s'élever à une possession de soi-même et à un pouvoir de compréhension en tous genres, qui surprennent parfois celui qui les observe chez des individus dont il n'eût pas attendu des remarques d'artiste ou des sentences de philosophe, exprimés en termes semi-pittoresques, semi-professionnels.

Il arrive même que le métier, s'il fut aimé et approfondi, demeure comme le dernier vestige d'intelligence et de moralité, la suprême chance de salut mental et social dans un homme en ruine, quant à l'organisme ; en perdition totale, quant au caractère. Il est remarquable qu'une spécialité, — de celles qui peuvent inspirer l'orgueil d'y exceller, — s'insère si profondément dans une vie, y développe des connexions si fortes, que la déchéance générale, le désordre psychologique habituel, le procès de dégradation et de destruction de la personne physique et pensante, respectent, presque jusqu'à la fin, le sentiment du métier. Je ne l'aurais pas cru si je ne l'avais vu.

Il y a quelque trente ans, je passais, un dimanche, devant l'ancien Hôtel-Dieu. Au bas des tristes murs, mainte échoppe de vieilleries s'appuyait : linges sales, lampes verdies, verres et ferraille, ustensiles ignobles dans des paniers. Et des livres aussi, car il se trouve toujours des livres dans les épaves.

Un de ces livres m'arrêta. Je le pris du bout des doigts. Je ne sais plus ce qu'il était : peut-être un recueil de ces pièces de théâtre que les élèves des Jésuites composaient sous Louis XV pour leurs Académies de collège ? Mais la reliure m'intrigua. Toute souillée et comme éculée qu'elle était, le dos presque arraché, les plats faisant songer à des pommes soufflées, elle me parut fort remarquable et singulière. Je n'avais jamais vu ce genre de décor. J'étais dans cette réflexion, quand vint à passer quelque être bien misérable, un très petit homme, l'air farouche et égaré, le pas incertain, le vêtement trop vaste et immonde. Sans âge ; le cheveu étrangement décoloré ; le visage sans poil et de parchemin, il était vieillard et enfant. Je demeurai stupéfait de me voir le livre bizarre arraché des mains par ce

blême avorton. Il brandit le bouquin avec un rire amer et extraordinaire ; et comme le fripier se ruait pour défendre son bien, il le repoussa en haussant les épaules. Exhalant une haleine affreuse et tout échauffée d'alcool, il me cria d'UNE VOIX trop proche, grasseyant à la parisienne : « Allez donc… Ça m'connaît, moi, la r'liure. » Et maniant, retournant, ouvrant et fermant le volume, voilà cet ivrogne sans couleur, aux mains de cire, qui entame toute une démonstration savante et raisonnée, avec une abondance de termes techniques et mystérieux, un sentiment saisissant du métier, une manière d'éloquence amoureuse et précise, dont je restais émerveillé. Je m'aperçus alors qu'il avait des yeux bleus admirables et que ses pâles mains ne tremblaient plus. Elles avaient retrouvé leur objet… On eût dit que le contact du livre avait changé cette chose humaine errante en Docteur de la Reliure. Je ne me tins de l'interroger. Il se dit être le dernier survivant d'une famille qui fut illustre dans le métier. Trois siècles durant, établis rue Dauphine, ils vécurent de vêtir les livres noblement. Il montrait la conscience la plus nette de la dégénérescence que tout son être et son état manifestaient.

— Et les fers, lui demandai-je, qu'est-ce qu'ils sont devenus ?

— Vendus au poids, dit-il, on les a bus.

Il haussa les épaules. Son regard avait repris l'air noyé.

Le mouvement des gens sous la bruine absorba l'avorton, et je m'évanouis dans mes pensées, comme parle la Bible…

Celui-ci n'était peut-être pas excusable d'avoir bu jusqu'à l'extrême usure de soi-même, car la reliure est un art complexe et varié. Mais combien de métiers se réduisent à un automatisme, et lui sacrifient peu à peu ce qu'il y a dans l'homme de plus précieux !… Alors, à cet accroissement de valeur dont je parlais tout à l'heure, s'oppose une diminution de la personne. Le nom même de métier y fait songer. Il signifie dans l'origine service de détail : métier, c'est ministère, (ministerium, dans lequel minus s'entrevoit). Il est intéressant de noter que le langage a utilisé ce mot dans des locutions dont l'une en relève le sens : métier de roi ; l'autre le réduit à désigner une machine : métier à tisser.

Mais quand la machine est humaine, elle se défend quelquefois, et quelque temps, contre l'abêtissement de la tâche identique et périodique. Il arrive que le reste de l'être réclame des excitants qui satisfassent, ou qui trompent, aussi promptement et énergiquement que possible, la soif d'images et d'invention, le besoin de vie non organisée, non chronométrée,

non détaillée ; ou bien il demande aux stupéfiants de le délivrer de la sensation de cette énergie libre et surabondante qui est dans l'homme, et l'inquiète, quand elle ne peut se dissiper en actes spontanés, — parfois en créations ou en aventures…

Je crains bien que la transformation moderne des moyens de produire n'ait, jusqu'ici, accru la part de l'automatisme. La notion de travail, grandeur aisément mesurable, valeur purement quantitative, s'est substituée à la notion d'ouvrage ou d'œuvre, à mesure que le rendement a été plus recherché, et que la machine a conquis plus d'emplois, au point de faire en quelque sorte, reculer l'ouvrier devant elle. Mais le travail est un moyen de vivre, et rien de plus. L'œuvre est une raison de plus, et ce n'est pas la même chose. D'ailleurs, le développement d'entreprises immenses et d'une complexité extrême entraîne nécessairement une diminution réciproque de la personnalité des hommes qu'elles emploient, jusqu'aux environs du sommet. Au sommet, l'initiative, l'invention, le vouloir, se concentrent : en ce point, le travail redevient œuvre. Ne semble-t-il pas que l'organisation politique, en plus d'un Days, tende à se façonner sur ce type créé par l'industrie à grande puissance ? Ce qu'on nomme aujourd'hui dictature revient à un essai de traiter la fabrication continue de « l'ordre social » selon le modèle qui s'est imposé aux vastes exploitations et sociétés de production dont je parlais. Tous ces mécanismes exigent une précision extrême et une surveillance permanente des écarts individuels. Quelles que soient leurs différences nominales et idéales, ils ne peuvent exister que par une simplification des individus qui permette de les orienter identiquement dans le champ de forces de l'État ; et il importe que cette modification agisse jusque dans la profondeur effective et intellectuelle de chacun d'eux. Il faut donc que les sentiments, les idées, les impulsions soient livrés, comme tout usinés, à la consommation des esprits et à la nutrition des âmes, par un être central. Le « psychisme supérieur » et la plénitude des puissances de l'action sont réservés à celui-ci. Il est l'unique homme complet de sa nation, et donc, dans notre temps, une manière de demi-dieu. Parfois il manifeste par un acte symbolique qu'il assume en sa personne les principes de tous les métiers, prend la pioche, ensemence, pointe un canon, conduit une machine, paraît aussi en prince des athlètes…

Les avantages, les bienfaits, les vices, les dangers de ces régimes sont évidents : il suffit de se rendre sensible à tel ou tel autre aspect de ce qu'on observe pour admirer ou abhorrer passionnément…

Mais où suis-je, et où en suis-je ? Je crois bien que ma lecture m’entraîna l’esprit hors de la voie. Je brûle disques et sémaphores. Rien de plus grave sous votre œil. Son regard est d’un chef, mais qui n’est point, heureusement pour moi, (et pour bien d’autres), de ces chefs qui trouvent dans l’autorité une jouissance intrinsèque et qui se contentent d’être obéis. On sait et l’on voit que vous sentez de quel prix de sollicitude et d’intelligence des hommes, un pouvoir véritablement légitime doit se payer ; on sait que si vous apportez chaque jour à votre réseau les perfections nouvelles de la technique, il n’est point de progrès possible dans la sécurité, le bien-être, et même le divertissement de vos agents, que vous ne recherchiez. Je vous l’ai dit tantôt, il y a de l’amour dans votre livre : vous voulez inspirer ce qui vous possède. Vous avez voulu, peut-être, à partir de ce que vous faites et savez faire, (et non, comme tant d’autres, d’après quelque mélange de songes, de logique et de mythologie), montrer que tout le cède enfin à l’expérience, et que la conscience — dans tous les sens de ce terme — d’un métier que l’on exerce enrichit l’être entier par la présence d’un modèle d’action, de coordi nation et d’accomplissements vérifiables…

OceanofPDF.com

COUP D’ŒIL SUR LES LETTRES FRANÇAISES

Donner en quelques mots une idée des Lettres françaises… Ce problème est paradoxe, car toute littérature est variété illimitée, et la nôtre se distribue sur plus de cinq siècles, pendant lesquels les changements de la vie matérielle, morale et politique les plus profonds se sont produits. Mais, ce paradoxe même est bien français. Il caractérise déjà notre esprit. Comme Michel-Ange décrétant qu’il n’est de concept qu’un grand artiste ne puisse inscrire dans un seul bloc de marbre, ainsi les Français jugent-ils possible, et même très conforme à l’essence des choses, qu’un ensemble prodigieusement divers de phénomènes des plus complexes puisse et doive se condenser et se réduire enfin à quelques formules nettes : nécessaires et suffisantes. C’est l’Univers de Descartes…

Je ne m’y essaierai pas. Je voudrais seulement faire voir de notre système littéraire ce qu’un observateur suffisamment éloigné pour que son regard soit capable de tant d’objets intellectuels, verrait de commun à toutes ces productions, c’est-à-dire, de *spécifiquement français*.

A grande distance c’est notre langue d’abord qui nous distingue, comme une teinte uniforme sur la carte du territoire des esprits. La littérature n’est, après tout, qu’une exploitation de certaines propriétés d’un langage donné. Selon la structure et le mécanisme de ce langage, telles expressions seront possibles ou non, désirables ou non, fortes ou faibles : il n’en faut pas plus pour engendrer des différences nationales considérables, non seulement entre les manières d’écrire, mais encore entre les français mêmes. Ce qui paraîtra assez bien défini dans une langue, paraîtra obscur ou ambigu dans l’autre, quoique étant dit au moyen des mots correspondants, ou qui semblent tels. C’est là tout le drame des traductions.

Le Français est bien séparé des autres langues, non seulement par le vocabulaire, mais par sa diction, mais par la rigueur et la complication des règles de l’orthographe et de la syntaxe ; mais par une remarquable tendance à n’employer qu’un petit nombre de mots, — à quoi nous trouvons de l’élégance et je ne sais quel air universel.

Quant à la diction, mère de la Poésie, j'observe que le français, bien parlé, ne chante presque pas. Notre discours est de registre peu étendu : notre parole est plane, aux consonnes très adoucies ; elle est riche en diphtongues de sonorités exquises et subtiles. Notre musique de poésie diffère donc de toutes les autres, s'oppose plus que les autres au ton de la voix normale ; et par conséquence, elle s'est développée vers un art savant et formel, très distinct et très éloigné de toute production naïve et populaire. C'est pourquoi l'on a pu dire avec une certaine exactitude apparente, et une grande injustice dans le fond, que nous étions plus faits pour la prose que pour les vers.

Il est vrai que le chef-d'œuvre littéraire de la France est peut-être sa prose abstraite dont la pareille ne se trouve nulle part. Depuis le XVIe siècle, il n'est pas d'époque chez nous qui n'ait produit des ouvrages de philosophie, d'histoire, ou même de science pure admirables par l'ordonnance et par le style.

Mais il n'en faut rien déduire contre nos poètes, à l'honneur desquels je ferai seulement remarquer que toute la poésie actuelle dans le monde procède des inventions et des expériences qu'ils ont faites depuis quelque vingt ans : ils ont créé la poésie de l'homme moderne.

Mais le trait le plus particulier de notre littérature est sans doute cette action puissante et permanente de l'esprit critique s'attachant à la *forme*, qui s'est prononcée chez nous depuis la Renaissance, qui a dominé les différences de tempéraments et dicté les jugements de valeur pendant la période dite *classique*. Le dogme du style n'a cessé depuis lors d'exercer une excellente tyrannie, souvent combattue, jamais abolie, sur les productions de nos écrivains. On dirait qu'il soit demeuré en France littéraire quelque chose de ces règlements de corporations qui exigeaient du *compagnon*, anxieux de devenir *maître*, l'épreuve d'un ouvrage dans lequel toutes les difficultés fussent affrontés et surmontées, toutes les conventions satisfaites, et qui pût enfin prendre place parmi les modèles de l'art. La France est le pays du monde où des considérations de pure forme, un souci de la *forme en soi*, aient persisté, et résisté *jusqu'ici* aux tentations d'un temps où la surprise, l'intensité, les effets de choc, sont recherchés et prisés aux dépens de la perfection.

Jusqu'ici, ni la force des pensées, ni celle des passions, ni la génération merveilleuse de l'image, ni les éclats mêmes du génie, n'ont pu pleinement satisfaire le goût d'une élite assez délicate pour n'admirer sans réserve que

ce qu'elle avait pu apprécier après réflexion. Elle n'admirait tout à fait que lorsqu'elle avait trouvé des raisons solides et universelles de son plaisir : or, ceci contraignait nos auteurs à un exercice perpétuel de sévérité pour eux-mêmes et de volonté sans complaisance. Cette critique permanente ne s'exerçait pas dans les écrits tant que dans les lieux où l'on cause. La Cour, jadis ; Paris, plus tard, et ses salons et ses cafés, ont joué le rôle le plus actif dans la formation et la direction spirituelle de nos Lettres. On peut apprécier très diversement cette fermentation ; soutenir qu'elle fut plutôt nuisible au développement de puissantes individualités, favorable aux intrigues et aux jeux de la vanité. On peut y voir au contraire une condition aussi propice à la vitalité de l'esprit que les bourses et les marchés le sont à la circulation des valeurs et à la multiplication des affaires.

Les idées ainsi agitées, provoquées, proclamées, ruinées ont de tout temps entretenu dans l'atmosphère de nos Lettres cette inquiétude et ce besoin du changement qui ont engendré tant de modes littéraires successives, et qui se sont combinés curieusement avec les traditions formelles que j'ai rappelées tout à l'heure.

Ceci pourrait expliquer, (si quelque chose jamais s'explique), l'accroissement (et non l'évolution) si remarquable de la littérature française qui semble avoir procédé par acquisitions, toujours suivies d'une réaction, plus ou moins prompte ; et ces deux actes de croissance nous ont enfin constitué un capital toujours plus complet d'*ouvrages modèles* dans tous les genres : presque tous nos chefs-d'œuvre ont un chef-d'œuvre pour réponse.

1938.

OceanofPDF.com

ÉCONOMIE DE GUERRE
DE L’ESPRIT

Tout ce que l’homme a fait, et qui l’a fait homme, eut pour première fin et pour condition première, l’idée et l’acte de constituer des réserves. Des réserves du loisir. Le loisir rêve, pense, invente, développe les lueurs, combine les observations ; de quoi résultent bien des conséquences qui ont transformé la condition humaine et nos rapports avec toutes choses, extérieures ou non.

Grains emmagasinés, poisson ou viandes, séchés ou fumés, — des réserves matérielles, productrices de temps libre, diminuent aussi l’accidentel de la subsistance, excitent à la prévision. Elles permirent de former et de thésauriser des réserves de connaissances, et nous vivons sur celles-ci. Il nous en faut de plus en plus pour vivre. Qu’est-ce que l’homme moderne ? Il est l’homme dont tous les moyens d’existence dépendent étroitement de la conservation, de la régénération et du renouvellement d’une quantité incroyable et toujours croissante de savoir.

Mais, en fait de savoir, ce n’est pas tout que d’en accumuler le matériel de fixation ou d’opération, et même d’entretenir le personnel qui le dispense ou celui qui le peut utiliser : ceux-ci ne le créent point. Le savoir ne se conserve en pleine valeur qu’en présence des conditions vivantes de son accroissement. Il dépérit en l’absence d’individus capables de l’agrandir, de le transformer — et même d’en contester ou d’en ruiner légitimement les parties qui paraissent le plus solidement établies. Il doit croître ou périr ; et il ne peut croître que dans l’esprit libre, qui est celui assez puissant pour créer d’abord ses contraintes. Sous peine de dégénérer en pratiques de plus en plus aveugles et de moins en moins intelligibles, il est indivisible de ce genre de passion qui fait que l’on place l’esprit au-dessus de tout, et d’une liberté générale de l’esprit, qui exige celle de la personne.

Regardons à présent auprès et autour de nous. Il y a guerre. Une guerre moderne veut une disposition préalable de toutes les ressources d'un peuple à son intention, et consiste dans la dissipation concurrente de toutes les réserves matérielles des nations adversaires. A ce point de vue, l'évolution d'un conflit peut se représenter par la succession des équilibres d'une balance, dont les charges se modifient, rapportés à la marche d'une horloge. Il y a d'autres fadeurs ; mais, les supposant égaux des deux côtés, il est assez clair que la comparaison nous est déjà bien avantageuse, et que cette heureuse inégalité ne peut guère que s'accentuer.

J'en viens à mon objet, qui est de considérer les réserves intellectuelles, de part et d'autre de la ligne de feu.

Du côté de nos ennemis, nous savons (et le monde entier) que toute leur politique à l'égard de l'esprit s'est réduite ou acharnée, depuis dix ans, à réprimer les développements de l'intelligence, à déprécier les valeurs de la recherche pure, à prendre des mesures, souvent atroces, contre ceux qui s'y consacraient, à favoriser, jusque dans les chaires ou aux laboratoires, les adorateurs de l'idole au détriment des créateurs indépendants de richesse spirituelle, et à imposer aux arts comme aux sciences, les fins utilitaires que poursuit un pouvoir fondé sur les déclamations et sur la terreur. Les universités, jadis la plus grande et la plus juste gloire de leur pays, ont été privées des meilleurs de leurs maîtres, soumises au contrôle d'un parti qui est une police ; leurs étudiants transformés en satellites du régime ou en ouvriers enrégimentés ; enfin, la doctrine de l'État s'est, là-bas, nettement et brutalement prononcée contre l'intégrité et la dignité de la pensée qui ne doit s'employer qu'à le servir.

Ce tableau est incontestable, l'Allemagne a vu détruire, en quelques années, par son propre gouvernement, presque tout son « potentiel » de création et de régénération intellectuelles. Les uns, ivres de volonté de puissance et d'orgueil ; les autres, avilis par la soumission collective, ou dominés et bâillonnés par la crainte, ce peuple a supporté cela.

Mais notre groupe occidental ne peut souffrir ni la suppression de l'individu pensant et sa substitution par un automate, ni l'obéissance non raisonnée et non limitée à quelque fin précise et nécessaire qui l'exige. Nous croyons que chaque méthode d'État se fait les hommes qu'elle mérite, et nous n'envions pas le type d'homme que le système prussien a imposé à l'Allemagne, qui s'efforce de l'imposer à toute l'Europe. Contre cet excès

mortel d’une discipline dont le but idéal est la passivité généralisée, nos sentiments et nos forces se sont dressés. Parmi toutes nos ressources, il faut mettre, et se garder de négliger, ces réserves intellectuelles dont je parlais tout à l’heure. Elles doivent compter beaucoup dès aujourd’hui ; elles se montreront bien plus précieuses après la fin des hostilités. En regard d’une moitié de l’Europe terriblement appauvrie quant à la culture, sous-alimentée à l’extrême en fait de nourriture spirituelle, longuement privée de libre philosophie, de science pure, de littérature et d’art désintéressés, et même d’activité religieuse sans entraves, songez à ce que pourra représenter notre Europe de l’Ouest, France et Angleterre, intimement unies dans leur résolution d’assurer l’indépendance de l’esprit, et qui auront durement combattu pour elle. Elles savent bien, l’une et l’autre, que toute valeur de l’humanité, — tout ce que l’homme a fait et qui l’a fait homme, — ne peut subsister, c’est-à-dire : croître, — qu’en présence des conditions vivantes et universelles que réunit un esprit libre.

OceanofPDF.com

FONCTION ET MYSTÈRE DE L'ACADÉMIE

Me sera-t-il permis de philosopher un peu sur notre Académie ?

Nous avons trois cents ans : c'est un bon âge pour revenir un peu sur soi-même ; peser ce que l'on fut, chercher ce que l'on est, songer à ce qu'on pourra être, à ce qu'on pourrait être, ou devrait être. Une sage Compagnie peut bien, comme une personne, considérer sa vie, interroger ses souvenirs, faire un examen de sa conscience et tenter de se rendre plus présentes à soi-même son essence, sa valeur, ses vertus ; — ses faiblesses peut-être ; — imaginer enfin ce qu'elle doit craindre et ressentir sa volonté de vivre…

Mais à peine l'esprit se fixe-t-il sur notre illustre Compagnie et veut-il s'appliquer à ce regard, il éprouve aussitôt une certaine sensation de mystère.

Il y a beaucoup d'Académies en ce monde. Vieilles, jeunes, obscures ou fameuses, officielles ou libres, on en trouve partout et de tout genre, avec tout ce qu'il faut, — archives, bureaux, secrétaires généralement perpétuels, prix et couronnes à décerner, — pour constituer une assemblée fermée, qui se recrute elle-même, et dans le sein de laquelle s'échangent des propos ou des discours conformes à son objet. Tout auprès de la nôtre, partageant notre toit, portant même parure et mêmement armées, quatre grandes compagnes composent avec nous le corps de l'Institut.

Mais, voisines ou non, chacune de ces Académies a sa définition assez précise, et s'emploie à poursuivre dans quelque domaine du savoir l'accroissement d'un certain genre de connaissances ou à favoriser le développement de telle ou telle production de l'esprit.

Seule, l'Académie Française, quoique pourvue d'une charte qui lui assigne le devoir d'observer et de noter les états successifs de la Langue, et quoiqu'elle ait accepté de juger et de récompenser les œuvres littéraires que l'on soumet à ses concours, et les actes vertueux qu'on lui désigne, ne se réduit dans l'opinion universelle à une société qui compose un dictionnaire et qui honore chaque année les mérites qu'elle distingue.

Nous sommes ce que nous croyons être et ce que l'on croit que nous sommes, et personne (ni nous) ne le peut préciser. La singularité de l'Académie est d'être indéfinissable. Si elle ne le fût, sa gloire ne serait point du tout ce que l'on sait qu'elle est : toute chose dont on peut se faire une idée nette perd de sa force de prestige et de sa résonance dans l'esprit.

Il suffirait d'un petit essaim de philologues ou de lexicographes, réunis à quelques écrivains, pour tenir continuellement à jour la table des mots vivants à telle époque.

Il suffirait d'un comité de critiques et de philanthropes pour répartir le mieux du monde tous les prix dont nous disposons.

Ces fonctions que nous exerçons n'épuisent donc point la signification que chacun, même sans tendresse, donne à ces mots : *Académie Française*. Ils produisent une impression qui ne peut se résoudre en termes exacts ; et cette caractéristique négative se fait toujours plus sensible et plus remarquable, à mesure que le développement de l'organisation du monde et de la société se fait de plus en plus pressant, que toutes choses humaines sont de plus en plus assujetties à des formules précises et que l'on tend de plus en plus à ajuster toutes les activités de la vie comme les pièces d'un mécanisme. Nous sommes dans un temps d'excessive et bizarre rigueur, où l'on voit, par exemple, des juristes et des sociologues s'inquiéter de trouver ou de forger une bonne « définition » des « intellectuels », qui permette de donner un statut légal et administratif nettement défini aux malheureux qui pensent !

Il y a donc un certain mystère de l'Académie qui lui est sans doute essentiel ; et cette sorte de transcendance s'accuse et se démontre assez par la grande liberté de nos choix. Non seulement nous pouvons choisir entre les personnes, mais nous échappons à l'obligation de prendre nos nouveaux membres dans une catégorie déterminée par des recherches ou des occupations de telle ou telle espèce. Nulle spécialité ne s'impose à nous. Nulle part, l'impondérable n'est si puissant que dans nos élections. Les motifs de nos préférences se dérobent assez souvent à tout le monde, et parfois à nous-mêmes. Mais si l'on nous reproche que nos voies soient impénétrables, nous trouvons à ces mots une saveur de compliment.

C'est un des charmes de la Compagnie qu'elle ne soit pas une pure collection de gens de lettres, — ni d'ailleurs, comme je l'ai dit, qu'elle se restreigne à aucune discipline particulière. Les semblables ne sont pas

améliorés par les semblables ; mais plutôt empirés. Les hommes de même métier s'endurcissent chacun dans sa manière de faire et de différer de ses pairs, et il est assez naturel que les partis divers qu'ils ont pris dans leurs travaux concurrents leur interdisent de s'entendre. Ils renoncent délibérément d'assez bonne heure à échanger entre eux d'autres propos que ceux qui n'irritent point leurs contrastes.

Mais le commerce de personnages incomparables, — d'un philosophe avec un homme de guerre, d'un poète avec un prélat, d'un historien avec un auteur de romans ou de comédies, d'un diplomate avec un linguiste, n'engage pas les amours-propres et se développe dans toute l'étendue que font deux curiosités croisées entre deux univers. Ce sont ici les différences qui rapprochent.

On peut cueillir chez nous, en quelques mots, le fruit des expériences de toute la vie d'un homme éminent, dans un ordre de recherches ou d'action que l'on a ignoré, ou négligé, ou effleuré à peine jusque-là. Je ne sais rien de plus précieux, et quelquefois de plus délicieux, que ces échanges. Le Dictionnaire les excite parfois ; mais il n'en garde point la trace.

Je me garderai d'oublier que nous possédons aussi ce qu'il faut de savants illustres pour introduire dans une société véritablement « bien composée », une pointe ie rigueur, et l'importante « action de présence » des connaissances les plus profondes.

Quoique l'âge moyen des membres de l'Académie s'éloigne assez sensiblement de celui de l'adolescence, j'ose dire que ce mélange très aimable d'esprits si diversement formés *fait de la jeunesse*.

Rien de plus aisé à établir que cette proposition qui paraît d'abord des plus hardies.

La jeunesse dont je parle n'est que celle qui se déclare par la liberté de l'esprit et la prompte netteté des jugements. Les jeunes gens, dans leurs réunions, n'étant pas encore contraints par le souci de leur carrière et de leur famille, le ménagement de leurs intérêts ou de leur avancement, et la considération pressante d'un avenir immédiat, peuvent donner cours à leurs sentiments sur toute chose, et juger sans réserves. Davantage : ils ne sont pas encore si avancés dans leurs études spéciales qu'ils ne puissent s'intéresser et s'accommoder à toute espèce d'idées. Mais nous, ce qu'ils peuvent *avant*, pour être encore assez libres, nous le pouvons *après*, pour être enfin libérés. Il est vrai que notre liberté d'esprit et notre curiosité sont celles qui se payent par la dépense de toute une vie, tandis que les leurs sont

les effets d’une pensée qui s’éveille et qui regarde de toutes parts avant de s’absorber dans le détail de tel objet ; mais, par cette indépendance et cette diversité d’attentions, il y a une certaine ressemblance entre les jeunes et nous, qui ne le sommes plus. J’ai voulu la noter, puisque je ne suis pas le seul à en avoir ressenti l’impression.

Un de mes confrères, parfois, se penche vers moi pendant la séance, et me souffle : *Nous sommes en classe*.

Nous avons dit que l’Académie a son mystère, dont nous nous efforçons de montrer l’existence. En voici l’aspect politique, ou plutôt constitutionnel. On va voir que nous retrouverons ici cette étrange difficulté de définir notre Compagnie dont j’ai dit plus haut tout le prix.

Nous devons à l’État notre institution et quelque subside ; un logement et certains honneurs réglementaires fort mesurés. Son Chef est notre Protecteur. Les noms de nos élus lui sont soumis, et il lui appartient *souverainement* d’approuver ou de désapprouver notre choix.

Mais entre lui et nous, point d’autorité interposée. Si diverses questions matérielles exigent ou peuvent exiger l’intervention du Ministère, voire du Parlement et parfois du Conseil d’État, l’indépendance de nos travaux, de nos discours, de nos désignations est entière à l’égard de la politique. Elle n’a guère été méconnue que par la Révolution, et par ce gouvernement de la Restauration qui, en 1816, a chassé et fait remplacer un certain nombre d’académiciens. Cette violence ne s’est pas renouvelée. L’Académie, cependant, a été, sous les divers régimes qui se sont succédé depuis lors, assez souvent notée de mauvais esprit. Tantôt dans un sens, tantôt dans l’autre, elle a boudé plus d’une fois le pouvoir établi. Elle accueillit toujours les hommes les plus distingués de l’opposition du moment, et les discours de ses séances solennelles ne furent pas sans pointes, allusions et remontrances à l’adresse des gouvernants. Pour modérées, et sans doute vaines, que puissent être ces démonstrations de blâme ou d’humeur, il faut reconnaître que l’Académie est le seul corps de l’État qui, depuis l’abolition des Parlements de jadis, se soit essayé dans ce genre.

Tout le monde sait bien qu’elle exerce une attradion assez puissante sur tout homme politique parvenu au plus haut de sa carrière. Ils voient en elle, avec quelque raison, le suprême honneur que l’on puisse attendre d’un vote ; et le grand sens des choses humaines qu’ils ont acquis en s’exposant

tant de fois aux surprises des scrutins, aux caprices des assemblées et aux accidents de la vie publique, leur fait justement désirer de s'asseoir enfin parmi les élus qui le sont une fois pour toutes et qui peuvent dire ce qu'ils veulent. Ce n'est point qu'ils échappent à tout : nous avons nos petits périls. L'Académie souvent est assez vivement traitée, assaillie de droite ou de gauche, en termes parfois démesurés. On oublie, d'un côté, qu'elle est la dernière institution de la monarchie française qui subsiste. Le droit de consacrer ou non un immortel est, (avec le droit de grâce), tout ce qui demeure du pouvoir absolu aux mains du Chef de l'État. On oublie, d'autre part, que les plus illustres des plus libres esprits que la France ait produits ont appartenu à la Compagnie. Mais la politique ne peut vivre de justice, et, si l'on pesait tout, les partis s'évanouiraient.

Il faut avouer à présent que tout n'est point absolument faux dans ce qu'on dit de nous facilement, (et qui n'est pas toujours ni flatteur, ni courtois, ni d'ailleurs inouï), quand on en dit que nous avons de l'esprit comme quatre, quarante que nous sommes ; quand on nous accuse d'être rebelles aux nouveautés, hostiles aux œuvres hardies. On a beau jeu de nous opposer nombre d'hommes d'immense talent qui ne furent point des nôtres, ou qui durent s'y reprendre. On ajoute à ces divers griefs la raillerie des ridicules supportables dont notre âge, nos costumes, nos épées, nos discours, et jusqu'à la courtoisie dont on use entre nous, font les conditions obligées. Il manquerait quelque chose à notre gloire, comme Molière y manque, si ces flèches légères et toujours ramassées lui fussent épargnées. Ceux qui les reprennent et les relancent n'aperçoivent peut-être pas qu'ils se placent par là dans la tradition comme nous. Nos moqueurs nous sont substantiels. Il en résulte que le Tricentenaire de l'Académie est tout aussi le leur, qu'il conviendrait de célébrer avec le nôtre. Ne serait-il pas divertissant, — et juste, en somme, — que parmi les détails de nos prochaines fêtes, on fît place à quelque commémoration des séculaires et quasi vénérables critiques et plaisanteries dont nous sommes depuis trois cents ans les paisibles victimes ?

Mais, parlant plus sérieusement, je trouverais noble et digne de nous, de rendre, dans cette même occasion solennelle, un hommage public à ces grands hommes qui ne voulurent ou qui n'obtinrent de fauteuils.

Certes, toutes ces absences éclatantes ne sont point de notre fait, et il en est, je crois, fort peu dont nous soyons absolument responsables. La mort a interrompu des carrières qui eussent, un peu plus longues, trouvé chez nous

leur récompense. Il faut bien dire aussi que l'orgueil qui les intimide arrête quelques-uns sur notre seuil. Ils pensent que c'est s'humilier que de frapper à notre porte, qu'ils redoutent de ne pas voir s'ouvrir aussi promptement qu'elle le devrait devant leurs mérites. Ils craignent de paraître incliner leur fierté en soumettant à nos suffrages l'idée qu'ils se font d'eux-mêmes, et ne céderaient, sans doute, qu'aux instances de toute la Compagnie qui les irait chercher en grande pompe pour les conduire à la Coupole. Je ne les blâme point. Que serait-on si l'on ne se croyait inestimable ?

Mais, ne considérant que les manques très regrettables dont l'Académie peut s'accuser, et qui ne sont point les effets de circonstances indépendantes de sa volonté, j'observe que cette sorte d'injustice n'est pas sans ajouter un dernier trait à ce caractère indéfinissable que je trouve ou que je prête à notre Compagnie. Rien n'assure quelqu'un, ni la renommée, ni la situation, ni la pression de l'opinion publique, d'obtenir un siège chez elle. On ne peut énoncer de conditions précises et il n'y a point de titres invincibles ni de qualités, même des plus brillantes, qui dispensent personne de courir ces risques et d'être exposé à l'incertitude de nos sentiments et aux fluctuations de notre humeur.

J'aimerais enfin de songer ici à l'avenir.

Il ne s'agirait point de jouer à l'oracle : simplement former quelque vœu.

J'ai parlé de notre « mystère ». J'ai tenté de montrer que ce mystère existe, nous distingue, et relève, peut-être, l'Académie par ce je ne sais quoi de vague et d'inexprimable qui se mêle toujours à l'idée qu'éveille son nom. Une chose ne vaut que dans la mesure où elle échappe à l'expression. Il faut que tout ce que l'on peut en dire n'en puisse épuiser la notion.

Si je songe sur notre mystère, je finis par m'interroger si cet arcane singulier ne devrait point s'interpréter comme présage, gage ou prémices de quelque destinée future ? N'oublions point que tout est *plus possible* que jadis dans notre temps, où l'imprévu, l'incroyable et l'invraisemblable dominent : et laissez-moi rêver !

A mesure que le désordre universel, qui est comme la grande œuvre du monde moderne, désordre aussi sensible et aussi actif dans les idées que dans les mœurs et dans les choses, se prononce, se propage, et développe ses dangers, ses promesses, sa puissance de contradictions, accumule les tentatives, les nouveautés, les destructions et les entreprises, les esprits, même les plus fermes, se sentent déconcertés et entraînés par la quantité des

événements, l'excès de découvertes, la précipitation des changements qui en résultent. Ils n'observent autour d'eux que futilité, anxiété, abus de l'énergie, faiblesse des pensées, brusques variations des jugements… L'instabilité s'impose comme le régime normal de l'époque dans tous les ordres.

Mais, par là, la continuité, la durée, le tempérament, la sérénité deviennent, dans cet univers en transmutation furieuse, des valeurs du plus haut prix.

Une nation se devrait de les préserver : il s'agit du salut de son âme. Mais comment soustraire quelque peu de ces essences précieuses à la confusion généralisée, à la violence des faits, aux mouvements incohérents et inattendus d'un monde ivre de forces déchaînées ?

Comme les lettres et les arts se sont, durant quelques siècles, réduits à des travaux presque secrets entretenus pieusement, çà et là, à l'abri du siècle, ainsi peut-on imaginer, au milieu d'une nouvelle barbarie, la conservation et le culte de certains biens très menacés.

Le mystère dont j'ai parlé ne serait-il point de la nature de ces attentes vagues, auxquelles la suite des temps donne enfin leur signification et leur objet ? Ne procède-t-il point d'un obscur sentiment de la nécessité naissante d'un *Conseil* parfaitement libre et désintéressé, au sein duquel se formerait continuellement une opinion de qualité exquise sur les questions les plus hautes qui se puissent poser à une nation ? Je m'assure, par exemple, que les mœurs, les formes, la vraie valeur des hommes et des idées, l'éducation générale, toutes choses qui mériteraient d'être réfléchies et qui sont livrées à présent à l'improvisation, au hasard, au moindre effort, seraient utilement méditées, et leur état comme leur aêtion représenté aux esprits.

Rien de pareil n'existe. Le pouvoir politique, toujours et nécessairement enchaîné à l'absurde et à l'immédiat, étant engagé dans une lutte perpétuelle pour l'existence, ne peut vivre que du sacrifice de l'intellect. Ceci est dans la nature des choses : gouverner c'est aller d'expédient en expédient…

Personne au-dessus des partis et des événements, — (qui ne sont que l'écume des choses), — personne d'insensible aux voix quotidiennes, aux effets dramatiques instantanés de la vie publique, aux haines, aux craintes, aux complaisances privées, — personne, aujourd'hui, qui ait autorité constante pour juger, conseiller, prévoir, et du reste, nul ne peut y prétendre.

Tout ce que nous voyons fait cependant concevoir par contraste, l'idée d'une résistance à la confusion, à la hâte, à la versatilité, à la facilité, aux passions réelles ou simulées. On pense à un îlot où se conserverait le souci du meilleur de la culture humaine. Sans pouvoir effectif, rien que par son existence et par ce qui se répandrait dans le public des sentiments et des avis de ces quelques hommes établis dans la plénitude de la liberté de l'esprit, ce centre d'observation, de réflexion composée et de prévision exercerait une action indéfinissable, mais constante. Une sorte de conscience éminente veillerait sur la cité.

Il ne dépend que de nous de porter insensiblement à cette magistrature idéale l'Académie Française.

1935.

OceanofPDF.com

LE CENTRE UNIVERSITAIRE MÉDITERRANÉEN

Le désir de développer les ressources intellectuelles d'une cité, et d'ajouter à ses attraits divers et à sa renommée universelle les attraits et l'éclat attachés à I'adivité des échanges de l'esprit, a engendré l'idée de fonder à Nice un institut d'études supérieures. Mais la situation et les caractéristiques remarquables de Nice, (ville maritime, ville frontière, séjour habituel de très nombreux étrangers, cité qui possède presque tous les agréments d'une capitale sans en avoir l'immensité et les désagréments), suggéraient de donner au nouvel établissement une physionomie et des attributions toutes nouvelles. Sa création intéresse à la fois la Ville et la Nation ; elle peut et doit intéresser les nations voisines ; elle peut et doit servir la culture générale, favoriser les relations dont le nombre et la variété ont cette culture pour effet. Un tel dessein ne pouvait se réaliser sans l'assistance de l'État.

En conséquence, le Ministre de l'Éducation Nationale, statuant sur des propositions concertées entre l'Université d'Aix et la Ville de Nice, a fait rendre le décret du 18 février 1933, aux termes duquel est créé à Nice, sous le nom de « Centre Universitaire Méditerranéen », l'Institut qu'il s'agit à présent d'organiser.

NOUVEAUTÉ DE L'INSTITUTION

Le problème d'organisation à résoudre est entièrement nouveau. Le « Centre de Nice » est sans modèle. On ne peut consulter de précédents, invoquer des exemples, et l'on ne peut se borner à exécuter des prescriptions réglementaires.

COMPLEXITÉ DU PROBLÈME

Un examen sommaire suffira à montrer la complexité de ce problème.

CE QUE N’EST PAS LE CENTRE DE NICE

D’abord, diversité d’objets. Le Centre n’est pas et ne peut pas être assimilé à un établissement destiné à donner un enseignement régulier et complet, suivi en vue de l’obtention de grades ou titres universitaires, sanctionné par des épreuves, et exigeant, d’ailleurs, de ceux qui veulent le suivre, un certain degré constaté de culture, des conditions de scolarité et d’assiduité.

Le Centre n’est pas non plus un instrument de recherches déterminées.

Il comporte, sans doute, enseignement et même recherches éventuelles, mais enseignement qui ne peut être complet, et recherches qui ne peuvent être qu’occasionnelles.

CLIENTÈLE PROBABLE DU CENTRE

En effet, sans parler de ses ressources qui ne permettent pas de songer à l’assimiler à une Université, ni du principe même de la fondation, qui est tout autre, la clientèle probable des leçons qui y seront données n’est pas un public homogène et poursuivant un but identique. L’âge, la culture, l’intention, la nationalité, ia connaissance de notre langue seront nécessairement très différents d’un auditeur à l’autre. Tantôt l’appétit d’un plaisir intellectuel, tantôt la volonté de s’instruire, tantôt la simple imitation sera le mobile. Nous devons accueillir et contenter à la fois l’amateur, le curieux, l’habitué, et celui qui vient une fois, l’habitant et le visiteur de Nice.

Cette remarque est capitale, car la condition essentielle d’un bon commencement doit être la satisfaction de besoins réels de la population stable et de la population flottante de la ville. Le Centre ne peut vivre que de l’opinion et de l’intérêt qu’il excitera, à peine de languir et de se réduire à une vie tout artificielle et administrative sans avenir.

J’ajoute que si la condition essentielle d’existence dans les premiers temps est la satisfaction de besoins existants, sa condition essentielle de développement devra être la création de besoins nouveaux et de nouveaux intérêts intellectuels. Reconnaître les premiers, pressentir les seconds, doit être le principal souci des organisateurs.

COMPLEXITÉ DE LA CONDITION ADMINISTRATIVE DU CENTRE

A cette diversité d'objets se juxtapose une assez grande complexité de l'organisme, complexité originelle et d'ailleurs inévitable. Pour assurer le fonctionnement du Centre, il sera nécessaire de réaliser la coordination constante de plusieurs mécanismes administratifs indépendants, d'accorder les méthodes réglementaires, les habitudes et les vues de plusieurs autorités ou entités distinctes : la Ville et plus d'un de ses services ; l'État, (Ministère de l'Éducation Nationale et Université d'Aix ; dans certains cas, Département des Affaires Étrangères, services de la Presse et de la Propagande) ; parfois les assemblées régionales, et parfois diverses autorités ou administrations étrangères.

Toutefois, l'existence et l'action du Conseil de Perfectionnement permettra de régler à Nice même, et dans les meilleures conditions de rapidité et de connaissance immédiate des choses, bien des affaires qui demanderaient de longs délais pour être traitées à distance et par échelons.

CONDITIONS IMPOSÉES PAR UN ÉTAT DES CHOSES ANTÉRIEUR

Enfin, pour nouvelle que soit notre institution, elle ne doit pas moins se fonder sur des bases déjà existantes. Aux termes du décret précité, elle doit conserver et développer : I° l'Institut d'Études Franco-Étrangères ; 2° les Conférences d'Enseignement Supérieur.

Ces deux organes d'enseignement, plus ou moins modifiés et adaptés aux conditions nouvelles, sont appelés à constituer la Base Universitaire du Centre de Nice.

En résumé, multiplicité d'objets ; diversité de conditions à remplir, d'esprits à satisfaire ; pluralité de statuts et de rouages à coordonner : nouveauté d'une part, conservation de l'autre, tel est l'aspect initial des éléments et des données sur lesquels doit s'exercer le présent travail d'organisation.

Ces conditions complexes d'existence et de fonctionnement rendent d'une importance capitale les premières décisions à prendre. Il s'agit de rendre viable, utile et prospère une entreprise tout originale, qui éveille à l'étranger une curiosité très marquée.

La Base Universitaire du Centre, constituée comme on l'a dit, par l'Institut d'Études Franco-Étrangères et par l'Institut des Conférences d'Enseignement Supérieur, fonctionnera sous la direction du Directeur.

Ce fonctionnement assurera la marche régulière de notre établissement, ce qu'on peut nommer son allure de régime. C'est par quoi il se rapprochera de l'Université et se raccordera par ses modes d'activité et ses règlements aux modes d'activité et aux règlements de celle-ci. Il est évident, d'ailleurs, qu'il doit emprunter à l'Université ses éléments de stabilité, ses garanties de compétence et l'autorité indispensable pour conférer éventuellement une valeur certaine aux diplômes ou certificats qui pourraient être institués.

INSTITUT D'ÉTUDES FRANCO-ÉTRANGÈRES

En ce qui concerne l'Institut d'Études Franco-Étrangères, diverses raisons dont penser que l'enseignement devrait désormais se restreindre au français, (langue et notions de Littérature). Mais peut-être y aurait-il lieu de développer les moyens de rendre plus sensibles aux étrangers certaines qualités de notre langue littéraire par la création d'un cours de Diction.

INSTITUT D'ÉTUDES SUPERIEURES

Les Conférences d'Enseignement Supérieur devant constituer l'un des principaux attraits et le moyen permanent d'action du Centre de Nice, il importe d'en étudier la réorganisation avec un soin particulier.

La diversité des besoins intellectuels à satisfaire, la variété des personnes à intéresser ne permettent pas de concevoir le programme de ces conférences comme l'on concevrait le programme d'un cycle d'études fini, et ordonné à l'acquisition d'une certaine somme de connaissances d'un certain ordre.

Par les mêmes raisons, l'enseignement ne pourra se faire trop technique, ou trop élevé. Il faut cependant qu'il s'impose par sa valeur et son rayonnement.

ENSEIGNEMENT PAR CONFERENCES

Il semble qu'il y a lieu de maintenir le système actuel d'enseignement par conférences, c'est-à-dire de ne pas adopter, pour le moment, l'idée de créer des cours suivis par le même maître. Dans une période d'essais, il est bon de rechercher la souplesse et la variété de la méthode.

RÉPARTITION DES ATTRIBUTIONS DE CONFÉRENCES

D'autre part, sur le nombre total des conférences, un certain nombre seraient réservées à des étrangers, les autres réparties entre les professeurs de l'Université d'Aix, et d'autres personnalités françaises. Supposé, par exemple, (et sans que ces chiffres soient considérés comme définitifs), que soit fixé à 36 le nombre total des conférences, 6 conférences seraient demandées aux étrangers, 18 aux professeurs de l'Université d'Aix et 12 aux lettrés et savants français, (membres de l'Institut, professeurs du Collège de France et des Universités, écrivains ou artistes, etc…)

L'Administration pourrait, en outre, (et en surplus), organiser ou autoriser des conférences libres, (non rémunérées), quand elle le jugerait bon dans l'intérêt de l'Établissement.

DÉFINITION GÉNÉRALE DU PROGRAMME

Ces diverses propositions tendent à donner, dès le début, le plus de vie et d'éclat possible à l'Enseignement régulier du Centre. Mais il convient à présent d'examiner et de déterminer la matière même de cet Enseignement.

Les Conférences jusqu'ici n'étaient pas assujetties à un programme. Elles pouvaient traiter *de omni re scibili*, et aucun lien n'existait entre elles.

Le décret qui est notre charte a changé cet état de choses. Il assigne à notre activité multiple une certaine unité d'objectif, et non seulement il la prescrit dans son texte, mais il l'inscrit dans le nom même qu'il donne à la nouvelle institution « Centre Universitaire Méditerranéen ».

La notion infiniment riche de Méditerranée doit donc être la notion génératrice de nos programmes, notre sujet fondamental. Cette détermination n'est une restriction qu'en apparence : il suffit de songer un instant à ce que contient de possibilités une entreprise d'études méditerranéennes, — et cette entreprise est devant nous, — pour concevoir et admirer la fécondité d'une définition qui semblait d'abord limitative.

Notre définition, qui assure d'abord une heureuse convergence de connaissances dans l'esprit de nos auditeurs, ne peut manquer, d'autre part, d'exciter, dans la pensée de nos conférenciers, la production de quantité de sujets et d'idées, d'intérêt puissant et nouveau, de suggérer des recherches et des découvertes, ne fût-ce que par le reclassement, le rapprochement, le placement dans une autre perspective, de questions déjà connues, car il n'est rien de réel qui n'ait une infinité d'aspects, et rien qui nous contraigne davantage à apercevoir des raisons insoupçonnées et des problèmes inédits comme l'exploration systématique d'un domaine bien circonscrit.

Il est à souhaiter, pour la gloire de Nice et de la Nation, que notre Centre se manifeste et s'impose, quelque jour, comme le lieu d'élaboration d'une connaissance méditerranéenne, le point où se forme une conscience de plus en plus nette et complète de la fonction de cette mer privilégiée dans le développement des idéaux et des ressources de l'homme. L'ordre, en toute matière, est né sur ses bords. Notre époque excessive gagnerait à ne pas l'oublier.

PUBLICATIONS ÉVENTUELLES

Pourquoi ne pas envisager dès à présent la formation à Nice d'un trésor de documents méditerranéens ? Les premiers textes recueillis seraient les textes mêmes de nos conférences. Je les verrais volontiers publiés annuellement sous les armes de la Ville, et je tiendrais cette publication pour un des moyens les plus efficaces de notre action. N'oublions pas que la production publiée est le seul et authentique indice d'une vie intellectuelle, et que la rareté ou l'insignifiance des publications en province font trop souvent méconnaître ou mésestimer à l'étranger le mérite des travaux qui s'accomplissent en France et hors de Paris.

On peut concevoir de bien des manières l'entreprise d'une étude des choses méditerranéennes.

La solution la plus simple serait aussi la plus vaine : elle consisterait à se borner à recommander que les sujets de nos conférences se pussent rapporter ou rattacher sans trop de complaisance à la Méditerranée. Mais un programme si lâche n'a pas paru convenir pour les débuts d'un institut qui doit affirmer dès l'origine aussi nettement que possible sa destination et son originalité.

On a donc été conduit à fixer arbitrairement, mais non sans réflexion, une idée assez générale et assez précise qui dominât les programmes de nos commencements et qui permît de donner à toutes nos activités une orientation commune, comme de maintenir insensiblement une coordination suffisante et assez claire aux yeux du public entre nos divers enseignements.

Il s'agit, en somme, de fixer un but unique, très visible, et également valable pour toutes les disciplines et pour tous les esprits, leur laissant à chacun son entière liberté de manœuvre et d'exécution pour l'atteindre. Le simple nom de « Méditerranée » n'a pas paru suffire : un mot de ralliement n'est pas un plan d'opérations.

FONCTION DE LA MÉDITERRANÉE

A cette fin, on a cru devoir choisir comme idée directrice la notion, (introduite plus haut), du rôle que notre mer a joué, ou de la fonction qu'elle a remplie, en raison de ses caractères physiques singuliers, dans la constitution de l'esprit européen, ou de l'Europe historique en tant qu'elle a modifié le monde humain tout entier.

La nature méditerranéenne, les ressources qu'elle offrait, les relations qu'elle a déterminées ou imposées, sont à l'origine de l'étonnante transformation psychologique et technique qui, en peu de siècles, a si profondément distingué les Européens du reste des hommes, et les temps modernes des époques antérieures. Ce sont des Méditerranéens qui ont fait les premiers pas certains dans la voie de la précision des méthodes, dans la recherche de la nécessité des phénomènes par l'usage délibéré des puissances de l'esprit, et qui ont engagé le genre humain dans cette manière d'aventure extraordinaire que nous vivons, dont nul ne peut prévoir les développements, et dont le trait le plus remarquable, le plus inquiétant, peut-être, consiste dans un éloignement toujours plus marqué des conditions initiales ou naturelles de la vie.

Le rôle immense joué par la Méditerranée dans cette transformation qui s'est étendue à l'humanité, s'explique, dans la mesure où quelque chose s'explique, par quelques observations toutes simples.

DONNÉES PHYSIQUES

Notre mer offre un bassin bien circonscrit dont un point quelconque du pourtour peut être rejoint à partir d'un autre en quelques jours, au maximum, de navigation en vue des côtes, et d'autre part, par voie de terre.

Trois parties du monde, c'est-à-dire trois mondes fort dissemblables, bordent ce vaste lac salé. Quantité d'îles dans la partie orientale. Point de marée sensible, ou qui, sensible, ne soit à peu près négligeable. Un ciel qui rarement reste longtemps voilé, circonstance heureuse pour la navigation.

Enfin, cette mer fermée, qui est en quelque sorte à l'échelle des moyens primitifs de l'homme, est tout entière située dans la zone des climats tempérés : elle occupe la plus favorable situation du globe.

DONNÉES ETHNIQUES

Sur ses bords, quantité de populations extrêmement différentes, quantité de tempéraments, de sensibilités et de capacités intellectuelles très diverses, se sont trouvés en contact. Grâce aux facilités de mouvements que l'on a dites, ces peuples entretinrent des rapports de toute nature : guerre, commerce ; échanges volontaires ou non de choses, de connaissances, de méthodes ; mélanges de sang, de vocables, de légendes ou de traditions. Le nombre des éléments ethniques en présence ou en contraste, au cours des âges, celui des mœurs, des langages, des croyances, des législations, des constitutions politiques, a, de tout temps, engendré une vitalité incomparable dans le monde méditerranéen. La concurrence, qui est l'un des traits les plus frappants de l'ère moderne, a atteint de très bonne heure, en Méditerranée, une intensité singulière ; concurrence des négoces, des influences, des religions. En aucune région du globe, une telle variété de conditions et d'éléments n'a été rapprochée de si près, une telle richesse créée et maintes fois renouvelée.

CAUSES LOCALES D'EFFETS UNIVERSELS

Or, tous les facteurs essentiels de la civilisation européenne sont les produits de ces circonstances, c'est-à-dire que des circonstances locales ont eu des effets reconnaissables d'intérêt et de valeur universels.

ÉDIFICATION DE L'HOMME

En particulier, l'édification de la personnalité humaine, la génération d'un idéal du développement le plus complet ou le plus parfait de l'homme, ont été ébauchées ou réalisées sur nos rivages. L'Homme mesure des choses ; l'Homme, élément politique, membre de la cité ; l'Homme, entité juridique définie par le droit ; l'Homme égal à l'homme devant Dieu et considéré *sub specie æterntatis*, ce sont là des créations presque entièrement méditerranéennes dont on n'a pas besoin de rappeler les immenses effets.

Qu'il s'agisse des lois naturelles ou des lois civiles, le type même de la Loi a été précisé par des esprits méditerranéens. Nulle part ailleurs la puissance de la parole, consciemment disciplinée et dirigée, n'a été plus pleinement et utilement développée : la parole, ordonnée à la logique, employée à la découverte de vérités abstraites, construisant l'univers de la géométrie ou celui des relations qui permettent la justice ; ou bien, maîtresse du forum, moyen politique essentiel, instrument régulier de l'acquisition ou de la conservation du pouvoir.

Rien de plus admirable que de voir en quelques siècles naître de quelques peuples riverains de cette mer, les inventions intellectuelles les plus précieuses, et, parmi elles, les plus pures : c'est ici que la science s'est dégagée de l'empirisme et de la pratique, que l'art s'est dépouillé de ses origines symboliques, que la littérature s'est nettement différenciée et constituée en genres bien distincts et que la philosophie, enfin, a essayé à peu près toutes les manières possibles de considérer l'Univers et de se considérer elle-même.

Jamais, et nulle part, dans une aire aussi restreinte et dans un intervalle de temps si bref, une telle fermentation des esprits, une telle production de richesse n'a pu être observée.

C'est pourquoi et par quoi s'est imposée à nous l'idée de concevoir l'étude de la Méditerranée comme l'étude d'un dispositif, j'allais dire d'une machine, à faire de la civilisation.

Tel est le parti pris de notre programme :

CONNAISSANCE DE LA MÉDITERRANÉE ET DE SA FONCTION

Ce parti est arbitraire et il est entaché de quelque anthropomorphisme. Mais il ne s'agit point ici d'une thèse ou d'une doctrine qui doive et puisse observer une rigoureuse objectivité. Il s'agit de tracer sur la carte d'un immense domaine d'observations et d'idées une certaine voie que l'on

puisse facilement retrouver et qui conduise nécessairement aux points les plus significatifs ou les plus importants de l'étendue à explorer.

DIVISION DE LA MATIÈRE DE L'ENSEIGNEMENT

En conséquence, une partie des leçons d'Enseignement Supérieur données au Centre de Nice sera consacrée à la description physique du bassin méditerranéen.

Ici, Géologie, Minéralogie, Océanographie, Géodésie et Géographie trouvent leur place.

On insistera sur les particularités physiques de ce bassin : climatologie, séismes, variétés des côtes.

EXEMPLE : CONFÉRENCE SUR LA « THETIS »

On pense qu'il sera d'un haut intérêt pour nos auditeurs d'entendre une conférence sur les modifications de la configuration de la Méditerranée, les changements successifs des lignes de rivages au cours des périodes géologiques.

Une autre partie de nos leçons aura pour objet général la description biologique du bassin. Faune et flore.

A cette étude se rattache la définition anthropologique des populations, l'examen de leur diversité et de leurs caractéristiques physiologiques. Apports et mélanges, croisements. Peuplements et dépeuplement, exodes et immigrations. La préhistoire sera appelée à contribuer à cette catégorie du programme.

La Climatologie médicale et la Pathologie particulière des contrées méditerranéennes interviendront nécessairement dans notre section biologique.

Les descriptions physique et biologique nous assurant ainsi d'une connaissance progressive du milieu offert à l'homme par la Méditerranée, nous envisagerons maintenant la partie de notre programme qui doit donner à concevoir la fonction humaine de ce dispositif ou système naturel.

Si nous pouvions attribuer à cette matière l'ampleur et le degré de précision que commanderaient son importance et notre destination, il faudrait, à notre avis, distribuer en trois ordres de questions la masse des

connaissances que nous avons à exploiter. Nous avons, en effet, à considérer :

L’action du milieu méditerranéen sur l’homme ;

L’action de l’homme sur ce milieu ;

L’action de l’homme sur l’homme, dans ce milieu, et les actions humaines extra-méditerranéennes dirigées vers la Méditerranée ou provenant d’elle.

ACTION DU MILIEU SUR L’HOMME

Le milieu attire, fixe, modifie l’homme, et cette action s’exerce à un degré ou à une profondeur inconnus, mais nous savons cependant qu’elle lui impose des activités, des habitudes, lui suggère des entreprises, des images, des tendances. Le milieu en fait, par exemple, un pêcheur ou un navigateur. (Si l’on a pu reprocher aux poètes grecs l’abus qu’ils font des métaphores maritimes, c’est au milieu qu’il faut s’en prendre). Applications innombrables : droit maritime, constructions navales, etc… etc…

ACTION DE L’HOMME SUR LE MILIEU

Mais l’homme agit en retour sur le milieu. Il l’aménage, l’équipe, le cultive, l’exploite. Il construit des villes, creuse des ports, altère les conditions naturelles avec des conséquences parfois imprévues. (Le percement de l’isthme de Suez a modifié biologiquement la faune marine en Méditerranée.)

ACTION DE L’HOMME SUR L’HOMME

Enfin, l’action de l’homme sur l’homme, qu’il s’agisse de l’action de l’individu sur un groupe, ou de celle du groupe sur l’individu, ou de celle des groupes sur d’autres groupes ou sur eux-mêmes, constitue le troisième point.

Ce domaine est infini. D’ailleurs, à la moindre réflexion, des connexions possibles si touffues se dessinent entre ces trois chefs d’études, qu’on ne peut se flatter de leur faire correspondre des programmes de détail bien séparés. Il est impossible de diviser à priori ce qui est indivisible dans la

réalité. Mais dans chaque cas particulier, dans chaque sujet choisi, il suffira que l'on n'oublie pas le cadre que l'on vient de proposer pour que se présente à l'esprit la notion de fonction de la Méditerranée, et oour que les auditeurs puissent aisément rattacher à cette notion, (que l'on pourrait appeler constitutionnelle de notre enseignement), les idées et les connaissances produites à leurs attentions pendant une quelconque des leçons.

En d'autres termes, quel que soit le sujet considéré, et quel que soit l'esprit qui le considère, la question de lieu ou de milieu doit toujours ici être posée. Qu'il s'agisse ce Littérature, de Droit, d'Ethnographie ou de Science ces Religions, il importe que le « point de vue du Centre de Nice » s'y insère.

L'HISTOIRE

En ce qui concerne l'Histoire, il serait très désirable que les maîtres s'attachassent moins aux événements, c'est-à-dire aux accidents très visibles, qu'aux développements, lesquels ont une importance bien plus grande pour la formation du capital d'idées et d'habitudes en quoi consiste la civilisation. Développements des techniques, des mythes, des ambitions, des relations ; propagation, ou introduction des nouveautés.

A cet égard, les caractères du bassin méditerranéen, sa configuration peuvent suggérer des problèmes particulièrement intéressants. Par exemple, la coexistence, à diverses époques, d'États ou de Sociétés fort peu éloignés les uns des autres, sinon en conctact immédiat, mais prodigieusement différents par la culture, les mœurs, les lois, est un cas bien méditerranéen. (Égypte et Phénicie ; Rome et Carthage ; Louis XIV et les Barbaresques ; Conquête d'Alger, etc.) Cette simultanéité peut servir à introduire la notion d'un équilibre méditerranéen tantôt rompu, tantôt rétabli, notion qui excède le domaine de l'histoire politique, car elle se retrouverait facilement dans d'autres ordres : équilibres plus ou moins stables des croyances, des langages, des influences morales ou esthétiques, voire des monnaies, des valeurs d'échange, etc. Les déplacements et les ruptures de ces équilibres, c'est-à-dire les événements, ne se conçoivent bien que si les équilibres mêmes ont été d'abord considérés.

On ne signale cette notion que pour la commodité qu'elle peut offrir en vue d'une construction méthodique de l'idée d'un Système Méditerranéen.

Ce qui coexiste en Méditerranée, à une époque donnée ; ce qui s'y introduit, ce qui en émane, ce sont là des questions essentielles à forme très simple qui permettraient, en toute matière, de retrouver, ou de fortifier le principe de notre programme.

Il est inutile de signaler les applications de ce principe à la Littérature, à la Philosophie, aux Arts, à la Science du Droit, aux Sciences en général. On se bornera à rappeler que quantité de problèmes latents doivent nécessairement apparaître au regard qui présume, en toute chose de l'esprit, quelque élément d'origine méditerranéenne. Mais il est arrivé que certaines des valeurs méditerranéennes en ont offusqué d'autres : par exemple, la grande gloire de la Grèce et la bien aussi grande gloire de Rome ont fait oublier ou négliger bien d'autres sources de civilisation. Une exploration systématique trouvera certainement qu'il y eut en Méditerranée bien plus de choses dont il faut tenir compte, que nos habitudes ne nous le laissent penser.

Enfin, on n'insistera pas ici sur les relations de notre région avec le reste du monde. Mais le changement considérable de l'échelle des choses humaines qui s'est développé depuis le XV^e^ siècle et dans lequel la culture scientifique d'origine méditerranéenne a eu la part d'initiative que l'on sait, doit être regardé comme l'un de nos sujets d'études les plus importants. L'Europe et la Méditerranée devenues, par les effets mêmes des qualités intellectuelles qui s'y sont développées, des éléments de deuxième grandeur de l'univers humain ; l'affaiblissement des traditions dites « classiques » ; la renaissance de l'Afrique du Nord, — on énumère au hasard des faits fort différents, mais qui se rattachent tous aux questions qui peuvent aujourd'hui se poser au sujet de l'avenir de notre Système Méditerranéen.

Telles sont les idées générales dont il a paru convenable et conforme à la définition du Centre d'Études que s'inspirât notre programme.

Il ne nous appartient pas de préciser plus avant. Nous tenons essentiellement à respecter la liberté de choix et d'exposition des sujets. Que si un programme antérieur à l'organisation du Centre avait été établi par les maîtres de l'Université d'Aix, nous considérerions volontiers ce programme comme devant être maintenu à titre transitoire. Nous nous permettons, toutefois, d'insister sur l'importance, capitale à nos yeux, de produire, ou du moins de songer à produire, quelque chose de nouveau, qui justifie une dénomination et une fondation d'espèce nouvelle.

Il a été dit qu'un certain nombre de conférences seraient demandées à des personnalités particulièrement qualifiées, françaises ou non, universitaires ou non.

L'Administration espère, en outre, pouvoir obtenir le concours des établissements scientifiques de la région et de Paris, tels que les Observatoires de Nice et de Paris, le Musée Océanographique de Monaco, la Direction des

Musées Nationaux, le Muséum d'Histoire Naturelle, le Musée d'Ethnographie, etc…

L'Enseignement n'est pas le seul objet de notre institution. Il en est la fonction permanente locale, nécessaire, mais non suffisante, fonction assurée par l'activité définie plus haut de la Base Universitaire du Centre.

Mais nous avons un autre objet, d'intérêt national et international, qui doit être rempli par des moyens appropriés. Il consiste à tenter de faire de Nice le lieu privilégié de certaines manifestations de haute culture.

Rien de plus significatif à notre époque que la tendance qui s'y observe un peu partout à constituer l'Esprit, à lui donner un statut propre, des droits, et une mission bien déterminée. Cette tendance est une réponse, (jusqu'ici demeurée vague et incertaine), aux menaces de toute espèce que l'état des choses et le proche avenir prononcent contre l'existence ou le développement des formes les plus exquises ou les plus abstraites du travail intelleêtuel.

La rigueur des conditions de la vie, la précision croissante du mécanisme social ne laissent reconnaître à l'intelligence que ses titres utilitaires immédiats. En ce qu'elle a de plus élevé, elle est, en effet, imperceptible par nature à la Politique comme à l'Économie, car ces deux aspects de la réalité sociale sont des aspects purement statistiques des choses, tandis que les hautes et les profondes recherches ou productions de l'esprit sont nécessairement des écarts, des singularités, qui se dérobent à toute évaluation en unités sociales, en heures de travail, qui ne répondent à aucune exigence générale, qui n'entrent pas dans la circulation, et qui peuvent quelquefois être considérées, (pour un temps), comme dangereuses, — parasites ou toxiques du corps national ou social.

Tout ce qui peut servir à poser nettement devant l'opinion ce problème de la conservation de la haute culture, problème non seulement réel, mais

actuel, et non seulement actuel, mais pressant, nous paraît devoir être employé.

Quelqu'un écrivait récemment : « qu'il fallait une Politique de l'Esprit, comme il fallait une Politique de l'or, du blé ou du pétrole » et que la nation, qui la première concevrait cette Politique et lui donnerait l'attention, les soins et l'ampleur qu'elle mérite, s'assurerait une gloire et une influence singulière dans le monde.

Ces considérations ont suggéré l'idée d'utiliser le Centre d'études comme Centre d'échanges, lieu de contacts entre sommités et autorités de l'ordre intellectuel. L'on ferait naître à Nice, de temps en temps, des occasions de réunion des éléments les plus représentatifs de la culture. Tantôt ces réunions n'auraient pour objet que de créer ou de fortifier des relations personnelles entre des représentants éminents de la Science, des Arts ou des Lettres de notre époque ; tantôt un programme précis pourrait proposer à la discussion quelque problème particulièrement signalé à l'attention de l'univers intellectuel, et la réunion ne comprendrait alors que les personnes qualifiées.

Mais, pour diverses raisons, toute apparence de congrès serait exclue, et le nombre des invités de la Ville et du Centre très limité.

Il serait à désirer que quelques-uns de ces hôtes de marque consentissent à donner une conférence dont profiterait notre auditoire ; et que la publication de ce texte, ainsi que celle des débats ou des résolutions des réunions, vînt enrichir la collection des productions de notre Centre, de laquelle il a été parlé plus haut.

Toutes les qualités de la Ville de Nice, climat, site, population et organisation publique et privée, toujours prêtes à recevoir et à bien accueillir les visiteurs, font cette ville particulièrement propre à une expérience de signification universelle.

Nous avons dit que la seule annonce de la création du « Centre de Nice » avait excité à l'Étranger, en quelques pays surtout, un mouvement très marqué de curiosité et d'intérêt. La presse, çà et là, en a parlé, parfois plus abondamment qu'elle ne l'a fait en France. Nous-même avons personnellement constaté en Espagne et en Italie à quel point l'entreprise de Nice éveillait l'attention des milieux intellectuels et même politiques, et nous sommes fondé à croire qu'il serait aisé d'instituer entre notre Centre et diverses Universités ou organisations étrangères des relations d'ordre

intellectuel et des échanges de vues concernant la civilisation méditerranéenne et ses effets même lointains.

Barcelone, Gênes, Milan seraient plus particulièrement disposées dès aujourd'hui à se mettre en rapport avec nous. Nous savons que le Portugal et l'Amérique Latine s'intéressent également à notre projet. Enfin, certaines démarches ont déjà manifesté l'intention de l'Allemagne de participer à la vie du « Centre de Nice ».

On pourrait déduire de ces remarques que notre création est justifiée déjà par cet accueil qui lui est fait, qu'elle répond à une attente, à un besoin latent, puisque à peine annoncée, aussitôt, tant de sollicitude est excitée.

Mais il est bien plus sage d'en déduire un conseil et de soigneuse préparation. Il faut craindre sur toute chose de décevoir, de donner une idée médiocre de la pensée et de la faculté d'organisation françaises. Ce souci a dominé la conception du programme esquissé plus haut.

1933.

OceanofPDF.com

PRÉSENTATION
DU
« MUSÉE DE LA LITTÉRATURE »

Le problème général d’une Exposition est de faire voir : il consiste à assembler, à mettre en évidence et en valeur ce qui est ordinairement dispersé, retiré, réservé à quelques-uns, peu accessible, et pour beaucoup, véritablement inconnu. On s’ingénie à disposer dans une enceinte et à rendre le plus sensible aux regards les moyens et les résultats de quelques-unes (ou de la plupart) des formes de l’activité humaine : ce sont des objets et des fonctionnements, des produits des diverses transformations utiles ou intéressantes que l’on sait faire subir à la matière ou à l’énergie, ou à des êtres vivants. Une machine, une statue, un meuble, une espèce sélectionnée, tout ceci est visible et le problème de les exposer n’est qu’une affaire de choix et de mise en ordre et en place.

Mais le principal agent de toutes ces transformations conçues, voulues et accomplies par l’homme, échappe à toute exhibition. Dans une Exposition, il est partout présent par ses effets ; absent de partout par sa nature même. L’esprit, puissance originale de transformation, ne se révèle que par l’ordre ou le désordre qu’il introduit dans le monde des choses sensibles.

Ce fut donc une grande et paradoxale nouveauté que le dessein formé par les organisateurs de l’Exposition de 1937, de donner à ce principe invisible, à l’esprit même, je ne sais quel visage, et de faire apparaître aux yeux des visiteurs, l’invention elle-même, auprès des choses inventées, et ce qu’on peut apercevoir ou soupçonner de la création en deçà de ce qu’elle crée.

Quant aux sciences, la difficulté n’était pas tout insurmontable. La Science, par définition, se réduit en actes bien définis, et toute pensée scientifique se dirige vers une vérification unique et universelle qui exige une transmissibilité aussi parfaite que possible d’esprit à esprit. Il reste de ce progrès les traces d’un tâtonnement expérimental ou les moments d’une généralisation croissante dont on peut montrer la suite assez clairement. Le Palais de la Découverte est une manière de chef-d’œuvre de ce genre. Le

problème, quant à la Science, est admirablement résolu. Mais les Lettres… Quoi de plus abstrait que l'activité littéraire ? Que faire voir ? Qu'est-ce qui est sensible dans cet étrange emploi du temps et des forces de l'homme, si difficile à définir, et dans lequel l'arbitraire le plus étendu, la diversité la plus capricieuse, les motifs les plus variés, les sensations, les sentiments, la raison, les passions et les circonstances, les tempéraments et les dons les plus différents, viennent se dépenser, s'exprimer et s'organiser pour produire contes, poèmes, systèmes, — tout ce que la puissance de transformation la plus libre, agissant sur quelques milliers de mots dont elle exploite les possibilités innombrables de combinaison, peut condenser en œuvres, et livrer à une consommation incertaine, à la lecture, à l'attention, — au mépris ou à l'émerveillement d'une quantité indéterminée d'inconnus ?

Ceux dont la tâche difficile fut de rechercher les moyens d'exposer tout ceci, s'accordèrent d'abord sur l'impossibilité. Rien de plus simple, sans doute, que de montrer des livres. On l'a fait : on en a mis à la disposition du public : on a exposé aussi l'histoire du livre, — je veux dire tous les états de sa fabrication : papier, encre, types, composition et tirages, illustration et reliure. Mais ce n'est point l'histoire du livre qui pouvait nous embarrasser. C'était, toute mystérieuse et irréductible à des idées claires et distinctes, ce que l'on peut nommer sa *préhistoire :* le travail intérieur dont l'ouvrage est le terme.

C'est alors que nous avons songé à remonter au plus près de la pensée et à saisir sur la table de l'écrivain le document du premier acte de son effort intellectuel, et comme le graphique de ses impulsions, de ses variations, de ses reprises, en même temps que l'enregistrement immédiat de ses rythmes personnels, qui sont la forme de son régime d'énergie vivante : *Le Manuscrit original*, le lieu de son regard et de sa main, où s'inscrit de ligne en ligne le duel de l'esprit avec le langage, de la syntaxe avec les dieux, du délire avec la raison, l'alternance de l'attente et de la hâte, — tout le drame de l'élaboration d'une œuvre et de la fixation de l'instable.

Une autre considération, qui nous parut de première importance, fortifia dans nos esprits ce projet à peine formé.

Beaucoup pensent, et le pensent d'autant plus naturellement et ingénument qu'ils sont moins instruits, que *Littérature* signifie nécessairement *Facilité*. Je ne prétends pas du tout qu'ils s'abusent

toujours. Notre métier n’exige à peu près rien : une plume, un cahier de papier, quelque ambition y suffisent. On conçoit que tant de gens regardent comme un amusement, parfois favorisé par d’heureux succès de vanité ou d’argent, une occupation qui semble ne demander ni matériel spécial, ni technique certaine, ni apprentissage, ni contrainte. Ils ne savent pas, et ne peuvent savoir, que ce métier bizarre enferme tout ceci dans l’être même qui l’exerce, quand cet être vaut quelque chose. C’est pourquoi nous avons tenté de mettre sous les yeux de la foule ce qu’elle n’avait jamais vu : les pages travaillées, raturées, de quelques-uns des plus grands écrivains du dernier siècle, espérant de faire comprendre que leur gloire fut achetée par un labeur sévère, plus soutenu que nul autre, et qui ne connaissait ni horaires limités, ni congés, ni retraite, ni détente de l’esprit. Il était bon, peut-être, dans une époque dominée par la notion de travail mesurable, de rendre très sensible l’existence et la dignité du travail qui n’a pas de mesure.

Hugo, Balzac, Flaubert paraissent sur ce mur. Là, Renan, Sainte-Beuve, Anatole France. Et là, Baudelaire, et là, Marcel Proust.

Auprès d’eux se développe une collection, qui me semble assez complète, de cette quantité de petites revues (dont quelques-unes sont devenues fort grandes) qui, depuis plus de soixante ans, entretiennent la vitalité de nos Lettres, naissent et meurent comme des idées ; réagissent, — parfois avec quelque violence, — au contact des gloires régnantes et du goût généralement répandu. Ce sont elles, qui, chaque dix ans, introduisent dans l’atmosphère intellectuelle, ce qu’il faut d’étonnant et d’assez différent de ce qui vient d’être, pour donner des raisons de vivre et d’écrire aux jeunes hommes créés pour créer. Ce sont elles qui réalisent la culture des êtres rares et qui offrent aux talents les plus singuliers quelques chances de se produire. Me sera-t-il permis de marquer ici d’un peu de mélancolie et d’une pensée personnelle, ces quelques paroles de circonstance ? C’est que je vois devant mes yeux ce que nous fûmes, et qu’un regard me suffit, sur ces portraits et sur cette rangée versicolore, pour revivre au milieu de morts.

Cette petite Exposition des Lettres est une expérience, qui jamais jusqu’à ce jour n’avait été ni conçue, ni entreprise. Le laboratoire n’est pas grand. Les dépenses et les moyens furent des plus mesurés. Mais il est bien connu que de fort beaux résultats se sont déclarés dans les conditions les plus restreintes, et nous savons que l’intelligence, la volonté, une certaine passion de bien faire accomplissent parfois pour l’amour de quelque œuvre

ce que la magnificence des installations et l'importance des ressources ne parvient pas toujours à obtenir.

Ces vertus se sont trouvées et se sont employées dans l'invention, l'ordonnance et l'exécution de notre Exposition littéraire. Il est temps que je leur rende l'hommage qui leur est dû. Qu'aurions-nous fait sans l'action constante, l'énergie persuasive, égale et irrésistible de M. Julien Cain, Administrateur général de notre Bibliothèque Nationale, dont il a transformé tout le fonctionnement comme il a fait l'édifice, et qu'il a rendue, par un progrès constant de ses dispositions et de ses aménagements, enfin digne des richesses incomparables qu'elle renferme, et l'égale des plus parfaites de l'étranger ? Il est, sans doute, l'homme de France auquel l'organisation des Lettres doit le plus. Il est impossible de mieux concevoir et de prévoir plus lucidement tous les besoins du travail de l'esprit qu'il ne l'a fait, toutes les fois que des problèmes de cet ordre lui ont été proposés. Sous son éminente direction, le zèle, l'ingéniosité, l'érudition de nos collaborateurs ont fait merveille, et dans ce cadre étroit dont ils ont compris que l'étroitesse même pouvait être utilisée à accroître l'intensité des impressions, ils ont condensé les documents, accumulé les images significatives et ces agrandissements de manuscrits plus parlants que bien des leçons. Jusqu'à la dernière minute, on pouvait voir ici s'affairer le travail désintéressé de MM. Jean Babelon, Jean Fraysse, Léon Pierre-Quint, chacun reconstruisant son grand homme ou sa période préférée. Je ne puis nommer tout le monde, mais comment faire pour ne pas rendre des grâces toutes particulières à notre Marcel Bouteron, qui connaît son Balzac mieux que Balzac lui-même, et qui, entre deux consultations tout aimables qu'il donne à des membres de l'Institut, vit en commerce familier et perpétuel avec son héros, qui n'en était pas ?

Nous espérons que cet effort obtiendra sa récompense, et que cet essai portera des fruits. Sa véritable récompense doit être d'éveiller dans l'homme qui passe une idée plus juste et plus relevée de la Littérature qu'il n'en avait peut-être jusque-là. *Comment*, se dira-t-il, *et pourquoi tant de travail pour un objet si vain? Pour noircir du papier faut-il tant de fatigues ?* Et peut-être, ce visiteur concevra-t-il ce qu'il faut concevoir pour donner tout son prix à ce que cherche et traque l'écrivain sur cette feuille sous sa lampe.

Demain, le sort de l’art et des recherches supérieures de l’esprit sera entièrement suspendu à l’opinion du plus grand nombre, qui est nécessairement dominée par la considération de l’utilité immédiate. Stendhal disait déjà : « La Société ne paye que les services qu’elle voit. » Mot qui ne fut jamais que trop juste, mais qui devient une sentence redoutable. Il ne faut rien négliger pour en écarter la menace, et faire comprendre à tous que l’homme n’est homme que dans la mesure où l’utile ne dirige pas toutes les actions et ne commande pas tout son destin.

OceanofPDF.com

UN PROBLÈME D’EXPOSITION

Le dessein de faire une *Exposition* propose, aussitôt conçu, une quantité de problèmes dans tous les ordres possibles. On pourrait même dire qu’il en propose une infinité, puisque, à chaque fois que l’on y pense, l’esprit ne manque pas de nous offrir une question nouvelle et quelque difficulté non encore aperçue.

Toutefois les difficultés qui naissent à chaque réflexion ne sont pas, d’ordinaire, indéterminées : il n’y a point de grands doutes sur les objets mêmes que l’on songe à exposer : il ne s’agit que de choisir entre des *choses*, d’en rechercher l’ordre le plus heureux et l’aspect le plus séduisant. Qu’il s’agisse de machines, de meubles, de tissus, d’ustensiles ou de fleurs ou d’animaux, l’on sait ce que l’on veut exposer et l’on n’a pas à inventer les produits ou les êtres mêmes que l’on songe d’offrir au regard du visiteur.

Mais supposez que l’on s’aventure à vouloir, parmi les autres parties d’une Exposition, faire place aux créations immédiates de la pensée et tenter de donner aux yeux le spectacle de l’effort intellectuel le plus élevé, et vous trouverez aussitôt devant vous l’obligation d’imaginer d’abord les dispositifs visibles qui pourront le mieux suggérer des travaux essentiellement invisibles.

Tel est le problème qui s’est imposé à quelques-unes des classes de l’Exposition de 1937 (Groupe I).

Toutes les classes du Groupe I, qui est le Groupe des Manifestations de la Pensée, ne sont pas également tourmentées par ce problème. Les sciences physiques et naturelles ont leurs appareils, leurs expériences, leurs collections à montrer. En ces matières, le travail intellectuel aboutit toujours à des actes producteurs de phénomènes qu’il a prévus ou prescrits et qui s’effectuent au moyen de techniques instrumentales plus ou moins compliquées. Tout ceci peut se faire et se fera devant le public. Le « Palais de la Découverte », que mon illustre confrère Jean Perrin a eu la belle idée de constituer, montrera la succession et l’évolution des notions par la suite des expériences, dont la somme forme le capital de nos connaissances positives.

Quant aux Arts Plastiques et à la Musique, leur essence est d'être sensibles. Rien de plus simple que d'exposer ou de faire entendre leurs ouvrages. Ils sont eux-mêmes *expositions*.

Mais peut-on concevoir une représentation des travaux de la Pensée où les Mathématiques et la Littérature n'auraient point de place ? Ici paraît et s'impose le problème ou le paradoxe de faire voir ce qui n'existe que par l'esprit et dans l'esprit. Il a fallu rechercher, d'une part, les productions visibles des méditations et des calculs des géomètres, et y trouver les éléments d'une exhibition qui, je l'espère, sera assez surprenante et même captivante pour quantité de visiteurs ; d'autre part, on s'efforcera de rendre présent et matériellement observable le labeur même de l'écrivain. Ce labeur est inscrit dans les ratures, les adjonctions, les reprises marginales, dans les corrections sur épreuves, et le public constatera sur d'énormes agrandissements de pages manuscrites qu'il existe un métier d'écrire, et que les plus grands d'entre nous, furent aussi les plus convaincus de son existence.

Donnons à présent quelques détails. Le visiteur qui pénétrera par la coupole de l'avenue d'Antin dans le Palais de la Découverte, trouvera d'abord un appareil électrostatique de dimension prodigieuse. Il sera constitué par deux sphères creuses de 3 mètres de diamètre pouvant contenir les expérimentateurs. Une puissante machine électrostatique permettra de charger à 3.000.000 de volts, ces deux sphères entre lesquelles jaillira une étincelle de plusieurs mètres de longueur. Cette machine unique en son genre sera entourée par une cage protectrice de 20 mètres de diamètre, autour des barreaux de laquelle les visiteurs pourront circuler, pénétrer sous les sphères ; ils pourront aussi monter au niveau des étincelles qui jailliront à la hauteur du premier étage.

En poursuivant leur visite, ils trouveront successivement les domaines des diverses parties de la physique ; ils verront par exemple à côté de décorations murales rappelant diverses découvertes fort anciennes, des présentations spéciales. Ainsi pour la mécanique et la thermodynamique ; ils verront notamment les expériences sur la conservation du travail, les effets d'inertie, le gyrostat et un ascenseur d'Einstein leur donnera quelque idée de la relativité.

Les états de la matière seront représentés par les expériences classiques sur la pression des gaz, les effets dus à la raréfaction, les machines à vide

perfectionnées. Les propriétés générales des liquides, celle des cristaux seront non loin de là mises à l'évidence.

Naturellement l'électricité, le magnétisme, toute la suite historique des découvertes de Volta, de Cavendish, d'Ampère, de Faraday, de Foucault, etc., seront reconstitués sous les yeux des visiteurs. Beaucoup de ces expériences seront faites grâce à une grande machine à courant continu, pouvant donner 50.000 ampères sous 10 volts.

Mais l'une des sections les plus intéressantes est celle qui montrera au public les acquisitions toutes nouvelles que la science a faites dans la connaissance de la structure fine de la matière. Tandis que la science depuis l'origine jusqu'à la fin du XIXe siècle travaillait seulement sur des faits connus, depuis l'antiquité, une ère nouvelle s'est ouverte le jour où le courant électrique est trouvé. Mais le mouvement scientifique s'est accentué violemment depuis 1900 et toutes les découvertes faites depuis changent le monde, détraquent nos idées, bouleversant les notions de temps, de matière et d'espace que nous avions de toute antiquité.

Nos pouvoirs d'action et d'investigation ont été prodigieusement accrus. Mais nos sens nous montrent seulement des effets moyens. Toute la physique très moderne se fonde sur l'emploi de relais ; nous n'avons des choses qu'elle étudie qu'une connaissance indirecte. Toutefois, il est merveilleux de penser que l'existence des molécules, des atomes, et des éléments les plus subtils, (électrons positifs, négatifs, neutrons, etc.), a été démontrée. Les expériences correspondant à ces découvertes sont généralement très simples et il n'y a pas de doute que le public en sera vivement intéressé. Il verra comment on distingue et l'on pèse une molécule, comment les espèces chimiques se décomposent en corps simples et ces corps simples en leurs atomes constitutifs. Les décharges dans les gaz lui montreront la production des rayons cathodiques. La physique des rayons X lui sera également exposée.

Dans une chambre de Wilson de très grande dimension, il verra la trajectoire des particules se dessiner dans la vapeur d'eau. Enfin, les rayons cosmiques figureront aussi dans le Palais de la Découverte. Leur passage transformé et décelé par leur action sur l'amplificateur sera rendu perceptible par le son.

Quant à la Chimie, son exposition comprendra une partie active dans laquelle des démonstrateurs effectueront des expériences particulièrement frappantes. Elles auront pour objet de reproduire les étapes des principales

découvertes et l'acheminement vers les applications pratiques, afin que le public se rende compte que les préparations et les synthèses industrielles sont issues le plus souvent de préoccupations purement scientifiques.

L'éclairage des salles sera réalisé par des tubes luminescents à gaz rares. Le public verra d'abord le développement de la technique du feu ; il sera appelé à contrôler lui-même à l'aide d'un appareil de mesure appropriée la température utilisée pour la préparation d'un élément particulier. L'or, l'argent, le cuivre, le soufre, l'arsenic, le bismuth, etc., seront montrés à l'état natif. Le mercure sera solidifié dans l'air liquide. Un motif décoratif sera réalisé à l'aide d'une fontaine à mercure sous des éclairages variés. On verra ensuite le carbone, le fer et sa métallurgie, ainsi que son étude par le microscope et par les rayons X. Toute la chimie minérale sera d'ailleurs mise sous les yeux du visiteur, ainsi que le développement de la chimie organique et de ses applications dans leur immense importance industrielle.

Les salles de l'Exposition de la Chimie seront aménagées avec des dégagements assurant une circulation dans le sens des chaînes de découvertes. Les centres d'expériences seront conçus en laboratoires et une salle de cinéma sera aménagée pour la projection de films relatifs à des expériences impossibles à effectuer en public, à des réalisations industrielles.

De la chimie biologique à la biologie générale la transition est naturelle. Les auteurs du projet de cette section se sont limités à choisir dans le champ infini de la biologie quelques points particulièrement importants. C'est un laboratoire vivant qu'ils ont voulu instituer. Voici un exemple entre autres du mode de présentation projeté : pour démontrer au public les phénomènes électriques et les bruits qui accompagnent les battements du cœur, un visiteur sera invité à saisir deux électrodes, cependant qu'un récepteur sera placé sur sa poitrine. Aussitôt, tous les visiteurs entendront très amplifiés les bruits du cœur du sujet et verront en même temps, en rayons lumineux passant sur un écran, le graphique des phénomènes électriques et le graphique des bruits. Un grand diorama montrera la place de la vie dans la physico-chimie de la terre, c'est-à-dire le cycle du carbone passant du gaz carbonique de l'air aux végétaux, puis aux herbivores, puis aux carnivores. On verra ensuite le retour du carbone des déchets organiques à l'atmosphère sous l'action des badtéries diverses, réalisant des fermentations ou des oxydations respiratoires.

On montrera également les découvertes accomplies dans la connaissance de l'énergétique des êtres vivants. L'hérédité végétale et animale des hybrides, les races spéciales, les lois de Mendel, ainsi que diverses présentations sur la sexualité, la parthénogénèse, le développement et la chirurgie de l'œuf, les appareils de Carrel seront également mis en évidence.

Des expériences sur des animaux vivants, (sang, vivisection), seront répétées à certaines heures. Enfin, les diverses méthodes qui étudient l'homme et les mouvements de l'homme, ainsi que l'étude des manifestations électriques des fonctions nerveuses complètent cette exposition. Les appareils seront équipés pour que le plus grand nombre d'entre eux puisse être mis en marche par les visiteurs. On y mesurera les caractéristiques physiologiques, pression artérielle, capacité respiratoire, métabolisme, vision, audition, tact, attention, mémoire, réactions, etc.

Allons à présent au ciel. A côté de la présentation photographique des objets célestes, soleil, étoiles, nébuleuses, le public trouvera des lunettes dont une grande de 0 m. 30 d'ouverture et deux lunettes équatoriales, qui seront mises à la disposition des visiteurs.

Enfin, pour achever cette revue sommaire du Palais de la Découverte, je dirai quelques mots de l'Exposition des Mathématiques. Comme je l'indiquais tout à l'heure, il n'était pas aisé de concevoir l'exposition d'une science étant seulement abstraite, mais l'ingéniosité des organisateurs a suppléé à l'ingratitude de la matière. Qu'ont-ils imaginé ? Ils ont songé d'abord à mettre sous les yeux du public ce qu'ils appellent l'antre du mathématicien. Ce serait une petite salle où l'on réunirait les éléments sensibles de la pensée mathématique. Sur une plinthe régnant autour d'elle, courrait une décoration peu banale, entièrement composée par les chiffres décimaux de quelque nombre transcendant. Ce sont là des éléments inépuisables et l'on pourrait en revêtir le ciel entier, il en resterait autant que l'on voudrait. Au-dessous de cette plinthe, on inscrira les plus grands nombres premiers connus ; la liste des polyèdres réguliers, ainsi que des équations ou des formules remarquables. Au-dessus de la plinthe seraient tracées des courbes de formes curieuses, cycloïdes, hyperboles, spirales, trochoïdes, courbes du diable, limaçons, cissoïdes, lemniscates, etc. Il y a là un élément de décoration extrêmement original dont on peut tirer le parti le plus décoratif.

En dehors de l’antre du mathématicien, on trouvera divers tableaux relatifs à l’histoire de la science et des modèles de surfaces de nature très variée.

Certains de ces modèles présenteront un intérêt tout particulier. Ce sont ceux qui reproduiront les formes naturelles dans lesquelles on retrouve des formes géométriques connues ou des lois mathématiques : formes de coquillages, enroulement des cornes chez certains ruminants, spirales dans les fleurs de topinambours et dans les écailles de pommes de pins. D’autre part, l’infini des courbes planes ou gauches, sera certainement exploité par les organisateurs. Divers procédés seront mis en œuvre pour rendre sensible aux yeux la génération des surfaces. Par exemple, la projection sur un fond noir, les surfaces formées de fils qu’on éclairera par des nappes lumineuses. Par le même procédé, en taisant déplacer des fils générateurs de ces surfaces, on obtiendra d’une manière continue et saisissante les déformations d’une courbe qui se tord, se ploie et se déploie sous les yeux du spectateur, comme un être vivant. On tentera même de donner une idée d’un espace à quatre dimensions… Enfin, on exposera les merveilleuses machines qui servent aujourd’hui à exécuter automatiquement les calculs les plus compliqués, les appareils à effectuer, non seulement toutes les opérations arithmétiques, mais des résolutions d’équations et des intégrations.

Certains automates seront rangés dans la catégorie de ces mécanismes.

Quant aux mathématiques appliquées, l’exposition comprendra certainement divers dispositifs ingénieux qui rendront sensibles les principales lois des calculs de probabilité comme la courbe de Gauss ou la solution du problème de l’aiguille de Buffon.

On voit que, si abstraite soit une science, l’ingéniosité et l’emploi de tous les moyens modernes de présentation permettent d’en tirer quelques éléments très intéressants de spectacle ; et cette perception directe par les visiteurs, de résultats obtenus par le travail le plus intérieur et le plus sévère de l’esprit, pourra dans doute leur inspirer, à l’égard de ceux qui se consacrent à ses profondes recherches, des sentiments d’admiration et de respect pour l’effort intellectuel généralement peu soupçonné du public.

Mais tous les efforts de l’intelligence ne peuvent être rendus sensibles et, si les mathématiciens ont pu concevoir une exhibition de quelques-uns des résultats de leur science, d’autres branches du savoir et du pouvoir intellectuel sont malheureusement sans moyen de se manifester aux yeux.

J’ai dit tout à l’heure que nous tenterons par l’exposition de manuscrits corrigés et de divers états du travail du style, de donner quelque idée de l’élaboration littéraire, mais nous ne disposons d’aucun moyen de mettre en spectacle les diverses formes de l’activité de la pensée.

Le poète, le romancier, le philosophe, l’historien, ici, doivent se confondre. Toutefois, l’on peut bien dire, et c’est par quoi je terminerai, que l’Exposition elle-même tout entière implique par sa date, qui est celle du troisième centenaire du Discours de la Méthode, par l’esprit dans lequel elle a été conçue, par les efforts d’imagination qu’elle a nécessités, à la fois histoire, philosophie et poésie.

OceanofPDF.com

RESPIRER

La liberté est une sensation. Cela se respire. L'idée que nous sommes libres dilate l'avenir du moment. Elle fait s'éployer à l'extrême dans nos poitrines je ne sais quelles ailes intérieures dont la force d'enlèvement enivrant nous porte. Par une ample, fraîche, profonde prise de souffle à la source universelle où nous puisons de quoi vivre un instant de plus, tout l'être délivré est envahi d'une renaissance délicieuse de ses volontés authentiques. Il se possède. Il fait jouer en lui tous les ressorts de ses espoirs et de ses projets. Il recouvre l'intégrité de sa parole. Il peut parler à tous comme il parlait à soi. Il ressent tout le prix de ses pas qui ne trouvent plus de barrières ni de consignes sur leurs voies, et il regarde en souriant de braves femmes qui se hâtent et s'efforcent d'exploiter, à coups de petites scies, une hideuse forêt de chevaux de frise pour en faire de simples bûches. Tout cet appareil de défense brisé, broyé, vidé, ces débris de casemates vaines, ces chars disloqués, percés et que l'on dépèce, ces édifices criblés de coups, blessés par les explosions, entamés par le feu, imposent l'idée d'une puissance extraordinaire, surgie de la vie même, contre laquelle les obstacles calculés à loisir, les prévisions les plus minutieuses, l'armement le plus redoutable aux mains des hommes les plus déterminés, le béton, les engins automatiques, les défilés souterrains, et tout ce que la volonté la plus dure sait imaginer et créer pour maîtriser une révolte, ne peuvent prévaloir. Nous avons vu et vécu ce que peut faire une immense et illustre ville qui veut respirer. Et voici que ce mot si vague, l'ÂME, prend un sens admirable.

Mais, par le fait même qu'il se ressaisit, l'esprit retrouve tous ses droits et les exerce contre ce moment même qui les lui rend. Il n'est point de douceur de vivre ou de revivre qui le doive enchaîner. Il faut bien que se ranime en lui sa loi supérieure, qui est de ne pas s'abandonner à l'instant et de ne pas se livrer tout à sa joie. Il faut aussi qu'il se garde des effets de choc ou d'éblouissement que produisent sur l'intelligence les événements énormes. Les événements ne sont que l'écume des choses. Les réflexions que l'on fait sur eux sont fallacieuses, et les prétendues leçons qu'on tire de ces faits éclatants sont arbitraires et non sans danger. Nous savons ce que

nous ont coûté, en 1940 comme en 1914, les « enseignements » des guerres précédentes. Il suffit, du reste, de songer à l'infinité des coïncidences que tout « événement » compose pour se convaincre qu'il n'y a pas à raisonner sur eux ; ceux qui en raisonnent ne peuvent le faire que moyennant des simplifications grossières et les analogies verbales et superficielles qu'elles permettent. Mais l'esprit, aujourd'hui, doit préverser toute sa lucidité. Si l'intelligence française possède les vertus de clarté que l'on dit, jamais occasion plus pressante de l'exercer ne lui a été offerte. Il s'agit d'essayer de concevoir une ère toute nouvelle. Nous voici devant un désordre universel d'images et de questions. Il va se produire une quantité de situations et de problèmes tout inédits, en présence desquels presque tout ce que le passé nous apprend est plus à redouter qu'à méditer. C'est d'une analyse approfondie du présent qu'il faut partir, non pour prévoir les événements sur lesquels, ou sur les conséquences desquels, on se trompe toujours, mais pour préparer, disposer ou créer ce qu'il faut pour parer aux événements, leur résister, les utiliser. Les ressources des organismes contre les surprises et les brusques variations du milieu sont d'un grand exemple.

Je ne puis développer à présent ces considérations à peine indiquées et me borne à répéter ce que j'ai dit assez souvent : Prenons garde d'entrer dans l'avenir à reculons… C'est pourquoi je n'aime pas trop que l'on parle de reconstruire la France : c'est construire une France que j'aimerais que l'on voulût.

OceanofPDF.com

ULTIMA VERBA

ARRÊTE ! ARRÊTE-TOI ! VAINQUEUR, SUR CE MOMENT SI HAUT DE LA VICTOIRE. PRENDS UN TEMPS DE SILENCE ET TE DEMANDE CE QU'IL TE FAUT PENSER SUR CE SOMMET, CE QU'IL TE FAUT PENSER QUI NE SOIT PAS SANS CONSÉQUENCE.

C'EST UN VŒU, UN SERMENT, UN ACTE SANS RETOUR, UN MONUMENT DE L'ÂME, ET COMME UNE PRIÈRE SOLENNELLE, QUE TU DOIS, SUR LES MORTS ET SUR LES VIVANTS, PRONONCER ET INSTITUER, AFIN QUE CE MOMENT SILENCIEUX SI BEAU NE PÉRISSE PAS COMME UN AUTRE.

DÉCLARE EN TOI ET GRAVE DANS TON CŒUR :

QUE LE JOUR NE LUISE JAMAIS OU LE SOUVENIR DE CE JOUR DE VICTOIRE PUISSE APPORTER UNE AMERTUME ET UN RETOUR FUNESTE VERS LA PRESENTE JOIE ; QUE JAMAIS REVIVANT CE QUI EST AUJOURD'HUI NE TE VIENNE A L'ESPRIT CETTE LOURDE PAROLE :

A QUOI BON ?

OceanofPDF.com

PIÈCES SUR L’ART

OceanofPDF.com

DEGAS DANSE DESSIN

A la comtesse de Béhague.

DEGAS

Comme il arrive qu'un lecteur à demi distrait crayonne aux marges d'un ouvrage et produise, au gré de l'absence et de la pointe, de petits êtres ou de vagues ramures, en regard des masses lisibles, ainsi ferai-je, selon le caprice de l'esprit, aux environs de ces quelques études d'Edgar Degas{93}.

J'accompagnerai ces images d'un peu de texte que l'on puisse ne pas lire, ou ne pas lire d'un trait, et qui n'ait avec ces dessins que les plus lâches liaisons et les rapports les moins étroits.

Ceci ne sera donc qu'une manière de monologue, où reviendront comme ils voudront mes souvenirs et les diverses idées que je me suis faites d'un personnage singulier, grand et sévère artiste, essentiellement volontaire, d'intelligence rare, vive, fine, inquiète ; qui cachait sous l'absolu des opinions et la rigueur des jugements, je ne sais quel doute de soi-même et quel désespoir de se satisfaire, sentiments très amers et très nobles que développaient en lui sa connaissance exquise des maîtres, sa convoitise des secrets qu'il leur prêtait, la présence perpétuelle à son esprit de leurs perfections contradictoires. Il ne voyait dans l'art que problèmes d'une certaine mathématique plus subtile que l'autre, que nul n'a su rendre explicite, et dont fort peu de gens peuvent soupçonner l'existence. Il parlait volontiers d'*art savant ;* il disait qu'un tableau est le résultat d'une *série d'opérations.*…Cependant qu'au regard naïf, les œuvres semblent naître de l'heureuse rencontre d'un sujet et d'un talent, un artiste de cette espèce profonde, plus profond peut-être qu'il n'est sage de l'être, diffère la jouissance, crée la difficulté, craint les plus courts chemins.

Degas refusait la *facilité* comme il refusait tout ce qui n'était point l'unique objet de ses pensées. Il ne savait souhaiter que de s'approuver, c'est-à-dire de contenter le plus difficile, le plus dur et incorruptible des juges. Personne n'a plus positivement que lui méprisé les honneurs, les

avantages, la fortune, et cette gloire que l'écrivain peut dispenser si aisément à l'artiste avec une généreuse légèreté. Il se moqùait âprement de ceux qui placent à la discrétion de l'opinion, des pouvoirs constitués, ou des intérêts du commerce, le destin de leur œuvre. Comme le vrai croyant n'a affaire qu'à Dieu, au regard duquel il n'est de subterfuges, d'escamotages, de combinaisons, de collusions, d'attitudes ni d'apparences qui comptent, ainsi demeura-t-il intact et invariable, uniquement soumis à l'idée absolue qu'il avait de son art. Il ne voulait point d'autre chose que ce qu'il trouvait de plus ardu à obtenir de soi-même.

Je reviendrai sur tout ceci, sans doute… Après tout, je ne sais trop ce que je dirai tout à l'heure. Il est possible que je m'égare un peu, à propos de *Degas*, vers la *Danse*, et vers le *Dessin*. Il ne s'agit point de biographie dans les règles ; je ne pense pas trop de bien des biographies, ce qui prouve seulement que je ne suis pas fait pour en faire. Après tout, la vie de quelqu'un n'est qu'une suite de hasards, et de *réponses* plus ou moins exactes à ces événements quelconques…

D'ailleurs, ce qui m'importe dans un homme, ce ne sont point les *accidents*, et ni sa naissance, ni ses amours, ni ses misères, ni presque rien de ce qui est observable, ne peut me servir. Je n'y trouve pas la moindre clarté *réelle* sur ce qui lui donne son prix et le distingue profondément de tout autre et de moi. Je ne dis pas que je ne sois assez souvent curieux de ces détails qui ne nous apprennent rien de solide ; *ce qui m'intéresse n'est pas toujours ce qui m'importe*, et tout le monde en est là. Mais il faut prendre garde à l'*amusant*.

Bien des traits de Degas que je rapporte ici ne sont point de mon souvenir. Je les dois à Ernest Rouart, qui depuis l'enfance l'a familièrement connu, a grandi dans l'admiration et la crainte révérentielle de ce maître fantasque, a été nourri de ses aphorismes et de ses préceptes, et a exécuté sur ses injonctions impérieuses diverses expériences de peinture ou de gravure dont je donnerai textuellement le récit plein d'humour et de précision qu'il m'a fait l'amitié de rédiger pour moi.

Enfin, point d'esthétique ; point de *critique*, ou le moins du monde.

Degas, tendre pour peu de choses, ne s'adoucissait guère à l'égard de la critique et des *théories*. Il disait, volontiers, — et sur le tard le rabâchait, — que LES MUSES jamais ne discutent entre elles. Elles travaillent tout le jour, bien séparées. Le soir venu et la tâche accomplie, s'étant retrouvées, elles dansent : *elles ne parlent pas*.

Il était cependant grand disputeur lui-même et raisonneur terrible, particulièrement excitable par la politique et par le dessin. Il ne cédait jamais, arrivait promptement aux éclats de la voix, jetait les mots les plus durs, rompait net. Alceste, près de lui, eût fait figure d'homme faible et facile.

Mais, à cause du sang napolitain qui était en lui et le faisait si tôt monter au ton le plus aigu, on pouvait douter quelquefois s'il n'aimait pas d'être intraitable et connu généralement pour tel.

Il avait aussi des heures charmantes.

J'ai connu Degas chez Monsieur Henri Rouart, vers quatre-vingt-treize ou quatre-vingt-quatorze, introduit dans la maison par l'un de ses fils, et bientôt l'ami des trois autres.

Cet hôtel de la rue de Lisbonne n'était, depuis le seuil jusqu'à la chambre la plus haute, que peintures exquisement choisies. Le concierge lui-même, gagné à la passion de l'art, avait couvert les murs de sa loge de toiles parfois bonnes qu'il achetait à la salle des ventes où il fréquentait aussi studieusement que d'autres serviteurs font le champ de courses. Quand il avait eu la main très heureuse, son maître lui rachetait le tableau, qui passait pomptement de la loge aux salons.

J'admirais, je vénérais en Monsieur Rouart la plénitude d'une carrière dans laquelle presque toutes les vertus du caractère et de l'esprit se trouvaient composées. Ni l'ambition, ni l'envie, ni la soif de paraître ne l'ont tourmenté. Il n'aimait que les vraies valeurs qu'il pouvait apprécier dans plus d'un domaine. Le même homme qui fut des premiers amateurs de son temps, qui goûta, qui acquit prématurément les ouvrages des Millet, des Corot, des Daumier, des Manet, — et du Greco, devait sa fortune à ses constructions de mécanique, à ses inventions qu'il menait de la théorie pure à la technique, et de la technique à l'état industriel. Le reconnaissance et Paffection que je garde à Monsieur Rouart ne doivent point parler ici. Je dirai seulement que je le place parmi les hommes qui ont fait impression sur mon esprit. Ses recherches de métallurgiste, de mécanicien et de créateur de machines thermiques s'accommodaient en lui avec une ardente passion pour la peinture ; il s'y connaissait en artiste, et même la pratiquait en vrai peintre. Mais sa modestie a fait que son œuvre personnelle, curieusement précise, est demeurée presque inconnue et le bien de ses seuls enfants.

J’aime que le même homme puisse mener différents travaux et se proposer des difficultés de plus d’une sorte. Parfois, quelque problème défiant ses souvenirs mathématiques, Monsieur Rouart recourait à des camarades d’antan qui n’avaient cessé, depuis Polytechnique, de cultiver et d’approfondir l’analyse. Il consultait Laguerre, grand géomètre, l’un des fondateurs de la théorie des imaginaires et l’inventeur d’une singulière définition de la distance. Il lui soumettait quelque équation différentielle à intégrer. Mais, s’agît-il de peinture, c’est avec Degas qu’il en discutait. Il adorait et admirait Degas.

Ils avaient été camarades de collège, au lycée Louis-le-Grand, s’étaient perdus de vue pendant des années et retrouvés par un étonnant concours de circonstances. Degas racontait volontiers le détail de cette reconnaissance. En 1870, Paris investi, tandis que Monsieur Rouart, s’employant doublement à sa défense, commandait une batterie du corps de place, en tant qu’ancien élève de Metz, et fabriquait des canons, en tant que métallurgiste, Degas s’était fort simplement engagé dans l’infanterie. Envoyé à Vincennes pour un exercice de tir, il s’aperçut que son œil droit ne voyait pas la cible. On constata que cet œil était à peu près perdu, ce qu’il attribuait, (je tiens tout ceci de sa bouche), à l’humidité d’une chambre sous les toits, où il avait longtemps couché. Fantassin inutilisable, on le *verse* dans l’artillerie. Il retrouve dans son capitaine son condisciple Henri Rouart. Ils ne se quittent plus.

Tous les vendredis, Degas, fidèle, étincelant, insupportable, anime le dîner chez Monsieur Rouart. Il répand l’esprit, la terreur, la gaieté. Il perce, il mime, il prodigue les boutades, les apologues, les maximes, les blagues, tous les traits de l’injustice la plus intelligente, du goût le plus sûr, de la passion la plus étroite, et d’ailleurs la plus lucide. Il abîme les gens de lettres, l’Institut, les faux ermites, les artistes qui *arrivent ;* cite Saint-Simon, Proudhon, Racine, et les sentences bizarres de Monsieur Ingres… Je crois l’entendre. Son hôte, qui l’adorait, l’écoutait avec une indulgence admirative, cependant que d’autres convives, jeunes gens, vieux généraux, dames muettes, jouissaient diversement des exercices d’ironie, d’eïthétique ou de violence du merveilleux faiseur de *mots*.

J’observais avec intérêt le contraste de ces deux types d’homme de grande valeur. Je m’étonne parfois que la littérature ait si rarement exploité la différence des intellects, les concordances et les discordances qui

apparaissent, à égalité de puissance et d'activité de l'esprit, entre les individus.

J'ai donc connu Degas à la table de Monsieur Rouart. Je m'étais fait de lui une idée que j'avais formée de quelques-unes de ses œuvres que j'avais vues, et de quelques-uns de ses *mots* que l'on colportait. Je trouve toujours un grand intérêt à comparer une chose ou un homme avec l'idée que je m'en faisais avant que je les visse. Si cette idée était précise, sa confrontation avec l'objet même peut nous enseigner quelque chose.

De telles comparaisons nous donnent une certaine mesure de notre faculté d'imaginer à partir de données incomplètes. Elles nous remontrent aussi toute la vanité des biographies en particulier, et de l'histoire en général. Il est vrai, toutefois, qu'une chose est plus instructive encore : c'est l'étonnante *inexaltitude probable* de l'observation immédiate, le faux qui est l'œuvre de nos yeux. *Observer*, c'est, pour la plus grande part, imaginer ce que l'on s'attend à voir. Il y a quelques années, une personne que je connais, et qui est d'ailleurs assez connue, s'étant rendue à Berlin pour y donner une conférence, fut dépeinte par quantité de journaux qui s'accordèrent à lui trouver les yeux noirs. Elle les a fort clairs. Mais elle est originaire du Midi de la France ; les journalistes le savaient, et ils virent en conséquence.

Je m'étais fait de Degas l'idée d'un personnage réduit à la rigueur d'un dur dessin, un spartiate, un stoïcien, un janséniste artiste. Une sorte de brutalité d'origine intellectuelle en était le trait essentiel. J'avais écrit peu de temps auparavant la « Soirée avec Monsieur Teste », et ce petit essai d'un portrait imaginaire, quoique fait de remarques et de relations vérifiables, aussi précises que possible, n'eêt pas sans avoir été plus ou moins *influencé*, (comme l'on dit), par *un certain Degas que je me figurais*.La conception de divers monstres d'intelligence et de conscience de soi-même me hantait assez souvent à cette époque. Les choses vagues m'irritaient, et je m'étonnais que dans aucun ordre, personne, peut-être, ne consentît à pousser ses pensées jusqu'au bout…

Dans ma préfiguration de Degas, tout n'était pas fantastique. Comme j'aurais pu le prévoir, l'homme était plus complexe que je ne m'attendais qu'il fût.

Il se montra aimable avec moi, comme l'on est avec qui n'existe guère. Je ne valais pas un coup de foudre. Je compris cependant que les jeunes gens de lettres de ce temps-là ne lui inspiraient aucun amour : il n'aimait singulièrement pas Gide, qu'il avait rencontré sous le même toit.

Il était bien mieux disposé pour les jeunes peintres. Ce n'est pas qu'il se défendît d'abîmer sans pitié leurs toiles et leurs thèses, mais il mettait dans ces exécutions une sorte de tendresse qui se mêlait bizarrement à la férocité de son ironie. Il allait à leurs expositions ; il observait le moindre indice de talent ; l'auteur se trouvant à portée, il faisait compliment, il donnait un conseil

Réflexion :

L'histoire des Lettres et celle des Arts sont aussi niaises que l'Histoire Générale. Cette niaiserie consiste dans une étrange absence de curiosité de la part des auteurs. On les dirait privés de la faculté de poser des questions, même les plus simples. On s'interroge peu, par exemple, sur la nature et l'importance des relations qu'entretiennent à telle époque les *jeunes* avec les *vieux*. L'admiration, l'envie, l'incompréhension, les rencontres ; les préceptes et procédés transmis, dédaignés ; les jugements réciproques ; les négations qui se répondent, les mépris, les retours… Tout ceci, qui *serait* un des plus vivants aspects de la *Comédie de l'Intellect*, vaudrait bien qu'on ne le passât point sous silence. Il n'est dit dans aucune *Histoire de la Littérature* que certains *secrets* de l'art des vers se sont transmis depuis la fin du XVI^e^ siècle jusqu'à la fin du XIX^e^, et qu'il est aisé de discerner, entre les poètes de cette période, ceux qui ont suivi de ceux qui ont ignoré ces enseignements. Et quoi de plus intéressant que les opinions réciproques dont je parlais ?

Peu de temps avant sa mort, Claude Monet m'a raconté qu'ayant, au début de sa carrière, exposé quelques toiles chez un marchand de la rue Laffitte, cet homme vit un jour s'arrêter devant sa vitrine un personnage et sa compagne, tous deux d'allure digne, et bourgeoise presque à la majesté. Le monsieur, devant les Monet, ne put se tenir : il entra, il fit une scène ; il ne concevait pas que l'on pût exposer de telles horreurs… « Je l'ai bien reconnu », ajouta le marchand quand il revit Monet et lui fit ce rapport. « Qui était-ce ? » demanda Monet. « Daumier… », dit le marchand. A quelque temps de là, les mêmes œuvres étant dans la même vitrine, et

Monet, cette fois, présent, un inconnu s’arrête à son tour, regarde longuement, cligne des yeux, pousse la porte et entre. « Quelle jolie peinture, dit-il, qui donc a fait cela ? » Le marchand présente l’auteur. « Ah, monsieur, quel talent… », etc. Monet se confond en remerciements. Il veut savoir le nom de son admirateur. « Je suis Decamps », dit l’autre, avant de s’éloigner.

*

DE LA DANSE

Pourquoi ne pas parler un peu de la Danse, à propos du peintre des Danseuses ?

Je voudrais m’en faire une idée assez nette, et m’y prendrai comme je pourrai, devant tout le monde.

La Danse est un art des mouvements humains, de ceux qui peuvent être *volontaires*.

La plupart de nos mouvements volontaires ont une action extérieure pour fin : il s’agit d’atteindre un lieu ou un objet, ou de modifier quelque perception ou sensation en un point déterminé. Saint Thomas disait fort bien : « *Primum in causando, ultimum est in causato*. »

Le but rejoint, l’affaire terminée, notre mouvement qui était, en quelque sorte, *inscrit* dans la relation de notre corps avec l’objet et avec notre intention, cesse. Sa détermination contenait son extermination ; on ne pouvait ni le concevoir, ni l’exécuter, sans la présence et le concours de l’idée d’un événement qui en fût le terme.

Ce genre de mouvements s’effedhie toujours selon une loi d’économie de forces, qui peut être compliquée de diverses conditions, mais qui ne peut pas ne pas régir notre dépense. On ne peut même imaginer d’action extérieure *finie*, qu’un certain minimum ne s’impose à l’esprit. Si je pense à me rendre de l’Étoile au Musée, je ne penserai jamais que je puis *aussi* accomplir mon dessein en passant par le Panthéon.

Mais il est d’autres mouvements dont aucun objet localisé n’excite, ni ne détermine, ni puisse causer et conclure l’évolution. Pas de *chose* qui, rejointe, amène la résolution de ces actes. Ils ne cessent que par quelque intervention étrangère à leur cause, à leur figure, à leur espèce ; et au lieu

d’être assujettis à des conditions d’économie, il semble, au contraire, qu’ils aient la dissipation même pour objet.

Les bonds, par exemple, et les gambades d’un enfant, ou d’un chien, la *marche pour la marche*, la *nage pour la nage*, sont des adtivités qui n’ont pour fin que de modifier notre sentiment d’énergie, de créer un certain état de ce sentiment.

Les actes de cette classe peuvent et doivent se multiplier, jusqu’à ce qu’une circonstance tout autre qu’une modification extérieure, qu’ils auraient produite, intervienne. Cette circonstance sera *quelconque* par rapport à eux : *fatigue*, par exemple, ou *convention*.

Ces mouvements, qui ont en eux-mêmes leur fin, et pour fin de créer un *état*, naissent du besoin d’être accomplis ou d’une occasion qui les excite, mais ces impulsions ne leur assignent aucune direction dans l’espace. Ils peuvent être désordonnés. L’animal, las de l’immobilité imposée, s’évade, s’ébroue, fuyant une sensation et non une chose ; *il se répand* en galop et en déportements. Un homme, en qui la joie, ou la colère, ou l’inquiétude de l’âme, ou la brusque effervescence des idées, dégage une énergie qu’aucun acte précis ne peut absorber et puisse tarir dans sa cause, se lève, part, marche à grands pas pressés, obéit, dans l’espace qu’il parcourt sans le voir, à l’aiguillon de cette puissance surabondante…

Mais il existe une forme remarquable de cette dépense de nos forces : elle consiste à ordonner ou à organiser nos mouvements de dissipation.

Nous avons dit que, dans ce genre de mouvements, l’Espace n’était que le lieu des actes : *il ne contient pas leur objet*. C’est le Temps, à présent, qui joue le grand rôle…

Ce Temps-là est le temps organique tel qu’il se retrouve dans le régime de toutes les fonctions alternatives fondamentales de la vie. Chacune d’elles s’effectue par un cycle d’actes musculaires qui se reproduit, comme si la conclusion ou l’achèvement de chacun d’eux engendrait l’impulsion du suivant. Sur ce modèle, nos membres peuvent exécuter une suite de *figures* qui s’enchaînent les unes aux autres, et dont la fréquence produit une sorte d’ivresse qui va de la langueur au délire, d’une sorte d’abandon hypnotique à une sorte de fureur. L’état de *danse* est créé. Une analyse plus subtile y verrait sans doute un phénomène neuro-musculaire analogue à la *résonance*, qui tient en physique une place si importante ; mais je ne sache pas que cette analyse ait été faite…

L’Univers de la Danse et l’Univers de la Musique ont des relations intimes senties de tous, mais dont personne n’a saisi jusqu’ici le mécanisme, ni montré la *nécessité*.

Rien n’est plus mystérieux que cette perception si simple à énoncer : *l’égalité de durée*, ou d’intervalles de *temps*. Comment pouvons-nous estimer que des bruits se succèdent à intervalles *égaux*, frapper des coups également distants ? Et que signifie même cette *égalité* affirmée par notre sens ?

Or, la Danse engendre toute une plastique : le plaisir Je danser dégage autour de soi le plaisir de voir danser.

Des mêmes membres composant, décomposant et recomposant leurs figures, ou de mouvements se répondant à intervalles égaux ou harmoniques, se forme un *ornement de la durée*, comme de la répétition de motifs dans l’espace, ou bien de leurs symétries, se forme *l’ornement de l’étendue*.

Ces deux modes, parfois, se changent l’un dans l’autre. On voit, dans les ballets, des instants d’immobilisation de l’ensemble, pendant lesquels le groupement des exécutants propose aux regards une décoration fixée, mais non durable, un système de corps vivants arrêtés net dans leurs attitudes et qui donne une image singulière d’ingtabilité. Les sujets sont comme saisis dans des poses fort éloignées de celles dans lesquelles la mécanique et les forces humaines permettent de se maintenir… de songer à autre chose.

Il en résulte cette merveilleuse impression : Que dans l’Univers de la Danse, le repos n’a pas de place ; l’immobilité est chose contrainte et forcée, état de passage et presque de violence, cependant que les bonds, les pas comptés, les pointes, l’entrechat ou les rotations vertigineuses, sont des matières toutes naturelles d’être et de faire. Mais dans l’Univers ordinaire et commun, les actes ne sont que transitions, et toute l’énergie que nous y mettons quelquefois ne s’emploie qu’à épuiser quelque tâche, sans reprise et sans régénération d’elle-même, par le ressort d’un corps *surexcité*.

Ainsi ce qui est *probable* dans l’un de ces Univers est dans l’autre un *hasard* des plus rares.

Ces remarques sont assez fertiles en analogies.

Un état qui ne peut se prolonger, qui nous met *hors* ou *loin* de nous-mêmes, et dans lequel *l’instable* pourtant nous soutient, tandis que le *stable* n’y figure que par accident, nous donne l’idée d’une autre existence toute capable des moments les plus rares de la nôtre, toute composée des *valeurs*-

limites de nos facultés. Je songe à ce qu'on nomme vulgairement : *inspiration…*

Quoi de plus improbable qu'un discours qui séduise, émerveille l'esprit à chaque admission des images et des idées qu'il éveille, cependant que la suite des signes sonores et des articulations qui le produisent à l'ouïe, s'impose, impose, supporte et prolonge la valeur émotive du Langage ?

Mallarmé dit que la danseuse n'est pas une femme qui danse, car ce n'est point une femme, et elle ne danse pas.

Cette remarque profonde n'est pas seulement profonde : elle est vraie ; et elle n'est pas seulement vraie, c'est-à-dire se fortifiant toujours plus à la réflexion, mais encore elle est vérifiable, et je l'ai vue vérifiée.

La plus libre, la plus souple, la plus voluptueuse des danses prossibles m'apparut sur un écran où l'on montrait de grandes Méduses : ce n'étaient point des femmes et elles ne dansaient pas.

Point des femmes, mais des êtres d'une substance incomparable, translucide et sensible, chairs de verre follement irritables, dômes de soie flottante, couronnes hyalines, longues lanières vives toutes courues d'ondes rapides, franges et fronces qu'elles plissent, déplissent ; cependant qu'elles se retournent, se déforment, s'envolent, aussi fluides que le fluide massif qui les presse, les épouse, les soutient de toutes parts, leur fait place à la moindre inflexion et les remplace dans leur forme. Là, dans la plénitude incompressible de l'eau qui semble ne leur opposer aucune résistance, ces créatures disposent de l'idéal de la mobilité, y détendent, y ramassent leur rayonnante symétrie. Point de sol, point de solides pour ces danseuses absolues ; point de planches ; mais un milieu où l'on s'appuie par tous les points qui cèdent vers où l'on veut. Point de solides, non plus, dans leur corps de cristal élastique, point d'os, point d'articulations, de liaisons invariables, de segments que l'on puisse compter…

Jamais danseuse humaine, femme échauffée, ivre de mouvement, du poison de ses forces excédées, de la présence ardente de regards chargés de désir, n'exprima l'offrande impérieuse du sexe, l'appel mimique du besoin de prostitution, comme cette grande Méduse, qui, par saccades ondulatoires de son flot de jupes festonnées, qu'elle trousse et retrousse avec une étrange et impudique insistance, se transforme en songe d'Éros ; et tout à coup, rejetant tous ses falbalas vibratiles, ses robes de lèvres découpées, se renverse et s'expose, furieusement ouverte.

Mais aussitôt elle se reprend, frémit et se propage dans son espace, et monte en montgolfière à la région lumineuse interdite où règnent l’astre et l’air mortel.

*

37, RUE VICTOR-MASSÉ

Degas plaisait et déplaisait. Il avait et affectait le plus mauvais caractère du monde, avec des jours charmants qu’on ne savait prévoir. Il amusait alors ; il séduisait par un mélange de blague, de farce et de familiarité, où il entrait du rapin des ateliers de jadis, et je ne sais quel ingrédient venu de Naples.

Il m’arrivait de sonner à sa porte assez anxieux de l’accueil. Il ouvrait avec défiance. Il me reconnaissait. C’était un bon jour. Il m’admettait dans une pièce longue, sous les toits, à large baie vitrée, (de vitres peu lavées), où la lumière et la poussière étaient heureuses. Là s’entassaient le tub, la baignoire de zinc terne, les peignoirs sans fraîcheur, la danseuse de cire au tutu de vraie gaze, dans sa cage de verre, et les chevalets chargés de créatures du fusain, camuses, torses, le peigne au poing, autour de leur épaisse chevelure roidie par l’autre main. Le long du vitrage vaguement frotté de soleil, une tablette étroite courait, tout encombrée de boîtes, de flacons, de crayons, de bouts de pastel, de pointes, et de ces choses sans nom qui peuvent toujours rendre service…

Il m’arrive parfois de penser que le travail de l’artiste est un travail de type très ancien ; l’artiste lui-même, une survivance, un ouvrier ou un artisan d’une espèce en voie de disparition, qui fabrique en chambre, use de procédés tout personnels et tout empiriques, vit dans le désordre et l’intimité de ses outils, voit ce qu’il veut et non ce qui l’entoure, utilise des pots cassés, des ferrailles domestiques, des objets condamnés… Peut-être cet état change-t-il, et verrons-nous s’opposer à l’aspect de cet outillage de fortune et de l’être singulier qui s’en accommode, le tableau du laboratoire pictural d’un homme rigoureusement vêtu de blanc, ganté de gomme, obéissant à un horaire tout précis, pourvus d’appareils et d’instruments strictement spécialisés : chacun ayant sa place et son occasion exacte d’emploi ?… Jusqu’ici, le hasard n’est pas encore éliminé des actes ; le mystère, des procédés ; l’ivresse, des horaires ; mais je ne réponds de rien.

Cet atelier sans faste occupait le troisième étage de la maison que Degas habitait, quand je l'ai connu, rue Vidor-Massé. Au premier étage, il avait accroché son *Musée*, composé de quelques tableaux qu'il avait acquis de ses deniers ou par échanges. Au second, son appartement. Il avait pendu aux murs les œuvres qu'il préférait, de lui-même ou d'autrui : un grand et très beau Corot, des crayons d'Ingres, et une certaine étude de danseuse qui excitait chaque fois mon envie. Il l'avait non tant dessinée que véritablement construite et articulée en pantin : un bras et une jambe coudés net, le corps raide, une volonté implacable dans le dessin, quelques rehauts de rouge par-ci par-là. Je songeais, en la regardant, à un dessin d'Holbein qui est à Bâle, et qui représente une *main*. Supposez que l'on fasse une main de bois, comme celle qui s'ajuste au moignon d'un manchot, et qu'un artiste l'ait dessinée avant qu'elle ne soit achevée, les doigts déjà assemblés et à demi ployés, mais non encore dégrossis, tellement que les phalanges soient autant de dés allongés, à *section carrée*.Telle est la main de Bâle. Je me suis demandé si cette curieuse étude n'avait pas eu, dans la pensée d'Holbein, la signification d'un exercice *contre* la mollesse et la rotondité du dessin.

Certains peintres de notre temps semblent avoir compris la nécessité de *constructions* de ce genre ; mais ils n'ont pas manqué de confondre l'exercice avec l'œuvre, et ils ont pris pour fin ce qui ne doit être qu'un moyen. Rien de plus *moderne*.

Achever un ouvrage consiste à faire disparaître tout ce qui montre ou suggère sa fabrication. L'artiste ne doit, selon cette condition surannée, s'accuser que par son style, et doit soutenir son effort jusqu'à ce que le travail ait effacé les traces du travail. Mais le souci de la personne et de l'instant l'emportant peu à peu sur celui de l'œuvre en soi et de la durée, la condition d'achèvement a paru non seulement inutile et gênante, mais même contraire à la *vérité*, à la *sensibilité* et à la manifestation du *génie*. La personnalité parut essentielle, même au public. L'esquisse valut le tableau. Rien de plus éloigné des goûts, ou, si l'on veut, des manies de Degas.

Dans cet appartement du second étage se trouvait une salle à manger où j'ai dîné assez tristement bien des fois. Degas redoutait l'obstruction et l'inflammation intestinales. Le veau trop pur et le macaroni cuit à l'eau claire que nous servait la vieille Zoé, fort lentement, étaient d'une rigoureuse insipidité. Il fallait consommer ensuite une certaine marmelade d'oranges de Dundee que je ne pouvais souffrir, que j'ai fini par supporter,

et que je crois que je ne déteste plus, *à cause du souvenir*. S'il m'arrive de goûter à présent à cette purée pénétrée de fibrilles couleur de carotte, je me retrouve assis en face d'un vieil homme affreusement solitaire, livré à de lugubres réflexions, privé, par l'état de sa vue, du travail qui fut toute sa vie. Il m'offre une cigarette, dure comme un crayon, que je roule entre mes paumes pour la rendre fumable ; et cette manœuvre, chaque fois, l'intéresse. Zoé apporte le café, elle appuie son gros ventre à la table, et cause. Elle parle fort bien ; il paraît qu'elle fut institutrice ; les énormes lunettes rondes qu'elle porte donnent un air assez savant à son visage large, honnête, et toujours sérieux.

Zoé tient le ménage, assistée d'une jeune fille qui se nomme Argentine. Un soir, Argentine affolée se précipite vers nous en criant que sa tante se meurt. Degas semble perdre la tête. Je vole à la cuisine, j'installe à terre la malade, lui donne quelques *soins* au hasard ; le malaise se dissipe, et l'on assiste à la résurrection de Zoé. Degas est émerveillé, plein de reconnaissance : il a vu un miracle. Quant à moi, je demeure étonné du manque des notions les plus simples et des pratiques les plus élémentaires chez un homme si intelligent, et d'ailleurs *nourri aux lettres classiques*. Il avait sur bien des points des idées de bonne femme.

L'instruction que l'on dispensait vers 1850 dans les lycées devait être aussi absurde, quoique plus *forte*, que celle qui se donne aujourd'hui. Pas un de ces premiers prix du Concours Général n'eût été capable de montrer dans le ciel les étoiles dont parle Virgile ; et ces fabricants de vers latins ignoraient radicalement qu'il y a une musique du vers français. Ni la propreté, ni les moindres notions d'hygiène, ni l'art de se tenir, ni même la prononciation de notre langue ne figuraient dans les programmes de cet incroyable enseignement, des conceptions duquel le corps, les sens, le ciel, les arts et la vie sociale étaient soigneusement exclus…

Quant à la chambre de Degas elle était du même négligé que le reste, car tout, dans cette demeure, ramenait à l'idée d'un homme qui ne tient plus à rien qu'à la vie même, et parce qu'on y tient malgré tout et malgré soi. Il y avait là quelque meuble Empire ou Louis-Philippe. Une brosse à dents, desséchée dans un verre, aux poils à demi teints d'un rose mort, me rappelait celle qu'on voit dans le nécessaire de Napoléon, à Carnavalet, ou ailleurs.

Un soir qu'il devait changer de chemise pour aller dîner en ville, Degas me fit entrer dans cette chambre avec lui. Il se mit tout nu devant moi et se

revêtit, sans la moindre gêne.

J'entre dans l'atelier. Là, vêtu comme un pauvre, en savates, le pantalon lâche et jamais fermé, Degas circule. Une porte béante laisse bien voir au fond les lieux les plus secrets.

Je songe que cet homme fut élégant, que ses manières, quand il veut, sont de la distinction la plus naturelle, qu'il passait ses soirées aux coulisses de l'Opéra, qu'il fréquentait le pesage de Longchamp, qu'il fut l'observateur le plus sensible de la forme humaine, le plus cruel amateur des lignes et attitudes de la femme, un connaisseur raffiné des beautés des plus fins chevaux, le dessinateur le plus intelligent, le plus réfléchi, le plus exigeant, le plus acharné du monde… Il fut encore l'homme d'esprit, le convive dont les mots résument, dans un acte souverain d'abus de la justice, quelques vérités bien choisies, et tuent…

Le voici, vieillard nerveux, sombre presque toujours, parfois sinistre et noirement distrait, avec des reprises brusques de fureur ou d'esprit, des impulsions ou des impatiences enfantines, des caprices…

Il revient quelquefois : il a des lueurs, des écarts de délicatesses émouvante.

Mais *aujourd'hui* est un bon jour. Il me chante en italien une cavatine de Cimarosa.

Chose assez peu commune chez les artistes, Degas était *homme de goût*. Il se piquait de l'être, et l'était.

Il avait beau être né en plein « Romantisme », avoir dû, vers sa maturité, se mêler au mouvement « naturaliste », fréquenter Duranty, Zola, Goncourt, Duret… exposer avec les premiers « impressionnistes », il n'en demeurait pas moins un de ces *connaisseurs* délicieux, obstinément, voluptueusement étroits, impitoyables aux nouveautés qui ne sont que neuves, nourris de Racine et d'ancienne musique, citateurs et « classiques » jusqu'à la férocité, à l'extravagance, aux éclats, qui nous sont malheureusement une espèce disparue.

Peut-être devint-il ce personnage en vieillissant, lui qui, malgré son culte de Monsieur Ingres, avait admiré passionnément Delacroix ?

Il arrive qu'avec l'âge, l'homme, insensiblement, se modèle sur les vieilles gens qu'il observait dans sa jeunesse et trouvait ridicules ou impossibles. Il en prend parfois les manières, devient plus solennel, plus

courtois, plus impérieux, parfois plus galant, — ou même gaillard, — qu'il ne le fut jamais au temps de sa verdeur.

Il me souvient de personnes très âgées, que je voyais, il y a fort longtemps, en province, et qui se vêtaient non plus comme elles s'étaient vêtues dans la plus grande partie de leur existence, mais à la mode des vieillards de leur jeune temps. Un certain marquis finit par des gilets couleur de lune et le monocle *carré*.

Degas, homme de goût, retardait par là sur plus d'un de son âge, tandis qu'il devançait, d'autre part, par la hardiesse vraie et la précision de son esprit, bien des artistes, ses contemporains. Il a compris, l'un des premiers, ce que la photographie pouvait enseigner au peintre, et ce que le peintre devait se garder de lui emprunter.

Son œuvre a peut-être souffert du nombre et de la diversité remarquables de ses appétits artistiques, comme de l'intensité de son attention sur les points les plus hauts, mais les plus opposés, de son métier.

Tous les arts regardés longtemps s'approfondissent en problèmes insolubles. Le regard prolongé engendre un infini de difficultés, et cette génération d'obstacles imaginaires, de désirs incompatibles, de scrupules et de repentirs, est proportionnelle, ou bien plus que proportionnelle, à l'intelligence et aux connaissances que l'on a. Comment choisir entre le parti de Raphaël et celui des Vénitiens, sacrifier Mozart à Wagner, Shakespeare à Racine ? Ces embarras n'ont rien de tragique pour l'amateur ni pour le critique. Ils sont pour l'artiste des tourments de conscience renouvelés à chaque retour qu'il fait sur ce qu'il vient de faire.

Degas se trouve pris entre les commandements de Monsieur Ingres et les charmes étranges de Delacroix ; tandis qu'il hésite, l'art de son temps se résout à exploiter le spectacle de la vie moderne. Les compositions et le grand style vieillissent à vue d'œil dans l'opinion. Le paysage envahit les murs qu'abandonnent les Grecs, les Turcs, les Chevaliers et les Amours. Il ruine la notion du *sujet*, réduit en peu d'années toute la part intellectuelle de l'art à quelques débats sur la *matière* et la couleur des ombres. Le cerveau se fait rétine pure, et il ne peut plus être question de chercher à exprimer par le pinceau les sentiments de quelques vieillards devant une belle Suzanne, ou la noble résistance d'un grand médecin auquel on offre des millions.

Vers la même époque, l'érudition et l'exploration du monde apportent de nouveaux éléments de plaisir et de doute. Quantité de manières de voir inédites ou oubliées sont affirmées. Le goût des « primitifs » se déclare :

Grecs de la haute époque, Italiens, Flamands, Français… D'autre part, les miniatures de la Perse, et surtout les estampes du Japon, viennent se faire admirer, étudier par les artistes, cependant que Goya et Theotocopuli sont mis ou remis à la mode. Enfin, la *plaque sensible*.

Tel est le problème pour Degas, qui n'ignore rien, jouit, et donc souffre de tout.

Il admire et envie l'assurance de Manet, de qui l'œil et la main sont les certitudes, qui voit infailliblement ce qui, dans le modèle, lui donnera l'occasion de donner toute sa force, d'exécuter à fond. Il y a chez Manet une puissance décisive, une sorte d'instinct stratégique de l'action picturale. Dans ses meilleures toiles, il arrive à la *poésie*, c'est-à-dire au suprême de l'art, par ce qu'on me permettra de nommer… *la résonance de l'exécution*.

— Mais comment parler peinture ?

*

DEGAS ET LA RÉVOLUTION

Le vingt-huit juillet 1904, Degas me raconte ce souvenir :

Il avait quatre ou cinq ans. Sa mère, un jour, le conduisit avec elle faire visite à Madame Le Bas, veuve du célèbre conventionnel, ami de Robespierre, qui se tua d'un coup de pistolet, le neuf Thermidor. Le fils de Madame Le Bas, Philippe, était un éminent érudit. Il avait été précepteur des oncles de Degas.

Cette vieille dame habitait rue de Tournon. Degas se souvenait du *rouge* des carreaux cirés qui pavaient l'appartement.

La visite achevée, comme Madame Degas, tenant son fils par la main, se retirait, raccompagnée jusqu'à la porte par Madame Le Bas, elle aperçut sur les murs du couloir d'entrée les portraits de Robespierre, de Saint-Just, de Couthon…

« Comment, s'écria-t-elle, vous conservez toujours les têtes de ces monstres…

— Tais-toi, Célestine, c'étaient des saints… »

Le même vingt-huit juillet 1904, Degas, en veine de souvenirs, me parle de son grand-père, qu'il a connu et dont il a fait le portrait à Naples, (ou à Rome ?) en 18…

Ce grand-père agiotait sur les blés pendant la Révolution. Un jour, en 1793, comme il était en affaires à la Bourse aux Grains qui se tenait alors au Palais-Royal, un ami passe dans son dos et lui souffle : « F…s le camp ! … Sauve-toi !… On est chez toi… »

Il ne perd point de temps, emprunte tous les assignats qu'il peut se procurer sur la place, sort de Paris sur l'heure, crève deux chevaux, gagne Bordeaux, s'embarque sur un navire en partance. Le navire touche à Marseille. Ce navire, d'après le récit de Degas, (que je me garde d'interrompre), charge à Marseille de la pierre ponce, ce qui me semble invraisemblable… Peut-être allait-il chercher du soufre en Sicile ?

Monsieur De Gas arrive enfin à Naples, où il s'établit. Il était homme si capable et si honnête qu'il est chargé, deux ans après son arrivée, de créer le Grand Livre de la Dette Publique de la République Parthénopéenne, invention récente de Cambon. Il épouse une demoiselle noble de Gênes, une Frappa, et fait souche.

Degas avait conservé des liens de famille à Naples où il se rendait quelquefois. C'est pendant un de ces voyages qu'il fut victime d'un vol en chemin de fer. Il prétendait qu'on l'avait piqué, pendant qu'il dormait, et inoculé avec quelque substance narcotique puissante, et qu'on lui avait dérobé son portefeuille à la faveur de ce sommeil renforcé.

Il gardait aussi de Naples des impressions et des souvenirs qu'il aimait de se rappeler. Il parlait napolitain avec la volubilité et l'accent le plus authentiques, chantonnait parfois quelques fragments de chansons populaires comme il s'en chante là-bas au coin des rues.

Il y avait, dans le récit de Degas que je viens de rapporter, un détail de quelque importance.

Ce grand-père menacé de l'échafaud, et qui fuit si vivement le marché aux grains, avait été inscrit sur la liste des suspects pour avoir été signalé comme fiancé à l'une de ces fameuses « Jeunes vierges de Verdun », dont plusieurs payèrent de leur vie l'accueil qu'elles avaient fait, en 1792, à l'armée prussienne envahissant la France pour rétablir la monarchie. Elles avaient reçu avec des fleurs et des drapeaux blancs ces troupes étrangères, ennemies pour les uns, alliées et libératrices pour les autres.

J'avais oublié tout ceci quand il m'arriva, quelques années après ma conversation avec Degas, d'ouvrir, sous l'Odéon, je ne sais quel ouvrage d'histoire. Il traitait de la Révolution. Prêt à le refermer, le nom de Mallarmé arrêta mon regard. Je lus que le conventionnel Mallarmé avait été

chargé, en 1793, par le Comité de Salut Public, d'instruire l'affaire de Verdun, de poursuivre non seulement les personnes directement impliquées dans cette démonstration de connivence avec l'ennemi, mais encore, (comme il est d'usage dans toutes les poursuites politiques bien comprises), toutes celles qui les touchaient de plus ou moins près.

Ce Mallarmé, je le savais, était de la famille du poète, ancêtre ou non.

Je m'attardai avec complaisance sur cette pensée délicieuse d'un Mallarmé s'inquiétant de faire couper la tête à un Degas, et les rapports d'Edgar Degas avec Stéphane Mallarmé me revinrent en mémoire.

Ces rapports n'étaient, ni ne pouvaient être, fort simples. Rien ne ressemblait moins au caractère *voulu dur*, et direct jusqu'à la brutalité, de Degas que le caractère *voulu* de Mallarmé.

Mallarmé vivait pour une certaine pensée : une œuvre imaginaire absolue, but suprême, justification de son existence, fin unique et unique prétexte de l'univers, l'habitait. Il avait transformé, reconstruit sa vie extérieure, son attitude à l'égard des autres et des circonstances, en vue de la préservation et de l'édification toujours plus précise de cette idée essentielle, pure et sublime, à laquelle il rapportait toutes les valeurs. Il est probable que les hommes et les œuvres *valaient* à ses yeux et se classaient selon le sentiment plus ou moins net qu'il y trouvait de cette *vérité* qu'il avait découverte. C'est dire qu'il devait abolir mentalement, guillotiner idéalement bien des êtres : ce qui l'engageait à se montrer à tous, d'une grâce, d'une patience, d'une courtoisie véritablement *exquises*, à ouvrir sa porte à qui que ce fût, à répondre dans les termes les plus élégants, et toujours les plus neufs dans le tour, à toutes les lettres… Il étonnait par cette prodigieuse civilité raffinée et ce système d'égards universels, dont j'étais parfois naïvement choqué, mais de quoi il s'était fait une *sphère de garde* impénétrable, où la merveille de son orgueil demeurait parfaitement sienne, intacte, trésor de l'intimité de cet homme avec sa propre étrangeté.

Rien ne ressemblait moins à l'intransigeance éclatante de Degas, à ses jugements par la blague implacable, aux exécutions sommaires et sarcastiques qu'il ne se refusait jamais, à son amertume toujours sensible, à ses terribles variations d'humeur, à ses emportements, que la manière égale, amène, délicate, délicieusement ironique de Mallarmé.

Je crois que Mallarmé n'était pas sans redouter assez ce caractère si différent du sien.

Quant à Degas, il parlait fort aimablement de Mallarmé, mais de l'homme surtout. L'œuvre lui paraissait le fruit d'une douce démence qui se fût emparée d'un esprit de poète merveilleusement doué. Ces méconnaissances ne sont pas rares entre artistes. Il est aisément concevable qu'ils soient plus faits pour ne se point comprendre. D'ailleurs, les écrits de Mallarmé offraient de grandes facilités aux rieurs et aux railleurs de tous degrés. L'opinion de Degas était toute conforme sur ce point à celle des habitués du Grenier de Goncourt, ou Mallarmé allait quelquefois. Ces écrivains le trouvaient charmant, et ils s'émerveillaient qu'un homme d'une intelligence si fine et qui s'exprimait avec une pureté, une précision, un art de dire et de suggérer incomparables, pût produire des monstres d'obscurité et de complication quand il écrivait, et se résoudre surtout à braver le public dont eux-mêmes recherchaient si avidement la faveur et la clientèle. On eût bien étonné cette petite société de grands auteurs, assoiffés de gros *tirages* et furieusement jaloux les uns des autres, si on leur eût prédit qu'un demi-siècle ne s'écoulerait pas que ne fléchissent à l'extrême l'autorité de leurs doctrines, la renommée et la vente de leurs romans, cependant que l'œuvre mince et *absconse,* indépendante de la vogue et du nombre à cause de ses vertus formelles si longuement et rigoureusement élaborées, développerait dans les esprits les plus attentifs toutes les puissances de la perfection.

Un jour qu'ils discutaient dans le Grenier, Zola dit à Mallarmé qu'à ses yeux, la m…. valait le diamant. — « Oui, dit Mallarmé, mais le diamant, — c'est plus rare. »

Degas ne se privait pas de faire diverses charges dont la poésie de Mallarmé était l'objet :

Victime lamentable à son destin offerte…

Il racontait, par exemple, que Mallarmé ayant lu un sonnet devant quelques disciples, et ceux-ci, dans leur admiration, voulant paraphraser le poème, l'expliquaient chacun à sa façon : les uns y voyant un coucher de soleil, les autres le triomphe de l'aurore ; Mallarmé leur dit : « Mais pas du tout… C'est ma commode. »

Il paraît que Degas alla jusqu'à raconter cette histoire devant son héros, dont on dit qu'il sourit de l'entendre, mais d'un sourire un peu nécessaire.

J'ajoute que l'anecdote elle-même me semble peu vraisemblable. Mallarmé, à ma connaissance, ne lisait jamais ses vers devant témoins. Il m'a bien lu le « Coup de Dés » en 1897 ; mais c'était dans le tête-à-tête, et

l’extraordinaire nouveauté de cet ouvrage lui a paru, sans doute, justifier une expérience directe de son effet.

Il y eut enfin entre Degas et Mallarmé des conflits singuliers dont le mauvais caractère du premier était l’invariable cause.

Mallarmé avait eu l’idée de faire acheter un Degas par l’État. Il finit par obtenir de son ami Roujon, alors Directeur des Beaux-Arts, la décision qu’il souhaitait et vole chez Degas.

Degas, que le seul nom des « Beaux-Arts » jetait aux extrêmes de la fureur, entre dans une colère désordonnée, vomit l’injure et l’anathème, va et vient dans l’atelier comme un lion irrité dans sa cage.

« Les chevalets avaient l’air de voltiger sous ses doigts », disait Mallarmé…

Il ajoutait, selon le récit que m’en fait Madame Ernest Rouart, « qu’il eût aimé développer lui-même une belle colère, bien conduite, savamment réglée, et non cette rage discordante et grossière ».

Il y eut d’autres difficultés entre eux.

Ces relations coupées d’orages m’étant connues, la découverte que je fis fortuitement du rôle joué par le conventionnel Mallarmé dans la fuite à Naples du grand-père de Degas, et par conséquence, dans la génération de notre peintre, me divertit assez.

Ce Mallarmé, (François-Auguste), né en Lorraine vers 1756, fut député de la Meurthe à l’Assemblée Législative, puis conventionnel et votant pour la mort. Le 9 nivôse an II, le Comité de Salut Public le députait dans les départements de Meuse et de Moselle, en mission toute spéciale « pour l’exécution des mesures de salut public et pour l’établissement du gouvernement révolutionnaire ». C’est ainsi qu’il connut de l’affaire de Verdun, dut poursuivre, selon toutes les rigueurs des lois, les fauteurs de troubles, qu’il fit traduire devant le tribunal révolutionnaire. Trente-cinq têtes tombèrent. Il fut remplacé en Lorraine par le représentant Charles Delacroix, qui n’est autre que le père, nominal, sans doute, d’Eugène Delacroix.

François-Auguste Mallarmé fut nommé par Napoléon sous-préfet d’Avesnes en 1814 ; il avait employé sa fortune à lever des corps de partisans au moment de l’invasion. La Restauration le bannit comme régicide, et il mourut en 1835.

J’ai trouvé tous ces détails sur son rôle et sur lui, dam l’*Essai sur la Révolution à Verdun*, ouvrage très intéressant de M. Edmond Pionnier

(1905).

*

PROPOS

Degas n’admettait pas la discussion quand il s’agissait de Monsieur Ingres. À qui lui disait que ce grand homme faisait des figures en zinc, il répliquait : « Peut-être !… Mais alors, c’est un zingueur de génie. »

Un jour, Henri Rouart se permit de reprocher à l’*Apothéose d’Homère* sa froideur, et d’observer que tous ces dieux déjà gelés dans leurs nobles attitudes respiraient dans une atmosphère glaciale.

« Comment ! s’écria Degas, mais c’est admirable !… C’est une atmosphère d’empyrée qui remplit la toile »…

Il oubliait que l’empyrée est un séjour de feu.

Il rappelait à tout propos les apophtegmes du Maître de Montauban :

« Le dessin n’est pas en dehors du trait, il est en dedans… »

« Il faut poursuivre le modelé comme une mouche qui court sur une feuille de papier. »

« Les muscles, ce sont mes amis, mais j’ai oublié leurs noms. »

Degas avait beaucoup connu Gustave Moreau, dont il avait fait le portrait. Moreau l’entreprit un jour : « Vous avez donc la prétention de restaurer l’art par la danse ?

— Et vous, riposta Degas, prétendez-vous le rénover par la bijouterie ? »

Et il disait aussi de Moreau : « Il veut nous faire croire que les Dieux portaient des chaînes de montres… »

Une visite qu’il fit au Musée de la rue de La Rochefoucauld le dissuada de donner suite au projet qu’il avait formé de fonder, lui aussi, son Musée où sa collection, (et peut-être partie de son atelier), eussent figuré. « C’est vraiment sinistre, disait-il en sortant, on se croirait dans un hypogée… Toutes ces toiles réunies me font l’effet d’un *Thésaurus*, d’un *Gradus ad Parnassum*. »

Moreau avait ses qualités. Ses élèves, dit-on, l’adoraient et le vénéraient. On ne peut lui refuser d’avoir visé très haut. Il a cherché la poésie ; mais, comme plus d’un de ce temps-là, il l’a cherchée dans l’accessoire. Il lui a manqué, d’ailleurs, d’être profondément peintre. Il me souvient de la grande déception que j’aie eue quand, très échauffé par les folles et furieuses

descriptions d’Huysmans dans « A Rebours », je vis enfin quelques œuvres de Moreau. Je ne pus me tenir de dire à Huysmans que « c’était gris et terne comme un trottoir ».

Huysmans se défendit fort mollement. Il allégua que les couleurs dont Moreau se servait étaient de mauvaise qualité, que l’éclat qui l’avait émerveillé avait péri, etc.

*

22 OCTOBRE 1905

Degas aujourd’hui me parle d’Ingres, et des rapports qu’il eut avec lui.

Il connaissait un vieil amateur, Monsieur de Valpinson, — nom charmant, nom de vaudeville, — qui était grand admirateur et ami de Monsieur Ingres.

« Ceci, dit Degas, se passe en 1855. »

Un jour qu’il va faire visite à ce Valpinson, il le trouve assez ennuyé.

« Ingres, dit l’amateur, sort d’ici. Il m’a l’air très blessé. Je lui ai refusé de prêter tel tableau de lui pour une exposition qu’il organise. J’ai eu peur du feu. Le local est vraiment trop combustible. »

Degas proteste, s’exclame, adjure Valpinson. Il finit par le convaincre.

Tous deux, le lendemain, s’en vont à l’atelier du maître pour le prier de faire prendre le tableau.

Pendant la conversation, Degas regarde les murs. (Il possède actuellement des études qu’il se rappelle avoir vues sur ces murs.)

Ingres, à leur sortie, s’incline très révérencieusement. En s’inclinant, il est pris d’un vertige et tombe sur la face. On le relève en sang. Degas lui lave le visage. Il court ensuite chercher Madame Ingres, rue de l’Isle. Il lui donne le bras et la ramène à pied jusqu’au n° 10, quai Voltaire.

Là, ils rencontrent Ingres qui descendait, encore tout ému. Degas, le lendemain, va prendre des nouvelles. Madame Ingres le reçoit très gracieusement et lui montre un tableau.

A quelque temps de là, Monsieur de Valpinson le prie de retourner chez Ingres de sa part, et de lui redemander la toile prêtée.

Ingres répond qu’il l’a déjà renvoyée à son propriétaire. Mais Degas, cette fois, veut parler pour son compte. Il se dit : Il faut absolument que je cause avec lui. Il engage timidement l’entretien et finit par déclarer : « Je

fais de la peinture ; je commence, et mon père, qui est homme de goût et amateur, trouve que mon cas n’est pas absolument désespéré… »

Ingres lui dit : « Faites des lignes… Beaucoup de lignes, soit d’après le souvenir, soit d’après nature. »

Degas, une autre fois, m’a raconté cette même entrevue avec une variante assez importante.

Il serait revenu chez Ingres, comme il est dit ci-dessus, mais en compagnie de Valpinson, et portant un carton sous le bras. Ingres aurait feuilleté les études que ce carton contenait, l’aurait refermé en disant : « C’est bon ! Jeune homme, jamais d’après la nature. Toujours d’après le souvenir et les gravures des maîtres. »

On peut méditer ces deux textes. Il ne me souvient pas que Degas les ait commentés devant moi.

Degas fit une troisième visite à l’atelier d’Ingres. Il alla voir quelques tableaux que le maître avait exposés. Ingres montrait ses œuvres à un monsieur, (Degas disait : à un idiot), qui, passant d’un Homère à un Bain Turc, s’écrie : Ah ! Celui-ci, Monsieur, c’est la grâce et la volupté… et quelque chose de plus…

Ingres répond : « Monsieur, j’ai plusieurs pinceaux. »

*

VOIR ET TRACER

Il y a une immense différence entre voir une chose sans le crayon dans la main, et la voir *en la dessinant*.

Ou plutôt, ce sont deux choses bien différentes que l’on voit. Même l’objet le plus familier à nos yeux devient tout autre si l’on s’applique à le dessiner : on s’aperçoit qu’on l’ignorait, qu’on ne l’avait jamais véritablement *vu*. L’œil jusque-là n’avait servi que d’intermédiaire. Il nous faisait parler, penser ; guidait nos pas, nos mouvements quelconques ; éveillait quelquefois nos sentiments. Même il nous ravissait, mais toujours par des effets, des conséquences ou des résonances de sa vision, qui se substituaient à elle, et donc l’abolissaient dans le fait même d’en jouir.

Mais le dessin d’après un objet, confère à l’œil un certain commandement que notre volonté alimente. Il faut donc ici *vouloir* pour *voir* et cette *vue voulue* a le dessin pour *fin* et pour *moyen* à la fois.

Je ne puis préciser ma perception d'une chose sans la dessiner *virtuellement*, et je ne puis dessiner cette chose sans une attention volontaire *qui transforme remarquablement ce que d'abord j'avais cru percevoir et bien connaître*. Je m'avise que je ne connaissais pas ce que je connaissais : le nez de ma meilleure amie…

(Il y a quelque analogie entre ceci et ce qui a lieu quand nous voulons préciser notre *pensée* par une expression plus voulue. Ce n'est plus la même pensée.)

La volonté soutenue est essentielle au dessin, car le dessin exige la collaboration d'appareils indépendants qui ne demandent qu'à reprendre la liberté de leurs automatismes propres. L'œil veut errer ; la main arrondir, prendre la tangente. Pour assurer la liberté du dessin, par laquelle pourra s'accomplir la volonté du dessinateur, il faut venir à bout des libertés locales. C'est une question de gouvernement… Pour rendre la main libre *au sens de l'œil*, il faut lui ôter sa liberté *au sens des muscles ;* en particulier, l'assouplir à tracer dans des directions quelconques, ce qu'elle n'aime point. Giotto traçait un cercle pur au pinceau, et dans les deux sens.

L'indépendance des appareils divers, leurs détentes et tendances propres, leurs *facilités* sont opposées à l'exécution toute volontaire. Il en résulte que le dessin, quand il tend à représenter un objet d'aussi près que possible, demande l'état le plus *éveillé :* rien de plus incompatible avec le rêve, puisque cette attention doit interrompre à chaque instant le cours naturel des actes, se garder des séduétions de la courbe qui se prononce…

Ingres disait que le crayon doit avoir sur le papier la même délicatesse que la mouche qui erre sur une vitre. (Ce ne sont pas ses termes mêmes, que j'ai oubliés.)

Je me fais quelquefois ce raisonnement sur le dessin d'imitation. Les formes que la vue nous livre à l'état de contours sont produites par la perception des déplacements de nos yeux conjugués qui conservent la vision *nette*. Ce mouvement *conservatif* est *ligne*.

Voir les lignes et les tracer. Si nos yeux commandaient mécaniquement un *style* traceur, il nous suffirait de regarder un objet, c'est-à-dire de suivre du regard les frontières des régions diversement colorées, pour le dessiner exactement et involontairement. Nous dessinerions aussi bien l'intervalle de deux corps, qui, pour la rétine, existe aussi nettement qu'un objet.

Mais le commandement de la main par le regard est fort indirect. Bien des *relais* interviennent : parmi eux, la mémoire. Chaque coup d'œil sur le

modèle, chaque ligne tracée par l’œil devient élément instantané d’un souvenir, et c’est d’un souvenir que la main sur le papier va emprunter sa loi de mouvement. Il y a transformation d’un tracement visuel en tracement manuel.

Mais cette opération est suspendue à la durée de persistance de ce que j’ai appelé « élément instantané de souvenir ». Notre dessin se fera par portions, par segments, et c’est ici que nos grandes chances d’erreur s’introduisent. Il arrivera très facilement que ces segments successifs ne soient pas à la même échelle, et qu’ils se raccordent inexactement les uns aux autres.

Je dirai donc, en manière de paradoxe, que dans le plus mauvais dessin de cette espèce, chacun des segments est conforme au modèle, que tous les morceaux du portrait infidèle sont bons, le *tout* étant détestable. *Je dirai même qu’il est très improbable que chaque portion puisse être inexacte*, (l’attention de l’artiste étant supposée), car il faudrait une invention continuelle pour tracer chaque fois un trait autre que celui dessiné par le système des yeux. Mais la *somme* est aussi aisément *non-conforme* que chacun de ses éléments est aisément, et presque nécessairement, *conforme.*…

L’artiste avance, recule, se penche, cligne des yeux, se comporte de tout son corps comme un accessoire de son œil, devient tout entier organe de visée, de pointage, de réglage, de mise au point.

*

TRAVAIL ET MÉFIANCE

Toute œuvre de Degas est sérieuse.

Si plaisant, si enjoué parût-il quelquefois, son crayon, son pagtel, son pinceau ne s’abandonnent jamais. La volonté domine. Son trait n’est jamais assez près de ce qu’il veut. Il n’atteint ni à l’éloquence, ni à la poésie de la peinture ; il ne cherche que la vérité dans le style et le style dans la vérité. Son art se compare à celui des moralistes : une prose des plus nettes enfermant ou articulant avec force une observation neuve et vérifiable.

Il a beau s’attacher aux danseuses : il les capture plutôt qu’il ne les enjôle. Il les définit.

Comme un écrivain qui veut atteindre la dernière précision de sa forme multiplie les brouillons, rature ; avance par reprises, et ne se concède jamais qu'il ait rejoint l'état *posthume* de son morceau, tel Degas : il reprend indéfiniment son dessin, l'approfondit, le serre, l'enveloppe, de feuille en feuille, de calque en calque.

Il revient parfois sur ces sortes d'épreuves ; il y met des couleurs, mêle le pastel au fusain : les jupes sont jaunes sur l'une, violettes sur l'autre. Mais la ligne, les actes, la prose, sont là-dessous ; essentiels et séparables, utilisables dans d'autres combinaisons, Degas est de la famille des artistes abstraits qui distinguent la forme, de la couleur ou de la *matière*. Je crois qu'il eût redouté de s'aventurer sur la toile et de s'abandonner au délice de l'exécution.

C'était un excellent cavalier qui se méfiait des chevaux.

*

CHEVAL, DANSE ET PHOTO

Le Cheval marche sur les pointes. Quatre ongles le portent. Nul animal ne tient de la première danseuse, de l'étoile du corps de ballet, comme un pur-sang en parfait équilibre, que la main de celui qui le monte semble tenir suspendu, et qui s'avance au petit pas en plein soleil. Degas l'a peint d'un vers : il dit de lui :

Tout nerveusement nu dans sa robe de soie

dans un sonnet fort bien fait où il s'est diverti et évertué à concentrer tous les aspects et fondions du cheval de course : entraînement, vitesse, paris et fraudes, beauté, élégance suprême.

Il fut l'un des premiers à étudier les vraies figures du noble animal en mouvement au moyen des photographies instantanées du major Muybridge. D'ailleurs, il aimait et appréciait la photographie, à une époque où les artistes la dédaignaient ou n'osaient avouer qu'ils s'en servaient. Il en a fait de fort belles : je conserve jalousement un certain *agrandissement* qu'il m'a donné.

Auprès d'un grand miroir, on y voit Mallarmé appuyé au mur, Renoir sur un divan assis en face. Dans le miroir, à l'état de fantômes, Degas et l'appareil, Madame et Mademoiselle Mallarmé se devinent. Neuf lampes à

pétrole, un terrible quart d'heure d'immobilité pour les sujets, furent les conditions de cette manière de chef-d'œuvre. J'ai là le plus beau portrait de Mallarmé que j'aie vu, mise à part l'admirable lithographie de Whistler, dont l'exécution fut pour le modèle un autre supplice, supporté avec toute la grâce du monde : il dut pendant quantité de séances, poser presque collé à un poêle et grillant sans oser se plaindre. Le résultat valut ce martyre. Rien de plus délicat, de plus *spirituellement* ressemblant que ce portrait.

Les clichés de Muybridge rendaient manifestes les erreurs que tous les sculpteurs et les peintres avaient commises quand ils avaient représenté les diverses allures du cheval.

On vit alors combien l'œil est inventif, ou plutôt combien la perception élabore tout ce qu'elle nous donne comme résultat impersonnel et certain de l'observation. Toute une série d'opérations mystérieuses entre l'état de *taches* et l'état de *choses* ou d'*objets* interviennent, coordonnent de leur mieux des données brutes incohérentes, résolvent des contradictions, introduisent des jugements formés depuis la première enfance, nous imposent des continuités, des liaisons, des modes de transformation que nous groupons sous les noms d'*espace*, de *temps*, de *matière* et de *mouvement*. On imaginait donc l'animal en action comme on croyait le voir ; et peut-être, si l'on examinait avec assez de subtilité ces représentations de jadis, trouverait-on la *loi* des falsifications inconscientes qui permettaient de dessiner des moments du vol des oiseaux ou des galops du cheval, comme si on. eût pu les observer à loisir : mais ces moments interpolés sont imaginaires. On attribuait à ces mobiles rapides des figures *probables*, et il ne serait pas sans intérêt de chercher par comparaison de documents à préciser cette sorte de *création*, par laquelle l'entendement comble les lacunes de l'enregistrement par les sens.

En ce qui concerne le vol des oiseaux, je dirai en passant que la photographie instantanée a corroboré les images qu'en avaient données Léonard de Vinci dans ses croquis et les Japonais dans leurs estampes ; l'un, peut-être, par réflexion, et les autres, peut-être, par sensibilité et patience dans l'observation.

Degas trouvait dans le cheval de course un thème rare, qui satisfaisait aux conditions que sa nature et son époque imposaient à ses choix. Où trouver quelque chose de pur dans la réalité moderne ? Or, le réalisme et le style, l'élégance et la rigueur, s'accordaient dans l'être luxueusement pur de la bête de race. D'ailleurs, rien ne pouvait plus séduire un artiste aussi

raffiné, aussi difficile et amateur de préparations lointaines, de sélections exquises, et de fin travail de dressage, que ce chef-d'œuvre anglo-arabe. Degas aimait et connaissait le cheval de selle au point de reconnaître les mérites d'artistes fort éloignés de lui quand il trouvait chez eux le cheval bien étudié. Un jour, chez Durand-Ruel, il me tint fort longtemps devant une statuette de Meissonier, un Napoléon équestre en bronze, haut d'un coudée, et il me détailla les beautés, ou plutôt les exactitudes qu'il reconnaissait à cette petite œuvre. Canons, paturons, boulets, assiette, arrière-train… Il fallut écouter toute une analyse critique et finalement élogieuse. Il me vanta aussi le cheval de la Jeanne d'Arc de Paul Dubois, qui est devant Saint-Augustin. Il négligea de parler de l'héroïne, dont l'armure est si exacte.

*

DU SOL ET DE L'INFORME

Degas est l'un des rares peintres qui aient donné au *sol* son importance.

Il a des planchers admirables.

Parfois, il prend une danseuse d'assez haut, et toute la forme se projette sur le plan du plateau, comme on voit un crabe sur la plage. Ce parti lui donne des vues neuves et d'intéressantes combinaisons.

Le sol est un des fadeurs essentiels de la vision des choses. De sa nature dépend pour grande part la lumière réfléchie. Dès que le peintre considère la couleur, non plus comme qualité locale agissant par elle-même et par contraste avec les couleurs voisines, mais comme effet local de toutes les émissions et réflexions qui ont lieu dans l'espace, et qui s'échangent entre tous les corps qu'il contient ; dès qu'il s'efforce de percevoir cette subtile répercussion, de s'en servir pour donner à son œuvre une certaine unité toute différente de celle de la composition, sa conception de la *forme* en est changée. A la limite, il arrive à l'impressionnisme.

Degas, quoiqu'il connût fort bien et eût vu se développer autour de lui, cette *manière de voir*, ne lui sacrifia jamais le culte du contour en soi, auquel sa nature et son éducation l'avaient destiné.

Le paysage, dont les interprétations successives auxquelles il engagea les artistes, engendrèrent « l'impressionnisme », ne le séduisit jamais. Les rares qu'il ait faits, il les a exécutés dans son atelier et tout à fait *de chic*.

C’étaient pour lui des amusements non exempts de quelque malice à l’égard des fanatiques du plein air. Ils étaient curieusement arbitraires : mais ceux qu’il a donnés pour fonds à ses cavaliers et à divers autres sujets sont, au contraire, établis avec la précision qu’il aimait.

On prétend qu’il a fait des études de rochers *en chambre*, en prenant pour modèles des tas de fragments de *coke* empruntés à son poêle. Il aurait renversé le seau sur une table et se serait appliqué à dessiner soigneusement le site ainsi créé par le hasard qu’avait provoqué son acte. Nul objet de référence sur le dessin ne permettait de penser que ces blocs entassés n’étaient que des morceaux de charbon gros comme le poing.

S’il est vrai, cette idée me semble assez *vinciste*. Elle me fait songer aussi à certaines réflexions que je faisais, il y a fort longtemps, et qui ne sont peut-être pas infiniment éloignées de celles que me suggère mon souvenir de Degas.

Je pensais parfois à l’*informe*. Il y a des choses, des taches, des masses, des contours, des volumes, qui n’ont, en quelque sorte, qu’une existence de fait : elles ne sont que perçues par nous, mais non sues ; nous ne pouvons les réduire à une loi unique, déduire leur tout de l’analyse d’une de leurs parties, les reconstruire par des opérations raisonnées. Nous pouvons les modifier très librement. Elles n’ont guère d’autre propriété que d’occuper une région de l’espace… Dire que ce sont des choses informes, c’est dire, non qu’elles n’ont point de *formes*, mais que leurs formes ne trouvent en nous rien qui permette de les remplacer par un acte de tracement ou de reconnaissance nets. Et, en effet, les formes informes ne laissent d’autre souvenir que celui d’une possibilité… Pas plus qu’une suite de notes frappées au hasard n’est une mélodie, une flaque, un rocher, un nuage, un fragment de littoral ne sont des formes réductibles. Je ne veux pas insister sur ces considérations : elles mènent fort loin. J’en reviens au dessin. Je suppose que nous voulions dessiner une de ces choses informes, mais de celles où l’on puisse cependant reconnaître quelque solidarité de leurs parties. Je jette sur une table un mouchoir que j’ai froissé. Cet objet ne ressemble à rien. Il est d’abord pour l’œil un désordre de plis. Je puis déranger l’un des coins sans déranger l’autre. Mon problème, cependant, est : de faire voir, par mon dessin, un morceau d’étoffe de telle espèce, souplesse et épaisseur, et d’un seul tenant. Il s’agit donc de rendre *intelligible* une certaine structure d’un objet qui n’en a point de déterminée, et il n’y a point de *cliché* ou de souvenir qui permette de diriger le travail,

comme on le fait quand on dessine une figure d'arbre, d'homme ou d'animal qui se divisent en portions bien connues. C'est ici que l'artiste peut exercer son intelligence, et que l'œil doit trouver, par ses mouvements sur ce qu'il voit, les chemins du crayon sur le papier, comme un aveugle doit, en la palpant, accumuler les éléments de contact d'une forme, et acquérir point par point la connaissance et l'unité d'un solide très régulier.

Cet exercice par l'informe enseigne, entre autres choses, à ne pas confondre ce que l'on croit voir avec ce que l'on voit. Il y a une sorte de construction dans la vision, dont nous sommes dispensés par l'accoutumance. Nous devinons ou prévoyons, en général, plus que nous ne voyons, et les impressions de l'œil sont pour nous des signes, et non des *présences singulières*, antérieures à tous les arrangements, les résumés, les raccourcis, les substitutions immédiates, que l'éducation première nous a inculqués.

Comme le penseur essaie de se défendre contre les *mots* et les expressions toutes prêtes qui dispensent les esprits de s'étonner de tout et rendent possible la vie pratique, ainsi l'artiste peut, par l'étude des choses informes, c'est-à-dire de forme *singulière*, essayer de retrouver sa propre singularité et l'état primitif et original de la coordination de son œil, de sa main, des objets et de son vouloir.

Chez le grand artiste, la sensibilité et les moyens sont dans une relation particulièrement intime et *réciproque* qui, dans l'état vulgairement connu sous le nom d'*inspiration*, en arrive à une sorte de jouissance, échange ou correspondance presque parfaite entre le désir et ce qui le comble, le vouloir et le pouvoir, l'idée et l'acte, jusqu'au point de résolution où cesse cet excès d'unité composée, où l'être exceptionnel qui s'était constitué de nos sens, de nos forces, de nos idéaux, de nos trésors acquis, se disloque, se défait, nous abandonne à notre commerce de *minutes sans valeur* contre *perceptions sans avenir*, laissant après soi quelque *fragment* qui ne peut avoir été obtenu que dans un *temps*, ou dans un *monde*, ou sous une *pression*, ou grâce à une *température* de l'âme très différents de ceux qui contiennent ou produisent du *N'importe Quoi…*

Je dis : *un fragment*, car il y a peu de chances pour que ces unions assez brèves nous livrent *toute* une œuvre de quelque étendue.

C'est ici qu'interviennent le savoir, la durée, les reprises, les jugements. Il faut une bonne tête pour exploiter les bonheurs, maîtriser les trouvailles, et *finir*.

Certains se demandent si le peintre a besoin de savoir autre chose que *voir*, et se servir de ses moyens.

Ils disent, par exemple : Beaucoup de mauvais peintres ont su l'anatomie que beaucoup de bons ont ignorée. Donc, point d'anatomie.

Même raisonnement pour la science de la perspective.

Je leur dis qu'il faudrait tout savoir ; mais, sur toute chose, savoir se servir de ce que l'on sait.

On voit tout autrement un objet dont on connaît la structure. Il ne s'agit point de montrer des muscles sous la peau, mais de penser un peu à ce qui est sous elle. Cela fait un questionnaire profond. J'y vois avantage.

Mais voici une observation que je fais : plus s'éloigne l'époque où perspective et anatomie n'étaient point toutes négligées, plus la peinture se restreint au travail d'après le modèle, moins elle invente, compose et *crée*.

L'abandon de l'anatomie et de la perspective fut simplement l'abandon de l'action de l'esprit dans la peinture au profit du seul divertissement instantané de l'œil.

La peinture européenne a perdu à ce moment quelque chose de sa volonté de puissance…

Et par conséquent, de sa liberté.

Qui se lancerait aujourd'hui dans l'entreprise d'un Michel-Ange ou d'un Tintoret, c'est-à-dire dans une invention qui se joue des problèmes d'exécution, qui affronte les groupes, les raccourcis, les mouvements, les architectures, les attributs et natures mortes, l'action, l'expression et le décor, avec une témérité et un bonheur extraordinaires ?

Deux pommes sur un comptoir, une académie à triangle noir nous épuisent.

*

DU NU

La mode, les jeux nouveaux, diverses théories, des cures merveilleuses, la simplification des mœurs qui compense la complication du matériel de la vie, l'affaiblissement de toutes les gênes de convention, (et le diable, sans doute), ont singulièrement adouci l'antique rigueur du statut de la Nudité.

Sur la plage aux nus innombrables, se prépare peut-être une Société toute nouvelle. On ne s'y tutoie pas encore ; il y a encore quelques formes,

comme il y a quelques *régions* voilées ; mais entendre : « Bonjour, Monsieur, — Bonjour, Madame », entre Monsieur nu et Madame nue commence de choquer.

Il y a quelques années à peine, le médecin, le peintre et l'habitué de maisons entr'ouvertes étaient les seuls mortels qui connussent le nu, chacun selon son affaire. Les amants en usaient dans quelque mesure ; mais un homme qui boit n'est pas nécessairement un véritable amateur et connaisseur de vins. L'ivresse n'a rien à voir avec la connaissance.

Le Nu était chose sacrée, c'est-à-dire impure. On le permettait aux statues, parfois avec quelques réserves. Des personnes graves qui l'avaient en horreur à l'état vivant, l'admiraient dans le marbre. Tout le monde sentait confusément que ni l'État, ni la Justice, ni l'Enseignement, ni les Cultes, ni rien de sérieux ne peut *fonctionner* si la vérité est toute visible. Il faut des vêtements au juge, au prêtre, au maître, car leur nudité ruinerait ce qu'il doit y avoir d'impeccable et d'inhumain dans un personnage qui figure une abstraction.

Le Nu n'avait en somme que deux significations dans les esprits : tantôt, le symbole du Beau ; et tantôt, celui de l'Obscène.

Mais, pour les peintres de figure, il était l'objet du monde le plus important. Ce que fut l'amour aux conteurs et aux poètes, le Nu le fut aux artistes de la forme ; et, comme aux premiers l'amour offrait une diversité infinie de manières d'exefcer leurs talents, depuis la représentation la plus libre des êtres et des actes jusqu'à l'analyse la plus abstraite des sentiments et des pensées ; ainsi, depuis le corps idéal jusqu'aux nudités les plus réelles, les peintres, dans le Nu, trouvèrent le prétexte par excellence.

On sent bien que pour Titien, quand il dispose une Vénus de la chair la plus pure, mollement assemblée sur la pourpre dans la plénitude de sa perfection de déesse et de chose peinte, *peindre* fut caresser, joindre deux voluptés dans un acte sublime, où la possession de soi-même et de ses moyens, la possession de la Belle par tous les sens se fondent.

Le fusain de Monsieur Ingres poursuit la grâce jusqu'au monstre : jamais assez souple et longue l'échine, ni le col assez flexible, et les cuisses assez lisses, et toute les courbes des corps assez conductrices du regard qui les enveloppe et les touche plus qu'il ne les voit. L'*Odalisque* tient du plésiosaure, donne à rêver de ce qu'une sélection bien dirigée eût fait d'une race de femmes spécialisée depuis des siècles dans le plaisir, comme le cheval anglais l'est dans la course.

Rembrandt sait que la chair est de la boue dont la lumière fait de l'or. Il supporte et accepte ce qu'il voit : les femmes sont ce qu'elles sont. Il n'en trouve guère que d'obèses ou de décharnées. Même les quelques belles qu'il a peintes le sont par je ne sais quelle émanation de j vie plus que par forme. Il ne craint pas les ventres pesants, plissés en tabliers de peau épaisse et grasse, les membres gros, les mains rouges et lourdes, les visages très vulgaires. Mais ces croupes, ces panses, ces tétines, ces masses charnues, ces laiderons et ces servantes qu'il fait passer de la cuisine à la couche des dieux et des rois, il les imprègne ou les effleure d'un soleil qui n'est qu'à lui, il mélange comme personne le réel, le mystère, le bestial et le divin, le *métier* le plus subtil et le plus puissant, et le sentiment le plus profond, le plus solitaire que la peinture ait jamais exprimé.

Degas, toute sa vie, cherche dans le Nu, observé sous toutes ses faces, dans une quantité incroyable de poses, et jusqu'en pleine action, le système unique de lignes qui *formule* tel moment d'un corps avec la plus grande précision, mais aussi la plus grande généralité possible. La grâce ni la poésie apparente ne sont pas ses objets. Ses ouvrages ne chantent guère. Il faut laisser quelque place au *hasard* dans le travail pour que certains charmes agissent, exaltent, s'emparent de la palette et de la main… Mais lui, essentiellement volontaire, jamais satisfait de ce qui vient du premier jet, l'esprit terriblement armé pour la critique et trop nourri des plus grands maîtres, ne s'abandonne jamais à la volupté naturelle. J'aime cette rigueur. Il est des êtres qui n'ont pas la sensation d'agir, d'avoir accompli quoi que ce soit s'ils ne l'ont fait contre soi-mêmes. C'est là peut-être le secret des hommes vraiment vertueux.

Au Louvre, un jour, je parcourais avec Degas la grande galerie. Nous nous sommes arrêtés devant une importante toile de Rousseau qui représente magnifiquement une allée de chênes énormes.

Après un temps d'admiration, j'observai avec quelle conscience et quelle patience, le peintre, sans rien perdre du grand effet des masses de feuillage, avait exécuté le détail infini ou produit l'illusion suffisante de ce détail au point de faire penser à un labeur infini.

— C'est superbe, dis-je, mais quel ennui de faire toutes ces feuilles… Ce doit être rudement embêtant…

— Tais-toi, me dit Degas, si ce n'était pas embêtant, ce ne serait pas amusant.

Le fait est que l’on ne *s’amuse* guère plus de cette laborieuse sorte, et je n’avais que naïvement traduit la répugnance croissante des hommes pour tout travail d’allure monotone ou qui doit s’accomplir par actes peu différents longtemps répétés. La machine a exterminé la patience.

Une œuvre était pour Degas le résultat d’une quantité indéfinie d’études, et puis, d’une *série d’opérations*. Je crois bien qu’il pensait qu’une œuvre ne peut jamais être dite *achevée*, et qu’il ne concevait pas qu’un artiste pût revoir un de ses tableaux après quelque temps sans ressentir le besoin de le reprendre et d’y remettre la main. Il lui arrivait de se ressaisir de toiles depuis longtemps accrochées aux murs chez ses amis, de les remporter dans son antre, d’où rarement elles revenaient. Certains, dont il était le familier, en arrivaient à cacher ce qu’ils avaient de lui.

Il y aurait à philosopher beaucoup sur ces questions. Deux problèmes, en particulier, se lèvent en ce point. Pour tel artiste donné, que représente son ouvrage ? Passion ? Divertissement ? Moyen ou fin ? Pour les uns, il domine leur vie ; pour les autres, il se confond avec elle. Selon ces natures, les uns passent aisément d’une œuvre à l’autre, déchirent ou vendent, et commencent toute autre chose ; certains, au contraire, s’acharnent, s’attaquent, corrigent et s’enchaînent : ils ne peuvent lâcher la partie, sortir du cercle de leurs gains et de leurs pertes : ce sont des joueurs qui doublent la mise de durée et de volonté.

L’autre problème naît du premier. Que pense, (ou que pensait), de soi-même, tel artiste ?

Quelle idée se faisait de ce qui est pour nous sa *maîtrise*, un Velasquez, un Poussin, un des Douze Dieux de POlympe des Musées ? Mon problème est insoluble. L’eût-on posé à eux-mêmes et eussent-ils répondu, nous pourrions douter de la réponse, même la plus sincère, car la question va plus loin, ou plus avant, que toute *sincérité*. L’idée que l’on se fait de soi et qui joue un rôle essentiel dans une carrière toute fondée sur les forces que l’on se sent, ne se développe ni ne s’exprime clairement à la conscience. Elle varie, d’ailleurs, comme ces forces, qui s’exaltent, s’exténuent, renaissent pour si peu.

Tout insoluble qu’il est, ce problème me semble réel et utile à poser.

*

Degas avait ses idées politiques. Elles étaient simples, péremptoires, essentiellement parisiennes. Il trouvait à Rochefort un *bon sens* miraculeux. Quand vint Drumont, il s'en faisait tous les matins lire l'article. Il devint enragé au moment de l'Affaire Dreyfus. Il se rongeait les ongles. Au moindre indice, il devinait, il éclatait, il rompait net : « Adieu, Monsieur… » et il tournait à jamais le dos à l'adversaire. De très anciens et très intimes amis furent ainsi *coupés* par lui, sans délai, ni recours.

La politique à la *Degas* était nécessairement noble, violente, impossible comme lui.

Il avait jadis connu Clemenceau dans les coulisses de l'Opéra, où ce personnage curieusement égoïste, jacobin absolu, aristocrate des plus méprisants, persifleur universel, sans amis, fors Monet, mais ayant des fidèles, dur, aimant d'être craint, capable d'aimer un peuple, de le roidir jusqu'au salut, homme de plaisir, d'orgueil, de péril, fréquentait. Il adorait la France et méprisait tous les Français…

C'était le temps que pesaient sur le Parlement, sur les ministres, sur la presse, des soupçons indéfiniment renouvelés de corruption, de collusion, de vénalité ou de complaisances illicites. Ces noms passaient de bouche en bouche ; et de poche en poche, des listes. Tout devenait possible, était cru, ineffaçable dans les esprits. Plus on était sceptique, plus crédule aux pires rumeurs. Les écrivains et les artistes, qui voyaient d'assez loin ces désordres, en jouissaient selon leur nature, faisaient des *mots* terribles, élaboraient leurs dégoûts, distillaient des sentiments populaires, une essence d'anarchie pure ou d'autocratisme parfait.

Degas, l'homme du monde le plus dédaigneux des suffrages, le plus ignorant des affaires, le plus insensible aux charmes du lucre, jugeait du pouvoir, comme si les conditions véritables du pouvoir eussent jamais permis de l'exercer en toute pureté, dans un grand style.

Comme tant d'autres, il était dupe de l'histoire et des historiens qui donnent la politique pour un art et pour une science, ce qu'elle ne peut passer pour être que dans les livres, moyennant des artifices de perspective, des divisions arbitraires et quantité de conventions dont les unes ressemblent à celles du théâtre, et les autres à celles du jeu des échecs. Il est vrai que cette illusion réagit sur la réalité et y produit des effets sensibles, généralement désastreux.

Degas pouvait donc imaginer un homme d'État idéal, passionnément pur, et gardant, pour faire son œuvre, à l'égard des gens et des circonstances, la

même liberté farouche et la même rigueur de *principes* que lui-même gardait dans son art.

Un soir qu'il se trouva auprès de Clemenceau, tous deux assis sur la même banquette, au foyer de la Danse, il l'entreprit… Il m'a conté cette conversation, ou plutôt ce monologue, une quinzaine d'années après.

Il développa sa conception haute et puérile. Que, s'il fût au pouvoir, la grandeur de sa charge dominerait tout à ses yeux, qu'il mènerait une vie ascétique, garderait le logement le plus modeste, rentrerait tous les soirs, du ministère à son cinquième… Etc.

— Et Clemenceau, lui dis-je, qu'est-ce qu'il vous a répondu ?

— Il m'assena un regard… d'un mépris !…

Une autre fois, rencontrant encore Clemenceau à l'Opéra, il lui dit qu'il était allé le jour même à la Chambre : « Je ne pouvais, durant toute la séance, dit-il, détacher mes yeux de la petite porte de côté. Je me ngurais toujours que le paysan du Danube allait entrer par là…

— Voyons, Monsieur Degas, riposta Clemenceau, nous ne l'aurions pas laissé parler… »

*

MIMIQUE

Il y avait en Degas une curieuse sensibilité pour la *mimique*. D'ailleurs, les danseuses et repasseuses qu'il a traitées, il les a saisies dans des attitudes professionnelles significatives, ce qui lui a permis de renouveler la vision des corps et d'analyser quantité de poses dont les peintres jamais ne s'étaient occupés avant lui. Il délaissa les belles personnes mollement couchées, les délectables Vénus et Odalisques ; il ne chercha pas à établir sur un ht quelque obscène et souveraine Olympia, brutale comme un fait. La chair, soit d'or, soit blanche, ou carminée, ne sembla point l'exciter à la peindre. Mais il s'acharna à reconstruire l'animal féminin spécialisé, esclave de la danse, ou de l'empois, ou du trottoir ; et ces corps, plus ou moins déformés, auxquels il fait prendre des états de leur structure articulée très instables, (comme de rattacher un chausson, de presser des deux poings le fer sur le linge), font songer que tout le système mécanique d'un être vivant peut *grimacer* comme un visage.

Si je faisais de la critique d'art, je crois bien que je risquerais ici une hypothèse à triple racine. Je tenterais d'expliquer cette *manière mimique de voir* chez Degas par la coexistence de trois conditions. Il y a d'abord ce sang napolitain dont j'ai parlé : la mimique est de Naples, où ü n'est point de paroles sans gestes, de récits sans imitations, de personne sans sa multitude de personnages, toujours possibles et toujours prêts.

J'observerais ensuite que le problème de Degas, c'est-à-dire le parti qu'il dut prendre à l'âge des décisions d'un artiste, en présence des tendances du jour, des écoles et des styles rivaux, il le résolut en adoptant les formules simplificatrices du « réalisme ». Il abandonna Sémiramis et les fabrications du genre noble pour s'attacher à regarder ce qui se voit.

Mais il avait beaucoup trop de culture et d'esprit pour se résoudre à n'être qu'on observateur sans choix et un exécutant purement révolutionnaire qui prétend abolir tout ce qui fut et tout remplacer par soi-même. Degas porta dans ses études du réel le souci qui fait les « classiques ». C'est là ma troisième condition.

Un désir passionné de la ligne unique qui détermine une figure, mais cette figure trouvée dans la vie, dans la rue, à l'Opéra, chez la modiste, et même en d'autres lieux ; mais encore, figure surprise dans son pli le plus spécial, à tel instant, jamais sans adtion, toujours expressive, me résument, tant bien que mal, Degas. Il tenta et osa tenter de combiner l'instantané et le labeur infini dans l'atelier, d'en fermer l'impression dans l'étude approfondie ; et l'immédiat, dans la durée de la volonté réfléchie.

Quant à la sensibilité mimique dont je parlais, j'essaierai d'en donner un exemple.

Degas, de plus en plus solitaire et morose, ne sachant que faire de ses soirées, avait imaginé de les passer, pendant la belle saison, sur les *impériales* des tramways ou des omnibus. Il montait ; il se laissait mener jusqu'au bout de la course ; et, de ce terminus, reconduire jusqu'au plus près de chez lui. Il me raconta, un jour, une observation qu'il avait faite la veille sur son impériale. Elle est une de ces observations qui peignent surtout l'observateur. Il disait donc qu'une femme étant venue s'asseoir non loin de lui, il remarqua le soin qu'elle prenait d'être bien assise et bien arrangée. Elle passa les mains sur sa robe, la déplissa, se disposa et s'enfonça pour mieux épouser la courbure de la banquette ; elle tira sur ses jants au plus près de ses mains, les boutonna avec soin, se passa la langue sur les lèvres qu'elle se mordilla un oeu, se remua dans son vêtement, pour

se sentir tout à l'aise, et fraîche dans le linge tiède. Enfin, elle tendit sa voilette, après s'être pincé légèrement le bout du nez, remit une boucle en bonne place d'un doigt preste, et non sans avoir vérifié d'un coup d'œil le contenu de son sac, parut conclure cette série d'opérations en prenant la mine d'une personne qui a terminé son ouvrage, ou qui, ayant fait tout ce qu'on peut faire d'humain avant d'entreprendre, a l'esprit en repos et s'en remet à Dieu.

Le tramway branlait et allait. La dame, définitivement installée, demeura bien cinquante secondes dans cette perfection de tout son être. Mais au bout de ce temps qui dut lui paraître étemel, Degas, (qui mimait à merveille ce que je décris à grand'peine), la voit insatisfaite : elle se redresse, fait jouer son cou dans son col, fronce un peu les narines, essaie une moue ; puis, reprend ses rectifications d'attitude et d'ajustement, la robe, les gants, le nez, la voilette… Tout un travail *bien personnel*, suivi d'un nouvel état d'équilibre apparemment stable, mais qui ne dure qu'un moment.

Degas, de son côté, me reprenait sa pantomime. Il était ravi. Il se mêlait à son contentement quelque misogynie. J'ai parlé tout à l'heure d'animal féminin : je crains d'avoir bien dit. Huysmans n'a-t-il pas écrit qu'il peignait les danseuses avec horreur ? Huysmans exagérait ; mais, à part quelques personnes fort rares, auxquelles il trouvait toute la grâce et tout l'esprit que ce raffiné pouvait souhaiter, Degas jugeait sans doute le sexe d'après ses modèles ordinaires considérés dans les attitudes que j'ai dites. Il ne mettait aucune complaisance à les embellir.

Je ne sais quelle a été son histoire sentimentale : nos jugements sur les dames se ressentent souvent de nos expériences.

Il faut être une sorte de sage pour ne s'en prendre qu'à soi-même quand les affaires de ce genre ne nous laissent que des dégoûts, de l'amertume, et quelquefois bien pis encore. Mais le caractère de Degas me donne à penser que sa vie passée était pour peu de chose dans sa manière de réduire la femme à ce qu'il en faisait dans ses ouvrages. Son noir regard ne voyait rien en rose.

*

DIGRESSION

Je ne sais pas d'art qui puisse engager plus d'*intelligence* que le dessin. Qu'il s'agisse d'extraire du complexe de la vue la trouvaille du *trait*, de résumer une structure, de ne pas céder à la main, de *lire* et de *prononcer en soi* une forme avant de l'*écrire ;* ou bien que l'invention domine le moment, que l'idée se fasse obéir, se précise, et s'enrichisse de ce qu'elle devient sur le papier, sous le regard, tous les dons de l'esprit trouvent leur emploi dans ce travail, où paraissent non moins fortement tous les caractères de la personne quand elle en a.

Qui ne mesure l'intellect et la volonté de Léonard ou de Rembrandt après un examen de leurs dessins ? Qui ne voit que l'un est à placer parmi les plus grands philosophes ; l'autre, parmi les moralistes et mystiques les plus *intérieurs ?*

Je prétends que si des traditions ou routines scolaires ne nous empêchaient de voir *ce qui est*, et n'assemblaient les types d'esprit selon leurs modes d'expression, au lieu de les réunir par ce qu'ils ont à exprimer, une *Histoire Unique des Choses de l'Esprit* remplacerait les histoires de la Philosophie, de l'Art, de la Littérature, et des Sciences.

Dans une telle histoire analogique, Degas se placerait assez bien entre Beyle et Mérimée. Ni le goût de la musique italienne, ni l'horreur des spéculations du genre allemand, ni le partage du désir entre la diversité *romantique* et la simplicité classique, ni les jugements nets, radicaux, exterminateurs, ni les manies, ne lui manquent pour figurer auprès de Stendhal. Son dessin traite les corps aussi amoureusement et durement que Stendhal fait les caractères et les mobiles des gens. Tous deux admiraient Raphaël, et le *beau idéal* tenait dans l'un et dans l'autre son rôle d'étalon-de-valeur absolu.

*

AUTRE DIGRESSION

Il plane sur l'art moderne une suspicion d'ignorance ou d'impuissance que les plus étranges *recherches* excitent bien plus sûrement qu'elles ne la dissipent.

L'invention a disparu. La composition s'est réduite à l'arrangement.

Il est plus simple de disposer heureusement une vitrine de soieries ou un bouquet, que d'organiser une scène de personnages où non moins

d'*harmonie* doit coïncider avec les formes imposées et l'expression. Telle *fête de l'œil* est *aussi* une *bataille.…*

Presque rien désormais n'est fait sans modèle. Presque tout est fait sans études ; ou plutôt, presque tout n'est qu'études, mais encore, études inutilisables ! Une bonne étude doit être plus poussée qu'aucun tableau, et demeurer dans la pénombre de l'atelier. Jamais en vente, jamais au Musée.

Comment en est-on arrivé à ce point de relâchement ?

C'est d'abord que l'idée de *hiérarchie* entre les œuvres et entre les genres s'est exténuée. Si deux prunes sur une assiette *valent* une Descente de Croix ou une Bataille d'Arbelles, et peuvent valoir *infiniment* plus : si un croquis de X vaut *infiniment* plus qu'une immense toile de Y, — c'est-à-dire si le résultat l'emporte sur le problème, — ces jugements, quoique justes et inévitables, cependant diminuent peu à peu le *poids* des éléments d'appréciation qui ne sont pas purement *subjectifs*. (« L'Académisme », n'est, au fond, qu'une conservation, plus ou moins consciente, des *critères*, plus ou moins illusoires, de jugements *objectifs :* anatomie, perspective, ressemblances, vision commune des couleurs, etc.)

Conséquence : accroissement du nombre des mauvais peintres, car la dépréciation de mes fameux critères *objectifs* a pour premier effet de supprimer toutes les *difficultés*, (au moins conventionnelles), de l'art. Personne ne *s'amuse* plus à étudier soigneusement et avec des réflexions qui peuvent mener fort loin, (Léonard), une étoffe jetée sur une chaise, une feuille, une main… ni à puiser dans ce tête-à-tête avec l'objet, sans hâte et sans utilité prochaine, une certaine science de soi-même, de la manœuvre combinée de son intellect, de son désir, de sa vue et de sa main à propos d'une *chose donnée.…* et le public absent. (Ce dernier point est capital : il ne faut chercher à étonner que soi-même.)

Autre conséquence :

La littérature est devenue maîtresse toute-puissante, créatrice ou destructrice des réputations. *La valeur ou l'estime accordée à une œuvre de peinture dépend*, (pour un certain temps), *du talent de l'écrivain qui l'exalte ou l'abîme*. Il n'est pas de chose informe, de niaiserie coloriée, d'anamorphoses arbitraires qu'on ne puisse imposer à l'attention et jusqu'à l'admiration, par voie descriptive ou explicative et, en se fondant toujours sur le fait, (vingt fois vérifié au XIX^e^ siècle), d'un retour d'opinion qui place au rang des chefs-d'œuvre l'ouvrage incompris et ridiculisé dans un premier temps et qui multiplie par mille son prix de vente initial.

C’est ainsi que la malheureuse Peinture s’est vue en proie aux méthodes promptes et puissantes de la Politique et de la Bourse.

Nous avons contracté cette curieuse habitude de tenir pour médiocre tout artiste qui ne commence par choquer et par être suffisamment injurié ou moqué. Qui ne nous heurte ou ne nous fait hausser les épaules est imperceptible. On en conclut qu’il faut choquer et l’on s’y consacre. Une bonne étude de l’art moderne devrait mettre en évidence les solutions trouvées de cinq ans en cinq ans au *problème du choc*, depuis deux ou trois quarts de siècle…

Je vois dans tout ceci le danger de la facilité, et je trouve l’idée de l’art de moins en moins unie à celle du développement le plus complet d’une personne, et par là, de quelques autres.

*

DEGAS ET LE SONNET

Vers la fin du siècle XIX, le *sonnet*, peu estimé, mal exécuté par les Romantiques, fut remis à la mode. On en fit beaucoup d’admirables, et quantités d’inutiles. Il fallut revenir d’abord à la rigueur des règles, ce dont les Parnassiens se chargèrent. Ensuite, Verlaine, Mallarmé et quelques autres introduisirent dans cette figure antique et stricte des effets d’une grâce ou d’une concentration inouïes.

Rien, en littérature, n’est plus propre que le sonnet à opposer la volonté à la velléité, à faire sentir la différence de l’intention et des impulsions avec l’ouvrage achevé ; et surtout, à contraindre l’esprit de considérer le *fond* et la *forme* comme des conditions égales entre elles. Je m’explique : il nous enseigne à découvrir qu’une forme est féconde en *idées*, paradoxe apparent et principe profond d’où l’analyse mathématique a tiré quelque partie de sa prodigieuse puissance.

De grands poètes ont dédaigné ou déprécié le sonnet, ce qui n’entame ni sa valeur ni leurs mérites. Il suffit de répondre à ces dédains ou à ces railleries de divers lyriques ennemis des contraintes, que Michel-Ange et Shakespeare, qui n’étaient point de petits esprits, ont rimé dans toutes les règles les quatrains et les tercets qui s’assemblent dans cette forme canonique.

Michel-Ange, qui a écrit :

Non ha l'ottimo artista alcun concetto
Ch'un marmo solo in se non circonscriva,

Il ne vient à l'artiste excellent point d'idée
Qu'un seul marbre ne suffise à contenir,

eût pu prescrire dans les mêmes termes les rapports du sonnet avec un poète accompli.

Mais que vient faire ici le sonnet ?

C'est que Degas en a laissé une vingtaine de remarquables. Je ne sais comment cette fantaisie lui passa par l'esprit. Fut-il tenté par les exploits d'Heredia, et peut-être par ce qu'il entendait dire du labeur et du temps sans mesure qu'exige un bon sonnet ? Il ne prisait que ce qui coûte ; le travail en soi l'excitait. Celui du poète, s'il consiste à chercher par des approximations successives un texte qui satisfasse à des conditions assez précises, dut lui paraître comparable au travail du dessinateur tel qu'il le concevait. Mais peut-être fît-il ses premiers vers par plaisanterie ou parodie.

Il y avait en lui, d'ailleurs, un homme de lettres qui se manifestait assez par les *mots* qu'il faisait, et par les citations de Racine ou de Saint-Simon qui lui venaient assez souvent.

S'étant mis aux sonnets, il consultait Heredia ou Mallarmé, leur soumettait les difficultés, les cas de conscience, les conflits du poème avec le poète.

Un jour, m'a-t-il conté, dînant chez Berthe Morisot avec Mallarmé, il se plaignit à lui du mal extrême que lui donnait la composition poétique : « Quel métier ! criait-il, j'ai perdu toute ma journée sur un sacré sonnet, sans avancer d'un pas… Et cependant, ce ne sont pas les idées qui me manquent… J'en suis plein… J'en ai trop… »

Et Mallarmé, avec sa douce profondeur : « Mais, Degas, ce n'est point avec des idées que l'on fait des vers… *C'est avec des mots*. »

C'était le seul *secret*. Il ne faut pas croire qu'on en puisse saisir la substance sans quelque méditation.

Degas disant du dessin qu'il était *la maniéré de voir la forme*, Mallarmé enseignant que *les vers sont faits de mots*, résumaient, chacun dans son art, ce que l'on ne peut pleinement et utilement entendre « si on ne l'a déjà trouvé ».

La plupart des sonnets de Degas se rapportent aux objets favoris de son crayon ou de son pinceau : danseuses, cheval de sang, impressions de

l’Opéra ou du champ de courses. Cette seule circonstance leur donnerait un intérêt particulier, car les poètes professionnels n’ont guère songé à exploiter le turf ni le plateau, si ces poèmes n’étaient par eux-mêmes d’excellente et originale qualité.

La combinaison d’une certaine *maladresse* avec le sentiment très net, (et que l’on devait attendre d’un artiste de cette espèce raffinée), des ressources du langage travaillé, fait l’agrément de ces petites pièces très serrées, pleines de traits inattendus, où l’on trouve de l’humour, de la satire, des vers délicieux, un mélange bizarre et rare, combinant du Racine et des boutades, des tours parnassiens ajustés à certaines vivacités irrégulières, et parfois de l’excellent Boileau…

Je ne doute pas que cet amateur qui a su peiner sur son ouvrage et par là pressentir à travers les résistances et les désobéissances du *métier*, le mystère même ou l’essence de notre art, n’eût fait, s’il s’y fût tout donné, un poète des plus remarquables, du type 1860-1890.

Les obstacles sont les signes ambigus devant lesquels les uns désespèrent, les autres comprennent qu’il y a quelque chose à comprendre.

Mais il en est qui ne les voient même pas…

*

DEGAS, FOU DE DESSIN…

Degas, fou de dessin, anxieux personnage de la tragi-comédie de l’Art Moderne, divisé contre soi-même, d’une part, travaillé par un souci aigu de *vérité*, avide des nouveautés plus ou moins heureuses qui s’introduisaient dans la vision des choses comme dans les procédés de la peinture ; d’autre part, possédé d’un génie rigoureusement classique dont il a passé sa vie à analyser les conditions d’élégance, de simplicité et de style, Degas m’offrait tous les traits de l’artiste pur, incroyablement ignorant de tout ce qui, dans la vie, ne peut ni figurer dans une œuvre, ni la servir directement ; et, par là, souvent enfantin à force de naïveté, mais parfois jusqu’à la profondeur…

Le travail, le Dessin étaient devenus chez lui une passion, une discipline, l’objet d’une mystique et d’une éthique qui se suffisaient à elles seules, une préoccupation souveraine qui abolissait toutes autres affaires, une occasion de problèmes perpétuels et précis qui le délivrait de toutes autres curiosités.

Il était et voulait être un spécialiste, dans un genre qui peut s'élever à une sorte d'universalité.

Agé de *soixante-dix ans*, il dit à Ernest Rouart :

— Il faut avoir une haute idée, non pas de ce qu'on fait, *mais de ce qu'on pourra faire un jour ;* sans quoi, ce n'est pas la peine de travailler.

A soixante-dix ans…

Voilà le véritable orgueil, antidote de toute vanité. Comme le joueur est poursuivi par des combinaisons de parties, hanté la nuit par le spectre de l'échiquier ou du tapis sur quoi les cartes s'abattent, obsédé d'images tactiques et de solutions plus vivantes que réelles, ainsi l'artiste essentiellement artiste.

Un homme qui n'est pas possédé d'une *présence* de cette intensité est un homme inhabité : un terrain vague.

L'amour, sans doute, et l'ambition, comme la soif du lucre, peuplent puissamment une vie. Mais l'existence d'un but positif, la certitude d'être proche ou lointain, atteint ou non, que comporte un tel but, fait de ces passions des passions *finies*. Au contraire, le désir de créer quelque ouvrage où paraisse plus de puissance ou de perfection que nous n'en trouvons en nous-mêmes, éloigne indéfiniment de nous cet objet qui échappe et s'oppose à chacun de nos instants. Chacun de nos progrès l'embellit et l'éloigne.

L'idée de posséder entièrement la pratique d'un art, de conquérir la liberté d'user de ses moyens aussi sûrement et légèrement que de nos sens et de nos membres dans leurs usages ordinaires, est de celles qui tirent de certains hommes une constance, une dépense, des exercices et des tourments infinis.

Un grand géomètre me disait qu'il faudrait vivre deux vies : l'une pour acquérir la possession de l'instrument mathématique ; l'autre pour s'en servir.

Flaubert, Mallarmé, dans des genres et selon des modes bien différents, sont des exemplaires littéraires de la consécration totale d'une vie à l'exigence totale imaginaire, qu'ils prêtaient à l'art de la plume.

Quoi de plus admirable que la vertu et la passion de Baucher, voué au cheval, fou d'équitation et de dressage, jusqu'à la minute de sa mort, plus belle que celle de Socrate, quand il dépense son dernier souffle à donner un dernier conseil à son disciple favori. Il lui dit : « Le bridon, c'est si

beau… » Et lui prenant la main, la plaçant comme il fallait selon lui : « Je suis heureux, dit-il, de vous donner encore ça avant de mourir. »

Parfois ces grandes passions de l'esprit poussent l'âme au dédain des œuvres extérieures, que l'on néglige au profit de l'accumulation des puissances de les produire. Cette avarice est paradoxe ; mais s'explique ou par certaines profondeurs de désir, ou par amour de résultats dont on est jaloux et dont on craint aussi que le vulgaire ne se moque ou n'abuse…

Une des plus belles scènes, (à imaginer), de la Comédie de l'Esprit est cette grande et singulière *sortie* que Michel-Ange aurait faite à Léonard en lui reprochant violemment de se perdre en des recherches et curiosités infinies au lieu de créer et de multiplier les ouvrages, *preuves de sa valeur*. L'Homme de la Cène eût pu répondre d'étranges et profondes choses à l'Homme du Jugement… Ils n'avaient pas du tout la même idée de l'art. Peut-être Léonard voyait-il dans les œuvres un *moyen*, — ou plutôt une manière de spéculer par les actes, — sorte de Philosophie nécessairement supérieure à celle qui se borne à des combinaisons formées de termes non définis et dépourvues de sanctions positives.

Mais cette scène eêt sans doute inventée, ce qui, d'ailleurs, ne change rien à son intérêt et donc à son *existence*. Je ne sais ce que c'est que la *vérité historique ;* tout ce qui n'est plus est faux.

*

SUITE DU PRÉCÉDENT

Il se peut que le Dessin soit la plus obsédante tentation de l'esprit… Est-ce même de l'esprit qu'il faut dire ?

Les choses nous regardent. Le monde visible est un excitant perpétuel : tout réveille ou nourrit l'instinct de s'approprier la figure ou le modelé de la chose *que construit le regard*.

Ou bien le désir de former de plus près l'image ébauchée dans l'esprit fait saisir le crayon, et voici s'engager une étrange partie parfois furieusement menée, dans laquelle ce désir, le hasard, les souvenirs, la science et les inégales facilités qui sont dans la main, l'idée et l'instrument se combinent, font des échanges dont les traits, les ombres, les formes, les apparences d'êtres et de lieux, l'œuvre enfin, sont les effets plus ou moins heureux, plus ou moins prévus…

Il arrive que ce dessin d’invention enivre l’exécutant, devienne une action forcenée qui se dévore elle-même, s’alimente, s’accélère, s’exaspère d’elle-même, un mouvement de fougue qui se hâte vers sa jouissance, vers la possession de ce qu’on veut *voir*.

Tout l’arbitraire de l’esprit, comme tout le vide de l’espace à couvrir, sont attaqués, envahis, occupés par une nécessité de plus en plus précise et exigeante.

C’est une merveille que le peu qu’il faut à *l’âme de l’esprit* pour qu’elle rende tout ce qu’elle attend et engage toutes les puissances de ses réserves *pour être soi-même*, qu’elle sent bien qu’elle n’est pas, tant qu’elle n’est pas très différente de son état le plus ordinaire. Elle ne veut pas se réduire à être ce qu’elle est le plus fréquemment.

Quelques gouttes d’encre et une feuille de papier, matière qui permet l’addition et la coordination d’instants et d’actes, y suffisent…

*

MORALITÉ

En tous genres, l’homme vraiment *fort* est celui qui sent le mieux que rien n’est donné, qu’il faut tout construire, tout acheter ; et qui tremble quand il ne sent pas d’obétacles ; qui en crée…

Chez celui-ci, la forme est une décision motivée.

*

PÉCHÉ D’ENVIE

Degas avait le *mot* fort dur, et imposait l’injustice par la justesse.

Comme il brillait, un soir, de tous ses feux cruels, je me sentis brûlé de quelque envie.

(Cependant, il m’appelait *l’Ange*, quelquefois. Je n’ai jamais su comment il l’entendait.)

Je ne pus m’empêcher de lui dire :

« Vous autres, peintres, vous passez tout le jour à votre chevalet ; mais toute une partie de votre temps s’organise entre l’œil et la main, et vous

laisse l’esprit fort libre, hors de ce *court-circuit*. Vous mélangez vos pâtes et vos véhicules, vous cuisinez vos tons, vous couvrez, vous grattez… Or, pendant ce loisir intellectuel, la Malice travaille ! Elle choisit, assemble, aiguise, en vue de la soirée. Le crépuscule vient ; la palette est raclée… Gare aux traits sans pitié trempés dans un fiel pur par un peintre qui sait qu’il doit dîner en ville…

A table, l’écrivain ébloui vous écoute muet. Tout son esprit est demeuré sur son papier. Il ne lui reste que des restes… »

*

QUELQUES « MOTS » ET DIVERS TRAITS

Se trouvant un jour aux courses près de Détaillé, celui-ci lui emprunta sa lorgnette. Détaillé, se retournant pour rendre l’objet, Degas lui dit : « On dirait un Meissonier, n’est-ce pas ? » Haut-le-corps de l’autre, qui ne répondit rien, naturellement.

Il disait encore de Meissonier qui était aussi petit que sa peinture, et jouissait alors d’une grande vogue : « C’est le géant des nains ! »

Étant un jour au café avec des *pompiers* qu’il connaissait plus ou moins, car il avait des relations dans tous les camps, un d’eux lui dit :

— Voyons ! trouvez-vous vraiment que Corot dessine bien un arbre ?

— Je vais vous étonner, dit Degas, il dessine encore bien mieux une figure !

— Laissez-le, dit le troisième, il va encore vous sortir une de ses folies.

Pour revenir à ses idées générales sur la peinture, il disait toujours que l’Art est une convention, que le mot Art implique la notion d’artifice.

Par contre, pour exprimer que l’art, si abstrait fût-il, avait besoin de revenir de temps à autre aux impressions directes reçues de la nature, il arrangeait à sa façon la fable d’Antée :

Hercule, ayant vaincu le géant, au lieu de l’étoufïer complètement, desserrait son étreinte en lui disant : « Revis, Antée ! » et lui laissait reprendre contact avec le sol.

Il disait aussi : « La peinture n’est pas bien difficile quand on ne sait pas… Mais, quand on sait… oh ! alors !… C’est autre chose ! »

Il aimait beaucoup citer les mots d'Ingres sur la peinture et le dessin ; leur concision lui plaisait fort, et il les opposait aux phrases souvent un peu trop recherchées et à prétention littéraire que Delacroix écrivait, touchant les Arts, l'Esthétique, la Philosophie, etc…

Sévère pour soi-même, il rapportait avec un certain plaisir ce qu'un critique avait dit de lui dans un compte rendu d'exposition : « Incertitude constante dans les proportions. »

Rien ne peignait mieux, prétendait-il, son état d'esprit tandis qu'il était en train de travailler et de peiner sur un ouvrage.

Encore sur le dessin qui était sa constante préoccupation :

« Il ne faut pas confondre le dessin et la mise en place, choses totalement différentes. » Selon lui, le grand mérite de Monsieur Ingres était d'avoir réagi par l'arabesque de la forme contre le dessin uniquement de proportions, en pratique alors dans l'école de David.

Après une représentation de Faust !… La loge du cabotin, (Faure), était pleine d'admirateurs qui s'extasiaient sur son talent : « Admirable, sublime, incomparable, etc. !

—Et si simple ! ! ! » lance UNE VOIX du fond de la pièce. C'était Degas.

Faure, se retournant furieux : « Vous me la paierez, celle-là, mon petit ! »

Et, de fait, il la lui fit payer par mille tracasseries, lui envoyant l'huissier pour des tableaux qu'il n'avait pas livrés à temps, etc…

Il racontait de manière amusante et très vivante certains souvenirs de sa prime jeunesse, par exemple, cette scène entre ses parents pendant le déjeuner.

Sa mère, agacée par certaines paroles de son père, se met à tapoter nerveusement le bord de la table avec ses doigts, disant : « Auguête ! Auguste ! »

Le père se tient coi et, le repas terminé, enfile la porte, met un manteau sur ses épaules, et se glisse sans bruit dans l'escalier.

Il contait aussi une promenade qu'il fit en Touraine avec son chien, (il n'avait pas encore l'horreur de ces bêtes). Il faisait très chaud, le chien, suffoqué par la chaleur, se met à râler. Degas affolé s'enquiert d'un vétérinaire et lui fait voir le pauvre animal. L'homme trempe simplement son mouchoir dans le ruisseau, asperge d'eau le museau du chien qui revient à lui. Degas, en remerciant, demande ce qu'il doit. Le vétérinaire répond : « Que penseriez-vous de moi, Monsieur, si, pour avoir pris un peu

d’eau dans un mouchoir et en avoir frotté le museau de votre chien, je vous *demanderais* de votre argent ? »

Degas répétait cette phrase avec ravissement, la donnant comme un exemple remarquable de l’élégant parler tourangeau.

Quand Degas se rendit à la Nouvelle-Orléans, après la guerre de 70, il se trouvait un peu dépaysé dans cette Amérique, où, cependant, il devait retrouver une partie de sa famille.

Il racontait qu’après la première nuit passée dans cette ville, en arrivant du Nord, (New-York), il fut réveillé le matin par des maçons travaillant à une maison voisine : Ohé ! Auguste ! « C’était la France ! » disait Degas, et ce cri inopiné, entendu si loin de son pays l’avait ému, profondément.

Il était très patriote, chauvin même ; Halévy le lui reprochait assez, surtout pendant l’affaire Dreyfus.

Quand il parlait de la bataille de Taillebourg, qu’il admirait beaucoup, il disait entre autres choses :

« Le bleu du manteau de saint Louis, c’est la France ! ! ! »

Léon Brunschvicg m’a raconté qu’étant jeune étudiant en philosophie, il rencontra Degas, rue de Douai, chez Ludovic Halévy, et il lui fut présenté.

Degas, apprenant qu’il avait affaire à un métaphysicien, l’attira dans l’embrasure d’une fenêtre, et lui dit vivement : « Voyons jeune homme, Spinosa, pouvez-vous m’expliquer cela en cinq minutes ? »

Je trouve que cette question ahurissante donne à penser. Peut-être ne serait-il pas tout à fait anti-philosophique, ni sans conséquences intéressantes de diviser toutes les connaissances en deux classes, celles qui peuvent s’expliquer en cinq minutes et les autres…

Brunschvicg ne m’a pas dit ce qu’il avait répondu à Degas dans la fatale embrasure ; mais si j’avais été à sa place, j’aurais demandé à Degas de m’expliquer, en cinq minutes, la PEINTURE.

A propos de courses, voici une histoire qu’il aimait à raconter :

Il avait pris le train pour se rendre à un hippodrome de banlieue où il comptait dessiner des jambes de chevaux. Dans son compartiment, se trouvaient plusieurs individus d’allures un peu louches qui se mirent à jouer au bonneteau, et naturellement, l’invitèrent bientôt a prendre part au jeu. Degas se récusa, disant qu’il ne jouait pas. « Qu’est-ce que vous venez faire aux courses, si vous ne jouez pas ? » lui répliquèrent-ils d’un air menaçant.

Degas, qui n'était pas très fier de la tournure que prenait l'entretien, leur dit, payant l'audace, et avec un sourire plein de sous-entendus inquiétants : « Vous seriez bien étonnés si je vous disais ce que je viens faire ici ! » Les autres, le croyant de la police, ne dirent plus un mot, et déguerpirent prestement au premier arrêt.

*

AUTRES « MOTS »

D'un artiste dont l'austérité, (esthétique), lui paraissait composer avec les conditions mondaines et politiques du *succès*, Degas disait :

« C'est encore un de ces ermites qui savent l'heure des trains. »

D'un autre qui, vers 85, faisait accepter et goûter au public des Salons un modernisme bien tempéré et de seconde ou tierce main :

« Il vole de nos propres ailes. »

Degas causait volontiers avec ses modèles.

Les modèles jouaient dans l'univers de la peinture un autre rôle encore que d'offrir leurs formes à l'analyse du regard. Certaines, comme des insectes dans un jardin, volent de fleur en fleur, fécondent, et font, au hasard, des croisements d'espèces, portaient d'atelier en atelier propos et jugements, semaient dans l'oreille de l'un la blague entendue chez l'autre.

L'une d'elles rapporte un jour à Degas que Bouguereau, jaloux du banquet que l'on allait offrir à Puvis de Chavannes, s'était écrié furieusement : « Est-ce que Raphaël a eu un banquet !… »

Degas en fit toute une charge.

Degas avait un grand faible pour Forain.

Forain disait : Mossieu D'gâs, comme Degas disait : Monsieur Ingres. Ils échangeaient leurs *mots* terribles.

Quand Forain se construisit un hôtel, il fit poser le téléphone, alors encore assez peu répandu. Il voulut l'utiliser tout d'abord à étonner Degas. Il l'invite à dîner, prévient un compère qui, pendant le repas, appelle Forain à l'appareil. Quelques mots échangés, Forain revient… Degas lui dit : « C'est ça, le téléphone ?… On vous sonne, et vous y allez. »

*

Le paysage fut d’abord un fond de campagne sur lequel quelque chose se passait. Je crois que les Hollandais les premiers s’y intéressèrent pour lui-même, ou pour les belles vaches qu’ils y exposaient. Chez les Italiens et chez nous, il devient de l’importance d’un décor. Poussin et Claude l’ordonnent et le composent magnifiquement. Le site chante : il est à la *nature* ce que l’opéra est à l’ordinaire de la vie. On use de l’arbre, du bosquet, des eaux, des monts et des fabriques avec une liberté tout ornementale ou théâtrale. On fait toutefois des *études* très exactes et toutes comparables à celles qui se feront un siècle après. On arrive à l’extrême de la fantaisie. La carrière du paysage imaginaire s’achève sur les papiers peints et les toiles de Jouy. La *vérité* entre en action. De très grands *paysagistes* paraissent, qui, d’abord, gardent le souci de composer leurs ouvrages ; ils choisissent, éliminent, ajustent ; mais peu à peu, ils engagent le corps à corps avec la *nature telle quelle*. Ils travaillent de moins en moins dans l’atelier ; de plus en plus aux champs. Ils luttent contre la solidité ou la fluidité même des choses ; certains s’en prennent à la lumière, veulent saisir l’heure, l’instant ; substituer aux formes finies une enveloppe de reflets, d’éléments du spectre subtilement dosés. Certains, au contraire, maçonnent ce qu’ils voient.

C’est ainsi que l’intérêt du paysage s’est progressivement déplacé. D’accessoire d’une action, plus ou moins commandé par elle, il est devenu lieu de merveilles, séjour d’une rêverie, plaisir des yeux distraits… Puis, l’impression l’emporte : *Matière* ou *Lumière* dominent.

On observe alors que le domaine de la peinture est envahi en quelques années par les images d’un monde sans hommes. La mer, la forêt, les campagnes à l’état désert satisfont la plupart des yeux. Il s’ensuit quantité de conséquences remarquables. L’arbre et les terrains nous étant beaucoup moins familiers que les animaux, l’arbitraire augmente dans l’art, les simplifications, même grossières, se font habituelles. Nous serions choqués si l’on figurait une jambe ou un bras comme l’on fait une branche. Nous distinguons fort mal entre le possible et l’impossible en fait de formes minérales ou végétales. Le paysage donne donc de grandes *facilités*. Tout le monde se mit à peindre.

Autre effet : la figure humaine, jadis objet d’un traitement de choix, — au point que l’anatomie s’était introduite, depuis Léonard, parmi les

connaissances exigibles d'un artiste, — s'est vue assimilée à un objet quelconque : l'éclat, le grain de la peau font dédaigner la modulation des formes ; toute expression disparaît des visages, toute intention en est absente. *Et le portrait périclite*.

Enfin, *le développement du paysage semble bien coïncider avec une diminution singulièrement marquée de la partie intellectuelle de l'art*.

Le peintre n'a plus grand'chose à raisonner. Ce n'est pas que l'on n'en trouve de fort nombreux qui spéculent sur l'esthétique et la technique de leur métier : mais je crois qu'il en est fort peu pour calculer *telle œuvre* qu'ils veulent faire. Rien ne les y contraint, puisque tout se ramène au paysage ou à la *nature morte ;* lesquels ont été réduits eux-mêmes à un divertissement *d'intérêt local*. Le temps n'est plus où un artiste ne pensait pas perdre son temps en méditant, par exemple, sur les mouvements ou les attitudes propres aux femmes, aux vieillards, aux petits enfants, en *écrivant* ses remarques avant de se les fixer dans l'esprit. Je ne dis pas que l'on ne puisse s'en passer. Je dis que le *grand art* ne se passe point d'inutilités de ce genre, et je dis qu'il y a un *grand art*. J'y reviendrai peut-être tout à l'heure.

Tout ce que je viens d'exposer dans l'ordre de la peinture trouve dans l'ordre des Lettres une merveilleuse similitude : l'invasion de la Littérature par la *description* fut parallèle à celle de la Peinture par le *paysage ;* de même sens que celle-ci et de même conséquence.

Dans les deux cas, le succès fut dû à l'intervention de grands artistes, et conduisit identiquement à une certaine « capitis diminutio ».

Une *description* se compose de phrases que l'on peut, en général, *intervertir :* je puis décrire cette chambre par une suite de propositions dont l'ordre est à peu près indifférent. Le regard erre comme il veut. Rien de plus naturel, rien de plus *vrai*, que ce vagabondage, car… *La vérité, c'est le hasard…*

Mais si cette latitude, et l'accoutumance à la facilité qu'elle comporte, en vient à dominer dans les ouvrages, elle dissuade peu à peu les écrivains d'user de leurs facultés abstraites, comme elle réduit à rien chez le lecteur la nécessité de la moindre attention, pour le *séduire* aux seuls *effets instantanés*, à la *rhétorique du choc…*

Ce mode de créer, légitime en principe et auquel tant de fort belles choses sont dues, mène, comme l'abus du paysage, *à la diminution de la partie intellectuelle de l'art*.

Ici, plus d'un s'exclamera que peu importe ! Je crois, quant à moi, qu'il importe assez que l'œuvre d'art soit l'acte d'un *homme complet*.

Mais comment se peut-il que l'on donnât jadis tant d'importance à ce qui est tenu si naturellement pour négligeable de nos jours ? On étonnerait bien un amateur, un connaisseur du temps de Jules II ou de Louis XIV en lui apprenant que presque tout ce qu'il considérait comme l'essentiel de la peinture est aujourd'hui non seulement négligé, mais radicalement absent des préoccupations du peintre et des exigences du public. Même, plus ce public est-il *raffiné*, plus il est *avancé*, c'est-à-dire éloigné des anciens idéaux dont je parle. Mais c'est de l'*homme total* que l'on s'éloigne ainsi. L'homme complet se meurt.

*

ART MODERNE ET GRAND ART

L'art moderne tend à exploiter presque exclusivement la sensibilité *sensorielle*, aux dépens de la sensibilité générale ou affective, et de nos facultés de construction, d'addition des durées et de transformation par l'esprit. Il s'entend merveilleusement à exciter l'attention et use de tous moyens pour l'exciter : intensités, contrastes, énigmes, surprises. Il saisit parfois, par la subtilité de ses moyens ou l'audace de l'exécution, certaines proies très précieuses : des états très complexes ou très éphémères, des valeurs *irrationnelles*, sensations à l'état naissant, résonances, *correspondances*, pressentiments d'une instable profondeur… Mais nous payons ces avantages.

Qu'il s'agisse de politique, d'économie, de manières de vivre, de divertissements, de mouvement, j'observe que l'allure de la modernité est toute celle d'une *intoxication*. Il nous faut *augmenter la dose*, ou *changer de poison*. Telle est la loi.

De plus en plus *avancé*, de plus en plus *intense*, de plus en plus *grand*, de plus en plus *vite*, et toujours plus *neuf*, telles sont ces exigences, qui correspondent nécessairement à quelque endurcissement de la sensibilité. Nous avons besoin, pour nous sentir vivre, d'une intensité croissante des agents physiques et de perpétuelle diversion… Tout le rôle que jouaient, dans l'art de jadis, les considérations de *durée* est à peu près aboli. Je pense que personne ne fait rien aujourd'hui pour être goûté dans deux cents ans.

Le ciel, l’enfer, et la postérité ont beaucoup perdu dans l’opinion. D’ailleurs, nous n’avons plus le temps de prévoir ni d’apprendre…

. . . . . .

Ce que j’appelle « Le Grand Art », c’est simplement l’art qui exige que *toutes les facultés* d’un homme s’y emploient, et dont les œuvres sont telles que *toutes les facultés* d’un autre soient invoquées et se doivent intéresser à les comprendre…

Qu’y a-t-il de plus admirable que le passage de l’arbitraire au nécessaire, qui est l’acte souverain de l’artiste, auquel un besoin, qui peut être aussi fort et préoccupant que le besoin de faire l’amour, le pousse ? Rien de plus beau que l’extrême volonté, l’extrême sensibilité et la science, (la véritable, celle que nous avons faite, ou refaite pour nous), conjointes, et obtenant, pendant quelque durée, cet *échange* entre la fin et les moyens, le hasard et le choix, la substance et l’accident, la prévision et l’occasion, la matière et la forme, la puissance et la résistance, qui, pareil à l’ardente, à l’étrange, à l’étroite lutte des sexes, compose toutes les énergies de la vie humaine, les irrite l’une par l’autre, et *crée*.

*

RACCOURCI DE LA PEINTURE

Si une certaine peinture convient à une époque, l’époque suivante voit dans cette convenance, une convention.

Le *temps,* (qui a bon dos en matière d’explications), fait apparaître conventionnel ce qui semblait nature et nécessité.

Le *Démon du changement-pour-le-changement* est le vrai père de bien des choses…

Il nous jette du *beau* dans le *vrai,* du *vrai* dans le *pur,* du *pur* dans l’*absurde,* et de l’*absurde* dans le *plat.*

Il chante de siècle en siècle son grand air de l’*Invocation à la Nature,* une fois au moins par cent ans. Mais *ce n’en jamais la même Nature*.

Cela fait toujours quelque effet. Mais encore, sitôt qu’il a vu quelque foule autour de soi, le voici qui s’esquive, se transforme et vient murmurer dans le groupe. Il souffle çà et là dans les oreilles que la Nature, elle aussi, est une convention. Il commence d’opposer l’*impressionnisme* au *réalisme*.

Il suggère qu'il n'y a point d'*objets*, qu'il faut s'interdire d'exprimer autre chose que les propriétés de la rétine… Tout se met à vibrer.

A peine la lumière laborieusement reconstituée sur les toiles, il se plaint aussitôt qu'elle mange toutes les formes, qu'il n'y a plus dans ce monde chromatique, que des fantômes, des feuillages papillotants, des flaques écaillées, des ombres de bâtisses, et d'ailleurs, peu d'êtres vivants. Alors, de je ne sais quelle réserve, si profonde que les plus vieilles vieilleries qui en ressortent, en ressortent nouveautés, il tire une *sphère*, un *cône* et un *cylindre ;* et finalement un *cube*, qu'il gardait pour la bonne bouche.

Il propose de tout *construire* avec ces solides, ou jouets d'enfants géomètres. L'univers du peintre devient exprimable en polyèdres et en corps ronds. Il n'est de seins, de cuisses, de joues, de chevaux, ni de vaches que l'on ne puisse bâtir de ces durs éléments. Il en résulte des nus terribles. L'amour, sans doute, fuit ces blocs dont les angles l'effraient.

C'est sur quoi comptait ce Démon, qui sournoisement se retourne vers le Guide et vers l'Albane : les Grâces et les Nymphes, les Madones suaves en lait d'amande, les Vénus doucement palpables, que l'on croyait à l'infini, semblent poindre déjà à l'horizon du possible de la peinture.

*

ROMANTISME

Il y a des coexistences merveilleuses, que l'on peut comparer à des accords dissonants, qu'enrichissent encore des différences savoureuses de timbres.

Degas *et* Renoir ; Monet *et* Cézanne ; comme il y avait Verlaine *et* Mallarmé…

La richesse de cette époque de Paris !… La quantité d'inventions en peinture et en poésie entre 1860 et 1890 !… Nous avons vu la fin de ce beau concert d'hommes et d'idées. Dirai-je mon sentiment ?

Cette période de trente ans paraîtra plus heureuse et plus importante que celle qui, de 1825 à 1855, comprend le fameux romantisme.

C'est que tous ou presque tous les « Romantiques » étaient empoisonnés de légendes et d'histoire, qui leur étaient aussi indifférentes dans le fond, qu'excitantes ou séduisantes par les dehors. Les plus grands d'entre eux traînent des armures, des caparaçons, des chapelets et des narghilés, tout un

vain matériel de théâtre et de carnaval, et une collection d'idoles, d'âmes absurdes et naïvement excessives, qu'ils se donnaient et échauffaient de leur mieux.

Un véritable Romantique est sur toute chose un acteur. La simulation, l'exagération, (qui est simulation par l'intensité de l'expression), la facilité, où tombent toujours ceux qui ne visent qu'à produire des sensations immédiates, sont les vices de ce moment des arts.

Il est remarquable que ceux d'entre eux dont un siècle presque écoulé n'a pas exténué la gloire, sont aussi les mêmes chez qui la volonté de labeur, la passion du *métier* lui-même, le désir d'acquérir une science de leurs moyens de plus en plus solide et subtile, ne furent pas des vertus négligées et sacrifiées aux erreurs de leur temps. Hugo, Delacroix, en témoignent. *Plus ils vont, plus ils savent, et savent qu'ils savent.*

Les vers faits par Hugo à soixante-dix ans écrasent tous ceux qu'il avait faits dans le reste de sa vie.

Chez d'autres, au contraire, le meilleur est des premiers temps. Il est aussi du premier jet.

*

LE DESSIN N'EST PAS LA FORME…

Degas aimait à parler peinture et ne souffrait guère qu'on en parlât.

Il ne le souffrait pas le moins du monde de la part des hommes de lettres. Il faisait profession de leur imposer silence. Il avait en réserve à leur adresse je ne sais plus quel aphorisme de Proudhon sur la « gent de lettres »…

Comme je n'écrivais point, et qu'il répétait trop souvent l'aphorisme, je n'étais point choqué. Il m'amusait au contraire de le mettre facilement en fureur.

Je lui disais : « Mais enfin, qu'est-ce donc que vous entendez par *le Dessin* ? »

Il répondait par son célèbre axiome : « Le Dessin n'eà pas la forme, il est la manière de voir la forme. »

Ici éclatait l'orage.

Je murmurais : « Comprends pas », avec un ton qui suggérait assez que la formule me paraissait vaine et insignifiante.

Aussitôt il criait. Je m'entendais hurler que je n'y entendais rien, que je me mêlais de choses qui ne me regardaient pas…

Nous avions *raison* tous les deux. La formule signifie ce que l'on veut, et il était vrai que je n'avais aucun titre à la discuter.

Je soupçonnais bien ce qu'il voulait dire. Il opposait ce qu'il appelait la « mise en place », c'est-à-dire la représentation conforme des objets, à ce qu'il appelait le « dessin », c'est-à-dire l'altération particulière que la manière de voir et d'exécuter d'un artiste fait subir à cette représentation exacte, celle que donnerait, par exemple, l'usage de la chambre claire.

Cette sorte *d'erreur personnelle* fait que le travail de figurer les choses par le trait et les ombres peut être un *art*.

La chambre claire, que je prends pour *définir la mise en place*, permettrait de commencer le travail par un point quelconque, de ne pas même regarder l'ensemble, de ne pas chercher des relations entre les lignes ou les surfaces ; de ne pas agir sur la chose *vue* pour la transformer en chose *vécue*, en action de *quelqu'un*.

Or, il est des dessinateurs, dont il ne faut pas nier le mérite, qui ont la précision, l'égalité et la vérité de la chambre claire. Ils en ont aussi la froideur, et plus ils seront proches de la perfection de leur métier, moins pourra-t-on discerner l'ouvrage de l'un de celui de l'autre. Il en est tout au contraire des *artistes*. La valeur de l'artiste tient à certaines *inégalités* de même sens ou de même tendance, qui révèlent à la fois, à l'occasion d'une figure, d'une scène ou d'un paysage, la *facilité*, les *volontés*, les *exigences*, la puissance de transposition et de reconstitution de *quelqu'un*. Rien de tout ceci ne se trouve dans les *choses ;* et ne se trouve jamais le même dans deux individus différents.

La « manière de voir » dont parlait Degas doit donc s'entendre largement et inclure : *manière d'être, pouvoir, savoir, vouloir…*

Il répétait souvent ce mot qu'il tenait, je crois, de Zola, et Zola de Bacon, et qui définit l'Art : *Homo additus naturæ*. Il ne reste plus qu'à donner un sens à chacun de ces termes…

*

Voici quelques propos de Degas, tenus à la table de Berthe Morisot et notés par elle sur un carnet{94}.

Degas a dit que l'étude de la nature était insignifiante, la peinture étant un art de convention, et qu'il valait infiniment mieux apprendre à dessiner d'après Holbein ; qu'Édouard{95} *lui-même, quoiqu'il se targuât de copier servilement la nature, était le peintre le plus maniéré du monde, ne donnant jamais un coup de pinceau sans penser aux maîtres, ne faisant, par exemple, pas d'ongles aux mains, parce que Frans Hais ne les dessinait pas*. [Degas me semble ici commettre une erreur. Hais fait des ongles, même à Descartes.]

(Au dîner, avec Mallarmé) : L'Art c'est le faux ! et il explique comment un artiste ne l'est qu'à ses heures, par un effort de volonté. Les objets ont le même aspect pour tous…

Degas dit : « *l'orangé colore, le vert neutralise, le violet ombre* ».

Degas avait conseillé à Charpentier de faire au moment du jour de l'an une édition du « *Bonheur des Dames* » *avec des échantillons d'étoffes et de passementeries en regard. Mais Charpentier n'a pas compris. Il, (Degas), professe pour le caractère si* humain *de la jeune demoiselle de magasin, la plus vive admiration. Selon lui, Zola n'a fait* l'Œuvre *que pour prouver la grande supériorité de l'homme de lettres sur l'artiste ; le malheureux peintre meurt de sa tentative de* nu *dans la vie réelle*.

Se trouvant un jour à un bout de la table où Goncourt, Zola et Daudet parlaient de leurs affaires, Degas restait silencieux. « *Hé bien ! lui dit Daudet, vous nous méprisez ! — Jt vous méprise comme peintre* », *répondit-il*.

Il rappelle un mot d'Édouard Manet lui présentant P. Alexis :
« *Il fait des cafés d'après nature !* »

*

LE LANGAGE DES ARTS

Degas tenait pour le langage de son art.

Ce langage, ni celui d'aucun art, n'est un modèle de précision : il suffit aux artistes qu'ils se comprennent juste assez pour ne pas s'entendre. Il en est de même des philosophes.

Degas tenait à l'argot des peintres, par un certain goût des arcanes. Il voyait dans la peinture une discipline toute spéciale, des mystères, un ésotérisme technique ; et il ne détestait pas qu'un vocabulaire dont la pratique, ses besoins et les réflexions qu'elle engendre, donnaient seules la clé, égarât le profane, et singulièrement l'indiscret de *Lettres…*

Rien de plus traditionnel que de cacher ce que l'on sait de précieux. Mon éminent confrère des Inscriptions, Alexandre Moret, nous apprend qu'en Égypte « tout office ou métier pouvait être secret en dehors de gens de métier ».

Je ne vois d'abord que des avantages dans cette jalousie qui s'oppose au désir de chacun de raisonner sur tout. Personne ne se dit, quand une opinion nous vient aux lèvres à la première vue de quoi que ce soit : « Si j'avais pratiqué longtemps dans cet ordre, réfléchi vingt ans sur ceci, compulsé les ouvrages qui en traitent, aurais-je le même sentiment ? Jugerais-je ce livre, ce tableau, cette politique, comme je fais, d'un coup d'esprit, dans l'instant même ? Que vaut ma promptitude ? »

Mais pour qu'un langage particulier et quelque peu voilé ne soit que d'un bon usage, il faudrait qu'il se réduisît à désigner ce qui appartient seulement et précisément à l'exercice même de l'art. Il n'en est pas ainsi. Le Langage du pays des Arts est troublé de toute une métaphysique qui se mêle trop intimement aux pures notions du métier. Tandis que celles-ci sont nettes et stables par elles-mêmes, et désignent des propriétés ou des procédés sensibles et communicables, cette partie métaphysique dérive du sentiment, de divers *à-peu-près* immémoriaux, de la mode, et de la contre-mode, et elle enfante ce genre de débats que rien ne peut trancher. Il existe nombre de mots qui sont comme chargés de la transmission du vague, d'âge en âge…

On reconnaît, au contraire, les problèmes réels, à ce caractère que quelque expérience les termine, ou, du moins, les peut terminer. Et l'on reconnaît les notions utiles à ceci : qu'elles permettent d'exprimer ces problèmes réels en toute précision.

Quoi de plus beau et de plus positif que le langage de la marine ou que celui de la grande vénerie ? Celui-ci, par exemple, ne contient que les noms de ce que l'on peut *voir* et *faire* en matière de chasse, tout ce qu'il faut pour

nommer exactement les connaissances d'une bête a courre, les traces et vertiges qu'elle laisse après elle, jusqu'à permettre de décrire ses fumées, que l'oa doit flairer et emporter dans la corne de son chapeau, ou dans le pavillon de sa trompe. Mais il n'est rien dans ce noble vocabulaire, pas plus que dans celui des marins, qui engage l'esprit insensiblement dans la moindre métaphysique, car il ne s'agit, dans ces arts, que d'atteindre à l'exécution la plus prompte et la plus sûre, dans les circonstances les plus diverses. On sait ce que l'on veut.

De tels langages tendent à exprimer exactement le moindre détail, tandis que celui des grands arts tire toujours vers des incertitudes éternelles et d'invincibles ambiguïtés. On discute encore comme si l'on n'eût, jusqu'ici, jamais peint, dessiné ou écrit. Le *style*, la *forme*, la *Nature*, la *Vie*, et d'autres noms de chances d'erreurs, viennent se jouer des esprits et former devant eux une infinité de combinaisons excitantes et vaines, cependant qu'on ne peut rien entendre ni lire de précis sur ce qui est. Je n'ai jamais rien vu de sûr et d'ordonné sur le dessin, par exemple, qui est avant tout un art complexe, dont l'analyse optique et motrice n'a été faite, ni même entreprise, à ma connaissance.

Si elle eût existé, la célèbre formule de Degas, « la manière de voir la forme », eût été toute différente : elle aurait dit ce qu'il voulait dire, et non ce que chacun peut lui donner pour sens.

Mais voici la plus fâcheuse conséquence de l'*impureté* de la langue des grands arts : elle mène à ne plus savoir ce que l'on veut. Rien de plus étonnant que certains propos ou programmes d'artistes, tout chargés de philosophie, de considérations parfois mathématiques et souvent naïves, invoquées en vue de préparer à l'intelligence de leurs œuvres et de disposer le public à en soutenir la vue. Mais c'est, au contraire, la *vue*, qui, dans les arts, doit par soi seule introduire la jouissance, et, s'il y a quelque idée à suggérer, y conduire par ses perceptions. Un peintre devrait toujours songer à peindre pour quelqu'un auquel manquerait la faculté du langage articulé… N'oublions point qu'une très belle chose nous rend *muets* d'admiration…

C'est là ce qu'il faut vouloir produire, et qu'il ne faut point confondre avec le mutisme de la stupeur. Celui-d est la grande affaire de bien des modernes. Il ne discerne point les espèces de la surprise. Il en est une, qui se renouvelle à chaque regard et se fait d'autant plus indéfinissable et sensible que l'on examine et que l'on se familiarise avec l'œuvre plus

profondément. C’est la bonne surprise. Quant à l’autre, elle ne résulte que du choc qui rompt une convention ou une habitude, et se réduit à ce choc. Il suffit, pour *étaler* le choc, de se résoudre à changer de convention ou d’habitude.

Revenant à la question si intéressante du langage spécialisé, je ne puis me tenir de rappeler au lecteur, puisqu’il est convenu que j’effleurerai dans ces pages tout ce qu’il me plaira d’effleurer, que les peuples primitifs ou sauvages, chez lesquels les facultés d’observation sont aux nôtres comme l’odorat du chien est à celui de l’homme, développent leur vocabulaire au nombre des nuances qu’ils saisissent dans les états des choses ou des êtres. Le regretté savant suédois Nordenskjöld, qui a exploré, il y a trois ou quatre ans, la région de Panama, rapporte que les indigènes Cunas, qui habitent ce pays, ont des noms pour la diversité des plissements des feuilles selon l’heure et le vent, et qu’ils ne possèdent pas moins de *quatorze verbes* pour désigner les quatorze mouvements de tête de l’alligator.

Je ne sais si les peintres ont autant de termes pour toutes les manières de tenir et de manier le pinceau, ou bien pour tous les modes d’intervention de l’œil dans leur travail ? J’en doute ; mais je ne doute pas qu’ils ne s’étonnent, et même ne s’esclaffent, de cette remarque que j’ai faite aussi naïve que j’ai pu.

*

QUESTIONS D’ÉPOQUES

Degas bafouait ceux qu’il appelait les « penseurs ».

Les réformateurs, les rationalistes, les nommes « de justice et de vérité », les abstracteurs, les critiques d’art… Ces gens si sérieux irritaient sa vivacité, son élégance, son désir de n’être pas dupe, toute sa nature qui unissait à un sentiment presque tragique de la difficulté et de la rigueur de son art, une certaine gaminerie et une perverse tendance à saisir le ridicule et la sottise des idéaux d’autrui.

Non loin de ces « penseurs », (il fallait l’entendre articuler ce mot pesant et triste), il plaçait volontiers les « architectes »… Il les mettait au « dernier échelon de la société »…

Il attribuait aux penseurs et aux architectes la plupart des maux dont l’époque est atteinte. On vit d’ailleurs en ce temps-là, (vers 1890), se

prononcer chez quelques esprits distingués un sentiment de réaction contre le moderne et ses théoriciens. Un positivisme empirique parut, qui, loin de partir comme l'autre, d'une *table rase*, invoqua l'expérience, non celle des laboratoires, mais, plus simplement et tout bonnement, celle des siècles. La somme des siècles répond ce que l'on veut. On reparla des cathédrales, du Poussin et de Racine. On s'éprit de l'artisan du moyen âge, et quelques peintres ou sculpteurs se costumèrent comme lui. Le nom de *tradition* fut prononcé. Certains furent conduits par leur zèle pour le passé jusqu'au pied des autels qu'ils avaient fort négligés depuis l'enfance ; plusieurs, jusque dans le cloître. D'autres demeurèrent païens, ne prenant dans la tradition que ce qui leur plaisait. Divers que j'ai connus, d'âme tout anarchiste, plaçaient Louis XIV au-dessus de tout.

On oubliait qu'une tradition n'existe que pour être inconsciente et qu'elle ne souffre pas d'être interrompue. Une insensible continuité est de son essence. « Reprendre, renouer une tradition » est une expression de simulation. Le sacre de Charles X parut nécessairement plus comique qu'auguste. Aussitôt qu'une tradition se propose à l'esprit comme telle, elle n'est plus qu'une manière d'être ou d'agir qui se range parmi les autres, et qui est exposée à la critique de sa valeur propre au même titre que les autres. Il arrive que l'on doive procéder à de tels examens, et que l'on soit contraint à l'analyse délicate qui distinguera dans ce qui nous reste d'un passé, ce qui mérite qu'on le respecte de ce qui exige qu'on s'en défasse. Il n'est pas toujours très aisé de séparer la *crasse* de la *patine*…

Il est assez naturel que les artistes de nos jours regardent vers d'autres temps qu'ils imaginent meilleurs. L'avenir ne leur promet rien que de funeste. Leur belle époque fut celle des grands caprices personnels, et de la confiance dans la durée, qu'il s'agisse de la durée d'un régime, d'une famille, d'une croyance et de la renommée.

Mais, *il n'est plus personne*…Plus de monarques, de grands évêques, de tout-puissants seigneurs qui soient en possession de se faire des palais, des jardins, des églises, des tombeaux, des joyaux ou des meubles, des monuments d'orgueil, ou de repentir, ou de plaisance, aussi précieux, aussi originaux… car il n'y a plus d'originaux, de volontaires qui ne relèvent que de soi-mêmes. Il n'y a plus que des masses ; des mandataires et des commissions. Je vois bien, çà et là, deux ou trois *entraîneurs* de peuples, mais ils ne peuvent guère vouloir que ce qu'ils peuvent suggérer ou intimer à la foule de vouloir.

Les *types* se font rares ; les bizarres et les singuliers disparaissent ; on les met, d'ailleurs, à peine aperçus, aux Petites Maisons d'aujourd'hui, où les psychiatres en font de beaux livres.

Quelques milliardaires d'Amérique se sont bien essayés à jouer les Médicis, mais à tâtons, je veux dire : *bien conseillés !…*

Ils agissaient, d'ailleurs, en vue de l'effet, des journaux, des musées, du bien public…

Pas pour le plaisir.

C'est là le point : la volupté se meurt. On ne sait plus jouir. Nous en sommes à l'intensité, à l'énormité, à la vitesse, aux actions directes sur les centres nerveux, par le plus court chemin.

L'art, et même l'amour, doivent le céder à de nouvelles formes de dissipation du temps libre et de la surabondance vitale ; et ces formes seront ce qu'elles seront…

*

SOUVENIRS DE MONSIEUR ERNEST ROUART

Voici quelques souvenirs très précieux qui me sont donnés par Ernest Rouart. L'esprit expérimental et les incertitudes de notre peintre y paraissent de la manière la plus vivante et la plus divertissante. Ce récit peut conduire à se poser cette question : Si un artiste médiocre n'est pas préférable à un grand artiste comme maître ? Il faut avouer que, dans bien des cas, les médiocres ont plus de certitudes que les grands ; et c'est là presque une définition.

« *Degas se contentait très difficilement et trouvait rarement qu'une peinture fût au point. Non pas qu'il recherchât, ailleurs que dans ses œuvres de jeunesse, cette exécution minutieuse, ce fini, que d'autres ont pu trouver excessifs, mais qui néanmoins lui firent créer des tableaux remarquables et souvent des chefs-d'œuvre*.

Ce qu'il lui fallait pour être satisfait, c'est que son œuvre fût complète, non pas dans la perfection des détails mais dans l'impression d'ensemble qu'elle devait donner ; dans la construction d'abord et dans la coordination des éléments divers dont elle était composée, c'est-à-dire dans les justes rapports des lignes du dessin, des valeurs, et des couleurs entre elles.

*Il attachait une valeur énorme à la composition, à l'arabesque générale des lignes, puis au rendu de la forme et du modelé, à l'*accent *du dessin, comme il disait. Jamais il ne trouvait qu'il fût allé assez loin dans l'expression vigoureuse d'une forme*.

Un jour, se trouvant avec moi dans une exposition où figurait un de ses pastels, un nu qui datait de plusieurs années, il me dit après l'avoir soigneusement examiné : « C'est mou ! ça manque d'accent ! » *Et malgré ce que je pus dire pour défendre ce nu qui vraiment, était une belle chose, il n'en voulut pas démordre*.

Quand il retrouvait une œuvre de lui, plus ou moins ancienne, il avait toujours envie de la remettre sur le chevalet et de la remanier.

C'est ainsi que, revoyant constamment chez mon père un délicieux pastel que celui-ci avait acquis et qu'il aimait beaucoup, Degas fut pris de son habituel et impérieux besoin de retoucher le tableau.

Il y revenait sans cesse et, de guerre lasse, mon père finit par lui laisser emporter l'objet. On ne le revit jamais.

Mon père demandait souvent des nouvelles de son cher pastel ; Degas répondait d'une façon dilatoire, mais il dut finir par avouer son crime ; il avait complètement démoli l'œuvre à lui confiée pour une simple retouche.

Désespoir de mon père qui ne s'est jamais consolé d'avoir laissé détruire un objet qu'il aimait tant.

C'est alors que Degas, pour le dédommager de cette perte, lui fit porter un jour les fameuses « *Danseuses à la barre* ».

Le comique de la chose est que, depuis lors, pendant de longues années, nous avons entendu Degas, passant devant ces danseuses, dire à mon père : « Décidément, cet arrosoir est idiot, il faut absolument que je l'enlève ! »

Je crois qu'il avait raison, et que la suppression de cet ustensile ne pouvait qu'améliorer l'effet du tableau. Mais mon père, instruit par l'expérience, ne consentit jamais à lui laisser faire cette nouvelle tentative.

On est allé jusqu'à raconter que la toile était fixée au mur avec un cadenas pour que Degas ne pût l'emporter.

C'est de la pure fantaisie.

Le besoin de reprendre une chose incomplète à son gré ne le quitta jamais et, chez lui, nombreuses étaient les toiles qu'il avait l'intention de retoucher, ne les trouvant pas dignes de quitter son atelier dans l'état où elles se trouvaient.

C’est pourquoi il craignait tant une vente massive de son atelier, et c’est pourquoi une telle vente fut une trahison.

Un autre exemple de cette manie, je dirai, moi, de cette conscience artistique, souvent fatale, je le reconnais, nous est donné par l’aventure de cet important tableau intitulé « Le Ballet de la Source ».

On y voit Mademoiselle Fiacre, la danseuse, en grand costume, les pieds nus au bord d’une mare, où, près d’elle, s’abreuve un cheval. La composition est charmante et imprévue, mais…

Degas avait envoyé ce tableau au salon, je ne sais plus en quelle année. Le jour du vernissage, (ce n’était pas alors un vain mot), il regardait assez anxieusement sa toile, ne trouvant pas qu’elle fît très bon effet. Toute fraîche, (il y travaillait encore la veille), elle était évidemment pleine d’embus, et paraissait terne.

Avisant alors le marchand de couleurs qui passait avec sa brosse et son pot de vernis : « Allons ! Allez-y ! Donnez-lui une couche ! » L’œuvre gagna-t-elle à cette opération ! Je ne sais… Toujours est-il que, revenue dans l’atelier, elle ne plut certainement pas à son auteur, qui la fit dévernir pour la reprendre. Désastre ! En ôtant le vernis, on enlevait naturellement la moitié de la peinture ! Pour ne pas tout détruire, on fut obligé de laisser le travail inachevé. La toile resta telle quelle dans un coin de l’atelier pendant des années.

Ce n’est que bien plus tard, (entre quatre-vingt-douze et quatre-vingt-quinze), que Degas, retrouvant ce tableau, se mit en tête de le travailler de nouveau.

Il fit venir un restaurateur, (il n’était pas encore lié avec Chialiva), qui, tant bien que mal, enleva ce qui restait de vernis, et donna les indications nécessaires pour exécuter les retouches et réparer les dommages causés. Il ne fut qu’à demi satisfait du résultat.

Quand Degas me fit copier le Mantegna du Louvre : « La Sagesse victorieuse des Vices », il avait alors des idées neuves sur la pratique des anciens, et prétendait me faire exécuter cette copie suivant une technique imaginée par lui et qui rappelait beaucoup plus celle des Vénitiens que celle de Mantegna.

En somme, il voulait expérimenter les procédés qu’il avait imaginés dans son esprit fertile en combinaisons diverses, mais dont il n’était pas très sûr, quant à la réalisation matérielle.

Je m'en aperçus bien, lors de l'exécution.

Il me dit d'abord : « Tu vas me préparer cela en vert. On laissera sécher pendant des mois en plein air. Titien attendait peut-être un an avant de reprendre un tableau ! Puis, sur cette préparation bien sèche, on glacera avec du rouge, et nous aurons le ton voulu. »

J'ébauche mon tableau en terre verte, Degas vient me voir au Louvre : « Mais ce n'est pas du vert ! C'est du gris ! Fais-moi ça en vert pomme !… »

Je prends alors les couleurs les plus vives pour trouver un vert à sa convenance. Les visiteurs du Louvre me croient fou. « Comment ! vous voyez le tableau de cette couleur-là ? — Certes, ne voyez-vous pas qu'il est tout vert. »

Enfin l'ébauche se termine à grand'peine. La composition est compliquée et la mise en place de toutes ces figures m'avait donné beaucoup de mal.

Pendant ce temps, Degas me disait : « Mais tu n'en finis pas, j'ai commencé chez moi une copie , j'ai déjà presque fin : le dessin, viens voir ça. »

Je vais à son atelier, et il me montre alors une toile qu'il ébauchait au pastel, en camaïeu, d'après une photographie. Devant moi, plein d'ardeur, il donna quelques accents à son dessin. Il le laissa d'ailleurs en cet état.

Cette toile est passée à sa vente sous l'attribution : « École française ». Je la retrouvai peu après la guerre chez un marchand qui l'avait payée deux cents francs. (A ce moment-là, j'étais mobilisé à Châlons, et n'avais pu suivre la vente.) Le marchand, lui, avait reconnu l'œuvre de Degas, et naturellement, la fit payer sensiblement plus cher. (Telle qu'elle est, c'est pour moi un précieux souvenir.)

Mon ébauche terminée, on la transporta rue de Lisbonne pour la faire sécher dans la cour. Au bout de trois mois, on la ramène au Louvre, et nous prenons rendez-vous pour poser les glacis.

J'arrive au jour dit, et toute la journée, j'attends mon Degas qui ne se décide pas à paraître.

Ne sachant pas ce qu'il voulait exactement que je fisse, je ne touchai pas à ma toile. Le lendemain, je retourne au Louvre pour l'attendre encore.

Enfin le voilà, marchant d'un pas pressé, patinant sur les parquets du Louvre, et balançant, comme un oiseau ses ailes, les larges manches de son macfarlane.

« Comment ! Tu n’as rien fait !

— Mais je vous attendais… »

Quelque bougonnement et, de ma part, silence un peu confus. En somme, il aurait voulu que je me misse à patauger sur ma toile, tandis que lui serait venu plus tard donner quelques magistrales indications.

Mais puisque je n’avais rien fait, il fallait bien s’y mettre.

Nous prenons un beau rouge que nous étalons en glacis sur le vert de la préparation afin d’obtenir les tons de chair.

Ça ne va pas très bien. On ajoute de la terre de Sienne, on tripote encore quelque temps. Finalement il me laisse en disant :

« Tu mettras tous ces tons, (les bleus, les rouges, les jaunes), très légèrement, comme à l’aquarelle pour laisser transparaître les dessous, et ça fera très bien. »

Je me suis escrimé comme j’ai pu sur cette malheureuse toile, et je dois avouer que le résultat ne fut pas brillant. L’excès de véhicule employé pour l’exécution fit jaunir terriblement la peinture.

La copie de Carpaccio que j’avais faite auparavant, de façon moins systématique, me semble mieux réussie.

Il faut dire que l’original, comme métier, se rapprochait beaucoup plus de ce que Degas avait dans l’idée. Le Mantegna, peint à l’œuf, est d’une technique toute différente, et je crois que mon cher maître commit une erreur en voulant me le faire peindre à la vénitienne, ou, du moins, d’une manière qu’il croyait telle.

Enfin, malgré tout, ces divers essais ne me furent pas inutiles, et je crois y avoir beaucoup appris.

A la fin de sa vie, il s’était davantage épris de la couleur, et de l’effet qu’on en pouvait tirer. Il avait alors sur le coloris et sur son emploi dans le tableau des théories qu’il m’exposait avec complaisance, mais qui n’étaient pas toujours faciles à saisir, et surtout à expliquer pour le disciple qui l’écoutait bouche bée, (les dessous en camaïeu, les glacis, etc…).

C’est à cette époque qu’il a exécuté ces pastels si riches, et si éclatants de couleur. Il est malheureux que sa vue, s’affaiblissant de plus en plus, ne lui ait pas permis de réaliser les grandes toiles qu’il ébauchait alors et qui sont reliées inachevées.

Son admiration pour le coloris et la technique des anciens le poussait beaucoup à faire des recherches en ce sens, et à échafauder théories et

systèmes sur l'exécution naturelle de la peinture, sur le métier, comme il disait.

Ces idées étaient-elles aussi nettes dans son esprit qu'il le prétendait ? Je n'oserais pas l'affirmer, quoiqu'il s'inscrivît volontiers en faux contre l'assertion de Boileau : « *Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement* »… *C'était une de ses marottes, il y revenait sans cesse, disant que rien n'était plus faux.*

En tous cas, lorsqu'il me fit faire me copie de Mantegna pour y expérimenter ses nouvelles idées, je vis bien, lors de l'exécution, qu'il n'était pas, une fois sur le chantier, aussi sûr de son fait qu'il semblait l'être en en parlant. Rien n'est plus naturel, d'ailleurs, ni plus humain. C'est en s'escrimant sur la toile qu'un artiste comme lui arrive à concilier la théorie et la pratique. Mais, pour l'élève c'est autre chose !

Il était très imaginatif, non seulement quant à la conception des œuvres, mais aussi en ce qui touchait à leur exécution, aux moyens matériels de les réaliser. Cette faculté, jointe à l'adresse de ses mains et à son goût du bricolage, fut pour beaucoup dans l'amour qu'il avait de la gravure où il s'amusait fort. Là aussi, il avait imaginé certains procédés dont il aurait certainement tiré un parti extraordinaire si on l'avait encouragé dans cette voie, (pécuniairement s'entend).

« *Si Rembrandt avait connu la lithographie, aimait-il à dire, Dieu sait ce qu'il en aurait fait*. »

Les deux grandes idées de Degas, touchant les rapports de l'État avec les Beaux-Arts étaient :

— D'abord, rattacher le budget des Beaux-Arts à l'Assistance Publique au lieu d'encombrer par des commandes faites aux artiBres, les places publiques et les musées de province.

— Puis, faire sortir de l'École Polytechnique dans le prix de Rome.

Chez mon père, il blaguait toujours l'X, autant qu'il pouvait, malgré les nombreux camarades de l'École qui se trouvaient là, (artilleurs, sapeurs, etc…).

Et ma mère lui disait tout bas, (nous étions alors des enfants) : « *Je vous en prie, ne dites pas trop de mal de l'École Polytechnique devant mes fils*. »

Ea façon dont il retrouva Bonnat qu'il avait perdu de vue depuis longtemps, est assez amusante.

Allant à Cauterets prendre les eaux, il se trouva sur l'impériale de l'omnibus à côté d'un monsieur qui se fait reconnaître. C'était Bonnat. C'est alors que celui-ci lui dit : « *Degas, qu'est donc devenu le portrait que vous avez fait de moi autrefois. J'aimerais bien l'avoir…*

Il est toujours dans mon atelier, je vous le donnerais bien volontiers. » *Après un moment d'hésitation, Bonnat hasarda :* « *Mais vous n'aimez pas ce que je fait !* » *(Il songeait sans doute à lui proposer quelque chose en échange.) Degas, très embêté, lui dit :* « *Ah ! Bonnat, que voulez-vous, nous avons tiré chacun de son côté*. » *Et la chose en resta là*.

Mais, la promesse de Degas ne se réalisa pas spontanément. Il fallut que mon père, à la demande de Bonnat, réclamât le portrait, encore avec une certaine insistance. Degas se décida à l'apporter un jour rue de Lisbonne. Il voulut même alors que mon père gardât le portrait pour lui. Mon père n'en fit rien, naturellement.

*

CRÉPUSCULE ET FINAL

Ce 25 septembre 1917, j'apprends la mort de Degas.

Il y a des années qu'on ne le voit plus, après quelques autres années pendant lesquelles on le retrouvait toujours plus farouche, plus absolu et insupportable.

A-t-il même eu conscience que l'on fût en guerre ? Le sinistre et long crépuscule de sa vie s'achève, avant que l'on aperçoive les signes de la fin de l'immense et vaine bataille.

Il meurt ayant trop vécu, car il meurt après sa lumière. Le commencement de sa lente diminution fut marqué par l'affaiblissement plus prononcé de sa vue. Le travail, peu à peu, lui devint impossible, et sa raison de vivre s'évanouit avant sa vie. Une des dernières œuvres qu'il ait faites fut son portrait à barbe blanche, hirsute et courte, et à casquette. Il le montrait et disait : « Je ressemble à un chien. »

Mais encore ses mains cherchaient des formes. Il tâtait les objets ; le sens du toucher de plus en plus dominant chez lui, il décrivait volontiers en termes du tact ; il louait un tableau en déclarant : « C'est plat comme la belle peinture », et les gestes de sa main figuraient cette plànitude qui l'enchantait. De la paume et du dos de la main alternés, il passait et

repassait sur un plan idéal, le lissant et le caressant comme d'une brosse douce. Un de ses vieux amis étant mort, il se fit conduire auprès du cadavre et voulut en palper le visage.

Les yeux perdus, qui avaient tant travaillé ; l'esprit entre l'absence et le désespoir ; les manies et redites multipliées ; des silences terribles qui s'achèvent par un affreux : « Je ne pense qu'à la mort », rien de plus triste que la dégradation d'une si noble existence par le grand âge. Un épouvantable tête-à-tête l'occupe, se substitue en lui à la vive diversité des idées, des désirs, des projets du grand artiste.

On ne peut s'empêcher de penser que cette déchéance misérable, cet abandon de soi du vieillard qui ne peut plus soutenir la vie extérieure, se développa sur une nature assez portée à se séparer, à se défier des hommes, à se les noircir, ou à les simplifier et résumer terriblement. La misanthropie contient peut-être un germe de sénilité, étant une disposition chagrine *à priori* et une attitude identique devant la variété des individus…

Degas s'est toujours senti seul, et l'a été dans tous les modes de la solitude. *Seul* par le caractère ; *seul* par la distinction et par la particularité de sa nature ; *seul* par la probité ; *seul* par l'orgueil de sa rigueur, par l'inflexibilité de ses principes et de ses jugements ; *seul* par son art, c'est-à-dire, par ce qu'il exigeait de soi.

Certaines recherches, dont l'exigence est illimitée, isolent celui qui s'y plonge. Cet isolement peut être imperceptible : mais un homme qui s'approfondit a beau voir des hommes, causer, disputer avec eux, il réserve ce qu'il croit de son essence et ne livre que ce qu'il sent inutile à son grand dessein. Une part de son esprit peut bien s'employer à répondre aux *autres*, et même à briller devant eux ; mais, loin de s'y confondre par cet oubli de soi qu'engendre le commerce excitant des similitudes d'impressions et des contrastes d'idées, celui-ci se sépare par cet échange même qui lui fait ressentir plus nettement son écart, et l'engage à se retirer en soi, avec soi, plus vivement à chaque contact. Ainsi se forme-t-il, par réaction, une solitude seconde, qui lui est comme nécessaire pour se rendre secrètement, studieusement, jalousement incomparable. Davantage, il pousse ce retranchement et cette reprise si avant, qu'il s'isole soi-même de ce qu'il fut et de ce qu'il fit : il n'est d'ouvrage de ses mains qu'il ne revoie sans brûler de le détruire ou de s'y remettre…

N'est-ce point aujourd'hui une espèce à peu près disparue que cette espèce de personnages difficiles et incorruptibles ? L'époque est dure aux

originaux. On y observe de moins en moins le dédain des grands nombres. L'individu se meurt, incapable de soutenir l'état de dépendance excessive que les immenses et innombrables connexions et relations qui organisent le monde moderne lui imposent. Degas raillait, un soir, Forain qui courait, appelé par un timbre impérieux, au téléphone. « C'est cela, le téléphone !… On vous sonne, et vous y allez… » Il serait aisé de généraliser cette formule sarcastique. « C'est cela, la Gloire ?… On vous cite, et vous croyez être quelque chose !… »

Mais Degas refusait cette gloire à forme vague et fabriquée, celle qu'engendrent les prestiges statistiques de la presse. Il méprisait les louanges de ceux auxquels il interdisait de pouvoir rien entendre à son art. Il le leur criait sous le nez. La connaissance légitime de cet art lui paraissait n'appartenir qu'à fort peu de monde, car il avait si longuement et passionnément réfléchi sur le problème de la peinture, il y avait découvert ou introduit tant de difficultés qu'il s'en était fait une idée incommunicable au vulgaire qui ne soupçonne ni la subtilité des recherches, ni les mystères des procédés, ni la noblesse ou l'esprit des compositions, ni les forces ou le finesses de l'exécution.

Pascal lui-même n'a pas manqué de s'y tromper, qui traita de cet art avec superbe, et le réduisait à la *vanité* de poursuivre laborieusement la ressemblance des choses dont la vue d'elles-mêmes est sans intérêt, ce qui prouve qu'il ne savait pas regarder, c'est-à-dire oublier les noms des choses que l'on voit. Et qu'eût-il dit des raffinements et de la casuistique de ces jansénistes de la peinture et de la poésie, les Degas, les Mallarmé, qui ne vécurent que pour rejoindre et pour parfaire, l'un, quelque forme, l'autre, quelque système de mots ; mais qui placèrent dans ces futiles objets de leur désir et de leurs peines, une manière d'infini, et en somme… tout ce qu'il faut pour croire que l'on a *déjà trouvé !*

OceanofPDF.com

DE L’ÉMINENTE DIGNITÉ DES ARTS DU FEU

Un *désir*, une *idée*, une *action*, une *matière*, s’unissent dans toute œuvre.

Ces éléments essentiels ont entre eux des rapports très divers, très peu simples et parfois si subtils que leur expression est impossible. Quand il en est ainsi, c’est-à-dire quand nous ne pouvons représenter ou définir un ouvrage par une sorte de formule qui nous permette de le concevoir fait et refait à volonté, nous l’appelons une *Œuvre d’art*.

La noblesse d’un art dépend de la pureté du *désir* dont il procède et de l’incertitude de l’auteur quant à l’heureux succès de son *action*. Plus l’artiste est-il rendu incertain du résultat de son effort par la nature de la *matière* qu’il tourmente et des agents dont il use pour la contraindre, plus pur est son désir, plus évidente sa vertu.

C’est pourquoi dans tous les arts dont la matière n’oppose point par elle-même de résistances positives, les véritables artistes ressentent le péril et l’ennui d’une facilité trop grande. La plume ou le pinceau leur semblent trop légers. Ils s’inquiètent de la durée de ce qui leur coûte si peu et se développe si aisément. On les voit, dans les belles époques, se créer des difficultés imaginaires, inventer des conventions et des règles tout arbitraires, restreindre leurs libertés, qu’ils ont compris qu’il fallait craindre, et s’interdire de pouvoir faire sûrement et immédiatement *tout* ce qu’ils veulent.

Et c’est pourquoi le travail du marbre nous semble plus digne que celui de la glaise ; le burin, plus honorable que l’eau-forte ; la fresque, (qui s’exécute sous la pression du temps, et dans laquelle l’*action*, la *matière* et la *durée* sont intimement et réciproquement liées), plus relevée et vertueuse que toute peinture qui admet la *reprise*, la retouche, le repentir.

Mais, entre tous les arts, je n’en sais de plus aventureux, de plus incertains, et donc de plus nobles, que les arts qui invoquent le *Feu*.

Leur nature exclut ou punit toute négligence. Nul abandon, point de répit ; point de fluctuations de pensée, de courage ou d’humeur. Ils imposent, sous l’aspect le plus dramatique, le combat resserré de l’homme

et de la forme. Leur agent essentiel, le *feu*, est aussi le plus grand ennemi. Il est un agent de précision redoutable dont l'opération merveilleuse sur la matière qu'on propose à son ardeur est rigoureusement bornée, menacée, définie par quelques *confiantes* physiques ou chimiques difficiles à observer. Tout écart est fatal : la pièce est ruinée. Si le feu s'assoupit ou que le feu s'emporte, son caprice est désastre, la partie est perdue. Perdus en un instant le galbe gracieux, le décor longuement médité, la couverte savamment dosée et posée, le temps, l'argent, les soins, l'amour. Ou bien, si l'œuvre est de métal, le métal façonné et dressé par mille petits chocs du marteau rythmiquement frappés dans un ordre qui engendre une forme, s'effondre et fond soudain, flambant sous un brusque éveil de flamme.

Qu'il s'agisse du cuivre, ou du verre, ou du grès, cependant que le feu agit, l'homme se consume. Il veille, il brûle ; il est à la fois un joueur dont la chute d'un dé va décider le sort, et pareil à quelque âme anxieuse en prière.

Sa main qui suscita le feu, qui le nourrit, le pousse, le tempère, guette l'instant unique de lui retirer cette formation incandescente qu'il vient de produire et qu'il va détruire dans l'instant suivant, comme le fait de ses créatures l'aveugle et monotone puissance de la vie.

C'est de même que le poète doit promptement arracher à son esprit et fixer aussitôt l'accident précieux de son enthousiasme, avant que ce même esprit, *emporté au-delà du plus beau*, le reprenne, le dissolve et refonde dans ses combinaisons infinies.

Mais toute la vigilance du noble artisan du feu, tout ce que son expérience, sa science de la chaleur, des états critiques, des températures de fusion et de réaction lui font prévoir, laissent immense la noble incertitude. *Elles n'abolissent point le Hasard*. Son grand art demeure dominé, et comme sanctifié, par le risque.

Tel que les anciens à leurs pythies soumettaient en tremblant leurs projets et leurs doutes, et comme ils confiaient à la fureur d'une devineresse la fonction de former des réponses que le raisonnement ni les connaissances *froides* ne leur permettaient d'obtenir, tel le potier ou le verrier adresse au feu le problème d'un vase ; et le feu rend l'oracle. Parfois heureux, parfois désastre ; parfois ambigu, parfois unique et ravissante surprise. Parfois le feu créa une substance tout inconnue de la nature : du sable il fit un verre, un corps étrange, qui pendant quelques siècles demeura transparent comme une eau solide, fixé dans un équilibre de contrainte, soustrait par une sorte

de saisissement intime à l'intime fatalité de l'orientation cristalline. Parfois le jeu comble l'attente et rend transfiguré, chargé d'émail, vêtu d'un tégument minéral éternel, quoique aussi doux et vivant que la peau d'un fruit, l'objet que les mains de l'artiste avaient pieusement offert au dieu et placé dans la mystique enceinte où le rayonnement captif s'exalte, compose du désordre parfait des vibrations, l'unisson tout-puissant de l'énergie.

Que font les arts du feu si ce n'est de célébrer la conquête capitale de l'homme ? Ils dérivent de ses premières fabrications. A peine eut-il apprivoisé le feu, asservi cette ardeur et par elle l'argile et les métaux, créant l'outil, l'arme et l'ustensile, que le voici qui le détourne à lui former des valeurs de contemplation et de plaisir. Il y eut un premier homme qui, caressant distraitement quelque vase grossier, sentit naître l'idée d'en modeler un autre, *à fin de caresses*.

Oserai-je avouer qu'un tel objet sorti des épreuves du feu me représente assez souvent une histoire de planète ? Je songe qu'une Terre ou qu'un Mars habitables, ce ne sont après tout que des *corps refroidis*, sur quoi les conditions très nombreuses, très étroites, très composées de la vie se trouvent *très improbablement* réunies. Ce sont peut-être les ouvrages incertains, très rarement et difficilement obtenus, de quelque potier inconcevable. Les planètes, peut-être, ne sont-elles que des objets utiles à quelque dessein que les vivants, sans le savoir, servent ou desservent. Les arts du feu seraient par là les plus vénérables de tous, imitant si exactement l'opération transcendante d'un démiurge.

OceanofPDF.com

LES BRODERIES DE MARIE MONNIER

Des choses précieuses, les unes sont le produit d'une rencontre rarissime de circonstances favorables : les diamants, le bonheur, et certaines émotions très pures, sont de cette espèce. Mais les autres sont formées par l'accumulation d'une infinité d'événements imperceptibles et d'apports élémentaires, qui absorbent un temps très long, et qui exigent autant de calme que de temps. Les perles fines, les vins profonds et mûrs, les personnes véritablement accomplies, font songer d'une lente thésaurisation de causes successives et semblables ; la durée de l'accroissement de leur excellence a la perfection pour limite.

L'homme, jadis, imitait cette patience. Enluminures ; ivoires profondément refouillés ; pierres dures parfaitement polies et nettement gravées ; laques et peintures obtenues par la superposition d'une quantité de couches minces et translucides ; sonnets amoureusement attendus, volontairement retardés, indéfiniment ressaisis par le poète, — toutes ces productions d'une industrie opiniâtre et vertueuse ne se font guère plus, et le temps est passé où le temps ne comptait pas. L'homme d'aujourd'hui ne cultive point ce qui ne peut point s'abréger. On dirait que l'affaiblissement dans les esprits de l'idée d'éternité coïncide avec le dégoût croissant des longues tâches. Nous ne supportons plus de former une valeur inestimable par un travail égal et indéfini comme celui de la nature. L'attente et la constance pèsent à notre époque, qui essaye de se délivrer de son ouvrage à grands frais *a énergie…*

Mais considérez ces panneaux merveilleusement colorés. Leur éclat les apparente aux plus vermeilles productions de la vie, — aux élytres, aux plumes d'oiseau, aux coquillages, aux pétales. Nulle peinture ne peut atteindre à ces forces ni à ces délicatesses que les brins de soie teinte savamment associés font paraître. Le point ajouté au point compose insidieusement une substance somptueuse. Même la chair est imitée à ravir, et le modelé d'une épaule ou d'un sein est le fruit délicieux de je ne sais quels artifices d'une aiguille.

La brodeuse a choisi ses prétextes dans quelques poèmes.

Elle n’a plaint la peine ni la durée. Ces belles pages tissues d’or et de soie ont consumé plusieurs années. Il y a du sacrifice et du paradoxe sous cette œuvre de grâce et de magnificence, où l’opiniâtreté de l’insecte et l’ambition fixe du mystique se combinent dans l’oubli de soi-même et de tout ce qui n’est pas ce que l’on veut.

OceanofPDF.com

LES DEUX VERTUS D’UN LIVRE

Si j’ouvre un livre, le livre offre à mes yeux deux manières bien différentes de s’intéresser à lui. Il leur propose l’alternative de deux usages de leur fonction.

II peut leur suggérer de s’engager dans un mouvement régulier qui se communique et se poursuit de mot en mot le long d’une ligne, renaît à la ligne suivante, après un bond qui ne compte pas, et provoque dans son progrès une quantité de réactions mentales successives dont l’effet commun est de détruire à chaque instant la perception visuelle des signes, pour lui substituer des souvenirs et des combinaisons de souvenirs. Chacun de ces effets est le premier terme de quelque développement infini possible.

C’est là la *Lecture*. On lui pourrait donner pour symbole l’idée d’une flamme qui se propage, celle d’un fil qui brûle de bout en bout, avec de petites explosions et des scintillations de temps à autre.

Ce mode successif et linéaire exige la *vision nette,* et la conservation de la vision nette, — condition essentielle de la production des actes élémentaires du cerveau qui répondent aux excitations de l’écriture par des sons virtuels ou réels, par des significations.

La lisibilité d’un texte est la qualité de ce texte d’être approprié à la vision nette.

En se reportant à ce qui précède, on pourrait dire que la lisibilité est la qualité d’un texte qui en prévoit et en facilite la consommation, la destruction par l’esprit, la transsubstantiation en événements de l’esprit.

Mais à côté et à part de la lecture même, existe et subsiste l’aspect d’ensemble de toute chose écrite. Une page est une image. Elle donne une impression totale, présente un bloc ou un système de blocs et de strates, de noirs et de blancs, une tache de figure et d’intensité plus ou moins heureuses. Cette deuxième *manière de voir*, non plus successive et linéaire et progressive comme la lecture, mais immédiate et simultanée, permet de rapprocher la typographie de l’architecture, comme la lecture aurait pu tout à l’heure faire songer à la musique mélodique et à tous les arts qui épousent le temps.

Ainsi le Livre, d'une part, comporte de quoi exciter et conduire le mouvement du *point de la vision nette*, — mouvement qui engendre des effets intellectuels et discontinus, et qui de proche en proche s'intégre en idées le long de la ligne ; il est d'autre part, un *objet*, un ensemble d'impressions *stationnaires*, doué de propriétés immédiates, *non conventionnelles*, qui peut plaire ou déplaire à nos sens.

Ces deux modes de regard sont indépendants l'un de l'autre. Le texte *vu*, le texte *lu* sont choses toutes distinctes, puisque l'attention donnée à l'une exclut l'attention donnée à l'autre. Il y a de très beaux livres qui n'engagent pas à la lecture, belles masses de noir pur sur champ très pur, mais cette plénitude et cette puissance de contraste obtenues aux dépens des interlignes, et qui semblent très recherchées en Angleterre et en Allemagne où l'on s'efforce de rejoindre certains modèles du XV^e^ et du XVI^e^ siècles, ne sont pas sans peser sur le lecteur, et sans paraître un peu trop archaïques. La littérature moderne ne s'accommode pas de ces formes compactes et comme gorgées de caractères. Il existe, en revanche, des livres très lisibles, bien ajourés, mais qui sont faits sans grâce, *insipides* à l'œil, ou même franchement laids.

A cause de cette indépendance dans les qualités que peut posséder un livre, il est permis à l'imprimerie d'être un art.

Quand elle ne veut répondre qu'au besoin simple de lire, elle se passe d'artistes, car les exigences de la lisibilité peuvent être exactement définies, et être satisfaites par des moyens également définis et uniformes. L'expérience et l'analyse suffiront à déterminer ce qui s'impose au graveur de la lettre, au compositeur et au tireur pour obtenir un texte clair et net.

Mais à peine l'imprimeur a-t-il conscience de la complexité de son ouvrage, il se sent aussitôt un devoir d'être artiste, car le propre de l'artiste est de choisir, et le choisir est commandé par le nombre des possibles. Tout ce qui laisse place à l'incertitude appelle un artiste, quoiqu'il ne l'obtienne pas toujours.

L'imprimeur artiste se trouve devant sa tâche dans h situation complexe de l'architecte qui s'inquiète de l'accord de la *convenance* de sa construction avec l'*apparence*. Le poète lui-même a pour destin de se débattre entre les formes et le contenu, entre ses desseins et le langage. Dans tous les arts, et c'est pourquoi ils sont des arts, la *nécessité* que doit suggérer une œuvre heureusement accomplie ne peut être engendrée que par l'*arbitraire*. L'arrangement et l'harmonie finale des propriétés

indépendantes qu'il faut composer ne sont jamais obtenus par recette ou par automatisme, mais par miracle ou bien par effort ; par miracles *et* par efforts volontaires combinés.

Un livre est matériellement parfait quand il est doux à lire, délicieux à considérer ; quand enfin le passage de la lecture à la contemplation, et le passage réciproque de la contemplation à la lecture sont très aisés et correspondent à des changements insensibles de l'accommodation visuelle. Alors les noirs et les blancs sont des repos l'un de l'autre, l'œil circule sans effort dans son domaine bien disposé, en apprécie l'ensemble et les détails, et se sent dans les conditions idéales de son fonctionnement. Cet idéal ne peut être atteint que par une collaboration du graveur du caractère avec l'imprimeur. En dernière analyse toute la forme doit découler du caractère. Celui-ci ne doit pas être créé par la pure fantaise. Sa figure, ses pleins et ses déliés doivent dépendre de sa grosseur. Je me permets de penser que c'est une erreur que de reproduire les mêmes figures à des échelles différentes.

L'art de l'imprimeur abonde en difficultés subtiles, en finesses insensibles au plus grand nombre. Personne cependant n'a songé jusqu'ici à reprocher aux maîtres de cet art de travailler avec acharnement pour ne satisfaire qu'une élite presque imperceptible. Ce que bien des gens refusent à certains auteurs qu'ils blâment de ne point écrire pour tout le monde, ils le concèdent aisément à des artistes d'une autre espèce. Stendhal toutefois n'eà pas fort loin de se moquer du grand Bodoni. Comme il traversait Parme, il n'a pas manqué d'aller visiter la célèbre imprimerie du grand-duché. Bodoni se consumait à chercher la disposition idéale d'une page de titre. Comment ordonner cette façade pure qu'il rêvait pour un *Boileau ?*

« Après m'avoir montré tous ses auteurs français, il m'a demandé lequel je préférais, du Télémaque, du Racine, ou du Boileau. J'ai avoué que tous me semblaient également beaux. — Ah ! Monsieur, vous ne voyez pas le titre du Boileau ! — J'ai considéré longtemps, et enfin j'ai avoué que je ne voyais rien de plus parfait dans ce titre que dans les autres. — Ah ! Monsieur, s'est écrié Bodoni, Boileau-Despréaux, dans une seule ligne majuscules ! J'ai passé six mois, Monsieur, avant de pouvoir trouver ce caractère. Le titre est en effet disposé ainsi :

ŒUVRES
DE
BOILEAU-DESPRÉAUX.

« Voilà le ridicule des passions, dans lequel, en ce siècle d'affectations, j'avoue que je ne crois pas. »

En résumé, un beau livre est sur toute chose une parfaite *machine à lire*, dont les conditions sont définissables assez exactement par les lois et les méthodes de l'optique physiologique ; et il est en même temps un objet d'art, une chose, mais qui a sa personnalité, qui porte les marques d'une pensée particulière, qui suggère la noble intention d'une ordonnance heureuse et volontaire. Observons ici que l'œuvre typographique exclut l'improvisation ; elle est le fruit d'essais qui disparaissent, l'objet d'un art qui ne retient que des ouvrages achevés, qui rejette les ébauches et les esquisses, et ne connaît point d'états intermédiaires entre l'être et le non-être. Il nous donne par là une grande et redoutable leçon.

L'esprit de l'écrivain se regarde au miroir que lui livre la presse. Si le papier et l'encre se conviennent, si la lettre est d'un bel œil, si la composition est soignée, la justification exquisement proportionnée, la feuille bien tirée, l'auteur ressent nouvellement son langage et son style. Il se trouve de la gêne et de l'orgueil, il se voit revêtu d'honneurs qui peut-être ne lui sont pas dus. Il croit entendre UNE VOIX bien plus nette et plus ferme que la sienne, UNE VOIX implacablement pure articuler ses paroles, détacher dangereusement tous ses mots. Tout ce qu'il écrivit de faible, de mol, d'arbitraire, d'inélégant parle trop clair et trop haut. C'est un jugement très précieux et très redoutable que d'être magnifiquement imprimé.

OceanofPDF.com

LIVRES

Rien ne mène à la parfaite barbarie plus sûrement qu'un attachement exclusif à l'esprit pur. On méprise les objets et les corps. On ne s'attarde que dans les choses hors de vue. On ne veut point de plaisir local, point de jouissance immobile ni de demeure voluptueuse. Le spiritualité consent aisément que la matière soit mauvaise ou mal façonnée. Le flacon ne lui importe pas, mais il se réduit à l'ivresse, qui ne laisse pas quelquefois de lui donner des inspirations dangereuses. L'esprit tend à consumer tout le reste, et il est arrivé que la destruction et la flamme réelle lui obéissent.

J'ai connu de très près ce fanatisme. Il me souvient d'un temps où je méprisais dans les livres tout ce qui n'était pas lecture. Il m'eût suffi de chiffons souillés de têtes de clous. Je me disais qu'un méchant papier, des caractères écrasés, une mise en page négligée, si toutefois le texte même était fait pour le séduire, devaient contenter un lecteur véritablement spirituel.

Mais les goûts changent, et les dégoûts. Les enfants n'aiment pas les huîtres. Beaucoup de grandes personnes répugnent au lait de nos commencements. Si nous vivions un temps bien plus long que nous n'avons coutume de le faire, nous épuiserions sans aucun doute toutes les combinaisons possibles des attractions et des répulsions de nos sens, nous finirions par avoir brûlé toutes nos idoles, et adoré tous les objets de nos premières antipathies.

Quant à moi, je suis venu insensiblement à ne plus dédaigner le physique des livres. J'admire et je caresse volontiers un de ces volumes de grand prix qui se rangent avec les plus beaux meubles, et les égalent. Mais je ne les aime pas d'un amour de concupiscence. Ce serait chercher à souffrir.

La rareté, non plus, ne me touche excessivement. Elle n'est d'ailleurs, qu'une notion tout abstraite et imaginaire, si ce n'est à l'Hôtel des ventes. Les yeux ne savent pas que tel exemplaire est unique ; le toucher n'en jouit pas singulièrement. Mais je chéris les livres solides et « confortables » comme on les a faits au XVII^e^ siècle. On trouve assez aisément l'imitation de Corneille, les Principes de Descartes, le Discours sur l'Histoire universelle,

ou l’Histoire des Variations, en de nobles in-quarto revêtus d’un veau sombre et luisant, noirement et largement imprimés, ornés de fleurons et de culs-de-lampe et pourvus de marges raisonnables. Un auteur ne peut souhaiter d’éditions plus robustes, ni de plus adaptées à ce lecteur très sérieux qu’il doit désirer d’avoir. Bossuet s’inquiétait de l’impression de ses ouvrages ; il ne laissait pas la Veuve Sébastien Mabre-Cramoisy sans recommandations et sans surveillance. Esther et Athalie exécutées par les soins de Denis Thierry et de Claude Barbin dans le format du grand in-quarto, sont aussi de fort belles choses. On ne peut guère malheureusement y songer, ou plutôt, on ne peut guère qu’y songer, car ces pièces, dans l’état que j’ai dit, valaient en 1860 cinq ou six cents francs selon un catalogue de cette époque, et j’ai grand’peur qu’elles aient fait depuis comme toutes choses.

Il y a plus pur, toutefois, dans l’ordre de la typographie, et l’extrême du goût me semble avoir été atteint par le Didot qui imprimait à la veille de la Révolution, et par son rival italien, Bodoni de Parme. L’un et l’autre ont créé des caractères d’une netteté et d’une élégance incomparables. Bodoni a fait un Racine après lequel je soupirerai toujours. Stendhal, qui visita ses ateliers, s’est un peu moqué des recherches de cet artiste du livre.

Didot l’aîné a conçu et réalisé un type qui semble placer hors du temps les textes confiés à ses presses. Lu : enjoindre, en termes magnifiques, à raison de la beauté de ses travaux, et de l’excellence de son art, d’imprimer aux frais de l’État, les Fables de La Fontaine et d’autres œuvres illustres, fut l’un des derniers actes de l’ancienne monarchie.

OceanofPDF.com

DE LA DICTION DES VERS

Je pouvais m’attendre à bien des énigmes, mais point que l’on me consultât sur une affaire de théâtre. Je ne crois pas qu’il y ait homme de France moins entendu en ces matières, plus neuf, ni de plus naïf devant les prestiges de la scène, et, du reste, plus aisément ébloui par le moindre talent qui s’y manifeste. Ce que je ne sais pas faire, je l’admire même mal fait. Si je devais ici vous donner à concevoir à quel point m’est prodigieux ce qui se passe sur le théâtre, il me suffirait de vous développer certaines pensées d’autrefois, quand il m’est arrivé de spéculer en matière de jeu sur l’art de la scène.

Je n’ai point conçu un sujet, et ce ne furent point des caractères ou des situations dramatiques qui me vinrent alors à l’esprit ; et ni l’intrigue, ni le dialogue ne m’ont d’abord préoccupé ; mais je me suis perdu avec plaisir à considérer de plus loin les choses, — de si loin, que je repoussais le vrai théâtre à l’infini ! Il ne vous étonnera pas, Mesdames et Messieurs, que je me sois longuement complu à imaginer une quantité de conditions de forme, un système de contraintes fort serrées, que je déduisais d’une analyse de ma façon, et que j’imposais à des comédies imaginaires et à des tragédies qui ne devaient pas exister. Quelle perversité il faut pour être amateur de ces gênes, et pour en préférer l’invention, peut-être, à des mérites qui pussent être plus sensibles !

Je n’ai pas tardé, vous le pensez bien, à retrouver la loi fameuse des trois unités, et je ne manquai point de l’aggraver avec délices ! Mais enfin, me disais-je, est-il si raisonnable d’opposer ce qu’on nomme la *Vie* à ces trois vénérables conditions ? Ne voyons-nous pas, hélas ! que la vie, au contraire, la véritable vie, est assujettie, pour exister, à un nombre immense de restrictions obligatoires et d’*unités* inévitables, auprès desquelles les trois si célèbres, et qui furent si blasphémées, sont peu de chose et des chaînes légères ?

C’est que je suis, de temps à autre, un homme terrible. Je suis parfois celui qui, s’il rencontrait aux enfers l’inventeur du sonnet, lui dirait avec bien du respect, (supposé qu’il en reste dans l’autre monde) :

« *Mon cher confrère, je vous salue très humblement. Je ne sais ce que valent vos vers que je n'ai point lus, et je parie qu'ils ne valent rien, parce qu'il y a toujours beaucoup à parier que des vers sont mauvais ; mais si mauvais soient-ils, si plats, si insipides, si clairs, si niais, si naïvement formés, qu'ils puissent être, — toutefois, je vous place dans mon cœur au-dessus de tous les poètes de la terre et des enfers !… Vous avez inventé une forme, et dans cette forme les plus grands se sont adaptés.* »

Mais ceci nous mène trop loin. Faisons évanouir mon théâtre formel, et revenons au vôtre, qui a la vertu d'exister.

Il ne s'agissait heureusement avec vous que d'une consultation toute restreinte sur une question qui, après tout, ne m'était point si étrangère. On se flattait que je pouvais donner quelques sages avis sur la manière de dire les vers, car le dessein était formé de donner *Bajazet* sur la fin de la dure saison.

Diverses choses que j'avais dites ou écrites, ou que l'on pouvait penser que je pensais, m'impliquaient assez naturellement dans l'affaire. Et moi, en vertu de la redoutable fiêtion de la responsabilité, — qui consiste, en somme, à être considéré sans limite comme ayant voulu, pleinement voulu, — voulu jusqu'à la corde, voulu jusqu'à l'enfer, toutes les conséquences, et surtout les plus imprévues, de ce qu'on n'a voulu naïvement que jusqu'au plaisir, j'ai dû me rendre à l'idée qu'on se faisait de ma compétence. Je n'ai pas allégué ce que je suis, je n'ai pas osé m'abstenir, et c'est pourquoi, tel matin de janvier, payant de ma personne, je dus faire ma partie dans une sorte de concert tenu par des voix.

Comment dire les vers ?

C'est un sujet scabreux que celui-ci. Tout ce qui touche à la poésie est difficile. Tous ceux qui s'en mêlent sont d'une exquise irritabilité. Le mélange inextricable des sentiments de chacun et des exigences communes donne occasion à des dissentiments infinis. Rien de plus naturel que de ne point s'entendre ; le contraire est toujours surprenant. Je crois que l'on ne s'accorde sur rien que par méprise, et que toute harmonie des humains est le fruit heureux d'une erreur.

Pour ne parler que de la diction des vers, il est aisé d'évaluer le nombre infime des chances que l'on a de convenir de la manière de s'y prendre. Songez qu'il y a d'abord, nécessairement, presque autant de dictions différentes qu'il existe ou qu'il a existé de poètes, car chacun fait son

ouvrage selon son oreille singulière. Il y a, d'autre part, autant de modes de dire qu'il y a de genres en poésie, et qu'il y a de types ou de mètres différents. Il y a encore une source de variété : il y a autant de dictions que d'interprètes, dont chacun a ses moyens, son timbre de voix, ses réflexes, ses habitudes, ses facilités, ses obstacles et répugnances physiologiques.

Le produit de tous ces facteurs est un nombre admirable de partis possibles et de malentendus, — et je ne parle pas des différences d'*exégèse*.

Vous savez assez comme il est aisé, par un usage très plausible des variables de la diction, de changer un vers qui semblait beau en un vers qui semble atroce ; de sauver au contraire un vers qui est un désastre, en éloignant ou en adoucissant quelque peu les syllabes émises.

En somme, un interprète, selon son intelligence, selon ses intentions, et parfois contre elles, peut opérer des transmutations étonnantes d'euphonie en cacophonie, ou de cacophonie en euphonie. Un poème, comme un morceau de musique, n'offre en soi qu'un texte, qui n'est rigoureusement qu'une sorte de recette ; le cuisinier qui l'exécute a un rôle essentiel. Parler d'un poème en soi, juger un poème en soi, cela n'a point de sens réel et précis. C'est parler d'une chose possible. Le poème est une abstraction, une écriture qui attend, une loi qui ne vit que sur quelque bouche humaine, et cette bouche est ce qu'elle est.

Cependant, comme tout poète se fie nécessairement dans son travail à quelque lecteur idéal qui le serve le mieux du monde, et qui, d'ailleurs, lui ressemble un peu plus qu'un frère, je m'étais fait quant à moi, pour mon usage personnel, une certaine idée de la diction que je souhaitais, et cette idée toute privée, prenant forme de conseil, se pouvait résumer ainsi : Qu'il ne faut point, dans l'étude d'une pièce de poésie que l'on veut faire entendre, prendre pour origine ou point de départ de sa recherche, le discours ordinaire et la parole courante pour s'élever de cette prose plane jusqu'au ton poétique voulu ; mais au contraire, je pensais qu'il faudrait se fonder sur le *chant*, se mettre dans l'état du chanteur, accommoder sa voix à la plénitude du son musical, et de là redescendre jusqu'à l'état un peu moins vibrant qui convient aux vers. Il me semblait que ce fût là le seul moyen de préserver l'essence musicale des poèmes. Avant toute chose, bien *poser* la voix fort loin de la prose, étudier le texte sous le rapport des attaques, des modulations, des tenues qu'il comporte, et réduire peu à peu cette

disposition, qu’on aura exagérée au début, jusqu’aux proportions de la poésie.

Ces proportions très délicates par quoi celle-ci se distingue du véritable chant, résultent de l’importance relative du son et du sens dans l’un et l’autre usage de la voix humaine.

L’intention de raccorder la poésie au chant me semble exacte dans son principe et conforme aux origines comme à l’essence de notre art. C’est dans cet esprit que j’ai fait — il y a deux ans — l’expérience d’appeler une cantatrice à étudier avec moi et à dire devant le public des poèmes de Ronsard. Je ne sais si l’événement m’a justifié ; du moins il a tourné à la gloire de Mme Croiza, qui a osé.

La première condition pour bien dire les vers est d’avoir compris ce qu’ils ne sont pas et quelle immense différence les sépare du langage ordinaire.

La parole plane et courante, celle qui sert à quelque chose, vole à sa signification, à sa traduétion purement mentale, et s’y abolit, et s’y fond, comme un germe dans l’œuf qu’il féconde.

Sa forme, son apparence auditive n’est qu’un relais que brûle l’esprit. Si le ton, si le rythme y paraissent pour le sens, ils n’interviennent que dans l’instant, comme nécessités immédiates, comme auxiliaires de la signification qu’ils transportent, et qui les absorbe aussitôt sans résonances, car elle est leur fin dernière. Mais le vers a pour fin une volupté suivie, et il exige, sous peine de se réduire à un discours bizarrement et inutilement mesuré, une certaine union très intime de la réalité physique du son et des excitations virtuelles du sens. Il demande une sorte d’égalité entre les deux puissances de la parole. Le poète est un politique qui use de deux « majorités ».

Observons en résumé que les paroles dans le chant tendent à perdre leur importance significative, qu’elles la perdent le plus souvent, tandis qu’à l’autre extrême, dans la prose de l’usage, c’est la valeur musicale qui tend à s’évanouir, — tellement que le chant, d’une part, la prose de l’autre, sont placés comme symétriquement par rapport au vers, — lequel s’établit dans un équilibre admirable et fort délicat entre la force sensuelle et la force intellectuelle du langage.

Tout ceci est en soi fort simple à concevoir, et n’a contre soi que de mauvaises habitudes et une sorte de tradition mal entendue.

J’en déduisais sans peine une certaine manière de dire les vers, et très particulièrement de dire Racine.

Entre tous les poètes, Racine est celui qui s’apparente le plus directement à la musique proprement dite, — ce Racine de qui les périodes donnent si souvent l’idée des récitatifs à peine un peu moins chantants que ceux des compositions lyriques, — ce Racine de qui Lulli allait si studieusement entendre les tragédies ; et des lignes, des mouvements duquel les belles formes et les purs développements de Gluck semblent des transformations immédiates.

J’ai donc exposé aux futurs interprètes de *Bajazet* ces sentiments que je viens de dire sur la déclamation des vers, et je les ai exhortés qu’il renonçassent à cette tradition que je crois détestable, et qui consiste à sacrifier aux effets directs de la scène toute la partie musicale de la pièce. Cette fâcheuse tradition détruit la continuité, la mélodie infinie qui se remarque si délicieusement dans Racine. Elle fait que l’artiste semble lutter contre les vers, ne les supporter qu’avec peine, les trouver à regret dans un ouvrage qui pourrait s’en passer. On les brise, on les dérobe ; ou, d’autres fois, semble-t-il qu’on n’en retienne que les gênes : on accuse, on exagère les carrures, les supports de l’alexandrin, ses signes conventionnels, qui sont choses très utiles à mon sens, mais qui deviennent des moyens grossiers si la diction ne les enveloppe et ne les revêt de ses grâces.

Je disais donc, à nos jeunes Turcs raciniens : « Apprivoisez-vous tout d’abord à la mélodie de ces vers ; considérez de près la structure de ces *phrases* doublement organisées, dont la syntaxe, d’une part, — la prosodie, de l’autre, composent une substance sonore et spirituelle, engendrent savamment une forme pleine de vie. N’allez pas vous borner à respecter rimes et césures. Sans doute, l’admirable Auteur les a observées ; mais une création musicale ne se réduit pas à une observance, comme jadis trop de personnes l’ont cru, qui ont donné dans la sécheresse, rendu les règles absurdes et suscité en retour de terribles réactions. Mais éprouvez à loisir, écoutez jusqu’aux harmoniques les timbres de Racine, les nuances, les reflets réciproques de ses voyelles, les actes nets et purs, les liens souples de ses consonnes et de leurs ajustements.

« Et donc, et surtout, ne vous hâtez point d’accéder au sens. Approchez-vous de lui sans force, et comme insensiblement. N’arrivez à la tendresse, à la violence, que dans la musique et par elle. Défendez-vous longtemps de souligner des mots ; il n’y a pas encore des *mots*, il n’y a que des syllabes et

des rythmes. Demeurez dans ce pur état musical jusqu'au moment que le sens survenu peu à peu ne pourra plus nuire à la forme de la musique. Vous l'introduirez à la fin comme la suprême nuance qui transfigurera sans l'altérer votre morceau. Mais il faut tout d'abord que vous ayez appris le morceau.

« A la fin, ce moment viendra. Enfin, vous découvrirez votre rôle, et vous vous emploierez à représenter quelque vie. Vous mêlerez à cette musique profondément apprise et ressentie ce qu'il faut d'accents et d'accidents pour qu'elle paraisse jaillir des affections et des passions de quelque être. Vous devrez à présent distinguer entre les vers. Mettez-vous un peu dans l'auteur. Voyez ses objets, ses difficultés, son facile et son difficile. Vous trouverez bientôt qu'il faut distinguer entre les vers. Les uns servent à la pièce même, dont ils sont des membres indispensables ; ils annoncent, provoquent, dénouent les événements ; ils répondent aux questions logiques ; ils permettent de résumer le drame, et sont, en quelque sorte, de plain-pied avec la prose. C'est un grand art que d'articuler ces vers nécessaires ; mais l'art de les faire est plus grand. Mais d'autres vers, qui sont toute la poésie de l'ouvrage, chantent, et renferment du poète ce qu'il tient de sa plus profonde nature. Je n'ai pas besoin de vous recommander ces divines parties. »

Telle, sans doute, fut ma petite exhortation. *Et ceetera*.

OceanofPDF.com

LETTRE A MADAME C…

D’autres, chère Croiza, célébreront celle qui chante. Mais moi, que les circonstances éloignent d’un dîner si désirable et si bien imaginé, — je vous dirai quelque autre chose. Laissez l’absent emprunter d’un ami ce qu’il faut de présence et de souffle pour vous faire son compliment.

L’idée depuis longtemps m’était venue de séduire une cantatrice à la poésie. Comment venue, et de quelles réflexions :

La poésie n’est pas la musique ; elle est encore moins le discours. C’est peut-être cet ambigu qui fait sa délicatesse. On peut dire qu’elle va chanter, plus qu’elle ne chante ; et qu’elle va s’expliquer, plus qu’elle ne s’explique. Elle n’ose sonner trop haut, ni parler trop net. Elle ne hante ni les sommets, ni les abîmes de la voix. Elle se contente de ses collines et d’un profil très modéré. Mais par le rythme, les accents et les consonances, faisant ce qu’elle peut, elle essaye de communiquer une vertu quasi musicale à l’expression de certaines pensées. Non de toutes les pensées.

La diction accoutumée part de la prose et se hausse jusqu’au vers. Il lui arrive assez souvent de confondre le ton du drame, ou le mouvement de l’éloquence avec la musique intrinsèque du langage. Alors l’interprète gagne en effets ce que le poème perd en harmonie.

Mais je voulais essayer d’UNE VOIX qui descende au contraire de la mélodie pleine et entière des musiciens à notre mélodie de poètes, qui est restreinte et tempérée. J’avais rêvé d’engager à ce mode singulier de se faire entendre UNE VOIX assurée de tout son registre, voix bien plus étendue que la voix qui suffit à la poésie : voix savante, vivante, bien plus consciente, plus nette dans ses attaques, plus riche dans ses sonorités, plus attentive aux temps et aux silences, plus marquée dans les changements de ton, que la voix ordinairement prêtée aux œuvres versifiées.

Cette idée vous a rencontrée. Ou plutôt elle s’est heurtée à elle-même sous vos traits, chère Croiza.

Quand donc je vous ai dit :

Vous chantez, j’en suis fort aise !
Eh ! bien, osez maintenant !…
Osez vous mettre aux vers !

Vous m’avez sur-le-champ présenté un visage où la crainte et l’enthousiasme se composaient en un grand désir. Vos regards semblaient dire à la poésie : Tu ne me trouverais pas si je ne t’avais déjà cherchée !

Vous souvient-il de nos essais ?

Ronsard ouvert devant nous ; les œuvres de ce Ronsard, qui chantonnait ses vers en s’accompagnant de son luth, nous servirent de sujet d’expériences… Les études ne furent pas longues. Je n’ai jamais vu de plus prompte compréhension du système musical de la poésie. Votre âme, chère et noble artiste, le possédait dans sa puissance. Je vous salue et vous admire. Le feu le plus pur est en vous.

OceanofPDF.com

LES DROITS DU POÈTE SUR LA LANGUE[{96}]

Veuillez m'excuser. Je suis excédé d'occupations dont les plus vaines sont les plus urgentes. L'épreuve de la *Revue de Filologie* est sous ma main, — ou plus exactement, sous un exemplaire de la première édition de votre *Dictionnaire*. Cet exemplaire ne me quitte pas. Je l'ai singulièrement « exercé » et fatigué pendant la longue élaboration de la « Jeune Parque », travail que j'ai poursuivi — vous ne le croirez pas — avec un soud linguistique de tous les instants. Je n'imaginais pas d'ailleurs, qu'il me vaudrait, un jour, le plaisir d'en discuter un détail avec un homme du métier, et précisément avec celui auquel je m'adressais si souvent in *petto*, il y a quinze ans.

Venons au vers incriminé. Il serait doux de s'y attarder et d'épuiser toutes les subtilités qui sont en puissance dans un problème de cette espèce. Mais, je vous l'ai dit, tout mon temps est grevé de niaiseries et je dois me borner à une esquisse de réponse.

Il est exact que j'ai, de ma propre autorité et contre la coutume, opéré la « diérèse » ti-è-de, dans l'intention d'obtenir un certain effet, la symétrie : *Déli-ci-eux, — ti-è-de*. J'y trouvais une nuance voluptueuse.

Je pense que si le lecteur — quelque lecteur — en ressent l'effet, le poète, *ipso fado*, est *justifié*.

Je considère que c'est donc une question de fait, — et en somme, de puissance.

Ingres, parfois, allongeait le col des odalisques. L'anatomiste doit protester, même s'il jouit du dessin. Chacun est dans sa fonction.

D'ailleurs, il paraît qu'il existe un précédent. Je l'ignorais. Thérive le signale chez Vigny. La même cause a dû produire le même effet.

En somme, si j'impose *ti-è-de*, si quelques-uns trouvent *ti-è-de* plus tiède que *tiè-de*, je n'ai pas à m'inqui-é-ter d'avoir vi-o-lé la loi.

J'observe ici, et en passant, que la prononciation pratique varie selon les régions. Vous le savez mille fois mieux que moi. En ce qui concerne la diphtongaison, j'ai remarqué combien *duel* est rare en une syllabe. Quant

aux mots en *tion, sion, ssion*, dont la diphtongaison — comme vous le dites très bien — ruinerait une quantité de beaux vers (dans Racine, en particulier) — il m'apparaît que cette manière de les prononcer dépend de l'allongement de la syllabe précédente, allongement qui décroît sensiblement en allant du sud vers le nord. Aux extrêmes, on trouve opposés le *na-zione* italien et le *né-cheun* des Anglais ? *Cheun* est une muette, ou presque.

Quoi qu'il en soit, je suis sensible à l'harmonie de ce vers, qui est dans *EHher :*

La nation chérie a violé sa foi

et il n'y a pas de raison qui m'empêche de l'être.

Restent les questions de l'usage de la langue, et du « mouvement général ».

Quant à l'usage, je distingue nettement entre l'usage général, c'est-à-dire *inconscient*, et l'usage *poétique*.

L'usage général n'est soumis qu'à la statistique, — reflet de la moyenne des facilités de prononciation. La langue parlée ordinaire est un instrument pratique. Elle résout à chaque instant des problèmes immédiats. *Son office est rempli quand chaque phrase a été entièrement abolie, annulée, remplacée par le sens.* La compréhension est son terme.

Mais, au contraire, l'usage poétique est dominé par ! des conditions *personnelles*, par un sentiment musical conscient, suivi, maintenu…

Ces conditions se combinent, d'ailleurs, en général, avec le souci d'observer diverses conventions techniques, dont l'effet est de rappeler à chaque instant au versifiant qu'il ne se meut pas dans le système de la langue vulgaire, mais dans un autre système bien distinct.

Ici le langage n'est plus un acte transitif, un expédient. Il lui est au contraire attribué une *valeur propre*, qui doit se retrouver intacte, *en dépit des opérations de l'intellect sur les propositions données*. Le langage poétique doit se conserver soi-même, par soi-même, et demeurer identique, *inaltérable par l'acte de l'intelligence qui lui trouve ou lui donne un sens*.

Toute littérature qui a dépassé un certain âge montre une tendance à créer un langage poétique séparé du langage ordinaire, avec un vocabulaire, une syntaxe, des licences et des inhibitions, différents plus ou moins des communs. Le relevé de ces écarts serait très instructif. Cette différenciation est inévitable, puisque les fonctions des mots et des moyens d'expression ne

sont pas les mêmes. On pourrait concevoir que le langage poétique se développât au point de constituer un système de notations aussi différent du langage pratique que le sont la langue artificielle de l'algèbre ou celle de la chimie. Le moindre poème contient tous les germes, toutes les indications de ce développement possible. Je ne dis pas qu'il soit souhaitable ou non. Ce jugement n'aurait aucun sens.

Mais il résulte de ces remarques qu'il doit y avoir, — et qu'il y a, — contraste nécessaire, — « constitutionnel » dirais-je, — entre l'écrivain et le linguiste. Celui-ci est par définition, un observateur et un interprète de la statistique. L'écrivain, c'est tout le contraire : il est un *écart*, un agent d'*écarts*. Ce qui ne veut point dire que tous les écarts lui sont permis ; mais c'est précisément son affaire, son ambition, que de trouver les écarts qui enrichissent, — ceux qui donnent l'illusion de la puissance, ou de la pureté, ou de la profondeur du langage. Pour agir *par* le langage, il agit *sur* le langage. Il exerce sur ce donné une action artificielle — c'est-à-dire voulue, reconnaissable, — et il l'exerce à ses risques et périls. Si le linguiste est comparé à un physicien, l'écrivain se compare à un ingénieur, et c'est pourquoi il lui est bon de consulter la linguistique. *Naturæ non imperatur nisi parendo*, — il lui importe d'avoir une idée précise des lois majoritaires du langage, pour les utiliser à ses fins personnelles et accomplir l'œuvre de l'homme qui est toujours d'opposer la nature à la nature.

Quant au « mouvement général de la langue », je ne crois pas du tout qu'il puisse fournir un argument légitime dans un sens ou dans l'autre. Nous voyons qu'elle se meut, mais nous ne savons où elle va. Il y a des tournants, des retours, des mutations assez brusques. Brantôme écrivait et prononçait *Asture* ce que nous écrivons et prononçons *A cette heure*.

Quel état et quel état ! dirait Bossuet… Parler de ce mouvement pour en déduire un pronostic sur le sort d'un *écart* donné, c'est faire un pari. Je dois constater à ce sujet que la science du langage a pris, je ne sais pourquoi, une position si partiale dans les questions qui touchent à la littérature. Elle incline à considérer sacrés les résultats moyens de l'action désordonnée de tous !… Mais je dois achever cette lettre trop longue quoique trop courte ; je me suis laissé entraîner par un sujet qui ne me laisse jamais indifférent.

OceanofPDF.com

POÈMES CHINOIS[{97}]

Le premier de sa race dont j'aie fait la connaissance, fut Monsieur Liang Tsong Taï. Il parut un matin chez moi, fort jeune et fort élégant. Il parlait un français très net, parfois un peu plus châtié que celui de l'usage.

Monsieur Liang m'entretint de poésie avec une sorte d'enthousiasme. A peine entré dans ce sujet sublime, il cessa de sourire. Il laissa même percer quelque fanatisme. Cette flamme rare me plut. Bientôt mon contentement se fit surprise, sitôt lus, et relus aussitôt, les feuillets que Liang me mit sous les yeux.

C'étaient des vers anglais ; c'étaient des vers français. Les premiers me semblèrent assez bons ; mais je n'osai me prononcer, car je n'osai me croire. Quant aux français, leur qualité était certaine.

A quoi le vîtes-vous ? pensera-t-on.

Dieu sait si mon état m'oblige à regarder des vers ! On m'en adresse chaque jour comme s'il appartenait d'en juger à ceux dont ce fut le travail d'en faire ! Il y eut jadis, sans doute, quelques « vérités » ou principes communs, quelques exigences définies qui s'imposaient assez pour qu'une manière de science des vers existât, permît de trier les poèmes et de conseiller les auteurs. On s'accordait entre soi sur diverses finesses de métier et quelques difficultés cruciales. Il existait une convention pour la connaissance du Bien et du Mal. Mais tous les arts sont libres désormais ; personne n'y est plus expert que quiconque. L'antique distinction du Bien et du Mal est remplacée par ceci : *Génie ou non ?*

Je n'y vois point d'objection. Mais je trouve assez remarquable qu'une époque dont on peut bien dire qu'elle s'est donné pour souveraine, et presque pour idole, la Technique ; qui se consume à organiser, articuler, rythmer, décomposer et recomposer tous les actes de fabrication ; qui ne parle que de contrôle, de tests, de standards, de spécialités et de spécialistes, — ait, au contraire, dans l'industrie des Lettres et des Beaux-Arts, rejeté toutes méthodes transmissibles, toutes communes mesures, toutes conditions de comparaison universellement consenties. Mais l'art, dans l'opinion des modernes, est si étroitement associé à l'idée fixe de

spontanéité, ou à une sorte de spiritualisme révolutionnaire, qu'un ouvrage qui ne respire je ne sais quoi de rebelle et de factieux est présumé peu intéressant. Ce n'est, au fond, qu'une convention de rupture et d'incommensurabilité qui se substitue aux anciennes — avec cet avantage sur celles-ci qu'elle est simple et unique.

Cependant la tradition de *juger* existe encore, au rang de ces coutumes et de ces rites qui survivent à leur vertu. Comment juger sans lois ? — Et ensuite, comment se prononcer sur une œuvre, si l'on répugne à ne fonder son appréciation que sur l'impression d'un moment ? — Il faut donc se faire une règle simple et assez constante, qui ne peut, sans doute, qu'être arbitraire dans son principe, mais qui soit fixe, une fois choisie, — qui s'ajuste à des caractères de l'œuvre existant nécessairement dans toutes les œuvres, et qui réduise le plus possible la part du sentiment personnel.

J'ai adopté le système de considérer sur toute chose, dans les textes qu'il faut bien que je juge, le langage même, et son harmonie.

Ce n'est pas que je m'inquiète fort de la correction grammaticale toute sèche : orthographe et accords sont des observances de pure vanité, qui n'engagent pas les vrais intérêts du discours et qui n'ont rien à faire avec les valeurs vives de l'esprit. Elles n'importent qu'aux ambitions les plus restreintes. L'orthographe est enfant du hasard ; les accords n'ont rien d'essentiel ; divers peuples s'en passent. Mais il existe un sentiment du poids et des puissances des mots, il existe une possession profonde, et comme organique, des fondions de la syntaxe, un goût de l'enchaînement des formes, de la manœuvre des unités du discours et de la subordination des figures qui le composent : les percevoir dans un texte, c'est y lire un avenir d'écrivain.

Que s'il s'agit d'un poème, la condition musicale est absolue : si l'auteur n'a pas compté avec elle, spéculé sur elle ; si l'on observe que son oreille n'a été que passive, et que les rythmes, les accents et les timbres n'ont pas pris dans la composition du poème une importance substantielle, équivalente à celle du sens, — il faut désespérer de cet homme qui veut chanter sans trop sentir la nécessité de le faire, et dont les mots qu'il offre suggèrent d'autres mots.

Ce système simple permet de conclure assez vite et assez raisonnablement. Si l'on trouve dans un écrit une certaine conscience des ressources de la langue, de ses valeurs et de ses articulations ; si l'on y reconnaît aussi d'heureuses dispositions musicales, on peut penser qu'il y a

dans l’auteur assez de sensualité et de force de construction ou de combinaison pour qu’il puisse songer sans démence à se développer en poète.

Je fus étonné, presque intrigué, de remarquer dans les essais de mon jeune Chinois la présence des bons symptômes que je viens d’indiquer. Ses vers étaient *positivement meilleurs* que la plupart de ceux que l’on me prie ou que l’on me somme de lire. J’y trouvai quelque chose de plus. Ces petites pièces étaient visiblement écrites sous l’influence des poètes français d’il y a quarante ans. Il parut alors, entre le Parnasse et le Symbolisme, une recherche d’accommodement entre la rigueur extrême et l’extrême liberté ; et cet effort de composer l’architectonique des uns avec les musiques des autres conduisit ceux qui s’y complurent à étudier, inventer ou multiplier divers artifices parfois délicieux.

Quoique Chinois, et n’ayant que depuis peu appris notre langage, Monsieur Liang Tsong Taï semblait, dans ses vers et dans ses propos, non seulement instruit, mais friand de ces finesses fort spéciales. Il en usait, il en parlait étrangement bien.

Mais je trouvai bientôt que ma surprise était naïve. *Quoique Chinois.*… Mais non ! *Parce qu’il était Chinois*, Liang nécessairement devait mieux qu’un Européen, mieux qu’un Français *moyen*, voire qu’un bachelier, — soupçonner, pressentir, déceler, tenter de surprendre et de faire siens ces moyens délicats, ces abus très précieux qui transforment le vil langage en matière d’opérations exquises, et en tirent des objets trop purs ou trop délectables ; font d’un mot une pierre rare ; et d’un vers, une structure définitive dont la perfection intrinsèque enferme un éternel événement d’incorruptible volupté.

La race des Chinois est, ou fut, la plus littéraire des races, la seule qui jadis ait osé confier le soin du gouvernement à des lettrés, celle de qui les maîtres se vantaient plus de leur pinceau que de leur sceptre, et plaçaient des poèmes dans leurs trésors.

Je sais bien que les Chinois n’ont pas fait assez de mathématiques ; malheureuse négligence dont ils pâtissent à présent ; et négligence inconcevable, car on ne conçoit guère comment leur esprit étonnamment ingénieux ne s’est pas laissé égarer du côté des nombres et séduire aux symboles. On dirait cependant, à considérer certains travaux fort compliqués qu’ils exécutent en ivoire ou en bois très dur, qu’ils aiment à imaginer, et imaginent avec précision, des modèles de *continus*. Or les

complexités de cette espèce intéressent une science encore fort jeune, l'une des branches les plus difficiles de la géométrie. Mais il n'y eut pas de géomètres chez les Chinois, et leurs intuitions sont demeurées intuitions d'artistes ; elles n'ont pas servi de prétexte et de premier support aux développements logiques d'une pensée abstraite…

Ces réflexions me conduisent à trouver enfin naturel que Monsieur Liang ait perçu dans notre littérature, presque aussitôt qu'il l'eut connue, ce par quoi elle s'apparente aux créations de l'art le plus subtil et le plus ancien des arts existants. Les Chinois passent pour inventeurs de raffinements de toutes sortes. On dit qu'ils amenuisaient l'amour comme les supplices, et exerçaient la matière morte ou vivante avec la même hardiesse, la même patience et les mêmes curiosités que l'Occident en dépensait sur les idées dans ses déductions et ses analyses.

Un rejeton de cette race a donc de grandes chances pour être *sensibilisé* bien plus qu'homme d'Europe à l'endroit des recherches de jouissance les plus déliées.

Il me suffit maintenant de suivre un peu plus avant cette pensée pour aboutir au présent ouvrage. L'extrême du raffinement, en tous pays, à toute époque, en arrive toujours à une sorte de suicide : il expire dans le désir d'une suprême simplicité ; mais savante, et comme parfaite simplicité, pareille à la simplicité ruineuse d'un homme très riche qui se vêt, chez le tailleur le plus coûteux, de vêtements dont le prix est imperceptible à première vue, ou qui ne s'aEmente que de fruits, que toutefois il cultive à grands frais dans ses campagnes. C'est qu'il y a deux simplicités, l'une primitive, et qui vient du manque ; l'autre, née de l'excès, et par l'abus désabusée. La fameuse simplicité des classiques, leur nudité composée, leur pureté si éloignée de l'innocence ne peuvent jamais paraître qu'après des temps d'abondance désordonnée et d'expériences thésaurisées, à la faveur du dégoût qui émane de trop de richesses et qui inspire de les réduire à leur essence. Dans les ouvrages qui se font alors, on s'abstient de les faire voir ; on préfère montrer ce qu'elles supposent.

Voilà ce que je reconnais dans les poèmes de T'au Yuan Ming, dont Monsieur Liang Tsong Taï nous offre cette aimable traduction ; et voilà ce qui m'engage à rapprocher cet antique poète des classiques anciens et de certains de nos français.

Voyez comme T'au Yuan Ming regarde la « nature ». Il s'y mêle, il en participe ; mais il ne songe pas à épuiser ses sensations. Les classiques ne

font pas de ces descriptions qui supposent des yeux spéciaux de peintre, ou qui appellent tout le dictionnaire sur la scène. Un classique, même chinois, répugne à cette inhumanité, quelquefois admirable, qui, de précisions en précisions ou de métaphores en métaphores, parvient à rendre les choses mille fois plus sensibles au lecteur qu'elles ne furent à l'écrivain par elles-mêmes, dans le réel. Ces artistes discrets contemplent les paysages parfois en amoureux, parfois en sages, plus ou moins souriants. Ils se donnent d'autres fois pour amateurs de jardins, ou de pêche, ou de chasse ; ou simplement de fraîcheur et de quiétude. Il en est ainsi des Virgile et des La Fontaine chinois.

T'au Yuan Ming aurait aisément trouvé le *frigus opacum*, les *arnica silentia ;* et quant *au sombre plaisir d'un cœur mélancolique*, il ne fait guère autre chose que nous le chanter. Il se peint quelquefois délicieusement soi-même :

Je m'appuie sur la fenêtre,

dit-il,

Je contemple dans ma joie mes branches favorites…

ou bien :

L'ombre s'épaissit ; cependant, je m'attarde
A caresser le pin solitaire

Cette caresse va fort loin.

Les poètes, sans doute, perdent presque toute la substance de leur art dans les traductions ; mais je me fie au sens littéraire qui m'a tant surpris et ravi chez Monsieur Liang Tsong Taï pour m'assurer qu'il a tiré pour nous de l'original tout ce que permettait d'en tirer l'immense différence des langages.

OceanofPDF.com

AU CONCERT LAMOUREUX EN 1893[{98}]

M’est-il permis de parler ici ? De déranger les pupitres, d’apparaître au milieu des merveilleuses cordes, des bois suaves, des cuivres tout-puissants, non point pour chanter, mais pour essayer de faire entendre UNE VOIX, — ni chantante, ni harmonieuse, et que ne soutient pas la baguette de M. Wolff ? Je vous avoue que je suis ému de me trouver tout seul de mon espèce dans cette forêt essentiellement magique, où parmi la ramure diverse des timbres souffle si tendrement ou si violemment le génie.

Comment donc justifier cette rupture de charme que l’on me fait commettre ! Je me sens dans l’état honteux et coupable du monsieur, qui, dans le Cirque d’Été de jadis, survenant pendant l’exécution d’un morceau, voyait avec terreur Lamoureux frapper un coup sec de baguette, cesser de conduire, se tourner lentement vers lui, croiser les bras, et le foudroyer d’un coup de silence subit, absolu, consternant. Cinq cents regards fixés sur lui le réduisaient en cendres.

Comment s’explique donc mon sacrilège, et cette introduction d’un écrivain, et de sa parole plane et pauvre dans le sanctuaire ?

C’est que la dette de la littérature à l’égard de Charles Lamoureux est immense ; et que l’on s’acquitte comme l’on peut.

Observez d’abord que toute histoire littéraire de la fin du XIXe siècle qui ne parlera pas de musique sera une histoire vaine ; une histoire pire qu’incomplète, — inexacte ; pire qu’inexacte, inintelligible. D’ailleurs, toute histoire httéraire, en général, qui ne parle que de littérature est une œuvre aussi infirme que le serait, par exemple, une histoire politique où ne seraient point mentionnés les événements économiques.

Chaque époque a ses grands excitants, ses sujets dominants d’intérêt, et la littérature en est toujours affectée, quoique d’une manière plus ou moins directe.

Or, je vous dis à présent qu’on ne peut rien comprendre au mouvement poétique qui s’est développé depuis 1840 ou 50 jusqu’à nos jours, si le rôle profond et capital que la musique a joué dans cette remarquable

transformation n’est pas mis en évidence, élucidé et précisé. L’éducation musicale du public français, — et particulièrement d’un nombre croissant d’écrivains français, — a contribué plus que toutes considérations théoriques, à orienter la poésie vers un destin plus pur et à éliminer de ses ouvrages tout ce que la prose peut exactement exprimer. Comme la musique, dans ses débuts, a divisé les impressions de l’ouïe, — rejetant les unes, les *bruits*, qui ont une sorte de signification, mais qui se combinent mal entre eux ; recueillant, au contraire, les *sons*, qui ne signifient rien par eux seuls, mais qui se peuvent bien reproduire, et bien combiner, — ainsi la Poésie s’est efforcée, parfois très laborieusement, parfois très dangereusement, de distinguer (de son mieux) dans le langage, des expressions dans lesquelles le sens, le rythme, les sonorités de la voix, le mouvement s’accordent et se renforcent, tandis qu’elle s’essayait au contraire à proscrire les expressions dans lesquelles le sens est indépendant de la forme musicale, de toute valeur auditive.

Cette sorte de rééducation de la poésie, (considérée dans la période qui va de 1880 à 1900) eut Lamoureux et les Concerts Lamoureux pour agents de première importance. Comme Baudelaire eut les Concerts Pasdeloup, Mallarmé et ses suivants eurent les Concerts Lamoureux.

Charles Lamoureux était tout scrupule, tout zèle, tout rigueur et honnêteté dans son admirable métier, — ce métier, véritablement sacré du chef d’orchestre, qui demande que l’on soit à la fois un critique et un apôtre, un connaisseur et un enchanteur, un capitaine et un virtuose. — Le chef d’orchestre est un étrange soliste, un exécutant complexe, formé de cent vingt exécutants. Monsieur le chef d’orchestre, vous êtes un Monstre de la Fable !…

Lamoureux, par les traits si nobles de sa nature, par son exigence même, par son amour de la perfection et ses scrupules, était bien de cette époque presque religieuse à l’égard du beau, que nous avons vécue au temps de notre jeunesse.

Cette jeunesse voyait dans l’art la seule issue, la seule culture désormais possible, des sentiments les plus élevés. L’acte de l’artiste, l’émotion communiquée par les œuvres lui paraissaient les seuls objets indiscutables d’amour, de travail, de désir, les seuls moyens de rédemption ; en somme, les seules certitudes qui lui fussent immédiates, soustraites à toute atteinte critique, qui donnassent enfin la force de la foi sans exiger aucune croyance.

Or la musique, — et particulièrement, la musique d'orchestre, — était, entre tous les arts, le plus propre à imposer, et même à exaspérer, ce sentiment de certitude et de puissance.

D'ailleurs, dans l'ordre des arts, la grande musique des maîtres modernes figure bien l'analogue des moyens puissants, presque excessifs, que d'autres modernes ont su créer dans l'ordre des entreprises matérielles. Cette grande musique dispose en quelque sorte, d'une énergie esthétique démesurée. Elle joue des profondeurs de la vie, des extrêmes de la passion, imite les combinaisons de la pensée, semble remuer la nature ; agite, apaise, parcourt tout le système des nerfs, — et ceci obtenu par aêtion irrésistible, en quelques instants : parfois, par une seule note. La musique se joue de nous, nous faisant tristes, gais, ivres ou pensifs, nous rendant à son gré plus ardents, plus profonds, plus tendres ou plus forts que jamais hommes ne le furent.

Ainsi que nos machines nous accomplissent des travaux, nous communiquent des vitesses qui excèdent démesurément nos forces propres, ainsi la grandiose Musique, — extase, fureurs toujours prêtes à s'emparer de nous, connaissance fictive sans limites, possession presque totale de l'être, — nous offre, nous impose des états à demi mensongers, et cependant plus puissants que la plupart de nos états réels. Nul des autres arts ne peut prétendre à cette souveraineté.

Il n'est donc pas étonnant que cette musique ait pris le caractère d'un culte. A la fois, elle prêchait pour l'art, elle était une expérience qui explorait toute l'étendue de l'être affèâif et psychique, — et de plus elle était en soi jouissance supérieure.

A la fois excitation de vie intérieure intense, et communion. Car un millier d'êtres réunis, qui par les mêmes causes, ferment les yeux, subissent le même transport, se sentent seuls avec eux-mêmes, et pourtant identifiés par cette émotion intime avec tant de leurs prochains devenus véritablement leurs *semblables*, — forment bien la condition religieuse par excellence, l'unité sensible d'une pluralité vivante.

La musique produit artificiellement ce que produisent les grandes joies ou les grandes tristesses publiques, ce que l'on voit dans les jours solennels où les hommes dans la rue se parlent sans se connaître, et pour un peu, s'embrasseraient…

Eh bien, ce culte, cette fonction sacrée, cet office, c'est au Cirque d'Eté, que du temps de ma jeunesse, on le célébrait. De la fin de l'automne à la fin

du printemps, le concert Lamoureux était l'événement hebdomadaire, qui sanctifiait les fidèles de l'art, et particulièrement les poètes.

Représentez-vous ce cirque disparu, ce cirque bondé, gorgé de ce qu'il y avait à Paris de plus élégant, de plus profond, de plus capable d'enthousiasme. Il se dégageait de cette combinaison une chaleur étouffante et très favorable.

Lamoureux paraissait ; toujours digne ; jamais souriant, même sous les bravos. Il montait au pupitre. On eût dit qu'il montait à l'autel, qu'il prenait le pouvoir suprême ; et en vérité, il le prenait, il allait promulguer les lois des dieux de la Musique.

Il levait les bras… C'était suspendre six cents âmes à son geste. Aussitôt l'unisson des respirations et des cœurs se faisait. Le recueillement, la disposition à frémir s'instituaient. Personne n'osait même songer au moindre mouvement, car il y avait, dans cette rotonde du Cirque, deux êtres d'une intolérance totale et presque brutale : l'un, Lamoureux ; l'autre, c'était nous, jeunes gens tassés dans les galeries à deux francs, — fanatiques, et comme tous les purs, prêts à massacrer les indignes dont la chaise grince ou dont le rhume se déclare.

Mais sur une banquette du Promenoir, assis à l'ombre et à l'abri d'un mur d'hommes debout, un auditeur singulier qui, par une faveur insigne, avait ses entrées au Cirque, STÉPHANE MALLARMÉ, — subissait avec ravissement, mais avec cette angélique douleur qui naît des rivalités supérieures, l'enchantement de Beethoven ou de Wagner. Il protestait dans ses pensées, il déchiffrait aussi en grand artiste du langage ce que les dieux du son pur énonçaient et proféraient à leur manière. Mallarmé sortait des concerts plein d'une sublime jalousie. Il cherchait désespérément à trouver les moyens de reprendre pour notre art ce que la trop puissante Musique lui avait dérobé de merveilles et d'importance.

Les poètes avec lui quittaient le Cirque éblouis et mortifiés. Mais nous sommes beaux joueurs. Il ne m'en coûte pas du tout de chanter les louanges de la Musique, qui impliquent celles de son admirable serviteur, Charles Lamoureux. N'oublions point que la gloire de tous les arts a l'écrivain pour agent indispensable. Toutes les trompettes ne sont pas chez vous, Monsieur le Chef d'Orchestre !… Que deviendrait le nom d'un Lamoureux, si quelque plume ne l'inscrivait en marge de l'Histoire de la Littérature et de la Musique Française ?

OceanofPDF.com

HISTOIRE D'AMPHION[{99}]
(MÉLODRAME)

MESDAMES, MESDEMOISELLES,
MESSIEURS,

Avant que la légende d'Amphion, telle que je l'ai façonnée, et telle qu'Arthur Honegger l'a pénétrée et animée de son grand souffle, vous soit représentée par les artistes que va conduire M. Robert Siohan, et par Mme Ida Rubinstein, je vais, en quelques mots, vous en dire l'histoire, car cette légende a son histoire, dans ma pensée.

L'architecture a tenu une grande place dans les premières amours de mon esprit. Mon adolescence imaginait avec passion l'acte de construire : ma passion se nourrissait de lectures assez précises, de croquis et de théories que je me faisais. J'y trouvais plus de goût et d'enseignement qu'à mes études, et l'idée même de la *construction*, qui est le passage du désordre à l'ordre et l'usage de l'arbitraire pour atteindre la nécessité, se fixait en moi comme le type de l'action la plus belle et la plus complète que l'homme se pût proposer. Un édifice accompli nous remontre dans un seul regard une somme des intentions, des inventions, des connaissances et des forces que son existence implique ; il manifeste à la lumière l'œuvre combinée du vouloir, du savoir et du pouvoir de l'homme. Seule entre tous les arts, et dans un instant indivisible de vision, l'architecture charge notre âme du sentiment total des facultés humaines.

Mais l'adolescence est inconstante, et la mienne bientôt fut séduite à la poésie ; elle se mit à faire les vers que l'on faisait il y a quarante ans. C'était l'ère du symbolisme : chacun selon sa nature et selon son école, nous étions, les uns et les autres, assez occupés à accroître de notre mieux la quantité de musique que la langue française permet d'introduire dans le discours. Ce souci musical, et quelques autres qui s'y joignirent, me jetèrent dans des réflexions illimitées sur les arts, et peu à peu sur mille sujets que j'aurais crus bien éloignés de moi-même.

Mais rien n’est loin de l’esprit.

Il m’arriva de m’égarer assez parmi mes curiosités très diverses pour que j’y perdisse le goût d’écrire. Je laissai à ma fantaisie toute liberté de faire et de défaire, de créer sans difficulté et de critiquer sans mesure, ce qui est un jeu dangereux, un de ces jeux de hasard où l’on se ruine, — car une pensée privée de toute contrainte extérieure, dégagée de toute sanction et ne visant pas à un acte ou un ouvrage bien défini, ignore sa vraie nature, qui est de s’accorder avec l’homme tout entier, se croit aisément toute-puissante et universelle : en un mot, elle prend l’habitude des dividendes fictifs et des opérations imaginaires.

L’architecture, heureusement, qui avait enchanté ma jeunesse, m’avait laissé dans le fond un certain goût du solide, un certain modèle de la construction réelle, et donc une certaine méfiance des causes de dommage et de ruine que la réalité fait agir sur toute chose, et en particulier sur les ouvrages de l’esprit. L’art de bâtir nous rappelle que rien ne tient par soi-même, et que c’est autre chose d’aimer le beau et de le concevoir et tout autre chose de le faire concevoir. Comme la pesanteur travaille et juge à sa façon l’œuvre de l’architecte, qu’elle soumet à une critique constante et impitoyable, ainsi en est-il en toute matière. Toute production à peine enfantée vit dangereusement, doit subir des épreuves de résistance et tenir aussi bien contre l’objection que contre l’indifférence et contre l’oubli. On peut tirer de cette remarque très fondée de grandes conséquences même dans l’ordre littéraire, et jusque dans la poésie. Même dans les pièces les plus légères, il faut songer à la durée, — c’est-à-dire à la *mémoire*, c’est-à-dire à la *forme*, comme les constructeurs de flèches et de tours songent à la structure.

Puisque je pensais si librement à tant de choses et, parmi elles, assez souvent à la musique et à cette même architecture, il devait fatalement arriver que quelques rapports entre l’une et l’autre vinssent amuser mon esprit. Ces rapports sont très faciles à pressentir vaguement, délicats à préciser et à définir, et il n’est pas impossible de les mettre en doute, — car tout ce qui est esthétique est douteux. Mais, quant à moi, ils me paraissent éclatants, ce qui veut dire que je désirais fort qu’ils existassent, et ceci suffisait à leur existence. J’étais fort loin d’être le premier qui les eût souhaités, et donc aperçus. Il est clair que musique et architecture sont des arts qui se passent également de l’imitation des choses ; ce sont des arts

dans lesquels la matière et la forme ont des relations beaucoup plus intimes entre elles que dans les autres ; l'un et l'autre s'adressent à la sensibilité la plus générale. Ils admettent tous deux la *répétition*, moyen tout-puissant ; ils recourent tous deux aux effets physiques de la grandeur et de l'intensité, par quoi ils peuvent étonner les sens et l'esprit jusqu'à l'écrasement. Enfin, leur nature respective permet ou suggère tout un luxe de combinaisons et de développements réguliers, par lequel ils se rattachent ou se comparent à la géométrie et à l'analyse. J'oubliais l'essentiel : la *composition* — c'est-à-dire la liaison de l'ensemble avec le détail — est beaucoup plus sensible et exigible dans les œuvres de musique et d'architecture que dans les arts dont la reproduction des êtres visibles est l'objet, car ceux-ci, empruntant leurs éléments et leurs modèles au monde extérieur, au monde des choses toutes faites et des destins déjà fixés, il en résulte quelque impureté, quelque allusion à ce monde étranger, quelque impression équivoque et accidentelle.

Tout cela n'avait pas échappé, sans doute, à ces Grecs qui ont tout vu. Les anciens avaient dû méditer sur ces concordances remarquables de l'art des sons avec celui des masses et des perspectives. Mais leur coutume, pudique et délicieuse, était de figurer leurs idées. Ils aimaient de feindre, pour déguiser leurs thèmes physiques ou métaphysiques, des personnes et des drames dont les attributs et l'action pouvaient aussi bien se prendre pour ce qu'ils paraissaient, et plaire comme un conte ou comme l'histoire, ou bien être déchiffrés et traduits en valeurs de sagesse ou de science, en *pensées*. Mais nos mythes à nous sont tout abstraits. Ils n'en sont pas moins mythes. Nos idées n'ont pas de corps. Nous pensons par squelettes. Nous avons perdu le grand art de signifier par la beauté.

Tenez… Ce que je viens de vous dire en est l'exemple. Je viens sèchement de vous résumer l'argumentation d'un rapprochement possible entre l'architecture et la musique. Ce furent d'assez froides considérations. Mais veuillez, à présent, imaginer une incarnation de tout ceci, voyez une scène, formez un personnage aussi beau que vous le voudrez, aussi noblement vêtu et posé que vous le voudrez, au centre du site le plus poétique. Prodiguez autour de lui les roches et les eaux, plantez au pied des monts une forêt dense et *hideuse*, instituez l'horreur sacrée, et n'oubliez pas, dans une réserve d'ombres, de faire luire une fontaine mystérieuse où se répète un peu de la face du ciel.

Tout ainsi disposé, nos cimes et nos rocs, nos grands arbres et notre fontaine, et notre héros bien drapé et bien établi, le voici, maintenant, qui se dresse, et s'anime, et agit. Entre ses mains brille une lyre. Il attaque le silence, et par les vertus de son chant et des cordes divines que ses doigts émeuvent, les pierres et les blocs épars s'ébranlent, ils roulent ou ils sont attirés, trébuchant et rebondissant, vers un heu où leur amas s'assemble, qui, peu à peu, prend forme, et s'ordonne, et compose un édifice, un temple.

Pendant quelques années, ce germe demeura dormant dans je ne sais quel pli de mon esprit. Il y fût à jamais demeuré parmi tant d'autres vestiges d'idées de jeunesse si le hasard d'une conversation avec Claude Debussy n'eût, un soir, ranimé, rappelé à l'existence ce grain de possibilité.

Je vous ai dit, tout à l'heure, que, dans cette époque lointaine, je me dépensais volontiers en imaginations théoriques. En particulier, je m'interrogeais quelquefois, avec la merveilleuse liberté d'un homme qui n'aura pas affaire au réel et ne passera jamais à l'exécution et à l'acte, je m'interrogeais et me répondais au sujet de l'organisation et de la composition des œuvres de grand style, et de celles qui emploient simultanément des moyens de plusieurs espèces, comme l'opéra. L'opéra m'apparaissait un chaos, un usage désordonné de parties lyriques, orchestrales, dramatiques, mimiques, plastiques, chorégraphiques, un spectacle, en somme, grossier, puisque rien ne commandait l'entrée en jeu et le contraste des puissances diverses, que rien n'en limitait l'action, et que le tout de l'œuvre était livré aux inspirations divergentes du librettiste, du musicien, du chorégraphe, du peintre de décors, du metteur en scène et des interprètes.

Je dis à Debussy que j'entrevoyais un système extravagant fondé sur une analyse des moyens et sur une convention rigoureuse (quoique arbitraire) par laquelle je donnais à chacun de ces moyens une fonction très nette et très stricte à remplir.

Ainsi, l'orchestre et le chant recevaient des emplois profondément distincts, l'action dramatique, la mimique et la danse étaient rigoureusement séparées et produites chacune en son temps, pendant des durées bien déterminées. J'allai, je crois, jusqu'à diviser l'espace de la scène en lieux, en plans et en étages, et ces diverses régions devaient, dans chaque œuvre, être assignées à tel ou tel groupe chantant ou dansant, ou mimant, ou même à tel personnage, à l'exclusion de tous autres. C'était donner un rôle à chacune de ces parties de l'espace comme on en donne à des acteurs. Il en

était de même de la durée, divisée et même… chronométrée. D'ailleurs, la lumière, le décor, devaient être soumis à des conditions non moins raisonnées, et l'ensemble représenterait le plus impérieux système de contraintes et de division du travail que l'on pût imaginer. C'est une débauche de discipline et de construction *formelle*. J'avoue ici que la création d'ouvrages, à partir de conditions de forme, et presque par le seul assemblage de telles obligations de faire et de ne pas faire, a été un de mes rêves les plus chers. Veuillez observer que c'est là reporter la plus grande part de ce qu'on nomme l'*inspiration* à la période de préparation de l'œuvre. J'avais coutume de dire, en ce temps-là, (c'était un temps où l'on prisait encore le sonnet), que je mettais l'inventeur du sonnet au-dessus de l'auteur du plus beau de ces petits poèmes à forme fixe.

Je n'ajoute qu'un mot sur cette bizarre conception de l'esprit théorique dont je ne me rappelle plus, d'ailleurs, toutes les déductions. Il m'apparut — et c'est le point peut-être intéressant de tout ceci — que mon système poussé à la limite, système qui, par l'accumulation des conditions, excluait méthodiquement l'imitation directe de la vie sur la scène aussitôt que cette imitation eût pu faire oublier le sens profond de l'œuvre, — il m'apparut que ce système s'approchait beaucoup d'une conception *liturgique* des spectacles… On n'est pas plus moderne…

Debussy, naturellement, n'attacha qu'une importance infiniment petite à cette conception d'apparence si compliquée, quoique fort simple dans son principe, et, moi-même n'y voyant qu'une fantaisie, l'affaire n'eut pas de suite.

Il fallut un grand concours de circonstances pour ressusciter mon héros et, avec lui, quelques-unes des idées téméraires qui lui avaient donné une existence lyrique et scénique dans mon esprit. Il fallut qu'Honegger naquît et devînt Honegger. Il fallut que Mme Rubinstein, qui met au service de la poésie un zèle unique et toutes les ressources d'une énergie passionnée, qui, par la danse, la plastique, l'action dramatique, poursuit le dessein de montrer au monde ce qu'on peut faire de plus beau, il fallut qu'elle fût tentée par ce mythe très poétique et même par toutes les difficultés que mes idées particulières opposaient à la mise en œuvre.

J'ai donc écrit *Amphion*, et j'ai appelé ceci : *Mélodrame*. Je n'ai pas trouvé d'autre terme pour qualifier cet ouvrage, qui n'est certainement ni un opéra, ni un ballet, ni un oratorio. Dans ma pensée, il peut et doit se rapprocher d'une cérémonie de caractère religieux. L'action, toute restreinte

qu’elle est, doit aussi se subordonner à la substance significative et poétique de chacun de ses moments.

Mesdames et messieurs, je veux, en terminant, vous dire quelques mots de mon musicien. Je lui ai posé le tout primitif et barbare problème, le plus difficile, peut-être, qu’un compositeur ait eu jamais à résoudre. Le sujet se réduit à ceci : Amphion, homme, reçoit d’Apollon la lyre. La musique naît sous ses doigts. Aux sons de la musique naissante, les pierres se meuvent, s’unissent : l’architecture est créée.

Mais la musique ne doit donc paraître dans toute sa force et sa richesse qu’après le don du dieu reçu et assimilé par le héros. Le compositeur est donc soumis à cette redoutable exigence : qu’il doit traiter toute la première partie avec un minimum de moyens, presque par les voix seules, et quelques percussions, quelques traits et dessins presque imperceptibles qui soutiennent la mimique, et la danse. En somme presque point de musique dans une première phase et toute la musique dans la deuxième.

Le minimum de musique, d’abord. Le maximum, ensuite.

Car j’ai demandé à Honegger cet autre exploit de faire, en quelques instants, à partir du moment où Amphion découvre ou invente l’art des sons, un développement foudroyant de toutes les ressources de cet art, — depuis la gamme jusqu’à la grande fugue que vous entendrez tout à l’heure…

OceanofPDF.com

LA CONQUÊTE DE L’UBIQUITÉ

Nos Beaux-Arts ont été institués, et leurs types comme leur usage fixés, dans un temps bien distinct du nôtre, par des hommes dont le pouvoir d’action sur les choses était insignifiant auprès de celui que nous possédons. Mais l’étonnant accroissement de nos moyens, la souplesse et la précision qu’ils atteignent, les idées et les habitudes qu’ils introduisent nous assurent de changements prochains et très profonds dans l’antique industrie du Beau. Il y a dans tous les arts une partie physique qui ne peut plus être regardée ni traitée comme naguère, qui ne peut pas être soustraite aux entreprises de la connaissance et de la puissance modernes. Ni la matière, ni l’espace, ni le temps ne sont depuis vingt ans ce qu’ils étaient depuis toujours. Il faut s’attendre que de si grandes nouveautés transforment toute la technique des arts, agissent par là sur l’invention elle-même, aillent peut-être jusqu’à modifier merveilleusement la notion même de l’art.

Sans doute ce ne seront d’abord que la reproduction et la transmission des œuvres qui se verront affectées. On saura transporter ou reconstituer en tout lieu le système de sensations, — ou plus exactement, le système d’excitations, — que dispense en un heu quelconque un objet ou un événement quelconque. Les œuvres acquerront une sorte d’ubiquité. Leur présence immédiate ou leur restitution à toute époque obéiront à notre appel. Elles ne seront plus seulement dans elles-mêmes, mais toutes où quelqu’un sera, et quelque appareil. Elles ne seront plus que des sortes de sources ou des origines, et leurs bienfaits se trouveront ou se retrouveront entiers où l’on voudra. Comme l’eau, comme le gaz, comme le courant électrique viennent de loin dans nos demeures répondre à nos besoins moyennant un effort quasi nul, ainsi serons-nous alimentés d’images visuelles ou auditives, naissant et s’évanouissant au moindre geste, presque à un signe. Comme nous sommes accoutumés, si ce n’est asservis, à recevoir chez nous l’énergie sous diverses espèces, ainsi trouverons-nous fort simple d’y obtenir ou d’y recevoir ces variations ou oscillations très rapides dont les organes de nos sens qui les cueillent et qui les intègrent font

tout ce que nous savons. Je ne sais si jamais philosophe a rêvé d'une société pour la distribution de Réalité Sensible à domicile.

La Musique, entre tous les arts, est le plus près d'être transposé dans le mode moderne. Sa nature et la place qu'elle tient dans le monde la désignent pour être modifiée la première dans ses formules de distribution, de reproduction et même de production. Elle est de tous les arts le plus demandé, le plus mêlé à l'existence sociale, le plus proche de la vie dont elle anime, accompagne ou imite le fonctionnement organique. Qu'il s'agisse de la marche ou de la parole, de l'attente ou de l'aêtion, du régime ou des surprises de notre durée, elle sait en ravir, en combiner, en transfigurer les allures et les valeurs sensibles. Elle nous tisse un temps de fausse vie en effleurant les touches de la vraie. On s'accoutume à elle, on s'y adonne aussi délicieusement qu'aux substances *justes, puissantes et subtiles* que vantait Thomas de Quincey. Comme elle s'en prend directement à la mécanique affective dont elle joue et qu'elle manœuvre à son gré, elle est universelle par essence ; elle charme, elle fait danser sur toute la terre. Telle que la science, elle devient besoin et denrée internationaux. Cette circonstance, jointe aux récents progrès dans les moyens de transmission, suggérait deux problèmes techniques :

I. — Faire entendre en tout point du globe, dans l'instant même, une œuvre musicale exécutée n'importe où.

II. — En tout point du globe, et à tout moment, restituer à volonté une œuvre musicale.

Ces problèmes sont résolus. Les solutions se font chaque jour plus parfaites.

Nous sommes encore assez loin d'avoir apprivoisé à ce point les phénomènes visibles. La couleur et le relief sont encore assez rebelles. Un soleil qui se couche sur le Pacifique, un Titien qui est à Madrid ne viennent pas encore se peindre sur le mur de notre chambre aussi fortement et trompeusement que nous y recevons une symphonie.

Cela se fera. Peut-être fera-t-on mieux encore, et saura-t-on nous faire voir quelque chose de ce qui est au fond de la mer. Mais quant à l'univers de l'ouïe, les sons, les bruits, les voix, les timbres nous appartiennent désormais. Nous les évoquons quand et où il nous plaît. Naguère, nous ne

pouvions jouir de la musique à notre heure même, et selon notre humeur. Notre jouissance devait s'accommoder d'une occasion, d'un lieu, d'une date et d'un programme. Que de coïncidences fallait-il ! C'en est fait à présent d'une servitude si contraire au plaisir, et par là si contraire à la plus exquise intelligence des œuvres. Pouvoir choisir le moment d'une jouissance, la pouvoir goûter quand elle est non seulement désirable par l'esprit, mais exigée et comme déjà ébauchée par l'âme et par l'être, c'est offrir les plus grandes chances aux intentions du compositeur, car c'est permettre à ses créatures de revivre dans un milieu vivant assez peu différent de celui de leur création. Le travail de l'artiste musicien, auteur ou virtuose, trouve dans la musique enregistrée la condition essentielle du rendement esthétique le plus haut.

Il me souvient ici d'une féerie que j'ai vue enfant dans un théâtre étranger. Ou que je crois d'avoir vue. Dans le palais de l'Enchanteur, les meubles parlaient, chantaient, prenaient à l'action une part poétique et narquoise. Une porte qui s'ouvrait sonnait une grêle ou pompeuse fanfare. On ne s'asseyait sur un pouf, que le pouf accablé ne gémît quelque politesse. Chaque chose effleurée exhalait une mélodie.

J'espère bien que nous n'allons point à cet excès de sonore magie. Déjà l'on ne peut plus manger ni boire dans un café sans être troublés de concerts. Mais il sera merveilleusement doux de pouvoir changer à son gré une heure vide, une éternelle soirée, un dimanche infini, en prestiges, en tendresses, en mouvements spirituels. Il est de maussades journées ; il est des personnes fort seules, et il n'en manque point que l'âge ou l'infirmité enferment avec elles-mêmes qu'elles ne connaissent que trop. Ces vaines et tristes durées, et ces êtres voués aux bâillements et aux mornes pensées, les voici maintenant en possession d'orner ou de passionner leur vacance.

Tels sont les premiers fruits que nous propose l'intimité nouvelle de la Musique avec la Physique, dont l'alliance immémoriale nous avait déjà tant donné. On en verra bien d'autres.

OceanofPDF.com

GLOSE
SUR
QUELQUES PEINTURES
Musée de Montpellier (1891)

I
CRISTOFORO ALLORI
TÊTE D'UN PAGE

Vers un occident inconnu la tendre figure est tournée, ornée d'une écume de boucles et de spires d'ambre, ou chevelure dont l'or enfantin s'atténue : il y a deux siècles qu'elle est ondée.

Mais les yeux sont arrêtés fixement sur nous-mêmes, et dans la brume délicate que sera cette peinture demain, ils brilleront solitaires. (Des grands yeux toujours éclairés sous le front pur, pervenche…)

Scintille une bouche en pierrerie, froide et tacite, avec un grain d'ombre parmi les joyaux des deux lèvres. Et plus bas, se forme le pommeau sombre d'une épée, dont jouent avec impuissance les faibles mains invisibles.

L'heure n'eêt pas encore de s'amuser avec la mort.

Attends que le sourire clair s'envole précieusement, et, bel enfant, que tu voies disparaître la fleur des narines frêles. Ta beauté ne manquera pas à d'autres jeunes figures… *Tu deviendras quelque homme*. Et toute candeur abolie, misère, tu ne seras plus Adam — mais une triste, individuelle pensée qui regrettera son adolescence gracile, les jeux, la similitude d'un cygne…

II
ZURBARAN
SAINTE ALEXANDRINE

Quel sommeil n’accorde à nos ténèbres intimes de telles apparitions ?

Une rose ! c’eêt la première lueur parue sur l’ombre adorable.

Elle se figure doucement en cette martyre silencieuse, penchée.

Puis un vif manteau fuit par derrière — l’étoffe baigne dans l’obscurité pour laisser très beau le geste idéal.

Car, issues des folles manches citrines, les mains pieuses conservent le plat d’argent où pâlissent les seins coupés par le bourreau — les seins inutiles qui se fanent.

Et regarde la courbe de ce corps que les robes allongent, des minces cheveux noirs à la pointe délicieuse du pied, il désigne mollement l’absence de tous fruits à la poitrine.

Mais la joie du supplice est dans ce commencement de la pureté : perdre les plus dangereux ornements de l’incarnation, — les seins, les doux seins, faits à l’image de la terre.

1891.

OceanofPDF.com

LE PROBLÈME DES MUSÉES

Je n’aime pas trop les musées. Il y en a beaucoup d’admirables, il n’en est point de délicieux. Les idées de classement, de conservation et d’utilité publique, qui sont justes et claires, ont peu de rapport avec les délices.

Au premier pas que je fais vers les belles choses, une main m’enlève ma canne, un écrit me défend de fumer.

Déjà glacé par le geste autoritaire et le sentiment de la contrainte, je pénètre dans quelque salle de sculpture où règne une froide confusion. Un buste éblouissant apparaît entre les jambes d’un athlète de bronze. Le calme et les violences, les niaiseries, les sourires, les contractures, les équilibres les plus critiques me composent une impression insupportable. Je suis dans un tumulte de créatures congelées, dont chacune exige, sans l’obtenir, l’inexistence de toutes les autres. Et je ne parle pas du chaos de toutes ces grandeurs sans mesure commune, du mélange inexplicable des nains et des géants, ni même de ce raccourci de l’évolution que nous offre une telle assemblée d’êtres parfaits et d’inachevés, de mutilés et de restaurés, de monstres et de messieurs…

L’âme prête à toutes les peines, je m’avance dans la peinture. Devant moi se développe dans le silence un étrange désordre organisé. Je suis saisi d’une horreur sacrée. Mon pas se fait pieux. Ma voix change et s’établit un peu plus haute qu’à l’église, mais un peu moins forte qu’elle ne sonne dans l’ordinaire de la vie. Bientôt, je ne sais plus ce que je suis venu faire dans ces solitudes cirées, qui tiennent du temple et du salon, du cimetière et de l’école… Suis-je venu m’instruire, ou chercher mon enchantement, ou bien remplir un devoir et satisfaire aux convenances ? Ou encore, ne serait-ce point un exercice d’espèce particulière que cette promenade bizarrement entravée par des beautés, et déviée à chaque inêtant par ces chefs-d’œuvre de droite et de gauche, entre lesquels il faut se conduire comme un ivrogne entre les comptoirs ?

La tristesse, l’ennui, l’admiration, le beau temps qu’il faisait dehors, les reproches de ma conscience, la terrible sensation du grand nombre des grands artistes marchent avec moi.

Je me sens devenir affreusement sincère. Quelle fatigue, me dis-je, quelle barbarie ! Tout ceci est inhumain. Tout ceci n’est point pur. C’est un paradoxe que ce rapprochement de merveilles indépendantes mais adverses, et même qui sont le plus ennemies l’une de l’autre, quand elles se ressemblent le plus.

Une civilisation ni voluptueuse, ni raisonnable peut seule avoir édifié cette maison de l’incohérence. Je ne sais quoi d’insensé résulte de ce voisinage de visions mortes. Elles se jalousent et se disputent le regard qui leur apporte l’existence. Elles appellent de toutes parts mon indivisible attention ; elles affolent le point vivant qui entraîne toute la machine du corps vers ce qui l’attire…

L’oreille ne supporterait pas d’entendre dix orchestres à la fois. L’esprit ne peut ni suivre, ni conduire plusieurs opérations distinctes, et il n’y a pas de raisonnements simultanés. Mais l’œil, dans l’ouverture de son angle mobile et dans l’instant de sa perception se trouve obligé, d’admettre un *portrait* et une *marine*, une *cuisine* et un *triomphe*, des personnages dans les états et les dimensions les plus différents ; et davantage, il doit accueillir dans le même regard des harmonies et des manières de peindre incomparables entre elles.

Comme le sens de la vue se trouve violenté par cet abus de l’espace que constitue une collection, ainsi l’intelligence n’est pas moins offensée par une étroite réunion d’œuvres importantes. Plus elles sont belles, plus elles sont des effets exceptionnels de l’ambition humaine, plus doivent-elles être distinctes. Elles sont des objets rares dont les auteurs auraient bien voulu qu’ils fussent uniques. *Ce tableau,* dit-on quelquefois, *TUE tous les autres autour de lui…*

Je crois bien que l’Egypte, ni la Chine, ni la Grèce, qui furent sages et raffinées, n’ont connu ce système de juxtaposer des productions qui se

dévorent l’une l’autre. Elles ne rangeaient pas des unités de plaisir incompatibles sous des numéros matricules, et selon des principes abstraits.

Mais notre héritage est écrasant. L’homme moderne, comme il est exténué par l’énormité de ses moyens techniques, est appauvri par l’excès même de ses richesses. Le mécanisme des dons et des legs, — la continuité de la production et des achats, — et cette autre cause d’accroissement qui tient aux variations de la mode et du goût, à leurs retours vers des ouvrages que l’on avait dédaignés, concourent sans relâche à l’accumulation d’un capital excessif et donc inutilisable.

Le musée exerce une attraction constante sur tout ce que font les hommes. L’homme qui crée, l’homme qui meurt, l’alimentent. Tout finit sur le mur ou dans la vitrine… Je songe invinciblement à la banque des jeux qui gagne à tous les coups.

Mais le pouvoir de se servir de ces ressources toujours plus grandes est bien loin de croître avec elles. Nos trésors nous accablent et nous étourdissent. La nécessité de les concentrer dans une demeure en exagère l’effet stupéfiant et triste. Si vaste soit le palais, si apte, si bien ordonné soit-il, nous nous trouvons toujours un peu perdus et désolés dans ces galeries, seuls contre tant d’art. La production de ce millier d’heures que tant de maîtres ont consumées à dessiner et à peindre agit en quelques moments sur nos sens et sur notre esprit, et ces heures elles-mêmes furent des heures toutes chargées d’années de recherches, d’expérience, d’attention, de génie !… Nous devons fatalement succomber. Que faire ? *Nous devenons superficiels*.

Ou bien, nous nous faisons érudits. En matière d’art, l’érudition est une sorte de défaite : elle éclaire ce qui n’est point le plus délicat, elle approfondit ce qui n’est point essentiel. Elle substitue ses hypothèses à la sensation, sa mémoire prodigieuse à la présence de la merveille ; et elle annexe au musée immense une bibliothèque illimitée. Vénus changée en document.

Je sors la tête rompue, les jambes chancelantes, de ce temple des plus nobles voluptés. L’extrême fatigue, parfois, s’accompagne d’une activité

presque douloureuse de l’esprit. Le magnifique chaos du musée me suit et se combine au mouvement de la vivante rue. Mon malaise cherche sa cause. Il remarque ou il invente, — je ne sais quelle relation entre cette confusion qui l’obsède et l’état tourmenté des arts de notre temps.

Nous sommes, et nous nous mouvons dans le même vertige du mélange, dont nous infligeons le supplice à l’art du passé.

Je perçois tout à coup une vague clarté. Une réponse s’essaye en moi, se détache peu à peu de mes impressions, et demande à se prononcer. Peinture et Sculpture, me dit le démon de l’Explication, ce sont des enfants abandonnés. Leur mère est morte, leur mère Architecture. Tant qu’elle vivait, elle leur donnait leur place, leur emploi, leurs contraintes. La liberté d’errer leur était refusée. Ils avaient leur espace, leur lumière bien définie, leurs sujets, leurs alliances… Tant qu’elle vivait, ils savaient ce qu’ils voulaient…

— Adieu, me dit cette pensée, je n’irai pas plus loin.

OceanofPDF.com

LES FRESQUES
DE
PAUL VÉRONÈSE[{100}]

Les artistes d'aujourd'hui ont leurs mérites ; mais il faut bien confesser qu'ils n'affrontent guère les grandes œuvres ; qu'ils ne sont pas à l'aise devant les problèmes de la composition ; qu'ils n'aiment point d'inventer. S'ils inventent, ils succombent trop souvent dans le détail ; s'ils n'inventent pas, ils sont incapables d'ensembles. Le morceau les absorbe : ce devrait être le contraire.

Notre art ne semble plus créer que *par exhaustion*. Il se réfugie dans des expériences dont la somme est encore à faire.

Rien ne semble donc plus loin de lui, rien peut-être de quoi nous soyons moins capables, que ces vastes entreprises décoratives à la fois libres et savantes comme celles qui se voient dans les villas de la Vénétie.

De tels travaux qui appartiennent à l'âge épique de la peinture exigent une réunion de conditions qui est plus que rare de nos jours : ils supposent dans l'artiste une science complète de son art, devenue en lui une seconde nature. L'extrême de la virtuosité lui eêt indispensable. Il faut, d'autre part, pour offrir à cette technique incarnée le lieu et les moyens de montrer ce qu'elle est, que les circonstances sociales admettent et conservent une aristocratie à qui ne manquent les richesses ni le goût, et qui se sente le courage de son faste.

Dans le temps que ces conditions se rencontraient naquit tout un art de la surabondance. Rubens en fut sans doute le héros le plus retentissant ; mais dans la campagne arrosée par la Brenta, sur les plafonds et les murs des célèbres villas palladiennes, Véronèse et ses élèves avaient déjà déployé leurs talents extraordinaires.

Tandis que l'exécution d'un simple et solitaire art « nu », d'un paysage ou d'une nature morte semble suffire à épuiser les ambitions, sinon les puissances, de la peinture de notre époque, ces êtres étonnants prodiguaient les êtres. Les nus par dizaines de groupes, les pays, les fabriques, les

animaux les plus divers, et en fait de natures mortes, des monceaux de fleurs et de fruits, les amas d'instruments, d'armes… Ils combinaient tout ce personnel et ce matériel en de vives et sonores compositions, se dépensaient en dieux, en nymphes, en héros, en décors d'une noble facilité et d'une ingéniosité prodigieuse.

Mais encore, ils réalisaient ces exploits au moyen du plus téméraire des moyens. Ils usaient du métier sans recours, qui n'admet ni la retouche, ni le repentir, ni l'hésitation, ni même la patience, qui exclut le calque et le temps, et qui subordonne étrangement l'acte aventureux de l'artiste aux actes mécaniques du maçon dont la truelle plaque et étale, de proche en proche, devant le pinceau prêt à peindre, une portion restreinte de la surface à faire vivre !

La fresque exige l'improvisation. L'improvisation requiert sur tout chose une possession intime, une présence prochaine et imminente des ressources et des solutions les plus heureuses, une mémoire immédiate des formes possibles.

Qu'il s'agisse de perspective ou d'anatomie, de la science des contrastes colorés ou des masses, et du clair-obscur, aucune difficulté locale ne doit arrêter le mouvement du créateur, embarrasser sa manœuvre pendant qu'il développe son dessin et qu'il couvre progressivement le champ de l'enduit frais, envahissant et peuplant peu à peu le vide.

Les dons admirables de Paul Véronèse se sont exercés avec une générosité particulière dans la décoration des villas bâties pour d'opulents patriciens par les Palladio et les Sansovino. Les *Sages* de la République savaient offrir à l'imagination des artistes une hospitalité libre et magnifique. Ils se plaisaient à voir naître autour d'eux un monde carnavalesque et mythique, et à recevoir du ciel entr'ouvert toute la troupe des déités olympiennes comme ils eussent vu descendre chez eux un brillant cortège d'invités de marque.

Un bel excès de fantaisie et de maîtrise engageait l'artiste déchaîné à pousser jusqu'au trompe-l'œil la ressemblance des corps et des choses. Ce réalisme burlesque, ce mélange de poésie et de supercherie, savant abus de l'illusion projective, sont exclus de l'art pur. Mais ils sont ici des amusements à la campagne, des divertissements qui se conçoivent exécutés pour le plaisir d'un grand seigneur de l'État par un grand seigneur de la Peinture, en vue de l'ornement d'une demeure d'été.

La vie réelle, dans ces salons peuplés d'inventions merveilleusement réalisées, devait se paraître à soi-même une comédie un peu trop simple offerte par les mortels aux immortels, par les objets aux simulacres, par l'existence réelle aux prestiges d'un opéra.

La peinture effrénée raille l'architecture, l'épouse, la trahit, la souligne et la bouleverse, en débauche brusquement les moyens. Elle joue avec la pesanteur, la solidité, les résistances. Elle se gausse du constructeur comme un prestidigitateur mystifierait un physicien. Les plafonds se déchirent, laissant les cieux et les dieux apparaître dans leur gloire. Les statues risquent hors de la verticale de leurs appuis le centre de leur gravité. Une blanche Vénus balance une jambe divine dans le vide de la salle dont elle habite une corniche. Au niveau des humains véritables, un jeune homme sans âme se montre sur le seuil d'une porte fictive, dont une main de laquais inexistant lui soulève la tenture.

Tels sont les jeux de Véronèse fresquiste.

Hélas, je ne les connais que de fort loin !

Les jeux d'un maître ne sont jamais sans conséquences. Des inventions de Véronèse procède tout un mode de décoration par le *paysage*. Du milieu du XVI^e^ siècle au commencement du XIX^e^, le paysage est traité en Italie et en France dans un style essentiellement *théâtral*. Nicolas Poussin dispose de nobles décors pour tragédies. Claude Lorrain, sur les rives de la mer, dresse les palais des Didon, place au fond de la scène, sur l'onde illuminée, les escadres dorées du fabuleux Énée. Watteau recherche dans les parcs des effets de féeries et de tableaux fondants.

Canaletto établit ses Venise comme un arrière-plan aux comédies de Goldoni ; et Guardi peuple de délicieux fantoches les perspectives minuscules d'une ville en perpétuel carnaval.

Mais plus directement issus des paysages de l'Ecole du Véronèse des villas, Gaspard Poussin, plus tard Piranese, Hubert Robert, Joseph Vernet, et une quantité d'artistes moindres conservent et multiplient ce genre large, lyrique, résolument conventionnel, d'accommoder les aspects de la campagne à la décoration des intérieurs. A la longue le système s'épuisa. Ces temples, ces rochers, ces sites s'affadirent. Le temps changea de goût, chercha le *vrai*… Il n'a que deux cordes à son arc.

OceanofPDF.com

PETIT DISCOURS AUX PEINTRES GRAVEURS[{101}]

Messieurs, je voudrais bien pouvoir vous dire : chers Confrères, mais les quelques rapports que j'ai eus avec la gravure furent de ces rapports que l'on n'ose avouer ; ils se réduisirent bien vite à ce qu'il fallut pour que je comprenne très nettement que je n'étais pas né pour graver.

Donc, messieurs, mon indignité avouée, je cherche un remerciement qui la rachète… Comment vous manifester mon sentiment si ce n'est en essayant de vous exprimer à ma façon tout le cas que je fais de votre noble métier et la signification particulière que j'y attache ?

Je vous ferai d'abord cette confidence que bien souvent je vous regarde avec envie et que je me sens le désir (sans l'espoir) d'échanger mon porte-plume contre une pointe ; je n'ose dire : contre un burin.

Puis, je rapproche en esprit nos deux arts ; je découvre, dans la gravure, comme dans l'écriture littéraire, une manière d'intimité étroite entre l'ouvrage qui se forme et l'artiste qui s'y applique. La planche (ou bien la pierre) est assez comparable à la page qui se travaille : l'une et l'autre nous font trembler ; l'une et l'autre sont devant nous à la distance de la *vision nette ;* nous embrassons l'ensemble et le détail dans un même regard ; *l'esprit*, l'*œil* et la *main* concentrent leur attente sur cette petite surface où nous jouons notre destin… N'est-ce pas là le comble de l'intimité créatrice que connaissent identiquement le graveur et l'écrivain, chacun attaché à sa table, où il fait comparaître *tout ce qu'il sait* et *tout ce qu'il vaut ?*

Mais, pensant un peu plus avant, il arrive que je trouve entre nous une parenté plus profonde, une similitude assez recherchée, qu'une certaine réflexion fait entrevoir et qu'une certain tour de pensée rend presque acceptable par l'esprit.

Vous me pardonnerez le peu de métaphysique (c'est-à-dire de fantaisie) qu'il faut pour l'expliquer.

La Nature, comme on dit, — c'est un nom commode et consacré par l'usage —, la Nature fait bien des choses, dont quelques-unes de fort belles. Non toutes. Elle est un créateur assez inégal, qui est incomparable dans ses

bons jours. Elle nous présente alors quelques animaux heureusement construits ; elle expose, aux *Salons* des saisons successives, des arbres remarquables, des fleurs charmantes, et nous compose, de temps à autre, des décors somptueux ou sublimes pour théâtres de nos actions ou pour merveilleuses sphères de nos pensées.

Mais, si féconde, et même si prodigue qu'elle soit, cette Nature génératrice n'a pas tout inventé. Elle nous a laissé quelque domaine, quelque occasion de créations ; et nous avons produit au jour, de notre côté, certaines œuvres qu'elle ignore ; et même, qu'elle est radicalement impuissante à produire. C'est là le point qui m'intéresse.

Nous ressentons certains désirs que la Nature ne sait point satisfaire, et nous avons certains pouvoirs qu'elle n'a pas.

Sans doute, l'homme et son univers eussent pu s'accorder exactement l'un à l'autre. On peut imaginer un Eden, un Paradis terrestre, où nos regards et nos impulsions trouveraient tout ce qu'ils désirent, et ne pussent désirer que ce qu'ils y trouveraient ; un Jardin où nous ne pourrions rêver à rien qui ne fût moindre que ce qui serait.

Il n'en est pas ainsi. Cet Univers de délectation n'est pas le nôtre, et je prétends qu'il faut, en somme, s'en réjouir.

Les enfants eux-mêmes ne goûtent pas longtemps ces pays de chocolat et de pralines, arrosés de sirop, que leur proposent certains contes. Ils préfèrent quelque aventure et ses merveilleuses *difficultés*.

C'est qu'il y a en nous, messieurs, autre chose encore qu'un attrait pour la volupté pure et simple, et même pour l'impure et la compliquée… Il y a une soif toute singulière que la jouissance des perfections, ni la possession très heureuse n'abolissent ni ne tarissent. Le délice de se reposer dans la certitude d'un bien ne nous suffit pas. Le bonheur passif nous fatigue et nous écœure ; il nous faut aussi le *plaisir de faire*. Plaisir étrange, plaisir complexe, plaisir traversé de tourments, mêlé de peines, et plaisir dans la poursuite duquel ne manquent ni les obstacles, ni les amertumes, ni les doutes, ni même le désespoir.

Vous le connaissez, messieurs, nous le connaissons assez bien, ce plaisir laborieux, ce *plaisir de faire*, qui nous est une seconde nature, opposée à la naturç première et immédiate dont je vous parlais.

Celle-ci, dans ses créations, procède en étroite liaison avec elle-même ; elle poursuit, par exemple, le *modelé* de ses formes par une action de leur matière même, de laquelle elle ne divise jamais ses forces et ne peut pas se

distinguer. Si la nature pousse une plante, elle l'élève insensiblement, la déplie et l'étale, comme par une suite d'états d'équilibre, de sorte qu'à chaque instant l'âge de la plante, sa masse, sa surface de feuillage découpé, et les conditions physiques de son milieu soient dans une relation indivisible, dont la figure de cette plante est comme l'expression mystérieusement rigoureuse.

Mais tout autre est l'œuvre de l'homme : l'homme agit ; il exerce ses forces sur une matière étrangère, il distingue ses actes de leur support matériel, il en a conscience distincte ; il peut donc les concevoir et les combiner avant qu'il les exécute, il peut leur donner les applications les plus variées, les ajuster à des substances bien diverses, et c'est ce pouvoir de composer ses entreprises ou de décomposer ses desseins en actes distincts, qu'il nomme son intelligence. Il n'est pas confondu à la matière de son ouvrage, mais il va et revient de cette matière à son idée, de son esprit à son modèle, et il échange à chaque instant *ce qu'il veut* contre *ce qu'il peut*, et *ce qu'il peut* contre *ce qu'il obtient*.

Opérant ainsi sur les êtres et sur les objets, sur les événements et sur les motifs que le monde et la nature lui offrent, il en abstrait enfin ces symboles de son action dans lesquels son pouvoir de compréhension et son pouvoir constructeur se combinent, et qui se nomment : la *Ligne*, la *Surface*, le *Nombre*, l'*Ordre*, la *Forme*, le *Rythme*… et le reste.

Mais il s'oppose donc bien nettement à la Nature par cette puissance d'abstraction et de composition, car la Nature n'abstrait ni ne compose ; elle ne s'arrête point ni ne se réfléchit ; elle se développe sans retour. Nous voyons à présent combien l'esprit de l'homme est en contraste avec elle, et c'est ici, messieurs, que je voulais en venir.

Je voulais aboutir à cette proposition qui nous concerne : que si l'art tient de l'esprit, de cet esprit dont la durée est tissue d'actes sans matière, l'art le plus proche de l'esprit est donc celui qui nous restitue le *maximum* de nos impressions ou de nos intentions par le *minimum* de moyens sensibles. Ne vous suffit-il pas de quelques traits, de quelques tailles, pour qu'un visage, une campagne, nous soient non seulement donnés dans leur ressemblance, mais suggérés au point que la couleur absente et même la plus riche lumière n'y fassent point défaut ?

Et ne suffit-il pas à l'écrivain qui n'ignore point son métier, de quelques mots, d'un seul vers, pour éveiller dans l'âme toutes les qualités des choses,

et jusqu’à tous les harmoniques et les résonances du souvenir d’un moment singulier de la vie ?

Voilà qui nous rapporche, messieurs. Nous communions dans le *Blanc* et le *Noir*, dont la Nature ne sait rien faire. Elle ne sait rien faire avec un peu d’encre. Elle a besoin d’un matériel littéralement infini. Mais nous, fort peu de *chose*, et, s’il se peut, *beaucoup d’esprit*.

C’est pourquoi j’aime le graveur. Je vous aime, graveurs, et partage votre émotion quand vous élevez à la lumière, tout humide encore, et délicatement pincé du bout des doigts, un petit rectangle de papier à peine issu des langes de la presse. Cette épreuve, ce nouveau-né, cet enfant de votre patiente impatience, (car l’être de l’artiste ne se peut définir que par des contradictions), porte ce minimum de l’univers, ce rien, mais essentiel, qui suppose le tout de l’intelligence.

Intelligenti pauca, dit-on en latin. N’est-ce point la commune et orgueilleuse devise de tous ceux réunis pour la plus grande gloire du Blanc et du Noir ?

OceanofPDF.com

BERTHE MORISOT

Au sujet de Berthe Morisot — *Tante Berthe*, comme je l'entends si souvent nommer autour de moi — je ne me risquerai dans la critique d'art dont je n'ai nulle expérience, ni ne redirai sur elle ce qui est déjà si connu de tous ceux qui le doivent connaître. Ils sont instruits, séduits aux grâces de son œuvre, et ils n'ignorent point les attributs discrets de son existence, qui furent d'être simple, — pure, — intimement, passionnément laborieuse — plutôt retirée, mais retirée dans l'élégance. Ils savent bien qu'elle eut pour ancêtres de son goût et de sa vision les peintres lumineux qui expirent devant David ; pour amis et pour assidus, Mallarmé, Degas, Renoir, Claude Monet, et fort peu d'autres ; qu'elle poursuivit sans relâche les nobles fins de l'art le plus fier et le plus exquis, celui qui se consume à rejoindre au moyen d'essais dont le nombre ne compte pas, que l'on produit et que l'on abîme sans pitié, l'apparence de merveille d'une création sur le néant et tout heureuse du premier coup.

Quant à sa personne même, il est assez répandu qu'elle fut des plus rares et réservées ; distincte par essence ; aisément, dangereusement silencieuse ; et qu'elle imposait sans le savoir à tous les autres qui l'approchaient, quand ils n'étaient point les premiers artistes de son temps, une distance inexplicable.

Je tenterai par quelques idées de m'éclairer un peu la nature profonde de ce peintre singulièrement peintre, qui naguère a vécu sous figure d'une dame toujours délicatement mise, aux traits remarquablement nets, au visage clair et volontaire, d'expression quasi tragique, où se formait parfois des lèvres seules tel sourire qui était la part des indifférents et leur offrait ce qu'ils devaient craindre.

Tout respirait le *choix* dans son habitude et dans ses regards…

C'est à quoi j'en voulais venir, à ses *yeux*. Ils étaient presque trop vastes, et si puissamment obscurs que Manet dans plusieurs portraits qu'il fit d'elle, pour en fixer toute la force ténébreuse et magnétique, les a peints

noirs au lieu de verdâtres qu'ils étaient. Ces pupilles s'effaçaient devant les rétines.

Est-il absurde de penser que si l'on devait quelque jour s'y prendre à une analyse très exacte des conditions de la peinture, sans doute faudrait-il d'assez près étudier la vision et les yeux des peintres ? Ce ne serait que commencer par le commencement.

L'homme vit et se meut dans ce qu'il voit ; mais il ne voit que ce qu'il songe. Au milieu d'une campagne, essayez divers personnages. Un philosophe vaguement n'apercevra que *phénomènes ;* un géologue, des époques cristallisées, mêlées, ruinées, pulvérisées ; un homme de guerre, des occasions et des obstacles ; et ce ne seront pour un paysan que des heôares, des sueurs et des profits… Mais tous, ils auront de commun de ne rien voir qui soit purement *vue*. Ils ne reçoivent de leurs sensations que l'ébranlement qu'il faut pour passer à tout autres choses, à ce qui les hante. Tous, ils subissent un certain système de couleurs ; mais chacun d'eux sur-le-champ les transforme en *signes*, qui leur parlent à l'esprit comme feraient les teintes conventionnelles d'une carte. Ces jaunes, ces bleus, ces gris assemblés si bizarrement s'évanouissent dans l'instant même ; le souvenir chasse le présent ; l'utile chasse le réel ; la signification des corps chasse leur forme. Nous ne voyons aussitôt que des espoirs ou des regrets, des propriétés et des vertus potentielles, des promesses de vendange, des symptômes de maturité, des catégories minérales ; nous ne voyons que du futur ou du passé, mais point les taches de l'instant pur. Quoi que ce soit de non-coloré se substitue sans retour à la présence chromatique, comme si la substance du non-artiste absorbait la sensation et ne la rendait jamais plus, l'ayant fuie vers ses conséquences.

A l'opposite de cette abstraction est l'abstraction de l'artiste. La couleur lui parle couleur, et il répond à la couleur par la couleur. Il vit dans son objet, au milieu même de ce qu'il cherche à saisir, et dans une tentation, un défi, des exemples, des problèmes, une analyse, une ivresse perpétuels. Il ne peut qu'il ne voie ce à quoi il songe, et songe ce qu'il voit.

Ses moyens mêmes font partie de l'espace de son art. Point de chose plus vivante aux regards qu'une boîte de couleurs ou une palette chargée. Même un clavier excite moins les vagues désirs de « produire », car il n'est que silence et attente, tandis que l'état délicieux des laques, des terres, des oxydes et des alumines chante déjà de tous ses tons les préludes du possible

et me ravit. Je ne trouve à lui comparer que la chaos fourmillant de sons purs et lumineux qui s'élève de l'orchestre quand il s'apprête, et semble rêver avant le commencement ; chacun cherchant son *la*, esquissant sa partie pour soi seul dans la forêt de tous les autres timbres, dans un désordre plein de promesses et plus général que toute musique, qui irrite avec délices toute l'âme sensitive, toutes les racines du plaisir.

Berthe Morisot vivait dans ses grands yeux dont l'attention extraordinaire à leur fonction, à leur acte continuel lui donnait cet air étranger, séparé, qui séparait d'elle. *Étranger*, c'est-à-dire *étrange ;* mais singulièrement étranger, — étranger, éloigné par présence excessive. Rien ne donne cet air absent et distinct du monde comme de voir le présent tout pur. Rien, peut-être, de plus abstrait que ce qui est.

Digression. — C'est une opinion commune et hors d'âge qu'il existe une « vie intérieure » de laquelle les choses sensibles sont exclues, à laquelle elles sont nuisibles, pour laquelle les parfums, les couleurs, les images, et peut-être les idées, sont des gênes et des troubles de sa perfection ; et l'on veut par conséquence que les êtres qui s'y consument dans le désir, la jouissance, ou le commerce secret de leurs perceptions incommunicables les ressentent d'autant plus vives et en retirent des fruits plus réels qu'ils sont plus avancés dans leur profondeur et dans leur dédain, plus détachés du dehors, ou de ce que l'on croit être le dehors.

A la vie qui use des sens définis et qui se contente de leurs phantasmes, on oppose aisément une certaine « vie du cœur », ou de l'âme, ou bien une vie de l'intellect pur ; l'une et l'autre soustraites à cette agitation superficielle qui compose ce qui se touche et ce qui se voit. On trouve dans bien des sages l'avis formel de tenir les sens pour complices de l'Adversaire, et de traiter des organes essentiels en proxénètes. « *Odoratus impedit cogitationem* », dit saint Bernard entre autres choses. Je ne suis pas si sûr que la méditation scellée et l'écart intérieur soient toujours innocents, ni que l'isolé en soi-même s'approfondisse toujours en pureté. Si quelque appétit par mégarde se trouve enfermé avec l'âme dans les retraites mentales, il arrive qu'il s'y développe comme en serre chaude, dans un luxe et une rage incomparables.

Mais pour être généralement reçue, et appuyée sur de très grands hommes, cette doctrine hostile aux sens n'est pas toutefois si solide que l'on

ne puisse par moments se complaire et s'entretenir dans une tout opposée. Pourquoi veut-on que le fond, le prétendu fond de nous-mêmes, l'apparence de fond que nous trouvons en nous, par d'étranges accidents, ou par une attente indéfinie, soit plus important à observer — si d'ailleurs nous ne le créons en le cherchant — que la figure de ce monde ? Ce que nous percevons si seuls, si incertains, avec tant de peines et comme par chance ou par fraude, serait-il nécessairement plus précieux à connaître, plus élevé en dignité, plus proche de notre secret essentiel que ce que nous voyons distinctement ? Cet abîme où s'aventure le plus inconstant, le plus crédule de nos sens, ne serait-il pas au contraire le lieu et le produit de nos impressions les plus vaines, les plus brutes, les plus grossières, étant celles dont les appareils sont confus et le plus éloignés de la précision et de la coordination qui se trouvent dans les autres, desquels ce que nous appelons le Monde Extérieur est le chef-d'œuvre ? Nous dédaignons ce monde sensible pour être comblés de ses perfections. Il est le domaine des coïncidences, des distinctions, des références et des recoupements, en quoi la diversité de nos sens et la multitude de nos éléments de durée se composent et s'unifient. Faisons, pour le mieux concevoir, une supposition assez facile. Imaginons que la vision des choses qui nous entourent ne nous soit pas habituelle, qu'elle ne nous soit concédée que par exception, que nous n'obtenions que comme d'un miracle la connaissance du jour, celle des êtres, des cieux, du soleil, des visages. Que dirions-nous de ces révélations, et en quels termes parlerions-nous de cet infini de données merveilleusement ajustées ? Que dirions-nous du monde net, complet et solide, si ce monde ne venait que par instants exceptionnels traverser, éblouir, écraser le monde instable et incohérent de l'âme seule ?

Le mysticisme consiste peut-être à retrouver une sensation élémentaire, et en quelque sorte, primitive, la *sensation de vivre*, par une voie incertaine, qui se fait et se fraye à travers la vie déjà faite et comme *arrivée*.

Je me suis fort éloigné de mon sujet — si le domaine d'un sujet n'est pas l'infinité des pensées qui le déterminent. — Je voulais faire concevoir qu'une vie vouée aux couleurs et aux formes n'est pas *à priori* moins profonde, ni moins admirable qu'une vie passée dans les ombres « intérieures », et dont la matière mystérieuse n'est peut-être que l'obscure conscience des vicissitudes de la vie végétative, la résonance des incidents de l'existence viscérale.

OceanofPDF.com

AUTOUR DE COROT[{102}]

On doit toujours s’excuser de parler peinture.

Mais il y a de grandes raisons de ne pas s’en taire. Tous les arts vivent de paroles. Toute œuvre exige qu’on lui réponde, et une « littérature », écrite ou non, immédiate ou méditée, est indivisible de ce qui pousse l’homme à produire, et des productions qui sont les effets de ce bizarre instinct.

La cause première d’un ouvrage n’est-elle pas un désir qu’il en soit parlé, ne fût-ce qu’entre un esprit et soi-même ? — Un musée n’est-il pas un lieu de monologues, — ce qui n’exclut ni les colloques, ni les conférences mouvantes qui s’y donnent ? — Otez aux tableaux la chance d’un discours intérieur ou autre, aussitôt les plus belles toiles du monde perdent leur sens et leur fin.

La « critique d’art » est le genre littéraire qui condense ou amplifie, aiguise, ou ordonne, ou essaye d’harmoniser tous ces propos qui viennent à l’esprit devant les phénomènes artistiques. Son domaine va de la métaphysique aux invectives.

*

Mais l’artiste souvent récuse, ou croit pouvoir récuser, le jugement littéraire. Degas, quoiqu’il fût dans le fond un « parfait homme de lettres », professait je ne sais quelle horreur sacrée à l’égard de notre espèce, pour autant qu’elle se mêlait de son métier. Il citait volontiers Proudhon bafouant la « gent de lettres ». Je m’amusais à le taquiner, c’est-à-dire à prévoir ; je lui demandais de définir le dessin. « *Vous n’y entendez rien* », finissait-t-il toujours par me dire. Et il arrivait infailliblement à cet apologue : que LES MUSES font leur besogne chacune pour soi et à l’écart des autres, qu’elles ne se parlent jamais de leurs affaires. La journée finie, point de disputes, point de comparaisons de leurs industries respectives. « *Elles dansent* », criait-il.

*

Mais moi, je savais bien que les silences des peintres à leur chevalet sont spécieux et vains. Ils se tiennent, en vérité, devant leur mirage de toile, des discours infinis, mêlés de lyrisme et de crudités, — toute une *littérature* réfractée, refoulée, parfois recuite, qui, vers le soir, fait explosion en « mots » remarquablement justes, — dont les plus justes ne sont pas du tout les moins injustes.

*

Mais encore, la littérature joue quelquefois, dans les coulisses de la création, un rôle assez remarquable.

Un peintre qui aspire à la grandeur, à la liberté, à la sûreté ; qui exige de soi la sensation puissante et délicieuse d'*avancer*, de se hausser à de plus purs degrés, de se surprendre par de nouveaux développements de ses visées, des combinaisons plus ambitieuses de *vouloir, savoir et pouvoir*, — est conduit à se résumer son expérience, à se confirmer en pleine conscience dans ses propres « vérités », et aussi à se définir les ouvrages plus vastes ou plus complexes qu'il songe d'entreprendre.

Ils écrivent alors. Léonard se décrit minutieusement batailles et déluges, Delacroix pense et compose, la plume à la main ; il note des recettes et des procédés. Corot, dans ses carnets précieux, se redit ses préceptes mêmes. Tout simples qu'ils sont, il a besoin de les *voir*, solidifiés par l'écriture ; et par ce *relais*, il entend augmenter sa foi.

Mais, chez lui, entre la vie, la vue et la peinture, peu ou point d'intermédiaire « intellectuel ».

Ingres a des *doctrines*, qu'il formule en termes étranges. Il énonce souvent par images des oracles brefs et impérieux.

Delacroix volontiers donne dans la *théorie*.

Corot n'offre que le conseil de contemplation et de travail.

*

J'observe ici que les artistes qui ont cherché à obtenir de leurs moyens l'action la plus énergique sur les sens, qui ont usé de l'intensité, des contrastes, des résonances, des timbres presque jusqu'à l'abus, combiné les excitations les plus aiguës, spéculé sur la sensibilité profonde et sa toute-puissance, sur les connexions *irrationnelles* des centres supérieurs avec le

« vague » et le « sympathique », — qui sont nos maîtres absolus, — furent aussi les plus « intellectuels », les plus raisonneurs, les plus entêtés d'esthétique.

Delacroix, Wagner, Baudelaire, — tous grands théoriciens, tous préoccupés de domination des âmes par voie sensorielle. Ils ne rêvent que d'effets irrésistibles : il s'agit d'enivrer ou d'écraser. Ils demandent à l'analyse de leur montrer dans l'homme le clavier sur quoi jouer avec certitude, et ils recherchent dans une méditation abstraite les recettes qui leur permettront d'*agir* à coup sûr l'être nerveux et psychique, — leur sujet.

Rien de plus éloigné de Corot que le souci, de ces esprits violents et tourmentés, si anxieux d'atteindre, et comme de *posséder* (au sens diabolique du terme) ce point faible et caché de l'être qui le livre et le commande tout entier par le détour de la profondeur organique et des entrailles. Ils veulent asservir ; Corot, séduire à ce qu'il sent. Ce n'est point un esclave qu'il songe s'assujettir. Mais il espère de nous se faire des amis, des compagnons de son regard heureux d'une belle journée, et de l'aube jusqu'à la nuit.

*

Corot ne consulte guère. Il ne hante que peu le Musée, où Delacroix va souffrir, être très noblement jaloux, soupçonner des secrets qu'il tente de surprendre comme on fait les secrets militaires ou politiques. Il y vole pour y chercher la solution d'un problème que son travail vient de lui proposer. De la rue de Furstenberg, tout à coup, toute affaire cessante, il lui faut courir au Louvre, sommer Rubens de répondre, interpeller fiévreusement le Tintoret, découvrir dans un coin de toile un indice de *préparation*, un peu du *dessous* qui n'a pas été couvert, et qui explique bien des choses.

Corot vénère les Maîtres. Mais il semble qu'il pense que leur « faire » n'est que pour eux. Il estime, peut-être, que les moyens d'autrui le gêneraient plus qu'il ne le serviraient. Il n'est pas de ces hommes dont la jalousie infinie s'étend à tout ce qui fut avant eux, et dont l'ambition est d'absorber toute grandeur passée, — d'être à eux seuls tous les plus grands Autres, — et Soi-Mêmes…

*

Il croit tout bonnement à la « Nature » et au « travail ».

En mai 1864, il écrit à Mademoiselle Berthe Morisot : *Travaillons ferme et avec confiance ; ne pensons pas trop au papa Corot ; la nature est encore meilleure à consulter*.

Voilà une expression fort simple. Il y a en lui un esprit de simpücité. Mais la simplicité n'est pas le moins du monde une méthode. Elle est, au contraire, un but, une limite idéale, qui suppose la complexité des choses et la quantité des regards possibles et des essais, réduites, épuisées, — substituées enfin par une forme ou une formule d'acte qui soit essentielle pour quelqu'un. Chacun a son point de simplicité, situé assez tard dans sa carrière.

La volonté de simplicité dans l'art est mortelle toutes les fois qu'elle se prend pour suffisante, et qu'elle nous séduit à nous dispenser de quelque peine. Mais Corot peine, et peine avec joie toute sa vie.

*

On rapproche souvent le « simple » du « classique » ; ce qui peut être démontré aussi faux qu'on le voudra ; mais qui cependant est permis par le vague de l'un et l'autre terme. Voici une très petite histoire qui illustre assez bien cette question.

Un des premiers hommes de cheval qui fut jamais étant devenu vieux et pauvre, reçut du Second Empire une place d'écuyer à Saumur. Là, vint le visiter un jour son élève favori, jeune chef d'escadron et brillant cavalier. Baucher lui dit : « Je vais monter un peu pour vous. » On le met à cheval ; il traverse *au pas* le manège ; revient. … L'autre, ébloui, regarde s'avancer un Centaure parfait. « Voilà, lui dit le maître. Je ne fais pas d'esbroufe. Je suis au sommet de mon art : *Marcher sans me faute*. »

*

Quant à la « Nature », ce mythe…

Dans le drame des Arts, la Nature est un personnage qui paraît sous mille masques. Elle est tout et n'importe quoi. Toute simplicité, toute complexité ; se dérobant à la vue d'ensemble comme elle nous défie dans le détail ; ressource et obstacle, maîtresse, servante, idole, ennemie et complice, — soit qu'on la copie, soit qu'on l'interprète, soit qu'on la

violente, qu’on la compose et la réordonne, qu’on la prenne pour matière ou pour idéal. Elle est, à chaque instant, auprès, autour de l’artiête, avec lui, contre lui, — et dans son propre sein opposée à soi-même…

*

La Nature, — *dictionnaire* pour Delacroix ; pour Corot, le *modèle*.

Cette différence, dans l’un et l’autre peintre, des fonctions de *ce qui se voit* est à méditer.

Chaque artiste a ses relations particulières avec le visible. Les uns s’attachent à restituer aussi fidèlement qu’ils le peuvent ce qu’ils perçoivent. Ce sont ceux qui croient qu’il n’existe qu’une seule et universelle vision du monde. Ils le prennent pour perçu par tous comme il l’est par eux, et fermes dans ce dogme, ils mettent tout leur cœur à éliminer tout sentiment de leurs ouvrages, toute inégalité d’origine personnelle. Ils espèrent trouver leur gloire dans une réflexion qui s’étonne de tant d’exactitude et finisse par songer à l’homme qui s’est effacé dans une telle création de ressemblance.

Les autres, pareils à Corot, quoiqu’ils commencent comme les premiers, et gardent en général, jusqu’à leur fin, un souci de l’étude étroite des objets à laquelle ils retournent de temps en temps pour y mesurer leur patience et leur vertu d’acceptation, désirent cependant nous faire sentir ce qu’ils sentent devant la Nature, et se peindre en la peignant. Ils s’inquiètent bien moins de reproduire un modèle que de produire en nous l’impression qu’il leur cause, — ce qui exige et entraîne je ne sais quelle combinaison subtile de la vérité optique et de la présence réelle du sentiment. Ils procèdent par accentuation ou par sacrifices ; ils approfondissent ou ils allègent leur travail ; tantôt enrichissent les données, tantôt poussent leur désir jusqu’à l’abstraction, et n’épargnent même les formes.

D’autres enfin, — les « Delacroix » — pour qui la Nature est dictionnaire, puisent dans ce recueil des éléments de compositions. La Nature est pour eux, sur toute chose, un ensemble des ressources de leur mémoire et des matériaux de leur imagination, documents toujours présents ou naissants, mais incomplets ou incertains, qu’ils confirment ou corrigent ensuite par l’observation directe, une fois le spectacle mental fixé par l’esquisse, et quand la construction des êtres succède à la représentation vive d’un certain *moment*.

*

La Nature, modèle pour Corot ; mais modèle à plusieurs titres.

Elle lui représente tout d'abord l'extrême de la précision selon la lumière. Quand il en viendra à peindre des sites voilés de brumes, des arbres chevelus de vapeurs, les formes évanescentes impliqueront toujours les formes nettes, obnubilées. La structure gît sous le voile : non absente, mais différée.

Il est d'ailleurs l'un des peintres qui ont le plus observé la figure même de la terre. Le roc, le sable, le pli du terrain, la marche modelée d'un chemin à travers la campagne, la fuite de cet accident continu que présente le sol naturel lui sont des objets de première importance. L'arbre, chez lui, pousse et ne peut vivre qu'en son lieu ; et tel arbre, en tel point. Et cet arbre si bien enraciné n'est point seulement un spécimen de telle essence ; mais il est individué ; il eut son histoire qui n'a point de pareille. Il est, chez Corot, Quelqu'un.

*

Davantage : la Nature, pour Corot, est, *dans ses bons endroits*, un modèle ou un exemple de la valeur poétique singulière de certains arrangements des choses visibles. « Beauté » est l'un des noms de cette valeur universelle, et pourtant accidentelle, d'un point de vue.

La plupart des visages du monde où nous vivons et nous mouvons nous sont indifférents ou bien d'importance définie : nous les négligeons entièrement dans le premier cas ; nous leur répondons, dans le second, par quelque acte bien déterminé qui épuise ou annule l'effet de notre perception. Mais il arrive que certains autres aspects du jour nous touchent au delà de toute détermination ou classification, et que, n'existant aucun a été qui y réponde exactement, ni aucune fonction vitale qui soit profondément influencée par eux, les effets de cette « émotion » singulière, nous soient donc indéfinissables, et nous donnent l'idée d'un certain « monde » dont ils seraient la révélation toujours imparfaite, obtenue d'un caprice ou d'une coïncidence très heureuse. Ainsi un événement favorable nous fait-il songer de toute une vie rien que délicieuse.

Le domaine de l'ouïe nous offre le plus clair et le plus simple exemple de ceci. Tandis que les *bruits* qui nous parviennent nous sont ou indifférents,

ou signes de quelque autre chose présente ou imminente, qui doit être classée et peut nous commander une action, — le *son*, à peine entendu, institue en nous, non la vision ou notion d'une circonstance extérieure qu'il faut juger et expédier dans l'espace des actes, mais un *état* de pressentiment et de création attendue. *Nous savons aussitôt* qu'il existe en nous-mêmes un « univers » de relations possibles, dans lequel la Musique nous permet et nous contraint de nous soutenir quelque temps, — comme si la succession de sensations choisies et commensurables nous faisait vivre une vie de qualité supérieure et alimentait d'énergie pure notre durée…

*

Or, il y a pareillement des aspects, des formes, des moments du monde visible qui *chantent*. Rares sont ceux qui les premiers distinguent ce chant. Il est des lieux de la terre que nous avons vu commencer à admirer. Corot en a désigné quelques-uns. Bientôt tout le monde s'y rue : le peintre y pullule ; l'hôtelier, le marchand de voyages et d'impressions l'avilissent.

*

Est-ce que le secret de cet enchantement d'un site gît dans un certain accord de figures et de lumière dont l'empire sur nous serait aussi puissant et aussi inintelligible que celui d'un parfum, d'un regard, d'un timbre de voix peut l'être ? Ou tient-il à je ne sais quel écho d'émotions d'hommes très anciens, — ceux qui divinisaient çà et là les objets les plus remarquables de la nature, — sources, roches, cimes, grands arbres, — et qui en faisaient sans le savoir, par l'aête même de les isoler, de leur donner des noms, et par l'espèce de vie qu'ils leur communiquaient, de véritables créations de l'art, — le plus antique des arts, qui est simplement de ressentir une expression naître d'une impression, et un instant singulier devenir un monument de la mémoire, — faveur insigne d'une aurore ou d'un couchant prodigieux, horreur sacrée d'un bois, exaltation sur les hauteurs d'où se découvrent les royaumes de la terre ?

Mais si nous ne savons clairement raisonner des émotions de cette sorte, toutefois il est remarquable que nous soyons moins inhabiles à les reproduire.

Nous avons dit que Corot veut d'abord servir sous la Nature, lui obéir très fidèlement. Mais ensuite, il entend la solliciter. Comme l'instrument sollicité par le virtuose lui livre peu à peu des vibrations plus exquises et comme toujours plus proches de l'âme de son âme, ainsi voit-on Corot tirer de l'Étendue transparente, de la Terre ondulée et doucement successive ou nettement accidentée, de l'Arbre, du Bosquet, des Fabriques et de toutes les heures de la Lumière, des « charmes » de plus en plus comparables à ceux de la musique même.

Certains, parmi ces croquis, telle de *ces blondes épreuves sur papier salé, d'une douceur et d'une transparence incomparables, où le trait bistre ou violacé se nuance parfois de précieux reflets de vieil or* — comme parle avec tant d'amour M. Jean Laran, — se réfèrent si directement, si promptement à la Musique — et même à ce qu'elle peut illuminer, choisir en nous de plus délicat — qu'une correspondance invincible et subite se déclare parfois dans l'âme entre quelqu'un de ces paysages et tel dessin divin de la voix ou des cordes, et qu'un souvenir précis de thèmes ou de timbres se dégage au moment même que l'œil s'attache et s'abandonne aux prodiges du travail de la pointe ou du crayon.

Quelle surprise de *reconnaître* (comme il m'arriva) en interrogeant d'un regard enchanté une planche de Corot, — un passage délicieux de « Parsifal ».

A l'aurore, après une nuit infinie de tourment et de désespoir, le Roi Amfortas que torture une plaie équivoque, mystérieusement infligée par la volupté à son âme, à sa chair, indivisément punies, fait porter sa litière dans la campagne. L'Impur vient respirer la fraîcheur du matin.

Ce ne sont que quelques mesures, mais incomparables. Peut-être, cette essence d'aurore, toute de brise et de feuilles frissonnantes, obtenue, saisie à miracle par Richard Wagner, merveille sans retour insinuée par lui dans une œuvre énorme toute fondée sur la redite éternelle de thèmes hiératiques, implique-t-elle encore plus d'expérience et de science, et plus assimilée, — une plus profonde transformation d'un homme en maître de son art, que la vaste somme de l'ouvrage ?

*

Je prétends que l’artiste finisse par le naturel ; mais le naturel d’un nouvel homme. Le spontané est le fruit d’une conquête. Il n’appartient qu’à ceux qui ont acquis la certitude de pouvoir conduire un travail à l’extrême de l’exécution, d’en conserver l’unité de l’ensemble en réalisant les parties et sans perdre en chemin l’esprit ni la nature. — Il n’arrive qu’à eux, quelque jour, dans quelque occasion, le bonheur de surprendre, définir, en quelques notes, en quelques traits, *l’être d’une impression*. Ils montrent, à la fois, dans ce peu de substance sonore ou graphique, l’émotion d’un instant et la profondeur d’une science qui a coûté toute une vie. Ils jouissent enfin de s’être faits instruments de leurs suprêmes découvertes, et ils peuvent à présent improviser en pleine possession de leur puissance. Ils se sont ajouté ce qu’ils ont trouvé, et ils se découvrent de nouveaux désirs. Ils peuvent considérer orgueilleusement toute leur carrière comme accomplie entre deux états de facilité heureuse : une facilité toute première, — éveil de l’instinct naïf de produire qui se dégage des rêveries d’une adolescence vive et sensible ; (mais bientôt se révèle au jeune créateur l’insuffisance de l’ingénuité et le grand devoir de n’être jamais content de soi). L’autre facilité est le sentiment d’une liberté et d’une simplicité conquises, qui permettent le plus grand jeu de l’esprit entre les sens et les idées. Il en résulte *la merveille d’une improvisation de degré supérieur*. Entre les intentions et les moyens, entre les conceptions de *fond* et les actions qui engendrent la *forme*, il n’y a plus de contracte. Entre la pensée de l’artiste et la matière de son art, s’est instituée une intime correspondance, *remarquable par une réciprocité dont ceux qui ne l’ont pas éprouvée ne peuvent imaginer l’existence*. Tout ceci est défini en deux vers par Michel-Ange quand il écrit la formule de son ambition souveraine :

Non ha l’ottimo Artista alcun concetto
Ch’un marmo solo in se non circonscriva.

*

Le clair et l’obscur suffisent à bien des expressions visuelles ; Leibniz, montrant que l’on peut écrire tous les nombres en n’usant que du signe *Zéro*, et du chiffre *Un*, en déduisait, dit-on, toute une métaphysique : ainsi le *blanc* et le *noir*, au service d’un *maître*.

Mais comment le blanc et le noir vont parfois plus avant dans l’âme que la peinture, et comment, ne prenant au jour que ses différences de clarté, un

ouvrage réduit à la lumière et aux ombres nous touche, nous rend pensifs, plus profondément que ne fait tout le registre de couleurs, je ne sais trop me l'expliquer.

Circonstance remarquable : parmi les peintres qui ont le mieux aimé, le mieux joué le jeu de se passer de la couleur, ce sont les plus « coloristes » qui l'emportent, — Rembrandt, Claude, Goya, Corot.

Mais encore, tous ces peintres-là sont essentiellement *poètes*.

*

Le nom de « Poésie » désigne un art de certains effets du langage, et il s'est étendu peu à peu à l'état d'*invention par l'émotion*, que cet art suppose et veut communiquer.

On dit d'un site, d'une circonstance, et même d'une personne, qu'ils sont *poétiques*.

Cet état est de résonance. Je veux dire, — mais comment dire ? — que tout le système de notre vie sensitive et spirituelle s'en trouvant saisi, il se produit une sorte de liaison harmonique et réciproque entre nos impressions, nos idées, nos impulsions, nos moyens d'expression, — comme si toutes nos facultés devenaient tout à coup commensurables entre elles. Ceci se marque dans les œuvres par une correspondance mystérieusement exacte entre les *causes* sensibles, qui constituent la *forme* et les *effets* intelligibles, qui sont le *fond*.

Dans cet état, l'invention est aussi naturelle que l'agitation, la danse et la mimique, et leur est, en quelque sorte, équivalente. Un primitif danse et chante devant le spectacle qui le ravit ou l'exalte, et se délivre ainsi à mesure qu'il s'émerveille, — cependant que le civilisé, en échange d'une beauté ou d'une étrangeté trop ressenties, ne peut guère plus tirer de soi que des *épithètes*.

Mais le peintre aussitôt se sent une fureur de peindre.

*

Tous les peintres, pourtant, — j'entends tous les meilleurs, — ne sont pas également poètes.

On voit quantités d'admirables tableaux qui s'imposant par leurs perfections, toutefois ne « chantent » pas.

Même, il arrive que le *poète* naisse tard dans un *peintre* qui, jusque-là, n'était qu'un grand artiste. Tel Rembrandt, qui du premier ordre qu'il est dès ses premiers ouvrages, s'élève ensuite au-dessus de tous les ordres.

Le poète, chez Corot, paraît de fort bonne heure. Peut-être, vers le crépuscule du soir, ce poète se montre-t-il volontairement un peu plus qu'il ne faudrait. On a trop parlé de Virgile et de La Fontaine autour de l'artiste. Il finit par céder au désir d'être délibérément celui auquel ces rapprochements littéraires s'appliqueraient *sans aucun doute*. Trop de nymphes naissent trop aisément de ses mains, et trop de vaporeux bosquets peuplent facilement nombre de toiles.

La peinture ne peut, sans quelque danger, prétendre à nous feindre le rêve. L'*Embarquement pour Cythère* ne me semble pas du meilleur Watteau. Les féeries de Turner parfois me désenchantent.

Est-il rien de plus exclusif de l'état de rêve que l'acte de dessiner ? Je ne puis devant un tableau ne pas imaginer obscurément cet acte, qui exige la fixité et la constance d'une certain point de vue, l'enchaînement de mouvements, la coordination de la main, du regard, des images, (l'une donnée ou voulue, l'autre naissante), et la *volonté*. Le contraste du sentiment de ces conditions énergiques du travail avec l'apparence de songe, s'il vise à la produire, n'est jamais tout à fait heureux.

— Et puis, il faut craindre toujours de se rendre à l'erreur moderne et commune de confondre le *rêve* avec la *poésie*.

*

Mais le blanc et le noir, le crayon, la lxtho, l'eau-forte, (mais point le burin), par l'apparente aisance du travail et les licences de construction et de fini qu'ils admettent, sont toutefois bien plus propices que les jeux de toutes couleurs à l'introduction du vague et des objets plus suggérés que formés, dans l'art plastique.

Le blanc et le noir sont en quelque manière plus près de l'esprit et des actes de l'écriture ; la peinture, plus près de la perception du réel, et toujours plus ou moins tentée de *tromper l'œil*.

Corot tire de ces moyens abstraits, la plume, la mine, la pointe, des merveilles d'espace et de lumière ; jamais arbres plus vifs, plus mouvantes nuées, ni de lointains plus larges, ni de terre plus sûre, ne furent faits de traits sur le papier.

On sent, à feuilleter ces pages étonnantes, que cet homme a vécu dans la vue des choses de nature comme vit un méditatif dans sa pensée. L'observation de l'artiste peut atteindre une profondeur presque mystique. Les objets éclairés perdent leurs noms : ombres et clartés forment des systèmes et des problèmes tout particuliers, qui ne relèvent d'aucune science, qui ne se rapportent aucune pratique, mais qui reçoivent toute leur existence et leur valeur de certains accords singuliers entre l'âme, l'œil et la main de quelqu'un, né pour les surprendre en soi-même et se les produire.

Je tiens qu'il existe une sorte de mystique des sensations, c'est-à-dire une « Vie Extérieure » d'intensité et de profondeur au moins égales à celles que nous prêtons aux ténèbres intimes et aux secrètes illuminations des ascètes, des soufis, des personnes concentrées en Dieu, de toutes celles qui connaissent et pratiquent une politique de l'écart en soi-même, et se font toute une vie seconde à laquelle l'ordinaire existence n'apporte que des gênes, des interruptions, des occasions de perte ou des résistances, — et d'ailleurs, toutes les images et moyens d'expression sans lesquels l'ineffable lui-même ne se distinguerait du néant. Le monde sensible attaque l'autre et le munit.

C'est que la sensation, pour la plupart, quand elle n'est ni douleur ni volupté isolée, ne leur est qu'un événement de passage ou qu'un signe. Elle se réduit à un commencement que rien ne suit, ou à une « cause », de laquelle les conséquences sont aussi différentes que les objets éclairés le sont pour notre esprit de la lumière qui les éclaire.

Il semble que nous ne puissions, dans l'immense majorité des cas, ni demeurer dans la sensation, ni la développer dans son groupe même. Toutefois certains phénomènes, tenus pour anormaux (parce que nous ne pouvons les utiliser et qu'au contraire ils gênent souvent la perception utile) — nous font concevoir la sensation comme premier terme de développements harmoniques. L'œil produit en réponse à chaque couleur, une autre couleur, comme symétrique de la donnée. Quelque propriété analogue, mais bien plus subtile, me semble exister dans le domaine des formes. Je vais jusqu'à penser que l'*ornement*, dans son principe, est une réaction naturelle de nos sens en présence d'un espace nu, sur lequel ils tendent à mettre ce qui satisferait le mieux leur fonction de recevoir. Ainsi l'homme qui meurt de soif se peint des boissons délicieuses, et le solitaire qui brûle peuple l'ombre de chair.

*

La sensation isolée et l'image d'une telle sensation sont parfois d'une singulière puissance. Elles excitent brusquement l'instinct de créer. Il me souvient d'un passage assez remarquable des « Kreisleriana » d'Hoffmann ; un homme, fou de musique, connaît que l'inspiration va venir, à ce signe : qu'il croit entendre un *son* d'une intensité et d'une pureté extraordinaires, qu'il appelle l'*Euphon*, et qui lui ouvre l'Univers infini et particulier de l'ouïe,

Claude Monet, quelques semaines après l'opération de la cataracte qu'il dut subir, m'a parlé de l'instant où l'acier extirpant de son œil le cristallin obscurci, il eut, me dit-il, la *révélation d'un bleu* d'une beauté cruelle et incomparable…

Certains *mots* tout à coup s'imposent au poète, semblent orienter vers eux, dans la masse implicite de l'être mental, tels souvenirs infus ; ils exigent, appellent, ou illuminent de proche en proche, ce qu'il leur faut d'images et de figures phonétiques pour justifier leur apparition et l'obsession de leur présence. Ils se font germes de poèmes…

*

Ainsi, dans l'ordre plastique : l'*homme qui voit* se fait, se sent tout à coup *âme qui chante ;* et son état chantant lui engendre une soif de produire qui tend à soutenir et à perpétuer le don de l'instant. Un transport naturel va de l'enthousiasme ou du ravissement à la volonté de possession et pousse l'artiste à recréer la chose aimée. La possession est *aussi* une connaissance, qui épuise, dans l'action de créer une forme, la fureur d'agir qu'engendre une forme…

*

Je ne sais si quelqu'un aujourd'hui refuserait à Corot la qualité de *grand artiste*. En Peinture, comme dans les Lettres, le « métier », discrédité par l'inanité intellectuelle de ceux qui le possédaient en dernier lieu, et accablé par l'audace de ceux qui ne le possédaient pas, s'est perdu dans la pratique aussi bien que dans l'opinion. Cette opinion, d'ailleurs, n'est plus ce qu'elle fut.

Je ne vois donc personne qui contesterait à Corot la science de son art. Mais nous savons par Baudelaire qu'on en jugeait tout autrement en 1845.

Baudelaire nous dit :

« Tous les demi-savants, après avoir consciencieusement admiré un tableau de Corot, et lui avoir loyalement payé leur tribut d'éloges, trouvent que cela pèche par l'exécution, et s'accordent en ceci, que définitivement M. Corot ne sait pas peindre. »

(Si Baudelaire n'avait jamais eu d'autre style, on s'accorderait en ceci que *définitivement* il ne savait pas écrire.)

Baudelaire réfute l'opinion de ces « demi-savants » par des arguments parfaitement imprécis, où je regrette de ne voir guère que des jeux de mots.

Je n'ai effleuré cette question que pour faire songer le lecteur à ce qu'elle implique et l'engager à une réflexion assez profonde. Le reproche fait à Corot, la réplique du grand poète, le triomphe ultérieur de l'œuvre qu'il défendait, autant d'indices ou de vestiges de la crise, qui vers le milieu du XIXe siècle, commençait d'affecter l'art et le jugement des œuvres. L'idée niaise et funeste d'opposer la connaissance approfondie des moyens d'exécution, l'observance de préceptes éprouvés, le travail savamment soutenu, toujours mené *par ordre* à son terme (et ce terme de perfection soustrait à la fantaisie individuelle) — à l'acte impulsif de la sensibilité singulière, est un des traits les plus certains et les plus déplorables de la légèreté et de la faiblesse de caractère qui ont marqué l'âge romantique. Le souci de la durée des ouvrages déjà s'affaiblissait et le cédait, dans les esprits, au désir d'étonner : l'art se vit condamné à un régime de ruptures successives. Il naquit un automatisme de la hardiesse. Elle devint impérative comme la tradition l'avait été. Enfin, la Mode, qui est le changement *à haute fréquence* du goût d'une clientèle, substitua sa mobilité essentielle aux lentes formations des styles, des écoles, des grandes renommées. Mais dire que la Mode se charge du destin des Beaux-Arts, c'est assez dire que le commerce s'en mêle.

*

En dépit des critiques, Corot, d'année en année, voyait croître son nom et sa maîtrise reconnue.

Ce progrès n'était point seulement celui de son art. L'objet principal de son choix, le *Paysage*, intéressait de plus en plus les amateurs et prenait,

dans l’estime de la critique et dans la faveur du public, presque le même rang que les genres les plus relevés. Jusqu’alors, on le plaçait au-dessous de la peinture d’histoire, de l’anecdote et du portrait, tout à côté de la « nature morte ». Paysage et « nature morte », et même portraits, étaient légitimement regardés comme des détails et des accessoires, que l’on peut, à la vérité, distraire des ensembles où tous les problèmes de la peinture sont évoqués à la fois et coordonnés, mais qui doivent, quelque talent qui s’y emploie, demeurer subordonnés en dignité à ces ensembles.

Ce sentiment hiérarchique est devenu inconcevable, presque intolérable. Qui ne donnerait pour un Chardin, pour un Corot, des centaines de toiles surpeuplées de saints et de déesses ? Il faut avouer que nous n’admirons plus que par devoir ce qui nous oblige à estimer la complexité du problème, les conditions rigoureuses qu’un artiste s’est imposées. Mais nous avons raison d’aimer ce que nous aimons, — et nous aimons ce qui exige le moins de culture et qui agit sur nous à la manière des objets. Mais encore, — nous n’avons raison que *dans chaque cas particulier*. C’est une proposition qu’il faut expliquer quelque peu.

Le goût moderne, ne tenant plus compte que du bonheur immédiat de l’œil, de la manière de voir, de l’*amusement* de la sensibilité, — de toutes les qualités d’une peinture *qui se peuvent exprimer par des comparaisons*, — a fini par se satisfaire entièrement de recherches assez restreintes : trois pommes fortement peintes, des *nus* fermes comme des murs ou tendres comme des roses, des campagnes tirées au sort.

Mais puis-je m’empêcher de songer, — tout en admirant, moi aussi, ces bons morceaux, — que l’on savait jadis jeter vingt personnages sur la toile ou la chaux, et dans les postures les plus diverses ; et que ni les fruits, ni les fleurs, ni les arbres, ni l’architecture autour d’eux ne manquaient ; ni la vérité du dessin, ni la distribution des lumières, ni le grand souci de disposer cette variété complète et de résoudre dans le même ouvrage des problèmes de cinq ou six espèces toutes différentes, depuis la perspective jusqu’à la psychologie ? *Ceux-là étaient des hommes*. Ils avaient acquis, par un travail immense et une réflexion continuelle, *le droit à l’improvisation*. Ils concevaient comme si les difficultés d’exécution, celles de *mise en place*, de clair-obscur, de couleur n’existaient pas pour eux ; ils pouvaient donc porter toute la puissance de leur esprit dans la composition, qui est la partie de l’art de peindre en quoi l’invention se manifeste.

Quoi de plus loin de nous que l'ambition déconcertante d'un Léonard, qui considérant la Peinture comme un suprême but ou une suprême démonstration de la connaissance, pensait qu'elle exigeât l'acquisition de l'omniscience et ne reculait pas devant une analyse générale dont la profondeur et la précision nous confondent ?

Le passage de l'ancienne grandeur de la Peinture à son état actuel est très sensible dans l'œuvre et dans les écrits d'Eugène Delacroix. L'inquiétude, le sentiment de l'impuissance déchirent ce moderne plein d'idées, qui trouve à chaque instant les limites de ses moyens dans les efforts qu'il fait pour égaler les maîtres du passé. Rien ne fait mieux paraître la diminution de je ne sais quelle force d'autrefois, et de quelle plénitude, que l'exemple de ce très noble artiste, divisé contre soi-même, et livrant nerveusement le dernier combat du grand style dans l'art.

*

Les Corot, les Th. Rousseau, les peintres admirables qui ont imposé le paysage par leur grand talent, n'auraient-ils donc pas trop complètement triomphé ; trop accoutumé, trop séduit le public et les artistes à se passer des œuvres de « haute école » ?

Le paysage a ses périls. Les premiers paysagistes « purs » composaient. Corot compose encore. Un jour, dans la Forêt, quelqu'un, planté à le regarder peindre, lui demande anxieusement : *Mais où donc, Monsieur, voyez-vous ce bel arbre que vous placez ici ?* — Corot tire sa pipe de ses dents, et sans se retourner, désigne du tuyau un chêne *derrière eux.*…

Mais bientôt l'*étude* sur nature, qui n'était qu'un moyen, devient la fin même de l'art. La « Vérité » devient dogme ; puis, « l'impression ». On ne compose plus. Pas plus que la nature, laquelle ne compose pas. La Vérité est informe. En toute matière, s'en tenir à la « vérité », fonder sur l'observation toute pure, a pour effet paradoxal de conduire à l'inconsistance totale. Il est clair, d'ailleurs, que si la composition — c'est-à-dire l'*arbitraire raisonné* — a été inventée et si longtemps exigée, ce fut pour répondre à quelque nécessité, — celle de substituer aux conventions inconscientes qu'entraîne l'imitation pure et simple de ce qu'on voit, une convention consciente laquelle (entre autres bienfaits) rappelle à l'artiste que ce n'est pas la même chose de voir ou concevoir le beau, et de le faire voir ou concevoir.

En somme, tout raisonnement désormais épargné à l'artiste, toute culture lui devenant désormais plus nuisible encore qu'inutile, toute exigence réduite à celle des réactions de la rétine, l'*à peu près* dans les formes, et toutes les difficultés de détail escamotées, — une ingéniosité incroyable dans les explications, et même l'apologie de ces défaites, — et tous ces maux s'étendant du paysage à la figure humaine, par une sorte de contagion de facilité ; enfin la négligence technique à laquelle l'habitude du travail immédiat dans la campagne est trop favorable, l'absence de préparations, l'emploi de procédés brutaux, — tels sont, me semble-t-il, les effets assez regrettables de fort beaux exemples et d'admirables productions.

*

Mais l'époque l'a voulu. La Peinture n'est pas seule à considérer sous ce jour assez funeste. Comme le paysage a pu corrompre la peinture, la description a modifié l'art d'écrire, à peu près de la même façon. Une œuvre purement descriptive (comme on en a tant fait) *n'est en vérité qu'une partie d'œuvre*. C'est dire que si grand soit le talent du descripteur, ce talent peut ne mettre en jeu qu'une partie de l'esprit : *un esprit incomplet peut suffire à faire œuvre qui vaille, et œuvre excellente*.

Davantage : toute description se réduit à l'énumération des parties ou des aspects d'une chose vue, et cet inventaire peut être dressé dans un ordre quelconque, ce qui introduit dans l'exécution une sorte de hasard. On peut intervertir, en général, les propositions successives, et rien n'incite l'auteur à donner des formes nécessairement variées à ces éléments qui sont, en quelque sorte, parallèles. Le discours n'est plus qu'une suite de substitutions. D'ailleurs, une telle énumération peut être aussi brève ou aussi développée qu'on le voudra. On peut décrire un chapeau en vingt pages, une bataille en dix lignes.

Comme il s'est vu en peinture, le résultat de l'évolution qui a consisté à diminuer indéfiniment le rôle du travail intellectuel et à faire dépendre l'exécution de la seule « sensibilité », n'a pas été toujours heureux. Dans tous les arts, la souveraineté de l'esprit sur ses moments a dû le céder aux qualités de l'artiste qui exigent le moins de puissance de coordination, le moins de méditation, d'études préalables, de préparation technique, et en somme, — de *caractère*.

Tout ceci, je l’ai dit, ne fut possible que par l’exemple de quelques hommes du premier ordre. Ce ne sont jamais que ceux-là qui ouvrent les voies : il ne faut pas moins de valeur pour inaugurer une décadence que pour mener les choses à quelque apogée.

OceanofPDF.com

TRIOMPHE DE MANET

« *Manet et Manebit*. »

Si la mode fût aux allégories, et qu'il plût à un peintre de composer un « Triomphe de Manet », l'idée peut-être lui viendrait d'entourer la figure de ce grand artiste du cortège des illustres confrères qui acclamèrent son talent, soutinrent son effort et entrèrent dans la gloire à sa suite, sans toutefois que leur ensemble puisse le moins du monde se comparer ni se réduire à une « École ».

Autour de Manet, paraîtraient les ressemblances de Degas, de Monet, de Bazille, de Renoir, et l'élégante et singulière Morisot ; chacun bien différent des autres par la vision, le métier et le caractère ; tous différents de lui.

*

Monet, unique par la sensibilité de sa rétine, analyste extrême de la lumière, et comme maître du spectre ; Degas, dominé par l'intellect, poursuivant âprement la *forme* (et même la grâce) par la rigueur, la critique implacable de soi, qui n'excluait point celle des autres, et une méditation perpétuelle de l'essence et des moyens de son art ; Renoir, tout volupté et tout naturel, voué aux femmes et aux fruits ; ils n'eurent de commun que la foi en Manet et la passion de la peinture.

Rien de plus rare, rien de plus glorieux que de s'assujettir une telle diversité de tempéraments, de rallier à soi des hommes si indépendants, si séparés par les instincts comme par les idées et par leurs intimes certitudes, si jaloux de ce qu'ils trouvaient de préférable et de *sans pareil* en eux-mêmes ; et d'ailleurs si remarquables. Leur dissonance se résout magnifiquement en accord parfait sur un point : ils s'unissent jusqu'à leur fin sur le nom du peintre d'*Olympia*.

*

Mais, dans cette composition académique et triomphale, un tout autre groupe se placerait nécessairement, groupe d'autres hommes fameux, — plus divisés peut-être encore que ceux-ci, et non moins accordés dans l'amour de l'œuvre de Manet, dans un zèle et une passion égales de l'illustrer et de la défendre.

Ce groupe est d'écrivains. On y verrait sans doute Champfleury, Gautier, Duranty, Huysmans… Mais entre tous : Charles Baudelaire, Emile Zola, Stéphane Mallarmé.

Baudelaire critique jamais ne s'est trompé. Je veux dire que depuis plus de soixante-dix ans, en dépit de dix variations de l'humeur esthétique, tous ceux qu'il a goûtés, notés de talent ou de génie, n'ont cessé de valoir et de grandir. Qu'il s'agisse de Poe, de Delacroix, de Daumier, de Corot, de Courbet, — peut-être même de Guys, — qu'il s'agisse de Wagner, qu'il s'agisse enfin de Manet, tous ceux qu'il admira demeurent admirés.

L'espèce de sensualité raisonnée qui lui fut propre a pressenti, ou orienté, le goût prochain, le goût qui devait être celui des esprits les plus distingués, vers la fin du XIXe siècle. Il a ou deviné, ou institué, un système de valeurs, qui commence à peine à cesser d'être « moderne ». Une époque, peut-être, se sent « moderne », quand elle trouve en soi, également admises, coexistantes et agissantes dans les mêmes individus, quantité de doctrines, de tendances, de « vérités » fort différentes, sinon tout à fait contradictoires. Ces époques paraissent donc plus compréhensives, ou plus « éveillées » que celles où ne domine guère qu'un seul idéal, une seule foi, un seul style.

Dans la liste de noms que je viens d'écrire, et qui définit Baudelaire par le système de ses préférences, on voit le romantisme et le réalisme, le don logique et le sens mystique, la poésie de la « nature », celle de l'histoire ou des mythes, et celle de l'instant même, représentés par des hommes du premier ordre.

Baudelaire, dans Manet, a dû percevoir un certain partage entre le romantisme pittoresque qui déjà s'exténuait, et le réalisme qui s'en déduisait par contraste élémentaire, et s'imposait très facilement par le jeu le plus simple, et comme réflexe, de la fatigue des esprits.

Comme l'œil répond par le « Vert » à une affirmation trop longue ou trop intense du « Rouge », ainsi dans les arts une cure de « vérité » compense toujours une débauche de fantaisie. Il n'y a pas de quoi se jeter des injures à

la tête ; ni se croire, les uns beaucoup plus hardis, ni les autres, infiniment plus sages…

*

Manet, encore séduit par le pittoresque étranger, sacrifiant encore au toréador, à la guitare et à la mantille, mais déjà à demi conquis par les objets les plus prochains, et les modèles de la rue, représentait assez exactement à Baudelaire le problème de Baudelaire même : c'est-à-dire, l'état critique d'un artiste en proie à plusieurs tentations rivales, et d'ailleurs capable de plusieurs manières admirables d'être soi.

Il suffit de feuilleter le mince recueil des *Fleurs du Mal*, d'observer la diversité significative, et comme concentrée, des sujets de ces poèmes, d'en rapprocher la diversité de motifs qui se relève dans le catalogue des œuvres de Manet, pour conclure assez aisément à une affinité réelle des inquiétudes du poète et du peintre.

Un homme qui écrit *Bénédiction*, *les Tableaux Parisiens*, *les Bijoux*, et le *Vin des Chijfonniers*, et un homme qui peint tour à tour le *Christ aux Anges* et l'*Olympia*, *Lola* et le *Buveur d'Absinthe*, ne sont pas sans quelque profonde correspondance.

Quelques remarques permettent de fortifier cette lelation. L'un et l'autre, issus du même milieu de vieille bourgeoisie parisienne, ils montrent tous les deux la même alliance très rare d'élégance raffinée dans les goûts et d'une singulière volonté de vigueur dans l'exécution.

Davantage : ils repoussent à l'égal des effets qui ne se déduisent pas de la conscience nette et de la possession des moyens de leurs métiers ; c'est en ceci que réside et consiste la *pureté* en matière de peinture comme de poésie. Ils n'entendent pas spéculer sur le « sentiment », ni introduire les « idées » sans avoir savamment et subtilement organisé la « sensation ». Ils poursuivent, en somme, et rejoignent l'objet suprême de l'art, le *charme*, terme que je prends ici dans toute sa force.

*

C'est à quoi je songe quand revient à ma mémoire le Vers délicieux — (équivoque aux yeux des pervers et dont s'émut le Palais) — le fameux « Bijou rose et noir », par Baudelaire offert à *Lola de Valence*. Ce joyau

mystérieux me paraît moins convenir à la ferme et robuste danseuse, qui, chargée d'une lourde et riche basquine, mais sûre de la souplesse de ses muscles, attend superbement à l'abri d'un décor, le signal de l'élan, du rythme et du délire saccadé de ses actes, qu'à la nue et froide *Olympia*, monstre d'amour banal que complimente une négresse.

Olympia choque, dégage une horreur sacrée, s'impose et triomphe. Elle est scandale, idole ; puissance et présence publique d'un misérable arcane de la Société. Sa tête est vide : un fil de velours noir l'isole de l'essentiel de son être. La pureté d'un trait parfait enferme l'impure par excellence, celle de qui la fonction exige l'ignorance paisible et candide de toute pudeur. Vestale bestiale vouée au nu absolu, elle donne à rêver à tout ce qui se cache et se conserve de barbarie primitive et d'animalité rituelle dans les coutumes et les travaux de la prostitution des grandes villes.

*

C'est peut-être pourquoi le Réalisme s'attacha si ardemment à Manet. Les naturalistes visaient à représenter la vie et toutes choses humaines telles quelles, — propos et programme qui ne manquaient point d'ingénuité ; — mais leur mérite positif me semble être d'avoir trouvé de la *poésie*, (ou plutôt importé de la *poésie*), et parfois de la plus grande, dans certains objets ou sujets tenus jusqu'à eux pour ignobles ou insignifiants. Mais il n'est, dans l'ordre des arts, de thème ni de modèle, que *l'exécution* ne puisse ennoblir ou avilir, rendre cause de dégoût ou prétexte de ravissement. Boileau l'a dit !…

Emile Zola, avec une ferveur qui allait, selon sa manière, aisément à la violence, soutint donc un artiste bien différent de lui, de qui la vigueur, l'art d'apparence parfois brutale, l'audace dans la vision, émanaient cependant d'une nature tout éprise d'élégance, et toute pénétrée de l'esprit de liberté légère qui se respirait encore à Paris. En fait de doctrines et de théories, Manet, sceptique et Parisien fort délié, ne croyait qu'à la belle peinture.

*

La sienne lui soumettait identiquement des âmes incomparables. Qu'aux extrêmes des Lettres, Zola et Mallarmé aient été pris, et se fussent tant enamourés de son art, ce put être pour lui un grand sujet d'orgueil.

L’un croyait en toute naïveté aux choses mêmes : rien de trop solide, de trop pesant et puissant pour lui ; et, en littérature, rien de trop exprimé. Il était convaincu de l’efficace de la prose *à rendre*, — presque à recréer, — la terre et les humains, les cités et les organismes, les mœurs et les passions, la chair et les machines. Confiant dans l’*effet de masse* de la quantité des détails, du nombre des pages et des volumes, il était anxieux d’agir par le Roman sur la Société, sur les Lois, sur la foule ; et ce souci d’atteindre un tout autre objet que le divertissement d’un lecteur, mais d’émouvoir la multitude, le menait à transporter dans la critique le style de sarcasme, d’amertume et de menaces que commande, semble-t-il, l’action politique, ou qui se pense telle. En un mot, Zola était de ces artistes qui se remettent à l’opinion moyenne et sollicitent la statistique. Il demeure des fragments admirables de son énorme effort.

L’autre, Stéphane Mallarmé, tout opposé à celui-ci : son essence était de choisir. Mais indéfiniment choisir ses termes et ses formes, c’est à la fin choisir excessivement ses lecteurs. Profondément inquiet de perfection, pur de toute espérance naïve dans la faveur du nombre, il n’écrivait qu’à peine ; et pour peu, ses pareils. Loin de vouloir reconstruire les êtres et les choses par l’opération littéraire et la description studieuse, il entendait que la poésie les épuisât, il rêvait qu’ils n’eussent d’autre destination, d’autre sens concevable que d’être consumés par elle. Il pensait que le monde était fait pour aboutir à un beau livre, et qu’une poésie absolue était son accomplissement.

Je ne puis rapporter ici, à cause de la force des termes, une conversation d’il y a cinquante ans, qui se tint au Grenier de Goncourt, entre Zola et Mallarmé. Le contraste y parut en forme courtoise et crue.

*

Le « Triomphe de Manet » se compose donc bien (et du vivant même du peintre) de l’extrême variété de génie, et même de l’antagonisme total des hommes qui l’ont aimé et imposé. Cependant que Zola, par exemple, voyait et admirait dans l’art de Manet la présence réelle des choses, la « vérité » vivement et fortement saisie, Mallarmé y goûtait au contraire la merveille d’une transposition sensuelle et spirituelle consommée sur la toile. D’ailleurs Manet lui-même le séduisait infiniment.

J’ajoute qu’il appréciait dans l’œuvre de Zola, (en critique d’une justice exquise qu’il était), ce qui s’y trouve de puissamment poétique, et comme d’enivrant par l’insistance. Quelques lignes délicieuses qu’il a écrites sur *Nana*, très charnelle créature du grand romancier, que le grand peintre à son tour voulut peindre, en témoignent.

*

La gloire du nom de Manet fut ainsi assurée, bien avant la fin de sa vie assez courte, non par le nombre des têtes qui connaissaient ce nom et sa signification, mais plus sérieusement et solidement, par la qualité, et surtout par la différence, de ses admirateurs.

Ces amants si dissemblables de sa peinture affirmaient identiquement que sa place était marquée parmi les *maîtres*, qui sont les hommes dont l’art et les prestiges confèrent aux êtres de leur temps, aux fleurs d’un certain jour, aux robes éphémères, à la chair, aux regards d’une fois, une sorte de durée plus longue que plusieurs siècles, et une valeur de contemplation et d’interprétation comparable à celle d’un texte sacré. Ils proposent à bien des générations leur manière de considérer et de traiter le monde sensible, leur science personnelle d’opérer par l’œil et la main pour changer l’acte de voir en chose visible.

Je n’ai l’intention ni la pertinence de rechercher la substance de l’art de Manet, le secret de son influence, ni de définir ce qu’il renforce, ce qu’il sacrifie dans l’exécution (problème capital). L’esthétique n’est pas mon fort ; et puis, *comment parler des couleurs ?* Il est raisonnable que les aveugles seuls en disputent, comme nous disputons tous de métaphysique ; mais les voyants savent bien que la parole est incommensurable avec ce qu’ils voient.

Je vais essayer toutefois de fixer une de mes impressions.

*

Je ne mets rien, dans l’œuvre de Manet, au-dessus d’un certain portrait de Berthe Morisot, daté de 1872.

Sur le fond neutre et clair d’un rideau gris, cette figure est peinte : un peu plus petite que nature.

Avant toute chose, le *Noir*, le noir absolu, le noir d'un chapeau de deuil et des brides de ce petit chapeau mêlées de mèches de cheveux châtains à reflets roses, le noir qui n'appartient qu'à Manet, m'a saisi.

Il s'y rattache un enrubannement large et noir, qui déborde l'oreille gauche, entoure et engonce le cou ; et le noir mantelet qui couvre les épaules, laisse paraître un peu de claire chair, dans l'échancrure d'un col de linge blanc.

Ces places éclatantes de noir intense encadrent et proposent un visage aux trop grands yeux noirs, d'expression distraite et comme lointaine. La peinture en est fluide, et venue facile, et obéissante à la souplesse de la brosse ; et les ombres de ce visage sont si transparentes, les lumières si délicates que je songe à la substance tendre et précieuse de cette tête de jeune femme par Vermeer, qui est au Musée de La Haye.

Mais ici, l'exécution semble plus prompte, plus libre, plus immédiate. Le moderne va vite, et veut agir avant la mort de l'impression.

*

La toute-puissance de ces noirs, la froideur simple du fond, les clartés pâles ou rosées de la chair, la bizarre silhouette du chapeau qui fut « à la dernière mode » et « jeune » ; le désordre des mèches, des brides, du ruban, qui encombrent les abords du visage ; ce visage aux grands yeux, dont la fixité vague est d'une distraction profonde, et offre, en quelque sorte, *une présence d'absence*, — tout ceci se concerte et m'impose une sensation singulière… de *Poésie*, — mot qu'il faut aussitôt que je m'explique.

Mainte toile admirable ne se rapporte nécessairement à la poésie. Bien des maîtres firent des chefs-d'œuvre sans résonance.

Même, il arrive que le poète naisse tard dans un homme qui jusque-là n'était qu'un grand peintre. Tel Rembrandt, qui, de la perfection atteinte dès ses premiers ouvrages, s'élève enfin au degré sublime, au point où l'art même s'oublie, se rend imperceptible, car son objet suprême étant saisi comme sans intermédiaire, ce ravissement absorbe, dérobe ou consume le sentiment de la merveille et des moyens. Ainsi se produit-il parfois que l'enchantement d'une musique fasse oublier l'existence même des sons.

Je puis dire à présent que le portrait dont je parle est *poème*. Par l'harmonie étrange des couleurs, par la dissonance de leurs forces ; par l'opposition du détail futile et éphémère d'une coiffure de jadis avec je *ne*

sais quoi d’assez tragique dans l’expression de la figure, Manet fait résonner son œuvre, compose du mystère à la fermeté de son art. Il combine à la ressemblance physique du modèle, l’accord unique qui convient à une personne singulière, et fixe fortement le charme distinct et abstrait de *Berthe Morisot*.

OceanofPDF.com

REGARDS SUR LA MER

Ciel et Mer sont les objets inséparables du plus vaste regard ; les plus simples, les plus libres en apparence, les plus changeants dans l'entière étendue de leur immense unité ; et toutefois les plus semblables à eux-mêmes, les plus visiblement astreints à reprendre les mêmes états de calme et de tourment, de trouble et de limpidité.

Oisif, au bord de la mer, si l'on tente de déchiffrer ce qui naît en nous devant elle ; quand, le sel sur les lèvres, et l'oreille flattée ou heurtée de la rumeur ou des éclats des eaux, on veut répondre à cette présence toute-puissante, on se trouve des pensées ébauchées, des lambeaux de poèmes, des fantômes d'actions, des espoirs, des menaces ; toute une confusion de velléités excitées et d'images agitées par cette grandeur qui s'offre, qui se défend ; qui appelle par sa surface et effraie par ses profondeurs, l'entreprise.

C'est pourquoi il n'est point de chose insensible qui ait été plus abondamment et plus naturellement *personnifiée* que la mer. On la dit bonne, mauvaise, perfide, capricieuse, triste, folle, ou furieuse ou clémente ; on lui donne les contradictions, les sursauts, les sommeils d'un être vivant. Il est presque impossible à l'esprit de ne pas animer naïvement ce grand corps liquide sur lequel les actions concurrentes de la terre, de la lune, du soleil et de l'air composent leurs effets. L'idée du caractère fantasque et violemment volontaire que les anciens prêtaient à leurs divinités, et nous-mêmes parfois attribuons aux femmes, s'impose assez à qui voisine avec la mer. Une tempête s'improvise en deux heures. Un banc de brume se condense ou se dissipe par magie.

*

Deux autres idées, trop simples, et comme toutes nues, naissent encore de l'onde et de l'esprit.

L'une, de *fuir ; fuir pour fuir*, idée qu'engendre une étrange *impulsion d'horizon*, un élan virtuel vers le large, une sorte de passion ou d'instinct

aveugle du départ. L'âcre odeur de la mer, le vent salé qui nous donne la sensation de respirer de l'étendue, la confusion colorée et mouvementée des ports communiquent une inquiétude merveilleuse. Les poètes modernes, de Keats à Mallarmé, de Baudelaire à Rimbaud, abondent en vers impatients qui pressent l'être et l'ébranlent, comme la brise fraîche à travers les gréements sollicite les navires au mouillage.

L'autre idée est peut-être cause profonde de la première. On ne peut vouloir fuir que ce qui recommence. La redite infinie, la répétition toute brute et obstinée, le choc monotone et la reprise identique des ondes de la houle qui sonnent sans répit contre les bornes de la mer, inspirent à l'âme fatiguée de prévçir leur invincible rythme, la notion tout absurde de l'*Éternel Retour*. Mais dans le monde des idées, l'absurdité ne gêne pas la puissance : la puissante et insupportable impression d'un éternel recommencement se change en désir furieux de rompre le cycle toujours futur, irrite une soif d'*"écume inconnue*, de temps vierge et d'événements infiniment variés…

*

Pour moi je me résume tout cet enchantement de la mer en me disant qu'elle ne cesse de montrer le *possible* à mes yeux. Que d'heures j'ai consumées à la regarder sans la voir, ou à l'observer sans parole intérieure ! Tantôt, je n'en reçois qu'une image universelle ; chaque vague me semble toute une vie. Tantôt, je ne vois plus que ce que l'œil naïvement éprouve, et qui n'a point de nom. Comment se détacher de tels regards ? — Qui peut échapper aux prestiges de la vivante inertie de la masse des eaux ? Elle joue de la transparence et des reflets, du repos et du mouvement, de la paix et de la tourmente ; dispose et développe devant l'homme, en figures fluides, la loi et le hasard, le désordre et la période ; offre la voie ou barre le chemin.

*

Une rêverie à demi savante, à demi puérile, brouille, élucide, combine à propos de la mer quantité de souvenirs ou d'épaves spirituelles de divers ordres et de divers âges : lectures de l'enfance, souvenirs de voyages, éléments de navigation, fragments de connaissances exactes…

Nous savons quelquefois que cette immense mer agit comme un frein sur le globe, en ralentit la rotation. Elle est au géologue le gisement d'une roche liquide qui tient en suspension des atomes de tous les corps de la planète. Parfois l'esprit se risque dans la profondeur. Il en ressent la pression croissante ; il en invente l'épaisseur de plus en plus ténébreuse. Il y trouve des flux d'eau plus pure, ou plus tiède, ou plus froide ; des fleuves intestins qui circulent et se ferment sur eux-mêmes dans la masse ; qui se divisent et se renouent, effleurent les continents, transportent le chaud vers le froid, rapportent le froid vers le chaud, fondent les carènes de glace des blocs qui s'arrachent des banquises polaires, — introduisant une sorte d'échanges, analogues à ceux de la vie, dans la plénitude et la substance continue de l'eau inerte.

Ce grand calme, d'ailleurs, est ému assez fréquemment par les vibrations très rapides, plus promptes que le son, qu'y excitent les accidents sous-jacents, les brusques déformations du support de la mer. L'onde sourde se propageant d'une extrémité à l'autre d'un océan, se heurte tout à coup au socle monstrueux des terres émergées, assaille, écrase, dévaste les plates-formes populeuses, ruine les cultures, les demeures et toute vie.

*

Où est l'homme qui n'a pas exploré en esprit la nature abyssale ? Comme il est des sites célèbres qu'il faut que tout voyageur ait visités, il est des lieux de fantaisie et des états imaginables qui se forment dans toutes les têtes, et y répondent ingénument à une même et irrésistible curiosité.

Nous sommes tous poètes comme des enfants quand nous songeons au fond de la mer, et nous nous y perdons avec délice. Nous nous créons, à chaque pas imaginaire, l'aventure et le théâtre. Jules Verne est le Virgile qui guide les jeunes dans ces Enfers.

Pentes, plaines, forêts, volcans, fosses désertes, églises de corail aux bras semi-vivants, peuplades lumineuses, buissons tentaculaires, créatures spirales et nuages écaillés, — tous ces paysages impénétrables et probables nous sont des paysages familiers. Nous circulons, scaphandres, dans ces ombres colorées que chargent des cieux liquides où passent par moments, comme les mauvais anges de la mer, les formes lourdes et promptes de squales en croisière.

Sur le roc ou dans la vase, sur un lit de coquilles ou de plantes, parfois vient doucement, mollement se poser, se coucher, au bout d'une lente descente, l'énorme coque d'une navire *qui a bu*. Là, sous deux mille mètres, un *Titanic* enferme un recueil très complet du matériel de notre civilisation : les engins, les bijoux, les modes de tel jour…

*

Mais il est dans les Océans des merveilles toutes réelles et presque sensibles, dont l'imagination est confondue. Je parlais des forêts sous-marines ; que dire d'une forêt *à l'état libre*, sans racines, plus dense, plus enchevêtrée à elle-même, plus fourmillante de vie que la plus vierge des forêts terrestres ? Songez à cette région atlantique qu'enferme une boucle du Gulf-Stream, et où flotte la Sargasse, masse immense d'algue, sorte de nébuleuse de cellulose qui ne se nourrit que de l'eau même et s'enrichit de tous les corps que cette eau tient dissous. Nulles attaches ne fixent à des fonds dont l'*altitude* moyenne est d'une lieue, cette étrange flottaison, assemblée sur un espace aussi vaste que la Russie d'Europe, et fabuleusement peuplée de toutes espèces de poissons et de crustacés. Certains auteurs en évaluent l'énormité, disent qu'elle représente des centaines de millions de kilomètres cubes de matière végétale, dans laquelle des réserves incalculables de soude, de potasse, de chlore, de brome, d'iode, de fucose sont accumulées.

Cette prodigieuse production de la vie, cet amas de substance organique aide quelques esprits à comprendre la formation des gisements de pétrole. L'algue émergée par le soulèvement d'un fond de mer, peu à peu recouverte et traitée par les pluies, se décomposerait et se réduirait en hydrocarbures…

La Mer est mystérieusement liée à la vie. Si la vie est d'origine marine, comme tant de personnes aiment à le songer, on conçoit que dans son milieu premier, elle se montre infiniment plus puissante, plus diverse, plus abondante, plus prolifique qu'elle ne l'est sur terre. Certains lieux de la mer, zones intermédiaires entre la surface et les grandes profondeurs, certains chemins variables à travers l'eau informe, sont occupés ou parcourus par des quantités incroyables d'êtres, parfois plus pressés les uns contre les autres qu'on ne l'est dans une foule ou dans un carrefour de capitale. Rien ne donne plus à penser sur la vraie et naïve nature de la vie qu'un banc de poissons. Peut-être, pour exprimer mon sentiment, devrais-je écrire ce mot

au singulier, — faisant de ces animaux une *matière*, matière composée, sans doute, d'unités individuelles organisées ; mais dont l'ensemble se comporte comme une substance soumise à des conditions et à des lois extérieures très simples.

Je me demande si tout le prix que nous attachons à l'existence, la valeur, la signification que nous lui attribuons, la passion métaphysique que nous mettons à vouloir qu'un individu soit un événement isolable, incomparable, produit une fois et pour toujours, n'est pas une sorte de conséquence de la rareté et de la fécondité médiocre des mammifères que nous sommes ? On voit dans la mer que la multiplication extravagante des bêtes qui y pullulent est heureusement compensée par la destruction qu'elles font les unes des autres. Il y existe une hiérarchie de dévorants ; et un équilibre statistique s'y rétablit sans cesse entre *espèces mangeantes* et *espèces mangées*.

La mort paraît alors une condition essentielle de la vie, et non plus un accident qui chaque fois nous est une affreuse merveille ; elle est pour la vie, et non plus contre elle. La vie doit *pour vivre* appeler à soi, *aspirer* tant d'êtres par jour, en *expirer* tant d'autres ; et une proportion assez constante doit exister entre ces nombres. La vie n'aime donc pas la survivance.

D'ailleurs, au degré de concentration d'individus qui s'observe dans les régions limitées où la vie est le plus intense, elle fait songer à quelque propriété de la couche liquide superficielle du globe, *teneur de vivants indistincts* en équilibre avec l'état, la composition, la température, les mouvements de telle zone favorable.

*

La plus heureuse gent de ce monde, je crois bien la trouver dans une petite troupe de marsouins. On les voit du haut du navire, et l'on croit voir des demi-dieux. Tantôt mêlés à l'écume, effleurant le monde de l'air, jouant avec le feu du soleil nu ; tantôt sur l'étrave même, luttant avec elle qui fend et divise la plénitude de l'eau, harcelant et coiffant la route, tout comme font les chiens devant le cheval, ils donnent l'idée de la fantaisie dans la puissance. Ils sont forts, ils sont vifs, ils ont peu de sujets de crainte ; ils se meuvent merveilleusement à même tout le volume de leur espace, déliés de la pesanteur, affranchis de tout support solide : c'esl-à-dire qu'ils vivent dans un état que nous ne connaissons que par les rêves, et que nous essayons de rejoindre éveillés par le détour de poisons ou par l'usage de

machines. La libre mobilité paraît à l'homme une condition suprême du « bonheur » ; il la poursuit de toute son industrie, il la simule par la danse et par la musique ; il l'attribue aux corps glorieux des élus. Ces marsouins bondissants et plongeants la lui offrent à voir et lui inspirent de l'envie. C'est pourquoi regarde-t-il aussi les navires, même les plus pesants et les plus laids, avec tout l'intérêt qui est dans son cœur pour les moyens du mouvement.

Il n'est de site délectable — d'Alpe ni de forêt, de lieu monumental, de jardins enchantés — qui vaille à mon regard ce que l'on voit d'une terrasse bien exposée au-dessus d'un port. L'œil possède la mer, la ville, leur contraste, et tout ce qu'enferme, admet, émet, à toute heure du jour, l'anneau brisé des jetées et des môles. Je respire fumée, vapeur, senteurs et brise avec délices. J'aime jusqu'à la poussière de paille et de charbon qui s'élève des quais ; jusqu'aux odeurs extraordinaires des docks et des hangars où les fruits, le pétrole, le bétail, les peaux vertes, les planches de sapin, les soufres, les cafés composent leurs valeurs olfactives. Je laisserais passer les jours à regarder ce que Joseph Vernet appelait « les différents travaux d'un port de mer ». De l'horizon jusqu'à la ligne nette du rivage construit, et depuis les monts transparents de la côte éloignée jusqu'aux candides tours des sémaphores et des phares, l'œil embrasse à la fois l'humain et l'inhumain. N'est-ce point ici la frontière même où se rencontrent l'état éternellement sauvage, la nature physique brute, la présence toujours primitive et la réalité toute vierge, avec l'œuvre des mains de l'homme, avec la terre modifiée, les symétries imposées, les solides rangés et dressés, l'énergie déplacée et contrariée, et tout l'appareil d'un effort dont la loi évidente est finalité, économie, appropriation, prévision, espérance ?

Heureux les paresseux au soleil accoudés sur les parapets de cette pierre d'un blanc si pur dont les « Ponts et Chaussées » bâtissent leurs digues et brise-lames ! D'autres sont couchés à plat ventre sur les blocs avancés que le flot peu à peu ronge, fissure et désagrège. D'autres pèchent ; se piquent les doigts sous l'eau aux ambulacres des oursins, attaquent du couteau les coquilles collées aux roches. Il y a, tout autour des ports, une faune de tels oisifs, mi-philosophes, mi-mollusques. Point de compagnons plus agréables pour un poète. Ils sont les véritables amateurs du Théâtre Marin : rien de la

vie du port qui leur échappe. Pour eux, comme pour moi, une entrée, une sortie sont des phénomènes toujours neufs. On discute sur les silhouettes découvertes au loin. Quelque singularité dans les formes ou dans le gréement engendre des hypothèses. On juge du caractère des capitaines à la manière dont le pilote qui se propose est accueilli… Mais je n'écoute plus ; ce que je vois m'éloigne de ce qu'ils disent. Un grand navire s'approche ; une voile de pêcheur se gonfle et se détache vers la mer. L'énormité fumante croise la petitesse ailée dans la passe, pousse un étrange hurlement, et mouille ; l'écubier vomissant tout à coup sa coulée de maillons, avec les bruits argentins, les tonnerres et les cris très aigus d'une chaîne de fonte violemment tirée de son puits. Parfois, comme le riche avec le pauvre se frôlent dans la rue, le Yacht très pur, très net, tout ordre et luxe, glisse le long d'ignobles caboteurs, barques et bricks sans âge chargés de briques ou de futailles, encombrés de choses rouillées, de pompes malades, dont les voiles sont des haillons ; les peintures, des accidents horribles ; les passagers, des poules et un chien de race incertaine. Mais il arrive que la vénérable coque qui porte toutes ces misères soit d'une ligne encore belle. Presque toutes les véritables beautés d'un navire sont sous l'eau ; le reste est *œuvre morte*. Allez sur les cales ou dans les bassins de radoub, considérez les grâces et les forces des carènes, leurs volumes, les modulations très délicates et minutieusement calculées de leurs formes qui doivent satisfaire à tant de conditions simultanées. L'art intervient ici ; il n'est point d'architecture plus sensible que celle qui fonde sur le mobile un édifice mouvant et moteur.

1930.

OceanofPDF.com

« L’INFINI ESTHÉTIQUE »

La plupart de nos perceptions excitent en nous, quand elles excitent quelque chose, ce qu’il faut pour les annuler ou tenter de les annuler. Tantôt par un acte, réflexe ou non, — tantôt par une sorte d’indifférence, acquise ou non, nous les abolissons ou tentons de les abolir. Il existe en nous à leur éçard une tendance constante à revenir au plus tôt à l’état où nous étions avant qu’elles se soient imposées ou proposées à nous : il semble que la grande affaire de notre vie soit de remettre au *zéro* je ne sais quel index de notre sensibilité, et de nous rendre par le plus court un certain *maximum* de liberté ou de disponibilité de notre sens.

Ces effets de nos modifications perceptibles qui tendent à en finir avec elles sont aussi divers qu’elles-mêmes sont diverses. On peut toutefois les assembler sous un nom commun, et dire : l’ensemble des effets à *tendance finie* constitue *l’ordre des choses pratiques*.

*

Mais il est d’autres effets de nos perceptions qui sont tout opposés à ceux-ci : ils excitent en nous le désir, le besoin, les changements d’état qui tendent à conserver, ou à retrouver, ou à reproduire les perceptions initiales.

Si un homme a faim, cette faim lui fera faire ce qu’il faut pour être au plus tôt annulée ; mais si l’aliment lui est délicieux, ce délice *voudra en lui* durer, se perpétuer ou renaître. La faim nous presse d’abréger une sensation ; le délice, d’en développer une autre ; et ces deux tendances se feront assez indépendantes pour que l’homme apprenne bientôt à raffiner sur sa nourriture et à manger sans avoir faim.

Ce que j’ai dit de la faim s’étend aisément au besoin de l’amour ; et d’ailleurs à toutes les espèces de sensation, à tous les modes de la sensibilité dans lesquels l’action consciente peut intervenir pour restituer, prolonger ou accroître ce que l’action réflexe toute seule semble faite pour abolir.

La vue, le toucher, l’odorat, l’ouïe, le mouvoir, le parler nous induisent de temps à autre à nous attarder dans les impressions qu’ils nous causent, à

les conserver ou à les renouveler.

L'ensemble de ces effets à *tendance infinie* que je viens d'isoler, pourrait constituer *l'ordre des choses esthétiques*.

Pour justifier ce mot d'i*nfini* et lui donner un sens précis, il *suffit* de rappeler que, dans cet ordre, la *satisfaction* fait renaître le *besoin*, la *réponse* régénère *la demande*, la *présence* engendre *l'absence*, et la possession le *désir*.

Tandis que dans l'ordre que j'ai appelé *pratique*, le but atteint fait évanouir toutes les conditions sensibles de l'acte, (dont la durée elle-même est comme résorbée, ou ne laisse guère qu'un souvenir abstrait et sans force), il en est tout contrairement dans *l'ordre esthétique*.

Dans cet « univers de sensibilité », la sensation et son attente sont en quelque manière réciproques, et se recherchent l'une l'autre indéfiniment, comme dans « l'univers des couleurs », des complémentaires se succèdent et s'échangent l'une contre l'autre, à partir d'une forte impression de la rétine.

*

Cette sorte d'oscillation ne cesse point d'elle-même : elle ne s'épuise ou n'est interrompue que par quelque circonstance étrangère — comme la *fatigue* — qui l'extermine, abolissant ou différant la reprise.

La fatigue (par exemple) s'accompagne d'une diminution de sensibilité à l'égard de la chose qui fut d'abord un délice ou un désir : il faut changer d'objet.

Le changement se fait souhaitable en soi : la *variété* se fait demander comme complémentaire de la durée de notre sensation et comme remède à une satiété qui résulte de l'épuisement des ressources finies de notre organisme, sollicité par une tendance infinie, locale, particulière ; nous serions donc un système d'*intersection de fonctions* — système dont les interruptions de chaque activité partielle seraient une condition.

Pour pouvoir désirer encore, il faut désirer autre chose ; et le besoin de changement s'introduit comme indice du *désir de désir*, ou désir de quoi que ce soit qui se fasse convoiter.

Mais si l'événement ne se produit pas, si le milieu où nous vivons ne nous offre pas assez promptement un objet digne d'une développement infini, notre sensibilité s'excite à produire soi-même des images de ce

qu’elle souhaite, comme la soif engendre des idées de boissons merveilleusement fraîches…

*

Ces considérations très simples permettent de séparer ou de définir assez nettement ce domaine issu de nos perceptions et entièrement constitué par les relations internes et les variations propres de notre sensibilité que j’ai nommé *l’ordre des choses esthétiques*. Mais l’ordre des tendances finies, l’ordre pratique, qui est l’ordre de l’action, se combine de bien des manières avec celui-ci. En particulier, ce que nous appelons une « Œuvre d’art » est le résultat d’une action dont le but *fini* est de provoquer chez quelqu’un des développements *infinis*. D’où l’on peut déduire que l’artiste est un être *double*, car il compose les lois et les moyens du monde de l’action en vue d’un effet à produire l’univers de la résonance sensible. Quantité de tentatives ont été faites pour réduire les deux tendances à l’une d’entre elles : l’Esthétique n’a point d’autre objet. Mais le problème demeure entier.

1934.

OceanofPDF.com

PRÉAMBULE[{103}]

Voici, dans un moment critique de toutes les choses humaines, cependant que les peuples s'arment et que le souci universel paralyse la vie et trouble ses échanges, qu'un trésor des plus rares beautés que l'art du peintre et celui du sculpteur aient jamais créées s'assemble, et nous propose un instant de pure jouissance alcyonienne et de contemplation délicieuse.

Plus de quatre cents ouvrages du premier ordre, la fleur du travail accompli au cours de cinq siècles par une nation prodigieusement douée, paraissent ici. La France l'a souhaité : la bonne grâce italienne a accueilli son désir ; la puissante volonté qui gouverne au delà des monts l'a comblé.

N'est-ce point une manière de défi à l'étrange bestialité de ce temps, un témoignage de dédain pour la niaiserie de ses plaisirs, et de blâme pour la futilité anxieuse qui règne, que cette solennelle concentration de chefs-d'œuvre ?

C'est donc avec les yeux de l'esprit qu'il faut d'abord considérer cet ensemble, et le premier objet à admirer dans ce Palais de la Ville de Paris n'est point une quantité de merveilles qui l'emplissent, tant que l'événement de valeur idéale que composent la noble requête de la France et la réponse véritablement magnifique de l'Italie.

Comme un fragment de divine figure se découvre tout à coup parmi les décombres ou dans l'amas de la terre informe, ainsi se dégage aujourd'hui cet acte d'amour du Beau.

Mais une pensée plus particulière naît à présent de ce premier regard. Les jours que nous vivons ne sont pas moins difficiles, les circonstances moins inquiétantes, l'avenir moins incertain, dans l'ordre des créations supérieures de l'esprit, qu'ils ne le sont dans le domaine politique et dans celui des nécessités matérielles. Pouvons-nous, devant cette assemblée éblouissante de peintures et de sculptures incomparables, ne pas songer assez amèrement à l'état actuel de nos arts ?

Toute la grâce, tout le style, toute la science, tout le sentiment qui se trouvent ici nous accablent. Nous avons beau nous dire que notre impression est injuste, que l'ensemble exposé exprime un choix des plus

exquis, qu'il représente cinq cents ans d'une immense production, que nous ne voyons pas les milliers d'œuvres sur lesquelles il s'est exercé de siècle en siècle, et qu'il ne faut donc point l'opposer au travail de ces quelques dernières années : nous n'en ressentons pas moins une certaine *morsure*. « Heureux, pensons-nous, ces artistes que rien n'empêchait de se consumer à devenir grands. »

Mais nous, nous observons autour de nous, dans les hommes et dans les œuvres, comme nous les éprouvons en nous-mêmes, les effets de confusion et de dissipation que nous inflige le mouvement désordonné du monde moderne. Les arts ne s'accommodent pas de la hâte. Nos idéaux durent dix ans ! L'absurde superstition du *nouveau* — qui a fâcheusement remplacé l'antique et excellente croyance au jugement de la *postérité* — assigne aux efforts le but le plus illusoire et les applique à créer ce qu'il y a de plus périssable, ce qui est périssable par essence : la sensation du neuf. Toutes les valeurs sont viciées par les artifices de la publicité, qui les soumettent à des fluctuations presque aussi vives que celles que la Bourse enregistre chaque jour. L'estimation des œuvres appartenait jadis à quelques centaines de personnes difficiles et passionnées, habitants de cités qui n'étaient point des villes énormes : Athènes, Florence ou Amsterdam. Ces milieux restreints et raisonneurs offraient à l'Art ce dont l'Art ne peut guère se passer : le plus vif intérêt, des engouements réels, des disputes sincères, et le sentiment immédiat de son importance. Les grands moments de l'art ne s'observent que dans ces microcosmes où la température du désir de belles choses pouvait prodigieusement s'élever. Le goût, l'enthousiasme, le sens critique s'y trouvaient en excitation perpétuelle. Je crois bien que les hommes doués pour concevoir, et nés pour créer ne manquent jamais ; mais il leur manque souvent, — il leur manque singulièrement aujourd'hui, — ces conditions vivantes, ces amateurs et connaisseurs incorruptibles, chez lesquels ni l'espoir de faire une bonne affaire, ni les prestiges de la plume, ni l'ambition de précéder ou de suivre la mode, ne troublaient la poursuite de leur volupté personnelle et l'exercice de leur intelligence originale.

Il y eut de fort bonne heure de tels hommes en Italie. Pétrarque écrit ceci dans son testament :

« Je laisse à mon seigneur, le Seigneur de Padoue, (n'ayant autre chose à lui laisser qui soit digne de lui), mon tableau de l'Histoire de la Bienheureuse Vierge Marie, qui est de la main de l'excellent peintre Giotto, et qui me fut envoyé de Florence par mon ami Michel Vanni, à titre de

cadeau. *De la beauté de cet ouvrage, les ignorants n'ont aucune sensation, mais les maîtres de l'art en sont émerveillés jusqu'à la stupeur*. »

Bien d'autres causes de malaise et d'impuissance agissent sur l'artiste contemporain. Je ne saurais les énumérer et les mettre en quelque ordre, car l'image d'un désordre est un désordre. Peut-être les discernerait-on assez aisément par l'examen des conditions les plus évidentes de la production d'un ouvrage destiné à séduire indéfiniment l'âme des gens ? Le *loisir*, par exemple, c'est-à-dire la liberté du temps et le pouvoir de dépenser ce temps sans compter. Mais nous vivons et peinons, au contraire, sous pression de l'heure, disputant à la hâte absurde du monde la délicatesse et la profondeur de nos travaux. Les besoins de l'existence et le système de la vie trop organisée extérieurement ne permettent plus les recherches infinies ni les études multipliées, et troublent la formation de ces lentes et capricieuses organisations intérieures d'où se dégagent les très belles œuvres. Peut-on concevoir à notre époque un Léonard *(Liomrdo, che tanto pensate)* se perdre en apparence loin de son art, développer ses curiosités illimitées, pour revenir tout à coup de son temps universel de méditation et d'analytiques rêveries, à la Peinture bien-aimée ?

La *simplicité du but* n'est pas moins nécessaire que le temps libre à l'heureuse élaboration des plus belles choses. C'est que tous les arts doivent satisfaire à des exigences simultanées et indépendantes, et que dans la tragédie de l'exécution, l'unité d'action est « physiologiquement » essentielle. La poésie compose de son mieux le son et le sens de la parole. La peinture joue d'un subtil accord entre la ressemblance des choses, le plaisir ou l'émotion propre de la vue et ses résonances mentales. Mais, comme dans une stratégie, même la plus savante, rien n'est plus important que de savoir avant toute chose *ce que l'on veut* et de se l'exprimer en peu de mots, une fois pour toutes, — de manière à poursuivre un seul objet nettement défini et à lui ordonner la diversité des moyens, — ainsi en est-il dans chaque ouvrage, et dans cet ouvrage des ouvrages, qui est la carrière et l'entier développement de l'artiste. Or, c'est bien là ce qui existait et qui n'existe guère plus. L'esprit de la plupart des artistes modernes est divisé contre lui-même. Ils se font des systèmes qui ne se soutiennent un peu de temps que par l'assistance de quelque littérature appropriée. Mais Titien, ni Véronèse, ni Robusti le Tintoret n'avaient besoin qu'on les « présentât ». Il leur suffisait de s'imposer. On leur dédiait des sonnets ; on ne les expliquait pas. Ils n'offraient point des intentions, mais des miracles, et ils ne

s’embarrassaient point d’autre système que de faire ce qui leur donnait la plus vive sensation de leur pouvoir, qu’ils défiaient et développaient sans cesse.

Quoi de plus simple dans son but et de plus certain dans son effet qu’un portrait du pur Raphaël ?

Cependant, nous errons de théories en théories. Le triomphe, la prompte ruine des thèses les plus opposées qui se répondent comme des effets complémentaires les unes des autres, composent à la fin l’indifférence des esprits. L’opinion, de décade en décade, se balance entre des choses qui ne savent pas mourir et des choses qui ne peuvent pas vivre ; et les extrêmes la rassurent…

Enfin, comment ne pas observer autour de nous que la recherche de la perfection de l’exécution et de la précision dans les moyens, le soin exquis des préparations, la certitude et le délié dans les actes, le souci de ne rien laisser au hasard et à l’abandon, — toutes ces attentions qui distinguent l’artiste d’un homme qui s’amuse avec des pinceaux, — sont non seulement négligées, mais regardées par plus d’un comme au-dessous de leur génie ? Et quel paradoxe qu’une époque dont la vie même est soumise à la détermination exacte de bien des nombres, dont la science et l’industrie exigent l’emploi d’appareils des plus délicats, l’observance de précautions minutieuses, souffre, dans la « technique » des arts, de tels relâchements, et semble se complaire aux jeux de l’insuffisance et aux hardiesses de la facilité !

Ce que l’on exige aujourd’hui d’un coureur, d’un joueur de tennis, d’un athlète qui veut se distinguer, — exercices raisonnés, discipline sévère, liberté acquise par longue contrainte, — contraste curieusement avec le peu qu’il faut pour faire figure d’artiste.

Tel est le dur langage, et telles les plaintes, qui pourraient s’élever dans la conscience d’un moderne, en présence, et comme sous le choc de cet insigne recueil de chefs-d’œuvre de l’ancienne Italie. Si nous manquons à entendre cette voix en nous-mêmes, le beau zèle et le grand travail qui se sont dépensés à rassembler tout ceci, n’auront eu pour leur récompense que le divertissement de beaucoup, l’enchantement de quelques-uns ; mais point les effets profonds que l’on devrait espérer.

Il ne s’agit du tout d’exciter à l’imitation de ces maîtres. Leurs manières de voir et de faire ne furent, peut-être, que trop reprises et reproduites. Mais

ce sont les vertus que suppose et qu'exigea leur maîtrise qui doivent faire envie et donner à penser. Il n'en est aucun ici dont on ne sente qu'il dût être ou se faire *homme complet*. Pas un d'eux n'a songé que la possession complète du métier de son art pût refroidir sa passion ; l'étude et la méditation précise l'empêcher de devenir soi-même : ceci arrive aux faibles, lesquels n'importent pas. Aucun d'eux n'a pu croire que chaque artiste se dût créer une « esthétique » propre et se faire de la nature une déformation qui lui appartînt exclusivement. Ils ne s'étudiaient point à se faire remarquer, mais à se faire longuement regarder, — ce qui est fort différent. *Étonner* dure peu ; *choquer* n'est pas un but à longue portée. Mais se faire redemander par la mémoire, instituer un grand désir d'être revu, c'est là viser, non l'instant de l'homme qui passe, mais la profondeur même de son être. Une œuvre qui rappelle les gens à elle est plus puissante que l'autre qui n'a fait que les provoquer. Ceci est vrai en tout : quant à moi, je classe les livres selon le besoin de les relire qu'ils m'ont plus ou moins inspiré.

Or, tout ce que l'on voit ici a été goûté, a séduit, a ravi, pendant des siècles, et toute cette gloire nous dit avec sérénité : JE NE SUIS RIEN DE NEUF. Le Temps peut bien gâter la matière que j'ai empruntée ; mais tant qu'il ne m'a point détruite, je ne puis l'être par l'indifférence ou le dédain de quelque homme digne de ce nom.

Et ce n'est point tout son discours.

Elle ajoute que si les tableaux et les objets qui forment ce trésor sont chacun l'œuvre de son artiste, toutefois leur ensemble doit se concevoir comme l'œuvre de tout un peuple chez lequel le sentiment des arts a toujours été familièrement uni à la vie. L'art ne lui fut point un superflu, un élément exceptionnel de l'existence, mais une condition naturelle et presque nécessaire, dont l'absence lui serait une privation sensible, — ce qui ne se rencontre pas en tous pays. L'artiste ne fut pas en Italie considéré en être assez inutile, dont on admet qu'il vive, mais, par une sorte de convention qu'il ne faut pas trop examiner. On y voit, au contraire, dès le moyen âge, de grands égards réservés à ceux qui font profession de créer le Beau. Dans le même temps, les noms de nos admirables architectes et sculpteurs de cathédrales demeurent fort obscurs : il n'y a point de gloire pour eux, et leur réputation n'est, sans doute, que celle de spécialistes distingués.

Dans cette Italie, de Cimabué à Tiepolo, s'élabore toute là tradition de l'art plastique européen. Il y a de grands artistes en d'autres lieux ; mais

c’est en Italie que s’opère le grand œuvre : *la jonction avec l’antique*, et cette extraordinaire *alliance de la culture la plus étendue avec l’art et sa pratique*, que réalisent quelques hommes incomparables. Ceci demandait un milieu et des circonstances inouïes. Il y eut en Italie, au moment qu’il fallut, une fermentation de vie et d’idées, dans laquelle se mêlaient la toute-puissance avec l’anarchie, la richesse et la dévotion, le goût de l’éternel et la sensualité, le raffinement et la violence, la plus grande simplicité et l’ambition intellectuelle la plus audacieuse, — enfin, presque tous les extrêmes de l’énergie vitale et mentale réunis… Rivaliser avec les anciens ; organiser la combinaison de mysticisme, de philosophisme et de science expérimentale naissante ; donner place dans une seule vie à toutes les curiosités et à toutes les formes de l’action, voilà ce qui fut accompli en quelques générations, par quelques centaines d’hommes, dans une trentaine de cités, au milieu des discordes, avec l’aide, et selon les exigences, de papes, de prieurs, de banquiers, de podestats, de seigneurs ou de marchands ; mais avec le soutien de l’instinct populaire et de l’intérêt passionné de ces amateurs et connaisseurs dont j’ai dit tout le prix de leur zèle et de leur critique.

On voit, par le dialogue de Michel-Ange avec Francisco da Olanda, à quel point le sentiment de la supériorité de l’Italie dans les arts était fort dans ces hommes. Il ruine, avec une étrange sévérité, la peinture des Flamands. Mais les raisons qu’il donne de son rude jugement sont bien remarquables. Il reproche aux Flamands de peindre « pour tromper la vue extérieure ». Il trouve qu’ils veulent « rendre avec perfection trop de choses, dont une seule suffirait par son importance », et il ajoute : « La bonne peinture est une musique, une mélodie, et il n’y a qu’une intelligence très vive qui puisse en sentir la grande difficulté. »

« *Une intelligence très vive…* » L’Italie avait compris que ni l’imitation du réel, ni l’affirmation d’une sensibilité ne contentent tout l’être, et que ces deux conditions de l’art plastique, qui sont indépendantes l’une de l’autre, puisque l’on peut y satisfaire séparément, ne l’unissent dans une œuvre que moyennant toute cette subtilité et toute cette rigueur savante qui en ordonnent le travail *selon la hiérarchie même de l’esprit*.Dante n’a pas conçu autrement l’art du poète.

OceanofPDF.com

VARIATIONS
SUR LA CÉRAMIQUE ILLUSTRÉE{104}

Tous les Arts dont les ouvrages servent à quelque chose et introduisent dans notre vie un ambigu de l'utile et du beau, trouvent dans les exigences de leur fonction certains *thèmes* inévitables, nécessairement imposés par la nature des services ou de la matière, et sur lesquels l'invention, le goût, le style, la mode ou quelque caprice, développent, avec plus ou moins de bonheur, les variations de l'apparence.

Dans l'Architecture, par exemple, la nécessité d'ouvertures pour la lumière ou pour les êtres, ou bien celle de passages praticables par degrés d'un niveau à un autre, engendre les thèmes abstraits de la *Porte*, de la *Fenêtre*, ou des *Escaliers*, autant d'idées qui sont autant d'occasions d'ajustements de lignes délicates ou magnifiques, et de modulations de formes assemblées.

Et dans l'Art du Meuble, le *Lit*, le *Siège*, le *Bureau* sont autant de types, assez bien définis par nos attitudes sédentaires, qui proposent à l'artiste de composer les aises d'une personne virtuelle, assise ou couchée, avec le contentement d'un spectateur qu'enchante la façon du bâti qui la supporte. Parmi ces thèmes obligés du mobilier, je ne vais pas omettre celui de la *Table sur laquelle on mange*.

Quoi de plus important que l'acte du repas ? L'homme du monde le moins observateur ne voit-il pas dans l'installation et le progrès rituel d'un repas, une ordonnance toute liturgique ? Toute la civilisation ne paraît-elle point dans ces apprêts et dans ces soins qui consacrent une conquête de l'esprit sur l'impulsion dévorante directe ?

Sur le plan de la *Table*, la *Nappe* se dispose. Elle attend les objets essentiels, les vaisseaux et les vases dans lesquels les substances, dont le meilleur doit se changer enfin en nous-mêmes, seront offertes et distribuées.

Dire que cette nourriture se changera en nous-mêmes, c'est dire que rien n'est plus sérieux (ni ne peut l'être) pour chacun, que l'acte de manger. On le voit bien dans l'œil de l'animal qui mange : il peint l'étrange absence d'un être possédé par la toute-puissance de la volonté de vie.

Mais les humains sont les plus légers des animaux ; leurs regards, leurs pensées s'égarent et s'amusent, jusqu'au milieu des occupations les plus dignes d'absorber toute leur présence.

*

« *Cette soupière est ravissante…* » dit l'un d'eux négligeant sa soupe. L'autre, au moment des petits pois, s'exclame ; il trouve *Bonaparte* dans son assiette. Une dame brandit le *Temple de l'Être Suprême*. Chacun fait sa découverte sur le plat qu'il a devant soi. L'Histoire, les Mœurs, les Monuments et les Inventions, les Métiers et les Jeux, les Plaisirs et les Modes, tous les aspects de la vie passée, disputent le regard, dans le creux des assiettes, aux sauces et aux morceaux qui alimentent le présent.

Depuis les hors-d'œuvre et l'entrée jusqu'aux fromages et aux fruits, il n'est de phase du repas qui n'apporte de figures, de scènes, de rébus, ou d'allégories, et n'introduise un divertissement des yeux dans l'action, — j'allais dire : dans le drame physiologique, — qui, procédant de l'appétit vers la satiété, se joue en chacun entre les regards, les narines, les papilles et les sucs, déployant les profondeurs, les veloutés, les puissances expansives des saveurs et des goûts.

La variété des sujets et des décors peints sous l'émail de la couverte s'appareille à la diversité des propos des convives ; et les paroles échangées ne sont pas toujours d'une naïveté incomparable avec celle des charmants décors de la faïence ou de la porcelaine illustrée.

*

Il arrive que la Littérature elle-même se manifeste sur la vaisselle, et qu'une sentence, une épigramme, une devise, un vœu politique, bachique, et quelquefois érotique, donne UNE VOIX à quelque objet ustensile qui figure sur la table. La place est mesurée ; il faut ici que les auteurs visent au laconisme. Si les Histoires Littéraires n'étaient point ce qu'elles sont, des œuvres de fantaisie, où rien ne se trouve qui nous renseigne sur le véritable travail des esprits, quel chapitre y trouverait-on sur le *genre bref ?…* Quel chapitre serait à écrire sur l'importante et immense production de maximes, de devises, d'épitaphes et d'inscriptions, de proverbes et d'apophtegmes, dans lesquels les hommes à toute époque, se sont efforcés d'enfermer

quelque *essence !*… Il existe plus d'un chef-d'œuvre du génie compendieux. Je dois avouer qu'on n'en inscrit guère sur les ouvrages du potier. Quoique j'aie dit tout à l'heure à quel point un repas est chose sérieuse, je concède que la coutume n'est point d'associer la contemplation d'une belle pensée avec les actes et les sensations de l'homme qui mange. Pascal et La Rochefoucauld sont ignorés de la Céramique. Mais supposé qu'il existât un « service » où Forain eût écrit une douzaine de ses « mots », serait-il pas d'un excitant usage ? Une certaine Poésie pourrait aussi se vouer à se faire lire au fond des plats. Il me souvient d'assiettes dont chacune parlait en petits vers, adressant au convive un quatrain sans grande malice : A une demoiselle un peu mûre, son assiette disait :

Je suis ronde, frêle et claire,
Avec peut-être une ride
Si fine que je sais plaire
Encore à quelqu'un d'avide.

A une autre, cette méchante énigme :

Je suis le lac où repose
Comme une voile paresse
L'aile de dinde que laisse
Percer ta métamorphose.

Laissons ce poète badin, et voyons plus profondément nos faïences.

*

Cagliostro, dit-on, au travers d'une carafe d'eau claire, montrait l'avenir à qui s'en souciait. Mais à Sèvres, la Céramique exposée nous ranime tout un passé. Ceux qui firent et décorèrent ces faïences et ces porcelaines y fixaient l'image des choses qui amusaient ou émerveillaient leur temps. Le souci de plaire et de vendre les faisait, sans effort et sans intention, des historiens scrupuleux des sentiments de leur époque. Ce qu'achète le public le définit exactement. C'est ici un enseignement qui peut servir en toute époque. En voici un autre de caractère universel ; je n'ose dire : philosophique…

J'écrivais tout à l'heure que cette montre de Céramique nous ranimait tout un passé. Davantage : elle nous manifeste avec précision la nature

même de tout passé. Le passé n'est point ce qu'on croit. Le passé n'est point *ce qui fut ;* il n'est que ce qui subsiste de ce qui fut. Vestiges et souvenirs. Le reste n'a nulle existence.

Regardez bien tous ces objets dans le Musée, et songez à présent aux étonnantes quantités de pareils objets qui furent nécessairement en usage ; songez aux millions d'assiettes, de plats et de tasses qui durent être faits et utilisés pendant la période ici représentée ; songez alors à l'action, sur ce nombre immense de pièces, de toutes les causes imaginables de destruCtion, aux tonnes de tessons, aux montagnes de débris qui sont le complément de ce qui subsiste ; songez à la mortalité des choses fragiles, à la durée probable d'une soucoupe ou d'un saladier…

Je n'en tirerai pas une réflexion facile, et d'ailleurs insipide et vaine, quant à la vie des hommes ; je vous invite seulement à une remarque particulière.

Rien ne ressemble plus à notre capital actuel de connaissances, à notre *Avoir* en matière d'histoire, que cette collection d'objets *accidentellement* préservés. Tout notre savoir est, comme elle, un résidu. Nos documents sont des épaves qu'une époque abandonne à une autre, au hasard et en désordre.

Mais de savantes et de pieuses mains recueillent çà et là ce qui peut rester de ces restes, les ordonnent de leurs mieux, construisent de leur mieux un ensemble qui donne à penser et prend quelque figure. Quand nous disons : *Epoque de la Révolution* ou bien *style Louis XV*, nous ne désignons en réalité, qu'une de ces dispositions de reliques et de redites, avec l'arbitraire qu'il y faut…

Que de lacunes, sans doute !… Mais pensez un peu plus, et vous trouverez aussitôt que si nous avions *le tout*, nous n'en pourrions *absolument rien faire*. Notre esprit n'aurait point d'emploi.

Il faut donc nous réjouir d'avoir seulement quelque chose, et de trouver ici, en bel ordre, en bonne lumière, tant de charmantes créations de la vie et de la fantaisie conjuguées, auxquelles l'heureux assemblage qu'on vient d'en faire, donne un sens, dont il permet de grouper la diversité et de soumettre, en somme, aux catégories de la Raison, ce qui fut jadis inventé pour les agréments de la Table.

OceanofPDF.com

MON BUSTE

J’avais vu beaucoup de sculpture ; admiré nombre de statues que tout le monde admire, ou croit admirer, ou veut admirer ; et dont tout le monde parle, et même fort bien.

J’étais donc, comme tout le monde, assez assuré que je pouvais avoir quelque idée juste et personnelle en cette matière, et fort éloigné de conclure, de cette assurance même, que je n’y entendais à peu près rien. Je n’avais pas encore appris à me craindre sur ce sujet, à refuser mes jugements, et tous ces mots qui viennent si vite à l’esprit devant les œuvres. On ne se demande jamais de quoi sont faites nos impressions et nos expressions en présence de ces productions de l’art : on y trouverait fort peu de soi-même ; mais bien des restes de lectures. Quant à nos propres observations, notre regard naïf ne sait pas explorer les objets ; nos perceptions sont de hasard, puisqu’il arrive que l’on puisse *toujours* nous désigner dans un ouvrage, des aspects, des beautés, des défauts, que nous n’avions pas remarqués, et nous suggérer des questions légitimes que nous ne nous étions pas proposées.

*

J’ignorais donc ; et j’ignorais que j’ignorais, — ce qui est beaucoup plus grave — quand Mme Renée Vautier m’ayant pris pour modèle, il fallut bien que le spectacle de son immense travail, duquel je devenais partie, me fît enfin concevoir que la sculpture m’était prodigieusement inconnue. J’appris d’abord que je ne savais même point la regarder : ainsi en est-il de la poésie dont jugent tant de gens qui n’ont pas le moindre soupçon de la vertu musicale du langage et qui ne savent *pas lire…*

Je dois à la circonstance de mon buste, non seulement ce buste assez beau ; mais encore, la conscience très précieuse des peines et des problèmes étonnamment subtils dans lesquels la pratique approfondie d’un art *dont la donnée est la plus simple du monde,* engage celui qui mérite et qui s’inflige ces nobles tourments.

*

Par *peines* et par *problèmes*, je n'entends pas seulement ces difficultés évidentes, premières, et comme naturelles, que tout accomplissement, toute fabrication, nous font aisément et vaguement imaginer. Ce sont là des difficultés *finies*, presque énumérables, que l'on parvient à résoudre, une fois pour toutes, et dont les moyens de les résoudre peuvent se transmettre assez bien, d'une tête à l'autre, à l'école ou à l'atelier. Mais je songe à ces difficultés tout autres, problèmes d'ordre supérieur, incompréhensibles à la plupart des gens (et même à plus d'un du métier) que le véritable artiste *invente* et s'impose. Comme on invente une forme, une idée, ou une expérience, ainsi invente-t-il des conditions et des restrictions cachées, d'invisibles obstacles, qui relèvent son dessein, s'opposent à ses talents acquis, retardent son contentement, et tirent enfin de lui ce qu'il cherchait, — c'est-à-dire — ce qu'il ignorait qu'il possédât… Je dis que cette invention imperceptible de désirs et de scrupules est une œuvre peut-être plus profonde et plus importante en lui, que l'œuvre visible à laquelle tend son effort ; et je dis que cet effort secret contre soi-même façonne et modifie celui qui l'exerce, plus encore que ses mains ne modifient la matière même à laquelle elles s'en prennent.

*

J'ai vu Renée Vautier se créer ces difficultés secondes ; et, femme jeune et prompte qu'elle est, s'absorber toutefois dans sa recherche, acquérir, sous mes yeux, de séance en séance, le sens d'une rigueur toujours plus exigeante ; refuser de plus en plus sa facilité, et craindre toujours plus cet *à peu près* dont tant se satisfont de nos jours, qui ont même le front de le proposer en doârine.

Elle se faisait progressivement une idée de plus en plus sévère et exquise de son art. Peut-être le but le plus profond de tout art se réduit-il à reconnaître enfin en quoi il consiste exactement, à le distinguer de ce qui n'est pas lui, et qui s'y mêle dans chaque personne, dans la mesure où chaque personne est une combinaison de hasards ?… Mais ce souci, quand il devient toujours présent et tout-puissant dans un artiste, le conduit dans les voies de la perfedlion, l'enchaîne à un désir qui engendre une patience

infinie, lui suggère le sacrifice de ce qu'il peut à ce qu'il veut, et le dispose à ressentir indéfiniment que son ouvrage est encore inachevé.

Le travail devient alors son propre but.

*

J'étais assez bien préparé à observer tout ceci, et donc, à souffrir presque en silence le supplice d'être modèle. Je me résignais à la pénitence d'être pétrifié longuement, et me divertissais dans mon esprit d'une immobilité (qui, de temps à autre, me paraissait éternelle) par l'imagination des questions, des variations, des doutes, des repentirs et des décisions qui devaient se produire dans l'intime de mon sculpteur.

Son visage net et charmant passait et repassait de l'expression d'une dureté impérieuse à celle d'une joie enfantine, et tout le groupe des émotions d'un combat avec l'idéal y paraissait en quelques instants. Le visage de celui qui crée travaille singulièrement.

*

J'ai dit que j'étais assez bien préparé à m'apprivoiser avec la sculpture par l'observation de l'opération d'un sculpteur. C'est que les œuvres de l'art me touchent un peu moins, — ou moins profondément, — par le plaisir direct qu'elles prétendent me donner que par l'idée qu'elles m'inspirent de l'action de celui qui les a faites. Il y a chez moi une tendance originelle, invincible, — peut-être détestable, — à considérer l'œuvre terminée, l'objet fini, comme déchet, rebut, chose morte ; parfois sans doute, aussi belle et pure que la conque dont la vie d'un être a formé la nacre et la spire, mais que la vie a quittée, l'abandonnant inerte à la foule des flots.

*

Devant ces objets, dès qu'ils me retiennent, je ne puis que je ne m'essaie à me restituer par l'esprit le poème perdu de leur génération. Je pense à la matière de ces œuvres, à la fois ennemie et propice, esclave ou maîtresse, contrainte ou obéie ; et je la vois passant du désordre à l'ordre, de l'informe à la forme, de l'impur au pur. J'imagine l'artiste, pernant tour à tour tant de figures et d'attitudes : inventeur et poète, praticien, lutteur et joueur qui

tente la chance ; et tantôt improvisateur, tantôt minutieux observateur, tantôt calculateur. Je n'oublie point le grand rôle du hasard, affronté, combattu, parfois sollicité, parfois favorable… Voilà ce dont j'aime qu'une œuvre me parle. Rien ne m'excite plus que l'idée de ce drame de transformations que l'on peut rêver mimé, dansé, figuré devant soi…

*

J'ai donc, témoin et patient, assisté et pris ma part à l'action, — à cette relation dramatique entre la lumière, la matière, le modèle, les forces, le but et l'esprit. Le nœud de l'action, son élément *pathétique*, réside dans l'effet que produit à chaque reprise sur l'artiste le nouvel état qu'il vient d'imprimer à son œuvre. Recul : calcul. Il s'approuve ; il se renie ; il revient de la critique à l'action ; reprend force et courage.

Je suppose que ces brusques sautes de l'espoir à l'ennui, du dégoût d'être soi au délice de l'être, sont plus promptes et plus fréquentes chez le sculpteur que dans les autres espèces d'artistes.

J'ai dit tout à l'heure que la sculpture était l'art dont la *donnée initiale* était la plus simple du monde. Il s'agit, en effet, de reproduire la forme d'un instant des êtres vivants par la figure que l'on impose à un solide. Tandis que la peinture ment sur le mur qu'elle nie, ouvre sur un monde fictif dont elle simule non seulement les objets qu'elle y place, mais encore un espace et une lumière, la sculpture s'installe dans le même milieu que celui qui la contemple ; elle en accepte la lumière, et ses clartés comme ses ombres sont *réelles*. Mais le spectateur qui est immobile par rapport à un tableau, peut se déplacer par rapport à la statue, et l'ouvrage peut donc être observé à partir d'une infinité de points. Mais encore, la lumière incidente peut aussi changer de direction, ce qui entraîne d'incalculables modifications de la lumière réfléchie. L'ouvrage doit donc être prévu de manière à satisfaire le regard dans une infinité de situations possibles, à chacune desquelles une infinité d'orientations de la lumière peut correspondre. Chaque pas de l'observateur, chaque heure du jour, chaque lampe qui s'allume, engendre à une sculpture une certaine apparence, *toute différente des autres*. Il suffit donc que l'artiste se meuve le moins du monde pour que l'acte d'exécution qu'il vient d'accomplir puisse lui apparaître immédiatement regrettable. Un acte heureux par rapport à un point donné se change en faute lourde

moyennant un petit mouvement. Il en est de même du moindre changement de position de la source lumineuse.

*

Tout ceci fait de la sculpture un art plein de surprises. Chaque instant du sculpteur est menacé par une *infinité d'infinité* d'éventualités. Il risque à chaque instant de perdre sur un point qu'il ne voit pas, ce qu'il gagne sur le point qu'il voit. Son travail l'engage donc dans une sorte de mouvement d'enveloppement de son œuvre, comparable à une modulation incessante, par laquelle procédant d'un aspect à l'autre, et d'un acte de ses mains à un autre, il s'efforce d'enchaîner ces moments successifs de l'exécution par un sentiment très subtil de la forme, qui défie toute analyse.

Regardez-le agir : ce ne sont que révolutions de l'artiste et rotations du modèle. Le modèle et la masse (d'argile ou de plâtre) font vaguement songer aux deux foyers d'une ellipse : le sculpteur autour d'eux est toujours en action. La séance tient du mouvement des planètes et de la danse.

Rêvant pendant mes poses, j'en viens à imaginer les actes de sculpture comme une combinaison de mimique et de danse, succession de figures et de mouvements, — Danse : mais danse, qui, différant de la danse ordinaire, eût un but, — un ouvrage achevé qu'elle laisserait après soi.

Je continue à rêver sur ce thème : j'entrevois le dessein de noter la musique de cette danse. A une sculpture donnée, on pourrait ainsi faire correspondre un certain morceau de musique, construit sur les rythmes des actes du sculpteur.

Je choie ces idées absurdes. Je les développe dans mon esprit sans nulle gêne… *Et pourquoi ne pas concevoir comme une œuvre d'art l'exécution d'une œuvre d'art ?*

*

Pendant que je dépense ainsi, sur un siège élevé, mais d'assiette étroite et de stabilité précaire, mon temps de pose, Renée Vautier agit.

Je suis le « modèle vivant », auprès de mon bloc en évolution lente, l'un et l'autre environnés et obsédés par des centaines d'attitudes et de transports de l'artiste, tantôt laborieuse et fermée, occupée au détail ; tantôt vivement déchaînée ; volant, d'un bond, du *faire* au *voir*, et du *voir* au *reprendre*. Elle

s’arrête tout à coup, se rapproche, s’éloigne, se fixe ; sans souffle, le front durement froncé. Je veux parler… On m’impose silence. On me regarde comme une chose. On sourit ; mais ce n’est pas à moi que l’on sourit. C’est à mon nez, dans lequel on vient enfin de discerner certain petit « plan », en quoi réside, paraît-il, le secret de la particularité ou personnalité de cette saillie. Mais le regard très noir s’appuie, durcit encore ; devient pareil à celui du tireur à l’épée dont l’œil aigu distingue le défaut de la garde de l’adversaire. L’adversaire, c’est moi. Je suis la Difficulté. La mobilité, la complexité de mes traits exigent tant de recherches, une analyse si minutieuse, mais si attentive au style, une synthèse si prudente !

Davantage : mon buste est sensiblement plus grand que nature. Ce parti pris, assez favorable à l’interprétation du détail d’une face fort accidentée, exige plus impérieusement de l’artiste une conscience constante de l’ensemble. Il faut un grand courage pour se risquer dans la poursuite de la ressemblance à cette échelle.

*

Mais la ressemblance elle-même est un piège où se prennent et périssent bien des artistes. Il y a une ressemblance superficielle que l’on peut atteindre en fort peu de temps, et une expression suffisamment parlante de la physionomie, qu’un homme habile saisira aussi promptement que certains caricaturistes. Mais un travail ainsi légèrement mené ne résiste pas à l’examen. On ne peut approfondir ces œuvres, par la contemplation, plus avant que leurs auteurs ne l’ont fait par l’étude et la « construction ». Plus on les regarde, plus elles s’altèrent et se décomposent sous le regard. Il ne faut pas s’arrêter à la ressemblance première. Je dis plus : il ne faut pas *vouloir* la ressemblance *avant toute chose :* elle doit, au contraire, résulter d’une convergence d’observations et d’actions qui accumulent dans la forme de l’ensemble une quantité toujours croissante de relations observées entre les parties. Le bon travail est tel que l’on peut toujours le pousser plus avant vers la précision, sans avoir à changer de parti ni de points de référence.

*

Je ne puis dire à quel point la précision et l'étonnante patience de mon sculpteur m'ont émerveillé et m'ont instruit. Peu d'hommes dans les arts, m'ont paru capables d'une telle énergie, d'une attention si soutenue et si lucide.

Nous nous sommes parfois assez vivement disputés. Je prétendais qu'elle se trompait sur tel point. Je courais au miroir, qu'elle récusait. Je me palpais et tâtais le visage, et je cherchais sur celui du buste si je trouvais par le toucher la correspondance des formes.

Mais la grande querelle de l'artiste avec son modèle s'est engagée sur la grave et difficile question des *yeux*. Barbare que j'étais, je lui enjoignais, je l'adjurais, de creuser dans leurs globes de petites cavités figurant au naturel les trous noirs des pupilles, et de ne négliger ni le point lumineux ni les fibrilles des iris. J'invoquais Houdon, qui sut nous conserver les regards de tant de modèles. Rien n'y fit. L'opiniâtre Vautier demeura inflexible, et mes yeux sans prunelles.

C'est qu'elle ne considérait, comme il le faut, la ressemblance que dans sa relation avec le principe et l'objet plus général de l'art. L'art du portrait exige la réunion de deux valeurs. La ressemblance n'est qu'une condition temporaire que l'artiste s'impose : le modèle disparu, elle n'a plus de refuge que dans ceux qui l'ont connu, et elle perd enfin toute existence avec la leur. Reste l'œuvre. Ressemblance déduite, cette œuvre est œuvre d'art, si quelques-uns, dont le regard distraitement l'effleure, s'arrêtent ; et si ce regard même se transforme, s'appuie sur son objet, s'y attarde, interroge l'ouvrage et rêve le travail. C'est alors que l'esprit de cet observateur saisi, et comme créé dans un passant indifférent, par l'objet vu, en reçoit la jouissance complexe dans laquelle se composent le sentiment de la présence humaine figurée, avec celui des actes assemblés qui ont façonné la matière informe pour lui empreindre l'apparence de la vie. Entre l'œuvre et l'observateur, s'institue un échange essentiel : l'œuvre répond autant qu'elle demande. Ses ressources s'accroissent d'autant plus qu'elles se font plus solliciter. Plus on la regarde, plus augmente la curiosité qu'elle excite.

*

Mais la production d'un tel effet exige de l'artiste un rare équilibre de facultés : la maîtrise de soi autant que la possession des moyens techniques ; *l'art de se poser, en cours d'ouvrage, les questions qu'il faut ;*

la conduite simultanée d’une action qui vise à l’exactitude et d’une autre qui tend à provoquer la contemplation, — l’une qui se réfère à un modèle *présent*, l’autre qui consulte une certitude cachée. Il faut maintenir une liaison toujours très délicate entre ces poursuites indépendantes par elles-mêmes.

J’ai trouvé ces qualités dans mon sculpteur et les ai vues se développer. J’ai parlé de danse, tantôt, à propos de l’exécution des œuvres. Je soupçonne que la danse et la rythmique ne sont pas ignorées de Renée Vautier. Je sais qu’elle pratique aussi la manœuvre des appareils volants, dans laquelle le sang-froid et la justesse des réactions sont des exigences vitales. Ces exercices ne sont pas sans rapport avec son travail de sculpteur, et son art montre la vertu de l’entraînement méthodique et d’une discipline savante. L’être et l’œuvre, qui est acte, se répondent ainsi toujours plus nettement. C’est là la véritable voie.

J’ai observé mon sculpteur, instruite peu à peu par la difficulté pure, se dépouiller progressivement l’esprit de ces idées invérifiables par l’art, de ces considérations imposantes, tout étrangères à la pratique de l’art, que les facilités du langage permettent à trop d’écrivains de fournir à trop d’artistes mal défendus par leur culture et chatouillés dans leur vanité. Plus d’un statuaire, en particulier, et d’illustres, ont égaré leurs esprits dans de vaines ou absurdes théories. Il en est qui crurent se grandir en parlant de ce qu’ils savaient en termes qu’ils ne comprenaient pas ! Mais c’est par le « métier » lui-même, et selon lui-même, que l’artiste doit développer son désir et sa pensée. La relation d’un homme avec son art contient implicitement tout ce qu’il faut pour accroître l’homme et l’art. Tout le reste est perdition.

1935.

OceanofPDF.com

FONTAINES DE MÉMOIRE[{105}]

La Poésie n’a pas besoin d’être annoncée. Elle est un fait, qui est ou n’est pas. Elle doit se produire sans promesses, et s’introduire telle quelle, par soi seule, dans le monde d’un esprit, comme le son pur tout à coup devient. Le son pur tout à coup s’impose et se dilate, il abolit le bizarre babil des paroles humaines, il chasse devant soi le désordre aérien des bruits d’une salle vivante, les grincements de portes et de chaises et la rumeur de tous les remuements accidentels de personnes et de choses par quoi se cherche, comme à tâtons, le silence.

Placer, marmonner un peu de prose à l’entrée d’un livre de vers me semble donc, en général, une faute. J’ai commis cette faute, et plus d’une fois ; mais toujours à regret. Rien ne trouble et n’ennuie la conscience comme le sentiment de commettre un péché que l’on n’aime pas.

Mais il peut arriver qu’une circonstance singulière, sinon tout exceptionnelle, dont il convienne d’avertir le lecteur afin de le disposer à une attention spéciale, se produise, qui justifie assez un avertissement de quelques mots avant les poèmes, à effacer à peine lu.

*

Il ne manque point de poètes, ni même de poètes de grand style parmi les femmes. Cependant qu’il est remarquable, très mystérieux, mais très certain, que rien d’essentiel ne fut jusqu’ici accompli par la femme dans l’ordre de la composition musicale, on connaît, au contraire, dans la Poésie, nombre d’excellentes œuvres féminines, dont quelques-unes d’éclatantes.

Mais il y a poète et poète, et plus d’un type de poésie. Si, au lieu de considérer la production poétique dans son ensemble, on distingue entre les poètes ceux dont les ouvrages se développent comme d’eux-mêmes, à l’appel d’une émotion sans retour, de ceux qui réservent leur premier élan d’expression, ne veulent pas confondre la force avec la forme, et songent qu’il ne suffit pas de sentir pour faire sentir, ni de faire sentir une fois, et comme par surprise, pour faire indéfiniment sentir, et toujours plus

entièrement, alors il apparaît assez que presque toutes les femmes dont le talent s'est imposé appartiennent à la première espèce. Celles-ci répugnent à opposer des résistances à leur génie, à se reprendre, à s'exercer contre leur spontanéité, à se soumettre à des contraintes impersonnelles dont la vertu profonde leur est voilée. Elles ne consentent pas que la durée et l'efficace des œuvres dépendent du travail au moins autant que de quelques instants merveilleux. Elles ne conçoivent pas que « l'inspiration » ne doit être qu'une « matière ».

*

J'ai pu observer chez quelqu'une d'entre elles, et des plus généreusement douées, une étonnante difficulté à revenir sur telle pièce dont les imperfections lui étant très manifestes et très sensibles, toutefois les beautés qui s'y trouvaient ne voulaient point qu'elle l'abandonnât. Elle ne savait pas où appliquer ses efforts, ni traiter la figure verbale qui lui était premièrement venue à l'esprit, toute belle de fraîcheur et de facilité, avec l'espèce de sang-froid et de liberté qu'il faut pour ne pas demeurer l'esclave d'un détail. Une expression dont la spontanéité vous a ravi n'est jamais qu'un présage ou une promesse : le but est le *tout* du poème. Mais la personne dont je parle ne voulait pas entendre que le métier de poète ne consiste pas à recevoir des présents du dieu inconnu tant qu'à s'efforcer d'en faire soi-même, d'aussi divins qu'on le puisse, à des hommes tout inconnus. On doit faire ce qu'il faut pour communiquer à ceux-ci la sensation d'une certaine *nécessité poétique*, qui ne peut résider que dans la forme, laquelle exige la continuité du bonheur de l'expression.

Mais c'est ici que la volonté réfléchie et le désir d'aller plus avant dans la durée d'un enchantement que n'y pénètre l'éclair ou l'instant même du « génie », interviennent ; et ils doivent intervenir jusqu'au point d'effacer enfin toutes les traces de leur effort.

Voilà ce qui est rare dans les œuvres féminines de poésie ; et que je reconnais, avec une heureuse surprise, dans celle de Mme Yvonne Weyher.

*

Son livre s'ouvre, et l'œil d'abord y considère les HUIT POÈMES EN FORME DE CHANT ROYAL.

L’aspect carré, l’ordonnance en strophes massives, et comme solides, de ces poèmes l’arrête.

Ceci ne s’est pas fait tout seul…

Je confesse qu’avant de lire, j’ai examiné quelque temps ce « contenant », et que je me suis intéressé pour mon plaisir particulier à la structure de ces éléments d’une plénitude singulière, dont les caractères formels feraient songer, si on les figurait, par une sorte de diagramme, à certaines pages d’algèbre ou de musique savamment et sévèrement construite.

Cinq strophes de *Onze* vers, complétées par une dernière strophe de *Cinq* vers, en manière d’envoi ; et ces *Soixante* vers assujettis à ne rimer que par *Cinq* syllabes, dont les sons se suivent ou se croisent selon une formule stricte, telle est la dure loi des odes de ce type. (Dans chaque strophe, quatre des cinq rimes sont employées par deux, la cinquième revenant trois fois. Ces rimes sont *croisées* pour former un premier quatrain ; *plates* dans le second, dont le dernier vers constitue, avec les trois qui le suivent, un nouveau quatrain à rimes croisées.)

Je ne vois pas de règle plus rigoureuse. Auprès du Chant Royal, le sonnet est un jeu d’enfant.

*

Depuis Marot, je ne sais combien peu de poètes se sont rompu l’esprit à observer les lois du Chant Royal. Il suffit de rappeler celles-ci pour exciter toutes les répugnances des modernes à l’égard de l’arbitraire voulu et réfléchi auquel ils opposent l’arbitraire irréfléchi…

On n’ignore pas quel prix j’attache à la discipline dans l’art quand l’artiste se l’impose non par imitation, et non par croyance à la vertu de formes éprouvées ; mais pour avoir soi-même, dans une méditation assez avancée de son grand désir, retrouvé, comme s’il l’eût inventée en quelques instants, l’idée de struétures conventionnelles analogues à celles que nous tenons de très anciennes expériences. S’il y pense encore un peu plus, il peut juger inutile d’en créer de nouvelles. Je me suis étonné quelquefois (en ignorant que je suis de la musique) que l’on n’ait, depuis Bach, cherché d’autre formule que la fugue ; mais on me dit qu’elle suffit à proposer ce qu’il faut de difficulté systématique pour instruire la liberté naïve à poursuivre une liberté d’ordre supérieur.

Quant à cet arbitraire irréfléchi dont je parlais, et dont je n'ignore pas que tout commence par lui, et qu'il emporte avec soi d'inestimables beautés, je constate qu'il ne les offre qu'à titre d'accidents heureux, et qu'on ne peut se flatter qu'il nous livre tout un poème, — de ceux dont on ne peut détacher un fragment qui abolit tout le reste, et qui ne se laissent pas réduire à quelques vers éblouissants.

Mais pour moi, la grande affaire dans la poésie, à présent que tant d'expériences et d'excitantes nouveautés ont enrichi presque à l'excès le trésor des expressions et des formes de vers possibles, serait de rechercher *enfin* de plus savantes compositions. Rien de plus rare dans notre art. Rien de plus difficile, si l'on entend par « composition » en poésie tout autre chose que ce qu'on désigne par ce mot, s'agissant d'œuvres en prose.

Ni la chronologie d'un récit, ni la pure succession de situations, ni le développement « logique » des « idées », ni même celui d'un « sentiment », ne suffisent à donner à un poème l'unité… substantielle, la continuité, l'indivisibilité qui en feraient le « corps glorieux et incorruptible » que l'on peut concevoir. Cette conception raffinée exclut la recherche trop sensible du « beau vers », grand ennemi du poème qu'il incite le lecteur à détruire pour en dérober les diamants.

Il existe cependant un moyen de résoudre sans des peines infinies ce problème de la composition, si subtil et si difficile à énoncer que nombre de grands poètes semblent ne pas en avoir eu conscience : l'emploi de strophes, mais de strophes qui s'enchaînent et puissent donner l'impression d'une suite de magiques transformations de la même substance émotive.

Ce parti pris s'oppose nettement au développement libre dans lequel on se permet de tout introduire, et qui procure l'illusion de la richesse par l'abondance illimitée de ce qui ne coûte rien. Le joueur poétique peut choisir son jeu : les uns préfèrent la roulette, et les autres, l'échiquier.

*

Mme Yvonne Weyher n'a pas moins de mérite à avoir conçu et voulu ce qu'elle a fait, qu'à l'avoir exécuté. Mais c'est à l'exécution même qu'il faut regarder à présent.

Qu'on se représente nettement la difficulté de satisfaire aux règles rigoureuses, presque inhumaines, du Chant Royal, combinée avec le dessein d'émouvoir aussi délicatement et profondément l'âme des hommes que le

tentent les poètes qui se donnent le plus de libertés. Chanter le plus sensible d'une vie sans laisser paraître le moins du monde que l'on est chargé de chaînes ; construire, en observant des lois tout abstraites, des formes qui imposent la Tendresse, la Tristesse, la noble amertume du Regret, la profondeur du Souvenir ; ne rien perdre des nuances de la rêverie cependant que l'on veille à l'exactitude de l'ordonnance et que l'on s'astreint à ne pas errer hors d'un programme des plus sévères, voilà l'extraordinaire accomplissement sur lequel j'ai voulu que l'attention du lecteur fût sollicitée de s'arrêter.

Ce n'est pas qu'il n'y ait dans le recueil de Mme Weyher d'autres pièces que celles en « Chant Royal » ; qu'on n'y trouve d'excellents poèmes de forme diverse ; mais leur grâce n'exige pas un avertissement particulier. Si j'ai cru devoir écrire celui-ci c'est, il faut l'avouer, pour exprimer mon contentement de voir vérifier par une expérience des plus heureusement réussies une thèse qui m'est chère et familière. Je me suis souvent demandé pourquoi l'acceptation de conventions nettement énoncées serait plus choquante en Littérature qu'elle ne l'est en Musique ou en Architecture ? Il ne faut pas opposer ce qu'on nomme la « Vie » à cette volonté. La Vie ne procède que dans un réseau de conditions terriblement étroites, et ce ne sont que ses manifestations les plus superficielles qui semblent libres et capricieuses. Mais telle fleur est formée de tel nombre de pétales. Mais ma main porte cinq doigts, ce que je puis considérer comme une détermination arbitraire : c'est à moi de retrouver quelque liberté en exerçant cette main aux cinq doigts, et les actes les plus adroits ou les plus agiles que j'en obtiendrai, ne seront dus qu'à la conscience de cette limitation et aux efforts que je ferai pour suppléer par l'art et l'exercice au petit groupe de moyens *donné*. Songez à présent au langage…

OceanofPDF.com

NOTES

{1} Cette préface a été écrite pour la deuxième traduction en anglais de *La Soirée avec M. Teste*.

{2} Quelques bons esprits ayant admis, quoique sans preuves matérielles, que cette lettre avait été adressée à M. Teste par un écrivain de ses amis, on a cru la devoir joindre à ce recueil qui pouvait se passer d'elle, comme elle de lui.

{3} Définition du langage du Diable par Verlaine.

{4} Dans le manuscrit ce mot se trouve au-dessus du mot *total*.

{5} Dans le manuscrit, le mot jeûne se trouve au-dessus du mot *disette*.

{6} Dans le manuscrit, cette dernière phrase est biffée.

{7} Ébauche du *Robinson*.

{8} Dans le manuscrit, ce mot se trouve au-dessus du mot *la chose*.

{9} Dans le manuscrit, ce mot se trouve au-dessus du mot *colorés*.

{10} Dans le manuscrit, P. Valéry a écrit au-dessus d'*Amazones : Courtisanes de Corinthe*.

{11} Dans le manuscrit, et en marge : « *exploration — et les douleurs ! et l'amour. On se trouve des pôles.* »

{12} Variante : *se ferment*.

{13} Variante : *de la forme de mon âme, ma présence muette, implicite*.

{14} Variante : *occupe l'ombre réciproque où je dois être*.

{15} Variante : *cette pensée s'envole*.

{16} Variante : *des dômes*.

{17} Dans le manuscrit, et en marge : *d'entreprises, même de crimes ni de fuites aussi*.

{18} Variante : *mon esprit*.

{19} Variante : *folie, très petite*.

{20} Variante : *et un autre*.

{21} Variante : *la matinée dorée*.

{22} Dans le manuscrit, et en marge, on lit : « ad libitum *transporté*) ».

{23} En marge dans le manuscrit : « *Les hommes seuls y pénétraient, oints de parfums et la face voilée.* »

{24} Soleil pour l'aveugle ?

{25} Sic.

{26} En marge, dans le manuscrit : *Une autre port s'ouvrit*.

{27} Variante : *Mages*.

{28} C'est construire une faiblesse par des forces. Je dis ce que je sens

{29} Par le détour des excitations musicales, je suis, en quelque manière, combiné à moi-même.

{30} D'où l'on tirerait des problèmes sur cette moyenne des circonstances dans lesquelles la vie est possible, et le système nerveux.

{31} Entre l'Être et le Connaître, travaille la puissante et vaine Musique.

{32} Parfois la simple surprise fait rougir. Le premier mouvement est pour se voiler.

{33} Le gribouille nerveux.

{34} Cet inachevé joue entièrement le rôle de l'achevé pendant un temps bref.

{35} La pluralité des causes possibles est cause de la possibilité des simulations. Les mêmes *effets* ne sont pas produits par les mêmes *causes*.

{36} Noter ici qu'il n'y a pas de différence fonctionnelle entre imaginer et se souvenir.

La différence de ces deux modes se connaît après coup.

Elle résulte d'un jugement.

{37} L’espace nerveux et ses postulats.

Je dis *espacejterneux* plutôt qu’espace mental.

{38} La définition est considérée ici comme un retour sur soi.

{39} Équilibre dans le beau.

{40} Si chacun se considérait comme ébauche de quelque homme à venir… Fondement d’une étrange Morale.

{41} Mépris du don gratuit et de ce qui n’a pas été élaboré.

{42} Le *génie* considéré comme un jugement.

{43} Il y a une bêtise à forme lente, une autre à forme rapide. Les uns se perdent dans leur cerveau. Les autres ne font que le traverser par le plus court.

{44} Mais cette connaissance est dans les limbes.

{45} Il est en somme, un objet privélégié.

{46} Il lui est impossible d’être celui qui peut ne plus être.

{47} La vie intérieure ne vaut que par l’inconstance, la multiformité, le degré de liberté et le nombre d’interprétations, le nombre d’aspects de chacun de ses états…

{48} Le postulat fondamental de la distance extérieure ab + bc = ac n’a point de sens dans la perception de l’en-deçà.

{49} C’est dire que ma présence est plus ou moins dense, selon la région de mon corps considérée.

{50} Je rêve, tu rêves, — ce sont figures de rhétorique, car c’est un éveillé qui parle ou un candidat au réveil.

{51} Sans exemples, sans reconnaissance.

{52} Ce qui a lieu dans le plus petit temps de conscience n’est ni réel, ni non-réel.

{53} C’est que le JE et ce qu’il voit sont de même espèce dans les rêves.

{54} Comme se peut-il que l’homme vieillissant garde le désir dont il perd les ressources ? — Est-ce le même désir que le jeune désir ? — L’homme

grandit, mûrit, vieillit discontinuement. Il ne grandit, ne mûrit, ne vieillit pas en chaque instant. Son âge réel est stationnaire sur chaque palier, et son fonctionnement est en régime permanent entre deux modifications.

{55} Le réel n'a d'importance pour moi que dans la mesure où il supporte, alimente, préserve, excite, sécrète le sensible et l'intelligible, et donc — le non-réel.

{56} L'optimum de la connaissance est sans relation simple avec le réel.

{57} L'amertume essentielle au devoir. Pas de devoir suave. Faire bien doit faire du mal.

{58} La théorie physique utilisée comme réactif.

{59} La croyance est un virement.

{60} En somme, les dimensions d'un ouvrage doivent être déterminées par une analyse des conditions de prolongement, de renforcement et de répétition des impressions.

{61} La Musique hante la mémoire, n'est pas résumable, et est indéfinissable.

{62} En somme, mon intention était la suivante : arriver à établir les propositions ci-après :

a) au temps de réaction psychologique le plus bref correspond le fait de conscience le plus simple, qui est pure restitution ou répétition, — un souvenir.

b) ce temps est un quantum caractéristique.

{63} Qui pense, confond nécessairement.

Qui ne confond pas, — perçoit la pensée du pensant.

{64} L'avenir considéré comme notation.

{65} Probabilité qui dépend elle-même de la durée probable de l'intervalle entre la prévision et l'événement.

{66} Le suicide, suppression du possible, — du crédit de l'avenir. Or ce crédit, ce capital de possible, est l'unique fondement ou argument du sérieux de la vie.

{67} Querelle de mots.

{68} Car l’esprit se meut dans le vague, du vague au précis.

{69} C’est là une idée de Pythie, l’idole de l’oracle. Le spontané, l’irréfléchi plus précieux, plus digne de foi que le réfléchi.

{70} Indirectement dans l’attention.

{71} La « production » dérivée de la « reproduction ».

{72} Ne pas vouloir payer.

{73} Une machine parfaite est silencieuse. Un animal parfait, parfaitement adapté, parfaite harmonie, n’aurait conscience ni pensée.

{74} Nous ne voulons pas, nous ne savons pas être de purs et simples intermédiaires.

{75} Il y a une sensibilité qui fait partie du *fonctionnement de régime* des êtres ; et une autre qui résulte du trouble de ce régime.

{76} Le domaine du spectateur est borné de toutes parts, enveloppé par le domaine du patient.

{77} Le monde objectif est partie du monde.

{78} Point de morale sans quelque mystère.

{79} Par exemple, quand nous disons : le système nerveux, ou bien : le milieu extérieur, ou bien : la pensée, ou bien : le réel, — nous renonçons à prendre l’homme pour élément de nos réflexions.

{80} L’être moralisé, achevé, et l’être qui raisonne en toute rigueur sont mécanismes l’un et l’autre.

{81} Faire quelque chose de rien ; et surtout : Tout savoir, suprême non-sens !

{82} Le jour m’éclaire mes idées. Mes idées m’éclairent ma nuit ;

{83} Le travail de l’inconscient serait donc une combinaison ou composition de circonstances et de conditions qui dans la conscience sont représentées par des notions ou des images qui s’excluent. Ainsi, une *durée*, et une *idée*… Etc.

{84} Cf. Remarques sur l’Évolution des Primates Sud-Américains par L. JOLEAUD. (*Revue Scientifique*, 11 mai 1929.)

{85} 1895 et 1898.

{86} Celle de 1914-18.

{87} Préface au livre de A. Ferro : *Salazar. Le Portugal et son chef*, 1934.

{88} Cet essai a été écrit en 1895, pendant la première guerre sino-japonaise.

{89} *Ma mère*, par Cheng Tcheng.

{90} Entre un Français et un Marocain, par Pierre Féline (1938).

{91} Cet essai a paru dans la revue *Verve* (n° 3, Été 1938).

{92} Lettre-préface à un livre de M. R. Dautry.

{93} Le premier tirage de cet ouvrage contenait des gravures d'après les compositions de Degas.

{94} (Communication de Mme Ernest Rouart.)

{95} Édouard Manet.

{96} Lettre adressée à M. Léon Clédat, directeur de la *Revue de Filologie Française*.

{97} Préface aux Poèmes de T'ao Ts'ien (ou T'ao Yuan Ming) traduits par Liang Tsong Taï.

{98} Allocution prononcée le 4 janvier 1931 à l'occasion du Cinquantenaire des Concerts Lamoureux.

{99} Conférence prononcée le 14 janvier 1932.

{100} Préface au livre de G.-K. Loukomski, 1928.

{101} Prononcé le 29 novembre 1933.

{102} Préface à : *XX Estampes de Corot*, 1932.

{103} Préambule du catalogue de l'Exposition d'Art Italien à Paris, 1935.

{104} Préface au catalogue de l'Exposition des Céramiques à Sèvres.

{105} Titre du livre dont cette pièce est la préface (1935).

OceanofPDF.com